REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

La REVUE SPIRITE parait du 1er au 5 de chaque mois, par cahiers de quatre feuilles et demie, au moins, grand in-8e, formant 64 pages

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 fr. par an; Union postale, 1re partie, 12 francs; Amérique et pays d'outre-mer, 14 fr.

Tous les abonnements partent du 1er janvier. Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année on envoie les numéros parus.

Prix de chaque numéro séparé : 1 franc, *franco* pour toute la France ; pour l'étranger le port en sus.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste.

Pour les personnes hors Paris, envoyer un mandat sur la poste ou une traite à vue sur Paris, à l'ordre de M. **Leymarie**, administrateur.

On ne recoit que les lettres affranchies.

Les bureaux d'abonnements sont situés à **Paris, 1, rue** du Sommerard, à la Librairie des Sciences psychiques et spirites.

Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 36 premières années, 1858 à 1894, prises ensemble, 5 francs *franco* le volume ; 38e année, 1895, 10 francs *franco* pour la France et l'Algérie ; Etranger, port en sus, pour l'abonnement.

Un volume **seul, 5 fr. 60** *franco*. Collection **reliée, 2 fr. 50 cent. de plus** par volume **jusqu'en 1892. — Depuis 1893 la** *Revue* **ayant été augmentée de 210 pages** le prix de la reliure est de 3 fr. 50 par volume.

Nous offrons comme prime à nos anciens et nouveaux abonnés la collection complète de la *Revue* depuis 1858, soit 38 volumes pour cent francs.

Notre Catalogue est envoyé à toute personne qui en fera la demande, par lettre affranchie, au siège de la librairie, 12, rue du Sommerard, Paris.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. — L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. — L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité, ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

FONDÉ PAR

ALLAN KARDEC

Rédacteur en chef : P.-G. Leymarie, *depuis* 1870.

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

TRENTE-HUITIÈME ANNÉE. — 1895

PARIS
SOCIÉTÉ DE LIBRAIRIE SPIRITE FONDÉE PAR ALLAN KARDEC
SCIENCES PSYCHOLOGIQUES
Siège et Administration : 12, rue du Sommerard.

OUVRAGES SUR LE SPIRITISME PAR ALLAN KARDEC

Le Livre des Esprits (partie philosophique), comprenant les principes de la doctrine spirite; 1 vol. in-12, 36e édition, prix : 3 fr. 50.

Edition allemande : Vienne (Autriche). — Deux volumes : 3 fr. 50. — *Edition anglaise :* fr. — *Édition italienne :* 4 fr.

Le Livre des Médiums (partie expérimentale). Guide des Médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. 1 vol. in-12, 26e édition, 3 fr. 50.

Edition espagnole : Madrid, Barcelone, Paris, Marseille; prix : 3 fr. 50, port payé. *Edition anglaise :* 7 fr.

L'Evangile selon le Spiritisme (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 25e édition ; prix : 3 fr. 50.

Le Ciel et l'Enfer, ou *la Justice divine selon le Spiritisme*, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. 1 vol. in-12, 14e édition, prix : 3 fr. 50.

La Genèse, les miracles et les prédictions, *selon le Spiritisme*, 12e édition, prix : 3 fr. 50.

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, prix : 3 fr. 50.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits. 1 vol. in-12, 21e édition, prix : 1 fr.

Le Spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 15 centimes ; vingt exemplaires, 2 fr., par la poste, 2 fr. 50.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 cent.

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 centimes, vingt exemplaires, 2 francs; par la poste 2 fr. 50 cent.

OUVRAGES DIVERS

Animisme et Spiritisme, par Aksakoff, illustré in-8, prix : 10 fr.

Recherches sur les phénomènes spirites, par William Crookes, prix : 3 fr. 50.

Choses de l'autre monde, par Eugène Nus, prix : 3 fr. 50

Les grands mystères, par Eugène Nus, prix : 3 fr. 50.

Nos bêtises, par Eugène Nus, prix : 3 fr. 50.

L'âme et ses manifestations à travers l'histoire par Eug. Bonnemère, prix : 3 fr. 50.

Le spiritualisme dans l'histoire, par R. de Giustiniani, prix : 3 fr. 50.

La raison du spiritisme, par M. Bonnamy, juge d'instruction, prix : 3 fr.

La réalité des esprits et le phénomène de leur écriture directe, avec figures très curieuses, par le baron de Guldenstubbé, prix : 6 fr.

Après la mort, par Léon Denis. prix : 2 fr. 50.

Therapeutique magnétique, par Cahagnet, prix : 4 fr.

Causeries spirites, par Louise Jeanne, prix : 2 fr. 50.

Conférences spirites, par F. Vallès, 3 volumes, prix : 5 fr.

Recueil de prières et méditations spirites, prix : 1 fr. 50.

Guide pratique du médium guérisseur, prix : 1 fr.

Quelques essais de médiumnité hypnotique, par MM. F. Rossi, Pagnoni et Dr Moroni, traduit par Mme F. Vigné. : 2 fr.

Du somnambulisme, des tables tournantes et des médiums considérés dans leurs rapports avec la théologie et la physique ; examen des opinions de MM. de Mirville et de Gasparin, par l'abbé Almignana, docteur en droit canonique, théologien magnétiste et médium ; prix : 0 fr. 50.

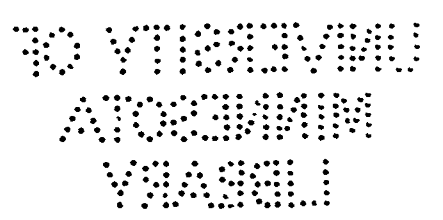
La religion de l'avenir, par Alexis de Nartzoff, prix : 0 fr. 50.

Compte rendu du Congrès spirite et spiritualiste international tenu à Paris en 1889 prix : 5 fr.

Compte rendu du 1er Congrès spirite tenu à Barcelone en 1888 ; prix : 2 fr.

Tous ces ouvrages se trouvent à la LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHIQUES ET SPIRITES, 12, rue du Sommerard, à Paris, qui les expédie contre un mandat-poste, à l'ordre de M. P.-G. Leymarie.

Demander le Catalogue de la Librairie.





38e Année N° 1. 1er Janvier 1895.

AVIS : Nos abonnés sont priés d'adresser à M. P.-G. Leymarie leur abonnement pour 1895, en un mandat-poste, s'ils ne veulent pas d'interruption dans l'envoi de la *Revue spirite*.

Les séances du vendredi, en janvier, auront lieu les 11 et 25, à 8 h. 1/2.

A nos correspondants de l'Europe, des deux Amériques, de l'Australie, de la Syrie, du Bengale, de Java, de l'Afrique, nous adressons nos vœux confraternels de bonne année; nous désirons que tous les spiritualistes soient unis par l'esprit de recherches scientifiques.

A nos amis spirites de toutes les régions, à tous nos lecteurs, nos souhaits bien sentis pour 1895; que la tolérance et la justice règnent dans leur maison, que l'union soit la règle de la famille.

UN 21e DIALOGUE SUR JÉSUS

En 1874 et 1875, dans une circonstance que nous signalerons, nous eûmes, forcément, de longues heures pour méditer ; nous pensions alors à nos enfants, à ceux de tant de familles spirites qui ignorent une foule de choses essentielles ! et de là cette idée de mettre en dialogues familiers le résultat de nos études et de nos lectures.

Nous avions ainsi créé près de trente dialogues, pages oubliées depuis vingt ans, lorsqu'un ami, en nous voyant remuer des paperasses poussiéreuses, eut l'idée d'ouvrir un paquet et de lire les préliminaires du premier

dialogue ; intéressé, il emporta le tout et me déclara ensuite, que ces trente dialogues contenaient ce qu'il cherchait depuis longtemps pour ses enfants, un code d'instructions familières et instructives.

Depuis, ce lettré et d'autres chercheurs nous demandent l'impression de ces dialogues ; ils sont sous presse. Or, cet ami est revenu hier, me priant d'insérer notre 21e dialogue, comme réponse aux opinions formulées par Emmanuel Vauchez sur Jésus, dans son œuvre intitulée *La Terre.*

D'autres abonnés de la *Revue* ont été surpris qu'un spirite tel que Vauchez, formulât son jugement, d'après le *Discours Véritable* du médecin *Celse*, retrouvé dans la réponse que lui fit Origène.

Ce médecin du IIe siècle fut aussi dur et injuste pour Jésus et les chrétiens que le sont actuellement pour les spirites la plupart de nos docteurs et de nos magistrats.

En 1894, pensons-nous sur Jésus comme il y a vingt ans ? Sans doute mais nous aurons à présenter quelques réserves que le volume sur les dialogues contiendra.

Dans les 19e et 20e dialogues, le père, la mère, le fils aîné Paul âgé de 17 ans, sa sœur Jeanne qui avait 16 printemps, Georges 13 ans et Marie 12 ans, pour accuser la différence profonde qui existe entre Jésus et tous les autres révélateurs, avaient réuni les documents qui les concernent avec les traits distinctifs qui caractérisent les nations auxquelles ils se sont adressés ; le 20e dialogue contient une enquête sur les Indous, les Hébreux, les Persans, la Chine avec Confucius et Lao-Tseu, après avoir effleuré Orphée, Hésiode, Homère, Pythagore et Socrate. En somme, les six personnes sus-nommées retrouvent dans l'Inde, la Perse et la Grèce, ces peuples initiateurs, l'identité réelle d'une âme commune, car tout s'enchaîne dans l'univers et sur chaque monde.

Le 21e dialogue continue cette discussion documentaire, le voici :

21e DIALOGUE.

PAUL. — Avant-hier j'entendais dire à un savant, à un égyptologue, que tous les peuples européens ont demandé leur initiation philosophique à l'Egypte, cette vieille majesté, cette grande maîtresse de la mort ; la Grèce par ses grands génies, ajoutait-il, avait interrogé le prêtre égyptien, lui prenant ses dogmes, ses énigmes, ses symboles, ses purifications et ses grandes fêtes, ses jugements continuels des morts et même ses pleureuses.

Il terminait ainsi : les Juifs, les Phéniciens, les Chrétiens qui tous ont marqué leur horreur profonde pour l'Égypte, ont calqué tout simplement et sans y rien retrancher *sa trinité et le décorum habituel de son sacerdoce.*

Ces peuples ont voulu ridiculiser la bonne institutrice et l'enterrer, tout

en s'embarquant dans le sillage continuel de son calendrier et de ses dogmes.

Jésus revenant en Judée à l'âge de 30 ans, après avoir séjourné en Égypte, était l'élève des prêtres de ce pays dont il a rendu les conceptions sous une autre forme.

JEANNE. — Quelques auteurs modernes ont imité ces anciens peuples, car, après avoir beaucoup emprunté aux littérateurs anciens, ils ont la faiblesse humaine de cacher ces noms, de crainte d'un parallèle entre leurs plus belles pages et celles des Maîtres; on n'aime pas à se rappeler ceux à qui l'on doit beaucoup.

LE PÈRE. — Dans l'enseignement de Jésus il y a, condensées, toutes les données morales des vieilles religions; mais cet enseignement est tout autre comme portée sociale et comme conception de l'avenir; c'est un fait incontestable.

L'Égypte est un grand livre mortuaire; sa vallée est une procession de tombeaux, une longue rue funéraire où chaque crypte, couverte de figures idéographiques énigmatiques et de symboles, raconte l'histoire de la famille du Cophte, de l'immense travail accompli pendant six mille ans pour assurer au père et à la mère la seconde vie du sépulcre.

Le but principal, sous un ciel embrasé qui fend le roc, fut d'économiser assez pour être embaumés à deux; ils étaient ensemble dans la vie et se complétaient; ils seront une seule et même âme dans l'autre monde.

LA MÈRE. — Remarquez, mes enfants, que les caractères idéographiques sacrés des Egyptiens, les hyérogliphes, furent connus des prêtres seuls; pendant l'espace de trente siècles, leur symbolisme fut une lettre morte pour la masse populaire qui adorait *Isis*, cette représentation de la nature.

Cette mère féconde était sur cette terre rappelée à l'esprit par la femme fidèle, la reine du foyer.

Isis était mère du dieu Osiris; la croyance générale était celle-ci : l'âme la meilleure ne peut arriver à une seconde naissance qu'à travers une série de transformations laborieuses; l'âme maudite est gardée par des Esprits malfaisants, à la tournure bestiale.

LE PÈRE. — Comme on s'est plu à le dire et à le professer, l'Egypte n'eut pas de croyances impies et insensées. Avec une foule de traducteurs éminents, Bunsen a dit : « Quiconque a médité sur les mystères de la création et particulièrement sur les mystères de l'Esprit, qui n'ignore pas, à ce sujet, les réflexions et les idées des plus grandes intelligences des temps passés, contemplera avec respect, comme représentant les aspirations les plus pures des instincts de notre race, ce vieux culte qui se relie en même temps à toutes les vérités religieuses. »

Ce vieux culte, à travers les transformations religieuses qui se sont succédé jusqu'à nos jours, n'est pas moins soudé à la foi spiritualiste mod erne, au Spiritisme. cette espérance de l'avenir.

Je le répète, il y a un vieux fond de sagesse humaine dans cette antique religion, mais les prêtres d'Isis n'ont jamais eu les grandes idées de Jésus; dans leurs dogmes ne se retrouve pas la portée des paraboles du Christ.

Jeanne. — Nous avons parlé de Rome et dit à peu près tout ce qui se pouvait rapporter à la thèse que nous avons à traiter ; nous savons que la grande cité, héritière de tous les cultes des peuples asservis, honora le principe qui les avait créés en adoptant l'évocation aux mânes, héros ou démons.

Georges qui a transcrit un passage des auteurs latins, sur ce sujet, devrait bien nous le lire.

Georges. — « Ces héros, mânes ou démons, habitaient un espace compris « entre la terre et le globe de la lune.

« C'est un séjour, disaient-ils, où règne une longue et profonde paix, « plein de chants et de chœurs divins. Leurs yeux ne sont plus offusqués « par les ténèbres de la chair, ils voient d'une pleine vue le beau ; ils « jouissent d'un bonheur sans mélange ; ces âmes prennent en pitié les « âmes de leurs parents qui s'agitent encore sur la terre et, par affection « pour elles, consentent à les assister, à les relever de leurs chutes. Dieu a « voulu qu'elles vinssent souvent sur la terre, qu'elles se mêlassent aux « hommes pour aider les bons et punir les méchants. »

Paul. — Cette trace de la grande doctrine se retrouve partout à cette époque. La religion druidique, celle des Gaëls ou Gaulois, ces descendants directs des Aryas, mérite bien que nous en disions quelques mots, avec votre assentiment.

Dans leurs *triades*, ou dogmes, nous trouvons ces pensées : « Tout être, excepté Dieu, a un commencement, mais aucun être n'aura de fin ».

« Tout être a reçu de Dieu une individualité absolument distincte de tout être, un influx, un génie propre... une vocation personnelle. »

« Trois conditions sont nécessaires à la vie ou influx :

« 1° Un œil qui sache voir la nature ;

« 2° Un cœur qui sache la sentir ;

« 3° Un esprit qui l'ose suivre. »

En quelques mots, je vais condenser les notions principales de leur philosophie :

« L'être, au moment de sa création, n'a pas conscience des dons qu'il porte avec lui, à l'état latent ; il est créé au plus bas degré de toute vie, puis

il monte de degré en degré, de la matière inorganique à la matière organisée; sa conscience s'éveille, il est homme. »

« *Quand ma création s'accomplit, je ne naquis point d'un père, d'une mère.* »

« La mort et la perte de la mémoire sont des maux nécessaires dans Obred (l'abîme ténébreux) ; sans la délivrance accomplie par la mort, et sans la perte de la mémoire à la mort, le mal serait toujours sur l'être qui s'y est livré ; la mort nous délivre du mal même, mais non de l'effet du mal. »

« Le mal est une diminution de l'être ; qui a diminué son être retombe, après la mort, dans une vie moindre ; il est obligé de *recommencer le cours de la hiérarchie.* »

« Le plus grand péché, après l'orgueil, c'est le péché du mensonge. Si l'homme fait des progrès dans la vie présente, il monte les degrés d'Obred; il échappe même au cercle du mal s'il est parvenu au plus haut point de science, de force, de bien ; alors il atteint Gwinfld, le cercle du bonheur, le monde lumineux. »

« L'homme parvenu au bonheur suprême, ses instincts, ses réminiscences, ses pressentiments s'éclairent ; il ressaisit le souvenir de toute chose jusqu'à son éclosion première ; sa pleine connaissance rend désormais le mal impossible. »

Le père. — Tu as bien fait, Paul, de nous remémorer ces belles pensées, si généreuses et si profondes ; nous sentons que toutes ces choses importantes avaient besoin d'être illuminées par l'amour ; c'est ce que *Jésus* a fait d'une manière complète ; c'est ce que le Spiritisme continue en nous dotant de l'esprit de justice.

La mère. — Telle était la philosophie des druides (elle était grandement spirite), celle des Gaulois, ces soi-disant barbares, qui après avoir fait crouler l'Empire romain sont venus se mettre à la tête de l'humanité pour constituer la France.

Georges. — On dirait qu'une intuition du passé attire la foule auprès du monument celtique du cimetière du Père-Lachaise (Paris), monument qui abrite le buste d'Allan Kardec et les restes de son corps.

C'est l'emblème de la Triade sur les restes mortels d'un grand penseur.

Marie. — On a dit, maman, que ce tombeau était un lien entre le passé et le présent.

Le père. — Oui, mignonne, c'est un lien puissant qui évoque le souvenir de trois mille années ; il rappellera aux générations futures qu'Allan Kardec, par sa méthode puissante, analogique, expérimentale, est venu pour compléter trente siècles attardés, qui, de nos jours, ont fait irruption avec une optique nouvelle.

Les sciences modernes nous révèlent des monuments enfouis, oubliés ;

elles ressuscitent des langues, des religions et plusieurs mondes primitifs qui viennent juger notre civilisation avec sévérité.

L'antique et primordiale croyance spirite vient condamner dix-huit siècles de sciences sottes ou stériles : elle veut unir ces deux sœurs, ennemies aujourd'hui : *La science et la conscience.*

En remettant la justice éternelle sur la base historique, naturelle, pleine de solidité, la philosophie spirite la montre identique à tous les âges de l'humanité.

La mère. — De l'Inde védique jusqu'à nos jours, la grande doctrine descend comme un torrent de lumière, de droit et de raison, auquel le moyen-âge fut étranger.

Après les Védas, la Perse, l'Egypte, la Thémis des Grecs et la rénovation du Christ qui synthétise le passé et prévoit les âges futurs, Allan Kardec eut cette glorieuse mission de prendre la loi de Jésus en main, c'est-à-dire : la justice de Dieu ; à cette héritière légitime, il ouvre le domaine de nos âmes jadis enfiévrées, mais relevées et apaisées aujourd'hui après s'être abreuvées largement aux sources de la raison, de la logique et de la vérité.

Le père. — Honneur aux écoles indianistes d'Angleterre, d'Allemagne, de la France ; glorifions ces hommes remarquables nommés William Jones Colebroke, Wilson, Max-Muller, Lassen, Schlegel, Chézy, les trois Burnouf, Jacquemont, Anquetil-Duperron, Rosen, Stevenson, Langlois, Khun, Baudry, Gorresio, Fauche, Champollion, Caillot, etc.

Le monde que ces esprits éminents nous a révélé est l'aurore de l'intelligence humaine, représentée par des types simples, touchants et bons, qui voulaient la famille *féconde* et *non stérile*, comme l'a exigé l'ascétisme du moyen âge.

Aussi malgré l'énorme distance qui nous sépare de l'Inde des Védas, de l'Iran de l'Avesta, la trame universelle ourdie par nos aïeux, avec leur cœur et leur pensée, s'unit intimement à nous en passant au-dessus des dogmes qui veulent anéantir la filiation divine.

Nous continuons cette trame sans nous en rendre compte, et malgré les foudres impuissantes des théocraties, notre âme croit à son immortalité, à la réincarnation, sa sauvegarde.

Par cette faculté de renaissance en des vies successives, notre individualité défie le temps et l'espace.

Paul. — Cela est vrai, mon père ; les bibles humaines avec leurs formes diverses, écrites librement sur la pierre, le papyrus, les stelles, les barils en terre cuite de l'Assyrie, disent plus à l'esprit que toutes les phrases alambiquées des livres.

Ces signes informes nous portent l'âme de l'humanité à travers une

longue série de siècles, cette âme magnanime dont notre intelligence se nourrit aujourd'hui.

Jeanne. — Après cette revue rétrospective, que nous reste-t-il ? Un Révélateur, le premier parmi les premiers, qu'on le fasse venir des mondes supérieurs qui nous entourent (et nous abondons dans ce sens), ou qu'on le tire, comme un simple mortel, du milieu de la multitude terrienne.

Ce que nous savons bien, c'est que le vrai fils de Dieu, comme nous tous, qui a pu, dans une série d'existences, gravir tous les degrés de l'échelle progressive des êtres et devenir un pur Esprit, a compris mieux que nul mortel parmi ceux qui l'ont précédé, ou qui lui ont succédé, tout ce qui se reflète dans l'amour éternel.

Christ savait aussi ce que voulaient et ce que veulent encore les Esprits généreux qui s'incarnent sur toutes les terres habitées ; ces intelligences supérieures se prêtent la main et s'entr'aident à travers les espaces incommensurables des cieux.

La mère. — Nous sommes satisfaits de vos déductions sages et rigoureuses, chers élèves.

Nous savons que Jésus nous a voulus libres, capables de former une unité matérielle et intellectuelle ; il nous faut atteindre ce résultat pour monter jusqu'à lui, plus près du Père de tous les hommes, et conséquemment de toutes les humanités disséminées dans l'univers.

Pour mieux s'unir à nous, car rien ne s'obtient sans sacrifices, Christ a vôulu fondre sa grande personnalité dans la nôtre ; *les petits*, pour graviter, ont besoin du secours que leur offrent *les Grands cœurs*.

Les forts, qui habitent l'espace, sont fiers de nous apporter, comme Jésus, un concours actif, puissant, qui féconde la voie douloureuse que nous suivons.

Toutes les sphères où la souffrance est le stimulant des faibles qui ont besoin d'énergie, reçoivent la visite des Esprits qui ont acquis la volonté, le savoir, une haute moralité.

Le père. — Oui, ma douce institutrice, cet Esprit venu librement parmi nous était supérieur à tous les incarnés de son temps (par les vertus que nous devons posséder aussi, et ce but serait impossible à atteindre si l'on écoutait ses détracteurs), autant qu'il l'est de tous nos savants officiels du XIX[e] siècle.

Parmi tous les hommes remarquables de ce temps, en est-il qui puissent être désignés comme ayant le caractère, le désintéressement, la charité du Christ ? Est-il aujourd'hui un homme remarquable qui personnifie l'amour si profond de Jésus pour l'humanité, cet amour qui est la photographie exacte de cette parole : *Jésus reflète l'amour éternel ?*

Les vérités énoncées par ce révélateur n'ont pas le vernis des œuvres académiques, si brillantes par la forme, si vides quand on veut les dépouiller de leur costume d'apparat ; ce sont des vérités de l'ordre moral qui rayonnent avec une puissance extrême, avec lesquelles on fera reculer l'ignorance pour la bien détruire ; l'ignorance, cette faiseuse de miracles et d'âmes serviles, qui devient une *grâce d'état* dans la bouche de celui qui veut représenter Dieu du haut de son infaillibilité.

La mère. — *Sursum corda*; élevons nos cœurs vers Dieu, âmes qui avons acquis la volonté.

Le fils de l'homme, venu par les organes d'une femme, était en effet pur de toute souillure, croyez-le bien ; ce qui avilit, ce n'est pas la chair, matière neutre et inintelligente, mais l'esprit qui l'anime.

Christ, cet Esprit supérieur, apportait en s'incarnant dans un organisme matériel, *le sentiment moral* cette source de purification de toute chair.

C'est bien là une conception sans péché, vierge de tout alliage impur, bien supérieure à la fable de la femme sans péché, qui enfante sans douleurs et par la seule volonté du St-Esprit, sans contact humain.

Le père. — La grande loi morale remplace ici le mythe antique, la légende qui chasse du temple le chercheur. L'observateur se refuse à la foi sans contrôle et récuse les crédulités trop primitives.

La mère. — Dans un creuset, au milieu de matières brutes, sans valeur, soumises à la fonte, ajoutez un lingot d'or ; soyez certains que le chimiste saura bien le retrouver au milieu de l'alliage impur, et plus brillant que jamais. L'âme du Christ, en s'incarnant, était semblable à ce lingot d'or; Dieu a bien su l'y retrouver et après dix-huit siècles, l'humanité l'en détachera toujours plus, en allant à la conquête du vrai.

L'incarnation du Christ est donc, en réalité, la transfusion de l'Esprit dans la chair, à l'aide d'un fait naturel, nécessaire et non miraculeux; c'est un fait divin, sublime dans ses conséquences, quel que soit l'Esprit qui s'incarne.

Comme le nouveau-né qui souffre et vagit, en aspirant pour la première fois de l'oxygène pur, et qui doit être soutenu pour bien se développer, l'*humanité-enfant* cherche la main secourable; elle suit sa voie en trébuchant.

La famille soutient les individualités corporelles, le fait moral acquis ; mais l'Esprit général de l'humanité est relevé, à certaines époques, par les grands missionnaires de l'erraticité.

Comme par l'attraction, les planètes et les soleils sont solidaires, les humanités terriennes ont entre elles des rapports que nous découvrirons par la suite en progressant, et si nous savons mériter par le travail.

Le père. — Ce qui suit est une vérité essentielle :

Si la maternité est une délégation divine, une fonction instinctive, par laquelle l'entité éternelle veille sur ses créatures, cette vérité est le corollaire de celle-là : dans l'ordre moral, la tutelle du père n'est pas un vain mot; la maternité n'était que générale dans l'ordre matériel, et nous allons la voir s'individualiser de plus en plus, dans ce qui peut tendre à bien développer l'intelligence de la créature.

L'Éternel sent le plus léger ébranlement de tous les cœurs; la conscience du plus petit lui est ouverte, comme l'est le grand livre de la nature. Pour cela, que lui faut-il? un lien fluidique, qui rattache l'être le plus infime au principe qui le fit naître pour une fin prévue, voulue, qui est pleine de douces espérances et grandement rémunératrice de ses efforts.

PAUL. — Je suis certain, mère, que tu as encore des pensées bonnes à nous faire connaître.

TOUS. — Donne maman, donne toujours, imite le bon Dieu.

LA MERE. — Je m'exécute avec plaisir, petits démons, ou Daïmos incarnés qui me tentez.

JEANNE. — Les Daïmos, les petits Dieux rendent justice au mérite; la tentation est si naturelle!

LA MERE. — J'ai réfléchi que sous toutes les histoires invraisemblables dont on berce l'enfance humaine, que sous ces contes puérils qui emmaillottent la parole de vie, l'homme retrouve finalement, à l'aide de son intelligence, la volonté divine exprimée d'une manière textuelle; notre esprit s'agrandit ainsi, selon la volonté de nos guides spirituels.

Quelques critiques ne pourront jamais éteindre cette lumière que le spiritisme augmentera infiniment; ils seront impuissants à nous voiler le dernier cri d'amour du Christ, ce fils de Dieu, qui en rendant à la terre le sang et l'organisme qu'il lui avait demandés pour sa mission temporaire, s'écriait, étant cloué sur deux troncs en croix : « Mon Dieu, pardonnez-leur! » Il avait raison car il pensait à ses frères, fils de Dieu comme lui.

PAUL. — Il eût été fâcheux pour nous, de ne pas entendre ta belle pensée, mère.

Il est à croire que les négateurs de l'apparition du Christ parmi nous voudraient, comme saint Thomas, mettre le doigt dans ses plaies, posséder un lambeau de sa chair, quelques grammes de son sang et soumettre le tout à l'analyse chimique! Après l'expérience ils pourraient peut-être avouer que dans ces fragments d'organes, il y avait quelque chose. »

MARIE. — Les négateurs croient bien à la grandeur du soleil, à son enveloppe rayonnante, puisqu'ils déclarent qu'elle est une immense enveloppe d'oxygène. Cependant, ont-ils touché le soleil?

JEANNE. — Tu as raison Marie, je vais compléter ton idée : avec un

instrument nommé *spectroscope*, qui se compose de deux lunettes, dont l'une porte un micromètre, ou appareil adapté aux lunettes, et qui sert à mesurer les petites dimensions des lignes, on analyse toutes les substances qui brûlent dans le soleil, ou tout autre corps lumineux.

MM. Kirchhoff et Bunsen, sachant qu'un prisme en quartz yalin, ou cristal de roche a la propriété de disperser les rayons lumineux (ou double réfraction de la lumière), ont inventé, créé un spectroscope qui a un micromètre, et que plusieurs prismes séparent.

Ainsi, un fer rougi à blanc, tenu à de grandes distances, dont le rayon passe par la lunette du spectroscope, est divisé à l'intérieur de l'instrument par le prisme en cristal; il donne des raies brillantes, en long, qui ont une couleur spéciale caractéristique. Chaque métal ou gaz qui brûle, donne les raies longitudinales qui lui sont propres, qui en déterminent la nature chimique.

Comme l'observation des flammes et des corps lumineux n'est pas entravée par la distance, on étudie dans le spectroscope, la lumière des étoiles, celle de tous les corps sidéraux; on a trouvé que dans le soleil, il y avait les mêmes corps répandus à la surface de la terre, tels que le sodium, le fer, le zinc, le calcium, le magnésium, l'hydrogène, etc , etc.

MARIE. — Où veux-tu donc en venir, Jeanne ? (1)

JEANNE. — A cette conclusion : que si les observateurs analysent à des distances prodigieuses la nature intime d'un astre, nous avons bien le droit, sur les traces laissées par un homme célèbre, par ce corps lumineux, ce soleil nommé Jésus-Christ, de chercher quelle est la valeur de cette âme puissante, et celle de l'impression si durable de son rayonnement.

Notre spectroscope moral doit avoir pour nous autant de valeur que celui de MM. Kirchhof et Bunsen; notre analyse mérite le respect.

(1) *Remarque* : M. Janson a inauguré, à l'observatoire de Meudon, une étude spéciale des phénomènes atmosphériques et astronomiques, auxquels il a voué sa science consommée; c'est dans ce but qu'il a créé un observatoire sur le mont Blanc, le plus haut de l'Europe, à 4.810 mètres d'altitude, et aux Grands Mulets, à 3.050 mètres d'altitude; il a voulu, que l'on y étudiât mieux l'analyse spectrale et la chimie physiologique.

Son élève, le Dr Maurice de Thierry, un spécialiste des plus distingués en ces matières, a gravi ces deux points élevés, en septembre 1894, pour soumettre, par une atmosphère moins dense que dans la plaine ou nos collines parisiennes, certains corps célestes au scrutin révélateur de l'analyse spectrale, et obtenir aussi le spectre des corps gazeux.

A ces altitudes de 4.810 mètres, l'air est si raréflé qu'on y ressent une oppression pénible, que l'appétit fait défaut, qu'on y éprouve un sentiment de débilité qui neutralise la volonté active. Tout y est solitaire, il y a absence de végétation, ni oiseau ni insecte; l'éther y est d'un bleu profond, indigo et arrondi en coupole. C'est pourtant dans ces lieux désolés, aux neiges éternelles, aux tempêtes terribles que la science va recueillir des observations rigoureuses, pour nous donner des éléments plus complets de la vérité.



GEORGES. — La lumière étant le messager des soleils, notre conscience et notre raison doivent être les prismes qui font mieux ressortir Jésus, ce grand messager des âmes, en dessinant toutes les couleurs intelligentes qu'il reflète.

MARIE. — Notre cousin, Charles Leymarie, me disait que la personne qui pose en photographie a son image transmise sur la plaque sensibilisée, laquelle est un écran; je pense donc que les rayons lumineux se dessinent aussi sur un écran.

JEANNE. — Sans doute, mignonne; un chimiste analyserait même la substance lumineuse matérielle qui s'est déposée sur la plaque sensibilisée.

GEORGES. — Charles Leymarie a ajouté que nous ne connaissions qu'une infime partie de tout ce que contenait un rayon lumineux.

JEANNE. — Toutes vos observations sont utiles, mes frères, elles aident à comprendre cette merveille : l'analyse des substances qui brûlent dans les lampes des cieux, auxquelles le Grand-Esprit a donné un merveilleux pouvoir éclairant.

Dieu est toujours auprès de nous; la distance n'existe pas pour lui, et chaque rayon lumineux représente son amour infini; la nature, vivifiée par lui, démontre sa puissance et sa bonté toute paternelle.

LA MERE. — Je pense très bien, dites-vous; avouez que vous définissez on ne peut mieux l'ordre d'idées qui fait le sujet de nos dialogues.

Je m'étais arrêtée à cette parole du Christ : « Mon Dieu, pardonnez-leur ! » je vais terminer ma pensée par deux autres considérations :

Jésus-Christ connaissait bien l'humanité de son temps, race arriérée, moins éclairée que les hommes agressifs qui discutent actuellement de la personnalité de ce révélateur, et qui ne crut en lui que par le témoignage de ses sens ; le Fils de l'Homme scellait sa vie par le sacrifice du gibet.

Aujourd'hui, nier l'importance de cette vie d'épreuves, rejeter cette mort sublime et la portée de cet enseignement divin, tellement il est supérieur à nos conceptions, c'est se châtier soi-même; c'est se donner un brevet d'incapacité intellectuelle, que de ne pas avoir l'intelligence de ce dévouement, que de ne pas comprendre la grandeur de cette existence.

Enfants, croyez; enseignez qu'il n'y a pas de distance et d'éloignement absolu, l'analyse spectrale en est la preuve. Nos facultés, notre puissance visuelle vers l'infini, sont mesurées par le développement moral que nous avons acquis; les millions de lieues qui nous séparent du soleil ne sont effrayants que pour nos sens imparfaits.

PAUL. — A notre époque, la vapeur et l'électricité décuplent notre puissance ; la mort qui ne nous effraye plus nous donne, par le complet dégagement de l'Esprit, un pouvoir de locomotion qui supprime l'espace. Les habi-

tants de l'erraticité n'ont eux-mêmes pas de termes à notre portée et selon notre entendement, pour nous pouvoir expliquer leur état actuel; dans nos rapports avec eux, cette difficulté essentielle se fait toujours sentir.

Je n'ai pas le désir de m'éloigner des miens, je les aime et ils me le rendent à usure; cependant j'envie les Esprits qui peuvent embrasser le résultat moral de toutes leurs existences, lorsque, libres et n'ayant plus à lutter avec l'enveloppe matérielle, le souvenir renoue cette succession de vies. Combien cette puissance doit être pleine d'impressions inattendues? Combien ce panorama indéfini doit nous faire palpiter par la multiplicité de ses aspects?

Le père. — Aussi, mon fils, nous faut-il prouver ces vérités avec un grand calme, avec beaucoup de sagesse, sans chercher à froisser celui qui ne sait pas, et ceux qui se refusent à admettre ces réalités de nos vies terrestres et célestes.

Appliquons-nous à bien démontrer que les mondes ne sont que de simples individualités, et que, semblables aux humains, ces mondes, planètes ou soleils, doivent avoir entre eux des rapports constants, que nous pouvons diviser en trois sortes :

1° *Rapports intellectuels.*

2° *Rapports physiques.*

3° *Rapports moraux.*

Les rapports intellectuels sont intermittents, mais nous en avons la conscience; c'est la vie fluidique de relations, autrement dit : c'est la révélation faite aux terres moins avancées, par les planètes supérieures qui leur envoient des missionnaires du progrès.

Les rapports physiques sont insensibles, il est vrai, mais ils se perpétuent sans jamais cesser, à l'aide de l'attraction.

Or qu'est-ce que l'attraction, sinon la lutte de deux forces constantes qui s'équilibrent? La force centripète celle qui attire vers le centre, et la force centrifuge celle qui tend à repousser, à éloigner du centre, sont la conservation et l'harmonie de l'univers.

Les rapports moraux sont liés aux rapports intellectuels. L'âme qui est le lien de tous les corps, grands ou petits, disséminés dans l'éther et sur les planètes, peut dans son libre arbitre les briser ou les retenir.

Cet acte-là est une simple affaire de moralité individuelle, les mondes étant considérés comme des individus complets.

Si l'âme crée les rapports entre les hommes d'une même famille, de plusieurs familles entre elles; si cette âme réunit tout un peuple dans une même pensée, et si cette pensée devient commune à tous les habitants de la terre, l'âme de la terre aura acquis une grande puissance.

Toutes les terres de l'espace peuvent s'unir dans un but commun. par la communion de pensées.

Les révélateurs unissent les mondes entre eux.

Donc tout est lié dans l'univers, en vertu de l'amour infini.

Toutes les relations de globes à globes, d'humanités à humanités stellaires, expriment la vie universelle ; c'est-à-dire, autant qu'on peut l'énoncer avec notre langage, que ces relations deviennent l'harmonie générale formulée par l'Architecte des cieux.

Paul. — Père, il me semble que la terre et ses habitants arriérés, sont régis par un dur égoïsme, par un personnalisme qui est encore bien marqué; conséquemment, la terre ne peut avoir que des rapports bien limités avec les autres astres plus avancés.

Le père. — N'oublie pas, mon fils, que les hommes ont toujours un droit inaliénable, celui d'étendre et de développer cette puissance nécessaire de relations; ils n'ont qu'à vouloir progresser afin de mériter cette acquisition de puissance qui est à leur portée.

Georges. — Ce droit est semblable à celui de l'élève de huitième dans un lycée, qui, des premiers rudiments du français et du latin cherche à passer dans les classes plus avancées. Par l'étude il cherche à nouer des relations avec les divisions supérieures, et son savoir, sa volonté, lui feront atteindre ce but définitif qui lui semble le comble du bonheur.

Marie. — Etre avec les grands, je connais ça. Les grandes personnes telles que Jeanne, quand nous sommes aux Tuileries, sont semblables à un soleil; elles nous regardent avec pitié, en nous appelant : *les petites*! Quand elles daignent uous admettre à leurs jeux, c'est qu'elles jouent leur rôle de *Mesdames la protection*; et nous, point fières, nous sommes heureuses d'être les préférées.

Nous remplissons notre emploi de planètes, de satellites des grandes étoiles de 15 ans.

Jeanne. — La voyez-vous cette mignonne bien-aimée, jeter sa pierre dans notre jardin avec son sourire et sa douce voix? Mais je suis une grande et je raconterai le fait à nos étoiles, comme Marie les appelle; notre élève a tout ce qu'une planète peut contenir de fine malice.

La mère. — Egayez-vous, mes enfants, le rire fait du bien, surtout lorsqu'on le mêle sagement aux choses instructives.

Désormais la révélation, ne sera plus chez nous considérée comme un mystère, mais comme une loi sage et prévoyante dans l'ordre moral, autant que peut l'être dans l'ordre matériel, celle qui, par chaque battement des valves de notre cœur et chaque aspiration, fournit à notre sang l'oxygène nécessaire pour le bien hématoser.

Marie. — Mère, définis-moi bien le mot : Hématoser?

La mère. — Le sang que le cœur envoie dans nos poumons est noir et impropre à la vie ; l'acte de l'aspiration, conduit l'air oxygéné sur ce sang noir qu'il *hématose*, qu'il transforme aussitôt en sang rouge et mousseux, propre à pénétrer dans nos artères et à nourrir nos organes.

Je me reprends : à l'apparition de Jésus sur la terre, le sens moral des nations s'affaiblissait, le cœur de l'humanité battait faiblement; faute de notions pures, il n'avait que de bien faibles pulsations.

A ce moribond qui avait perdu son équilibre, pour trop avoir donné à la matière, le Christ apportait l'idéal, le sentiment qui lui faisait défaut, ce fluide tont-puissant, qui peu à peu l'a fait renaître à une nouvelle vie; à Jésus, ce ressuscité demande de nouvelles forces; après dix-huit siècles d'attente il veut à nouveau être *hématosé.*

Le spiritisme est le messager qui vient vivifier à son tour les générations nouvelles et mieux leur expliquer la mission du grand révélateur.

Christ, pour les hommes conscients, pour les penseurs qui sont libres est le représentant de l'esprit de solidarité universelle; il est aussi la personnification complète de l'amour de Dieu pour ses créatures, il est le représentant attitré de son esprit de justice.

Le père. — Le Spiritisme va nous rendre plus virils; il nous donnera ce pouvoir de supporter une dose toujours plus forte de justice, de vérité et d'amour.

L'humanité va passer de l'âge adulte à l'âge mùr, période heureuse pour elle, puisque, régénérée moralement, toutes ses forces jadis perdues tendront à la conquête de l'avenir entrevu.

Paul. — Je me rappelle un passage de Pétrarque, poète qui haïssait l'incrédulité des averroïstes de son temps, en 1350 : « Pour moi, disait-il, plus j'entends décrier la foi du Christ, plus j'aime le Christ, plus je me raffermis dans sa doctrine. Il m'arrive, comme à un fils dont la tendresse filiale se serait refroidie, et qui, entendant attaquer l'honneur de son père, sent se rallumer dans son cœur l'amour qui paraissait éteint. J'en atteste le Christ, souvent les blasphèmes des hérétiques, de chrétien m'ont fait très chrétien. »

Permettez-moi une réflexion :

Il y a toujours eu, à toutes les époques, des Lamettrie et des d'Holbach semblables à ceux du XVIIIe siècle; seulement Averroès qui vivait à Grenade, en 1150, fut un disciple de Nestorius, évêque d'Antioche, qui croyait en Dieu mais récusait Marie, comme mère de Dieu éternel et tout-puissant lequel ne peut avoir une mère.

Il prouvait que la vierge Marie pouvait être nommée *la mère de l'humanité*

du Christ, humanité aussi distincte de sa divinité que l'est un temple du Dieu que l'on adore.

Il prêchait ainsi, à Constantinople, en 427 de notre ère, l'empereur l'ayant nommé évêque de cette ville; ses adeptes ont surfait son incrédulité, pour voiler leur matérialisme à l'ombre d'un grand nom.

LE PERE. — Avez-vous lu Daphnis et Chloé, traduction de Paul-Louis Courrier?

LA MERE. — Oui mon ami; dans cette bleuette il y a, sous l'aspect bucolique (poésie pastorale), un véritable chef-d'œuvre, plein de goût, d'art et d'intelligence, qui nous représente le plus parfait état de la société, quatre siècles avant J.-C.

LE PERE. — Tu as raison mon amie; mais, si dans cette histoire poétique le paysage est charmant, avec des lignes pures, je trouve, tout à côté, comme repoussoir, des parents réputés alors comme très honorables, très honnêtes gens dans leur cité, qui abandonnent leurs enfants de gaîté de cœur; il était admis alors qu'on pouvait les exposer au loin comme des objets inutiles.

Ainsi les uns convenaient qu'ils avaient assez de famille, les autres qu'ils n'avaient pas assez de fortune pour les bien élever, et tous comptaient peu ou pas du tout sur des cœurs assez humains pour les recueillir.

C'étaient là des infanticides anodins, à la grecque, qui prouvent une civilisation dure et inférieure, malgré les grâces et les nymphes dont ce merveilleux poème de Daphnis et Chloé est rempli.

C'est un spectacle affligeant que ces mœurs mises en face des sublimes poésies, des œuvres philosophiques, des arts si raffinés des Grecs.

Et cependant cette coutume était moins barbare, moins terrible que celle des Carthaginois, qui en prévision d'nne guerre, brûlaient, en sacrifices aux dieux, des centaines d'enfants qui devaient rendre le Moloch favorable à leur entreprise.

LA MERE. — Ces sacrifices humains n'étaient pas encore abolis complètement en Grèce, puisque un grand nombre d'enfants fut brûlé avant la bataille de Leuctres, trois cent soixante-dix ans av. J.-C.!

PAUL. — Malgré les conditions imposées en 480, av. J. C., par Gelon, roi de Syracuse, en 309, on sacrifia des centaines de petits êtres humains, dans la guerre contre Agathocle.

Selon Diodore de Sicile, on y brûla 200 enfants.

Silius Italicus, poète épique latin du premier siècle de notre ère; Eusèbe historien en l'an 300, et Saint-Augustin, en l'an 400 de notre ère, ont affirmé que ces hécatombes humaines avaient encore lieu de leur temps.

LE PERE. — De ce qui précède je tire cette conclusion, à laquelle je visais:

La venue du Christ avait sa raison d'être; et celui qui disait : « Laissez venir à moi les petits enfants », « aimez-vous les uns les autres, soyez un », apportait des sentiments qui n'étaient pas encore nés à cette époque; il descendait d'une planète supérieure, pour refouler la vieille cruauté si dure aux enfants et que l'on considérait comme les petits des races prolifiques, telles que celles du chat ou du chien.

Ce fait humain, sa parole l'a accompli en développant mieux les sentiments de la famille.

L'antiquité, malgré ses splendeurs littéraires et artistiques, possédait un fond de barbarie atroce; les philosophies si brillantes, si éminemment civilisatrices de l'Orient ne la condamnaient pas.

Il fallut bien qu'un esprit élevé, porteur du rameau de paix et d'espérance vînt arrêter ce monde si affiné matériellement, qui avait terminé son cycle; qui était incapable par ses mœurs et ses préjugés de formuler les conceptions divines de Jésus, le plus grand des révélateurs.

La mère. — Je vous engage, mes jeunes spirites, à lire souvent l'*Evangile selon le spiritisme* par Allan Kardec, livre précieux, bien consolant, qui vous rendra humbles de cœur, si vous ne l'êtes encore, et plus soumis à ce qu'enseignent les grandes vérités. Ce volume vous donnera des tendances religieuses qui ouvriront votre esprit aux harmonies voilées sous les paraboles de Jésus, harmonies que ne perçoivent pas les vaniteux et qui échappent aux savants bouffis d'orgueil.

Vos âmes sont pures, pleines de dévouement; elles n'ont pas encore été froissées par le dur contact des hommes, et il faut être sérieusement préparé à subir cette rencontre ingrate, en s'identifiant à tout ce qui arme l'homme pour la lutte de la vie.

Rien ne le saurait mieux faire que l'étude des révélations qui tracent notre voie et nous indiquent le but à atteindre.

Ainsi préparés pour le bon combat, vous pouvez subir votre épreuve avec énergie, avec conscience et sérénité.

Marie. — Mère, permets-moi de lire, dans le livre de l'*Evangile selon le spiritisme*, le passage suivant que je trouve à la page 275 :

« Les paroles de Jésus sont éternelles, parce qu'elles sont la vérité. Elles « sont non seulement la sauvegarde de la vie céleste, mais le gage de la « paix, de la tranquillité et de la stabilité dans les choses de la vie terrestre; « c'est pourquoi toutes les institutions humaines, politiques, sociales et « religieuses qui s'appuieront sur ces paroles, seront stables comme la « maison bâtie sur la pierre; les hommes les conserveront parce qu'ils y « trouveront leur bonheur, mais celles qui en seront la violation seront

« comme la maison bâtie sur le sable : le vent des révolutions et le fleuve « du progrès les emporteront ».

GEORGES. — Je lis aussi, page 276 : « Les maximes du Christ trouvent « surtout leur application dans l'enseignement des Esprits. Quiconque les « connaît est coupable assurément de ne pas les pratiquer, mais outre que « l'évangile qui les contient n'est répandu que dans les sectes chrétiennes, « parmi celles-ci, combien est-il de gens qui ne le lisent pas, *et parmi ceux « qui le lisent combien en est-il qui ne le comprennent pas*! Il en résulte que « les paroles mêmes de Jésus sont perdues pour le plus grand nombre... »

PAUL. — A la page 277, il doit y avoir ces paroles : « Jésus entend que la « culpabilité est en raison des lumières que l'on possède ; or, les Pharaons « qui avaient la prétention d'être et qui étaient en effet la partie la plus « éclairée de la nation, étaient plus répréhensibles aux yeux de Dieu que « le peuple ignorant. Il en est de même aujourd'hui.

« Aux spirites il sera donc demandé beaucoup, parce qu'ils ont beaucoup « reçu, mais aussi, à ceux qui auront profité il sera beaucoup donné. »

MARIE. — J'ai noté deux autres passages, et tout sera dit ; page 285 : « La « foi ne se commande pas, elle ne s'impose pas !... Chez certaines « personnes, la foi semble en quelque sorte innée, il suffit d'nne étincelle « pour la développer. Cette facilité à s'assimiler les vérités spirituelles est « un signe évident de progrès antérieur ; chez d'autres, au contraire, elles « ne pénètrent qu'avec difficulté, signe non moins évident d'une nature en « retard. Les premières ont déjà cru et compris : elles apportent en *renais- « sant* l'intuition de ce qu'elles ont su : *leur éducation est faite* ; les secondes « ont tout à apprendre : *leur éducation est à faire* ; elle se fera et si elle « n'est pas terminée dans cette existence, elle le sera dans une autre. »

Enfin, page 311 : « Repoussez impitoyablement tous ces Esprits qui se « donnent comme conseils exclusifs, en prêchant la division et l'isolement. « Ce sont presque toujours des Esprits vaniteux et médiocres, qui tendent « à s'imposer aux hommes faibles et crédules, en leur prodiguant des « *louanges exagérées*, afin de les fasciner et de les tenir *sous leur domina- « tion*. »

LE PERE. — On ne peut mieux aider à clore ce dialogue important ; tu as la main heureuse ma mignonne, et l'esprit prompt.

GEORGES. — Marie est une nature affinée, elle devine tout. Quand nous cherchons un objet, immédiatement elle met la main dessus ; comment fait-elle ?

JEANNE. – C'est une aptitude spéciale, une médiumnité inconsciente.

LA MERE. — Elle est guidée par son ange-gardien, notre blondinette.

LE PERE. — Avons-nous rempli le programme de cette longue étude ? nos

arguments en faveur de la révélation ont-ils bien combattu cette opinion relatée dans le dialogue 20 : « que le Christ n'a rien produit, que ses maximes existaient avant lui »? puissent-ils convaincre nos contradicteurs et détourner de leur but peu fraternel ceux qui sèment la discorde.

Quant à l'*ignorance des désincarnés*, sans les vouloir donner pour plus savants qu'ils ne le sont, chacun d'eux ne sachant que ce qu'il a appris dans ses épreuves terrestres, il n'est pas moins vrai que ces *ignorants* ont donné, à Allan Kardec les éléments des cinq livres fondamentaux de la doctrine spirite.

Ces ouvrages sont traduits dans toutes les langues et lus par une grande partie du monde civilisé, ce qui, pour des ignorants, est un tour de force exceptionnel.

Puissent les lettrés, adversaires de la doctrine spirite, avoir pareil succès dans leurs publications.

La mère. — Si l'on objecte qu'Allan Kardec était un lettré, nous répondrons qu'en 1855, avec son talent, il était peu connu, tandis qu'avec l'aide des Esprits le Maître a pu recueillir le prix de son dévouement absolu à la doctrine du Christ; ce contact d'un grand esprit a ennobli sa pensée, et l'a rendu si féconde, que des princes de l'Église ont déclaré qu'elle offrait le plus grand des dangers pour les dogmes catholiques, apostoliques et romains.

Ainsi, Allan Kardec a fait une chose puissante ; les humbles, les petits font ce qui est grand.

Enfants bien-aimés il vous faut souvent relire l'*Evangile selon le spiritisme*, pour être forts, pour apprendre à pardonner à vos ennemis quand vous en aurez, ce que je ne vous souhaite pas.

Soyez les élèves reconnaissants et intelligents des grands révélateurs.

P. G. Leymarie.

PLUSIEURS SÉANCES PSYCHIQUES

En présence de M. Charles Richet, médecin de la Faculté de Paris, Directeur de la *Revue scientifique*,

par MM. G. Hoffmann, orientaliste et philologue; et M. L. Pacini.

Un article paru dans l'*Orazio Flacco de Venosa*, intitulé de Naples à Rome, retrace les points importants de quelques phénomènes psychiques obtenus par notre excellent ami, le docteur Nicolo Santangelo.

Les phénomènes se sont produits chez M. Alegiani, de Rome, et celui qui les raconta en était resté littéralement émerveillé.

Mais sa surprise devait trouver dans le monde scientifique un écho d'autant plus puissant, si on considère que l'article était écrit par un physiologiste savant et très travailleur, rompu aux luttes pacifiques de la pensée, auteur loué de « corps et âme » de *Pikmann*, de *la moderna psico-fisica* et d'autres écrits n'ayant pas moins de valeur.

M. le docteur Charles Richet de Paris, après avoir lu « De Naples à Rome » écrivait au docteur Santangelo :

Mon cher confrère,
Je viendrai, comme je vous l'ai dit, à Rome, vers le 25 mars. Est-ce que je pourrai à cette époque, avant le congrès ou après le congrès (médical international), assister à une séance avec M. R..., mais, bien entendu, dans la stricte intimité, car, dès qu'il y a plus de six à sept personnes dans de telles expériences, elles ne peuvent être bien faites... Ch. Richet.

Le professeur Lombroso, de son côté, écrivait au docteur Santangelo :

Honorable monsieur,
Je suis content de ce que vous m'écrivez. Je serai à Rome, le 24 ou le 26, et je serai heureux si vous pouvez me faire observer quelque nouvelle expérience de spiritisme.
Qui sait, si nous n'arriverons pas à convertir quelque personnage important, par des expériences directes.
Je vous salue cordialement.
Tout à vous. C. Lombroso.

Notre ami Santangelo, guidé par un sentiment scientifique des plus louables, insista en nous communiquant les deux précédentes lettres, afin que l'*Académie internationale pour les études psychologiques de Rome*, mit à la disposition des deux habiles physiologistes, les médiums dont elle se sert pour ses expériences psychiques.

M. R... dont il est question dans la lettre du docteur Richet, fut interrogé, mais, pour des motifs plausibles, il déclara qu'il était obligé de renoncer à toute pratique de médiumnité. Nous eûmes alors recours à MM. B. C., C. F., et D. G.; M. Alegiani et M. Parmiani, ingénieurs, encouragèrent nos médiums, les décidèrent à se prêter au nom de la science et de la vérité, aux désirs des professeurs : merci de leur gracieux consentement.

Quelques séances furent faites pour créer un milieu médiumnique homogène.

Il y eut quatre séances définitives, avec MM. Richet, Schrenck-Notzing de Monaco, le professeur Siemiradzky, auxquels se joignirent, après M. Lombroso et les deux MM. Ferri : l'un philosophe, l'autre criminaliste, M. Sergi, professeur de psychologie expérimentale, M. Danilestky, etc.

Nous donnons un compte rendu pur et simple, en le faisant précéder du procès-verbal d'une première réunion, à laquelle n'assista que M. Siemiradzky; intimement liée aux quatre séances suivantes, elle explique nos méthodes expérimentales.

Ici pas d'inutiles commentaires; le savant, le penseur, les feront pour nous.

Mme la comtesse Mainardi, née comtesse Bouxhœvden, venue exprès à Rome, a reconnu l'importance et la réalité des faits, dans un article du journal l'*Arène de Venosa.*

Le docteur Nicolo Santangelo de Venosa, venu exprès pour ces séances, déclare vrais, *devant Dieu et devant les hommes*, les phénomènes psychiques obtenus par les médiums sus-mentionnés : Son journal, *Quinto Orazio Flasco de Venosa*, donne d'amples détails sur ce qu'il avait vu et observé.

Le professeur Siemiradzky, observateur sérieux, artiste distingué, a déclaré que les phénomènes obtenus à l'Académie internationale étaient vrais ; il répondit à M. Hoffmann : « c'est *merveilleux* ; les phénomènes sont d'une puissance exceptionnelle, vos médiums dépassent, comme force, même la Paladino.

Le comte Mainardi croit aux phénomènes spirites, à cause des faits observés à notre académie.

Le comte et la comtesse avec MM. G. Hoffmann, G. D. Lombardi, président effectif de l'académie, E. Giorli, D. N., G. Purarelli, R. Camilli, F. Alegiani et Luigi Pacini, eurent une première séance le 29 mars, une autre le 30. A cette seconde réunion, était présent, le célèbre physiologiste Charles Richet, professeur à l'Université de Paris, directeur de la *Revue scientifique* ; il a déclaré explicitement que les phénomènes observés à Rome étaient *intéressants* et *merveilleux*.

Première séance.

29 mars 1894. — 1° *Soulèvement complet de la table, répété plusieurs fois, avec et sans le contact des mains.*

Nous formions la chaîne depuis quelques minutes, quand, plusieurs coups dans l'intérieur de la table signalèrent la présence d'une force intelligente, de nous inconnue. Ces coups étaient produits à de courts intervalles, avec une force augmentant toujours. M. Hoffmann s'adressant à la puissance inconnue, la pria de produire le soulèvement de la table. Il eut en réponse (par coups frappés) : il y a trop de lumière. La lampe fut baissée, mais l'Esprit insista encore, et voulut que la projection lumineuse des rayons rouges ne frappât pas directement la table, mais plutôt par reflet. A cet effet, nous tournâmes la lampe vers le mur, de façon à ce que la partie de la chambre où les médiums étaient assis, restât dans une demi-obscurité.

La table se mouvait, oscillait, se levait sur deux pieds, avec un peu de fatigue ; nous encourageâmes les invisibles à réunir leurs forces pour donner la lévitation ; puis après, le meuble se levant de terre, s'éleva dans l'air ; tous les assistants purent constater le fait.

Le phénomène fut répété deux fois, dans les mêmes conditions, avec la même chaîne, avec une personne en plus : M. Hoffmann ayant conseillé aux expérimentateurs d'ôter leurs mains de dessus la table, quand elle s'élèverait dans l'espace, le meuble resta suspendu en l'air pendant quelques secondes, sans le contact de personne, produisant ainsi le phénomène de la lévitation.

2° *Coups et leur reproduction sur la table.*

Les esprits, pour répondre à nos demandes, conseiller le silence, donner de la lumière ou tout autre motif, se servent de certains signes convenus, qui consistent en coups donnés sur la table, sur les dossiers des chaises, sur les murs, etc.

Les coups donnés à la lumière sont toujours moins puissants que ceux produits dans l'obscurité.

Les coups ont été assez forts. A la demande de M. Hoffmann, ils furent plusieurs fois la répétition rythmique de ceux que les assistants avaient donnés sur la table, avec l'articulation des doigts.

Divers grattements remarquables furent produits dans l'intérieur du meuble (imitation du bruit de la scie et de la râpe), un roulement comme d'un tambour, d'abord faible, puis plus fort.

L'Esprit voulut absolument continuer la séance dans l'obscurité ; M. Hoffmann, pour ne pas le contrarier, éteignit la lampe.

La chaîne médianimique resta comme elle l'était depuis le commencement de la séance.

2° Partie.

Phénomènes obtenus dans l'obscurité complète.

1° *Soulèvement de la table.*

Le phénomène fut donné dès que la lampe fut éteinte.

Tous annoncèrent l'élévation de la table et garantirent la position de leurs compagnons de droite et de gauche, se tenant étroitement unis par les mains.

Dans la lévitation, la table atteignit une telle hauteur que pour en suivre la rapide élévation, la plupart de ceux qui formaient la chaîne furent obligés de se mettre debout. Le phénomène dura environ une minute, puis, la table retomba à terre, avec grand bruit, sans que personne eût à se plaindre du plus petit choc.

2° Coups sur la table, plus forts que ceux qu'on entend en pleine lumière, dessus, dessous et dans son intérieur.

Après quelques instants, l'Esprit nous ordonna de parler avec force (1).

(1) Il en arrive ainsi avec le concours d'Eusapia. Les ondes sonores, à ce qu'il paraît, concourent à accentuer la puissance des manifestations. De là, les fréquentes injonctions faites par John, ou par d'autres esprits, pour qu'on parle pendant la préparation des phénomènes.



Les coups sont donnés plus accentués que ceux donnés à la lumière. Après une minute environ, un coup très fort retentit dans la pièce, nous avertissant de revenir au calme et au silence. Ces coups pendant toute la séance, se reproduisent avec la même intensité, quelquefois avec plus de force.

3° Coups sur les murs, sur une ardoise, sur les chaises.

Recueillis dans le plus grand silence, nous entendîmes les invisibles qui s'amusaient à reproduire des coups sur les murs, sur une ardoise fixée au mur, et parfois, sur les chaises des assistants; quelques coups furent répétés sur la table.

Les bruits dans la muraille ne pouvaient être produits que par les invisibles. La chaîne médianimique était composée de 13 personnes ; MM. Hoffmann, Lombardi, Giorli, en dehors, du côté opposé aux médiums, ne pouvaient traverser la pièce sans être aperçus ; le lieu où se font les réunions est petit, les personnes assises à la chaîne peuvent à peine y contenir ; or les coups étaient frappés dans la paroi opposée, à une hauteur dépassant une fois et demie celle d'un homme.

4° La comtesse Mainardi, assistant pour la première fois à des expériences psychiques, avait un vif désir d'être touchée par une main fluidique. Elle le répétait, s'adressant surtout au médium B..., qu'elle tenait constamment par la main; B... pria courtoisement M. Hoffmann d'insister pour la production de ce phénomène. Les médiums annoncèrent de légers contacts sur le front, et ce fut le tour du professeur Siemiradzky; les attouchements furent généraux, surtout pour Mme Mainardi, qui évoqua un de ses neveux, Tiéda, un Russe, mort depuis quelque temps. La communication n'eut pas lieu, ou ne fut pas convaincante, cette dame n'obtint qu'un chaud baiser, affectueux, sur la main gauche.

Un baiser fut donné au professeur Siemiradzky, pendant qu'il interrogeait un esprit en langue polonaise.

Il faut le remarquer, seul parmi les personnes présentes, il connaissait cette langue ; conséquemment les réponses obtenues ne peuvent laisser un doute sur leur absolue légitimité.

On pourrait le prétendre, la comtesse Mainardi étant Russe, comprend un peu cette langue, Russes et Polonais étant intimement rapprochés par les intérêts commerciaux et politiques.

La comtesse interrogée à ce sujet, répondit au professeur qu'elle ne connaissait pas le polonais.

Dans ce long entretien spirite du professeur Siemiradzky, il obtenait les réponses, non avec des coups frappés sur la table, car il s'agissait d'une main parfaitement matérialisée, qui frappait sur son front et sur ses joues d'une façon si distincte, que tous entendaient parfaitement les coups don-

nés. La comtesse ne pouvait, vu la distance qui la séparait du professeur (la largeur de la table), agir avec liberté et lui frapper sur les mains; en admettant qu'elle l'eût pu, elle aurait été obligée de se séparer de ceux avec qui elle était en contact, de se lever de son siège, de se courber entièrement sur la table, et même en supposant que tout ce travail eût pu se faire, en éludant la surveillance des personnes présentes. Une raison bien plus puissante que les autres prouve l'inanité de la supposition, c'est qu'elle est venue à Rome, pour assister à une séance spirite, se convaincre des faits, non pour convaincre ceux qui depuis de longues années sont habitués aux manifestations.

Ces mains psychiques, à la demande de M. Hoffmann, passaient d'une température normale (celle d'une main humaine) à une température beaucoup plus basse, donnant ainsi, à volonté la sensation du froid et du chaud.

Le professeur Siemiradzky déclara qu'il avait remarqué plusieurs fois ce changement de température.

Les attouchements durèrent un certain temps; Mme Mainardi, enthousiasmée, se réjouissait continuellement d'être touchée et s'écriait de temps à autre : « Messieurs, je me sens touchée au front; à présent à la main, oh, quelle main douce! quelle main légère! » D'autres personnes au même instant annonçaient des attouchements semblables.

5° Coups et chocs donnés sur les chaises des personnes placées en chaîne; parfois les chaises sont remuées, ôtées de dessous les médiums, ou bien, à quelques assistants voisins des médiums.

Avec la multiplicité des attouchements s'augmentait le bruit produit par les coups donnés; interrogée, la force psychique répondait à nos demandes, quelquefois les coups étaient frappés sur les dossiers des chaises, lesquelles très souvent, étaient remuées. Au médium C..., la chaise fut enlevée complètement et traînée à une distance d'un mètre de sa place.

6° Ecriture directe, c'est-à-dire écriture obtenue sans le concours de personne, directement par les invisibles.

Bien que la comtesse n'eût pas été satisfaite du résultat de l'évocation de son parent défunt, elle attendait une preuve plus convaincante; profitant du peu de temps pendant lequel on donna de la lumière pour faire reposer les médiums, elle déposa sur la table une carte de visite de son mari, déclarant qu'elle la déposait avec le désir d'obtenir l'écriture directe et essayer si, avec elle, elle pourrait reconnaître l'écriture de son neveu décédé.

Le professeur Siemiradzky et le Dr Santangelo l'imitèrent; ils firent une marque de contrôle spéciale sur leurs billets et les placèrent sur la table.

On resta dans l'obscurité 6 à 7 minutes, en attendant que les invisibles



donnassent l'ordre d'éclairer. Pendant ce temps, nous entendîmes de grands bruits ; quelques-uns dirent entendre un crayon écrire sur la table ; nous sentîmes, plusieurs fois et continuellement des mains agiter dans l'air un corps léger, qui produisait une certaine ventilation ; on entendit aussi quelques coups sur les murs, mais de peu d'importance.

Le signal convenu étant donné et lumière faite, nous trouvâmes sur la table trois billets, sur lesquels étaient des écritures diverses. Celui de la comtesse Mainardi était ainsi conçu : « je ne puis me communiquer en langue russe ! » Celui du professeur Siemiradzky disait : « Bravo, professeur, etc. », enfin, sur celui de Santangelo une croix était dessinée. C'est ce qu'il avait demandé et ardemment désiré.

7° Transport de la table en dehors de la chaîne médiammique.

La chaîne étant rétablie, la lumière éteinte, on attendit la production de nouveaux phénomènes.

Dans d'autres séances on avait essayé le phénomène de lier et de délier le médium, on avait magnifiquement réussi. Dans cette soirée, on voulut essayer à nouveau.

A cet effet, nous priâmes le médium D. G. de se mettre derrière un long rideau pendu à une corde placée en travers de l'angle droit de la salle, au-delà des médiums ; nous prîmes un morceau de ficelle, qui fut examiné avec grand soin par les assistants et ne fut placée ni sur la table, ni dans aucun endroit éloigné des assistants, mais tenue en main, d'une part, par le professeur Siemiradzky, de l'autre par le comte Mainardi.

La chaîne rétablie, la lumière éteinte, on attendit que les invisibles donnassent le phénomène désiré. Bientôt la table se mût, se leva sur deux et parfois sur un pied, glissa sur le pavé et fit des tentatives de lévitation ; à l'improviste soulevée rapidement de terre, passant au-dessus de la tête de la comtesse Mainardi, de son mari et du médium C., elle tomba en décrivant une parabole, derrière le rideau placé dans l'angle, vers l'épaule droite du médium B.

On le remarquera, la chaîne ne fut nullement rompue dans un travail si difficile, fait dans l'obscurité complète ; pas un assistant ne ressentit un dommage.

Avant l'enlèvement subit de la table, la corde fut enlevée des mains des deux détenteurs. Ils en avisèrent, pour éviter des malentendus.

En attendant, derrière le rideau, les invisibles s'étaient mis au travail. On entendait la ficelle courir sur la table et sur les pieds de la table, avec un bruit accentué.

Les mains psychiques matérialisées frappaient souvent sur les murs et sur les meubles ; le rideau était continuellement agité et au milieu du

cercle, formé par les personnes en chaîne, on entendit fréquemment le bruit des doigts et un battement de mains très sonore, pendant cinq minutes, puis 3 coups convenus pour la lumière.

Derrière le rideau, le médium D. G., étendu sur la table, était attaché de la tête aux genoux, ses pieds étroitement liés par des nœuds aux pieds de la table. Il avait les mains attachées derrière les reins, serrées aux poignets par de nombreux tours d'un ruban de laine ; sa tête était repliée sur la poitrine, par la tension de la corde qui le serrait derrière la nuque, et qui allait, avec plusieurs nœuds, étreindre et serrer les pieds de la table.

Plusieurs assistants se détachèrent successivement de la table, pour examiner le médium ; tous convinrent que la ligature était si difficile, si embrouillée, qu'il fallait exclure absolument la possibilité que le médium l'eût faite, même ou étant aidé par d'autres. Le cas était surprenant, car l'obscurité était parfaite, et l'emploi du temps très limité pour la production du phénomène.

Ce n'est pas tout : un double phénomène de ligatures s'était produit en même temps. La comtesse Mainardi et le médium B. se trouvaient attachés à leur chaise, l'une par un bras, l'autre par la taille.

La chaîne et l'obscurité étant refaites, le médium D. G., rapidement délié par les forces invisibles, put reprendre sa place, sans avoir souffert autre chose qu'un peu de douleur au cou et aux bras.

Quelques secondes après, le professeur Siedmiradzky, et le médium D. G., signalèrent les premiers des phosphorescences dans le voisinage des médiums. On conclut qu'il allait se produire des phénomènes lumineux, et des vapeurs très légères se réunissant en tourbillons gracieux, se condensèrent, formant un important noyau de matière lumineuse qui se transforma, après, en une belle main phosphorescente. Celle-ci répondait avec des gestes animés aux diverses demandes qu'on lui faisait ; puis, se tournant rapidement, elle frappa les épaules du professeur Siedmiradzky, laissant en arrière, une trace lumineuse comme une comète. D'autres lueurs, plus petites mais très distinctes apparurent et disparurent, se produisant continuellement, à leur volonté, et parfois sur notre demande.

M. Hoffmann pria ces lueurs de produire le phénomène des *papillons psychiques ;* en un instant, nous vîmes deux petits papillons de feu, mobiles, se suivre avec agilité, décrire des courbes gracieuses, traçant des zig-zag comme si c'étaient des fusées d'artifice. Ils se rejoignirent plusieurs fois, ne formant qu'une seule petite flamme ; puis, se dédoublant, ils recommencèrent leur jeu, jusqu'à ce que leur puissance lumineuse s'affaiblissant, ils se fondirent en un nuage blanchâtre et disparurent à nos yeux. Malgré cela,

les mains fluidiques continuèrent leurs attouchements ; elles nous firent entendre des coups répétés, sur le parquet et sur la table.

PHÉNOMÈNE DE LA DÉSORGANISATION DE LA MATIÈRE

A la fin de la séance. le médium C. entra en crise, se tordant et respirant mal, comme pris d'une violente convulsion ; nous attendant à un fait très intéressant, nous restâmes à notre place, sans nous préoccuper du médium, jusqu'à ce qu'une communication typtologique nous ordonnat de faire de la lumière.

Quelle scène originale et inattendue s'offrit à nos yeux ! M. C. était profondément endormi, la tête inclinée sur la poitrine, pendant que les médiums D. G. et B. le tenaient étroitement par les mains, jurant, sur leur parole d'honneur, ne pas l'avoir quitté un seul moment,

Le médium C., à notre grande surprise, fut trouvé en manches de chemise, privé de la jaquette qu'il portait quelques minutes avant. Que s'était-il donc passé.

Nous nous dîmes, voilà un beau phénomène de désagrégation de la matière. La jaquette de C. ne pouvait être sortie naturellement de ses bras, puisqu'il était tenu par les deux mains ; elle fut donc désorganisée, c'est-à-dire, décomposée par les forces intelligentes et portée à une distance considérable du médium ; et là, recomposée, sans conserver la moindre trace de cet important travail.

Ce qui suit nous semble l'explication la plus rationnelle : l'entrée en jeu d'une quatrième dimension de la matière, comme le suggère Zoolner après ses expériences psychiques avec Slade, dans les phénomènes de même nature, lesquels sont assez fréquents. W. Crookes, lui-même, les explique en employant l'hypothèse dont nous nous sommes servis.

La jaquette était attachée à la corde qui supporte le rideau, à une distance considérable de la chaîne, à 2 m. 80 au-dessus du sol. M. Hoffmann, pour reprendre le vêtement du médium C., dût monter sur la table, et couper avec un canif, les nombreux nœuds qui le tenaient attaché à la corde, par l'extrémité de la manche.

Là s'arrêta la séance, parce que, le mot « adieu » fut dicté après que la lumière fut éteinte.

DEUXIÈME SÉANCE

(30 mars 1894.) — Étaient présents M. le Dr Charles Richet, le professeur Siedmiradzki, le Dr Santangelo, M. Hoffmann, la comtesse et le comte Georges Mainardi, Désiré-Joseph Lombardi, N. D., E. Giorli, G. Purarelli, R. Cammilli et L. Pacini. Les médiums étaient trois messieurs : B., C., D. G.

La chaîne établie, les bruits, dans l'intérieur de la table, tardèrent plus

que de coutume à se faire entendre, une grande lumière frappait directement les médiums sur le visage. Le Dr Richet nous conseilla d'ôter la lampe; M. Hoffmann insista, afin que, pour garantie plus grande, les phénomènes fussent obtenus à la lumière rouge. En effet, de légers coups furent entendus à plusieurs reprises dans l'intérieur de la table, ces coups prirent de la force peu à peu. Deux fois, des coups rythmés, en imitation de ceux frappés par MM. Hoffmann, Mainardi et Richet.

Quelques brusques mouvements de la table nous firent espérer son soulèvement, et pour une réussite plus certaine, la lumière fut retournée vers le mur, les médiums, au lieu de recevoir la lumière directement, la recevaient par réflexion, la chambre restant mieux éclairée qu'avant. Alors, le meuble commença à se remuer dans toutes les directions, à sauter, à se lever sur un pied, sur deux pieds, sans s'arrêter; enfin, après des efforts extraordinaires, elle se souleva en l'air avec rapidité, y resta pendant un instant, puis retomba à sa place.

Les présents purent constater que le phénomène était arrivé dans de telles conditions, qu'il fallait exclure toute possibilité de mystification.

Les personnes de la chaîne s'étaient tenues en communication constante: MM. Lombardi, Hoffmann, Giorli et Pacini, qui étaient en dehors de la chaîne, éclairés par la faible lueur de la lampe, étaient visibles et mis ainsi dans l'impossibilité d'agir d'une façon quelconque.

Après la production de ces phénomènes, M. Richet insistant pour que la lumière fût abaissée, on décida de la placer dans un angle de la pièce.

En conséquence, on l'ôta de sa place habituelle, et on la plaça contre la partie inférieure du mur, derrière MM. Giorli et Pacini. Nous devons ajouter, en toute franchise, que la chambre, avec la lumière disposée de cette façon, était très peu éclairée, et que les phénomènes qui suivirent, arrivèrent dans une obscurité presque complète.

Après quelques minutes, le médium C. se plaignit, s'agita avec de forts tremblements. Le Dr Richet et le comte Mainardi, qui le tenaient par la main, s'impressionnèrent de son agitation, M. Hoffmann les rassura, les invitant à patienter, en prévision de la prochaine production d'un autre phénomène, il ne se trompait pas. Dès que l'agitation du médium cessa, on entendit les trois coups convenus pour donner de la lumière. Une bougie étant allumée, nous vîmes que le médium C., toujours tenu par une main par M. Mainardi et l'autre par D. G., n'avait plus son gilet blanc, lequel se trouvait sur la table; plus étrange encore, C., qui n'avait plus son vêtement de dessous, était néanmoins recouvert de sa jaquette. M. Mainardi, sur sa parole d'honneur (il est bon de remarquer que le comte Mainardi est capi-

taine dans l'armée), affirma n'avoir pas laissé un seul instant en liberté la main du médium, et de n'avoir senti à son bras le moindre mouvement.

Ce phénomène fut classé parmi ceux appelés décomposition de la matière, ou autre hypothèse possible. Le Dr Richet, vraiment surpris de ce phénomène s'écriait : C'est merveilleux ! c'est extraordinaire ; le professeur Siedmiradzki, et le Dr Santangelo, manifestèrent leur émerveillement, déclarant que, de tels phénomènes, étaient d'un intérêt qui dépassait beaucoup ce qu'on avait obtenu jusqu'à présent, avec Eusapia Paladino.

On discuta sur ce sujet, on examina le gilet du médium, puis on reprit la séance, en prévision d'autres manifestions.

Après quelques minutes d'attente, on entendit un bruit léger, semblable à celui d'une feuille de papier qui vole. Ce bruit venait du côté où étaient le comte et la comtesse Mainardi ; le bruit augmentant, on comprit qu'il était réellement produit par une feuille voltigeant dans l'air, à une suffisante hauteur.

La feuille tomba sur les bras de la comtesse, et en même temps, ordre fut donné d'éclairer. On alluma la bougie, et aux yeux de tous, apparut une longue bande de papier (50 centimètres environ), écrite entièrement, en beaux caractères russes archaïques.

Cette inscription traduite en caractères latins, puis en italien, par le professeur Siemiradzki, répond aux mots : « Terpienja niet Eto predprijatie dostojno poostchvenja : *Vous n'avez pas de patience. Cette entreprise mérite encouragement.*

Il faut noter, que sauf la comtesse Mainardi et le professeur Siedmiradzki, aucune des personnes présentes ne connaissait la langue russe. Il faut aussi ajouter que la comtesse, bien que Russe de naissance, déclara qu'elle ne connaissait pas parfaitement les anciens caractères.

On ne peut supposer qu'il y eût mystification de la part des médiums, et encore moins de la part du professeur Siedmiradzki, car tous s'inclinaient avec une profonde admiration devant son esprit et son caractère supérieur.

Il faut remarquer, comme complément de garantie, qu'au commencement de la séance, on n'avait placé sur la table ni papier, ni crayon d'aucune sorte ; le fait peut être considéré comme un double phénomène d'apport et d'écriture directe.

La chaîne ayant été refaite et la demande adressée aux intelligences occultes, de vouloir bien écrire quelque chose, sur l'ouverture de la chemise, ou sur le poignet du Dr Richet, il fut répondu par des coups frappés sur le mur, derrière les médiums : *Attendez* ; en effet, le Dr Richet avertit qu'une main écrivait sur son poignet droit. Il était certain que la main qui écrivait n'était pas celle du médium D. G., puisqu'il la tenait fortement

serrée ; à la demande de M. Hoffmann, de s'assurer de cette particularité, il répondait à haute voix : Mais oui, Monsieur, j'en suis très sûr.

On ne pouvait supposer que le médium se fût servi de son autre main, vu la position incommode dans laquelle il aurait dû opérer, et en tenant compte de l'obscurité absolue qui régnait. Du reste, le docteur aurait pu constater que c'était une main humaine, et non psychique, à cause de la différence de toucher qu'il y a entre les deux.

Justement, quand la main inconnue écrivait, on entendit divers coups ; la table commença à faire des mouvements et, subito, elle s'éleva en l'air, se balançant doucement, comme si elle nageait sur l'eau ; puis elle retomba. Peu après on éclaira, et sur le poignet droit du Dr Richet on trouva écrit au crayon le mot : *heureux*.

Comme on insistait, pour avoir d'autres phénomènes, l'Esprit manifesta l'intention de parler. On écouta et par des coups frappés dans le mur, il dicta la phrase suivante : *Laissez le médium D. G. tout seul* ; partez tous.

On dut laisser seul le médium dans la salle des séances. Il fut convenu que nous rentrerions, quand trois coups distincts nous en donneraient l'avis.

Nous attendîmes, dans une chambre contiguë à celle où était le médium D. G. On entendait, dans la salle des séances, un grand tintamare, des coups, le frottement de la ficelle contre la table ; quelques minutes à peine écoulées, M. Hoffmann crut entendre les trois coups convenus ; il ouvrit la porte pour entrer dans la salle, mais deux coups très forts résonnèrent l'avertissant que le moment n'était pas encore venu. Après sept ou huit minutes, on entendit distinctement le signal convenu ; mais pour être bien certains, on le fit répéter une seconde fois, puis on rentra dans la salle.

Le Dr Richet, une lumière à la main, entra le premier, se dirigea vers le médium qui était attaché à une chaise par tous les membres. Les mains réunies derrière le dos, fortement réunies par la corde, les chevilles liées aux pieds de la chaise, le cou entouré de trois ou quatre tours de corde, était plié vers la terre par la tension de la corde qui enveloppait les traverses de la chaise. Il était immobile, dans une position pénible et incommode, à moitié renversé à gauche par la corde qui le serrait aux reins, en le réunissant aux pieds de la table, près de laquelle il était assis.

Après examen attentif, afin que MM. Richet, Siedmiradzky, Santangelo, Mainardi et Mme Mainardi pussent constater que les liens étaient un mélange compliqué de nœuds absolument impossible à faire par quiconque l'aurait essayé seul sur sa propre personne, nous nous retirâmes dans la pièce voisine, afin que le médium fût débarrassé des liens qui le serraient.

Dehors, on attendit quelques instants, pendant lesquels, on entendit



résonner le tambour, la trompette et de forts coups battus dans la table. Puis, divers bruits nous avertirent qu'on déliait G. En effet, aussitôt qu'il fut délié, il alluma une bougie et se dirigea vers la porte. Nous supposâmes qu'il se produisait un grand phénomène lumineux, en voyant la lumière au travers des verres opaques, mais D. G., nous prévenant, parut devant nous, souriant et calme, complètement débarrassé, et libre.

Revenus à nos places, chacun cherchait à expliquer de son mieux le phénomène, mais le désir de continuer fit que, remis en chaîne, nous éteignîmes de nouveau la lumière, en attendant de nouvelles manifestations.

Alors, commencèrent les phénomènes de matérialisation. Les mains fluidiques touchaient tantôt l'un, tantôt l'autre des assistants. Les objets étaient transportés d'une partie de la chambre à l'autre avec le plus grand soin.

La table se remuait dans toutes les directions. Une trompette et une cymbale, étaient en même temps transportées dans l'espace et sonnaient très fortement, pendant que la table se soulevait, et qu'en même temps le Dr Richet et le comte Mainardi étaient touchés par plusieurs mains psychiques.

Le Dr Siedmiradzki fit remarquer que tous ces phénomènes se produisaient en même temps, et à ses justes observations, la trompette qui voguait dans l'espace vide de la chambre, sembla répondre en augmentant la force des sons qu'elle produisait pour prouver sa joie. Les sons et les bruits cessèrent, mais les attouchements continuèrent, et il se développa diverses flammes psychiques, jusqu'à rendre visible la fameuse main phosphorescente que nous avions déjà admirée, dans une séance précédente ; puis tout rentra dans le calme.

Le médium C., était pendant ce temps, agité comme d'habitude ; M. Mainardi le tenait fortement serré par le bras, pour l'empêcher d'échapper durant les efforts convulsifs ; puis nous entendîmes quelque chose tomber sur la table. En même temps le meuble fut soulevée en l'air à nouveau et les instruments furent changés de place, sonnés et jetés à terre. Après avertissement, on éclaira, et nous trouvâmes, sur la table, les manchettes de C., qui lui avaient été ôtées, sans que ceux qui le tenaient par la main s'en fussent aperçus.

Le comte Mainardi, encore une fois, affirma sur sa parole de gentilhomme, qu'il n'avait pas laissé le médium libre, un seul instant, et de n'avoir entendu, sur lui, aucun bruit pouvant faire supposer qu'il se produirait un phénomène aussi bizarre.

La séance terminée, on essaya diverses preuves de contrôle, pour s'assurer s'il était possible de contrefaire artificiellement les phénomènes qui s'étaient produits.

Le Dr Richet prit le tambourin, et l'élevant en l'air il l'agita en tous sens ; mais de l'effet acoustique produit, on comprit très bien (et le docteur fut le premier à en convenir), que pendant la séance le tambourin avait résonné beaucoup plus haut.

Il essaya alors de monter sur une chaise, mais là aussi, il constata que les rapides changements de place du tambourin, son abaissement et son soulèvement étaient inimitables.

On observa que le Dr Richet était de haute stature, et peut-être le plus grand de toutes les personnes présentes.

Il voulut, après, mesurer avec ses bras la distance qu'on avait constatée à peu près comme séparant les flammes psychiques l'une de l'autre; et là aussi, il dut se persuader que la fraude était impossible parce que la distance reconnue était supérieure à celle qu'il pouvait mesurer en étendant les bras; on fit d'autres observations, d'autres essais, mais en vain; les phénomènes furent déclarés supérieurs à tout soupçon.

En exprimant sa satisfaction à M. Hoffmann, le Dr Richet lui demanda de conduire avec lui, à la première séance, un ami intime, le Dr Schrench-Notzing, de Monaco; M. Hoffmann donna la permission demandée et le remercia aussi, pour le témoignage de considération par lequel deux savants venaient en quelque sorte d'honorer notre Académie d'études psychologiques.

TROISIÈME SÉANCE.

5 avril 1894. — Cette séance, si elle n'a pas un caractère strictement scientifique comme le comprend le moderne positivisme, a néanmoins une très grande importance pour les personnes qui y prirent part.

Du reste, les membres de l'Académie convièrent les assistants à prendre les précautions utiles pour constater la vérité des phénomènes; elles s'y refusèrent reconnaissant que les médiums étaient d'honnêtes personnes, désintéressés absolument, incapables de tromper.

D'autre part, certains professeurs tels que MM. Richet et Lombroso, qui avaient déjà assisté à Milan et à Naples aux séances de Eusapia Paladino, étaient déjà convaincus de l'existence des manifestations psychiques; par conséquent, pour eux, un contrôle minutieux était d'une importance secondaire; le point difficile était d'accepter l'existence d'êtres intelligents et ndépendants du médium et des assistants; le reste était en grande partie admis et prouvé.

De toute façon, parmi les phénomènes peu nombreux, mais importants que l'on obtint, plusieurs se produisirent, dans des conditions telles à ne laisser aucun doute sur leur authenticité. Il suffira, d'ailleurs, d'en suivre attentivement le développement pour se convaincre de la vérité de ce que

nous affirmons. Etaient présents : MM. Charles Richet, professeur à la Faculté de médecine de Paris, directeur de la *Revue scientifique*; César Lombroso, professeur à la Faculté de médecine de Turin; Schrench-Notzing professeur de philosophie à Monaco; Luigi Ferri, de la Faculté de philosophie de Rome; Henri Ferri, député au Parlement italien et professeur d'anthropologie criminelle; G. Sergi, de la Faculté de psychologie expérimentale de Rome; Henri Siemiradztky; professeur Donilestky, de Pétersbourg; D[r] Dobiettscky; D[r] Santangelo; Chevalier Joseph Bertuccio Scammacca, vice-consul de Portugal, à Catane; la comtesse Brenda; Ing. N. N., Jean Hoffmann; Can. D. N., Joseph Désiré Lombardi, président de l'Académie; E. Giorli; G. Purarelli; Cav. Cavagnaro; R. Camilli et les médiums D. G.; B.; F. C.

La chaîne fut formée par tous ces messieurs, excepté messieurs Hoffmann, Giorli, Lombardi.

Avant de commencer la séance, M. Hoffmann déclara aux personnes présentes, qu'il ne garantissait pas la réussite des manifestations, à cause du nombre extraordinaire des personnes qui y assistaient; il en donna le motif en ajoutant qu'avec un nombre plus restreint de personnes, il aurait pu assurer, ou à peu près la réussite des phénomènes.

Les médiums furent placés séparément, entre les divers professeurs de la chaîne; le médium C. était tenu, à droite par le professeur Schrenck-Notzing et à gauche par le D[r] Richet. — D. G. était entre le D[r] Richet et le D[r] Lombroso; tandis que B., était placé entre les professeurs Schrenck-Notzing et Sergi.

Puis, à la faible lumière de la lampe à verre rouge, dans le silence le plus absolu, on attendit les manifestations.

Nous attendîmes au moins vingt minutes, sans obtenir aucun résultat; divers professeurs peut-être désillusionnés par cette attente infructueuse, commencèrent à parler, faisant de spirituelles allusions aux faits et aux manifestatiofis psychiques. On attendit encore dix minutes pendant lesquelles on n'obtint que deux coups, que nous croyons apocryphes, parce que le bruit et la manière dont ils furent perçus, étaient certainement différents de ceux qui furent donnés les autres fois.

Peut-être quelque farceur voulut-il se rendre bizarre et mystifier ses collègues?! Dans ce cas, on pourrait lui faire observer que le renom de mystificateurs, donné depuis longtemps aux spirites ne serait qu'une immense ingénuité!

S'il y a mauvaise foi, certes c'est de la rencontrer chez ceux qui se posent comme les grands pontifes de la science positive, armés de leurs dogmes scientifiques, à cheval sur le préjugé de leur infaillibilité, reniant toute

vérité nouvelle qui se produit en dehors de leurs connaissances surannées, et qui vient détruire de chimériques édifices appuyés sur un baroque système d'analyse.

A la fin on se décida à diminuer le nombre des personnes formant la chaîne et ce fut accepté par tous de bonne grâce. Le professeur Lombroso proposa d'interroger la table, pour savoir quelles personnes devaient se retirer, mais n'ayant reçu aucune réponse, c'est volontairement que s'abstinrent la comtesse Brenda, MM. Cav. D. N.. Purarelli, Camilli, Giorli, Lombardi, chevalier Bertuccio-Scammana. Le nombre fut ainsi réduit de 23, à 15.

Quand tous furent à leur poste, M. Giorli éteignit la lumière; alors, aussi il sembla que la séance serait négative parce que, après quelques moments on ne put constater le moindre phénomène.

Le Dr Lombroso disait constamment : « Interrogeons la table, voyons comment elle répondra ? » mais, malgré les demandes réitérées, le silence de la table répondait éloquemment aux questions du docteur ; celui-ci, presque en colère, s'écriait après : « *Cet esprit est un peu bête.* »

Le professeur Siemiradzky, à cette boutade ingénue de l'anthropologiste, crut bien faire d'intervenir par une phrase, dans laquelle il déplorait une semblable exclamation.

Le silence rétabli, on entendit deux légers coups et le médium C. commença à entrer en transe. Le Dr Richet observa que les médiums étaient entrés eu convulsions et trances ; du même fait nous avertit le Dr Lombroso qui tenait le médium D. G. par la main ; il déclara aussi que, à son avis, ce médium devait être un excellent sujet hypnotique.

M. Schrenck-Notzing, sans parler à personne, sortit de sa poche un aimant qu'il approche des médiums, pour s'assurer si leur sommeil était simulé, ou réellement magnétique; il constata la grande sensibilité des trois sujets qui, notamment s'approchaient ou s'éloignaient, selon la nature des pôles qui leur étaient présentés.

Le Dr Lombroso fit avec bonne réussite la même expérience. Cette preuve rassura les professeurs assis près de Lombroso et de Schrenck-Notzing ; elle nous rendit grand service, parce qu'elle nous dispensa de démontrer que le sommeil des trois médiums était réellement hypnotique.

C. continuait à s'agiter et même, de minute en minute, la crise devenait plus violente. Cet état pénible dura environ trois ou quatre minutes, trois coups bien marqués nous avertirent d'éclairer.

A peine la chambre illuminée, nous découvrîmes un gilet sur la table ; c'était celui du médium C. qu'on lui avait ôté, pendant qu'il était enu des deux mains par les Drs Schrenck-Notzing et Richet.

On admira ce fait étrange et incompréhensible, es assistants en furent

surpris; l'assemblée se ranima et l'espérance d'obtenir d'autres phénomènes, nous fit éteindre presque de suite la lumière.

Alors le Dr Lombroso pria l'agent occulte de donner le phénomène opposé à celui qui venait d'arriver, c'est-à-dire de remettre le gilet au médium dans les mêmes conditions.

On attendit quelques minutes; à l'avis habituel d'éclairer nous trouvâmes que le gilet de C., n'était plus sous la table; on déboutonna la jaquette du médium, mais il ne l'avait pas sur lui; nous regardâmes partout dans la pièce, ce fut inutile. Néanmoins, le Dr Sergi s'étant baissé, ramassa sous la table, le gilet tout froissé et sali, et le replaça où il était avant.

Qu'était-il arrivé?

Le Dr Sergi, professeur connu de psychologie expérimentale, pour contrarier probablement le phénomène, prit, dès que le Dr Lombroso eut fait sa proposition, le gilet et le jetant sous la table, le tint avec ses pieds, jusqu'au retour de la lumière. Nous ignorons s'il est l'auteur des trois derniers coups; ce que nous pouvons assurer, c'est que dans ce cas, jaloux des faciles lauriers récoltés par son collègue Bianchi, de Naples, dans une séance fameuse, tenue avec les Drs Tamburini et Lombroso, et le concours d'Eusapia, il mystifia ses collègues, beaucoup plus sérieux que lui, et tut son impardonnable légèreté, laissant supposer que le transport du gilet sous la table, était le résultat d'un phénomène spirite.

Nous avons des témoignages certains de ce fait et le professeur Sergi, qui venu avec l'intention de découvrir le truc, a tout bonnement fait le jeu du tricheur, a bien mérité de la science psychique, de la science seulement, non de celle des Crookes, des Wallace, des Zoëllner, des Aksakoff, des Ochorowiez, des Richet, etc.

On reprit la séance sans autre incident; on attendit huit ou dix minutes, après quoi, plusieurs coups furent frappés sur la table; on entendit alors plusieurs mains élevées au plafond (et ce n'étaient certainement pas celles de Sergi qui est de taille très modeste), qui faisaient voltiger une feuille et la transortaient d'un point à un autre de la pièce; le froissement était entendu de tous.

Le Dr Lombroso annonça qu'il avait entendu les trois coups habituels, pour éclairer, mais les coups n'étant pas certains pour tous, on pria la force psychique de vouloir bien les répéter, ce qui arriva de suite et très distinctement. Quand on eut éclairé, on trouva une belle communication, d'écriture directe, écrite en vieux russe et en polonais, que nous reproduisons ici, avec la transcription et la traduction dues toutes deux à l'obligeance de notre aimable ami le Dr Siemiradsky.

Transcription		Traduction
1° *phrase* : Kak dielo ni pravo a za nim chodit nadobno.	*Vieux russe*	— Quelle que soit la justice de la cause, il faut néanmoins s'en préoccuper.
2 *phrase* : Kto linbit ménia tot. V. Slied za mnoju pojdet'.	*Vieux russe*	— Qui m'aime me suive.
3° *phrase* : Wiara — craterstwo — zwycieztwo odivago	*Polonais*	Foi, fraternité, courage et au milieu : victoire.
4° *phrase* : Jas sovsiem K Vaschim uslugam.	*Vieux russe*	— Je suis tout à fait à votre service.
Allan *Luciano* *Amus*		

Cet important document porte trois signatures : *Allan*, *Luciano*, *Amus*. Eclairons un point : Allan et Amus sont les noms que prennent d'habitude deux personnalités psychiques qui se manifestent à l'Académie ; quant au nom de Luciano, il fut reconnu seulement par M. Siemiradzky, pour le même Luciano qui se manifesta à Varsovie, dans la première séance tenue chez le Dr Ochorowicz, avec Eusapia Paladino.

L'apparition simultanée du nom et des paroles polonaises (3e phrase), représentant une grande idée morale philosophique, justifie selon M. Siemiradzky, son hypothèse.

La feuille sur laquelle fut transcrite l'écriture directe, ne se trouvait pas dans la salle avant la production du phénomène et fut prise, comme on le vit plus tard, dans une cassette qui se trouvait dans le cabinet de la direction de l'Académie. Le Dr Lombroso fit aussi cette remarque, car après la séance il s'était rendu avec MM. Henri Ferri et Hoffmann, dans la chambre de la direction ; après les explications de M. Hoffmann, secrétaire de l'Académie, on fit des recherches dans la fameuse cassette, et il put facilement se convaincre que parmi les papiers qui s'y trouvaient, il n'en existait pas un seul écrit en langue étrangère et encore moins en langue russe.

Ce phénomène fut considéré comme un des plus importants; et le professeur Siemiradzky, avec cette loyauté qui le distingue, avoua à M. Hoffmann que s'il lui était encore resté un doute pour se convaincre de la vérité du spiritisme, en face de ce fait d'écriture directe, le doute se dissipait comme le brouillard à l'apparition du soleil.

L'heure tardive, la lassitude des médiums nous firent reprendre de suite la séance pour arriver plus tôt à sa fin. Le médium D. G. souffrait horriblement; il était tombé dans une crise nerveuse extraordinaire; les autres médiums souffraient aussi.

Le Dr Richet fit remarquer leur état à MM. Lombroso et Schrenck-Notzing. Le courant fluidique circulait dans la chaîne avec une grande intensité; ceci fut également constaté par les expérimentateurs.

Quelques-uns d'entre eux craignaient une suggestion possible; il y eut une vive discussion sur ce sujet. Les médiums pouvaient-ils influencer par leur puissance magnétique, quelques-uns des assistants? Ce fait n'était jamais arrivé. Mais il y en a qui le craignaient.

Le Dr Henri Ferri avoua qu'il doutait de lui-même. Il craignait de ne plus être le maître de son « moi », ou mieux de son cerveau.

Il doutait de ses yeux, de son ouïe, de ses mains. Ici, la suggestion pouvait le rendre inconscient. Il était temps qu'il se retirât, il ne pouvait résister.

Il voulait bien réfléchir, avec un esprit calme, sur les faits produits : « *Laissez-moi partir, disait-il à M. Hoffmann* qui le priait de rester : *Laissez-moi partir*, je veux conserver la pleine conscience de mes facultés ». Et de fait, il partit.

Mais avant le départ de M. Ferri, le piano sans être touché par personne, rendit trois sons. Cela nous suffit et nous parut valoir plus que la plus belle sonate de Beethoven; le fait était clair, personne ne s'était approché de l'instrument. Les médiums avaient toujours été tenus par les mains.

MM. Hoffmann, Giorli, Purarelli et Pacini étaient du côté opposé de la pièce. On aurait pu suspecter « pardon » le Dr Sergi, mais il était à une trop grande distance et il aurait dû nécessairement abandonner la chaîne.

Donc, le phénomène fut très réel aucun doute ne pouvait en altérer la réalité.

Alors on fit la lumière, le député Ferri se retira et nous continuâmes encore quelques instants, car l'adieu venu de la force invisible nous conseilla de finir la séance.

Ce compte rendu mérite d'être complété par certaines particularités qui distinguèrent la séance. Nous avons dit ailleurs, que MM. Lombroso, Henri Ferri et M. Hoffmann se rendirent dans la chambre de direction, où en présence de l'ingénieur Parmiani et autres, on soumit à l'appréciation des deux anthropologistes estimés, deux épreuves de photographies spirites obtenues à Rome.

Un débat scientifique s'établit entre les trois savants.

Les particularités historiques d'une photographie où se distinguent les formes effacées de deux enfants, firent naître un grand intérêt chez les deux docteurs et alors les arguments des interlocuteurs entrèrent en pleine hypothèse spirite : « *Faites bien attention* », disait M. Hoffmann, « *que les spirites, beaucoup plus modestes que beaucoup de représentants de la science officielle,*

n'ont jamais prétendu s'imposer comme possédant une vérité absolue; *ils se sont bornés à offrir une hypothèse*, *laquelle*, *par l'expérience acquise dans une longue série d'observations*, *est jusqu'à présent la plus logique et la plus rationnelle.* »

M. Lombroso (et son acte fait le plus grand honneur à sa loyauté) s'adressant à MM. Ferri et Hoffmann réunis, ajouta : « *Plus logique et plus rationnelle...* Il est certain que de jour en jour, votre hypothèse devient aussi la mienne ».

Ab uno, disce omnes.

QUATRIÈME SÉANCE.

6 avril 1894. — Prennent part à l'expérience, MM. Charles Richet, de Paris; Schrenck-Notzing, de Monaco; Henry Siemiradzki, de Rome; Santangelo, de Venise; Bertuccio de Catane, et Hoffmann.

Les membres de l'Académie psychologique, MM. Lombardi, président; Cass. N., Giorli, Purarelli, Camilli, Pacini, avec courtoisie et sage décision prise sur le désir exprimé que la séance ait un caractère rigoureusement scientifique, s'abstinrent d'y prendre part. Les médiums empressés et aimables, comme toujours, comprenant, eux aussi, la nécessité d'une expérience rationnelle, se mettent à la disposition des expérimentateurs. Nous diviserons l'expérience en deux parties : phénomènes arrivés avec la lumière rouge, tournée vers la table; phénomènes constatés à l'aide de la lampe rouge tournée vers le mur. Les phénomènes obtenus sont les suivants :

Coups dans l'intérieur de la table.
Coups sur les chaises et le piano.
Courants sensibles de fluide à divers degrés de température.
Mouvements des chaises et de la table.
Mouvements convulsifs des médiums.
Anasthésie; insensibilité.

Avec les médiums alternés, comme nous l'avons dit précédemment, et placés de manière à offrir les plus sérieuses garanties de sécurité, nous entendons de petits coups dans la table, répondant plus ou moins aux questions des expérimentateurs.

Le médium C..., dit plusieurs fois avec humilité les mots : « *Je suis seul!* » le docteur Siemiradzki, interprétant la phrase comme il fallait, proposa que les mains du médium fussent réunies aux leurs, pour faciliter l'échange de la force psychique, et en même temps, il conseilla au docteur Richet, de mettre ses deux mains sur celles des médiums, sur la droite de C..., et la gauche de B...; il en faisait autant de son côté, pour la main gauche de C...

et la droite de G...; la droite du médium B... était tenue par la gauche du docteur Schrenk-Notzing, et la gauche du médium de G. par la droite du docteur Santangelo.

Le chevalier Bertuccio et M. Hoffmann annoncent qu'un courant froid court dans leurs mains; la même impression est ressentie par le docteur Santangelo; le premier ajoute qu'il sent le bras droit qui est en communication avec la main gauche de M. Hoffmann, comme gelé; les docteurs Siemiradzki et Richet, à leur tour, déclarent qu'ils ont les mains sensiblement impressionnées par l'air froid qui court le long de la chaîne.

La chaise du médium C... fut brusquement enlevée de dessous lui, la même chose arriva au médium de G..., qui resta néanmoins assis, mais un peu distant de la table, et toujours en contact avec ses voisins de droite et de gauche, la tête appuyée sur le bras droit du docteur Santangelo.

Les médiums sont tous trois en trance.

Le médium C... se lève, et par un mouvement rapide, il est renversé sur la table, pendant que sur ce meuble, résonnent les trois coups convenus pour donner de la clarté. On allume et nous trouvons le médium C... dans la position indiquée ci-dessus, la tête appuyée contre celle de de G., les mains toujours tenues par les docteurs Richet et Siemiradzki.

On éteignit la lumière, et après peu d'instants, le médium fut replacé sur la chaise pendant que le docteur Siemiradzki annonçait qu'il était frappé au visage, comme par un puissant souffle d'air glacé, suivi bientôt par un courant d'air chaud.

Le médium C... se lèva rapidement, comme s'il se produisait une lévitation. Le docteur Richet déclara à ce propos, que le médium ne s'était pas détaché du sol.

La chaise du médium fut poussée vers le piano, contre lequel elle frappa deux ou trois coups; le docteur Siemiradzki, passant alors sa jambe droite à travers les pieds de la chaise, la traîna près de la table, et il déclara à haute voix qu'il sentait comme une force qui tendait à la pousser vers cet instrument.

La chaise ainsi tenue en place et malgré cela, trois ou quatre coups très forts résonnèrent sur le piano.

Le docteur Richet tient les pieds du médium C... dans les siens, et serre constamment sa main droite, pendant que la gauche est toujours unie à celle de de G., dont les deux mains sont assurées entre celles du docteur Siemiradzki, et néanmoins le phénomène des coups se reproduisit encore, à la demande de Richet, qui fit constater à tous les assistants le merveilleux du phénomène, parce qu'il est constaté dans des conditions de très rigoureux contrôle, et de façon à ne laisser place à aucun doute.

C'est admirable, c'est merveilleux, telles sont les exclamations du savant docteur parisien.

Le médium C... s'abandonne sur sa chaise, comme privé de forces ; alors on entendit des coups distincts, que le docteur Richet dit être frappés, derrière et dessous la chaise sur laquelle, lui Richet était assis ; on entendit après sur la table des coups qui annoncèrent qu'on voulait parler, et l'Esprit qui à la demande de M. Hoffmann déclara être celui de Hertz, frappa le mot : *adieu.*

M. Hoffmann insista, désirant que comme un hommage à la science et à la vérité, il se produisît encore un phénomène ; l'Esprit, avec des coups très forts, s'y refusa et répéta sa parole : *adieu.*

M. Hoffmann renouvela sa demande ; de forts *non* de Hertz lui répondirent ; mais au nom de la Lumière, au nom du devoir que nous avons tous pour que cela se fasse dans l'intérêt de la vérité et de la science, de sa propre élévation morale, Hoffmann lui ordonna de donner encore une manifestation.

Les médiums très agités, furent pris de mouvements désordonnés et convulsifs, pendant lesquels leurs mains restaient toujours en contact avec celles des expérimentateurs.

Le médium C..., avec un filet de voix répondit à M. Hoffmann : *oui, je le ferai.*

Cette lutte tumultueuse entre deux volontés tendant à réaliser deux désirs opposés, l'une envahissante, insistante, l'autre rétive à faire des concessions et déterminée à ne pas se laisser forcer par le motif de sérieuse considération donné par les docteurs Richet et Schrenk-Notzing.

Le docteur Siemiradzki joignit ses exhortations à celles de M. Hoffmann ; *oui, je le ferai*, répétait avec soumission le médium C...

Alors tout à coup on entendit un bruit de lutte ; les expérimentateurs, moins M. Hoffmann furent obligés de rester debout ; la table se leva du côté du médium C..., s'appuya fortement sur l'épaule droite du chevalier Bertuccio, et sur la poitrine de M. Hoffmann toujours assis ; puis avec un violent effort, elle se détacha du sol, passa sur la tête de tous, et vint tomber, renversée avec ses pieds appuyés contre le mur de la pièce opposée.

On éclaira, les médiums toujours en trance, avaient des agitations convulsives ; le docteur Richet fit des passes calmantes sur le médium C... ; le chevalier Bertuccio démagnétisa de G... ; le docteur Schrenk-Notzing piqua avec une aiguille les mains de B... pour constater l'anesthésie. Le médium resta insensible.

Les médiums étant réveillés, les mains de B... se couvrirent çà et là de petites taches de sang qui le surprirent beaucoup.

Le docteur Richet expliqua pourquoi le docteur Schrenk-Notzing avait essayé cette expérience de grande importance; il s'excusa auprès du médium.

Ce dernier sourit et avec bonne grâce, il pardonna au professeur de Monaco, sa petite faute scientifique.

Les médiums dans cette importante séance, se sont montrés d'une urbanité sans égale, ce dont tous les assistants voulurent les féliciter.

Entre les docteurs Siemiradzki, Richet et Schrenk-Notzing, eut lieu un échange d'explications et d'essais, pour prouver d'une manière rigoureuse que la table ne pouvait être soulevée par personne, parce qu'elle était pesante, puis parce que les médiums, selon la déclaration unanime des assistants, n'avaient pas un instant quitté la chaîne.

M. Hoffmann pour compléter ces éclaircissements, ajouta sur son honneur, et sa déclaration fut confirmée par MM. Bertuccio et Santangelo, qu'il n'avait jamais quitté ses deux voisins de droite et de gauche, et qu'un moment il avait senti sa tête sous le piano et entre les pieds de la table.

Les docteurs Richet et Schrenk-Notzing reproduisirent des coups sur les diverses parties du piano, et ainsi on constata que ceux donnés par la force psychique, dans les conditions décrites ci-dessus, avaient frappé la partie inférieure du meuble, c'est-à-dire la table d'harmonie, qui couvre le châssis des cordes.

La séance commencée à 9 heures 1/4, fut terminée à 10 heures 1/2.

Cinquième séance.

8 avril 1894. — Cette séance eut un caractère purement familier, et comme il s'agissait d'une soirée d'adieux, tous les membres de l'Académie étaient présents. S'y trouvèrent MM. Richet, Schrenk-Notzing, Siemiradzky, Santangelo, Hoffmann, Lombardi, cav. D. N., Giorli, Bertuccio, Alegiani, Purarelli, Camilli, Lombardi, Eusapia Paladino et Mlle Amalia Alegiani et les médiums B..., C. F.., de G...

Au commencement de la séance, le docteur Siemiradzki et Eusapia Paladino manquaient, ils vinrent plus tard.

Les trois médiums furent placés en chaîne, restant en communication l'un avec l'autre. Les docteurs Richet et Schrenk-Notzing, étaient assis, le premier à gauche de de G... et l'autre à la droite de C...

Les autres expérimentateurs gardèrent dans la chaîne, leurs places habituelles, excepté les dames qui restèrent en dehors du cercle.

Avant de commencer pourtant, on lia le piano par le travers avec une forte corde, et on cacheta avec de la cire les bouts à leur point de réunion, en se servant d'un timbre spécial, fait avec l'anneau de M. Schrenk-Notzing.

Les phénomènes ne se firent pas trop attendre, bien que la lumière rouge

éclairât la salle d'une faible lueur; malgré cela, chacun pouvait voir distinctement les objets et les personnes.

Au commencement on entendit un fort roulement au centre de la table; il semblait que quelqu'un jouât du tambour; puis la table commença à se remuer dans diverses directions.

Les mouvements ayant cessé, on entendit des coups très forts, semblables à des coups de marteau.

Pendant ce temps, C... entrait en trance. Le docteur Schrenk-Notzing qui le tenait par la main, ne le quitta pas un instant, et pourtant les poignets du médium, bien que boutonnés tombèrent sur la table.

En ce moment, le docteur Siemiradzky arriva avec Paladino, on suspendit la séance; tous étaient charmés et surpris de cette visite inattendue.

Eusapia témoigna le désir de faire partie de la chaîne, mais M. Hoffmann l'en dissuada.

On décida de continuer comme on avait commencé avec les médiums de l'Académie. Les deux arrivants s'assirent hors de la chaîne.

Quelques bruits entendus sur le piano nous firent espérer quelque manifestation musicale; mais l'Esprit interrogé, répondit par deux coups frappés sur l'instrument. D'autres coups plus légers s'entendirent toujours sur le piano; le châssis inférieur et les candélabres furent remués. La crise nerveuse de C... augmenta toujours jusqu'au point de le renverser à terre, presque évanoui. La chaîne fut rompue pour un moment; il s'éveilla et nous attendîmes qu'il se fût reposé pour reprendre la séance.

On recommença l'expérience; la table se mit à onduler et à glisser sur le pavé, puis subitement elle se souleva du sol, et planant tranquillement dans l'espace, elle y resta suspendue quelques secondes, puis retomba.

Il faut noter un fait, lequel mérite d'être rapporté, surtout parce qu'il est en dehors de l'influence des trois médiums.

Le docteur Siemiradzky était assis en dehors de la chaîne, près de Paladino, la tenant par la main. Quand la table fut pour tomber, il se sentit toucher sur le dos, et se retournant pour voir qui c'était, il ne découvrit personne; parlant à la personne la plus proche on lui répondit que personne ne s'était approché; il attribua cette innocente plaisanterie à John King, qui se manifeste d'ordinaire avec Eusapia Paladino.

Pendant ce temps, le médium C... fut soulevé de terre. Plusieurs personnes purent constater sa lévitation.

Le docteur Richet lui-même vérifia ce phénomène, et s'assura que le médium était réellement soulevé; M. Schrenk-Notzing à son tour, put affirmer la lévitation de C...

En même temps, la table se souleva d'abord sur deux pieds, puis après

quelques essais, elle fut soulevée en l'air, et après retomba bruyamment près du médium, pendant que ce dernier descendait à terre; de nouveau nous entendîmes remuer les flambeaux du piano, pendant que de très légers coups frappaient sous le clavier.

A l'improviste, le médium C..., sentit qu'on lui enlevait sa chaise qui fut lancée à une petite distance de lui.

La force psychique commença alors à frapper plus fort sur le piano, nous la priâmes, plusieurs fois, de nous donner quelques phénomènes musicaux, mais elle nous répondit négativement, en frappant des coups puissants sur le coffre de l'instrument.

A ce moment, on dit typtologiquement le mot : *Adieu.*

Très déconcertés par ce départ imprévu, nous insistâmes pour que l'agent occulte restât avec nous encore quelques minutes, nous nous serions contentés d'une seule note, d'une seule vibration de corde, mais encore une fois, on nous répondit : *adieu.*

Puis une communication typtologique nous fit connaître la présence d'une personnalité psychique, qui donne d'habitude des phénomènes musicaux.

Nous éclairâmes un instant; le médium C..., de nouveau en trance, fut placé devant le piano et on ôta les cordes qui fermaient l'instrument; aussitôt la lumière éteinte on commença à entendre divers accords, annonçant l'exécution d'un morceau de musique, l'attente ne fut pas longue; aux premiers accords en succédèrent d'autres plus forts, la puissance des coups augmenta démésurément: une vraie rapsodie mélodico-harmonique fut exécutée par des mains très puissantes, qui par moments semblaient se quadrupler sous l'influence d'une force inconnue. Cette mélodie caressait l'oreille, remuait les âmes et les plongeait dans une douce et confuse rêverie.

Par instants il nous semblait entendre un orchestre complet, exécuter avec une puissance sans pareille une musique inconnue, pendant qu'une main lumineuse et phosphorescente élevée en l'air, au-dessus de la tête du médium, battait de temps à autre la mesure; tantôt il y avait excitation des mystérieux exécutants, on les entraînait comme en tourbillonnant dans un crescendo rossinien, les artistes invisibles faisaient ralentir le torrent impétueux des notes ; ils en adoucissaient l'effet, comme un Ketten, un Rubestein seuls eussent pu le faire.

Il faut noter qu'au plus fort de l'exécution, des coups résonnaient sur le couvercle supérieur du piano, accompagnant en quelque sorte le mouvement rythmique des phrases musicales; et les cordes internes résonnaient comme la harpe, touchées par une main inconnue.



MM. Richet, Schrenk-Notzing et Siemiradzky étaient enthousiasmés, tant ils appréciaient cette puissante audition.

M. Hoffmann voulut rappeler que parmi les assistants, plusieurs parmi eux représentaient deux nations sœurs, la Germanie et la France, à quoi la médiumnité répondit, certainement influencée suggestivement, en aidant à exécuter les principales phrases des hymnes nationaux germains et français.

La séance ne pouvait avoir une fin plus brillante.

L'exécutant ou les exécutants furent applaudis; le médium réveillé lentement, fut chaudement complimenté et à la demande du docteur Richet, qu'il eût la complaisance de s'asseoir encore au piano, pour nous faire entendre dans l'obscurité complète quelque nouvelle phrase musicale, il tenta mais en vain de satisfaire le physiologiste français; ses doigts, quoique très agiles, ne purent produire un simple accord; les dissonances qui s'ensuivirent témoignaient avec toute évidence qu'il ne pouvait jouer dans l'obscurité.

Le docteur Richet convint que M. C... était un médium doué de hautes facultés; lui serrant la main en le remerciant, il ne le quitta pas sans l'avoir recommandé à M. Hoffmann, engageant ce dernier à développer une aussi belle médianimité avec des séances régulières, pas trop fréquentes.

La séance fut finie à dix heures trois quarts.

EPILOGUE

Comtesse Mainardi. — « *A présent, c'est à la science, monsieur Richet, de se prononcer sur ces phénomènes.* »
Docteur Richet. — « *Madame, la science seule ne suffit pas.* »

(Séance du 27 mars 1894.)

Jusqu'à quel point les contractions du tendon du péroné du docteur Schiff; les commentaires de Huxley, sur la célèbre doctrine de Descartes à propos de l'automatisme des actes, ou de l'ondulation réflexe, automatisme des actes réflexes; les théories de Hartmann sur l'animisme ou sur le dédoublement du médium, ou sur la suggestion individuelle ou collective des modernes hypnotiseurs, ou du truc vulgaire des opposants systématiques! jusqu'à quel point ces données pourront-elles expliquer les phénomènes que nous avons décrits? nous ne pouvons le savoir.

Aux deux premiers répondent victorieusement les travaux de W. Crookes, de Zœllner, de R. Wallace, de Aksakoff, de Ochorowiez, de Brofferio, de Pioda.

Aux derniers le docteur Richet répond par les phrases suivantes que nous leur dédions : « Ce sont là des faits que je ne crains pas de qualifier d'absurdes, bien plus absurdes que tout ce qu'on peut rêver. Et cette absurdité est si grande *que ce n'est pas une des moins bonnes preuves* (*morales*) *de*

la réalité de ces phénomènes, que cet excès dans la bêtise, tel qu'on a peine à comprendre qu'elles aient été forgées et construites de propos délibéré » (1).

Il s'agit de phénomènes qui ne se discutent pas avec des textes officiels à la main, avec un esprit nourri d'idées préconçues et d'axiomes scientifiques, car ils veulent être médités et discutés par le *moi conscient*; c'est l'objet de nos observations.

La science s'est désormais prononcée sur la vérité des phénomènes, ce n'est pas le moment d'en discuter ici.

Il reste à établir si la cause qui les produit est, ou non, étrangère aux médiums.

A présent parmi les phénomènes obtenus, il en est, tels que ceux par exemple d'écriture directe, qui servent à éclairer d'une lumière puissante le point contesté; on ne voudra pas nous accuser d'orgueilleuse modestie scientifique, si grâce à ces phénomènes nous sommes d'avis que l'existence d'une cause intelligente, libre, indépendante de la volonté des médiums et des assistants est suffisamment démontrée.

Cette hypothèse, qui à notre avis, n'a rien d'absurde et d'irrationnel, nous la présentons à nos lecteurs, laissant à qui il appartient la tâche d'observer, de méditer et de conclure.

Rome, mai 1894. G. Hoffmann, L. Pacini.

Traduit par le général X.

L'ORIGINE DE L'HOMME (2)

Le périsprit, pour les raisons déjà exposées, étant invisible et impalpable dans les expériences médianimiques de spiritisme et dans les phénomènes spontanés, parmi lesquels il faut compter les cas de maisons *hantées* qui ne sont nullement provoqués, l'esprit ne peut être visible ou tangible ; il ne peut se faire entendre ou se manifester, d'une autre façon quelconque, qu'en accomplissant une condition indispensable.

Voici la condition : l'esprit qui veut mettre à profit les facultés inhérentes à son état d'esprit libre, doit tirer des fluides grossiers et matériels qui existent dans le corps humain du médium volontaire des séances spirites ; ou bien des médiums inconscients, dans les cas de phénomènes non provoqués, inattendus et spontanés, d'apparitions et de maisons hantées.

(1) *Annales des sciences psychiques*. N° 1, janvier-février 1893, page 2. — Paris, Félix-Alcan, éditeur.

(2) Voir la *Revue* du 1er décembre 1894.



Il paraît qu'entre ces fluides, il existe quelque différence pour chaque classe de phénomènes.

L'esprit qui tire les fluides des médiums, les mélange à sa façon, avec la substance de son propre périsprit, pour les rendre compactes et leur donner une densité telle qu'ils puissent tomber sous les sens de l'homme. C'est ainsi que se présentent les cas de matérialisation et d'apparition d'esprits, où leur périsprit condensé devient visible et tangible, où ils font entendre leur voix, et manifestant, en tout cas, d'une manière quelconque leur présence et leur action.

L'hypothèse qui du reste aujourd'hui n'est plus une hypothèse, du mélange des fluides humains avec la substance périspiritale explique tous les cas d'apparitions corporelles des esprits comme s'ils étaient des êtres vivants ; et par elle s'expliquent aussi les cas de photographies des esprits, la translation d'objets matériels et lourds sans l'intervention de l'homme, et tous autres phénomènes médianimiques.

Cette hypothèse explique la condensation de la substance périspiritale, qui faute de quantité suffisante de fluide humain peut être partielle et incomplète, ou vaporeuse, et tous les phénomènes avortés ou mal réussis.

*
* *

Le savant écrivain M. Arthur d'Anglemont, dans sa philosophie trascendentale, « L'Omnithéisme », et précisément dans le volume intitulé « Les Harmonies universelles » (1) démontre ainsi l'existence de ce deuxième corps.

« Lorsqu'un membre, bras ou jambe, a été supprimé dans l'organisme corporel tangible, il arrive fréquemment que celui qui a été victime de l'amputation de ce membre ressent des douleurs plus ou moins caractérisées qui lui en rappellent la présence, car ces douleurs se manifestent sur tout le parcours de l'organe qui a été retranché, et principalement à ses extrémités comme si cette partie du corps n'eut point été amputée.

« A quelle cause attribuer un tel phénomène si ce n'est à la présence permanente de l'âme qui rayonne dans le réseau nerveux du *deuxième* et du *troisième* corps, comme elle rayonne dans le réseau nerveux du premier, leur donnant à tous leur sensibilité ?

« Mais quand l'amputation d'un membre a lieu, ce n'est que le premier corps qui la subit, les *deux autres* y échappant en raison de la grande ténuité de leur matière constituante qui ne peut éprouver aucune atteinte.

(1) L'Omnithéisme se vend à la *Librairie psychologique et sociologique* ; 2, place du Caire, à Paris ; et à la *Librairie Editrice*, Chiurazzi, piazza Cavour, 48 et 60, à Naples (Italie).

M. d'Anglemont n'indique pas un mais deux corps subsidiaires, deux périsprits concentriques, superposés l'un à l'autre, dont l'extérieur, comme il le dit ailleurs est abandonné par l'esprit à la mort du corps charnel, en conservant toujours le corps intérieur.

Moi-même, dans un écrit du 12 décembre 1891, envoyé à M. Dufilhol et resté inédit, en parlant du périsprit, je disais :

« L'âme, le périsprit et le corps sont formés d'une même substance combinée avec une modalité différente et dans des états divers.

« Les états plus rudes et grossiers appartiennent de raison au corps ; et comme la grossièreté diminue vers le centre, les états plus subtils et plus sublimes appartiennent à l'âme. Mais ces trois composants de l'homme, âme, périsprit et corps, possèdent, d'un individu à l'autre des états et modes différents et variés, mais tous en relation avec la hauteur intrinsèque à laquelle l'âme a su s'élever.

« Supposons par exemple que le total des états ou des modalités de ces trois composants de l'homme, soit 1.000, en partant de l'unité de la partie extérieure du corps, et en allant jusqu'à 1.000, qui représentera l'élévation de l'état le plus perfectionné et intérieur de l'âme. En continuant avec cette hypothèse, admettons que le plus grand nombre des états appartienne au corps, comme le plus compact et imparfait, et que le nombre moindre appartienne à l'âme comme la plus subtile et la moins imparfaite ; le nombre moyen appartiendra rationnellement au périsprit.

« En distribuant de cette façon les états, dans la proportion de 1 : 2 : 3, le corps en aura 500 ; le périsprit 334, et l'âme 166.

« Il paraît clair et rationnel, que le périsprit ait une partie de ces 334 états divers de substance qui s'approche à la densité de l'état plus parfait du corps, lequel est l'intérieur, et une autre partie plus conforme à l'état moins parfait de l'âme qui est l'extérieur, car il a un contact immédiat avec ces deux états.

« Il semble aussi logique de supposer que l'âme ne puisse porter avec elle, dans la vie de l'espace, les états trop grossiers plus rapprochés du corps charnel, et qu'elle garde au contraire, les états de son corps auxiliaire qui sont plus en analogie avec elle-même. Elle abandonne donc, au moment de la mort corporelle, la portion des états extérieurs qui lui seraient une entrave dans la vie sidérale. La séparation de ces états doit, à mon avis, se vérifier en glissant l'un sur l'autre comme les cylindres concentriques de la lunette d'approche. »

Comme on le voit ce n'est pas précisément la théorie des deux corps de M. d'Anglemont, mais elle aussi admet la non uniformité des états dans toute la substance périspiritale.

La preuve la plus frappante, la plus probante, la preuve suprême de l'existence de ce deuxième corps formé d'énergie, de cette force animique du périsprit nous est donnée par l'expérience suivante, si elle est réelle et vraie, selon « Lux » (Revue qui se publie à Rome), du mois d'avril 1893, et qui avait été publié dans un journal américain. Voici l'expérience :

Un savant américain de Philadelphie, le professeur Hugues, expérimentateur passionné, est depuis longtemps convaincu que l'âme existe et qu'elle fait partie de notre corps.

Selon lui, tout corps humain contient un second corps identique au corps matériel, lui ressemblant en tout dans sa forme impalpable et invisible.

« Un jour, dit le professeur Hugues lui-même, je me sentis amené à réfléchir à propos des plaintes d'un ami à qui on avait amputé une jambe. Il se ressentait d'atroces élancements dans la partie qui n'existait plus et il ajoutait que la douleur au-dessous du genou était si forte, que plus d'une fois il se sentait contraint d'avancer la main comme pour saisir le membre où il souffrait.

« Pendant plusieurs années ce fait névropathique fut pour moi l'objet de continuels et longs travaux. Le jour où je crus avoir trouvé le moyen pratique pour avancer dans mes recherches je résolus de tenter l'expérience.

« J'avais inventé un instrument, un microscope d'une très grande puissance, par le moyen duquel j'étais parvenu à distinguer le plus imperceptible microbe de l'air.

« J'allai rendre visite à un ami qui avait perdu un bras dans la guerre de 1863, et lui expliquant, le mieux que je pus, ce que je désirais de lui, je le priai de poser sa main imaginaire sur une feuille de papier blanc.

« Agissez, lui dis-je, comme si vous aviez encore votre bras ; c'est-à-dire mettez sur cette feuille la main que vous n'avez plus.

« Mon ami sourit et après quelques paroles d'encouragement de ma part, il finit par accéder à mon désir. Je tins alors le microscope à une faible distance de la feuille, et un monde tout à fait nouveau se révéla à mes yeux. La main n'avait aucune forme palpable mais elle était très apparente. Je pouvais suivre les mouvements des doigts qui trahissaient l'impatience et l'incrédulité de mon ami.

« Je priai mon ami de regarder à son tour. Il appliqua son œil à la lentille et laissa échapper une exclamation que je n'oublierai jamais : il avait vu sa main fluidique. Après que la première impression d'étonnement se fut dissipée je le priai d'écrire une phrase avec l'aide de la main fantôme. Il obéit.

« Qu'on juge de notre étonnement, mêlé à une sorte de terreur, lorsque



nous lûmes sur le papier, parfaitement tracée, comme une légère vapeur que le souffle laisse sur le cristal la phrase suivante :

QUI SAIT ? (1)

MM. les matérialistes seront bien scandalisés de l'outrecuidance de ces fous, de ces gueux spirites qui osent s'introduire dans leur propre domaine! Non seulement ils se permettent d'y renverser toutes leurs théories concernant les propriétés de la matière en la faisant procéder de l'énergie, et l'énergie de l'esprit, mais en usurpant leurs théories, ils se complaisent à expliquer avec elles, tous les fonctionnements de la vie ; ils affirment l'existence et la persistance de l'esprit, de la pensée libre, de la volonté après la mort ; ils posent aussi le principe de l'évolution similaire et commune de l'esprit et de la matière, vers la perfection infinie.

Ils expliquent encore le phénomène combattu à outrance par toutes les autres écoles philosophiques, celui de la pluralité des vies et la réincarnation, ces corollaires obligés de la théorie de l'évolution déjà démontrée par l'exemple que nous avons rapporté plus haut, de l'*acide carbonique* combiné avec le *calcium*, qui, lorsqu'ils se décomposent, retournent dans l'atmosphère pour y combiner de nouveaux corps.

Les spirites retrouvent enfin dans le champ matérialiste, 'existence scientifique de deux états de la matière : l'état *physique* et l'état *psychique*.

*
* *

Dans l'ordre moral se produit exactement ce qui se vérifie dans l'ordre physique ; en fait si nous fixons notre attention sur les maladifs, les estropiés, les aveugles, les sourds, les muets, les crétins, les fous ; aussi sur les bien portants, les vigoureux, les adroits, les heureux, les riches, les beaux ; enfin sur le barbare stupide et criminel, sur les hommes doués d'un génie supérieur, d'une vertu extraordinaire, nous sommes péniblement frappés par toutes ces énormes différences, et nous sommes nécessairement conduits à reconnaître que tous ces états divers sont la conséquence de l'évolution progressive de la matière physique dans les existences diverses, sous l'action de la substance psychique.

*
* *

« Je crois, dit Darwin, que tout le règne animal dérive des quatre ou cinq types primitifs, et peut-être le règne végétal, d'un nombre égal ou moindre

(1) « (*Remarque de la rédaction de* (*la Revue spirite*). Si le fait est indiscutable, pourquoi le professeur Hugues n'a-t-il pas vulgarisé sa découverte ? Cette preuve eût intéressé les savants des deux mondes et jusqu'à preuve du contraire, nous dirons : *Se non e vero e bene trovato* ; cependant les recherches de M. Lecomte insérées dans la Revue d'octobre 1894, confirment l'expérience du professeur Hugues, ou du moins lui donnent l'apparence de la réalité. (P. G. L.) »

encore de types. L'analogie, toutefois, me conduirait plus loin encore, c'est-à-dire, *à la croyance que tous les animaux et toutes les plantes dérivent d'un prototype unique...* »

Qu'elle est grandiose cette idée du Créateur, qui avec la seule loi d'évolution a engendré la vie dans toutes ses infinies manifestations ; cette idée est aussi l'expression de la justice la plus sublime.

Sans doute toutes ces formes de la matière, dépendantes les unes des autres moyennant des séries de relations complexes, tirent leur origine des lois qui s'accomplissent en nous et en dehors de nous-mêmes.

Le physiologiste affirme que les corps *inorganiques* sont la résultante de l'union ou de la décomposition des corps, chacun de ces corps ayant une nature différente, sans qu'aucun d'eux ait jamais été *engendré*, ce qui fait qu'ils n'ont ni ascendants ni descendant de leur espèce, état remarquable qui les fait différer des corps organisés qui dérivent toujours de corps *vivants* semblables.

Si l'on prend au hasard un corps organique, le *sulfate de calcium* par exemple, l'analyse le montre composé de *calcium*, d'*oxygène* et d'*acide sulfurique* qui lui-même est formé de *soufre* et d'*oxygène*. Prenons maintenant un corps organique, la *gélatine animale* par exemple ; à l'analyse, il résultera qu'il est composé de *carbone*, d'*hydrogène*, d'*azote* et d'*oxygène*. Donc, les corps inorganiques comme les corps organiques, ont besoin pour leur formation de principes *élémentaires inorganiques*.

Que les corps vivants ou organiques aient *besoin d'autres corps semblables*, pour leur *génération*, c'est ce qui *arrive aujourd'hui* ; mais... AUTREFOIS ?..

Autrefois cela se produisait tout autrement, paraît-il !..

La Terre en se séparant de la nébuleuse qui lui donna l'origine en vertu de la loi éternelle de l'absorption, de l'intégration et de la transformation de la matière, portait dans son sein le germe qui devait engendrer, à travers des évolutions infinies tous les états passés, présents et futurs.

Examinons-en brièvement le mode.

*
* *

La science moderne, de même qu'elle mesure les abîmes de l'espace et surprend le mouvement des mondes qui roulent sur nos têtes, peut aussi, logiquement, affirmer l'origine du monde que nous habitons.

Il était impossible à la matière ignée, c'est-à-dire à l'état radiant, dès le début, de donner la vie non seulement aux végétaux et aux animaux organisés, mais aussi à un corps quelconque de ceux que nous connaissons.

Comme la *force vive*, qui sous quelque forme qu'elle se présente ne cesse jamais d'engendrer celle qui, dans l'état le plus pur, formait alors la totalité de notre globe sous l'influence des autres astres qui l'entouraient, elle dut

intégrer sous une certaine forme une partie de l'énergie qu'elle avait reçue par sa formation, en même temps qu'elle en recevait encore de ces astres sous une autre forme.

Cette absorption et cette intégration de la *force vive*, produisirent une transformation de la matière qui commença à se manifester sous l'état gazeux, en engendrant une masse qui environnait le noyau planétaire.

La continuation de ce travail de la *force vive*, détermina des conflagrations; il survint ensuite le refroidissement des couches gazeuses superficielles. La loi d'équilibre en s'établissant dans la température se condensa et dilata les gaz selon leurs positions respectives, relativement au noyau. Les conflagrations continuèrent encore et déterminèrent les différences de sa constitution, l'hydrogène et l'oxygène surgirent produisant par leur combinaison l'état liquide qui se précipita sur la planète.

La catastrophe dut être terrible, quand la première eau tomba sur l'énorme masse effervescente. L'évaporation dut être aussi rapide que la condensation fut immédiate ; d'autres conflagrations arrivèrent ensuite et puis d'autres et d'autres encore... qui pourrait en calculer le nombre !... De ces conflagrations naquirent l'état solide et la première croûte terrestre.

Continuant toujours le travail éternel d'absorption, d'intégration et de transformation d'autres gaz se déterminèrent, qui à leur tour, combinés avec les liquides, produisirent de nouveaux solides. Lorsque l'état liquide, au moyen de sa température et de l'acide carbonique se trouva dans des conditions favorables pour prêter un aliment à la vie végétale, la première manifestation de la vie organique fut engendrée.

Des masses protoplasmatiques d'abord, puis des cellules, s'unirent et formèrent la vie individuelle dans son expression la plus simple.

Moyennant l'évolution et la sélection naquirent les premiers animaux qui disparurent dans les tourbillons vertigineux des transformations incessants de la matière, ce qui nous est révélé par les squelettes ensevelis dans les couches de la Terre.

* * *

Lorsque nous fixons notre attention sur ces planètes dont la texture et l'apparence furent cause qu'on les confondit avec la pierre, leur croissance ne se produisant pas du dedans au dehors, nous pouvons, à bon droit, imaginer quelque chose de semblable et par l'analogie déduire avec toute sûreté, le *passage du minéral au végétal* moyennant l'évolution. De même nous déduisons le *passage du végétal à l'animal*, quand nous examinons ces animaux qui semblent plutôt des végétaux par leur organisation et par leur forme.

La géologie a surpris nombre d'organismes, qui tout en n'étant pas les



primitifs, se sont toutefois éteints pour ne plus réapparaitre ; ils montrent une gradation progressive dans les règnes végétal et animal, en harmonie avec les conditions de la croûte terrestre, aux frais de laquelle ils existèrent.

La retraite des eaux dans les parties basses de la surface de la terre, produisit des catastrophes parmi les êtres organiques autrefois aquatiques, qui passèrent d'un ambiant dans l'autre ; ces souffrances déterminèrent les sélections et les évolutions nécessaires, et les végétaux se perfectionnèrent et augmentèrent en nombre ; il en fut de même pour les animaux qui trouvèrent en eux leur propre nourriture.

Dans certaines contrées de la terre la nourriture végétale dut être insuffisante pour les alimenter et la lutte pour l'existence poussa les êtres à devenir carnivores.

La conformation géologique montre le même phénomène, toujours renouvelé ; les formes organiques changèrent, furent en relation directe avec les moyens nutritifs et les êtres organiques se perfectionnèrent peu à peu, des formes les plus rudimentaires aux formes les plus compliquées ; les espèces se multiplièrent en variétés infinies.

Néanmoins le squelette humain ne se trouve que dans les couches les plus superficielles de la croûte terrestre, ce qui prouve que des millions et peut-être des millions d'années se passèrent avant que l'homme fît son apparition sur la terre.

*
* *

La vie organique, comme tout dans l'Univers, est une chaîne d'anneaux ininterrompus. La cellule, ou mieux, l'âtome dont elle est formée, fut sans aucun doute le premier anneau et l'homme est le dernier que nous connaissions. De sorte que, en remontant à rebours la chaîne par toutes les formes disparues, nous trouverons parmi celles-ci, depuis l'*homo sapiens* de Linné jusqu'à la *torule* cet être microscopique qui se développe dans la fermentation.

Huxley dit : « Je suis parvenu à me former la conviction que les êtres vi vants constituent en réalité une science unique. »

La loi qui veut que *omnes vivunt ex ovo*, ou comme dit Virchow, que « *omnis cellula é cellula* », n'est pas aussi absolue qu'on le prétend, vis-à-vis des faits qui montrent des exceptions.

Plusieurs naturalistes et physiologistes, considérant que dans certaines contrées de la terre *sont apparus des végétaux et des animaux inconnus* auparavant, ont conclu que les corps *inorganiques* peuvent se *transformer* en corps *organiques*. L'affirmation a été rudement combattue, mais des expériences faites au moyen de l'*eudiomètre*, qu'il serait trop long de rapporte

ici, ont démontré que l'affirmation était vraie, chose qui, du reste, avait été pressentie par Claude Bernard le grand physiologiste.

*
* *

En considérant attentivement les faits, depuis le minéral jusqu'à l'homme on trouve que le minéral est formé par la combinaison des éléments qui le composent; de ce que l'on n'a pas réussi jusqu'à présent à décomposer ces éléments, est-ce une raison pour les déclarer définitivement des corps simples.

Le végétal se reproduit par la semence produite par lui-même, et les animaux d'ordre inférieur par des œufs qu'ils déposent au hasard, laissant à la nature le soin de la germination ; d'autres animaux, plus parfaits, cherchent un abri pour leurs œufs ; d'autres, plus parfaits encore, le fournissent eux-mêmes. En remontant ainsi l'échelle zoologique nous trouvons les mammifères qui développent l'œuf dans l'intérieur de leur corps. Donc à mesure que l'être devient plus parfait, il a toujours besoin de soins plus grands pour sa conservation.

Nous pouvons enfin en déduire :

Que les êtres organiques sont susceptiblee de se produire par les corps inorganiques ; que les conflagrations, les catastrophes et les souffrances sont un moyen pour l'évolution vers la perfection ; que la génération, moyennant les germes, est le résultat du perfectionnement ; que la force végétale qui existe dans tout l'univers est la matière unique ; que la matière organique est la forme la plus parfaite qui soit venue, en conquérant la vie en vertu de l'évolution. G. Palazzi.

(*A suivre.*)

EN NORMANDIE

Monsieur Leymarie,

Il y a déjà plusieurs années que j'ai l'honneur d'apporter, de temps en temps, ma modeste part de collaboration à cette *Revue* dans laquelle j'ai fait mes premières armes. Ah ! si toutes lui ressemblaient, et si animées du même lidéalisme qui la distingue, elles ouvraient généralement leurs colonnes aux chercheurs consciencieux de tous les partis : catholiques, protestants, spiritualistes, libres penseurs, voire même matérialistes que nous coudoyons à chaque instant, nous serions tolérants les uns pour les autres et animés d'une commune bonne foi !

Dans l'un de mes précédents ouvrages, effleurant cette question encore si controversée du spiritisme, j'écrivais ceci :

« L'église défend de s'occuper de spiritisme ; catholique soumis je m'in-

cline. Mals, s'ensuit-il qu'il faille nier pour cela les faits extraordinaires qui viennent réveiller de temps en temps l'attention des chercheurs ? Ouvrons la Sainte Ecriture elle-même ; ne fourmille-t-elle point, à chaque instant, de faits analogues? Et comment ce qui s'est passé de tout temps ne serait-il plus possible aujourd'hui. »

Une autre fois, parlant devant un auditoire trop peu nombreux, non à cause de la valeur du conférencier, mais pour l'importance du sujet qui nous réunissait alors, je m'exprimais en ces termes :

« Tant il est vrai que si chacun doit se garder d'une croyance exagérée à l'égard de ces histoires de sorciers et de revenants, histoires dont le résultat, la plupart, est de propager la superstition, eh bien ! on ne peut s'empêcher, malgré tout, en présence des faits reconnus chaque jour, on ne peut s'empêcher dis-je de se demander si ceux qui parlent de la sorte, ne sont pas eux-mêmes dans le vrai, et s'ils ne pourraient pas nous gratifier à leur tour, des épithètes souvent injurieuses dont nous nous plaisons à les accabler. »

Cette réflexion, Monsieur, m'est revenue plusieurs fois à l'esprit en ces derniers temps ; je depuis assez longtemps je me proposais de vous entretenir à ce sujet, sollicitant de votre amabilité, et de notre affection déjà ancienne, une réponse par cette même voix de la *Revue* car je ne doute point que le sujet doit intéresser plus d'un lecteur.

J'habite la Normandie, province assez bien partagée au point de vue intellectuel ; je vit retiré depuis bientôt quatre ans, à la campagne où je me plais à converser avec les paysans. Ici, dans les heures de repos, pendant la journée, mais surtout le soir à la veillée, on s'entretient surtout des sorciers et des revenants. Qu'il y a-t-il donc de vrai, -- je le demande à un spirite éclairé et à un homme instruit — qu'y a-t-il donc de vrai dans ces histoires qui sembleraient à première vue invraisemblables, et dignes vraiment d'être rangées parmi les contes à dormir debout ! Ainsi, par exemple, des gens intelligents, — je le dis à dessein — racontent gravement l'histoire d'une jeune fille *« lutinée »*, et qui aurait vécu autrefois, durant de longues années dans le cimetière d'une petite commune des environs de Bayeux, sans pouvoirsortir de ce cimetière, jusqu'au jour où, un *devin*, serait parvenu à la guérir, la forçant, certain dimanche, à pénétrer dans l'église du village, tandis qne le prêtre offrait le Saint Sacrifice ?

Ce qu'on raconte encore ici, ce sont les terrifiantes histoires de gueux, apparaissant tout à coup, sous la forme d'animaux domestiques, et, — remarquez ce détail, — ne se découvrant que lorsqu'un brave de la réunion soit parvenu à frapper l'animal, de telle sorte *que le sang coulât*.

Oui Monsieur, voilà ce que racontent couramment, à la campagne, et ici,

peut-être plus que partout ailleurs, des gens intelligents, très probes et non prompts cependant à s'emballer. Encore une fois, que faut-il penser de tout cela !

L'an dernier, encore, les feuilles locales ne racontaient-elles pas, péniblement, des faits de cette nature se passant dans une forêt du Calvados. S'agissait-il de simples farceurs ? hypothèse possible, au surplus, mais il pouvait aussi s'agir d'autre chose. Donc, un mot de réponse je vous prie, que je me ferai un devoir de transmettre à ces braves gens, au milieu desquels je me plais à converser, à m'entretenir de ces sortes de faits pour lesquels ils demandent eux-mêmes *un po piu di luce*.

Veuillez agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments bien dévoués.

E. Michel.

Réponse. — Nos professeurs de magnétisme, les Puységur, les Deleuze, les Du Potet, les Lafontaine, etc., par leurs expériences publiques, et par leurs écrits ont cent fois prouvé qu'un sujet mis en état de somnambulisme magnétique ressentait, réellement, tout ce qu'il plaisait au magnétiseur de lui suggérer ; un verre d'eau mêlé d'un acide amer, devenait tour à tour du lait, du bordeaux, du champagne, de l'anisette, un violent poison ; s'il lui était ordonné de boire beaucoup, le sujet était en ébriété et il vomissait ; il avait tous les symptômes de coliques atroces, si le suggestionneur lui commandait de boire du poison ; il ne pouvait non plus dépasser une ligne tracée avec de la craie, cet état fictif eût pu durer indéfiniment.

Ces expériences, M. le Dr Charcot et tous ses élèves, dits de l'Ecole de la Salpêtrière, les Voisin, les Dumonpallier, les Richet ; de même les Docteurs de l'Ecole de Nancy les ont tant renouvelées, sous le nom d'hypnotisme, qu'ils en sont devenus usuels et tombés dans le domaine public. Ces célèbres professeurs, négateurs du magnétisme depuis Mesmer, avec leurs prédécesseurs depuis plus de cent ans, ont fait avec raison défendre son application par le vulgaire dès qu'ils en ont eu reconnu la puissance thérapeutique. Eux seuls peuvent hypnotiser ou magnétiser, les magnétiseurs n'étant plus, pour la science dite officielle, que des charlatans vulgaires ! ! !

Or, partout les scientifiques étudient le phénomène spirite ; ils en reconnaissent la réalité, mais ils vont de l'avant sans affirmer que les phénomènes soient intelligents et dus aux esprits ; le jour où ce fait sera reconnu le *spiritisme* sera devenu le *psychisme*, de par le baptême de la science officielle. Peu importe l'étiquette du reste, si l'éternité de l'âme est affirmée par nos académiciens et elle le sera fatalement.

Or, si une âme incarnée dans le corps d'un *devin*, tel que celui susnommés peut obséder ou *lutiner* une autre âme en la suggestionnant,

cette âme désincarnée ou séparée de son corps, par un phénoméne nommé la mort, conserve sa même puissance puisqu'elle est immortelle.

En conséquence, elle peut, comme dans le récit de notre jeune ami, M. E. Michel, forcer une femme à rester dans un cimetière et la *lutiner*.

C'est un simple fait d'ordre naturel, qu'un prêtre ou un médecin éclairé et connaissant le spiritisme, eût pu faire cesser en *délutinant* le sujet, en lui ôtant la suggestion opérée par une âme désincarnée.

Le *devin* , qui connaissait le *délutinement*, a donné une leçon à qui de droit.

M. le prince Charles de Wittgenstein, cousin germain de l'empereur de Russie, et son aide de camp général, de concert avec son frère, nous avait envoyé en 1873 le récit d'apparitions de gens sous la forme d'animaux, et l'on nous fit un crime d'oser en parler ; or, si nos scientifiques prétendent que, dans certains cas, les âmes désincarnées se forgent un corps et apparaissent avec leur physionomie connue, parlant, se laissant photographier, à plus forte raison, pourront-elles se forger un corps d'animal moins perfectionné que celui de l'organisme humain.

Ce qui se répète dans le Calvados possède un fond de grande vérité ; lorsque la science, à l'aide de ces investigations suivies, aura donné sa sanction à la formation d'un corps humain par une entité désincarnée (corps visible tangible et vivant), les feuilles locales de Lisieux, Bayeux, Caen, etc. pourront ouvertement parler des cas d'apparitions.

Si ces apparitions sont vivantes et agissantes, c'est qu'elles ont des organes à cette fin ; or ce qui alimente les organes, c'est le sang, et il est simple et naturel, qu'un coup vigoureusement asséné, le fasse jaillir de cet être invisible qui *vit momentanément*, pour une action déterminée.

Qu'est-ce que vivre cinq minutes, une heure, ou cinquante ans ? Une question de temps, et qu'est-ce que le temps? Sur chaque planète, qui tourne différemment sur elle-même et autour du Soleil, soit en vingt-quatre heures et en trois cent soixante cinq jours comme sur la Terre, — soit en dix heures sur elle-même et en douze ans autour du Soleil comme sur Jupiter, — le temps est adéquat ou égal à la translation de ces mondes. — L'année de Jupiter, équivaut à douze de nos années terrestres, et sa journée est de neuf heures cinquante-cinq minutes cinquante-cinq secondes; Jupiter est quatorze cents fois plus grosse que la Terre, il est distant du Soleil de sept cent vingt millions de kilomètres. — La Terre n'est qu'à trente-huit millions de lieues, 4 kilométres du Soleil où : cinquante-deux millions de kilomètres de distance seulement. Son temps, comme celui de Jupiter, de Neptune ou de Sirius, sont exactement semblables, ou connexes entr'eux.

Le temps est donc chose relative ; il est en rapport avec les jours et les



années, tous différents, des mondes innombrables qui se meuvent dans l'espace infini. L'Univers grandit à mesure que nos conceptions s'étendent.

P. G. Leymarie.

LES VICTIMES PROPITIATOIRES

POURQUOI LES ANCIENS ARROSAIENT-ILS LES AUTELS DE LEURS DIEUX DU SANG DES VICTIMES ?

Il est hors de doute qu'en dépit des anathèmes de la science officielle le spiritisme a fait des progrès en Occident, on peut même dire qu'il a fait des pas de géant. Les tables tournantes, à leur apparition, ont été considérées comme une fantaisie, uu amusement frivole et passager. Dans le temps même où les tables tournantes faisaient fureur ce qu'on appelait la potichomanie était également fort à la mode, et leur faisait concurrence. La potichomanie n'a laissé qu'un faible, qu'un très faible souvenir elle est presque oubliée tandis que les tables tournantes sont encore à l'ordre du jour, on fait toujours et avec passion tourner les tables. Mais dans les seules tables tournantes consistait, il y a quarante ans, le spiritisme, aujourd'hui elles n'en sont plus qu'une petite branche ; elles étaient ce qu'on pourrait appeler son berceau. Depuis ce temps le spiritisme a grandi considérablement grandi, encore quelques années, et grâce à ses vertigineux progrès l'Occident n'aura plus rien à envier ni à l'Orient, ni aux temps anciens à l'antiquité. Je viens de dire l'antiquité, l'antiquité savait bien des choses que sait encore l'Orient, de nos jours, mais que nous, modernes ignorons encore.

Ils usaient, pour produire les évocations que dans notre nouvelle langue scientifique nous appellons phénomènes de matérialisation, de certains procédés qui nous sont inconnus et que, à cause de cela nous n'employons pas.

Nous savons par exemple que les prêtres des religions antiques offraient très fréquemment à leurs divinités des sacrifices. On immolait sur les autels des moutons, des taureaux, des génisses, des chèvres, des boucs et jusqu'à des oiseaux, d'inoffensives et intéressantes colombes, par exemple. C'était, disait-on, dans le but d'apaiser un dieu irrité, ou bien pour obtenir quelque grâce, quelque faveur, ou même son assistance et son intervention dans certains cas qu'on arrosait ses autels du sang d'innocentes victimes. On le laissait du moins croire au vulgaire, mais il y avait une autre raison secrète, qu'on se gardait bien de laisser seulement entrevoir aux profanes.

Les ministres des cultes anciens étaient bien plus versés que nous dans les mystères de la science spirite ; quand ils les jugeaient opportun ils produisaient le phénomène de matérialisation, qu'ils appelaient évocation et qui impressionnait vivement ceux qui en étaient témoins.

Pour produire une évocation, ils immolaient une ou plusieurs victimes selon que cela était nécessaire pour obtenir l'effet désiré. Ils savaient que

les esprits sont répandus dans toute la nature, qu'ils exercent une influence plus ou moins sensible sur les éléments, que l'air en est peuplé. Ils savaient également qu'il y a des esprits qui guettent toutes les occasions de se rendre visibles en se faisant un corps dont la durée est plus ou moins éphémère. Ceux qui cherchent à prendre une forme matérielle, à se façonner un corps, s'imaginent ou plutôt se bercent de la folle illusion que ce corps improvisé aura une assez longue durée. Lorsqu'un sacrifice a lieu ils s'emparent des fluides émanés du corps et du sang de la victimes immolée, ils les condensent et par suite de cette condensation ils se trouvent en possession d'une forme visible, tangible, qui a quelquefois toutes les apparences d'un corps charnel. Quand on voit tout d'un coup apparaître au-dessus de l'autel sur lequel une victime vient d'être frappée un être de forme humaine, les croyants ne manquent pas de s'écrier que c'est le dieu lui-même qui, par une extraordinaire et toute exceptionnelle faveur, a daigné se montrer visible et le sacrificateur et les prêtresses ne manquent pas par leurs discours de les confirmer dans leur foi.

Il arrive aussi que, à la suite d'une cérémonie funèbre on immole des victimes et l'on voit apparaître, non plus ce qu'on prétend être la divinité, mais le défunt lui-même. Alors toutes les personnes présentes et témoins du prodige, prêtres, parents et amis du défunt, sont unanimes à dire que par une faveur toute spéciale des dieux il a obtenu la permission de se montrer à ceux qui honorent sa mémoire. Les prêtres de l'antiquité faisaient aussi pour les évocations comme de nos jours les Orientaux, usage de parfums qu'ils brûlaient sur les autels. Comme pour les fluides qui se dégageaient du corps des victimes, les esprits désireux de se manifester, s'emparaient de la fumée de ce parfum, la condensaient et s'en formaient un corps. On a accusé dans le moyen-âge les Juifs d'attirer chez eux par des friandises, des enfants en bas âge, pour les égorger et produire des évocations. Si le fait est vrai, et il n'est pas impossible qu'il soit vrai, les immolateurs juifs tenaient ce procédé de la tradition. Ce procédé est atroce, est odieux, ils auraient dû comme les prêtres païens se contenter d'une victime appartenant au règne animal. Il résulte donc de tout ce que je viens d'énoncer que chez les anciens les sacrifices étaient une pratique religieuse qui n'avait pas seulement pour objet d'honorer une divinité quelconque, les ministres des dieux se proposaient aussi d'obtenir des évocations. Ce qui prouve en outre surabondamment que ces ministres étaient profondément versés dans la science spirite que nous qualifions bien à tort de science moderne. La science spirite est vieille comme le monde, l'étiquette était différente, voilà tout.

Horace Pelletier,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Condé, par les Montils (Loir-et-Cher).

LE SPIRITISME SCIENTIFIQUE

Tiré du *Journal d'hygiène* du 29 novembre 1894.

> « Chef-d'œuvre de Dieu, immatérielle, immortelle, éternellement libre, mais soumise à des épreuves sans lesquelles elle ne saurait se perfectionner, l'âme humaine va successivement aux existences et aux mondes de ses œuvres, jusqu'à ce que, parvenue à l'angélique pureté sa vocation, elle jouisse enfin, divine messagère dans l'infini, de la félicité suprême. »

La Paix religieuse, la Paix sociale, et le *Spiritualisme expérimental ou Spiritisme scientifique*, tel est le titre d'une étude magistrale que M. E. Teste Lebeau vient de publier dans la *Revue de la France moderne* (1).

Après l'avoir lue, avec le plus vif intérêt, nous avons pensé que nos chers lecteurs nous sauraient gré de la signaler à leurs méditations.

L'épigraphe qui figure à la première page renferme, tout à la fois, un programme précis et une profession de foi réconfortante au milieu des incertitudes et du désarroi de l'heure présente ; et, bien que nous soyons encore éloigné de partager toutes les convictions optimistes de l'auteur, nous reconnaissons volontiers que ses arguments ont une valeur réelle, parce qu'ils reposent sur l'histoire et sur l'expérimentation scientifique telle que la comprenait le chancelier Bacon.

La doctrine du spiritualisme expérimental date des temps les plus reculés. « On en trouve trace dans toutes les antiques religions de l'Orient, dans les mystères des Égyptiens, des Grecs, des Latins, dans le druidisme de nos ancêtres les Gaulois, et, ce qui est plus important encore, jusque dans notre propre histoire sacrée (1)!

« De nos jours, le spiritualisme expérimental a accompli une grande révolution morale; en confirmant ce qui était de foi et de raisonnement, c'est-à-dire en prouvant et *matériellement*, et *scientifiquement*, la survivance de l'âme individuelle au corps et, par conséquent, la vie future et par conséquent aussi, en incontestable logique, l'existence de Dieu. »

M. Teste-Lebeau commence par rappeler la pétition adressée, vers 1851, au Sénat de Washington par 14.000 citoyens de la libre Amérique, récla-

(1) Septième année, fascicule de novembre 1894.

(2) « Et Jéhovah fit pour l'homme un corps grossier, tiré des éléments de la terre. Et il mit à ces organes matériels l'âme intelligente et libre, portant déjà en elle le souffle divin, l'esprit qui la suit *dans toutes les vies.* » (Genèse.)

« Les causes des différences des conditions proviennent d'*existences antérieures*, par la raison que la justice du Créateur doit paraitre en toutes choses. » (Origène.)

mant un crédit pour instituer des recherches sérieuses à l'effet de démontrer d'une façon péremptoire :

1° Qu'il y a des *phénomènes spirites*, et que ces phénomènes sont intelligents ;

2° Qu'il y a une force psychique, et que cette force est une *intelligence invisible*.

Il fait ensuite l'énumération des savants célèbres qui, en tous pays, n'ont pas craint de consacrer un temps précieux à l'étude persévérante de ces redoutables problèmes.

En Amérique, Mapes et Robert Hare :

En Angleterre Cromwell Warley, Auguste de Morgan, les Prs Oxon d'Oxford, Thomas-Henry Huxley, sir John Lubbock, les Drs Georges Sexton et James Gully ; Williams Crookes, — démontrant en 1880 à l'Observatoire de Paris un quatrième état de la matière, la *matière radiante* — (1) Alfred Russel Wallace, le collaborateur de Darwin, et, à la mort de celui-ci, le plus éminent représentant de l'*évolutionisme*.

En France, l'abbé Poussin (*le Spiritisme devant l'histoire et devant l'Eglise*), le P. Gury, les missionnaires Hue et Bonduel, L. Figuier, Coquerel, de Gasparin et tant d'autres.

Ne pouvant, à notre grand regret, reproduire ici, à titre d'exemple, le récit que M. Williams Crookes adressait au *The Times* sur les principales apparitions de Katie King, « sa visiteuse de l'autre monde », nous insérerons *in-extenso* le chapitre *Conclusion*. Dr J.-M. CYRNOS.

« Le spiritisme, comme toutes les choses nouvelles, car, si ce n'est proprement parler une nouveauté, c'est bien du renouveau, subit les appréciations les plus contradictoires, les plus passionnées et les plus dédaigneuses. Les uns le considèrent comme une panacée universelle, et même comme une religion ; les autres en ont un élément de magie, voire même de sorcellerie ; d'autres, au contraire, n'y voient que charlatanisme et prestidigitation.

« On ne passe indifférent que devant ce qui est banal. Pour nous, qui ne le pratiquons pas et qui nous sommes borné à l'étudier dans sa théorie, en approfondissant les principales publications dont il a été l'objet, nous sommes d'autant plus à même de l'apprécier impartialement à sa juste valeur, et nous répéterons, à la fin de cette plaquette, ce que nous avons déclaré dès son début, que le spiritualisme expérimental ou spiritisme

(1) Voir in *Journal d'hygiène* vol. V, p. 61, la description, avec figures, des principales expériences du savant physicien, membre de la Société royale de Londres sur la matière radiante.



scientifique, c'est-à-dire sérieux, celui qui travaille, recherche, contrôle, mesure, pèse, analyse, pour obtenir ensuite une synthèse, que cette science là renferme d'ores et déjà des preuves ou commencements de preuves, qu'il est sage d'utiliser dans l'intérêt de la cause religieuse en décadence, et de la cause sociale si menacée.

« Or, il n'y a pas à dire le contraire, à moins d'un de ces partis pris, dont tout homme vraiment raisonnable doit se garder prudemment, sous peine d'oblitérer lui-même son intelligence, le spiritualisme expérimental, que ceux qui ne le connaissent pas jugent avec une injuste sévérité, rend à la religion un bien grand service en confirmant de la façon la plus indéniable ce qu'elle enseigne comme vérité de foi et de raisonnement, c'est-à-dire en faisant la démonstration matérielle, rationnelle, scientifique, que tout ne meurt pas avec nous; qu'il y a des intelligences d'outre-tombe, le plus souvent invisibles, parfois visibles; que, par conséquent, l'âme humaine survit individuellement au corps périssable, et, autre conséquence d'une importance capitale, que le *matérialisme*, la plus dissolvante, la plus dangereuse des doctrines, est bien décidément la plus grossière des erreurs.

« Il n'y a pas non plus à dire le contraire, le spiritisme scientifique rend un service non moins grand à la société, en expliquant à tant de désespérés qui se révoltent contre elle, que les inégalités humaines ne sont pas son œuvre, mais leur œuvre propre, la résultante de leurs démérites dans une vie ou des vies antérieures; que se révolter contre son sort, c'est donc se révolter contre soi-même, et aggraver soi-même sa destinée dans la vie subséquente inévitable: que l'Éden humanitaire n'est qu'une décevante utopie absolument contraire à la nature des choses humaines; que la terre, où nous devons vivre, est un des globes inférieurs, où le mal existe encore et où nous l'entretenons du reste par nos passions; que le bonheur complet n'y est possible pour personne, et qu'en attendant d'avoir mérité un monde meilleur, chacun ici-bas, tôt ou tard, peu ou prou, là même où les conditions d'existence semblent en apparence enviables, a, ou a eu, ou aura sa part d'épreuves, en chagrins, en misères, en souffrances, en infirmités, selon les motifs de la vie et la loi immuable de l'humanité terrestre.

« C'est une vérité astronomique que la terre est un monde inférieur et partant, *pénitentiaire*, mais elle n'en occupe pas moins, entre les mondes meilleurs et les pires, une situation intermédiaire, qui fait d'elle un séjour relativement heureux pour ceux qui s'en sont rendus dignes par leur passé et, s'il y a des déshérités de la fortune, il doit aussi y avoir des riches, la richesse étant d'ailleurs pour ceux qui la possèdent une responsabilité, une épreuve morale, d'après ce principe qu'elle oblige. Le Christ, à qui il faut revenir dès qu'il s'agit de morale, a dit qu'il y aurait toujours des pauvres

parmi nous; mais il n'a pas dit qu'il devait y avoir des meurt-de-froid et des meurt-de-faim, et il y a ajouté qu'il ne devait pas y avoir de mauvais riches. L'inévitabilité des inégalités *humaines* n'exclut donc pas bien loin de là, l'amélioration, dans les limites du possible, de certaines *inégalités* sociales, par trop criantes, à côté de fortunes, bien rapidement faites parfois et allant de plusieurs millions à plusieurs milliards.

Ainsi, la recherche du bien-être est méritoire, puisqu'elle incite au travail et concourt au progrès qui, comme le travail, est la loi de tous les mondes; il en est de même de certain luxe, puisqu'il entretient aussi et le travail en occupant tant d'ouvriers, et le progrès en augmentant la civilisation et que, de plus, il est un signe de la grandeur humaine, un indice supérieur que la satisfaction des besoins matériels ne suffit pas, une sorte d'aspiration vers les splendeurs d'en haut; mais dans notre société chrétienne, sur cette terre que le Christ a arrosé de son sang et de celui de ses martyrs pour y faire germer la charité et la solidarité, il est inadmissible qu'il y ait des meurt-de-froid et des meurt-de-faim, et le surplus de la richesse doit leur procurer ce qui leur est strictement indispensable pour vivre...

Tels sont du moins les avertissements que les bonnes âmes de nos trépassés nous adressent fraternellement de cet au-delà qui est le cimetière spirituel; d'où cette conclusion finale : le spiririsme *bien compris* n'a-t-il pas du bon? »

E. Teste-Lebeau.

A SULLY PRUDHOMME

Dédicace.

L'AU DELA.

Apôtres du néant, le néant est mensonge;
Satan nous insuffla ce cri désespéré;
Négateurs, extirpez ce vieux cancer qui ronge
Votre cœur ulcéré.

La terre a tressailli d'un frisson d'espérance,
La tombe s'est ouverte et la mort a parlé.
Dégagé du limon l'esprit libre s'élance
Vers l'espace étoilé.

Tantôt, aigle superbe, il dévore l'espace
Sans se lasser jamais, il vole et plane en roi,
Jusqu'aux plus hauts séjours plein de fougue et d'audace
Il monte sans effroi.

Tantôt, ramier pensif, il revient à la terre,
Au joyeux colombier où sa jeunesse aima,
Frôlant les fleurs d'amour qu'il cueille avec mystère
Et que son cœur sema.

O siècle qui t'en vas, tu meurs de ne plus croire,
Une fausse science a mutilé ta foi;
A saper ce vieux roc, siècle, tu mets ta gloire,
La matière est ta loi.

Elle commande au monde et règne en souveraine,
Las de subir son joug et d'être son jouet,
De son trône usurpé chassons l'infâme reine
En la cinglant du fouet.

Savons-nous bien, d'ailleurs, ce qu'est cette matière.
Des atomes serrés, et l'atome qu'est-il ?
On sait qu'il est, c'est tout ; mais dans la masse entière
Brûle un foyer subtil.

Ainsi vous remplissez toujours le monde et l'homme
Dieu, feu de l'univers, esprit, flamme du corps,
Etincelle d'amour par qui pense l'atome
Et qui luit sur les morts.

Cœurs sans foi, revenez aux croyances sublimes
Dans la nuit du sommeil passe comme un flambeau,
Cherchez, vous trouverez dans ses replis intimes
Le secret du tombeau.

Paris, décembre 1894. JULIEN LARROCH.

Une cérémonie touchante réunissait hier 26 décembre, au four crématoire, les représentantes des divers groupes féministes et les nombreux amis que laisse Mlle Myrtile Rengnet, sœur de Mme Maria Pognon.

Fidèle à ses convictions, elle a voulu être enterrée civilement et incinérée.

Quelques paroles émues ont été prononcées sur son cercueil. Mlle Bonnevial lui a dit adieu au nom de la Ligue du Droit des femmes; Mme Eugénie Potonié-Pierre au revoir, au nom de la Solidarité des femmes. Mme Paule Minck a parlé au nom de la Libre Pensée, Mme Valette, au nom de la Fédération des sociétés féministes; ensuite est venue miss de Broen.

M. Georges Martin a rappelé qu'elle fut l'une des premières initiées à la loge mixte le Droit humain, et M. Edmond Potonié-Pierre a salué, au nom des Amis de la paix, cette propagandiste pacifique fervente.

Mlle Rengnet était une spirite convaincue et, comme sa sœur Mme Pognon, une âme dévouée, capable de tous les sacrifices et de la poursuite suivie d'un idéal pour le bien de la société.

Que nos aînés, dégagés de la matière, accueillent cet esprit ami, avec leur bienveillance ordinaire pour celui qui a rempli fidèlement la mission librement choisie.

Aux familles Rengnet et Pognon, toute notre sympathie bien sentie, très fraternelle.

M. JEAN MACÉ

Le samedi 15 octobre, à Monthiers (Aisne), une foule émue confiait à la terre la dépouille d'un grand éducateur de la jeunesse française, celle du professeur et écrivain bien connu, Jean Macé, sénateur et officier de la Légion d'honneur.

Ce spiritualiste éminent savait enseigner les plus importantes vérités, avec simplicité et une bonhomie fine et paternelle ; qui n'a lu sa *Bouchée de pain* et ses *Serviteurs de l'estomac*, 2 volumes traduits dans toutes les langues, dont on ne nombre plus les éditions en français? Puis les *Contes du Petit-Château* et tant d'autres publications littéraires, éditées par la maison Hœtzel, de Paris, en collaboration avec Frœlich, ou seul quand il parlait de politique rationnelle.

Ce fut un grand honnête homme et un génial remueur d'idées que ce bon et loyal Jean Macé, ce rude travailleur, qui dirigeait toujours son pensionnat de demoiselles, au Petit-Château, à Monthiers.

Des amis véritables ceux-là, émus, suivaient le corps de ce père de la Ligue française de l'enseignement et du Cercle parisien de la ligue ; hommes politiques, sénateurs, députés, professeurs, élèves reconnaissants, tous amis fidèles et recueillis, après de belles et bonnes paroles rendaient hommage à ce corps âgé de 80 ans, tombé en pleines luttes, qui n'avait plus le ressort nécessaire pour servir aux manifestations ; ils honoraient l'esprit énergique de ce vaillant patriote Jean Macé.

Esprit bienveillant tu nous reviendras sous une autre forme humaine, pour coopérer résolument à la rénovation de ta patrie bien-aimée, car, pour elle, tu as su tracer le sillon où les générations nouvelles vont ensemencer ; tu renaîtras pour la plantureuse récolte.

BIBLIOGRAPHIE

La 3ᵉ série du DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE illustré, publié par Flammarion, termine l'article *Cimetière*. Vient ensuite le mot *Circonstance*, avec un aperçu des cas, qui en législation modifient les peines encourues par suite des circonstances atténuantes ou aggravantes. La *Circulation* fait l'objet d'une étude très développée. La circulation du sang chez l'homme, chez les mammifères, chez les oiseaux, chez les mollusques, les crustacées ; la circulation métallique des monnaies et des métaux précieux, la circulation du papier-monnaie, des billets de banque : autant d'articles qui se recommandent à l'attention. Terminons en indiquant d'autres monographies intéressantes, notamment celles des mots *Cirque*, *Citation*, un des termes les plus employés en procédure. *Civette*, *Cité*, les cités antiques, les cités ouvrières de nos jours; *Citoyen*, les droits et les qualités du citoyen : la dégradation, la réhabilitation ; la *Clavelée*, maladie qui attaque surtout la race ovine, avec les mesures à prendre pour entraver la propagation, etc.

Prix de chaque série : 50 *centimes*.
Envoi *franco* contre timbres-poste.

ESSAI DE SRIRITISME SCIENTIFIQUE, PAR D. METZGER

La *Revue* de décembre 1894 a parlé de ce très intéressant volume, plein d'aperçus nouveaux, en onze conférences modèles, qui donnent à méditer. Tous nos lecteurs voudront avoir cette œuvre dans leur bibliothèque, pour la prendre aux heures où l'esprit a besoin d'une nourriture substantielle, qui l'instruise et l'élève au-dessus des choses usuelles de la vie courante, toute faite d'épreuves.

Nous avons suivi ces 456 pages avec le plus vif intérêt.

2 fr. 50, à la librairie, 1, rue Chabanais; M. Metzger a voulu que ce prix soit à la portée des plus humbles parmi nous.

HISTOIRE ET PHILOSOPHIE DU MAGNÉTISME

M. Rouxel nous fait remettre le deuxième volume de cette histoire, 324 pages, cartonné, avec nombreuses figures dans le texte, 3 fr.

Le 1er et le 2e volume, contiennent 12 leçons pratiques c'est une histoire très bien faite du magnétisme, depuis Mesmer à Du Potet et Cahagnet ; Charcot et son école y sont nettement déterminés (1).

(1) Nous le constatons avec peine, M. Rouxel n'est pas lu malgré sa supériorité ; ce fait l'aurait-il aigri?

Cet insuccès immérité selon nous, ne serait-il pas dû à son tempérament de batailleur sempiternel et de critique quand même?

Dans son *Histoire et philosophie du magnétisme*, il veut démolir Mesmer en le barbouillant de *charlatanisme* et d'*avarice*, en niant sa *compétence*; or les magnétiseurs et les occultistes honorent Mesmer, ce qui est juste, et M. Rouxel diminue son intéressant volume et lui-même.

Pour avoir raison sur toute la ligne, il donne à MM. Charcot, Ch. Richet, Luys, Ochorowicz, Pierre Janet, de Rochas, etc., le synonime de *roublards* et autres; les invectiver, c'est s'aliéner tous ceux qui s'intéressent aux travaux de ces hommes éminents et studieux, qui chaque jour se rapprochent davantage du magnétisme et du spiritisme.

Le censeur Rouxel se dit spirite et il encense Pierrard, un littérateur de talent qui ne fut point lu, comme lui, et qui, de même, n'avait pas assez de paroles acerbes et amères, contre celui dont les œuvres avaient des centaines d'éditions dans toutes les langues.

Ce fut le lot d'Allan Kardec, qui aimé par les lecteurs, méprisa souverainement les allégations absurdes de Pierrard et tutti quanti. Or M. Rouxel encense, dis-je, ce pauvre Pierrard qui mourut alcoolique et pour *lui*, ce fut un grand *généralisateur* ! !

Quant à Allan Kardec c'est un *ignorant*; le *gros public*, la *plèbe de la pensée à tête vide*, qui *aime le système tout fait* lit cet ignare; ses *successeurs* et ses adeptes sont des INTRIGANTS qui *exploitent cette religion de charbonnier*! Et ce tolérant Rouxel voudrait être lu par les spirites? Malheureusement il doit se lire lui-même; ses impairs lui rapportent peu.

Toutes ces exagérations éloignent le chercheur véritable qui veut le savoir uni au calme, à la simplicité, à la véritable tolérance qui se reflète par l'esprit de justice. Les Pierrard et les Rouxel ne peuvent qu'être des incompris!

Puisque le terme, *état d'âme*, est consacré cher M. Rouxel, il faut vous en forger un autre plus rationnel; et cela vous le pouvez, car vous avez à votre service le travail, le savoir et la volonté.

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.



38e Année — N° 2. — 1er Février 1895.

Les séances spirites en février, auront lieu le 8 et le 22, à 8 heures 1/2 du soir.

PAGES SPIRITES

Par Julien Bouchot.

Loin des prés encore en herbe,
Dans le champ du frère aîné,
Sous son regard, j'ai glané
Quelques épis pour ma gerbe.

J. B.

Le besoin de croire, d'interroger l'infini, est-il une éternelle déviation de de l'esprit ?

Est-il au contraire un germe que Dieu dépose au sein de l'être et qui, en se développant, l'amène à le comprendre ?

Ce qui est certain, c'est qu'un souffle nous emporte tour à tour, et que les générations se transmettent le travail continu de l'élaboration de la pensée.

L'œuvre est le résultat des efforts accumulés, le temps n'est rien.

La philosophie de nos jours a fait un pas immense.

Le spiritisme est venu soulever le voile qui couvrait de cécité notre jeune humanité.

Que les indécis entrent hardiment dans la voie qu'il a ouverte, et ils pourront lire dans le grand livre de Dieu.

Le spiritisme, pris dans le sens général du mot, est la révélation des rapports qui s'établissent, sous de certaines conditions, entre les esprits de notre monde et ceux qui l'ont quitté.

Ces rapports se produisent par l'intervention de médiums, autrement dit de personnes douées d'une organisation particulière — médiumnité dans le langage spirite — dont les esprits se servent pour se manifester.

Les médiumnités sont très diverses dans leurs effets.

Tel médium, en posant ses mains sur une table, la mettra en mouvement et laissera aux esprits le soin d'en diriger les mouvements, de manière à les faire correspondre aux lettres de l'alphabet et à énoncer des phrases ou des pages entières.

Un autre médium doué d'une faculté différente, par l'apposition des mains produira dans une table, celle-ci restant immobile, des coups secs et des roulements très perceptibles que dirige également une intelligence invisible, dont il est difficile dans l'un et l'autre cas, après avoir assisté à plusieurs expériences, de nier l'intervention.

Certaines personnes possèdent une faculté d'une nature spéciale. Ce sont les médiums auditifs et les médiums voyants.

Ils entendent les esprits, les voient sans que le phénomène se manifeste ostensiblement.

Parmi les autres médiumnités, nous citerons celles qui fournissent aux esprits les moyens de se matérialiser, de parler, de se faire photographier, et de donner des dictées.

Cette dernière médiumnité est la plus répandue.

Tous, en naissant, nous apportons à des degrés divers l'impressionnabilité du cerveau, sans laquelle nous serions abandonnés au hasard. C'est grâce à elle que nous recevons à notre insu, sous ces deux formes, morale et matérielle, l'assistance des invisibles placés près de nous pour nous accompagner dans la vie. Il s'en suit que l'instrument de la pensée, ayant une plus grande affinité avec la nature des esprits, ou rendu passif par la volonté, peut subir plus facilement leur influence et arriver, après des essais répétés, à reproduire leurs pensées.

Les connaissances acquises dans toutes les branches de l'activité humaine ne vont pas, à jamais perdues, s'enfouir dans un froid tombeau ; elles constituent la personnalité des invisibles, qu'une communauté de goûts fait sympathiser plus étroitement avec nous, et associe parfois à nos travaux.

Nous ne donnons ces très courtes explications que pour la clarté de notre étude, et nous conseillons aux personnes désireuses d'approfondir ces questions, de lire les ouvrages très complets qui traitent du spiritisme.

Tous les pays, l'Amérique en tête, comptent de nombreux médiums.

Les phénomènes les plus extraordinaires sont attestés chaque jour. Ils révèlent l'existence de forces inconnues qu'il appartiendra aux hommes de science de rechercher dans un avenir peu éloigné, car la question spirite se

pose depuis trop d'années pour qu'ils se refusent indéfiniment à l'examiner.

Qu'il se soit trouvé des individus soi-disant médiums qui, spéculant sur la crédulité publique, aient employé des moyens frauduleux pour en tirer un profit quelconque, le fait n'est pas niable,

Les dispositions malsaines se rencontrent dans tous les rangs de la société, et on ne peut pas, raisonnablement, rendre toutes les corporations, toutes les associations responsables des écarts de quelques-uns de leurs membres.

Les médiums n'échappent malheureusement pas tous à la tentation du mal, et bien que la supercherie, lorsqu'elle se produit, soit d'autant plus condamnable, qu'elle blesse les sentiments les plus respectables, le phénomène spirite n'en reste pas moins un fait absolument réel, un fait sur lequel chacun a le droit incontesté de ne pas se prononcer, mais que nul ne peut nier sans faire preuve d'une prévention non justifiée.

La négation d'ailleurs n'appartient à personne dans un pays avide de savoir, placé à la tête du mouvement intellectuel, dans un pays enfin où le spiritisme, dégagé de son merveilleux, a révélé la doctrine philosophique éclairée d'un rayon divin.

Le phénomène des tables parlantes a été, à son origine, diversement interprété.

Les oisifs y trouvèrent un passe-temps frivole, et se mirent à faire parler les tables sans chercher à approfondir la portée du phénomène. On sacrifiait au goût du jour.

Les sceptiques de leur côté, se refusant à lui accorder la moindre créance ne reconnaissaient qu'aux imaginations maladives ou superstitieuses, le besoin d'y ajouter foi, et tandis que le clergé, fidèle à ses vieux errements, sans nier la réalité du phénomène, le dénonçait comme étant l'œuvre du démon, le monde savant ne le jugeait pas digne de fixer son attention.

Quant à la presse, se ralliant au sentiment du plus grand nombre, elle se montra hostile au spiritisme et ne lui épargna pas ses sarcasmes.

Cependant, deux puissantes voix se firent entendre.

Notre grand poête Victor Hugo imposa silence à la raillerie, et blâma sévèrement l'attitude silencieuse des savants,

« La table tournante et parlante a été fort raillée, dit-il. Parlons net. Cette
« raillerie est sans portée. Nous estimons que le devoir étroit de la science
« est de sonder tous les phénomènes. Eviter le phénomène, lui faire ban-
« queroute de l'attention à laquelle il a droit, c'est faire banqueroute à la
« vérité. »

Un autre penseur, Auguste Vacquerie, intervint aussi dans la question.

Des circonstances plus fortes que sa volonté le mirent en présence de la

table parlante et l'amenèrent à écrire les belles pages qu'il y a consacrées dans « Miettes de l'histoire. »

Vaincu dans son scepticisme, Auguste Vacquerie, avec une loyauté toute chevaleresque, se rend à l'évidence, pour lui sans réplique.

Après avoir suivi le penseur à travers son récit d'une forme si poétique, d'une émotion si profonde, il nous semble entendre la grande voix des morts se prendre de pitié pour nous et sourire de notre doute enfantin.

Le spiritisme était-il un défi à la raison ? Non ! il marquait une nouvelle étape de l'esprit humain et, comme tel, il allait voir sortir des rangs l'homme prédestiné qui devait en faire l'objet d'une science philosophique autour de laquelle viendraient se grouper les croyants éclos à l'idée naissante.

Cet honneur échut à Allan Kardec.

Homme prédestiné, avons-nous dit. En effet, Allan Kardec appartient à la nombreuse armée des éclaireurs que Dieu poste sur la route de l'humanité pour préparer les chemins.

Après avoir, avec une laborieuse persévérance, réuni les matériaux d'ordre spirite recueillis de toutes parts, il en fit la base de ses ouvrages philosophiques.

Allan Kardec apparaît au moment où les phénomènes spirites ont besoin d'être scrutés et interprétés.

L'humanité allait pouvoir enfin, après des siècles de foi aveugle, secouer les vieilles croyances religieuses que repoussait son avancement intellectuel; elle allait entendre les voix d'outre-tombe lui apporter des paroles de paix et d'amour, des consolations morales, des vérités autres que celles que lui offrait le prêtre, qui ignorant la famille, ses joies et ses douleurs, sans affections directes, vit en dehors de la société et ne connait ni les luttes, ni les souffrances de la vie.

Nos découragements sont parfois si profonds, que nous éprouvons le besoin de nous confier à un cœur ami, en état de nous comprendre. Celui que nous choisirons ne devra donc pas être étranger aux rudes combats intérieurs.

Il existe parmi les prêtres des hommes bons et généreux que leur nature morale semble désigner pour accomplir le rôle fraternel de consoler les âmes endolories; mais leur éducation première, leur vie de retraite et aussi la surveillance soupçonneuse dont ils sont l'objet, les rendent impuissants, malgré les plus nobles efforts, à accomplir une tâche qui dépasse leur horizon.

Le laïque possèdera l'élan du cœur, sa parole ne se renfermera pas dans les limites étroites d'un froid enseignement de convention, et par l'aveu de

ses propres troubles, il aura des accents vibrants, pleins de chaleur communicative, dont a soif le frère venu à lui.

Enfermé dans son confessionnal, le prêtre ne peut pas lui ouvrir ses bras.

Malgré tout ce qui a été dit et écrit contre le spiritisme, il ne repose pas sur une idée fausse, et loin de maintenir l'esprit dans des illusions trompeuses, il lui ouvre des aperçus nouveaux, un vaste champ d'exploration qui le conduit de proche en proche à la connaissance du rôle de notre humanité et à la révélation des liens qui la rattachent au monde invisible. Il explique l'inégalité des situations sociales, conseille la résignation et enseigne à tous la solidarité. Enfin, son action morale se complète par une admiration troublante de l'œuvre de Dieu. L'âme est confuse, inquiète dès ses premiers pas dans la voie nouvelle; son passé pèse sur elle. Mais bientôt elle se ressaisit et se sent courageuse et forte, tant est grande sa confiance dans la bonté de notre père à tous.

L'étude de la doctrine spirite s'adresse aux penseurs préoccupés du lendemain de la mort, aux cœurs atteints dans leurs affections les plus chères par des séparations désespérantes, à ceux surtout qui, perdus dans les dédales de la lutte pour la vie et voués aux plus dures privations, sont hantés par la pensée du suicide ou sont prêts à s'insurger contre l'égoïsme des heureux de la terre et rêvent parfois la révolte sanglante.

C'est au cœur même de notre histoire que nous trouvons le phénomène le plus sublime de la médiumnité auditive, ou mieux de l'ouïe spirituelle.

Il nous est révélé par la vie de Jeanne d'Arc.

Des voix, qu'elle seule entend, la pressentent sur le rôle qui lui est réservé. Longtemps elle doute d'elle-même, de ses forces. Ses voix continuent à se faire entendre, elles deviennent plus pressantes et finissent par triompher de ses hésitations et lui inspirer une absolue confiance dans sa mission de sauver la France.

Jeanne obéit autant par soumission à ses voix, que par amour pour son pays.

L'organisation spirituelle de la jeune martyre semble d'ailleurs lui avoir assuré le don de prescience; elle annonça des faits qui se réalisèrent et ses réponses à ses juges sont empreintes d'une telle sagesse qu'il est permis de penser qu'elles lui venaient d'en haut.

Rappelons également, relativement à l'ouïe spirituelle, ce qui est arrivé à St-Augustin. Dans un moment de recueillement et de retour sur lui-même, il entendit ces mots : — « Prends et lis » — qui décidèrent de sa vie.

Luther dut également à un avertissement semblable le brusque change-

ment qui s'opéra en lui et que nous trouvons si éloquemment décrit par Louis Blanc.

« En 1511, un moine ignoré qui s'appelait alors frère Augustin et qui
« était Luther, fut aperçu montant à genoux l'escalier de Pilate à Rome.
« C'était pour obtenir du pape quelque indulgence. Tout à coup ce moine
« crut entendre une voix céleste : « Le juste vivra par la foi. » Il se leva
« aussitôt comme averti par Dieu et il s'en revint plein de trouble, l'esprit
« en proie à des inquiétudes confuses et pouvant déjà dire :

« Je ne sais d'où me viennent ces pensées. »

Le phénomène de la vue spirituelle a été produit en notre présence par des médiums voyants dignes de foi, mais notre attestation n'ayant d'autre valeur que celle d'un témoignage personnel, nous nous abstiendrons d'en parler.

Il n'en est pas de même de la photographie spirite. Lorsqu'elle fit son apparition en plein Paris, il y a vingt ans, les preuves abondèrent.

Les spirites, en se reportant à l'époque où elle donna lieu à un procès retentissant, entendent encore le frémissement d'indignation que souleva dans leurs rangs la partialité des juges. Cependant, se plaçant au-dessus des dénégations d'un tribunal prévenu, des hommes instruits et occupant dans le monde entier de hautes situations, des officiers de l'armée, des chimistes et des astronomes, dégagés de tout préjugé et que ne retenait pas la crainte du ridicule, vinrent spontanément, pour rendre hommage à la vérité, témoigner de la réalité du phénomène.

Mais les adversaires du spiritisme avaient pris position, à propos des photographies spirites, pour englober, dans une même réprobation rendue publique, les adeptes du spiritisme et dénoncer aux sévérités de la justice, les spirites les plus en vue. Ils avaient cherché à étouffer les plus beaux sentiments de l'âme, en violant une fois de plus la conscience humaine, dans ce quelle croit être la vérité.

Malgré le beau plaidoyer de l'illustre Me Lachaud, il y eut condamnation.

Quelques années plus tard, le procès fut revisé et les spirites obtinrent la satisfaction morale à laquelle ils avaient droit. Ils établirent que le phénomène nié et condamné en France, s'était, sans avoir été incriminé, produit également à l'étranger et s'appuyaient des témoignages les plus sérieux qui mettaient leur bonne foi hors de cause.

En effet, ce que la science en France n'avait pas fait, un savant anglais l'avait osé.

M. William Crookes, membre de la Société Royale de Londres, publia en 1876 une brochure sur ses recherches dans le domaine des phénomènes appelés spirites. Dans l'exposé des faits recueillis et décrits par lui, M. Wil-

liam Crookes ne se départ pas un seul instant de son rôle d'homme de science.

« Mon but principal, dit-il, est de rapporter un certain nombre de faits « réels qui se sont produits dans ma propre maison, en présence de témoins « dignes de confiance et dans des conditions de contrôle aussi rigoureuses « que je pouvais le désirer. Chaque fait que j'ai observé se trouve d'ailleurs « corroboré par ce qui a été publié, à différentes époques et dans d'autres « lieux par des observateurs d'une absolue indépendance.

« On verra que ces faits sont de la nature la plus étrange et semblent « complètement inconciliables avec toutes les théories de la science « moderne.

« M'étant convaincu de leur réalité, ce serait de ma part une lâcheté « morale de leur refuser mon témoignage sous le prétexte que mes précé- « dentes publications ont été tournées en ridicule par de nombreux cri- « tiques qui ne savaient absolument rien du sujet et se trouvaient trop « dominés par les préjugés pour voir et juger par eux-mêmes ce qu'il y « avait de vrai ou de faux dans la production des phénomènes.

« Je relate simplement ce qu'il m'a été donné de voir et de constater par « des expériences souvent répétées, (et cependant), je reste en présence de « cette vérité qu'il est contraire à la raison de tenter de découvrir les « causes d'un phénomène inexpliqué » (1).

Après cette déclaration dont la dignité fait connaître l'homme, M. William Crookes conduit le lecteur à travers des phénomènes d'un intérêt toujours croissant et le laisse à la dernière page sous l'impression d'un rêve que celui-ci voit à regret s'effacer et disparaître.

Deux fois dans l'espace d'un demi-siècle, l'occasion s'est tout particulièrement offerte aux savants en France, en raison du bruit soulevé par les phénomènes spirites, d'examiner la question la plus digne de fixer leur attention.

Ils s'y sont refusés. — Attendons la troisième épreuve.

Disons toutefois que la photographie spirite a produit un grand progrès en faveur du mouvement spirite.

Matérialistes, qui niez l'existence de l'être spirituel et vous complaisez dans la croyance au complet évanouissement des facultés intellectuelles comme corollaires de la décomposition du corps, laissez aux natures éprises d'idéal, leur espérance dans un avenir plus consolant.

La doctrine spirite, sans point d'appui selon vous, bien qu'elle soit acceptée par des esprits éminents, ne jette pas le trouble dans la société ; elle

(1) Traduction du texte anglais.

ne porte pas atteinte à la morale, son but étant de fortifier, de relever les âmes courbées par les tristesses de toute la vie, de prêcher la rèsignation et d'annoncer le triomphe.

En s'écroulant, si tout finit avec la vie, notre système ne réserve aucun regret à ceux qui auront ajouté foi à nos promesses, tandis que le vôtre, s'il est s'édifié sur l'erreur, vous expose à en être les premières victimes et à assumer une lourde responsabilité vis-à-vis de ceux que vous aurez entraînés à votre suite.

Si chacune de nos écoles, dégagée de toute pensée de dénomination, d'ambition malsaine, possède le droit absolu de conquérir sa place au sein des sociétés, faut-il encore qu'elles prévoie la portée et les résultats de son enseignement, avant de s'emparer de la raison de l'individu : celui-ci, s'il est amené à se croire la victime de forces aveugles d'où naissent les choquantes inégalités du sort, peut insensiblement entrer en révolte contre l'ordre social, ou avoir la funeste pensée de s'affranchir, par la mort volon taire, de maux, à son point de vue, immérités.

Voici, à l'appui de notre thèse, une lettre trouvée sur un malheureux jeune homme qui a tentée de se suicider, il y a quelquss mois. et que les journaux ont publiés.

Cit gît X...

« Né à ..... en 1868. Père et mère inconnus. Est venu échouer à Paris
« après de nombreuses aventures. La crainte de l'immortalité de l'âme l'a
« fait longtemps retarder sa mort ; il regrette seulement sa maîtresse et
« une autre personne qu'il respecte trop pour la nommer.

« Ne le portez pas à la morgue. Brûlez-le ou enterrez-le au plus vite.
« Amen ».

Cette lettre dénote une nature réfléchie et laisse deviner la lutte morale qu'a dû subir celui qui l'a écrite avant de mettre son projet à exécution.

Avec le spiritisme rien de pareil à redouter. Chacun, avant de devenir un de ses adeptes, s'est trouvé en présence de faits que sa raison n'a pu nier. Sa foi née en dehors de toute influence étrangère, émane de son for intérieur. Aussi y reste-il profondément attaché.

Parmi ceux qui se désintéressent de la question spirite, quelques-uns ne peuvent se résoudre à l'examiner ; il y aurait de leur part une condescendance à laquelle ils ne sauraient souscrire.

D'autres lui refusent de parti pris tout crédit, le mot spiritisme signifiant à leurs yeux duperie ; enfin un grand nombre de personnes n'éprouvent aucun besoin d'y prêter la moindre attention.

Aux uns et aux autres nous dirons soit ! ne venez pas à nous ; et, nous adressant aux adversaires déclarés du spiritisme nous ajouterons : Vous qui

condamnez ce que vous ne connaissez pas, loyalement renfermez-vous dans le seul rôle qui vous convient, observez une neutralité expectante tant que vous n'aurez pas étudié la grande question qui nous divise.

Le spiritisme, en poursuivant la recherche des causes finales, a répondu au plus impérieux besoin de l'âme.

La base fondamentale de son enseignement repose sur la survivance de l'être immatériel et sa progression continue par ses incarnations successives.

L'esprit ne peut en effet, acquérir la perfection, encore que relative, au cours d'une unique existence, très courte, souvent interrompue et toujours accomplie dans des conditions de lutte dissemblables et des chances inégales de succès.

De là une longue série d'existences qui le conduisent graduellement au plus parfait état d'avancement de notre humanité.

Le temps étant illimité, par ses chutes, l'esprit ne fait que retarder son évolution progressive sans que la route lui soit à jamais barrée.

Dieu, dans sa prévoyante sollicitude, ne nous a pas d'ailleurs abandonnés à nos seules forces ; il a placé près de nous un mentor, compagnon invisible de notre vie ; sa voix est l'écho de celle qui parle en nous. Notre mentor est le témoin de nos actions, il lit dans notre pensée.

Ayant connu les défaillances, les murmures, s'étant élevé par la dou leur il est toute indulgence ; mis dans le secret de notre nouvelle épreuve, il nous prend au berceau, veille sur nous et nous conduit à travers les évènements de la vie. Son action morale consiste à faire naître en nous, dans les heures d'affliction la résignation et l'appaisement de l'âme.

L'union entre le guide et le protégé est complète aussi longtemps que celui-ci s'enveloppe d'une atmosphére morale conforme à celle de son guide. Ce n'est qu'à la suite d'erreurs souvent répétées qu'un malheureux égaré repousse par ses fluides viciés l'action bienfaisante de son protecteur et se trouve livré à lui-même. Les liens se détendent et finissent par s'anéantir complètement si le repentir, les regrets et le retour au bien ne le ramène pas à la tutelle qu'il a désertée.

Le corps par sa sensibilité est constamment tenu en éveil contre la souffrance physique ; de même l'esprit perçoit plus ou moins fortement selon le développement moral de l'individu les troubles de la conscience.

En vertu de son libre arbitre il s'égare ou reste ferme et les nombreuses occasions qu'il rencontre de faiblir ou de résister constituent les épreuves en face desquelles Dieu l'a placé.

Lorsque la matière est plus forte que l'esprit la conscience cesse insensiblement de se faire entendre ; elle s'endort, jusqu'à la cessation de la vie ou

pour parler plus exactement jusqu'à la rupture de l'association du principe spirituel et de la matière.

Au réveil l'esprit revoit l'étape qu'il vient de parcourir.

Par une logique inflexible nous appartenons donc tous au passé par la part que nous y avons prise au cours de nos existences antérieures; il s'en suit que lorsque nous portons un jugement sur les générations qui nous ont précédés, nous nous jugeons nous-mêmes.

Loi pleine d'harmonie que révèle le spiritisme,

Ecoutons les grands penseurs dont nous avons cité les noms au commencement de ces pages.

Auguste Vacquerie, prenant l'origine de l'être au moment de son apparition sur la terre, proteste contre la souffrance infligée à l'enfant à peine né.

« Bien — Mais l'enfant qui pleure en sortant de sa mère,
« N'ayant rien fait encor, quel mal a-t-il pu faire!

Et Victor Hugo de lui répondre.

« Non, l'enfant ne naît pas sur la terre ! ses pleurs sont la punition de ce « qu'il fit ailleurs.»

En parcourant l'histoire de l'humanité nous en rapportons cette vérité que tous ceux qui ont accepté de lutter pour le progrès ont souffert pour l'idée à laquelle ils se sont dévoués. Et combien ont marqué de leur sang la trace de leur passage.

Définissant le rôle des esprits supérieurs qui se dévouent pour l'humanité.

Victor Hugo dit encore :

« ... Jésus est plus que pur ! Parfois,
« Parmi les condamnés qu'emprisonne la terre,
« Il arrive du ciel un vivant volontaire.
« Un archange parfois, dans les hauts paradis,
« Se sent pris de pitié pour ses frères maudits
« Et, dans cet ouragan hideux qui nous ravage,
« Comme le généreux nageur qui du rivage
« Voyant des naufragés que le flot va couvrir,
« Un plongeur de l'azur jusqu'au fond de notre ombre
« Se jette pour sauver l'humanité qui sombre !
« Prométhée et Socrate et Jeanne sont des Christs.
« Ils quittèrent les élus pour venir aux proscrits;
« Ils veulent nous aider dans le flot qui nous brise;
« Ils ont soif de souffrir! »

Poète, dira-t-on peut-être?

Oui, poète touché de la palme divine.

Depuis que le monde existe, Dieu n'a pas cessé d'envoyer des sages parmi

nous; lorsqu'ils s'incarnent, ils apportent sa pensée revêtue de la forme qui convient à leur époque.

Le progrès par la souffrance apparaît alors comme étant la destinée des humanités naissantes que les vaines lamentations sans la lutte sont impuissantes à modifier.

« Telle est la loi : la loi du devoir, du calvaire
« Qui sourit aux vaillants avec son front sévère. » (Victor Hugo).

Envisagé sous ce jour, l'effort de l'esprit en vue de sa propre amélioration prend le caractère d'une initiation au rôle que l'avenir réserve à l'être devenu fort.

Bientôt, à l'admiration qu'éveillent en lui tant de dévouements, tant de sacrifices à la cause du progrès, viennent se joindre les secrètes tristesses de son effacement.

Généreuses aspirations qui ressentent l'esprit sur son concours à l'œuvre divine.

Mais avant qu'un rôle quelconque lui soit confié, à combien d'épreuves préparatoires n'est-il pas soumis?

Quelles garanties ne doit-il pas donner de ses forces pour fixer, parmi de nombreuses compétitions, le choix des interprètes de la volonté de Dieu?

Possédant une perception mesurée à son élévation morale, les difficultés de la tâche lui sont révélées par déduction et, lorsqu'il est désigné, il fait le pacte de ne pas déserter son poste; il s'abandonne sans réserve à sa nouvelle destinée. — L'oubli du passé se fait et, revêtu de la virginité du nouveau né, il reprend place dans le milieu qui lui a paru le mieux répondre au but à atteindre.

Bien qu'il puisse en coûter à notre orgueil, il suffit de jeter les yeux autour de soi pour constater les imperfections humaines et reconnaître que notre monde est encore dans la période d'enfantement moral.

Qu'a produit l'enseignement de Jésus depuis dix-neuf siècles qu'il se transmet d'âge en âge? Des sociétés encore réfractaires au grand principe de solidarité et dominées par le plus hideux égoïsme.

Cependant, messager de Dieu, Jésus n'était pas venu pour apporter de stériles paroles d'amour et de charité.

Il avait semé l'idée et il appartenait à ceux qui allaient parler en son nom, de lui faire donner tous ses fruits.

Mais, loin de se pénétrer de la grandeur de leur sacerdoce, d'être des pacificateurs dans la belle acception du mot, ils ont préféré jouer un rôle politique et transformer leur chaire en tribune.

A Jésus disant : « Mon royaume n'est pas de ce monde » ils ont répondu par une soif immodérée de domination et d'asservissement des consciences.

Un tel spectacle ne pouvait que ralentir la foi, semer la défiance parmi les êtres pensants et arrêter le développement de la charité.

Il serait injuste de dire que tous les privilégiés de la fortune sont fermés aux généreux élans du cœur, que tous sont insensibles à la misère. L'action bienfaisante de quelques-uns s'exerce large et grande et les fondations charitables qu'ils laissent derrière eux attestent le bien qu'ils ont dû faire de leur vivant et leur préoccupation du sort des malheureux.

Ils sont l'image des oasis perdues au milieu des déserts.

Mais, en dehors de ces rares bienfaiteurs, le rôle humanitaire des riches est nul.

En même temps que s'accroît leur fortune, leur cœur se mure dans un plus froid égoïsme.

La pensée de payer à la souffrance une prime prélevée sur leur abondance, pour jouir en paix de leur bien-être, ne leur vient même pas à l'esprit.

Bien mieux, ce bien-être ils n'hésitent pas à l'augmenter, dussent-ils surcharger la souffrance Ce sont ces heureux jamais rassasiés qui pèsent leur pain aux affamés.

Bien que déchargés des labeurs pénibles ils ignorent le malaise intérieur que devraieut leur inspirer les efforts dépensés chaque jour, les épuisements et les existences fatalement sacrifiées pour leur assurer l'existence d'une vie facile.

Riches endormez-vous sans jeter un regard de compassion autour de vous.

Endormez-vous ! Le réveil viendra et vous reconnaîtrez, par une plus saine notion de vos devoirs méconnus, qu'il vous avait été donné d'être, dans la mesure de vos forces, les redresseurs des inégalités du sort, comme les cours d'eau débordants vont par leur trop-plein porter la fertilité dans les plaines desséchées.

La solidarité fraternelle est la plus belle conquête vers laquelle doit tendre l'humanité. — Dans l'état actuel de la société, elle n'est encore que l'idéal de quelques-uns, et combien lointain, son avènement ne pouvant être que le résultat d'un consentement volontaire.

Il en est autrement de la protection que la loi doit à tout individu victime d'un abus de pouvoir.

Cependant, nos institutions sont encore si opposées, dans la pratique, à l'esprit de justice, que le faible est repoussé, traqué même, s'il ose invoquer la protectien des gardiens du patrimoine commun — la loi.

Il est admis qu'il vaut mieux absoudre dix coupables que de condamner un innocent.

Cette morale n'a pas cours dans les sphères officielles.

On y condamne dix innocents pour sauver un coupable redouté, ou occupant une situation en vue.

Par une ironie impitoyable, la solidarité dans ce cas s'impose.

Et tous les dénis de justice, dont nous ne voyons que trop d'exemples, ne laisseraient pas de trace ; ils bénéficieraient d'une prescription absolue ? Erreur ! La justice divine ne perd pas ses droits. A l'heure fatale, les puissants d'un jour rendent leurs comptes comme les plus humbles.

Lorsque nous quittons ce monde, nous emportons le bilan de notre vie, le bien et le mal et il nous faut en faire la lecture à haute voix devant les juges investis par Dieu du droit d'entendre notre examen de conscience.

L'existence, pour beaucoup d'entre nous, est une nuit si noire que nous ne pouvons pas tous résister à la tentation de déserter le combat. La lutte pour la vie, les souffrances, aussi bien morales que physiques, terrassent les plus forts et quelques-uns courent au devant de la mort dans l'espoir d'y trouver le repos.

Le suicide auquel l'être à bout de forces a recours comme étant la délivrance suprême, est un acte que la société hésite à blâmer ; il n'est même pas rare d'entendre dans les rangs des défenseurs nés de toutes les infortunes, des voix légitimer cet acte de désespoir et en rendre hautement responsable notre organisation sociale, lorsqu'il est provoqué par la misère.

L'Eglise, seule reste sourde à la pitié. Elle ferme ses portes et refuse ses prières au désespéré, coupable souvent d'un moment d'affolement, et bien qu'elle parle au nom de l'Etre suprême bon et miséricordieux, elle repousse cette âme errante en proie aux remords.

Est-ce bien en effet la délivrance qui attend le malheureux démissionnaire de la vie !

Hélas non ! il ignorait qu'un contrat librement consenti par lui, le contraignait à ne pas s'échapper avant l'heure.

L'esprit, à peine ses liens charnels sont-ils brisés, se retrouve en présence d'un abîme nouveau, plus sombre que celui auquel il a voulu se soustraire ! la plus cruelle déception l'attendait et si par un effort de sa volonté il lui était donné de reprendre possession de son corps, avec quelle effusion de joie n'y reviendrait-il pas.

Le mal est fait, non pas irréparable, la bonté de Dieu rayonnant partout ; mais il laisse l'esprit dans un état de repentir empreint des pensées les plus noires.

Vous que passionne l'amour de vos semblables, vous dont la voix peut aller jusqu'à eux, combattez de toutes vos forces la pensée du suicide ; combattez-la sans relâche et vous aurez autant mérité de l'humanité que par vos généreux plaidoyers en faveur des déshérités.



Les spirites connaissent les angoisses des suicidés, car c'est près d'eux, dans leurs réunions qu'ils viennent implorer leurs prières.

Le besoin de confesser la culpabilité de leur désertion est celui qu'ils ressentent avec le plus de force; ce besoin devient si impérieux qu'ils considèrent comme une grâce d'être amenés par d'autres esprits dans un groupe spirite pour faire entendre, au monde qu'ils ont fui, leur acte de contrition.

Ce sentiment — la survivance de l'esprit étant admise — ne peut pas être mis en doute lorsqu'on voit des criminels torturés par les remords, se livrer d'eux-mêmes à la justice pour ramener un peu de calme dans leur conscience.

L'incarnation, avec toutes ses douleurs, est une épreuve acceptée par l'esprit; il ne lui est pas permis de la briser.

Qui le dit l'affirme, le répète avec des sanglots? Les esprits eux-mêmes.

Une suicidée, nous a donné par la transmission de la pensée la dictée suivante :

« L'apaisement m'est revenu après les longs gémissements qui ont suivi « l'acte dont je me suis rendue coupable aux yeux de Dieu.

« Je voudrais que ma voix se fit entendre pour arrêter les malheureux « qui croient trouver le calme ou l'oubli complet en se jetant dans l'inconnu de la mort.

« Après avoir vainement lutté pour surmonter mes souffrances morales « dues à l'abandon où je me suis trouvée, après avoir sacrifié ma jeunesse « à celui qui m'avait prise pour le suivre dans la vie, je résolus, comme « tant d'autres, de faire cesser mes angoisses en précipitant le moment de « la délivrance.

« Comment pourrais-je peindre mon erreur et les déceptions qui m'atten- « daient après avoir accompli mon acte insensé?

« J'avais tant souffert que la pensée ne pouvait pas me venir que j'allais « me trouver en proie à des sentiments d'amertume autrement cuisants « que ceux dont je voulais m'affranchir.

« Oh! les longues heures d'affaissement qu'il m'a fallu subir avant de « reprendre possession de moi-même et de sortir de mon état de trouble.

« Quelles que puissent être les afflictions humaines, elles ne sont pas « comparables à celles que nous endurons en rentrant dans le monde où « nous retournons tous, si nous avons voulu mettre un terme, avant l'heure, à « notre vie fut-elle la plus misérable.

« Le suicide n'est pas une fin, c'est l'entrée dans une condition nouvelle, « aggravée par tout ce que l'âme ressent de plus douloureux.

« Hélas, l'humanité ne soupçonne pas la portée de l'affranchissement

« par la mort volontaire de ses maux terrestres ; elle s'avance dans l'obscu-
« rité qui l'entoure, sans vouloir approfondir la raison d'être de ce que Dieu
« exige d'elle pour son avancement.

« Moi-même, j'étais dans l'ignorance de ce qui m'attendait à la sortie de
« la vie, en substituant ma volonté à celle devant laquelle nous devons nous
« incliner.

« Je l'ai compris après m'être jetée dans le grand inconnu et après avoir
« mesuré toute l'étendue de ma faute. »

18 novembre 1894.

Un mot encore à votre adresse, vous qui plaidez la cause des faibles et des souffrants. Dans vos luttes quels adversaires trouvez-vous devant vous?

Ces adversaires sont d'une part, l'égoïsme des riches et d'autre part la défiance aveugle que professent les hommes au pouvoir en se refusant à examiner autrement que par de vaines déclamations les questions sociales.

L'égoïsme, vous l'amenez de force en face des haines qu'engendrent les misères qui sont en grande partie son œuvre et vous lui en faites sentir tout le poids.

Et, au nom des droits de l'humanité, droits supérieurs aux textes écrits, vous vous efforcez d'arracher aux détenteurs du pouvoir les réformes que vous jugez équitables.

Cependant, vous aussi vous êtes une force par la parole et l'écrit, et nous sommes, nous spirites qui parlons au nom de vérités méconnues, traités par vous, comme vous l'êtes vous mêmes par ceux qui représentent la puissante organisation de la richesse ou qui possèdent la souveraineté du pouvoir.

Malgré le dédain que vous professez à l'égard de leurs idées philosophiques, les spirites sont de cœur avec vous ; ils s'associent à votre œuvre lorsque vous dénoncez les iniquités si pesantes aux faibles ; ils ne se séparent que des exaltés dont les paroles de revanche brutale excitent les plus mauvaises passions et trompent toujours les classes ignorantes et impatientes.

Les actes de révolte prennent un caractère de justice nationale, lorsqu'ils arment la main des défenseurs de tout un peuple contre la loi violée par un abus de la force. C'est l'héroïsme en face du crime.

Il n'en est pas de même quand le fanatisme s'insurge contre la société et se fait criminel sous le prétexte de lui faire expier les torts qu'il lui impute.

Daus ce cas, il n'appartient à personne d'usurper la fonction de justicier.

L'idée ne peut pas triompher par des moyens tachés de sang, impuissants d'ailleurs devant la réprobation générale.

Il serait à souhaiter que les violents connaissent les paroles que l'un des

leurs nous a fait entendre quelques jours après avoir payé de sa tête, le crime dont il s'était rendu coupable envers la société.

Ses paroles, nous les reproduisons telles qu'il les a confiées à notre pensée.

« Ce qui m'attendait à mon départ de votre monde a été pour moi un « réveil auquel j'étais loin de penser.

« Oui, je vis; la mort du corps m'a laissé toutes mes pensées et me voilà « transporté dans un monde que je ne soupçonnais pas.

« Le choc a été terrible, mais il a duré peu de temps, puisque quelques « jours à peine se sont écoulés depuis la peine que j'ai encourue et subie, « et qu'il m'est possible de me reconnaître, de réunir tous mes souvenirs et « d'accomplir dans un recueillement de quelques heures, un retour sur « moi-même et de sonder l'étendue de mon erreur.

« Vous qui recueillez mes pensées, qui étiez tout prêt à les recevoir ne « me blâmez pas.

« Ai-je eu comme vous, le bonheur de la révélation de notre existence sur « la terre, et m'a-t-il été donné d'en comprendre la portée?

« Non, rien que la haine de la société au milieu de laquelle j'ai vécu, n'est « venu troubler mon esprit avant d'armer ma main criminelle.

« Ai-je eu le loisir d'étudier la loi qui préside au progrès et en assure le « triomphe en s'en remettant à celui qui dirige tout?

« Connaissais-je le redressement des erreurs par une application si juste « d'une loi à laquelle nul ne peut se dérober, en subissant à son tour les « souffrances que son devoir était d'alléger.

« Rien de tout cela n'est jamais entré dans mon cerveau.

« Limitant notre action à la vie terrestre je ne pouvais avoir la moindre « idée de cette divine justice aussi prévoyante que parfaite.

« Je sens maintenant qu'il fallait que celle des hommes suivit son cours « pour apparaître ici comme ayant, en partie, payé la dette contractée.

« Le nom de celui qui gouverne les mondes, et que je n'ose prononcer, « n'était à mes yeux qu'une superfétation et je n'ai jamais cherché à le « connaître et à l'approfondir.

« J'étais un insensé excusable par son ignorance. Combien j'aurais été « fort, si la révélation de notre rôle avait pu me pénétrer. J'étais né pour « la lutte et c'est pour le bon combat que j'aurais pris place dans le rang de « nos frères pour vous apporter mon concours.

« Hélas, j'ai suivi une voie toute différente qui est sans issue et va à « l'encontre de la volonté divine lorsqu'elle conduit à la vengeance brutale.

« Que ne me suis-je inspiré de l'exemple de celui qui est venu apporter à

« l'humanité des paroles de paix et d'amour, tout en dévoilant les turpi-
« tudes des mauvais riches et des accapareurs de consciences.

« J'ai été un inconscient guidé par des sentiments généreux mais que
« réprouve la divine justice de notre père.

« Que de joies pour les vôtres qui comprennent leurs devoirs, tout en
« conservant au fond du cœur cet amour fraternel qui en fait de véritables
« amis.

« Merci de m'avoir accueilli comme un malheureux naufragé qui a sombré,
« mais que la mer rejette sain et sauf sur le rivage.

« Merci du bien moral que j'emporte de mon acte de contrition qui s'élève
« plein de foi vers Dieu.

11 février 1894. Auguste Vaillant (1).

Tous nos écarts ne relèvent pas de la justice des hommes.

Il arrive souvent que le devoir nous place entre notre conscience et nos convoitises, et le nombre est grand de ceux qui méconnaissent leurs obligations morales les plus dignes d'être respectées et s'en affranchissent sans souci de l'avenir.

Pendant leur existence ils n'ont pas encouru les sévérités de la loi, la société ne s'est pas détournée d'eux, pourquoi se seraient-ils montrés vis-à-vis d'eux-mêmes plus sévères que la société et la loi?

Ils ont traversé la vie sans se préoccuper d'un fait lointain déjà, oublié presque et absous par la coupable indifférence du législateur.

Ils ont vécu dans une parfaite tranquillité d'âme jusqu'au retour dans le monde où nous trouvons derrière nous, dans son plein jour, l'étape dernière, comme on revoit par la pensée en revenant chez soi après une longue absence les évènements auxquels on a été mêlé.

Quelle faute ont commise ces inconscients?

Ils portent devant Dieu la responsabilité de l'abandon de l'enfant, né de leur chair, qu'ils ont laissé à la charge de la mère impuissante souvent à se réclamer de la loi, tandis qu'ils faisaient eux, de nouveaux projets d'avenir.

Après l'épreuve chacun est remis à sa place. Elle, qui peut-être s'est cachée du monde, mais que l'amour maternel a soutenue, a fait forte et courageuse, elle apparaît dans le rayonnement du devoir accompli.

Lui, abîmé dans ses remords, misérable, il attend dans l'isolement qu'un rayon de la miséricorde divine le pénètre et lui fasse entrevoir l'heure de la réparation.

(1) Après sa condamnation, un homme de bien, M. F..., parla à Vaillant du problème de nos destinées résolu par la philosophie spirite. Vaillant put comprendre et mourir en paix. M. Julien Bouchot, qui habite à Wortking (Angleterre), ignore ce détail.

D'autres ont eu à choisir entre la ruine matérielle et la ruine morale.

Si, recourant à des subterfuges ils ont préféré sacrifier l'honneur à l'argent, leur défaillance appelle un redressement inévitable.

Les cas de conscience que chacun de nous rencontre affectent toutes les formes. Ce sont autant d'épreuves semées sous nos pas, que nous devons nous efforcer de franchir sans déchirure, notre avancement étant en raison des victoires remportées sur nous-mêmes.

Croire que l'on possède, par la révélation spirite, une puissance capable de modifier avec avantage les conditions matérielles de la vie, est un écueil que les nouveaux initiés ne peuvent pas toujours éviter.

Le nouvel adepte ne doit pas se faire d'illusion à cet égard, ni perdre de vue que le spiritisme ne peut lui apporter que des satisfactions morales, sous peine de s'exposer aux plus amères déceptions.

Il est rare que les spirites dans leur enthousiasme de la première heure ne soient pas sujets à des erreurs qu'une plus grande expérience leur épargne par la suite.

Il existe des médiums dont la faculté professionnelle consiste à fournir des renseignements sur des questions d'intérêt privé.

Nous ne pensons pas qu'il faille les encourager. Si les faits ennoncés par eux se sont vérifiés parfois, combien de spirites trop confiants ou se croyant l'objet d'une faveur spéciale, ont été victimes de leur crédulité, en acceptant ce que leur avait prédit la table parlante; combien d'intelligences, fortes jusque là ont été attirées, tyranisées par des prédictions où l'ignorance et le grotesque se donnaient carrière !

Il s'est publié récemment, en Angleterre, un ouvrage sur le « spiritualisme » qui a fait sensation.

« There is no death » — La mort n'existe pas. —

Nous en extrayons les lignes suivantes :

« Il y a longtemps déjà que j'éprouve le désir de publier le récit des « expériences merveilleuses auxquelles il ma été donné d'assister au cours « de mes recherches sur le spiritualisme.

« Je décris ce que j'ai vu de mes propres yeux et je répète les paroles que « j'ai entendues de mes propres oreilles, laissant à mes lecteurs le soin d'en « tirer la déduction qu'il leur plaira. Je n'ai pas l'ambition d'établir une « théorie ou de promulguer une doctrine, ce que je désire par dessus tout « c'est de ne provoquer aucune polémique (1). »

Après cet exorde le lecteur voit défiler les phénomènes les plus étranges qu'on puisse imaginer.

(1) Traduit de l'Anglais.

L'auteur de « There is no death » Mrs Marryat, une dame très répandue dans le monde des lettres, préconise le spiritisme comme pouvant, par ses révélations, aplanir les difficultés de la vie; elle en donne de nombreux exemples.

Nous ne nous élevons pas systématiquement contre la possibilité de la révélation venue d'outre-tombe dans le domaine des évènements terrestres, ce que nous n'acceptons pas c'est la provocation dangereuse et décevante dans l'attente d'un remède à nos maux.

Qui sait d'ailleurs si le spiritisme ne comporte pas dans ses manifestations le caractère propre aux goûts, aux tendances et au tempérament d'une nation.

Après les premiers tâtonnements, les spirites en France se sont surtout attachés aux joies morales de la doctrine, leur esprit y trouve de vastes sujets d'étude et leur âme un sanctuaire fermé aux déceptions. De plus, ils n'oublient pas que c'est sur leur sol que s'est édifiée la nouvelle philosophie.

Le Spiritisme quels que soient les efforts de ces détracteurs s'avance à la conquête de l'humanité. — Ses contingents vont se grossir chaque jour des attardés d'hier, revenus du monde de lumière pour s'enrôler sous sa bannière.

Le siècle prochain, enfin en possession de la vérité, s'étonnera des longues résistances du clergé, de ses efforts persistants pour empêcher la créature de comprendre celui de qui elle émane.

Il s'étonnera également que les hommes de science se soient contentés d'interroger la matière, sans jamais consentir à découvrir le ressort caché auquel elle obéit (1).

---

(1) Cette étude est aussi imprimée en brochures in-8, sur beau papier, à 0 fr. 30 centimes; 10 brochures pour 2 fr. 50, afin de la bien répandre.



L'ORIGINE DE L'HOMME

Voir la *Revue* du 1er janvier 1895.

En parlant des deux éléments microscopiques, la cellule — élément masculin, et la cellule — élément féminin, nous avons dit, avec les paroles du Dr Gibier, qu'elles se rencontrent et l'homme est engendré.

Nous ne pensons pas suivre, pas à pas, la marche évolutive du fœtus, mais nous nous bornerons à dire que la matière ovulaire se développa sous l'influence de la vibration pleine de vie et d'énergie, et qu'il naquit de la substance nerveuse la plus pure, et que l'énergie s'intégra enfin sous la forme de l'être humain.

L'homme, tel qu'il se présente, suppose une organisation, un assemblage de ce qu'on peut appeler des *instruments*, combinés et unis les uns aux autres par des liens plus ou moins intimes, plus ou moins nécessaires, et appropriés pour concourir au moyen de leur action organisée, au soutien, au développement et à la reproduction de l'individu.

Nous avons démontré que tout ce qui existe dans la nature est doué d'une vie qui lui est propre, comme on l'a vu de l'atome à la cellule. Mais, en arrivant à la matière organique nous dirons avec Goethe : « Plus un être est imparfait, plus ses parties constituantes sont en analogie entre elles, et sont semblables au tout ; plus l'être est parfait, plus ses parties sont dissemblables entre elles ; plus analogues sont les parties entre elles, moins elles sout subordonnées entre elles. »

La subordination entre les parties donne donc la mesure de la perfection dans l'organisation.

Le perfectionnement s'atteint à travers des métamorphoses multiples et de nombreuses évolutions, depuis les êtres inférieurs jusqu'aux êtres supérieurs ; ce perfectionnement manifeste la nature de tous les degrés de l'organisation, et parvient jusqu'à l'homme qui les embrasse tous.

Bien que l'homme paraisse l'être le plus élevé que nous puissions voir,

on ne peut s'abstenir d'observer en lui une relation très marquée avec d'autres êtres, et même avec ceux dont l'organisation est la plus imparfaite.

Telle est la cause pour laquelle les parties de son corps ne sont pas animées de la même énergie; il devient évident qu'en lui il y a également des différences graduelles, et même, les degrés divers des couleurs que la nature a établie entre les différentes espèces d'êtres, puisque, dans son corps, se trouvent tous les genres d'activité que la nature a réunis dans les autres règnes.

Quelques activités, qui composent l'organisme humain, sont douées d'une sensibilité exquise, tandis que d'autres le sont moins. Cette sensibilité décroît peu à peu jusqu'à s'annihiler presqu'entièrement dans plusieurs autres dont les fonctions ressemblent mieux à celles des végétaux. Exemple: les cheveux ne sont qu'une sorte de végétation très peu douée de sensibilité.

Sans doute, toutes ces parties, si nombreuses et si différentes, trouvent leur origine dans le tissu embryonnaire; les éléments anatomiques qui en constituent l'économie dans la plénitude de son développement, ne sont que des cellules primitives identiques.

Ces cellules, se groupent en vertu du principe universel d'association qui gouverne la nature; de leur union, résulte immédiatement la division du travail. Ces cellules embryonnaires, sans différences entre elles, adoptent une morphologie distincte, et chacune d'elles se trace son fonctionnement particulier, jusqu'à constituer les différents organes et les mettre en relation réciproque; c'est ainsi qu'elles forment l'individualité humaine.

Quelle intelligence régit donc le travail de chaque cellule, pour lui faire acquérir la morphologie précise et constituer l'organe ou le système voulu, avec son fonctionnement ? Est-ce la loi d'hérédité? Mais qui a établi cette loi ? Il n'y a pas de loi sans législateur intelligent qui la conçoive et veille à son exécution.

Au-dessous de la loi d'hérédité, il y a surtout la *loi du progrès*, en vertu de laquelle s'efface l'empreinte que la cellule mère avait imprimée dans la cellule fille, pour engendrer des organismes toujours plus perfectionnés.

Le groupement cellulaire, qui ne peut se réaliser au hasard (car il n'y a pas de hasard dans la nature), est produit par la *loi d'attraction* qui gouverne l'univers. Cette loi si sagement équilibrée, est semblable à celle qui fait graviter les étoiles autour de l'astre central avec une précision mathématique ; elle produit la force de cohésion qui unit les molécules dans les cristallisations chimiques et les fait s'agglomérer en se nourrisant, en se développant, en se reproduisaut *sous l'actiond'une intelligenec qui les dirige*,

sans jamais les abandonner aux causes éventuelles et variables qui les entourent.

Dans la vie de la cellule, on observe des facultés et des forces inhérentes qui constituent son individualité. En vertu de cette individualité elle choisit, entre les substances environnantes, celles qui lui conviennent ; grâce à la force assimilatrice, elle transforme en substance propre la matière choisie, et peut la placer en un point opportun, pour obtenir sa croissance et l'arranger d'une manière toute relative à son type cellulaire. Par cette individualité, elle possède la force génératrice pour engendrer d'autres cellules douées de facultés identiques aux siennes ; elle peut épuiser ces facultés et se désagréger en se mêlant à la matière, pour y continuer sa transformation et son évolution incessante.

La vie de la cellule traverse donc les mêmes phases dans la vie humaine ; indiscutablement dans la cellule, il existe une *force intelligente* et *vitale* qui la fait se développer, se reproduire et s'associer selon la forme voulue, par la loi que la cause des causes sut instituer.

Il est aussi indiscutable, que ce procédé s'est déjà réalisé dans l'atome, lequel, dirais-je est presque l'être initial, qui donne ses facultés à la cellule qu'il compose en se groupant, et devenue déjà molécule en vertu des forces d'association et de cohésion.

Si la cellule *sent*, comme on ne peut en douter, puisque sans la sensibilité elle ne pourrait exécuter aucune de ses actions, on ne peut, d'aucune manière, lui refuser rationnellement une conscience et une intelligence, lesquelles sont en relation avec le perfectionnement, avec le progrès que l'individu a fait acquérir à l'organisme dont il se sert ; mais cette cellule ne cesse pas d'être une intelligence et une conscience ; elle commence à se manifester avec ce qu'on appelle « l'irritabilité organique ».

Dans le travail pour la fabrication et l'entretien du corps humain, on rencontre ce phénomène étrange : Si les *ouvriers-cellules*, chargés du travail, reçoivent les matériaux qui leur sont nécessaires, ils travaillent automatiquement pour leur propre compte, sans que la volonté prenne aucune part à la construction de l'œuvre.

Haeckel se fondant sur ce phénomène, *a attribué une âme à la cellule*.

De tout ce dont nous avons parlé jusqu'ici, il résulte que le perfectionnement est atteint par tous les êtres qui existent dans l'univers, moyennant l'évolution ; que les phénomènes d'absorption, de transformation et d'intégration, qui incessamment se répètent pour l'évolution de ces mêmes êtres jusqu'à l'infini, sont les seuls qui déterminent leur existence et leur mode d'être ; que la *force de cohésion* qui unit les molécules de la pierre va devenir une *force psychique* ; et tous ces phénomènes constituent la preuve la

plus éclatante que, dans l'atome, aussi bien que dans la molécule, et dans la cellule, existe une *force intelligente.*

*
* *

La force vitale humaine, (la même que celle qui donne origine à toutes les formes des êtres qui constituent la nature) est la résultante de la combinaison et de la transformation de l'état radiant en d'autres états *de la matière*, dirigée par l'intelligence.

C'est un nombre de vibrations, de condensations, de transformations, d'expansions, exactement comme le procédé par lequel se produit la lumière, le son, la chaleur, ou les autres combinaisons chimiques. Mais ici nous rencontrons un autre facteur qu'on ne trouve jamais dans les réactions chimiques, ni dans les phénomènes physiques.

Du fonctionnement de la vie organique, il résulte, en premier lieu, ce que les biologistes appellent *l'irritabilité.* Cette faculté qu'on reconnaît dans les organismes les plus rudimentaires, se perfectionne et se partage en d'autres facultés, jusqu'à ce qu'on la puisse voir dans l'être humain avec tous les attributs de la raison et de la conscience.

Dans la succession de ces phénomènes on rencontre toujours le même résultat invariable : la progression constante des êtres et le fait spécial que, à mesure qu'ils s'élèvent, ils accumulent et assument dans leur organisme, non seulement la force vitale des êtres inférieurs, mais aussi toutes leurs fonctions qui en engendrent d'autres, de nouvelles, lesquelles sont toujours en relations avec celles existantes, et d'autres formes encore, qui sans doute présentent une ressemblance marquée avec les formes et les fonctions premières.

C'est pour cela que dans le corps humain, se trouve la synthèse du règne animal, toujours en harmonie parfaite avec la multitude des activités vitales qui se manifestent séparément dans les animaux inférieurs.

Nous avons ainsi reconnu que la vie, à son origine, est simplement la combinaison de l'état radiant avec les autres états de la matière qui constituent le corps humain, dans une proportion plus grande que dans les autres états de la nature

*
* *

Au-dessus du quatrième état de la matière, l'état radiant, découvert par William Crookes, existe donc un autre état bien plus parfait, qui sera le cinquième... le dixième ?... on ne peut le préciser, mais que, pour nous entendre, on pourrait nommer, avec le Dr Fernander-Ballestreros, l'*état bio-radiant*, puisqu'il prend son origine dans l'action de l'état radiant sur les autres états de la matière dans l'engendrement des êtres organiques ; au fond c'est la même entité que le Dr Gibier appelle *âme*, que le Dr Barety

nomme *force néurique radiante.* Cet état plus parfait constitue ce *quelque chose* d'abstrait que personne n'a pu encore déterminer, mais qu'on a appelé *force vitale*, *force psychique*, *médiateur plastique*, *force nerveuse*, *force animique*, *périsprit*, etc., pour l'appliquer rationnellement au bien de l'humanité.

M. Henri Delaage, dans *L'Eternité dévoilée*, en parlant de cette substance, de cette force qu'il appelle *esprit de vie*, s'exprime ainsi (1).

« Les Hiérophantes appelaient cet élément de l'homme, *esprit de lumière* ; les Mages, *feu vivant* ; les Grecs, *manes* ; les Pythagoriciens, *âme du monde* ; les Latins, *spiritus* ; les Platoniciens, *médiateur plastique* ; les Pères de l'Eglise primitive, *esprit* ; les Philosophes hermétiques, *mercure vivant* ; les Alchimistes du moyen-âge, *nausée* ; et nous autres, enfin, *esprit de lumière et de vie*.

« L'une des propriétés les plus notables de l'*esprit de vie*, c'est sa *puissance génératrice*. On a reconnu en lui cette incontestable propriété, les philosophes hermétiques lui donnnèrent le nom de *feu générateur*.

« Dès lors que l'*esprit générateur*, en vertu de son activité éternelle, a formé tous les organes de l'homme qu'il a révisés avec son essence vivifiante, dès lors il s'agite, et son impatiente activité se sent avide d'expansion et de mouvement extérieur : il se transforme en force attractive et prend le nom de *charme*, celui des sorciers du moyen-âge ».

Cette *force* dirige toutes les fonctions, en vertu de la loi d'association et de perfectionnement progressif; bien que dans les organismes rudimentaires elle se borne aux fonctions nutritives, elle se manifeste néanmoins en mouvements coordonnés dans les autres organismes, jusqu'à constituer toutes les sensations qui dans les différentes espèces, déterminent la nature et la qualité des appétits, des mœurs, des instincts, des passions, des actions intellectuelles et des autres attributs qui les distinguent, tout en conservant toujours l'empreinte caractéristique de la force originaire.

* * *

Le progrès de tous les êtres qui peuplent l'univers entier, se vérifie avec une lente et insensible gradation ; en atteignant le règne zoologique,on voit qu'au-dessus de l'animal le plus parfait est placé l'homme, le plus imparfait, qui cependant conserve la marque de son origine. Cette même gradation se conserve durant tout le développemenl embryonnaire individuel.

Les corps inorganiques, fixés dans l'espace qu'ils occupent, isolés et sans *relations apparentes* avec les objets environnants, ne souffrent par l'influence des causes extérieures et présentes, qu'en vertu des lois psychiques et chimiques.

(1) J'écris d'après une traduction, je ne peux donc en garantir la fidélité.

Les êtres organiques manifestent, du moment même de leur génération, un élément d'activité qui leur est particulier, une faculté de sentir qui met continuellement en jeu leurs mouvements réflexes ou spontanés, mais dirigés toujours vers la conservation et le bonheur.

Les impressions des causes extérieures sur les corps inorganiques, s'exercent en raison de l'impulsion physique et de la force résultant de la masse et de la vélocité. Sur les êtres organiques, ces impressions au contraire, sont toujours relatives à la constitution et au degré de sensibilité et de perfection de celui qui les expérimente.

Voilà donc comment, en vertu de l'évolution universelle, l'unité de la matière est démontrée, fait que manifeste le progrès scientifique en réduisant à une entité seule la *dualité de l'âme et du corps*, en admettant que l'esprit est de la matière à un état différent des états connus et acceptés par la physique.

La conséquence qu'on peut en tirer, c'est que cette matière intelligente, est le seul juge des sensations qu'elle reçoit et des vibrations qu'elle transmet à d'autres matières.

L'action réflexe qui se manifeste dès le premier moment où la matière commence à s'organiser, n'est que la manifestation première de l'état bio-radiant, état qui, comme les autres, possède ses propriétés exclusives. La matière bio-radiante, ou *force psychique*, *âme*, *esprit*, existe à l'état latent et rudimentaire dans toute la matière, jusque dans ses manifestations les plus atténuées. Elle existe aussi à l'état d'embryon, s'élevant à mesure qu'elle monte dans l'échelle des êtres, fonctionnant toujours d'une manière conforme à son degré de progrès et de perfection.

(*A Suivre*). G. PALAZZI.

MÉDIUM E. SAMBOR, A VARSOVIE

Monsieur le Rédacteur,

Quelque temps après les séances de Proskourow, décrites dans votre *Revue*, j'avais chez moi un très bon médium, M. *Etienne Sambor* qui s'était fait une réputation dans nos grandes villes; il avait eu une polémique assez vive dans la presse.

Le cercle spirite de Saint-Pétersbourg me l'envoya, en juillet 1894, pour cinq séances.

Avant d'aborder le récit des phénomènes très intéressants obtenus avec le dit médium, permettez Monsieur le rédacteur, que par l'intermédiaire de votre organe, je prévienne contre un certain désagrément les cercles spirites



qui peuvent se trouver dans une position pareille à la mienne, c'est-à-dire qui voudraient produire chez eux un médium qui reçoit des honoraires.

Soyez attentifs, chers frères, dans le choix des assistants de la presse ; la plupart, portés à imposer leur savoir, veulent continuer ce rôle dans la question spirite et se poser en autorités infaillibles quant aux phénomènes.

Justement un publiciste pareil m'est échu en partage.

Ce brave homme ne se donnant pas la moindre peine pour approfondir nos recherches, à priori considérait comme jonglerie chaque phénomène se produisant dans l'obscurité ; son collègue, en même temps, nous enseignait que la science de la nature et la physiologie suffisent pour résoudre la question du médiunisme.

Mes séances qui n'étaient pas dirigées selon le raisonnement de nos deux critiques, ont été nommés par la presse « un amusement de dilletantes ; je suis l'associé d'un jongleur, ma maison est le numéro d'un hôtel quelconque ! »

1. L'ÉVITATION DU MÉDIUM

Nous étions 14 personnes environ, y compris le médium.

Nous formâmes un cercle assez spacieux, sans mettre les mains sur la table qui était placée au milieu de la chambre et pourvue de différents objets dont les forces invisibles pouvaient faire usage.

Il y avait une guitare, un harmonium, un petit orgue à manivelle, un petit tambourin, une trompette, etc.

Assis quelques instants en pleine lumière, tenant les mains sur nos genoux, nous reçûmes l'avis du médium de former une chaîne ; peu après on nous fit éteindre la lumière.

Dans une obscurité profonde se présentèrent les phénomènes suivants : attouchements, étincelles, étoiles en zig-zag, feux follets, nuages, coups frappés, voix qui nous recommandaient en chuchotant diverses choses qui concernaient les assistants ou le médium.

Les attouchements ne s'étendaient qu'à la 4me ou à la 5me personne assises auprès du médium. Les voix arrivaient droit à l'oreille de quelques-uns de nous. Les lumières étaient parfaitement visibles et de diverses sortes.

Durant ces phénomènes les contrôleurs du médium : le célèbre mathématicien Gobiewoski, d'une part ; de l'autre le délégué du journal polonais « *Prawda* » (la vérité), déclarèrent aux assistants que le médium s'élevait très haut dans l'air ; ils étaient forcés de se lever de leurs places et de tendre leurs mains si haut que possible, et enfin de grimper sur leurs chaises car le médium s'élevait toujours plus haut.

Alors les assistants de la droite, du côté de M. Matuozewski, s'avancèrent

vers le médium qui planait en l'air pour vérifier le fait. Palpé de toutes parts par ce dernier, le médium s'affaissa sur ses épaules.

Nous aperçûmes alors, au plafond, de petits nuages phosphorescents.

C'est dans cette position aérienne qu'on photographia ce médium à Saint-Pétersbourg, à la lumière au magnésium.

La rédaction du *Rebus* possède assurément la reproduction de la dite photographie.

2. LES SONS DE LA GUITARE EN PLEINE LUMIÈRE, ET CEUX D'AUTRES INSTRUMENTS DANS L'OBSCURITÉ

Chaque séance était divisée en plusieurs parties ; le médium se fatiguant assez vite, demandait souvent un intervalle de repos ; la séance durait de 9 heures à 2 et 3 heures après minuit.

Nous commencions ordinairement chaque partie en pleine lumière ; dans cette condition les phénomènes se laissaient longtemps attendre. Un seul et unique phénomène eût lieu en pleine lumière, ce fut d'entendre les sons de la guitare qui se trouvait sur une table placée au milieu de notre cercle. L'un des assistants croyait entendre le léger frémissement des cordes.

Nous écoutâmes attentivement et tournâmes nos regards vers l'instrument ; bientôt une corde résonna, puis une autre ; leurs vibrations étaient parfaitement visibles. Ce fait se réitera plusieurs fois à notre demande.

Sitôt la lumière éteinte, une vibration violente se fit entendre, comme si l'on tirait les cordes à pleines mains.

Enfin la guitare tomba à terre et glissa de mains en mains parmi les assistants. On chanta une cracovienne et la trompette qui était aussi sur la table se mit à accompagner le chant.

Le tambourin planait en l'air, tambourinant en mesure et le petit orgue à manivelle voyageait d'un voisin à l'autre, en produisant des sons à petits intervalles.

3. LA BOITE A MUSIQUE JOUANT SANS ÊTRE MONTÉE

Pendant les séances nous chantions en chœur. *Dévotion chamanaise*, selon M. le délégué du journal « *Prawda* ». Fatigués par le chant, nous remontions ordinairement la boîte à musique qui jouait ses petits airs, je la possède chez moi depuis longtemps.

La boîte à musique étant à bout de son répertoire, nous n'avions plus envie de chanter et il se faisait tard; quelqu'un proposant de la remonter je me levais pour le faire, quand le médium nous dit : « Cela est inutile, mettez-la par terre, auprès de moi, peut-être jouera-t-elle sans être remontée. » Je la plaçai à terre, à un pas de distance, et derrière la chaise du médium et retournai à ma place.

Un instant après le médium se mit à gémir, à s'agiter violemment et la boîte a musique fit entendre quelques sons, puis deux ou trois notes ; elle se tut et l'inquiétude du médium augmenta ; tout-à-coup la boîte glissa sous la chaise du médium et s'en vint jusqu'à la 4me personne à droite ; elle se mit à jouer distinctement après s'être remontée elle-même... « *Arrête* ! » commanda le médium, la musique se tut à demi-mesure. — « *Joue* ! » ordonne-t-il de nouveau et la musique continua. — *Tais-toi* ! s'écria quelqu'un, la musique se tut. « *Joue* ? et elle recommença. »

En un mot, l'épreuve fut réitérée par tous les assistants et tonjours avec un résulat favorable.

Enfin mon tour vint aussi. — Quand à moi, dis-je, comme maître de la maison je suis loin d'être satisfait ; j'exige une manifestation plus évidente, le répertoire de la boîte possèdant une polka, je demande qu'elle la joue, tout seul. Le rouleau de l'instrument commença à tourner, sans suite d'abord, accrochant quelques notes de chaque pièce et trouvant enfin ce qu'il lui fallait, la boîte à musique se mit à jouer la polka.

Charmés par ce phénomène si étonnant, nous en dressâmes le procès-verbal.

Il m'est défendu de l'imprimer, ayant donné ma parole de ne pas le publier; il me manque la signature de M. le délégué de la « *Vérité* » que j'ai exclu du procès-verbal, je le lui ai remis, sachant qu'il avait exprimé dans son journal, la crainte que j'en puisse faire usage après sa mort (? !)

4. LE DOS D'UNE CHAISE ENFILÉ A UN BRAS DONT LA MAIN EST UNIE A LA CHAINE

On a écrit beaucoup à ce sujet, à Saint-Pétersbourg, et nous attendions ce phénomène.

Assis et nous tenant les mains, le médium bien disposé, les phénomènes se succédèrent sans relâche ; les étincelles en zig-zag faisaient l'effet d'une illumination en miniature.

Le médium assoupi, en transe, s'agitait tellement que les contrôleurs pouvaient à peine le retenir. Les attouchements étaient très nombreux ; à chaque instant l'un de nous annonçait qu'il était pincé, qu'on lui tirait la barbe, qu'on lui ôtait ses lunettes.

Tout à coup le médium, toujours entouré de ses contrôleurs, quitta sa chaise et demanda à celui de la gauche s'il ne voulait pas avoir à son bras, sa chaise qui était en jonc, avec un appui recourbé ? L'interlocuteur y consentit volontiers ; de suite nous l'entendîmes dire qu'il avait une chaise enfilée sur son bras droit, quoique sa main fut tenue continuellement par la main du médium.

Nous demandâmes aux forces invisibles la permission d'allumer pour constater de visu ce phénomène extraordinaire, et en effet la chaise du médium était suspendue au bras de l'assistant.

Le passage de la matière à travers la matière était manifeste ici. Le médium se sentait très épuisé.

UN NOEUD NOUÉ DE LUI-MÊME, SUR UNE CORDE DONT LES BOUTS SONT FIXÉS A L'AIDE D'UN CACHET EN CIRE

J'arrive à un phénomène des plus sérieux, très étonnant, expérimenté jadis avec un médium par Zollner, l'astronome de Leipzig, savoir : un nœud fait par une force extérieure, sur une corde dont les bouts sont tenus par un cachet. Ce phénomène si rare, eût lieu à notre dernière séance avec Sambor.

Après la première partie peu féconde en résultats nous prîmes le thé.

A la table Sambor me demanda ma carte de visite ; « si cela doit servir à une expérience, lui répondis-je, il conviendrait mieux, ce semble, de demander un billet pareil à l'un des assistants. » Mais il n'y a aucune importance, s'obstina à dire Sambor, l'expérience sera accomplie de telle sorte que le propriétaire du billet n'y jouera aucun rôle.

Bon gré mal gré j'allai à la recherche du billet.

En revenant dans la chambre des séances je remarquai que l'un des assistants, justement le délégué de la rédaction du journal « *Prawda* » (la Vérité), causait avec Sambor auprès de la table placée au milieu de nous ; le premier tenait un morceau de la corde, le cachet et une bougie allumée ; l'autre une carte de visite et de la cire à cacheter. Je demandai le pourquoi et il me fut répondu que sur la corde unie, pliée en deux, et dont les bouts seraient assujettis au billet, appartenant justement à M. le délégué un nœud allait se faire de lui-même, le nœud de Zollner.

L'opération terminée, chaque assistant, en commençant par M. le délégué, propriétaire du billet (et comme preuve qu'il n'y eut aucune tricherie), posa sa signature de l'autre côté du billet.

Le tout fut accroché à un clou, au bas d'une glace, bien scellé, et nous reprîmes notre place pour continuer la séance interrompue par le thé.

De petites manifestations eurent lieu, et quinze minutes s'écoulèrent ; le médium fit allumer pour examiner la corde, le nœud n'y était pas. Le médium demanda qu'on mit le lasso à son cou, et la lumière éteinte, on attendit encore quelque temps, l'impatience et la curiosité nous tourmentaient. On alluma à nouveau mais le nœud n'était pas noué, même au cou du médium.

Le lasso fut suspendu au cou d'une troisième personne, à gauche du médium et toujours scellé,

Nous attendîmes assez longtemps ; le médium demanda à son voisin de gauche : « Voulez-vous Monsieur que ma chaise se trouve à votre bras ? » « Oui je le désire », répondit-il machinalement ; à l'instant il sentit que la chaise du médium s'était enfilée à son bras, malgré son attention à tenir sans cesse et fortement la main de Sambor.

On alluma et tout le monde constata le phénomène.

Le délégué laissait avec une certaine ostentation examiner la chaise qui lui pendait au bras.

Dans ce trouble momentané on oubliait le billet et le lasso ; le porteur s'approchait justement et chacun de dire : « Venez, venez, peut-être le nœud est-il fait ? » On s'empressa d'ôter le lasso, le nœud s'y trouvait.

Le délégué saisit le premier la corde et se mit à l'analyser ; puis on ne sait dans quel but il arracha une partie du cachet, retenant les bouts de la corde et il finit par conclure que : *Le nœud était probablement caché sous la cire et que le médium l'ayant gratté en partie, avait pu attirer le nœud au milieu de lasso.*

Il est inutile de dire que le médium ne pouvait le faire en aucune façon, ayant les mains retenues par celles de ses voisins ; mais *M. le savant* le voulait et cela devait être ainsi !

Je l'interrogeais lui demandant pourquoi il avait signé le billet avec les autres assistauts, s'il admettait une malversation?

« J'ai signé, dit-il, pour prouver que c'est mon billet ! »

Cela était superflu cependant, quand le nom du propriétaire était imprimé sur le billet.

Telle est la fin de notre séance; loin de me satisfaire, ces séances ne m'ont causé que des peines ; MM. les journalistes ne ponvant nier les manifestations qu'ils avaient probablement avoué au fond, ni attaquer le médium qu'ils tenaient sans cesse dans leurs mains ont néanmoins prouvé leur antipathie contre le spiritisme en se rejetant sur moi « *comme ne sachant pas diriger les séances* » ; non seulement ils m'ont vilipendé avec une violence inusitée dans leurs journeaux, mais ils ont imprimé contre moi des satyres dans le genre humouristique, lorsque nous cherchions simplement la vérité.

Les préjugés sont choses tenaces, si absurdes soient-ils !!!

C'est ce qui s'appelle défendre sa position honnêtement, et selon le mode moderne de bavardage inconséquent que de fuir la sincérité et la bonne foi.

WITOLD CHLOPICKI.

Varsovie, le 10 novembre 1894.



DÉDOUBLEMENT ET SONGES

Cher Monsieur Leymarie,

J'ai l'honneur d'être connue de vous, depuis de longues années déjà, ainsi que feu mon mari, cet ingénieur si distingué : je vous assure que tous les faits consignés sur ces pages, par ma fille, sont *absolument vrais et scrupuleusement exacts.*

Nous en avons encore, mais d'une nature si intime, relativement à plusieurs circonstances graves de ma vie et de la sienne, que nous ne croyons pas devoir les publier.

Ma fille a vu dernièrement son père en rêve ; il l'a embrassée et chargée de nous embrasser Marie et moi, tout cela *bien clairement*, ce qui lui a laissé une bien consolante impression.

Moi qui désire si ardemment de le revoir en rêve, je n'ai pas cette consolation ! En dormant *je le cherche toujours, sans jamais arriver à lui ;* ou bien *je ne puis voir sa figure*, et je m'éveille toujours avec de grandes palpitations de cœur ; depuis mon malheur *je n'ai plus eu de sommeil tranquille* !

Votre sœur toute dévouée. Rose Parato Bruno.

CAS DE DÉDOUBLEMENT

« Pendant l'hiver de 1886, je me trouvais chez mes parents, à Rome. Un soir me trouvant uu peu enrhumée je me mis au lit de bonne heure, ma mère vint me donner le baiser du soir, avant de se reposer. Trouvant que je n'étais pas suffisamment enveloppée elle m'engagea à me couvrir plus chaudement, mais j'insistai pour rester telle que j'étais, en l'assurant que je me sentais tout à fait bien ainsi ; ma mère s'en alla *persuadée qu'il faudrait me couvrir davantage* ; je m'endormis promptement.

A quelques pas de mon lit, à ma droite il y avait une table de toilette sur laquelle je tenais la veilleuse allumée. Quelle ne fut pas ma surprise, en m'éveillant après quelques heures de sommeil, de voir ma mère Rose Parato Bruno, habillée d'une robe blanche toute transparente, avec une petite lampe à la main ; elle se tenait tout près de la toilette et me regardait.

J'étais tout à fait éveillée et c'est avec les yeux bien ouverts que je l'ai vue. Je le confesse, j'en fus très effrayée, car je me rendis compte tout de suite que ce n'était pas elle que j'avais devant moi, mais son double ou son

fantôme ; je me rappelle très bien que je tournais la tête de l'autre côté du lit, en me cachant sous les draps et en tremblant. Peu à peu je repris courage ; je regardai encore mais l'apparition n'y était plus.

Le lendemain matin, je racontai à ma mère comment je l'avais vue ; elle me dit qu'elle s'était endormie en pensant à moi, et avec le vif désir de revenir pour me couvrir tandis que je dormais ; elle ne l'avait pas fait, par crainte de m'éveiller, en ouvrant les portes.

Mère ne se souvenait de rien, sauf de s'être réveillée pendant la nuit avec une lassitude, comme après un rêve fatigant ; elle n'est pas et n'a jamais été somnambule puis ce n'était pas son corps que je vis, mais bien son périsprit ou corps astral, car il était transparent et je voyais la toilette derrière ce corps translucide.

AUTRES SONGES A PRESSENTIMENTS

Pendant l'hiver 1892, j'étais à Rimini, j'y fis un rêve que je n'oublierai de ma vie.

Mes parents étaient à Rome, nous nous écrivions tous les jours et nous étions bien portant les uns et les autres. La nuit du 8 au 9 décembre je rêvais que je voyais mon père assis sur son lit, très souffrant, ma mère et ma sœur s'empressaient autour de lui pour le soulager. En entrant dans la maison, j'aperçus le docteur L... que je ne connaissais pas ; il n'était pas notre docteur habituel mais j'eus la conscience que c'était lui dont j'avais entendu parler souvent ; je lui demandai, tout effarée : « Mais qu'a-t-il donc, dites-le moi, je vous prie ? » — « Il est bien mal, me répondit-il ; son cas est grave ; il n'y a plus d'espoir ! » — Je me réveillai au matin sous la douloureuse impression de ces paroles, toute la journée je fus hantée par le souvenir de mon rêve et j'attendais la poste avec impatience ; elle arriva et il y avait une lettre de ma mère qui me disait que mon père avait été très mal dans l'après-midi du 8, de trois heures au soir à cause d'une attaque d'angine pectoris, qu'on avait craint de le perdre; notre médecin ne s'étant pas trouvé chez lui on avait fait chercher le docteur L...

Cette lettre me boulversa en me montrant la véracité de mon rêve. Elle me fit craindre un malheur prochain. Hélas ! les paroles du docteur L.., les funestes prévisions qu'il me fit en rêve ne furent que trop vraies, mon père ne quitta plus le lit à dater de ce jour-là, et après de longues et cruellesouffrances, il se désincarna en vrai spirite, le 25 janvier 1893.

Mon rêve ne fut donc pas une coïncidence fortuite, mais un avertissement.

A plusieurs époques importantes de ma vie j'ai eu des rêves frappants, je dirai mieux des visions, mais ils ont trait à des choses intimes, et je n'ai

relaté que les deux faits ci-dessus ; ils peuvent, ce semble, intéresser vos abonnés qui les liront. Thérèse Calcino-Parato.

SONGES A PRESSENTIMÉNTS

1° Au commencement de l'année 1892, j'eus, moi aussi, un rêve étrangement pénible : je voyais mon mari assis près d'une table et moi debout, près de lui ; nous avions une conversation que je n'ai pu me rappeler, mais à la fin il me dit : « Avant que cette année finisse, je dois te quitter ! » Je compris de suite qu'il me parlait de sa mort prochaine et je jetai un cri ; m'agenouillant près de lui, je disais : « oh ne me quitte pas je t'en prie ; tu sais bien que je ne pourrais vivre sans toi ! » — « Mais ce n'est pas moi qui veux te quitter, c'est qu'il le faut absolument ; ce n'est pas moi qui le veux, c'est Dieu ! »

Je m'éveillai épouvantée, mais naturellement je n'ai rien dit de ce rêve à personne, et principalement à mon mari dont la santé me donnait des craintes ; il avait eu l'influenza et n'était qu'en convalescence.

Le 8 décembre de la même année, il s'est mis au lit pour ne plus se lever. Il ne quitta la terre que le 25 janvier de l'année suivante, mais le rêve a été, bien malheureusement pour moi une prophétie !

2° Je n'avais que douze ans ; j'avais perdu ma mère depuis quelques mois et je dormais dans un petit lit, à côté de mon père qui veillait sur moi nuit et jour, depuis notre malheur.

Je dormais profondément, sans doute comme tous les enfants de mon âge, lorsque je vis entrer ma mère dans notre chambre. Elle ne marchait pas, elle planait au-dessus du lit de mon père, drapée de blanc, plutôt qu'habillée.

Je la vis s'approcher de mon père, le prendre et l'emporter en l'air, avec elle, en l'enveloppant dans son linceul.

Alors je lui criai : « Non, non, je ne veux pas ; n'emmène pas papa, laisse-le-moi ! » Voyant qu'elle s'approchait avec lui de la porte, je cherchai à les retenir en leur disant : « Je ne veux pas rester seule, je veux venir avec vous ! ». Alors ma mère se retourna et me dit : « Il n'est pas encore temps ; reste, je reviendrai le prendre, plus tard. » Et comme je criais, en pleurant très fort, mon père qui dormait se réveilla et me demanda ce que j'avais ? J'eus l'intuition que je ne devais pas lui parler de mon rêve ; je lui dis seulement : « J'ai vu maman en rêve, je me suis effrayée. »

Mon père me démontra que j'avais tort, que je devais être heureuse d'avoir pu voir ma mère, même seulement en rêve.

Un mois après mon père tomba gravement malade : douze jours après j'étais orpheline.

(A suivre).

Rose Parato.-Bruno.

Rimini, 6 décembre 1894.

CAS DE TÉLÉPATHIE

Je suis une de vos anciennes abonnés et votre belle doctrine fait ma joie et ma consolation.

Je donne ici de temps en temps au journal spirite *le Rébus*, quelques récits d'apparitions arrivées dans ma famille, laquelle est nombreuse, Dieu merci.

Me permettrez-vous de vous faire parler d'un fait d'apparition que m'a relaté ma mère? Je donne tous les noms de famille, car bien des personnes me connaissent à Pétersbourg, elles pourraient certifier au besoin la véracité de mon dire.

Ma défunte mère était Moscovite, son nom de fille était Catherine Chorosof, son père (mon grand-père) était souffrant et alité; ma mère le veillant. une nuit, causait très tranquillement avec le malade. Mon grand-père l'interrompit en disant : « Catherine, je me sens assez bien, mais je dois bientôt mourir, car voici ma défunte femme, ta mère, elle me fait signe et m'appelle. »

Ma mère, alors jeune fille de 22 ans, levant les yeux, vit derrière la vitre, sa mère en robe blanche flottante; elle se tenait debout et souriante.

La chambre de mon grand-père était au second, dans un quartier assez désert; quelques jours après mon grand-père mourait tranquillement.

Pétersbourg. MAKAREFSKY.

Adresse : Vassili Ostrof, onzième ligne, maison 16, veuve du général Teutenant.

Moi même, jusqu'à l'âge de 8 ans, j'ai vu souvent mon père, que j'aimats beaucoup, passer par la chambre, quand on savait parfaitement qu'il était en visite chez nos parents. Je trouvais cela tout naturel et n'en avais pas peur.

Ceux que nous aimons et que nous avons perdus, ne sont plus où ils étaient, mais ils sont partout où nous sommes. AL. DUMAS.

GLANES

Mon cher Monsieur Leymarie,

Je vous adresse un article; j'y raconte un fait télépathique arrivé au fameux capitaine Marryat, consigné par lui dans ses papiers; je l'ai traduit avec le désir d'intéresser vos nombreux lecteurs.

Quand je réfléchis aux nombreuses et incroyables découvertes de notre temps, je ne puis m'empêcher d'être vivement ému, de m'écrier : « Où allons-nous ? Où allons-nous ? » Le monde invisible semble se présenter à

notre vue pour nous éclairer ; il nous dit : « Le monde que l'on touche et « que l'on voit n'est qu'un monde apparent : le vrai monde, le monde réel, « c'est celui qu'on ne voit pas, c'est celui qui ne se manifeste que très excep- « tionnellement. Ce monde-là est le monde réel ; il ne passe pas, il ne se « détruit pas, il est éternel, il est la vraie vie ; la mort ne peut rien sur « lui. »

Qui aurait jamais cru, en 1846, l'année où je fus reçu bachelier, que quarante ans plus tard, la science serait obligée de compter avec les revenants, de les étudier et de cesser de rire d'eux ? Nous en sommes là, en l'an de grâce 1895, en dépit de perruque à Voltaire, qui exhale plus que jamais une forte odeur de rance et de moisi.

Recevez, mon cher Monsieur Leymarie, l'expression de mes meilleurs sentiments.

UN FAIT TÉLÉPATHIQUE, EXTRAIT DES PAPIERS DU CAPITAINE MARRYAT

Qui ne connaît le capitaine Marryat ? Qui n'a lu ses œuvres si intéressantes, si populaires, si répandues et traduites dans toutes les langues ? Le capitaine Marryat n'était pas un homme imbu de superstition, son esprit n'était nullement porté vers la crédulité ; il n'y avait en lui rien qui annonçât le rêveur, l'exalté ; il n'avait pas l'imagination ardente, rien en lui du visionnaire, de l'impressionnable. C'était un homme sérieux et froid, avec une forte tendance au scepticisme. Son âme vigoureusement trempée et nullement disposée à la sentimentalité n'en a pas moins eu, comme tant d'autres, à compter avec la télépathie. Le fait que je vais citer est raconté par sa fille, Mme Florence Marryat, qui l'a trouvé mentionné par le capitaine lui-même dans son journal de bord.

Voici comment s'exprime Mme Florence Marryat dans l'introduction de son livre : « *La mort n'existe pas.* » L'aventure singulière de son illustre père vient à l'appui de la thèse qu'elle soutient avec talent :

« Mon père, Frédéric Marryat, écrit Mme Florence Marryat, avait un frère « plus jeune que lui appelé Samuel, pour lequel il avait une vive affection. « Ce frère mourut subitement en Angleterre pendant que mon père, qui « commandait le vaisseau « *Lane* » de Sa Majesté la Reine Victoria, luttait « contre les ennemis pendant la première guerre de Birmanie.

« Une épidémie de scorbut exerçait ses ravages sur le vaisseau, et mon « père reçut l'ordre de se transporter avec son bâtiment à Pula-Pinang, d'y « rester une semaine et de se pourvoir de provisions fraîches, de fruits et « de légumes notamment.

« Il avait jeté l'ancre près de l'île, et le splendide clair de lune des tro- « piques était tel qu'on jouissait en pleine nuit d'une lumière presque égale

« à celle du soleil en plein jour. Tout à coup, mon père, qui était couché,
« vit s'ouvrir la porte de sa cabine et son frère Samuel entrer.

« Samuel s'avança tranquillement vers mon père et se montra à lui exactement tel qu'il était au moment de leur séparation. Il lui dit d'une voix « parfaitement claire et intelligible : « Fred (diminutif amical de Frédéric), « Fred, je suis venu pour t'annoncer que je suis mort. »

« A la première vue de l'apparition, mon père s'était mis sur son séant, « pensant que c'était quelque malfaiteur ; mais reconnaissant son frère et « entendant sa voix bien connue, il sauta immédiatement à bas du lit pour « aller à lui, mais... l'apparition disparut comme l'éclair

« L'impression que mon père ressentit du phénomène fut telle, que pre- « nant sur-le-champ son journal secret de bord, il y consigna minutieuse- « ment, avec le jour et l'heure, tous les détails de ce qui venait de lui « arriver.

« A son retour en Angleterre, après la campagne terminée, la première « nouvelle qu'il reçut fut celle de la mort de son bien-aimé frère, qui avait « rendu le dernier soupir précisément au jour et à l'heure où il s'était mon- « tré dans la cabine du capitaine Marryat. »

Voilà encore un fait intéressant et des plus authentiques à l'acquis de la télépathie. On peut dire que la télépathie est riche en phénomènes semblables ; elle en a en surabondance et tous appuyés sur des témoignages sérieux.

Les phénomènes télépathiques sont une des preuves les plus certaines, les plus convaincantes de l'immortalité de l'âme ; elles ont en quelque sorte un caractère physique, matériel, puisque, au moment où elle se sépare du corps, l'âme se manifeste d'une façon visible, quelquefois même d'une façon tangible, à ceux vers lesquels elle se sent attirée.

La télépathie mérite, à cause de son importance et de sa fréquence, d'être étudiée sérieusement par la science ; mais notre science moderne, imprégnée de matérialisme, dominée par un scepticisme fanatique et intolérant, ne connaît que la matière ; elle ne s'attache qu'au monde physique, qu'au monde exclusivement tangible. H. Pelletier.

REFUGE POUR L'ENFANCE SPIRITE

Mon cher Monsieur Leymarie,

J'entame un autre sujet.

Je ne saurais trop le répéter, le spiritisme, tant honni, tant décrié par les esprits réputés forts, par ce qu'on appelle fastueusement les hommes sérieux, les hautes intelligences, va son petit bonhomme de chemin, tout doucettement, sans tapage, en sournois.

Le spiritisme ne se contente pas d'être une philosophie, une doctrine : il vise à se rendre utile, aux déshérités principalement.

Ses adeptes créent des établissements nouveaux qui servent de refuge aux humbles et aux faibles.

M. L. Thouard, qui habite le département de Loir-et-Cher, où il dirige une distillerie modèle qu'il a créée, qui lui a valu une médaille d'argent à l'exposition d'Orléans et une médaille d'or à Bordeaux, cette année, avec diplôme d'honneur, *M. L. Thouard* a créé dans son château d'Andillon, sur les bords fleuris de la Cisse, tout près de la splendide forêt de Blois, à dix kilomètres de la ville, un orphelinat où sont reçus les enfants des frères spirites qu'à cause de leur extrême dénûment ils ne peuvent garder avec eux.

Ces pauvres petits, vrais déshérités, se trouvent sur les rives de la Cisse comme dans un semblant de paradis ; au lieu de l'air concentré et souvent malsain des villes, ils respirent un air pur et parfumé par les plantes aromatiques qui croissent en abondance dans la campagne.

Leur éducation est particulièrement soignée ; on leur enseigne la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme ; on leur apprend que nous sommes tous frères et enfants de Dieu. L'enseignement primaire leur est donné et leur avenir est assuré.

Les produits de la distillerie sont consacrés à l'entretien de l'orphelinat, et ces produits sont de premier ordre. (1)

Douze enfants qui reçoivent les soins tendres et dévoués de Mme Thouard sont installés à Andillon. Leur directrice veille sur eux avec une sollicitude toute maternelle.

M. et Mme Thouard sollicitent de nouveaux pensionnaires ; ils désirent que cet établissement, dont ils sont les créateurs désintéressés, prenne de l'étendue dans l'intérêt des nécessiteux dont regorge malheureusement notre société d'une civilisation avancée !

L'œuvre de M. et Mme Thouard constitue une véritable propagande par le fait, une propagande noble et utile. Je viens vous prier à mon tour de vouloir bien faire connaître aux nombreux lecteurs de la *Revue spirite* cette nouvelle et intelligente création, dans l'espoir que de nouveaux jeunes pensionnaires seront adressés au château d'Andillon, près de Blois.

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Condé, par les Montils (Loir-et-Cher).

(1) Cela est vrai, car nous en avons d'excellents, très fins, 1, rue Chabanais.



L'IMPROVISATEUR MIGUEL VIVES

Commémoration du XXVe anniversaire
de la mort d'Allan Kardec au théâtre « del Olimpio,
à Barcelone.

Messieurs,

Permettez-moi d'appeler votre attention sur une chose digne, à tous égards, d'être portée à votre connaissance, c'est que les phénomènes spirites sont une manifestation de la liberté de conscience. Il en résulte que tous les martyrs et tous les héros qui versèrent leur sang pour les grands principes de la liberté humaine, ont droit à notre reconnaissance.

Depuis le sacrifice de Socrate, jusqu'aux larmes et au sang répandus dans les cirques de Rome, depuis l'exil, l'esclavage et le martyr des apôtres du christianisme jusqu'aux droits soutenus par les libérateurs de la race humaine ; depuis le sang versé par Christ au sommet du Calvaire, jusqu'aux travaux de Kardec qui nous a laissé un recueil de philosophie spirite ; ces faits, ces travaux de tous ces grands hommes sont dignes de notre admiration et de notre gratitude : je leur offre la mienne avec reconnaissance.

Je dis ceci pour qu'on ne nous taxe pas d'exclusivisme. Allan Kardec est une des lumières du xixe siècle: il apparut lorsque les contemporains furent préparés à l'accomplissement de sa mission. Ce ne furent, certes pas, les oppresseurs et les sectateurs de la pensée humaine qui la préparèrent, cette venue, mais les martyrs de toutes les grandes idées, qui à chaque époque furent des esprits de rédemption. (Applaudissements).

Ah ! messieurs, jamais je n'ai ressenti d'émotions aussi diverses que dans cette soirée ; l'éloquente parole des orateurs qui m'ont précédé, la poésie avec ses brillantes images, la musique avec ses accords harmonieux ont transporté ma pensée dans les régions du beau et du sublime ; dans un de ces élans par lesquels l'âme réalise les conceptions les plus élevées, j'ai pressenti la liberté tant désirée, la vie pleine de bonheur et de progrès que l'avenir nous réserve.

Je voudrais être un grand orateur pour parler dignement du sujet qui nous

occupe aujourd'hui; le talent, l'éloquence, la bonne diction me font défaut. Dois-je me taire ? Certes non, la cause que nous défendons est si grande, elle répand une lumière si intense, qu'elle illumine tous ceux qui luttent pour elle.

Je le crois, le spiritisme est le représentant de la raison; il nous ouvre les portes de l'Infini et nous fait apprécier la justice vraie, aussi la vérité.

Je le crois fermement ; le poète qui chante la beauté de la création ; le compositeur qui fait une mélodie ; le peintre qui fixe sur la toile de grandes scènes ; l'artiste qui arrache des cris d'enthousiasme ; le héros qui se sacrifie ; le martyr qu'on immole ; la mère qui berce son enfant ; le vieillard qui nous donne son expérience ; tous ces missionnaires font pénétrer dans l'âme des peuples un rayon de cette lumière. Ni la tyrannie du fanatisme, ni le dédain de l'incrédulité, ni les négations du scepticisme ne peuvent enrayer cette action providentielle qui marque une ère de paix, d'harmonie et de bonheur, et qui tôt ou tard dominera dans l'humanité. (Nombreux applaudissements).

Nous aussi, par l'étude à laquelle nous nous livrons, nous venons répandre la vérité parmi les hommes. J'ai écouté, avec méditation, les éloquents orateurs dont les conceptions ont pénétré jusqu'au plus profond de mon âme. En entendant les beaux vers qu'on nous a lus, j'ai ressenti des émotions rendues plus vives par l'idée que nous payons ici un tribut de reconnaissance à deux grands hommes disparus de la terre, et qui, selon nous, vivent encore.

Ce n'est pas sur le piédestal des monuments qui leur ont été élevés par leurs admirateurs, ce n'est pas non plus dans la pensée de leurs adeptes qu'ils vivent, c'est dans l'espace infini qu'ils existent réellement et positivement. Là, ayant conservé toutes leurs facultés, il leur est possible de nous entourer, de nous aider en se manifestant à nous au moyen de phénomènes psychiques.

J'ai compris comment on les évoquait et comment on leur demandait leur protection. J'ai compris cela, par l'intermédiaire de personnalités illustres que j'a moi-même évoquées et auxquelles j'ai demandé aide et sagesse.

Avons-nous un jugement sain ? Sommes-nous tous des insensés, lorsque nous disons que les morts sont vivants et en affirmant qu'ils peuvent être près de nous ? Si nous sommes fous les hommes les plus illustres le sont, ou ils ont dû l'être.

Je me souviens que dans cette même ville, Castelar, le premier orateur de l'Espagne a dit que l'esprit de Pascual y Casas, et celui de Clave étaient présents, et qu'ils avaient le pouvoir de répandre les principes démocratiques; Py y Margal a affirmé dans le cercle républicain de Sabadell, que Dieu,

une puissance, dirigeait tout vers un progrès sans fin. Dans l'un de ses grands discours, Victor Hugo a dit ; « qu'il y avait un monde meilleur sur lequel il tenait les yeux fixés ». Socrate et Platon proclamèrent l'unité de Dieu et l'immortalité de l'âme. Diogène fit espérer de nouvelles vies. Enfin, Christ, au moment d'expirer sur la croix, s'écria « mon Père, je remets mon âme entre vos mains. » Ses apôtres prêchèrent une nouvelle doctrine qui a pour base la morale et pour récompense la vie éternelle.

Et de nombreux martyrs, qui affirmèrent l'immortalité de l'âme furent sacrifiés ; de nombreux réformateurs moururent au moyen âge en embrassant la croix et en invoquant l'esprit de Christ. Le naufragé à l'agonie invoque Dieu et les Esprits ; au moment de perdre son enfant bien-aimé, la mère les prie ardemment : par conséquent, si nous sommes des fous, Castelar, Victor Hugo, Socrate, Platon, Diogène, et les sages de l'antiquité, Christ en rendant son âme à Dieu, tous les martyrs, tous les réformateurs du moyen-âge, la mère au moment de perdre son enfant, et tous ceux qui ont mis leur espérance dans la vie future le sont comme nous, et c'est là une belle compagnie. (Applaudissements répétés).

Mais nous ne sommes pas fous et nos prédécesseurs non plus ne le furent pas. La Providence sème les grandes idées au milieu des peuples, et ce que les uns pressentent seulement les autres l'etudient, l'analysent, le possèdent par conviction. Nous sommes de ces derniers, et cette façon de procéder nous a conduits à la connaissance du spiritisme. C'est là que nous avons trouvé la vérité que nous défendons avec tant d'ardeur.

Ne peut-on pas dire que vous, spirites, vous ne craignez pas la mort ? Non seulement vous ne la craignez pas, mais encore vous mettez en elle votre consolation et votre espérance. Certains de votre immortalité, vous vous sentez plus heureux, vous luttez contre les défauts qui peuvent encore vous séparer du bien, et rien ne vous a paru si sublime que la vie d'outre-tombe tant de fois décrite par les Esprits de l'espace.

Si cette conviction acquise après de longues heures d'étude et par l'analyse rigoureuse des phénomènes psychiques, était le résultat d'une hallucination ce serait l'erreur la plus terrible dans laquelle il soit possible de tomber.

Mais elle n'en est pas une; nous croyons parce que nous avons vu et touché; nous avons ressenti l'influence des êtres aimés que nous avons perdus; nous avons reçu leurs enseignements, leurs promesses, leurs descriptions que dans un moment de sérieux examen nous avons pu comprendre, et notre croyance nous arme contre les vicissitudes de la vie ; nous pouvons lutter avec elle, front contre front, car nous le savons, tout est relatif et basé sur une loi juste.

Quand nos parents, nos fils, les êtres qui nous sont chers quittent la terre

nous ne désespérons pas, car, la mort c'est la vie, et nous croyons que ces êtres eux-mêmes viendront bientôt nous consoler, nous inonder de lumière et nous raconter les délices de leur nouvelle vie.

Pour moi, messieurs, je perdis ma mère dans les premières années de mon existence matérielle. Cet être qui imprima sur mon front les premiers baisers, qui compta tous mes regards et tous mes soupirs, et qui m'aimait autant qu'on peut aimer sur la terre, fut le premier qui vint à moi du monde des Esprits. Ce fut ma mère, qui à l'aide d'un phénomène produit si souvent dans les séances spirites vint m'appeler son fils ! Elle me parla avec autant d'amour et d'enthousiasme que si elle réalisait enfin un désir de plusieurs années.

Cependant, messieurs, pour rendre hommage à la vérité, je dois le dire, j'accueillis ces premières manifestations avec tant d'incrédulité et de prévention, que de nouvelles études furent nécessaires pour me convaincre ; je compris bientôt, que dans l'espace infini vivaient ceux que nous avons aimés, et que là, tôt ou tard, m'attendaient les impressions les plus pures et les plus sublimes que l'esprit puisse désirer.

Je ressentis aussitôt, comme vous-mêmes, un désir irrésistible d'annoncer à tous la bonne nouvelle, de répandre partout ces hautes connaissances qui doivent rendre les hommes heureux, en leur faisant toucher du doigt les vérités spirites.

Vous le savez, lorsque nous annonçâmes ce grand évènement, nous fûmes accueillis d'une manière bien contraire à nos espérances, et cela n'est pas étrange ! N'avions-nous pas aussi médit de la bonne foi d'autrui, de son grand amour pour nos frères, et de l'ardent désir de voir progresser l'humanité ?

Les religions positives et dogmatiques nous traitèrent d'hérétiques, d'impies, nous accusèrent de vouloir détourner du droit chemin la famille et l'humanité. Eh quoi! alors que nous luttions contre nos défauts, que nous efforcions de secourir les pauvres et les vieillards, que nous adorions Dieu en esprit et en vérité, que nous n'avions vu dans la vertu et dans la science que le véritable moyen pour les hommes d'avancer vers le bien, nous étions devenus des hérétiques et des impies ? Qu'étions-nous donc avant de croire ce que nous croyons ?

Vous agissez sous l'impulsion de Satan, nous a-t-on dit ! Si l'esprit de Satan nous incite à être bons pères, bons époux, bons fils ; s'il nous conseille la pratique de la charité, le pardon des offenses et les plus grands sacrifices pour le bien de tous ; s'il nous démontre lá réalité de la vie de l'âme, et nous donne les plus hautes espérances, Satan est bien certainement le meilleur des esprits qui ait inspiré les hommes, car il travaille le plus effi-

cacement au bien de l'humanité. (Applaudissements répétés qui interrompent longtemps l'orateur).

Les libres-penseurs, de différentes nuances, ne nous accueillirent pas comme nous l'espérions : « Votre morale est bonne, nous dirent-ils, mais vous voulez nous doter d'une religion en plus ; avec le temps vous feriez comme les autres sectes, d'opprimés vous deviendriez oppresseurs, et vous finiriez par vouloir dominer le monde au nom de Dieu. »

A ceux-là. nous répondîmes: si vous jugez ainsi le spiritisme, c'est que vous ne le comprenez pas, que vous ne l'avez pas étudié. Pour que le Spiritisme fût une religion il serait nécessaire qu'il eût des prêtres de différentes catégories, et qu'il eût érigé en dogmes le privilège divin, or ce qui arrive est tout le contraire.

Plus de mille volumes ayant été écrits sur la question, dans tous on peut constater une solennelle protestation contre le privilège divin ; on ne reconnaît parmi les spirites d'autres mérites que la vertu, celui du travail et de la science ; quand mêmes ces mille volumes seraient jetés à la mer ; quand même la Presse, cette armée qui combat tous les abus, toutes les infamies, disparaîtrait de la surface de la terre, on écrirait de nouveaux livres, et de même qu'il est impossible d'arrêter les conquêtes du progrès, de même on ne pourrait jamais empêcher nos protestations.

Voyons, Messieurs : qui donc parmi vous oserait dire que j'ai besoin de son intervention pour sauver mon âme? ou bien que mon secours lui est nécessaire pour sauver la sienne ? (Profonde sensation dans l'auditoire).

Bien plus, le jugement n'est-il pas notre prêtre? N'est-ce pas lui qui sanctionne les actes les plus importants de notre vie ? Si nous avons tout confié à l'Etat ; si nous ne baptisons pas, si nous ne marions pas, si nous n'enterrons pas et ne pardonnons pas les péchés, que nous reste-t-il pour fonder un ministère divin?

N'avons nous pas affirmé et démontré, mille fois, que parmi nous il n'y a ni premiers ni derniers, et que c'est le plus savant qui se fait le serviteur de tous? N'avons pas prouvé que dans le spiritisme, il n'y a ni sacrements, ni formules, ni rites, ni dogmes, mais le respect de la loi et celui de la justice et du devoir? Je peux donc, en vérité, dire que la liberté de conscience a fiat plus de progrès depuis l'apparition du spiritisme, jusqu'à l'heure actuelle, que depuis Giordano Bruno jusqu'à l'arrivée du spiritisme. (Applaudissements répétés). Et cela, parce que cette doctrine, non seulement nous démontre l'innanité des sacrements des religions anciennes, mais encore nous éclaire sur les lois qui régissent l'Univers.

Elle nous enseigne qu'on ne peut progresser que par la pratique de la vertu, dans ses diverses manifestations, et que chacun est traité selon ses

œuvres, d'après une même loi de justice sricte, universelle, et non chatié ou récompensé par Dieu.

Ainsi ceux qui jugent le spiritisme, sans études préalables, sans un sérieux examen sont sujets à de graves erreurs : ils faudra que tôt ou tard, ils s'en débarassent, et je peux sans crainte, leur affirmer qu'après de grandes souffrances et de terribles désenchantements, il trouveront dans le spiritisme seul une paix durable. Il leur prouvera que la réhabilitation ne s'obtient que par le travail et la vertu, et leur vie sera si remplie de sensations nouvelles qu'ils s'inclineront devant l'idée grandiose tant ridiculisée.

Quant à ceux qui nous menacent des peines éternelles, si nous ne nous soumettons pas à leurs ordres, après nous avoir séparés d'une grande partie de l'humanité, sachons les plaindre et regrettons leur aveuglement et leur obstination.

Ils sont plus éloignés que nous de la vérité, et si le Christ revenait sur la terre, il les traiterait comme ils ont traité autrefois les prêtres payens, dans le temple de Jérusalem. Que le catholicisme le comprenne bien, nos convictions sont profondément enracinées ; les anathèmes, les menaces, ne serviront qu'à nous démontrer, une fois de plus, son ignorance de la loi de Dieu si rationnelle et si simple.

Je me permets donc de vous conseiller, spirites, de ne faire plus de cas des diatribes que des anathèmes.

Notre conduite est toute tracée ; peut-être, convaincra-t-elle un jour ceux que nos paroles n'ont pu persuader.

Si vous trouvez sur votre route, un pauvre vieillard sans abri, n'attendez pas qu'il soit recueilli par l'un de ces établissements, où la froide charité se pratique d'après un réglement; secourez-le vous-mêmes et faites-le à la chaleur de votre foyer; qu'il s'assoie à votre table et dorme sous votre toit.

Ce pauvre vieillard, peut-être dans sa jeunesse, à-t-il fait produire à la terre des fruits savoureux; peut-être a-t-il lutté pour le progrès et la liberté? Aujourd'hui, pendant que nous nous enfermons dans notre maison et que nous nous disposons à passer une bonne nuit, il va demander à la nature ce que lui refuse la Société ! un coin pour se mettre à l'abri de la tempête ; secourez-le donc et souvenez-vous, que hors la charité et la justice point de salut.

Si vous rencontrez une veuve, pauvre, inconsolable, faites-lui reprendre courage, protégez-la ; le pain qu'elle donne à ses enfants est mouillé de ses larmes. Faites pénétrer dans son âme l'espérance en une autre vie, parlez

lui des merveilles de l'Espace, de la grandeur de Dieu et de la récompense qui l'attend, si elle sait supporter avec joie les épreuves de la vie.

Que les orphelins trouvent en vous l'amour d'un père, et qu'ils en aient la conscience afin qu'ils bénissent l'auteur de la création. Veillez les malades, soutenez les aveugles, escortez les criminels, pardonnez les offenses si grandes soient-elles, rendez toujours le bien pour le mal et vous aurez ainsi donné la paix à votre conscience, contribué à amener parmi les hommes l'harmonie et le bonheur et assuré le triomphe de vos idées. (Applaudissesements).

J'abuse de votre indulgence ; mais avant de terminer, permettez, Messieurs, que j'élève ma pensée vers le père que nous vénérons tous, dans lequel nous avons mis toutes nos espérances, qui contient en lui la sagesse, l'amour, l'ordre, le mouvement, la puissance et la justice rationnelle.

Lorsque j'entends dire les vers harmonieux d'un poète, je vois derrière lui l'inspiration céleste ; lorsque les mélodies des grands musiciens frappent mon oreille, je découvre l'harmonie de la création ; en voyant un peintre fixer sur la toile les merveilles de la nature, je contemple en même temps l'âme infinie qui le guide, et dont il est une partie. En un mot, dans toutes les manifestations de l'art, je pressens l'ordre et la sagesse de l'Éternel moteur, dont tous les actes indiquent aux hommes le monde sublimé de l'amour et de l'ordre rationnel ; lorsqu'abandonnant l'abstraction, je cherche le vrai, mon adoration monte plus grande encore vers le grand architecte des cieux, le Père Éternel *qui fut, est et sera.*

Lorqu'au matin d'un beau jour de printemps le soleil commence à dorer les cimes les plus élevées des montagnes, et que, depuis le chêne jusqu'à l'humble violette toutes les plantes exhalent leur parfum, que les oiseaux chantent leur hymne matinal, que le ruisseau comme un miroir d'argent réfléchit l'épais ombrage de ses rives, que la fontaine murmure, que la cascade se précipite et que la mer éclairée par les rayons du soleil semble un diamant sans fin, ou se reflètent mille couleurs brillantes, je reste confondu devant le pouvoir de l'Éternel, devant tant de sagesse et de beauté. Ma pensée se reporte alors vers ceux qui ne voient dans ces merveilles qu'une combinaison aveugle de la matière, et je comprends qu'il y ait sur la terre tant de gens qui ont des yeux et ne savent voir.

Quand au coucher du soleil, les nuages forment leurs brillantes réflexions lumineuses, que ni Rubens ni Murillo n'ont pu imiter ; lorque je vois paraître, la nuit venue, Vénus, Cyrius, l'étoile Capra et les constellations qui font l'admiration des astronomes modernes, ma pensée s'élance dans l'espace ; je rêve aux sublimes merveilles que doivent renfermer ces soleils et leurs planètes vues confusément de la terre, aussi à ces humanités, qui sans

doute sont bien plus avancées que la nôtre et ne connaissent ni la souffrance, ni la haine ni les passions ; qui sans doute ont réalisé la loi de la véritable justice par la pratique de la sagesse, du devoir, de la solidarité et de la responsabilité des actes. Alors je me sens transporté et dans un élan de cœur j'élève ma prière vers le Père, en esprit et en vérité, et je pense que de grandes destinées nous attendent puisque l'Éternel a tant produit de mondes pour la vie.

Et la vie n'a pas de fin ; le progrès, la beauté, la sagesse, l'amour, la liberté n'ont pas de fin ; toutes nos espérances sont marquées du sceau de l'Infini.

Suivons donc, sans nous arrêter, le chemin que la morale et la science spirites nous indiquent, et nous obtiendrons cette lumière de vérité qui nous éclairera éternellement à travers l'Espace, dans tous les âges et à toutes les époques. A chaque renaissance, ayant acquis plus de perfection, nous aurons conquis la prescience des grandes merveilles, celle réservées à tous les enfants de Dieu, car, tôt ou tard, nous atteindrons chacun la perfection absolue. (Applaudissements répétés).

Traduit, par M. Descormiers, 25. rue de Cléry.

L'ÉTOILE DE KERVENN (1).

Tiré du périodique : *Le Phare de Normandie.*

C'est un plaisir bien vif que de pouvoir louer, sans aucune restriction, l'œuvre d'un homme de foi et de talent. Notre honoré frère M. René Girard m'en donne aujourd'hui l'occasion, en publiant un drame spirite digne de nos plus sincères éloges, tant est sublime l'idée qui a inspiré l'auteur et tant le poème rend cette idée avec délicatesse.

En tête du livret se trouve une lettre de Victor Hugo adressée à M. René Girard. La main du Maître s'y fait trop sentir pour que je résiste à la tentation de la reproduire :

« Vos vers, Monsieur, m'ont ému et émeuvent. Ils viennent du cœur et « ils y vont; je vous remercie, je sens en vous un ami, de même que vous « sentez en moi un Frère.

« Dévouement à ceux qui souffrent, enseignement à ceux qui pensent, « amour à ceux qui aiment; voilà pour moi tout le devoir et toute la dette!...

« Servir le Peuple, c'est servir Dieu. Jésus lavait les pieds des pauvres ; le

(1) Révélations en trois actes, suivies d'un Epilogue au xx[e] siècle, par René Girard Prix : 1 fr. — Nous nous chargeons de faire parvenir franco ce charmant petit ouvrage à ceux de nos lecteurs qui nous en feront la demande.



« Christ de la Religion future doit leur laver l'intelligence; enseignons et « éclairons.

« Je vous serre la main, Monsieur. VICTOR HUGO ».

Une intéressante préface de Marius Garredi précède le drame, dont je ne dirai que quelques mots; je préfère renvoyer le lecteur à l'ouvrage de M. René Girard, afin qu'il n'ignore aucune des beautés de l' « Etoile de Kervenn ».

Il me suffira, pour donner une idée du sujet, de dire que Kervenn est un capitaine des Francs-Tireurs bretons : il tombe dans la bataille aux environs d'Orléans, frappé d'une balle ennemie, après avoir maudit la Providence à la vue des horreurs de la guerre. Accueillie par les Guides de l'Au-delà, Maïda et Azaël, l'âme attristée de Kervenn désespère de ne pouvoir effacer son blasphème qui l'empêche de se rendre auprès de l'Esprit supérieur, archange féminin pour lequel il ressent un céleste amour. De son côté, l'Esprit supérieur, au-dessus duquel plane une lumineuse Etoile, éprouve de tendres sentiments pour Kervenn ; mais les décrets du Conseil des Esprits imposent au coupable la tâche de retourner sur Terre; là il devra remplir une sublime mission, celle de guider les Mortels vers l'union et la paix. L'Epilogue nous montre l'œuvre accomplie ; et Kervenn reçoit de l'Esprit supérieur la palme du triomphe, pendant que Maïda s'écrie avec joie :

« La Paix a remplacé la Guerre,
« L'amour plane sur les Humains
« Et, par le plus doux des chemins,
« Au ciel a rattaché la Terre. »

A l'heure où tant d'influences matérielles assombrissent les plus purs sentiments de l'homme, c'est une joie profonde que de lever les yeux vers le Ciel et, par la pensée de s'envoler un instant vers les suprêmes régions de l'Idéal. Grâce au charmant poème de l' « Etoile de Kervenn », dont la portée philosophique est si grande, il est donné à chacun de raffermir ses espérances et dans une vision anticipée de l'Au-delà, de puiser une bienfaisante impulsion vers les hautes sphères où règnent

Justice, Dévouement et Solidarité !

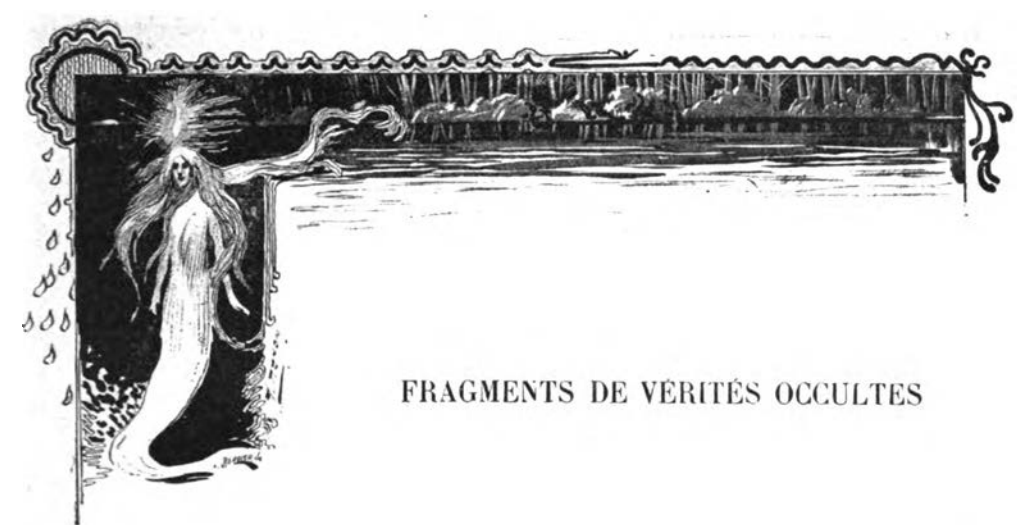
ALBERT LA BEAUCIE.

Les 37e et 38e séries du DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE illustré, publié par Flammarion, sont en vente. Elles commencent par un grand article sur le *Cœur*, sa constitution et les maladies qui dépendent de cet organe.

Vient ensuite la *Coiffure*, avec 37 figures représentant la coiffure à travers les siècles. Nous y voyons également les *Coléoptères*, le *Colibri*. La Colombie, avec une carte, etc. Puis Comble, Comédie et Comète avec origine et destinée.

Enfin, mentionnons l'importante étude consacrée au mot *Colonne*, merveilleusement illustrée.

Les deux premiers volumes du DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE (A-C) sont en vente au prix de 12 fr. chacun, broché, et 17 fr. en bonne reliure spéciale.



FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCCULTES

« Nous ne saurions trop le répéter, nous ne publions ces Fragments de vérités occultes que pour identifier nos lecteurs à la quintessence de la théosophie ; on a prétendu que nous ne voulions pas faire connaître cet ordre d'idées, pour des considérations puériles selon nous, et en le mettant devant les yeux de nos lecteurs nous les ferons juges de sa valeur intrinsèque, un spirite devant tout connaître, tout étudier, selon la recommandation d'Allan Kardec ; un réincarnationniste peut tout scruter, en soumettant chaque chose au criterium de sa raison.

Voir la *Revue* de décembre 1894.

CHAPITRE II

(*Suite*).

Nos explications n'ont pas paru suffisantes à M. W. H. Ferry de Melbourne, (Australie), qui nous a envoyé la lettre suivante :

« Dans le *Théosophiste* d'octobre, vous avez donné avec ma lettre traitant « des Esprits incarnés et désincarnés » un fragment de philosophie occulte destiné à expliquer l'attitude de quelques théosophistes envers le spiritisme. Cette théorie tout en prouvant que les occultistes n'agissent pas de parti pris, n'explique pas suffisamment, du moins à mon avis, les exemples de communications spirites donnés dans ma lettre.

« Je ne désire pas seulement élucider la vérité pour moi-même, mais je veux aussi aider mes frères à atteindre ce but et le chemin le plus direct qui y mène c'est de donner de la publicité aux résultats obtenus.

« La théosophie est la science des secrets de la nature acquise par communication avec Dieu. Cette expression ne signifie pas communion avec le grand Esprit de l'Univers, mais un rapport avec les sphères spirituelles les plus élevées, le grand *Vortex* de science spirituelle (1).

« Il ressort de mes expériences que l'Esprit humain ne conserve pas seulement son individualité et la mémoire de tout ce qui mérite d'être conservé

(1) Nous n'acceptons pas cette définition. Théosophie veut dire science divine ou de Dieu.

de l'existence terrestre, mais à mesure qu'il s'élève par une série de développement, sachant davantage de Dieu et de ses œuvres, il devient un véhicule pour la transmission de *la science de Dieu* à ses frères situés moins favorablement.

« Vous déclarez *savoir* que la théorie occulte est correcte. J'aurais également le droit de dire que *je sais* ma théorie correcte, parce que toutes mes expériences l'ont confirmée ; mais, je n'ai de certitude que dans ce sens, et des expériences ultérieures pourraient modifier ma conviction, car je ne prétends pas, du tout, avoir atteint l'ultima thulé de la science dans cette direction.

« Pour le moment ma position est bonne, car vous avez seulement développé une théorie, tandis que. j'ai donné des faits que votre théorie n'explique qu'imparfaitement.

« Au lieu d'analyser faits et théories, je préfère me borner à expliquer pourquoi je suis forcé de croire à la continuation de l'individualité, et à la conservation de l'unité de l'âme et de l'esprit, après la dissolution du corps physique.

« Pendant mes premières expériences mon bras fut influencé par de soi-disant Esprits désincarnés, dont l'écriture différait de la mienne et de qui je n'avais jamais eu un autographe.

« De plus, j'étais ordinairement seul, et lorsque plus tard je pus comparer mes communications avec l'écriture de celui qui s'en disait l'auteur, la ressemblance se trouvait parfaite.

« Il y a plus de quinze ans qu'une intelligence prétendant avoir vécu sur notre terre, il y a plus d'un siècle, et ayant prouvé son individualité, entra en relation avec moi par impression magnétique, et parfois causa avec moi à l'aide de médiums. Cette intelligence m'a donné des conseils sur des questions médicales et sur d'autres sujets d'un intérêt humanitaire; elle m'a consolé et soutenu dans le malheur et m'a encouragé à faire le bien.

« Vue par des voyants, cette intelligence m'a été représentée comme un homme à l'air intelligent et bienveillant ; durant la période mentionnée, il s'est toujours montré sage et véridique, et il me dit que la personnalité de l'Esprit continue et que ce dernier progresse de sphère en sphère, à mesure que sa sagesse et sa pureté augmentent. Il est donc naturel que j'attache beaucoup d'importance à ces communications et que j'aie confiance en cet Esprit.

« Vous dites que l'exercice de la médiumnité a pour résultat invariable la ruine du médium, mais mes expériences tendraient à prouver le contraire, car, j'ai eu des médiums dont la nature a été ennoblie et épurée par l'usage de leur faculté.

« Il est du reste certain que le résultat obtenu dépend surtout de l'usage que les médiums font de leur faculté; l'excès est toujours nuisible en tout. Je n'ignore pas que les médiums produisant des matérialisations et des phénomènes purement matériels, sont sujets à se détériorer, à s'abaisser, mais la philosophie spirite en montre la cause; elle est due, premièrement, à l'influence psychologique de ceux qui viennent voir les phénomènes, l'esprit plein de soupçons et seulement animés du désir de découvrir le *truc*, parce qu'ils ont décidé, préalablement, qu'il s'agit de fraude; en second lieu à des influences spirituelles défavorables, attirées par ces conditions; troisièmement à la nature plus matérielle des Esprits de bas étage, qui facilitent ces manifestations; quatrièmement la dégradation morale résultant invariablement de la décadence du sentiment religieux, première cause de la pratique de la médiumnité, lorsque l'usage de cette faculté devient une simple spéculation.

« Certes, toutes ces causes réunies suffisent amplement pour produire la rétrogradation morale et la ruine de ces médiums.

« Quand un médium de cette classe est entouré de bonnes influences morales, et si l'on évite de provoquer son égoïsme, on n'aura rien à craindre de pareil.

« M. Georges Sprigg, qui depuis cinq ans est médium à matérialisations, est la preuve de ce que j'avance; depuis une année que je le connais, sa santé et son intelligence ont beaucoup progressé, et son moral n'a pas été détérioré le moins du monde. »

Le point principal, sur lequel notre correspondant insiste, c'est que l'existence des Esprits est prouvée par ses rapports avec l'un d'eux. L'instruction qu'il a reçue par impression subjective, et par des communications orales du fait d'autres médiums — (nous disons d'autres médiums parce que notre correspondant est lui-même médium et que de là vient sa conviction) constituent une expérience substantielle, fortifiée par le témoignage de quelques voyants qui ont vu l'individualité en question et disent que c'est un homme à l'aspect intelligent, noble et digne.

« Vous déclarez savoir, nous dit M. Ferry, que la théorie occulte est correcte; je pourrais tout aussi bien dire que *je sais*, ma théorie correcte. » C'est ici que gît la difficulté la plus importante. Qui décidera, lorsque deux docteurs ne sont pas d'accord — c'est-à-dire, lorsque deux personnes, disant savoir, énoncent des opinions diamétralement opposées. Il est certain, qu'en pareil cas, l'une de ces opinions provient d'une conception erronée de ce qui constitue le véritable savoir. Cette question nous mène dans les régions les plus élevées de la métaphysique, mais ce n'est qu'ainsi qu'il est possible d'obtenir une vue suffisamment claire du sujet, pour n'avoir pas à

craindre d'être induit en erreur, par des semblants et des détails de moindre importance. »

Qu'est-ce qui constitue le véritable savoir? Cette question est la première offerte à celui qui veut étudier les sciences occultes. Voilà surtout ce qui nous décide à la poser, et non pas parce qu'elle est une nécessité ressortant de la discussion soulevée par M. Ferry.

Les professeurs d'Occultisme commencent par expliquer à leurs élèves, qu'il y a deux espèces de savoir : le savoir réel et le savoir illusoire; le savoir réel traite des vérités éternelles et des causes premières, et le savoir illusoire traite des effets illusoires. Cette affirmation paraît, au premier abord, n'avoir trait qu'à des abstractions tellement vagues, qu'il n'est guère probable qu'on refuse de les admettre.

Toutes les écoles de penseurs les admettront, en sous-entendant, bien entendu, que les considérations illusoires sont celles émises par leurs adversaires et que, les vérités éternelles sont leurs propres conclusions. Mais dès qu'il s'agit de donner une définition claire et intelligible de ce qu'il faut entendre par effets illusoires, il parait que la première proposition de la philosophie occulte est en contradiction ouverte avec tout ce que le monde en général appelle investigation scientifique.

La science matérielle et une bonne partie de la science métaphysique, reposent sur cet argument très superficiel, que toutes les idées parviennent à l'intelligence par le canal des sens. Le naturaliste cherche avec le plus grand soin à éliminer de la masse de matériaux sur lesquels il bâtit ses conclusions tout ce qui n'est pas un fait réel, — et c'est précisément ce qu'il nomme fait réel — quelque chose d'essentiellement cognoscible par les sens, ce que l'Occultisme rejette *a priori*, comme étant de sa nature un effet illusoire, transitoire, conséquence secondaire du véritable fait originel.

En agissant ainsi, la philosophie occulte ne fait pas un choix entre deux méthodes rivales, comme par exemple un chimiste pour deux méthodes d'analyse. La véritable philosophie ne peut pas faire un choix arbitraire, car il n'existe qu'une seule vérité et la pensée ne peut suivre qu'un chemin à sa recherche.

Le savoir qui s'appuie sur les sens n'a de rapports qu'avec des effets illusoires, car toutes les formes de ce monde et ses combinaisons matérielles ne sont que des ombres éventuelles; elles n'ont rien d'éternel en elles. La science, en suivant ses propres méthodes est conduite à reconnaître qu'il y eut une époque précédente à la notre pendant laquelle les germes vitaux ont pris la forme actuelle. Assurément, un jour viendra, où, par suite des changements cosmiques, toutes ces formes disparaîtront.

Quel est l'ordre de choses qui a précédé ces formes, provoquant leur évolution? peut-être des nuées brûlantes, mais quelles traces en reste-t-il?

Sorties du néant, elles y retourneront : telle est la réponse doublement irrationnelle de la philosophie matérielle, qui les considère comme des faits réels et la seule base de la vraie science.

Du reste, on observe que la science, non réelle, procédant de l'observation de faits illusoires, parce qu'ils sont transitoires et secondaires, offre un enchaînement suffisant dans son parcours d'ailleurs très borné; c'est là ce qui conduit même de puissantes intelligences à s'en contenter.

Il y a des lois de la matière, qui peuvent être déterminées par l'observation pure et simple de la matière, mais il est clair que ni ce dont procède la matière, ni ce à quoi elle retournera, ne peut-être observé par nos sens.

Comment l'observation peut-elle être portée au-delà des sens? Ce n'est que dans ce cas que l'homme peut obtenir la connaissance des vérités éternelles et des causes premières, et cette connaissance est réelle, par opposition à la connaissance non réelle et transitoire.

Le naturaliste qui ignore ces méthodes déclare qu'il ne peut y avoir qu'une connaissance illusoire et conjecturale des vérités éternelles. C'est ainsi que le monde, en général non content de se bercer d'illusions qu'il prend pour des réalités, méprise la réalité qu'il nomme illusion.

Mais est-il possible de parvenir à la vérité éternelle? Même lorsqu'on admet que des faits tangibles sont illusoires parce qu'ils sont transitoires, n'est-il pas absolument impossible de soumettre à l'observation ce qui est exempt de tout changement? Ne sommes-nous pas forcés de faire suivre l'admission théorique de la possibilité de la science véritable, par l'admission pratique qu'aucun être humain ne peut l'obtenir?

Pour le matérialiste, qui croit que l'homme n'est qu'un composé de matière agissant mécaniquement il nous faudrait citer des faits auxquels il est inutile de se référer quant il s'agit de personnes qui admettent que le corps vivant renferme un principe spirituel survivant à la mort du corps.

Un spirite admettra sans difficultés, comme fait acquis, que si l'esprit survit, observe, pense et communique ses imqressions, lorsque le corps a été enterré ou brûlé, ce même esprit peut se séparer temporairement du corps vivant et peut entrer en relation avec le monde des esprits et prendre connaissance des phénomènes qui s'y passent. Il est clair que par rapport à notre monde, ce monde là est un monde de vérités éternelles. Nous savons que notre monde est flottant et transitoire.

Il est probable, et d'ailleurs toutes les analogies l'indiquent, et toutes les communications spirites confirment cette supposition, que le monde des Esprits est plus durable que le nôtre; il en résulte que la science qui reste

est réelle, et que celle qui n'est pas réelle disparait; que l'esprit de l'homme, qui entre en relation directe et consciente avec le monde des Esprits, acquiert la science (1) réelle, tandis que l'esprit humain qui vit emprisonné dans un corps, et n'est conduit que par les sens et des miettes de science. ne possède que la science non réelle.

Mais si l'esprit emprisonné ne s'élève pas à des relations directes avec le monde des Esprits, mais au contraire est visité par une émanation de ce monde — ou par un esprit, comme disent les spirites, — a-t-il le droit de dire qu'il acquiert la science véritable? Certainement non, car quoique discutant de choses spirites, il n'acquiert pas ses connaissances d'une façon qui diffère de la manière dont est obtenue la connaissance des effets illusoires.

Le spirite médium, en recevant des communications, est exposé à en avoir de tout aussi inexactes, et tout aussi aptes à être faussées par une observation erronée, que l'observateur qui ne s'occupe que de la matière pure et simple.

Ceci est notre réponse à l'argument de M. Ferry; et en affirmant que la théorie occulte est correcte, il serait en droit de nous répondre qu'*il sait* que la sienne l'est aussi. Il est très naturel qu'il s'exprime ainsi, mais en réalité, rien ne justifie son assertion; il n'est pas en position de pouvoir se fier à ses propres observations.

Nous prions le lecteur de nous accorder un moment de patience; de ne point se persuader que la forme de notre argument ne repose en quelque sorte que sur une proposition personnelle, dans le but de contredire avec arrogance notre adversaire. Il nous suffit de savoir de seconde main, que la théorie émise dans notre précédent article est correcte. Il *est* des gens, qui savent de leur propre fait (et ce sont des personnes vivantes) et peuvent communiquer leur science à d'autres hommes vivants, qui en la recevant quelque médiocre qu'elle soit, ne sont pas exposés aux erreurs qu'un observateur ordinaire est sujet à commettre, lorsqu'il se met en rapport direct avec le monde des esprits.

Qui possède la science véritable par opposition à la science illusoire? Telle est la question posée à l'étudiant en occultisme et la réponse qu'on lui donne est : « Les adeptes seuls possèdent la vraie science, car seule, leur intelligence est en rapport avec l'intelligence universelle. » De plus, les adeptes (2)

(1) Comme dans le cas d'un adepte initié, qui rapporte, sur la terre, le souvenir clair et distinct, dans tous les détails, de faits observés et d'informations obtenues dans la sphère invisible des réalités.

(2) Ces véritables adeptes, qui ne cherchent pas la publicité et ne proclament pas à tue-tête : « Venez à moi, vous tous, pauvres fous ignorants, venez à moi..... venez



enseignent que les spirites, quatre-vingt-dix-neuf sur cent, se trompent quand ils se croient en contact avec les esprits de leurs amis décédés, ou avec des êtres aussi bienveillants que l'habitant d'une autre sphère avec qui notre correspondant se croit en relation; pour nous qui savons ce que sont les adeptes, cette conclusion suffit.

Mais si tel est le cas, toute conception spirite antagoniste doit pouvoir s'expliquer; il doit être possible de démontrer que tout phénomène spirite provient de causes différentes de celles indiquées par les spirites. Comme les phénomènes de ce genre se produisent partout, avec abondance, il n'est guère possible d'analyser chaque cas particulier et il vaut mieux chercher à expliquer, en général, pourquoi les phénomènes spirites ne sont pas ce que les spirites croient.

Néanmoins, nous devons à notre correspondant de discuter en détail les incidents spéciaux cités par lui ; à commencer par l'écriture automatique, dont M. Ferry parle ; l'éditeur de ce journal n'a qu'à citer sa propre expérience, pour lui démontrer que la production, par le bras du médium, d'écriture exactement semblable à celle d'un soi-disant esprit, lorsqu'il était incarné, ne prouve rien en faveur de son identité, ni même de son individualité.

Une certaine dame russe affligée ou douée, durant sa jeunesse, de médiumnité, fut « contrôlée », dirigée durant six années par un esprit qui, venant chaque soir, avait couvert d'écriture automatique des rames de papier; l'esprit prétendait être une vieille dame qui avait vécu dans une partie de la Russie, très éloignée de celle où elle donnait ces manifestations. Elle donna beaucoup de détails de sa vie de famille et raconta comment son fils s'était suicidé.

Parfois, le fils venait lui-même (en esprit), il dirigeait le bras du médium; il décrivit longuement ses remords et ses souffrances, conséquences de son crime. La vieille dame parlait fort éloquemment du Ciel, de ses habitants et de la Vierge Marie. Elle décrivit dans les plus grands détails toutes les circonstances qui avaient accompagné sa mort, les derniers sacrements lui furent donnés. Mais elle donna aussi des communications mondaines ; elle écrivit mot à mot, une pétition présentée par elle à l'empereur Nicolas. Elle écrivait en russe, et en allemand, langue que l'enfant commençait à apprendre.

Un jour, par hasard, un parent de l'enfant visita l'ancienne résidence de

apprendre de moi, *qui n'ai plus rien à apprendre*, puisque j'ai su conquérir l'omniscience — comment on devient *Christ* et *Buddha*.. — ... Nos adeptes, ne se comparent ni à Christ ni à Buddha.



cette dame; on l'y avait bien connue, son fils débauché s'était tué, et elle s'était retirée en Norwège où elle mourut, à ce que l'on croyait. Toutes les communications furent vérifiées et trouvées exactes, et la pétition se trouva aussi dans les archives, à Saint-Pétersbourg. L'écriture était exactement reproduite.

Quelles meilleures preuves un esprit pouvait-il fournir de son identité? En pareil cas M. Ferry ne dirait-il pas : « *Je sais* que les esprits des morts peuvent se communiquer aux vivants et prouver leur identité ». Une année s'était écoulée, lorsqu'arriva à T..., où le jeune médium habitait, avec sa famille, un officier cousin de l'esprit. Vérification faite, ni la dame, tante de l'officier, ni son fils n'étaient morts. Pour tout le reste, les communications étaient exactes. Le fils avait voulu se suicider, mais on avait extirpé la balle et il avait été guéri. (*A suivre.*)

RÉFLEXIONS ET PENSÉES DIVERSES

1. — Dieu est la puissance première, et le principe de toute vertu. Au-dessous de lui, tous les êtres, étant solidaires, se doivent mutuellement secours et assistance.

2. — Par la force des choses, tout mal porte en lui son châtiment, et tout bien sa récompense.

3. — La vraie grandeur est ce qui nous rapproche du bien.

4. — Le vrai, le bien et le beau sont tout un; le seul vrai, le seul bien, le seul beau absolu, c'est Dieu!

5. — Rien ne se perd dans la nature : « Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi. »

6. — « Gouverne toi toi-même dans toutes les sphères de ton activité; sois ton prêtre et ton roi. »

7. — « Hors la charité, point de salut. »

8. — Plus on avance dans la science, plus on constate son ignorance.

9. — Ce qui constitue la véritable valeur d'un homme, c'est la morale, l'intelligence n'est qu'un instrument qui peut, au lieu de le grandir, ne servir qu'à le rendre plus vil.

10. — On entend, à chaque pas, le prolétaire se plaindre d'être méprisé par certains riches. Presque toujours c'est la faute de ce même prolétaire qui, passant dédaigneux à côté du pauvre, honnête homme, se courbe jusqu'à terre devant la fortune, même acquise par des moyens honteux.

11. — Il y a, souvent, une bien grande différence entre l'être et le paraître, les actes et les paroles, quand même l'être n'est pas tout l'opposé du

paraître, et les actes un démenti éclatant donné aux paroles les plus retentissantes.

12. — Ne nous jugeons pas autrement que nous ne jugerions les autres; et ne jugeons pas les autres autrement que nous ne nous jugerions nous-mêmes. C'est le meilleur moyen d'éviter l'excès d'indulgence pour nous et l'excès de sévérité pour le prochain.

13. — La justice et la vérité doivent présider à tous nos actes, mais dans nos relations avec autrui, cette justice et cette vérité doivent toujours avoir la charité et la justice à leur base et à leur couronnement.

14. — En pratiquant l'indulgence et la charité dans nos jugements, nous ne courons jamais aucun risque, même si nous nous trompons; en écartant l'indulgence et la charité, au contraire, la vérité ne nous sauvera pas du danger.

15. — Dans les attaques, même les plus justifiées, contre les doctrines, il y a presque toujours un danger imminent que les témoins de la lutte, surtout s'ils ne sont pas très éclairés, ou exempts de toute passion, n'aillent au-delà des conclusions légitimes. Il est donc de la plus grande importance de distinguer alors, avec un soin minutieux, la part de la vérité qui peut se trouver, et se trouve, de fait, souvent mêlée à l'erreur.

16. — Les dons naturels, intelligence, fortune, naissance, honneurs, pouvoir, étant de véritables moyens d'action sur autrui, augmentent d'autant notre propre responsabilité. Quand donc ils ne servent pas à nous rendre meilleurs, il vaudrait mieux ne pas les avoir que d'en être comblé.

17. — Les dons naturels sont parfois dangereux. Tel qui, sans eux, était honnête et bon, devient, quand il les possède, méprisable et dur pour son prochain.

18. — La fortune et les grandeurs sont comme le vin et les hauts sommets: quand la tête et le cœur ne sont pas suffisamment solides, elles grisent et donnent le vertige.

19. — De même que bien peu d'hommes peuvent impunément se gorger de vins et de liqueurs, ceux-là sont rares qui peuvent être comblés de puissance et d'honneurs, sans que leur âme n'en garde aucun orgueil.

20. — Si parfois la fortune conduit à l'orgueil, à l'égoïsme et à la dureté, la misère souvent, mauvaise conseillère incite à la bassesse des sentiments à la haine et au vice. Le devoir rigoureux de tout préposé au gouvernement des familles et des sociétés est donc de chercher à éviter ce double écueil, autant qu'il est possible à la faiblesse humaine.

21. — Il n'y a rien qui mérite l'admiration comme la vertu luttant, sans défaillir, contre l'adversité. Souvent même, malgré qu'elle succombe sous l'effort, elle est encore digne de commisération et de respect.



22. — Puisque la mort est le terme fatal auquel nous devons arriver, pourquoi donc, plutôt que de chercher sans cesse à en écarter la pensée, ne pas nous efforcer de la rendre moins amère, en nous y préparant par chacun des actes de la vie?

23. — Nous savons tous que la vie n'est qu'un passage rapide comme le vol de la pensée. Chaque seconde voit une vie humaine tomber dans l'éternité, et cette vie pourrait être la nôtre. Pourquoi donc attacher tant d'importance à ce qui nous échappe si vite, et en attacher si peu à ce qui doit demeurer toujours?

24. — Une seule chose reste, avec profit, de l'homme sur la terre, et le suit par delà la tombe : ses bonnes actions. B. BUSSERBAU.

« HEPHATA ». — Ce mot qui veut dire « cœur » est le titre d'un petit livre en allemand écrit par Mme la baronne Adelma Von Vay, née comtesse Wurmbrand, qui contient des prières vraiment ferventes; elles émanent des replis les plus intimes d'une âme pieuse et pure.

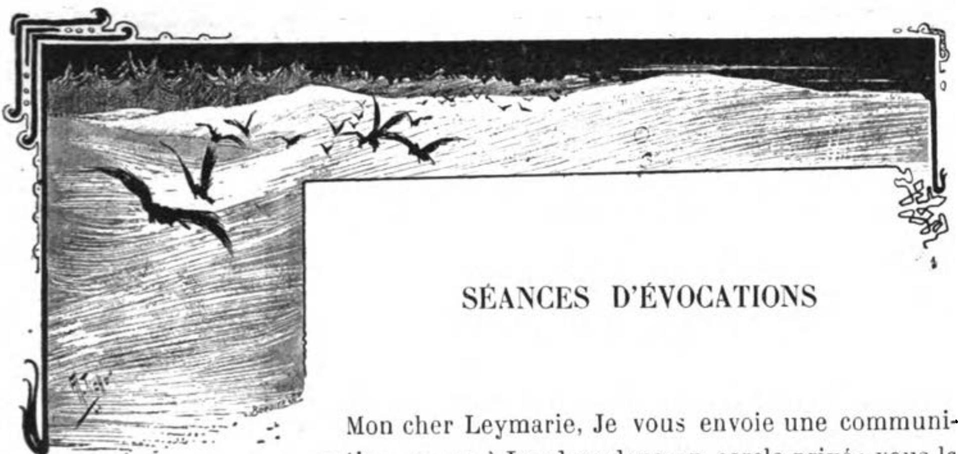
Mais, est-il besoin de le dire puisque ce livre de prières est dédié à une mère, à celle de l'auteur?

Ce n'est qu'avec hésitation que la baronne s'est décidée à livrer les épanchements de son cœur à la publicité ; sa confiance en l'Etre Suprême a eu raison de ses doutes.

Et voyons ce qu'elle demande, et quelles sont ses prétentions? Aspire-t-elle à être lue par des centaines et des milliers de gens ? Veut-elle que son livre soit tiré à des milliers d'exemplaires ?

Non ; ce qui procurerait de la consolation à Mme Adelma Von Vay et de la joie, ce serait ce constat, que sa sympathique publication a eu le don de ramener à Dieu, ne fut-ce qu'un *seul* homme!

Nos sympathiques félicitations à cette femme de bien.



SÉANCES D'ÉVOCATIONS

Mon cher Leymarie, Je vous envoie une communication, reçue à Londres dans un cercle privé ; vous la trouverez, je pense, assez intéressante pour l'insérer dans votre journal.

M. Léon Denis, va venir le mois prochain, nous donner des conférences; le groupe de la rue Ste-Catherine l'a convié, c'est un bon travail qui mérite d'être imité. Espérons que bientôt vous arriverez à la fin de vos tracas.

J. H. Gledstanes.

N. D. L. R. : Nous ne sommes point de cet avis, qu'on doive évoquer immédiatement les esprits tels que celui du noble Czar qui vient de mourir ; nous comprendrions que les membres de sa famille le voulant appeler, se réunissent à cette fin, eux seuls pouvant avoir un criterium sérieux de sa présence, pour l'avoir connu, entendu, aimé par la vie de famille où l'âme se dévoile telle qu'elle est.

Nous sommes obligés de suspecter toutes les évocations faites au hasard dans un groupe inconnu, qui n'a, avec les désincarnés priés de se présenter aucun points d'affinité, nuls moyens de contrôle sérieux. Néanmoins nous donnons celle du Czar, à titre d'état d'âme de ceux qui l'ont faite, et ne croyant pas à sa réalité.

« Le Czar s'annonça, disant qu'il avait été amené à cette réunion par des fonctionnaires importants du monde spirite. Depuis longtemps il croyait au faits spirites, savait que les portes du vieux monde ne lui seraient point fermées.

Il relata quelques-unes de ses impressions pendant la transition de l'existence terrienne à la vie supérieure. Au moment de ma mort, dit l'Empereur, les sensations physiques sont devenues peu à peu moins sensibles ; une impression étrange et non désagréable survint, et une sorte d'atmosphère brumeuse accompagnée de ténèbres m'indiquait la cessation complète de la vie ; la fin s'approchait.

Les scènes de la vie terrestre, s'effaçèrent pour lui. mais il pouvait en-

core entendre, distinctement, les paroles prononcées à voix basse et les sanglots étouffés de ses amis et de ses parents.

Par degrès, l'ouïe se perdant, la connaissance des choses terrestres était terminée, l'esprit entrait alors dans un état de sommeil paisible.

En s'éveillant il fut étonné de se trouver en présence de son père, lequel était vêtu magnifiquement, une étoile brillait au dessus de sa tête, éclairant les ténèbres environnants.

Après avoir expliqué à son fils que son esprit avait quitté son corps terrestre il lui recommande de se familiariser avec les devoirs de l'immortalité et le conduisit dans un temple magnifique, dans lequel, une foule chantait et priait pour l'âme du Czar.

Cette église, raconta le Czar, lui rappelait l'un des principaux tabernacles de la Russie, et comme il faisait observer à son père cette similitude, il lui répondit : « Ce temple n'est point fait avec des mains naturelles, il est l'image de ceux que le travail humain réalise ; les mêmes prières qui s'élèvent de la terre pour le salut de ton âme sont répétées par de fervents adorateurs, dans cette grande église spirituelle. »

Le Czar déclara qu'il avait été mené le long de la nef jusqu'à l'autel, et là, forcé de s'agenouiller sous une influence irrisistible ; il dût prier pour les prisonniers, en Russie, et pour le bien général de l'énorme Empire qui n'était plus sous son pouvoir.

En se relevant il se sentit pour ainsi dire soulangé d'un grand poids. Les charges et les inquiétudes d'un souverain semblaient disparues ; une grande humilité s'emparant de lui, il se sentit seul dans la grande multitude dont il était entouré.

De plus ses vêtement était fanés, usés, lui démontrant, comme il l'apprit bientôt, l'imperfection de son état spirituel.

En sortant de l'église son père le conduisit dans l'espace, avec une grande rapidité, dans une importante cité où se trouvaient des Esprits occupés à divers travaux.

Le Czar s'approcha d'un édifice dont la moitié était belle et majestuense, l'autre sombre et délabrée : cet état de chose était son œuvre propre, créé pendant sa vie corporelle.

Peu satisfait de l'apparence de ce home qui lui était destiné jusqu'à ce qu'il se fut amendé, qu'il eût amélioré son état spirituel, il s'informa, voulut savoir comment il pourrait disposer sa demeure, en un état confortable ; voici la réponse : « En mettant ta foi et ta confiance dans la puissance de Dieu ; en faisant des efforts constants pour être juste et droit, avec la ferme volonté d'obéir aux impulsions de la conscience. »

Il répondit : « J'ai tout cela, et même plus ; je désire, non seulement amé-

liorer mon état personnel, mais aussi celui des millions d'êtres qui souffrent.

« Tes désirs seront réalisés ».

Il fut dit au Czar, de faire tomber la partie sombre et mal bâtie de sa résidence, par l'emploi de toute sa volonté.

Comme par enchantement et sans impulsion elle commença à se dissoudre : surpris par ce changement étrange, le Czar fut informé que ces choses étaient ordinaires dans la vie spirite, laquelle était régie par de telles lois, que la vie ainsi commencée était une existence spirituelle, toutes choses étant gouvernées par une force mentale.

On lui dit ensuite qu'une partie de sa tache à venir serait de rebatir la partie de la maison dont il venait de causer la disparition ; cela fait, il pourrait s'entretenir avec les Esprits d'un ordre supérieur et discuter de choses intéressantes concernant le bien des deux mondes.

Il eut alors une vision de la vie mortelle présente et à venir ; le monde lui parut-être dans un état tout à fait désordonné, peu satisfaisant, mais il put constater ce fait : des changements considérables sur la terre avant que le bonheur et la prospérité universels puissent s'y généraliser.

Un assistant à cette séance d'évocation ayant demandé au Czar quelles furent ses intentions dans l'Inde, il répondit qu'elles étaient vouées à la paix, qu'éviter la guerre était sa règle ; il n'était pas responsable des idées fausses qu'on lui avait attribuées ; depuis son retour à la vie spirituelle, ses yeux s'étaient ouverts en tout ce qui concernait la vanité et la petitesse des grands de ce monde ; sa mission serait désormais de guider progressivement l'empire de Russie vers l'esprit de justice absolue, suivant ainsi la direction voulue par les souverains qui l'avaient précédé.

CONFÉRENCE SUR LE SPIRITISME

Nous devons reconnaître, tout d'abord, que cette conférence a obtenu un grand succès de curiosité, car la vaste salle de l'Athénée était comble. Beaucoup de personnes qui n'avaient pu s'asseoir se tenaient droites, faisant tapisserie contre les parois.

A trois heures précises, Mme Agullana, présidente du groupe spirite girondin, prenait place au bureau, ayant à ses côtés M. Léon Denis, de la Ligue de l'enseignement de Tours, l'acteur principal de cette séance, et plusieurs personnages influents du groupe.

M. Léon Denis a traité le sujet suivant : « Le spiritisme devant la science. »

Doué d'une parole facile, élégante même, mais monotone, l'orateur, qui



a plutôt l'accent, le ton du prédicant, a appuyé tous les phénomènes psychiques, physiques, matériels qu'il a développés, de citations, de témoignages d'hommes de valeur, de savants célèbres qui affirment un fait qu'ils ne peuvent prouver.

Tous les faits qu'il a cités avec éloquence, sont environnés d'ombre, de l'obscurité nécessaire à l'accomplissement des phénomènes spirites eux-mêmes.

A ce sujet, M. Léon Denis a expliqué que les rayons lumineux venant soit de la lumière du jour, ou des regards des assistants gênaient par leurs vibrations les esprits évoqués et les empêchaient, partant, d'accomplir les actes demandés par les médiums.

Très documentée, bourrée de faits et d'attestations, sa conférence n'en a pas moins intéressé vivement l'assistance, qui a écouté l'orateur avec une attention soutenue et qui, à différentes reprises, l'a vivement applaudi.

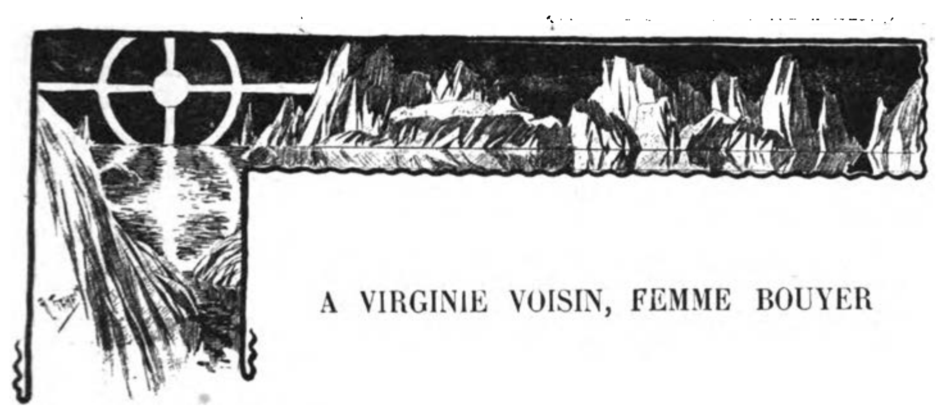
En terminant, M. Léon Denis s'est élevé avec force contre l'anathème prononcé à l'égard de ces faits par les docteurs de l'Eglise catholique qui qualifient de diaboliques les évocations des esprits.

« Nous croyons absolument en Dieu, a-t-il déclaré, et c'est dans le but de le servir que nous cherchons à communiquer avec les esprits, qui sont plus près de Lui que les simples mortels que nous sommes. Nous sommes des spiritualistes pour le bien », a-t-il ajouté. Et il a mis en garde les assistants contre les faux spirites, qui sont les facteurs du mal.

Il a conclu en s'en remettant aux progrès de la science, qui finira par dessiller les yeux des plus incrédules.

La séance a été levée à cinq heures et le public, peu convaincu par ces théories occultes, s'est paisiblement écoulé au dehors, heureux de respirer un air plus pur, plus léger, que celui répandu dans la salle.

N. D. L. R. — *Le Nouvelliste* de Bordeaux, du 14 janvier 1895, est un journal clérical; s'il reconnaît, malgré ses critiques, que la conférence a intéressé la nombreuse assistance, c'est que M. Léon Denis a été logique surtout, et orateur parfait.



A VIRGINIE VOISIN, FEMME BOUYER

Tu n'es plus, Virginie, et nos larmes séchées
Retombent sur nos cœurs comme un glaive tranchant.
Reçois avec nos pleurs notre amour, nos pensées,
Car ton doux souvenir sera toujours présent.

La mort vient de passer, une tête chérie
Se courba comme l'arbre à l'haleine des vents.
Comme la fleur, la mort te faucha, Virginie,
Tu n'es pas morte, non? je le vois, je le sens.

Tu deviendras pour moi mon ange tutélaire,
Tu me consoleras un jour dans ma douleur ;
J'ai comblé tous tes vœux, par amour, pour te plaire,
J'en rends grâces au ciel, ainsi qu'à toi, ma sœur.

Tu viens de t'embarquer pour un lointain rivage,
Pour le rivage en fleurs d'un monde radieux.
La mort ne veut choisir ni le sexe ni l'âge
Et frappe sans repos en tout temps, en tous lieux.

Peut-être diras-tu ce qu'est notre patrie,
Et ce que nous promet la vie et ses labeurs ?
Viens près de nous ! oh ! viens chère sœur, je t'en prie
A tous fais-en connaître la joie et les douceurs.

Et tu laisses ton corps au fond de ce tombeau,
Une larme de joie emplit ton cœur d'ivresse,
En voyant tes amis dans ce monde nouveau.
Tu nous vois tous agir, avec une vraie tendresse
Tu pénètres nos cœurs et rien ne t'est caché.
Ton esprit va planer au-dessus de la nue
Pour venir consoler l'ami qui l'a cherché.

Nous espérons ainsi, compagne de notre âme,
Qu'en suivant le chemin du divin Créateur
La charité luira de sa céleste flamme,
Ce qui sera pour nous l'aurore du bonheur.

Ma Virginie, adieu, prie et dis à nos pères
De guider, pleins d'amour, notre petit troupeau
Afin que sous vos yeux les spirites soient frères
Et que la vérité sorte de son tombeau.

Que les mondes heureux soient enfin ta patrie!
Par toi que nos amis dans ce jour réunis
Que ton fidèle époux, que ta mère chérie
Au nom du Dieu d'amour, aujourd'hui soient bénis!

GUIET THÉODORE (1).

Virginie Voisin, femme *Bouyer*, se communiqua ainsi :

Cher cousin Théodore et frère spirite, je me trouve heureuse de causer avec toi; je le sais, tes occupations matérielles s'opposent à ce que tu puisses écrire aussi souvent que tu le voudrais, mais ta pensée s'élevait vers moi.

Merci pour ce bon souvenir, il me console de bien des peines; il est rare de ne pas éprouver des misères dans toutes les conditions de la vie.

Je suis heureuse en constatant que tu n'abandonnes pas la tâche, malgré ma mort rapide, et le mariage de Charles! C'était une épreuve pour tous; tu le constateras par la suite.

Ce qui me peine, c'est que ma bonne mère se tourmente bien inutilement. Si celui qui a promis de la soigner ne remplit pas son devoir, il se punira lui-même de par la loi inéluctable et sage, par laquelle toute infraction de justice est punie.

Que de joies dans ce monde, ami Girard, que de beautés ignorées, et combien les gens incrédules seraient éblouis par cet ensemble magnifique de la création; je les avais entrevues quelquefois, moralement, ces beautés du monde spirituel; mais quelle différence avec le tableau qui se déroule à ma vue.

Je suis isolée de la terre qui marche, emportée comme l'éclair dans les profondeurs du ciel; je vois son humanité accomplissant la tâche pénible et matérielle; une partie, confiante en Dieu, travaille avec ardeur; l'autre, découragée, indolente, n'a sur la terre qu'une vie de débauche et de misère.

Que de turpitudes et de hontes dans cette vallée d'épreuves! C'est ici qu'on peut apprécier ces paroles : « Il y aura des pleurs et des grincements de dents pour ceux qui naîtront sur le monde. »

Je vois des soleils et des planètes à l'infini, briller dans l'espace infini; il m'a été permis de visiter plusieurs demeures célestes, j'ai été éblouie de leur beauté, de leur splendeur; un poète au talent supérieur serait impuissant à les retracer.

(1) *Nota* : M. Guiet, propriétaire, qui tient plus souvent le manche de la charrue qu'une plume légère, est un médium poète inspiré et un médium guérisseur tout à fait désintéressé; sans vanité, sans le désir de paraître poète, il écrit le soir ou guérit. Ce laboureur est une noble nature et un parfait honnête homme, et en écrivant ce qui précède nous rendons simplement hommage à la vérité.



Amis spirites, marchez dans votre voie, elle est belle, grande, elle a pour devoir Dieu, l'amour, l'honneur.

Combien on serait heureux sur la terre, si on savait s'y aimer comme des frères, en cherchant à cacher les défauts d'autrui et éviter qu'il n'ait pas à en rougir? vous ne devez juger les autres, de crainte d'être jugé trop sévérement à votre tour. Tel ne fut pas mon principe de mon vivant, il m'a fallu souffrir quelque temps pour avoir enfreint cette loi; rien ne reste impuni.

Amis, faites mieux que moi; soyez indulgents pour tous, soyez modestes et soumis à Dieu, et vous aurez la clef des Cieux, Le bonheur vous y est réservé.

Au revoir, ami; embrasse pour moi ma vieille mère Jeanne, donne pour moi un souvenir à nos amis. *Virginie.*

Frère Leymarie, lorsque vous lirez ces lignes, je serai près de vous; votre souvenir est présent à mon esprit, et comme la distance n'est rien pour moi, je me rendrai quelquefois à vos séances, pour correspondre avec vous.

Votre sœur *Virginie.*

NÉCROLOGIE

Nous lisons dans *le Messager* du 15 janvier 1895.

M. le notaire Chaudron (Edouard), bourgmestre de Fresnes-lez-Grosselles et ancien député pour Charleroi, est décédé le 29 décembre dernier. Il fut notre abonné depuis la fondation du journal.

Né en 1824, M. Chaudron a été initié de bonne heure, ainsi que divers membres notables de sa famille, aux enseignements de la doctrine spirite qu'il défendit ardemment à l'occasion, avec cette foi raisonnée puisée dans l'examen approfondi de phénomènes obtenus dans des milieux intimes. Atteint d'une maladie très douloureuse qu'il a supportée avec le plus grand stoïcisme, M. Chaudron a vu venir sa fin terrestre avec la sérénité du penseur qui n'a rien à redouter de son entrée dans le monde spirituel.

Ses funérailles civiles, très imposantes, ont eu lieu le 31 décembre; le compte-rendu de cette cérémonie occupe près de trois colonnes dans la *Gazette de Charleroi.* M. Chaudron était adoré de ses administrés, une population de 3.000 âmes dont il est resté bourgmestre pendant 34 ans; à la Chambre il appartenait à la fraction avancée du libéralisme, il voulait le suffrage universel pur et simple.

Les discours prononcés sur sa tombe par des fonctionnaires, collègues et amis du défunt, prouvent la haute considération dont jouissait cet homme

de bien dans les milieux divers où s'est écoulée sa vie toute de travail et de dévouement aux affaires publiques.

A Tours, s'est éteint, à l'âge de 81 ans, un autre homme de bien, spirite de la première heure : M, Perinne, né à Caen en 1813.

M. Perinne était le type du brave et loyal magistrat, comme il en reste encore de nombreux représentants en France. L'âge de la retraite le trouva président de la Cour d'Alger. Il se retira à Pau, puis, ayant perdu son fils il quitta cette ville pour aller vivre à Tours, ville où il est mort entouré des soins de ses amis et de sa dévouée compagne.

De nombreux spirites ont assisté aux obsèques de ce frère estimable qui était président d'honneur du groupe spirite de Tours.

M. Perinne aimait nore œuvre et nous encourageait à la poursuivre sans faiblesse.

M. James Burns, éditeur du journal *Médium and Daybreak*, de Londres, est décédé dans cette ville à l'âge de 60 ans, 10 déc. 1894.

Depuis quelque temps il souffraient du diabète, et dernièrement d'une fatigue générale et d'un refroidissement.

Ses affaires en décadence le rendaient anxieux et cela depuis bien des années.

Ardent et intelligent travailleur, il s'occupa de phénoménalité, aussi de l'étude de l'homme ; ses efforts constants ont sans cesse tendu à élever le spiritualisme moderne vers les hauteurs sereines de la science et de la philosophie.

Son journal hebdomadaire qu'il aimait lui prenait la meilleure partie de son temps ; avant de partir pour l'erraticité, il disait à sa chère épouse qu'il avait préparé le numéro à paraître de sa publication ; il en discutait le contenu avec feu et conviction, puis dans un demi délire, il ajoutait : « Je ne verrai pas l'année 1895. »

En effet, quatre heures avant la nouvelle année, l'âme de cet honnête homme, de ce dévoué et infatigable propagateur, abandonnait sa dépouille terrestre.

M. et Mme Beyns, à Uccle, près Bruxelles, ont eu la douleur de voir se désincarner, leur gentille fillette âgée de 4 ans ; à ces amis et frères, partisans si dévoués de la cause, notre sympathie bien spirite, et nos vœux pour le prompt dégagement de cette bonne *et intelligente Henriette* Marguerite Beyns.

La partie préliminaire de la DOCTRINE CÉLESTE, publiée en 1839 par le fils de Louis XVI, CHARLES-LOUIS Duc de Normandie, a été éditée littéralement à nouveau, en 1894, par la *Duchesse de Pomar*. La Revue a donné aussi cet ouvrage en partie, textuellement, l'année dernière ; mais les personnes qui désireraient le posséder en une seule brochure peuvent nous le demander. — 2 fr.50.

Le CENTENAIRE de l'évasion du Temple (1895) sera célébré cette année par tous les croyants à la survivance de Charles-Louis, auquel notre revue s'intéresse parce qu'il était, presque au début du siècle, spirite et médium.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.



38e Année N° 3. 1er Mars 1895.

COMPTE RENDU DU PROFESSEUR OLIVIER J. LODGE

EXPÉRIENCES FAITES AVEC LE MÉDIUM EUSAPIA PALADINO

Dans la 68e réunion générale de la Société d'études psychiques de Londres, le professeur Olivier J. Lodge (docteur en sciences), a lu un compte rendu de ses récentes études, sous ce titre: *Expériences de phénomènes physiques peu ordinaires, ayant eu lieu en présence d'une personne* (*Eusapia Paladino*) *en état de transe.*

« Sur une invitation du professeur Charles Richet, j'ai passé six jours « chez lui, aux îles d'Hyères, afin d'être témoin de phénomènes phy- « siques, qui, disait-on, avaient lieu en présence d'une femme de Naples, « sans éducation, nommée Eusapia Paladino.

« M. F. W. H. Myers, et le Dr Ochorowicz, professeur de philosophie et « de psychologie, à Lemberg, étaient également présent, ainsi que M. Bel- « lier, secrétaire du professeur Richet. Ce dernier prenait les notes des « séances, à mesure qu'on les dictait par une fenêtre, mais il n'assistait « pas autrement aux séances — il était en dehors de la pièce ».

Dans ces conditions, on avait eu une série de quatre séances, tous les autres jours; elles duraient en moyenne de 3 à 4 heures. Professeur Lodge arrangea lui-même les meubles de la chambre, avant les deux dernières séances, et il est positif que personne ne les dérangea après lui.

Plus tard, le professeur eut une autre série de dix séances avec le même médium, le professeur Richet, professeur Sidwick et sa dame, Drs Ochoro-

wicz, Legard ard Freiherr, von Schrenk Notzing de Munich et Mme Lodge.

Le professeur déclare ensuite qu'il était en *état de doute*, très sceptique à l'égard des prétendus mouvements physiques *« sans contact »*, mais que la réalité des faits a surmonté ses doutes, et que les phénomènes de ce genre peuvent, dans certaines conditions, avoir une existence réelle et objective.

DÉTAILS PRÉLIMINAIRES

Les séances eurent lieu la nuit, de 10 heures à 1 heure du matin, dans une pièce de rez-de-chaussée, dans la maison de M. le Dr Richet, qui était la seule habitation de l'île, sauf le phare. Deux fenêtres ouvraient sur une vérandah, et une seule porte dont le professeur Lodge tenait la clé sur lui.

En dehors d'une de ces fenêtres presque fermées, était assis M. Bellier, qui prenait des notes à la lumière d'une lampe.

Il parlait de temps en temps, avec les assistants qui pouvaient ainsi s'assurer de sa position sous la vérandah.

Dans la chambre, éclairée d'abord, et puis dans une demi-obscurité, les assistants étaient assis autour d'une table, avec Eusapia.

Bientôt la table commença à faire des mouvements; la lumière étant baissée, le médium semblait entrer en état de transe, et au bout d'une demi-heure, environ, des phénomènes *plus prononcés* se présentèrent.

Chaque matin, après la séance, on écrivait le compte rendu de ce qui était observé, en se servant des *notes*, comme base ; mais, en examinant avec soin chaque détail, on discutait chaque point douteux, avec minutie.

Dans la chambre était une grande table, d'une construction simple, sans battants, comme une table de cuisine de campagne, et pesant 24 kilos. Une autre table, plus petite, servait pour les séances, elle pesait 9 kilos.

Sur une troisième table ronde, en acajou, recouverte d'une étoffe, étaient placés les objets dont on se servait pour les expériences.

En état de transe, le médium répondait plutôt au nom de *John* (Jean), mais il parlait italien seulement ; lorsque l'état de transe n'était pas complet, les phénomènes étaient plutôt élémentaires et peu satisfaisants.

Dans la chambre il y avait un petit chalet musical ; on tournait la cheminée, les portes s'ouvraient et la musique jouait.

Il y avait également un accordéon ordinaire, de construction simple, appartenant à M. Richet.

Professeur Lodge dit qu'il a été poussé, pincé, qu'on appuyait sur sa tête, sur son dos, ses bras et ses genoux lorsqu'il tenait les deux mains du médium dans les siennes, et lorsque les pieds et la tête d'Eusapia étaient observés.

Dans ces mêmes conditions, il a eu sa main empoignée, momentanément, par quelque chose ressemblant à une main humaine, donnant l'impression distincte de doigts ayant des ongles.

Il a vu une forte main, et autres objets, plus vaguement, qui passaient, se détachant la nuit sur la lumière faible du ciel. Le médium était toujours soigneusement et complètement tenu.

Il a vu une chaise placée près de la fenêtre, à plusieurs pieds de distance du médium, glisser plusieurs fois, horizontalement, et puis se lever et frapper le parquet.

Le médium était tenu, et personne n'était près de la chaise.

Au moment où il n'y avait pas la moindre brise, au dehors, un lourd rideau se gonfla comme si quelqu'un était derrière, et resta ainsi gonflé un bon moment. Il n'y avait personne de caché derrière le rideau, le médium en était distant de près de deux mètres; cela était visible.

Une autre fois, le rideau était jeté sur la table et sur les assistants; une autre fois, le contour d'un visage se détachait contre la fenêtre, et quelque chose comme une main se levait vers ce visage.

Peut-être, dit le professeur, l'explication la plus simple, dans ces cas, c'est que ces apparitions visibles sont des réarrangements de matériaux déjà existants, mais il est évident qu'il y avait un but prédéterminé dans cet arrangement.

La table lourde, auprès de laquelle il n'y avait personne, était agitée souvent et même retournée, trouvée complètement renversée par terre; ceci était fait avec soin et de manière à ne pas briser sur la terre une batterie voltaïque et autres objets. Le Dr Ochorowich a pu, de sa place, voir la table au moment où elle se retournait.

Le médium étant sous observation, le petit chalet a été vu plusieurs fois traversant la chambre; on entendit la clé remonter la musique, et celle-ci jouant dans différentes parties de la chambre, des fois à deux mètres du médium. Le professeur Lodge a vu ce chalet s'appuyer sur lui et puis être posé sur la table, sans que personne le touchât. « J'ai entendu, dit le professeur, quelques notes de l'accordéon, rendues loin de nous, pendant que l'instrument était sur la table et les mains du médium bien en vue; plus tard, dans une autre séance, il a entendu un piano donner des accords lorsque le médium en était éloigné et complètement tenu.

On pouvait voir le clavier, mais pas assez pour observer la dépression des touches. Il a entendu, non seulement des coups frappés dans une table éloignée, mais des coups d'une violence extrême, comme donnés avec un maillet.

Il a vu, avec des autres assistants, des lumières traverser rapidement la

chambre, comme des lucioles ; il a entendu le bruit d'une clé dans la serrure d'une porte, à l'autre bout de la chambre, à travers l'espace vide de cette porte et la place du professeur. Une clé arriva ensuite sur la table des séances, là, on put l'y toucher ; puis elle retourna à la porte, entra dans la serrure, tourna la gachette et vint se placer entre les mains du professeur pour y rester.

Il a vu de l'écriture produite sur du papier, au crayon bleu, faite avec l'ongle propre d'un doigt et à la lumière d'une bougie.

Une fois on passa du bleu sur le doigt du médium et on promena ensuite sa main près la table, sur laquelle il n'y avait pas de marques bleues ; personne n'avait touché à cette table, et cependant on trouva des marques bien définies *sur le côté opposé* ; et là, la main du médium n'avait pas été passée près de ce côté de la table.

La grande table fut enlevée complètement du sol à environ 20 centimètres de hauteur ; les assistants étaient debout autour, le médium, bien tenu, avait ses deux mains appuyées légèrement snr la table ; il eût été impossible au médium, même sans être tenu, de soulever la table dans la position qu'il occupait, c'est-à-dire, debout, près d'un angle, ses deux mains appuyées légèrement sur le dessus ; cela ne se pouvait même en concédant que le médium eût ses forces décuplées par un état anormal et hystérique.

Le professeur a entendu le médium, comme buvant au goulot d'une bouteille d'eau qui avait été posée préalablement sur un buffet ; ensuite, il a senti que cette bouteille était déposée sur la table, au moment où tous les assistants se tenaient par les mains autour de cette table.

Les faits pour lesquels il se porte spécialement garant, comme ayant eu lieu, étaient d'une nature facile et pouvaient être observés et constatés ; mais ils sont insuffisants pour établir une vérité que la science n'a pas encore reconnue.

Ce sont :

1° Les mouvements d'une chaise éloignée, visible au clair de la lune, et dans des circonstances telles que c'était évident qu'il n'y avait pas de connexion mécanique;

2° Le gonflement et le mouvement d'un rideau en l'absence de vent ou d'autre cause ostensible;

3° Le remontage et la locomotion d'un chalet à musique sans être touché :

4° Des sons procédant d'un piano et d'un accordéon, lesquels n'ont pas été touchés;

5° Une clé tournée dans une serrure, en dedans de la chambre des séances, puis placée sur la table et après remise dans la serrure;

6° Les mouvements et le renversement par évolutions correctes et lentes d'une table lourde, que l'on a trouvée après, ainsi retournée;

7° Le soulèvement d'une table lourde, dans des conditions où ordinairement parlant il eût été impossible de la soulever;

8° L'apparition de marques bleus sur une table, auparavant sans taches, et ceci fait sans le secours des moyens ordinaires de l'écriture;

9° Eprouver la sensation de coups, comme si quelqu'un vous saisissait la tête, les bras ou le dos, tandis que la tête, les mains et les pieds du médium étaient bien en vue ou tenus et éloignés des endroits du corps touché.

Ceci dit, le professeur classe ces opérations en trois parties :

Classe A : opérations faciles dans les limites ordinaires du corps humain, sans préparations préalables, pourvu que ce corps ne soit pas empêché par des moyens artificieux de produire ces résultats.

Classe B : opérations à produire qui tout en étant dans les limites du corps humain, ne peuvent avoir lieu sans quelques préparations ou manipulations convenables.

Classe C : Opérations qui selon l'entendement ordinaire sont impossibles :

Ainsi dans la classe A, on peut mettre : le soulèvement et transport de quelques objets légers, tels que chaises, clés, chandeliers, boîtes, bouteilles à eau, etc...

Le remontage de boites à musique; faire sonner les clochettes électriques; faire jouer les accordéons sans les toucher; de palper, tirer, ou empoigner les assistants; de faire l'apparition de mains et de têtes.

Dans la clàsse B : le soulèvement des objets très lourds, ce qui dépasse la force ordinaire de l'homme; la production de lumière et de diverses odeurs; de montrer des mains plus fortes que celles du médium; d'écrire sur des objets éloignés ou sans crayon; de faire mouvoir et sortir des objets d'une boîte fermée à clé.

Dans la classe C : de faire sortir des objets d'une caisse solidement fermée on de faire sortir un objet d'un tuyau fermé hermétiquement; de faire des nœuds dans une corde sans fin; de faire pénétrer l'un dans l'autre deux cercles ronds, en bois; de suspendre l'action de deux corps chauffés à rouge;

De produire un changement de température sans cause visible et artificielle;

Séparation en ses diverses parties, d'une solution mélangée et fermée hermétiquement;

Le professeur Lodge dit qu'il n'a pas vu tous ces phénomènes et ne peut, en conséquence, en garantir la réalité; par exemple, il ne peut absolument



pas affirmer *que les mains vues, étaient plus fortes que celles du médium, vu qu'il n'a pas pu les mesurer*; il ajoute qu'il n'a pas observé qu'avec l'aide du médium, on eût fait autre chose que n'aurait pu faire un être humain libre de toute entrave.

On aurait pu, dit-il, établir des appareils pour enregistrer tous les mouvements observés, mais cela aurait été inutile, c'est le fait de ces mouvements qui est intéressant et surprenant. Les décrire en détail n'y ajouterait rien, car ils sont comme les actions ordinaires d'un être humain, et ils agissent exactement comme l'un de nous.

Si l'on suppose qu'un galvanomètre montre des mouvements étranges et inexplicables, le physicien pourrait d'abord les noter soigneusement afin d'en trouver la cause; mais, si en le faisant, il trouvait une grosse mouche dans son instrument, il cesserait aussitôt ses recherches.

Ainsi, dans la chambre à séances, les objets sont transportés absolument comme si une personne vivante circulait librement, et naturellement; la première hypothèse pour l'observation serait qu'une telle personne fût actuellement présente.

Cette hypothèse est-elle celle de fraude de la part de quelqu'un?

Soit :

1° Du médium ?

2° D'un ou plusieurs des assistants ?

3° De quelqu'un de dehors, introduit dans ce but ?

Pour se prémunir contre la fraude, de la part du médium, on prenait maintes précautions ; ainsi, ses pieds étaient posés sur un appareil qui faisait sonner une sonnette électrique; si l'un ou l'autre pied était levé de temps en temps, on vérifiait si la sonnette fonctionnait, et des fois, on tenait en plus les pieds et les jambes du médium, ainsi que ses mains, et même sa tête; on savait toujours la position de ses pieds, tête et mains, au moment même où les phénomènes avaient lieu.

Toutes ces précautions étaient acceptées par le médium et quoique l'on n'eût pas de raison pour suspecter sa bonne foi, comme on ne peut jamais se fier avec confiance à une personne en état de trance, il faut prendre des précautions sévères et continues.

Le transport d'un petit objet sur la table, ou par terre, dans l'obscurité, n'est valable comme événement anormal qu'à la condition que les assistants n'ont pas discontinué à se tenir les mains. Il est peu sage de considérer cette condition comme pratique, et l'on ne doit pas constater l'arrivé d'un objet si l'on n'a pu le voir ou l'entendre dans le trajet, ou s'il est trop gros ou trop lourd pour avoir pu être transporté par le médium dans un

instant où il s'est trouvé libre, ou bien encore si on a vu l'objet un instant avant son transport.

Quel que soit l'agent qui a effectué ces transports, on n'a jamais essayé de les faire par surprise, mais au contraire, en prévenant les assistants et en les invitant à une spéciale attention.

Il y avait, apparemment, désir de rendre l'*évidence* aussi valable que possible.

Il y avait, c'est vrai, une habitude de demander des conversations avant des efforts énergiques et surtout avant de montrer un objet quelconque. Quoique cette habitude soit en quelque sorte objective, il était observé que lorsqu'on gardait un grand silence le médium paraissait plein de contrainte; des conversations cordiales semblaient faciliter les manifestations inattendues. Le professeur Lodge ne trouvait pourtant pas nécessaire pour lui-même de se joindre à la conversation générale, dans le premier temps de ses expériences.

L'hypothèse suivante est celle de connivence de la part des assistants.

« Dans certains cercles où les personnes sont inconnues entre elles, une « telle hypothèse peut suffire pour détruire la valeur de l'évidence; mais, « dans notre cas (nous étions quatre) chacun avait au moins un ami intime « présent; et au moins tous les quatre engagés par des occupations sérieuses, « nous accordions un temps précieux à l'étude de ces phénomènes.

Et dans ce cas une telle supposition devient absurde; pourtant il faut la considérer.

« D'abord on peut supposer que notre réunion était de notre invention et « conçue dans le but de fabriquer un mensonge élaboré.

« Ensuite on peut supposer que plutôt d'avouer que les phénomènes « n'eurent point lieu, nous avons pu en produire nous-mêmes ou que « l'un des assistants trompait les autres en laissant libre le médium pour « la production des faits observés. »

En réponse, le professeur assure qu'il a observé des phénomènes au moment où seul il tenait les mains et les pieds du médium, et que les autres ont fait de même; que ces phénomènes eurent lieu en l'absence de chaque membre du groupe, où, en succession de chacun d'eux; que MM. Richet et Ochorowicz avaient eu une masse de phénomènes avant l'arrivée des autres et ne pouvaient, par conséquent, porter des suspicions sur les arrivants.

Il reste donc l'hypothèse grotesque que M. Richet lui-même aurait préparé une déception, mais celle-ci n'a point de valeur, vu que MM. Finzi, Schiaparelli, Lombroso et d'autres, en Pologne et en Italie, ont observé les mêmes phénomènes en l'absence de M. Richet.

La présence ou l'absence de l'un ou de l'autre des assistants n'a pas eu d'action pour empêcher les phénomènes pourvu que Eusapia fût présente.

Dans l'hypothèse de fraude, il faudrait donc suspecter tout le monde et supposer que tout le monde était d'accord pour tromper; le professeur Lodge fait observer que dans ce cas, son propre rapport ferait partie de ce plan de fraude et que, en conséquence, il ne cherche pas à se défendre sur ce point.

Mais en admettant que les assistants étaient honnêtes et ordinairement intelligents, et que le médium était tenu de manière à être empêché de faire des choses anormales avec son corps normal, que faut-il penser au sujet d'un accomplissement possible de phénomènes?

Il ne faut pas oublier que ces séances eurent lieu dans une île presque non habitée; les quelques personnes étaient toutes connues; il y avait la famille du garde du phare, les domestiques de M. Richet, un marin, sa femme et sa fille.

Le phare est à environ 500 mètres de la maison de M. Richet, et les domestiques couchaient dans un cottage séparé où ils se retiraient pendant la nuit; on pourrait supposer que ces simples paysans de la Provence étaient d'accord avec la fine Italienne, et que la différence de leurs langues qui empêchait toute conversation entre eux n'était qu'une entente préalable; mais il est inutile de discuter cette hypothèse absurde car le voisinage de ces gens n'était aucunement nécessaire pour les phénomènes.

Quant à moi-même, dit le professeur Lodge, je suis satisfait que personne sur l'île ne fut présent auprès de la chambre des séances, sauf la personne qui prenait des notes et sa présence à sa place habituelle était facile à observer par les expérimentateurs placés dans la chambre.

Il n'y avait qu'une porte d'entrée que le professeur fermait à clé luimême pendant les séances; mais même si elle avait été ouverte personne n'aurait pu entrer sans que le fait fût connu. On ouvrait le divan avant les séances, pour s'assurer qu'il était vide.

Les séances commencèrent toujours dans la pièce bien éclairée, « et je puis positivement déclarer », *dit-il*, « que personne, étranger à la séance, n'est entré d'une façon normale, car je l'aurais vu et su. »

« Je dirai donc, que préoccupé moi-même de cette hypothèse de l'intro-
« duction d'un confédéré, j'ai été bientôt amené à considérer cette explica-
« tion comme intenable; le seul complice que les faits permettent d'admettre
« est une personne ou un *animal invisible*, qui accompagne toujours
« Eusapia.

« Sans doute les hommes de science trouveront que cette explica-
« tion par un complice est la plus plausible; mais je suis certain que s'ils

« peuvent faire les mêmes expériences eux-mêmes, ils trouveront leurs « explications insuffisantes et ridicules.

« On ne peut pas non plus expliquer ces faits par la prestidigitation ; chez « le faiseur de tours on a une situation préalable et une autre finale, c'est « là son plan, mais ici on voit l'*opération* et l'*événement* tout à la fois ; les « objets sont transportés d'une façon visible et perceptible à l'oreille sans « vitesse exagérée.

« Il y a l'antique hypothèse de Faraday, de l'action inconsciente des « muscles, parmi les assistants ; c'est avec cela que l'on explique les « mouvements d'une table où plusieurs personnes de bonne foi sont réu- « nies ! Il est probable que cela explique en effet quelques-uns de ces mou- « vements, peut-être tous, et cependant il faudrait beaucoup de bonne « volonté pour expliquer ainsi certains phénomènes de mouvements que « j'ai observés.

« En tous cas cela n'explique pas comment une table peut se lever com- « plètement de par terre lorsque personne ne la touche, sauf en appuyant les « mains sur le dessus, encore moins cette hypothèse explique-t-elle les « mouvements d'un objet entièrement séparé de tout contact.

« Aussi, cette manière d'expliquer n'est pas applicable dans les phéno- « mènes qui eurent lieu avec Eusapia.

« Il reste l'hypothèse des hallucinations collectives, que les bruits enten- « dus, les attouchements, les choses vues, tout n'était point réel, mais les « hallucinations d'une imagination surexcitée.

« J'ai entretenu moi-même des explications similaires, comme pas impos- « sibles, avant d'avoir assisté à ces séances ; mais je me rends bien compte « de leur caractère forcé à l'extrême et comme étant impossible à appliquer « dans le cas actuel.

« Loin d'être surexcité, cette enquête et ces expériences ont été menées « avec le plus grand calme et du sang-froid.

« Aucune personne présente ne pourrait, pour un instant, douter de la « réalité objective des bruits et des attouchements ; quant aux choses vues, « quoique moins nettes que le reste, il est pourtant difficile de concevoir « des doutes là encore, doute faible que l'on pourrait avoir s'il n'y avait « rien pour confirmer leur objectivité.

« Mais on a prétendu que personne dans une chambre ne peut être sûr « de ne pas être hypnotisé ; on voit, entend et sent ce qui n'existe pas en « réalité, le témoignage d'une personne en dehors de la pièce serait néces- « saire pour faire disparaître l'illusion.

« L'hypothèse d'hallucination collective dans ce cas ne paraîtrait pro- « bable qu'aux personnes ignorantes de l'hypnotisme.



« Ceux qui ont étudié ce sujet, savent qu'il n'y a pas d'évidence de la « possibilité de cette puissance hypnotique en grand et s'étendant sur « n'importe quelle personne introduite; lorsque la puissance est employée « sans l'aide des moyens physiques et physiologiques, la plupart des per- « sonnes ne peuvent être susceptibles d'être subjuguées par les méthodes « hypnotiques ordinaires.

« Certainement si l'hypnotisme collectif est possible à ce degré, le fait « constaté serait très intéressant à connaître; mais je trouve impossible « d'accepter sérieusement cette hypothèse comme applicable dans notre « cas.

« Si ces choses sont des hallucinations, le plupart de ce qui nous arrive « par les voies de nos sens doit être classé de même.

« Dans nos expériences, nous avions un témoin étranger en dehors de la « pièce; d'abord M. Bellier, ensuite le docteur Ochorowiecz, et une fois le pro- « fesseur Richet. Tous les trois apportent leur témoignage authentique « quant à la réalité des bruits entendus ; ils entendaient tout, et précisé- « ment, comme chaque chose était expliquée par ceux qui étaient dans la « chambre. Quand la clé grinçait dans la serrure, ce témoin extérieur deman- « dait qui était en train d'ouvrir la porte, avant que personne n'annonçât le « bruit entendu.

« Des fois aussi, il m'est arrivé de me lever de la table et d'assister isolé « à des phénomènes. Je dois donc conclure qu'il faut abandonner cette « hypothèse insoutenable des hallucinations collectives, comme j'ai aban- « donné celle de la fraude collective.

« On pourrait supposer que nous étions tous trompés en imaginant que « nous tenions le médium complètement dans notre pouvoir, et que pen- « dant que nous pensions le voir et le toucher près de nous, il était en réa- « lité loin de la table libre et en train de produire les phénomènes observés.

« Pour une personne ayant passé par ces expériences, cette supposition « paraît absurde, mais peut-être pas pour ceux qui n'ont pas fait ces mêmes « observations. En tous cas les effets en eux-mêmes ne sont pas des illu- « sions.

« *Les phénomènes ont eu réellement lieu.*

« Il nous reste à les décrire, et si c'est possible peu à peu par un examen « continu, de chercher à nous les expliquer.

« Il faut d'abord amener les hommes de science à essayer, par des expé- « riences personnelles à connaître les phénomènes, ensuite à examiner les « lois qui les gouvernent, et si ces lois existent, les tracer selon leur ori- « gine. »

DE LA SIMULATION, DE LA DÉCEPTION.

« Il y a toujours risque de non réussite, lorsqu'on invite de nouvelles « personnes à des séances. L'état de transe n'est pas toujours égal et les « manifestations varient dans leur netteté.

« De là, il peut arriver qu'une personne voyant pour la première fois « une séance peu satisfaisante, refuse de continuer les expériences; ou, si « rien n'a lieu, étant éloignée du médium, elle pourra supposer que l'une « des personnes tenant ses mains l'avait libéré intentionnellement ou non. « Lorsqu'une personne assistant pour la première fois se sent touchée « sur l'épaule par un quelque chose qui s'approche avec une sorte de fré- « missement, et semble sortir du corps du médium, il en conclut que c'est « son bras.

« Peut-être il voit vaguement quelque chose ressemblant à un bras en « train de transporter quelque objet, pas loin du médium; s'il tient dans ce « moment une des mains du médium lui-même, il conclut que la personne « qui devait tenir l'autre ne le fait pas, pour l'instant du moins.

« J'ai été frappé de la tendance que l'on éprouve à faire ces sortes d'accu- « sations entre assistants; quelques-uns des phénomènes ressemblaient « tellement à des mouvements que le médium eût pu faire, que malgré soi « on doute de son voisin; du reste on pouvait supposer que l'un de ceux « qui tenait les mains était pour l'instant hypnotisé.

« Pourtant si l'on continue des séances, autres choses que ces mouve- « ments dans l'obscurité et le voisinage du médium auront probablement « lieu.

« On verra les objets transportés loin du médium, et dans une lumière « suffisante pour constater qu'il n'y a point de contact normal avec lui; « ou encore, comme il m'est arrivé, on peut sentir un attouchement tout « en tenant seul les deux mains et les deux pieds du médium, en voyant sa « tête.

« En somme on est réduit soit à admettre les faits des phénomènes ou à croire que l'on se trompe soi-même. J'ai observé avec intérêt cette simulation de déception de la part des phénomènes.

« Il faut une longue patience de la part de l'observateur pour éviter des « accusations injustes, surtout s'il ne sait d'avance que des formes ressem- « blant à des bras et des mains peuvent paraître, sans nécessairement, « appartenir à des personnes visiblement présentes et au moins d'une façon « normale, sans sauter à des conclusions hâtives; c'est, certes, un devoir de « se rendre compte de ces formes.

« Dans ce cas, le médium était soumis à un examen médical et son corps

« trouvé normal; on a eu soin aussi de s'assurer qu'il ne portait point, dans « la chambre a séance, des membres artificiels ou des appareils.

« Devant cette accusation de fraude, j'estime que l'on ne devrait admettre « dans ces sortes d'expériences que des personnes s'engageant à suivre au « moins quatre séances avant de formuler une opinion; autrement il y a « danger de faire manquer par son attitude hostile les bons résultats que « l'on aurait pu autrement espérer.

« Il y a l'exemple d'un professeur distingué, qui avec une seule séance « sans résultats, avec la célèbre Mme Piper a publié un compte rendu défa- « vorable; et cet argument est souvent cité contre les phénomènes pourtant « bien et dûment contatés ailleurs, avec ce même médium.

« Il serait bon, également, de faire engager tout étranger aux séances de « ne rien faire de lui-même, pour simuler les phénomènes ou d'exercer « aucune surprise ni violence sur le médium.

« Je désire aussi enregistrer ce fait que le médium Eusapia n'était pas « un adversaire elle-même, d'essayer de produire, lorsqu'elle était en état « normal, les phénomènes qui eurent lieu lorsqu'elle était en France. « Elle semblait faire cela par bonté de nature et pour plaire; apparemment « elle ne se rendait pas compte de ce qui pourrait avoir pour nous un « intérêt véritable ou non; des faits ainsi produits par elle ne ressemblaient « point aux phénomènes réels.

« Il est des mouvements étudiés, d'un ordre facile à imiter par n'importe « qui et sans difficultés; ces expériences, pourtant, me permettent de pré- « venir ceux qui s'en serviraient pour accuser Eusapia de fraude, qu'ils « feraient tort à leur jugement ainsi qu'à la vérité; de tels exercices de sa « part sont certainement peu sages; mais les vrais phénomènes sont si « peu et si mal imités que l'accusation de fraude est inutile, et elle ne « saurait tromper personne.

« Aux commencements d'une séance, les mouvements sont souvent de ce « caractère mixte d'après mes expériences, avant que la personnalité qui « s'appelle « John » assume tout contrôle; et il est probable que dans des « séances non satisfaisantes, cet état intermédiaire et demi conscient est « le seul atteint par elle.

« Jugeant donc des phénomènes réels par l'étude des autres, j'ai conclu « qu'il est probable que le médium, dans un état comme somnambulique, « achève et aide elle-même certains des phénomènes attendus et qui, de là, « peuvent avoir un aspect frauduleux. Je crois, d'après d'autres expériences, « que ces efforts de sa part peuvent être empêchés avec des précautions « nécessaires et que trop de latitude laissée au médium, pourrait amener « la tendance à aider aux manifestations de sa part.

« Dans l'état de transe, les conditions sont très particulières et il est « injuste de laisser le médium sans contrôle comme s'il était en pleine « possession de ses facultés normales.

« D'ailleurs la distinction entre une opération normale ou anormale est « basée plutôt sur notre ignorance actuelle que sur quelque chose dans la « nature finale des choses.

« Il se peut que deux méthodes se présentent au médium pour exécuter « des phénomènes ; l'une frappe les assistants comme frauduleuse, l'autre « comme véritable. Il n'est pourtant pas probable que les deux méthodes « soient également faciles. L'une que nous appelons la méthode anormale « exige clairement un effort véritable ; il se peut donc qu'il y ait tentation « de se servir de la plus facile, dans les cas difficiles, si l'on ne prend pas « sévèrement garde.

« Dans son état ordinaire, Eusapia comprend très peu le pourquoi de ces « phénomènes, et a moins d'expérience actuelle moins que les assistants ; « elle ne sait que ce qu'on lui dit et son opinion pour ses phénomènes n'a « pas plus de valeur que ses imitations.

« En somme, on devrait écarter toute accusation et traiter Eusapia « comme un appareil très délicat, dont on se sert pour une démonstration « scientifique, un instrument donc il faut étudier les manières et les « caprices.

« Un défaut de fabrication dans une pièce compliquée d'appareil physique « pourrait amener à des résultats d'un effet trompeur, mais on n'accu- « sera pas l'instrument de fraude. Ainsi, avec Eusapia, il faut étudier les « phénomènes dans leur ensemble autant qu'on peut le faire avec un « mécanisme si compliqué, sans songer aux charges, aux fraudes, quel que « soit leur semblant de justification dans certain cas.

« Eusapia arrivait dans nos séances lorsque nous avions tout préparé ; « elle s'asseyait, ou nous lui indiquions sa place.

« Par des coups frappés et des interjections, elle exerçait une certaine « direction sur la séance ; mais, jamais dans mes expériences, pour assister « ou encourager des pratiques déshonnêtes.

« Il est vrai que ce *contrôle occulte* était un obstacle à notre libre expé- « rimentation ; il est possible qu'à la longue, et avec des assistants ignorants « ce contrôle pourrait tomber dans des tendances trompeuses, et c'est là « un danger sérieux pour tout médium entre les mains de gens irrespon- « sables et manquant de sagesse.

« Il est humain de succomber à la tentation et la tentation arrive tôt ou

« tard, comme par exemple lorsque la transe ne se manifeste pas; alors le « phénomène reste en détresse.

« Mais la conduite d'un tel médium, qui serait en décadence, n'a pas néces- « sairement de relation avec les phénomènes que l'on a observés chez lui « pendant une période honnête.

« L'exposition d'un médium frauduleux peut être instructive en ce sens, « que cela peut jeter de la lumière sur des modes d'opérations et des possi- « bilités d'observations mal faites; mais il n'est pas raisonnable de rejeter « l'*évidence existante* sur la simple rumeur de tricherie, sans toutefois « montrer la correllation et similarité entre le présent et le futur. Par « exemple, si les expériences avec Eusapia sont faites à présent d'une « façon finale et assurée, sa conduite future n'aura pas de portée scienti- « fique; cette conduite aura toujours un certain intérêt. Il est impossible « de faire un compte rendu si cet acte doit rendre l'auteur responsable « pour la carrière future d'une personne, laquelle, en somme, est inconnue.

« J'ai expérimenté en confiance avec Eusapia, dans un but scientifique, « mais je l'ai traitée comme une personne pouvant tromper volontairement « ou involontairement; je déplore non la suspicion nécessaire et justifiable, « mais l'accusation faite à la hâte et mal fondée. » (*A suivre.*)



L'ORIGINE DE L'HOMME

Voir la *Revue* du 1er février.

La remarque que J.-W. Rochester a posée dans le deuxième tome de sa « Reine Hatasou » se trouve en parfaite harmonie avec tout ce qui précède, et j'en reproduis ici textuellement une partie.

« Que le corps évolue, se transforme et progresse aussi bien que l'âme, c'est déjà un fait acquis. Dans les diverses conditions des trois règnes, et enfin dans l'humanité, l'âme se développe et progresse ; le périsprit, son inséparable compagnon, se conforme à ces conditions diverses, conservant fidèlement en soi jusqu'aux plus fines nuances l'empreinte de toutes les transformations subies. Dans la composition chimique du périsprit, on retrouve toutes les substances, le reflet de tous les instincts, qualités et penchants de l'être pendant ses innombrables existences et transformations à travers le *minéral*, le *végétal*, l'*animal* et enfin l'*homme*, l'être le plus parfait connu sur cette terre.

« L'atôme indestructible lancé par la force créatrice dans le tourbillon de l'espace et ne représentant encore qu'un principe vital, se revêt immédiatement de son *double* éthéré, intermédiaire entre l'étincelle divine et la partie matérielle, le corps. Cet intermédiaire est l'agent principal qui met en vibration les fonctions de l'âme, c'est-à-dire que la vie de l'âme se produit par la vie matérielle sur ce réseau (invisible pour vous), et consistant en milliers de fils lumineux d'une ténuité indescriptible.

« Comme dans les cellules de cire se condense le miel, ainsi sur le périsprit se condensent les éléments et leurs substances composées. *Ame vêtue d'air*, a dit un grand savant et aimable poëte, pour indiquer la composition de notre corps, lequel, dès que le périsprit s'en est détaché, devient une proie de la pourriture et se décompose en ses éléments primitifs. Une règle sans exception stipule que d'après l'âme est le périsprit, et d'après le périsprit est le corps ; c'est-à-dire les substances, qui peuvent conformément à une loi immuable, s'agglomérer sur le réseau fluidique.

« Ainsi le périsprit d'un mollusque ne peut attirer dans ses condensations matérielles que des substances gélatineuses ; seulement par le travail de la vie, l'être acquiert et s'approprie des forces nouvelles, des substances plus



variées, une augmentation suffisante de feu électrique, lesquelles, dans une prochaine condensation, rendront le périsprit du mollusque de jadis apte à former un corps plus parfait.

« Je viens de parler du feu, ce grand et universel agent de toute vie, auquel on pourrait presque donner le nom de Dieu, tant son action est puissante, auquel on se heurte partout où l'on tourne les regards. Partout, en effet, où creuse le cerveau du savant, il trouve le feu à la source de la vie ; il bout dans les entrailles de la terre et couve dans les nuages.

« Le feu fond toute matière et l'amalgame, la soude d'une façon indestructible ; le feu unit l'âme à la matière et l'en sépare ; ce lien est la traînée lumineuse que voient les somnambules clairvoyants.

« La grande chaleur brûle comme le feu, et un froid intense produit la même sensation brûlante ; plus il y a de feu dans le cratère périsprital, plus développés sont l'âme et le corps.

« Tout ce qui est lourd, paresseux, manque de feu et appartient à un degré inférieur de développement ; tout être, même toute planète où travaille davantage le feu vivifiant, se distingue par un degré supérieur d'activité et de développement intellectuel. Enfin, la perfection elle-même ne se résume-t-elle pas dans la compréhension, que débarrassé de toute substance matérielle, l'esprit redevient étincelle pure et retourne au foyer d'où il est sorti aveugle, pour y revenir intelligent et servir le Créateur qui nous sépare de lui mais ne brise jamais le lien qui l'unit à nous ; à travers toutes les souffrances et les vicissitudes de l'épuration il doit nous ramener tôt ou tard à ce centre divin.

« Ce long voyage à travers les trois règnes laisse des empreintes profondes sur les goûts, les besoins et les instincts de l'homme, être imparfait, bien rapproché encore de l'animalité qu'il méprise pourtant jusqu'à lui refuser une âme, une intelligence, un droit à sa protection.

« C'est que l'orgueil d'avoir enfin une volonté moins restreinte, un horizon plus large plus d'espace pour ses vices, monte au cerveau de l'homme et lui fait oublier qu'il a seulement gravi un degré de l'échelle sociale de la création, qu'il a été ce que sont encore ces frères inférieurs et que dans l'enivrement et la satisfaction de son progrès, l'homme, si fier de son libre arbitre et du don de la parole, rétrograde souvent par ses sentiments et ses abus plus que la brute qu'il méprise. Oui, oublieux de toutes les conformités de structure, de besoins et de sentiments qui le lient encore si étroitement à l'animal, l'homme se regarde comme son maître absolu, souverain féroce de ces peuplades muettes et sans défense livrées à sa merci ; l'homme abuse cruellement de ses droits imaginaires sur ce frère

cadet, parce que l'intelligence de celui-ci est plus bornée et ses instincts plus muselés par les lois de la nature.

« Ne prenons que quelques exemples : la cruauté comme la voracité de l'animal n'ont pour mobile que la satisfaction d'un besoin, ou sa défense ; une fois rassasiée, ou à l'abri d'une attaque, la bête ne cherche querelle à personne. Mais voyez à quels raffinements ces deux sentiments ont conduit l'homme ! La torture physique et morale, l'avidité insatiable tant qu'autour de lui il reste quelque chose à piller, sont l'apanage de l'homme ; lui aussi a imaginé la trahison, le meurtre en masse et l'assassinat, là où l'animal lutte corps à corps ; enfin, si la parole manque à l'animal pour mentir et dissimuler sa pensée, il n'y a guère à le regretter et il existe peu de vertus, que sur cette terre l'orgueilleux être humain puisse réclamer comme une distinction exclusive.

« Sans doute ce que je viens de dire s'applique à la foule, qui aveuglée par l'orgueil s'imagine être le centre et le couronnement de la création, et non aux âmes plus développées qui reconnaissent dans l'animalité une phase de leur propre passé et condamnent sévèrement toute cruauté superflue. »

*

Le Dr Gibier, dans son « SPIRITISME » (fakirisme occidental), écrit :

« Aujourd'hui, si nous ne partageons pas la manière de voir des spirites de notre connaissance, nous convenons cependant qu'elle est basée sur des faits qui leur donnent raison en apparence. Nous persistons donc dans notre idée que la science a le devoir de ne pas fuir plus longtemps devant l'examen de ces faits. Elle le voudrait du reste, qu'elle ne le pourrait plus à présent : le débat est engagé, à l'étranger tout au moins. Nous avons l'espoir que l'effet tenté par nous ici ne restera pas vain et qu'en France, nous aurons le mérite d'avoir nettement soulevé la question. Sera-t-elle résolue ? *Chi lo sa ?* »

Le Dr Gibier a été prophète lorsqu'il a dit que « la Science le voudrait (se soustraire à l'examen des faits spirites), qu'elle ne le pourrait plus ».

D'après le défi que notre ami, M. Ercole Chiaia, de Naples, lui avait lancée en 1888, un savant psychiatre, le professeur Cesare Lombroso, de l'Université de Turin, dans le mois de mars 1891, assisté par plusieurs autres phrénologistes, fit des expériences avec le médium Eusapia Paladino.

Dans l'automne de 1892 à Milan on tint presque un jury scientifique international, qui expérimenta en dix-sept séances avec le même médium Eusapia (1).

(1) Les professeurs Lombroso MM. Vizioli, Bianchi, Ascensi, Limoncelli, Tamburini et

A ces séances prirent part aussi, le professeur Richet, qui à ce qu'on en dit, se trouvant maintenant à Rome à l'occasion du Congrès de Médecine, assiste aux expériences qui se font à l'Académie Internationale de Magnétisme et de Spiritisme, avec des médiums de chez M. Alegiani ; il expérimente aussi lui-même, en compagnie du professeur Lombroso et du Dr Schrench-Notzing de Munich en Bavière, avec Eusapia Paladino.

Le Dr Ochorowicz de Varsovie, dans le commencement de 1893, vint à Rome pour expérimenter avec le médium Eusapia ; dernièrement, pendant l'hiver 1893-94, il a longuement expérimenté avec le même médium Eusapia à Varsovie.

Comme on le voit, les souhaits du Dr Gibier commencent heureusement

---

autres, tous phrénologistes distingués, firent à Naples, dans le mois de mars 1891, des expériences avec le médium Eusapia Paladino ; après, le prof. Lombroso se déclara *honteux* d'avoir avec tant d'opiniâtreté combattu les faits spirites, desquels il se disait désormais l'esclave, et d'avoir taxés les spirites de fous et de charlatans. Le récit de ces expériences fit le tour des revues et des journaux d'Europe et d'Amérique.

Aux expériences de Milan, en 1892, ont assisté des savants de plusieurs nations ; ce urent MM. *Alexander Aksakow*, conseiller d'État du Czar de Russie ; *Giovanni Schiaparelli*, directeur de l'Observatoire astronomique de Milan ; *Carl du Prel*, docteur en philosophie, de Munich, Bavière ; *Angelo Bofferio*, professeur de philosophie à Milan ; *Giuseppe Gerosa*, professeur de physique à l'École Royale Supérieure d'agriculture à Portici (près de Naples) ; G.-B. *Ermacora* et *Giorgio Finzi*, docteurs en physique, l'un de Padoue et l'autre de Milan. Le Dr *Charles Richet*, professeur de la Faculté de médecine de Paris, et directeur de la *Revue Scientifique*, assista à cinq séances, et le Dr *Lombroso*, professeur de la Faculté de médecine de Turin, assista à deux séances seulement.

Les résultats satisfaisants de ce jury de savant sont connus ; ils firent un grand bruit et furent discutés, débattus, examinés et colportés en divers sens par tous les journaux et toutes les revues du monde.

Après les expériences de Milan (1892), le Dr *Julian Ochorowich*, magnétiseur renommé, auteur de « *La Suggestion mentale* », ex-professeur de l'Université de Lemberg, vint de Varsovie à Rome et expérimenta avec l'Eusapia, chez son ami et compatriote le célèbre peintre Henri Siemiradsky. Le Dr Ochorowicz, fortement ébranlé dans ses anciennes convictions avoua (lui aussi tout honteux) la réalité des faits spirites, qu l'avaient poussé à qualifier de sot William Crookes. Pour faire amende honorable de sa faute, il appela à Varsovie le médium Eusapia Paladino, et là, en quarante séances tenues du 25 novembre 1893 au 15 janvier 1894 il expérimenta en présence de vingt-cinq personnes : MM. *Marian Gawalewicz*, écrivain. — J. *Harusewicz*, docteur en médecine. — H. *Higier*, docteur en médecine. — *Alexander Kraushar*, écrivain. — *Herman Loth*, officier public. — *Igaz Matuszewski*, écrivain. — J. K. *Potocki*, compilateur du Glos. — *Alexander Rajchman*, compilateur de *l'Echo Musyczne*. — *Heinrich Siémiradrzki*, peintre. — J.-A. *Swiencicki*, écrivain. — *Général Sokrates Starynkiewicz*, gouverneur de la ville de Varsovie. — *Ladislas Wienkowski*, docteur en médecine. Le Dr Ochorowicz est en train de mettre au net la relation des phénomènes observés ; elle sera bientôt publiée.

à se réaliser ; ce mouvement des hommes de science ne peut manquer de donner de très sérieux résultats.

*
* *

Je dois maintenant poser une autre des pierres miliaires qui m'indiqueront la route que je dois suivre pour atteindre le but que je me suis proposé.

Je n'ignore pas qu'entre chacune de ces pierres miliaires il y a des interruptions fréquentes, presque des abîmes qui en interrompent la continuité et rendent par trop malaisé le chemin, mais les combler nous conduirait trop loin. Ce travail que je me proposais de borner entre les limites d'un simple article pour la *Revue Spirite*, s'est accru au fur et à mesure ; il est devenu déjà bien long.

L'investigateur de la vérité, l'homme de bonne volonté, saura bien combler les vides, les manques de continuité et unir les deux bouts ; le chemin plat et facile le conduira jusqu'au but désigné : la vérité.

La pierre que j'entends placer encore, et qui, avec les autres déjà posées, doit m'aider à soutenir et fortifier la conclusion finale à laquelle je dois arriver, est celle des phénomènes spirites.

Je sais aussi que cette dernière pierre, celle des faits spirites, sera assaillie et combattue plus fièrement encore que quelques-unes des autres que je

Le Dr Richet, se trouvant dans ce mois-ci à Rome, pour le Congrès de médecine, a assisté avec le professeur Lombroso et le Dr Schrenck Notzing, de Munich Bavière, aux expériences qui se font à l'Académie Internationale de Magnétisme et de Spiritisme, avec les quatre médiums qui ont donné tant de séances chez M. Alegiani. Trois de ces médiums sont de très jeunes hommes, étudiants ; MM, *AlbertoFontana*, *Arturo Ruggieri*, *Ferruccio Cecchini*; le quatrième est l'ingénieur M. *Palmiani*.

Le Dr Richet s'était proposé, à l'occasion du Congrès de Médecine, de venir à Naples, pour y tenir une série de séances expérimentales ; mais contrairement à ce projet, il appela à Rome. Eusapia Paladino qui partit de Naples le 5 avril, et resta à Rome jusqu'au 16 du même. Pour exercer sur la Paladino une vigilance plus rigide et continuelle, dans l'intérêt de la réalité des phénomènes, elle habita chez M. Siemiradzki, avec la famille duquel elle s'est affectionnée. — Le Dr Richet, le professeur Lombroso et le Dr Schrenck Notzing, ont tenu huit séances chez M. Siemiradzki. Le professeur Richet écrivait à M. Chiaïa, ici à Naples ; — que tous les doutes qui étaient restés dans son esprit après les quelques séances de Milan, avaient complètement disparus après ces séances de Rome. Il ne le dit pas ouvertement, mais des phrases de sa lettre on conclut à la conviction du Dr Richet qui ne se borne pas seulement à la réalité des faits spirites, mais il paraît qu'elle en atteint aussi la cause ; chose qui du reste ne doit plus étonner d'après la conférence tenue par lui, tout à l'heure, à Paris, chez la duchesse de Pomar. En tout cas, on pourra juger quelle est l'étendue réelle qu'on doit attribuer sa conviction, lorsque le Dr Richet, comme il le promet, aura communiqué à M. Chiaia, toutes les impressions reçues dans ces dernières expériences que peut-être il rendra publiques.

Il paraît aussi que le Dr Richet se propose d'expérimenter encore avec le médium Eu-

viens de poser, car l'âme n'est jamais tombée sous le scalpel des anatomistes et l'exercice de ces faits fut défendu par Moïse au peuple hébreu.

Je n'adresserai un mot à ce sujet, ni aux incrédules de bonne foi, ni aux ennemis de parti pris de toute vérité. Je renvoie les premiers au livre de M. Alfred Russel Wallace, *Les Miracles et le Moderne Spritualisme*, et aux autres ouvrages nombreux traitant le même ordre d'idées, pour s'en convaincre ; quant aux autres il n'y a parole qui vaille, rien ne les peut remuer.

Ceci dit, je vais poser ma pierre nouvelle.

* * *

Je ne donnerai qu'une indication restreinte des faits spirites, presque un catalogue, à l'instar de celui qui a donné M. Bodisco, avec ses *Traits de lumière*, lesquels n'éclairent rien et qui font tant de bruit.

Je renvoie aussi aux ouvrages spéciaux, ceux qui aimeraient à avoir des détails et la notion complète des faits spirites. Je me borne à leur indiquer les principaux faits de ce genre.

1° Entre les *phénomènes* dits *physiqnes* on peut compter de légers coups, des craquements dans l'intérieur du bois de la table, des chaises et autres meubles et même dans les murailles ; des bruits allant d'un léger battement à des coups semblables à ceux d'un lourd marteau à deux mains. Modification du poids des corps. Corps se mouvant en dehors de la force humaine. Corps s'élevant dans les airs. Transfert de corps à distance en dehors de chambres fermées et jusque dans ces chambres fermées. Délivrance des médiums qui sont dégagés de liens de toute sorte.

2° Dans les *phénomènes chimiques* on a la préservation des effets de l'action du feu, phénomène décrit à la page 220 des *Miracles* de M. Wallace.

3° *Ecritures* et *dessins directs*, qui s'obtiennent en quelques secondes, et en plusieurs couleurs, sur des papiers marqués, placés dans des positions telles que nulle main humaine ne puisse les atteindre; ou même sur des papiers dont on ne sait la provenance. Je conserve plusieurs de ces morceaux de papier venus inopinément, ayant des phrases écrites avec de l'encre plus

---

sapia Paladino, mais on ne connaît pas dans ce moment le lieu où il se propose de tenir la série de ces expériences (*a*).

Comme on le voit, tout ce mouvement général des savants autour des faits spirites, surtout par la grande valeur que personne ne peut refuser au nom du professeur Richet, est sans doute très important.

(*a*) Eusapia Paladino est partie de Naples le 19 juin, à la rencontre du Dr Richet, qui le 20 juin venait à sa rencontre à Ventimiglia. J'ignore où ils se trouvent en ce moment, car je n'ai pas eu le loisir de voir M. Chiaia avant son départ pour les rejoindre. Je crois savoir que MM. Ochorowicz et Schrenck-Notzing se trouvent avec le Dr Richet.

noire encore que l'encre lithographique. Une fois j'ai demandé où l'on avait pris ce papier, il me fut répondu qu'il avait été fabriqué par les esprits eux-mêmes, en manipulant la substance universelle. Ayant montré quelque doute, il me fut conseillé de le faire analyser, pour me convaincre qu'il ne contenait aucune matière semblable à la matière terrestre. Je dois confesser que je n'a jamais fait faire cette analyse, un peu par négligence, mais plus encore pour ne pas me priver de ces documents dans lesquels se trouve écrits quelques avertissements qui me sont personnels.

4° On obtient des *phénomènes musicaux* avec des instruments de divers genres qui sont joués en dehors du concours de l'homme, depuis une cloche à main jusqu'à un piano fermé, chose qui s'est très souvent répétée avec le médium Eusapia Paladino. Avec certains médiums se produisent des compositions musicales d'un caratère très élevé. C'est ce qui eut lieu avec M. Home, c'est ce qui arrive maintenant avec M. Ferruccio Cecchini, un très jeune homme qui fait des expériences à Rome, chez M. Alegiani.

5° Les *formes spirites* consistent en apparitions lumineuses, étincelles, étoiles, globes de feu, images lumineuses, etc., ou encore en mains, visages, corps humains entiers, généralement recouverts de draperies flottantes ou bien vêtus comme de leur vivant.

Ces formes humaines sont souvent capables de mouvoir des objets solides et sont à la fois visibles et tangibles pour toutes les personnes présentes. Dans d'autres cas, elles ne sont visibles que pour les voyants; mais quand tel est le cas, le voyant décrit l'esprit comme s'il était léger comme une fleur ou une plume, et les autres personnes présentes voient cette fleur ou cette plume se mouvoir apparemment d'elles-mêmes.

Dans quelques cas on entend parler distinctement, et la voix est entendue de tous. Un dialogue que moi-même j'ai tenu avec une voix, est rapporté dans la *Sfinge* du mois de mai 1891, et reproduit (page 562) par la *Revue Spirite* du mois de décembre de la même année.

Les vêtements de ces formes, dans certaines circonstances, ont été examinés ; on en a même coupé des morceaux qui ont disparu au bout de peu de temps, tandis que d'autres se sont conservés. Une dame, à Rome, conserve toujours religieusement une natte de cheveux qu'elle-même coupa sur la tête de sa jeune fille morte, qui s'était matérialisée dans une séance tenue avec le médium Eusapia Paladino. Des fleurs sont aussi apportées, dont quelques-unes se fanent et s'évanouissent ; d'autres sont réelles et peuvent être conservées indéfiniment.

Dans la deuxième série des expériences faites par William Crookes, à la fin de mai 1894, se présenta l'esprit Katie King ; dans sa dernière incarnation il avait été *Miss Annie Owen Morgan*, qui a continué à se présenter en-

core aux séances pendant trois ans, en conversant et en se promenant, en tenant le bras des personnes présentes.

A la dernière séance, la séance de congé, elle distribua à tous les assistants les fleurs de son bouquet. S'étant fait apporter des ciseaux, elle coupa devant les yeux des spectateurs, douze ou quinze morceaux d'étoffe différents sur le devant de sa tunique blanche, pour les laisser en souvenir durable à ses amis. Ceux-ci la prièrent de raccommoder sa robe et elle le fit très aisément, en la palpant seulement de ses mains. Cette opération accomplie, tous examinèrent le plus minutieusement possible la robe raccommodée, sans parvenir à voir les trous, ni la place où les morceaux avaient été coupés. Il en arriva de même avec son voile ; et la même chose avait été répétée plusieurs fois.

De là, on peut conclure que ces formes, quelles qu'elles soient, sont des esprits réels ; elles ne sont probablement que des formes temporaires produites, dit M. Wallace, par des esprits dans un but d'épreuve ou de reconnaissance pour leurs amis.

6° Les *photographies spirites*, exposées en détail par M. Wallace (page 255-274 de *Les Miracles* traduction française), montrent par une expérience purement physique qu'elles sont dignes de toute confiance.

7° Des *empreintes* de mains, de pieds, de visages, etc., sont laissées par les esprits matérialisés dans la cire molle, dans la craie à modeler ou dans la paraffine liquide, d'une manière et d'une réalité très surprenantes.

Il serait trop long de décrire, même sommairement, ce phénomène. On peut en trouver des descriptions frappantes et fidèles dans les ouvrages qui s'ouccpent particulièrement des phénomènes de ce genre.

Je pourrais continuer encore indéfiniment l'indication de nombre de phénomènes, mais je crois en avoir parlé suffisamment pour ceux qui veulent comprendre.

Tous ces phénomènes peuvent être indubitablement produits, parce que l'esprit, avec l'aide du périsprit, corps dont il est constamment revêtu, peut faire plein usage de sa faculté d'esprit libre et attirer à soi et manipuler toute substance et toute matière qui remplissent l'ambiant universel et en disposer comme d'une chose de sa compétence.

(*A suivre.*) G. PALAZZI.





LA CLAIRVOYANCE

de Bessie Williams.

Tandis que M. *M. E. Williams* (priée de quitter rapidement Paris le 31 octobre 1894) s'apprêtait à laisser l'Amérique pour visiter les principales villes de l'Europe et se mettre disait-elle à la disposition des sociétés scientifiques désireuse de constater la puissance de sa médiumnité à matérialisations, une dame anglaise, Mrs Russell Davies venait de publier sous son nom de jeune fille, *Bessie Williams*, le récit des phénomènes spirites qui se sont produits au moyen de ses facultés médianimiques.

En apprenant l'exposure de son homonyme, elle écrivit à M. Leymarie, pour bien établir qu'il n'existait rien de commun entre elle et le prétendu médium venu d'Amérique. Sa lettre qui a paru dans la *Revue spirite* de décembre dernier, était accompagnée de son ouvrage « The Clairvoyance of Bessie Williams».

S'il faut posséder une impudence ou une imprudence peu commune pour oser recourir à des supercheries aussi grossières que celles qu'emploie l'expulsée du 31 octobre 1894, les vrais médiums doublés de spirites sincères ont le souci de leur réputation et de leur dignité.

C'est à ce sentiment qu'a obéi Mrs Russell Davies,en adressant à M. Leymarie sa prostestation indignée.

Son ouvrage, que nous avons lu avec un vif intérêt, est écrit simplement sans emphase ; il dénote une nature pleine de délicatesses, une sorte d'ingénuité même qui assurent à l'auteur les sympathies du lecteur.

Mrs Russell Davies est largement douée, elle est médium à incorporations, médium voyant et auditif.

Nous empruntons à son ouvrage deux récits qui donnent une idée de ses belles facultés médianimiques :

« Un de mes esprits familiers appelé *Ned* se manifeste constamment. Il « m'est très souvent utile et chaque fois que j'ai besoin d'un aide doué « d'une grande force physique c'est lui que j'appelle.

« En voici un exemple :

« On avait tout récemment ajouté à notre habitation une nouvelle pièce « dont je désirais couvrir le plancher d'une toile cirée.

« Voyant que l'ouvrier que j'attendais ne venait pas assez vite, à mon gré,

« je voulus en nous y mettant à plusieurs, essayer de la poser nous-mê-
« mes.

« Après deux heures d'efforts inutiles, bien que nous fussions trois per-
« sonnes, mon amie Miss B..., ma bonne, Mary et moi, je reconnus que ce
« n'était pas un ouvrage de femme et que le mieux était d'attendre l'ou-
« vrier.

« J'avais à peine pris cette résolution lorsque j'entendis *Ned* me dire :

« Madame, éloignez la domestique, je vais poser la toile cirée.

« Je dis à Mary de se retirer et je restai dans la pièce avec mon amie
« Miss B... ; *Ned* qu'elle connaissait très bien, prit immédiatement posses-
« sion de moi..

« Lorsque je me retrouvai dans mon état normal, l'ouvrage était parfai-
« tement fait et Miss B... me dit que *Ned* s'en était acquitté comme s'il n'a-
« vait jamais fait autre chose de sa vie, et qu'il n'avait pas cessé un instant
« de rire et de parler jusqu'au moment où Mary était remontée pour de-
« mander si l'ouvrier était venu faire le nécessaire, car elle avait entendu la
« voix d'un homme.

« Je ne pus m'empêcher de rire, attendu que je passe pour avoir la voix
« très douce.

. . . .

« Mary fut tellement ahurie de ce qui s'était passé qu'elle me quitta peu
« de temps après, en me déclarant qu'elle ne pourrait pas se résoudre à vi-
« vre avec une magicienne.

« Je ne pense, certainement pas, qu'elle ait eu l'intention de me faire un
« compliment, quoique ce fût le plus grand éloge que j'eusse jamais enten-
« du, en raison du prix que j'y attachai.

« Il y a de longues années déjà je me trouvai en soirée chez des amis
« et tout en causant, je vis (étant médium voyant) deux petits esprits se te-
« nant par la main, marcher dans la pièce où nous étions, tourner autour
« de nous et après nous avoir examinés attentivement, s'arrêter près de
« moi.

« Leurs petites figures étaient trop vaporeuses pour que je pusse les bien
« distinguer, cependant je me rendis facilement compte qu'elles m'étaient
« tout à fait étrangères.

« Le plus jeune des deux avança la main pour prendre la mienne, et le
« mouvement que je fis pour répondre à son avance, attira l'attention des
« personnes au milieu desquelles j'étais assise.

« Qu'est-ce ? Que voyez-vous ? Oh ! dites-nous-le !




« Je répondis: Il y a deux petits garçons ici; — ils me disent qu'ils attendent « leur mère.

« La maîtresse de la maison parut très surprise; elle déclara qu'elle ne « pensait pas que leur apparition concernât aucunes des personnes pré- « sentes.

« Les pauvres petits semblaient lire sur ma figure ce qui se disait. Ils ne « paraissaient pas entendre, car l'aîné me dit. Non, maman va venir. *Good-* « *ness* — Bonté — nous a envoyés ici pour la voir et vous devez nous aider.

« Je venais de répéter tout haut ses paroles, lorsqu'on annonça Mrs Evans; « je vis entrer une dame que je ne connaissais pas. Elle était en grand « deuil. Les autres personnes se regardèrent d'un air significatif, et les « deux petits esprits se pendirent à la robe de leur mère.

« La pauvre dame était l'image de la tristesse, et je compris que nous al- « lions assister à une de ces scènes auxquelles je m'associe toujours, par « sympathie, mais qui agissent tellement sur moi qu'elles me rendent ma- « lade pour quelques jours.

« Mrs Perks, chez qui nous étions réunis, était elle aussi très impres- « sionnée et nous restâmes tous dans un profond silence.

« Les petits enfants paraissaient pleins de joie, caressant leur mère, et « inconscients, pendant quelques temps, de ne pas la voir répondre à leurs « caresses; mais à la fin, ils s'en aperçurent et l'aîné se tournant vers moi « me dit :

« Est-ce que ce n'est pas maman?

« Pourquoi ne parle-t-elle pas ?

« Elle est comme si elle était aveugle et ne nous voit pas.

« Je lui répondis : Mon cher petit, non, elle ne peut pas vous voir. Vous « êtes maintenant deux petits anges, et votre maman est encore sur la terre.

« Dites-moi votre nom et je lui dirai que vous êtes ici.

« Mon nom est Johnny, celui de mon frère est Willie, dites-les lui bien « vite.

« Je me tournai vers Mrs Evans, et après avoir échangé quelques pa- « roles avec elle, je l'amenai avec beaucoup de ménagements, à me parler « de son deuil.

« Elle me dit, tout en pleurant, qu'elle avait fait une perte cruelle.

« Avez-vous jamais entendu parler de spiritisme lui demandai-je ?

« Oh, certainement; j'ai même eu la pensée d'aller voir un médium, « mais je n'ai pas su comment faire pour en découvrir un, et d'un autre « côté, je crains que ce ne soit mal, de troubler les morts.

« Je vis tout de suite que la pauvre dame, imbue des idées les plus ré- « pandues était persuadée que ses chers disparus attendaient, couchés dans

« leurs tombes, que la trompette du jugment dernier les rappelât à la vie,
« et que, si elle les évoquait pour entrer en communication avec eux, il
« leur faudrait quitter leurs tombes pour venir à elle.

« A ma demande êtes-vous chrétienne? elle me répondit oh oui! je suis
« chrétienne.

« Alors, repris-je, que devient votre foi religieuse relativement à la com-
« munion des Saints. — C'étaient de simples mortels, et si vous croyez
« qu'ils reposent comme nous tous dans leurs tombeaux, comment pouvez-
« vous être en communion avec eux ? Que signifie également ce qui a été
« dit des bons et des mauvais esprits, qui nous entourent, et de nous con-
« fier qu'à ceux qui sont bons et sincères ?

« Je la prêchai ainsi jusqu'à ce qu'elle se fût fait une idée plus exacte de
« la communion avec les Saints; lui saisissant la main, je finis par lui dire:
« Moi je vois constamment des esprits ; je les entends parler, j'en ai vu plu-
« sieurs ici même, il y a quelques instants.

« Est-ce possible s'écria-t-elle? Oh! dites-moi, pouvez-vous en voir pour
« moi, ce soir?

« Oui, il y a ici deux petits garçons.

« La pauvre dame avait l'air d'une folle; elle me prit par les épaules et
« me tenant étroitement serrée ; oh! je vous en prie, faites-moi leurs por-
traits, dites-moi leurs noms.

« Leurs noms sont John — et Willie Evans, — l'un a sept ans, l'autre cinq,
« ils sont morts de la petite vérole, il y a deux ans.

« Jamais, non jamais je n'oublierai la figure de cette femme ; elle se jeta
« dans mes bras en poussant un cri.

« Merci, mon Dieu; oh merci mon Dieu d'avoir eu pitié de moi! mes en-
« fants m'ont sauvée, car, cette nuit même, j'avais l'intention de me faire
« mourir et j'étais venue ici pour faire mes adieux.

« Elle sortit alors, d'un petit sac, qu'elle tenait à la main, une bouteille
« de laudanum.

« Mrs Evans venait d'échapper à la mort par la seule intervention des
esprits.

« Elle vit aujourd'hui, calme et confiante, et s'entretient souvent avec ses
« chers petits anges « Johnny et Willie ».

Traduction de M. *Julien Bouchot.*

LE CAS DE MRS WILLIAMS.

Maintenant que toutes les parties intéressées et « désintéressées » ont placé leur mot au sujet de cette émouvante capture opérée sur les accessoires macabres de Mrs Williams, maintenant que les « esprits » se sont légèrement apaisés, le moment est peut-être venu de remettre les choses à leur place.

Essayons de démêler les diverses opinions émises sur l'exposure du fameux médium, dans la presse spécialement consacrée aux questions spiritualistes.

L'auteur de ces lignes n'est pas un spirite militant; il n'a pas assisté à la séance où Mrs Williams fut *démasquée*.

Il ne s'en trouve que plus à l'aise pour se prononcer sur ces faits et sur les jugements qui ont été portés à leur sujet.

Nous laisserons de côté les journaux politiques qui n'ont considéré l'incident qu'au point de vue anecdotique et uniquement pour offrir à leurs lecteurs une lecture d'un intérêt piquant.

Les journaux spirites ont naturellement pris la chose par un côté plus sérieux, car il s'agissait d'un incident que leurs adversaires pouvaient exploiter comme moyen de discréditer leurs doctrines en même temps que leurs croyances. Comme on pouvait s'y attendre, ils se divisèrent en deux camps : les uns, tout affligés qu'ils fussent de cette malheureuse aventure, s'inclinèrent devant le fait et administrèrent une semonce au peu délicat auteur de leurs désillusions ; les autres partirent en campagne — pour défendre les couleurs du médium de leurs rêves.

Que certains journaux américains se soient ralliés autour du drapeau de leur médium national, passe encore : ils plaident *pro domo* et leur attitude, bien qu'inexplicable, peut invoquer des circonstances atténuantes. Mais ce qui nous a surpris désagréablement, c'est de rencontrer dans le même camp la revue *Psychische Studien*, de Leipzig, fondée par M. Aksakof.

Pour qui a lu les écrits de ce penseur, et a, par conséquent, pu juger du soin méticuleux qu'il apporte à toutes ses investigations, du contrôle scientifique qu'il exige pour chaque fait, avant de l'accepter comme tel, de l'impitoyable rigueur avec laquelle il répudie tout témoignage insuffisamment probant, il est clair que les petites notes narquoises des *Psychische Studien* n'ont pas dû lui être communiquées avant leur insertion.

Ceci dit, examinons les moyens de combat et les arguments auxquels ont recours les partisans de Mrs Williams.

1° On flétrit la façon brutale, violente (*gewaltsam*), avec laquelle le médium a été dévoilé.

Est-il permis d'agir avec si peu de galanterie envers une dame?

C'est vraiment monstrueux que d'user de la force physique contre un être faible et désarmé !

2° On jette la suspicion sur la sincérité des personnes qui composaient l'assistance. Elles ont comploté une conspiration au détriment de leurs convictions, à la seule fin de confondre un médium américain.

Sur le premier point, les opinions peuvent être divisées. Il serait certainement beaucoup plus simple de soumettre le médium à un examen sévère, avant la séance. Cela épargnerait bien des ennuis, mais encore faut-il pour cela que le médium s'y prête de bonne grâce. S'il répond à toutes les sollicitations qui lui sont adressées en déclarant « qu'il n'opère que pour les personnes croyantes qui veulent entrer en communication avec leurs parents et amis défunts », ainsi que l'a fait Mrs Williams, il ne reste qu'à se soumettre ou se démettre, ou bien encore à casser les vitres.

.M. Wittig, le secrétaire de la rédaction des *Psychische Studien,* aurait-il voulu que l'on mît, à dévoiler une supercherie, autant d'onction que le filou en emploie pour plus sûrement mystifier son public et lui soutirer des dollars, des livres sterlings et des louis?

Il me revient à la mémoire l'histoire de ce juge américain qui, ayant acquitté une fieffée coquine, fut acclamé après l'audience comme « un vrai gentleman ».

La posture chevaleresque n'est pas de mise lorsqu'il s'agit de démasquer une plantureuse et vigoureuse cabotine, et il a été fort maladroit, chacun sera forcé d'en convenir, de la part du rédacteur d'un organe sérieux, de se poser en champion d'une aventurière et de défendre l'honneur médiumnique avarié de la Dulcinée des *Camp Meetings.*

Le deuxième argument est beaucoup plus grave, car il met en cause l'honorabilité d'un confrère français et des signataires du procès-verbal, au nombre de quinze.

Il est regrettable de constater que « La Lumière de vérité » de Cincinnati et le rédacteur des *Psychische Studien*, de Leipzig, ont cru devoir franchir les limites des... égards.

La *Revue Spirite* a publié dans son numéro de décembre dernier un compte rendu complet de la séance du 31 octobre, avec le procès-verbal contenant les noms et les adresses des quinze personnes présentes. Il est vrai que ces personnes n'étaient pas les invités de Mrs Williams, mais cela ne peut en rien entacher ni leur respectabillié ni leur sincérité, ainsi que semblent le supposer les défenseurs du faux médium. Comment se fait-il d'ailleurs que dans le numéro de janvier des *Ps. St.*, le secrétaire de la rédaction publie cette note, au bas de la page 43 : « Nous désirons voir le

procès-verbal de cette séance si importante pour Mrs Williams, avec publication en toutes lettres des noms des témoins, ce qui n'a pas encore été fait jusqu'aujourd'hui, paraît-il! »

Ceci laisse à supposer que M. Wittig n'a pas eu sous les yeux le document en question, et cependant il échange avec la *Revue Spirite*; quelque étrange que cela paraisse, nous devons lui tenir compte de cette ignorance regrettable, aussi nos appréciations ne lui seront-elles adressées que sous cette réserve. Dans tous les cas, nous croyons qu'il s'est engagé dans une voie qui doit forcément le conduire à une impasse et le placer en face de ce dilemme : ou bien de démontrer que les spirites français ont attiré Mrs Williams dans un guet-apens et ont fait signer aux témoins un faux procès-verbal, et dans ce cas, il resterait toujours à Mrs W... cette ressource de prouver ailleurs la réalité des manifestations qu'elle prétend évoquer et confondre les « ruffians » français par une évidence au moins morale (ce qui n'exclurait toujours pas la possibilité d'une supercherie antécédente); ou bien d'admettre que le médium américain est un vil imposteur qui entraînerait dans le juste mépris qui lui est dû, tous ceux qui auraient eu la maladresse de prendre fait et cause pour lui.

La première serait difficile à soutenir.

Comment admettre, en effet, que les quinze témoins aient été complices, ou dupes d'une machination aussi perfide ? Entre les deux versions, celle de Mrs Williams et celle de l'assistance française, il n'y a pas moyen d'hésiter un instant. A-t-on bien lu la lettre que Mrs Williams a publiée en sa défense ? Elle se compose de deux parties distinctes : d'abord elle essaye d'affirmer son honorabilité par les lettres qui lui ont été adressées de la part de M. Handrich, secrétaire du consulat suisse à New-York, son avocat si fidèle; de M. Rahn, directeur du journal spirite de Berlin *Die übersinnliche Welt*; de la duchesse de Pomar, dans l'hôtel de laquelle ont eu lieu les deux premières séances; et de M. Leymarie, directeur de la *Revue Spirite*.

Que prouvent ces lettres ? Rien du tout, si ce n'est qu'un accueil des plus cordials était réservé, par anticipation, à un célèbre médium américain, à la condition expresse, bien entendu, qu'on n'aurait pas affaire à un escroc. Là s'arrêtait l'hospitalité offerte.

Il est inutile de nous arrêter aux puériles insinuations de Mrs Williams à propos de l'absence involontaire de M. Leymarie, de la religion catholique d'une dame qui accompagnait Mme Raulot, de la jeunesse des messierus qui ont bien voulu se charger de la désagréable besogne qu'on leur demandait. Venons droit aux faits. Mme W... affirme que M. Leymarie fils et ses amis se sont précipités pour empoigner les esprits mais que leurs mains ne purent saisir que le vide. Or, M. Paul Leymarie assure qu'il a éprouvé sur

son cou une pression de deux mains bien matérielles et qu'il faillit en suffoquer. C'était un esprit assurément rébarbatif et qui s'est entêté à tenir son homme prisonnier jusqu'au moment où Mme Williams en personne se trouva dans ses bras. Dans l'intervalle nécessaire pour allumer une allumette — car ces esprits eurent soin d'éteindre la lampe qui communiquait avec le cabinet— les conspirateurs auraient réussi à déshabiller et déchausser le médium, à suspendre sa robe et son corsage dans le cabinet, à la mettre en maillot, lui accrocher des moustaches, jeter les perruques, barbes, moustaches et gazes dans le cabinet, etc.

En vérité il a fallu une dextérité prodigieuse pour accomplir ces manœuvres et les plus forts prestidigitateur seraient fort en peine pour reconstituer cette scène aussi scandaleuse que burlesque.

Et c'est tout ce que Mrs Williams trouve à dire pour sa *défense*. Il n'y a vraiment qu'à s'incliner devant la foi de ses hérauts et champions. Sa réhabilitation est encore plus étonnante, et le *Banner of Light* (Bannière de la Lumière) de Boston qui en assume la charge, en publiant le compte rendu d'une séance de matérialisation, donnée par Mrs E. Williams le 14 janvier dernier (à son retour en Amérique) à New-York, 232 West 46 street, *sous des conditions de contrôle absolu!*

Vingt-quatre personnes ont été conviées par le comité organisateur de ce humbug à asssister à la matérialisation de *trente* esprits !

L'assistance se composait de témoins invités par le « médium », qui avait poussé les scrupules jusqu'à choisir exclusivement des personnes « dont le jugement analytique et la puissance de discernement seraient une garantie pour le public ». Quatre dames examinèrent les vêtements que portait Mrs Williams et trois autres descendirent à l'étage en-dessous pour s'assurer que le plâtre du plafond dans la cuisine présentait une surface intacte. « Lorsqu'elles revinrent et firent part du résultat satisfaisant de leur constatation, les portes du salon furent ouvertes, et la séance commença ».

A ces preuves accablantes de l'authenticité des phénomènes exhibés par Mrs Williams nous croyons que la meilleure réponse serait de reproduire ce passage du *Religio Philosophical journal* :

« Il faut que ceux qui endossent la responsabilité de Mrs Williams, déclarent l'attitude qu'ils prennent en ce moment ; ils pourront bien faire excuser cet endossement au dépens de leur intelligence, mais cette excuse ne saurait être d'une utilité quelconque à Mrs Williams, par rapport à ses « matérialisations » à Paris, pas plus que ne l'aurait été la preuve qu'« elle a été un médium véritable à des occasions antérieures ».

Il y a cependant des esprits autrement faits et nous ne nous étonnerions de voir persister le *Banner*, M. Wittig et M. Handrich, à prendre Mrs Wil-

liam au sérieux. Il est dommage néanmoins que M. Handrich ne pourra plus jamais voir les mêmes « Bright Eyes » postiches et crasseux que nous avons eus sous les yeux, dans le musée de M. Leymarie, et nous voudrions conseiller à M. Wittig de prendre pour devise : *amica Williams, sed magis amica veritas.*

Ce n'est vraiment pas la vraie manière de s'y prendre si l'ont veut décourager les fraudeurs déjà par trop nombreux, dans le spiritisme, et défendre la cause que l'on prétend servir. B. SANDOW.

POUR ET CONTRE L'EXPOSURE

Sous ce titre, M. Hermann Handrich, de Brooklyn, Etats-Unis, a bien voulu nous envoyer : la quintessence de son expérience en fait de spiritualisme moderne et des matérialisations; la cause qu'il défend étant mauvaise, il argumente néanmoins et ne prouve rien; nous le remercions pour sa missive, celle d'un mauvais avocat.

Partisan de Mrs Williams et la croyant impeccable, nous comprenons qu'il lui soit dur de constater son exposure, et nous le regrettons vivement pour lui. Certes, nous croyons que ce médium a dû prouver sa puissance et cela, nous l'avons dit dans la *Revue* de décembre 1894; mais elle pratique la fraude en grand. Or, cela était bon à New-York, devant ses anciens amis, mais devant un public nouveau et surtout des scientifiques elle devait s'abstenir de tout truc grossier, pour sa dignité, sa bonne renommée et celle de ses compatriotes.

Oui, M. H. Handrich, des lutteurs pour la cause, depuis 1850, tels que nous, eussent été heureux de constater le succès mérité de Mrs Williams; ils ont été navrés de l'outre cuidance d'une pauvre femme, qui a voulu frauder sur un terrain qui n'était pas le sien.

« A la suite de la demande qui m'a été adressée je viens formuler mon appréciation personnelle au sujet des phénomènes de la matérialisation en général et du médium Williams en particulier.

« Amicus Plato, amicus Socrates, sed magis amicus Veritas. »

« Toute forme matérialisée, en tant qu'elle est authentique, doit être considérée comme une émanation du *solar plexus* du médium.

« Il correspond au *corps astral*, au périsprit des esprits qui se manifestent, lequel se fait percevoir par les organes de nos sens sous une forme plus ou moins dense.

« Au cours régulier d'une séance à matérialisations, la forme matérialisée se retire de nouveau dans le corps physique du médium. Quand il y a

agression violente, l'union se produit d'une façon subite, et les assaillants trouvent alors, généralement, entre leurs mains, le médium lui-même.

« Ceci ne se rapporte pas aux phases désignées sous le terme de *transfiguration ou personnification*, mais uniquement aux esprits véritables, indépendants, se trouvant en dehors du médium, bien qu'ils réagissent sur ce dernier.

« C'est un fait indéniable, que moi-même, ainsi qu'un nombre considérable de chercheurs sérieux dans le domaine des manifestations spiritiques, nous avons eu l'occasion d'observer de pareilles formations produites sous l'influence des facultés médiumniques de Mme W.. et ce, dans des réunions privées, sous des conditions qui excluaient toute possibilité de fraude.

« Mais ayant aussi été témoin de manifestations qui reposaient sur une supercherie, c'est-à-dire, sur l'illusion optique et sur des trucs, auxquels ont souvent recours même des médiums véritables (car la force médiumnique ne peut agir que dans les limites d'une demi-heure environ), pour la production de manifestations psycho-physiques et la formation de matéria lisations complètes, je ne puis me prononcer, n'ayant pas été présent à la séance fatale et l'exposure supposée de Mme W. à Paris.

« Si cette femme, qui a acquis la renommée d'un excellent médium, même auprès de ses ennemis et concurrents, s'est permis de se laisser aller à la tromperie, ne fût-ce que pour prolonger la séance, ou pour corriger la fortune, alors je regrette qu'elle ait échappé au châtiment.

« Mais du moment qu'il est acquis, d'une façon évidente, que son compagnon, M. Macdonald ne peut être convaincu de supercherie, il s'ensuit que les rapports parvenus à nous, jusqu'à présent, étant contradictoires en tous points, ne reposent que sur la dénaturation des faits et sur le mensonge.

« Ces comptes-rendus sont-ils faux d'un bout à l'autre? Je ne puis en juger et ne voudrais pas l'affirmer.

« Quant au médium elle-même, je ne l'ai pas vue depuis son retour; ma désillusion, en présence d'une mission manquée, et des dommages personnels qui me sont infligés, se font encore trop sentir en moi pour ne pas m'obliger à devenir injuste.

« D'ailleurs *cui bono* ? Si elle a trompé, elle me l'avouera moins qu'à tout autre.

« Si elle ne l'a pas fait, je suis impuissant à réfuter l'opinion que l'on s'est formée d'elle.

« Si la fraude alléguée est due à l'influence d'éléments hostiles de la part des personnes prenant part à la séance, ou d'esprits excarnés (parmi lesquels il se trouve parfois des individus de coteries avec lesquels nous éviterions d'être en rapport) je ne pourrais le prouver.

« Je sais bien, par expérience, que pareils personnages professant des sentiments hostiles à l'égard d'un médium étranger, peuvent apporter des objets divers, fleurs, fruits et autre chose dans le but d'exposer le médium comme fraudeur; mais, loin de moi la pensée d'affirmer que ce fût le cas, dans l'exemple en question.

« En affirmant ce que je ne sais pas, je me mettrais en contradiction avec mes principes; ils me commandent un témoignage impartial de la réalité des manifestations transcendantales, dont les auteurs se désignent eux-mêmes comme étant des êtres spirituels, détachés de la sphère matérielle.

« Mais quant à la ligne de démarcation entre l'animisme et le spiritisme, entre les vraies révélations venant de nos semblables les défunts, et les simples transmissions faites par les contrôles, lesquels, souvent se donnent bien à faux pour être les parents bien chers à notre esprit, cette ligne de démarcation, aucun mortel ne saurait la tracer.

« *Dei penates, Dei lares.*

Cet exposé est la quintessence de mon expérience et de mon attitude vis-à-vis les médiums en général, et plus spécialement du médium en question, Mme Williams. HERMANN HANDRICH.

Brooklyn, N.-Y. 24/10-94.

INFLUENCES NÉFASTES

Les journaux spiritualistes des Etats-Unis, à l'exception du *Reliogio-philosophica. Journal*, de Chicago, ont supprimé les comptes rendus des témoins de l'exposure de Mrs Williams à Paris signés par tous les assistants à la susdite séance d'exposure et insérés dans la *Revue spirite.*

Pour eux, Mrs Williams a raison : la prose de cette estimable personne remplit leurs journaux, et ils la défendent avec bec et ongles... et des dollars.

Seul, le *Religio-philosophical Journal* a tout inséré et déclaré que la dame Williams leur avait toujours paru suspecte. Son ancien directeur, feu le colonel Bundy, a toujours considéré ce médium comme faux : il ne voulut pas admettre ses réclames dans son journal.

Le journal *Light*, de Londres, qui avait intégralement publié les deux versions, a écrit, en critiquant la partialité étrange de ses confrères des Etats-Unis : « Ce n'est point là le moyen de décourager la fraude et d'ajouter à la bonne réputation de la presse spiritualiste de ce grand pays.

Le *Two-Worlds*, de Manchester, de son côté, dit avec raison : « Les mé-



« diums honnêtes n'ont rien à craindre : ce sont eux qui doivent arrêter les « pratiques frauduleuses des imposteurs, afin que la véritable médiumnité « ne tombe pas en discrédit. En nettoyant eux-mêmes leurs rangs, ils réduiront leurs ennemis au silence. Nous ouvrons nos colonnes à l'évidence : « aux lecteurs d'en bien juger. »

Un autre journal, le *Christ in Register*, journal non spiritualiste, écrit ce qui suit : « Un journal des Etats-Unis a rendu noblement un vrai service en « exposant cet humbug, mais il est d'autres organes qui considèrent de « telles exposures comme des attaques au spiritualisme, et ils défendent « ouvertement des médiums au caractère dépravé, des plus indignes. Ce « que l'on peut reprocher le plus au spiritualisme d'aujourd'hui, ce sont « les matérialisations frauduleuses.

« Ce sont les spiritualistes eux-mêmes qui devraient insister pour que « l'imposture et la fraude restent démasquées et déconsidérées. C'est leur « devoir de faire connaître les médiums qui pratiquent d'abominables mensonges en se servant du spiritualisme. »

Mrs Williams n'est pas le seul simulateur de la véritable médiumnité, et cependant il est l'un des plus connus parmi ces médiums étranges et ridicules. Le Dr Greer, dans le *Progressive Thinker* du 15 décembre 1894, écrit :

« Un médium nommé Cliftin, à Chicago, a pu montrer dans cette ville « deux mille esprits reconnus par beaucoup pour leurs parents les plus « proches. Cependant, tout était fraude : aucune de ces apparitions n'était « véritable. »

Nous recommandons ce qui précède aux journaux américains qui invoquent les dix-sept années d'expérience de Mrs Williams à New-York, la même qui a été prise en flagrant délit de tricherie.

Le Dr Greer avait eu précédemment affaire avec un nommé Archer, qui trichait au moyen des mêmes tours. Actuellement, il veut démasquer un sieur Payne, qui produit un humbug d'un autre genre.

D'autre part, le journal séculier bien connu, l'*Investigateur*, de Boston, publie un long article à propos du Dr Albro et du médium Mme Ripley, arrêtés par la police. Cette dernière, en faisant subitement de la lumière pendant les manifestations, trouva Mme Ripley en robe de nuit, le corps entouré d'un tissu fin.

L'Investigateur demande « s'il n'est pas honteux de la part des journaux « qui ont la prétention de représenter le spiritualisme d'admettre les « articles de ces êtres indignes qui se jouent des sentiments les plus sacrés. « Au contraire, ils devraient seconder tous les vrais amis de la cause pour « arrêter cet ignoble commerce, qui n'a qu'un seul objectif : encaisser beaucoup de dollars. »

C'est la réflexion que les témoins de l'exposure Williams ont dû faire à Paris. Pour répondre aux journaux américains, à leurs injures, des lettres leur ont été adressées très rectificatives ; le vieux *Banner of Light* et d'autres n'en ont inséré un mot (1).

Nous avions oublié,sans doute, de leur demander combien une insertion nous coûterait ! !

Un vieil Américain partisan de la cause, de la vraie. et témoin de l'exposure Williams.

TRANSMISSION DE PENSÉES

Cher Monsieur et ami,

Le 28 octobre dernier, à Bordeaux, vous me fîtes part de vos doutes à l'endroit des médiums américains en général, en particulier à l'égard de Mrs Williams, qui donnait des séances à Paris. Vos soupçons, paraît-il, étaient bien fondés,puisque,en votre absence, grâce à l'énergie de Mme Leymarie et de plusieurs spirites, la fraude a été découverte et les mystificateurs mystifiés.

Je suis, pour ma part, très satisfait de ce résultat, et je vous félicite bien sincèrement de cette initiative, que l'on peut dire courageuse, étant donné le milieu dans lequel s'est passé le fait. Il est, selon moi, très heureux, pour l'honneur du spiritisme, que la fraude ait été mise à jour par des spirites.

Je n'ai connu l'affaire que par une reproduction d'un article des *Débats*, j'ignore s'il y a eu des appréciations; le journal que j'ai vu (la *Petite Gironde*) n'en faisait aucune.

J'attends avec impatience, le prochain cahier de la *Revue*, qui certainement contiendra tous les détails.

Déjà, plusieurs fois, si je ne me trompe, on a saisi de prétendus fantômes et il se trouvait qu'on avait, entre les mains, le médium lui-même, tout ahuri, et ne sachant ce qui lui arrivait; on a pu supposer. alors, qu'il y avait dans le phénomène de la matérialisation, une loi inconnue, en vertu de laquelle le médium jouait personnellement, et à son insu, un rôle actif.

Quant aux accessoires découverts sur eux, ou près d'eux, on pourrait admettre l'hypothèse d'un apport, mais ici, le médium paraît-il, n'en avait pas besoin, il y suppléait.

Quoi qu'il en soit, il est à désirer que la leçon soit profitable, et que l'on soit en général moins enclin à l'exagération des phénomènes physiques,

---

(1) Depuis, le « Light of Truth », du 20 février 1895, a inséré notre lettre.

qui menacent de prendre la première place, et de faire dévoyer le spiritisme du but qui lui a été assigné.

C'est ce qui est arrivé au christianisme, absorbé et entièrement défiguré par le catholicisme.

Cette tendance des esprits m'amène à parler des expériences de M. Dellia de Bergerac, rapportées avec un grand luxe de détails, dans le cahier de septembre dernier. Il résulte, de ce récit, que les membres du groupe de M. Dellia, auraient obtenu des faits nombreux et concluants de *transmission de pensées.* Il me semble difficile d'admettre cette conclusion, d'après les faits rapportés.

Voici en effet ce qui se passe dans cette série d'expériences qui presque toutes donnent un résultat identique.

Un incarné pense mentalement un mot qu'il ne communique à personne, il s'est isolé dans la pièce où se tient la séance, ou dans une pièce voisine, ou encore à une certaine distance de la maison. Les assistants, qui ignorent le mot pensé, se mettent à la table et celle-ci, par des coups frappés, révèle exactement le mot pensé. Voilà le phénomène dans toute sa simplicité.

La question de distance est absolument insignifiante, ainsi qu'on va le voir.

Analysons les faits : l'incarné qui pense a sans doute l'intention de transmettre sa pensée aux personnes qui font partie de la réunion. Comment s'assure-t-on que la pensée a été reçue par les destinataires? En consultant la table. Mais alors qui fait mouvoir la table? Les assistants? Ce n'est pas possible ou bien où irions-nous? Si la table frappe, c'est qu'elle est mue par une intelligence et une volonté extra terrestre et au lieu d'un phénomène de transmission de pensée, il ne reste plus qu'une communication typtologique. Voici en effet comment je suppose que la chose se passe.

L'Esprit guide, se prêtant au désir de l'assemblée, voit la pensée formulée par l'incarné et la révèle par la typtologie. C'est bien par le fait une transmission de pensée, mais je ne pense pas que ce soit ainsi qu'elle a été comprise dans la relation en question.

Quoi qu'il en soit, le phénomène est intéressant et donne une preuve de plus de l'intervention libre des esprits.

Je n'ai pas besoin de faire ressortir que la distance est sans importance, parce que l'esprit désincarné peut aussi bien lire la pensée de Paris à Marseille que dans la chambre même où se tient la séance.

Si, à une certaine distance, les résultats ont fait défaut, c'est que, pour une raison inconnue, l'Esprit *intermédiaire nécessaire*, n'a pu ou voulu continuer son concours.

Cette discussion n'a pas, par elle-même, une importance notable; mais, j'estime qu'il convient de ne pas laisser s'accréditer des appréciations insuffisamment méditées.

THIBAUD.



BANQUET PUVIS DE CHAVANNES

Le 16 janvier, nous assistions, à l'Hôtel Continental, à une magnifique fête organisée par une pléiade d'artistes, d'hommes d'État, de lettrés, de penseurs, en l'honneur du grand peintre, — j'allais dire du grand poète, — Puvis de Chavannes. C'est qu'en effet ses compositions sont de véritables poèmes et des poèmes d'une grandeur, d'une simplicité et d'une sérénité virgiliennes. Qu'on se reporte à ses peintures du musée d'Amiens, à celles du palais de Longchamps à Marseille, du musée de Rouen, à celles du Panthéon et de la Sorbonne, et l'on sera frappé, en les observant longuement, d'y voir le travail de la pensée dominer celui de la couleur et du dessin. Tout le monde a pu admirer l'année dernière, au Champ-de-Mars, l'œuvre superbe destinée à la décoration de l'Hôtel de Ville et qui a pour titre : « Hommage de Victor Hugo à la Ville de Paris. » Nul, certes, ne pouvait tenter pareil sujet mieux que Puvis de Chavannes. Il appartenait au poète de traduire le poète et il l'a fait magistralement. Toute cette scène de la Cité majestueuse accueillant le poète de la « Légende des Siècles », nous apparaît comme une éblouissante vision. Les êtres que l'on voit, on sent qu'ils sont impalpables, qu'ils n'existent pas au sens terrestre de ce mot. Ce sont des âmes, j'oserais presque dire des esprits dématérialisés, tant ils semblent détachés de tout ce qui est matière pour nos sens.

Regardez le grand poète : il est lumineux ; voyez à son côté son génie portant la lyre ; voyez, derrière lui, dans l'azur, trois génies encore personnifiant l'un les « Châtiments », l'autre la « Légende des Siècles », l'autre l'œuvre dramatique. Y a-t-il rien là qu'on ait coutume de voir sur notre planète? Et derrière cette souveraine, la Cité assise comme sur un trône, voyez ces jeunes hommes frémissants, accourant les palmes à la main pour faire une ovation au poète, et dites-moi si vous trouvez dans toute cette merveilleuse compotion la moindre préoccupation d'ordre vulgaire?

N'est-on pas disposé à dire, comme Jules Simon, qu'on éprouve du bonheur en regardant les œuvres de Puvis de Chavannes; que c'est l'art simple, pur et calme; que c'est un rêve qui rappelle les poésies et les tableaux antiques; mais que, comme l'antique aussi, ce rêve est un rêve simple, honnête et fort.

Sans doute, Puvis de Chavannes n'est pas, et ne peut être compris de tous. Il en est de l'art comme de la pensée, il faut s'élever à leur niveau pour en saisir toute la délicatesse.

Puvis de Chavannes a été longtemps contesté et même quelque peu raillé. C'est le sort des novateurs et surtout des penseurs. Mais sourd aux critiques comme aux railleries, il a poursuivi son chemin sans se détourner, et travailleur obstiné, sentant sa force et son génie, il s'est efforcé de rester lui-même, ne cherchant que la perfection qu'il savait bien devoir s'imposer un jour. Le succès et la renommée sont venus à lui sans qu'il ait fait un pas pour obtenir l'un ou l'autre.

Il ne faut pas cependant croire, comme l'a dit certain académicien, que Puvis de Chavannes ait eu jamais l'idée de transformer, de réformer la peinture. Non. Il ne s'est pas posé en réformateur, son but a été simplement de faire servir son art à la manifestation de sa pensée ou si l'on veut de sa philosophie, et c'est la manière qu'il a adoptée, et dans laquelle il est passé maître, qui lui a paru la plus propre à remplir ce but. Voilà tout.

Si à cette courte étude sur l'artiste nous ajoutons quelques mots sur l'homme privé, nous dirons que l'un est digne de l'autre. Il est austère, mais d'une austérité qui n'a rien de sévère et de recherché; il est d'une simplicité charmante, il est doux, bon et affectueux; en un mot, il est l'homme de ses œuvres. C'est un de ces esprits d'élite devant lesquels il y a plaisir à s'incliner. En nous associant de tout cœur, nous spirites, à l'hommage rendu à Puvis de Chavannes, nous n'avons fait qu'accomplir un devoir, le devoir qui s'impose à tous ceux pour qui le progrès sous toutes ses formes et dans toutes ses tendances est la loi suprême, à tous ceux qui rêvent l'ascension de l'humanité vers des sphères plus pures et plus sereines.

ALCOL.

N. D. L. R. — Sans conteste, ce banquet célébrait la laborieuse existence de Puvis de Chavannes, ses glorieuses créations ; l'influence du grand maître a été telle à cette soirée, que les dissentiments d'école, les intérêts se sont oubliés; chacun y applaudissait la forte personnalité de Puvis de Chavannes, et dans le monde artistique, dit-on, c'est comme un miracle. Oui le peintre poète réunissait tous les cœurs: ce qui divise n'a plus existé.

ORPHELINAT SPIRITE

Fondé au Château d'Andillon, le 20 mai 1892.

A tous nos Frères, A toutes nos Sœurs :

La 1re fédération spirite, à sa fondation, avait espéré pouvoir avec l'aide de ses membres, fonder une maison de retraite pour la vieillesse ; un terrain de 25.000 mètres environ,

avait été offert à cet effet, pour l'édification de l'établissement, dont les plans et devis ont été apposés dans la salle du banquet donné par la *fédération le 5 juin* 1891 au Palais Royal, où toutes personnes présentes ont pu les admirer. Ces plans ont été dressés par *M. Galichet*, architecte de Paris.

Pour des raisons de santé, le fondateur de la fédération fut obligé de quitter momentanément Paris, *d'en transporter le siège à Andillon, où il est encore en ce moment.* Etant séparé d'une partie de ses membres actifs on a donc ajourné jusqu'à nouvel ordre, le projet de la maison de retraite, mais aussitôt que possible ce projet recevra son exécution, attendu que le terrain est toujours disponible, pour l'édification de la maison de retraite.

Cette explication était nécessaire pour les personnes qui n'ont pas suivi de près les travaux de *la 1re fédération* depuis le départ de Paris de M. Thouard.

Ceci dit, passons à l'*Orphelinat spirite.*

La date du 20 mai 1892 a été choisie parce qu'elle nous rappelle la date de la naissance du premier des orphelins reçu à notre orphelinat.

Quelle est donc l'utilité de cette fondation au point de vue spirite ?

Pourquoi cette fondation ?

Pourquoi a-t-on choisi Andillon ? et enfin qu'espérons-nous de cette œuvre philanthropique ?

L'utilité de cette fondation est considérable pour le spiritisme.

Toutes les sectes religieuses sans exception possèdent des maisons, où l'on élève des enfants, où on fait leur éducation toute particulière, selon leur doctrine. Là, on leur donne également l'instruction nécessaire pour en faire des hommes, aptes à connaître, discuter, propager et professer les principes qu'ils ont appris, et qui sont nécessaires pour entretenir l'œuvre commencée par leurs aïeux et continuée par eux.

Seul le spiritisme ne possède rien de semblable ; il est donc grand temps d'y songer, et de remédier au plus tôt à cette situation. C'est très bien de faire des groupes. C'est très bien de faire des conférences. C'est encore très bien de faire des séances publiques où l'on voit des phénomènes qui étonnent, surprennent, mais qui ne sont qu'une satisfaction passagère d'un moment, d'un jour, et tout cela pour l'âge adulte.

Et les petits ? que faites-vous pour eux ? qu'en faites-vous ? Ne croyez-vous pas qu'il est aussi grandement temps de penser à eux, de penser à cette grande génération d'esprits annoncés depuis vingt ans et plus, pour le siècle prochain, ce siècle de lumière et de progrès essentiellement moral ? Ces esprits apportent avec eux les éléments de progrès, de justice et de vérité que nous abandonnons à eux-mêmes.

Ne pensez-vous pas qu'il faille donner à ces jeunes esprits l'éducation première et l'instruction nécessaire du premier âge, afin de développer en eux ces éléments qui attendent l'impulsion que nous, spirites, seuls pouvons leur donner.

A l'œuvre donc, spirites de toutes les nations ! Unissons ensemble tous nos efforts pour faire triompher cette œuvre philanthropique, et qu'avant la fin du siècle on trouve dans tous les pays du monde des *orphelinats spirites.*

C'est pourquoi nous faisons un appel chaleureux à tous nos frères spirites sans distinction de sectes, de castes et de patrie. *Un seul Dieu, une seule religion, une seule patrie, une seule famille*, tous frères pour faire le bien, toujours le bien.

Tous sans exception doivent participer à cette œuvre, du plus petit au plus grand, de la plus petite obole jusqu'au plus grand des dons, tous nous devons à cette jeune génération du progrès, aide et assistance ; il faut que tous nous puissions participer à aug-



menter notre *Orphelinat*, il faut que le plus pauvre puisse dire : Quoique prolétaire je suis un bienfaiteur, je ne donne qu'un sou, mais je le prends sur la sueur de mon labeur quotidien. Ceci veut dire que tous les dons sans exception, et de quelque nature qu'ils soient, seront reçus. Nous saurons tirer parti de tout pour le bonheur et augmenter le bien-être de nos chers petits.

Et le nom de tous les bienfaiteurs de l'orphelinat sera inscrit sur le grand livre d'or de la postérité, et nous apprendrons à nos chers petits à feuilleter ce livre d'or qui leur apprendra à chaque page nouvelle le nom des bienfaiteurs auxquels ils devront le bonheur, le bien-être, et enfin de vivre pour devenir de vrais et honnêtes citoyens et de bons pères de famille.

Nous avons choisi Andillon pour faire cet *Orphelinat*, parce que là, nous disposons d'un terrain de plus de (200.000) deux cent mille mètres qui est offert à titre gracieux par le fondateur de la *fédération spirite universelle*, ce qui nous permettra de donner toute l'extension voulue à cette grande œuvre.

Andillon est situé près de Blois, au cœur de la France, dans la région du Loir-et-Cher; cette région, sans contredit l'une des plus heureusement situées de notre patrie, appartient à la Beauce et à la Touraine, le grenier et le jardin de la France.

Andillon est un site enchanteur entouré de collines, situé dans une superbe vallée arrosée par la *Cisse*, charmante petite rivière qui traverse la propriété, sur un parcours de plus de 2 kilomètres. La vue se repose agréablement sur ces coteaux boisés; l'air est pur et parfumé par toutes les odeurs des plantes aromatiques qui poussent à profusion dans ce beau pays et qui nous apportent à tous, l'oxygène pur qui donne la santé, la vigueur et la force nécessaires pour combattre avec avantage les tribulations de la vie.

C'est donc là, dans ce petit eden terrestre que nous avons établi l'*Orphelinat spirite*, et nous l'espérons, avec l'aide de tous nos frères sans distinction, nous agrandirons cette œuvre digne de la plus belle et de la plus grande philosophie : La *philosophie spirite* sera bientôt la religion de tous les peuples frères.

On nous demande sans cesse quels sont les moyens, et avec quoi élevons-nous, entretenons-nous nos enfants. Ainsi que vous l'avez déjà lu, l'*orphelinat* fonctionne depuis le mois de mai 1892, mais comme nous ne voulons pas faire œuvre particulière, mais bien *œuvre générale*, s'étendant à tous les pays sans distinction, nous avons voulu d'abord commencer, et enfin voir par nous-même si nous avions les aptitudes nécessaires pour élever, instruire et guider dans la voie du bien, ces jeunes esprits ; après bientôt trois ans d'expérience et de pratique, nous reconnaissons que nous pouvons marcher en avant, que notre œuvre commencée en petit peut être agrandie et considérablement augmentée.

Nous avons commencé par prendre 3 enfants, ensuite 6 et après 7, et 5 que nous attendons au premier jour, ce qui portera le nombre de nos orphelins à 12. Nous sommes préparé pour en recevoir 25, *comme lits, berceaux, literie*, etc.

Car jusqu'ici nous n'avons jamais accepté les enfants qu'à leur naissance; nous ne pourrons, je crois, guère accepter que l'enfant pris au berceau, afin de pouvoir le diriger convenablement dans la voie qui est en rapport avec la mission qu'il doit accomplir ici-bas. A moins d'exceptions qui pourront être reconnues nécessaires par l'expérience, nous ne prendrons que de jeunes enfants dans leurs premières années autant que possible.

Comme nous devons tout prévoir, nous possédons à l'extrémité de la propriété d'*Andillon*, sur la limite de la superbe forêt de Blois, une autre propriété, *Le domaine de Bellevue*, composé de trois grands corps de bâtiment: nous avons décidé d'en sacrifier un pour faire l'*infirmerie de notre orphelinat*, afin de pouvoir isoler et séparer tout enfant

souffrant, quelle que soit la maladie; de cette façon nous pourrons éviter immédiatement toute maladie qui pourrait être ou devenir contagieuse, et éviter ainsi pour les autres enfants d'être contaminés.

Un service spécial sera établi à cet effet et sera pour nous un séjour de quarantaine, qui empêchera toute contagion et assurera la tranquillité et la sécurité de notre *orphelinat*.

Pour subvenir à tous les frais nécessités pour l'entretien de cet *orphelinat*, nous avons été forcé de tirer parti de nos immenses terrains ; pour cela nous avons fait de grandes plantations d'arbres, de toutes sortes, qui par leur rapport nous donneront d'ici peu de grands bénéfices.

De plus, nous avons fondé dans les bâtiments dépendant d'*Andillon* une *grande distillerie modèle*, qui écoulera en grande partie les produits de nos plantations. Cette *distillerie* fonctionne depuis janvier 1893 et malgré son peu d'existence, ses produits ont été déjà couronnés aux Expositions de 1893 et 1894 par plusieurs *médailles d'argent* et viennent de remporter deux *grandes médailles d'or*, *à Lyon le grand diplôme d'honneur*, ce qui est de bon augure et nous fait espérer que les liqueurs des esprits ne sont pas trop à dédaigner, car les terriens en font leurs délices ; vous pouvez donc sans crainte, spirites et autres, vous livrer aux douceurs de la sieste, en savourant les produits d'Andillon.

Tous les produits de la *Distillerie d'Andillon* se trouvent à notre dépôt central, chez M. GUBIAN, 111, boulevard Voltaire, Paris; en outre, les liqueurs de marques ci-dessous désignées :

MARQUES RECOMMANDÉES : L'Andillonnaise (liqueur digestive), La Châtelaine (Anisette), La Fine Mouche (absinthe blanche), Le d'Artagnan (apéritif), Kirsch de la Forêt de Mont, Cassis de Bellevue.

Nous possédons toutes les autres liqueurs du commerce.

M. Thouard, chef du groupe *La Justice*, dirige cette distillerie et sera heureux de donner les renseignements aux personnes qui voudront bien l'honorer d'une demande quelconque, ou d'une visite, à leur choix.

Quant à l'*orphelinat*, la direction en a été confiée à Mme Thouard qui s'en occupe et le dirige en véritable mère de famille; jusqu'ici les enfants ont passé par ses mains, *cela tous les jours* depuis leur plus tendre jeunesse; je le dis aux mères de famille qui le comprendront plus facilement : Mme Thouard a eu jusqu'à 9 enfants à soigner en même temps, l'aîné n'avait pas trois mois.

Les personnes qui voudront visiter et voir par elles-mêmes l'*orphelinnt et ses dépendances*, ou qui auraient besoin de renseignements, pourront s'adresser à Mme Thouard, au *Château d'Andillon, près Blois* (*Loir-et-Cher*).

Avec mes respectueuses salutations,

L. THOUARD.

FAITS DIVERS

UNE HALLUCINATION TÉLÉPATHIQUE. — Voici de quelle manière le prince Victor Duleep Singh a été pressenti à la mort du *Maharajah Duleep Singh*, son père, bien connu pour les difficultés qu'il a suscitées au gouvernement



anglais dans les Indes. Sa lettre est datée de Highclere Castle, Newbury, le 8 novembre 1894.

Un samedi, en octobre 1883, j'étais à Berlin avec lord Carnarvon. Nous avions été au spectacle et rentrâmes avant minuit. Je me couchai, laissant brûler selon mon habitude une vive lumière électrique. Ayant machinalement fixé, pendant quelque temps, un chromo suspendu au mur, en face de mon lit, j'y aperçus très distinctement la figure de mon père, le Maharajah Duleep Singh, qui me regardait. Ce n'était plus son portrait mais sa tête en réalité qui emplissait le cadre entier. Je continuai à regarder et remarquai que les yeux de mon père avaient une expression particulièrement significative. Je n'éprouvai aucun pressentiment alarmant, mais vivement impressionné je me levai pour regarder l'image de plus près... Ce n'était qu'une vulgaire oléographie représentant une jeune fille qui tenait une rose et penchée sur la rampe d'un balcon en forme d'arc. Cette figure de jeune fille était de petite dimension, alors que celle de mon père s'était présentée de grandeur naturelle, occupant tout l'espace encadré.

Je n'avais aucune raison d'être particulièrement inquiet au sujet de mon père, habitué de le savoir dans un état précaire de santé et je n'avais reçu aucune mauvaise nouvelle à ce sujet.

Le lendemain (dimanche), je racontai l'incident à lord Carnarvon et le soir même, celui-ci m'apporta deux télégrammes. Je m'écriai de suite : « Mon père est mort ! » C'était vrai.

Il avait eu une attaque d'apoplexie le samedi soir, et était resté sans connaissance jusqu'à sa mort qui eut lieu le lendemain dimanche.

Mon père m'avait dit à plusieurs reprises que si je ne me trouvais pas auprès de lui au moment de sa mort il essayerait de venir à moi.

Lord Carnarvon a écrit au journal de la *Société des Recherches Psychiques* (de Londres) pour confirmer le récit du prince V. Duleep Singh.

EXPÉRIENCE SURPRENANTE A SAINT-PÉTERSBOURG

Un cercle composé de plusieurs personnes avait été organisé à Saint-Pétersbourg, dans le but d'obtenir des manifestations médiumniques physiques. A la dixième et dernière séance du 26 novembre dernier, les membres du cercle furent témoins d'un phénomène remarquable : *un nœud fait sous leurs yeux dans un cercle rond découpé dans une peau en cuir.* L'examen le plus minutieux à l'aide d'un microscope n'a pu faire découvrir aucune solution de continuité dans la texture de la peau ainsi nouée.

Les numéros prochains du *Rébus* nous apporteront de plus pmples détails sur cette expérience intéressante.

TIRÉ DU « PETIT PARISIEN »

Voici un fait de télépathie des plus curieux. Je connais fort bien la jeune fille qui le raconte, ainsi que son père qui le confirme. Il n'y a pas l'ombre de soupçon à concevoir sur leur sincérité. Je copie textuellement la déclaration de Mlle Aurélie L...

« J'ai vu, le 4 avril 1878, l'un de mes parents et je lui ai parlé, alors qu'il était mort accidentellement la veille et que j'ignorais ce décès. Le fait est assez curieux pour que je le narre le plus fidèlement possible.

« Contrairement à toutes mes habitudes, je venais de quitter la table pendant le dîner, c'est-à-dire vers six heures et demie du soir pour aller prendre à la cuisine un objet quelconque oublié par le domestique. Tandis que j'étais inclinée devant une armoire où l'on plaçait d'ordinaire la porcelaine et que j'étendais la main pour prendre le plat (ou le compotier, je ne sais pas au juste) qui manquait là-haut, je fus appelée par mon nom et je reconnus la voix de mon cousin. Je levais les yeux vers les fenêtres de la cave-cuisine et j'y vis effectivement mon cousin, courbé vers la fenêtre, me disant bonjour de la tête et me répétant : — Bonjour Loule! (locution généralement employée par lui lorsqu'il me voyait). — Bonjour Winand, répondis-je, et, me levant d'un bond je laissai dans le buffet l'objet que je devais prendre. Je montai au rez-de-chaussée et j'ouvris moi-même la porte de la rue, personne ne s'y trouvait. Mon père, qui était dans la salle à manger, étonné d'entendre ouvrir la porte sans que l'on eût sonné sortit de la salle et vint dans le corridor afin de voir ce qui se passait. Je lui expliquai l'arrivée de mon cousin et j'ajoutai qu'il se cachait sans doute afin de me taquiner. Mon père répondit : — Impossible que Winand soit ici! L'explication complète de cette réponse que je ne comprenais pas me fut donnée sur-le-champ : Père nous avoua à tous le malheur de la veille, malheur qu'il nous cachait momentanément avec l'idée de nous le faire connaître en usant de ménagements nécessaires.

« Pour me résumer, j'ai donc vu une personne morte depuis vingt-quatre heures, je lui ai parlé elle en a fait autant. Je n'étais ni triste ni malade lors de cette vision. Je n'avais pas ombre de fièvre... »

Le père confirme ce récit de tous points.

Qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'il est des faits vrais, encore inexplicables, et qu'il est sot de les nier, plutôt que de les étudier.

UN PARISIEN.

J'avais ramené avec moi, de Bactan, un magnifique Méos, blessé au commencement de l'année, à l'assaut du village de Taphiung, d'une balle de fusil Gras à l'épaule ; la balle n'était pas sortie ; la blessure s'était cicatri-



sée mais le projectile n'ayant pas tenu en place, le Méos avait mal à l'omoplate, côté du dos et ne pouvait pas lever le bras. Je l'amenai au docteur pour extraire la balle; malheureusement, tous les instruments de chirurgie manquaient, le dernier bistouri était cassé. Comme le Méos déclare ne pas vouloir vivre plus longtemps en compagnie du projectile, le docteur se décide à lui ouvrir le dos avec un couteau de cuisine. Il n'y a pas même de chloroforme pour aider le patient à subir cette opération. Le docteur s'en tire habilement et retire l'objet, tout en ayant été obligé de déchiqueter formidablement l'intérieur de mon Méos. A notre surprise générale, quand après le pansement nous voulons le transporter sur un lit de l'ambulance, le Méos se relève, prend ses effets, remercie, salue à droite et à gauche et s'en va bien tranquillement. Nous ne l'avons revu que huit jours après, guéri et apportant un couple de coqs en signe de reconnaissance.

De Bactan étaient venus aussi avec moi quelques sorciers qui nous charmèrent plusieurs jours avec quelques tours très singuliers, qu'on ne connaît pas en Europe, comme ceux d'arrêter l'eau tombant d'une source naturelle, de faire pousser une fleur ou germer un fruit dans un terrain nivelé et recouvert de cailloux ; ou, dans l'ordre intellectuel, de paralyser un membre d'un individu par une catalepsie partielle, obtenue par un acte de volonté instantanée, tandis que l'individu ainsi immobilisé jouit de l'usage de sa pensée, et est parfaitement libre de toutes les autres parties de son corps. Je ne compris rien du tout à ces expériences bizarres, auprès desquelles les grandes expériences de Charcot sont des enfantillages ridicules, et nos tirailleurs sacrifièrent pas mal de sapèques à la croyance respectueuse qu'ils avaient que le diable y était pour quelque chose.

A. de Pouvourville.

(*Matgioi.*)

(*La Géographie.*)



UNE MÈRE ET SON FILS

UNE LEÇON DE VRAI SPIRITUALISME, par CHARLES DAWBORN

Si toutes les personnes sensitives ou les médiums racontaient la véritable histoire de leurs expériences, les résultats remarquables en sembleraient dus à la sorcellerie. Partant de là, nous dirons que le fait des communications entre incarnés et désincarnés a été le thème de bien des discours et essais.

L'effet de ces communications, dans beaucoup de cas, fut préjudiciable aux Esprits et nuisible aux incarnés.

Voici, il me semble, une leçon importante, digne d'être étudiée sérieusement par les penseurs spiritualistes.

Le cas suivant, donné comme exemple, est celui d'une mère dont le fils unique mourut subitement, en arrivant à l'âge viril, de ce que les médecins appellent « affaiblissement du cœur » (heart failure).

Le pauvre garçon avait hérité de tendances qui l'obligèrent souvent à ne pas être énergique devant le mal, l'ennemi ; néanmoins, durant les deux dernières années de sa vie il semblait réussir dans sa profession, et son âme quitta son corps avant d'avoir pu développer sa nature spirituelle ; en d'autres termes, ce fut un Esprit qui resta attaché à la terre,

Sa mère est « sensitive », toute sa vie elle a été sujette à subir, de temps en temps, l'influence des Esprits sans être un médium parfaitement développé.

Très affligée par la perte de son fils, elle l'évoquait sans cesse afin de vivre avec lui comme lorsqu'il était incarné; le résultat fut déplorable pour tous les deux.

La pauvre mère, devenue de plus en plus « sensitive », au point que les choses les plus insignifiantes étaient devenues pour elle un fardeau et nerveusement épuisée, est aujourd'hui affectée du même « affaiblissement de cœur » qui lui a ravi son fils.

D'un autre côté, l'Esprit de son fils, resté stationnaire, ne parait avoir aucun désir de progresser.

L'amour maternel étant essentiellement égoïste et désintéressé, cette

dame est heureuse de se sacrifier pour son fils, ce qui n'est pas un but pratique.

L'araignée qui est aussi une tendre mère, donne sa vie pour ses petits, mais elle tue et mange leur père.

La nature veut qu'il y ait une limite aux sentiments maternels.

Chez les êtres inférieurs les soins maternels cessent généralement après quelques semaines, ou quelques mois; les mères chassent leurs petits, souvent avec plus de rudesse qu'il ne paraîtrait nécessaire.

Plus l'enfance est longue, plus prolongés sont les soins maternels ; cet amour doit nous suivre jusqu'à notre mort, et bien des spiritualistes prétendent même qu'il se continue dans la vie future.

C'est ici, selon nous, que le sens commun doit se montrer. Nous savons que l'enfant doit devenir homme et que l'amour maternel doit se modifier; la mère ne peut toujours être l'ange du berceau, et il vient une époque où il n'existe plus, entre la mère et le fils, qu'un sentiment moral, qu'un devoir qui les lie ensemble.

Quand le fils devient Esprit désincarné, la nature veut qu'il progresse par ses efforts personnels; nous le savons, une mère peu sensée peut dorloter son enfant toute sa vie et le gâter au point de le rendre inutile à lui-même et aux autres, entravant ainsi son progrès intellectuel.

Si, après la mort du fils, la mère continue à dorloter l'Esprit de son fils, il continue à rester attaché à la terre, il ne cherche pas à s'élever; il s'y attache comme les crevans à la quille d'un navire, et son ambition ne va pas plus loin ; il est paresseux, la mère s'épuise physiquement, et c'est là le résultat de l'amour maternel porté au-delà de ses limites.

On dira que nous sommes sévères, mais le développement de l'Esprit demande la liberté intellectuelle ; qu'il s'allie avec ceux qui ont les mêmes goûts et la même ambition, et qu'il rompe tous les liens terrestres.

Si la mère et le fils veulent être alliés spirituellement, cela ne peut être par les liens terrestres, mais bien par l'harmonie spirituelle qui doit exister entre eux.

Ils pourront agir ensemble, comme amis, comme âmes sœurs, et les épreuves de la vie terrestre ne seront plus alors qu'un souvenir.

Quand la sagesse est le criterium suprême, une mère comprend qu'elle n'a pas le droit de sacrifier son avenir et celui de son fils, au seul bénéfice de l'amour maternel.

Tiré du *Light of Truth* du 1er septembre 1894. (Traduit par E. Bloche.)



NÉCROLOGIE

En 1879, arrivèrent à Paris *Mmes Turin*, depuis longtemps nos abonnées et nos correspondantes fidèles, à Turin, Italie. Elles étaient les déléguées très intelligentes et très sympathiques d'une nombreuse famille.

M. et Mme Turin, négociants distingués, avaient eu pour objectif, quant à leurs filles une instruction supérieure, solide et pratique; connaissance des langues française, anglaise et allemande; la bonne direction du ménage et savoir parfaitement cuisiner.

Le piano et la peinture ne furent pas oubliés.

Mme Turin, dame distinguée, fut fraternellement accueillie à Paris, ses charmantes demoiselles lui faisaient honneur; elles y laissèrent de profondes, respectueuses et fraternelles souvenances.

Depuis, Mlle Léa est devenue Mme la comtesse de Magny; Mlle Pauline était unie à M. Pozzi. A cette belle jeunesse, aux idées humanitaires si larges, chacun souhaitait du bonheur.

Les années ont passé, Mme Turin a eu des petits enfants, et fatalement la grande épreuve d'en perdre, de ces chers bébés! Et les jeunes mères ont eu de grandes douleurs!

Le 28 janvier 1895, l'esprit de notre intelligente sœur, Pauline Pozzi, s'est séparée de la substance neutre, pour revenir dans la sphère des ancêtres; ce noble esprit si élevé, a dû y être bien accueilli par les amis de l'erraticité. Elle a laissé, à Turin, bien des âmes incarnées, amies de la cause, mais endolories par la séparation; qu'elle les console et leur donne l'énergie voulue, pour faire face aux épreuves nouvelles. Que nos guides veillent sur tous les Turin, mère, fils, filles et petits enfants. Pour eux notre meilleure pensée.

ESSAI DE SPIRITISME SCIENTIFIQUE

Par D. Metzger, 1 vol. in-12 de 456 pages, 2 fr. 50.

DIXIÈME CONFÉRENCE

La matière. — Causes internes de nos sensations: causes externes. — Erreurs des sens. — Matérialisations partielles : écriture entre ardoises; empreintes dans le plâtre, la paraffine ou la farine ; mains matérialisés et moulées. Les causes. — Matérialisations complètes. — Conclusion.

Avant de parler du phénomène, désigné en spiritisme sous le nom de *matérialisation*, nous voudrions pouvoir donner une définition exacte du mot et de la chose : *matière*. Malheureusement, si l'esprit est peu connu, la

matière, s'il se peut, l'est moins encore. On a beau nous vanter ses merveilles et ses exploits, ses coryphées les plus enthousiastes ignorent ce qu'elle est au fond. Nul n'en a scruté l'essence; nul sans doute ne la scrutera jamais. Nous n'en avons la perception que par l'intermédiaire des sens. Or, ceux-ci sont-ils des interprètes fidèles des impressions primitivement reçues, et transmises par les nerfs au cerveau chargé de les analyser? Selon leur plus ou moins de délicatesse ou de grossièreté, le jugement porté sur les qualités ou les apparences de la matière ne varie-t-il pas du tout au tout? Et les sens ne sont pas les seuls instruments dont l'intervention plus ou moins maladroite et fautive puisse nous tromper sur la valeur ou la nature réelle de l'impression reçue ou ressentie. L'intelligence elle-même, faillible et limitée, est susceptible d'erreur dans l'appréciation des matériaux de connaissance que lui fournissent la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher.

Est-ce que, dans ces conditions, avec des impressions qui ne répondent pas d'une manière adéquate à la cause qui les a produites, et une intelligence qui ne les interprète pas toujours avec une suffisante exactitude et rigueur, ce n'est pas édifier la connaissance humaine sur la base la plus fragile qu'il fût possible de choisir, en prétendant l'appuyer tout entière sur la matière? La « superstition de la grosseur », selon le mot si fin et si juste d'Amiel, ne risque-t-elle pas de nous conduire aux abîmes, alors que l'esprit aspire aux sommets?

Outre que nous n'avons conscience de la matière que grâce aux sens et à l'intelligence, celle-ci et ceux-là également sujets à l'erreur, il est des états de la matière, et en grand nombre, qui échappent absolument à nos prises, et au milieu desquels nous évoluons sans nous douter de leur présence ni de leur action sur nous. En tous cas, les sens ne nous en révèlent pas directement l'existence. Aussi, quoi qu'on en pense dans certains milieux, le monde physique dans son essence, ne nous est-il pas plus accessible que celui de l'intelligence, et peut-être l'est-il moins. Nous n'en connaissons que les phénomènes, c'est-à-dire des formes et des apparences transitoires; le fond nous en demeure caché.

De là, l'embarras, pour ne pas dire la radicale impossibilité, de définir la matière. L'un dira : « C'est la substance étendue, divisible, impénétrable et susceptible de toutes sortes de mouvements et de formes. » Dict. Trousset.

Un autre : « Ce qui constitue tous les corps de l'univers et produit sur nos organes un ensemble de sensations déterminées. » Dict. Bouillet.

Un troisième : « Substance qui, produisant sur nos organes un certain ensemble de sensations déterminées, est étendue et impénétrable, ou suivant certains philosophes, un ensemble de forces manifestées par des phé-

nomènes qui se perçoivent distinctement les uns des autres. » Dict. Littré.

Ces définitions, volontairement vagues, ne nous apprennent rien sur la constitution de la matière. Tout au plus nous la montrent-elles indéfinissable.

On parle bien aussi d'atomes. Mais l'atome lui-même, qui n'est d'ailleurs qu'une abstraction, échappe entièrement aux prises de la sensation. « L'atome indivisible, qui serait l'élément ultime de la matière n'existe pas; lui-même est un composé de sous-atomes; seuls, ils expliquent son élasticité qui n'est pas imaginable sans un déplacement de molécules. Le sous-atome, élastique lui-même, ou bien se compose lui aussi de sous-atomes, ou se résout en un simple centre de forces. » — Et « ainsi dit Lange, se trouve déjà dans l'atomistique elle-même, alors qu'elle semble fonder le matérialisme, le principe qui dissout toute matière et retire même au matérialisme le fondement sur lequel il repose (1). »

D'autres enfin, d'un idéalisme sans frein, dénient absolument toute réalité à la matière. A les en croire, elle ne serait « que le résultat d'un jeu de l'esprit, d'une combinaison intellectuelle ».

La seule chose qui ressorte clairement de ce qui précède, c'est que la matière, de quelque manière et à quelque point de vue qu'on l'envisage, « est partout l'inconnu ».

Laissons donc son essence, puisque aussi bien elle est inaccessible, et prenons-la dans sa phénoménalité.

Nous éprouvons des sensations très diverses. Nous avons chaud et nous avons froid. Nous sommes impressionnés agréablement et désagréablement. De telle perception de nos sens, nous concluons à l'idée de l'étendue ou de la grandeur sous ses multiples dimensions : longueur, largeur, hauteur ou profondeur; de telle autre, à celle de solidité ou de fluidité, etc.

A quelles causes attribuer tant et de si contraires impressions et sensations? Les chercherons-nous en nous ou hors de nous? Il y en a qui ont, incontestablement, une origine interne, et qui modifiant l'organisme, modifient par là même, le sentiment que nous avons de notre existence. La vie s'accompagne d'une extrême complexité de mouvements qui sont, tout ensemble, la conséquence immédiate et la condition indispensable de sa durée. C'est grâce à elle que s'accomplissent dans les corps organisés, comme en un laboratoire merveilleux, dirigé par un génie sublime, les combinaisons chimiques les plus invraisemblables, les substances les plus hétérogènes s'unissant un moment pour se dissoudre l'instant d'après, et se reformer bientôt avec d'autres éléments. Sans elle, ni assimilation, ni

(1) E. de Pressensé. *Les Origines*, p. 131.

désassimilation des substances nutritives ; sans elle, ni circulation sanguine, ni circulation nerveuse, ni, par conséquent, aucunes sensations.

Outre la vie, cause interne, l'intelligence guidée ou non par la volonté, peut, de son côté, directement éveiller ou faire naître en nous des sensations qui ne sont ni moins précises, ni moins distinctes, ni moins complètes que les autres. La pensée intense du froid nous fait frissonner, comme la pensée ou l'espérance du bonheur dilate et transfigure tout notre être.

A ces causes internes, qu'elles soient d'origine physique ou intellectuelle, s'ajoutent les causes externes. Que nous le voulions ou non, nous subissons l'influence du milieu où nous vivons. Nous ne pouvons, par une chaude journée d'été, nous empêcher de ressentir l'action des rayons solaires. Leur chaleur nous fatigue. Les objets qu'éclaire leur lumière frappent notre vue, et l'impressionnant, produisent en nous une sensation qui, selon leur nature, nous sera douloureuse, indifférente ou agréable.

De même pour les autres sens. Chacun en son genre, et suivant les êtres ou les objets avec lesquels il est mis en contact, nous apporte sa part de souffrances et de jouissances.

Mais indépendamment de l'agrément ou du désagrément que nous éprouvons au contact médiat ou immédiat de l'univers physique, la sensation nous fait connaître aussi le degré de consistanee des substances minérales, végétales ou animales qui impressionnent les organes des sens. C'est ainsi que nous avons divisé tous les corps en trois grandes catégories : corps solides, corps liquides, corps gazeux. Ces expressions d'ailleurs, n'ont rien d'absolu. Entre les corps proprement solides, et les corps proprement liquides, il y a toute une série d'états intermédiaires qui marquent, par degrés à peine perceptibles, la transition des uns aux autres. N'en est-il pas de même des liquides aux gaz, et de ceux-ci à la matière radiante qui constituerait un quatrième, mais non sans doute, le dernier état de la matière?

Selon qu'un corps, sous un volume donné, offre plus ou moins de résistance à nos efforts, c'est-à-dire selon qu'il est plus ou moins dense, nous disons qu'il contient une quantité de matière plus ou moins considérable. Qu'il en soit ainsi en réalité ou non, cela importe assez peu au point de vue pratique, le seul qui nous intéresse en ce moment. Toujours est-il que, considéré sous ce rapport, l'or serait plus matériel que l'argent, l'argent plus que le fer, le fer plus que la pierre, la pierre plus que le bois, l'eau plus que l'air, etc.

Or, rien de plus facile que d'être induit en erreur sur la qualité ou la nature d'un corps examiné à distance. L'œil juge d'après la couleur, et prend naïvement pour de l'or, de l'argent, du marbre, une substance solide quel-

conque, pourvu qu'on l'ait recouverte d'un vernis dont la nuance et l'éclat correspondent à ceux de l'objet qu'il s'agit de simuler.

Il ne se trompe pas moins grossièrement à d'autres égards. Offrez-lui une colonne pleine et une colonne creuse; il lui sera de toute impossibilité de les distinguer l'une de l'autre. Il est important d'avoir présentes à l'esprit ces illusions optiques fatales. Elles nous serviront tout à l'heure, à propos des séances de matérialisations.

Puisqu'on est si aisément trompé sur les propriétés des corps, et que sous ces apparences identiques il se cache des différences aussi fondamentales; puisqu'un morceau de carton colorié pourra être confondu avec un métal, n'est-il pas possible, probable même, qu'entre les figures qui se présentent dans les séances de matérialisations — les séances obscures surtout — un certain nombre soient toute autre chose que ce qu'elles paraissent? Nous les croyons semblables à nous, leur corps ressemblant extérieurement au nôtre. Qui sait? Peut-être n'avons-nous devant les yeux qu'un simulacre, une ombre, une sorte de nuage ou de vapeur condensés ayant forme humaine?

Il y a bien autre chose. L'imagination se crée des fantômes. L'intensité du désir évoque l'image des morts bien-aimés. Ils apparaissent aux yeux de celui qui les appelle de toute l'ardeur de son âme. Il les voit comme s'ils étaient devant lui en chair et en os, alors que peut-être il n'y a en eux nulle réalité objective, et qu'ils ne sont que l'extériorisation de son idée ou de sa volonté. Quiconque possède une puissance d'évocation suffisamment énergique, est capable de s'halluciner ainsi, d'avoir des apparitions, de la vérité desquelles il sera aussi absolument convaincu que nous le sommes de notre propre existence.

Un dernier point mérite d'être mis en lumière. Si, par auto-suggestion, l'homme peut s'entraîner de façon à voir, hors de lui, ses pensées réalisées en formes, pour lui concrètes et vivantes, une suggestion étrangère ne sera-t-elle pas apte à produire les mêmes effets? Le magnétisme et l'hypnotisme ont mis ce fait hors de conteste. Il serait bien étonnant dès lors si, à côté de visions nées de l'auto-suggestion, nous n'en rencontrions pas d'autres reconnaissant pour cause une suggestion étrangère, que cette suggestion provienne des vivants présents dans le groupe où l'apparition a lieu, ou qu'elle soit due à l'un des habitants d'outre-tombe.

Ajoutons enfin que très souvent — on croit facilement ce qu'on espère — les assistants prennent une apparition quelconque pour l'être aimé dont ils attendent la venue. Nous nous rappelons avoir assisté à une séance où se *matérialisa*, entre autres, un vieillard que nous avions vu plus d'une fois dans les réunions antérieures. C'était, nous disait-on, un des guides du

médium. Eh bien, dans la séance à laquelle nous faisons allusion, nous avions à nos côtés des jeunes gens, trois frères, qui souhaitaient ardemment de voir leur grand-père mort. Ils n'eurent pas plutôt aperçu *le guide* dont la figure nous était familière, qu'ils s'écrièrent d'une commune voix, émus jusqu'aux larmes : « Grand-père, c'est toi, oui grand-père, c'est toi. » Or, ce n'était sûrement pas le grand-père, à moins que nous-même, qui n'avions pas de raison de nous emballer, nous ne nous fussions laissé illusionner au point de reconnaître dans le soi-disant grand-père un autre que lui (1).

Une condition essentielle pour bien observer, c'est un imperturbable sang-froid, surtout quand la salle où l'on est réuni est dans une obscurité profonde, absolue. Les seules lueurs qui y paraissent sont les lueurs phosphorescentes plus ou moins vives, d'origine mystérieuse, qui voltigent dans l'air, tout autour et au-dessus des *sitters* ou assistants, et avec lesquelles les formes matérialisées s'éclairent pour se rendre visibles. Rien n'est plus trompeur que ces lueurs falotes dans ces ténèbres.

Nous avons tenté, à plusieurs reprises, avec quelques amis, un certain nombre d'expériences pour nous rendre mieux compte du phénomène. L'huile phosphorée remplaçait, en les imitant assez exactement, les lueurs qui se produisent spontanément dans les séances de matérialisations. Celui de nous qui jouait le rôle de l'esprit, promenait sa petite bouteille en l'air, à droite, à gauche, en haut, en bas. Nous essayions de deviner dans quelle direction, à quelle distance elle était de nous. A tout instant, nous nous trompions de la façon la plus grossière. C'en était stupéfiant.

Songez à toutes les causes d'erreur ci-devant mentionnées — et vous remarquerez que nous n'avons pas fait entrer en ligne de compte la fraude voulue, si fréquente pourtant, et si facile, d'ailleurs, vis-à-vis surtout des novices — et dites s'il est besoin de prêter aux manifestations une attention qui ne soit jamais en défaut ; dites s'il est nécessaire d'être circonspect dans ses affirmations, à moins d'avoir assisté à de très nombreuses expériences, et d'avoir poussé l'investigation et les mesures de précaution jusqu'à l'extrême limite compatible avec les conditions où les phénomènes peuvent avoir lieu. Il faut se garder de soi-même et de l'intensité de son désir : auto-suggestion. Il ne faut pas moins se mettre en garde contre la volonté des autres, médiums, assistants ou invisibles dont le dessein pourrait être de vous halluciner : suggestion étrangère. Un troisième danger, c'est l'illusion qui fait prendre un objet pour un autre, un esprit inconnu pour un

(1) N.D.L.R. — Nous recommandons vivement la lecture de cet intéressant volume, et sa propagation par les spirites.



esprit connu, un simulacre ou une ombre de corps pour un corps tangible comme le nôtre.

Pour peu qu'on ne tienne pas compte toujours, des multiples causes d'erreur qui se rencontrent inévitablement dans l'étude de ces manifestations insolites et incompréhensibles; qu'on néglige les précautions reconnues nécessaires, on risque d'être, ou sa propre dupe, ou celle de malhonnêtes gens qui se font un jeu de la naïveté humaine, et ne craignent pas de spéculer sur les sentiments les plus sacrés. Même si tout se passe loyalement, on n'en est pas moins, pour peu que l'on s'oublie, exposé à perdre tout le fruit d'un long et pénible travail. Sitôt, en effet, qu'on s'aperçoit, de soi-même, ou en suite d'objections faites par d'autres, qn'on a laissé la porte ouverte à une possibilité, si faible soit-elle, de mystification, le doute s'empare de l'esprit, et tout, pêle-mêle, le vrai et le faux, ce qui est de bon aloi et ce qui ne l'est pas, est également remis en question. Tout est à recommencer, à moins que le découragement ou le dépit s'en mêlant, on ne préfère, dans sa mauvaise humeur, tout rejeter, tout nier en bloc et ne plus se soucier de la solution d'un problème si ardu. N'eût-il pas mieux valu, connaissant l'importance du sujet et ses difficultés, se placer tout de suite dans des conditions qui vous missent à l'abri de la fraude, de l'erreur, de l'illusion?

Est-ce trop d'insister aussi longuement sur ces choses. Nous ne le pensons pas. Plus on sera sévère, plus on éliminera sans pitié ce qui doit l'être, plus vite on atteindra le but poursuivi. Point d'à peu près. Ils seraient fatals. Seules, la netteté et la précision peuvent satisfaire une intelligence éprise de vérité, mais armée en même temps contre les surprises d'une crédulité puérile.

*
* *

Faut-il ranger parmi les phénomènes de matérialisation l'écriture entre ardoises? On a cru, et beaucoup sans doute croient encore, que ce genre d'écriture n'est possible que par la matérialisation partielle, entre les deux ardoises, d'une main qui y saisirait le bout de crayon qu'on a eu soin d'y déposer, et s'en servirait à notre manière. Il est peu probable, toutefois, que les choses se passent de cette façon. Le contact immédiat du médium ou de l'esprit avec l'ardoise ou le crayon ne semble pas nécessaire. Ce qui se passe dans le monde invisible est soumis à une loi naturelle aussi bien que ce qui se passe dans le nôtre. Or, serait-ce une loi naturelle celle qui permettrait à une main matérialisée de pénétrer entre deux ardoises séparées par un espace qui ne dépasse pas un seizième de pouce, et d'y saisir, pour s'en servir, un fragment de crayon qu'on aurait eu soin d'y déposer au préalable?

Les principales méthodes à l'usage des opérateurs spirituels seraient

basées sur l'électricité et le magnétisme. L'écriture entre ardoises se produirait de la même manière qu'une dépêche télégraphique. Que A, par exemple, qui demeure à Genève, veuille communiquer avec B. établi à Paris, il n'aura nul besoin de franchir la distance qui sépare la première ville de la seconde. Il lui suffira de manier convenablement l'appareil télégraphique qui les relie l'une à l'autre. Toute lettre, tout mot transmis par lui, seront exactement répétés à l'autre bout du fil.

Ainsi en serait-il dans le monde des esprits. Celui qui désire adresser un message à la terre par l'écriture sur ardoises, commencerait par établir un courant magnétique positif de son ardoise au médium et de celui-ci à l'ardoise terrestre. Une fois ce rapport assuré, tout mouvement exécuté sur l'ardoise spirituelle, se répercuterait fidèlement sur celle terrestre, de même que les mouvements de l'appareil télégraphique transmetteur font sur l'appareil récepteur. La différence — elle est importante — entre les deux modes de communication, c'est que nous avons besoin pour la transmission de nos dépêches, de fils conducteurs dont les esprits, eux, se passeraient fort bien. Qui sait d'ailleurs si de nouveaux progrès ne nous permettront pas, dans un avenir prochain, de rivaliser avec les invisibles, et de télégraphier d'un point à un autre sans autre intermédiaire que l'air ou l'éther?

Une autre méthode utilisée par les esprits serait la suivante : ils prépareraient à l'avance de l'écriture ou des images en quantité suffisante pour en couvrir l'ardoise du médium sur laquelle ils transporteraient ensuite ou transcriraient le tout, en bloc, dans un instant.

Pour réussir cette expérience, il serait nécessaire, en premier lieu, de spiritualiser l'ardoise, c'est-à-dire de la pénétrer de substance spirituelle ; ils devraient, en second lieu, diviser le fragment de crayon en une poussière très fine et l'étendre uniformément sur toute la surface de l'ardoise (1).

Il nous est impossible actuellement de vérifier si ces théories sont conformes ou non aux faits. Dans l'affirmative, le phénomène de l'écriture sur ardoises ne rentrerait pas dans la catégorie des matérialisations; il appartiendrait plutôt à la même série que les photographies. Dans la négative — et c'est l'opinion de nombreux observateurs, — il y aurait, au contraire, une matérialisation, au moins partielle, de l'auteur du message.

*
* *

Un fait qui se rapproche du précédent, mais où une certaine matérialisation semble plus probable, ce sont les empreintes de mains et de pieds marquées, soit sur la surface intérieure d'ardoises liées ensemble, soit dans

(1) *Neue spiritualische Blätter*, 10 août 1893.

de la terre molle, soit dans de la farine. Le professeur astronome Zöllner a fait à ce sujet des expériences décisives. Entre des ardoises qui lui appartenaient et qu'il tenait sur ses genoux, il a obtenu ces sortes d'empreintes. Les conditions dans lesquelles il opérait, non seulement excluaient toute possibilité de supercherie, mais encore étaient telles que les résultats constatés sont radicalement inexplicables par aucune des lois physiques connues. Le professeur Wagner, un des collègues de Zöllner, avait, de son côté, scellé deux ardoises, après s'être assuré auparavant qu'elles étaient nettes. Lorsque, après une certaine attente, il en avait enlevé le cachet demeuré intact, et écarté les ardoises l'une de l'autre, il y avait trouvé à la surface intérieure une empreinte du même genre.

Le phénomène peut sembler plus simple, quand il se produit dans de la terre molle ou dans de la farine. Il ne s'explique pas mieux, cependant, à moins d'y faire intervenir, comme dans le premier, des forces et des intelligences non encore cataloguées par la science officielle. Les faits auxquels nos avons affaire ici ne sont pas de ceux, en effet, dont il est loisible de se défaire en alléguant l'hallucination des observateurs, puisqu'ils laissent des traces dont chacun peut se rendre compte. Ils offrent, en outre, ceci de particulier, que si l'œuvre est indéniable et implique l'ouvrier, celui-ci, toutefois, demeure invisible, et, au lieu de paraître sur la scène, reste caché dans la coulisse. On ne se fût pas douté de sa présence ni même de son existence, si l'on n'avait sous les yeux le résultat de son travail, l'empreinte de sa main ou de son pied.

On ne saurait non plus arguer de la fraude : soutenir, par exemple, que c'est la main ou le pied du médium qui s'impriment, soit sur la surface recouverte de suie de l'ardoise, soit dans l'une quelconque des substances qu'on emploie dans ces expériences. Car, la forme des empreintes et leur grandeur diffèrent en bien ou en mal, en plus ou en moins, de la forme et de la grandeur des pieds et des mains du médium.

Ce ne sont pas seulement les membres que les forces de l'au delà viennent ainsi imprimer dans la matière. Des figures ont été obtenues par le même procédé. Si très souvent on ne voit pas les opérateurs ni l'action au moment où ils l'accomplissent, d'autres fois, soit qu'il y ait plus de matière en eux, soit que le mode vibratoire en soit modifié, ils se rendent visibles et permettent qu'on assiste à leurs manipulations. Mieux encore, on en a vu fréquemment se former peu à peu, et de nuages vaporeux ou d'ombre se développer de façon à prendre toutes les apparences d'une figure, d'une main, d'un pied humains. Ils s'évaporent ensuite comme ils se sont condensés. Si compliqué que soit ou paraisse un travail de ce genre, il ne demande pourtant à ces étranges manipulateurs que fort peu de temps. La

matière, entre leurs mains ou sous leur volonté semble douée d'une malléabilité et d'une plasticité merveilleuses. On dirait que, dans certaines conditions particulièrement favorables, ils n'ont qu'à lui commander pour être aussitôt obéis, soit pour la dissolution soit pour la formation d'un de ces membres ou de ces corps étranges et éphémères. Des observateurs mal intentionnés se sont parfois avisés de saisir une main ou un bras qui se montraient à eux, croyant surprendre le prétendu médium en pleine fraude. Mais main ou bras ont fondu sous leur étreinte comme un morceau de glace au contact d'un brasier ardent. Ils croyaient tenir quelque chose. Ils ne tenaient que le vide. Quelquefois, par contre, la main mystérieuse vient d'elle-même se placer dans celle d'un des assistants et lui permet d'en suivre la disparition progressive. Hallucination suggestive, dira-t-on. L'objection aurait quelque apparence de raison, sans les empreintes ou autres actes matériels qui témoignent irrécusablement en faveur de la réalité objective du phénomène.

*
* *

Malgré les garanties qu'offrent ces empreintes, et les preuves palpables de réalité objective qu'elles portent en elles, M. E. de Hartmann, le célèbre protagoniste de l'Inconscient, n'en essaie pas moins de les expliquer par l'hallucination, comme il fait du reste de la plupart des autres phénomènes spirites. Nous ne nous arrêterons pas à réfuter ses théories. Leur exagération, jointe à l'application fautive qu'il en fait en bien des cas, en réduit singulièrement la valeur, pour ne pas dire qu'elle leur ôte tout caractère sérieux. Qui trop veut prouver ne prouve rien. La critique, surtout si l'on entend qu'elle soit serrée, sévère, péremptoire, est tenue à l'observation de certaines règles, dont elle ne s'écarte pas impunément. On ne se joue pas de la logique ni de la raison. M. de Hartmann, malheureusement pour son œuvre, l'a trop oublié, soit en mutilant les faits qui, décidément, ne cadraient pas avec son hypothèse, soit en négligeant de parti pris ceux qui ne pliaient pas à cette opération à la Procuste, soit enfin en poussant au-delà de toute vraisemblance un principe juste en soi.

Si les empreintes laissées par les invisibles sont de nature telle qu'on ne puisse sérieusement mettre en question ni leur réalité ni leur origine, d'autres manifestations du même ordre sont plus positives encore et plus irrésistibles. Ce sont des membres qui, matérialisés tout entiers, se moulent dans le plâtre ou dans la paraffine.

Voici comment on procède dans ce genre d'expériences : on apporte dans la salle de réunion deux seaux remplis, l'un d'eau froide, l'autre d'eau bouillante, à la surface de laquelle nage une couche de paraffine fondue. Se pré-

sente-t-il une main matérialisée, on demande que l'invisible à qui elle appartient veuille bien la plonger un instant dans la paraffine, et de là dans l'eau froide. On répète cette opération à plusieurs reprises. Il se forme ainsi sur la main une sorte de gant. Lorsque l'épaisseur en est jugée suffisante, la main matérialisée s'en retire, à sa manière, abandonnant aux investigateurs un moule parfait, qu'on remplit de gypse ou de plâtre. Si l'on replonge ensuite le tout dans de l'eau bouillante, la paraffine se liquéfie, laissant à nu le plâtre, reproduction exacte de la forme du corps qui avait primitivement rempli le moule.

Cette expérience, exécutée dans des conditions rendant la fraude impossible, ne serait-elle pas la condamnation la moins équivoque de toutes les théories hallucinatoires imaginées pour expliquer les phénomènes spirites? Oui, assurément. Mais se prête-t-elle à des conditions aussi strictes? Lorsque William Denton, professeur de géologie, bien connu aux États-Unis, obtint, lui premier, en 1875, des doigts ainsi moulés, ce ne fut qu'un cri parmi les détracteurs du spiritualisme moderne. Sûrement, il y avait supercherie; le médium préparait lui-même à l'avance ces moules, les apportait avec lui dans les séances, et là affirmait aux spectateurs ahuris qu'il venait de les obtenir à l'instant. Pour parer à cette objection, le professeur William Denton pesait la paraffine avant la séance, et, celle-ci terminée, il mettait sur le plateau de la balance, d'abord les moules recueillis, puis ce qui restait de la paraffine dans le vase. La somme des deux poids se trouvait égale au poids de la masse totale pesée avant l'expérience. Ce mode de vérification, renouvelé à plusieurs reprises, en public, devant de grandes assemblées, et par des comités choisis par elles — à Boston, à Charlestown, à Portland, à Baltimore, à Washington, etc. — ne s'est jamais trouvé en défaut. Le résultat a toujours fait ressortir la loyauté du médium et des expérimentateurs.

Cependant on reprenait : Est-ce que le médium, profitant de l'obscurité de la salle, ou de son isolement dans le cabinet, ne distrairait pas, de ses mains et de ses pieds, une partie de la paraffine pour la cacher, de manière à ce qu'on ne retrouvât à la fin de l'expérience que la quantité apportée par les investigateurs?

Comment répondre à cette nouvelle objection? On organisa une vingtaine de séances dans lesquelles le médium était enfermé en un sac serré fortement autour de son cou. Comment, dans cette position, eût-il fait usage de ses mains ou de ses pieds pour frauder? Cependant les résultats furent les mêmes qu'auparavant. Les formes se produisaient en présence et sous les yeux d'un comité nommé par le public.

Cela ne suffit pas à convaincre les sceptiques. On prétendit que le médium

décousait peut-être, puis recousait une partie du sac, et que, dans l'intervalle, il utilisait ses mains pour mener à bien le phénomène attendu, quoiqu'aucun des comités chargés de la surveillance n'eût jamais rien remarqué de pareil.

Qu'imaginer pour réduire à néant, d'un coup, toutes les objections possibles, et fournir la preuve la plus irrécusable de la bonne foi du médium et de l'authenticité de la manifestation? On exigea du phénomène qu'il se produisît dans une caisse fermée à clef, où le sujet n'eût pas accès. L'expérience ainsi tentée réussit pleinement : une forme de main se trouva dans le seau d'eau froide de la caisse, ainsi qu'en témoigne le compte rendu du comité, nommé à l'effet d'assister à l'expérience et de certifier les résultats obtenus, quels qu'ils fussent, positifs ou négatifs.

Que dire après cela? Que la nouvelle venait d'Amérique, le pays par excellence, du humbug? La prétention ne serait qu'à peine soutenable, si nous nous trouvions en présence d'un fait isolé. Mais en somme il ne s'agit là que d'un cas particulier, entre beaucoup d'autres de même nature, obtenus dans des conditions très diverses qui peuvent se résumer ainsi : 1° Le médium est isolé, et la force agissante invisible; 2° le médium est sous les yeux des assistants, la force agissante se montre aux assistants et le médium est isolé; 4° enfin, la force agissante et le médium sont également visibles.

Le fait en lui-même est des plus remarquables, et ce qui, outre les précautions prises, en assure la parfaite sincérité, ce sont les difficultés insurmontables qu'offrirait à une main ou à un pied humains le retrait d'une forme ainsi produite, à supposer que le médium voulût frauduleusement imiter le phénomène. Essayez-le, vous serez tôt convaincus. La chose ne serait possible que si l'on prenait la forme de la main par petits fragments successifs qu'on adapterait les uns aux autres, l'opération achevée. Mais, dans ce cas, on verrait les points de suture des divers morceaux ainsi rapprochés, et jamais la main n'aurait la perfection de formes qu'offrent quelques-unes de celles obtenues tout d'une pièce dans la paraffine.

On est donc en droit d'affirmer, d'une manière absolue, que des mains et des pieds matériels, qui ne sont pas les mains ni les pieds du médium, apparaissent dans les séances organisées dans ce but; que, durant leur existence éphémère, ils se trempent et se retrempent tour à tour dans de la paraffine fondue et dans de l'eau froide, façonnant de cette manière un moule qu'après leur retrait on peut remplir de plâtre. Celui-ci solidifié, donne la forme et la grandeur exactes d'une main ou d'un pied qui n'appar-

tiennent à aucun de ceux vivant actuellement sur notre terre. Tel est le fait. Quelle explication en donner?

Il ne s'agit pas, bien évidemment, d'une création *ex nihilo*. Rien ne se crée de rien. La substance de tous les êtres corporels existe, soit dans l'atmosphère qui sert d'enveloppe à notre globe, soit dans ce globe lui-même, soit dans les corps qui en sont issus. Mais comment cette substance se condense ou s'organise-t-elle? Sous l'action de quelles forces inconnues, et par quelles volontés mystérieuses? Quelle est la puissance d'attraction, l'affinité chimique qui réalisent ces formes transitoires, pour les laisser s'évanouir l'instant d'après?

A en juger d'après les apparences, ces formes sont de véritables organismes vivants. Qu'on les touche, qu'on les regarde, qu'on les examine à la loupe, au microscope même, on retrouve en eux tous les détails d'une main ou d'un pied d'homme : les ongles, la peau et ses sillons, les articulations, etc., rien n'y manque. Or, si, scientifiquement, la vie ne sort que de la vie, nous sommes autorisés à conclure que l'origine de ces membres doit être cherchée dans un être animé. S'il est vrai, d'autre part, toujours d'après la science, que tout être né a pour parents des individus appartenant aux mêmes espèces que lui, et auxquels il ressemble, ne sommes-nous pas également en droit d'affirmer que les mains ou les pieds qui se forment et se manifestent dans les séances spirites, sans qu'on aperçoive toujours le corps dont ils dépendent, appartiennent néanmoins à des créatures qui sont nos pareilles? *A suivre* : D. METZGER.

PHÉNOMÈNES DE SECONDE VUE

Les exemples de ces sortes de phénomènes fourmillent à chaque instant. Universellement reconnus aujourd'hui, ils ne font de doute pour personne, mais, comme ces histoires ne manquent jamais d'intéresser nos lecteurs, voici quelques cas que nous avons transcrit à leur intention, après les avoir lus dans une publication déjà ancienne, puisqu'elle date de l'année 1839.

Nous copions textuellement :

Monsieur le comte de Plater, ce débris illustre de la Pologne soulevée de 1831, raconte que, « dans une église située à quelques lieues de Varsovie, « et au milieu d'une fête nationale, un jeune homme, vivement ému tout à « coup par le caractère des chants religieux, s'élança de son banc vers « l'entrée du chœur, s'arrêta, à cette place, immobile, les bras croisés et « la tête penchée, demeura longtemps à contempler le pavé nu du temple,

« dans une attitude qui troublait le service divin, à la grande anxiété des « fidèles.

« C'était, précisément, une année avant la mort du grand duc Constantin, « l'insurrection n'avait pas encore éclaté. On entoure le jeune homme, on « l'interroge sur sa méditation ; les chants cessent ; il sort enfin de ce rêve « somnambulique, — « Je vois, dit-il, à mes pieds, le cercueil ouvert du « grand duc Constantin.

« L'année s'écoule, la Révolution chasse les Russes de Varsovie, Cons- « tantin meurt, on célèbre ses funérailles dans cette église, et le cercueil « est placé au milieu du chœur, à l'endroit même où l'extatique avait eu la « vision. »

Que direz-vous maintenant, du fait suivant?

« Un colonel de cavalerie avait coutume de magnétiser sa femme, et celle- « ci devint somnambule ; dans le cours du traitement, une indisposition le « contraignit à se faire aider par un officier de son régiment, cela ne dura « que huit à dix jours. Quelque temps après, dans une séance magnétique, « le mari ayant mis sa femme en état de somnambulisme l'engageait à s'occuper de cet officier :

« — Ah! le malheureux! s'écria-t-elle, je le vois, il est à P..., il veut se « tuer..... Il prend un pistolet...... Courez vite!...

« On courut : effectivement le suicide était consommé! »

Terminons, enfin, par un exemple extraordinaire de prévision.

« Une grande dame de Florence, raconte Byron, dans une de ses lettres « avait beaucoup compté sur le passage de sir Davy dans cette ville, en 1820 « pour se faire donner, par le fameux chimiste, un moyen de teindre ses « sourcils en noir : mais quelle ne fut point sa déconvenue ! Davy avait « quitté Florence sans avoir pu voir la jolie Toscane, qui réclamait un « miracle de son génie.

« Effectivement, Davy n'avait pas de temps à perdre, s'il faut juger de la « rapidité de son voyage, par la préoccupation singulière qu'il emportait de « Londres.

« Plusieurs années, continue Byron, s'étaient écoulées depuis un songe « dont la mémoire le suivait partout. Étant dans la Grande-Bretagne, il avait « rêvé, une nuit, qu'il se trouvait malade en Italie, couché dans une cham- « bre étrangère, dont le caractère local des meubles frappait ses regards, et « confié aux soins d'une jeune fille dont les traits restèrent gravés en traits « caressants dans son souvenir. Or, à l'époque et durant le cours du voyage « dont nous parlons, Davy tomba malade en Italie, comme il l'avait prévu « en songe et, ce qu'il y a de plus curieux, se retrouva couché dans la

« chambre, et soigné par la jeune fille dont il n'avait pas oublié l'image, et « qui, l'une et l'autre, lui furent rendues telles qu'il les avait rêvées. »

Encore une fois, en transcrivant ces faits, nous n'avons point la prétention d'apprendre à personne l'existence de phénomènes absolument incontestables, et nous nous plaisons à le répéter en dépit des sarcasmes et des ironies de quelques incorrigibles sceptiques, absolument reconnus de nos jours.

EDOUARD MICHEL.

LE SPIRITISME DANS L'ANTIQUITÉ

NOTAMMENT CHEZ LES PEUPLES LATINS ET CHEZ LES ÉTRUSQUES

Nihil novi sub sole, a dit Salomon, réputé grand prophète chez les Orientaux, *rien de nouveau sous le soleil*. Malgré cela, on croit plus que jamais qu'il y a toujours du nouveau. La science spirite, comme le magnétisme, comme l'hypnotisme, est réputée nouvelle.

C'est une superstition nouvelle, disent les sceptiques, du moins un grand nombre, car il en est quelques-uns qui pensent que le spiritisme remonte très haut et qu'on a simplement essayé de le rajeunir, de le moderniser.

Ces sceptiques-là sont dans le vrai, le spiritisme est très ancien, on le trouve à l'origine de toutes les religions, son antiquité est une preuve de plus que Salomon affirmait une grande vérité en proclamant qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Toutes les anciennes religions païennes étaient fondées sur l'existence d'êtres invisibles qui, plus ou moins, selon les circonstances, exerçaient une influence occulte.

Le mot religion vient du substantif latin *religio* qui lui-même a pour racine te mot *religare* qui signifie relier, c'est-à-dire que la religion, *religio*, a pour objet de relier le monde visible, le monde matériel, le monde physique au monde spirituel, ou pour dire encore mieux, de régler les rapports, les relations entre ces deux mondes.

Tout, dans les anciennes religions, était institué dans ce but, les prières n'étaient que des formules imagiques qui agissaient à différents degrés sur les puissances invisibles selon la foi, la conviction, et l'ardente volonté de celui qui les récitait. Les cérémonies avaient pour but de se concilier leurs faveurs, suivant la somme de piété déployée.

Les sacrifices sanglants, comme je l'ai déjà dit, étaient des procédés employés pour obtenir ce que nous appelons dans notre langage moderne des matérialisations. Les prêtres chargés spécialement du culte n'ignoraient

pas que des chairs et du sang des victimes immolées, se dégagaient certains fluides d'une nature particulière, dont les puissances occultes s'emparaient pour les condenser et se donner une forme plus ou moins visible.

Lorsque cette forme était suffisamment sensible pour être perçue par ceux qui assistaient à la cérémonie, par la foule croyante et superstitieuse, on disait alors que c'était la divinité elle-même qui, satisfaite des hommages qu'on lui rendait, avait daigné prendre une forme humaine et se montrer.

Les Esprits jouaient donc un rôle considérable dans les croyances païennes ; tour à tour dieux ou démons (c'est-à-dire bons génies), ils veillaient sur ceux qu'ils protégeaient. Comme l'esclave antique, ils faisaient partie de la famille et bien qu'invisibles, ils étaient toujours présents.

La plupart de ces dieux ou démons bienfaisants et protecteurs avaient vécu sur terre, ils avaient eu forme humaine, ils avaient été de simples mortels, et se comportant bien, menant une vie vertueuse, ils s'étaient préparés sur terre à la vie divine, ils avaient fait leur apprentissage. Rendus invisibles par la mort, ils continuaient à vivre dans la maison où ils avaient vécu, où ils étaient peut-être nés et ils veillaient sur leurs enfants, leurs petits-enfants et descendants de leurs enfants et petits-enfants.

Ceux qui, bien que divinisés, déifiés, vivaient invisibles, mais toujours présents au milieu de leur famille, étaient appelés Pénates chez les Latins, de *penus*, la partie la plus centrale de la maison. C'était dans le *penus* qu'étaient dressés leurs autels, c'était dans le temple, la chapelle secrète où on célébrait leur culte. Le propriétaire de la maison venait-il pour une raison ou pour une autre à aliéner sa propriété, il transportait les images de ses pénates dans son nouveau domicile et le dieu invisible les suivait et faisait sienne leur nouvelle demeure.

Ne voyons-nous pas dans Virgile, Enée transporter ses pénates sur ses vaisseaux en quittant Troie et les installer en Italie où ils continuèrent à le protéger ?

Outre les Pénates, il y avait aussi les dieux Lares qui avaient été pareillement de simples mortels, et qui après avoir quitté leur enveloppe charnelle, avaient monté en grade et avaient obtenu les honneurs divins. Ils veillaient également sur le foyer domestique et ils occupaient un rang un peu supérieur à celui des Pénates.

Leurs attributions étaient plus étendues, on croyait qu'ils ne veillaient pas sur une seule maison, mais sur plusieurs. Toutefois, on ne connaît pas parfaitement la nature de leurs fonctions, ils étaient un peu plus que les pénates avec qui on les confondait souvent ; c'est à peu près tout ce qu'on en sait.

Au-dessous des dieux Lares des Pénates, venaient les mânes ou plutôt les

Larves. Les Larves avaient une existence quelque peu errante, vagabonde, elles vivaient dans les ténèbres et de loin en loin apparaissaient sous forme de fantômes. Cette vie errante et parmi les ténèbres était la conséquence des fautes commises et quand cette faute était suffisamment expiée, les Larves quittaient les ténèbres, leur existence était moins agitée et elles pouvaient s'élever au rang des Pénates.

Telle était la croyance des peuples latins et aussi des Étrusques; cette croyance n'était pas imaginée par des profanes qui cherchent à immortaliser leur nom en créant une nouvelle philosophie, ce n'était pas non plus une vague superstition sortie du cerveau des petites gens, du peuple; c'était un dogme enseigné par les prêtres et consacré par un culte ayant ses rites et ses cérémonies; c'était la base même de la religion qu'enseigne aujourd'hui ce qu'on appelle le spiritisme. Exactement la même chose sous des noms nouveaux, et si l'on veut, bon gré mal gré, que le spiritisme soit une superstition, ce n'est pas une superstition nouvelle, car il est plus ancien que le déluge, beaucoup plus ancien. *Nihil novi sub sole.*

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Condé, par les Montils (Loir-et-Cher).

LE PSYCHISME EXPERIMENTAL

PREFACE

Je dédie ce livre à mon confrère et ami VICTORIEN SARDOU, qui ne m'a pas ménagé sa sympathique approbation pendant ce long et pénible travail. Comme William Crookes, le célèbre chimiste anglais, et comme notre ami Eugène Nus, Sardou n'a jamais varié dans ses convictions, malgré les plaisanteries faciles que les gens très malins se croyaient obligés de lui faire.

Fort heureusement les temps ont changé, et il est déjà loin le moment où Eugène Nus publiait son ouvrage intitulé : *Choses de l'autre monde.* A cette époque il y avait quelque courage à écrire un livre sur ces phénomènes que le monde scientifique dédaignait, et que le bon public ridiculisait ou traitait d'habile prestidigitation.

Actuellement, le mouvement psychique s'accentue tous les jours, et comme me le disait une fois Sardou : « La glace est rompue, elle ne le se« rait pas d'ailleurs que vous auriez le mérite de contribuer à la rompre, « avec quelques autres. »

En effet, dans tous les pays on s'occupe maintenant de ces questions si complexes, Beaucoup de savants, jadis très sceptiques, ont été forcés de se

rendre à la réalité des faits, et le nombre de ces savants augmente chaque année.

« Avant peu, disait un célèbre professeur anglais, il n'y aura plus que les « ignorants qui nieront ces phénomènes. » C'est justement ce que pensait Sardou, lorsqu'en 1892 il m'écrivait ceci :

« Les incrédules et les ignorants ne se font pas scrupule, pour couper « court à des discussions qui les agacent de lancer des assertions hasardées que la galerie accepte naturellement sans contrôle et répète complaisam- « ment... trop heureuse d'échapper par là à l'obligation d'observer et de se « faire une opinion basée sur de sérieuses expériences. »

C'est grâce à des expériences de ce genre que tant d'hommes de science et de professeurs, en Europe et en Amérique, ont pu se faire une conviction et l'affirmer bravement, comme on le verra au chapitre 1er de mon livre.

Pour cet ouvrage il m'a fallu compulser et traduire plus de trois cents articles ou volumes publiés en Angleterre, Amérique, Allemagne, etc. C'était un travail énorme et des plus difficiles ; mais j'ai suivi l'exemple de feu Eugène Nus qui m'écrivait, en 1892 :

« Voilà bien des années que je passe à piocher des choses ingrates, sa « chant que cela ne me donnera ni bonheur ni profit, et je ne regrette pas « une minute de ce temps-là. Faites comme moi et ne cherchez votre satis- « faction qu'en vous-même. Tout le reste est subjectif, pure illusion, *maya* « comme le disent les Indous. »

En terminant, je tiens à remercier publiquement Victorien Sardou, d'avoir bien voulu accepter la dédicace de ce livre, et Williams Crookes et A. Russell Wallace, les deux grands savants anglais, de m'avoir permis de publier leurs très importantes lettres particulières,

21 décembre 1894.

Alfred Erny.

N. D. L. R. Ce volume est très bien conçu, point banal, plein de logique. — Nous ferons un compte rendu. — 3 fr. 50, à notre librairie.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.





Rédacteur en chef depuis 1870 : P.-G. LEYMARIE

38e ANNÉE N° 4. 1er AVRIL 1895.

Les séances-causeries, en Avril, auront lieu les 5 et 19.

PROPOSITIONS GÉNÉRALES CONCERNANT LES PHÉNOMÈNES

Compte rendu du professeur OLIVIER J. LODGE.

Voir la *Revue* de mars 1895.

Je l'ai expliqué, ces phénomènes ayant lieu par la présence d'une personne vivante, l'investigation des lois qui les régissent est en rendue difficile et compliquée, par le fait qu'elles ont leur caractéristique, capricieuse, indépendante de la volonté et de la vitalité.

J'ai comparé ces mouvements à ceux causés par un insecte ou un animal placé dans un appareil ; il serait inutile, dans un tel cas, de noter chaque mouvement et malgré le côté indiscutable de leur objectivité, on pourrait presque reconnaître là des lois suivies.

Ainsi, un rayon de lumière pourrait faire tenir l'animal tranquille, où l'obscurité libérer son activité ; l'attention silencieuse pourrait le paralyser, ou le bruit d'une conversation le faire agir, tandis qu'une surprise ou une invasion violente suffiraient pour arrêter toutes manifestations pendant un temps.

Ce qui arrive dans une chambre de séances, est absolument comme si un animal invisible ou partiellement invisible et ayant une certaine force, planait dans la pièce transportant les objets, cela plus facilement dans le voisinage du médium, mais parfois à des distances considérables, déployant dix fois plus de force que celle dont le médium dispose normalement.

Après la séance avec Eusapia, cette dernière restait quelques moments à moitié éveillée, souvent un petit effort suffisait pour lui faire reprendre

l'état de transe ; même quand elle restait presque éveillée la puissance anormale ne la quittait pas de suite, elle pouvait encore produire de l'écriture ou des marques, et faire mouvoir des objets sans contact. Tout ceci en pleine lumière de la lampe mais avec un désavantage : ces phénomènes arrivaient au moment où on les attendait le moins.

Un soir nous étions occupés à essayer nos forces sur un dynamomètre à main, j'en inscrivais les résultats. L'échelle était arbitraire, mais on peut dire que pour la femme la force variait de 40 à 70, pour les hommes de 70 à 160 environ ; personne ne put arriver à 165.

Eusapia atteignait en moyenne 50 ; après les séances elle était ordinairement très fatiguée pour arriver même à ce chiffre ; une fois ayant pressé le ressort normalement avec sa main droite, elle le repressa à l'aide de sa main gauche et déclarait ceci : *John* étreint ma main qui est sur l'instrument. Elle était debout, près de la lampe où j'écrivais et j'ai vu l'indicateur du dynamomètre monter au chiffre anormal de 138.

Le professeur Richet ayant réarrangé l'appareil, le lui remit mais de façon à ce que ses doigts ne pussent toucher l'indicateur ; elle pressa à nouveau et cette fois nous pûmes enregistrer 210, une troisième fois 155.

Cette pression était bien au-delà de sa force normale ; Eusapia se plaignit de douleurs dans les doigts.

De telles preuves de force anormale ne sont pas inconnues dans l'expérience médicale, assure le professeur Richet.

La main gauche est normalement plus forte que la droite chez Eusapia ; les meilleurs phénomènes sont produits, croit-on, lorsqu'ils procèdent de son côté gauche pendant ses transes. Ceci peut sembler suspect et on fait bien d'en souligner les circonstances.

Si tout ce qui eut lieu n'était pas suffisant pour contrebalancer toutes mes suspicions, j'aurais, certes, exprimé d'une façon énergique les doutes que j'aurais conservés. Ici il y a nécessité d'exagérer, de signaler le dernier vestige d'un résidu de doute.

Le monde des phénomènes est, d'abord, une force régulière en pression constante sur la matière inerte, telle que celle de la table et d'autres objets plastiques, ou bien par des pressions sur les vêtements et le corps des assistants.

Ensuite c'est le contact d'une force subite, perceptible par les bruits produits, les coups frappés sur des objets ou sur les personnes présentes.

En troisième lieu des formes vagues, des apparitions imitant plus ou moins exactement le corps humain, en partie.

Enfin des apparences, non seulement visibles et tangibles produisent sur l'organisme la sensation comme d'une main qui empoigne une partie du

corps, mais qui font aussi mouvoir visiblement et d'une façon permanente, des objets divers.

Quelques-uns des phénomènes, les plus faciles, eurent lieu dans la pièce éclairée ; les autres demandaient une demi-obscurité, quelquefois une obscurité complète.

Malgré nos efforts pour obtenir les phénomènes les meilleurs dans la lumière plus complète, l'agent insistait pour l'obscurité, sous peine de ne rien produire.

Il est très désirable d'accoutumer le médium à s'habituer à plus de lumière ; peut-être, en agissant par degrés, on pourrait y parvenir.

Dans notre dernière séance, nous avions une somme très raisonnable de lumière, et néanmoins une quantité de phénomènes eurent lieu.

Il est probable que dans le commencement des expériences avec Eusapia, on a permis tant d'obscurité qu'à présent on considère cette condition comme une nécessité ; toutefois il ne serait point sage de faire de la lumière une condition *sine qua non*.

En soulignant le fait d'obscurité je vais produire peut-être dans l'esprit du lecteur une impression exagérée ?

Pour transmettre une impression vraie, une certaine netteté et impartialité sont nécessaires de la part de l'éerivain ; elles sont de bonne justice de la part du lecteur qui ne devrait pas me considérer *comme plaidant une cause*, mon seul objectif étant de donner un compte rendu exact et sans préventions de ces expériences étranges, et d'en faire ressortir les côtés faibles.

Si, malgré ces côtés faibles, je pouvais me déclarer convaincu, cela même serait un fait que des lecteurs pourraient apprécier différemment. Il faut ajouter que l'obscurité n'était pas si complète qu'elle ne nous permît de distinguer une personne qui eût traversé la salle des séances ; certes nous l'eussions aperçue, et en somme les conditions n'étaient pas meilleures lorsqu'il y avait une grande obscurité.

Lorsque les conditions étaient bonnes, nous pouvions voir aussi bien le médium que les assistants ; un complice n'eût pu se glisser parmi nous, la chose étant impossible.

EFFET DE LA LUMIÈRE

La lumière étant une ondulation éthérée, il est improbable que la somme d'énergie extrêmement faible, nécessaire pour produire une impression sur la rétine, puisse avoir un effet physique délétère.

En plus, la radiation non lumineuse peut être d'une force égale et même

supérieure à l'autre, sans pour cela exercer une action contraire aux phénomènes.

Toute pièce ou chambre est remplie de vagues d'éther émanant de chaque objet qui s'y trouve; une boule de fer ou une porte chauffées au-dessous de la chaleur rouge, ne seraient pas considérées comme gênantes par l'agent ou le médium.

Peut-être aussi, les rayons ultra-violets seraient-ils également impossibles à constater, et dans ce cas, si l'*illumination* invisible était suffisante, on pourrait peut-être prendre des images photographiques.

Il n'est pourtant pas certain que l'instrument photographique n'eût pas un certain effet sur l'intelligence qui se manifeste, lorsque le médium est en transe, intelligence qui paraît plus vive que lorsqu'elle est à l'état normal, car Eusapia est sensible à la lumière même ayant les yeux scellés sous un bandage.

Il nous semble qne l'action d'une lumière visible, n'est pas autant physique que psychologique. et que le véritable obstacle est plutôt dans la faculté de voir chez les assistants plutôt que dans les vibrations de l'éther.

Ce fait, la puissance de voir, peut être un obstacle absolument hostile aux phénomènes, comme aussi indirectement, ils ne peuvent être hostiles que par la *suggestion.*

Dans ce cas, si l'on pouvait suggérer à Eusapia que la lumière est une chose avantageuse plutôt que désavantageuse, les conditions des investigateurs pourraient être améliorées.

Pendant la seconde série des séances, j'avais une lampe électrique ; c'est toujours une chose sérieuse que d'essayer à l'aide de surprises inattendues.

Une fois ou deux j'ai pu constater qu'un partiel mais rapide changement de lumière semblait affecter le médium d'une façon pénible, à moins qu'à l'avance il ne fût prévenu.

Il n'est pas nécessaire de souligner le côté soupçonneux de ce fait.

Après avoir été prévenu, le médium peut supporter un vif et subit éclairage, comme s'il avait été hypnotisé par l'agent, afin de ne rien apercevoir.

Il serait téméraire d'en agir ainsi par surprise, à moins d'avoir l'assentiment du médium. Il vaudrait mieux, en allant, habituer le médium à supporter peu à peu une lumière constante et suffisante.

En parlant ainsi des conditions d'expériences à améliorer, je ne voudrais pas être compris comme cherchant à jeter un doute sur la réalité des mouvements perçus et constatés.

Je les ai vus ces mouvements, en lumière suffisante pour n'en point dou-

ter ; j'en ai ressenti l'impression et maintes fois entendu le bruit de déplacement d'objets ; mais je voudrais voir davantage, certaines choses qui donnent l'impression (probablement absurde) qu'elles ont pour cause des sortes de protubérance du corps du médium.

Je voudrais établir si ces formes existent toujours, ou bien si elles sont momentanées ; si réellement elles émanent du corps du médium et à quelle partie du corps se rattachent-elles ? Si, lorsque leurs extrémités éloignées du médium sont visibles, elles sont néanmoins toujours reliées à son corps ?

Il était rare que les mouvements ayant lieu loin du médium continuassent quelque temps.

C'était, presque toujours, un mouvement qui durait un instant et j'aurais voulu passer un cercle autour du médium pour voir si je pouvais intercepter quelque chose que ce fût ; je n'ai encore pu en faire l'expérience.

L'habitude de se tenir par les mains en formant un cercle est un obstacle sérieux à ces genres d'expériences. S'il était plus facile d'observer ce genre de faits, leur réalité aurait été acceptée il y a longtemps, cela est probable.

Les mains apparues étaient assez visibles et objectives pour être vues par plusieurs personnes à la fois, ou bien vues par une seule personne, tandis que d'autres sentaient leur pression et leur toucher ; elles disparaissaient subitement ne laissant pas de trace et leur relation avec la matière ordinaire ne semblait pas toujours rationnelle ; ainsi, par exemple, leur vue était tantôt interceptée par une draperie, d'autres fois ces mains semblaient la pénétrer ; pour ces mains il n'y avait pas d'obstacles.

Il faut, en somme, dans ce sujet, que chaque observateur recommence à nouveau sans se charger des connaissances acquises par ses devanciers, de crainte des préjugés acquis.

Cette nécessité pour ces observations ne sera pas toujours exigible, et dès que ce sujet d'étude aura pris sa place comme branche de science orthodoxe, on pourra s'en passer.

SUR LE TRANSPORT DES OBJETS.

Des objets inconnus du médium, qu'il n'avait pas maniés, ne semblaient pas se prêter aux mouvements aussi bien que ceux avec lesquels il était familier.

J'ai pris des objets appartenant à Eusapia, à son insu ; presque toujours ces objets étaient changés de place pourvu qu'ils n'eussent pas été placés en dehors de la salle des séances.

Donc, pour les expériences ces objets familiers sont les plus propices malgré leur aspect qui porte à la suspicion ; mais en somme ce n'est que

superficiel et ces objets appartenant au médium peuvent servir aussi bien que d'autres pourvu qu'ils soient arrangés convenablement.

SOURCE D'ENERGIE.

Des mouvements physiques font supposer une source d'énergie; on peut considérer que l'énergie nécessaire aux mouvements des objets est soutirée des organes des assistants, en partie, et peut-être entièrement du médium, lequel, des fois, se trouve complètement exténué.

Rien n'a été prouvé par les expériences faites avec le dynamomètre au cours des séances; mais il est naturel de croire que la source de l'énergie employée se trouve dans la vitalité animale.

SIÈGE DE RÉACTION.

Un objet ne peut être changé de place par les lois physiques ordinaires, à moins qu'un autre corps ne ressente une réaction contraire et de force égale.

Il se peut que, dans le cas actuel, on ne puisse appliquer les lois physiques à ces mouvements, mais cela étant peu probable je considère comme très important de localiser la réaction partout où elle sera possible.

La manière la plus simple d'arriver à ce but, c'est lorsque quelque objet lourd est soulevé au-dessus de la terre.

En supposant que ce fait est accompli directement par le médium, celui-ci gagnerait en poids et placé sur le plateau d'une balance, sa pesanteur devrait s'augmenter jusqu'à la rechute de l'objet.

Le médium Eusapia pèse 60 kilos; elle a soulevé un poids de 22 kilos, mais je n'ai pu faire l'expérience avec le médium, à l'aide de la balance.

Je dois le dire, l'aspect de l'opération lorsque le médium soulève un corps lourd, ayant les mains appuyées légèrement dessus, n'est pas comme si cet objet était tiré d'en haut, mais plutôt comme si une force le poussait, le soulevait en dessous. C'est là tout ce qui me paraissait probable et c'est tout ce que j'en puis dire pour le moment.

Quand le médium est debout auprès d'une lourde table, ayant les mains et les pieds tenus ou observés, celle-ci se soulève comme si un membre en dehors et invisible de son corps, poussant avec force et énergie soulevait le meuble lourd.

L'effet pourrait aussi être comparé à l'action d'une personne courbée sur la terre et soulevant le meuble avec son dos.

Les expériences citées plus haut démontrant que le médium a parfois des accès de force extraordinaire, il serait téméraire de nier que pendant une telle crise la table n'eût pu être soulevée par la force émanée de lui.

Mais une telle force ne peut être considérée comme un phénomène normal; même en la considérant ainsi, il n'y a dans mon expérience, très souvent, pas de point d'appui suffisant pour l'application normale de cette force.'

Néanmoins les deux genres de phénomènes peuvent s'entremêler et s'expliquer mutuellement.

Tous ces mouvements sont accompagnés par un effort de la part du médium; souvent, lorsqu'un objet est mû loin de lui, il fait un petit mouvement sympathique dans la même direction.

De même lorsque au loin les touches d'un piano ou d'un accordéon sont maniées, ceux qui tiennent les mains du médium sentent que ces doigts font des mouvements correspondants.

Les déplacements par un côté, de meubles lourds, étaient accompagnés par des mouvements convulsifs du médium, comme si Eusapia était consciente de l'effort et le produisait elle-même par le moyen d'une force anormale, ou d'une force émanant d'elle.

Ces mouvements de sa part consistent en une pression légère, ou par une résistance contre les personnes qui la tiennent; ils n'ont d'autre effet que de démontrer qu'elle est consciente du mouvement produit au loin puisqu'elle le suit sympathiquement; elle imite ainsi le joueur de billard qui se penche sur la table pour suivre la boule mollement lancée qui n'arrive pas au but désiré par lui.

Je voudrais aussi, comme étude du siège de réaction, placer le médium sur une plate-forme roulante pour voir si celle-ci prendrait la même direction que celle du meuble déplacé.

Et ceci non dans le but de contester la réalité des phénomènes mais pour élucider les lois de cette force inconnue.

Je présume, sans toutefois prétendre décider la question, que le siège de réaction se trouvera sur la personne du médium, de manière que lorsqu'elle semble soutenir une table son poids se trouve augmenté de celui de cette table soulevée.

Pourtant, ceci ne serait pas une conséquence rigoureuse, car le siège de réaction peut se trouver dans la chambre à l'état de diffusion; une réaction peut être absorbée par les molécules de l'air, exactement comme l'animal emporté par un oiseau de proie; dans ce cas il ne serait point facile de démontrer le poids de l'animal emporté.

Si une réaction équivalente ne peut être constatée, le phénomène devrait être assimilé, plutôt à un animal qui vole qu'à l'action d'un animal qui est par terre.

MOUVEMENTS SYMPATHIQUES DU MÉDIUM.

Ce fait constaté que le corps du médium subit des mouvements correspondants et sympathiques est plein d'intérêt à étudier.

Parfois, lorsqu'elle semblait pousser un objet au loin, Eusapia faisait un petit mouvement de sa main, de suite suivi par le déplacement de l'objet; j'ai fait l'expérience de placer un bureau meuble 'près des assistants et du médium, ensuite de l'éloigner peu à peu.

Le « *contrôle* », ou l'agent, me faisait remarquer le laps de temps entre la poussée de la main du médium et le déplacement du meuble; lorsque ce dernier était distant d'environ deux mètres, ce laps de temps ou *d'intervalle* était d'environ deux secondes.

Ce détail peut offrir un intérêt aux futurs expérimentateurs; le *fait* de ces mouvements sympathiques me parait avoir un intérêt considérable.

Quand un instrument est joué, par exemple, c'est comme si le médium faisait un rêve intense; ses mouvements convulsifs correspondaient au fait actuel du rythme du morceau exécuté.

C'est comme si un chien de chasse rêvait, avec la même intensité, d'avoir capturé un lièvre et qu'un chien fantôme, *in facto*, eût attrapé au même moment et au loin, un vrai lièvre.

Cette théorie est sans doute une spéculation pure, mais j'avoue que pour le moment je suis disposé à chercher dans ce sens pour trouver une explication de ces faits.

Les philosophes, dans une interprétation idéale de la nature ont considéré la pensée comme la réalité et la matière comme une conséquence de la pensée.

Ce que j'ai constaté paraît, en quelque sorte, comme si le rêve de la personne en transe était assez vif pour affecter physiquement les objets qui l'environnent, de produire des résultats objectifs et de causer non seulement le déplacement réel et permanent d'objets ordinaires, mais aussi les aggrégations de récentes et temporaires formations des particules de la matière qui prennent la forme d'objets extraordinaires.

Ces aggrégations sont assez objectives pour être senties, entendues, vues et peut-être même photographiées.

SOMMAIRE ET CONCLUSION.

Quelle que soit l'explication de ces faits, leur possibilité et leur réalité, je suis forcé d'admettre que là-dessus il n'y a plus de place dans mon esprit pour le doute.

Toute personne sans préjugés, ayant eu ces expériences, serait forcée de convenir que des choses réputées impossibles ont eu réellement lieu.

Si un fait est clairement établi, l'on peut concevoir la possibilité du reste.

J'ai concentré toute mon attention sur une chose simple et définie, c'est-à-dire sur le déplacement d'un objet libre de tout contact et dans une lumière suffisante pour voir et constater son mouvement; j'ai été témoin de cela, plusieurs fois, le fait étant prouvé par la vue, par l'ouïe, par le toucher et par la position changée de l'objet.

Quand je parle d'un objet qui est *sans contact*, j'entends dire qu'il n'est touché par personne des assistants, d'une façon normale, ou par des appareils ou instruments manœuvrés par les assistants; je ne suis pas prêt à croire, pour parler d'une façon technique, qu'on agisse sur un corps éloigné, cet objet n'étant pas touché par une partie du corps normal.

Mais il est probable qu'avant que le mouvement ait lieu l'objet est touché par quelque chose, et ce quelque chose semble être une prolongation du corps du médium.

Ces phénomènes ne me semblent pas modifier les lois fondamentales de la physique; mais peut-être ils pourraient amener à étendre les lois connues de la biologie. Le professeur Lodge ouvre ici une parenthèse pour dire :

« On pourra demander pourquoi je m'abstiens de parler de l'hypothèse spiritualiste. La raison en est que je ne l'ai pas encore vue présentée d'une façon scientifique.

« Les formes vagues de ces hypothèses telles que je les connais, ne me semblent pas s'appliquer à ces faits.

« Afin de déplacer un corps matériel, je dois présumer qu'un autre corps est nécessaire, aussi bien qu'une volonté, et ces deux conditions sont présentes avec les assistants aux séances.

« Une règle de la philosophie est d'épuiser les possibilités du connu avant de chercher dans l'inconnu.

« Mais, si plus tard, je m'apercevais que l'agent de quelque chose, à présent indéfini pourrait aider à l'explication de ces phénomènes, je l'espère, j'aborderais la question franchement. »

« Ces phénomènes n'ont lieu qu'en la présence d'une personne vivante ; la force qui semble produire ces mouvements paraît être une force vitale modifiée ou anormale dirigeant son énergie d'une manière peu usuelle, par des voies inconnues mais produisant des effets que des mains ordinaires auraient pu causer.

« Au lieu donc d'une action au loin considérée dans un sens physique,



ce que j'ai observé peut être assimilé plutôt à l'action de la vitalité à distance.

« C'est l'action d'un organisme vivant déployé dans un sens anormal et s'étendant au-delà des limites ordinaires.

« J'ai parlé d'une prolongation du corps du médium, parce que j'ai été touché par de tels protubérances ou prolongations, et je les ai vues touchant quelques-uns des assistants.

« Mais l'effet, ordinairement, est comme si le lien,si lien il y a, était invisible et intangible; comme si une portion d'énergie vitale produisait au loin des effets sans aucune connexion apparente avec le médium.

« En faisant ce rapport,je ne cherche pas tant à convaincre qu'à établir la réalité d'un cas qui incitera à d'autres investigations.

« Je voudrais voir ces vérités confiées à l'aile protectrice de la science orthodoxe.

« Mon effort n'est pas le seul;les phénomènes obtenus avec Eusapia Paladino ont attiré l'attention des savants de l'Europe.

« On pourra me reprocher d'avoir usé de l'hypothèse pour l'explication de ces faits; je réponds qu'en somme, je n'attache aucune importance aux explications à l'aide des théories.

« C'est tout ce que je puis faire pour le moment.

« Je rapporte, en partie, nos discussions entre les assistants; au moment des phénomènes, je représente les idées de mes amis autant que les miennes.

LODGE.



L'ORIGINE DE L'HOMME

Voir la *Revue* de mars 1895

RÉSUMÉ

Il est temps que je résume ce que nous avons trouvé en revisant succinctement les points de repère que j'ai posés, pour jalonner le chemin que j'ai suivi.

La vie est universelle, infinie dans ses manifestations, éternelle dans son essence et dans sa durée.

La vie ne consiste pas seulement dans l'intégrité des organes du corps, mais surtout dans la relation entre ces organes et le principe intelligent qui vivifie le corps.

L'Univers entier est rempli de matière à l'état radiant qui constitue l'énergie.

L'état radiant de la matière prouve qu'il existe encore *quelque chose* de plus parfait au-dessus d'elle ; ce *quelque chose* est ce qu'on *sent* et qu'on *voit* dans l'homme, la manifestation la plus parfaite de la vie : son AME.

En admettant la matière radiante pressentie par Faraday, découverte par W. Crookes et confirmée par d'autres savants, la *matière première*, la *substance unique* reste également prouvée ; de ses degrés de raréfaction, ou de condensation, en commmençant par Dieu et en finissant par l'infini universel, de l'atome jusqu'à l'homme tout est matière, tout est substance ; si la vie et l'Univers sont de la substance, Dieu qui les a tirés de *son être*, est LUI-MÊME de la substance.

La matière, qui auparavant était considérée sous trois états, solide, liquide et gazeux, s'est accrue aujourd'hui d'un quatrième état, celui de l'état radiant. Cette augmentation nous ouvre des horizons nouveaux, nous fait entrevoir des états inconnus bien supérieurs encore à celui de la matière radiante. L'âme humaine est constituée par l'un de ces états supérieurs.

La substance unique est donc un *état bien plus pur* et *plus élevé* de ce **même état radiant.**

La matière qui est éternelle et qui remplit tout l'espace, dans ses états différents, se perfectionne en se transformant, au moyen d'immenses évolutions successives et infinies.

La matière n'est donc qu'une phase de la matière radiante compactée sous la forme d'énergie, ou de force animique de l'âme, ou de l'esprit, duquel elle procède.

La force animique ou l'énergie sert d'enveloppe au germe intelligent, à l'état latent et potentiel ; ce même germe intelligent, quoique latent, est déjà un état de la substance bien supérieur à l'état radiant. De sorte que la matière est une simple modalité en évolution vers l'énergie, comme l''énergie n'est qu'une modalité en évolution vers l'intelligence, de laquelle tout procède.

L'intelligence est universelle ; toute matière qui remplit l'espace infini de l'Univers est intelligente, c'est-à-dire qu'elle renferme en germe l'étincelle intelligente.

Cette étincelle intelligente, qui se trouvait dans un état tout à fait rudimentaire, à l'état latent dans les atomes qui composaient la substance qui se détacha de la nébuleuse de laquelle la Terre tire son origine, est passée, après un travail immense et des vicissitudes multiples, après des phases sans nombre, des preuves très pénibles, à travers la molécule qui forma le corps brut de la pierre et du minéral, et à travers la cellule qui compose les corps organiques ; la cellule est devenue ce *quelque chose*, qui après avoir subi les purifications et les perfectionnements nécessaires dans le creuset du règne végétal, est parvenu à faire partie de la grande famille des animaux, et atteindre enfin le grade suprême sur la planète, celui d'âme humaine.

Aujourd'hui, il n'est plus douteux pour quiconque s'intéresse à cette branche de la science, que la force même de cohésion (la cohésion, en vertu de la loi d'attraction, unit les atomes et les molécules de la pierre ; en s'intégrant, elle est guidée par la conscience de la rudimentaire étincelle intelligente, poussée elle-même à progresser par la loi d'évolution), ne parvienne enfin à devenir de la force psychique, une âme, un esprit, ou comme il plaira de la nommer, et que, toujours vêtu de son corps formé d'énergie le périsprit n'anime alors tous les êtres de l'Univers, l'homme y compris.

***

La matière de notre planète se conserve telle qu'elle était à son origine, il n'est même pas un de ses atomes qui se soit dispersé. Mais elle a progressé sans cesse, et sans interruption, à travers des aspects et des phases sans nombre, afin d'acquérir les conditions voulues pour que l'apparition de

l'homme se vérifiât sur la Terre à laquelle il doit sa naissance, à laquelle il doit demander tout ce qui peut être réclamé pour son entretien et pour son bonheur.

Dans cette matière même, qui n'a pas été détruite, qui ne s'est pas perdue, il s'est donc établi l'évolution vers le progrès et vers le perfectionnement, par le moyen de la pluralité de ses existences. La matière cosmique qui avait ainsi progressé, qui s'était perfectionnée, pouvait donner la naissance corporelle à l'homme, parce qu'elle en contenait déjà les germes ou éléments nécessaires. La matière qui compose le corps humain est la même qui compose la matière ambiante ; ce corps n'est qu'une émanation de la planète.

De tout ce qu'on vient d'exposer, il résulte que la matière et l'intelligence progressent, unies et parallèles vers la perfection, parce que la substance est UNE.

Lorsque la matière a tellement progressé que l'énergie excelle en elle, avec l'association de l'étincelle intelligente, à elles deux elles constituent alors des individualités distinctes, stables et impérissables comme entités intelligentes et conscientes. Afin de pouvoir accomplir la loi naturelle d'évolution, du minéral à l'homme, ces entités progressent toujours, sans trêve ni fin, lentement et péniblement, jusqu'à conquérir la propriété de créer des organismes et de leur donner la vie, depuis le minéral jusqu'à l'homme.

Ces entités intelligentes, ces âmes ou esprits, se revêtent d'un corps formé d'énergie ou de matière radiante, afin de pouvoir exercer leur action sur la matière universelle ; c'est ce corps qu'on a nommé périsprit. L'existence réelle de ce corps a été démontrée par la vue des clairvoyants ; par de nombreux cas de télépathie et d'apparitions matérielles, provoquées ou spontanées ; par des preuves scientifiques, et même par des preuves expérimentales.

L'esprit, comme du reste toute la matière, progresse à l'aide d'évolutions successives et de phases en phases, moyennant une série infinie de vies répétées, qui, chez l'homme s'alternent en des états d'incarnation et de désincarnations ininterrompues.

Dans l'état humain, l'esprit perd une partie de ses propriétés qu'il doit appliquer à l'entretien des besoins de la vie, et qu'il ne recouvre dans toute leur plénitude qu'à l'état d'esprit libre.

Darwin a posé le principe d'évolution sur la base de la lutte pour l'existence et de la sélection, etc., il a conclu à ce fait : il croit que les végétaux et les animaux dérivent tout au plus de quatre ou cinq types ; l'analogie le conduirait lui-même à affirmer qu'ils dérivent plutôt d'un prototype *unique*.

L'Esprit peut donner la vie et créer des organismes. Le Dr Gibier fait re-

marquer que ce n'est pas en vain que les Bibles disent : « L'*Esprit créa le monde de rien* », car cette phrase indique qu'il le créa de LUI-MÊME.

Les corps inorganiques peuvent se transformer en corps organiques ; ou tout au moins, ces derniers ont aussi besoin, pour se former, des principes élémentaires inorganiques.

Les groupements, les agglomérations telles que le développement cellulaire ne peuvent se faire au hasard ; ils sont le produit de la *loi d'attraction* sous l'action d'une intelligence qui les dirige et en règle la marche.

Les cellules même se constituent en individualités distinctes ; par cette individualité elles ont le pouvoir d'engendrer d'autres cellules douées de leurs mêmes facultés. La vie de la cellule traverse les mêmes phases de la vie humaine. Haekel a donné aussi une âme à la cellule.

M. Delaage trouve que la propriété plus notable de l'*esprit de vie* est sa *puissance génératrice* ; avec elle il a formé les organes de l'homme.

L'esprit, toujours revêtu de son corps formé d'énergie, en se réincarnant et en s'unissant à nouveau à la matière-énergie, bien qu'emprisonné dans la cellule globuleuse (élément féminin) fécondée par la cellule à cil vibratile (élément masculin) dans laquelle il doit rester, comme dit le Dr Gibier, par trois fois trois cycles lunaires, attire néanmoins autour de lui et choisit la matière la plus propre pour la formation de son corps futur ; l ui-même bâtit ce corps qui doit être son compagnon dans la vie nouvelle.

Les expériences rapportées par le naturaliste Russel Wallace, l'émule de Darwin, dans son livre *Les Miracles et le moderne Spiritualisme*, résumé plus haut, démontrent que l'esprit, dans son état de liberté, jouit d'une grande puissance sur la matière ambiante ; aussi sur toute autre matière, fût-ce même la substance corporelle de l'homme ou du médium, de manière à pouvoir, en la manipulant à sa façon, condenser avec elle son corps périsprital au point d'impressionner les sens humains et la plaque photographique, déplacer de grands et lourds objets, parler avec une voix parfaitement compréhensible, se montrer visible et tangible, toucher et être touché.

Les expériences de William Crookes et d'autres savants, ont démontré que cette « âme vêtue d'air, » comme dit très gentiment Rochester, possède un plein empire sur la substance universelle, de sorte qu'elle peut la rendre compacte et forger avec elle jusqu'à ses jupes, ses tuniques, ses voiles, etc.;elle peut aussi couper ses vêtements par morceaux,les offrir comme souvenirs durables à ses amis. Elle raccommodera sa robe trouée au seul toucher de ses mains, sans qu'il soit possible de retrouver après la solution de continuité.

CONCLUSION

Je le crois, tout ce que je viens de résumer m'autorise à formuler ainsi ma conclusion finale.

Darwin pose deux hypothèses relatives à la provenance des êtres.

La première est que les végétaux et les animaux procèdent de quatre ou cinq types seulement.

La deuxième et la plus vraie qui lui ait été suggérée par l'analogie, c'est que tous les êtres organiques des règnes végétal et animal procèdent au contraire d'un seul type, c'est-à-dire d'un prototype unique.

Qu'il s'agisse d'un type ou de plusieurs, on observe dans notre globe l'existence d'un nombre immense d'espèces appartenant aux deux règnes.

Ce fait nous autorise à affirmer, qu'en admettant l'origine des êtres dits organiques d'un ou de plusieurs types, pour que la Terre puisse être peuplée d'un aussi grand nombre d'espèces, il faut encore admettre, que l'espèce à un moment donné puisse se transformer et engendrer des espèces nouvelles.

Mais ce n'est pas tout, puisqu'on observe des êtres-végétaux qui semblent des pierres, car ils ne croissent pas du dedans au dehors ; puis des êtres-animaux qui par leur organisation, par leur texture et par leur forme paraissent des végétaux, ces sortes d'êtres constituent donc, sans aucun doute, les anneaux qui relient la chaîne ininterrompue de la création.

On prétend pourtant que cette chaîne est privée de ses deux bouts, à la base et au faîte ; à la base, car on veut que la pierre et le minéral ne soient ni corps organiques, ni êtres ; au faîte, car l'homme provient d'une fabrication spéciale et miraculeuse.

En vérité, on ne sait trouver une raison suffisante pour considérer comme bonne la deuxième sorte d'anneaux qui unit la chaîne du végétal à l'animal, et comme fausse la première qui rattache le minéral au végétal.

A-t-on pu démontrer, d'une manière irréfutable, que réellement le miné ral soit inorganisé, non vivant, inanimé, quoiqu'il sente la chaleur et le froid, c'est-à-dire qu'il est sensible bien qu'à un degré plus grossier, plus rudimentaire que celui du végétal ?

Le minéral et la pierre (ceci ne peut se mettre en doute) se composent de molécules assemblées par la *force de cohésion*, molécules formées à leur tour par un assemblage d'atomes. Or, n'avons-nous pas vu que les atomes aussi bien que les molécules sont des êtres vivants et animés, si toutefois ils ne sont pas eux-mêmes animés et vivants, à cause de leur condition d'entité individualisée.

Puisque l'on admet que la généralité de ces corps dits inorganiques est composée (car en réalité on les décompose), rien ne s'oppose à l'hypothèse que cette composition soit aussi une vraie organisation, quoique toute primitive. Qui donc possède aujourd'hui la preuve irréfutable que cette composition n'est en réalité qu'une organisation vivante et animée, bien qu'à un degré inférieur, et non un simple amalgame, la seule union moléculaire vérifiée au hasard ? Paracelse, ce vrai savant, a dit que « *Tout être, même* le MINÉRAL, *possède en lui-même un esprit de vie, capable d'agir.* »

Ce que Rochester dit à ce sujet, dans la note dont nous avons rapporté la plus grande partie, nous autorise à considérer le processus des choses comme étant réellement ainsi.

Est-ce une raison bien concluante pour déclarer définitivement que quelques-uns de ces corps prétendus inorganiques sont réellement simples, par ce qu'on ne sait pas encore les décomposer ? La faute n'en est-elle pas à notre ignorance et à l'insuffisance des moyens dont nous disposons ?

On devrait toujours réserver le dernier jugement jusqu'à l'heure où on pourrait en avoir la pleine et entière certitude, à l'aide de nouvelles découvertes *ultimes*, et ne pas prononcer des arrêts sans appel qu'on est ensuite contraint de reviser.

L'expérience du passé nous donne cette intuition : Dans l'avenir, après avoir découvert d'autres lois à la nature en perfectionnant nos moyens d'investigation, nous parviendrons à décomposer les corps qu'on continue à déclarer simples, exactement comme on l'a déjà fait pour d'autres considérés jusqu'à présent comme tels. « *Lavoisier* avait en effet affirmé que les métaux étaient des corps simples et irréductibles ; *Vera* au contraire, dit que « de ce qu'on n'a pu jusqu'ici trouver un procédé chimique pour décomposer les métaux il ne s'ensuit nullement que les corps *composés* soient *indécomposables.* » Lavoisier se trouve non seulement en contradiction avec la science qui admet l'*unité de la matière*, mais aussi avec l'expérience qui démontre la fausseté de son assertion en décomposant des corps jusqu'aujourd'hui réputés simples. J'ai la certitude que ne s'arrêtant jamais, les découvertes nous apporteront, dans un temps plus ou moins éloigné, une révolution telle que la science en sera bouleversée de fond en comble.

Le jour viendra, j'en suis certain, où justice sera rendue aux êtres déshérités, ces créatures de la Sagesse Infinie, et qu'on remettra à leur place, les frères cadets qui ne sont autre chose que ce que jadis nous fûmes également.

Si mon hypothèse est vraie, que la non organisation des pierres et du minéral en général soit tout à fait supposée et que cette apparence est seulement due à l'insuffisance de notre savoir et de nos moyens d'investigation,

il faudra, alors, repousser jusqu'à l'origine du règne minéral l'hypothèse du prototype unique ou du petit nombre de types que Darwin avait bornée au règne végétal ; alors seulement la chaîne des êtres ne sera réellement interrompue ni à la base ni au faîte, car la chaîne, commençant dès le principe, se prolongera jusqu'au but, c'est-à-dire à l'être le plus élevé sur notre planète : l'*Homme !*

C'est ainsi que s'explique l'opinion émise par plusieurs naturalistes et physiologistes que les corps inorganiques se transforment et engendrent des corps organiques; et que, dans certaines contrées de la terre, sont apparues des espèces de *végétaux* et d'animaux inconnus auparavant, le règne minéral étant aussi peuplé par des êtres.

Tout ce qui précède s'accorde harmoniquement avec la logique et la raison; c'est le couronnement et l'intégration de la Justice Suprême, laquelle veut que toutes les étincelles intelligentes émanées d'Elle, rudimentaires ou progressées, soient égales devant son esprit de justice : point de déshérités, point de privilégiés.

*
* *

La loi inexorablement fatale du progrès pousse l'étincelle intelligente vers la perfectibilité. Cette étincelle s'étant déjà élevée jusqu'à la dernière des espèces existantes des êtres et ne pouvant poursuivre sa route, est poussée par la loi d'évolution à créer de nouvelles espèces supérieures.

Les lois impitoyables de l'évolution et du progrès lui crient sans trêve ni répit : « *Incessus ! Incessus !* » (Marche ! Marche !) L'esprit, épuisé par les étapes douloureuses et pénibles, blessé par les ronces de la voie déjà parcourue, à ce cri du nouveau Juif-Errant rassemble ses forces, aiguise toute son intelligence et agissant avec toutes ses facultés, parvient à se frayer de nouvelles routes pour arriver finalement au rang suprême celui qui réunit en un faisceau tous les buts humanitaires.

Sera-ce la dernière étape ? L'homme ayant achevé sa tâche sur la terre, est-il destiné à progresser encore sous des formes différentes, dans d'autres planètes plus perfectionnées que la nôtre ?...

L'esprit qui avait atteint le perfectionnement qu'il pouvait acquérir dans le règne animal, à défaut d'échelons supérieurs, aurait dû rester stationnaire à la place conquise, arrêt qui eût fait dévier l'accomplissement de la loi. Or, comme il est écrit dans le Livre Eternel que toute loi doit s'accomplir, afin que chaque être progresse incessamment vers le Beau, le Bon et le Vrai, moyennant l'évolution et le progrès, la Sagesse Infinie le forcera inéluctablement à continuer son voyage éternel.

La Nature qui pas à pas, d'étapes en étapes a pu s'enrichir d'espèces

nouvelles en intégrant un à un les anneaux de la chaîne infinie des êtres, a pu enfin acquérir le plus beau joyau de sa couronne splendide sur la terre : le *Genre humain !*

*
* *

Aujourd'hui la science admet sans contestation les hypothèses, ou mieux les découvertes faites par Darwin, relatives à l'origine et à la multiplication des espèces des règnes végétal et animal. Si réellement tout avait procédé de la sorte, on ne trouverait pas une raison concluante au nom de laquelle ce procédé n'aurait commencé, dans le principe, que par le règne miné ral avec un saut inexplicable qui aurait commencé à la deuxième série, celle du règne végétal. Du moment qu'il s'agit ici d'une unique et même chaîne des êtres, jamais interrompue, il faut admettre au contraire, que tout ait commencé par la base, le règne minéral, et se soit intégré dans l'homme placé au point terminus de l'évolution.

Un changement de système pour l'espèce humaine qui forme le couronnement de l'édifice, aurait constitué une grande infraction à la loi d'analogie constatée dans la nature, Pourquoi la seule espèce humaine aurait-elle été condamnée à attendre le bon plaisir des parents pour faire son apparition sur la terre ?

Et ces parents d'où seraient-ils venus ? Qui les aurait formés..... et comment ? Le Créateur Suprême ? Mais la fabrication des parents du genre humain, exécutée par les mains mêmes du Grand Facteur eût été un miracle et une faute, et on le sait, dans la nature ni fautes ni miracles ne sont possibles.

Tout nous conduit fatalement et logiquement à conclure que, puisque la voie de la génération et de la production des espèces nouvelles se trouvait ouverte, par cette même voie devait aussi passer la germination de l'espèce humaine.

*
* *

L'astronome Camille Flammarion, dans son livre *Dieu dans la Nature*, dit :

« Si enfin notre curiosité légitime se hasarde à faire son application à notre propre espèce, elle s'aperçoit, avec un étonnement mêlé de tristesse, que peut-être nous descendons d'un type simien disparu. Sans doute nos sentiments de dignité se trouvent offensés de cette seule possibilité ; mais en observant la nature sans parti pris, il ne semble pas que nous fassions exception à la loi générale. Beaucoup d'entre nous préfèrent descendre d'un Adam dégénéré que d'un singe perfectionné. Mais la nature ne nous a pas consultés.

« L'hypothèse zoologique qui regarde l'homme comme descendant de quelque race simienne anthropoïde n'est ni immorale, ni anti-spiritualiste. »

Anti-spiritualiste?... Mais c'est tout à fait spiritualiste, au contraire.

Peut-il y avoir une marche plus glorieuse pour un esprit, qui parti de l'état de simple étincelle renfermée dans un mince atome, par ses seuls mérites a su conquérir le degré le plus élevé de l'échelle des êtres sur la Terre, le grade humain ?

***

A mon avis, deux hypothèses se trouvent donc en face l'une de l'autre relativement à l'apparition de l'homme sur la terre.

L'une donne à la grande matrice planétaire le pouvoir d'élaborer la vie et d'engendrer des êtres nouveaux avec l'aide d'un ou de plusieurs types localisés dans un seul point de la surface terrestre, de l'Asie par exemple, d'où les espèces se seraient répandues, emportées ou transportées (emportées comment? transportées par qui?...) au fur et à mesure que le besoin se serait présenté, l'homme y compris.

L'autre hypothèse veut que des germes innombrables, d'un type unique flottant dans les eaux qui enveloppaient la terre, soient, au retrait de ces eaux dans les parties plus déprimées de la croûte terrestre, restés épars sur toute sa surface ; au moment donné, ils sont éclos en engendrant les premières espèces des êtres, qui se sont après multipliées en procédant les unes des autres.

« Pour notre part, dit Camille Flammarion (*Dieu dans la Nature*), nous n'avons jamais passé quelques heures dans l'étude de l'embryologie sans être fortement frappé de ses révélations cachées. Nous n'avons jamais pu comparer des embryons des différentes phases sans voir en eux un vestige rudimentaire des phases correspondantes par lesquelles notre humanité a dû passer aux temps antérieurs. Les vertébrés supérieurs revêtent successivement, comme à l'état d'ébauche, les principaux caractères des quatre grandes classes de l'embranchement, sans passer pourtant par les formes des autres embranchements zoologiques. Dès le commencement de son existence secrète, la vésicule germinative manifeste un système de développement caractéristique, sans avoir pris la forme du ver articulé, du mollusque ou du radiaire. Sans doute, cette succession représente une image de phases que, dans le cours des âges disparus, la même classe d'animaux a successivement traversée en avançant dans l'échelle des êtres. Qui n'a pas été surpris de la ressemblance générale que l'embryon humain offre successivement avec ceux du poisson, du reptile et de l'oiseau? — L'heure présente ne serait-elle pas le miroir d'un passé lointain ? »

Un partisan du matérialisme antique, *Lucrèce*, dans son ouvrage : *De Natura rerum*, dit : « Bientôt, elle (la Terre) enfanta les espèces *animées* avec des combinaisons et des variétés innombrables : la Terre enfanta ses habitants, car ils ne sont ni descendus des cieux ni sortis des gouffres amers... tout ce qui respire fut conçu dans son sein, et si nous voyons encore quelques êtres vivants naître dans son limon lorsque, gonflé par la pluie, il fermenta aux rayons du jour, est-il étonnant que des êtres plus robustes et plus nombreux soient sortis de ses flancs quand la terre et l'essence éthérée bouillaient encore du feu de la jeunesse? »

Camille Flammarion rapporte sur ce même sujet ce qu'a dit Epicure :

« Les pierres, les métaux et, en général, les minéraux, se produisirent à l'intérieur de la sphère terrestre d'après les diverses espèces d'atomes ou de germes qu'elle contenait dans son sein lorsqu'elle fut constituée terre par la séparation de l'atmosphère et du ciel...

« Il est croyable que la Terre, contenant des germes tout frais propres à la génération, produisit hors de son sein des espèces de *bulles* creuses de forme analogue à des utérus, et que ces bulles, arrivées à maturité, crevèrent comme cela était nécessaire et mirent au jour de jeunes animaux. Les hommes ne sont pas nés autrement. De petites vésicules, des espèces d'utérus attachés à la Terre par des racines grossirent, frappées des rayons brûlants du soleil, donnèrent issue à de frêles enfants, soutinrent leur vie naissante à l'aide du liquide lacté que la nature avait élaboré en elles. Les premiers hommes sont la tige de l'espèce humaine, qui depuis se propagea par des voies usitées aujourd'hui. »

« Voilà, s'écrie Flammarion, une hypothèse assez simple, j'espère. »

« L'origine de l'homme (c'est toujours Flammarion qui parle) et des animaux a fort occupé les anciens. Plutarque rapporte que quelques philosophes enseignaient qu'ils étaient nés d'abord dans le sein de la Terre humide, dont la surface, desséchée par la chaleur de l'atmosphère, avait formé une croûte, laquelle, s'étant crevassée, leur avait ouvert les passages libres.

« Selon Diodore de Sicile et Célius Rhodiginus, celle-ci, c'était aussi l'opinion des Egyptiens, qui croyaient le prouver par ces rats et ces grenouilles qu'on voit sortir de la terre, dans la Thébaïde, lorsque le Nil s'est retiré. Ovide décrit ainsi ce phénomène : « Ainsi, lorsque le Nil aux sept bouches a quitté les champs qu'il fertilise en les inondant et resserré ses flots dans ses anciens rivages, le limon qu'il a déposé, desséché par les feux de l'astre du jour, produit de nombreux animaux que le laboureur trouve dans ses sillons...... C'est ainsi, disent les Egyptiens, que les premiers hommes sont sortis du même terrain. »

Cyrano de Bergerac (ceci nous le dédions à nos amis les matérialistes), dans son voyage au Soleil, qu'il accomplit en 1649, s'arrêtant sur l'une des petites terres qui gravitent autour du Soleil, rencontra un petit homme qui lui dit : « Regardez la terre où nous marchons : après la retraite des eaux, il est demeuré sur elle du limon gras et fécond ; quand le soleil eut rayonné, il s'éleva comme une ampoule, laquelle enfanta un homme. Il n'y a pas encore trois semaines qu'une bulle pareille, chauffée par le soleil, s'est accouchée de moi. Regarde bien cette tumeur ! » Il me fit remarquer sur la terre une autre ampoule qu'il dit être une matrice qui recélait l'embryon d'un de ses frères. S'étant aperçu que le terrain palpitait autour de la bulle, cela lui fit juger que la terre était en travail pour l'accouchement de ce frère.

Flammarion qualifie de captieux le langage de Lucrèce et d'indolente et à la fois de stoïque la doctrine d'Epicure, comme il ridiculise aussi finalement et spirituellement le conte de Cyrano de Bergerac, à la façon de Gulliver et du baron de Mauchausen.

Mais... je ne pense pas que la chose se soit passée tout à fait de la sorte... A part l'étrangeté de la forme du conte de Cyrano de Bergerac, si l'on considère attentivement la première des hypothèses de Darwin, — celle des types multiples, — on ne sait pas voir pourquoi, entre ces types, le genre humain n'aurait pas existé. Qu'il soit éclos ainsi ou d'une autre manière, ce germe, comme tout ce qui existe, contenait en lui l'étincelle intelligente qui a dirigé tout le procédé, et ainsi disparaît tout le vernis matérialiste que Lucrèce et Epicure ont donné à leurs hypothèses.

Si, au contraire, la deuxième des hypothèses de Darwin — celle du prototype unique — était la vraie, l'homme ne procéderait pas précisément du poisson, comme le prétendaient Plutarque et Eusèbe et, avant eux, Anaximandre. Mais dans ses évolutions infinies l'homme a dû y passer, comme Flammarion l'a remarqué dans ses études de l'embryologie.

*
* *

Si l'hypothèse de plusieurs types est la vraie, pourquoi la grande matrice planétaire n'aurait-elle pu enfanter que quatre ou cinq types seulement et non un de plus, — le type de l'espèce humaine, — pour le faire éclore le moment arrivé lorsque les conditions de la planète auraient permis, ou même réclamé, l'apparition de la race humaine sur la Terre? Ainsi, bien des hommes philosophes et théologiens surtout, n'auraient pas été forcés, faute de mieux, d'enfanter tant d'idées fantasques et des hypothèses étranges sur la nécessité des parents et sur la fabrication de ces mêmes parents faite par les mains de *Dieu lui-même*.

Darwin explique ainsi l'hypothèse du type unique :

« Toutes les analogies font plutôt supposer qu'elle (la Terre) fut féconde sur toute sa vaste circonférence, que son enveloppe aqueuse fut le premier laboratoire de toute organisation et que le nombre des germes fut immense, mais que sans aucun doute ils furent tous semblables : des cellules germinatives nageant éparses en grappes ou en filaments dans les eaux, une cristallisation organique, rien de plus. » Ce serait donc bien d'un type, d'une forme, d'*une espèce unique* et NON D'UN SEUL INDIVIDU que les organismes se seraient successivement formés.

(*A suivre.*) G. PALLAZZI.

SÉANCES AVEC LE MÉDIUM JANEK

ENFANT DU PEUPLE FORMÉ DANS UN GROUPE SPIRITE A VARSOVIE

En automne de l'année passée un visiteur se présenta chez moi : c'était un jeune sculpteur assez connu, M. Laurent W... ; il me déclara qu'il s'intéressait grandement au spiritisme. Il m'apportait un manuscrit très vieux, trouvé dans une bibliothèque privée, à Cracovie, contenant un traité sur l'évocation des esprits, les exorcismes et autres pratiques de ce genre. Il me pria, instamment, d'être admis aux séances qui avaient lieu chez moi.

C'était à la fin des vacances ; je répondis au jeune homme qu'à cette époque de l'année c'était impossible, notre cercle étant dissous ; pour le moment il nous manquait un médium, ce à quoi il répondit qu'il connaissait aux environs de Varsovie quelqu'un qui lui avait dit bien des choses intéressantes au sujet d'un médium dont les séances avaient pris naissance après la lecture de mon livre (Théorie et pratique du spiritisme). Cet expérimenteur n'ayant pas assez de personnes pour compléter un cercle s'avisa de recruter son garçon jardinier.

J'écoutais avec un vif intérêt la relation de mon hôte et je lui proposai de m'amener son ami, avec le garçon merveilleux, ce qu'il me promit ; cependant il ne l'avait vu depuis longtemps.

Une semaine après, je reçus chez moi ces MM. qui me firent un récit détaillé des phénomènes et des apparitions obtenus dans les séances qui avaient eu lieu, donnant ainsi plus de valeur aux faits obtenus par son compagnon.

Entre autres, il me racontèrent ceci :

Nous arrangeâmes une séance qui fut remarquable par des phénomènes importants. Janek (nom du médium) contre son habitude, tomba dans une transe assez forte ; son sommeil dura une demi-heure. Après la séance le

médium retourna chez lui et au seuil de sa porte d'entrée, sa mère lui demanda ce que signifiait le procédé étrange d'il y avait deux heures.

— Comment ça, demande l'interpellé?

— Tu as frappé à la porte ; puis tu commenças à te déshabiller lentement, en murmurant quelque chose et sans répondre à mes questions ; déshabillé tu t'agenouillas pour prier, et enfin tu te couchas. Tout-à-coup, comme te rappelant quelque chose tu sautas hors du lit et t'habillant à nouveau tu t'es esquivé sans mot dire.

Janek écouta, ouvrant largement les yeux, haussant les épaules, souriant de ces contes à dormir debout, et rêvés, comme il le pensait, par sa mère qu'il avait éveillé en entrant. — Après cela il s'endormit pour tout de bon.

La mère pourtant, voulant prouver qu'elle n'avait pas rêvé, s'en remit au témoignage de ses voisins qu'elle avait interrogés avant 2 heures du matin, leur demandant s'ils ne savaient où pouvait se rendre son garçon ; après elle se livra au sommeil.

Quelque temps après la visite de ces messieurs j'eus une séance avec ce médium.

Agé de 17 ans, brun, mince et bien fait, il a le teint pâle, des yeux noirs, des traits délicats et réguliers, un extérieur sympathique, en un mot la figure du médium est agréable et rappelle le portrait des garçons napolitains. D'un tempérament phlegmatique et peu ouvert, il est né en Galicie, fils unique de pauvres ouvriers.

Nous eûmes une petite séance d'épreuve, avec 6 personnes ; le protecteur du garçon, le jeune sculpteur, deux de nos spirites que j'avais invités, le médium et moi. Comme la séance avait lieu pendant les journées plus longues de l'année, sans attendre la chute du jour je recouvris la fenêtre d'une courtine très épaisse et nous commençâmes après avoir diminué la lumière de la lampe.

Cependant, comme cela était arrivé souvent, cela n'allait point à la lumière : nous essayâmes dans l'obscurité. Dans ces conditions, lévitation de la table qui s'éleva jusqu'au plafond, en sautillant et en tournant sur elle-même; puis après, commencèrent les contacts beaucoup plus forts auprès du sujet Sambor, ils se faisaient sentir surtout aux personnes placées près du sujet; elles éprouvaient des attouchements toutes en même temps. Le professeur G.., par exemple, assis contre un bureau sentit qu'on lui grattait la tête et qu'on touchait son épaule droite du côté opposé au médium qu'il tenait par la main.

Ce soir-là, nous eûmes aussi en demi-lumière une lévitation de la table jusqu'à la hauteur d'un mètre, cela plusieurs fois ; sans parler et en unissant nos mains par une chaîne, nous nous éloignâmes de la table et celle-ci

laissée seule passait de l'un à l'autre, au commandement, en sautillant et en se balançant légèrement.

Je passe sur les coups frappés très fortement au-dessous de la table, au plafond, à la porte, etc. M. Walderowicz a obtenu à l'aide de ces coups, des réponses tout à fait justes aux demandes qu'il adressait en anglais.

Aux séances suivantes les manifestations et les contacts furent à ce point puissants que l'assistant mentionné plus haut a eu ses lunettes ôtées. On tira la clef de la poche de son voisin pour la lui mettre dans la main. Des apports eurent lieu, entre autres une petite boule en métal avec un paysage peint au dedans, avec cette inscription allemande : « Lum Leichen dass : ch Dein gedach — Ich habe Dir dieses mitgebracht (Comme signe que j'ai pensé à toi — je t'apporte ce que tu vois).

Cet apport tomba sur la table entre le médium et le professeur G..., qui se tenaient les mains.

Pendant cela le médium ne tomba nullement en transe. Quelquefois seulement il frissonnait et se plaignait du froid qui l'avait saisi subitement.

Nous sentîmes aussi des souffles et des courants d'air froid. Ce qui est singulier c'est la tension des mains du médium pendant la lévitation ; à mesure de l'élévation de la table elles se soulevaient de plus en plus haut.

Une séance n'a pas réussi, peut-être à cause du changement d'appartement, ce qui a toujours une action sur le médium comme nous l'avions remarqué ; ou bien ce garçon était épuisé par les séances consécutives de quelques jours chez ses protecteurs à la campagne.

Ce soir-là il était tombé instantanément dans une transe, il balbutiait des mots inintelligibles. Quelques-uns des assistants crurent entendre une voix derrière le médium. Ce n'était pas une illusion, comme cela nous fut démontré à la prochaine séance.

Ce soir-là nous nous assîmes à quatre seulement ; moi, le médium et ses deux protecteurs ; nous commençâmes comme à l'ordinaire, en demi-lumière, attendant une demi-heure sans résultat, excepté quelques mouvements de la table ; nous fermâmes la porte de la chambre contiguë, d'où entrait la lumière, et nous nous trouvâmes dans les ténèbres. A l'instant même je sentis qu'on me tirait, qu'on m'arrachait les manchettes ; mon vis-à-vis prétendait qu'il sentait une tête près de lui, laquelle s'appuyait sur son épaule ; on lui carressait le visage et les mains avec un tissu ; il la saisit et la tint pendant que quelqu'un la tirait violemment à lui. Mon voisin de droite sentait un souffle très fort sur les mains. La chaise se retirait sans cesse de sous le médium, il était obligé de la rapprocher à l'aide de ses pieds.

Nous eûmes un petit intervalle de repos. Le tissu, vu à la lumière, n'était

autre que le mouchoir du médium ; on l'avait enlevé de sa poche, de mon côté, et je tenais toujours sa main. Au bout de dix minutes nous recommençâmes à nouveau. Un ingénieur, M. Luk, nouveau venu, s'était joint à nous ; il blâmait notre silence et proposa un entretien.

En effet, sa causerie contribua avantageusement aux manifestations car nous eûmes un apport. La monnaie de 6 gros en cuivre qui se trouvait dans la commode de ma femme tomba tout à coup près de nous, et aussi le mouchoir du médium sur les mains de M. Luk. Les contacts se suivant, tout le monde les éprouva, surtout mon vis-à-vis, le jeune sculpteur assis de l'autre côté du médium. Quant à moi j'éprouvai une sorte d'étouffement et je sentis que quelque chose semblable à une tête cherchait à m'atteindre d'en haut; la barbe m'effleura le visage, le nez et la bouche, les cheveux passèrent sur mes mains et celles de M. Luk.

Constatant le succès de l'entretien, nous nous avisâmes de chanter. En finissant la stance du chant à la Providence, à ces paroles : « en Dieu l'homme a sa défense... il nous semblait entendre... *homme... a*, répétés par une autre voix que les nôtres. Nous interrogeâmes en disant : Qui es-tu ?

— Hom...me...a

— Thomas, peut-être? demandai-je. — Plus distinctement s'il vous plaît.

— Joo...ha...nu..., prononce-t-il avec effort.

— Ainsi un Allemand ?

— Po...lo...nais !!!... dit-on aux environs du poêle.

— De grâce ! Dites-nous votre nom de famille.

— Sss... aa... pp... elski.

— Eh bien, Johan Sapelski, n'est-ce pas ?

— Le nom Johannes Sobieski ! se fit entendre fortement, d'une manière très distincte.

— Est-ce le roi Jean III, demandâmes-nous ?

— Oui, oui, c'est cela dit-on tranquillement.

Ici, nous remarquâmes, à quelque pas de nous, un balancement du petit lit de mon enfant, comme s'il était placé sur des gonds.

— Es-tu satisfait de nous, notre roi ? demandâmes-nous.

— Oui mes chers amis.

— Donne-nous donc un signe de ta satisfaction !

— Brrr... a... vooo !!! retentit avec éclat derrière la chaise du sculpteur.

— Es-tu seul, ou y-a-t-il encore quelqu'un ?.

— Stanislas, Alexandre Kowalski...

— Quel est cet autre ?

— Un fermier !

— Ma femme peut-elle assister à la séance? demandai-je, en remarquant sa présence dans l'autre chambre.

— Oh... elle peut.

— Est-ce après le thé ?

— Oh ! c'est difficile, c'est difficile ! Ces paroles étaient prononcées avec une intonation de regret.

— Donne-nous, reprit quelqu'un, une preuve persuasive de l'existence des esprits et nous prierons pour vous tous.

— Ah ! priez... priez pour nous !!!

— Nous finissions et il y eut encore un éclat de voix, comme souhait de bonne nuit : *j'exige instamment.*

Il se faisait tard et nous nous levions, lorsque tout à coup nous entendîmes une exclamation semblable à un coup de foudre presque au-dessus de ma tête.

Le jeune sculpteur pour lequel le roi semblait avoir une prédilection singulière, s'attachait à son épaule et lui chuchotait des mots à l'oreille ; après la levée de la séance, ce sculpteur était en transpiration complète ; il nous dit qu'il sentait auprès de lui une odeur de tombeau ou de cadavre qui lui enlevait la libre respiration.

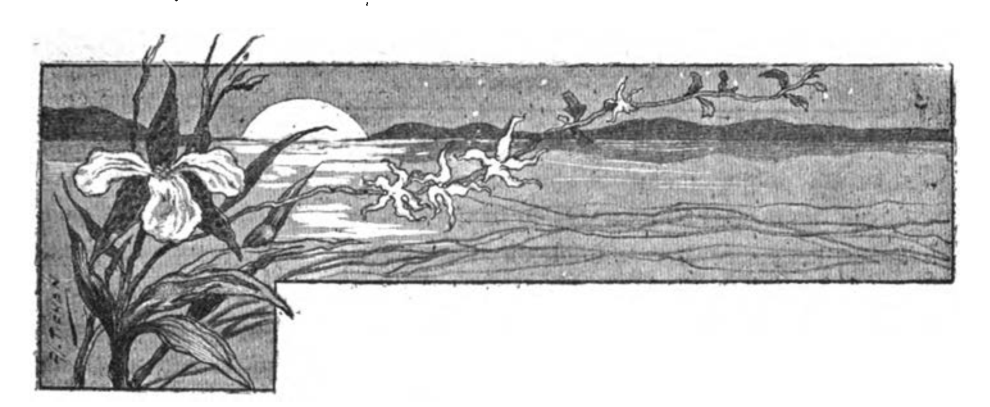
. . . .

Ayant obtenu des phénomènes d'un genre si sérieux, je résolus d'inviter à la prochaine séance le Dr Ochorowicz, le seul scientifique qui connaisse cet ordre de faits chez nous. Il était nouvellement revenu de sa visite à l'île Roubaud, convié là avec d'autres savants, par le professeur Charles Richet, pour étudier la médiumnité d'Eusapia Palladino.

Le Dr Ochorowicz, aussi obligeant qu'intelligent, accepta gracieusement mon invitation ; il a promis de venir au terme indiqué, voulant ainsi compenser son absence aux séances du médium Sambor. (*A suivre*).

Varsovie, février 1895. Witold Clopicki.





APPARITIONS

Voici le récit d'une apparition dont on ne lira pas les détails sans intérêt:

« Robert Lindsay, petit-fils ou arrière-petit-fils de David Lindsay, le roi « d'armes et le poète de la vieille cour d'Ecosse, ami et condisciple du mé- « decin Pitcarn, convint avec lui, en 1671, que le premier mort des deux « rapporterait au survivant des nouvelles de l'autre monde. Robert Lindsay « mourut en 1675, tandis que Pitcarn se trouvait à Paris.

« La nuit même de cette mort, le médecin rêva qu'il était à Edimbourg « et que Lindsay lui parlait dans les termes étranges qui suivent:

— « Sais-tu que je suis mort?

— « Non.

— « Cela n'est que trop vrai, et on m'a enterré dans un couvent. Mais « j'existe maintenant dans un lieu dont les lettres écossaises, grecques et « latine ne sauraient exprimer les délices.

« Je suis venu ici par le port de Leith, sur un petit navire, comme un « oiseau, pour te ramener avec moi.

— « Grand merci, mais je désire auparavant revoir encore Fife et le « Lochian oriental; et puis prendre congé de mes parents.

— « Archée, la marée se retire, il faut que je parte; Adieu! je reviendrai « te chercher, une autre nuit.

« Depuis cette époque, ajoute le récit, Pitcarn ne passa pas une seule « nuit sans rêver que Lindsay était vivant. Ayant fait une maladie dange- « reuse, en 1694, Robert le prévint que son départ était reculé, qu'il vien- « drait lui-même le prendre, mais il ne lui désigna pas le moment.

AUTRE TRAIT

« M. Cassio Burroughs était un des plus beaux hommes de Londres, d'une « valeur brillante, mais singulièrement hautain et un peu bretteur. Il devint « l'amant d'une charmante Italienne qui se trouvait en Angleterre, elle y « mourut.

« Un soir, quelque temps après la mort de sa maîtresse, M. Burroughs
« se vanta publiquemeut de son ancienne liaison ; c'était violer une pro-
« messe qu'il avait faite auprès du lit de mort de la dame dont il avait juré
« de ne jamais révéler la faiblesse ; l'indiscrétion était à peine commise
« que l'ombre de la belle italienne lui apparut, et ce phénomène se produi-
« sit dorénavant dans ses orgies de cabaret. M. Burroughs déclara que la
« vue du fantôme était précédée d'un frisson terrible, qui le surprenait au
« milieu des fumées du vin, et faisait vibrer comme des cordes toutes les
« parties osseuses ou molles de sa tête. Plus tard il fut tué en duel, l'Ita-
« lienne se montra à son amant le matin même de la catastrophe. »

Erudimini qui judicatis terram, comme disait le grand Bossuet.

EDOUARD MICHEL.

J'ai à Moscou deux nièces, elles sont veuves : l'une d'elle, Lise, élève le petits-fils de son mari défunt, issu de sa première femme. Elle avait pour cet enfant un gouverneur qui tomba malade. Les deux sœurs le soignaient à tour de rôle ; il avait le délire souvent, et sortait de son lit, puis il restait brisé après ces crises.

Une nuit, Lise remarquant de tristes symptômes, se fit accompagner par la bonne chez le médecin qui habitait la même rue.

Sa sœur, Catherine, était dans la chambre voisine occupée à un ouvrage de femme. Tout à coup elle vit la porte du malade s'ouvrir et le malade en bonnet de fourrure, vêtu d'une pelisse d'astrakan sortir de sa chambre ; il se dirigeait vers la porte d'entrée.

Catherine voulant l'empêcher de quitter le logement, fit le tour des chambres pour lui barrer le chemin, mais, à son grand étonnement elle ne le trouva pas.

Dans ce moment même, Lise rentra avec le médecin ; Catherine leur dit que le malade venait de se lever et marchait dans l'appartement ; le médecin ouvrant la porte de la chambre du malade le trouva mort dans son lit. L'Esprit dégagé de la matière s'était manifesté à ma nièce, elle en a la certitude.

Vous pouvez, Monsieur, mettre mon nom entier au bas de ce récit, je me porte garant de la véracité de mon dire. Mes nièces habitent Moscou, et toute notre famille parle souvent de ce fait.

M. MAKAROFSKY,
A St-Pétersbourg.

LES ESPRITS VINDICATIFS ET LES ESPRITS PROTECTEURS

Vous n'êtes pas sans avoir rencontré, dans le cours de votre vie,des gens désagréables, remuants, capricieux, volontaires, dominateurs, qui ont la prétention d'être les maîtres chez les autres. Si l'on refuse de plier sous leur despotisme, si l'on résiste à leur volonté ils vous font mille et mille méchants tours qui vous rendent la vie impossible.

Vous êtes chez vous, dans vos meubles, dans une maison dont vous êtes le légitime propriétaire, ils viennent s'imposer, ils prennent pied dans votre modeste sanctuaire et si vous les priez de vouloir bien se retirer et retourner chez eux, ils prennent au contraire racine et usent des procédés les plus autoritaires et les plus tracassiers pour vous obliger de détaler.

Ce n'est pas eux qui franchissent, pour n'y plus revenir, le seuil de votre paisible résidence, c'est vous. De pareils types ne se rencontrent pas seulement dans notre monde terrestre, ils se rencontrent aussi dans le monde invisible. Ils s'installent chez de paisibles humains, y règnent en souverains, mettent tout en désordre et sèment la terreur.

C'est précisément ce qui arriva dans le village Lachintz,province de Volynie, en Russie. Pendant une guerre qui eut lieu, il se livra dans ce village un combat assez important. Il y eut beaucoup de morts et on ne pouvait faire un pas sans se heurter contre des ossements.

Vers 1880, un villageois, Joseph Goulianowsky fit construire une petite maison sur une colline d'où la vue s'étend très loin. Quand la construction de sa maison fut terminée, le bon villageois fit dire une messe et s'installa avec sa famille.

Il comptait dans cette agréable résidence jouir d'une parfaite tranquillité et y couler des jours heureux. Son espoir ne tarda pas à être déçu, son existence laborieuse et paisible fut bientôt troublée.

Un jour, Joseph Goulianowsky accourut avec sa femme chez un voisin et lui raconta qu'un soldat de haute taille avait pénétré chez lui, on ne sait comment et avait pris place sur un banc.

L'intrus avait des façons tout à fait sans gêne et il dit du ton de quelqu'un qui se prétend le maître : « Tu vas déguerpir d'ici plus vite que ça; cette « maison est à moi et non à toi. Je ne tolérerai pas ta présence chez moi. » Après avoir ainsi parlé, l'individu disparut on ne sait comment et les deux époux sentirent que l'air était agité comme si la maison eût été pleine de vent.

Goulianowsky pensait que l'affaire en resterait là, mais il n'en fut pas ainsi.

L'Esprit du soldat était fermement résolu à obliger Goulianowsky d'abandonner ses foyers. Jugeant que son apparition ni ses menaces n'étaient suffisantes pour produire l'effet qu'il désirait, il se mit à faire de méchantes niches. Il plongea la tête du cheval dans sa mangeoire, de telle façon que le pauvre animal ne pouvait plus la retirer et qu'il étouffait ; il joua le même méchant tour à la vache, aux chèvres et aux moutons; tous les autres animaux en essuyèrent de toutes les couleurs.

Le malheureux Goulianowsky supporta toutes ces misères pendant trois mois, mais reconnaissant qu'il lui était imopssible de lutter contre cet ennemi invisible, il fit démolir la maison et vendit tout le matériel; il ne garda pas même une pièce de bois.

Il acheta, un peu plus tard, de nouveaux matériaux et fit construire une autre maison à l'autre extrémité du village, et dans cette nouvelle demeure il vécut dans une entière quiétude, personne ne vint plus troubler ses paisibles travaux.

J'ai puisé cette histoire des fredaines d'un Esprit grincheux et mal intentionné dans la *Revue Constancia* qui se publie à *Buenos Aires* ; je l'ai traduite de l'espagnol. La *Revue Constancia* l'a empruntée à son tour au journal le *Rebus* que dirige M. Pelekhine et qui se publie en Russie.

Au sujet de cet invisible tracassier je hasarderai une observation. Plus d'un désincarné, après avoir quitté cette vie terrestre, conserve paraît-il les antipathies et les rancunes qu'il avait contre telle ou telle personne; peut-être que ce soldat de haute taille qui apparut à Goulianowsky et à sa femme et qui leur rendit la vie si pénible, avait figuré dans le combat dont il a été fait mention au début de l'histoire.

Furieux d'avoir eu le dessous et d'avoir perdu la vie, son ressentiment a persisté au-delà de la tombe et il a voulu en faire sentir les effets à un de ses vainqueurs ou au compatriote de l'un de ses vainqueurs.

On m'a conté une histoire fort curieuse qui a quelque analogie avec celle-ci; sous Napoléon Ier, un officier français tua à Austerlitz, dans la mêlée, un officier autrichien.

Cet officier qui était veuf et presque sans fortune, laissa une orpheline en bas âge. L'officier français était riche et marié mais sans enfant et sans espoir d'en avoir. L'Autrichien aussitôt mort, se mit à troubler le sommeil de son vainqueur en lui apparaissant sous la forme d'un fantôme pâle et sanglant. Le malheureux officier français passait d'horribles nuits, son moral fut bientôt affecté, tellement affecté que ne sachant que faire pour chasser cette sinistre apparition il conta sa triste aventure à un ami en qui il avait confiance. Celui-ci lui conseilla d'interroger le fantôme pour savoir de lui pourquoi il s'acharnait ainsi et troublait ses nuits.

L'officier français suivit le conseil de son ami, et à la première apparition de l'Esprit, il lui demanda pourquoi il lui en voulait. Le fantôme lui répondit qu'il laissait une orpheline dont il était l'unique soutien, que par sa mort elle était condamnée à la misère. Il lui indiqua dans quel village autrichien elle était et lui dit qu'en le tuant loyalement dans le combat il avait fait le malheur de son enfant, mais que s'il consentait à l'élever il veillerait sur lui et le protégerait pendant tout le cours de sa vie, il cesserait de le tourmenter.

L'officier français lui promit, sur son honneur, de se charger de sa fille et d'assurer son avenir ; le fantôme alors étendit les mains sur sa tête en signe de bénédiction, puis il se fondit dans l'air.

L'officier français tint religieusement sa parole; il obtint un congé, se rendit en Autriche, conta l'histoire aux intéressés, prit la petite fille, l'emmena en France et pourvut à son entretien et à son éducation.

La petite Autrichienne répondit à ses soins, elle devint une aimable et charmante personne, pourvue de toutes sortes de talents et de bonnes qualités ; il l'adopta pour sa fille, n'ayant aucun héritier de son sang, la dota richement et lui trouva un excellent mari.

La fille adoptive ne fut pas ingrate, elle veilla avec une tendre sollicitude sur son bienfaiteur, et l'officier devenu veuf passa ses derniers jours dans la famille qu'il s'était donné et mourut chargé des marques d'amour filial les plus sincères et de bénédictions.

L'Autrichien qui avait, quoique invisible, veillé sur sa vie et assuré son bonheur lui avait aussi tenu parole.

J'abandonne mon historiette à la critique, on en croira ce qu'on voudra; elle tend à prouver ceci, qu'on peut, par de bonnes actions, apaiser les mânes (expression des anciens) de ceux auxquels on a fait du tort sans le vouloir.

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Condé, par les Montils (Loir-et-Cher).

SYSTÈME RELIGIEUX DU DUC DE NORMANDIE

Je tire de *La Légitimité* du 12 décembre 1886, le système religieux du du de Normandie ; ce journal dit « qu'il est cruel pour lui d'avoir à l'exposer »

Pasteur W. R. Tomlinson.

« Le prince fit imprimer les livres dont voici les titres : 1° La *Doctrine céleste* 1839; 2° *Partie préliminaire de la doctrine céleste*, 1839 ; 3° *Révélations sur les erreurs de l'ancien Testament*, 1840; 4° *Salomon le sage*, 1841.



Plus tard, en 1854, M. Grudu publia un poème intitulé ; *Les visions d'Esaïe* (sic) *et la nouvelle terre*, par Eliakim, Rotterdam, otto Petri (A. Baceleken), 1853.

Ce poème développe tout le système religieux du malheureux Louis XVI. dont M. de la Barre fut le croyant trop fidèle.

Dans la pensée de l'auteur, *Les visions d'Esaïe et La nouvelle terre* avaient pour but de rappeler la connaissance de l'Evangile primitif, les vérités divines qu'ont enseignées les prophètes des temps passés, et que Jésus-Christ et ses disciples après lui ont sanctionnées.

Ces vérités sont, suivant M. Grudu :

« 1° Que l'Eternel est un Dieu unique, et non pas un Dieu en trois personnes ;

« 2° Que toutes les âmes ont été créées au ciel avant la formation de cette terre, et que ce sont elles qui composent l'humanité, par leur habitation dans les corps nés de l'homme ici-bas ;

« 3° Que tous les hommes sont fils de Dieu, comme Jésus-Christ, par l'esprit et l'âme qui constitue leur être immortel, et fils de l'homme par le corps mortel qui retourne en terre ; tandis que leur personne spirituelle continue sa carrière terrestre dans d'autres corps humains, jusqu'à ce qu'elle ait accompli la volonté de Dieu sur ce globe ;

« 4° Que Jésus-Christ fait Seigneur de ce monde par l'Eternel son père céleste, il est notre frère aîné du ciel, d'où nous sommes descendus et où nous retournerons selon le mérite de nos œuvres, en remontant successivement dans tous les cieux, qui sont les demeures de notre père céleste, par où nous devons passer pour arriver au ciel ;

« 5° Que nous serons tous sauvés dans un temps donné de l'éternité ».

UNE DÉCLARATION CONSCIENCIEUSE

Je suis spiritualiste sincère et convaincu de la survivance de l'âme ou esprit. Bien que *le Livre des esprits* ait complété ma foi, mes croyances sont antérieures à la lecture de ce livre sublime.

Mes convictions ont pris leur origine dans ma conscience et par l'étude sérieuse de l'harmonie raisonnée des merveilles de la nature — au moral ; sur les conséqnences de nos qualités ou de nos défauts. — Je ne suis pas médium et n'ai jamais cherché à l'être.

Cependant, Monsieur, veuillez me permettre de vous faire le récit suivant : Il y a sept ou huit mois, sous l'empire d'un songe, je disais — ce qui m'arrive de dire assez souvent — Je pardonne mais je n'oublie pas ! au même

instant je fus réveillé subitement et contraint par une force inconnue à dire tout haut : L'oubli des défauts d'autrui est le meilleur gage du pardon qu'on accorde ! Je déclare sur l'honneur n'avoir jamais inventé ces mots qui condamnaient absolument mon verdict sur mon prochain.

Ce n'est pas un fait bien remarquable, j'en conviens ; il n'a d'autre valeur que la bonne foi de mon témoignage.

Veuillez agréer, Monsieur, mes plus respectueuses salutations.

E. Maitre.

ÉTUDES PSYCHIQUES

PAR M. M.-F. FALCOMER, PROFESSEUR A L'INSTITUT TECHNIQUE D'ALEXANDRIE (ITALIE)

Mes occupations ne me permettent pas de détailler tous les phénomènes spirites que j'ai observés depuis sept années. Je devrais, en ce cas, écrire des volumes, ainsi que les professeurs Lombroso et Morselli l'attendent et le désirent de ma part ; mais hélas, mes moments libres sont comptés, je ne puis donc que relater, ci-après, quelques scènes de mes expériences personnelles que j'offre volontiers au public, d'autant plus que M. le professeur Lombroso les déclare très importantes.

En avril de l'année passée, ma femme, ma mère (médium), M. le professeur Stengoni, et un jeune garçon de 16 ans (médium), se trouvèrent placés autour d'une table carrée ; ils formaient la chaîne magnétique avec leurs mains.

Pour mieux observer ces quatres personnes, je me tins debout, près de la table, après avoir fermé la chambre à clef et éteint la lumière.

Aussitôt je sentis comme si une main légère effleurait mes cheveux en y laissant tomber quelque chose comme de la poudre, après quoi, par le moyen des coups typtologiques on nous demanda la lumière.

A l'instant elle fut faite ; nous nous trouvâmes tous couverts de farine ; le professeur Stangoni en avait la barbe toute blanche. Qui a donc pu s'amuser à un jeu pareil ? Outre les quatre personnes qui formaient la chaîne magnétique, et moi qui la contrôlais, il n'y avait être humain dans la pièce, ni même dans toute la maison.

Je demandai à la force invisible :

— Veux-tu nous dire ton nom ?

— Rosario Piso !

— A quelle époque es-tu mort ?

— Il y a cinquante ans.

— Où ?

— A Reggio Calabria.

— Quelle était ta profession ?

— J'étais meunier.

— Es-tu heureux ?

— Non, je souffre, car je vois toujours les blessures de mes victimes Adieu, je reviendrai ; priez pour moi.

Deux mois s'étaient écoulés, quand, un soir, nous nous trouvâmes encore réunis autour de la même table, dans la même chambre, de la même façon pour tenir une séance spirite. Personne ne songeait plus au pauvre meunier, quand son nom nous fut typtologiquement annoncé. Je lui adressai les mêmes demandes, il répondit exactement comme il l'avait fait deux mois auparavant. Je lui demandai s'il se rappelait de ce qu'il avait fait chez nous à la première séance. — « Parfaitement, je vous ai tous saupoudrés de farine ! »

— Quelle fut la cause de ta mort ?

— J'étais tombé, par une sombre nuit, dans la roue de mon moulin, j'en eus le crâne brisé.

— Souffres-tu encore ?

— Vos prières m'ont fait du bien. Je ne vois plus ceux que j'ai tués ; adieu, je reviendrai, priez toujours pour moi !

A sa troisième apparition, à distance de quelques mois, il nous avoua qu'il avait tué deux douaniers, que le temps de son expiation n'était pas écoulé ; il nous pria de continuer nos prières pour lui.

Ce qui est fort curieux, c'est que le même soir, dans une séance tenue dans une autre maison, chez un de mes amis, il avait annoncé qu'il devait se rendre chez Falcomer. En effet, il y vint.

Dans le mois de février passé, je me trouvai encore avec mes médiums, à une de nos séances habituelles. J'eus l'idée de demander à un esprit pourquoi mon fils était mort au moment de naître.

Réponse : l'enfant ne pouvait pas vivre sur la terre, il était destiné à de hautes régions.

— Qui me donne cette réponse ?

— Ta sœur Annita.

— Donne-moi une preuve que c'est toi qui me réponds.

— Vas prendre mon portrait et donne-lui un baiser.

— Ne peux-tu pas me donner une meilleure preuve de ton identité ?

— Sur la cheminée, dans la chambre de maman, tu trouveras une petite boîte ; elle contient ma tresse, donnes-lui un baiser.

Je trouvai la tresse à la place indiquée.

Une autre fois, nous étions encore réunis autour d'une table très pesante,

à quatre pieds. A peine mes médiums, toujours surveillés, eurent-ils placé leurs mains dessus, que la table se cabra sur deux pieds, elle piaffait comme un cheval fougueux et s'en alla s'appuyer au mur, vis-à-vis de nous. Ma mère ne put s'empêcher de demander pourquoi tout ce fracas. Elle eut pour réponse : « Je veux te briser la tête », et pour donner plus de force à sa parole, un grand couteau de table fut lancé à travers la chambre et effleura le bras de ma mère. Etait-ce là une vengeance d'outre-tombe? C'est un fait étrange que j'ai pu observer dans d'autres circonstances.

C'était à Rome, chez une dame douée d'une force médiumnimique extraordinaire. Un soir, sous mes yeux elle tomba en trance. Ses traits prirent l'expression de la terreur, elle tremblait convulsivement et jetait de hauts cris en implorant qu'on la sauvât.

Je fis de mon mieux pour la délivrer du sommeil magnétique, et ce ne fut qu'après de grands efforts que je pus réussir à la réveiller.

Je demandai aux esprits pourquoi cette dame avait tant crié et souffert, comme si elle avait eu à lutter contre un cauchemar ; voici la réponse qui me fut faite par les coups typtologiques :

Un esprit voulait exercer une terrible vengeance sur cette femme qu'il avait connue dans une existence antérieure, il avait résolu de l'étouffer et s'était engagé dans une lutte avec le médium.

Voici encore un autre phénomène des plus étonnants : c'était au mois de juillet de cette année. Mon ami, le professeur Masetti, ma mère, ma femme et le jeune homme de 16 ans, se trouvèrent encore réunis dans ma maison pour tenir une séance. Pour ne pas abandonner mon poste d'observateur, j'étais près de la table, tenant le professeur Masetti fortement serré dans mes bras. Le silence et une profonde obscurité nous entouraient. La chambre fermée à clef. La force intelligente nous demanda la lumière qui fut faite ; aussitôt un spectacle bien curieux se présenta alors à nos yeux. M. Masetti toujours serré contre ma poitrine avait sur sa tête une longue boîte en carton, avec un mouchoir plié dessus, à la mode des femmes siciliennes ; en outre, il avait un autre mouchoir ample sur les épaules, qui lui retombait sur le dos. Il avait été affublé de cet étrange costume sans s'en apercevoir et moi non plus, et pour ainsi dire, je me trouvais collé contre son dos.

J'ai observé de semblables et bien d'autres prodiges de ce genre, pendant sept ans soit à Rome, à Venise, à Pesaro, à Teramo, à Alexandrie, soit ailleurs encore, tout d'abord avec le sourire incrédule du matérialiste sur les lèvres, ensuite avec la profonde conviction du spirite.

Je ne suis ni un homme léger, ni un rêveur, ni un exalté. Ce n'est qu'un travail assidu qui m'a porté à la persuasion inébranlable que des phénomè-

nes pareils ne s'expliquent qu'avec la doctrine spirite, et spécialement par la force du corps astral (doublure du corps matériel) dont la constitution est l'objet de hautes études.

Il est constaté que le périsprit, ou corps astral, est formé de substances filamenteuses; il passe de l'impondérabilité de l'air à la pondérabilité de la pierre, traversant l'éther aussi bien que le granit.

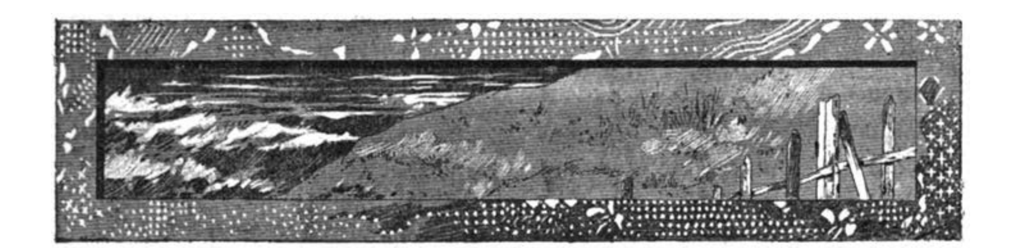
Non, il n'y a plus à douter, les possibilités dans la nature sont infinies, aussi le rapprochement des vivants et des trépassés n'est plus une hypothèse, mais une réalité.

La science expérimentale nous dit aujourd'hui : cela doit *être et c'est ainsi.*

Le grand œuvre de ce rapprochement peut être comparée au percement d'une haute montagne. Des sapeurs intelligents et actifs déchirent ses flancs, au-delà, et de notre côté, nous piochons avec ardeur et déjà les coups de hache des autres retentissent à nos oreilles. Des traits de lumière qui éclairent parfois notre ténébreux chemin nous permettent déjà de distinguer des mains, des têtes, des figures entières matérialisées, comme Katie King, John King, Abdulhah, etc., etc. Travaillons, travaillons sans relâche pour le bien de l'humanité, afin de l'aider dans ses progrès sur la terre comme autre part. Mazzini disait : « La terre est le lieu où l'homme prend son essor vers une existence plus élevée, voyageurs d'un jour, nous abandonnons la terre pour finir ailleurs notre éducation individuelle. »

Travaillons donc afin qu'il nous soit accordé de pouvoir soulever un coin du voile d'Isis, et qu'il nous soit permis de tendre nos mains à nos frères d'outre-tombe ! Massino d'Azzeglio qui avait étudié le spiritisme et qui était spirite, disait : « Il faut observer les faits et en déduire les conséquences logiques. »

M. T. FALCOMER.



SÉANCE SPIRITE DANS UN PRESBYTÈRE

Je vais, chers lecteurs et chères lectrices, vous donner les résultats que j'ai obtenus dans une séance de typtologie, donnée le 19 février 1894, chez l'abbé A... E., curé de P... (Hérault), en présence de plusieurs jeunes gens. Ayant entretenu à diverses reprises cet honorable ecclésiastique des moyens que nous donne le spiritisme de nous rendre compte par l'expérience de l'existence de l'âme, de sa survivance et de son immortalité, il me témoigna le désir de lui donner une preuve. Il m'invita, ainsi que cinq jeunes gens de 18 à 20 ans, MM. Fulcrand Laval, Henri Combes, Noël Gaillac, Adolphe Jobis et Guiraud dit le Tapageur.

Je me rendis donc, vers les huit heures et demie du soir, au presbytère où ces messieurs étaient déjà réunis. Avant de commencer la séance, je leur donnai quelques explications sur l'expérience que j'allais faire, insistant sur les conditions nécessaires à ces manifestations.

Nous nous assîmes autour d'un guéridon à forme ovale, excepté l'abbé E..., qui, par crainte ou prudence, éloigné de ce meuble, suivait d'un air impassible l'expérience à laquelle nous allions nous livrer. Nous commençâmes par mettre nos mains à plat sur le guéridon, de façon à établir la chaîne.

Deux des jeunes gens, surpris sans doute par l'étrangeté de l'expérience à laquelle ils se livraient d'une façon légère, comme à un passe-temps frivole, riaient d'un rire inextinguible, ce à un tel point, que je fus obligé de les renvoyer de la chaîne, leur présence empêchant la production des phénomènes. Ils s'assirent à quelques pas dans des fauteuils; quant à l'abbé, il était toujours debout, immobile comme un sphinx, me regardant d'un air à la fois défiant et curieux, car il ne pensait pas que j'arrivasse à un bon résultat.

Au bout de quelques minutes, et après les évocations d'usage, aucune manifestation ne se produisant, j'adressai des prières à saint Joseph dont la fête avait lieu ce jour-là. La table ne bougeant pas, je redoublai mes prières. Au bout de quelques instants nous commençâmes à sentir dans nos mains un courant fluidique, et nous entendîmes de petits craquements sourds (*raps*), ce, dans l'intérieur du bois. Ce premier phénomène nous

annonçant la présence d'un Esprit, je le priai de soulever le guéridon, ce qui eut lieu, contre mon attente, *du côté* de M. Laval Fulcrand.

Demandant à l'Esprit s'il voulait bien me donner ses nom et prénoms, le meuble se souleva en frappant le parquet d'un coup sec, ce qui signifiait *oui*, d'après la convention établie entre nous. Puis, par une série de coups correspondant aux lettres de l'alphabet, l'Esprit dicta le nom de LAVAL et les prénoms de JOSEPH-LOUIS, qui étaient justement ceux du grand-père de l'un des expérimentateurs, chose que j'ignorais absolument, et qui étonna fort le jeune Laval Fulcrand.

Etant alors sûr de la présence de l'Esprit au milieu de nous, je voulus donner à l'abbé A. E... des preuves encore plus convaincantes. Demandant à l'Esprit de m'indiquer l'heure précise qui était à la montre de curé, le guéridon frappa dix coups, ce qui signifiait dix heures du soir; après une pause de quelques secondes, il frappa quarante coups, ce qui signifiait dix heures quarante minutes. M'adressant alors à l'abbé A. E..., je le priai de sortir sa montre, pour me donner l'heure marquée, ce qu'il fit en me disant : « onze heures moins vingt », heure correspondante donnée par l'Esprit.

Je demandai ensuite à l'Esprit de vouloir bien nous dire la somme qu'avait l'abbé sur lui. L'Esprit répondit « *Oui* » par un coup frappé. — « Vois-tu de l'or? » lui dis-je. « *Oui* », me fut-il répondu par le même procédé. — « Combien de louis? » L'Esprit me répondit « *Un* ». Le curé se fouilla et sortit de son porte-monnaie une pièce de 20 francs en or. Ebahissement de toute l'assistance ! !

Je terminai la séance en posant à l'Esprit la question suivante : « Ne vois-tu pas d'autre argent? » — Réponse : « *Oui* ». — « Où se trouve-t-il ? » L'Esprit répond : « Dans le salon. » — « A quel endroit? » Réponse : « Dans le secrétaire. » — « Dans quel tiroir? » — « Dans le second tiroir de droite. » — « Veux-tu nous dire quelle somme il y a? » — « Réponse : « *Oui*. » — « Combien de francs? ». L'Esprit frappa un coup. — « Combien de sous? ». Treize coups furent frappés, ce qui voulait dire qu'il y avait un franc treize sous, et il nous ajouta que cette somme était enveloppée dans un papier.

L'abbé ouvrit le tiroir indiqué et constata l'exactitude du dire de l'Esprit. La somme se trouvait dans une quittance d'abonnement.

Nous nous retirâmes de cette séance, emportant tous des preuves matérielles, tangibles, de la communication des Esprits des désincarnés avec les vivants.

Nous faisons des vœux, du fond de l'âme, pour la diffusion des bonnes idées spirites et magnétiques, parmi les incrédules et les sceptiques ; ces belles sciences nous aident à soulever un coin du voile de l'invisible.

D[r] GASTON DES RIOUX DE MESSIMY.

FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCCULTES

Voir la *Revue* de janvier 1895.

Maintenant, sans aller plus loin, ceci suffit pour répondre à l'exemple d'écriture automatique par M. Ferry. Il en résulte que l'écriture mécanique peut se produire sans agence d'esprit désincarné, et par conséquent, l'expérience en pareil cas ne prouve rien. Mais nous irons plus loin et nous tâcherons d'expliquer l'histoire russe par ce que quelques-uns de nos lecteurs ne manqueront pas de nommer *l'hypothèse* occulte.

Quelle était l'intelligence se manifestant par la main de l'enfant médium? — Le Diable ? — comme le prétendaient les prêtres de l'Egligle grecque ; un Esprit trompeur ? — comme le penseraient peut-êtrequelques spirites ; les élémentaires, comme quelques lecteurs de littérature occulte pourraient le supposer.

Non, rien de tout cela ; c'était le cinquième principe du médium, son âme animale ou physique, une partie du Protée Universel, et il agissait de la même manière que l'âme d'un voyant, pendant que le corps est endormi. — L'officier qui vint à F... et possédait une miniature de sa tante, avait eu des relations avec la famille du médium quelques années plus tôt. Le médium avait vu le portrait, lorsqu'elle n'était qu'un petit enfant et l'avait totalement oublié. Elle avait aussi joué avec des affaires ayant appartenu à Madame — et qu'elle avait données à son neveu.

Le moi intérieur du jeune médium conserva exactement dans sa mémoire tout ce qu'elle voyait et entendait dans la *lumière astrale* ou dans *l'âme des choses*, tout en jouant avec la mignature et d'autres objets. Plus tard, après plusieurs années passées, grâce à une excitation de la mémoire, le jeune médium se mit inconsciemment à reproduire ces images. Peu à peu le moi intérieur, ou cinquième principe, fut attiré dans le courant de ces associations personnelles ou individuelles, et des émanations de Madame — et une fois l'impulsion médiumistique donnée — bon voyage — rien ne pouvait en entraver la marche. Les faits observés exactement par *l'âme volante* furent inextricablement mêlés avec des faits imaginaires, produits dans l'imagination du médium, par l'instruction qu'elle avait reçue de ses maîtres, et de là les récits concernant le Ciel et la Sainte Vierge (1).

(1) *N. D. L. R.* — Ce n'est ni clair, ni logique, ce sont de simples explications ou suppositions ; nous engageons nos lecteurs à lire attentivement les Fragments de vérités occultes, à les commenter, à les soumettre au critérium de la raison et d'une judicieuse critique, afin d'en pouvoir parler en connaissance de cause. Il ne faut pas rejeter en bloc, mais savoir faire le tri, en esprits libres.



Les expériences dont parle M. Ferry, en fait d'écriture automatique et concernant son esprit guide, qui communique mentalement avec lui et a été vu par des voyants et des voyantes, s'expliqueraient probablement de la même manière. L'identité de la doctrine enseignée par cet Esprit avec la conviction de M. Ferry est une importante indication qu'il n'est qu'une émanation de sa propre intelligence, tandis que le fait qu'il a été vu par des voyants et des voyantes ne peut pas être admis comme preuve de son existence objective. Les images existant dans la lumière astrale ont toutes les apparencs de la réalité pour ceux qui peuvent les voir, à preuve que l'apparence de Madame — pour notre médium à F... — était tout aussi réelle que celle d'un des Esprits qui se matérialisaient dans le cabinet des frères Eddy d'Amérique, tandis qu'à l'autre bout de l'Europe la dame dont il s'agit s'occupait simplement de son ouvrage.

C'est la difficulté inhérente à la distinction à faire entre les créations de l'intelligence du voyant et les phénomènes spirituels extérieurs (1), qui est cause des erreurs auxquelles sont sujets des observateurs non initiés, lorsque leur médiumnité leur permet de pénétrer dans le monde spirituel et de percevoir les merveilles, qui semblables à une atmosphère entourent notre planète. Les visions de tout voyant non initié furent toujours défectueuses et ni Socrate, ni Swedenborg, ni aucun autre ne firent jamais exception à cette règle. Mais quelles que furent les difficultés que rencontrèrent les voyants non initiés anciens, elles furent loin d'égaler les influences artificielles et trompeuses qui agissent sur le médium actuel. Un grand nombre de conceptions arbitraires occupent son intelligence, au départ, et chaque observation est dénaturée de façon à lui faire corroborer une théorie préconçue ; toute image présentée à ses sens intérieurs, est dénaturée conformément à l'imagination du médium et aux nécessités d'une foi préconçue.

Le spirite peut bien croire qu'il cherche la vérité, mais s'il est médium, les créations de sa conviction le fascinent et un courant d'induction l'emporte dans un monde peuplé de ses propres créations imaginaires. Leur apparente réalité confirme les conjectures dont elles émanent et toute proposition de faire subir un nouvel examen aux résultats obtenus, sonne comme un blasphème aux oreilles de leurs croyants dévoués.

(1) Dans une partie future des « Fragments », on parlera des quelques cas exceptionnels où de véritables esprits se sont communiqués, car il est nécessaire de n'avancer qu'avec la plus grande attention, et la plus grande précaution, pour éviter tout mal entendu. Avant de rebâtir une maison, il nous faut démolir l'ancienne construction. Nous savons que nous déplaisons à beaucoup, qu'on ne nous saura aucun gré. Les spirites ayant insisté pour avoir notre opinion, on doit nous laisser procéder systématiquement.



L'étudiant de la philosophie occulte, trouve une beauté plus grandiose à l'instruction positive des adeptes illuminés par la vérité absolue ; il la préfère de beaucoup aux saisissantes surprises de la médiumnité. — La médiumnité peut offrir des surprises inattendues, — absolument comme l'éclair illuminant un paysage ; au contraire la science des adeptes illumine le paysage avec la clarté du soleil. Certainement, les spirites qui dépassent de si haut, en intelligence, les aveugles matérialistes de leur génération — entendant qu'il y a un paysage à éclairer — ne préféreront pas les fugitives lueurs dues à la médiumnité, mais accepteront l'aide de cette plus noble lumière due au génie et aux travaux des sages occultistes de l'Orient, destinée aux intellectuels, aptes par leur intuition spirituelle à en apprécier la sublimité et avoir confiance dans leurs guides.

CHAPITRE III

Notre frère M. Ferry revient à la charge. Il n'est pas du tout satisfait de nos explications ; il continue à admettre les *théories* des spirites et rejette les *faits* offerts par les occultistes.

Mais, très probablement, il dira que ceci est une pétition de principe, et qu'il ne voit pas pourquoi les doctrines des occultistes doivent être considérés comme des *faits*, de préférence à celles des spirites.

Prenons un exemple. Supposons une certaine quantité de gens allant voir une représentation de prestidigitation ; une quantité de merveilles sont exhibées; les plus intelligents des spectateurs ne tardent pas à en essayer l'explication ; chaque soir la même représentation est variée dans ses détails. Les plus intelligents des spectateurs y retournent sans cesse pour tâcher de decouvrir la cause de ces merveilles. A la fin ils parviennent à composer une théorie qui leur paraît rationnelle, et les acteurs, à qui ils s'adressent, confirment en grande partie leurs suppositions. Là-dessus ils se sentent convaincus que leurs vues sont correctes et ils acceptent leurs théories comme étant des faits.

Mais, il n'en est pas moins vrai que, malgré cela, ils restent devant la scène, ils n'ont jamais été derrière le rideau ; ils n'ont jamais vu *comment* ces merveilles sont produites, et en définitive leurs soi-disants *faits* ne sont que des théories.

Mais alors, il arrive que quelques-uns des spectateurs font connaissance avec des gens qui ont l'habitude d'aller derrière les coulisses, qui ont examiné tout l'appareil, qui peuvent faire exécuter par les acteurs telle expérience qui leur plaira, et qui, avec ledit appareil, peuvent même exécuter de plus grandes merveilles ; ces personnes disent aux spectateurs,

que leurs théories sont absolument fausses et expliquent les faits tout autrement.

Telle est précisément la position relative des spirites et des occultistes. Il est bien entendu que ce dernier mot ne désigne pas les disciples laïques, éditeurs de ces notes, mais leurs instructeurs et leurs maîtres, *les frères* (1).

Peut-être, M. Ferry nous dira-t-il: « Comment puis-je *savoir* que *ces frères*, dont vous nous parlez, *peuvent* réellement aller derrière les coulisses? vous le *déclarez*, mais où en est la preuve ? »

En premier lieu, il est évident, et tout un chacun peut en faire l'expérience, que tous ceux qui veulent se soumettre à la règle (indiquée page 22 et suivantes dans la brochure « Hints on Esoteric Theosophie » n° 1, 2e édition), peuvent acquérir la certitude que les *frères* possèdent ce pouvoir et que tout investigateur peut ainsi obtenir les preuves dont il a besoin.

Puis ensuite nous pouvons mettre à la disposition de notre correspondant quelques preuves qui, si elles ne sont pas absolument concluantes, comportent néanmoins un très grand degré de probabilité. Nous l'engageons à lire attentivement tous les faits ayant rapport à la transmission, par moyens occultes, de certaines lettres à bord du vapeur Vega (lorsqu'il était à 500 milles en mer), et à la réception de ces lettres à Bombay et à Calcutta. La relation de ces faits, dans les nos 8 et 9 de *Psychic Notes*, dans le dernier chapitre de la 2e éditicn de *Occult World*, par M. Sinnet; mais la relation la plus complète est celle qui est contenue dans le « Post Scriptum » de la 2e édition de *Hints on Esoteric Theosophy*, n° 1.

Cette lecture lui fera voir que nous avons engagé les *frères*, dans leur propre intérêt, à se mettre en rapport avec les Esprits de M. Eglinton, qu'ils y ont consenti; ce médium n'ajoutait aucune foi à l'existence des *frères* et pendant qu'il était entrancé,ces Esprits parlant de vive voix,reconnaissaient leur existence ; ils parlèrent de l'un des *frères*, en le désignant par un nom inconnu à M. Eglinton, et annoncèrent leur intention d'exécuter quelques phénomènes sous la supervision des *frères*.

Il verra aussi, que l'un d'eux, visita M. Eglinton pendant que le vapeur était en mer ; il le convainquit absolument de l'existence et des pouvoirs nes *frères*.

Maintenant,quoique nous ne disions pas que ces incidents soient des preuves sans réplique, et que les *frères puissent* aller derrière les coulisses,

(1) *N. D. L. R.* — Nous avons beau faire nos efforts pour éclairer notre lanterne, elle reste sombre ; nous demandons un vrai coup de soleil.



nous demanderons cependant à M. Ferry, s'il ne s'agit pas ici d'une très grande probabilité ?

Ce que *nous savons*, c'est que les *frères* ont le pouvoir de commander d'une façon absolue à tous les élémentals et aux élémentaires, à qui (à quelques exceptions près) sont dus les phénomènes objectifs (non l'œuvre inconsciente ou consciente du médium) qui ont lieu aux séances. C'est la possession et la démonstration de ce pouvoir qui nous fait admettre cette assertion qu'ils peuvent aller derrière les coulisses, qu'ils savent ce qui s'y passe; c'est pour cette raison que nous considérons ce qu'ils nous disent comme des *faits acquis*.

Si maintenant notre correspondant n'a pas d'aussi bonnes raisons pour croire (et elles ne lui manqueront pas s'il les veut sérieusement), il nous reste à lui dire que sous peu une preuve encore plus convaincante sera donnée aux spirites. En fin de compte nous voudrions demander à notre frère de peser les circonstances, et de nous dire s'il ne s'ensuit pas que les *frères* en savent plus sur les soi-disant Esprits et peuvent agir avec eux plus sûrement qu'aucun spirite ou médium.

Maintenant nous donnons la parole à M. Ferry.

« 1° J'ai lu attentivement l'article publié au mois de mars, en réponse à ma seconde lettre; après avoir pesé avec calme ces théories, je suis forcé d'avouer qu'elles ne m'ont pas convaincu de leur supériorité sur celles de la philosophie spirite. D'autre personnes seront peut-être d'un avis différent, mais quant à moi les preuves que j'ai reçues de ces faits sont si variées et si nombreuses, que les explications qu'on m'en donne peuvent tout au plus ébranler ma confiance dans ces quelques cas particuliers sans pour cela altérer ma conviction intime.

2° « Probablement, en lisant ceci, vous direz qu'il ne s'agit pas de *faits* mais bien d'*effets illusoires*. Mais comment devons-nous nous y prendre pour distinguer le réel du non-réel, nous qui ne sommes que des mortels ordinaires ? Dans quel but nos facultés raisonnables nous ont-elles été données, si ce n'est pour obtenir des connaissances par leur usage et pour en déduire la sagesse ? L'homme qui n'examine tous les phénomènes qu'avec ses sens physiques voit ses connaissances bornées aux choses de la terre; mais le philosophe spiritualiste, grâce à ses propres perceptions ou à celles d'un autre plus lucide que lui-même, observe quantité de phénomènes que la science matérialiste n'admet pas.

« De plus il perçoit la supériorité de l'esprit et considère toutes choses (autant que les circonstances matérielles le permettent) dans leur aspect spirituel. Mais malgré tout, la raison est la pierre de touche de ses expériences tant qu'il est incarné.

« Il n'est pas d'autre base sur laquelle il puisse s'appuyer.

3° « J'admets l'intuition. C'est ainsi que de grandes vérités sont perçues mentalement, mais il est bien rare qu'elles soient en contradiction avec la raison individuelle. Sans doute, dans l'état spirituel, l'intuition sera supérieure à la raison, mais dans notre sphère matérielle la raison est la base de notre science.

4° « Vous dites que « l'esprit de l'homme qui entre en relation directe et consciente avec le monde des esprits acquiert la science véritable ». Cela je l'admets, et c'est de là que dérive ma science. J'ai, par l'action magnétique, dégagé l'esprit d'hommes et de femmes que j'ai mis en rapport avec le monde des esprits.

« J'ai comparé leurs descriptions : elles s'accordaient entre elles. Tous m'ont décrit des sphères ou des mondes plus beaux que celui que nous habitons. Des êtres à formes humaines, plus élevés en intelligence sur l'échelle des progrès, TOUS se disant être des hommes et des femmes qui avaient vécu sur la terre, se montrèrent à mes sujets avec les formes adaptées à leur existence plus raffinée. Quelques-unes de ces intelligences, causant avec mes sujets, ont énoncé des sentiments admirables de la plus haute moralité ; elles enseignaient des principes de philosophie très en harmonie, intuitivement acceptables et formant un accord parfait entré les parties d'un tout.

5° « Il est peut-être utile de rappeler ici l'explication partielle donnée par analogie dans les derniers « Fragments ». Mais cette analogie n'est pas entière, parce que, dans un des cas, il n'existe pas de base psychométrique tandis que dans l'autre, c'est le contraire qui a lieu. Je sais bien qu'il est tort difficile de faire une distinction entre la psychométrie et la clairvoyance' mais avec de l'attention et un instrument lucide on y arrive.

« Je sais aussi qu'il est très difficile et peut-être impossible de démontrer à d'autres l'entité distincte et l'existence objective de mon esprit-guide, mais il est bien plus naturel pour moi, que l'intelligence qui presque journellement me prouve son indépendance spirituelle en énonçant des opinions absolument contraires à celles que j'ai préconçues, que cette intelligence, disons nous, est vraiment ce qu'elle prétend être et non pas une partie de moi-même cherchant à tromper l'autre.

« De bien fortes épreuves seraient nécessaires pour me convaincre (ou cette partie qui parle maintenant) que je possède deux consciences intelligentes tellement distinctes qu'elles ignorent leurs rapports.

6° « Voici, d'ailleurs, encore un ou deux cas de ce qui me paraît être des communications spirituelles prises au hasard dans la grande quantité que ma mémoire me représente.

« Il y a de cela dix-neuf ans, je commençais à peine les recherches auxquelles je me livrais avec une personne intelligente, mais peu instruite, plus étrangère que moi à l'objet de nos recherches, lorsque, soudain, une force invisible s'empara de sa main et écrivit quelques mots d'encouragement pour nous.

« Nous causions de ce qui venait d'arriver, quand, de nouveau, sa main fut élevée au-dessus de la table, tournée avec une grande vélocité et, descendant sur le papier, écrivit d'une écriture fermement accentuée et absolument différente de son écriture habituelle, ne ressemblant à aucune de celles qu'il connaissait, les mots suivants : « Vous le voyez, nous disposons absolument de votre main. Soumettez-nous ainsi votre cœur, et vous serez plus près de Dieu. »

« Personne ne fut plus surpris que celui qui venait de voir écrire ces paroles, et lorsqu'à nos questions cette intelligence répondit qu'elle faisait partie d'une réunion d'esprits travaillant au progrès spirituel de l'humanité, certes toutes les probabilités étaient en faveur de cette assertion. Pendant l'espace de neuf mois, nous fûmes en rapport avec ces esprits, et toutes les circonstances vinrent confirmer notre opinion. Ils répondirent à nos questions, expliquèrent nos difficultés et nous donnèrent des instructions morales et philosophiques que notre raison acceptait, mais qui souvent étaient neuves comme expériences.

« Est-ce là la manière d'agir de vagabonds astrals ou des *Kama Rupa?* Je viens de parcourir de nouveau le manuscrit original; il n'y a pas la moindre contradiction, cela malgré l'expérience et le développement spirituel acquis durant les vingt dernières années.

7° « Voici un autre exemple :

Il y a trois ans, une amie très chère quittait cette existence. De longues années avant son décès, sa nature spirituelle avait acquis la prépondérance sur sa nature animale, et, d'après la théorie occulte, son Ego spirituel avait dû passer dans le monde des effets, d'où toute communication avec notre monde est impossible.

« Quelques jours après sa mort, une dame qui l'avait connue fort peu vint me dire qu'à un moment où elle se trouvait dans un état parfaitement normal, mon amie lui était apparue sous une brillante forme humaine pour la charger d'un message qui me fut textuellement transmis.

« Le ton, les mots et les sentiments de ce message étaient bien d'elle ; ils avaient, de plus, une signification cachée que moi seul je pouvais comprendre.

« Après quelques mois, la même forme apparut à une autre voyante qui ne la connaissait pas. Elle me fit rappeler, par des cymbales, une circonstance

touchante du passé. Une année après, j'étais à la campagne, où je magnétisais une sensitive pour l'aider à se développer. Cette dame n'avait pas connu mon amie et ne lui ressemblait pas le moins du monde.

« L'ayant magnétisée, j'étais assis tranquilement et ne m'attendais à aucun phénomène, lorsque, tout à coup, je vis que son teint changeait et de brun devenait clair ; que le contour de son visage changeait graduellement ; son nez devint plus aquilin, ses lèvres devinrent plus minces, et en dix minutes la transformation fut complète. Les cheveux seuls ne changèrent pas de couleur ; mais sauf ce détail, j'avais devant moi la figure de mon amie décédée. Ce n'était pas une hallucination, car il y avait, outre moi, encore un autre témoin qui observait curieusement le phénomène, mais qui ne pouvait juger de la ressemblance, n'ayant pas connu mon amie.

« Le fait se renouvelant, fut constaté par trois témoins, dont l'un, en réponse à une question que je lui posai, nomma immédiatement mon amie décédée.

« De tels faits semblent contredire la théorie occulte et veulent des explications philosophiques à ce point de vue.

8° « Les occultistes considèrent leur position comme inattaquable. Leurs arguments sont plus philosophiques que ceux d'autres adversaires qui les ont précédés ; mais de nos jours, l'homme demande des preuves vérifiables par ses sens.

« Souvent, ceux qui doutent sont assez déraisonnables pour demander des preuves de la théorie qu'ils attaquent ; mais si, sous ce rapport, ils ont tort, l'homme qui cherche la vérité est parfaitement en droit de dire : « Montrez-moi comment je puis obtenir la preuve de ce que vous affirmez. » Il doit compter qu'on lui présentera des expériences concluantes et pratiques, et si la preuve demandée ne peut être obtenue qu'en renonçant au monde, qu'en brisant tous les liens, toutes les affections, toutes les reponsabilités, à quoi cette preuve servira-t-elle à l'humanité ? Peut-être que, parmi un million d'individus un seul voudra l'acquérir. Mais quelle foi lui accorderont les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres personnes ?

9° « Vous dites : « Le sentiment de l'individualité de l'esprit ne peut exis-« ter que lorsqu'il est combiné avec la matière. » Cela paraît très probable, mais n'est pas très démontrable, et je suppose que les corps des formes spirituelles, distingués par les voyants, sont matériels, mais d'une matière très raréfiée.

« Dans notre monde actuel, l'atmosphère est pleine de particules matérielles invisibles pour nous,

10° « Votre assertion que, depuis Socrate jusqu'à nos jours, *aucun*

voyant n'a été initié et n'a jamais vu d'une manière entièrement correcte, ne peut guère être contredite ; mais il s'agit de savoir si *l'initié* ne peut se tromper aussi. Comment est-il assuré contre toute illusion ? Les formules actuelles de l'occultisme ne sont-elles pas la base sur laquelle il s'appuie ? Ne les présente-t-on pas *comme des faits* aux novices, et n'avons-nous pas vu, dans le passé comme aujourd'hui, que, à l'exception des faits physiques, la base dont on part a une influence déterminée sur les connaissances que l'on accumule ?

11° « Vous avez mal compris ma dernière lettre en me faisant dire : *Je sais que j'ai raison.* J'ai seulement dit que notre savoir étant basé sur l'expérience et mes expériences confirmant ma théorie, comme les vôtres confirment le contraire, *je pourrais avec autant de raison dire que je sais.* Il est très possible que vous ayez beaucoup plus d'expérience que moi ; mais tant que le terrain sur lequel je me trouve offre toutes les apparences de la solidité, une simple assertion n'est pas suffisante pour me convaincre que ce terrain est un marais.

« De tous côtés l'erreur nous assiège ; ce n'est donc que sur des preuves positives que je puis changer de conviction.

12° « Il y a au moins un spiritualiste qui acceptera avec plaisir l'aide des « *sages occultistes de l'Orient* » pour obtenir de meilleures notions sur la vie future : mais comme il n'a jamais accepté, dans le passé, comme vérité absolue le simple dire soit d'un homme, soit d'un esprit, je ne pourrai non plus, dans l'avenir (à moins d'un changement imprévu dans ma manière de voir), accepter comme vérité ce qui est contraire à mes expériences ; il faut que ma raison et mon intuition puissent changer ma conviction (1).

« Fraternellement votre, etc. » W.-H. TERRY.

ESPRITS ANIMAUX

Expérience remarquable racontée par E. C. GETSINGER.

Dans un des derniers numéros du « Progressive Thinker » (colonne des questions et réponses) Harry A. Gooby demande : Les animaux ont-ils un esprit ? M. Tuttle répond en citant un ouvrage traitant de la science psy-

(1) *N. D. L. R.* — C'était la seule réponse à faire : elle est logique, conforme au bon sens et éminemment spirite. Nous lui en faisons nos compliments. (*A suivre*).



chique, d'où il conclut que les animaux sont anéantis par la mort, qu'il n'ont pas un esprit individualisé.

Je soutiens que les animaux sont quelque chose de plus que le simple produit du végétal chair ou de l'âme végétative d'Aristote, qu'ils ont un esprit et que cet esprit existe comme entité; que les simples agrégations protoplasmiques, telles que les mollusques, etc., qui n'ont pas absorbé plus d'éther ou d'esprit que la quantité normale que possèdent les molécules de matière qui les constituent, n'ont pas un esprit entité (spirit entity), parce que, l'entité-esprit est cette énergie que la masse a absorbée, qui est supérieure à celle que possède la matière chimique.

Cette augmentation se manifeste par la somme d'activité.

L'âme est une chose différente; c'est l'expérience enregistrée sur les lignes d'énergie (recorded on the lines of energy) commençant au centre ou sensarium autour du corps.

Pour démontrer que les animaux ont un esprit, que ce n'est ni une chimère, ni un rêve, je dirai que j'ai étudié les matérialisations et j'ai trouvé qu'elles ont deux phases distinctives.

Un soir, je fus mis en contact avec un élément très matériel; une personne avait possédé un chien favori, du nom de Rito. L'esprit de ce chien se présentant à une séance à laquelle j'assistais avec son maître, renifla, lui donna sa patte et répondit à son nom.

Un autre chien se matérialisa et nous fûmes surpris par le spectacle d'un combat de chiens à la séance. Le médium nous recommanda de ne pas bouger, de les laisser faire et ils se culbutèrent pendant cinq minutes, en renversant les chaises, en grondant et en reniflant comme des chiens réels.

Ils disparurent après avoir été séparés par le « Control », en aboyant faiblement.

Il n'y avait pas de chiens à la séance, et je puis jurer que nous n'étions pas hallucinés et que ce n'était point un rêve.

Ces fantômes-chiens peuvent-ils être attirés par un désir psychique?

Le médium est âgé, il a 35 ans d'expériences; j'ai assisté à 50 de ses séances, soit qu'il fût lié ou libre, avec ou sans cabinet, et je réponds de son honorabilité.

22 septembre 1894. E.-C. Getsinger,

160, Monroe St. Détroit, Mich.





BIBLIOGRAPHIE (1)

Nous venons, un peu tardivement, acquitter notre dette de critique envers un ouvrage qui mérite toutes les sympathies du public spirite, et par les services que l'auteur n'a cessé de rendre depuis plus de quarante ans à la cause qui nous est chère.

M. Durand (de Gros) a, le premier, introduit l'hypnotisme en France dès l'année 1853. Proscrit du coup d'État et par suite dans la nécessité de cacher son identité pour pouvoir circuler dans l'Empire français, sous le nom de *Philips* il se rendit d'Angleterre en Algérie, où son père, également victime des événements politiques, se trouvait détenu. Son fils avait résolu, au péril de sa propre liberté, d'aller arracher le vieillard à ses chaînes. Ces détails nous sont révélés par le Larousse, qui consacre une longue notice biographique à l'auteur (voir 2e *supplément* au *Grand dictionnaire universel du* XIXe *siècle* par P. Larousse). C'est pour faciliter son entreprise de dévouement filial, que le jeune Durand s'était fait conférencier sur l' « électro-biologie » — tel était alors le nom sous lequel l'hypnotisme était principalement connu en Angleterre et en Amérique.

Ces conférences, commencées à Bruxelles, continuées à Alger, et puis, successivement poursuivies à Marseille et à Genève, amenaient, deux ans plus tard, la publication, chez J.-B. Baillière, le libraire de l'Académie de médecine, d'un gros volume sous ce titre singulièrement suggestif : *Electro-dynamisme vital, ou les relations de l'esprit et de la matière, démontrées par des expériences extrêmement nouvelles et par l'histoire raisonnée du système nerveux.* 1 vol. in-8°, Paris 1855, J.-B. Baillière, éditeur.

L'ouvrage fit sensation dans le monde médical, mais il avait le tort de devancer son heure ; les esprits n'étaient pas encore assez mûrs pour qu'il pût trouver un jugement équitable, soit dans la presse, soit dans le public. La plupart des journaux de médecine, l'*Union médicale* en première ligne, virent qu'un thème à plaisanteries faciles dans l'exposé des faits de suggestion, qui étaient alors une chose absolument inouïe. Cependant, tous

(1) *Le Merveilleux scientifique*, par J.-P. Durand (de Gros) 1 vol. in-8°. Paris 1894. 6 fr.

s'accordèrent à dire que le livre témoignait de beaucoup de savoir et d'un talent d'exposition peu ordinaire. Louis Figuier, qui n'avait pas encore trouvé son chemin de Damas, et qui persécutait avec le plus grand zèle le Merveilleux et ses adeptes, ayant dans son feuilleton scientifique du journal la *Presse*, dirigé des insinuations blessantes contre le livre et l'écrivain, fut relevé sévèrement dans un long article de la *Gazette médicale de Paris* consacré à rendre compte de l'*Electrodynamisme vital.* On y lisait cette honorable déclaration en faveur de Durand (de Gros) et de son œuvre, signée d'un critique médical autorisé, *Louis Peïsse*, mort, membre de l'Académie de médecine et membre de l'Institut : « Le livre et l'auteur, disait-il, sont également et hautement respectables, au point de vue de la science, et à celui de la moralité. »

En 1859, trois jeunes médecins des hôpitaux de Paris ayant tenté, d'abord avec un éclatant succès, mais bientôt suivi d'une catastrophe, l'entreprise qui, vingt ans après devait si bien réussir à Charcot, celle de s'approprier la découverte de l'hypnotisme et de le réhabiliter par ce moyen aux yeux de la science officielle, Durand courut à la rescousse; mais il trouva le trio Azam, Broix et Frollin, complètement démoralisé, et se vit réduit à faire campagne sans eux, à ses seuls risques et périls.

Après avoir donné une série de conférences au cercle de la Presse scientifique, il en rédigea et publia le texte en un volume sous ce titre : *Cours théorique et pratique de braidisme ou hypnotisme nerveux, considéré dans ses rapports avec la psychologie, la physiologie et la pathologie et dans ses applications à la médecine, à la chirurgie, à la physiologie expérimentale, à la médecine légale et à l'éducation.* 1 vol. in-8° Paris 1860, J.-B. Baillière, éditeur.

Le professeur Liégeois, de Nancy, après avoir transcrit ce long titre *in extenso*, dans son célèbre ouvrage *De la Suggestion et du somnambulisme*, résume son appréciation dans cette phrase : « Le titre peut paraître ambitieux, dit-il, mais nous croyons, quant à nous, que le livre tient pleinement la promesse de l'auteur. »

C'est aussi ce que nous croyons pour notre humble part.

Le Dr Durand poursuivit son œuvre de propagande en s'adressant exclusivement aux hommes de la science, sur le compte desquels il devait nourrir des illusions dont l'expérience l'aura probablement guéri. Il porta ses doctrines à la barre de la Société médico-physiologique, dont il devint membre, et de l'Académie de médecine. Cette dernière ne dédaigna pas de lui consacrer une entière séance pour le faire exécuter — c'était du moins ce qu'elle espérait — par une de ses meilleures lames, le Dr Chauffard. Mais celui-ci eut amèrement à regretter de s'être attaqué à un adversaire qu'il apprit à connaître à la riposte. *La Philosophie physiologique et médicale à*

l'Académie de médecine (broch. in-8°, Paris 1868) fut une réplique superbe au réquisitoire cauteleux et perfide du pieux Chauffard.

M. Durand avait publié, deux ans auparavant, un gros volume intitulé *Essais de physiologie philosophique* (1 vol. in-8° Paris 1866). Le Dr Cerise, à l'Académie et le Dr Lélut, à l'Académie des sciences morales, en firent le plus grand éloge. Le *Dictionnaire* de Larousse en donne également une analyse très favorable.

Dans ses nombreux ouvrages, M. Durand (de Gros) mettant de côté toute fausse honte et toute prudence lâche, a affirmé ses croyances à une autre vie et à tout un monde occulte.

Mais c'est surtout dans son dernier écrit, le *Merveilleux scientifique*, qu'il apporte à la doctrine spirite un renfort qui n'est pas moins vigoureux que courageux. Qu'on lise avec une attention particulière depuis la page 58 jusqu'à la page67 : il ne s'était pas encore produit une argumentation de cette force-là, une démonstration aussi victorieuse des vérités que nous défendons dans cette *Revue*.

Le *Merveilleux scientifique*, est d'ailleurs intéressant et instructif d'un bout à l'autre; écrit d'un style alerte et bon enfant, il se fait lire avec plaisir et sans fatigue.

L'auteur partage le domaine du Merveilleux, en trois régions, selon lui profondément distinctes : 1° le mesmérisme fondé sur l'hypothèse d'un pouvoir rayonnant universellement répandu, qui permet à la volonté, ou plutôt à la pensée, d'exercer une action directe sur les êtres vivants et la matière inerte du dehors, sans l'aide des organes, et fait que nous pouvons sentir et percevoir fidèlement les phénomènes psychiques et physiques du monde extérieur, par un *modus operandi* jusqu'ici inconnu, mais auquel les organes corporels des sens restent étrangers;

2° Le braidisme fondé sur la fascination sensorielle, dont Braid a fait la découverte ;

3° Le fario-grimisme qui considère les phénomènes et les procédés de la suggestion exprimée, dont la révélatton est due, pour une part égale, à l'Indo-Portugais Faria et à l'Anglo-Américain Grimes.

La critique s'est accordée à faire cette remarque que le nouveau livre de M. Durand laisse apercevoir tout du long entre les lignes un plaidoyer *pro domo sua*. Mais si l'auteur s'attarde un peu trop par moments dans ses revendications, on est disposé à le lui pardonner, quand il vous découvre l'audace impudente de ses plagiaires de l'hypnotisme charcotien, et qu'il vous prouve clairement que des savants du plus grand renom n'ont pas dédaigné semblables au geai da la fable, de se parer de ses plumes.

Ce qui fait que nous devons voir dans M. Durand (de Gros), l'un des plus

précieux et des plus sympathiques appuis de la cause spirite, c'est en outre de la valeur de ses travaux spéciaux, la considération dont il jouit et comme homme et comme savant.

Il compte parmi nos novateurs les plus originaux en métaphysique, en anthropologie, en physiologie, en histoire naturelle. Sa situation scientifique est telle que l'Académie des sciences, malgré les préventions farouches de l'illustre corps contre tout ce qui sent les arts occultes, n'a pas cru pouvoir s'empêcher de lui accorder le prix Lallemand, en 1892, pour ses travaux et ses découvertes en physiologie nerveuse, dont le rapporteur, feu Brown-Séquard, a fait ressortir la grande valeur.

Enfin, ajoutons que le *Merveilleux scientifique*, objet de ce compte rendu, a eu l'honneur d'être présenté à cette même Académie des sciences, et dans les termes les plus élogieux, par son vice-président, M. Marey, l'éminent physiologiste du Collège de France. *La rédaction.*

ESSAI DE PATHOLOGIE RATIONNELLE

Par le Dr Henri Boucher, médecin major au 5e dragon, licencié en droit.

CONCLUSION

Je crois donc avoir légitimé mon hypothèse, à savoir que : les oreillons, la rougeole, la scarlatine, l'érysipèle, le rhumatisme aigu, n'étaient pas, comme on l'admet aujourd'hni, des entités morbides, mais bien des manifestations d'un état général constitutionnel dont le principe, infectieux de sa nature, évoluerait suivant les cas, tantôt sur les glandes, déterminant les oreillons, tantôt sur les muqueuses, sur les séreuses ou sur les téguments et donneraient la rougeole, la scarlatine, l'érysipèle, et enfin le rhumatisme aigu.

Cette manière de voir, conforme d'abord à ce que l'on observe dans un autre état constitutionnel, la syphilis, dont le principe, lui aussi, évolue tantôt sur les muqueuses, tantôt sur les autres organes, déterminant aussi des manifestations différentes, suivant les diverses parties de l'organisme qu'il attaque, a suivant moi, l'avantage d'abord d'expliquer simplement et à l'aide d'une seule hypothèse, une série de faits que la doctrine microbienne est impuissante à faire comprendre. Et en outre d'expliquer ces faits par la seule méthode scientifique et rationnelle qui consiste à partir d'un phénomène connu comme base, pour arriver a la démonstration du phénomène inconnu.

Elle a l'avantage de n'être pas exclusive et de conserver à la théorie mi-

crobienne certaines de ces conséquences, tout en éliminant celles qui sont excessives autant qu'illégitimes.

Au point de vue pratique, elle élargit le champ si étroit que les doctrines actuelles donnent à l'hérédité, et faisant comprendre comment d'une origine rhumatismale pure, peuvent découler les différentes affections que nous avons énumérées jusqu'ici, elle permet à la thérapeutique de diriger ses forces vers le point initial unique, au lieu de les disséminer sans aucune méthode et sans d'autres données que celles fournies par les symptômes sur les différents états morbides, qualifiés aujourd'hui d'entités.

Elle explique enfin, pour revenir au point de départ de mes observations, pourquoi le salycilate de soude, souverain dans les manifestations de rhumatisme aigu, donne également d'excellents résultats, lorsqu'on l'emploie dans la rougeole ou dans la scarlatine.

Et maintenant que nous avons fait ressortir l'origine première de certaines épidémies, il me semble facile, par déduction, d'arriver à l'explication des autres, et d'aboutir à une loi simple comme toutes celles qui régissent les phénomènes, simple comme celle de l'attraction et de la pesanteur, régissant à elles seules, les mouvements des mondes et expliquant leur équilibre : c'est la loi d'un principe morbide unique, au début évoluant de différentes manières, suivant les climats, suivant les pays, suivant les saisons, suivant les habitudes, les mœurs, les genres de vie des peuples, et déterminant, par conséquent, dans ces différentes conditions, des manifestations différentes, fièvre jaune à l'occident, typhus dans le centre, choléra dans l'orient, pour ne parler que des termes extrêmes. Principe morbide dont le contrepoids serait précisément la force vitale de chaque être et dont l'évolution serait subordonnée à la diminution de celle-ci, froid, fatigue, surmenage, abus sous toutes les formes, voilà pour les cas isolés, pour les cas sporadiques, la cause en réside pour la plupart du temps chez l'homme.

Mais pour les épidémies de grande envergure, pour celles qui frappent en masse, la cause première est évidemment extérieure. Par suite d'un changement dans les conditions météoriques d'une région, par suite d'une dépression magnétique, les échanges qui se font sans cesse entre l'homme et l'extérieur, ne se font plus normalement, l'être animé agissant, perdant plus par son rayonnement, de son fluide qu'il ne peut dans ce cas en recevoir, se trouvent dans les conditions requises pour permettre à ce germe morbide, son évolution chez tous ceux qui en sont porteurs. Tel est pour moi le mécanisme des grandes épidémies. Leur caractère de plus ou moins grande malignité est proportionnel, évidemment, à la plus ou moins grande différence qui existent entre la déperdition et la recette fluidique. La diversité dans leurs manifestations est expliquée par les différentes

conditions que j'ai expliquées plus haut. Il y a évidemment d'autres causes mais elles sont d'ordre secondaire, toutes les épidémies ne comportent pas un caractère de généralité, il y a des épidémies de maison, de rue, de localité, c'est alors que le microbe peut être invoqué ; c'est dans ce cas qu'il joue son rôle et qu'il peut, lui aussi, devenir nuisible, vivant autour de l'homme, dans l'air que celui-ci respire, arrivant forcément dans l'intérieur de son organisme ; s'il se trouve dans ce dernier cas en contact avec les lésions produites par le principe infectieux, en pleine évolution il devient lui-même infectieux, changeant sa forme primitive dans ce milieu nouveau, il prend aussi des qualités nouvelles : de neutre il devient actif par contact, il est contagionné directement et peut, ainsi que les expériences le démontrent, déterminer chez les individus qui évoluent autour de son lieu d'origine infectieux, soit la maladie, soit tout autre de la série.

Il peut aussi, suivant moi, devenir infectieux par rayonnement, cette théorie physique est peut-être une hypothèse, peut-être une vue de l'esprit, cependant certains de ses côtés sont démontrés expérimentalement. *Une force spéciale est émise par l'être animé*, on ne l'admet pas officiellement encore ou du moins, on n'en tient pas compte. Et cependant, comment expliquer les *divers phénomènes de l'hypnose* et pourquoi vouloir malgré tout, passer sous silence les expériences de *Rochas*, de *Richet*, de *Gibier*, de *William Crookes*, en Angleterre, de *Richard Vallace*, les faits vus par *Lombroso*, *Dariex*, *Richet* et l'*Ecole de Milan*. Je ne m'attache pas en ce moment à leur côtés mystérieux, je ne prends que les faits réels, enregistrés par des appareils de précision, et qui démontrent d'une façon complète que l'homme émet à l'extérieur une force fluidique d'un caractère spécial. Eh bien, si à l'état de santé, cet être rayonne un fluide normal, dans l'état pathologique ce fluide doit avoir des propriétés pathologiques que véhiculent les microbes environnants ; le globule sanguin se comportant ainsi vis-à-vis de l'oxygène, pourquoi le microbe, autre cellule, ne se comporterait-il pas de la même façon vis-à-vis de l'élément physique. Evidemment c'est une hypothèse, et j'ajoute même qu'elle ne retranche ni ne donne rien aux conclusions de la doctrine que je soutiens, je l'expose simplement parce qu'elle tient compte d'un facteur qui existe, et qui précisément parce qu'il existe, doit pouvoir se manifester. Et ensuite parce qu'elle complète à mon sens la théorie de la contagion par le microbe.

Je tirerai maintenant non pas de cette dernière hypothèse seule, mais de l'ensemble de mon exposé, la conséquence suivante : c'est que le contact entre l'élément infectieux et le microbe venant à cesser, ce dernier perd rapidement sa virulence. Cette affirmation n'est pas cette fois basée sur une hypothèse, sur un acte d'imagination, elle est établie par l'expérience. Que

fait-on pour atténuer les microbes, pour les rendre inoffensifs, on cultive d'abord celui qui est à son maximum de puissance, dans un bouillon spécial, on reprend une infiniment petite partie de ce bouillon, et on inocule un autre bouillon et ainsi de suite ; la dernière culture de cette série, inoculée alors dans un organisme vivant, non seulement ne détermine plus la maladie primitive, mais rend l'organisme récepteur réfractaire aux inoculations les plus virulentes. Il est de toute évidence que nous devons tirer de ces faits deux conclusions ; la première, c'est que ce résultat obtenu en réalité en mettant une petite portion de virus dans une immense quantité de substance neutre, permet de supposer que les microbes pathogènes émis par un individu en puissance d'affection infectieuse doivent subir les mêmes régressions, au point de vue virulence, et qu'ils doivent rapidement disparaître lorsqu'émis en dehors du foyer d'infection et de sa sphère d'action, ils se retrouvent noyés dans ce milieu immense, air ou atmosphère, qui n'est même pas du tout, de sa nature, l'équivalent d'un bouillon de culture. D'ailleurs si ma déduction n'était pas l'expression d'un fait logique et dans ses origines et dans ces conséquences, je me demanderais comment il serait possible d'expliquer et les cas sporadiques de maladies infectieuses, et ces petites épidémies de rues et de maisons dont nous parlions tout à l'heure. Fatalement tout foyer virulent devrait être la source toujours d'une épidémie qui ne pourrait s'arrêter qu'à défaut de consommateurs des microbes émis au dehors et transportés au loin par les vents, les bateaux, les chemins de fer et surtout la poste.

La deuxième conclusion à tirer du fait que l'inoculation d'un de ces liquides à virus atténué, confère à l'organisme l'immunité, vis-à-vis les virus de même genre, à propriété très active, doit être à mon avis la suivante : si l'on veut toujours suivre la méthode rationnelle et prendre un fait connu comme base pour l'explication d'un fait inconnu, c'est que cette inoculation détermine dans l'organisme une constitution spéciale. Je reprends toujours mon exemple primitif : si nous inoculons à un individu atteint de syphilis à manifestation bénigne, le principe virulent d'une syphilis maligne, nous ne déterminons de ce fait aucunes manifestations nouvelles. Les conditions sont donc en tout semblables à celles où nous nous trouvons placés dans l'inoculation par contagion ; supposons ce cas, pour le moment, de ces fièvres infectieuses, qui, une fois contractées, mettent l'individu atteint, à l'abri des récidives immédiates et l'explication de ces phénomènes ne peut être qu'identique à celles données à l'égard du même phénomène produit par la syphilis : c'est l'état constitutionnel morbide, qui une fois créé ne peut plus être influencé par la cause première qui l'a engendré et qui, dès lors, se suffit à lui-même comme le syphilitique pour produire sous l'influence

de causes diverses des manifestations variées, suivant les lieux où son principe morbide évolue.

Ces conclusions, je ne les développerai pas davantage, parce que leurs conséquences extrêmes ne peuvent se déduire de ce premier travail.

Les partisans de la doctrine microbienne ont donc dépassé le but, lorsqu'ils ont affirmé l'origine toujours microbienne de toutes les maladies qui désolent l'humanité; ils ont fait du microbe une cause première alors qu'il n'est en réalité qu'une cause tout à fait secondaire ; ils ont dépassé le but dans les conséquences de tous genres qu'ils ont tirées de leur principes premiers et devenus envahissants; inquisiteurs et intolérants, ils ont brimé leurs semblables, par l'obligation qu'ils leur font imposer, par les pouvoirs établis, de se soumettre aux plus bizarres, comme aux plus vexantes prescriptions soi-disant sanitaires, issues de leur imagination.

Ils ont jeté de par le monde, sur cette pauvre humanité, en même temps que leurs microbes, l'inquiétude, la tristesse et la crainte, en agitant devant elle, comme châtiment d'une simple infraction à leurs préceptes dogmatiques, le spectre de la maladie et celui de la mort. Où donc irons-nous pour trouver de la joie. Le microbe est partout, dans l'air que nous respirons, dans la boisson fraîche que pendant les chaleurs nous nous réjouissons de prendre, dans les mets les plus succulents ; partout, il est partout. Nous ne pouvons plus ni manger, ni boire, ni respirer, sans crainte d'être frappés nous-mêmes ou de frapper nos semblables. Nos sentiments les plus tendres, reléguons-les au plus profond de notre être ; que l'amitié et que l'amour soient à jamais bannis de nos cœurs, le plus doux des baisers, peut mener au tombeau l'être malheureusement aimé. Lèvres si roses, lèvres si belles, comme ces fleurs qui sous des couleurs brillantes élaborent des venins mortels, vous célez peut-être, dans vos plis rieurs l'infectieux pneumocoque; plus de commerce entre nous, à moins que, comme garantie sanitaire, vous n'exhaliez l'odeur de l'acide phénique. Qu'on veuille bien me pardonner ce genre de prose peu scientifique, je le racheterai, je pense, aux yeux de beaucoup, en disant que, mises à part ses exagérations, la doctrine microbienne a marqué un pas en avant vers la vérité et vers le progrès. Elle a donné à la science chirurgicale une formule vraie, qui restera à tout jamais acquise : propreté et antisepsie, occlusion des plaies, dans les limites que j'ai indiquées plus haut.

En médecine, elle a indiqué une des causes possibles de la propagation des maladies, et, partant, la nécessité de l'isolement de certains malades.

Tel il est, le rôle qu'elle a joué a donc été utile et nous saluerons sur leur piédestal de gloire, les éminents savants, les Pasteur, les Willemin, etc., qui par leur puissante faculté d'intuition et par leur génie ont su enrichir et

augmenter de leurs découvertes bienfaisantes le patrimoine commun de 'humanité.

Dr Henri Boucher, médecin major, 2me classe, au 5e dragon.

LA TERRE

Par Emmanuel Vauchez 2 volumes gr. in-8, avec figures, 15 fr.

CHAPITRE XI

Voir la *Revue* du 10 décembre 1894.

LA RELIGION MUSULMANE

En quelques pages pleines de vie, Vauchez retrace dans ce chapitre l'histoire du fondateur du mahométisme et résume ses doctrines, histoire et doctrines mal connues des masses et même de nombre de gens lettrés dont bien peu ont lu le Koran et ne connaissent du musulman que le fanatique toujours prêt à couper des têtes ou l'énervé endormi dans son harem. Qui se souvient que ces musulmans abâtardis ont failli conquérir l'Europe et que, surtout le mahométisme et le catholicisme, ces ennemis séculaires sont pourtant frères?

« Deux grandes religions, comme deux puissants fleuves, dit avec raison Vauchez, sont sorties de la Bible: le catholicisme et le mahométisme. » Leurs doctrines et leurs fondateurs paraissent pourtant de tous points dissemblables. Jésus n'est-il pas un rêveur bien plus qu'un homme d'action ? Il parle en apôtre et s'il a une velléité de chasser à coups de fouet les marchands du Temple ou d'entrer en triomphateur à Jérusalem, c'est pour redevenir bien vite l'humble Jésus qui n'entend pas qu'on tire l'épée pour le défendre. C'est avec résignation qu'il se laisse conduire au supplice,sans maudire personne, ne se plaignant guère que de l'abandon dans lequel le laisse le père céleste, dans lequel il avait mis toutes ses espérances. Comme Jeanne d'Arc, il pleure, il a un instant de faiblesse, mais voilà tout.

On ne se douterait guère, en présence de tant d'humidité et de douceur, qu'il est le fondateur du catholicisme farouche qui a tant fait tirer l'épée, tant exterminé de malheureux et qui, loin d'être l'écho de la pensée du doux maître, n'en est presque toujours que la contradiction : « Qui reconnaîtrait un imitateur du pauvre, doux et humble Jésus,dans l'Anglais arrogant, dans le Prussien hypocrite et grossier, dans l'Américain cupide et brutal dans le Français artiste et vain ? »

Avec Mahomet, nous avons affaire à un de ces Juifs, « à un de ces prophètes guerriers comme Moïse, Josué, Jephté, Samson, etc., juges suscités par l'Eternel, qui légifèrent, combattent, conversent avec les anges, entrent

en relation avec Dieu et transmettent au peuple les ordres venus du Ciel : aussi Mahomet a-t-il pétri une race et façonné un peuple à son image. De même que Jévohah a fait le Juif, Allah a fait l'Arabe et reste le dieu de l'Arabe. »

« Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète. » Telle est la formule puissante, absolue et énervante à la fois, à laquelle l'Arabe doit d'être resté ce peuple grave et mélancolique qui a eu ses jours de génie et de grandeur, aveuglément confiant dans sa destinée, attendant toujours un messie qui lui donnera la victoire, peuple marqué comme le peuple juif du sceau de la fatalité.

Ce qui, en effet, a fait Mahomet et avec lui l'Arabe fataliste, c'est le livre de Job.

« Ce poème, dans lequel l'idée de la grandeur de Dieu, de sa toute-puissance, est développée avec un éclat de poésie aussi puissant que la grandeur du désert. »

Nous regrettons de ne pouvoir le reproduire, mais on le lira dans le livre et on verra Job, le juste, riche, entouré d'une famille et de serviteurs qui l'aiment, bénissant l'Eternel qui l'a comblé de ses dons. Mais Satan le guette et demande à Dieu la permission de le tenter, lui assurant qu'on verra bien vite ce que deviendra cette piété dans l'infortune. Dieu y consent. Job, dépouillé de ses biens, résiste, mais le voilà lépreux, sa chair tombe en lambeaux, ses serviteurs, ses amis, sa femme, ses enfants le fuient et, seul et abandonné, il crie à l'Eternel, il se plaint. Celui-ci lui répond que tout n'est que poussière, que lui seul est tout, qu'à lui seul on doit s'abandonner. Job s'humilie, recouvre ses biens au double et ceux qui l'avaient quitté reviennent à lui. C'est là la doctrine du fatalisme dans toute son ampleur. De cette doctrine est issu ce fatalisme musulman qui a tué ce peuple plein de vie qui fit trembler l'Occident.

C'est à la Bible, en effet, que Mahomet emprunta sa doctrine religieuse. Né à la Mecque, aujourd'hui la ville sainte, en 569, Mahomet, Arabe studieux et rêveur, auquel l'idolâtrie répugnait, et tout pénétré de l'idée de faire de grandes choses, fut instruit de la Bible par les Israélites qu'il rencontrait dans ses voyages. Frappé de ces conversations que l'Eternel avait avec ses prophètes, il pensa que, lui aussi, pouvait devenir un conducteur de peuples et avoir son ange Gabriel pour lui apporter les ordres de Dieu.

Il se persuada et finit par persuader aux autres qu'il avait une mission divine à remplir, régénérer la race arabe, détruire les idoles et fonder un culte plus pur et plus intelligent que celui dans lequel ils croupissaient. Ainsi avait fait Moïse, ainsi ferait-il.

Mais, « comme on ne détruit bien que ce qu'on remplace », dit avec une si haute raison Vauchez, raison dont nous devrions sans cesse nous pénétrer, Mahomet révéla à ses contemporains la vérité religieuse qu'il destinait à remplacer leurs anciennes croyances et leur dit la tenir de Dieu. C'est des ordres de l'Eternel, apportés par l'ange Gabriel, qu'il composa les *Surates* ou chapitre du Koran, la Bible arabe.

Comme on le voit, c'est du Moïse tout pur et si l'on admet l'un, quoi empêche d'admettre l'autre? Qui oserait soutenir que Mahomet n'est pas de bonne foi et que l'ange Gabriel ne lui a pas apporté les ordres célestes? Est-ce que vous n'admettez pas les visions de saint Paul, celles de Jeanne d'Arc et de tant d'autres?

Le Dieu de Mahomet est donc, comme nous l'avons dit, sous le nom d'Allah, le Dieu des Juifs, le vieux Jéhovah, le père Dieu du catholicisme, celui qui a tout ordonné et avec lequel il n'y a pas à discuter.

Toute la religion se borne à exécuter les prescriptions et les rites laissés par l'ange Gabriel. Aussi Mahomet n'a-t-il pas institué de clergé officiel, à proprement parler. Les *marabouts* sont des dévots ardents, des inspirés, mais non des prêtres. En ce sens, la religion musulmane est la moins cléricale et la plus démocratique de toutes les religions connues.

Mahomet fit peu de miracles et s'en consolait en disant: « Si la montagne ne veut pas venir à Mahomet, il faut bien que Mahomet aille à la montagne. » Ses miracles, ce sont ses victoires. « Il livrait des batailles et les gagnait », joignant aux inspirations de l'apôtre les qualités du chef de guerre, qualités qui ont un si puissant empire sur l'esprit de l'Arabe.

Continuateur de Moïse, il s'exprima sur le compte de Jésus-Crist « avec une réserve polie et une humilité souriante ». Jésus n'avait pas de sabre au côté.

Il ne faudrait pas croire pourtant que la religion musulmane n'est qu'une religion respirant la guerre et la vengeance, et dont toute idée de charité serait exclue. Rien de plus faux. Dans une de ses *Surates* sur la charité, Mahomet paraît s'être fait l'écho de saint Paul. C'est ce que fait ressortir Vauchez d'une façon péremptoire en citant, d'une part, les versets du chapitre XIII de l'épître de saint Peul aux Corinthiens et, de l'autre, les versets d'une *Surate* du Koran. Nous ne pouvons résister au plaisir d'en citer deux ou trois qui suffiront à prouver que le musulman possède tout autant que nous les sentiments de charité et de piété dont nous nous croyons seuls dépositaires.

« Pieux est celui qui, pour l'amour de Dieu, donne de son avoir à ses proches, aux orphelins, aux pauvres, aux voyageurs et à ceux qui demandent, qui rachète les captifs, qui observe la prière, qui fait l'aumône,



remplit les engagements qu'il contracte, qui est patient dans l'adversité, dans les temps durs et dans les temps de violence.

« Une parole honnête, le pardon des offenses valent mieux qu'une aumône qu'aura suivie la peine causée à celui qui la reçoit. Ceux qui ont été véridiques, patients, soumis, charitables et implorent le pardon de Dieu à chaque lever de l'aurore trouveront chez leur seigneur des jardins arrosés par des cours d'eau où ils demeureront éternellement. »

(Ne riez pas de ce jardin arrosé par des cours d'eau, qui vaut bien notre Paradis terrestre. Quoi de plus séduisant pour l'Arabe, brûlé par la chaleur du désert, sans eau pour apaiser sa soif, qu'un jardin dans lequel l'eau coule en abondance?)

Et celui-là encore : « Que les hommes ne se moquent pas des hommes : ceux qu'on raille valent peut-être mieux que les railleurs ; ni les femmes des autres femmes : peut-être celles-ci valent-elles mieux que les autres. Ne vous diffamez pas entre vous, ne vous donnez pas de sobriquets. Que ce nom : méchanceté, vient mal après la foi *que vous professez.* » (Ne pourrions-nous par l'inscrire chez nous ?)

Il est vrai qu'à côté de cette morale que nous pourrions presque envier aux musulmans, Mahomet en a une autre, celle du chef de guerre, du Dieu vengeur qui arrête son soleil pour donner le temps de passer au fil de l'épée les ennemis de son peuple.

Le catholicisme, lui aussi, a eu trop ses Philistins pour le lui reprocher et en cela on reconnaîtra facilement que mahométans et catholiques sont bien vraiment frères.

En somme, l'œuvre de Mahomet n'a pas été sans grandeur, et elle n'a pas toujours été inutile à la civilisation. Le génie oriental a brillé d'un vif éclat à son heure. Les Maures d'Espagne nous ont laissé une merveilleuse légende d'art et de poésie, qui ne sera peut-être pas dépassée. Averrhoès ne le cède en rien à nos plus grands philosophes et, comme savants, comme médecins, comme mathématiciens, les Arabes ont été plus d'une fois nos maîtres, ou nos égaux tout au moins.

Mais la doctrine fataliste était là, et quand vint l'heure du malheur, l'Arabe devint non seulement un résigné, mais un inerte. « Le principe de l'activité humaine lui fit défaut, et il n'y a plus dans le monde musulman qu'un troupeau de résignés ou d'effarés... qu'un peuple arrêté dans sa course, agenouillé dans des prières stériles et mourant dans la poussière du désert. »

Encore une religion morte.

Capitaine Lucien Gueneau.

L'ÉVOLUTIONNISME SCIENTIFIQUE ET LA SURVIVANCE UNIVERSELLE (1)

Notre siècle, qui a vu le triomphe des doctrines positives, ne doit point s'achever sans que son œuvre scientifique, inaugurée dans le matérialisme néantiste, ne se couronne par les études les plus inattendues vers les confins d'un monde invisible, que ses conclusions premières et trop hâtives semblaient avoir définitivement rayé de nos préoccupations. Et, particularité curieuse, il n'est pas besoin d'une réaction contre le matérialisme philosophique pour que le mouvement vers de telles études s'accomplisse. Au contraire. Nous pouvons considérer que la table rase matérialiste et l'élaboration positiviste qui ont empli une partie importante de ce siècle ont été nécessaires pour déblayer la voie nouvelle où devaient s'engager ces recherches, pour dissiper le mysticisme du moyen âge et mettre à nu l'insuffisance de la métaphysique scolastique, pour nous forcer à reprendre la recherche de l'au-delà, suivant les méthodes les plus modernes et conformément aux lois de l'évolution.

C'est, en effet, en suivant par degrés l'échelle de la marche ascendante que nous arrivons nécessairement, sous peine d'arrêt ou de recul, à un point où se rencontre de nouveau ce monde invisible, en qui nous avions repoussé le domaine capricieux et anormal du miracle ; et ce monde, jusqu'alors perdu dans le mystère, nous l'apercevons enfin sous son angle véritable, dans la logique du processus évolutif, affranchi de tout le chaos superstitionnel qui en faisait une absurdité.

Oui, il existe maintenant tout un faisceau de phénomènes, expérimentés, observés ou compulsés par de véritables hommes de science, et qui, pour peu qu'on les commente avec un raisonnement rigoureux, démontrent la réalité de notre survivance après la mort corporelle. Survivance, disons-nous, et rien de plus. La science positive ne peut guère aller au delà ; mais c'est déjà beaucoup. Toutefois, comme la connaissance positive ne constitue pas tout notre lot intellectuel ; comme notre raison positive, à son extrême limite, se continue par une sorte de raison supérieure, qui est intermédiaire entre la raison primaire et l'idéalité parfaite — et que nous appelons l'intuition — il se trouve que nos connaissances positives se prolongent par une région philosophique, rationnelle d'abord, intuitive ensuite ; et dans les ascensions de cette double région, il arrive que la notion positive de survivance se surélève tout naturellement jusqu'à la notion harmonique d'immortalité.

Le pas le plus difficile à franchir est celui de la survivance. La survivance prouvée, pour la plupart des hommes l'immortalité devient certaine ; et, quant aux autres, nous saurons leur présenter nos arguments. Mais je m'aperçois que j'empiète sur la partie philosophique....

On nous dira peut-être : Que parlez-vous de survivance comme avant-goût de la pleine immortalité ? Croyez-vous que cette préoccupation de survivance et d'immortalité humaine soit bien conforme aux données de l'évolution ? Car enfin, si l'homme se survit, pourquoi n'en serait-il pas de même d'un chien ou de tel autre animal ? Pourquoi l'homme serait-

(1) Cet article est tiré du n° 1 de la *Revue immortaliste*, parue en février 1895 ; nous souhaitons la bienvenue à cette feuille mensuelle dirigée par MM. Camille Chaigneau, et Emile di Rienzi.
Envoyer l'abonnement à M. C. Chaigneau, 20, avenue Trudaine, à Paris ; 5 fr. par an, 0 fr. 50 le numéro.



il un être à part, quand la science ne nous le montre que comme le degré supérieur de l'échelle zoologique? Où serait la séparation entre les êtres, quant à leur destinée, et pourquoi y en aurait-il une? Et, en allant plus loin, ne pourrait-on étendre cette observation à tous les êtres de tous les règnes?

Nous répondrons : Nous n'avons point de parti pris, Nous affirmons la survivance de l'homme, parce qu'elle est pour nous un fait démontré, Si la survivance de l'animal, ou de n'importe quel être organisé, se prouve par le fait, nous l'admettrons également. Nous croyons même qu'il existe une certaine catégorie d'observations qui permet de dire que cette preuve existe, Et ici encore le point de vue de l'évolution manifeste une évidence de plus. Nous n'avons pas à revenir au temps où l'on cherchait à démontrer par la seule métaphysique l'immortalité de l'âme humaine. Ce chapitre maintenant se métamorphose, car il se catégorise, dans le programme de l'évolution, sous ce titre plus vaste ; La survivance universelle.

Quelle est donc la donnée scientifique de cette survivance? Par quel mécanisme s'accomplit-elle?

C'est ce que nous essaierons d'élucider dans la suite. J.-C. Chaigneau.

Note de la rédaction. — Ces quelques lignes ne sont qu'une brève introduction par laquelle nous avons voulu manifester la « Partie positive » de la *Revue immortaliste*, afin de nous présenter devant le public avec notre cadre complet. Mais nous devons dire que cette partie est surtout destinée à relater des faits bien établis et à en tirer les conséquences rationnelles qu'ils comportent.

ANIMISME ET SPIRITISME

Dans notre prochain numéro, nous reproduirons la préface de l'ouvrage de *M. Aksakof* « *Animisme et Spiritisme* », actuellement sous presse et que nous mettrons en vente très prochainement (1).

L'œuvre que nous allons présenter aux lecteurs français est celle d'un spirite fervent qui a eu le courage d'analyser ses propres convictions, la hardiesse d'entreprendre une lutte avec un adversaire des plus redoutables : le docteur *Edouard von Hartmann*, disciple bien connu de Schopenhauer, protagoniste de l'Esprit absolu et créateur de la philosophie de l'Inconscient.

Dans son livre « Le Spiritisme », le Dr Hartmann, acceptant conditionnellement les faits spiritiques, a essayé de les faire rentrer dans le cadre de son système philosophique et de leur donner une explication « naturelle », basée sur les hypothèses de l'hallucination et de l'Inconscient.

C'est contre les arguments de ce philosophe que s'est élevé M. Aksakof et il a pleinement réussi à les réfuter; il a prouvé jusqu'à l'évidence, que les faits médiumniques ne peuvent être expliqués par aucune théorie dite « naturelle ».

(1) On imprime la dernière feuille, de ce gros volume in-8°, avec figures.

Le Spiritisme entre dans une voie nouvelle, celle de l'expérimentation scientifique et de la spéculation philosophique. Que ceux qui en ont fait une profession de foi, une religion, se résignent : il va falloir soumettre leurs convictions les plus intimes, leurs croyances les plus chères, au scalpel impitoyable de la science. Mais ils n'y perdront rien et, d'ailleurs, M. Aksakof en donne l'exemple.

Nous parlerons de ce livre fort remarquable en temps opportun.

ORPHELINAT D'ANDILLON

En mars dernier, la *Revue* a parlé de l'orphelinat de M Thouard, spirite sincère et grand propriétaire au château d'Andillon, près Blois (Loir-et-Cher).

M. Thouard a aussi le projet de fonder une maison de retraite pour les grandes personnes, et pour cette fin, il offre 200.000 mètres de terrain dans sa propriété, dans un site près de la forêt de Blois, tout à côté d'une gracieuse petite rivière, dans le pays de Touraine réputé pour sa salubrité.

M. Thouard fait appel à la solidarité, à une fédération de bonnes volontés, pour convier les spirites à le seconder efficacement, il veut élever cette maison de retraite; les plans sont prêts et M. Thouard ne peut rien sans le secours de toutes les âmes qui ont la volonté de faire œuvre sérieuse et utile. Lui écrire directement au château d'Andillon.

Très intelligent, M. Thouard a longuement étudié les simples, leur vertu, leur efficacité; aidé par ses guides, il a fondé un laboratoire, une fabrique de liqueurs et de vins tonifiants, soit pour employer tous les produits de ses domaines, soit pour s'aider dans ses vues philanthropiques, par la vente de ses vins et liqueurs.

Déjà il a obtenu des premiers prix aux expositions diverses, cinq grandes médailles d'or et d'argent et le grand diplôme d'honneur à l'exposition de Lyon, en 1894. Ces faits prouvent que M. Thouard a créé des liqueurs de premier choix, suaves et bienfaisantes. A Paris, les amateurs pourront en *goûter au dépot*, chez *M. Gubian*, 111, *boulevard Voltaire*; comme j'en possède quelques bouteilles, 1, rue Chabanais, je serais heureux d'en faire déguster à qui s'intéresse à l'avenir de l'orphelinat et de la maison future de retraite d'Andillon. M. Thouard désire des visiteurs à sa propriété; il les accueillera fraternellement, se mettra à leur disposition, pour tous éclaircissements concernant ses créations et l'avenir d'une fédération en vue de fonder des établissements similaires en tous pays.

MARQUES RECOMMANDEES

L'Andillonnaise. — La reine des Liqueurs de table, très agréable, digestive, hygiénique. 3 fr. 75
La Châtelaine. — Anisette triple supérieure. 3 fr. 75
La Fine Mouche. — Absinthe blanche supérieure, distillation des sommités fleuries d'absinthe. 3 fr. 25
Absinthe Thouard. — Absinthe verte, marque recommandée. 3 fr. 25
Le Dartagnan. — Apéritif au vin de Sauterne. 2 fr. 25
Kirsch de la forêt du Mont. — Distillation des plus soignée de fruits récoltés dans la propriété. 4 fr. 00
Cassis de Bellevue. — Marque recommandée, fabrication spéciale. 3 fr. 25
Le Régénérateur. — Au vin de Sauterne. Le plus grand fortifiant et reconstituant trouvé jusqu'ici. 3 fr. 25
Le Régénérateur. — Au vin de Malaga, du célèbre Dr GUILLOMARD, reconstituant, unique en son genre, recommandé aux estomacs faibles, anémiques, etc. 3 fr. 75

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre circulaire du mois dernier, *toutes nos liqueurs sont vendues au profit de l'Orphelinat Spirite.* Nous expédions à toute personne qui nous en fait la demande, des caisses à partir de 6 litres (contre un mandat de 25 francs) rendues en gare du destinataire, franco d'emballage. de port, et de tous droits de Régie. (Pour Paris, droits en plus.) Nos caisses sont composées de 6 bouteilles d'Andillonnaise (la reine des liqueurs de table, formule donnée par les Esprits), ou, si l'on préfère, une bouteille de chaque Marque recommandée de la maison, ou autres compositions à volonté.

UNE MAISON DE CONFIANCE. — Mme Vve Deconinck, spirite bien connue et très dévouée à la cause, fonde à Rosendaël-les-Dunkerque (Nord), une maison de santé dans sa villa des Roses, à 580 mètres des bains de mer et de la plage si renommée de Rosendaël. La maison sera admirablement installée, avec un docteur pour surveiller les habitants de la villa et pour parer à toute éventualité. La table sera excellente, Mme Deconinck la surveillera avec un soin tout particulier, car elle est très experte en la matière. Donc, les personnes en villégiature auront le confort, l'air pur, un beau jardin, les promenades à la plage si attrayante.

Le climat de Rosendaël est recommandé aux anémiques et aussi aux scrofuleux; l'État a déjà un sanatorium à St-Pol, près Rosendaël, pour les enfants pauvres, mais pas assez confortable pour les personnes aisées, et Mme Deconinck va combler cette lacune. Lui écrire à Rosendaël-les-Dunkerque, villa des Roses; son établissement sera ouvert après Pâques prochain, pour les enfants et les grandes personnes qui aiment la tranquillité et les soins délicats dans une maison bien tenue où, dans un pavillon de famille, Mme Deconinck aura des professeurs de musique et d'anglais.

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.



Rédacteur en chef depuis 1870 : P.-G. LEYMARIE

38e ANNÉE N° 5. 1er MAI 1895.

En mai, les séances du soir auront lieu les vendredi 10 et 24 à 8 h. 1/2.

L'ORIGINE DE L'HOMME

Voir la *Revue* d'avril 1895.

Quelque hypothèse qu'on veuille admettre, elle nous conduira toujours à ma proposition.

En effet, si l'on accepte l'hypothèse des types multiples, pourquoi n'admetterait-on pas qu'ils se soient développés et propagés sur un seul point de la surface terrestre.

Si, selon la deuxième hypothèse, l'on accepte la multiplicité des germes primitifs, mais tous semblables et d'un type unique, on reconnaîtra aisément que les possibilités de développements ont dû se présenter partout et parmi un nombre considérable de germes distincts, quoique leur éclosion se soit vérifiée à des moments alternativement différents, à mesure que les conditions de la planète devenaient favorables à la vie, à des époques sans doute diverses, et toute rudimentaire qu'elle fût encore avec l'endurcissement de la croûte terrestre, c'est-à-dire avec la première apparition de la vie dans le règne minéral, duquel elle est passée plus tard dans le règne végétal, et enfin dans le règne animal.

Considérant le grand nombre des ébauches organiques écloses un peu partout, le perfectionnement successif de l'organisation suivant un certain nombre de séries typiques parallèles, ou plus ou moins divergentes n'au-

rait plus rien de surprenant, le principe vital lui-même étant donné comme reposant à l'état latent dans chaque germe.

Mais, de quelque manière que ce soit, on ne peut aucunement concevoir pourquoi le germe a dû éclore, générer, se multiplier et se partager en plusieurs types et produire des espèces différentes sur un seul point de la surface terrestre, fût-ce l'Asie, même pour devoir émigrer ensuite sur tous les points de la sphère. Les germes flottants dans l'enveloppe acqueuse ont dû se déposer un peu partout, à la retraite des eaux ; ils ont dû aussi, germer au temps voulu par les conditions mêmes de la planète !

D'après ces considérations, il ne paraîtrait plus possible d'affirmer que tous les êtres, l'homme compris, soient nés générés et se soient multipliés en quelque part que ce soit de la terre, et que moyennant des émigrations successives, spontanées ou forcées ils se soient répandus sur le reste de notre globe.

Il serait vraiment étrange de soutenir que certaines espèces aient été transportées avant Colomb, en Europe, ou que du monde anciennement connu elle aient émigré en Amérique ou dans l'Océanie : pourtant ces espèces qui existaient déjà dans l'Ancien monde ont été trouvées en Amérique et dans l'Océanie à l'époque de leur découverte. Ce transport des espèces, lorsqu'on voudrait même l'envisager sous l'aspect d'une migration naturelle et spontanée, paraît presque impossible si l'on réfléchit que ces deux nouvelles parties du monde se trouvent éloignées entre elles et des autres parties du monde ancien par une immense étendue de mer. Je sais bien qu'on peut objecter que *peut-être*, le détroit de Beringh était jadis une langue de terre qui unissait le vieux monde au nouveau, et autres choses encore ; mais.... PEUT-ÊTRE !...

Il faudrait donc tirer cette conclusion que les germes déposés par les eaux, sur tous les points du globe, aient au moment opportun et en vertu d'une loi dont les particularités nous échappent, produit des êtres d'espèces différentes mais égaux dans l'espèce sur toute la surface de la terre. Ces espèces ont donné à l'esprit le moyen d'accomplir la partie de son voyage éternel qu'il parcourt sur la terre.

Pour l'espèce humaine il en est de même que pour les espèces inférieures.

*
* *

EDUARD SCHURÉ, dans son beau livre LES GRANDS INITIÉS, *livre premier*. RAMA (*Le Cycle Aryen*). I. *Les races humaines et les origines de la religion* ; écrit ce qui suit :

« *Le Ciel est mon Père*, il m'a engendré. J'ai pour famille tout cet entourage céleste. *Ma Mère c'est la grande Terre*. La partie la plus haute de sa

surface est sa matrice; là, *le Père féconde le sein de celle qui est son épouse et sa fille.* »

« Voilà — continue Schuré — ce que chantait, il y a quatre ou cinq mille ans, devant un autel de terre, où flambait un feu d'herbes sèches, le poète védique. Une divination profonde, une conscience grandiose respire dans ces paroles étranges. Elles renferment le secret de la double origine de l'humanité. Antérieur et supérieur à la terre est le type divin de l'homme ; céleste est l'origine de son âme. Mais son corps *est le produit des éléments terrestre fécondés par une essence cosmique.* Les embrassements d'Ouranos et de la grande Mère signifient dans la langue des Mystères *les pluies d'âmes* ou de *monades spirituelles qui viennent féconder les germes terrestre,* les principes organisateurs sans lequels la matière ne serait qu'une masse inerte et diffuse. La partie la plus haute de la surface terrestre que le poète védique appelle la matrice de la Terre désigne les continents et les montagnes, berceaux des *races humaines.* Quant au ciel : *Varouna,* l'Ouranos des Grecs, il représente l'ordre invisible, hyperphysique, éternel et intellectuel ; il embrasse tout l'Infini de l'Espace et du temps.

« Dans ce chapitre, nous n'envisagerons que les origines terrestres de l'humanité selon les traditions ésotériques confirmées par la science anthropologique et ethnologique de nos jours.

« Les quatre races qui se partagent actuellement le globe sont filles de terres et de zones diverses. Créations successives, lentes élaborations de la terre en travail, les continents ont émergé des mers à des intervalles de temps considérables que les anciens prêtres de l'Inde appelaient cycles interdiluviens. A travers des milliers d'années, chaque continent a enfantó sa flore et sa faune couronnée par une race humaine de couleur différente.

« Le continent austral, englouti par le dernier grand déluge, fut le berreau de la race rouge primitive, dont les Indiens d'Amérique ne sont que les débris issus de Troglodytes qui gagnèrent le sommet des montagnes quand s'effondra leur continent. L'Afrique est la mère de la race noire appelée éthiopienne par les Grecs. L'Asie a mis au jour la race jaune qui se maintient dans les Chinois.

« La dernière venue, la race blanche, est sortie des forêts de l'Europe, entre les tempêtes de l'Atlantique et les sourires de la Méditerranée. Toutes les variétés humaines résultent des mélanges, des combinaisons, des dégénérescences ou des sélections de ces quatre grandes races.

Dans les cycles précédents, la rouge et la noire ont régné successivement par de puissantes civilisations qui ont laissé des traces dans les constructions cyclopéennes comme dans l'architecture du Mexique. Les temples de l'Inde et de l'Egypte avaient sur ces civilisations évanouies des chiffres et

des traditions sommaires. — Dans notre cycle, c'est la race blanche qui domine et si l'on mesure l'antiquité probable de l'Inde et de l'Egypte, on fera remonter sa prépondérance à sept ou huit mille ans. »

Lenormant, dans l'*Histoire des peuples d'Orient*, dit que, cette division de l'humanité en quatre races successives et originaires était admise par les plus anciens prêtres de l'Egypte. Elles sont représentées par quatre figures à types et à teintes différentes dans les peintures du tombeau de Sété 1er, à Thèbes : La race rouge porte le nom de *Rot*; la race asiatique au teint jaune, celui d'*Amou*; la race africaine au teint noir, celui de *Halasiou*; la race lybico-européenne au teint blanc, aux cheveux blonds, celui de *Tamahou.*

La multiplicité des êtres qui furent produits dans l'origine de l'espèce humaine et la pluralité des races qui était connue par le sacerdoce de l'antiquité la plus reculée, qui se trouvent en union avec toute analogie et concorde avec les lois de la nature, refoulent dans le néant l'affirmation que toute l'humanité ait trouvé son origine sur un point seulement de la planète.

Le nombre fut grand sans doute d'êtres humains qui firent en des temps et en des lieux divers leur apparition sur la terre, soit qu'ils aient été engendrés directement des germes, soit qu'ils aient procédé par la voie de l'évolution naturelle dans l'échelle générale des êtres.

Comme les hommes avaient le teint de nuances différentes, selon la partie du monde dont ils avaient tiré l'origine,pour en simplifier le classement on dut les rassembler par groupes qu'on nomma *races*, désignées par les quatre couleurs les plus fortement accentuées parmi l'espèce homo.

***

Nous avons vu que le groupement cellulaire ne peut se vérifier au hasard ; le hasard n'existe pas, il survient en vertu des attractions dirigées et régies par l'Intelligence.

Nous avons vu que la *force* même *de cohésion* qui unit les molécules du minéral devient plus tard *force psychique*, *âme*, *esprit de vie.*

L'esprit de vie possède la puissance génératrice grâce à laquelle il forme les organes du corps humain, ou, en d'autres termes, l'esprit est en faculté de créer des êtres nouveaux, de forger des organismes de la même manière que dans la chaîne infinie des êtres il a formé toujours de nouveaux anneaux, des espèces nouvelles toujours plus élevées, en relation avec l'élévation acquise par l'évolution, en progressant et en se perfectionnant jusqu'à devenir *l'être humain.*

L'esprit toujours enveloppé de son périsprit, lorsqu'il prend la décision de se réincarner, de s'unir de nouveau à la matière énergie, se renferme

dans la cellule globuleuse fécondée par la cellule élément masculin, et il attire, autour de lui, la substance apte à former la matière charnelle de son propre corps; *il le bâtit lui-même.*

Les expériences fournies par une longue et riche série de séances spirites, tenues partout par des personnes entre elles inconnues, demeurant dans les différentes parties du monde, de conditions sociales et de facultés intellectuelles les plus variées; les expériences de Russel Wallace, de W. Crookes et d'autres investigeteurs infatigables ont démontré à satiété la presque toute-puissance de l'esprit sur la substance universelle, sur la matière cosmique comme sur la matière humaine, avec lesquelles il fabrique des corps et des objets et les décompose à son gré.

Nous avons vu par l'hypothèse de Darwin que les germes innombrables d'un seul type unique, nageant dans les eaux qui enveloppaient la planète et restés épars sur toute la surface du globe lorsque les eaux se retirèrent, s'ouvrirent au moment opportun, c'est-à-dire lorsque les conditions terrestres le consentirent, ou même le réclamèrent et produisirent certaines formes d'êtres primitifs qui, pour les premières peuplèrent la terre; ces êtres à formes grossières et rudimentaires, quoique exubérants de vie, ces êtres qui n'étaient déjà plus les molécules embryonnaires du minéral, poussées par loi d'évolution et de progrès, guidés par l'étincelle intelligente qui s'affinait et se perfectionnait avec elles, surent créer des êtres toujours nouveaux et des espèces nouvelles toujours supérieures, afin que la loi fatale et rationnelle de la perfectibilité s'accomplisse en ajoutant anneau sur anneau à la chaîne sans fin des vies successives.

*
* *

Il est absurde de supposer que l'esprit qui avait déjà parcouru toutes les phases, qui avait franchi tous les stades des règnes inférieurs, minéral et végétal, qui était enfin passé dans le règne supérieur animal, à la suite de peines, de souffrances et d'épreuves innombrables et douloureuses, parvenu au dernier grade ait dû y rester stationnaire, attendant l'arrivée de parents inconnus et mystérieux pour atteindre en Asie et pas ailleurs le grade humain.

Il est également absurde de supposer que ces parents, par une miraculeuse injustice aient été expressément formés des mains mêmes de Dieu !

D'ailleurs, s'ils n'eussent pas été formés de cette façon miraculeuse d'où seraient-ils parvenus ?

Quels efforts d'imagination n'ont pas été dépensés pour dénaturer ce qui est si simple, si logique et si clair ? N'est-il pas rationnel de penser que l'homme est apparu sur la Terre par l'œuvre du même esprit qui l'anime, qui avait déjà su construire tant de corps différents, dans des espèces suc-

cessives pour progresser vers la perfection ? qui avait su se constituer tant de phases nouvelles qui n'existaient pas auparavant, pour s'élever vers le perfectionnisme suprême sur notre planète ?On ne comprend pas pourquoi il n'en serait point ainsi. Puisqu'il est constant que ce même esprit a su et pu se créer tant de phases, tant de modalités sous tant de formes et de corps variés et différents, pourquoi n'aurait-il pu ni su se former cette unité, ce stade humain ? La cause de l'opposition à cette hypothèse, dérive précisément d'un orgueil irrationnel et immodéré,car l'origine de l'homme, être privilégié et but de la création ne doit pas se confondre avec celle du cheval, du chat ou du singe ! La véritable raison, parmi le fatras de fantaisies émises au sujet de l'origine de l'homme et de l'entêtement qui veut que cette origine se soit vérifiée seulement dans l'Asie, ne saurait se trouver en dehors de la répugnance, du dégoût, de l'humiliation que l'homme a ressenti s'étant cru fait à l'image de Dieu, ayant habité l'Eden situé dans l'Asie et d'être contraint à se reconnaître dans le mollusque,dans le hérisson, dans l'hyène, dans le crapaud de jadis et avec le même mode de naissance et d'apparition sur la planète.

Mais il faut bien que bon gré mal gré il se résigne à envisager ce fait, et accepte ce procédé ; il ne s'est déroulé ainsi qu'en vertu des lois éternelles. Comme le dit Flammarion : *la Nature ne l'a pas consulté*.

* * *

L'esprit conçut le plan d'édification de son organisme dans l'espèce nouvelle, avec ses facultés d'attirer, de manipuler et de disposer la matière ; il réunit autour de lui la substance appropriée à la formation du corps dont il avait fixé la forme, l'agrégeant et le disposant d'une façon conforme à sa propre conception ; il donna ainsi origine à l'espèce nouvelle, celle qui formait le couronnement de la série supérieure des êtres.

Donc, des germes primitifs d'un type unique qui avaient surnagé dans les eaux enveloppant la Terre, et qui après des transformations immenses et indiscontinues et des phases sans nombre, sous la direction d'un moteur intelligent, avaient donné origine à toutes les espèces qui s'étaient succédées immédiatement pour peupler la Terre, comme conséquence l'homme jaillit sur notre planète, par un procédé identique qui rejette loin la partialité, le privilège et l'injustice.

Mais aucune raison ne vient justifier que ces germes aient donné l'origine à l'être humain sur un seul point de l'immense circonférence terrestre, fût-ce l'Asie même, de préférence à l'Europe primitivement émergée des flots de l'Atlantide disparue, de la brûlante Afrique, des terres polaires glacées, de la sauvage Amérique, de la barbare Océanie.

L'homme est apparu sur la Terre à des époques différentes, dans des

régions diverses et avec des teintes variées; son apparition s'est vérifiée à mesure que les conditions de la planète sortie du tourbillon des conflits et des conflagrations que l'imagination se représente avec épouvante, se fut libérée des eaux qui l'enveloppaient; cette apparition eut lieu surtout sur les hauts plateaux plus refroidis et plus secs, plus favorables au développement de la vie.

L'apparition de l'homme, en allant, s'est répétée partout et constamment de la même manière, sans modifications ni variations, sauf celles que proclamait la loi d'adaptation, selon les conditions variées du milieu ambiant. L'homme fit ainsi son apparition dans l'Asie aussi bien que dans l'Europe, dans l'Atlantide, dans l'Afrique, dans les terres polaires, dans l'Amérique, dans l'Océanie et partout ailleurs.

En admettant que le nombre des germes laissés à la retraite des eaux sur toute l'étendue de la terre fut immense, qu'ils soient éclos partout produisant le nombre infini des espèces et des êtres, l'homme compris, on ne peut plus logiquement et rationnellement accepter, sans blesser tout sentiment de justice que ce fait considérable ait eu lieu dans l'Asie seulement, et que ce fût le seul pays privilégié destiné à servir de berceau au genre humain. En admettant l'hypothèse de cet injuste privilège, on devrait aussi admettre que tous les autres germes déposés ailleurs, sans faute de leur part, ont tous été condamnés à périr, ou au moins, ce qui est plus inconcevable, ont été contraints à borner leur germination et leur reproduction à un nombre déterminé d'êtres déshérités rendus indignes d'aspirer à la perfection, celle de leurs frères de l'Asie qui recevaient ainsi une *grâce spéciale*.

Telle est la conclusion à laquelle me conduit la première considération qui m'a été suggérée par la *Note* du Dr Otero, et que j'ai reproduite. J'ai peut-être insisté trop longuement sur ce dernier point : la façon dont s'est vérifiée l'origine de l'homme sur la terre et sur ce que dont cette origine n'a pas eu lieu seulement en Asie ; ces deux points constituaient précisément la base fondamentale de ma thèse.

*
* *

Dans le fond sinon dans les paroles, la Bible même ce livre sacré des Hébreux, se trouve d'accord avec mes considérations dans plusieurs de ses passages.

Lorsque Caïn fut maudit après avoir tué son frère Abel, il cria au Seigneur: — *Voilà, tu m'as maudit, et maintenant quiconque me rencontrera pourra me tuer* ! — A quoi le Seigneur répondit : — *Quiconque occira Caïn sera maudit sept fois sept.*

Dans la même Bible on lit aussi que Caïn s'étant marié, bâtit la ville de Hénoc, du nom de son fils.

Je me demande qui aurait pu occire Caïn si la race humaine avait réellement commencé par Adam, en Asie, lequel avait généré seulement deux fils : *Caïn et Abel*?

Où Caïn aurait-il trouvé une femme s'il fût vraiment resté le seul habitant de la Terre excepté son père et sa mère ?

D'où serait venue la nécessité de bâtir la ville de Hénoc, si Caïn avait été seul dans le monde, avec sa femme venue on ne sait d'où, et leur fils Hénoc? N'auraient-ils pas eu assez d'une simple maison?

Qui aurait appris à Caïn l'art de bâtir des villes?

Ceci prouve que les auteurs du Livre sacré des Juifs, en voulant rapporter au Créateur la production de tous les êtres, l'homme compris, pour montrer la toute-puissance du Seigneur, avaient néanmoins l'intuition sinon la connaissance complète du procédé réel de l'origine de l'homme; ils savaient que la Terre entière était peuplée et habitée.

*
* *

Ma conclusion sur la génération de l'homme repose-t-elle sur la vérité? j'en ai la certitude et cependant, si je n'en possède pas la preuve exacte, au moins elle est vraisemblable et se trouve en parfaite harmonie avec la justice et la logique; elle est possible, naturelle et en outre, appuyée et soutenue par la science.

Ma tâche se bornant à poser la question, celui qui aime à faire la lumière sur les hautes questions qui concernent l'humanité, pourra avec une compétence plus grande les approfondir et les résoudre.

*
* *

Si ma précédente conclusion, par laquelle l'homme doit son origine à l'évolution incessante des germes primitifs sur toute l'étendue de la terre et point seulement en Asie était véritable, elle résoudrait aussi ma seconde considération en nous montrant la cause de la ressemblance relevée par le Dr Otero entre les civilisations du vieux et du nouvean monde.

Si l'on admet l'unité et l'identité des germes primitifs, qui sous l'empire de lois spéciales dont le fonctionnement et les détails nous sont encore inconnus, se sont ouverts en temps propice et sous des conditions favorables pour produire et engendrer des espèces d'êtres aussi différents, l'homme y compris, il faut accepter aussi les conséquences de ce principe. Il faut aussi reconnaître l'identité des tendances, des passions, des vertus et des vices, des mérites et des défauts, du savoir et de l'ignorance, des facultés et des caractères, sinon dans tout le règne animal, au moins dans l'espèce entière.

Cette ressemblance et cette identité sont réelles et prédominantes dans



toute l'espèce, malgré sa production en des temps divers, sur des points différents de la planète, en procédant de germes distincts, mais toujours égaux et identiques, parce qu'ils proviennent d'une même source, d'un type unique.

Toutefois dans les différentes fractions de la même espèce engendrée par intervalles plus ou moins prolongés et dans les lieux plus ou moins éloignés, il faut reconnaître une certaine différence plus ou moins accentuée, qui rend moins similaire la ressemblance dans toute la race. Cette légère dissemblance est due à la loi d'adaptation réclamée par les conditions de l'ambiant local où ces fractions de l'espèce naissent, vivent, se développent et évoluent.

La loi d'adaptation est donc celle qui produit dans les fractions de la même espèce ou race, les divergences légères, les nuances diverses plus apparentes que réelles (plus de forme que de substance) relevées par le Dr Otero Acevedo entre les civilisations, les monuments, l'architecture, le savoir, la morale; entre le culte des Mexicains et des Péruviens, avec ceux de l'Egypte et de la Chaldée, de la Phénicie et de la Palestine, de la Grèce et des Etrusques, des Gaulois et des Romains.

*
* *

Le Dr Gibier, dans *L'analyse des choses*, écrit ce qui suit :

« La grande majorité des clercs d'église, par ignorance ou par cupidité, criera que le jour de l'Anté-Christ est arrivé, et que toutes ces inventions des savants ne sont autre chose que des manifestations de la Puissance infernale du Prince des Ténèbres. Et tous, grands et petits pontifes, s'entêteront et se cacheront le chef derrière leurs symboles incompris pour ne pas voir la vérité, la simple et imposante vérité. Et ne la voyant, ils crieront qu'elle n'est pas !...

« Une nouvelle religion va s'élever. On reconnaîtra ses adeptes à ceci : ils ne vociféreront *anathème* contre personne. Ils ne chercheront à *convertir* personne, mais ils CONVAINCRONT tout le monde. Ils enseigneront que nous devons tout soumettre au jugement de notre raison et ne rien accepter sans examen. Ils n'assigneront pas des bornes au possible de connaître, et des *positivistes* ils feront ainsi des *progressistes*. »

J'ai reproduit les paroles du Dr Gibier, car sans aucunement aspirer à me poser en savant, j'ai tenté de démolir des choses qui ne forment nullement la base du christianisme, mais tout bonnement celle du catholicisme romain, ce qui est toute autre chose, quoi qu'on en dise.

L'astronome Camille Flammarion, dans le livre *Dieu dans la Nature*, s'exprime ainsi :

« Est-ce abaisser la notion de Dieu que de considérer l'univers comme le

déroulement gigantesque d'une œuvre unique, dont les états se manifestent sous des formes différentes, dont les puissances se traduisent en forces particulières distinctes? La substance primitive occupe les espaces sans bornes. Le plan de Dieu est que cette substance soit un jour eondensée en mondes où la vie et l'intelligence déploieront leurs splendeurs. La lumière, la chaleur, l'électricité, le magnétisme, l'attraction, le mouvement dans tous ces mondes inconnus, traverse cette substance primordiale, comme le vent d'Ionie qui faisait sous le règne de Pan vibrer les harpes suspendues pendant la nuit. Quelle main tient l'archet et dirige ce prélude au plus magnifique des chœurs? Ce n'est pas à la pensée humaine à chercher à la définir. Prêtons une oreille attentive au lointain concert de la création. »

*
* *

Cela est certain, je serais aussi et peut-être plus fièrement encore *anathématisé* par l'anti-religion matérialiste, en supposant que ses Pontifes puissent lire ces quelques pages ; je me suis engagé librement sur leur domaine et j'y ai glané et récolté des preuves à l'appui de ma thèse spirite, au bénéfice de ce néant qu'on appelle l'*esprit*, cette entité que la science officielle n'a pu trouver sous son scalpel anatomique.

En vérité quelle est la différence réelle entre la doctrine matérialiste et la nôtre? elle consiste en ceci : Les matérialistes prétendent que l'intelligence humaine *s'anéantit* au moment de la mort, conséquence qui établit son *irresponsabilité*; les spirites *affirment que cette intelligence persiste, progresse et se perfectionne en toute liberté et en pleine responsabilité.*

*
* *

Je le sais, je n'ai révélé aucune vérité nouvelle ou ignorée; mais je le crois, *rechercher* la vérité connue et repoussée, la proclamer, la mettre en évidence, la répandre et la défendre c'est le devoir suprême de tout homme, chacun devant porter sa pierre, si petite soit-elle, à l'édification du temple de la vérité.

J'ai porté ma pierre à côté de celles que d'autres avaient préparées; je la confie aux constructeurs de l'avenir, amis de l'humanité.

Ce travail est plein de lacunes et je le sens, son plan n'est pas rationnellement réglé; j'ai déjà déclaré qu'il fut un simple article destiné à la *Revue Spirite,* devant contenir deux seules considérations relatives à la remarque du Dr Otero; mais la matière s'est accrue en allant, seule cause de son manque d'unité ; je ne me sens pas le courage de le refaire.

Naples, avril 1894. G. PALAZZI, *Ingénieur.*

N. D. L. R. : L'origine de l'homme va paraître en une brochure ; nos amis feront bien de la faire connaître puisqu'elle exprime de belles vérités, fortes et saines ; ce serait la reconnaissance des lecteurs à l'auteur, et la juste récompense due à M. G. Palazzi.



SPIRITUALISME

Par A. R. Wallace, dans l'Encyclopédie de Chambers,
pages 645 à 649, art. : On Spiritualism.

Par le mot spiritualisme, en anglais, et ordinairement spiritisme sur le continent, on comprend toute une grande série de phénomènes normaux et anormaux, que l'on attribue aux esprits, et aussi à la croyance basée sur la communication des vivants avec les êtres appelés mort.

D'après le journal de Londres, le *Spiritual Magazine*, qui fut pendant de longues années la meilleure publication de la *Grande-Bretagne*, sur ce sujet, « le spiritualisme est une science basée seulement sur des faits qui n'ont rien à faire avec la spéculation ou la fantaisie ».

C'est une psychologie solide, basée absolument sur des faits observés chez des médiums divers.

Ces vérités cardinales sont établies d'une façon impérissable sur l'expérience et les investigations suivies d'un grand nombre d'hommes et de femmes, jouissant de toutes leurs facultés, natifs de tous pays et relevant de toutes les religions ; tous s'accordent à déclarer l'existence d'une vie d'outre-tombe.

Le mouvement connu sous le nom de *spiritualisme moderne* est considéré comme ayant commencé en 1848, dans une maison occupée par la famille Fox, à Haydesville, dans l'Etat de New-York, aux Etats-Unis, ou les deux demoiselles *Fox, Marguerite* et Kate, âgées de 12 et de 9 ans, furent les premières personnes reconnues comme médiums. Des bruits et des phénomènes eurent lieu, surtout en leur présence.

Mais il ne faudrait pas en inférer que ces phénomènes aient été jusqu'alors inconnus ; toute l'histoire, depuis l'antiquité, contient le récit de faits analogues.

Tel, en 1649, dans l'ancien palais à Woodstock, à Tedworth ; chez M. Momepesson, en 1661 ; dans la famille du Rev. John Wesley, le chef et fondateur des méthodistes à Epworth, en 1716 ; l'affaire de l'Esprit qui se manifestait à Cock Lane, à Londres, dont parlent le Dr Johnson, l'évêque Percy et d'autres personnages ; les manifestations extraordinaires qui eurent lieu chez M. Jobson, dans le Sunderland, en 1839, et dont le Dr Clanny, membre



de la Société royale a publié le compte rendu, donnant le témoignage de cinq médecins et chirurgiens, et enfin de nombreux cas cités par les auteurs: MM. Howitt, Robert dale Owen, Dr Sug. Crowel et d'autres éminents écrivains spiritualistes.

Pourtant, toutes ces manifestations n'éveillèrent pas l'attention publique et n'amenèrent pas un examen systématique du sujet ; ce qui distingue plus particulièrement l'année 1848, dans les annales du spiritualisme, c'est qu'elle était le point de départ d'un mouvement qui s'est augmenté et agrandi d'une façon continue, malgré les fausses représentations, le ridicule, la persécution.

Les croyants se sont comptés dans toutes les positions sociales et dans tous les pays civilisés.

On trouve des adhérents nombreux dans l'aristocratie, chez les pauvres et les humbles, parmi ceux qui tiennent le premier rang dans les sciences, la littérature et les arts; partout il y a des convaincus.

Dans tous les pays d'Europe, d'Amérique et d'Australie, on publie des quantités de journaux qui sèment la connaissance de ces phénomènes, les enseignements et la philosophie qui en découlent.

Le spiritualisme a modifié profondément la manière de voir de bien des membres du clergé, en ce qui concerne la nature et le but de la vie future.

Ces faits et qualités caractéristiques, font que le spiritualisme moderne se distingue de tout ce qui l'a précédé, et lui méritent le droit d'un examen sérieux.

Lorsqu'on a, dans le commencement, vu se mouvoir des meubles, et entendu frapper des coups, on attribua le tout à la tricherie, à la prestidigitation; on n'y voulait voir que des causes naturelles.

Quand la famille Fox ne put trouver l'explication des phénomènes, elle appela des voisins, sans plus de succès.

Bientôt l'on remarqua que les sons ou mouvements étaient plus violents pendant la présence ou le voisinage immédiat de l'une ou de l'autre des petites filles ; on prit des précautions extrêmes pour se garder d'une tricherie possible de leur part.

On les veillait ; on tenait leurs mains et leurs pieds ; on les enfermait dans des sacs ; on les faisait rester debout, pieds nus, sur des oreillers, tout était inutile; les coups sur les portes, les tables sur les parquets, au plafond, eurent lieu, malgré tout.

Ce n'était là qu'une partie des phénomènes, car les bruits se produisirent à la demande des assistants, ou en réponse à leurs observations. Alors, on eut l'idée de se servir de l'alphabet, les lettres indiquées par des coups frappés formèrent des mots et des phrases.

C'est ainsi que l'on apprit que les bruits étaient faits par l'Esprit d'un homme qui avait été assassiné dans cette maison, enterré dans la cave ; en cherchant on trouva des ossements humains, du charbon et de la chaux dans la cave. Une enquête a corroboré le fait de l'assassinat ; d'autres témoins sont venus déclarer qu'ils avaient entendus des bruits dans cette même maison qu'ils avaient habitée avant la famille Fox.

Cette affaire eut un tel retentissement que la famille Fox fut obligée de soumettre les jeunes filles à l'examen des personnes nombreuses qui venaient se rendre compte des faits ; c'est ainsi que les expériences en public ont commencé sous le contrôle des personnes déléguées en vue de cet examen.

C'était la médiumité en public ; mais bientôt, d'autres médiums furent signalés en d'autres endroits, comme si le développement de cette puissance anormale tendait à devenir générale.

Ainsi, en 1845, Andrew Jackson Davis, fils sans instruction d'un pauvre tisserant, lui-même apprenti cordonnier, après avoir été hypnotisé eut pendant des heures inconscientes, nommées *Transes*, un étrange pouvoir de clairvoyance ; il guérissait des maladies, faisait des discours sur les sujets les plus profonds, montrait un savoir et une science dont il ne restait point de trace dans son état normal.

Il avait ainsi attiré l'attention des savants de New-York, et donna, sous leurs auspices, 157 conférences qu'ils ont publiées depuis.

Une autre personne, Thomas Loke Harris, dicta en quatre-vingt-quatorze heures, un volume de 384 pages qui a mérité d'être comparé aux plus belles productions de Milton.

A cette époque, 1848-50, on a vu les frères Davenport, dont les phénomènes ont été inexpliquables pour tant de personnes ; c'est vers ce moment que le médium Home avait sa première vision, à l'âge de 13 ans ; il lui apparaissait l'un de ses amis qu'il savait distant de 300 milles et qui lui indiquait sa mort en lui en donnant l'heure et le jour, ce qui se trouva parfaitement exact.

DE LA NATURE ET ÉTENDUE DES PHÉNOMÈNES

Presque toujours le médium est une personne qui dans sa jeunesse a eu des visions, a entendu des voix et obtenu par ces moyens, très souvent, la communication d'événements ayant eu lieu au loin ou qui devaient s'effectuer plus tard, et inconnus du médium et de son entourage.

Souvent, comme pour attirer l'attention, on entendait des coups frappés ; quelquefois des voix humaines et des sons de musique.

D'autres fois ce sont des objets qui changent de place, visiblement ; d'au-



tres fois, dans l'obscurité. Des chambres et même des maisons entières ont été remuées, des clochettes sonnées sans explication naturelle ; des fleurs et des fruits ont été apportés de loin, dans des chambres bien closes, aussi des espèces en argent demandées par des personnes présentes.

Un autre phénomène curieux, c'est la façon de faire et de défaire des nœuds.

Souvent le médium est attaché d'une telle façon qu'il est évident qu'il n'a pas pu le faire lui-même ; lorsque d'autres personnes l'attachent, en ayant soin de mettre les nœuds et les bouts des cordes hors de son atteinte, il n'en est pas moins mis instantanément en liberté, ses liens complètement dégagés.

Dans les expériences du professeur Zollner, des nœuds étaient formés dans des cordes sans fin, d'une manière impossible à être faits *par la main de l'homme.* Un phénomène fréquent est de faire jouer des instruments de musique sans qu ils soient en contact avec personne. On a entendu jouer sur les touches d'un piano fermé à clef, et des coups frappés sur des tambourins qui flottaient dans l'air.

L'écriture directe est un autre fait, bien constaté; ce sont des écrits obtenus dans des tiroirs fermés, ou bien entre deux ardoises bien scellées.

Quelquefois l'écriture directe contient des réponses à des questions ignorées par le médium.

Des dessins ont également été produits avec une grande rapidité, avec un crayon ou avec des couleurs.

Un médium écossais obtenait ainsi des peintures faites avec beaucoup de talent ; dans des conditions impossibles d'imitation par l'homme, on marquait avec toutes les précautions possibles, des bouts de carton, et ceux-ci posés sous une table recouverte d'un drap, au bout de quinze secondes on les retirait; ces mêmes cartes étaient recouvertes de paysages en couleur et à l'huile.

Lord Borthwick était l'un des témoins du fait ; il a confirmé le rapport lu par M. Coleman devant la Société dialectique de Londres en 1869.

La lévitation du corps a été observée chez plusieurs médiums, mais jamais mieux que chez Home, ainsi que le fait de l'allongement du corps du médium, faits constatés par des observateurs compétents; en même temps l'élévation d'une lourde table et son inclinaison à un angle de 40°, les objets qui se trouvaient dessus ne furent pas renversés.

Lord Lindsay déclare avoir vu ce même médium manier (en état de transe) des charbons ardents, sans souffrir la moindre brûlure ; il ajouta dans son témoignage devant la Société dialectique, que dans une séance ou étaient neuf personnes, sept ont pu tenir des charbons brûlants sans incon-

vénient, deux n'ont pu en supporter l'approche; Lord Adare, M. Jencken et plusieurs autres personnes ont vu M. Home attiser le feu et puis plonger sa figure au milieu des charbons brûlants, comme s'il baignait dans de l'eau.

M° S. C. Hall, le comte de Crowford, et d'autres ont vu M. Home placer un charbon ardent sur la tête de M. S. C. Hall et puis ramasser les cheveux blancs de M. Hall autour du charbon rougi, l'y laissant ainsi plusieurs minutes et laissant la tête intacte; en retirant ce charbon il brûlait les doigts d'une personne qui voulait le toucher. D'autres personnes, d'un caractère de haute honorabilité, ont donné leurs témoignages à d'autres faits similaires chez le médium Home.

Plus extraordinaire et plus éloigné des possibilités humaines, est le fait des mains visibles et tangibles qui remuent des objets, écrivent des messages et se dissolvent dans des conditions qui rendent la fraude impossible.

Des visages et des figures entières ont apparu dans des conditions où leur objectivité a pu être prouvée par la photographie faite par des experts les moins suspects.

Et encore dans des conditions d'expériences suivies et scientifiques, on a obtenu les moules de mains, de pieds et de visages dans la paraffine fondue à 100 degrés de chaleur.

Une autre série de phénomènes que l'on peut classer comme psychologiques ou spirituels, c'est de voir les formes spirites invisibles pour toute l'assistance, et d'entendre leurs voix; il y a une quantité d'évidences, que par ce moyen on a eu connaissance de faits inconnus au moment de leur révélation, ainsi que la prédiction d'événements futurs qui ont été reconnus exacts par la suite.

Des personnes douées de puissances remarquables, font de longues conférences ou des discours éloquents; elles écrivent des messages élaborés lorsqu'elles sont en un état inconscient; et c'est par des renseignements ainsi obtenus que nous avons pu acquérir nos connaissances de l'enseignement et de la philosophie du spiritualisme moderne.

Caractéristique des médiums :

Ces classes de phénomènes nombreux et distincts, démontrent qu'il existe une quantité indéfinie de modifications et de détails dans les différentes médiumnités; il y a plusieurs bonnes raisons pour nous prouver que le tout ne peut être l'œuvre de la tricherie et de la fraude.

D'abord presque tous les médiums ont servi à donner les phénomènes dus à cette puissance dans les premières années de leur enfance, avant

qu'ils aient pu apprendre les méthodes des prestidigitateurs de profession.

Ensuite, chaque médium offre des particularités, un côté individuel et personnel dans ces phénomènes qui font que rarement et peut-être jamais, leur répétition exacte ne s'est produite à l'aide de deux médiums.

De plus, tous ces phénomènes ont eu lieu dans des maisons particulières où le médium est venu sans aucune préparation ; on a observé ces phénomènes aussi bien chez des médiums non professionnels et qui ne faisaient rien pour de l'argent que chez les médiums payés.

Et enfin, beaucoup de médiums des plus remarquables se sont soumis à des conditions imposées par des gens de science intelligents observateurs qui ont constaté des résultats absolument supérieurs aux moyens des jongleurs de profession les plus habiles.

Personnes éminentes qui ont examiné la question des phénomènes.

En présence de l'affirmation que la croyance dans ces faits est basé sur une illusion accomplie par quelques imposteurs, il est bon de noter, en passant, quelques-unes des personnes connues qui se sont livrées à une étude approfondie et consciencieuse des manifestations.

Parmi les premiers, était le D[r] *Robert Hare* de Philadelphte, chimiste éminent particulièrement connu par l'invention d'appareils ingénieux.

Il a commencé, comme d'autres patients investigateurs, avec cette impression qu'il pourrait arriver à exposer une désillusion ; mais toutes ses expériences à l'aide d'instruments inventés exprès, pour contrôler scientifiquement les faits, ont fourni la preuve qu'il était en présence d'une grande vérité. Convaincu lui-même, le savant chercha à faire examiner la question par des officiels, mais devant leur parti-pris, leurs préjugés, il se borna à annoncer, à confirmer le résultat de ses travaux dans son ouvrage : *L'Examen expérimental des manifestations spirites.*

Le grand *Juge Edmonds*, magistrat renommé par sa méthode suivie et consciencieuse, a soumis cette question des phénomènes spirites à un examen minutieux et approfondi ; pendant une période de plusieurs années il se servit des travaux, des expériences d'hommes intelligents et scientifiques de son entourage. Le Juge a pu noter quelques phénomènes, chez lui-même, qui avaient développé les facultés médiumniques ; sa propre fille, médium également, bien des fois sous l'influence des Esprits, a pu donner des communications et converser en langues étrangères, y compris le grec moderne qu'elle ignorait complètement.

Parmi les personnes d'un caractère au-dessus de tout soupçon et d'une habileté reconnue, sont *MM. Robert dale Owen* et le *D[r] Robert Chambers*, qui se sont rendu compte des phénomènes par le médium *Kate Fox* à

New-York. R. Chambers, qui connaissait beaucoup le médium Home, a écrit un chapitre d'introduction pour le livre de Home, intitulé : *Incidents de ma vie.*

Le Dr Geo. Sexton, a été convaincu et converti par des phénomènes qui eurent lieu dans sa maison, au milieu de sa propre famille.

M. Cromwell Varley, qui s'est fait une spécialité de l'étude de l'électricité, a étudié les faits, au moyen d'appareils électriques inventés par lui.

Le Dr Lockhart Robinson, après une violente opposition à la réalité des phénomènes, qu'il considérait comme des illusions, des hallucinations, fut obligé d'en reconnaître la vérité après ses expériences dans sa propre maison avec le médium Squire.

Le professeur Zöllner, de Leipzig, dans son ouvrage : *Physique transcendante*, a décrit les phénomènes merveilleux qu'il a pu constater dans les conditions les plus sévères exigées par la science, en présence des professeurs ses collègues, à l'aide du médium Slade.

Enfin nous avons *M. W. Crookes*, l'un de nos premiers chimistes et homme de science de l'Europe, qui depuis 1870, jusqu'à 1874, a consacré un temps très considérable à l'examen approfondi des phénomènes ; il a eu le courage de publier le résultat de ses expériences.

Avec des médiums différents, qu'il a assujettis à des conditions à lui, et dans sa propre maison, il a pu constater la vérité des phénomènes que nous avons brièvement indiqués plus haut.

En 1889, en parlant de ses comptes rendus et de ses expériences, il dit qu'après vingt ans, en les examinant à nouveau et sans parti pris, il ne trouve rien à changer ou à rétracter de ce qu'il a tout d'abord écrit sur ce sujet.

LA VALEUR DE CES PHÉNOMÈNES

Considérant, en conséquence, toutes ces expériences et études par des hommes de science jouissant de la plus haute réputation, les spiritualistes en ont déduit que les faits qui forment la base de leur croyance, sont et demeurent prouvés, au-delà de toute ombre de doute. Et pourtant, beaucoup de personnes demandent quelle est la signification ou la raison d'être de tous ces phénomènes étranges.

Certes nous n'avons pas d'intérêt à ce que les meubles se déplacent, que les corps se lèvent en l'air, que nous ayons des épreuves par le feu ou des écritures sur des ardoises.

La réponse est celle-ci : pour beaucoup de personnes, ces phénomènes physiques, quoique insignifiants et triviaux en apparence, fournissent le

moyen le plus efficace pour attirer et engager l'attention sur ce sujet, de ceux qui s'occupent de l'enseignement de la science moderne.

Dès que ces personnes constatent que ces phénomènes ont réellement lieu (ce qu'elles tenaient pour impossible), elles se rendent compte et disent : là, il y a quelque chose de plus que de l'imposture et de l'illusion ; bientôt elles trouvent que ces faits ne forment, en réalité, que des préliminaires à un vaste champ d'études, nouveau et conséquent.

Presque tous les étudiants de science psychique sont devenus spiritualistes, nous pouvons les compter par centaines, dans tous les pays civilisés ; ils ont continué leurs examens en ce sens, parce qu'ils étaient convaincus de la réalité de phénomènes psychiques les plus simples, et, à ceux qui prétendent que ces faits sont d'un ordre peu élevé et trivial, on peut répondre que des hommes de la plus haute éducation, du plus grand savoir, ont été attirés par ces humbles qualités.

CE QUE LA PHILOSOPHIE DU SPIRITISME ENSEIGNE

Mais lorsque nous passons au-delà de ces quantités de phénomènes, et que nous les examinons avec soin, la philosophie et les enseignements qui découlent des communications diverses reçues par des médiums sous l'influence des Esprits, aussi bien que dans les écrits ordinaires des personnes qui depuis longtemps ont accepté et se sont assimilé ces enseignements, nous entrons dans une autre phase de ce sujet, que personne, à moins d'être ancré dans les préjugés et le parti-pris ne pourra considérer comme inutile ou vulgaire.

L'enseignement universel de la philosophie du spiritisme moderne est que, le monde et tout l'univers n'existent que dans le but de développer des êtres spirituels ; que la mort est une simple transition de notre existence matérielle, au premier degré de la vie des Esprits ; que notre bonheur, et le degré de notre intellect, dépendra uniquement de l'usage que nous avons fait de nos facultés et des circonstances ici-bas.

Cet enseignement nous affirme que cette vie présente offrira plus de valeur et d'intérêt, lorsque les hommes seront élevés non dans une croyance vacillante, et remplie de doute, mais dans cette conviction scientifique et immuable, que notre existence dans ce monde n'est réellement qu'une des étapes de notre vie actuelle et sans fin.

Cet enseignement prouve que les pensées que nous émettons, et les actes que nous accomplissons sur la terre auront certainement un effet et une influence sur la forme, et même l'expression organique de notre future personnalité.



Un exemple des enseignements du spiritualisme moderne se trouve dans le livre : *Enseignements des Esprits*, par le médium consciencieux et spiritualiste intelligent *M. A. Oxon* (*Stainton Moses*) ; il dit :

« Tel que l'âme a vécu sur la terre, tel elle se trouve dans la vie des Esprits ; elle conserve ses goûts, ses penchants, ses habitudes et ses antipathies.

« Elle n'est point changée, sauf dans cet accident d'être libérée de son corps mortel.

« L'âme qui, sur terre, a eu des goûts dégradants, et des habitudes impures ne change pas : sa nature, en passant de la sphère terrestre à la vie céleste, ne se trouvera pas épurée ; et de même l'âme élevée qui sut aimer et pratiquer les vertus du bon travail par le bien et le bon, ne pourra, de l'autre côté de cette existence, devenir méchante.

« Le caractère de l'âme est le résultat d'un développement de chaque heure, de chaque jour de son existence.

« Ce caractère final ne consiste pas en des qualités ou des défauts que l'on peut prendre ou laisser ; seule, l'expérience de chaque jour et de chaque heure peut développer la caractéristique de cette âme ; elle fait l'essence même de sa nature d'une façon intime et indissoluble.

« Il n'est pas plus possible de défaire ce caractère ainsi formé (sauf par une longue suite d'aberrations absurdes), qu'il n'est possible de couper un tissu serré et d'en laisser les fils intacts.

« Bien plus encore : l'âme a des habitudes si précises, qu'elles deviennent une partie essentielle de son individualité.

« L'Esprit qui a répondu aux demandes d'un corps sensuel devient l'esclave du vice ; un tel Esprit ne serait pas heureux dans un milieu de pureté et de raffinement, il aspirerait fatalement à ses anciennes fréquentations; les habitudes d'autrefois, restent comme qualité essentielle de son âme. (Page 13.)

« Des lois immuables régissent les résultats des actes. Les bonnes actions font l'avancement progressif de l'Esprit ; les mauvaises actions, en le dégradant, retardent son progrès ; le bonheur se trouve dans l'avancement graduel de l'Esprit, vers la perfection absolue.

« Les Esprits avancés trouvent leur bonheur en agissant en vue du bien, ils sont animés par l'Esprit d'amour divin.

« Ils ne se complaisent point dans l'oisiveté et ne cessent, dans leurs efforts, d'augmenter leur savoir intellectuel et moral.

« Les passions et les nécessités disparaissent avec le corps ; l'Esprit mène alors une vie de pureté, de progrès et d'amour, et c'est là, le ciel. Nous ne connaissons pas d'autre enfer que celui qui est nourri dans l'âme par le



feu des passions et les penchants du vice ; ce feu est arrivé par les douleurs du remords et les angoisses du malheur accompli, à l'aide des peines qui chargent la conscience au nom des méfaits passés.

« Pour sortir de cet enfer, il faut retracer ses pas et cultiver les qualités qui portent des fruits, par la pratique de la justice, de l'amour et de la connaissance de Dieu.

« Nous pouvons résumer l'ensemble des devoirs de l'homme, considéré comme Etre spirituel, par ce seul mot : *le progrès* c'est la connaissance de soi-même et de tout qui tend au développement spirituel du moi conscient.

« Le devoir de l'homme, considéré comme être intellectuel (ayant pour lui le raisonnement et l'entendement), se résume dans le mot *culture*. Ces facultés cultivées, non dans une seule direction, mais dans toutes leur ramification, n'ont pas un développement pour les choses terrestres seulement, mais en se servant de celles-ci pour un progrès plus grand et sans fin à travers l'éternité.

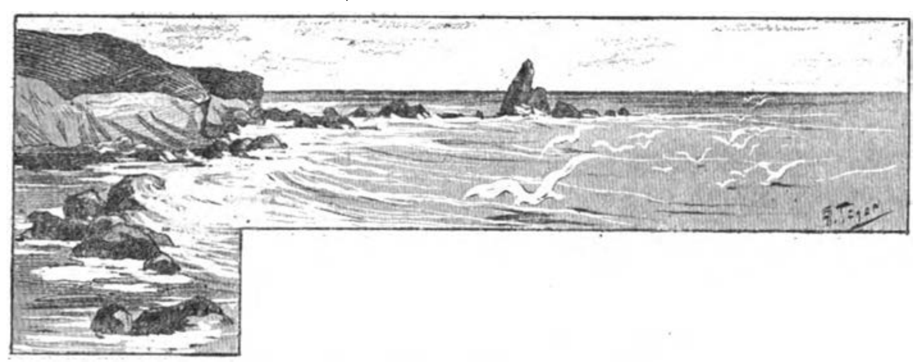
« Le devoir de l'homme, vis-à-vis de lui-même, comme Esprit incarné, dans un corps matériel, c'est la pureté; pureté en pensées, en paroles et en actions. Donc, dans ces trois mots, progrès, culture et pureté, se résument le devoir de l'homme comme être spirituel. intellectuel et corporel. »

P. 157. Enseignement des Esprits, par Stainton Moses (1).

Sir Russell Wallace.

(1) The following works have been consulted in writing this article : *The History of the Supernatural*, by William Howitt (2 vols.); *Footfalls on the Boundary of Another World* and *The Debatable Land between this World and the Next*, by Robert Dale Owen ; *Planchette, or the Despair of Science* and *The Proof Palpable of Immortality*, by Epes Sargent ; *Report on Spiritualism of the Committee of the London Dialectical Society*; *Primitive Christianity and Modern Spiritualism*, by Eugene Crowell, M. D.; *Researches in the Phenomena of Spiritualism*, by William Crookes, F. R. S.; *Miracles and Modern Spiritualism*, by the present writer ; *Transcendental Physics*, by Professeur Zöllner (trans. by C. C. Massey) ; *Spirit Teachings*, published by M. A., Oxon.; *D. D. Home: his Life and Mission*, by Mme Dnuglas Home : and a review of this work by Professeur W. F. Barrett and F. W. H. Myers, in the *Journal of the Society for Psychical Research*, July 1889.





NOTES SUR DEUX VOLUMES

SÉRIE DES ACTES DE LA SOCIÉTÉ DES RECHERCHES PSYCHIQUES DE LONDRES, PUBLIÉES DERNIÈREMENT

Les volumes IX et X de la grande série des actes de la Société indiquée ci-dessus, contiennent des articles intéressant de près l'étude du moderne spiritualisme.

Dans le tome IX, d'environ 171 pages, se trouvent une étude de *F. W. A. Myers* sur les expériences de *W. Stainton Moses*, et un article de R. Hodgson, sur la magie dans l'Inde. Le premier de ces travaux est le plus important ; l'auteur, très connu dans le monde de la psychologie, y traite longuement des phénomènes spirites, observés par le regretté Moses, professeur à l'Université de Londres, et de ses études sur les mêmes faits.

On sait que Moses (A. Oxon) écrivit les ouvrages suivants : Recherches sur le spiritisme ; Identité des Esprits; Enseignement des Esprits ; Ecriture médianimique ; Aspects du spiritisme ; et en outre, un grand nombre d'articles du même genre qui parurent dans le journal londonien « Light ». Comme médium écrivain, Moses reçut, tant de son Esprit guide Imperator que d'autres Esprits élevés, assez de communications pour remplir une vingtaine de livres de notes ; ceci, du reste, n'a rien qui nous étonne quand nous voyons la faculté médianimique de Dalmazzo, Scaramuzza et d'autres moins connus, tels que Fanciullaci et Serravalle-Borselli.

Le tome X, de 466 pages environ, contient des études de Balfour, Lodge et Sidgwick, trois hommes de grand talent ; deux d'entre eux sont ouvertement spiritualistes.

Ce volume renferme, de A. J. Balfour, savant et homme politique, un discours sur la relation des travaux de la Société de recherches psychiques, avec la marche générale et quotidienne de l'investigation scientifique. On sait que cette Société s'occupe sérieusement de l'étude des phénomènes magnétiques et spirites et de tous ceux qui sont du ressort de la science psychique.

Du professeur O. J. Lodge, nous trouvons une étude sur la difficulté d'obtenir des preuves irréfutables, de l'origine et de la nature de l'intelligence

qui se manifeste dans le somnambulisme (trance), dans l'écriture automatique et dans d'autres états d'apparente inactivité mentale.

A propos de cette étude, je me permets de supposer qu'elle aurait été plus complète et même en quelques points différente, si l'auteur avait assisté à l'époque où il l'écrivit, et comme il le fit dans la suite, aux importantes séances du professeur C. Richet, avec le médium E. Paladino.

Le philosophe M. Sidgwick, professeur d'éthique à l'Université de Cambridge, et l'un des premiers propagateurs du darwinisme, a écrit dans ce même tome X, un long compte rendu sur le recensement des hallucinations déjà présenté au Congrès international de psychologie expérimentale, ouvert il y a deux ans à l'Université de Londres.

Ce compte rendu occupe dans le tome X, la bagatelle de 397 pages !

Les cas et les informations affirmatifs sont au nombre de 2.272 recueillis par 410 collecteurs, qui interrogèrent 17.000 personnes au-dessus de 21 ans, dans les diverses parties du monde. C'est, il me semble, une source nouvelle et une réunion remarquable d'hallucinations de la vue, de l'ouïe, du toucher, critiquées, confrontées, classées systématiquement comme dans une statistique, et résumées dans leurs significations diverses et générales. D'après l'enseignement, les hallucinations sont de deux sortes : hallucinations proprement dites et pseudo-hallucinations ou illusions. Les premières dites aussi véridiques, sont des images mentales extériorisées, par conséquent objectives ; les secondes sont seulement subjectives.

Ce compte rendu est dû aussi à Myers, à Podmore, et à d'autres collaborateurs délégués officiellement. On y traite plus particulièrement des hallucinations et pseudo-hallucinations ; leurs liens et leurs différences ; de leurs formes, de leur développement et de leur physiologie, âges, sexe, hérédité, nationalité et santé par rapport aux hallucinations ; hallucinations individuelles et collectives ; hallucinations expérimentales ; état mental et nerveux par rapport aux hallucinations ; attention expectante, suggestion ; effets organiques accompagnant les hallucinations ; coïncidences avec des cas de mort, prémonitions, apparitions locales et fantômes.

Malgré la confiance et le respect que je ressens pour les collaborateurs de ce rapport, surtout pour Sidgwick, deux points me semblent douteux : 1° Toutes les informations données dans les listes des collecteurs ont-elles été indiquées sans équivoques importantes ? 2° Ont-elles été interprétées dans leur vrai sens ?

Les récits des apparitions locales et des fantômes des morts, par exemple, sont de nature à créer des doutes dans l'esprit.

Les spirites savent que l'homme ayant un corps physique et un corps spirituel, il peut y avoir des fantômes d'incarnés et de de désincarnés ; que la pensée étant, ou paraissant être une force capable d'attirer et de repous-

ser, de coaguler et de répandre le fluide, on peut en avoir des images et des tableaux fluidiques véritables.

Allan Kardec qui est la personnification de la logique, et dont les théories bien qu'incomplètes, en quelques points, sont maintenant vérifiées et reconnues exactes, grâce aux recherches expérimentales des plus illustres savants du monde, parle aussi de ces images mentales.

Au moment de l'enquête statistique sur les hallucinations, j'adressai au professeur Sidgwick une douzaine de documents qui contenaient des faits recueillis de première main; les uns de caractère incertain en ce qui regarde les phénomènes spirites (1). Je fus un des collecteurs et en voyant que les réponses aux questions posées sur les bulletins que m'avait envoyés ce professeur, étaient tout aussi affirmatives pour l'hallucination que pour le spiritisme, un doute s'éleva en moi. Les 2.272 personnes qui donnèrent des informations affirmatives, étaient-elles toujours en état de voir la différence entre les deux sortes de phénomènes ?

Mais je dis tout cela incidemment, ne pouvant critiquer une œuvre aussi considérable ; je dois me borner à l'indiquer aux spirites.

Alexandrie (Italie), 1895.

M. T. FALCOMER.

Traduit par M. Descormiers, 25, rue de Cléry.

Cambridge, 9 mai 1892.

Cher monsieur,

Je vous suis très reconnaissant de vos bulletins de recensement, etc., les cas sont si bien documentés, que je crois n'avoir à vous adresser aucune question ultérieure.

. . . .

J'ai besoin de savoir si les réponses du bulletin A., doivent être comprises comme devant contribuer à notre statistique, ou, si ce sont les réponses de personnes ayant observé des faits. Je crois quil s'agit plutôt de ce dernier cas, à cause de la prépondérance de réponses affirmatives.

Votre dévoué, H. SIDGWICK.

(1) Et il me répondit par la lettre suivante.





LE MÉDIUM JANEK

ENFANT DU PEUPLE FORMÉ DANS UN GROUPE SPIRITE A VARSOVIE

(*Suite*) voir la *Revue* d'avril 1895.

Cependant mon attente fut totalement déçue.

La première séance ne nous a guère réussi. Etait-ce la timidité craintive du garçon, causée par la présence du Dr Ochorowicz, une autorité scientifique ? ou bien une indisposition passagère ? Nous eûmes des résultats très faibles ; quelques coups, quelques contacts, l'effort de la table à se soulever, voilà tout ! Il y eut aussi un apport, mais d'une nature très douteuse...

Quand après quelques instants, nous nous assîmes autour de la table, une chose tomba légèrement à terre, comme une balle, ou une pomme de terre; cela semblait être tombé de la poche d'un assistant. Le médium était tenu à droite par le Dr Ochorowicz, à gauche par l'ingénieur L ..icz. Ce léger bruit fut peu remarqué. Dès que nous quittâmes la table après avoir allumé, l'un de nous heurtant un objet se baissa et releva une petite pomme de la grosseur d'un marron. Nous tendîmes les mains vers cet apport, quand, tout à coup une grêle de pomme pareilles tomba devant nous. Il y en avait trois. J'en vis encore une sur le divan, et m'approchant à nouveau du côté de la fenêtre, deux pommes roulèrent encore. Quelqu'un déclara en avoir trouvé sur la table et sur la chaise. Le médium debout auprès du poêle, se chauffait les mains, ma femme était auprès de lui.

La seconde séance ne fut pas plus heureuse, l'honoré professeur, armé d'une patience angélique, attendit avec persistance l'effet de la force psychique ; supposant que Janek était un médium, il essaya de fixer son opinion à ce sujet, au moyen d'instruments qu'il apporta avec lui, tels que l'hypnoscope, le dynamomètre, etc. Outre cela le Dr Ochorowicz tenant sa main entre les épaules de Janek, fit la remarque que son corps au lieu de réchauffer sa main, absorbait au contraire son calorique.

Les manifestations, pourtant, ne s'accentuaient pas, c'est à peine si nous en avions quelques bribes çà et là. Quelquefois le tiraillement violent d'une manche, un visage effleuré légèrement, des coups sourds en quelques parts ! c'est tout ce que nous obtînmes après une attente prolongée, état de choses qui me fut extrêmement désagréable ; j'avais l'air de ne pas reconnaître la vérité des manifestations médianimiques, en dérangeant en vain le Dr Ochorowicz, dont le temps était si précieux.

Il faut convenir que le docteur, à l'exemple des sceptiques intelligents, établissant un contrôle très sévère à l'égard du médium, s'entretenait à

haute voix avec le contrôleur assistant placé de l'autre côté du garçon, lui demandant s'il était certain de tenir la main du médium, de sentir ses pieds et ses genoux, et s'il les tenait fermement, etc. Je ne crois pas cependant que cela ait influencé désavantageusement l'état psychique du médium et le développement des manifestations.

Le Dr Ochorowicz n'assista pas à la troisième séance.

Le médium vint très tard sans son maître ; nous nous assîmes, à quatre seulement : le jeune sculpteur M. Wachulski, ma femme, le médium et moi; l'obscurité n'était pas complète et ne comptant plus sur les manifestations nous laissâmes les fenêtres à peu près ouvertes ; nous pouvions voir mutuellement nos silhouettes.

A peine assis à nos places, nous eûmes le retour des phénomènes, tels qu'ils étaient avant les visites du Dr Ochorowicz. La force invisible se manifesta comme par le passé et plus fortement que jamais. Il était impossible de ne pas se rendre à l'évidence, surtout avec des contrôles meilleurs quant à la lumière.

Ma femme surtout qui, après la non réussite de séances précédentes gardait quelques soupçons quant à l'honnêteté du médium, voulut être placée à côté de lui. Ressentant mes désillusions, elle résolut, comme elle me l'avoua plus tard, surprendre la supercherie de Janek, et s'y prit sérieusement; elle s'empara de ses pieds et de ses mains, ne le laissant pas bouger. Le contrôleur de gauche, prévenu, fit de même. Au bout de quelque temps elle nous dit qu'elle en avait assez, de ces épreuves, et qu'elle croyait complètement; des mains mystérieuses l'avaient tellement touchée, qu'elle cédait volontiers sa place, ne pouvant supporter plus longtemps ces manifestations.

Ce bon présage nous encouragea. La séance réussit parfaitement.

Le lendemain, ma femme ayant rencontré le Dr Ochorowicz, lui en parla, tout heureuse de lui faire ce récit.

A la prochaine séance, il vint à nouveau ; je lui exprimai ma reconnaissance de ce qu'il ne s'était pas rebuté par la non réussite de nos trois séances. « Je suis bien patient, dit-il, soyez certain que si je ne supposais pas que Janek fût un médium, je ne serais pas venu. »

Cependant la fatalité semblait planer sur les manifestations de la force médiaminique de Janek. Nous n'eûmes rien du tout ! Le médianimisme du sujet semblait éteint sans retour.

Il me vient à la pensée, en ce moment, qu'un certain parti de sceptiques prétend que la table tenue quelque temps, finit absolument par se mouvoir de par la seule fatigue des muscles dans les mains étendues au-dessus ; en tressaillant, elles mettent la table en mouvement. Avec nous, ce cas n'eut pas lieu, la table semblait chaque fois comme assujettie au sol.

Après que le D[r] Ochorowicz nous eût quittés, nous eûmes encore trois séances fort prolongées, à une semaine d'intervalle, chacun sans le moindre résultat.

Que faire sinon capituler devant la puissance de cette force bizarre et capricieuse !

Nous fîmes nos adieux à l'ex-médium, pour un temps illimité, je ne songeais plus à le revoir. Cependant il en arriva autrement.

Avant de passer à l'exposé d'autres faits, je me permets de poser une question à messieurs les sceptiques.

Si nous devons considérer le médianimisme comme une jonglerie, pourquoi notre médium (admettons-le trop intimidé par la présence de personnes nouvelles pour oser tricher) ne recommença-t-il pas de frauder à nouveau ? Ou, si certains phénomènes n'étaient que des hallucinations ou des visions, pourquoi ne duraient-elles pas dans les séances dernières qui n'ont rien produit ? On objecte ordinairement que cela nous a paru, que nous avons mal entendu, qu'on tenait la main gauche du médium croyant tenir la droite, etc. ! Est-ce qu'en devenant spirite on perdrait la subtibilité des sens ?...

Au commencement de février, c'est-à-dire trois mois après les séances les plus mal réussies, deux messieurs de la province, spirites passionnés, vinrent me voir. En entrant ils me demandèrent des nouvelles de Janek, et si je leur donnerais une séance avec lui. Ils le connaissaient déjà par mes lettres. Ils ne voulurent pas ajouter foi au récit de ce qui avait eu lieu, ni admettre la possibilité de s'en retourner sans voir des séances. Ils persistaient obstinément à assurer qu'auprès d'eux, le garçon regagnerait sa faculté perdue ; il s'agissait seulement de le faire venir, c'était le plus facile.

Je leur donnai son adresse et quelques heures après l'ex-médium se trouva de nouveau sous mon toit.

— Eh bien Janek, lui dis-je, sens-tu revenir ta force ?

Le garçon se chauffait et souriait avec indifférence.

Son maître venu avec lui, nous chuchota à l'oreille : « Il n'y aura rien ; j'ai essayé plusieurs séances avec lui sans réussir. »

Avec peu d'espoir mais avec beaucoup d'onction spirituelle nous nous assîmes à une table ronde, à trois pieds. Nous étions au nombre de neuf, en comptant le médium et ma femme, la seule de son sexe dans notre cercle.

En spirites exemplaires nous commençâmes à la clarté d'une bougie.

Une demi-heure de patience fut compensée par les mouvements de la table, dont les pieds munis d'un alphabet ajusté nous ordonnèrent par typtologie d'éteindre la lumière. J'éteignis la bougie et la plaçai sur le bureau

et sous la fenêtre, nous avions des ténèbres égyptiennes; quelque chose nous disait pourtant, et nous le pressentions dans l'air, que le phénomène viendrait ; ce n'était pas une illusion.

Le médium se mit à trembler, ce qui se communiqua à la table. Nous le sentions en y tenant les mains étendues ; des frappements se firent entendre sur le plat de la table comme avec le bout d'un crayon. Nous adressâmes quelques questions touchant les séances et reçûmes des réponses très justes par la même voix ; bientôt s'y joignirent des coups comme s'ils étaient rendus avec une pièce de monnaie mise à plat et si fortement que la table en était violemment ébranlée ; les assistants les plus impressionnables frissonnaient sans cesse.

Il était impossible de soupçonner une malversation ou d'un mauvais tour les personnes assises en assez grand nombre autour d'une table ayant une aune de diamètre et qui, se touchant corps à corps, pouvaient avec facilité se contrôler mutuellement.

Pendant ces frappements, quelqu'un s'écria qu'on lui touchait la main avec des doigts tout froids ; il vérifia la température des mains de notre entourage, elles étaient chaudes. En même temps les assistants se plaignirent qu'on leur tirait la barbe et les manches ; d'autres qu'on les coudoyait au côté, qu'on leur tapait sur l'épaule et sur le dos, etc.

La pendule sonna et tout à coup les personnes assises en face du médium sentirent qu'un objet, une planchette très fine, se fourrait entre leurs épaules ; elle tomba sur la table. C'était l'apport d'un calendrier appendu au mur, sous la pendule et à quelques pas derrière le médium.

Nous voulions faire une pause, mais avant, nous essayâmes d'ôter les mains de dessus la table, en reculant un peu avec nos chaises. Presque à l'instant, de petits fracas se firent entendre dans la table isolée et puis un tambourinement sur le plateau de la table qui commença à se mouvoir, à sautiller, et enfin à s'approcher de qui le désirait. Bientôt on nous recommanda par typtologie de nous reposer.

Après vingt minutes de repos les manifestations se présentèrent plus remarquables.

Craignant d'épuiser excessivement le médium, nous finîmes la séance en peu de temps, ayant la promesse de phénomènes plus sérieux à la séance du lendemain.

Cette seconde séance réussit tout d'abord, l'esprit nous dicta son nom en frappant : « Sorvinsky », il nous pria de chanter une polonaise dont il battait la mesure avec son crayon.

Le chant terminé, nous montâmes la boîte à musique placée à quelques pas, sur le bureau ; un chandelier y était aussi, avec son binet, qui résonna

sitôt que la boîte à musique se mit à jouer, frappant avec tant de force la mesure que le chandelier en fut ébranlé.

La boîte joua un second air. Nous entendîmes un bruit derrière le bureau. Qu'est-ce que cela pouvait être?

On tira de là une cymbale enfantine. Un mélomane invisible en tirait des sons et se mit à jouer, accompagnant la musique de la boîte. Nous avions donc le résonnement du binet, les frappements de la cymbale et le tambourinement sur la table.

Cette musique de saltimbanque fut un contretemps fâcheux pour ma femme, ce jour-là elle souffrait d'un mal de tête et elle s'inclina sur mon épaule. Après un instant, elle se redressa et me dit :

— Sais-tu bien que tu pourrais être un bon magnétiseur?

— Que veux-tu dire, demandai-je.

— C'est qu'avec une passe de ta main tu m'as ôté mon mal.

Il est superflu d'ajouter que mes mains n'avaient pas quitté un seul moment la table, ce qu'affirma mon voisin de droite.

La force invisible manifestait ici sa faculté curative.

Ce soir-là les phénomènes se développèrent avec une force et une rapidité inusitée. Les accompagnements cités plus haut s'augmentèrent encore de claquements des doigts si forts, si rapprochés, que quelques-uns de nous sentirent le mouvement de ces doigts contre leur visage; de même il y eut le frappement de plusieurs monnaies à la fois. Nous voulûmes saisir cette chose qui frappait sur la table mais, soudainement, elle se transportait sur le plancher et circulait autour de nous.

L'abondance des phénomènes était vraiment extraordinaire ce soir-là. Les contacts surtout étaient si sensibles, si imprévus, ils se multipliaient à tel point que les assistants épouvantés amusaient beaucoup le médium. Il riait de la frayeur de ces messieurs quoiqu'il se plaignît lui-même d'être importuné par la pression étroite de deux mains qui lui courbaient la nuque contre la table. Il gémissait, soupirait et tremblait aussi. Nous remerçiâmes les êtres invisibles qui nous procuraient tant de satisfactions.

Il nous fut répondu par des applaudissements qui éclatèrent en divers points de l'appartement.

Une paire de mains battaient si près de mon front que du bout de ses doigts elles m'accrochèrent la paupière. Evidemment mes yeux furent exposés aux épreuves pendant cette soirée car au bout d'un instant une sorte de voile frappa soudain mes yeux ouverts, ce qui m'arracha des larmes.

Ma femme ressentit aussi des contacts comme ceux d'un châle à franges; j'eus l'impression de quelque chose de pareil et le prenais pour le frôlement d'une barbe.

La qualité et la quantité des actes de la force invisible étaient si prodigieuses qu'en admettant une malversation on devait soupçonner non seulement le médium, mais plusieurs des assistants, une seule personne étant incapable de donner tous ces phénomènes en même temps.

Ce débordement de force invisible se modifiant peu à peu, nous sentîmes sous nos mains les efforts de la table pour se soulever. Après quelques soubresauts, la table s'enleva tellement qu'en tendant nos mains aussi haut que possible, à peine touchions-nous le plateau du bout des doigts ; nous fûmes obligés de rester debout. La table heurtant légèrement la lampe pendue au plafond s'abaissa doucement vers la terre; j'étais assis auprès du médium lequel devinant l'intention de soulèvement, retira ses pieds sous sa chaise; je touchais avec le mien le bout de ses bottes, au moment où la table était à deux aunes de hauteur, par conséquent à une distance qui rendait impossible l'élévation à l'aide des pieds. En quittant nos chaises nous redressâmes nos pieds, Janek et moi. La lévitation se réitéra encore plusieurs fois, après la séance prit fin.

« Sowinoki », l'esprit-guide de la séance, recommanda de nous réunir dans cinq jours, promettant des phénomènes plus remarquables. Le médium, durant toute cette séance, ne fut nullement en transe.

Tous les assistants étaient satisfaits; ils se retirèrent à une heure après minuit.

Varsovie, le 7 avril 1895. WITOLD CHLOPICKI.

(*A suivre.*)





ÉCHOS DE PARTOUT

Songe dénonciateur. — Nous lisons dans les *Novosti* de St-Pétersbourg, le fait suivant, fort remarquable, reproduit d'après la *Parole de Kiew* :

Vers la fin de l'année écoulée, M. Christenko, le brigadier de police (Sotski) du village Palianitchintzy, a été trouvé assassiné. Malgré toutes les recherches les plus énergiques, on ne réussit pas à trouver la moindre trace du meurtrier, et les conjectures marchèrent leur train : les uns supposaient un drame d'amour, d'autres concluaient à une vengeance.

Quatre ou cinq semaines plus tard, le défunt apparaissait en songe à sa fille, lui nommait son assassin — un certain Gritzenko — et indiquait l'endroit où l'on trouverait des traces de sang : dans la maison du meurtrier, près du poêle, sur le sol nu servant de plancher et sur l'échelle qui avait servi pour emporter le corps.

Ce songe fut communiqué au Ouriadack (sous-officier de la police rurale), qui procéda à une nouvelle enquête. Toutes les indications furent confirmées rigoureusement ; à l'endroit désigné on découvrit des traces de sang, sous la couche de glaise dont le sol avait été fraîchement recouvert ; l'échelle était également tachée de sang.

Les explications de Gritzenko, lors de l'instruction, parurent suspectes, et après vérification, on reconnut qu'elles étaient complètement fausses. La vérité ne tarda pas à se faire jour : la veille de l'assassinat, Christenko avait traité la femme du prévenu de fille publique ; il s'ensuivit, entre la victime et Gritzenko, secondé d'un de ses amis, une rixe dont l'issue fut fatale pour le brigadier Christenko.

Le procès viendra bientôt devant la Cour d'assises.



Une fête royale. — Voici quelques détails intéressants sur le séjour en Allemagne de M. Shepard, le célèbre musicien mystique anglais.

Les concerts qu'il a donnés à Berlin, à Hambourg et à Dresde ont obtenu un succès tout à fait hors ligne, dit-on.

Les auditions qu'il a données à Berlin ont été organisées sous le patronage direct de M. Max Rahn, directeur de la revue *Unbersinnliche Welt*, et secrétaire perpétuel du « Sphinx », la Société spiritualiste la plus importante de l'Allemagne.

Des organes des plus influents de la presse allemande, en publiant les comptes rendus de ces concerts sont des plus élogieux. Dans la *Gazette de la Croix*, le professeur Boetticher déclare que la musique de M. Shepard dépasse tout ce dont il a jamais entendu parler.

Les articles du *Fremdenblatt* et de la *Presse Libre* témoignent également d'une grande admiration pour la beauté et le caractère mystique de cette musique.

Le roi de Saxe a invité l'artiste à donner un concert dans son palais, et l'honneur a été dévolu à M. Shepard, d'inaugurer le magnifique jardin de palmiers dans le palais royal tout récemment achevé. Les membres de la famille royale étaient présents, ainsi que le corps diplomatique et les notabilités. Le jardin était éclairé avec des lampes orientales et des girandoles de couleur suspendues parmi les palmiers donnaient à la solennité un aspect féerique.

Après le concert, le couple royal s'approcha de l'artiste et le complimenta vivement.

Au souper qui termina la fête, M. Shepard était assis à côté du roi, ayant à sa gauche la fille du ministre de l'Angleterre. Comme souvenir, il a reçu du roi une bague antique et symbolique, ornée d'un grand rubis et de plusieurs diamants (1).

*
* *

TEMPLE DU SPIRITUALISME. — En Amérique, les choses se passent grandement. Les partisans de la cause dans le nouveau monde, ne se contentent pas de vouer au Spiritisme un culte ardent ; en ce moment ils sont en train de lui ériger un Temple.

Voici les détails que nous apportent à ce sujet les journaux américains :

La construction de l'édifice est confiée à M. Corwin, architecte. Les frais en sont évalués à 50.000 dollars, — 200.000 francs -- et seront couverts par le produit d'une souscription qui avait été ouverte *ad hoc*, par un comité spécial. Le premier étage sera mis à la disposition de la « Société des Dames pour le secours » (Ladies' Aid Society) et comprendra un grand réfectoire, une cuisine, le garde-manger, un salon de toilette pour les dames et deux pièces pour les séances des commissions. Le deuxième étage consistera en une salle de conférences et deux autres chambres. L'escalier sera en marbre

(1) Dernièrement, les journaux déclaraient que M. Shepard avait cette prétention de n'être qu'un artiste de talent, et non un médium ; à Berlin et à Dresde, on le considère comme un médium, mais si Shepard récuse cette qualité dont il a usé et mesusé, que lui répondra-t-on ?..



et l'entrée principale sera ornée de colonnes en granit, de l'ordre ionique, surmontées d'un arc gracieux. Dans le plan général, on a eu soin d'éviter tout ce qui pourrait rappeler l'architecture ecclésiastique.

Mais,demandera-t-on,avec raison,en quelle cité ce fameux Temple sera-t-il construit? Quelle sera la ville privilégiée, destinée à devenir la Mecque du Spiritualisme américain? *That is the question!*

Nous avons sous les yeux deux journaux américains : le *Progressive Thinker*, de Chicago, et le *Banner of Light*, de Boston. Le premier déclare que le Temple sera construit à San-Francisco, dans l'état de Californie, alors que le deuxième affirme, que l'emplacement désigné est la ville de Saint-Louis, État de Missouri. Et les deux journaux reproduisent exactement le même dessin.....

Faut-il supposer qu'il y aura deux Temples absolument pareils, construits simultanément par le même architecte ? ou bien doit-on supposer que le Temple du Spiritualisme nous offrira le spectacle d'un « dédoublement » ?

*
* *

Quelques chiffres. — Nous avons relevé, par curiosité, quelques chiffres qui, nous le croyons, représentent un certain intérêt au point de vue du développement de la doctrine spirite parmi la race anglo-saxonne.

Le nombre des conférenciers spiritualistes,à travers les diverses provinces des Etats-Unis de l'Amérique, s'élève à 205, la moitié appartient au beau sexe.

L'Etat de Massachussets tient le record en fait de propagande spirite ; il héberge 78 orateurs de la cause, et son chef-lieu, Boston, en compte plus qu'aucune autre ville au monde : — 27.

L Etat de New-York est au deuxième rang, avec 20 apôtres.

En Angleterre, les *meetings* spiritualistes se chiffrent à 140. La capitale occupe la première place : le nombre de conférences annoncées pour les dimanches y est de 23. Après Londres, vient Bradford où le nombre des prédicateurs se monte à 14.

*
* *

Spiritisme en Allemagne. — Nous reproduisons, d'après les *Psychische Studien*, les passages suivants des journaux allemands :

« Le Consistoire du Royaume de Saxe, publie un extrait des mémoires statistiques de la confession évangélique-luthérienne :

« Entre autres sectes, telles que les séparatistes luthériens, les méthodistes, les baptistes, les derbystes, les frères chrétiens, etc., le *Spiritisme* a pris du terrain, en sourdine, dans les éphorats de Glauchau, Grimma, Ma-

rienberg, Schneeberg, Stollberg et Zwickay. » (*Leipziger Tageblatt*, 10 janvier.)

*
* *

Dans l'archidiocèse de Munich-Freising, on a célébré le 11 janvier, pour la première fois, l'apparition de la Sainte Vierge, à Lourdes. (*Ibid.*)

*
* *

Manuscrits hindous. — Jusqu'à ce jour, l'Amérique était dépendante de l'Europe, pour ce qui concerne la recherche, l'étude et la traduction des anciens manuscrits théosophes et isotériques des Indes. Le *New-York World*, nous apprend que cette lacune va être comblée par la Société américaine de la Renaissance Asiatique et Sanscrite, récemment formée à New-York, dans le but de poursuivre la même tâche que la Société Asiatique Royale d'Angleterre.

La nouvelle Société a déjà acquis 33 manuscrits, exposés à son siège social, 144, Madison avenue ; deux d'entre eux, *Harimede* et *Aparatha Sthotrain*, sont attribués à Sri Sankyachdrya, le célèbre sage indien qui apparut quelque temps après Gautama Bouddha, et que les Hindous considèrent comme une réincarnation du Bouddha.

Ces manuscrits seront traduits par un savant pundit, Brahman que l'on fera venir des Indes, spécialement dans ce but. B. Sandow.

UNE MAISON HANTÉE

Tiré du *Radical* de Marseille (4 avril 1895).

On télégraphie de Menton :

Décidément nous traversons une série d'aventures assez désagréables. La police elle-même n'y comprend rien.

M. Cabani, entrepreneur, possède une maison située sur la route de Castellar, non loin de l'église des Pénitents noirs. Depuis quelques jours, il s'y passait des choses étranges. Quelques journaux en avaient parlé, mais cela avait tout l'air d'une mystification. Je me suis rendu sur les lieux où l'on a placé des soldats, des agents, la maison est surveillée par la gendarmerie.

D'énormes pierres sont lancées sur le toit de cette maison par une main invisible.

On a beau regarder de tous côtés, on ne voit rien, et cependant les pierres tombent ; mais d'où viennent-elles ? Hier, on a lancé au nez et à la barbe de la police d'énormes tisons sur la toiture, un commencement d'incendie

a été éteint immédiatement. On veille toute la nuit dans la maison. Il nous semble surprenant qu'on n'ait pu encore saisir les mauvais plaisants qui effraient ainsi les habitants d'un quartier.

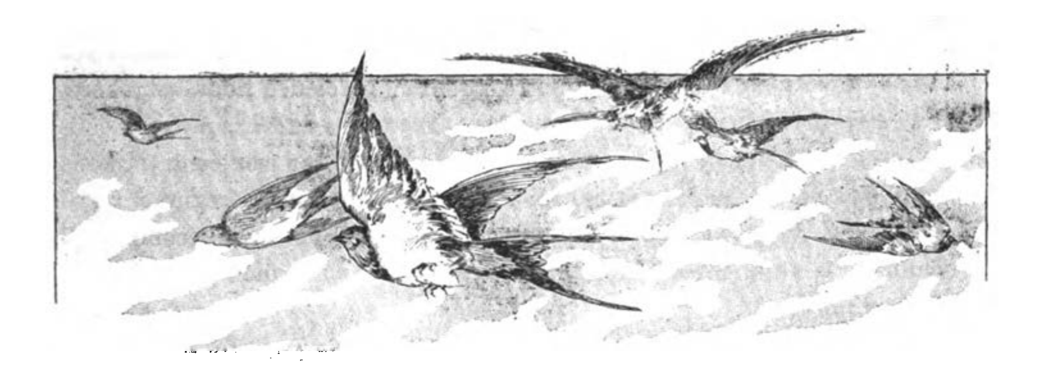
Espérons que la police découvrira le truc et qu'une sérieuse punition guérira ces tristes farceurs. C'est un genre de poisson d'avril aussi ridicule que dangereux. (*Découvrir* !!! *Toujours même rengaine absurde.*)

*
* *

On a beaucoup loué récemment un article de M. le Dr Charles Richet, paru dans la *Revue scientifique*, en réponse à M. F. Brunetière qui proclamait la banqueroute de la science. En voici un extrait plein de fière éloquence :

« Pour ma part, je n'oserais jamais, en une question scientifique, dire : « On échouera toujours. » Cette audace me manque, peut-être parce que je connais quelques exemples de ces négations anticipées qui ont été singulièrement malheureuses. — Prévost et Dumas, étudiant, en 1821, les globules du sang, ont osé écrire cette phrase : « L'inutilité de nos tentatives « pour isoler la matière colorante du sang nous donne presque la certitude « qu'on ne pourra jamais y parvenir... » Et cependant cette matière colorante, quelque quarante ans après, a été isolée, analysée, étudiée. La préparation de l'hémoglobine cristallisée est devenue une expérience de cours, tout à fait élémentaire. En 1839, M. Müller disait : « La vitesse des nerfs est si grande qu'on ne pourra jamais la mesurer ». Deux ans après, Helmholtz, par un procédé simple, qui est à la portée d'un étudiant en médecine de seconde année, montrait que cette vitesse est parfaitemeut mesurable. — Magendie, quand Velpeau est venu raconter à l'Institut l'histoire d'une opération faite dans le sommeil anesthésique, a déclaré qu'il était impossible et *contraire à la morale* (?), d'abolir la douleur des opérations. — Pasteur lui-même, notre grand Pasteur la gloire de ce siècle et de ce pays, n'a-t-il pas été imprudent en affirmant que la synthèse chimique ne pourrait jamais créer des substances douées de propriétés polarisantes, puisque, quelques années après, M. Jungfleisch pouvait préparer synthétiquement de l'acide tartrique doué du pouvoir rotatoire. »





CE QUE L'ON DEVIENT APRÈS LA MORT

DIALOGUE

D. — M. Horace Pelletier, nous nous demandons ce que c'est que l'autre vie?

R. — C'est-à-dire que devenons nous quand le vieux Charon, le fatal nautonnier, transporte au-delà du Styx et dans sa barque vermoulue les âmes des décédés? je me sers d'expressions classiques pour vous bien prouver que j'ai fait mes études.

D. — Nous ne pouvons en douter ; mais, votre voisin, avec lequel vous sembliez tant soit peu en bisbille, puisque, en le rencontrant vous ne mettiez jamais bas votre haut de forme, a succombé, hélas, et vous en avez l'air contrit ! la docte Faculté le prétend mort d'un débordement de bile, ce saint homme docte, qui est *ad patres* pour débauches de melon et de prunes d'Agen. Où se trouve l'âme de ce dévot qui vous eût brûlé comme sorcier, le curé l'a dit, si l'Inquisition fût revenue?

R. — *Albo lapillo notare diem*, devant un trépassé qui pratiquait, ce n'est point charitable, ni fraternel Messieurs.

D. — Ce trépassé, dès qu'il avait communié semblait plein de noirs desseins ; comme un démon il se mettait à l'œuvre, il doit vous en souvenir et vous en cuire car il n'était l'ami de personne; pourtant il était catholique, *amicus humani generis*, pour me servir du charabia de notre desservant. Où donc se trouve cette âme?

R. — Cette âme a déserté sa dépouille mortelle, Messieurs, et vous êtes impatients, ce semble, et vous abusez! *Abusus non tollit usum.*

D. — Cette dépouille, selon nous, était abominable avant; elle l'est après, *ad usum.* Mais s'il avait une âme, qu'est-elle devenue? nous sommes curieux d'en bien connaître!

R. — Livrez-vous à des débauches de melon et de prunes d'Agen, comme l'a affirmé la Faculté, et vous irez visiter mon très regretté voisin, *audaces fortuna juvet*; il vous relatera ce qu'il est devenu et vous en jugerez de visu.

D. — Nous n'en ferons rien; notre guenille précieuse nous est chère. Nous aimerions, ô sorcier, que l'âme très rancunière du *de cujus* vous écrivît? ce serait miraculeux, car elle ne vous portait pas en son cœur et nous croirions à votre puissance d'évocation dont on parle dans la région.

R. — *Odi profanum vulgus.* Etudiez, méditez et vous serez récompensés comme je le suis. Mon ancien voisin ne répondrait pas à mon invitation, sa rancune fut sa vie.

Heureusement j'ai mieux que cela: l'excellente revue *The Light*, de Londres, nous donnera complète satisfaction; dans son numéro du 16 février dernier, je lis ce qui suit :

Un illustre physicien, M. W. F. Barret, raconte dans ce numéro ce qui arriva à une dame de sa connaissance qui avait perdu assez récemment son frère. Cette dame était un excellent médium écrivain, et un jour, ce frère qui se nomma, lui fit écrire ce long paragraphe : « Je suis près de vous et « j'éprouve le besoin de vous dire ce qui m'est arrivé après mon réveil à la « vie spirituelle. Je vis d'abord des figures d'une forme indécise, qui « allaient et venaient dans la chambre, autour de mon lit. La porte était « fermée, comme elle l'est en ce moment. Je m'aperçus que je n'étais plus « dans mon lit, mais au-dessus.

« Je vis mon corps et ma figure couverts d'un drap, la lumière était « faible.

« Me sentant hors de mon corps, ma première idée fut que je pouvais y « rentrer, mais cette idée se dissipa bien vite, le lien qui me retenait à lui « était rompu.

« Je me tenais au-dessus du plancher, regardant tout autour de la chambre « où j'avais été malade et sans espoir de guérir et je pus la parcourir sans « que mes mouvements fussent gênés.

« Je n'étais pas seul dans cette chambre, il y avait d'autres personnes « avec lesquelles je suis lié d'amitié aujourd'hui, quoique plusieurs d'entre « elles me fussent inconnues. Je passai ensuite dans une autre pièce où se « trouvait ma mère ainsi que plusieurs de ses connaissances, et j'essayai « de leur parler. Ma voix était claire et même forte, du moins il me parut « ainsi, mais personne ne faisait attention à ce que je disais.

« Alors, j'allai dehors et je me sentis planer librement dans les cieux. » Le même frère raconte ensuite succinctement, les douces voluptés qu'il goûta dans le monde des Esprits et les merveilles dont il fut frappé.

C'est alors que ses yeux furent véritablement ouverts ; jusque-là, ils ne voyaient que du brouillard. Il était néanmoins attiré vers la terre, non malgré lui et par une triste chaîne, mais de son propre gré, vers ceux qu'il avait aimés et vers les lieux où il s'était senti heureux.

Tout cela est très séduisant, très consolant; la vie spirituelle est une vie de joie et de félicité pure; on y jouit d'une douce et inaltérable liberté! Plus de dominateurs, plus d'esclaves, on ne connaît que la plus parfaite égalité. Les Esprits supérieurs qui vous commandent agissent en frères aînés, leur autorité est douce et se fait à peine sentir, parce qu'elle ne s'adresse qu'à la raison, le seul maître, le seul dominateur.

Tout cela, je le répète, est pour nous charmer, mais hélas! pour atteindre cette vie bienheureuse, cette vraie vie, cette belle existence, il nous faut passer par les terribles ét cruelles épreuves de la mort.

Ah! si nous pouvions passer sans douleurs et sans angoisses de notre vie mortelle à notre vie immortelle! C'est la mort qui rend l'au-delà redoutable et effrayant pour ceux qui n'ont pas approfondi ce que c'est que le lendemain de la mort; c'est elle qui l'a enlaidie aux yeux de mon voisin, c'est elle qui lui a donné une fin horripilante.

Horace Pelletier,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

ENCORE LES APPARITIONS

Continuons à glaner parmi les faits intéressants ayant rapport aux apparitions ou à la seconde vue.

« Le marquis de Rambouillet et le marquis de Précy, intimes amis, s'entretenant un jour ensemble des affaires de l'autre monde, se promirent l'un à l'autre que le premier qui mourrait en viendrait apporter des nouvelles à son compagnon. Au bout de trois mois, le marquis de Rambouillet partit pour les Flandres où était la guerre, et de Précy, arrêté par une grosse fièvre demeura à Paris. Six semaines après, de Précy convalescent, entendit tirer les rideaux de son lit, et aperçut en même temps le marquis de Rambouillet. Il voulut lui sauter au cou pour lui témoigner la joie qu'il avait de son retour, mais Rambouillet lui dit que ces caresses n'étaient plus de saison; qu'il ne venait que pour s'acquitter de la parole donnée, ayant été tué la veille; que tout ce que l'on disait de l'autre monde était certain; qu'il devait songer à vivre d'une autre manière, et qu'il n'avait pas de temps à perdre, parce qu'il serait tué dans la première occasion où il se trouverait. Puis, le fantôme disparut, laissant de Précy dans une frayeur fort compréhensible. En vain ce dernier protesta-t-il contre les dires de ses amis, qui le prenaient pour un visionnaire, jusqu'au moment où la poste de Flandre vint apprendre en effet, la mort du marquis de Rambouillet. Or, les guerres



civiles se rallumèrent bientôt, et le marquis de Précy ayant voulu aller au combat de la porte Saint-Antoine, bien que son père et sa mère, craignant la prophétie, fissent tout au monde pour l'en dissuader, il y fut tué. »

« Le maréchal de Lowendahl, ayant pénétré de vive force à la tête de l'armée française, dans Berg-op-Zoom, cette citadelle hollandaise fut impitoyablement saccagée.

Un modeste tombeau sur lequel était représentée en bronze, une tête de mort sculptée en pierre, fut alors détruit. Ce tombeau renfermait les restes de Lord Bruce, mort depuis quelques années auparavant, dans un duel.

La veille du combat il s'était endormi dans un lit dont une glace ornait l'alcôve et s'étant réveillé durant la nuit, il avait vu une tête de mort et fait part de cette étrange chose à ses témoins, lesquels s'étonnèrent d'une pareille faiblesse chez un homme de cœur. Mais voici qu'un moment après, on se pressait autour de son cadavre, et le rêve de Lord Bruce frappa tellement ses amis, qu'on voulut en éterniser le souvenir dans le bas-relief de son tombeau. »

« Byron, raconte M. d'Herbelot, était superstitieux comme tous les hommes d'une belle intelligence, mais il se moquait franchement de la seconde vue, et c'est à son incrédulité même qu'on est redevable de la foi du récit suivant : Les Orientaux nomment « fagia », certains esprits qui donnent la mort aux hommes ; un jour le sultan Moctadi Bemoilla, au sortir de table, dit à une de ses femmes : *Qui sont ces gens qui sont entrés ici sans permission?*

« La femme regarda et ne vit personne ; mais reportant les yeux sur Moctadi, elle s'aperçut qu'il pâlissait, et en même temps il expira. »

« Dans mes rêves, nous dit Chardel, dans un de ses essais de psychologie, j'ai plusieurs fois conversé sciemment avec des personnes mortes. J'avais connu M. N... ancien oratorien, il se noya et son corps fut retrouvé dans la Marne.

« Quelque temps après, je le vis pendant mon sommeil, et lui demandai s'il s'était suicidé.

« Oui me répondit-il, j'étais vieux, ma vie était devenue un pénible fardeau, je m'en suis débarrassé. Je m'efforçai de le retenir pour lui faire d'autres questions, mais il s'enveloppa dans un nuage et disparut. »

« En 1832, le choléra enleva un de mes amis : peu après, il m'apparut en songe et vint pour m'embrasser. Je lui serrai la main en lui demandant

comment il se trouvait dans l'autre monde. Il me répondit : « mieux », et disparut dans un nuage comme M. N... »

« J'avais été lié avec une demoiselle morte depuis de longues années; je la voyais souvent dans mon sommeil, et quelquefois avec des circonstances fatigantes. Une nuit entre autres, je la reconnus au milieu des étreintes d'un cadavre qui me pressait dans ses bras. Vous êtes une méchante, lui dis-je; vous savez que je dors et vous profitez de mon sommeil pour me tourmenter. Elle disparut de suite, et je ne l'ai pas revue. »

« En 1826, un jeune homme de 17 ans, paraît-il, fut tué dans un duel. L'événement se passait à la Nouvelle-Orléans. Or dans les colonies, on a coutume dit-on, d'envelopper les lits toujours très grands, avec une tenture en gaze *marli* claire, qui remplace les rideaux. Deux jours s'étaient écoulés depuis la mort du jeune homme, lorsqu'une dame qui le gardait, aperçut tout à coup une tête d'homme pâle et triste qui se forma sous ses yeux, avec la consistance progressive d'une vapeur qui s'épaissit. Bientôt, les traits se dessinèrent, la physionomie se prononça, et la dame put parfaitement reconnaître la figure du jeune défunt.

« Quand le spectre eut en quelque sorte bien arrêté ses contours, il parvint jusqu'au pied du lit, et la gardienne ne résistant pas à sa curiosité, étendit les bras en s'écriant : *Mais, Théodore, donnez-moi donc la main?* A ces paroles, le spectre recula du lit vers le mur. La dame qui s'était plusieurs fois frotté les yeux, s'aperçut que la tête de l'ombre se déformait peu à peu; le nuage se dissipa, la figure elle-même s'embrouilla, les traits disparurent, et tout fut achevé. »

« Au XIIe siècle, il y avait à Estela, petite ville de la Navarre, un couvent fameux, dont un moine de l'ordre de Cluny, qui avait nom Pierre d'Engebert, était le supérieur. Ce moine était sur le point d'entrer au cloître d'Estela, quand parut un édit du jeune roi demandant, pour les besoins de la campagne, la redevance d'un homme d'armes par famille noble. Avant de prendre le froc, Pierre d'Engebert voulut rendre un dernier service au prince; un de ses domestiques, Sanche, rejoignit l'armée royale. Or, c'était le moment d'une peste au camp du monarque et Sanche y succomba.

« Quatre mois étaient déjà passés, continue l'historien auquel j'emprunte ce récit, on avait dit plusieurs messes pour le mort quand voici qu'une nuit d'hiver, le moine d'Estela se croyant bien éveillé, aperçut de son lit un homme accroupi devant la braise de son réchaud, et Pierre d'Engebert reconnut en lui son domestique.

« Un long dialogue s'établit entre eux, puis l'apparition disparut. »

Avant de prendre congé de votre patience, chers lecteurs et amis, permettez-moi de vous narrer encore un fait qui m'a été maintes fois raconté dans mon enfance. Une dame assez sceptique en ces matières d'apparitions, prévisions, seconde vue etc..., rêvait certaine nuit qu'elle était sur le point de se noyer. Vainement en effet, multipliait-elle ses efforts pour effectuer ce sauvetage, rien n'y fit. Ce rêve ne cessa de la préoccuper, et elle en parlait encore quelques jours après, lorsque la nouvelle d'une catastrophe aussi cruelle qu'inattendue vint la surprendre tout à coup. Le frère de cette dame venait de périr noyé au cours d'un voyage.

Aux faits précédemment racontés et qui ne peuvent être révoqués en doute, attendu que je les ai tous puisés dans une publication sérieuse et autorisée, j'ai tenu à joindre ce dernier dont je puis d'autant plus garantir pareillement l'authenticité, qu'il s'est passé dans ma propre famille.

EDOUARD MICHEL.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DE LA CABALE

LE NOMBRE 77 (ARTICLE DÉDIÉ AUX CURIEUX DE CABALE)

Chacun peut lire dans un ouvrage publié en livraisons, et conçu dans un indéniable esprit de parti pris religieux, les lignes suivantes :

« Le nombre 77 est nombre sacré, parce qu'il est le produit de la multi- « plication de 7, nombre sacré, par 11, nombre sacré. Le nombre 7 est « sacré, parce qu'il est le total du nom ineffable du grand architecte de « l'Univers (*Lucifer*, nom révélé seulement dans les Triangles). Le nombre « 11 est également nombre sacré luciférien, parce que, cabalistiquement, « il représente, En-Soph et les dix Sephiroth, dont les incarnations « maçonniques sur terre sont le Souverain Pontife de la franc-maçonnerie « universelle, et les dix Patriarches composant le Sérénissime Grand-Col- « lège des maçons émérites. Enfin, le nombre 77 est trois fois sacré parce « qu'il est le nombre de la Hiérarchie Céleste, selon le *Livre Apadno*. C'est « en l'honneur de ce nombre que la juridiction suprême de la haute maçon- « nerie est divisée en 77 provinces triangulaires. »

A notre point de vue de profane, le seul où nous puissions nous placer, l'auteur a mis là la charrue avant les bœufs; et, de plus, ses affirmations sont tout à la fois incomplètes et inexactes : incomplètes en ce sens qu'elles ne disent pas pourquoi 7 et 11 sont des nombres sacrés, car nous supposons que l'auteur, fervent catholique, ne les croit pas sacrés par nature ; inexactes en ce sens que le nombre 77 a autant de titres à la consécration, du moins

nous prétendons le prouver, que ses facteurs 7 et 11. En outre, l'auteur paraît croire que tous ces nombres tirent leurs titres, à un certain prestige religieux de leur emploi dans le Satanisme, ou culte de Lucifer.

Or, le nombre 7, sinon le nombre 11, jouit dans la religion catholique d'une faveur très marquée : témoin les 7 sacrements ; les 7 péchés capitaux ; les 7 douleurs de Marie, etc... ; on a même souvent fait remarquer que le nom du dieu juif, puis chrétien, *Jéhovah*, contient aussi 7 lettres ; nous ajoutons : *Jésus-Christ* en contient 11. De plus, la vérité est que les nombres, dans l'antiquité et chez les premiers cabalistes, ont toujours dû leur prestige et leur signification symbolique soit à la singularité de leurs propriétés arithmétiques ou géométriques, soit à la fréquence de leur emploi par la nature dans le règne animal ou végétal, ou encore dans la mécanique céleste.

Ce n'est qu'à la suite de la constatation de leurs propriétés ou de leur fréquence, qu'ils sont devenus des symptômes ou des emblèmes, avec lesquels ils ont fini par se confondre, pour se voir attribuer enfin directement les vertus ou la puissance rappelées par les symboles ou les emblèmes.

Ainsi, pour revenir au cas présent, les nombres 7 et 11 sont réputés sacrés, parce qu'ils se composent, le premier de 3+4, et le second de 5+6, et que ces quatre nombres naturels successifs, 3, 4, 5 et 6, ont joué jadis un grand rôle dans la géométrie des triangles rectangles, sous la propre main de Pythagore, le vrai père de la cabale, puisque c'est par eux que ce dernier découvrit la propriété du carré de l'hypothénuse. Le triangle rectangle, de 3 unités de hauteur et de 4 unités de base, possède en effet une hypothénuse de 5 unités de longueur, et la surface produite par ce pourtour est juste de 6 unités.

7 et 11 peuvent aussi être considérés comme sacrés, parce qu'ils forment, 7, le *premier* nombre hexagonal, figurant une surface ou une base, et 11, le *premier* nombre pyramido-hexagonal, figurant un volume, car 7+3+1 = 11. Cela est facile à vérifier au moyen de billes d'enfants, avec lesquelles on peut former une pyramide hexagonale de deux billes de côté, comme on composait jadis des piles de boulets de différentes formes dans nos forteresses ou dans nos arsenaux. Nous avons déjà démontré également le prestige de la figure hexagonale en prouvant qu'elle avait servi à engendrer l'antique et renommée *fleur de lis*. (Voir les *Annales de la Société académique de la Loire*, année 1891, page 268.) Enfin, ce qui aura le plus contribué probablement à donner un caractère sacré aux nombres 7 et 11, c'est la composition de la valeur π (22/7), ou rapport de la circonférence avec le diamètre, qui fait que, dans tout cercle dont le diamètre se mesure par un multiple de 7, la circonférence se mesure par un multiple de 11 ; tel par

exemple, le cercle de 21 unités de diamètre, qui a 66 unités de circonférence.

Tout cela, en nous donnant la raison d'être, raison purement scientifique du caractère sacré de 7 et de 11, nous trace aussi la voie pour trouver les raisons scientifiques du caractère sacré octroyé également au nombre 77. Mais ces raisons sont si nombreuses que nous ne mentionnerons que les plus originales et les plus saisissantes, exposées d'ailleurs en formules dans le tableau ci-après :

1° $7 \times 11 = 77 = (3+4) \times (5+6)$;

2° $7^1 + 7^2 = 77 = 11 + 11^1$ (A);

3° $33^1 - 22^2 = 77 = 330 - 22^1$;

Nous recommandons ces deux formules aux méditations des francs-maçons curieux et chercheurs, à cause de la présence simultanée des nombres 77, 33 et 22, en grande faveur, nous dit-on, dans leur institution. Quant à la deuxième formule, elle recevra son explication dans un mémoire spécial, portant sur un monument celtique de la Bretagne française, et cette explication ne sera pas moins intéressante que celle de la légende du cimetière des 7777 saints.

4° $\left.\begin{matrix} 1+2+3+4+5+6 \\ 1^1+2^1+3^1+4^1+5^1+6^1 \end{matrix}\right\} 77 = 8+9+10+11+12+13+14$:

Dans ces deux formules, il semble que les deux chiffres 7 soient destinés à finir les deux premières séries, de sorte qu'il n'y ait pas d'interruption dans la suite des nombres de la numération, entre les nombres des deux premières séries et les nombres de la troisième.

5° $7777 + 77 = 7854$, ou surface du cercle de 100 unités de diamètre.

Voir, à ce sujet, notre travail sur la légende du *Cimetière des 7777 saints*, dans les *Annales de la Société académique de la Loire*, de l'année 1892, page 205; 1893, page 112.

Dans tous les cas, il ne faut pas s'étonner, après ce que nous venons de signaler, si Jésus-Christ lui-même s'est servi du nombre 77, avec une complaisance qui ne fait rien présumer de luciférien, comme on le constate soit dans le dialogue bien connu du Crucifié avec saint Pierre, sur le pardon des offenses, soit dans le chapitre VII de la *Genèse*, verset 24, à propos du meurtre de Lamech.

F. CHAPELLE,
1, rue de la Badouillère, à St-Etienne.

(A) L'exposant 1 signifie que le nombre ainsi marqué doit être élevé au triangle, comme l'exposant 2 signifie qu'il doit être élevé au carré. Le nombre triangulaire se forme par l'addition des nombres naturels successifs, en commençant par 1 ; ainsi $3^1 = 1+2+3 = 6$.

LES VOIX DU TOMBEAU

PRINTEMPS DES MORTS

Sombres jardins des morts, tombeaux des nécropoles.
Que sur vous le printemps épande ses corolles !
Qu'il verse à pleines mains les roses et les lys
Sur les cercueils épars des chers ensevelis !

Que sur vos champs aimés la nature immortelle
Fasse verdir partout la frondaison nouvelle !
Que les oiseaux du ciel y bâtissent leurs nids !
Qu'ils chantent la chanson des espoirs infinis !
Qu'à travers les cyprès s'élève leur cantique !

Du charnier des tombeaux naît un rosier mystique,
O morts, c'est le rosier de l'immortalité ;
Vos âmes sont les fleurs du jardin enchanté,
Où fleurissent aussi les soleils de l'espace,
Nous sentons leur parfum dans le printemps qui passe,
Vous renaissez ailleurs : nous vous pleurons en vain !
La mort est le printemps de l'au-delà divin.

Paris, avril 1895. JULIEN LARROCHE.

L'ESPRIT D'ALEXANDRE DUMAS FILS

PENSÉES ET APHORISMES

Les hommes sont si lâches et si serviles que, si leurs tyrans leur ordonnaient de s'aimer, ils s'adoreraient.

Ce n'est pas la méchanceté qui fait le plus de mal, c'est la bêtise.

J'aime mieux les méchants que les imbéciles, parce qu'ils se reposent.

Que les femmes posent bien ceci dans leur mémoire : Celui-là seul est digne de leur amour qui les a jugées dignes de son respect.

Ceux que nous aimons et que nous avons perdus, ne sont plus où ils étaient, mais ils sont partout où nous sommes.

Le sentiment que l'homme a de l'éternité dans un autre monde, lui vient de son désespoir de ne pas être éternel dans celui-ci.

L'homme a été créé pour attiser tout, même la douleur.

Toutes les femmes tiennent à ce qu'on les estime, elles tiennent beaucoup moins à ce qu'on les respecte.

La seule chose qui m'étonne, c'est qu'on s'étonne encore de quelque chose.

Dans un petit garçon, il y a rarement la promesse d'un homme ; dans une petite fille, il y a presque toujours la promesse d'une femme.

En général, on ne demande des conseils que pour ne pas les suivre ou pour faire des reproches à celui qui vous les a donnés.

De toutes les sottises que l'homme peut faire, c'est encore le mariage que je lui conseillerais le plus volontiers; c'est du moins la seule qu'il ne peut pas recommencer tous les jours.

Il y a des gens, et beauconp, qui ne se repentent véritablement que de leurs bonnes actions.

Il est plus facile d'être bon pour tout le monde que pour quelqu'un.

Les affaires, c'est l'argent des autres.

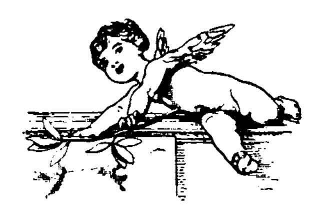
Je n'ai pas grande confiance dans les gens qui ne travaillent pas, et qui, en venant au monde trouvent leur vie toute faite.

Quand on voit la vie, telle que Dieu l'a faite, il n'y a plus qu'à le remercier d'avoir fait la mort.

La Rochefoucauld a dit : « Nous avons tous assez de force pour supporter le malheur des autres. » Il aurait pu ajouter : « Nous n'en avons peut-être pas autant pour supporter leur bonheur. »

Ne faites que des aumônes anonymes. Elles ont ce double avantage qu'elles suppriment l'ingratitude et l'abus.

L'honnêteté est la plus grande de toutes les malices, parce qu'elle est la seule que les malins ne prévoient pas.





L'ASSOCIATION MUTUELLE DE VISCKER (Hautes-Pyrénées)

Autorisée le 23 octobre 1873 et fondée dans cette commune le 2 novembre de la même année.

N. D. L. R. — (Ce mémoire est celui d'un HOMME DE BIEN, d'un SPIRITE ÉCLAIRÉ qui veut le progrès de ses frères en humanité.) P. G. L.

« *Mémoire.* — Notre association est simplement autorisée. Nous avons tenu à conserver à cette association son caractère franchement démocratique et à l'appuyer surtout sur l'initiative privée. Nous nous sommes appliqués à lui assurer une indépendance entière, et nous aurions craint de l'entraver en sollicitant un secours de l'Etat. C'est pourquoi nous nous sommes bornés à nous réclamer du droit commun.

Spécialement, cette association n'est pas une société de bienfaisance, de secours mutuels, coopérative, de retraite, de prévoyance, etc. Ce n'est pas non plus une société financière, une banque dans le sens étroit de ces mots et cependant elle est tout cela en même temps.

Si je ne m'abuse, son développement naturel peut faire de cette association une synthèse assez vaste pour embrasser toutes les séries des rapports humains et les harmoniser entre elles.

Elle peut contenir en même temps, en les fécondant, tous les progrès possibles au triple point de vue politique, économique et social.

Je vais essayer de le démontrer, mais, au préalable, il ne sera peut-être pas hors de propos d'indiquer brièvement la raison d'être de ce mode d'association et les principes sur lesquels il s'appuie.

Si les hommes ignorent la valeur réelle des rapports qui les lient entre eux et avec le reste de la nature ; si, ainsi qu'il arrive fréquemment, ils ignorent même l'existence de ces rapports ; s'ils ignorent leur action réciproque et les lois qui régissent et commandent cette réciprocité, ils agissent au hasard de leurs impulsions médiates et immédiates, sans mesure, sans règle, sans frein, et ils s'égarent souvent.

En en méconnaissant la portée et le rôle, les hommes peuvent stériliser ces rapports dans une certaine mesure ; ils peuvent même les tourner contre eux-mêmes en les heurtant et en les appliquant à contresens, et ils courent le risque de se nuire au lieu de s'entr'aider, comme ils auraient intérêt à

le faire et comme ils y seraient portés s'ils les comprenaient bien. C'est ce qui est arrivé jusqu'à nos jours, et c'est le triste spectacle que nous donne encore le désordre social dans lequel nous vivons.

Rien de cela ne se produirait si nous n'ignorions ou si nous ne méconnaissions la loi de *solidarité*.

La loi de solidarité universelle. — Toujours agissante, toujours une, toujours elle-même, la loi de solidarité est la loi primordiale et universelle. Elle est la loi des lois. Elle commande à toutes les forces, elle régit tous les rapports, et c'est d'elle qu'émanent toutes les autres lois de la nature. Il y a entre elles et la loi de solidarité un rapport tellement étroit, si absolu qu'elles ne peuvent être que ce qu'elles sont et qu'elles ne seraient pas sans l'action toute-puissante de la loi de solidarité universelle. C'est à son action qu'est due l'harmonie de l'univers. N'est-ce pas aussi à son action constamment active et toute-puissante que nous devons d'être impuissants, non seulement à détruire, mais même à modifier les lois de la nature ?

De tout temps, les hommes ont constaté l'action irrésistible de la loi de solidarité ; mais au lieu de chercher, par l'examen attentif et raisonné de ses effets tangibles, à remonter vers la source ; au lieu de s'appliquer à en dégager l'unité rationnelle et en même temps la raison d'être par rapport à eux, ils ont cédé au découragement.

Dominés par la terreur, ils ont courbé la tête, ils n'ont osé tourner les regards vers elle, et ils se sont abandonnés au courant. Dans leur affolement, ils ont fait d'emblée une entité invraisemblable, imaginaire et fantastique qui les a troublés et égarés de plus en plus. C'est de cette aberration que nous viennent ces vocables aussi prétentieux qu'ils sont puérils et vides, destinés à indiquer empiriquement cette action mystérieuse.

Fatum moderne. — L'antiquité en a fait le *Destin aveugle* (*Fatum*), le dieu suprême, auteur et ordonnateur de toutes choses auquel les dieux euxmêmes étaient soumis. Après elle, nous n'avions rien changé à l'importance de son rôle, et, le gazant à peine, nous en avons fait tour à tour la destinée, la fatalité, la nature et la force des choses, la raison d'être de ce qu'il est, le sort, le hasard, la fortune, le bon-heurt et le mal-heurt, le Dieu tout-puissant, etc. Mais nous ne pouvons plus nous contenter de ces appréciations superstitieuses, chimériques et vaines, et nous devons obtenir davantage.

Ces puérilités ne peuvent plus nous satisfaire. — Dès que nous avons constaté notre impuissance contre la loi de solidarité universelle, dès que nous avons compris qu'elle nous domine sans cesse et qu'elle nous brisera si nous ne marchons dans ses voies, nous sommes intéressés à l'étudier, à apprendre à la connaître et à en dégager les évidences accessibles à notre entendement,

afin d'y conformer notre conduite et de profiter de sa puissance même pour hâter notre avancement, assurer notre bien-être et éviter en même temps d'être meurtris par son contact.

C'est là qu'est la règle des rapports sociaux, et c'est en en découvrant les termes et en les appliquant judicieusement que l'homme peut marcher sûrement et rapidement dans la voie du progrès.

Si les rapports humains tendent à méconnaître ou à violer la loi de solidarité, c'est le *désordre* et la *guerre*.

S'ils demeurent d'accord avec elle, c'est l'*ordre* et la *paix*.

S'ils se multiplient tout en demeurant harmoniques avec cette loi, le progrès grandira en raison directe de leur nombre.

C'est en nous inspirant de ces données que nous avons recherché une base assez sûre pour établir solidement notre édifice et assez large dans son unité pour permettre à tous les rapports de s'y mouvoir à l'aise et de s'y concilier en se concertant.

Nous avons cru la trouver dans le *respect du droit*, pris dans son acception la plus générale.

Le droit. — Nous croyons ne pas nous être trompés en affirmant que le sentiment du *droit* est inhérent à notre nature et qu'il est, en fin de compte, le garant le plus puissant et le plus efficace de notre bien-être matériel et moral. La négation du droit, même temporaire, agissant au détriment des uns pour favoriser les injustes convoitises des autres, n'est-elle pas, en effet, ce qu'il y a de plus triste, de plus douloureux et de plus redoutable pour l'homme ?

Un des caractères essentiels du droit, c'est d'être indestructible et, par conséquent, de ne prescrire jamais. Il n'est pas un être humain, s'il est conscient, qui n'ait en lui le sentiment du droit et qui ne se réclame de lui.

Le devoir. — Le *droit* naît avant son corrélatif le *devoir*, lequel n'est que la conséquence nécessaire du libre exercice du droit.

C'est ainsi que le devoir accompli est la consécration *par le fait* du droit d'autrui, reconnu et respecté par chacun de nous et en vertu duquel nous nous sentons tenus d'agir de toutes nos forces pour le garantir et le défendre contre toute agression.

C'est ainsi que notre droit se dégage et s'affirme moins par l'action personnelle de chacun de nous que par l'action d'autrui.

Origine de la morale humaine. — On peut donc dire que le devoir de l'un constitue ou du moins met en évidence le droit de l'autre et que l'action de ces deux sentiments, agissant alternativement l'un sur l'autre, détermine le mouvement social, éclaire notre choix et constitue la *morale humaine*.

Cette aspiration vers le droit est à la fois personnelle et universelle. Elle est de tous les temps et de tous les lieux. Le droit est éternel et son principe est immuable.

En prenant pour base le respect du droit, nous marchons donc bien réellement dans la voie tracée par la loi de solidarité universelle. Nous ne pouvons nous égarer tant que nous maintiendrons le droit en harmonie avec les prescriptions de cette loi. Nous sommes donc fondés à croire, en premier lieu, que notre base est sûre et inébranlable, et, en second lieu, qu'elle est assez large pour donner lieu à tous les rapports humains, quels qu'en soient la nature, le mobile et le jeu, et qu'il ne dépend que de nous d'en assurer l'harmonie, en assurant en même temps notre bien-être, si nous voulons nous appliquer à procéder judicieusement.

Notre association. — Ceci établi, passons à l'examen de l'application de ces principes par ce mode d'association :

Et d'abord, hâtons-nous de dire qu'il y aurait folie à prétendre transformer les habitudes sociales et l'équilibre actuel des rapports comme on change un décor de théâtre.

Il faut tenir compte de ce qui est, tout ce qui est ayant sa raison d'être et devant servir d'échelon et de point d'appui à la modification qu'il précède, et ne procéder que graduellement et peu à peu.

C'est ainsi que, dans l'association, nous commençons par le groupement des intérêts les moins divergents et les plus rapprochés les un des autres. Ce groupement demeure toujours facultatif pour les unités qui le composent. Il est, par conséquent, toujours libre. Il dépend exclusivement de la volonté de l'intéressé, sollicitée par les avantages qu'il y trouve. (Art. 101 à 118 des statuts, pages 12 et 13 du rapport.)

En affirmant sa dignité, l'article 110 est destiné à donner au sociétaire une haute idée de sa valeur morale et à lui en faire apprécier le prix.

Création de la réserve. — Par la cotisation mensuelle, les sommes à emprunter pour un service analogue à celui qui est indiqué page 13 du rapport diminuent chaque année d'importance.

L'accumulation graduelle du capital de cotisation venant à se substituer peu à peu au capital à emprunter, il doit arriver un moment où cette accumulation suffira à couvrir les besoins de ce service et lui demeurera consacrée. Dès lors, l'association agira à cet égard avec son capital propre et deviendra indépendante de tout prêteur à cet endroit.

La vivification de cette série d'intérêts ainsi assurée, on passe à une autre série et on procède de la même manière. En agissant ainsi, il doit forcément arriver un moment où la vivification toujours croissante de toutes les

séries se trouvant assurée par un capital suffisant, leur appartenant en propre, tous les intérêts soient satisfaits. Ils seront harmoniques entre eux, puisqu'ils sont devenus solidaires après examen pratiquement en pleine connaissance de cause et en vertu d'une action commune toujours libre.

Mais cette harmonie entre les intérêts ne peut se produire que par l'harmonie préalable entre les hommes, eu égard d'abord aux rapports appelés les premiers à agir de concert et, par suite, à l'harmonie de l'ensemble de tous les rapports mis en jeu.

Nous avons cherché à obtenir cette évolution morale raisonnée en nous appuyant sur les avantages multiples résultant de cette entente et sur les devoirs qu'ils commandent. (Voir pages 24, 25, 26, art. 67, 72, 73, 136, 137, 138 des statuts.)

Eu égard aux progrès acquis à notre époque et aux pratiques en usage, il serait facile d'augmenter le nombre des avantages et des devoirs corrélatifs par l'accroissement du nombre des rapports entre les hommes. Mais l'entente fait défaut, contrariée qu'elle est par les appétits inférieurs et l'aveuglement d'un grand nombre de dirigeants dont la préoccupation dominante est d'empêcher à tout prix la réalisation de cette entente ; mais ils n'empêcheront pas la terre de tourner ni le progrès de s'accomplir dans le sens le plus propre à assurer et à garantir l'affirmation de plus en plus irrésistible de la dignité humaine.

L'arbitrage. — La pratique de l'arbitrage (art. 136) deviendrait assurément plus efficace et plus généralement employée à mesure que grandirait le progrès intellectuel et moral de chaque milieu. Cette pratique arriverait graduellement à diminuer le nombre des contestations judiciaires.

Les amendes sont un moyen de correction en même temps qu'une leçon destinée à amener par la réflexion les sociétaires à l'accomplissement de leur devoir et au respect des droits dont ils ont la garde.

L'exclusion. — La perte de l'estime de ses co-associés est le plus grand malheur qui puisse arriver à un sociétaire et le plus grand châtiment qui puisse le frapper, châtiment terrible, à la vérité : c'est son exclusion définitive de l'association. Aussi avons-nous pensé qu'il conviendrait d'y introduire des tempéraments qui, tout en laissant à cette peine ce qu'elle a de bienfaisant et de puissance coercitive, ne laisseraient pas irréparables les conséquences de son application.

La réhabilitation. — Le coupable serait frappé : c'est une question d'ordre indispensable ; mais il pourrait racheter sa faute, dans un temps donné, par une conduite exemplaire et par un stage plus ou moins long pendant lequel

il démontrerait qu'il a compris l'erreur commise et qu'il est sûr désormais de n'y plus retomber.

Sa rentrée dans l'association, précédée de la déclaration publique de sa réhabilitation par l'assemblée et entourée d'un certain apparat, serait d'un excellent exemple, et, comme conséquence naturelle de cette réhabilitation aucun prétexte ne devrait plus jamais donner lieu de la part des autres sociétaires à un rappel quelconque des faiblesses passées.

Il est, je crois, inutile d'insister sur les avantages sans nombre de cette application et de rechercher ici les modifications profondes qui en seraient la conséquence, tant au point de vue des rapports entre les familles qu'à celui des rapports entre les individus. Ils sont assez évidents pour que chacun puisse les dégager aisément; mais nous pouvons dire qu'il y aurait là des éléments d'ordre qui n'existent nulle part aujourd'hui qu'à l'état latent et qu'ils seraient d'une efficacité telle que ce que nous voyons ne saurait nous en donner une idée exacte.

L'association dans la commune. — Telle serait la situation d'une commune associée, tels seraient les résultats heureux de l'application du premier terme de cette combinaison : l'*institution de l'association mutuelle dans la commune.*

Mais pour que cette organisation donne sa mesure, il faut qu'elle rayonne au dehors. Or, une commune, si importante et si éclairée soit-elle, ne saurait utilement servir de centre à ce mouvement *comme commune* et, en cette qualité, sans voir émerger aussitôt les appétits de suprématie et de domination, encore si naturels à notre époque, et aussi les infériorités contraires, les rivalités, les jalousies, les haines, etc. Ce n'est donc pas à une seule commune qu'il appartient de prendre cette initiative par rapport aux autres, mais bien à un ensemble de communes déjà pourvues d'associations se concertant pour créer un centre commun d'action et de contact, en dehors de chacune d'elles et en dehors de leurs attributions comme groupement communal.

Mais ce fait ne pouvant se produire aujourd'hui, puisque cet ensemble n'existe pas, il faut en appeler à une initiative d'un ordre différent qui se charge de l'organisation de ce service dans l'intérêt des associations des communes sociétaires, avec l'intention bien arrêtée de le remettre aux associations dès que celles-ci seraient capables de le gérer elles-mêmes et de se passer de son intervention.

La Banque agricole du chef-lieu. — Tel est l'objet du deuxième terme : « *La Banque agricole du chef-lieu du département.* »

Dans le principe, cette banque aurait surtout pour mission le soin de répandre et de vulgariser l'esprit d'association et d'en faciliter les diverses

applications dans les communes. Elle pourrait le faire avec d'autant plus de facilité qu'elle disposerait de moyens d'action suffisants, qu'elle aurait une formule simple, respectueuse de tous les droits, à la portée de la plupart des intelligences, d'une application facile et avantageuse pour tous, et, condition très importante, qu'elle pourrait toujours agir au grand jour. Elle serait le conseiller naturel tout indiqué des associations nouvelles, leur guide dans les commencements, et elle serait très souvent mieux placée que chacune d'elles pour bien apprécier la situation réelle de l'ensemble, les besoins et les aspirations à satisfaire et les entraînements à modérer.

La Fédération. — Par elle, les associations des communes constitueraient un groupement d'un ordre plus élevé. *Elles seraient fédérées, c'est-à-dire libres, souveraines et indépendantes, par rapport à la gestion de leurs propres intérêts, et liées seulement pour les besoins du progrès commun, de la conservation et de la défense communes.*

La banque relierait entre elles toutes les associations des communes, comme celles-ci relient entre eux les familles et les individus de la même commune appartenant à l'association. Elle leur servirait d'intermédiaire vis-à-vis de la Banque de France ou de toute autre société financière ou institution de placement ou de crédit appelée à leur être utile. Elle placerait leurs cotisations et les réserves dont elles n'auraient pas le placement chez elles, etc.

A ce point de vue particulier, nous avons déjà donné un aperçu des conditions de premier établissement de la banque agricole du chef-lieu dans un petit opuscule publié le 14 juillet 1885 : « *Appel aux agriculteurs* », que je joins à ce mémoire. Nous ne croyons pas utile d'y revenir ici. Nous nous bornerons à indiquer sommairement quelques considérations qui n'ont pu y place.

Le Crédit de la Banque du chef-lieu. — Nous avons vu combien serait solide le Crédit de la Banque du chef-lieu et quelle serait la puissance de sa garantie ; mais cette situation si claire et si sûre ne suffirait pas cependant à lui procurer le numéraire dont elle aurait besoin.

(*A suivre.*)

CARRET,
Propriétaire à Viscker (Hautes-Pyrénées).



FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCCULTES

(*Suite.*)

Voir la *Revue* de mars 1895.

Le premier paragraphe de la lettre de M. Jerry ne demande pas de réponse. Quant au second, il suffit de dire, que nous ne croyons pas que l'occasion se présente jamais de douter des *faits* dont parle notre correspondant; nous les acceptons tous, sans hésitation, [car il est un observateur consciencieux; mais nous ne partageons pas ses conclusions.

Le troisième paragraphe concorde exactement avec nos propres vues. Quant au quatrième, voici nos observations : On se souvient sans doute que nous n'avons jamais nié que dans un certain sens, il est possible d'établir des communications avec les véritables esprits de personnes décédées. Mais, nous avons déclaré, qu'à l'exception de certains cas, que nous traiterons plus tard, des *écorces seules* et non pas de véritables esprits peuvent apparaître ou agir *dans les séances.*

Parlant de l'esprit, dans notre premier fragment, nous avons dit : « Il peut être visité en esprit par les hommes, mais ne peut pas descendre dans notre atmosphère grossière et nous y atteindre. Il attire, mais ne peut pas être attiré.

Nous n'avons pas contredit non plus, qu'un *état* existait (cause probable) de la conception du Summerland [terre d'été, paradis] des spiritualistes dans lequel les esprits de ceux qui ne sont plus reçoivent la rétribution qu'ils ont méritée. Cet état auquel les occultistes du Thibet donnent le nom de *Devachan*, était ce que nous entendions en disant : « Où durant la période temporaire de ses jouissances dans son nouvel Ego, des fruits de ses bonnes actions, etc.. »

Nous n'avons donc pas le moins du monde, l'intention de contester ce dire de notre correspondant, que par une action magnétique il est parvenu à mettre quelques-uns des principes incorporels de certains sensitifs en *rapport* (sinon, comme il le dit avec le *monde* des esprits, mais au moins en tous les cas) avec quelques entités spirituelles.

Il est certain que, avec des sensitifs assez purs, ceci peut se faire; mais nous disons que les informations ainsi reçues ne seront jamais absolument exactes. On doit attribuer ce résultat à plusieurs causes. D'abord les principes qui connaissent sont, dans ce cas, différents de ceux qui traduisent extérieurement les choses connues, et dans ce cas, un croyant novice ne peut pas effectuer irréprochablement le transfert des impressions spirituelles qui connaissent, aux facultés plus physiques qui les énoncent. En admettant

même que le magnétiseur et son sujet n'ait aucune idée préconçue du sujet de leurs investigations, le simple transfert de ces observations de l'une à l'autre classe de facultés, doit donner lieu à des erreurs et à de fausses idées.

De plus, nous n'allons pas trop loin en déclarant qu'il est de toute impossibilité que les facultés spirituelles d'un croyant novice, puissent donner un compte rendu exact. Nos facultés physiques même ne nous servent bien que lorsqu'elles ont subi une minutieuse préparation. Voyez, par exemple, l'impossibilité pour de jeunes enfants, de juger des distances, etc., etc., il en est absolument de même, lorsqu'il s'agit d'un sensitif dont les facultés spirituelles n'ont pas été exercées.

A la longue, si les circonstances et leur santé permettent qu'ils continuent à explorer le monde invisible, ils peuvent acquérir une certaine expérience et peu à peu, leurs observations deviennent plus exactes; mais de tels sensitifs sont très rares, et malgré toutes leurs observations, ils ont toujours laissé beaucoup à désirer. Il résulte de tout ceci, que dans le cas le plus favorable, vous avez une relation inexacte d'abord, puis sa présentation est faite d'une manière défectueuse.

Ordinairement, dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, le magnétiseur et son sujet ont des idées parfaitement arrêtées sur les choses dont ils s'occupent, et ces idées influencent toujours plus ou moins leurs rapports. Ces causes d'erreur sont si importantes, qu'un sujet magnétisé a deux fois autant de chances d'erreur, qu'un croyant qui par hypnotisme s'est mis en rapport avec des entités spirituelles. Ainsi, un Swedenborg, serait certain de voir bien plus juste que le meilleur sensitif dont les facultés devraient être stimulées par un magnétiseur.

Outre les causes déjà citées, qui peuvent induire en erreur, il est de fait que le meilleur sensitif ne peut ordinairement entrer en rapport qu'avec une seule entité spirituelle; il ne peut donc déclarer que ce que cette entité elle-même sent, perçoit et voit. Les rapports ne peuvent guère s'établir qu'avec une entité qui est dans le *Devachan*, ou dans un état préparatoire et dans aucun de ces cas, l'entité susdite n'est capable de généraliser; existant dans un paradis créé par ses rêves, elle est incapable de donner des renseignements sur d'autres entités.

Chaque esprit, dans le Devachan, a ses rêves particuliers, et vit dans un paradis (c'est-à-dire un état moral et non pas un endroit déterminé), qui est à lui et où il trouve tout ce qu'il aime et ce qu'il désire, personnes et choses. Mais ces représentations sont toutes idéales, et ceux près desquels il croit être ont eux-mêmes leurs propres rêves, dans leur paradis idéal; il

est même possible qu'ils soient encore sur la terre, où qu'ils soient en train de subir les procès de l'annihilation.

Ces esprits heureux ne peuvent avoir aucune communication avec la terre, dont la vue mêlerait immanquablement un peu d'amertume à leur bonheur; ils n'ont aucun rapport conscient avec les esprits qui viennent voir ce qu'ils font et observer ce qu'ils pensent, sentent et voient.

Que signifie donc cette expression : *être en rapport?* Simplement l'identité de vibration moléculaire entre la partie astrale du sensitif incarné, et la partie astrale de la personnalité désincarnée. L'esprit du sensitif est odylisé par l'émanation (Aura) de l'esprit, qu'il soit en état d'hibernation dans la région terrestre, ou qu'il rêve dans le Devachan; l'identité s'établit entre les vibrations moléculaires et pour un peu de temps, le sensitif devient la personne disparue, il a son écriture, il pense et parle comme elle.

Il est possible que dans ce cas, le sensitif se figure que ceux avec qui il est momentanément en rapport, descendent sur ce monde et communiquent avec eux, tandis qu'en réalité, c'est simplement leur esprit personnel, qui vibrant identiquement, est pour un temps relativement court, intimement uni à l'autre.

La plupart des communications spirites subjectives sont véritables, surtout lorsque le sensitif est d'une grande pureté; mais 1° ils ne rendent que les idées d'un seul esprit incapable de voir en deçà des limites de son paradis idéal; 2° il est impossible qu'un sensitif qui n'est pas initié, rende exactement les observations faites durant cette amalgamation; 3° il est impossible que le sensitif transfère intactes les impressions reçues par les facultés supersensuelles, aux sens par lesquels seuls elles peuvent être transmises au monde des vivants; 4° ces communications subiront de nouvelles altérations par des conceptions et des idées existant dans l'esprit, soit du sensitif, soit du magnétiseur ou de tous les deux.

M. Terry dit avoir comparé les descriptions de différents médiums et déclare qu'elles s'accordaient en général; tous décrivant des mondes plus beaux que le nôtre et peuplés de formes humaines douées de plus d'intelligence, eté. etc.. Mais comment pouvait-il s'attendre à autre chose; lui, un Européen moralement pur et instruit, opérait des recherches avec des sensitifs, eux aussi moralement purs et plus ou moins instruits?

S'il avait employé par exemple, une sensitive australienne, et s'il s'était abstenu avec soin de l'influencer, il aurait obtenu une relation très différente. Quoiqu'une certaine quantité de vérité se trouve dans toutes les communications véritables, il trouvera que dans les détails elles diffèrent

du tout au tout, selon qu'elles ont été obtenues en France, en Amérique ou en Allemagne.

Il est inutile d'insister davantage, car nous voulons seulement expliquer que tout en ne doutant pas que les communications dont il s'agit soient véritables, nous avons de bonnes raisons pour les déclarer inexactes et peu admissibles.

Passant maintenant au paragraphe 5, nous disons qu'il est après tout *possible* qu'une entité distincte existe, qui se met en rapport avec lui. En d'autres termes il est possible qu'il y ait un esprit avec lequel sa nature spirituelle se met habituellement en harmonie, et dont il approprie ainsi les idées et le langage, ce qui fait que cet esprit semble communiquer avec lui. Tout ce que nous avons déjà dit revient à cette supposition, que *selon toute probabilité* notre explication est juste. Mais si M. Terry est convaincu que le cas est différent, alors il est possible (quoique ce ne soit guère probable) qu'il entre vraiment *en rapport* avec un esprit auquel il est assimilé pour quelque temps, dont il partage la plupart des idées et dont il adopte l'écriture.

Même dans ce cas, M. Terry aurait tort de croire que c'est sciemment que cet esprit communique avec lui ou qu'il sache n'importe quoi en rapport avec notre monde. Le rapport une fois établi, c'est M. Terry lui-même qui devient cette autre personne, qui pense et écrit comme elle le faisait lorsqu'elle était de ce monde.

Quant à la belle et intelligente figure d'un homme bienveillant, vue à différentes reprises par des voyants et des voyantes, il est possible que ce soit l'image astrale de cet esprit,lorsqu'il était vivant,et que cette image fut attirée dans sa sphère d'action spirituelle par le synchronisme de cet esprit avec le sien.

Il est tant de causes qui peuvent produire le phénomène, que bien d'autres explications pourraient en être données, mais il faut être adepte et examiner chaque cas avec le plus grand soin, pour pouvoir l'expliquer sérieusement; en tous cas, il est absolument certain que la présence et l'action consciente de l'esprit d'une personne bonne et bienveillante, morte il y a plus d'un siècle, n'est pas possible. Il est possible que les molécules de la nature astrale du voyant vibrent en union parfaite avec celles de l'esprit de cette personne, maintenant dans le Devachan, et qu'il en résulte

(1) Allan Kardec est probablement le seul chercheur non initié qui a le plus approché de la vérité, et cela parce que ses conclusions ont été obtenues en généralisant de nombreuses communications obtenues par un grand nombre de sensitifs soigneusement choisis, et que de cette manière, il a éliminé une grande quantité d'erreurs.



une apparente communication, mais selon l'instruction que nous avons reçue, rien de plus n'est *possible*.

Si le guide de notre frère n'avait pas quitté la terre depuis si longtemps, une autre explication plus conforme à ses vues, mais fort impossible, serait alors possible.

L'expérience racontée dans le deuxième paragraphe, peut s'expliquer de deux manières. Quelque élevées que soient ces communications, elles peuvent du moins être dues à des écorces (reliquiæ) de personnes qui n'étaient pas assez spirituelles pour mériter un progrès ultérieur. Dans notre premier fragment nous avons dit : « Tous les élémentaires ne sont « pas toujours absolument mauvais, et dans le cas d'un médium pur, ils « montrent le côté le meilleur et le moins dégradé de leur nature. Il n'est « pas rare que les élémentaires aient une appréciation spirituelle de vertu, « tout en étant foncièrement vicieux dans leurs tendances. »

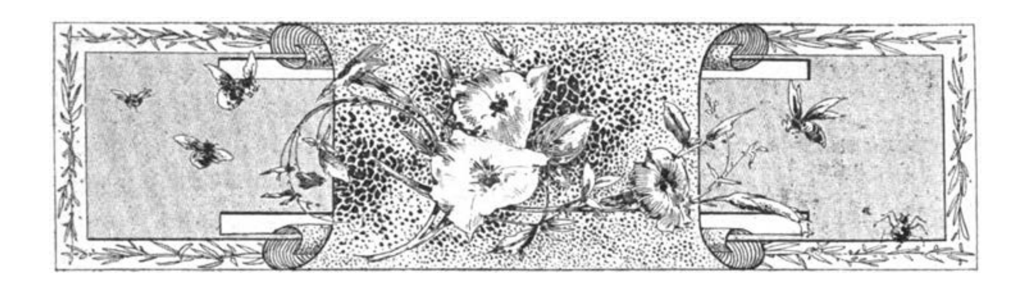
Il est parfaitement possible que les admirables instructions dont M. Terry parle viennent d'un personnage très élevé, quoique perdu, trop intelligent pour se montrer sous son véritable aspect à M. Terry, mais capable de jouer un tout autre rôle dans un cercle moins pur.

Il est bien plus probable que l'esprit du médium est entré *en rapport* avec une entité spirituelle quelconque, dans le Devachan, dont les pensées, les connaissances et les sentiments ont formé la substance, tandis que la personnalité du médium et ses idées plus ou moins préconçues, ont donné la forme de la communication.

Nous n'attribuons aucune importance spéciale à la forme dans laquelle la première communication a été donnée. Il est possible que ceci ait été la part du médium dans la communication, lorsque pour un moment, il a dentiflé sa nature spirituelle avec celle de l'entité spirituelle.

(*A suivre*.)





AUX OBSÈQUES DE J.-B. BOURGEOIS (1)

D'anciens et fidèles partisans de la cause, auxquels je n'avais pressé la main depuis quatorze ou quinze ans, ayant fait appel à ma vieille amitié, j'étais à Ville-d'Avray à l'heure indiquée, 2 heures de relevée, pour accompagner les restes d'un très honnête homme que j'aimais pour sa franchise et son esprit; sur la tombe de cet ancien spiritualiste se pressait toute la population de la ville. Un ami a parlé pour rendre hommage à ce brave citoyen.

A notre tour nous avons dit en substance les paroles suivantes :

« Je suis venu ici jadis pour la dernière céremonie de tous les Richard, ces célèbres et si habiles peintres de la manufacture nationale de Sèvres, il y a bien des années. Depuis, la neige a blanchi ma tête et ma barbe, et la sagesse m'ordonnerait de laisser parler les jeunes, s'il ne s'agissait ici d'un croyant fidèle à la cause que je sers depuis 1855, et j'ai bientôt 69 ans; ce que j'ai fait pour les Richard et tant d'autres, je le dois bien à J.-B. Bourgeois qui s'est endormi rapidement, comme il le désirait; le temps de fermer les yeux et cet ancien et habile horticulteur se trouvait parmi les ancêtres; son esprit si digne en tout, a dû se retrouver entouré de vieux compagnons de luttes et de croyances, et ça été une grande fête dans le royaume des belles âmes.

Vous avez entendu de bonnes choses dites par un habitant de votre cité, au nom de vous tous, de la compagnie de pompiers dont il faisait partie, du Conseil municipal dont il était un membre respecté et très écouté pour ses judicieuses réflexions, pour son esprit pratique, libéral, si droit, toujours ami de la justice.

J'ai entendu parler ainsi, avec une joie bien sentie; ce mort bien vivant méritait à tous les titres les expressions reconnaissantes de ses concitoyens.

Mais ses restes corporels sont venus directement ici, sans la présence d'un desservant d'un culte quelconque; les personnes religieuses qui n'ont pas voulu obéir à de très respectables préjugés, en venant au cimetière, se demandent si ce vieil ami, si sage, n'avait aucune croyance.

(1) Discours de P.-G. Leymarie, le 27 mars 1895.

J.-B. Bourgeois était un observateur par métier ; l'horticulteur vrai, qui crée de nouvelles espèces de plantes, qui voit chaque jour jaillir de belles fleurs, semble les avoir inventées et ce doit être là une haute jouissanee; M. Bourgeois fils, sa mère et sa femme le savent surabondamment, et ce commerce intime avec la nature, invite à un dialogue bienfaisant l'Esprit incarné et l'Esprit universel qui est en tout et partout.

En 1860, parut un volume qui intéressa J.-B. Bourgeois ; il était intitulé : *La pluralité des mondes habités*, par Camille Flammarion ; comme il avait lu d'autres ouvrages philosophiques, qui lui avaient prouvé l'existence d'un esprit infini, substance universelle et intelligente, qui *meut* les mondes innombrables qui roulent dans l'espace sans limites ; que pour lui, ce Dieu Esprit infini fut, est et sera, et qu'il pénètre tout.

Comme il avait la conscience de n'être qu'une parcelle de ce Dieu, une âme participant de son éternité, il se connaissait, comme âme immortelle, en possession d'un corps armé de cinq sens, que son âme mouvait, et dont il se servait pour connaître le monde extérieur à ses cinq sens.

En conséquence, il surveillait ses actes et ses paroles ; ce rude travailleur qui a si bien rempli sa journée de 70 ans, ne parlait et n'agissait qu'avec prudence et sagesse, parce qu'il se savait absolument *responsable de ses actes*.

Il avait cette croyance raisonnée que l'homme se fait ce qu'il est, son libre arbitre lui permettant, par son travail sur lui-même, de devenir un être intellectuel, ami du bon, du beau, du vrai ; ou bien de piétiner sur place en pratiquant l'amour du moi personnel, en véritable égoïste.

Il se savait, comme fils de Dieu, solidaire avec toutes les autres âmes ; aussi, n'avait-il pour ses frères en humanité que des conseils paternels et rationnels.

Avec cet état d'âme, qui est celui de son honorée veuve et de son fils, il avait trouvé le temps d'étudier le ciel, à l'aide de la science de C. Flammarion, l'astronome que vous connaissez tous, dont vous devez lire les œuvres populaires pour en méditer.

Se sachant, lui Esprit incarné, un atome sur notre terre dont la circonférence a 10.000 lieues de tour ; connaissant que la Terre n'est elle-même qu'un point invisible vu du Soleil ; que notre soleil n'est qu'un embryon de l'espace considéré de l'étoile Syrius! et que partout des mondes à l'infini roulent dans l'immensité sans limites ; il se voyait, comme âme incarnée sur la terre, avec sa petitesse comme corps, mais avec sa puissance incommensurable, comme esprit intelligent qui peut mesurer les mondes, fixer leur vitesse, connaître leur nature et leur habitabilité.

Il savait que dans l'univers infini, les mondes à l'infini sont habités par

des âmes, et que toutes ont dû faire un dur apprentissage sur des terres telles que la nôtre.

Cette certitude, cette espérance souveraine le rendait vigoureux comme raisonnement ; la vie et ses épreuves constantes lui paraissait le meilleur et le plus salutaire des enseignements.

Telles étaient ses croyances généreuses, religieuses, chrétiennes et il respectait tous les cultes les croyant utiles à qui les observe avec discernement, sans parti-pris et en esprit, bien entendu.

Il n'a pas voulu froisser les consciences, ni les siens non plus; mais il a demandé qu'un vieillard comme lui, encore vigoureux de pensées, vous dise sur cette tombe ce qu'il était, avec la loyauté qui a caractérisé tous les actes de sa vie si active, droite et pure.

Ai-je rempli convenablement ma mission? devant votre sympathique assistance dont la famille Bourgeois est honorée et touchée, me suis-je expliqué de manière à être compris de tous. Je le souhaite, et je prends à témoin les grands arbres qui nous entourent, et je dis que je suis, comme eux ces purificateurs de l'air, un simple ouvrier qui accomplit sa petite mission intellectuelle de bon sens.

Souvenez-vous parfois de l'homme de bien dont la dépouille mortelle, la personne de chair est ici. Quant à son individualité pensante, elle vit éternellement; elle protégera et consolera sa veuve, elle fortifiera son fils dans tous ses actes, elle assistera souvent aux causeries intimes des siens, au doux foyer ; et les chères et bien-aimées petites filles béniront sa mémoire; il se plaira à caresser leur chevelure, à les savoir intelligentes et bonnes.

Car cela est réconfortant et logique, et c'est simple et c'est l'expression de l'exacte vérité, de croire qu'une vie sur la terre n'est qu'une étape de nos existences successives et de la vie éternelle de notre esprit.

Aussi, ne disons pas le mot *adieu* à ce voyageur ami ; à ce vivant répétons en chœur ce mot d'espérance : *Au revoir mon frère.*

L'EXTÉRIORISATION DE LA SENSIBILITÉ

Etude expérimentale et historique par Albert de Rochas.

Après une préface concise, l'auteur de cet intéressant et instructif volume, aborde l'objectivité des effluves perçus sous forme de lumière dans l'état hypnotique. — L extériorisation de la sensibilité. — L'envoûtement. — La poudre de sympathie. — La guérison magnétique des plaies par la transplantation. — Les théories de Maxwell. — Puis des notes scientifiques du plus haut mérite.

Au chapitre I, il parle des effluves que dégagent certaines personnes exceptionnelle-



ment douées, relatées par la mystique divine de l'abbé Ribet; l'auréole des saints; le rayonnement des doigts de la Vierge, de Moïse et des somnambules qui voient un fluide lumineux et brillant, selon Deleuze et Charpignon, docteurs éminents. Puis viennent Reichembach (le baron) dont les expériences furent répétées par le Dr Charazain et M. Dècle, puis par M. Durville; le Dr Luys trouve que le côté droit du corps humain dégage une coloration bleue, principalement les yeux, les oreilles, les narines, les lèvres; le côté gauche du corps irradié des effluves rouges. — Les hystériques dégagent du côté droit des lueurs violettes, les paralytiques ont leurs colorations lumineuses parsemées de points noirs. Même après la mort, ces colorations existent, jusqu'à extinction complète de la vie.

Pendant quinze ans ces observations et bien d'autres ont été contrôlées méthodiquement par M. de Rochas, ainsi que les sensations lumineuses perçues par un grand nombre de personnes, et il se demande si cette sensation est purement subjective ou le simple résultat de l'imagination du sensitif — ou bien si elle est objective, comme action d'une cause matérielle externe; ce sont là choses délicates que ces recherches avec l'aide des connaissances physiques acquises.

En somme, le programme scientifique que veut résoudre l'éminent M. de Rochas, se partage en 7 questions que voici :

« 1° Y a-t-il perception d'un phénomène réel, ou bien la description faite par le sujet est-elle due à sa mauvaise foi ou à un travail de son imagination? S'il n'y a là que tromperie ou hallucination, la cause se trouve immédiatement jugée, et il n'y a pas besoin d'aller plus loin. Si au contraire on parvient à constater que les descriptions du sujet correspondant à quelque chose de réel, qui persiste d'une façon indubitable dans de nombreuses expériences où l'on exerce sur le sujet un contrôle rigoureux, fondé sur des procédés scientifiques dont il ne peut avoir connaissance, on dispose alors d'un terrain solide pour asseoir la base de l'édifice.

« 2° La 2e question vient alors immédiatement à l'esprit. S'il y a phénomène réel, par quel organe se fait sa perception? Il ne faudrait pas en effet trop se presser de conclure que, puisqu'il s'agit d'un phénomène appartenant à la catégorie de ceux que nous appelons lumineux, la perception doit forcément en être effectuée par la voie de la rétine ; il est possible qu'elle s'effectue dans certaines conditions, par une autre voie (on peut citer le phénomène de l'audition colorée) ; — et, lorsqu'il s'agit de l'hypnose — c'est-à-dire d'un état qui apporte de si profondes modifications dans la sensibilité des différentes parties du système nerveux, il n'est pas hors de propos de chercher à fixer l'organe par lequel s'effectue la perception de l'effluve.

« 3° Cet organe de perception donne à chaque sujet une sensation, qui peut dépendre de la nature même du phénomène et du tempérament propre de chaque individu. Il est indispensable de savoir comment ces différentes influences sont susceptibles d'agir sur les descriptions données par chaque sujet.

« 4° Il est naturel de penser aussi que l'effluve, s'il existe, peut encore présenter certaines propriétés variables suivant le genre de force qui le produit; on est ainsi amené à déterminer l'influence des différentes formes de l'énergie.

« 5° L'hypnose comporte un certain nombre d'états différents, la perception de l'effluve, si elle est réelle, varie-t-elle si l'on place le sujet dans tel ou tel de ces états? Il est nécessaire de résoudre cette question pour qu'on puisse placer le sujet dans les conditions les plus convenables à l'expérience.

« 6° Une question très grave consiste dans l'influence qu'une suggestion pourrait

exercer sur la façon dont le sujet décrit l'effluve. Nous entendons ici par suggestion une dée dirigeante et persistante imprimée dans le cerveau du sujet, par des actes ou par des paroles antérieurement au moment où il donne les descriptions de l'effluve. De la réponse à cette question doit résulter l'indication des précautions à prendre, s'il y a lieu, pour se mettre à l'abri d'une sérieuse cause d'erreur.

« 7° Enfin on doit se demander s'il n'existe pas quelque difficulté ou même quelque impossibilité d'interprétation de la production et de la perception de l'effluve au point de vue théorique. Autrement dit, la production et la perception de l'effluve peuvent-elles s'expliquer par nos connaissances scientifiques actuelles? C'est par l'examen de cette question que nous terminerons ce travail.

« Le programme de notre étude étant ainsi bien défini, nous allons exposer les réponses que nos expériences et le raisonnement apportent à ces différentes questions. »

Ce programme, l'auteur l'a rempli avec une grande indépendance d'esprit, comme le savent faire les véritables investigateurs; les esprits studieux voudront lire ce beau volume in-8°, orné de figures, et en méditer (Prix, 7 fr.) car nous l'analysons encore.

Le maréchal de Saint-Arnaud en Crimée, par le Dr Cabrol, avant-propos, mise en ordre et notes par Paul de Régla. Portrait du maréchal d'après Raffet. — Sous ce titre, vient de paraître, chez les éditeurs Tresse et Stock, un très intéressant volume de mémoires tirés du journal du Dr Cabrol, médecin de l'état-major de l'armée d'Orient et médecin particulier du maréchal. — C'est la relation, jour par jour, des six derniers mois de la vie du maréchal de Saint-Arnaud. — En dehors de toute considération politique, c'est un exposé vécu des hautes préoccupations et des graves responsabilités qui incombent à un chef d'armée. — Vingt-neuf lettres inédites du maréchal à sa fille sont intercalées dans le texte de l'ouvrage. On ne lira pas sans admiration ni sans émotion ces lettres qui brillent autant par le style que par les sentiments tendres et délicats d'un homme que ses adversaires politiques ont tant calomnié.

En dehors du récit d'un témoin oculaire des principaux faits de la guerre de Crimée : — Bataille de l'Alma, incendie de Varna, choléra, mort du maréchal, — ce livre contient des renseignements entièrement inédits sur trois légendes de l'époque : duel Cornemuse, empoisonnement du maréchal par ordre de l'Empereur et conduite du prince Napoléon à l'Alma.

Erratum : Page 242, 2e paragraphe, *Revue* d'avril 1895, lire *Broca* et *Follin*, au lieu de Broix et Frollin.

Vient de paraître, *La Réincarnation*, par le Dr Pascal, 2 fr. Ce très intéressant in-8, rempli de faits, écrit d'une plume alerte, intéressera les âmes sincères, désireuses de savoir. Nous en reparlerons.

Les croyances fondamentales du Bouddhisme, par Arthur Arnould, 1 fr. 50.

La clef de la Théosophie, de H. P. Blavatsky. Traduit de l'anglais par Mme H. de Neuville, vol. in-12 de 410 pages ; c'est un formulaire complet, par questions et réponses, lui indique nettement ce que c'est que la théosophie, son but, son avenir. 3 fr. 50.

Nous aurons à parler de cette œuvre, après l'avoir lue et méditée.



L'instruction intégrale, par F. CH. BARLET; programme raisonné d'instruction à tous les degrés; premier volume, Instruction primaire.

Ce volume est un sérieux effort vers la synthèse ; nous aurons à en faire le compte rendu. 3 fr. 50.

Le psychisme expérimental, étude des phénomènes spirites, par M. ALFRED ERNY, offre un intérêt de premier ordre pour tous les partisans spiritualistes de la libre recherche. Ce volume est vivement recommandé. 3 fr. 50.

Nous en dirons autant pour *Essai de Spiritisme scientifique* de M. le professeur D. METZGER, œuvre importante d'un penseur de grand mérite, dont nos correspondants font le plus grand cas ; ici, la conviction se marie au savoir. 3 fr. 50.

La Terre, par EMMANUEL VAUCHEZ, 2 vol. in-8°, avec figures, 15 fr. Œuvre de premier ordre.

Du même auteur, une brochure dont on dit beaucoup de bien, et que nous n'avons pas lue, M. Vauchez ayant, par mégarde, oublié de nous en adresser un exemplaire.

L'éducation morale, selon M. L. GUENEAU, est une œuvre qui touche à la grande question de solidarité universelle, de justice et de véritable fraternité.

Essai d'initiation à la vie spirituelle, brochure de 0 fr. 30, créée en vue de détruire le Doute sur la vie future. M. LEBEL est un convaincu et un homme de bonne votonté, un esprit droit et juste.

Sous presse : *L'origine de l'homme*, par G. PALAZZI, ingénieur, homme d'étude qui aime la vérité la plus simple, la plus synthétique, et le démontre par une argumentation serrée, scientifique et spirite. Œuvre à lire bien des fois, pour s'en assimiler les vérités rationnelles et essentielles.

ORPHELINAT D'ANDILLON

En mars dernier, la *Revue* a parlé de l'orphelinat de M. Thouard, spirite sincère et grand propriétaire au château d'Andillon, près Blois (Loir-et-Cher).

M. Thouard a aussi le projet de fonder une maison de retraite pour les grandes personnes, et pour cette fin, il offre 200.000 mètres de terrain dans sa propriété, dans un site près de la forêt de Blois, tout à côté d'une gracieuse petite rivière, dans le pays de Touraine réputé pour sa salubrité.

M. Thouard fait appel à la solidarité, à une fédération de bonnes volontés, pour convier les spirites à le seconder efficacement ; il veut élever cette maison de retraite ; les plans sont prêts et M. Thouard ne peut rien sans le secours de toutes les âmes qui ont la volonté de faire œuvre sérieuse et utile. Lui écrire directement au château d'Andillon.

Très intelligent, M. Thouard a longuement étudié les simples, leur vertu, leur effica-

cité; aidé par ses guides, il a fondé un laboratoire, une fabrique de liqueurs et de vins tonifiants, soit pour employer tous les produits de ses domaines, soit pour s'aider dans ses vues philanthropiques, par la vente de ses vins et liqueurs.

Déjà il a obtenu des premiers prix aux expositions diverses, cinq grandes médailles d'or et d'argent et le grand diplôme d'honneur à l'exposition de Lyon, en 1894. Ces faits prouvent que M. Thouard a créé des liqueurs de premier choix, suaves et bienfaisantes. A Paris, les amateurs pourront en *goûter au dépôt*, chez *M. Gubian*, 111, *boulevard Voltaire*; comme j'en possède quelques bouteilles, 1, rue Chabanais, je serais heureux d'en faire déguster à qui s'intéresse à l'avenir de l'orphelinat et de la maison future de retraite d'Andillon. M. Thouard désire des visiteurs à sa propriété ; il les accueillera fraternellement, se mettra à leur disposition, pour tous éclaircissements concernant ses créations et l'avenir d'une fédération en vue de fonder des établissements similaires en tous pays.

MARQUES RECOMMANDEES

L'Andillonnaise. — La reine des Liqueurs de table, très agréable, digestive, hygiénique. 3 fr. 75

La Châtelaine. — Anisette triple supérieure. 3 fr. 75

La Fine Mouche. — Absinthe blanche supérieure, distillation des sommités fleuries d'absinthe. 3 fr. 25

Absinthe Thouard. — Absinthe verte, marque recommandée. 3 fr. 25

Le Dartagnan. — Aperitif au vin de Sauterne. 2 fr. 25

Kirsch de la forêt du Mont. — Distillation des plus soignée de fruits récoltés dans la propriété. 4 fr. 00

Cassis de Bellevue. — Marque recommandée, fabrication spéciale. 3 fr. 25

Le Régénérateur. — Au vin de Sauterne. Le plus grand fortifiant et reconstituant trouvé jusqu'ici. 3 fr. 25

Le Régénérateur. — Au vin de Malaga, du célèbre Dr GUILLOMARD, reconstituant, unique en son genre, recommandé aux estomacs faibles, anémiques, etc. 3 fr. 75

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre circulaire du mois dernier, *toutes nos liqueurs sont vendues au profit de l'Orphelinat Spirite*. Nous expédions à toute personne qui nous en fait la demande, des caisses à partir de 6 litres (contre un mandat de 25 francs (rendues en gare du destinataire, franco d'emballage, de port, et de tous droits de Régie. (Pour Paris, droits en plus.) Nos caisses sont composées de 6 bouteilles d'Andillonnaise (la reine des liqueurs de table, formule donnée par les Esprits), ou, si l'on préfère, une bouteille de chaque Marque recommandée de la maison, ou autres compositions à volonté.

N. D. L. R. — Notre appel a été entendu, et déjà l'orphelinat spirite a reçu des sommes relativement importantes ; nous souhaitons vivement que du domaine des théories, les spirites entrent dans le domaine des faits, en visitant Andillon et en apportant leur obole pour augmenter cette première liste que nous adresse M. Thouard : Mme F... 50 fr. — M. Clavel, 100 fr. — M. Liégeois, 15 fr. — M. Guirault, 25 fr. — M. J.-C., 10 fr. — M. Charrier, 50 fr. — M. Wotosky, 20 fr. — Deux Blaisois, 20 fr. — Mme Lebay, 200 fr. — M. Duir, 50 fr. — Mlle Marguerite C., 10 fr. — Mme G. de Philadelphie, 500 fr. — Cotisation du groupe de Bernière, 77 fr. 25. — M. K. 5 fr. — M. Van der Then, 15 fr. — M. Mackler 100 fr. — Un Lyonnais, 70 fr. — Un Barcelonais, 100 fr. — Anonyme, 10 fr. — M. Michel et sa dame, 10 fr., leurs demoiselles, 5 fr — Groupe D. de Paris, 29,70. — Un déiste. 10 fr. — M Romilikof, 25 roubles. — Mlle Eugénie G., 25 fr. — Mme de B..., 500 fr.

UNE MAISON DE CONFIANCE. — Mme Vve Deconinck, spirite bien connue et très dévouée à la cause, fonde à Rosendaël-les-Dunkerque (Nord), une maison de santé dans sa villa des Roses, à 580 mètres des bains de mer et de la plage si renommée de Rosendaël. La maison sera admirablement installée, avec un docteur pour surveiller les habitants de la villa et pour parer à toute éventualité. La table sera excellente, Mme Deconinck la surveillera avec un soin tout particulier, car elle est très experte en la matière. Donc, les personnes en villégiature auront le confort, l'air pur, un beau jardin, les promenades à la plage si attrayante.

Le climat de Rosendaël est recommandé aux anémiques et aussi aux scrofuleux ; l'Etat a déjà un sanatorium à St-Pol, près Rosendaël, pour les enfants pauvres, mais pas assez confortable pour les personnes aisées, et Mme Deconinck va combler cette lacune. Lui écrire à Rosendaël-les-Dunkerque, villa des Roses ; son établissement est ouvert depuis les Pâques passées, pour les enfants et les grandes personnes qui aiment la tranquillité et les soins délicats dans une maison bien tenue, où dans un pavillon de famille. Mme Deconinck aura des professeurs de musique et d'anglais.

Un tramway de Dunkerque, dessert la maison, d'une manière continue.

MÉDIUM A DIAGNOSTIC

M. Segundo, professeur de gymnastique et massage médicaux, considère comme un devoir de faire connaître sa faculté médianimique qui est celle de désigner aux malades, *en toute précision*, les organes et *systèmes* qui sont affectés, et cela sans les molester par l'auscultation ou par tout autre moyen d'exploration en usage.

Personne n'ignore que le diagnostic est la base de la médecine et que c'est sur lui que sont fondées les indications des médicaments. Afin d'éviter les erreurs du diagnostic et leurs tristes conséquences pour les malades, M. Segundo s'est décidé à faire connaître la faculté qu'il possède. A cet effet il se met à la disposition des malades qui désireraient demander conseil à l'Esprit dont il est assisté.

Il croit bien faire en prévenant que, dans certains cas, la communication peut faire défaut, sans qu'il en connaisse lui-même la cause, attendu que dans ces faits, il n'est qu'un *simple intermédiaire des Esprits* qui ont leur intelligence, leur volonté, leur liberté, et agissent en toutes circonstances selon les dispositions du médium et de l'expérimentateur.

(Communications particulières, lundi, mercredi, vendredi de 3 à 4 heures, à d'autres heures en écrivant, 11, rue Ambroise-Paré, Paris.)

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.





ANIMISME ET SPIRITISME

PRÉFACE DE L'ÉDITION ALLEMANDE

Aujourd'hui que ma réponse à M. Hartmann, après quatre années de travail accompli au milieu de souffrances morales et physiques, est enfin prête je ne crois pas inutile de donner aux personnes qui me liront quelques mots d'explication pour les guider dans leur lecture.

M. Hartmann, en écrivant son ouvrage sur le « Spiritisme » a imaginé, pour en expliquer les phénomènes une théorie basée uniquement sur l'acceptation conditionnelle de leur réalité, c'est-à-dire ne les admettant que provisoirement avec les caractères qui leur sont attribués dans les annales du spiritisme. Par conséquent, *le but général de mon travail n'a pas été de prouver et de défendre à tout prix la réalité des faits médiumniques, mais d'appliquer à leur explication une méthode critique, conforme aux règles indiquées par M. Hartmann.*

C'est donc un travail comparable à la solution d'une équation algébrique dont les inconnues n'auraient qu'une valeur supposée.

Seul, le premier chapitre, traitant des matérialisations, se distingue, sous ce rapport, du reste de l'ouvrage, car ici M. Hartmann, tout en admettant la réalité subjective ou psychique du phénomène considéré par lui comme

une hallucination, avait exigé, pour l'adoption de sa réalité objective, certaines conditions d'expérimentation auxquelles j'ai tâché de satisfaire.

Ainsi donc, je n'ai à prendre la défense des faits ni devant les spirites, qui n'en doutent pas, ni devant ceux qui les nient à priori, car il s'agit ici non de discuter les faits, mais de chercher leur explication.

Il est indispensable que cet état de choses soit précisé de *prime abord*, pour que les personnes non spirites qui pourraient songer à me critiquer ne fassent fausse route en se rabattant, comme d'ordinaire, sur l'impossibilité, l'invraisemblance, la fraude inconsciente ou consciente, etc.

Quant aux critiques qui auront pour objet de faire ressortir les erreurs d'application de la méthode, elles seront pour moi les bienvenues.

Cela dit, une fois pour toutes, je préciserai que le but *spécial* de mon travail a été de rechercher si les principes méthodologiques proposés par M. Hartmann suffisent, comme il l'affirme, pour dominer l'ensemble des phénomènes médiumniques et pour en donner une « explication naturelle » — selon son expression — qui soit à la fois simple et rationnelle. Mieux encore : les hypothèses explicatives de M. Hartmann, une fois admises, excluent-elles vraiment toute nécessité de recourir à l'hypothèse spiritique ?

Or, les hypothèses proposées par M. Hartmann sont bien arbitraires, bien hardies, bien larges ; par exemple :

Une force nerveuse qui produit en dehors du corps humain des effets mécaniques et plastiques ;

Des hallucinations doublées de cette même force nerveuse et produisant également des effets physiques et plastiques.

Une conscience somnambulique latente qui est capable — le sujet se trouvant à l'état normal — de lire dans le fond intellectuel d'un autre homme son présent et son passé ;

Et, enfin, cette même conscience disposant, aussi à l'état normal du sujet, d'une faculté de clairvoyance qui le met en rapport avec l'Absolu, et lui donne, par conséquent, la connaissance de tout ce qui est et a été !

Il faut convenir qu'avec des facteurs aussi puissants et dont le dernier est positivement « surnaturel » ou « méta-physique », — ce dont M. Hartmann convient, — toute discussion devient impossible. Mais il faut rendre à M. Hartmann cette justice qu'il a tenté lui-même de fixer les conditions et les limites dans lesquelles chacune de ses hypothèses est applicable.

Ma tâche était donc de rechercher s'il n'existe pas des phénomènes que les hypothèses de M. Hartmann — dans les limites ou conditions où elles sont applicables d'après ses propres règles — sont impuissantes à expliquer.

En affirmant l'existence de ces phénomènes, ai-je bien soutenu ma thèse? Ce n'est pas à moi de me prononcer sur ce point.

*
* *

Je me suis intéressé au mouvement spirite dès 1855, et depuis lors je n'ai cessé de l'étudier dans tous ses détails, et à travers toutes les littératures. Longtemps j'acceptai les faits sur le témoignage d'autrui ; ce n'est qu'en 1870 que j'assistai à la première séance dans un cercle intime que j'avais formé. Je ne fus pas surpris de constater que les faits étaient bien tels qu'ils m'avaient été rapportés par d'autres ; j'acquis la profonde conviction que ces faits, — comme tout ce qui existe dans la nature, — nous offraient une base vraiment solide, un terrain ferme, pour le fondement d'une science nouvelle qui serait peut-être capable, dans un avenir éloigné, de fournir à l'homme la solution du problème de son existence. Je fis tout ce qui était en mon pouvoir pour propager les faits et attirer sur leur étude l'attention des penseurs exempts de préjugés.

Mais, pendant que je me dépensais à ce travail extérieur, un travail intérieur se faisait.

Je crois que tout observateur sensé, dès qu'il se met à étudier ces phénomènes, est frappé de ces deux faits incontestables : l'automatisme évident des communications spiritiques et la fausseté impudente et tout aussi évidente de leur contenu; les grands noms dont elles sont souvent signées sont la meilleure preuve que ces messages *ne sont pas* ce qu'ils ont la prétention d'être ; de même, pour les phénomènes physiques simples, il est tout aussi évident qu'ils se produisent sans la moindre participation consciente du médium, et rien, au premier abord, ne justifie la supposition d'une intervention des « esprits ». Ce n'est que dans la suite, quand certains phénomènes d'ordre intellectuel nous obligent à reconnaître une force intelligente extra-médiumnique, qu'on oublie ses premières impressions et qu'on envisage avec plus d'indulgence la théorie spiritique, en général.

Les matières que j'avais accumulées tant par la lecture que par l'expérience pratique étaient considérables, mais la solution du problème ne venait pas. Au contraire, les années se passant, les côtés faibles du spiritisme ne devenaient que plus apparent : la banalité des communications, la pauvreté de leur contenu intellectuel, même quand elles ne sont pas banales, le caractère mystificateur et mensonger de la plupart des manifestations, l'inconstance des phénomènes physiques quand il s'agit de les soumettre à l'expérience positive, la crédulité, l'engouement, l'enthousiasme irréfléchi des spirites et des spiritualistes, enfin la fraude qui fit irruption avec les séances obscures et les matérialisations, que je connus non seulement par la lecture, mais que je fus forcé de constater par ma propre expérience, dans les rapports avec les médiums de profession les plus renommés, — en

somme une foule de doutes, d'objections, de contradictions et de perplexités de toute sorte, ne faisaient qu'aggraver les difficultés du problème.

Les impressions du moment, les arguments qui viennent vous assaillir, font passer l'esprit d'un extrême à l'autre et le jettent dans le doute et l'aversion les plus profonds. En se laissant entraîner sur cette pente, on finit souvent par oublier le *pour*, pour ne plus voir que le *contre*. Souvent, en m'occupant de cette question, mon esprit s'est arrêté sur les grandes illusions par lesquelles l'humanité a passé dans son évolution intellectuelle; en récapitulant toutes les théories erronées, depuis celle de l'immobilité de la terre et de la marche du soleil, jusqu'aux hypothèses admises par les sciences abstraites et positives, je me demandai si le spiritisme n'était pas destiné à être une de ces illusions ? En me laissant aller à ces impressions défavorables, je me serais aisément découragé, mais j'avais pour me soutenir des considérations plus élevées et une série de faits incontestables qui avaient pour plaider leur cause un défenseur tout-puissant : la nature elle-même.

Je désirais depuis longtemps m'orienter dans cet ensemble imposant de faits, d'observations et d'idées ; aussi suis-je très reconnaissant à M. Hartmann d'avoir bien voulu nous donner sa critique du spiritisme ; il m'a forcé à me mettre au travail et, en même temps, m'a beaucoup aidé en me fournissant le cadre, la méthode nécessaire pour me diriger dans ce chaos.

Je me suis d'autant plus volontiers mis à l'œuvre, que les armes *créées* par M. Hartmann pour l'attaque ont été bien puissantes, même *toutes-puissantes* : ne dit-il pas lui-même que sous le coup de ces armes aucune théorie spirite ne résistera ?

Son distingué traducteur anglais, M. C. C. Massey, admet aussi que cet ouvrage est le coup le plus fort qui ait été porté au spiritisme. Et, comme un fait exprès, l'ouvrage de M. Hartmann parut juste au moment où la disposition sceptique de mon esprit prenait le dessus.

Si donc, après un examen attentif de tous les faits médiumniques, j'avais trouvé que les hypothèses de M. Hartmann pouvaient les embrasser tous en en donnant une explication simple et rationnelle, je n'aurais pas hésité à abjurer complètement l'hypothèse spiritique. La véirté subjugue.

Je ne pus me retrouver dans ce dédale de faits qu'à l'aide d'un *index systématique*, composé au fur et à mesure de mes lectures ; en les groupant sous différentes rubriques, genres et sous-genres, selon la valeur de leur contenu et les conditions de leur production, nous arrivons (par voie d'élimination ou par gradation) des faits simples à des faits plus complexes nécessitant une nouvelle hypothèse.

Les ouvrages spiritiques et surtout les journaux manquent complètement d'index systématique. Celui, par exemple, que vient de publier M. Blackburn pour toutes les années du *Spiritualist* ne peut être d'aucune utilité pour une étude critique. Mon travail sera le premier essai de ce genre, et j'espère qu'il pourra servir au moins de manuel ou de guide pour la composition des index systématiques des phénomènes médiumniques, index indispensables pour l'établissement et la vérification de toute méthode critique, appliquée à l'examen et à l'explication de ces faits.

Le groupement des phénomènes et leur subordination, voilà la vraie méthode qui a donné de si grands résultats dans l'étude des phénomènes du monde visible, et qui en donnera de tout aussi importants quand elle sera appliquée à l'étude des phénomènes du monde invisible ou psychique.

Ce qui a valu au spiritisme un accueil si peu raisonnable et si peu tolérant, c'est que dès son invasion en Europe sous sa forme la plus élémentaire, les tables tournantes et parlantes, *l'ensemble de tous ses phénomènes* fut immédiatement attribué par la masse aux « esprits ».

Cette erreur était pourtant inévitable et par conséquent excusable en face des faits toujours plus nombreux, aussi nouveaux que mystérieux et de nature à frapper d'étonnement les témoins abandonnés à leurs propres conjectures. De leur côté, les adversaires du spiritisme tombaient dans l'extrême opposé, ne voulant rien savoir des « esprits » et niant tout. La vérité, comme toujours, se trouve entre les deux.

La lumière pour moi ne commença à poindre que le jour où mon Index me força à introduire la rubrique de *l'Animisme*, c'est-à-dire lorsque l'étude attentive des faits me força à admettre que *tous les phénomènes médiumniques, quant à leur type*, peuvent être produits par une action inconsciente de l'homme vivant, — conclusion qui ne reposait pas sur une simple hypothèse ou sur une affirmation gratuite, mais sur le témoignage irrécusable des faits eux-mêmes, — d'où cette conséquence que l'activité psychique inconsciente de notre être n'est pas limitée à la périphérie du corps et qu'elle ne présente pas un caractère exclusivement psychique, mais qu'elle peut aussi franchir les limites du corps, en produisant des effets physiques et même plastiques ; donc, que cette activité peut être intra corporelle et extra corporelle.

Cette dernière offre un champ d'exploration tout nouveau, plein de faits merveilleux, généralement considérés comme surnaturels ; c'est ce domaine aussi immense, sinon plus, que celui du spiritisme, que j'ai désigné sous le nom d'Animisme, afin de l'en différencier d'une façon catégorique.

Il est extrêmement important de reconnaître et d'étudier l'existence et l'activité de cet élément *inconscient* de notre nature, dans ses manifestations

les plus variées et les plus extraordinaires, comme nous les voyons dans l'*Animisme.* Ce n'est qu'en prenant ce point de départ qu'il est possible d'accorder une raison d'être aux phénomènes et aux prétentions du spiritisme, car si quelque chose survit au corps et persiste, c'est précisément notre *inconscient* ou, mieux, cette conscience intérieure que nous ne connaissons pas à présent, mais qui constitue l'élément primordial de toute individualité.

De cette façon, nous avons à notre disposition *non une, mais trois hypothèses,* susceptibles de fournir l'explication des phénomènes médiumniques, hypothèses dont chacune a sa raison d'être pour l'interprétation d'une série de faits déterminés ; par conséquent, nous pouvons ranger tous les phénomènes médiumniques *en trois grandes catégories* qu'on pourrait désigner de la manière suivante :

1° *Personnisme.* — Phénomènes psychiques inconscients, se produisant *dans les limites* de la sphère corporelle du médium, ou *intra-médiumniques,* dont le trait distinctif est, principalement, la *personnification,* c'est-à-dire l'appropriation (ou l'adoption) du nom et souvent du caractère d'une personnalité étrangère à celle du médium. Tels sont les phénomènes élémentaires du médiumnisme : la table parlante, l'écriture et la parole inconsciente. Nous avons ici la première et la plus simple manifestation du *dédoublement de la conscience,* ce phénomène fondamental du médiumnisme. Les faits de cette catégorie nous révèlent le grand phénomène de la dualité de l'être psychique, de la non-identité du moi individuel, intérieur, inconscient, avec le moi personnel, extérieur et conscient ; ils nous prouvent que la totalité de l'être psychique, son centre de gravité, n'est pas dans le moi personnel ; que ce dernier n'est que la manifestation phénoménale du moi individuel (nouménal) ; que, par conséquent, les éléments de cette phénoménalité (nécessairement personnels) peuvent avoir un caractère multiple, — normal, anormal ou fictif, — selon les conditions de l'organisme (sommeil naturel, somnambulisme, médiumnisme). Cette rubrique donne raison aux théories de la « cérébration inconsciente » de Carpenter, du « somnambulisme inconscient ou latent » du Dr Hartmann, de « l'automatisme psychique » de MM. Myers, Janet et autres.

Par son étymologie le mot *personne* serait tout à fait apte à rendre compte du sens qu'il faut attacher au mot *personnisme.* Le latin *persona* désignait anciennement *le masque* que les acteurs mettaient sur leur visage pour jouer la comédie, et plus tard on désigna par ce mot l'acteur lui-même.

2° *Animisme.* — Phénomènes psychiques inconscients se produisant *en dehors des limites* de la sphère corporelle du médium, ou *extra-médiumniques* (transmission de pensée, télépathie, télécinésie, mouvements d'objets

sans contact, matérialisation). Nous avons ici la manifestation culminante du dédoublement psychique ; les éléments de la personnalité franchissent les limites du corps et se manifestent à distance par des effets non seulement psychiques, mais encore physiques et même plastiques et allant jusqu'à la pleine extériorisation ou objectivation, prouvant par là qu'un élément psychique peut être non seulement un simple phénomène de conscience, mais encore un centre de force substantielle, pensante et organisatrice, pouvant aussi, par conséquent, organiser temporairement un simulacre d'organe, visible ou invisible, et produisant des effets physiques.

Le mot *âme* (*anima*), avec le sens qu'il a généralement dans le spiritisme et le spiritualisme, justifie pleinement l'emploi du mot *animisme*. D'après la notion spiritique, l'âme n'est pas le moi individuel (qui appartient à l'esprit), mais l'enveloppe, le corps fluidique ou spirituel de ce moi. Par conséquent, nous aurions, dans les phénomènes *animiques*, des manifestations de *l'âme*, comme entité substantielle, ce qui expliquerait que ces manifestations peuvent revêtir aussi un caractère physique ou plastique, d'après le degré de désagrégation du corps fluidique ou du « périsprit », ou encore du « métaorganisme », selon l'expression de Hellenbach. Et, comme la personnalité est le résultat direct de notre organisme terrestre, il s'ensuit naturellement que les éléments animiques (appartenant à l'organisme spirituel) sont aussi les porteurs de la personnalité.

3° *Spiritisme*. — Phénomènes de *personnisme* et d'*animisme* en apparence, mais qui reconnaissent une cause *extra-médiumnique*, *supra-terrestre*, c'est-à-dire en dehors de la sphère de notre existence. Nous avons ici la manifestation terrestre du moi individuel au moyen de ceux des éléments de la personnalité qui ont eu la force de se maintenir autour du centre individuel, après sa séparation d'avec le corps et qui peuvent se manifester par la médiumnité ou l'association avec les éléments psychiques homogènes d'un être vivant. Ce qui fait que les phénomènes du spiritisme, quant à leur mode de manifestation, sont semblables à ceux du *personnisme* et de l'*animisme* et ne s'en distinguent que par le contenu intellectuel qui trahit une personnalité indépendante.

Les faits de cette dernière catégorie une fois admis, il est clair que l'hypothèse qui en ressort peut également s'appliquer aux faits des deux premières catégories ; elle n'est que le développement ultérieur des hypothèses précédentes. La seule difficulté qui se présente, c'est que souvent les trois hypothèses peuvent servir à titre égal à l'explication d'un seul et même fait. Ainsi un simple phénomène de *personnisme* pourrait aussi être un cas d'*animisme* ou de *spiritisme*. Le problème est donc de décider à laquelle de ces hypothèses il faut s'arrêter, car on se tromperait en pensant qu'une

seule suffit à dominer tous les faits. La critique défend d'aller au-delà de celle qui suffit pour l'explication du cas soumis à l'analyse (1).

Ainsi donc *la grande erreur des partisans du Spiritisme* est d'avoir voulu attribuer tous les phénomènes, généralement connus sous ce nom, aux « esprits ». Ce nom, à lui seul, suffit à nous engager dans une mauvaise voie. Il doit être remplacé par un autre, par un terme générique, n'impliquant aucune hypothèse, aucune doctrine, comme par exemple le mot *médiumnisme*, dénomination que nous avons depuis longtemps introduite en Russie.

*
* *

Toute nouvelle vérité, dans le domaine des sciences naturelles, fait son chemin lentement, graduellement, mais sûrement. Il a fallu cent ans pour faire accepter les faits du magnétisme animal, quoiqu'ils soient bien plus faciles à obtenir et à étudier que ceux du médiumnisme. Après bien des vicissitudes, ils ont enfin rompu les barrières hautaines de l'*ignorabimus* des savants ; la science a dû leur faire bon accueil, et elle a fini par adopter ce fils bien légitime, en le baptisant du nom d'hypnotisme. Il est vrai que cette science nouvelle se tient principalement à ses formes élémentaires, sur le terrain physiologique. Mais la *suggestion verbale* conduira fatalement à la *suggestion mentale*, et déjà des voix s'élèvent qui l'affirment.

C'est le premier pas dans la voie du supra-sensible. On arrivera tout naturellement et inévitablement à reconnaître l'immense domaine des *phénomènes télépathiques*, et un groupe de savants intrépides et infatigables les ont déjà étudiés, acceptés et classés. Ces faits ont une haute valeur pour l'explication et la légitimation des autres faits tant animiques que spiritiques. Encore un peu et nous voici arrivés aux faits de *clairvoyance*, — ils frappent déjà aux portes du sanctuaire !

L'hypnotisme est le coin qui forcera les remparts matérialistes de la science, pour y faire pénétrer l'élément supra-sensible ou métaphysique. Il a déjà créé la *psychologie expérimentale* (2) qui finira fatalement par com-

(1) Je viens de trouver dans le numéro d'octobre du *Sphinx*, 1889, page 227, brièvement formulés en trois points, et tels qu'ils résultent d'une correspondance entre l'éditeur et le Dr Hatmann, « les signes caractéristiques de l'intervention des défunts dans les communications faites par les voyants et les médiums ». C'est précisément le critérium que j'ai en vain cherché chez M. Hartmann et que je me suis vu obligé d'établir moi-même, en prenant pour base l'argumentation négative de M. Hartmann. Je crois avoir exposé dans mon travail nombre de cas en conformité avec les « signes caractéristiques » en question.

(2) Le congrès de psychologie physiologique tenu à Paris en 1889 a fini par adopter ce titre pour ses travaux futurs. Je signalerai ici, à titre de curiosité, que la première



prendre les faits de l'*Animisme* et du *Spiritisme*, lesquels à leur tour aboutiront à la création de la *métaphysique expérimentale*, comme Schopenhauer l'a prédit.

Aujourd'hui, grâce aux expériences hypnotiques, la notion de *la personnalité* subit une complète révolution. Ce n'est plus une unité consciente, simple et permanente, comme l'affirmait la vieille école, mais une « coordination psycho-physiologique », un ensemble cohérent, un consensus, une synthèse, une association des phénomènes de la conscience, bref un *agrégat d'éléments psychiques*; par conséquent une partie de ces éléments peut, dans certaines conditions, se dissocier, se détacher du noyau central, au point que ces éléments prennent *pro tempore* le caractère d'une personnalité indépendante. Voilà une explication provisoire des variations et des dédoublements de la personnalité, observés dans le somnambulisme et l'hypnotisme. Dans cette explication nous voyons déjà le germe d'une hypothèse plausible pour les phénomènes du médiumnisme, et effectivement on commence à l'appliquer aux phénomènes élémentaires, que messieurs les savants veulent bien reconnaître à présent sous le nom « d'automatisme psychologique ». (Voir MM. Myers, Ch. Richet, P. Janet.)

Si la science n'avait pas dédaigné les faits du magnétisme animal, dès le début, ses études sur la personnalité auraient fait un pas immense et seraient entrées dans le domaine du savoir commun ; la masse se serait alors comportée autrement à l'égard du spiritisme, et la science n'aurait pas tardé à voir dans ces phénomènes supérieurs un nouveau développement de la désagrégation psychologique, et cette hypothèse, avec certains développements, aurait pu même s'appliquer aussi à tous les autres genres de phénomènes médiumniques ; ainsi dans des phénomènes supérieurs d'ordre physique (mouvements d'objets sans contact, etc.), elle aurait vu un phénomène de désagrégation à effet physique, et dans les faits de matérialisation un effet de désagrégation à effet plastique.

Un médium, d'après cette terminologie, serait un sujet chez lequel l'état de désagrégation psychologique survient facilement, chez lequel, pour employer l'expression de M. Janet, « la puissance de synthèse psychique est affaiblie et laisse échapper, en dehors de la perception personnelle, un

revue française consacrée à l'étude scientifique « du sommeil, du somnambulisme, de l'hypnotisme et du spirititualisme », parut par mes soins, et aux frais d'un ami russe, feu M. de Lvoff, sous le titre suivant : *Revue de psychologie expérimentale*, publiée par le Dr F. Puel, à Paris, en 1874-76 (boulevard Beaumarchais, 73). Il en a paru en tout six livraisons en 1874, deux en 1875 et une en 1876 ; aujourd'hui cette revue est une rareté bibliographique.



nombre plus ou moins considérable de phénomènes psychologiques (1) ».

Comme l'hypnotisme est de nos jours un instrument au moyen duquel certains phénomènes d'*automatisme psychologique* (de dissociation des phénomènes de la conscience, ou de désagrégation mentale) peuvent être obtenus à volonté et soumis à l'expérimentation, de même, nous n'hésitons pas à l'affirmer, l'hypnotisme deviendra bientôt un instrument au moyen duquel presque tous les phénomènes de l'*animisme* pourront être soumis à une expérimentation positive, obéissant à la volonté de l'homme ; la suggestion sera l'instrument au moyen duquel la désagrégation psychique franchira les limites du corps et produira des effets physiques à volonté (2).

Ce sera là aussi le premier pas vers la production à volonté d'un effet plastique, et le phénomène connu de nos jours sous le nom de « matérialisation » subira son baptême scientifique. Tout cela implique nécessairement la modification des doctrines psychologiques et les ramènera au point de vue monistique selon lequel chaque élément psychique est porteur non seulement d'une forme de conscience, mais aussi d'une force organisatrice (3).

En disséquant la personnalité, l'expérimentation psychologique finira par rencontrer l'*individualité*, qui est le noyau transcendant des forces indissociables, autour duquel viennent se grouper les éléments multiples et dissociables qui constituent la personnalité. C'est alors que le spiritisme fera valoir ses droits. Lui seul peut prouver l'existence et la persistance métaphysique de l'individu. Et le temps viendra où, au sommet de la puissante pyramide que la science élèvera avec les innombrables matériaux rassemblés dans le domaine des faits non moins positifs que transcendants, on verra

(1) *L'Automatisme psychologique. Essai de Psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité humaine*, par Pierre Janet, professeur de philosophie au lycée du Havre, Paris, 1889.

(2) Je m'explique : un médium à effets physiques ou à matérialisation doit être hypnotisé : *une fois endormi*, ses mains doivent être liées et alors on lui ordonne de faire mouvoir quelque objet placé à la portée de ses mains si elles étaient libres, et son organe invisible, — fluidique ou astral, — obéissant à l'ordre donné, mettrait l'objet indiqué en mouvement (voir ma lettre au *Religio-Philosophical Journal* de Chicago, du 27 août 1892).

(3) Carl Du Prel, *Die monistische Seelenlehre*, Leipzig, 1888. — C.-G. Raue, *Psychology as a natural science, applied to the solution of occult psychic phenomena* Philadelphia, 1889 L'auteur de ce remarquable ouvrage, fondé sur les bases de la psychologie de Beneke, arrive à la conclusion suivante : « Les forces psychiques constituent une substance réelle. L'âme humaine est un organisme composé de ces substances psychiques, aussi éternelles et indestructibles que n'importe quelle substances d'ordre le plus matériel. » (P. 529.)



briller, allumés par les mains de la Science elle-même, les feux sacrés de l'Immortalité.

*
* *

En dernier lieu, il me reste à faire appel à l'indulgence de mes lecteurs. Mon travail terminé, je vois mieux que tout autre ses défauts. Désireux de ne pas différer ma réponse à M. Hartmann jusqu'à l'achèvement complet de mon travail, c'est-à-dire à une époque déterminée, je commençai à le publier immédiatement dans les *Psychische Studien* par articles mensuels, ce qui nécessite toujours une certaine hâte et rend impossible la revision d'un chapitre dans son ensemble et à fortiori de tout le travail. Il en est résulté une certaine disproportion des parties et des défauts dans l'exposition, les définitions, etc., contre lesquels je me heurte actuellement. Certains chapitres sont trop longs et trop détaillés, d'autres trop brefs, sans parler des répétitions dans l'argumentation.

C'est ainsi que je regrette de n'avoir pas donné dans le chapitre consacré à la photographie transcendantale le texte complet des expériences de Beattie, que je considère comme très importantes. Je n'ai fait que renvoyer aux *Psychische Studien*. Pour ma traduction russe, j'ai remanié toute cette partie de l'ouvrage, et c'est cette dernière qui sert de base à l'édition française. D'autre part, je regrette d'avoir, au contraire, donné trop de développement, dans le chapitre des matérialisations, aux expériences de moulage et de photographie, au lieu de m'en tenir aux faits répondant directement aux exigences du Dr Hartmann ; ce n'était pas la peine de perdre tant de temps à une simple question de faits dont la réalité objective ne fait pas l'ombre d'un doute pour ceux qui ont eu occasion de l'observer, et qui ne tarderont pas à acquérir droit de cité avec l'ensemble des phénomènes médiumniques; du reste, leur importance théorique n'est que de second ordre.

Je regrette aussi de n'avoir pu donner au chapitre de l'*Animisme*, qui est la partie la plus essentielle pour la justification du *Spiritisme*, un développement plus systématique et plus complet.

La grande difficulté pour moi a été *le choix des faits*. J'ai insisté sur ce point au début de ma préface et j'y reviens en la terminant. J'ai bien dit que le but de mon ouvrage n'est pas de prendre la défense des faits, et c'est vrai, lorsque je me place au point de vue de M. Hartmann ; mais j'avoue que j'avais aussi devant les yeux un objetif plus général et que j'ai toujours chercher à présenter les faits qui répondaient les mieux aux exigences de la critique, par les conditions mêmes de leur production. C'est là le point vulnérable; car aucune condition, aucune mesure de précaution prise, ne suffit à convaincre de la réalité d'un fait, tant que ce fait reste pour

l'opinion publique une impossibilité. Et puis la possibilité de la fraude — consciente ou inconsciente, — possibilité qu'on peut toujours supposer et dont l'absence ne peut se prouver, — vient encore aggraver la difficulté. Les phénomènes intellectuels offrent sous ce rapport un champ d'étude moins ingrat, car ils présentent bien souvent des preuves intrinsèques de leur authenticité,qu'aucun recours à la fraude n'est en mesure de donner,à moins de conclure à l'hypothèse d'un mensonge universel. La réfutation de cette hypothèse-là est hors de tout pouvoir humain.

Donc la foi morale est ici, comme dans toute autre étude humaine, la base indispensable du progrès vers la Vérité.

Je ne puis faire autre chose que d'affirmer publiquement ce que j'ai vu, entendu ou ressenti; et quand des centaines, des milliers de personnes affirment la même chose, quant *au genre du phénomène*, malgré la variété infinie des détails, la foi dans *le type du phénomène* s'impose.

Ainsi, je ne viendrai pas affirmer avec insistance que chaque fait que j'ai relaté s'est produit exactement tel qu'il est décrit, — car il n'y a pas de cas qui ne puisse prêter à objection, — mais j'insiste sur le genre du fait, voilà l'essentiel. Je sais qu'il existe, et cela me suffit pour en admettre les variétés. Voyez les faits de *télépathie* prouvés et collectionnés avec tant de soin et de zèle par les travailleurs infatigables de la Société des Recherches psychiques de Londres. Ont-ils convaincu la masse ? Pas du tout, — et encore moins la science. Il leur faudra du temps comme il en a fallu pour l'hypnotisme; et pour les faits dont j'ai traité dans ce livre il en faudra plus encore.

Jusque-là ce ne seront que des jalons plantés le long de la route qu'un avenir peut-être pas trop éloigné remplacera par des colonnes de granit.

Un mot encore: au déclin de ma vie, je me demande quelquefois si j'ai vraiment bien fait de consacrer tant de temps, de travail et de ressources à l'étude et à la propagation de tous ces phénomènes. N'ai-je pas fait fausse route ? N'ai-je pas poursuivi une illusion? N'ai-je pas sacrifié toute une existence sans que rien justifiât ou rétribuât les peines que je me suis données ?

Mais toujours je crois entendre la même réponse: pour l'emploi d'une existence terrestre il ne peut être de but plus élevé que de chercher à prouver la nature transcendante de l'être humain, appelé à une destinée bien plus sublime que l'existence phénoménale !

Je ne puis donc regretter d'avoir consacré toute ma vie à la poursuite de ce but, quoique par des voies impopulaires et illusoires, selon la science orthodoxe, mais que je sais être plus infaillibles que cette science. Et, si j'ai réussi, pour ma part, à apporter ne fût-ce qu'une seule pierre à l'érection

du temple de l'*Esprit*, — que l'humanité fidèle à la voix intérieure, édifie à travers les siècles avec tant de labeur, — cela sera pour moi la seule et la plus haute récompense à laquelle je puisse aspirer.

ALEXANDRE AKSAKOF.

Saint-Pétersbourg, le 3/15 février 1890.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Selon un arrangement passé avec M. Alexandre Aksakof, conseillé d'état de Sa Majesté l'Empereur de Russie, j'ai assumé la responsabilité de publier en français son œuvre si connue à l'étranger : *Animismus und Spiritismus.*

Le philosophe bavarois, M. Carl du Prel, me recommandait cette œuvre comme indispensable à tout chercheur consciencieux ; j'étais de son avis.

J'ai confié la traduction de l'ouvrage à M. B. Sandow, notre collaborateur, qui sait également l'allemand, le russe et le français, quoique de nationalité anglaise.

Je laisse au traducteur le soin de présenter au public français quelques considérations quant à Animisme et Spiritisme et aux origines de ce volume.

L'Editeur : P. G. LEYMARIE.

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

« La lecture de ce livre produira certainement une impression profonde sur l'esprit de tous ceux que captive le problème de la vie et qui méditent sur les destinées humaines. Les spirites n'y trouveront sans doute que la confirmation, scientifiquement formulée, de leurs croyances ; les incrédules, qu'ils le soient de parti pris ou qu'ils se complaisent simplement dans la quiétude d'un scepticisme indifferent, seront au moins conduits vers le DOUTE, qui résume, malgré tout, la suprême sagesse chez l'homme, lorsqu'il n'a pas, pour sanctionner ses convictions, une certitude absolue.

« C'est à une plume beaucoup plus autorisée que la mienne qu'il appartiendrait de présenter « Animisme et Spiritisme » aux lecteurs français. Mais aucune nécessité de ce genre ne s'impose, car le nom de l'écrivain suffit pour recommander son œuvre ; et, d'ailleurs, sa « Préface » justifie amplement, devant tous les penseurs, la publication du livre : elle expose d'une façon admirable sa profession de foi et fait connaître nettement le but qu'il a poursuivi. On ne saurait rien y ajouter.

« Mon rôle doit donc, ici, se borner à mentionner brièvement quelques détails ayant trait aux origines de ce travail.

« Ainsi qu'on peut le voir en tête du volume, il a été écrit en réponse à

une brochure que le philosophe allemand bien connu, Edouard von Hartmann — continuateur de Schopenhauer — publia en 1885, sur « Le Spiritisme ».

« La première édition originale (allemande), de *Animismus und Spiritismus* (Liepzig, 1890), provoqua, de la part du docteur von Hartmann, une réplique intitulée « L'hypothèse des esprits et ses fantômes » (Berlin, 1891) dans laquelle il revient, avec insistance, sur les arguments qu'il avait déjà donnés. Cette fois, ce fut le savant Carl du Prel qui se chargea de continuer contre cet adversaire si redoutable, la polémique que l'état de santé forçait malheureusement M. Aksakof à suspendre.

« Ni la réponse du Dr Carl du Prel, ni les deux publications du Dr von Hartmannn n'ont jusqu'à présent, été traduites en français ; mais cette lacune ne diminuera pas sensiblement l'intérêt que le lecteur attentif trouvera dans cette œuvre, étant donné que l'auteur y reproduit in-extenso les principaux arguments de son adversaire.

« Il me reste à fournir quelques indications sur les sources dont je me suis servi pour donner à cette traduction une fidélité aussi scrupuleuse que possible.

« J'ai traduit du texte allemand même, les nombreuses citations extraites du livre du Dr von Hartmann. Les renvois se rapportent donc naturellement à l'édition allemande puisque, comme je l'ai dit plus haut, il n'existe aucune traduction française de ce livre. La partie du texte primitif d'« Animisme et Spiritisme », écrite par l'auteur en langue française, m'a permis de fixer dans la traduction une terminologie consacrée déjà par l'auteur lui-même. Pour les changements apportés dans l'édition russe, parue en 1895, j'ai soigneusement consulté cette édition ; quant aux citations des passages anglais, je n'ai pas eu sous les yeux tous les textes originaux et me suis ainsi trouvé obligé, pour beaucoup d'entre eux, de m'en tenir aux traductions allemande et russe. Ai-je encore besoin, après ces constatations, de solliciter l'indulgence du lecteur ?

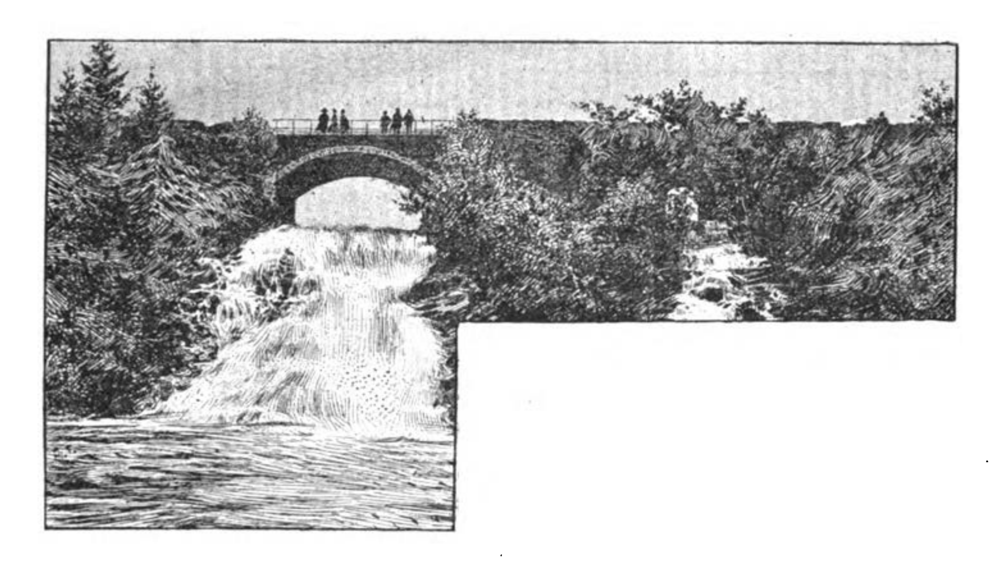
« J'espère que mes efforts seront appréciés d'une façon équitable par ceux qui s'intéressent à ces questions d'une importance si capitale.

« Je ne puis omettre, en terminant, d'exprimer ma plus vive reconnaissance à mon savant ami, le Dr H..., pour le précieux concours qu'il a bien voulu me prêter. J'ai eu recours à ses lumières pour la traduction de divers passages d'ordre scientifique et technique et je puis dire que j'ai toujours trouvé auprès de lui des conseils aussi éclairés que bienveillants.

« Je dois enfin remercier M. Leymarie d'avoir bien voulu me confier ce travail aussi délicat qu'intéressant. »

B. SANDOW.





EGO SUM RESURRECTIO

O reine des tombeaux, des sépulcres blanchis !
Inévitable mort, impassible gardienne
Du seuil de l'avenir, ô mort ! cruelle mort,
Livre-moi ton secret. Que me réserve-tu ?
Ecarte ton linceuil, il dérobe à ma vue
L'inconnu, l'au-delà des misères terrestres...
N'es-tu pas l'ossuaire, immense réceptacle
Des débris de la vie, où tout rentre et s'efface,
Où tout vient aboutir, se confondre à jamais
Dans l'Océan final ?

— La mort n'est pas le but
De la création. Si tout rentrait en elle
Et si rien n'en sortait, si tout se confondait
Dans l'éternel repos, l'anéantissement,
Le silence et l'oubli, si rien ne répondait,
Par delà le tombeau, dans l'infini du temps,
Du nombre et de l'espace, aux notions divines
Du juste et de l'injuste, immanentes en nous,
Aux aspirations, aux visions célestes
De l'esprit inquiet, qui donc viendrait ainsi
Informer les humains que, par delà la tombe,
Il n'existerait rien ?

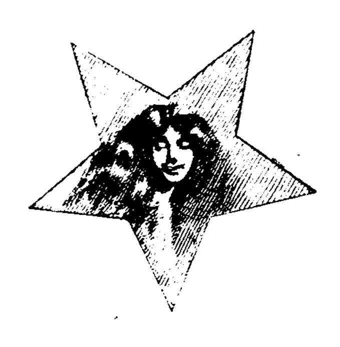
— Ami, je suis perplexe.
Des poètes, des savants, de graves philosophes,
Affirment dans leurs chants, leurs discours, leurs écrits,
Que le vaste univers n'est qu'une illusion,
Une fausse apparence, une lueur trompeuse,
Une vaine chimère, un rêve, un cauchemar,
Que sais-je ? le reflet de nos propres idées,
Qu'au jour sans lendemain, à l'heure du trépas,

Le souffle qui nous meut s'exhale dans l'espace
Et rentre au fonds commun, la matière éternelle
Spontanément féconde et toujours agissante,
S'absorbe dans sa masse et se dissout en elle,
Et qu'il ne reste plus qu'un amas de décombres,
Sans valeur, sans vertu, sans sève et sans puissance,
Du moi, de l'être humain, la noble créature,
Qui songe à l'avenir, qui raisonne et qui prie.
Cette doctrine impie, odieuse et perverse,
Infiltre son venin, ébranle les croyances
Et l'incrédulité s'implante dans les cœurs.
Le frein religieux, la crainte salutaire
Du châtiment divin, ces antiques soutiens
De l'ordre social, ont perdu leur prestige
Et s'en vont à vau-l'eau. La foi n'existe plus,
Les dieux sont tous partis, les phares sont éteints,
Le ciel est éclipsé, personne ne croit plus
En l'immortalité, personne ne croit plus
En la Divinité. La déroute est complète.
Tout craque et tout s'écroule, où trouver un abri?
Serions-nous condamnés, comme jadis Moïse,
A ne jamais entrer dans la terre promise,
Serions-nous condamnés à ne jamais goûter
Les douceurs du repos dans les éternités?
Le paradis perdu, l'existence sans but,
O désillusion! serait-ce là, mon Dieu,
Votre création? Le doute m'épouvante.
Dans mes moments d'angoisse et de perplexité,
Quand mon esprit troublé, hésite et ne voit plus
Distinctement la route, ô toi! qui me soutient,
Me guide et me console, ami de l'autre monde,
J'aime entendre ta voix murmurer dans mon cœur
La consolation. Ne m'abandonne pas,
Viens me réconforter. Dis : peut-on soulever
La dalle du tombeau?
— Le Christ l'a soulevée,
Tu ne l'ignores pas; pourquoi le demander?
— Pour raffermir ma foi, pour voir et me convaincre,
Pour réchauffer mon cœur au foyer de l'espoir,
Pour chanter : *Hosanna* si le Christ est vainqueur,
Si la mort est vaincue, ami, je t'interroge,
De grâce réponds-moi. Ne pourrais-tu me dire
Ce que c'est que la mort, ce que c'est que la vie?
— La mort, c'est la vie et la résurrection,
La transmigration d'un monde dans un autre,
Un changement d'état. Observe la nature.
Examine l'ensemble et partout tu verras

Vénus génératrice, ardente, inassouvie,
Complexe, inépuisable en sa fécondité,
Se propager partout et gravir, radieuse,
Sans arrêt, sans recul, la spirale ascendante
Qui conduit au progrès, la spirale infinie
De l'immortalité. Reporte tes regards
Sur les êtres chétifs qui grouillent et fourmillent
Dans les bas-fonds vitaux. Suis attentivement
Leurs transformations. Regarde la chenille
Traîner péniblement, lourde et disgracieuse,
Son ventre sur le sol, troquer ses vêtements,
S'enclore en un cocon, s'entourer d'un linceul
Tissu d'or et de soie, y rester chrysalide
Jusques, en attendant, sa rénovation.
Arrive le moment. Comtemple et réfléchis.
O prodige! ô merveille! en tout autre appareil
Elle sort du cocon, légère, aérienne,
Prend l'essor et s'en va, brillant lépidoptère,
Voguant parmi les fleurs, les parfums, la lumière,
Poursuivre l'existence en d'autres destinées.
C'est ainsi que la vie, une et invariable
Sous des aspects divers, se déroule et s'enchaîne
Sans interruption, de son point de départ
A son point d'arrivée et passe, tour à tour,
D'une espèce en une autre. Ici, sur cette terre,
C'est l'homme qui domine à l'échelon suprême,
L'échelon terminus, l'aboutissant final
De l'animalité.
— Quoi ! je procéderais
D'un immonde animal! Ami vous vous moquez,
Cela n'est pas possible. Un abîme profond
Me sépare de lui. C'est l'instinct qui le guide
Et moi c'est la raison. Nos natures diffèrent,
N'ayant pour stimulant que les besoins du corps,
L'âpre désir du mieux ne l'aiguillonne pas.
Il ne réfléchit pas. Jamais il n'a cueilli
Le fruit de la science à l'arbre de la vie,
Tels furent ses aïeux, passifs et résignés
Quand aux âges lointains, ils vinrent s'établir,
Pour la première fois, sur la terre où nous sommes,
Tel il reste aujourd'hui. Moi, je pense et combine,
Je porte mes regards au-delà de ce monde,
J'affine mon moral et mon intelligence,
J'applique mon esprit, j'élargis mon savoir
Et m'éloigne de lui chaque jour davantage.
Entre nous la distance est incommensurable.
Sortir d'un animal! horreur! je n'en crois rien.

Loin de moi cette idée, absurde, abominable.
Sur l'échelle vitale, entre l'homme et la brute,
L'instinct et la raison, d'innombrables degrés
Restent inoccupés et dans le large espace
Qui s'étend entre nous, nulle part je ne vois
L'anneau qui me rattache à l'animalité.
— Nul anneau ne t'attache à l'animalité.
Le corps vient de la terre et l'âme vient du ciel.
L'âme survit au corps. Etre immatériel,
Elle n'a pas de sexe ; elle n'engendre pas,
Intelligence pure, une et indivisible
Elle émane de Dieu. La matière est complexe,
Instable et variée en ses combinaisons.
Chaque globe a ses lois, ses forces dominantes,
Ses éléments distincts et son architecture.
Quand l'être intelligent, responsable et pensant
S'incarne dans l'un d'eux, il revêt l'organisme
Qui représente en soi le résumé complet
La filiation, la synthèse suprême
Des pouvoirs producteurs inhérents à ce monde.
Qu'importent la substance et la forme du corps ?
Le corps n'est qu'un outil, instrument de travail
Local et spécial dont l'âme fait usage
Pour prendre le contact, l'adhérence des globes,
Mettre en relation l'Esprit et la matière,
Vibrer à l'unisson de la nature entière,
Sentir et percevoir l'harmonie ambiante,
Le cri de la douleur, les accents de la joie,
Lutter contre le mal, étudier et comprendre
Les lois de l'univers, travailler de concert
A l'œuvre du Très-haut et laisser, après soi,
Dans le sillon creusé, des germes de progrès
Quand, sa tâche accomplie, elle remonte au ciel.

Béthune — avril 1895.





CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE

M. George Evatt, de Sydney, Australie, nous écrit une lettre amicale et fraternelle, après voir lu notre réponse aux attaques des partisans de Mrs Williams,dans le *The progressive Thinker*, édité à Chicago ; il comprend que le spiritualisme moderne doit rejeter ces médiums à spectacles, avec lesquels, moyennant le dieu dollar, on vise le public qui a la foi du charbonnier, sans chercher le contrôle véritable, le contrôle scientifiquement suivi.

M. George Evatt est devenu médium clairaudiant et clairvoyant, par un usage continu de véritables et sages investigations. Sincère, il nous envoie ses vœux amis, loyaux, nettement sentis, pour tous ses frères en la grande cause.

Devenu poète, faculté qui s'est spontanément développée en lui, il nous adresse, en anglais, une inspiration que *Mme Léonie Vallet de Brugnières* a bien voulu traduire en vers français, et que voici :

D'AME A AME

A M. Leymarie.

De même que la mer qui nous sépare roule
Entre ma patrie et ta nation ses eaux :
L'immense affection qui, de mon âme, coule
Entoure ton esprit de ses vastes réseaux. —
Mes yeux d'Australien, sous la voûte animée
S'ouvrent pour saluer ta France bien-aimée ! —

Qu'importe que tu sois honni, persécuté :
Ton esprit reste ferme et prêt pour d'autres luttes ;
Tes croyances n'ont point à redouter de chutes ;
La bannière de la Justice, avec fierté,
Sur ta tête est levée. — Une amitié sincère
Unit les nations qu'un pur soleil éclaire !

Nous combattons sans trêve, avec ténacité
Pour le même principe et pour la même cause :
Le triomphe assuré de la pensée éclose
Ce souffle qui nous vient de Dieu : la Vérité
Ici-bas, grâce à Lui,tout naît et tout s'enchaîne : --
Notre cause est juste et sa victoire est prochaine !

Car « Dieu est Amour » et la Vie et la Lumière
Tout émane de Lui, tout retourne vers Lui !
C'est Lui qui, dans sa main, tient ce soleil qui luit,
Lui qui revêt nos corps de leur forme première.
Et c'est par son pouvoir et par sa volonté,
Frère, que nous allons clamant la Vérité !

Et je le dis bien haut : L'enveloppe charnelle
Dont l'homme sans esprit fait, ici, tant de cas,
Est un atome vil, proie offerte au trépas
Et le voile grossier de notre âme éternelle !
« Dieu est Amour », et Vie, et Sagesse et Bonté
Et de son Amour naît notre Fraternité !

Sydney, New South Wales, mars 1895. George Evatt.

LETTRE DE M. J. F. SNIPES

M. J. F. Snipes, président de la Société psychique de New-York, nous écrit ce qui suit, au sujet de M.. M. E. Willians, le faux médium qui fut pris en flagrant délit de fraude, à Paris, en octobre dernier. « J'ai assisté, « dit-il, aux séances de ce genre, ainsi qu'à celles données par MM.Williams ; « j'ai eu honte de voir la tricherie mal déguisée des uns, et la crédulité des « autres.

« J'ai vu des personnes, prétendre reconnaître de soi-disant esprits, « comme membre de leur famille, morts avant la naissance de l'assistant ! ! « Il est humiliant de voir des spiritualistes connus, et des éditeurs, soute- « nir publiquement de telles fraudes.

« Il n'est pas surprenant de voir quantité de croyants qui se respectent, « se retirer de toute affiliation publique, pour n'avoir à faire qu'aux mé- « diums privés. En présence de ces faits (de fraude) si souvent répétés, nul « ne doit être étonné de voir le monde sceptique railler notre apparence de « de cupidité, stupidité, et refuser de reconnaître un caractère supérieur à « notre œuvre et aux recherches de nos investigateurs.

« N'avons-nous pas dans la sphère mentale, assez de phénomènes d'un « caractère moins sensationnel, mais plus honnête, suffisant pour satisfaire « la généralité des âmes, sans avoir recours aux genres de spectacles gui- « gnols, avec les poupées et la ventriloquie?

« M. Mac-Donald a pleinement affirmé, devant la Society psychique de « New-York, son innocence dans la déception pratiquée par M.. Williams, « à Paris, confirmant aussi le témoignage des assistants.

« Dernièrement, un effort fut fait pour réhabiliter Mrs Williams, devant le « public ; l'auditoire a exprimé ses sentiments, sans hésitation, par des dé- « parts ou des sifflements.

« Il paraît nécessaire, en Amérique, dit en concluant M. Snipes, de don- « ner une séance devant des personnes *spécialement invitées*, pour blanchir « les médiums à matérialisation, pour prouver qu'ils sont honnêtes, même « lorsqu'ils ont été empoignés sur le fait, pendant leurs fraudes ! !

« Ces misérables, qui trompent sur les vérités éternelles, ne sont-ils pas « plus dignes des maisons de correction, que d'obtenir un satisfecit, en for- « çant la confiance d'un public aveugle, qui a la foi du charbonnier ? »

M. Frédéric Borschneck, notre compatriote qui habite New-York City, 406-412 Browne Street, est une victime, dit-il, des supercheries de Mrs Williams ; il nous écrit qu'il a traduit notre article du « The progressive Thinker » pour le soumettre à un partisan déterminé du médium exposé, *M. Newton*, président de la première Société spiritualiste de New-York, homme éminent par son savoir et par son caractère très élevé ; M. Newton lui a répondu par une lettre optimiste quant à la faculté de Mrs Williams ; selon ce dernier, M. Leymarie n'aurait convié Mrs Williams, qu'en vue de l'exposer. Or, ce médium avait voulu que ses séances eussent lieu chez Mme la duchesse de Pomar, et dès lors, la duchesse y consentant, acceptait toutes les conséquences des manifestations, tant qu'elles seraient véritables ; à la deuxième séance, M. le duc de Pomar et sa mère, ayant la persuation que tout était du *humbug*, fermèrent leur hôtel à Mrs Williams. Cet avertissement eût dû être salutaire pour le médium ; depuis, en persistant a prouver qu'il n'employait que des trucs, il n'a eu que ce qu'il méritait. Véritable médium, il eut fait un bien immense en France, en Allemagne, en Russie : il a détruit les belles espérances des véritables investigateurs et serviteurs de la cause.

M. Mac-Donald, l'homme de confiance de Mrs Williams (son *manager*), avouant devant les membres de la Société psychique de New-York, que ce soi-disant médium avait réellement *trompé à Paris, devant lui*, cela devrait suffire à l'honorable M. Newton et lui ôter le voile optimiste qu'il a devant les yeux quant aux facultés de son médium préféré.

PROPHÈTES, VOYANTS, DEVINS, NÉCROMANTS

Les sceptiques voient-ils clair ou du moins aussi clair qu'ils le prétendent? Je ne le crois pas. Ils soutiennent avec une aveugle et imperturbable assurance qu'il n'y a plus de prophètes, plus de voyants, plus de devins, plus de nécromants ou évocateurs de fantômes.

Certainement dans notre Occident, il n'y a plus ou plus guère de gens qui exercent ostensiblement et publiquement les métiers de prophètes, de voyants, de devins, de nécromants, mais il y a toujours des personnes douées par la nature des mêmes facultés spéciales que possédaient ceux qu'on appelait ainsi.

Il y a des gens qui, dans certains moments où ils se sentent en état de crise, voient flotter dans l'air des formes étranges et très vivantes et on ne peut accuser ces voyants d'être des visionnaires ou des hallucinés car ils décrivent exactement et d'une façon très claire les formes qu'ils aperçoivent. Dans le cours ordinaire de leur vie, ils raisonnent sur tout avec un parfait bon sens et un sens pratique. Leurs actes sont réfléchis et marqués au coin de la sagesse et de la prudence.

Il en est de même de ceux qui passent pour prophètes et devins et qui prêtent aux plaisanteries des mondains qui aiment à rire de tout et qui ne prennent au sérieux que les choses futiles. Ils ont dans ce monde frivole des succès de ridicule et leurs prédictions qui, au premier abord semblent parfaitement fausses et parfaitement saugrenues, ne s'en réalisent pas moins.

Un monsieur X..., qui ne se considérait pas comme prophète et qui jouissait d'une jolie position de fortune, tombait de temps en temps, de loin en loin, dans des états d'exaltation nerveuse, à la suite desquels il lui échappait sans qu'il en eût bien conscience, des paroles heurtées qui se pressaient en foule sur ses lèvres. Vainement il s'efforçait de les retenir, elles jaillissaient malgré lui et semblaient avoir un sens prophétique.

Parmi ceux qui assistaient à ses crises, quelques-uns ne pouvaient s'empêcher de rire, tandis que les autres se sentaient émus de pitié et les regardaient comme des symptômes d'aliénation mentale.

A la suite d'une de ses crises, M. X... prédit à une personne présente qui exerçait un très mince emploi qui lui procurait [à peine de quoi subsister, que son oncle qui avait une belle fortune la lui laisserait par testament. Or, a veille, à la suite d'une vive altercation l'oncle de cette personne venait de la déshériter dans un testament déposé chez un notaire qui s'était empressé



d'en informer officieusement et confidentiellement l'intéressé qu'il connaissait particulièrement.

Quand M. X... revint à son état normal, on lui parla de sa prédiction, il ne savait pas ce qu'on voulait dire, il n'en avait pas conscience, il ne se rappelait de rien.

Quelques années s'écoulèrent, l'oncle du déshérité, qui était d'un âge avancé, se sentant souffrant et faisant un retour vers le passé eut une sorte de remords d'avoir déshérité son neveu qui était du même sang que lui. Oubliant l'altercation qu'il avait eue avec lui, il lui écrivit une lettre amicale et lui exprima le désir de le voir.

Le neveu déshérité se rappelant la prédiction de M. X... qui lui avait paru fausse et des plus ridicules, eut comme un vague espoir après la lecture de la lettre qu'elle pourrait bien avoir quelque chance de se réaliser. Il prit le chemin de fer et se rendit chez son oncle qui demeurait dans une belle maison de campagne, à quelques lieues de Paris; il fut reçu à bras ouverts.

De nouvelles explications eurent lieu, chacun animé d'un esprit excellent de réconciliation y mit du sien et la paix fut complète. Le neveu passa deux semaines chez son oncle où il fut traité, tout le temps, comme l'enfant de la maison, puis il revint à Paris avec les meilleures espérances qui ne tardèrent pas à être justifiées.

Moins de trois mois après, l'oncle se sentant de plus en plus souffrant, rappela son neveu qui s'empressa de se rendre à ses désirs, l'établit chez lui, et peu après mourut entre ses bras, après avoir fait un second testament, parfaitement en règle, par lequel il lui laissait toute sa fortune et annulait le premier qu'il avait fait dans un moment de colère et d'irritation.

M. X... passa aux yeux de l'heureux héritier pour un prophète véritable et sérieux, d'autant plus sérieux qu'au jour où sa prédiction avait été faite toutes les apparences étaient contre elles et qu'elle ne s'en réalisa pas moins plusieurs années après.

S'il y a encore de nos jours des prophètes, des voyants, des devins, il ne manque pas non plus de nécromants.

Je connais une dame, excellente maîtresse de maison, qui ne s'occupe que de ses affaires de ménage et de bien tenir sa maison, qui n"a aucune prétention à la nécromancie qu'elle n'a jamais exercée. Elle n'en est pas moins une excellente voyante et une parfaite nécromancienne, et cela malgré elle, sans avoir étudié, sans avoir exercé la science.

Elle tient de la nature cette miraculeuse faculté qui se manifeste sans qu'elle y pense, sans qu'elle le veuille.

Lorsque par hasard, cette dame croit devoir, par simple curiosité et pour

se convaincre de sa réalité, user de cette faculté dont elle a longtemps douté, ce n'est qu'exceptionnellement.

Quand les faits, ce qui ne manque pas d'arriver, répondent à ses désirs, elle reste saisie d'étonnement, elle a de la peine, beaucoup de peine à revenir de sa surprise.

Un jour que cette digne dame, qui est une excellente mère de famille et très estimée, très honorée de ses concitoyens, était occupée dans son salon, elle vit, à côté d'elle, pendant l'espace de quelques secondes, un homme qui avait été précédemment évoqué par son intermédiaire. C'était son oncle, le frère de sa mère. A cette apparition soudaine, elle se sentit vivement émue, effrayée même. « Je t'ai fait peur, hein, ma fille », dit le fantôme, et il se fondit dans l'air.

La voix, m'écrit le mari de cette nécromancienne sans le savoir, la voix était bien celle du personnage et il était facile à reconnaître à son costume.

Il y a donc toujours, en dépit des dictons des sceptiques, des prophètes, des voyants, des devins, des nécromants. Sous ce rapport l'humanité n'a pas changé depuis l'antiquité, si ce n'est que dans les temps anciens on croyait en leur pouvoir et on les honorait, tandis que dans les temps modernes on nie leur pouvoir et on jette le ridicule à pleines mains sur eux.

Mais le scepticisme, qui n'est que l'ignorance aveugle et incurable, n'aura qu'un temps; l'irrésistible révolution scientifique suit son cours, d'importantes conversions s'opèrent tous les jours parmi les sommités scientifiques, et bientôt va poindre le jour où les prophètes, les voyants, les devins, les nécromants reprendront le rang qui leur est dû.

Horace Pelletier,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).



INFLUENCES MYSTÉRIEUSES(1)

Tiré de la « France Moderne » (mois d'avril 1895).

Le merveilleux exerce toujours une attraction sur le goût du public, et les journaux sont quelquefois obligés de rompre le silence de parti pris pour plaire à leurs lecteurs. Quelques-uns commencent à ouvrir leurs colonnes aux découvertes nouvelles, dans ce vaste domaine inconnu qui a nom *Le Merveilleux*.

A ce point de vue, l'article que *La Patrie* a publié le dimanche 24 mars, est fort intéressant. Nous en extrayons quelques passages :

« *Le Merveilleux* le plus échevelé est en train de nous envahir de telle sorte qu'une indifférence dédaigneuse n'est plus de saison en présence de cet entraînement des esprits.

« Ce n'est plus maintenant dans l'ignorance crédule que les sciences occultes font leurs recrues... c'est dans la fine fleur du positivisme et du scientisme.

« La question du merveilleux par l'engouement public et surtout par les conversions scientifiques les plus inattendues et les plus éclatantes, acquiert une importance et une actualité qui *commandent l'attention de la presse.* »

Le Light, journal spirite, qui paraît hebdomadairement à Londres, raconte un fait curieux qui rentre dans cet ordre d'idées. Ce fait est rapporté dans un livre intitulé: *The Life and adventures of John Gladwyn Jebb.*

« Un M. Jebb reçut de ses amis indiens, le seul spécimen connu d'une idole aztèque en pierre, représentant le dieu du massacre, qui avait été trouvé enfouie près de Mexico. Depuis le premier jour qu'il l'eut en sa possession, il en ressentit l'influence néfaste.

« Sa fortune périclita, ses meilleurs amis moururent, sa santé s'ébranla, et la mort vint le prendre à son tour. La première nuit que le dieu aztèque passa sur le sol étranger, fut signalée par des bruits violents dans une maison qui jusque-là avait été des plus tranquilles, selon le témoignage de ses habitants. Et ce ne fut pas tout, car chaque nuit des manifestations désagréables eurent lieu, des coups furent continuellement frappés à une certaine porte tant que l'idole resta dans cette maison.

(1). N. D. L. R. -A la «Revue de la France Moderne», nous avons de véritables amis, en communion de pensers avec nous ; nous empruntons à cette intéressante revue cet article que tout spirite pourrait signer ; aussi une critique sur *Deux patries* de LÉON HENNIQUE, un ami de la cause, enfin quelques mots sur Loïe Fuller, une spirite convaincue et sa mère l'est aussi.



« Le bruit était tel, que tous ceux qui l'entendaient étaient absolument empêchés de dormir.

« Une malédiction est certainement attachée à cette statue mexicaine, et ses possesseurs actuels ont raison de regretter le jour où ils l'ont placée chez eux. »

Il n'est pas impossible de croire que cette statue, ayant assisté à des siècles de cruauté, ne soit en quelque sorte saturée de l'atmosphère malsaine qui l'entourait et ne rende un peu de l'agonie des victimes et des malédictions qu'on lui proférait.

Pour qui connaît un peu le Spiritisme il est facile de comprendre ce qui précède.

La statue aztèque était dédiée à une divinité païenne que l'on invoquait sans cesse, lorsqu'on immolait des victimes. Cette divinité n'était qu'un Esprit malfaisant et cruel; quoi d'étrange à ce que cet Esprit ait suivi l'idole que l'on déplaçait et continue à tourmenter à sa guise les personnes qui l'entourent. Le contraire eût été étonnant.

Les Esprits inférieurs sont attachés aux choses matérielles et aux habitations, c'est ce qui a eu lieu pour les maisons hantées. Ces Esprits ne pensent pas à s'élever, ni à améliorer leur condition.

Les prières sont d'un grand secours pour les Esprits ignorants ou malheureux.

Dans les séances spirites, il arrive souvent qu'un Esprit inconnu se présente ; neuf fois sur dix, il demandera aux assistants de prier pour lui-

C'est un acte de charité de le faire, car les âmes des morts ne peuvent plus prier pour elles-mêmes. L'Eglise catholique nous enseigne que les morts ne font plus partie de l'Eglise militante.

La prière appartient exclusivement à la *Terre*.

Les prières ont une grande efficacité lorsqu'elles sont désintéressées.

Cependant il est avéré que toutes ne sont pas exaucées. Tant de gens sont égoïstes et demandent des choses qui feraient du tort aux autres ou des choses qui leur seraient funestes.

Et en dehors de ces cas, il y a encore bon nombre de prières qui n'obtiennent pas de réponses.

Pour ceux-ci, c'est une punition ou une épreuve à supporter avec résignation.

Les objets bénis sont comme une sauvegarde pour ceux qui y croient.

Le buis bénit que les fidèles rapportent une fois par an, dans leurs maisons, doit les protéger pendant toute l'année et leur porter bonheur, c'est du moins ce qu'ils espèrent.

Les Orientaux croient à l'efficacité des talismans et non sans raison.

Comme au fond c'est toujours par Dieu et par les Esprits que les choses arrivent, le nom n'y fait rien.

Ce sont les vœux qui l'accompagnent qui produisent l'effet, et la foi que l'on y ajoute. La suggestion y entre aussi pour sa part. Quand on donne un souvenir à quelqu'un, si l'on forme des souhaits dessus, ces souhaits restent attachés d'une manière indélébile à l'objet donné et portent leur fruit tôt ou tard. Les choses matérielles gardent une empreinte mystérieuse imprimée par l'effet de la volonté de celui qui offre le souvenir.

On comprendra ceci d'autant mieux quand on saura que les pensées bonnes ou mauvaises qui sortent du cerveau prennent un corps subtil et ont une existence propre. Ces pensées serviront à établir le bilan de chaque vie individuelle, en même temps que les actes que l'on a accomplis.

Ceci explique également la puissance d'une bénédiction lorsqu'elle est appelée avec ferveur par des mains pieuses et croyantes.

D'un autre côté les malédictions faites dans un moment de colère, portent leurs fruits néfastes mais le contre-coup revient à celui qui les a faites. Telle est la Loi Divine, car il est défendu de maudire quelqu'un. Pour être logique nous concluons donc que si une chose est défendue, c'est qu'elle est possible.

Chez les Perses et les Chaldéens, la magie était synonyme de sagesse et de savoir. Le mot *Mage* signifiait homme consacré, voué à l'adoration de Dieu.

L'érudit Brucker dit ceci : « Il ne faut pas confondre la magie avec la sorcellerie, ou croire qu'il s'agissait de pactes avec des Esprits mauvais.

« Les *Mages* pratiquaient certaines cérémonies religieuses ou incantations, qu'ils supposaient produire des effets surnaturels, par l'entremise des *bons Daïmons*. »

La magie et les miracles, les rêves et les visions, la prophétie et la communion avec les anges, se mêlaient à la philosophie et à la théologie de la Perse parmi les idées religieuses prédominantes dans ce puissant empire.

Les anciens Mages s'occupaient uniquement de science et de religion.

Les magiciens modernes pratiquaient un peu de tout, faisant le bien ou le mal, selon leur plaisir.

Toute leur puissance mystérieuse consistait en deux choses essentielles, leur communication avec les Esprits qu'ils appelaient et qui les instruisait en toutes choses, et leurs connaissances des secrets gouvernant le fluide magnétique.

Aujourd'hui on commence à peine à comprendre la puissance extraordinaire du magnétisme humain exhumé par Mesmer.

Le magnétisme guérit les malades les plus rebelles, mais le fluide qui guérit est un don et ne se trouve pas dans toutes les mains. Quelques-uns seulement peuvent magnétiser pour guérir, mais non sans avoir étudié.

On peut également prendre le mal soi-même si on n'emploie pas certaines précautions, et les magiciens pouvaient donner de mauvaises influences au moyen des mêmes fluides.

Dans certains cas, des Esprits sont venus magnétiser les malades qui en éprouvent un grand soulagement.

Ces Esprits étaient vus soit par le malade, soit par des personnes *médiums* qui veillaient autour de lui ; on rencontre des récits de ces faits dans les ouvrages spirites, mais les Esprits ne viennent pas toujours pour guérir, quelquefois ils viennent pour protéger.

Un cas nous a été raconté par des amis.

L'année passée, leur enfant *médium*, sujet à des visions, vit, un jour, dans son dortoir, où dormaient une centaine d'enfants, un Esprit allant et venant, faisant une croix sur le front de plusieurs élèves. On prit note des déclarations de l'enfant et, quelques jours après, il arriva que tous ceux qui étaient désignés tombèrent malades d'une épidémie qui éclata, mais la maladie, quoique grave, n'eut pas de suites funestes. Ce signe de croix, tracé sur eux, les avait tous protégés.

Ce qui prouve que souvent on a des avertissements qui passent inaperçus et que l'on ne comprend pas, mais au fur et à mesure que le spiritisme sera connu, on se rendra mieux compte de la protection que les bons Esprits étendent autour de nous.

ISMALA.

DEUX PATRIES : C'est avec le plus grand plaisir que je constate le très beau succès remporté à l'Ambigu par la nouvelle pièce de M. Léon Hennique : *Deux Patries*. Ce succès, qui était à prévoir — car nos amis en avaient eu un avant-goût à la soirée récente du comte André Martinet où l'auteur avait bien voulu lire lui-même quelques-uns des principaux passages, — ce succès, dis-je, ratifié par le public, a été considérable.

Il est vrai que M. Hennique a su, en faisant vibrer nos cordes patriotiques, trouver un sujet absolument original et qu'il l'a traité de main de maître. Peut-on avoir deux patries ? Telle est la question qu'il s'est posée. Son héros, sorte de Bernadotte, mais un Bernadotte moins la trahison, qui est le pivot du drame, ballotté par ses deux devoirs, finit en se faisant tuer bravement, par apporter la solution du problème. Non, on ne peut avoir deux patries : ni la distance, ni la volonté ne peuvent nous détacher complètement de notre patrie de naissance : l'abandonner pour une patrie d'adoption, n'est qu'une lâcheté.



L'action se passe à l'époque du premier Empire : M. Hennique a imaginé un volontaire de 93, François Garnier, fils d'un simple instituteur devenu maréchal de France, puis roi, roi d'un petit royaume allemand, que l'on chercherait vainement sur la carte, le royaume d'Altemberg. Ce royaume a pour reine une princesse Amélie, que le sort des armes a faite l'alliée de Napoléon et c'est l'Empereur lui-même qui a exigé le mariage. Mais Napoléon, après avoir pris Moscou, est obligé de reculer. Entraînée par un de ses cousins, le prince de Kalden qu'elle avait dû épouser et que Garnier a été obligé de conserver à la tête de la petite armée altembergeoise, la reine trahit l'Empereur. A la bataille de Leipzig, les Altembergeois ont fraternisé avec l'ennemi, et voici qu'un corps de Français à la débandade vient frapper aux portes de Neresheim, la capitale de l'Altemberg. Traîtreusement les habitants ont laissé entrer leurs anciens alliés pour les massacrer. Garnier, éloigné par sa femme de toutes les questions politiques, ignore ce qui s'est passé et le rôle de traître dont on l'affuble. Mais son père, arrivé de France, est venu l'avertir: la fusillade qui commence lui enlève les derniers doutes; il veut protéger ses anciens compagnons d'armes que l'on va fusiller à bout portant par les fenêtres, par les soupiraux des caves. Un de ses anciens amis, le colonel Pailloux, l'insulte sur les marches de son palais: « Garnier tu n'es qu'un lâche », lui crie-t-il. — « Tu vas voir si je suis un lâche », répond Garnier, et, se ruant à la tête des Français, il se fait tuer en criant : « Vive l'Empereur ! »

On peut juger par cette rapide analyse des situations pathétiques que l'auteur a su tirer de son sujet : elles sont brillamment traitées et ont soulevé d'unanimes applaudissements. L'époque choisie, la grande épopée napoléonienne a été pour beaucoup dans le succès de l'œuvre. Au-dessus de toutes ces intrigues, de toutes ces querelles, plane l'ombre immense de Napoléon, comme dans *La Mort du duc d'Enghien* planait l'ombre de Bonaparte; et le colosse, qu'intentionnellement l'auteur laisse dans la coulisse, couvre, domine la pièce tout entière.

C'est ainsi que le rôle épisodique de cette jeune fille aveugle, de la cour d'Altemberg, éperdûment éprise de Napoléon, qu'elle n'a jamais vu, et « dont elle voudrait toucher le visage », est comme le symbole de cette frénésie populaire, de cet amour aveugle du peuple et de l'armée pour le géant, pour l'homme le plus prodigieux qui ait jamais existé !

L'interprétation est bonne : M. Chelles a fait une création des plus intéressantes du maréchal Garnier ; Mlle Laure Fleur est bien jolie dans le rôle de la reine, mais peut-être n'a-t-elle pas assez de force dramatique. Excellente dans les situations tendues, elle n'est pas suffisante au quatrième tableau, quand elle ordonne vainement de faire cesser le massacre.

Peu de choses à dire des autres interprètes sauf pour Mlle Meuris, bien touchante dans le rôle de la jeune fille aveugle, et pour M. Degeorge, superbe d'allure en colonel Pailloux. L'Ambigu a bien fait les choses : il y a de charmants décors et les costumes sont fort brillants. En voilà pour un nombre incalculable de représentations !

M. Quentin-Bauchart.

LOIE FULLER : Et la blonde fée continue ses succès étourdissants ; ce n'est plus seulement la danseuse serpentine ; c'est la mime passionnée ; c'est la comédienne, c'est l'artiste qui se révèle et qui enlève les applaudissements.

Tout est idéal, tout est féerique. Les poses, les pas, les gestes, les danses, tout vise et aboutit à l'effet voulu.

Le rôle de Salomé est une magnifique création qui dénote chez celle qui l'a faite une puissance d'étude, d'intelligence et d'assimilation inouïes.

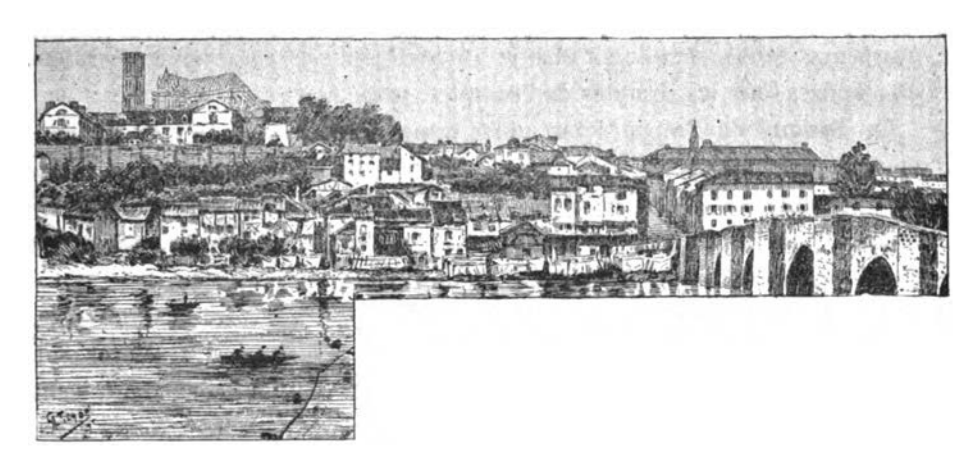
Les nouvelles danses que Loïe Fuller exécute après *Le Petit Lord* sont un nouveau triomphe pour elle. Quel art de coloris ! On croit qu'elle a épuisé la série de ses découvertes féeriques ! Non. Elle est inépuisable.

Parlerons-nous de sa danse noire ? Parlerons-nous de cette tunique éclatante toute semée de têtes d'anges ? Parlerons-nous de sa danse prodigieuse alors qu'elle fait évoluer autour d'elle plus de cinq cent mètres d'étoffe ! Parlerons-nous des grandes ailes blanches ? C'est admirable !

Bravo, mille fois bravo à celle qui a su si merveilleusement dramatiser et poétiser la danse. Tous ceux qui ont le sentiment de l'art et du beau l'acclament. Les autres... ne comptent pas.

Comte d'Alain.





L'ASSOCIATION MUTUELLE DE VISCKER

Voir la *Revue* du 1er mai 1895.

En effet avec l'organisation actuelle de la Banque de France celle-ci ne pourrait se passer de ce qu'on appelle en termes de banque, *une couverture*, c'est-à-dire un dépôt de titres de rente ou une caution effective, la garantissant contre toute éventualité fâcheuse. Dans le cas présent, il est facile de voir que le dépôt de cette couverture,ne pourrait être l'occasion d'aucune crainte, car elle ne serait jamais employée par la banque agricole. Son intervention serait toute platonique, car en réalité, elle ne ferait que couvrir de son ombre le crédit de la banque du chef-lieu.

Placements, — Les modifications à introduire dans le régime des prêts aux sociétaires, réglementé par les statuts (voir p. 7 et 8, art. 101 et suivants des statuts), devraient être faites, s'il y avait lieu, avec la plus grande prudence.

En effet, diminuer le minimum d'un mois, serait priver la caisse de l'association d'un bénéfice nécessaire et même rendre les prêts onéreux pour elle. Dépasser le maximum d'une année pour le remboursement des prêts, serait encore plus dangereux à cause des complications sans nombre qu'amènerait cette pratique et des abus dont elle serait l'occasion. Il importe surtout de s'appliquer à développer dans notre milieu agricole, les habitudes d'ordre qui peuvent s'y trouver en germe; mais qui, généralement, n'y sont guère pratiquées, et pousser nos populations vers l'observance stricte des engagements contractés.

Il serait d'autant plus facile de réaliser un progrès dans ce sens, que la production agricole tout entière et sa réalisation ainsi que celle des diverses spéculations en usage, accomplissent leur révolution dans une année.

L'époque la plus commode pour commencer cette révolution, tout devant

être alors réalisé, semblerait être le 1er avril époque à laquelle devraient être apurés tous les comptes de l'exercice précédent.

La Banque de France serait ainsi remboursée chaque année, à cette époque. Mais elle prête qu'à 90 jours et le taux de son escompte peut varier chaque trimestre. Il serait facile d'obvier à cet inconvénient et d'éviter les renouvellements trimestriels, en payant à la Banqne de France les écarts qui se seraient produits à cet égard, dans le courant de l'année.

Pas d'exclusions pour les autres associations. — Créé tout d'abord pour venir en aide aux besoins de l'agriculture, pour favoriser et accélérer son évolution, la banque agricole du chef-lieu ne saurait, cependant, sans manquer son but humanitaire, exclure systématiquement les intérêts d'un ordre différent. Aussi, ne refuserait-elle pas l'aide de son crédit à toute association honnête, quels qu'en fussent la formule et l'objet, *dans la mesure de la puissance réelle de la garantie qui lui serait offerte.*

Il est évident qu'en agissant ainsi, son crédit ne courant aucun risque, elle pourrait s'engager sans crainte dans cette voie. Cette initiative serait aussi heureuse que féconde, car la Banque agricole arriverait, par ce moyen à relier l'industrie proprement dite à l'industrie agricole, et elle préparerait ainsi la fusion future.

L'organisation départementale de l'association aurait pour le département les mêmes avantages que nous avons signalés à propos de la commune. Ils pourraient même devenir plus considérables car la transformation communale modifierait assez profondément les rapports économiques et sociaux de cet ensemble, pour rendre faciles les améliorations départementales considérées jusqu'à présent comme impraticables, et y ramener la prospérité.

La Banque centrale. — Dès que les banques agricoles seraient établies dans plusieurs départements, elles sentiraient bientôt le besoin de se relier entre elles,afin d'aborder,au plus grand avantage de toutes les associations des combinaisons pratiques, plus hautes, plus vastes et plus complexes dont l'importance leur serait démontrée et qui seraient hors de proportion avec les moyens d'action dont pourraient disposer les associations des communes et les banques départementales, prises isolément.

Ce serait l'avènement du troisième terme.

La *Banque ou Caisse centrale.*

La Banque centrale relierait entre elles les banques départementales comme celles-ci solidarisent entre elles les associations des communes et dans des conditions analogues.

En raison même des difficultés du commencement, on serait sans doute amené à donner tout d'abord une large place à l'initiative privée dans la

création et l'organisation première de la banque du chef-lieu et de la Banque centrale, mais cette situation serait essentiellement transitoire et prendrait fin dès que les associations devenues majeures, se trouveraient aptes à les gérer directement.

Le temps et la place nous manquent pour nous occuper présentement de cette éventualité et en apprécier les détails. Nous pouvons dire cependant que la voie est tracée et que le même esprit qui a présidé à la création et à l'organisation de l'association dans la commune, doit présider à l'organisation définitive des banques des chefs-lieux et de la Banque centrale. Il conviendra surtout de ne pas oublier que la souveraineté réside dans les associations établies dans les communes et dans celles qui coopéreront avec elles au mouvement de rénovation; que cette souveraineté est constante, inaliénable et imprescriptible, qu'elle s'exerce constamment sans interruption aucune. et que rien ne saurait prévaloir contre elle, tous les pouvoirs émanant d'elle et tous, devant toujours y retourner.

Trois termes ou moyens agissent donc dans cette organisation.

Le premier : L'association mutuelle dans le commune.

Le deuxième : La Banque agricole au chef-lieu du département et ses succursales, s'il y a lieu de les établir, dans un ou plusieurs arrondissements ou cantons.

Le troisiàme : La Banque ou Caisse centrale.

Le peu d'explications que nous avons pu présenter dans ce court exposé, nous semblent cependant suffisantes pour faire connaître la nature et la valeur des moyens mis en œuvre et pour donner une idée générale de la portée de cette institution et des services qu'elle est appelée à rendre.

On peut voir que toutes les combinaisons possibles de crédit, toutes les coopérations imaginables, toutes les formules de l'épargne, de la prévoyance de l'assistance, peuvent s'y caser à l'aise et y prospérer dans des conditions infiniment plus avantageuses que celles dont elles peuvent disposer aujourd'hui.

Elles y jouiraient d'une liberté entière et d'une sécurité absolue.

Quelques exemples nous le feront sncore mieux apprécier.

Les assurances. — Sous le règne de Louis-Philippe, E. de Girardin notre éminent publiciste, étudia avec sa perspicacité habituelle, la question des assurances. Il fit part au public de ses observations, dans une série d'articles fort remarquables et fort goûtés et en saisit ensuite la Chambre des députés.

Il avait compris combien la multiplicité des compagnies rendaient onéreuses pour les assurés, les diverses espèces d'assurances. Il n'eut pas de peine à faire partager cette opinion à ses collègues et à les convaincre de l'avantage qu'il y aurait pour les assurés, à se grouper autour d'un

centre commun, *unique*. Mais alors, comme aujourd'hui, il n'y avait qu'une unité assez puissante pour remplir à peu près ce rôle... l'Etat.

Il proposa donc l'Etat comme assureur commun.

Accueillie avec l'intérêt le plus vif, cette proposition fut acceptée en principe comme infiniment avantageuse, mais la Chambre, craignant de donner à l'Etat une puissance exagérée, pouvant devenir dangereuse pour les libertés publiques, rejeta la proposition. La Chambre recula devant le socialisme d'Etat,et j'estime qu'elle fit bien.En effet,le pouvoir personnel soit qu'il s'exerce par l'action d'un seul individu,soit qu'il appartienne à une unité collective, coterie,classe ou caste est de nature exclusif et absorbant. Sa puissance ne saurait s'accroître qu'aux dépens de l'indépendance de ceux qui lui sont soumis. Comme toute puissance humaine, il est porté invinciblement à grandir sans cesse et il ne peut s'arrêter dans cette voie et demeurer stationnaire sans péricliter et dechoir rapidement. En mettant à sa portée un moyen de domination aussi puissant que le socialisme d'Etat, on courrait le risque d'exagérer encore un pouvoir toujours trop puissant. Il y aurait donc folie à s'arrêter à l'idée de confier un pouvoir aussi considérable à la discrétiond'un pouvoir personnel quelconque, car on s'exposerait, de gaîté de cœur, à le voir devenir entre ses mains un nouveau moyen d'oppression qu'il ne pourrait s'empêcher d'exploiter à son profit et dont il serait presque impossible de se dégager ensuite.

Avec la banque Centrale, tous ces dangers disparaissent. Elle serait tout naturellement l'unité cherchée. Elle aurait d'ailleurs toutes les qualités requises pour remplir ce rôle et elle n'aurait aucun des inconvénients de l'intervention de l'Etat dans le domaine des intérêts privés. La sécurité des assurés serait pour le moins aussi sérieusement garantie par elle que par l'Etat et elle aurait sur celui-ci l'avantage de gérer leurs intérêts beaucoup mieux et surtout plus économiquement que ne pourrait le faire l'Etat.

Le numéraire à emprunter. — Il est une question importante entre toutes et à laquelle sont subordonnées l'établissement et le progrès du mode d'association proposé. Il faut trouver le numéraire suffisant pour satisfaire les besoins des associations et l'obtenir dans des conditions assez modérées pour qu'il ne devienne pas onéreux pour elles.

En Belgique, en Allemagne, en Autriche-Hongrie, en Suisse, en Italie, le gouvernement n'a pas hésité à venir en aide aux diverses banques agricoles ou autres et faute de mieux, il a mis à leur disposition le capital des caisses d'épargnes. On peut apprécier aujourd'hui par cette expérience hardie, pratiquée déjà depuis plusieurs années, d'abord, la sécurité du capital confié à ces diverses associations et ensuite les progrès si divers et si considérables,

obtenus, grâce à ce moyen par l'agriculture, le commerce et l'industrie de ces pays.

Pour nous, la solution de la question est beaucoup plus facile. En dehors du capital si considérable accumulé par la petite épargne, dans les caisses d'épargne, capital auquel l'Etat garantit un intérêt de 3.75 0[0 nous avons, en plus de ces nations, le capital géré pas la Banque de France, dont l'escompte atteint rarement ce taux et qui se négocie aujourd'hui à 2.50 0[0.

Il n'y aurait donc pas avantage pour nos associations — surtout dans les communes — à s'adresser au capital des caisses d'épargne, mais plus tard cette réserve pourrait être utilisée à ce taux et même très fructueusement pour les associations.

Nous avons déjà remarqué que dans les commencements, il était prudent de procéder graduellement et peu à peu, au groupement des intérêts ; or, les intérêts les moins divergents et les moins rebelles, sont généralement les moins importants. Mais en raison même de leur valeur minime et des conséquences relativement peu fructueuses de leur mouvement, ils ont besoin de trouver lenr numéraire à un taux assez bas pour qu'il ne devienne pas onéreux pour eux. C'est cet ordre d'intérêts qui s'adresserait de préférence au capital de la Banque de France.

Mais la question changerait d'aspect dès qu'elle embrasserait non seulement l'ensemble des intérêts d'une association, mais encore ceux de l'ensemble des associations d'un département, et qu'elle se porterait sur les améliorations de tout ordre à apporter à leur avancement, à leur sécurité et à leur bien-être. Ce serait alors à ce nouveau point de vue que la banque du chef-lieu, étudierait les divers progrès à réaliser. Il y en aurait assurément un grand nombre dont l'importance assurerait des bénéfices capables de supporter facilement, non seulement le taux d'intérêt des caisses d'épargne, mais même un taux plus élevé.

Le mouvement syndical. — Le mouvement syndical se généralise rapidement en France. C'est un signe des temps et il importe d'en tenir compte. Né d'hier, nous le voyons se répandre aujourd'hui partout. Dans les villes les sociétés coopératives de consommations se multiplient sous l'impulsion énergique et la direction éclairée d'hommes dévoués et convaincus à la hauteur de la tâche et capable de la mener à bien. Les sociétés coopératives de production y sont peu nombreuses, presque toutes prospèrent mais elles agissent isolément. Elles n'ont pas encore essayé de se solidariser entre elles.

Dans les campagnes, le mouvement syndical est très actif, mais il est encore inhabile. Il tâtonne et cherche sa voie ; mais il est un indice précieux des aspirations et des tendances générales et la preuve que la masse com-

mence à voir clair, dans son intérêt et dans son avenir, et qu'en elle s'éveille la conscience de sa force réelle. Ce mouvement secoue tous les peuples civilisés et il agira bientôt sur tous les autres.

En Angleterre principalement et plus tard dans les pays cités plus haut, on a pratiqué avant nous la coopération à des points de vue divers : mais si les diverses fractions de la même association, se sont groupées entre elles, comme les parties d'une même unité collective, elles ne se sont occupées en rien des essais tentés sur un autre terrain. C'était encore la pratique du chacun pour soi, à titre collectif, avec toutes ses qualités et aussi avec tous ses défauts.

Le mode fédératif appliqué aux diverses associations est une idée française. Elle est une conséquence toute naturelle de notre manière de comprendre le droit, son action prépondérante et universelle, et les besoins de sa défense, et aussi du soin que nous avons toujours pris de la placer bien haut au-dessus de la force brutale. Cette idée a été appréciée très vite. Dès qu'elle a été signalée elle a été comme une révélation pressentie, et elle n'a pas tardé à s'affirmer. à s'imposer et à grandir, à l'instar d'une vérité attendue, mise en évidence, et comme une nécessité de premier ordre.

Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement. Comme l'application de l'idée de fédération est une condition nécessaire à l'expansion vigoureuse du mouvement coopératif ou d'association, cette conception a bientôt préoccupé tous les milieux. Elle a d'abord été reconnue comme le moyen le plus efficace d'arriver à une entente commune entre les diverses associations et d'en accroître la puissance, et plus tard de préparer les voies à une entente entre nations. Il est évident, en effet, qu'elle est une condition indipensable à l'organisation sérieuse d'une entente durable entre elles ; que sans elle, leur sécurité sera toujours incertaine, et qu'elle seule est capable de garantir la paix et le progrès normal de leur bien-être.

Les Congrès internationaux. — C'est de là qu'est issue cette idée féconde (inconsciente d'abord à ce point de vue) des *Congrès internationaux*. De nos jours ces congrès deviennent de plus en plus fréquents et permettent aux penseurs du monde entier d'échanger leurs idées et leurs vues et de se concerter en vue des progrès à réaliser. Dans les Congrès scientifiques, l'entente se fait sans difficulté. Elle n'éveille que l'émulation et ne laisse aucune place aux rivalités mesquines. Les préjugés de nationalité, de race de caste, disparaissent et il ne reste plus en présence des hommes éminents ainsi groupés, que le désir de mettre en commun le résultat de leurs observations personnelles, le fruit de leurs travaux, et d'en répandre la notion bienfaisante sur l'humanité tout entière.

L'entente est donc bien réellement faite dans les Congrès scientifiques,

en vue d'un intérêt supérieur, qui domine aisément toutes les spéculations inférieures.

Il ne saurait en être autrement dans les Congrès appelés à s'occuper des intérêts économiques et sociaux communs à tous les hommes. Nous en avons eu de très intéressants dans ces dernières années, tant chez nous que chez les nations voisines et on ne saurait trop les encourager. Mais ces réunions seraient surtout fructueuses, si, dans chaque nation, les intérêts économiques et sociaux étaient unis entre eux au préalable, par les liens d'une étroite solidarité.

Avec le mode d'association proposé ou avec tout autre similaire, cette entente préalable serait facilement obtenue et les congrès internationaux acquerraient immédiatement une importance considérable.

Rien ne serait, en effet plus commode que ces congrès pour élucider, par exemple, les questions d'intérêt général, pour rechercher les bases d'un arbitrage pour étudier les questions internationnales pour apprécier les questions intéressant l'ensemble des nations, au point de vue du droit des gens et du respect dû à ce droit, etc., etc.

La Mission des Congrès internationaux. -- Ces congrès indiqueraient la voie à suivre. Il s'y seraient d'autant mieux autorisés que réunissant les notabilités de tous les pays, ils auraient sous la main tous les moyens d'investigation et de contrôle capables de les éclairer dans leur appréciation. Ils pourraient ainsi formuler des opinions claires et précises et recommander les solutions dont l'évidence, éclatant à tous les yeux, en assurerait partout l'application.

Là devrait se borner leur rôle. Ils ne pourraient, sans amoindrir leur prestige, sans gêner la haute portée de leur action et même sans annuler les conséquences bienfaisantes de leur mission, s'ériger en directeurs autoritaires, en justiciers, et prétendre imposer leurs décisions. Ce droit ne saurait leur appartenir. Il appartient à l'ensemble, à la masse des intéressés.

Les Congrès politiques. — Ne voyons-nous pas ce que produisent les congrès politiques internationaux, la durée si transitoire et si précaire de leurs conventions, même les mieux jutifiées, et le peu de sécurité réelle qu'elles garantissent ?

Il n'en serait pas ainsi assurément, si au lieu d'être faites entre privilégiés leur garantissant une situation exceptionnelle,ces conventions étaient sanctionnées par l'acquiescement libre et raisonné des véritables intéressés.

Nous ne pouvons donc nous arrêter à l'idée de donner aux congrès internationaux un pouvoir discrétionnaire. Pour avoir force de loi et engager définitivement les nations intéressées, les décisions des congrés ne pour-

raient se passer de la sanction des associations. Toutes les solutions seraient ainsi soumises à leur examen, en suivant la voie suivante :

La Voie à suivre. — L'administration centrale de chaque nation (Banque Centrale) en serait d'abord saisie. L'accord motivé intervenu entre elles, serait soumis ensuite à l'administration départementale (Banque des Chefs-lieux) lesquelles le soumettraient à leur tour avec leur avis également motivé aux associations des communes.

Dès que l'accord définitif serait établi entre les associations, la décision prise aurait force de loi, et comme telle, engagerait l'ensemble des intéressés.

Telles sont, par rapport aux exemples cités, les conséquences de l'idée de fédération, appliquée aux associations. Il en serait de même pour tous les autres sans exception. Je ne vois aucun autre moyen de solidariser et faire agir de concert, sans violence, sans tromperie, avec autant de sécurité et d'avantage pour eux, tous les intérêts et tous les rapports humains.

(*A suivre.*) CARRET.

LES VOIX DU TOMBEAU

DESINCARNATION

Quand l'esprit a quitté l'enveloppe charnelle
Où la prison des sens le tenait enfermé,
Un trouble le saisit de se voir transformé,
Ainsi qu'un jeune oiseau qui tenterait son aile.
Il tremble, enveloppé dans un réseau subtil
Formé d'air et de feu, matière radiante ;
Dans ce milieu nouveau d'atmosphère ambiante,
Il glisse comme un gaz fluide et volatil,
Et ce corps éthéré prend et garde l'empreinte
De l'ancien corps de chair, foyer d'impressions,
Puis il retrouve en lui par ses réflexions
Le miroir réflecteur de l'autre vie éteinte,
Son regard scrutateur domine le passé
Où s'est développée la chaîne de ses vies,
Il voit le chemin fait sur les routes suivies,
Tout ce qu'il a voulu, tout ce qu'il a pensé.
Il garde dans son cœur les images cruelles
Des chutes, du combat contre le mal livré,
Et tout au fond de lui comme un cachet sacré
L'ineffaçable sceau des amours immortelles.
Puis, animé soudain d'un solitaire feu,
Aspirant au bonheur dont la soif le dévore,
Il voit tout le chemin à parcourir encore
Dans l'avenir lointain pour monter jusqu'à Dieu

10 mai 1895. JULIEN LARROCHE.



L'EXTÉRIORISATION DE LA SENSIBILITÉ (1)

Agacé du bruit enorme qui se faisait autour d'une phrase à effet, aussi vide que prétentieuse, un de nos plus grands savants, juvénilement enthousiaste et quelque peu irréfléchi, tout récemment s'écriait : « *Devant la science il n'y a plus de mystère.* »

Plus de mystère ! Pareille naïveté se pardonnerait à la rigueur à un enfant. Elle est indigne d'un homme qui, habitué à scruter la nature et ses lois, se heurte à tout moment soit à l'inconnu, soit à l'incompréhensible.

A qui marche dans la plaine, la ligne d'horizon paraît toute proche. Mais qu'on s'élève sur les hauteurs ! Tout aussitôt le spectacle change. A chaque pas fait vers les sommets, l'œil porte plus loin, découvrant d'instant en instant de nouveaux espaces, embrassant du regard des étendues de plus en plus considérables. L'âme s'exalte, l'âme exulte à mesure qu'on monte et qu'au-delà de l'immensité entrevue, on devine d'autres immensités, et derrière celles-ci d'autres encore... Bientôt cependant elle comprend qu'il n'y a pas de limites à cet agrandissement indéfini de son horizon ; que toute nouvelle enquête, au lieu de l'approcher du but, semble, tout au contraire, l'en éloigner en lui montrant que les domaines dont il prend graduellement possession ne sont rien en comparaison de l'infini qui lui reste à explorer ; — un malaise alors la prend ; elle est comme accablée sous le poids d'une grandeur qui augmente incessamment. La puissance même de sa force ascensionnelle lui fait mieux sentir la radicale impuissance où elle est d'atteindre jamais le but auquel elle tend, mais qui, semblable à un mirage insaisissable, fuit toujours et échappe à toute étreinte.

S'il en est ainsi de l'étendue matérielle, à plus forte raison le monde moral et intelligible est-il soumis à la même loi. L'ignorant dont l'esprit n'a jamais interrogé l'inexprimable complexité des phénomènes, est en droit de croire à la possibilité d'embrasser l'ensemble des manifestations tant physiques que psychiques, comme à celle d'en pénétrer les raisons cachées et les conséquences ultimes. Le penseur n'a pas de ces illusions. Il sait trop bien les obstacles innombrables qui lui barrent la route pour ne pas reconnaître son infime petitesse en face de l'incommensurable qui l'enserre de toutes parts, et pour ne pas s'écrier avec l'humilité du vrai sage : « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien. »

Plus de mystère ! Mais plus la science se développe, plus elle creuse avant dans la structure intime des hommes et des choses ; plus les instruments dont elle se sert se perfectionnent et se multiplient, plus elle apprend à mieux regarder en l'homme et autour de lui, plus aussi se révèlent à elle de domaine et de sources de connaissances hier encore insoupçonnés. Et qu'est cela sinon du mystère ? Nous épuiserons la vigueur et l'étendue du génie humain bien avant de diminuer les possibilités et les réalités de la nature.

Qu'on lise seulement le substantiel et érudit ouvrage de M. Albert de Rochas ! Quelle riche mine d'observations curieuses et de réflexions imprévues ! Que de merveilleuses découvertes ! Ou plutôt quelle confirmation éclatante d'idées et de faits qu'on était accoutumé de traiter de faux ou d'illusoires ! A-t-on jamais vu la science mieux informée, reviser plus complètement les jugements hâtifs d'une science fragmentaire ? Prenez les

(1) Par Albert de Rochas, 7 francs, avec figures.

effluves qui rayonnent des corps sous des formes et des couleurs qui varient de l'un à l'autre. Les savants prétendus positifs, haussaient les épaules aux affirmations, tant des magnétiseurs que de tous ceux qui, pour des raisons et sur des preuves diverses, admettaient le rayonnement, soit des êtres vivants, soit des substances mortes. Les forces impondérables, en dehors de la lumière, de l'électricité, du magnétisme terrestre, de la chaleur, de l'attraction universelle, de l'affinité chimique, étaient, à leur sens, des inepties qu'il fallait ranger sans plus à côté d'autres superstitions léguées à notre âge par les siècles antérieurs. Or, la superstition — et M. de Rochas l'a bien prouvé — n'était pas du côté des croyants. Elle était toute du côté des négateurs. De jour en jour, le champ s'élargit où les chercheurs de bonne volonté trouvent à glaner quand ils ne mettent pas la main sur quelque mine dont le contenu a de quoi occuper et enrichir de nombreuses générations.

Après les effluves qui, rayonnant des corps, les entourent d'une aura mystérieuse autant que merveilleuse, voici l'extériorisation de la sensibilité. L'être ne *sent* plus en son organisme physique. On le peut piquer, pincer, brûler, sans qu'il donne le moindre signe de malaise ou de douleur. La sensibilité s'est déplacée. Elle existe dans l'atmosphère ambiante, à des distances variables suivant les sujets, en couches concentriques que séparent des zones neutres. Ce n'est pas tout. Cette sensibilité, qui s'est extériorisée, projetée au-delà des extrémités nerveuses, détachée en quelque manière de l'organisme dont elle était comme la cactéristique, cette sensibilité pénètre l'eau, la cire, les neurs, les étoffes, etc., y adhère, s'y emmagasine, y persiste plus ou moins longtemps selon la nature de la substance avec laquelle on l'a mise en contact. Et alors on assiste à ce phénomène singulier d'un homme ou d'une femme demeurant inertes sous des actions qui, en toutes autres circonstances, les feraient sursauter de douleur, tandis qu'ils se plaignent, gémissent, crient ou même s'évanouissent lorsqu'on agit sur l'eau ou la cire dans lesquelles s'est absorbée leur sensibilité.

Arrivés à ce point, nous touchons, avec M. de Rochas, à l'une des thèses les plus redoutables et les plus contestées du moyen âge : l'envoûtement. L'envoûtement ! Est-il possible qu'on croie encore à l'envoûtement ? Eh ! oui, cela est possible, et cela est. Des expériences, rapportées par M. de Rochas, il ressort, clair comme le jour, que l'envoûtement était — est — mieux qu'une funèbre possibilité. Le phénomène se réalise à volonté avec de certains sujets dans de certaines conditions. L'erreur serait de généraliser des faits de cette nature. Ils n'ont jamais été et ne seront jamais que des exceptions. Leur contre-partie, c'est l'action bienfaisante que le magnétiseur et la plupart des hommes de bonne volonté peuvent exercer autour d'eux sur ceux qui souffrent, sans qu'il soit même toujours besoin d'être en rapport direct avec eux. Le magnétisme curatif, qu'il s'exerce immédiatement ou par l'intermédiaire de telle ou telle substance — de la poudre de sympathie, par exemple, qui a fourni à M. de Rochas un bien curieux chapitre — est une forcincontestable.

Mais il faut lire dans l'ouvrage même de M. de Rochas le détail de ses expériences. Il faut le suivre dans le développement qu'il donne à sa pensée, dans l'ordre et la méthode de ses procédés, dans l'étroit enchaînement qui les rattache les uns aux autres dans leur progression graduelle qui conduit pas à pas, par une marche lente, mais sûre, des phénomènes les plus simples aux plus complexes, à ceux devant lesquels, sans cette préparation, on se serait raidi peut-être, sans vouloir rien entendre. Rien n'est plus suggestif. Rien ne s'impose avec plus de force à l'esprit du philosophe. On pourra sans doute ne pas toujours partager la belle confiance de M. de Rochas. On ne le lira pas

sans grand profit et sans vouloir pénétrer avec lui, et à sa suite, plus avant dans un domaine presque encore vierge.

M. de Rochas n'est pas seulement un savant qui *sait* expérimenter. Il a encore à son service une érudition qui le sert admirablement. Il n'ignore rien de ce qui a été fait avant lui, et jamais il ne manque de rendre à ses devanciers la justice qui leur est due Cette loyauté, assez rare, jointe à la rigueur de ses observations, est un motif de plus pour le suivre sans crainte. On est presque certain, d'avance, de ne pas s'égarer en sa compagnie.

Après les ouvrages déjà parus sous sa signature : *Les forces non définies*; *le Fluide des magnétiseurs*; *les Etats superficiels de l'hypnose*; *les Etats profonds de l'hypnose*; celui enfin dont le titre se trouve en tête de ces lignes, M. de Rochas nous en laisse entrevoir un autre sur des questions connexes auxquelles il a été conduit peu à peu par ses études antérieures. Il n'échappe pas à la nécessité de toucher au spiritisme, et, après les forces naturelles, de traiter des forces intellectuelles, des entités spirituelles qui nous environnent. Après bien d'autres, il fait l'expérience que tout se tient dans la nature, que tout est dans tout, et qu'une fois pris dans l'engrenage du mystère qui nous hante et dont nous voulons déchiffrer l'énigme. il n'est plus ni halte ni repos, aussi longtemps que la dernière étape n'a pas été franchie- Nous ne l'en plaignons pas. Il ne s'en plaindra pas non plus. Y a-t-il pour un homme de grand cœur et d'intelligence éminente, une tâche plus belle, une plus noble jouissance que de s'élever d'échelon en échelon, de phénomène en phénomène, de la connaissance de la nature physique à celle de la nature psychique, de l'étude des corps et de leurs propriétés à celle de l'âme et de ses facultés ? L'exemple de M. de Rochas, persévérant, malgré tout, dans des recherches mal vues, est digne d'être offert à l'imitation des chercheurs. Si les savants avaient tous, et son énergie, et sa patience, et sa bonne foi, quels progrès rapides et magnifiques ne ferait pas l'étude de l'homme sous son double aspect : corporel et spirituel !

D. Metzger.

L'ÉDUCATION MORALE

par E. Vaucher (1)

« Nul travail de démonstration ne peut, mathématiquement, mettre l'homme sur la voie de cette perception simple et belle, (son immortalité), il n'y a qu'une disposition spéciale de l'âme pour rendre cette situation évidente et facile : grande moralité, habitude de se surveiller et de cultiver en soi des idées et des sentiments supérieurs qui élèvent au-dessus de la terre. Si on est sévère pour soi, l'idée d'immortalité se fera nette, c'est dans ce sens qu'on a pu dire : *Il dépend de l'homme d'arriver à la foi.* Si l'homme

(1) Voici une très bonne petite brochure, que tout spirite convaincu doit répandre. Nous en donnons un extrait. S'adresser à l'imprimerie nivernaise, 5, rue Vauban, à Nevers (Nièvre.)



atteint cet heureux état, l'obscurité du fait se dissipe dans une certitude, et ne tient plus compte du silence du savoir actuel. Qu'il se garde cependant de dédaigner la science, ni de lui reprocher sa lenteur à résoudre le problème de notre destinée, le succès est difficile, *mais le besoin est invincible il deviendra levier.*

Ne considérons pas ces questions avec indifférence, car d'elles seules dépend notre bonheur, la suite de cet entretien va le démontrer.

Il est probable que lorsque Dieu jeta la terre dans son univers, il y répandit un principe immatériel émané de lui et se subdivisant à l'infini; la moindre parcelle de cette essence dut être appelée à l'individualité et arriver, par un développement progressif, à former nos âmes, qui, par le fait de leur origine, possèdent en germe, puissance, intelligence, amour, tendant sans cesse à se rapprocher de celui dont elles émanent. Au début, elles sont bien rudimentaires, simple principe vital animant la plante, l'insecte, les primitifs de la création, puis l'espèce relativement supérieure se dessine et monte jusqu'à l'homme, mais chaque espèce ne reproduit et ne perpétue que sa forme, l'âme seule passe d'une forme inférieure à une forme supérieure.

Sur cette route si longue, l'âme inconsciente ne commence à se connaître qu'en arrivant à l'humanité ; chaque station a eu pour résultat une nouvelle manifestation de son être, manifestation toujours en rapport avec la forme qu'il a occupée et n'a pu habiter que lorsqu'il est arrivé au degré de compréhension exigé par les organes de cette forme elle-même.

L'orgueil, la jalousie aveugle et sanguinaire, la ruse, la gourmandise, la paresse, la colère, la prudence de l'animal qui rampe, comme aussi la fidélité, l'amour de la famille sont autant d'instincts animaux que l'âme, arrivée à l'humanité, a transformés en passions. Après ce laborieux enfantement, il reste à l'homme, âme adolescente, à se défaire de tout ce qui tient à sa longue enfance, opposer la simplicité à l'orgueil, le pardon à la vengeance, l'amour à la jalousie, la douceur à la colère, l'activité à la paresse, en un mot, faire prédominer l'esprit. Pour atteindre ce résultat une seule existence ne peut suffire, bien des fois nous devons revenir sur la terre. De cette nécessité découlent tous les progrès de l'humanité.

Si la force créatrice a voulu que notre âme prît un vêtement de chair, ce n'est pas pour nous imposer un fardeau inutile, mais parce que cette épreuve est indispensable au développement de nos facultés. Si nous dévions de la direction qu'elle nous trace, nous nous rendons coupables d'une contravention aux lois de l'univers, et cette contravention nous relègue, mathématiquement, dans un état de souffrance que les religions appellent

punition ; les philosophes l'appellent conséquence, en somme, c'est la même chose.

Que de maux il est en notre pouvoir de nous épargner ! Mais la matière nous domine malheureusement, et il est impossible de nous y soustraire autrement que par degrés et progressivement.

Nous sommes si arriérés en moralité que, très certainement, si le mal n'entraînait à sa suite une foule de désagréments, nous nous y plairions et y resterions indéfiniment. Heureusement pour nous, nous apprenons par expérience ce qu'il coûte et ce qu'il rapporte.

Après notre mort, notre situation dépend donc logiquement de ce qu'a été notre vie : et si nous n'avons pas failli à nos devoirs, elle devient forcément plus heureuse ; car la destruction d'une forme permet d'en revêtir une plus parfaite, moins gênante pour les évolutions de la pensée ; en somme, la fin d'une vie méritante, honnête, morale, dévouée à ses semblables, ouvre la porte à une autre favorable à un plus grand développement. La mort est un repos nécessaire, le travail cérébral, l'épuisement de l'organisme amènent forcément la désagrégation des molécules, dont notre corps est composé, nous rendons à la matière ce qu'elle nous a prêté, et la nature dans son laboratoire emploiera ce qui fut des corps vivants à la création matérielle de nouveaux corps. Ce sont des congés que nous prenons de temps à autres, et ils sont utiles à tous, quel que soit leur degré d'élévation. Aussi, devrions-nous recevoir la mort bien autrement que nous sommes habitués à le faire : ce n'est pas le squelette hideux traditionnel, c'est l'ami qui nous tend une main secourable, nous arrache à la captivité, et nous dépouille de notre vieux vêtement usé et insalubre..... »



ESSAI DE SPIRITISME SCIENTIFIQUE

Par D. METZGER.

Paris, Librairie des sciences psychologiques, 1894. In-12 de 451 pages. Prix, 2 fr. 50. — *Le Psychisme expérimental*, par ALFRED ENRY. Paris, Flammarion, 1895. In-12 de 232 pages. Prix, 3 fr. 50.

(Tiré des *Annales psychiques* de mars et avril 1895.)

« Voici deux excellents livres qui viennent de paraître à quelques jours de distance et qui donnent une idée très juste de l'état actuel des sciences psychiques.

« Bien que tous deux s'accordent sur la nature des phénomènes dont on doit considérer la réalité comme définitivement acquise, tels que la transmission de la pensée, la production des mouvements sans contact et l'objectivité de certaines apparitions, ils diffèrent assez notablement par leur manière d'exposer et de conclure.

« M. Metzger est un philosophe qui, dans une série de conférences lues à la Société des sciences psychiques de Genève, s'est attaché à faire ressortir sous une forme très littéraire, et souvent avec une grande élévation de pensée, les efforts tentés depuis une cinquantaine d'années pour résoudre, à l'aide de la méthode expérimentale, le problème de la vie future et en déduire par le raisonnement des règles morales pour la vie présente.

« A. DE ROCHAS. »

Voici un extrait, pages 305 à 401 de Essai de Spiritisme scientifique. Voir la *Revue* d'avril 1895.

« Mais d'où viennent-elles? Appartiennent-elles à la terre, et vivent-elles de notre vie? Et dans l'affirmative, serait-ce le médium, seul ou concurremment avec les assistants, qui appellerait à l'existence les mains ou les pieds se matérialisant à la vue des observateurs?

« Cela n'est pas impossible, puisque le dédoublement de l'homme est un fait avéré. Nous en avons cité des exemples. Toutefois, lorsque l'être sort pour ainsi dire de lui-même, et de *un* devient *deux*, le double ou l'image est la reproduction exacte de l'original. Qui voit l'un voit l'autre. Si donc les mains ou les pieds anormaux dont nous parlons avaient constamment la forme et la grandeur, même approximatives, de ceux du médium, on serait jusqu'à un certain point fondé à soutenir qu'il en est lui-même l'auteur ou le créateur. Mais il n'en est rien. Les mains et les pieds qui apparaissent

sont extrêmement variés sous tous les rapports. Il y en a qui sont d'un enfant, d'autres qui sont d'une femme, d'autres, enfin, qui sont d'un homme. Et si la plupart ne dépassent guère la moyenne humaine, quelques-uns sont d'une taille tout à fait extraordinaire. Le médium ne saurait donc être l'unique cause d'un phénomène aussi divers. Et même en admettant qu'il se dédouble quelquefois, ce dédoublement, à nous en tenir aux choses positives et connues, n'expliquerait qu'une mince fraction des faits constatés et contrôlés.

« Nous sommes, donc de toute manière, amenés à chercher ailleurs. Mais existe-il quelque part des êtres qui nous soient de tous points semblables, et dont l'organisme corporel, qu'il soit ou non plus éthéré que le nôtre, en conserve néanmoins tous les linéaments? L'étude que nous poursuivons, l'examen des manifestations spirites nous ont conduits à admettre que ceux qui meurent gardent dans la vie d'outre-tombe, non seulement leurs sentiments et les pensées dont ils s'étaient nourris sur terre, mais aussi un certain corps très ténu, le corps spirituel, le périsprit, si l'on veut, susceptible de modifications plus ou moins étendues, susceptible aussi de se concréter dans une mesure qui varie, selon que les circonstances sont plus ou moins favorables. Ne serait-ce pas chez eux que nous devrions chercher et que nous trouverions les véritables auteurs des phénomènes, dont le médium ne serait que le moyen ou la condition?

« Tout d'abord, il résulte de presque toutes les expériences tentées dans ce but que la cause du phénomène se donne toujours pour un désincarné, un esprit dépouillé de son corps charnel. Or, lorsque des milliers et des milliers de témoignages concourent unanimement à la même fin, n'est-il pas philosophique et logique de les prendre en très sérieuse considération? Si, à cette unanimité, déjà bien remarquable, se joignent d'autres raisons de croire et d'affirmer, comment ne s'établirait-il pas à ce sujet une entière certitude? Eh bien, n'avons-nous pas vu, soit par le langage articulé, soit par l'écriture, soit par la photographie, etc., médianimiques éclater à nos yeux les preuves les plus palpables de l'origine extra-terrestre des communications et manifestations spirites? Ce n'est donc pas à la légère que nous attribuons les faits dont il est ici question, à la même cause à laquelle nous avons été conduits par nos études antérieures? Mais comment s'expliquer qu'un corps éthéré, fluidique, comme l'on dit dans certains milieux, se condense ou se matérialise au point de devenir tangible, visible, pondérable?

« A l'origine de toute vie, il y a un germe, et dans tout développement organique, *une idée directrice*, suivant laquelle les cellules se multiplient, se différencient, naissent, vivent et meurent tour à tour. N'est-ce pas aussi



suivant cette même idée directrice que les substances nutritives se partagent dans les divers organes, chacune allant prendre la place qui lui est assignée?

« Dans la matérialisation, il se passerait quelque chose d'analogue. Le germe, ce serait le périsprit; l'idée directrice, la volonté consciente et réfléchie de l'esprit. Celle-ci, soit qu'elle prenne dans l'atmosphère ambiante les matériaux qui lui sont nécessaires, soit qu'elle les puise dans l'organisme du médium, les dirigerait vers l'organe qu'elle voudrait rendre tangible et les y accumulerait en quantité suffisante pour lui donner toutes les apparences extérieures d'un organe normal. Comment et par quels moyens elle arrive à soustraire au médium une partie de sa substance, comment et par quels moyens elle la lui restitue après l'avoir utilisée, là est le mystère. Mais qu'il y ait une action qui se rapproche de celle-là, qu'il y ait une sorte de succion qui diminue le médium au profit momentané du corps spirituel de l'esprit, en voie de se matérialiser, cela ne semble pas pouvoir être mis en doute. On a, pour s'en assurer, pesé des sujets avant, pendant et après les expériences, et constaté d'un moment à l'autre des différences de poids énormes. Il ne pouvait y avoir d'erreur. Une balance automatique ne se laisse ni suggestionner, ni halluciner, pas plus qu'une plaque photographique.

« Ainsi toujours, la médiumnité, de quelque nature spéciale qu'elle soit — voyante, auditive, à incarnation, etc. — nous entraîne dans le monde des Esprits. Franchissons la dernière étape : la matérialisation complète d'un organisme tout entier.

« Une forme, constituée de telle sorte qu'on la confondrait facilement avec celle d'un habitant de notre monde, paraît tout à coup dans un milieu où rien, auparavant, ne faisait soupçonner sa présence, pour en disparaître bientôt comme elle y était venue, sans qu'on sache ni d'où elle était sortie, ni par où elle s'est échappée.

« Etranges visiteurs, ceux-là; ils vont et viennent au milieu du cercle, parlant à celui-ci ou à celui-là, serrant amicalement la main d'un autre, lui caressant les joues ou les cheveux, etc. Tout en eux sent le mystère. On ne s'explique pas plus leur apparition que leur disparition. Ils sont et ne sont plus dans le même moment.

« Il leur arrive pourtant de s'évanouir avec une lenteur voulue, comme pour permettre aux assistants de voir la marche progressive de leur dissolution.

« Combien ne serait-il pas intéressant de suivre dans tous ses détails le double mouvement de formation et de déformation de ces organismes transitoires? Il faudrait essayer, à l'aide de médiums voyants de premier choix

ou de somnambules réellement lucides, d'assister à l'afflux des particules matérielles infiniment petites qui, prises au médium, aux assistants ou au milieu ambiant, se pressent de toutes parts, en bataillons serrés, vers l'esprit qui cherche à matérialiser son corps spirituel. Elles obéissent évidemment à une attraction qui, mystère pour nous, est, sur elles, d'une puissance irrésistible. « Il ne serait pas moins curieux d'observer la dissociation des éléments multiples qui entrent dans leur composition, et qui, l'expérience terminée, retournent, chacun, dans le milieu d'où ils avaient été tirés. Nous ne sachions pas qu'on se soit nulle part appliqué à cette étude d'une manière suivie et approfondie. L'expérience, cependant, en vaudrait bien la peine. Celui qui l'entreprendrait et la réussirait, aurait rendu à la science un service d'une importance capitale. Cela se fera sans doute un jour. Et alors, mais alors seulement, la solution rationnelle du problème de la matérialisation sera proche.

« La connaissance générale de la matière, de son mouvement, des forces auxquelles elle est soumise, etc., en profiteraient également dans une très large mesure. La tâche est complexe, certes, et hérissée de difficultés, mais si belle et si séduisante qu'on ne comprend guère qu'elle n'ait pas encore tenté quelque chercheur épris de nouveau et d'inédit.

« On a naturellement élevé contre les matérialisations du corps entier toutes les objections faites aux matérialisations partielles. On y a vu des supercheries très habiles, ou des illusions qu'on s'expliquait par le désir intense des spectateurs de voir et de reconnaître en la forme quelconque qui leur apparaissait, l'un ou l'autre de ceux d'entre leurs bien-aimés partis pour l'autre monde. Qu'on ait formulé des doutes à cet égard, cela est de tous points légitime ; mais qu'on se soit refusé pendant de longues années à un examen sérieux et approfondi de la question, cela n'est ni sérieux ni scientifique. A mesure que le temps s'écoule, on revient, du reste, et des négations premières et des préventions injustifiées qui les avaient motivées. Les matérialisations acquièrent droit de cité dans la science. Les faits bien constatés, les preuves positives à l'appui de leur réalité, triomphent à la longue des préjugés et des résistances les plus invétérées, aussi sûrement que la lumière dissipe les ténèbres.

***

« La matérialisation présente de très nombreux degrés, comme les états de la matière elle-même. Ainsi qu'il existe des différences de densité ou de matérialité énormes entre les divers corps que nous connaissons : métaux, minéraux, végétaux, liquides et gaz, ainsi en existe-t-il entre les corps anormalement formés dans les réunions spirites.

« Tout récemment, il y a eu à Berlin deux séances de matérialisation dans l'obscurité avec le médium suédois, Mme d'E... Les formes matérialisées ne s'y sont pas aussi complètement dégagées ni concrétées qu'il est arrivé en d'autres circonstances. M. E. Wittig, des *Psychische Studien*, qui y assistait, raconte, entre autres, que tout à coup sa femme et lui aperçurent par terre, tout près de leurs pieds une lueur blanche, de la grandeur d'une assiette, qui sans cesse allait se mouvant de côté et d'autre, et qui, après environ vingt secondes, soudain s'éleva en l'air, d'un trait, verticalement, à la façon d'nn ressort qui se détend, et pareille à une traînée lumineuse d'une dizaine de centimètres de large. Là, elle se développa en une forme féminine qui vint se placer à côté de lui. Elle était enveloppée d'une sorte de voile blanc, replié sur la poitrine. A un moment donné, elle écarta le voile et il aperçut une figure, noire comme de l'ébène, dont les contours étaient visibles grâce à l'enveloppe blanche qui l'éclairait. Après quelques secondes, durant lesquelles Wittig eut le temps d'observer certaines particularités la concernant, elle tendit la main à une dame, assise à côté de lui, puis se retira dans le cabinet, auprès du médium.

« Les deux cas suivants, observés par Crookes, sont plus satisfaisants à tous égards. Les formes qui apparaissent sont vues de tous, elles accomplissent de certains actes physiques ; enfin, point très important, elles se manifestent, non dans l'obscurité comme la première, mais à la pleine lumière du jour, c'est-à-dire dans des conditions où le contrôle, plus facile, peut être aussi plus rigoureux. »

« Au déclin du jour, raconte-t-il, pendant une séance de M. Home chez moi, je vis s'agiter les rideaux d'une fenêtre, qui était environ à huit pieds de distance de M. Home. Une forme sombre, obscure, demi-transparente, semblable à une forme humaine, fut aperçue par tous les assistants, debout près de la croisée, et cette forme agitait le rideau avec sa main. Pendant que nous la regardions, elle s'évanouit et les rideaux cessèrent de se mouvoir. »

« Le cas qui suit est encore plus frappant. Comme dans le cas précédent, M. Home était le médium. Une forme de fantôme s'avança d'un coin de la chambre, alla prendre un accordéon, et ensuite glissa dans l'appartement en jouant de cet instrument. Cette forme fut visible pendant plusieurs minutes pour toutes les personnes présentes, et en même temps on voyait aussi M. Home. Le fantôme s'approcha d'une dame qui était assise à une certaine distance du reste des assistants ; cette dame poussa un petit cri, à la suite duquel l'ombre disparut (1). »

(1) William Crookes, *Force psychique*, p. 165-166, 1, rue Chabanais, Librairie des sciences psychologiques. Paris.



« Nous avons assisté personnellement à un assez grand nombre de séances de matérialisations, tant obscures que demi-obscures. Nous y avons vu des formes très diverses : hommes, femmes et enfants, enveloppés pour la plupart — non tous — de ces grands voiles blancs flottants dont on revêt généralement les fantômes. Quelques-uns portaient un costume complet, destiné, semble-t-il, à les faire plus facilement reconnaître. Un soir même sortit du cabinet du médium une jeune dame en toilette de bal, ou quelque chose d'approchant. Ce n'était sûrement pas le médium. Nous pouvons assurer, d'autre part, qu'elle n'était pas dans le cabinet au moment où la séance commençait, et qu'elle n'a pas pu y entrer du dehors par les voies normales. Les précautions que nous prenions étaient des plus sévères. Nous ne voulions pas être dupes.

« Mais si nous ne craignons pas d'affirmer la parfaite authenticité du phénomène, en tant que phénomène, nous devons à la vérité de dire aussi que nous n'avons jamais pu reconnaître, dans aucun de ces fantômes, une ressemblance quelconque avec l'un ou l'autre de ceux que nous avons perdus et que nous désirions voir. De ces seules expériences, en ce qui nous concerne, nous ne pourrions donc pas conclure au retour des morts parmi nous. Toutes ces figures nous étaient étrangères et inconnues. D'autres, plus heureux, saluaient dans les fantômes qui se promenaient dans le cercle en s'éclairant de lueurs plus ou moins vives, qui un parent, qui un fils ou une fille, qui un ami.

« En France, d'ailleurs, les médiums à matérialisations sont très rares et, en général, insuffisamment développés, alors qu'ils sont légion (!) aux États-Unis. Quarante, cinquante formes d esprits différents s'y manifestent dans le cours d'une seule séance. C'est plus que merveilleux.

« Mais entre toutes les expériences de ce genre, il n'en est pas de plus remarquables que celles faites par Crookes avec miss Florence Cook. Le récit qu'il en fait est si extraordinaire que pour beaucoup de ceux mêmes qui ont vu des matérialisations, il n'est qu'à peine croyable. Cette Katie King qui se promène en pleine lumière, au milieu du cercle formé par les assistants ; qui s'entretient avec eux ; qui raconte de longues histoires aux enfants du savant ; qui permet à celui-ci, sur sa demande, de la prendre dans ses bras [pour bien s'assurer qu'elle n'est pas un vain fantôme ; qui se laisse ausculter par lui pour qu'il ne lui reste aucun doute sur l'identité de son organisme et du nôtre ; qu'on photographie, soit seule, soit avec son médium, soit avec son hôte, soit avec tous les deux à la fois ; qui apparaît et disparaît en un moment pour réapparaître l'instant d'après ; à qui Crookes coupe une mèche de cheveux, de vrais cheveux ; qui distribue, avant son départ définitif, des lambeaux d'étoffe, coupés dans ses vêtements,

à tous ceux qui assistent à sa dernière séance, et d'un coup de pouce répare les dégâts ainsi faits, etc.: le tout chez le savant lui-même dont l'appartement à coup sûr n'était pas truqué,..... cela est si fantastique, si en dehors de tout ce que nous aurions imaginer que malgré soi, le premier mouvement est de mettre en doute l'intégrité intellectuelle du savant qui raconte de pareilles choses. Il ne faut rien moins, pour qu'on se rassure et reprenne confiance, que toute l'autorité de son nom et de sa science, toute l'honnêteté scientifique qu'on lui connaît, toutes les précautions prises, jointes au témoignage concordant de ceux qui, avec lui, ont été les heureux spectateurs de ces phénomènes merveilleux. Et encore si lui seul, avec ses amis, avait obtenu de semblables manifestations, ne se défendrait-on que difficilement de la pensée d'une mystification colossale. Mais, comme ailleurs, on a observé des faits analogues, quoique de moindre intensité, comme on les observe tous les jours (1), il faut se rendre à l'évidence : la matérialisation existe. Crookes n'est pas un halluciné, ni encore moins, comme on l'a charitablement insinué, un dégénéré ou un dément.

« Quant aux figures, puisque souvent elles reproduisent à s'y méprendre les traits de ceux qui sont morts, la logique ne veut-elle pas qu'on en conclue, une fois de plus, le retour parmi les vivants de tant de chers disparus. Que la chose paraisse vraisemblable ou non, peu importe ! pourvu qu'elle soit vraie !

« Nous n'insisterons pas davantage sur les matérialisations et les particularités qui les accompagnent. Ceux qui voudront des détails plus complets les trouveront aisément dans les nombreux ouvrages qui traitent du spiritisme.

*
* *

« Nous sommes loin, bien loin d'avoir tout dit, soit pour soit contre le spiritisme. Bien des points auraient eu besoin de développements plus étendus; d'autres que nous avons plus ou moins complètement laissés dans l'ombre mériteraient une étude approfondie.

« Quelle que soit cependant l'imperfection de ce travail, ou son insuffisance, les faits qui y sont rapportés et discutés nous paraissent complètement justifier la conclusion affirmative que nous n'avons pu nous empêcher d'en tirer. Oui, encore une fois, l'âme survit à la mort du corps et, dans certaines conditions déterminées, communique avec les vivants de la terre.

« Sans doute, bien des questions embarrassantes se posent encore à

(1) Se rappeler entre autres les nombreuses expériences faites avec Eusapia Paladino.

l'esprit non entièrement satisfait. De nombreuses et terribles difficultés restent à résoudre. Rien ne servirait de se le dissimuler.

« Sans doute aussi, dans ce domaine, nul témoignage, d'où qu'il vienne, ne suffit pour porter la conviction dans l'esprit de celui qui n'a pas personnellement expérimenté. On met en suspicion involontaire, non pas la bonne foi des investigateurs, mais leur discernement. Nous étions si loin de prévoir des résultats pareils à ceux dont les tables tournantes et parlantes ont été l'origine première, que nous nous accrochons désespérément à tout ce qui nous donne une excuse, si faible soit-elle, de ne pas nous rendre à l'évidence.

« Situation d'esprit déplorable, soit, mais dont il faut tenir compte, ne fût-ce que pour ne pas condamner trop sévèrement ceux qui nient faute d'avoir étudié la question ; ou ceux qui, l'ayant étudiée, ne sont pas cependant arrivés aux mêmes conclusions que nous. Crookes lui-même, qui a été témoin des phénomènes les plus extraordinaires, qui avait, par conséquent, des raisons majeures, semble-t-il, pour croire aux esprits et à leur action, Crookes ne dit-il pas : « Nous soutenons qu'on n'a encore prouvé que d'une manière insuffisante qu'il existe un agent de direction autre que l'intelligence du médium, et qu'on n'a donné aucune espèce de preuve que ce sont les esprits des morts. »

« De stériles récriminations ne changeraient rien à un pareil état de choses, au contraire. Pour amener à résipiscence les hommes de bonne volonté et de loyauté, il n'est qu'un moyen : être de plus en plus sévères dans le choix des preuves destinées à étayer le spiritisme ; passer au crible d'une logique impitoyable tous les faits ainsi que toutes les communications qui prétendent à une origine extra-humaine.

« Ce qu'il faut aussi, c'est de savoir écouter sans fanatisme toutes les objections opposées aux théories auxquelles on est soi-même attaché : c'est d'avoir le respect de ses adversaires.

« Tout fait présente plusieurs faces, et selon celle sous laquelle on le regarde, il dit des choses très différentes. Et puis, quel trouble jeté dans les esprits par les expériences si variées de l'hypnotisme, du magnétisme, de la suggestion mentale, du somnambulisme lucide, du dédoublement de la personnalité, etc., etc.

« Ces choses sont trop diverses et trop nouvelles pour qu'on puisse dès maintenant y voir bien clair. On n'en est encore qu'à l'analyse. On dissèque les faits ; chacun apporte son hypothèse explicative. Laissez au temps faire son œuvre. Quand on aura assez ajouté expérience à expérience, sans liens les unes avec les autres, on en viendra à la synthèse, seule capable de faire



pénétrer la lumière dans le chaos actuel et d'établir des conclusions générales.

« Pour vaincre enfin, toutes les hésitations et toutes les résistances, il faut multiplier, non pas des faits spirites quelconques, mais les preuves d'identité externes autant qu'internes, claires et nettes, assez précises et assez complètes pour ne laisser place à aucune échappatoire. Ce devrait être le but de tous les chercheurs spirites et de tous les médiums.

*
* *

« S'il nous avait été donné par cette série d'études de donner à quelques-uns de ceux qui contestent les faits spirites, le désir de s'y intéresser activement ; si nous avions pu, d'autre part, convaincre quelques-uns des fanatiques du spiritisme — il y en a ! — de la nécessité d'une plus large tolérance envers ceux qui sont nos adversaires, et d'une moindre crédulité vis-à-vis des affirmations qui prétendent à une origine spirituelle, nous estimerions n'avoir perdu ni notre temps ni notre peine, et notre ambition serait satisfaite. »

(*A suivre.*) D. Metzger.

*
* *

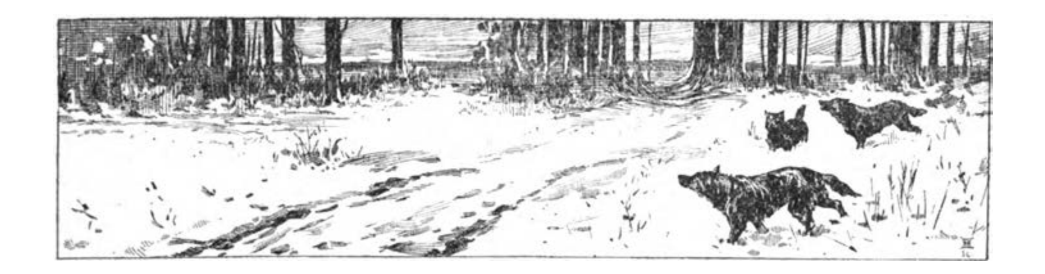
Le Psychisme expérimental, étude des phénomènes psychiques,
par Alfred Erny.

Cette étude faite à propos du Congrès de Chicago cherche à faire entrer dans la science les phénomènes psychiqnes généralement niés par les naturalistes.

L'auteur cite, à ce propos, des lettres de William Crookes et Russell Wallace sur ces phénomènes de l'âme.

Il en résulte qu'il n'y aura plus que les ignorants qui nieront ces phénomènes. Nous arriverons ainsi en unissant les deux mondes spirituel et matériel à une perception plus élevée de l'unité de la nature ; ce livre sincère, bien pensé, ne peut. comme toutes les œuvres qui sont le résultat de sérieuses recherches, qu'enrichir le trésor intellectuel.





LE PSYCHISME EXPÉRIMENTAL

Par Alfred Erny.

Nous avons déjà parlé de l'œuvre de M. Erny, homme de lettres bien connu ; son importance et sa portée sont grandes. L'auteur a voulu prouver que le fait brutal seul avait toute puissance sur notre entendement, la métaphysique et le matérialisme néantiste n'ayant présenté à notre esprit que des théories vagues ou le pessimisme qui décourage. En un mot, il nous faut ce qui est rationnel, ce qui se conçoit et satisfait nos plus hautes aspirations ; c'est le but poursuivi, avec beaucoup de résolution et d'esprit de suite, par M. A. Erny.

Dans ce but, il a étudié le psychisme expérimental moderne sous toutes ses phases, et il nous offre non seulement le résultat des investigations des savants anglais, français, américains, italiens, russes et allemands, etc., mais aussi les siennes ; Victorien Sardou et Eugène Nus l'ont vivement engagé à publier *Le psychisme expérimental.*

Après une introduction substantielle, il traite dans les chapitres de I à VI : Des phénomènes psychiques. — De la psychologie des incrédules. — De l'écriture automatique, de l'autographie. — De l'opinion de grands professeurs. — De la psychométrie d'après Buchanan et W. Denton. — Du corps psychique. — Des phénomènes psychiques de la mort. — Des fantômes des vivants et des morts. — De la télépathie ou matérialisation. — Des formes matérialisées et lettres de Russell Wallace. — Des opinions et théories. — Après la conclusion que nous donnons in-extenso, l'auteur parle du congrès psychique de Chicago. — Il donne les documents divers.

En somme, œuvre pleine de clartés et de hauts enseignements, que chacun doit lire. Un in-12 ; prix : 3 fr. 50.

CONCLUSIONS. — Je n'ai pas la prétention de résoudre des problèmes aussi complexes et aussi redoutables que ceux des phénomènes psychiques, mais après avoir étudié un nombre énorme de documents (sans compter mes expériences personnelles), je suis convaincu que leur réalité *objective* n'est plus douteuse que pour les gens de parti-pris. Peut-être, avec ces phéno-

mènes, sommes-nous en présence du lien mystérieux qui unit la matière à l'esprit.

Ainsi que l'a dit G. Massey, un écrivain anglais connu pour ses savantes recherches historiques et religieuses : « *Les voyages de découvertes en ces* « *pays ignorés sont pleins de périls. Comme l'Océan, le monde des esprits a* « *des habitants étranges et des formes d'existences inconnues.* Néanmoins, la « question de savoir si des esprits ou des intelligences invisibles entrent en « rapport avec l'homme, est un fait que ne peut détruire la qualité de l'être « qui se communique, ou ses réponses plus ou moins intelligentes. S'il y a « des imposteurs dans notre monde, pourquoi n'y en aurait-il pas dans « l'autre ? »

Swedenborg savait à quoi s'en tenir à ce sujet, car il nous met en garde contre la fausseté sans bornes de certains esprits, qui semblent plus mauvais que nos semblables. Cependant, sans aucu désir de nous tromper, ils le font souvent par suite de notre ignorance des conditions particulières où ils sont. Swedenborg connaissait très bien tous les phénomènes psychiques qui, d'après lui, étaient produits par des intelligences à divers degrés d'évolution intellectuelle.

Pour rendre compte des phénomènes psychiques, on s'est beaucoup servi de la force physique, mais elle ne les explique pas tous, et W. Crookes l'a bien compris lorsqu'il a parlé de « l'intelligent opérateur qui est au bout de la ligne », comparant ainsi les effets à ceux d'une ligne télégraphique où il faut deux personnes, l'une pour envoyer le télégramme et l'autre pour le recevoir. La force psychique n'est peut-être que la résultante du corps psychique, et l'action de cette force doit être assez limités.

On a dit aussi que les réponses provenant de l'écriture automatique étaient le reflet des pensées du médium ou des assistants ; j'ai déjà donné des preuves de l'inanité de cette théorie ; et des expériences personnelles où j'étais seul m'ont confirmé dans cette opinion. Non seulement les réponses étaient à l'opposé de mes idées, mais encore de mes désirs. Quant à l'hypothèse du sub-conscient, elle est absolument en opposition avec la logique des faits qui me concernent ; aussi, plus que jamais, je la trouve inadmissible ou insuffisante.

J'ai parlé des diverses théories émises sur les phénomènes psychiques, quelques-unes sont curieuses, d'autres très ingénieuses, mais, en somme, ce ne sont que des théories, c'est-à-dire des idées creuses, sans aucunes preuves que les affirmations des théoriciens, affirmations sans cesse contredites par des faits nouveaux.

En étudiant avec soin les faits psychiques, on en arrive à conclure que

des intelligences autres que celles du médium ou des assistants peuvent se communiquer.

Quelles sont ces intelligences ? Les opinions sont aussi variées que les hypothèses. En tous cas, je suis convaincu que ces intelligences n'ont rien de diabolique et que, semblables aux humains, il y en a de bonnes et de mauvaises

La mort ne peut pas améliorer l'état actuel des êtres humains, elle les transporte seulement sur un autre plan d'existence, où on récolte ce qu'on a semé.

Il est probable que les intelligences, ayant été mauvaises sur la terre, et restant liées à la sphère terrestre, cherchent encore à nous pousser au mal après la mort ; mais nous n'avons à ce sujet aucune preuve positive. Si on admet la chose, on peut supposer que ces esprits pernicieux ou mauvais agissent sur les idées, ce qui expliquerait très naturellement ces états où on disait qu'un homme (ou une femme) était possédé du démon.

Aussi, je ne conseille pas à tout le monde de faire des expériences psychiques ; les personnes faibles ou crédules peuvent être ainsi dominées par un esqrit malfaisant et se trouver dans l'état d'un *sujet* suggestionné par un hypnotiseur. C'est l'effet qu'on voit se produire sur la terre, quand un magnétiseur puissant substitue ou impose sa volonté à un être plus faible.

Soyez très prudent dans vos séances ou expériences, et prenez vos précautions.

J'ai été très longtemps incrédule au sujet de ces phénomènes, mais j'ai eu le bonheur de constater, *de visu* et personnellement, de nombreux faits psychiques dont je puis raconter quelques-uns.

Mouvements d'objets sans contact. — Un soir, je causais avec un monsieur moins que spirite ou spiritualiste, et qui ne croyait ni à Dieu ni à diable. Tout d'un coup, un verre qui se trouvait sur la table en marbre du salon, se mit à marcher tout seul en décrivant une courbe sur le marbre. Le monsieur, sentant bien qu'il s'était passé quelque chose d'anormal, pâlit, se leva d'un air interloqué, puis revenant à son scepticisme, me dit : « Vous êtes plus fort que Robert Houdin. » Je lui affirmai que je n'avais pas le moindre droit au talent de prestidigitateur, et pour bien me convaincre qu'il y avait eu phénomène, je fis les expériences suivantes :

1° Je secouai légèrement la table, pour voir si un mouvement dans la maison ou une vibration quelconque n'avait pas déplacé tout naturellement le verre, mais celui-ci ne bougea pas ;

2° Non convaincu encore, je versai quelques gouttes d'eau d'une carafe sur le marbre et mis le verre sur l'eau, puis je remuai un peu la table ; le verre ne glissa pas, comme je l'avais supposé, un instant. Je fus alors cer-



tain qu'il y avait eu phénomène, car le verre fit encore un mouvement comme pour me narguer.

Une autre fois, chez mon confrère M. de N..., un éventail, qui était planté dans un coin de sa glace, se détacha brusquement et vint tomber au milieu de la chambre. M. de N... me regarda d'un air très étonné, et, comme je préférai ne pas faire de commentaires, il s'écria : « On dirait que mon appartement est machiné. »

Ce qui me prouva bien qu'il y avait eu phénomène, c'est que si l'éventail avait mal tenu à la glace, il serait tombé d'abord sur la cheminée, puis aurait pu glisser ou rebondir par terre. Mais l'éventail fut *projeté en avant* et tomba à une certaine distance de la glace.

Ce sont les deux seuls faits de ce genre qui se soient produits devant moi.

Prémonition psychique. — Voici un fait des plus frappants et dont je puis garantir tous les détails.

En 1869, j'avais fait avec Delacour une comédie en trois actes qui fut jouée aux Variétés. La première représentation se passa assez bien, et le lendemain, me sentant un peu fatigué par les émotions de cette première, je ne sortis pas. Au moment où j'allais me coucher, j'entendis sur les murs, sur ma bibliothèque, sur ma table, des coups aussi violents que si on avait frappé avec un bâton. Remarquez que ce bruit anormal ne venait ni du plafond ni du plancher, ce qui aurait pu me les faire attribuer aux voisins.

Au premier abord, je ne savais ce que cela voulait dire; mais comme à cette époque j'étais déjà au courant des phénomènes dits spiritiques, je pensai qu'il y avait peut-être là un avertissement. Je dis mentalement que si c'était pour me prévenir qu'on faisait ces bruits, de ne pas les continuer; les coups qui avaient été encore très violents, cessèrent subitement.

Le lendemain, voulant savoir à quoi m'en tenir, je m'approchai d'une petite table qui tout de suite se mit à se mouvoir comme si elle était animée. Ayant imposé les mains sur la table, comme des spirites me l'avaient indiqué, la table se souleva brusquement et je posai des questions par oui et par non sur toutes espèces de choses, *car j'ignorais absolument sur quel point l'avertissement portait.* Ayant épuisé divers sujets, je pensai à ma pièce ; aussitôt les réponses se précisèrent, et j'appris que ma pièce était *menacée*, ce dont je ne pouvais guère me douter, à en juger par la première représentation, qui avait marché sans grand effet, mais sans encombre.

La typtologie, ou réponses par coups frappés, étant un moyen de communication très rudimentaire, il me fut impossible de savoir ce qui me menaçait.

J'allai voir Delacour, qui traita cela d'histoire à dormir debout, car c'était un matérialiste endurci. En sortant de chez lui, je passai aux Variétés, et le

régisseur m'apprit que la veille il y avait eu *une cabale* de certains membres d'un cercle, mécontents pour des causes qui n'intéresseraient plus personne actuellement.

Le soir, je me rendis au théâtre, et comme c'était un dimanche, personne des cercles ne vint et la troisième représentation marcha sans anicroches, devant un public populaire. Je crus alors que mon avertissement n'avait été qu'une mystification avec ou sans esprit. Aussi, à la quatrième, le lundi, je restai chez moi, et Delacour, qui n'était pas bien portant n'alla pas non plus au théâtre.

Le mardi matin, je passai prendre des nouvelles de Delacour, qui venait de recevoir une lettre de H. Cogniard (directeur des Variétés). Ce dernier lui disait que le tapage avait recommencé *lundi soir* et avait pris de telles proportions que, vu cette cabale, il était obligé d'arrêter la pièce.

Delacour, qui me savait incapable de le tromper, fut vivement frappé comme moi de cet avertissement extraordinaire. Il s'écria : « *Ce n'est pas possible, vous avez dû rêver ça* », et comme je lui affirmais que j'étais parfaitement éveillé, son scepticisme en fut fortement ébranlé.

Ces faits me prouvèrent combien la communication avait été indépendante de moi, car j'étais à cent lieues de penser à une cabale que rien ne pouvait faire prévoir et dont personne ne se doutait au théâtre.

Robert Hare, le chimiste américain qui a expérimenté un des premiers ces phénomènes, dit ceci dans son livre. « Quand on entend des coups vio-
« lents dans son appartement ou sa chambre, qu'on se persuade bien que
« l'Esprit emploie tout simplement ce moyen, comme le ferait un individu
« frappant à la porte d'entrée, pour faire savoir qu'il y a quelqu'un là. Dès
« qu'on a compris l'appel, ou qu'on vient ouvrir, les coups cessent. »

Ce qui m'impressionna le plus dans cet avertissement, c'est qu'il était presque aussi caractéristique que si on m'avait parlé. Si, à cette époque, j'avais connu le *psycographe*, j'aurais eu évidemment tous les détails de ce qui me menaçait. Quant à expliquer cela par la télépathie, le sub-conscient ou l'inconscient, c'est inadmissible, car aucune de ces causes ne peut produire des coups *intelligents*, ou même des bruits quelconques. Je m'en tiens donc à l'explication psychique et à l'action d'un *intelligent opérateur invisible*, comme l'a constaté si souvent W. Crookes et tant d'autres.

De 1865 à 1869, j'ai obtenu, avec le charmant compositeur F. P..., des effets aussi concluants que ceux des fameuses séances de Milan avec Eusapia Paladino. Mais, à cette époque, aucun savant en France ne s'occupait de ces phénomènes que pour en rire, comme leurs ancêtres avaient ri du magnétisme. Depuis lors, fort heureusement, l'hypnotisme a paru et son étude, de plus en plus poussée en avant, nous mènera bon gré mal gré au

spiritualisme scientifique, en dépit de tous les dédains des matérialistes. F. P... était un médium puissant, et, soit à deux, soit seul, nous avons obtenu qu'une table se tînt en l'air, tout en n'étant appuyée que par un pied posé sur un canapé (à un demi-mètre du plancher), les trois autres pieds restant dans le vide, contrairement aux lois de la gravitation. De plus, la table s'est penchée plusieurs fois en avant sans tomber.

Toutes nos expériences ont eu lieu *en plein jour ou le soir en pleine lumière*. Jamais nous n'avons eu besoin de faire la chaîne, de nous tenir par le bout des doigts, etc... Il suffisait même à P... de mettre un doigt au milieu de la table et elle se soulevait brusquement, souvent même se renversant sur lui.

A plusieurs reprises, j'ai su un jour d'avance, que telle ou telle de mes pièces aurait du succès ou non. Comme il n'est pas un seul auteur qui ne doute de l'insuccès jusqu'au dernier moment, supposer que mon sub-conscient ait su d'avance les faits, tandis que mon super-conscient ignorait tout, me semble cent fois plus absurde que d'admettre l'avertissement d'une intelligence invisible quelle qu'elle soit.

La prédiction d'un insuccès est une chose si désagréable, que je variais les questions pour tâcher d'obtenir une atténuation du verdict, mais hélas ! la réponse fatale ne variait jamais.

J'ai eu dans ma vie beaucoup d'avertissements de ce genre et vu nombre de phénomènes curieux ; mais ce serait trop long à raconter.

Que tous les gens sans parti pris ni préjugés se mettent à l'œuvre et cherchent courageusement.

Nous sommes au seuil de découvertes merveilleuses dans le domaine de ce qu'on a nommé le surnaturel, et que j'appellerai tout simplement l'anormal.

Tant pis pour ceux qui ne veulent pas voir. Du train dont tout marche actuellement, dans dix ou vingt ans seulement, ce que j'ai raconté dans ce volume n'étonnera plus que les indifférents par principe ou par intérêt.





MALAIS ET BEKOUMPAIS

Tiré du journal *La Géographie*, de mars et avril 1895.

CROYANCES PRIMITIVES

. . . .

Sous le rapport du caractère et des mœurs, on ne peut trouver nulle part, sur une petite étendue de terrain, une plus grande différence qu'entre les habitants des trois kampongs situés autour du fort de Mouara-Teweh, bien qu'ils forment à peu près une seule et même tribu.

Ceux qui habitent la rive gauche du Teweh sont pour la plupart, des Malais et des Bekoumpais, qui y sont uniquement pour leur commerce et n'entretiennent en dehors des affaires que peu ou point de relations avec les habitants des autres kampongs. Ceux-ci, quoique appartenant tous les deux aux Dayaks, n'ont de commun que quelques fêtes, car, alors que la population de la rive gauche du Barito, à proximité du fort, est paisible, et jouit même d'un certain degré de civilisation, les habitants de l'autre rive ont un aspect sauvage et féroce. A l'exception d'une ceinture d'écorce d'arbre, appelée *Kandjot*, ils sont entièrement nus. Ils se tatouent le buste, les bras et les jambes. Ceux de Mourong et de Siang, qui excellent en cet art, se font une tache ronde et noire aux mollets pour se reconnaître. Les femmes sont vêtues à peu près comme à Java, avec un sarong et un kabaya de coton bleu; aux bras, elles portent d'ordinaire une dizaine d'anneaux plats en cuivre et de morceaux de bois aux oreilles.

Les hommes sont forts, robustes, bien faits, plus grands et plus nerveux que les Javanais ou les Malais; leur teint est moins brun, principalement chez les femmes, qui sont les plus belles de tout l'archipel indien. Lorsqu'un Européen se risque dans leur kampong, elles se sauvent dans leurs cases, mais ne manquent jamais de soulever la petite trappe qui sert de fenêtre, pour suivre des yeux le blanc, aussi longtemps que possible. Cette singulière façon d'agir provient de ce que les hommes leur inspirent une grande frayeur des Européens.

Les chefs et les plus fortunés habitent des maisons à deux ou trois pièces.

On y trouve souvent des tableaux représentant sainte Geneviève, les aventures de Mazeppa ou autres sujets analogues.

Quoique Mouara-Teweh possède une espèce de Missigit (temple mahométan), avec un *hadji* ou prêtre et que la plupart des Dayaks prétendent être musulmans, Mahomet serait fort étonné s'il voyait leurs cérémonies religieuses.

Pour fêter dignement la fin du *Pouassa* (le jeûne), ils cherchent à prendre un des bufles qui courent à l'abandon aux environs ; ils l'ornent de fleurs et de verdure, l'attachent à un grand pieu au moyen d'une forte corde de rotan, forment autour de lui un cercle un peu plus grand que celui qu'il peut parcourir et lui portent de petits coups de couteau qui le mettent d'abord en fureur, puis finissent par l'épuiser au point qu'il tombe enfin par terre où ils l'achèvent et se le partagent pour le manger.

Pendant ce temps, les femmes ont préparé d'immenses plats de riz, des pâtisseries et autres friandises, et la fête se termine par une espèce de bacchanale où l'on s'enivre avec du *touak*, sorte de boisson faite avec du riz et du miel.

La proximité du poste militaire a fait perdre un peu aux Dayaks du Teweh l'habitude des chasses à la tête humaine. Cependant, ils trouvent encore moyen de pratiquer cette atrocité lorsque, pour un enterrement ou une autre cérémonie, ils peuvent en avoir besoin.

Quelques jours avant mon arrivée à Mouara-Teweh, un sous-officier du fort, qui s'était éloigné un peu en chassant dans l'intérieur des terres, avait eu ce malheureux sort. Les têtes des Européens, surtout, sont très estimées des Dayaks et ont une très grande valeur.

Le Dayak, qui croit à la métempsycose, ou plutôt à la transmigration dans une espèce de Champs-Elysées, pense que les âmes de ceux qui ont la tête coupée en l'honneur de quelque personnage, le suivent comme *poune kawan* (domestique), dans les régions des bienheureux. Comme, d'après leurs principes, les personnes riches et de distinction ont besoin d'un plus grand nombre de domestiques, il s'ensuit qu'à un décès de ce genre il faut davantage de têtes.

Les parents et les amis ne tiennent naturellement pas à cet honneur ; or, comme au Teweh ils n'osent pas toujours s'emparer de quelqu'un de force, ils achètent un homme à un voisin qui a quelques *orang-boudak* (otages) de trop. Ces otages sont des malheureux qui, suivant la loi des Dayaks, sont devenus la propriété de leurs créanciers ; ils ne redeviennent libres que lorsqu'ils ont payé leur dette en travail, ce qui n'arrive jamais, le propriétaire étant forcé de les entretenir, porte les frais en compte.

Si, au contraire, on ne peut ou ne veut pas payer le prix, 300 ou 400 francs



pour un orang-boudak et que la famille tienne cependant à rendre les honneurs requis au défunt, quelques parents entreprennent une excursion vers des contrées plus éloignées, se cachent autant que possible et attendent leur proie dans un fourré, aux environs d'un *ladang* (champ de riz). Si un être humain vient à passer, que ce soit un homme, une femme ou un enfant, ils se précipitent sur cette proie avec la rapidité d'un éclair et d'un seul coup la tête est séparée du tronc.

Au retour, commence la cérémonie funèbre. Les têtes sont suspendues au-dessus du corps du défunt qui, pendant tout ce temps, a été gardé par les parents dans un cercueil de bois dur.

Trois jours durant, la famille, les amis et connaissances viennent pleurer le défunt, ce qui se fait en buvant du *touak* et en criant de plus en plus fort : *Johah ! la illahi illàhah !* accompagnés de coups de gongs répétés à certains intervalles.

Le quatrième jour, on procède à l'enterrement ou plutôt aux obsèques, car en certains endroits, les cercueils, au lieu d'être enterrés, sont placés sur un échafaudage.

En pénétrant plus avant dans l'intérieur, vers l'ouest, nous arrivâmes à une tribu dayak, sur les bords du Kahayan, n'ayant pas de religion du tout. Ils ne reconnaissent aucun être suprême et ne croient qu'à des *antous*, qui peuplent l'atmosphère, dont ils se figurent le pouvoir et la manière d'être de beaucoup de façons différentes et confuses. Les uns les prennent pour des esprits malins qui agacent les hommes, les autres prétendent qu'ils ne font aucun mal, surtout lorsqu'on s'en fait des amis, en leur offrant, à l'occasion des fêtes, un peu de riz cuit, du poulet et du porc dans un panier acccroché à l'intérieur ou à l'extérieur de l'habitation.

Sous les têtes coupées, ils accrochent également un peu de riz (*nasi*) ; ils savent bien que ce riz n'est pas mangé par les têtes, mais bien par les souris, et ils prétendent que ce ne sont pas des souris ordinaires ; l'esprit de l'homme auquel appartenait la tête coupée, est entré dans ces souris, il est devenu *antou* et il faut avoir soin qu'il ne souffre ni de la faim ni du froid pour qu'il ne fasse pas de mal.

Dans les maladies, ces antous jouent également un rôle.

Ces Dayaks ont des médecins appelés *doukouns*, comme à Java, qu'ils paient en nature avec des poulets, du riz, etc. Le Doukoun arrive toujours chez le malade vers le déclin du jour et erre pendant quelque temps autour de la case, en décrivant des cercles de plus en plus petits, afin de se mettre ainsi en rapport avec les antous, qui parcourent les mêmes cercles dans les airs et lui indiquent les herbes qui sont utiles aux malades.



Ces médecins emploient aussi des cailloux, dont ils frottent le malade et qu'ils prétendent avoir reçu des antous.

En parlant à ces Dayaks de choses qui frappaient vivement leur imagination et qui me paraissaient le plus propre à captiver leur esprit, tels que locomotives, télégraphes, etc., je réussis enfin à les faire parler à leur tour de leurs mœurs et de leurs coutumes; un vieux doukon fut chargé de me raconter leur origine.

Tous les habitants de la maison, hommes, femmes et enfants se groupèrent autour de lui et écoutèrent attentivement les paroles qui coulaient de ses lèvres.

Ils croient à une vie future après la mort, mais ils ne se prononcent pas au sujet des conditions de cette vie. Les questionnant à cet égard, ils me répondirent qu'ils n'en savaient rien, personne n'étant revenu jusqu'à ce jour après sa mort, pour pouvoir donner des explications.

Ils croient cependant que ceux qui ont été pauvres et misérables pendant leur vie, deviennent riches et grands et ont pour esclaves tous ceux qui occupaient un rang élevé et aussi les hommes méchants, les voleurs et les assassins.

Dans la case qu'on m'avait prêtée pour passer la nuit, je vis un instrument de musique ressemblant beaucoup au gambang-kayou des Javanais: c'est une copie qu'ils avaient faite de cet instrument après l'avoir vu entre les mains des soldats indigènes.

Quoique l'accueil que me faisaient ces Dayaks sous les auspices de l'orfèvre qui me servait de guide, fût très hospitalier, je pris cependant les mesures de sûreté que m'imposait la prudence en passant la nuit dans un kampong dayak, habitués à la chasse à la tête.

Lorsque nous nous fûmes retirés dans notre case, Ali et Sedin, mes domestiques javanais, barricadèrent la porte avec nos bagages et après avoir chargé nos fusils à répétition et nos revolvers, nous nous couchâmes.

La nuit se passa sans aucun incident.

Dr Meyners d'Estrey.

En Angleterre, une *réunion générale des spiritualistes*, a été tenue le 12, le 13 et le 14 mai, à Londres, sous la présidence le 1er juin, de M. Dawson Rogers, éditeur de *Light*; la 2e, du Rev Page Hoppo; la 3e, de M. W. T. Stead, éditeur de Borderland, et de M. Lamont.

Dans ces conférences, on a traité divers sujets tels que :

La Religion idéale spiritualistique.

Idées erronées sur les rapports entre la science et le spiritualisme.

Si les photographies spirites, sont bien, nécessairement, des photographies dues à l'intervention des esprits ?

MM. Traill, Taylor, président de la Société de photographie à Londres, avait été choisi pour traiter scientifiquement ce sujet intéressant.

Des devoirs qu'imposent aux spiritualistes, quant aux jeunes gens, l'enseignement du spiritualisme moderne.

Pour les compte rendus, voir le journal *Light*, de mai 1895.

M. le professeur, le Dr Emile Nœggerath, est décédé à la suite de longues et pénibles souffrances, avec calme et douceur, à Wiesbaden.

Ce savant praticien était aussi un lettré distingué, une belle âme qui cherchait la vérité ; la philosophie spirite et sa phénoménalité l'intéressaient vivement, il s'en préoccupait et il l'étudiait pour en écrire *ex professo*. Ce fut un écrivain renommé, très estimé.

Il laisse des survivants attristés, sa femme et sa fille chérie ; aussi sa mère notre amie, Mme Vve Nœggerath, spirite de la première heure, à laquelle nous adressons toute notre sympathie.

M. Petit, à Tours, et M. Niepceron, au Mans, ont quitté dernièrement leur enveloppe corporelle ; ce furent de très belles âmes et des militants, qui aimaient le spiritisme et voulaient le faire connaître à tous les intelligents et à tous les cœurs ulcérés par les épreuves de la vie.

Un bon et affectueux souvenir à ces disciples fidèles d'Allan Kardec.

Le progrès des connaissances humaines a été si considérable, depuis un demi-siècle surtout, que l'on a dû rédiger des Dictionnaires spéciaux pour toutes les branches de la science. Mais ce qu'il est indispensable d'avoir entre les mains, c'est un seul ouvrage, synthèse résumée, qui soit au niveau de toutes les sciences à l'état actuel et que l'on puisse consulter facilement avec profit et même lire avec intérêt.

C'est pour répondre à ce besoin que Camille Flammarion publie le *Dictionnaire encyclopédique universel*, résumant l'ensemble des connaissances humaines à la fin du XIXe siècle, illustré de 20.000 figures gravées sur cuivre.

Signalons à nos lecteurs, l'apparition de la 44e série, qui commence par un grand article sur le mot *Coq* : différentes espèces, sauvages, domestiques ; conditions et modes d'élevage du coq domestique, son utilité dans une basse-cour. *Corde* : matière première entrant dans la fabrication de la corde, différents modes de fabrication et usages.



Cor : instrument de musique, son origine, description et ses transformations ; cette série se termine par un article des plus intéressants sur les Corporations : définition, historique, fonctionnement, utilité, et les privilèges accordés aux corporations.

Le *Dictionnaire encyclopédique universel*, illustré, formera environ 800 livraisons. Il paraît deux livraisons à 10 centimes par semaine et une série à 50 centimes (cinq livraisons sous couverture) chaque quinzaine.

On peut souscrire à l'ouvrage complet, reçu *franco*, à l'apparition de chaque série, en adressant de suite 5 francs et en continuant d'adresser la même somme chaque semestre à l'éditeur E. Flammarion, 26, rue Racine.

M. Thouard, convie nos lecteurs, à se rendre au château d'Andillon, près de Blois, Indre-et-Loire, pour étudier sur place son orphelinat, et aussi la future maison de retraite, pour laquelle il offre 200.000 mètres de terrain, dans un admirable pays, au climat salubre. (Voir les revues d'avril et mai 1895.) Nous avons visité Andillon, avec une curiosité compréhensible, pour nous rendre compte de l'Orphelinat, connaître l'emplacement que doit occuper la maison de retraite, et celui du sanitorium, placé sur une colline admirablement située.

Il y a déjà 9 orphelins de 1 à 3 ans, resplendissant de santé et de bien-être, tous adoptés par M. et Mme Thouars ; nous reparlerons longuement de cette institution si méritante, et nous publierons le plan de la maison de retraite et de ses dépendances, pour en bien informer les âmes généreuses, amies de l'enfance abandonnée, qui pensent aussi à la vieillesse des braves gens, si misérables quand une main fraternelle ne la sauve de l'oubli et du désespoir.

Mme Thouard espère bien, avec les concours amis, réunir encore 50 enfants, nouveaux-nés abandonnés ; elle est largement payée par la joie et le bonheur de ces beaux bébés, qui ne connaissent que la mère adoptive et leur bon papa Thouard. Ce spectacle est réconforant ; il fait aimer l'humanité.

Avant de médire de l'Œuvre commencée au château d'Andillon, ô vous qui êtes mal informés, allez étudier et méditer sur place ; la vue de ces bébés admirables, voués jadis à la mort, modifiera vos parti-pris.

A côté d'Andillon, des nourrices féroces ont pris de 4 à 10 bébés de Paris ; le cœur saigne en voyant la misère de ces pauvres misérables, qui meurent, comme mouches, décimés par la faim et la pourriture.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.





ŒUVRE DE L'ENFANCE ABANDONNÉE

On ne peut parler avec mesure et raisonnablement d'une œuvre sans la bien connaître.

En dehors de nos travaux constants, ayant peu de temps à dépenser, nous avions eu peu de relations avec le fondateur de l'œuvre de *l'enfance abandonnée* ; cependant, lui ayant promis de n'en parler qu'à bon escient, nous nous sommes rendu à Blois, d'où la voiture de M. Thouard, en traversant la forêt, nous conduisit en une heure au château d'Andillon.

La propriété s'étend sur deux kilomètres, dans une belle vallée arrosée par les méandres de la rivière la Cisse, avec des coteaux élevés couverts de vignes et d'arbres fruitiers et adossés à la luxuriante forêt de Blois ; tout y est productif, vastes prairies et plantations d'avenir.

L'aspect de cet ensemble est doux à l'œil ; le pays est sain, l'air y est pur car nous sommes en Touraine ; tout y respire la paix et on doit aimer y vivre et méditer.

Le château belle habitation bourgeoise, au milieu d'un parc a hautes futaies que longe la Cisse, est confortable, très bien tenu, sans luxe banal, avec une propreté exquise.

Le maître et la maîtresse sont simples d'allure, très avenants, sans prétentions, l'air bon et intelligent ; ils s'occupent avec activité de la bonne di-

rection de leurs terres et de leurs prairies, du moulin et de la distillerie dont ils font les manipulations principales ; dès l'aube ils surveillent le personnel qui fait le gros œuvre.

Le moulin admirablement outillé est placé à cheval sur le cours d'eau ; M. Thouard y a dépensé 50.000 francs pour avoir un modèle de mécanisme et de propreté ; en attendant qu'il puisse moudre assez de grains pour l'œuvre de l'enfance abandonnée et la future maison de retraite de la vieillesse, il réduit en belle farine les sacs nombreux que la clientèle des environs lui confie chaque jour, travail qui donne déjà un certain revenu.

Des plantes nécessaires à la fabrication des liqueurs couvrent des champs entiers, et sur les coteaux, tout près des vignes, des arbres à fruits, sans nombre, se vivifient au soleil, dans une belle exposition ; M. Thouard en tire de l'alcool de première qualité pour la fabrication des liqueurs ; dans quelques années il en pourra vendre. Tout est préparé, avec prévision, pour l'exploitation pratique et savante de ce beau domaine, au bénéfice de l'œuvre humanitaire dont on voit les débuts intelligents et moraux. Les prairies plantées de peupliers, donneront dans vingt ans, une belle somme ronde à l'établissement.

Mais pourquoi, se demande le vulgaire, ces gens fortunés ne vivent-ils pas sans se créer des soucis, dans cette contrée si avenante ? Dans quel but adoptent-ils des enfants et s'imposent-ils un travail peu ordinaire ? A quoi cela peut-il leur servir, puisque les gens de religion les réprouvent comme spirites et les dénigrent en haut lieu ?

En effet, cela n'a pas été facile dans le milieu dont ils bouleversent les coutumes et la manière d'être ; heureusement, à Tours, ils ont trouvé un homme sans préjugés, un docteur qui sait se rendre compte, et après avoir connu Andillon leur a confié des enfants ; il y vient voir ce petit troupeau, qui a pu fuir la misère noire et en repart réconforté et heureux, lui qui voit tant d'égoïstes indifférents dans la foule et parmi ceux qui possèdent ! ne constate-t-il pas, chaque jour, que des nourrices qui prennent plusieurs enfants, jusqu'à 6 ou 10 à la fois, les abandonnent dans leurs couches ou les maltraitent ? c'est un vrai massacre des innocents, par le manque absolu de soins, de propreté et de nourriture ; et c'est lamentable.

Les neuf bébés de M. Thouard sont joyeux, roses, bien vêtus, avec bon gîte et sommeil heureux ; entourés de prévenances maternelles, il faut les voir s'ébattre dans le parc, ces doux petits anges, sous les yeux de fidèles surveillantes ; certes ils sont sauvés du désastre fatal, et c'est un tableau réconfortant que de les voir chercher les bras de leur père et de leur mère, car M. et Mme Thouard se sont reconnus comme tels devant la loi : ils veulent en faire de beaux garçons et de belles filles bien élevés, utiles à leur pays, qui travailleront pour sauver d'autres bébés abandonnés.

Mme Thouard a préparé sa maison, de manière à y recevoir de 50 à 60 bébés ; son âme est assez grande pour les chérir également. Les mères de famille qui liront ces lignes, approuveront les sauveteurs de tous ces petits ; ils veulent donner une leçon de choses, pratique, aux nourrices mercenaires et sans entrailles, qui préfèrent leur goret à un enfant sans soutien, à une âme du bon Dieu que personne ne surveille.

A nos statisticiens officiels qui affirment la dépopulation de la France, nous signalons ces nourriceries si peu surveillées, où s'étiolent tant de petits Parisiens, et les sans-parents que leur confient les directions départementales ; dans la mortalité enfantine, il y a, logiquement, la source fatale de cette dépopulation qui effraye lorsqu'on constate de visu cette immorale exploitation de petits êtres sans défense.

Les gens de religion, sans le vouloir, ont habitué la paysanne à mépriser étrangement l'enfant abandonné, *le bâtard* ; aussi n'ont-elles aucune pitié pour ces souffreteux à pères inconnus, voués à la faim et à la brutalité rapace de mégères sans cœur.

Et Jésus disait pourtant ces paroles touchantes, pleines de pitié, d'amour et d'esprit de justice : *Laissez venir à moi les petits enfants* ; ceux qui parlent en son nom ignorent la pensée profonde de ce rénovateur éminent. Il est bon, que quelques âmes d'élites, rappellent aux partisans de la cause la parole rédemptrice de Jésus et que les spirites d'Andillon donnent un exemple salutaire, bon à suivre par tous les centres principaux.

Unissons-nous, élèves d'Allan Kardec, de Ch. Fauvety, de E. Nus, de E. Bonnemère, de Jackson Davis, de Refugio Gonzalès, de Russell Wallace, de A. Aksakof, de Roustaing, de Jose de Fernandez et du professeur Scarpa, pour seconder M. et Mme Thouard, dans ce sauvetage des âmes du bon Dieu incarnées dans notre humanité terrestre ; adressons-lui notre obole pour le rachat de ces petits êtres dont nous sommes tous moralement responsables, et il y en a tant à racheter !

Il en est de bien à plaindre, qui se voilent le visage et semblent pudiquement rougir, de ce que, à Andillon, on sache avec savoir et dans un but déterminé, tirer parti d'immenses terrains ; oui, ces prévoyants de l'avenir, herborisateurs distingués, savent en effet, extraire du fruit et de la plante, des principes sans mélanges dont bénéficie leur grande distillerie ; M. Thouard est justement satisfait de vendre ses produits, de faire acte de commerce, pour nourrir son nombreux personnel et augmenter son intéressante famille de bébés ; les liqueurs qu'il a créées ont obtenu le grand diplôme d'honneur à Lyon, à la grande exposition de 1894, et il en est fier, et cela encourage ce grand travailleur, cet humanitaire : il sait que ses soi-disant adversaires, sont en sommes de braves gens, qui ayant mieux jugé, l'expé-

rience les aidant, s'embarqueront aussi dans le sillage de la bienfaisance raisonnée.

M. et Mme Thouard remplissent les vues du baron et de la baronne de Martres, les anciens propriétaires d'Andillon, spirites pratiques qui aimaient le fait brutal et non le rêve.

Leurs héritiers réalisent leurs vues supérieures, au beau pays de Touraine et leur esprit doit en être bien satisfait.

Ils ont cette autre prétention, l'œuvre de l'enfance bien en ligne, de créer une *Maison de retraite pour la vieillesse*, et d'offrir à cette fin tout ce qu'ils possèdent; les plans de cette future maison sont prêts, nettement déterminés, nous en donnerons prochainement la vue générale, avec explication à l'appui.

L'initiative des gens de cœur pourra seule permettre l'édification de ce monument et procurer les ressources nécessaires pour l'entretien des futurs pensionnaires; en conséquence, une société régulière devra être constituée, avec statuts, et un comité de personnes connues appelées à patronner cette œuvre.

Pour bien procéder il faut tout d'abord songer à l'enfance ; des noms respectables sont déjà portés en tête d'une liste qui composera ce comité, tous auront une valeur et une puissance morale.

Nous faisons appel aux bienveillants, aux personnes qui peuvent et veulent faire une œuvre durable, qui ne refuseront pas de se mettre en vue pour donner un grand exemple de solidarité.

Si, avant de donner leur appui à cette entreprise de sauvetage de l'enfance abandonnée, les membres futurs de ce comité veulent se faire un compte exact de ce qui est, qu'ils écrivent à *M. Thouard, au Château d'Andillon, près Blois, Loir-et-Cher,* il ira les chercher à Blois, à la descente du train; ils seront les bienvenus et pourront séjourner agréablement, et avec confort, à Andillon ; certainement, ils en reviendront, comme nous, convaincus de l'importance du but à poursuivre et de son avenir.

Nous le répétons, le fait brutal seul, en dehors du sentiment avec lequel il faut compter, s'il est en accord avec la raison, doit nous convier au dévouement pour l'enfance et à l'urgence de protéger l'œuvre présente de M. et de Mme Thouard.

Puissions-nous être compris et entendu.

P.-G. Leymarie.



LE SPIRITISME DANS PLATON

Le spiritisme se propose-t-il l'étude des destinées de l'âme ; a-t-il pour but la connaissance de ses manifestations diverses et de ses facultés multiples ; non content de la suivre en son développement actuel, du berceau à la tombe, s'efforce-t-il de relier le présent au passé et à l'avenir, comme les trois termes d'un tout indivisible ; veut-il, outre le plan physique où nous la voyons évoluer sous nos yeux, pénétrer avec elle jusqu'au plan spirituel où l'élèvera la mort ; entend-il démontrer que malgré les différences capitales qui séparent l'un de l'autre ces deux plans, ils ne sont pas cependant tellement distincts qu'il ne puisse s'établir et qu'il ne s'établisse, en effet, des rapports entre eux ; s'agit-il pour lui de marquer la chaîne de nos existences successives et la réaction en bien et en mal des unes sur les autres ; de montrer la solidarité étroite qui existe entre tous les vivants et tous les morts ; de les rattacher les uns et les autres à la source de toute vie et de toute sagesse : si tel est le spiritisme, Platon, incontestablement, était spirite.

Qu'on nous comprenne bien cependant. Nous ne prétendons pas affirmer qu'il faisait tourner ou parler les tables, interrogeait les morts à l'aide de l'écriture médianimique, ou recourait aux autres moyens par lesquels, à tâtons, nous essayons de soulever le voile qui dérobe à nos regards les mystères de l'au-delà. Non pas que l'antiquité ignorât ces modes de communication avec l'invisible. Ammien Marcellin, Tertullien, Origène, d'autres encore parlent *des tables divinatoires et d'esprits frappeurs*. Et sans doute, les expériences auxquelles ils font allusion ne différaient-elles pas essentiellement de celles que nous faisons nous-mêmes, et dans lesquelles la table sert, avec le médium, d'intermédiaire entre les invisibles et nous. Sans doute aussi, Platon, initié, a-t-il connu toutes les recherches faites dont ce domaine si singulièrement intéressant et captivant. L'antiquité tout entière, d'ailleurs, paraît, sous ce rapport comme sous certains autres, avoir été plus avancée que nous ne le sommes à la fin du XIXe siècle.

Les premiers chrétiens semblent n'avoir pas davantage ignoré les communications existant entre les deux mondes terrestre et extra-terrestre. Lors-

que dans sa première épître aux Corinthiens, chap. XII, v. 8, 9, 10, Paul dit : « A l'un est donnée par l'esprit une parole de sagesse ; à un autre, une parole de connaissance, selon le même esprit ; à un autre la foi, par le même ; à un autre, le don d'opérer des miracles ; à un autre, la prophétie ; à un autre, le discernement des esprits ; à un autre, la diversité des langues ; à un autre, l'interprétation des langues », ne reconnaissez-vous pas dans ces dons si variés quelques-unes de nos médiumnités ?

Malheureusement, pour triompher plus sûrement dans sa lutte contre le paganisme, l'Église en vint peu à peu à proscrire tout ce qui aurait permis d'établir des rapprochements entre la foi et la connaissance ancienne, et les doctrines plus ou moins nouvelles qu'elle-même apportait aux hommes ; à établir un divorce absolu entre le christianisme et les religions païennes ; attribuant des phénomènes, identiques au fond, soit à Dieu, soit à Satan, selon qu'ils se produisaient dans son sein ou sous son inspiration, ou qu'ils avaient lieu en dehors d'elle, sinon contre elle. N'est-ce pas, d'ailleurs, ce qu'elle fait aujourd'hui à l'égard des manifestations spirites ? Ne les attribue-t-elle pas au Prince des Ténèbres ? Ne nous en étonnons pas. Si elle n'a pas craint de se servir d'armes déloyales pour assurer son empire, comment voulez-vous qu'elle y renonce aujourd'hui, alors que sa puissance est battue en brèche, de toutes parts, et qu'elle est menacée dans son existence même ? Mais n'insistons pas.

Le spiritisme est double : théorique et pratique. Il enseigne une philosophie et démontre un fait, celle-là découlant logiquement de celui-ci. Que Platon se soit ou non occupé du phénomène, il est hors de doute qu'il avait de l'âme immortelle et de ses destinées passées et futures une notion qui se rapproche singulièrement de celle des spirites kardécistes.

Mais le sort de l'être spirituel qui est en nous et qui est nous, étant indissolublement lié à la conception que les hommes se font de la divinité — tant vaut Dieu, tant valent les destinées de l'âme — il n'est pas inutile de jeter un coup d'œil rapide sur les idées de Platon relativement à cette question des questions.

Platon emploie le mot Dieu, tantôt au singulier comme les monothéistes, et tantôt au pluriel comme les polythéistes. Toutefois, dans l'un et l'autre cas on se rend très bien compte qu'il n'a aucun doute quant à l'Unité divine. Il ne se sert du mot dieu au pluriel que pour se conformer aux habitudes et aux croyances de ses concitoyens. « Dieu, dit-il, est le commencement, le milieu et la fin de tous les êtres. » Définition qui apparaît comme une réminiscence de celle qui se lisait sur le fronton du temple d'Isis : « Je suis tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera. »

Le Dieu de Platon n'est pas comme celui des déistes un Dieu lointain

perdu, absorbé dans sa majesté olympienne, également indifférent au bien et au mal. Il s'intéresse à son œuvre, il en prend soin, il y veille avec une tendre sollicitude ; il en est la providence vigilante et active ; il en est le Père.

A la vue de ceux qui souffrent et que le mal accable, nous disons volontiers qu'ils sont malheureux, parce que Dieu les punit. Platon ne veut pas qu'on s'exprime ainsi, mais qu'on dise « que les méchants sont à plaindre, en ce qu'ils ont besoin de châtiment, et que les peines que Dieu leur envoie sont un bien pour eux ». Ce n'est qu'une nuance, si l'on veut, mais une nuance d'une importance capitale. L'homme souffre, Dieu y consent ou l'ordonne, il est vrai, mais sa douleur a un but qui n'est pas de satisfaire à la haine ou à la vengeance d'un Dieu cruel ; elle tend à l'amélioration de l'homme, à son avancement moral, à sa guérison. N'est-elle pas belle et consolante cette idée qui fait de la souffrance une sorte de médecine morale destinée à purifier l'âme en la détachant des choses périssables, pour lui faire entrevoir et désirer les biens superieurs de la sainteté et de la bonté que l'on oublie trop facilement, hélas ! dans les jours prospères.

Cette manière d'envisager Dieu est loin d'être indifférente ou de peu de conséquence dans la vie pratique. Quand le Dieu qu'on adore se montre méchant et vindicatif, qu'il se venge de ses détracteurs, que sa haine implacable ne pardonne jamais, comment ses adorateurs seraient-ils bons et doux, comment rendraient-ils le bien pour le mal, aimeraient et pardonneraient-ils ? L'idéal de la vie, quel est-il, sinon de rapprocher dans la mesure du possible des perfections qui existent dans l'auteur de toutes choses? Mais vouloir être meilleur que lui, lui faire en quelque sorte la leçon, lui reprocher par sa pitié, à soi, son impitoyable rigueur, à Lui, quelle folle présomption ! L'homme reste toujours inférieur à son idéal, il ne s'élève pas au-dessus. Porté à l'incitation de ce qu'il considère comme lui étant supérieur, il sera plus ou moins ce qu'est le bon Dieu qu'il adore. Si vous lui inculquez la notion d'un Dieu qui punit de l'enfer éternel les fautes passagères de ses créatures, si vous offrez à son adoration le Dieu des batailles, que faites-vous, sinon lui donner des leçons de cruauté et de violence. Platon n'a-t-il pas mille fois raison de dire que « de pareils discours sont injurieux à Dieu et nuisibles à l'Etat » ?

N'a-t-il pas raison encore quand il s'élève avec force contre ceux qui disent avec Eschyle « que Dieu, lorsqu'il veut détruire une famille de fond en comble, fait naître l'occasion de la punir » ? N'est-ce pas qu'ici son enseignement se distingue avantageusement de celui qui ressort de l'histoire de Moïse et du Pharaon, Dieu endurcissant sans cesse le cœur du roi pour don-

ner occasion à son serviteur de le frapper de plaies successives et chaque jour plus terribles?

Platon ne veut pas davantage qu'on raconte aux enfants toutes ces histoires des dieux qui se font la guerre, qui se jalousent les uns les autres qui se trompent naturellement, etc., et il ne le veut pas pour deux motifs, dont le premier est que toutes ces histoires sont fausses, et le second que ce ne sont pas des choses à dire devant des enfants dépourvus de raison. N'avons-nous rien à apprendre de lui sous ce rapport? Respectons-nous toujours autant qu'il conviendrait, la faiblesse intellectuelle et morale, l'innocence des chers petits dont nous avons mission de développer le cœur et l'esprit et dont nous remplissons l'imagination d'histoires de loups garous, de croquemitaines, de diables et de fées?

« Sur le seuil du palais de Jupiter, disait Homère, il y a deux tonneaux pleins, l'un de destinées heureuses, l'autre de destinées malheureuses; si Jupiter puise dans l'un et dans l'autre pour un mortel, sa vie est mêlée de bons et de mauvais jours; mais s'il ne puise que dans le second, la faim dévorante le poursuit sur la terre féconde. » Platon proteste contre cette assertion, expression poétique de la fatalité antique, comme il proteste par avance contre la prédestination chrétienne, plus inconcevable et plus effrayante. Car, à ce que la fatalité a d'inexorable, la prédestination ajoute je ne sais quelle hypocrisie pleine d'ironie: Jésus venant sauver tous les hommes, alors que de toute éternité beaucoup sont prédestinés à la damnation, incapables qu'ils sont de s'approprier le salut par la foi qui elle-même est un don gratuit de Dieu.

Platon enfin s'indigne de toute l'énergie de son âme, contre ceux qui vont soutenant que les dieux sont toujours disposés à pardonner aux méchants leurs injustices, pourvu que ceux-ci leur fassent quelque part de leurs crimes. « *De tous les impies, dit-il, celui qui a cette opinion des dieux doit passer avec très grande raison pour le plus méchant et le plus impie.* » Et encore: « *Les plus méchants de tous les hommes sont ceux qui sont dans l'opinion que les dieux, agréant leurs petits sacrifices et leurs adulations, entrent en société avec eux pour voler le bien d'autrui, et les exemptent des grands supplices dus à leurs crimes.* » Combien qui, parmi les chrétiens de nos jours pourraient venir apprendre ici le respect des dieux et des saints, depuis les fameux brigands de la Calabre ou des Abruzzes qui vont dévotement s'agenouiller devant une Notre-Dame quelconque, lui promettant une partie de leur butin, si elle les met sur la voie de quelque riche voyageur à détrousser, jusqu'à ceux qui font des neuvaines pour obtenir de Dieu la mort de quelqu'un qui les gêne!

Telle est, en abrégé, l'idée que Platon se fait de Dieu. Pour lui, Dieu est

l'Etre souverainement bon, juste, aimant toutes ses créatures, auteur de tout bien, mais non cause du mal. « Il faut, disait-il, que les poètes nous représentent partout Dieu tel qu'il est, c'est-à-dire essentiellement bon..... Dieu n'est pas la cause de toutes choses, mais seulement du bien. Les maux ont une autre cause. » Il avait compris que si Dieu est, il ne peut être que le Souverain Bien, la Souveraine Justice, le Souverain Amour. Et à cet égard, il mérite vraiment le surnom de divin qu'on lui a donné.

Platon qui croit naturellement à l'âme immortelle, s'efforce de la démontrer, de la rendre claire et évidente pour tous. Il la définit : une substance qui se meut elle-même, établissant ainsi, dès l'origine, la différence radicale absolue qui existe entre elle et la matière. L'âme se meut, la matière est mue; l'âme a en elle le principe du mouvement et de la force, la matière reçoit l'un et l'autre.

Remarquons, en passant, que cette distinction entre l'esprit moteur et la matière mue, n'a plus aujourd'hui la valeur qu'elle avait autrefois. Il devient, en effet, de plus en plus probable, pour ne pas dire certain, que toute matière est dans un perpétuel mouvement. L'inertie apparente que nous croyons y remarquer n'existe que pour notre œil, trop grossier pour percevoir le travail moléculaire qui s'y opère incessamment. On pourra toujours, il est vrai, prétendre que l'esprit présent en toutes choses et en tout lieu meut partout et toujours la matière.

Non content d'affirmer l'âme immortelle, il la veut éternelle. « Les mêmes âmes, dit-il, doivent toujours exister ; car, puisqu'aucune d'elles ne périt, leur nombre ne saurait diminuer. Il ne peut pas non plus augmenter. »

Il est assez curieux que la même pensée a été reprise et défendue plus d une fois par des philosophes modernes. Dans : « Les derniers jours d'un philosophe », Humphry Davy, un des illustres savants de ce siècle, dit :

« Les âmes sont éternelles et indivisibles, mais leurs manières d'être sont aussi infiniment variées que les formes de la matière. Elles n'ont rien de commun avec l'espace, et dans leurs transitions, sont indépendantes du temps, de sorte qu'elles peuvent passer d'une partie de l'univers à l'autre, par des lois entièrement étrangères au mouvement. La quantité ou le nombre des essences spirituelles, comme la quantité ou le nombre des atomes du monde matériel, sont toujours les mêmes; mais leurs arrangements sont infiniment diversifiés, aussi bien que ceux des matériaux qu'ils sont destinés à gouverner. Les âmes sont des êtres intellectuels de divers degrés, appartenant en fait à l'Esprit infini. Dans les systèmes planétaires, elles sont transitoirement dans un état d'épreuves, tendant constamment et gravitant sans cesse, en général, vers un mode d'existence plus élevé. »

Et la Monadologie de Leibnitz n'enseigne pas autre chose.

Nous n'entrerons pas dans le détail des preuves nombreuses et souvent frappantes — parmi lesquelles la réminiscence — sur lesquelles s'appuie Platon pour affirmer l'immortalité, et nous nous posons sans transition, cette autre question :

Si elle est immortelle, si elle doit vivre toujours et revivre sur la terre des existences multiples, quel est le devoir de l'homme à son égard? Que fera-t-il pour son développement? Comment la fortifiera-t-il, et la haussera-t-il au dessus des choses qui passent pour l'attacher à celles qui demeurent et que rien ne pourra lui ravir?

La lecture de Platon est, sous plus d'un rapport, une révélation, même après l'instruction et l'éducation chrétiennes. On entre avec lui dans je ne sais quelles régions lumineuses insoupçonnées. La surprise est d'autant plus grande que, par un sentiment, pour moi inexplicable, on laisse généralement ignorer à ceux qui ne font pas leurs études classiques, les beautés, les splendeurs qui se rencontrent dans les œuvres des philosophes de l'antiquité païenne. De quelles richesses intellectuelles et morales on sèvre par là, la jeunesse curieuse, avide de savoir. Je taxerais volontiers cette négligence de crime. On n'a pas le droit, même pour l'amour de l'idée chrétienne, pour laquelle on craint peut-être, d'envelopper ainsi de silence et d'obscurité un trésor dont le prix est inestimable.

L'âme étant immortelle et le corps éphémère, c'est elle, préférablement à lui, qui appelle tous nos soins. « Le plus important pour les hommes, remarque Platon, ce n'est pas l'existence et la simple conservation de leur être; mais de devenir aussi vertueux qu'il est possible, et de l'être autant qu'ils existeront. »

Mais cette vertu qui est le devoir et qui est le but, comment l'acquerrons-nous? Plus précieuse que tous les biens de la terre, l'homme qui la veut posséder, est condamnée à une lutte de tous les instants. Hésiode avait déjà dit : « Le chemin qui conduit au vice est uni ; on y marche sans sueurs, et on est bientôt arrivé au terme. Au contraire, les dieux immortels ont placé les sueurs en avant de la vertu, le sentier qui y mène est long, escarpé et raboteux dès l'abord ; mais lorsqu'on est parvenu au faîte, il devient aisé, de rude qu'il était auparavant. » « Quiconque, observe Platon, croit relever son âme par des connaissances, de la richesse, du pouvoir et ne travaille pas à la rendre meilleure, s'imagine qu'il l'honore, mais il n'en est rien. »

Le chemin qui conduit à la vertu étant ainsi long et difficile, on ne saurait trop tôt se mettre en route. De là, la nécessité d'une éducation saine et virile. Les enfants doivent, de bonne heure, être habitués aux travaux, aux luttes qui les attendent dans l'avenir. Comment seraient-ils sans cela des

hommes dans la vraie et grande acceptation du mot : également forts contre la douleur physique et contre les tentations et les lâchetés morales. « Ce ne sont point, au dire de Platon, des monceaux d'or, mais c'est un grand fonds de pudeur qu'il faut laisser à ses enfants. » « Il est de la dernière importance que les premiers discours qu'un enfant entendra, soient propres à le porter à la vertu. »

C'est dans ce sens que doit être dirigée l'éducation des enfants : pour l'État qui sera ce qu'ils seront, et pour eux-mêmes, attendu que de leur conduite bonne ou mauvaise dépendra leur bonheur ou leur malheur dans cette vie et dans celle à venir.

L'homme qui marche sur les pas de la justice, humblement, mais avec une inébranlable fermeté, cet homme, par cela seul qu'il obéit à la loi de l'être moral, sera nécessairement heureux. Et non seulement lui, mais aussi ceux parmi lesquels il vit, et auxquels il fera du bien. Et de même qu'il sera utile à lui-même et aux autres, il le sera à la patrie, toujours prêt à se dévouer pour elle, et à lui sacrifier ce qu'il a de plus cher, jusqu'à sa vie même. Ce sera Socrate, ce sera Washington, ce sera Hoche ou Marceau. Ce seront tous les petits, tous les humbles, dont la vertu est d'autant plus méritoire qu'elle est plus obscure et plus cachée.

Si, au lieu de l'homme juste, vous en supposez un autre qui « se laisse enfler par l'orgueil, les richesses, les honneurs, les avantages du corps » ; dont le « cœur insensé et dévoré de désirs ambitieux » se met au-dessus de tous les droits et de toutes les lois, prétendant conduire sa patrie et le monde, vous aurez l'un quelconque des « fléaux de Dieu », un Attila, un Gengis-Khan, un Napoléon, traînant à leur suite les multitudes armées, semant partout les ruines et les cadavres jusqu'au jour de l'écroulement de leur fortune éphémère, dans quelque catastrophe irréparable, sans préjudice, d'ailleurs, du châtiment qui les attend dans l'au-delà.

Or, Platon assure que « les biens du juste et les maux de l'injuste, en cette vie, ne sont rien ni pour le nombre ni pour la grandeur, en comparaison des biens et des maux réservés dans l'autre vie à la vertu et au vice ».

L'injustice, au reste, ne consiste pas seulement dans les actions qui nuisent aux autres. Platon appelle aussi injustice « la tyrannie qu'exercent sur l'âme, la colère, la crainte, le plaisir, le chagrin, l'envie et les autres passions », indépendamment de leurs effets en dehors de nous, et ainsi il s'élève à cette spiritualité, à cette morale supérieures, suivant lesquelles les pensées ne sont pas moins répréhensibles que les actes.

Ce qu'il dit de la justice et de l'injustice, il le dit aussi de la vérité et du mensonge, de la piété et de l'impiété, de la tempérance et de l'intempérance de toutes les vertus et de tous les vices. Partout, toujours sous toutes ces

formes ; il veut que le mal soit combattu ; partout toujours, sous toutes les les formes, il veut que l'homme s'attache au bien, qui est la loi de l'âme. « Négliger l'âme, dit-il, est très grave. Elle n'a d'autre moyen de se délivrer de ses maux que de devenir très bonne et très sage. Elle n'emporte avec elle que ses mœurs et ses habitudes qui sont la cause de son bonheur ou de son malheur dès le premier moment de son arrivée. »

L'homme qui travaillera ainsi dans la mesure du possible à améliorer son âme et à la purifier de toute souillure, pourra compter tout ensemble sur le secours des dieux ou du génie qu'ils donnent pour guide à tout homme ; car, « la providence des dieux est nécessairement attentive aux intérêts de celui qui travaille à devenir juste, et à parvenir par la pratique de la vertu à la parfaite ressemblance que l'homme puisse avoir avec la divinité ».

L'homme de bien, de son côté, priera Dieu ; lui adressera ses actions de grâces, mais ne lui demandera que la seule sagesse. Platon n'admet pas de tempérament en ce domaine. Point de biens terrestres et passagers, point de vains honneurs, point de richesses ; car toutes ces choses corrompent l'homme, et, pour le moins, lui rendent la vertu plus difficile. Et ici Platon se rencontre avec le Christ : « Une grande vertu et de grandes richesses sont deux choses incompatibles » dit-il, comme le Christ dira plus tard : « Il est difficile qu'un riche entre dans le royaume des cieux. »

Cependant, qu'on ait bien ou mal vécu, devant tous se dresse la mort, qui, objet d'épouvante pour le coupable, est pour celui qui pratique la vertu une amie, une messagère de bonne nouvelle. Son unique désir n'est-il pas, en effet, une vertu de plus en plus parfaite. Si la mort est la grande libératrice, si elle ouvre devant l'homme de bien, toutes grandes les portes de la vérité et de la justice, irons-nous au-devant d'elle, l'appellerons-nous, nous y précipiterons-nous ? En aucune façon. Celui qui croit en Dieu considère la vie comme un devoir qu'il n'a pas le droit de déserter, pas plus qu'un soldat le poste qui lui a été confié. Il attend patiemment que les dieux eux-mêmes le relèvent de sa faction et lui disent : « L'heure est venue. »

Le suicide est une faiblesse et une lâcheté, et Platon veut que ceux qui s'en rendent coupables, soient enterrés seuls, dans un lieu à part. Il ne l'admet que dans un seul cas : lorsque l'homme se sent invinciblement porté au mal, et que ni ses prières ni ses rapports avec les personnes vertueuses, ni ses efforts les plus douloureux ne sont pas capables de le faire triompher du penchant fatal qui l'entraîne sur la pente du crime. Dans ces conditions mieux vaut mourir. Mais ce cas se présente-t-il jamais ? Quoi qu'il en soit ici encore Platon montre de quel prix est la vertu à ses yeux, puisqu'il pré-

fère la mort volontaire à l'injustice ou au meurtre. Qu'on accepte on qu'on repousse la conclusion, il est impossible de méconnaître ce qu'elle a d'original et de hardi. D. METZGER.

(*A suivre.*)

A PROPOS DU MÉDIUM EUSAPIA PALADINO

Le compte rendu des séances de l'Ile Roubaud, de M. le professeur Olivier Lodge, fait à la Société des recherches psychiques, à Londres (voir les *Revues Spirites* de mars et avril 1895), a mérité les critiques du professeur Richard Hodgson L. L. D... ; M. F. W. H. Myers lui 'a répondu, et enfin, M. Lodge a relevé les critiques de M. Hodgson.

M. Ch. Richet a tenu à relever les allégations du critique ; nous regrettons de ne pouvoir reproduire ses arguments basés sur la simple vérité. Nous donnons in extenso la réponse de M. le Dr J. Ochorowicz, de Varsovie, qui fut l'un des témoins à toutes les séances tenues dans la demeure de M. Ch. Richet (professeur à l'Académie de médecine), à son château de l'Ile Roubaud. Cette réponse donne parfaitement la physionomie des investigations de ces savants chercheurs de vérités.

RÉPONSE A M. HODGSON,

PAR LE Dr OCHOROWICZ.

CHER MONSIEUR MYERS. — J'ai lu avec plaisir les épreuves que vous avez bien voulu m'envoyer : la philippique de M. le Dr Hodgson et votre réponse.

Je les ai lues avec plaisir toutes les deux, car si, comme vous le devinez, ma position est près de vous, je considère néanmoins l'article de M. Hodgson comme très remarquable et très utile.

Il est remarquable, parce qu'il dénote une connaissance approfondie des trucs médianimiques ; il est utile, parce que, au moment où la science va s'occuper de ces choses, le plus sévère examen des témoignages est à sa place. Nous n'avons pas deux opinions là-dessus.

Mais M. le Dr Hodgson a un tort ; celui de ne pas avoir assisté aux expériences.

Il en est résulté une série d'objections, généralement très justes, spirituelles même, *mais tout à fait inapplicables dans le cas spécial*.

Il est vrai qu'Eusapia aurait pu mettre un poids de quelques livres, pour abaisser une pédale de notre appareil électrique. Seulement, pour mettre un poids, il faut l'avoir, et elle ne l'avait pas.

Il est vrai qu'à la place de son pied elle aurait pu mettre « a dummy foot » dans l'appareil en question. Mais nous, qui l'avons examinée continuellement, nous savons que ce « dummy foot » n'existait pas.

Elle aurait pu appuyer les deux pédales avec le même pied — mais pas dans notre appareil, qui avait une cloison longue et large, rendant impossible la réunion des deux planches.

Elle aurait pu abaisser la pédale avec la pointe de son pied gauche, tandis que le talon du même pied provoquait le « gonflement » de sa robe — mais, comme ses pieds étaient enfoncés sous la table et que la robe se gonflait à côté de sa chaise, il aurait fallu admettre que les doigts de son pied gauche dépassassent d'un demi-mètre le talon, ce qui nous a paru difficile.

Le gonflement de la robe aurait pu être provoqué par un instrument spécial, plus ou moins ingénieux — mais M. Lodge n'a pas crû devoir en parler, parce que, examinant immédiatement la robe, nous n'y avons rien trouvé.

Elle aurait pu fourrer une de ses bottines dans la fente entre la pédale et la boîte, en déchaussant clandestinement son pied — mais d'abord la fente était trop petite pour cela, et ensuite ses bottines ont été retirées et placées à une distance convenable.

Elle aurait pu faire mieux que cela, en réunissant tout simplement les deux fils conducteurs pour arrêter la sonnerie, sans mettre les pieds dans l'appareil — mais elle ne l'a pas fait, parce que, même supposant des connaissances nécessaires pour le faire, les fils étaient soigneusement isolés et disposés, en prévision de cette manœuvre ; d'ailleurs, l'appareil a été examiné et essayé au moins une dizaine de fois au cours d'une séance.

Par conséquent, tout en reconnaissant la perspicacité théorique de l'auteur, M. Lodge ne peut pas s'avouer convaincu d'un manque de prudence, ayant prévu les objections qu'on lui fait, et peut-être d'autres encore.

Il en est quelques-unes cependant. Par exemple : lorsque M. Lodge affirme « there was light enough to see the position of everybody's normal hands », je ne comprends pas pour quelle raison M. le Dr Hodgson suppose entre autres, que M. Lodge a pu confondre une main artificielle, avec une main vivante qu'il voyait *et qu'il tenait dans la sienne !* Surtout si M. Lodge ajoute : « It was a perfectly distinct phenomenon. »

Nous n'exagérons pas ! Il est bon d'être méfiant, il est bon d'être sévère, mais il faut aussi avoir un peu de foi dans l'intelligence et la bonne volonté des chercheurs qui ont fait leurs preuves, et qui, en affirmant des choses apparemment absurdes, risquent leur renommée scientifique. Dans les sciences acquises on leur accorde une confiance énorme ; je comprends qu'on la diminue de beaucoup lorsqu'il s'agit d'une catégorie *nouvelle* de phénomènes, mais ce n'est pas encore une raison pour les traiter d'imbéciles.

Certes, il y a dans le rapport de l'éminent professeur de Liverpool de

nombreuses omissions, et ce sont uniquement ces omissions qui donnent à M. Hodgson l'apparence d'une raison. Mais il y avait pour cela plusieurs causes :

1. Vous vous rappelez, cher Monsieur Myers, que les notes immédiates et abrégées d'une seule séance, où je vous ai servi de secrétaire (séance décrite par M. Lodge en deux pages dans le *Journal*) contenaient 23 pages d'écriture. Si on y mettait toutes vos paroles concernant le contrôle de toutes les minutes, cela occuperait peut-être une centaine de pages, sans compter les descriptions détaillées, sans compter les réflexions individuelles qui n'ont pas été prononcées à la séance, et les discussions, essais, vérifications du lendemain qui ont duré souvent plusieurs heures. Il aurait fallu mettre tout cela dans le rapport de M. Lodge pour convaincre M. le Dr Hodgson. Et encore ! Il trouverait toujours moyen de lui reprocher l'omission d'un « bouton déboutonné » qui cachait peut-être « a light strong band » servant à soulever les tables. Ah, quel dommage que M. Hodgson n'ait pas été là, pour voir que certaines photographies de la lévitation des tables ont été faites en plein soleil du midi et que les robes blanches ou noires, boutons et rubans, n'y jouaient absolument aucun rôle !

2. M. le Dr Hodgson ne sait pas ce que savait M. Lodge, que les expériences de Varsovie (1893-4) ont mis hors de doute l'absence de toute sorte d'instruments spéciaux dans les productions de la Paladino. Eusapia a été fouillée, déshabillée, habillée, à plusieurs reprises, par une commission de médecins, avant, pendant et après les séances, et on n'a jamais rien trouvé de suspect. Pour ma part je l'ai observée, en examinant souvent ses poches, ses cheveux et ses vêtements, pendant deux mois dans ma maison à Varsovie, pendant deux mois chez M. le prof. Ch. Richet dans l'île Roubaud, et je puis affirmer qu'elle n'apporte avec elle ni instruments spéciaux, aussi minimes qu'ils soient, ni substances chimiques, pouvant servir à ses expériences. J'ajoute que je connais les trucs des mystificateurs, dont parle M. Hodgson (sauf le petit appareil pour imiter les coups frappés, ce qui, d'ailleurs, peut être fait d'une façon beaucoup plus simple) et quelques autres (comme par exemple les anneaux à pointes, dont se servait Mme Fay pour soulever les petites tables) — et qu'un prestidigitateur de profession, M. Ribka, qui imite très bien certains phénomènes médianimiques, invité par moi pour contrôler une séance d'Eusapia, avait déclaré publiquement l'absence de toute machination et l'impossibilité de reproduire artificiellement les mêmes phénomènes, *dans les mêmes conditions*.

3. Dans les 74 séances d'Eusapia auxquelles j'ai assisté, j'ai eu l'occasion d'observer plusieurs particularités intéressantes au point de vue physiologique, concernant la pureté des phénomènes. Il est rare qu'une séance avec

le médium napolitain ne donne absolument rien (ce qui arrive cependant lorsqu'elle est trop épuisée). Mais elles ont une valeur bien différente ; elles sont bonnes, médiocres, ou, bien rarement, tout à fait mauvaises. J'appelle une séance bonne ou mauvaise, non pas d'après le nombre et l'éclat des manifestations, mais d'après leur précision et leur netteté, qui facilitent le contrôle. C'est dans les séances mauvaises qu'apparait la fraude inconsciente, d'ailleurs tout à fait *inséparable de la médiumnité inférieure*, et que je serais tenté d'appeler *la fraude réflexe*. Le contrôle devient alors difficile, mais avec de la patience on arrive à constater les tromperies, qui sont toutes d'un caractère enfantin. Je ne parle pas de la tromperie consciente, car elle n'a jamais été prouvée chez Eusapia, et paraît être en contradiction avec son caractère franc, loyal et désintéressé. M. Lodge et vous, vous avez eu la chance de tomber sur une série de bonnes séances — voilà pourquoi les doutes ont été vite dissipés et le rapport a pu être allégé d'une quantité de suppositions, développées par Mr Hodgson et négligées par M. Lodge.

M. le Dr Hodgson insiste avec raison sur le point principal du contrôle — la bonne tenue des mains ; mais il paraît oublier que, malgré les apparences, la valeur de cette constatation est toujours plutôt subjective qu'objective et que ce n'est pas le nombre de centimètres carrés de la surface couverte par notre main, qui décide de la sûreté du contrôle, mais une foule de circonstances, qui changent à chaque moment, par conséquent bien difficile à décrire, et qui déterminent dans l'esprit du contrôleur ce sentiment *subjectif* de certitude ou de doute dont il nous rend compte. Un seul doigt, tenu sans interruption, à une distance convenable, peut quelquefois nous inspirer plus de certitude, qu'une main entièrement serrée, mais dont le bras plié conserve assez de liberté pour agir, par exemple, avec le coude. De sorte que, pourvu que le contrôleur connaisse pratiquement le truc de la substitution, dans toutes ses nuances, il trouvera facilement *plusieurs* moyens de *bien* tenir une main, et nous autres, ne pouvant pas être juges de toutes les particularités du moment, nous serons toujours obligés de lui accorder une certaine dose de confiance — si nous voulons en général nous baser sur le témoignage d'autrui. Quelquefois, Eusapia nous aidait elle-même ; elle serrait, par exemple, avec force, la main du contrôleur A... tandis qu'elle tenait tranquilement celle du contrôleur B... pour bien montrer que ce n'est pas la même main qu'elle donnait à eux deux (1). De l'autre

(1) Et lorsqu'une main n'a été tenue que partiellement, nous ne disions pas, « je tiens *bien* la main » ou « je suis *sûr* de la main », mais « je tiens *un quart*, *trois quarts*, le poignet, deux doigts », et ainsi de suite. Il était inutile de mettre dans le rapport les cas où les mains ont été mal tenues.



côté nous avons essayé, surtout à Varsovie, à peu près tous les moyens de contrôle possibles — cordons, ligatures élastiques, fils de cuivre, contacts électriques sur la table ou avec les contrôleurs, etc., et nous sommes arrivés tous (c'est-à-dire tous ceux qui ont expérimenté un temps suffisant) à reconnaître la réalité de phénomènes. M. Lodge, après avoir mentionné les incertitudes du contrôle, dit avec raison : « Occurrences too close to the medium, and in the dark, must remain open to some shadow of this doubt; but with patience and more sittings it is extremely unlikely that such dubious phenomena will be the only ones displayed. Sometimes the thing moved will be beyond the reasonable range of any such hypothesis ; sometimes there will be light enough to see that there is no normal contact; and, as in my case also, sometimes one will feel the suspicious contact while one has hold oneself of *both* hands and *both* feet of the medium, with the head visible, or otherwise under control; in fact, sooner or later, the thing will occur in such a way as to render the hypothesis of self deception the only one possible, short of admitting the fact as it is ». (*Report*, p. 321.)

Que répond M. le Dr Hodgson à cette expérience ? Il répond comme toujours par une question : « *comment* les mains et les pieds ont été tenus ? » et il passe outre. Pense-t-il qu'il est réellement possible, à un homme normal, de croire qu'il tient les deux mains lorsqu'il n'en a qu'une seule, ou de prendre sa propre main pour celle d'autrui ?

Je me rappelle que, pendant une de nos expériences (le 25 août 1893) M. le prof. Sidwick déclarait être sûr de la main gauche ; M. le Dr von Schrenck-Notzing affirmait qu'il tenait bien la main droite et touchait la tête ; moi je tenais les deux jambes avec mes deux mains, et, en outre, M. Richet, avec une de ses mains, couvrait la bouche du médium — et dans ces conditions nous avons entendu deux notes frappées sur le piano, qui se trouvait à gauche et derrière le dos d'Eusapia. Immédiatement après, nous avons allumé la lumière et vérifié que les positions étaient telles qu'elles étaient décrites par les contrôleurs.

M. le Dr Hodgson serait-il satisfait d'une pareille expérience ? Non. Il demanderait toujours : « What were the details of these *holdings* ? » Mon Dieu, il aurait raison — il faudrait savoir tout, photographier tout et « phonographier » tout. Mais pour cela il faut fonder un « Laboratoire médianimique avec toutes les ressources de la science ». Et quant aux « holdings », ils resteront toujours affaire de confiance. Pour ma part, je n'ai pas du tout « tenu » les deux jambes. Je les entourais seulement de mes deux bras réunis — et cependant j'étais absolument sûr qu'aucun des pieds du médium n'a pu s'échapper un seul instant.

C'est une affaire de sentiment subjectif.

En somme, nous avons fait de notre mieux pour nous convaincre nous-mêmes — ce qui était déjà bien difficile — et nous n'avons aucune prétention de convaincre les autres. Tout ce que nous demandons, c'est que les autres fassent des efforts semblables avant d'être nos juges. Que le monde scientifique recommence nos expériences, et le but de M. Lodge, notre but à nous tous, sera pour le moment atteint.

Quant à l'analyse de M. le D[r] Hodgson, elle est excellente, et j'en recommanderais la lecture à tous les savants qui voudront s'occuper du médianimisme. Mais il se trompe s'il croit que ses objections ont ébranlé la réalité des phénomènes médianimiques (je ne dis pas *spirites*) et infirmé en quoi que ce soit la valeur essentielle du rapport de M. Lodge.

Varsovie, le 28 janvier 1895.

CHARITÉ

Le vieux Touriri, prince de Bagdad, était très riche, très savant, et passait pour parfaitement sage.

Dans son palais, où les marbres et les métaux précieux imitaient par leurs ciselures les arbres et les fleurs,

Dans ses jardins, où les fleurs et les arbres imitaient par leur éclat les métaux et les pierreries.

Il entretenait de belles femmes, sans leur rien demander que d'être belles et bien parées, — et il ne leur en voulait point d'être capricieuses ou sottes;

Il entretenait des poètes, sans leur rien demander que d'écrire des vers et des chansons quand la fantaisie leur en venait, — et il ne leur en voulait point quand leurs chansons n'étaient pas bonnes;

Il entretenait des philosophes, sans leur rien demander que de raisonner avec lui sur la nature de Dieu et l'origine du monde, — et il ne leur en voulait point quand d'aventure ils déraisonnaient.

***

Un matin de printemps, Touriri se promenait dans la principale rue de Bagdad.

Les monceaux d'oranges et les amas de roses qui emplissaient les voitures des marchands, le fourmillement des vestes et des robes bleues, rouges ou vertes, étincelaient dans la blancheur de la rue; des magnolias se penchaient par dessus les murs des cours, et l'eau chantait plus légère dans les vasques des fontaines.

Et les jeunes femmes étaient pareilles à des fleurs un peu moites, avivées d'une petite rose tiède, et très subtilement odoriférantes.

Et, à cause de ces parfums, de ces couleurs, de cette joie épandue, le sage Touriri sentait son vieux corps s'assouplir; il se ressouvenait avec plaisir des jours passés; il ne voyait plus aucune objection sérieuse à l'existence du monde comme il est; et il n'était pas fort éloigné de croire que la vie est bonne.

Il dit presque tout haut :

— La douce chaleur! et le beau soleil!

*
* *

Il rencontra une petite fille de 5 ans, blonde et rose, jolie, vêtue d'une chemisette. Très grave, un doigt dans sa bouche, l'enfant, à travers les mèches de ses cheveux de lin, le regardait et semblait admirer beaucoup la grande barbe de Touriri, ou peut-être les bêtes mystérieuses brodées sur son manteau.

Et, parce qu'elle était jolie, Touriri se pencha sur elle, l'embrassa, et lui mit deux pièces d'or dans sa petite main.

Il rencontra ensuite un petit garçon de 10 ans. L'enfant était laid, couvert de haillons, criblé de taches de rousseur jusqu'au bout de son nez pointu, et ses yeux étaient sans transparence, comme une eau salie. Il tendait la main, et, d'une voix aiguë, en ayant l'air de réciter une leçon et de penser à autre chose, il racontait que sa mère était au lit, qu'il avait sept petits frères et qu'il n'avait pas mangé depuis trois jours.

Touriri fronça les sourcils et lui donna une pièce d'or.

Vingt pas plus loin, il vit un vieux mendiant, tout loqueteux et marmiteux, l'échine cassée, l'air d'un chien battu. Sa barbe était jaune comme du chanvre mal lavé et ses yeux rouges et sans cils ressemblaient aux fentes qui s'ouvrent dans les figues trop mûres. D'une voix rauque, sifflante comme un soufflet crevé, lentement et sans un arrêt, recommençant aussitôt qu'il avait fini, il disait :

— Ayez pitié d'un pauvre homme qui ne peut plus travailler. Le seigneur Ormuz vous récompensera.

Et l'haleine fétide de sa prière sentait les boissons fermentées.

Touriri lui tendit une pièce d'argent, mais de si loin que la pièce tomba par terre; et le vieux mendiant s'agenouilla péniblement pour la ramasser.

Un instant après Touriri rencontra une femme, dont on n'aurait pu dire si elle était jeune ou vieille, et qui tenait sur son épaule un nouveau-né coiffé de dartres et d'ulcères. Humble comme la poussière des chemins, si courbée qu'il ne voyait pas ses yeux, elle le suivit en murmurant d'une voix molle une prière obstinée.

Non par dureté, mais par ennui, Touriri pressa le pas; mais cette misère et cette plainte se traînaient toujours derrière lui, il fouillait dans son escarcelle, ne trouvant point ce qu'il y cherchait. Enfin, d'un geste de colère, il jeta à la femme quelques pièces de cuivre.

Il aperçut alors, à trente pas devant lui, un homme sans bras ni jambes, accoté contre un mur. L'homme, d'une voix forte, fausse et triste, et qui semblait une voix de bois, chantait une chanson d'amour, une chanson de Fridousi, pleine de fleurs, de rayons et d'oiseaux; et cela était horrible à entendre.

Touriri s'arrêta, et, comme celui-là du moins ne pouvait le suivre, il fit semblant de ne pas le voir et passa de l'autre côté de la rue.

Il marcha quelque temps encore, mais il ne sentait plus la joie de vivre. Il dit tout haut :

— Ce soleil est insupportable !

Et il rentra dans son palais.

*
* *

Alors, ayant réfléchi, il appela son intendant et lui dit :

— Va dans la Grand'Rue. Tu rencontreras un vieux mendiant, et tu lui donneras une pièce d'or; puis une pauvresse allaitant un enfant, et tu lui donneras deux pièces d'or; puis un homme sans bras ni jambes, et tu lui donneras trois pièces d'or.

Mais, à partir de ce jour, toutes les fois que Touriri sortait dans la ville, un serviteur marchait devant lui, distribuait de l'argent à tous les mendiants et leur commandait de s'en aller, pour que son maître ne les vît pas.

Et le sage Touriri devint de plus en plus aumônier et charitable. On eût dit qu'il s'était juré qu'il n'y aurait plus de pauvres à Bagdad. Tous les jours, dans les salles basses de son palais, on distribuait à tous ceux qui se présentaient de la nourriture et de l'argent. Il fonda un hospice pour les enfants, un pour les vieillards, un pour les mères, un pour les infirmes et les malades.

Et, quand on lui rapportait qu'un faux malade ou un faux indigent s'était fait secourir par ruse, il répondait :

— Laissez-moi en repos. Je n'ai point le loisir de rechercher la vérité ni de la distinguer du mensonge.

Il dépensa de la sorte, pour le soulagement des autres hommes, plus des neuf dixièmes de ses immenses richesses. Même il réduisit le train de sa maison et ne garda près de lui que les plus jeunes de ses femmes, les plus paresseux de ses poètes et les moins affirmatifs de ses philosophes.

Au reste, il continuait à vivre délicatement, parmi les plus beaux ouvrages de l'art, de l'industrie et de l'esprit des hommes; et jamais il ne

visita les hospices qu'il avait fondés, ni ne descendit dans les salles où il nourrissait les malheureux.

Un jour qu'il se promenait dans la ville, de pauvres gens l'entourèrent; ils criaient tous ensemble qu'ils lui devaient la vie; et plusieurs s'agenouillaient et baisaient le bord de sa robe. Mais il se mit en colère, comme si ces témoignages l'outrageaient ou le faisaient souffrir.

Et le peuple le considéra comme le plus vénérable homme et le plus élevé en sainteté qui eût jamais vécu en Perse.

Quand il se vit près de mourir, il éloigna les philosophes et les poètes et ne retint à son chevet qu'une belle fille de 16 ans, la priant de ne lui rien dire, mais de le regarder seulement avec ses yeux de bleuet.

Il mourut.

Les pauvres — les anciens pauvres — de Bagdad suivirent tous ses funérailles, et beaucoup pleuraient.

*
* *

Par delà les temps, par delà l'espace, par delà les formes...

Où donc, alors?

Je ne sais, ni moi ni personne.

L'âme de Touriri comparut devant Ormuz pour être jugée.

Ormuz lui demanda :

— Qu'as-tu fait sur la terre? Quelles sont tes œuvres?

Touriri, fort tranquille sur la sentence prochaine répondit avec modestie et sincérité :

— Certes, j'ai été faible, n'étant qu'un homme. Je me suis délecté aux belles lignes, aux belles couleurs, aux sons, aux parfums, aux contacts suaves et aux jeux futiles de la parole. Mais j'ai fondé de mes deniers quatre hôpitaux, j'ai donné aux pauvres neuf parts de mes biens, et je n'ai gardé pour moi que la dîme.

— Il est vrai, dit Ormuz, que tu ne fus pas un méchant homme et que même tu fus souvent conduit par un esprit de douceur. Néanmoins, tu n'entreras pas cette fois dans mon paradis. Mais ton âme redescendra dans un autre corps, et tu vivras une nouvelle vie terrestre, afin d'expier et d'apprendre.

Touriri, fort étonné, demanda :

— Qu'ai-je donc à expier, Seigneur?

— Rentre en toi-même, dit Ormuz, et connais-toi mieux. Quelle était ta pensée quand tu donnais aux pauvres ton bien? Et, le jour où tu rencontras le vieux mendiant, la femme pâle avec son nourrisson et l'homme sans bras ni jambes, qu'as-tu ressenti dans ton cœur?

— Une immense pitié pour la douleur humaine, répondit Touriri.

— Tu mens, dit Ormuz. Leur vue te fut d'abord une surprise désagréable. Elle te rappelait trop brutalement l'existence de la souffrance et de la misère. Puis tu leur en voulais d'offusquer tes yeux par leur malpropreté et leur laideur. Tu leur en voulais aussi de leur avilissement, de la bassesse avec laquelle ils t'imploraient, et de l'opiniâtreté de leurs traînantes prières et tu leur jetais l'aumône avec dégoût. Tu méprisais si fort les malheureux, qu'un jour tu ne pus supporter leurs actions de grâces, car la grossièreté des effusions populaires t'irritait ; et la délicatesse de ton goût refusa à ces pauvres gens le droit de te prouver, par leur reconnaissance, qu'ils n'étaient pas indignes de tes bienfaits. Tu t'efforças de supprimer la misère, estimant qu'elle souille le monde et qu'elle déshonore la vie. Mais je te le dis, moi qui sonde les consciences, il y eut de la révolte et de la haine dans ta charité.

— Mais, reprit Touriri, ce que je haïssais, ce n'étaient point les misérables, c'était la souffrance, c'était le mal, c'était Ahrimane, votre éternel ennemi.

— Ahrimane, c'est moi, répondit Ormuz.

— Vous, Seigneur?

— Je suis Ahrimane, étant Ormuz. Le bien ne peut sortir que du mal; la vertu ne peut sortir que de la souffrance.

— Est-ce là, Seigneur, ce que vous avez trouvé de mieux?

— Ne blasphème point. Le mal passera. Il n'existe que pour engendrer la félicité et la vertu. Quand la terre, où se fait l'épreuve, aura disparu, quand toutes les âmes des justes seront avec moi, ce sera comme si le mal n'avait jamais existé.

— Cela est précieux, dit Touriri. Mais qu'en faut-il conclure pour mon cas? Quel sentiment pouvaient m'inspirer des créatures avilies et déplaisantes à voir? et que leur devais je de plus que de soulager leur misère?

— C'est pour te l'apprendre que je te renvoie sur la terre.

— Mais, Seigneur...

Touriri n'acheva pas. Plus d'Ormuz... plus de Touriri... l'abîme...

***

Rien de plus simple ni de plus triste que la vie de Tirirou.

Il naquit à Eschoub, de très pauvres artisans. Il eut une enfance mal nourrie et souvent battue. Il apprit un métier, dont il vécut péniblement. Il avait des vertus de pauvre homme : il était assez honnête, assez bon et très résigné, mais il n'avait ni la fierté ni la délicatesse qui sont le luxe de l'âme.

Il se maria pour n'être pas seul. Le travail manquait souvent. Sa femme et ses deux enfants moururent de misère. Un jour, il tomba d'un échafau-

dage, et, mal soigné, resta fort impotent des deux jambes, avec un bras paralysé et une plaie incurable à l'autre bras.

Il lui fallut mendier. D'abord il s'y prit mal; honteux, il n'osait insister et il ne recevait presque rien.

Peu à peu, l'habitude lui vint de la main opiniâtrement tendue comme un engin de pêche, des attitudes humiliées, de la prière qui poursuit le passant et qui espère le lasser. Dès lors il reçut à peu près de quoi ne pas mourir de faim.

Et, n'ayant aucune joie au monde, quand il lui restait quelques sous, il s'enivrait avec la liqueur fermentée du maïs.

*
* *

Une jeune fille très pauvre, qui habitait une chambre voisine de son taudis, l'ayant rencontré plusieurs fois eut pitié de lui.

Chaque matin, elle venait laver la plaie de Touriri, lui faisait son lit, préparait sa soupe et raccommodait ses vêtements, sans rien lui demander pour cela.

Elle s'appelait Krika et n'était point belle, mais ses yeux étaicnt si bons qu'on aimait à les rencontrer.

Et, sans savoir pourquoi, Tirirou guettait chaque matin, de son grabat, le moment où Krika, se levant, paraissait à sa fenêtre.

*
* *

Un jour, que Tirirou mendiait comme de coutume, un homme riche lui jeta avec dégoût une pièce d'or.

Dans le même moment, Ormuz permit que l'âme de Tirirou se souvint d'avoir été celle de Touriri.

Et Tirirou voyant de la haine dans le regard de l'homme riche qui lui faisait l'aumône, comprit pourquoi Touriri avait été condamné par Ormuz.

Il comprit que lui aussi, dans sa vie antérieure, il avait, tout en les secourant, haï les misérables, pour leur avilissement et leur laideur, c'est-à-dire pour des choses dont ils n'étaient point responsables.

Le lendemain matin, quand Krika vint lui panser sa plaie, il la regarda. Il vit qu'elle faisait cela sans dégoût, et que ses yeux restaient doux et tranquilles.

Et alors il s'aperçut que cette jeune fille qui le soignait et ne s'éloignait point de lui, bien qu'il fût horrible entre les misérables, était vraiment bonne et vraiment sainte.

Quand elle eut fini de le panser, il lui baisa la main silencieusement et pleura.

*
* *

Et Ormuz lui fit la grâce de mourir dans la nuit même, très doucement. Qu'as-tu compris? demanda Ormuz à l'âme de Touriri-Tirirou.

— Voici, Seigneur. Il faut servir les pauvres pauvrement. Il faut entrer dans leur âme de pauvres, ne point les mépriser pour un abaissement et une diminution d'âme où nous aurions pu être réduits, nous aussi, si nous avions été accablés par les mêmes nécessités; les aimer du moins pour leur résignation, eux qui sont le nombre et dont les colères unies balayeraient les riches comme des fétus de paille; et chercher enfin s'il ne subsiste pas chez eux quelque vestige de noblesse et de dignité. Et il faut les servir humblement; il faut, de même qu'on se résigne à ses propres souffrances, se résigner à la misère des autres en tant qu'elle offense nos délicatesses; il faut, tout en les soulageant, ne point se révolter contre cette misère, mais l'accepter comme on accepte les mystérieux desseins de Celui qui connaît seul la raison des choses. Car le but de l'univers, ce n'est point la production de la beauté plastique, mais de la bonté.

— C'est à peu près cela, dit Ormuz. Bon serviteur entre dans mon repos.

(*Le nouvel académicien*). JULES LEMAITRE.

DE VÉRITABLES INVESTIGATEURS A NAPLES

Florence 29 mai 1985, via de Panzani, 10.

Monsieur,

Profitant de votre aimable permission je vous adresse la présente pour vous décrire, aussi bien qu'il me sera donné de le faire, les phénomènes psychiques auxquels je viens d'assister à Naples. Je suis encore sous l'impression des séances tenues avec Mme Eusapia Paltadino, et ce souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Notre voyage à Naples fut décidé par moi et mon mari, dans le but unique de gagner un apôtre au spiritisme, dans la personne de M. le Dr Visani-Scoggi, Florentin très estimé par ses concitoyens, pour son intelligence, ses études et son caractère. Je souffrais à l'idée que tant de belles qualités fussent malheureusement obscurcies par le voile désolant du matérialisme; il combattait le spiritisme, il est vrai, mais sans *parti pris* et souvent il m'avait dit : « Quand j'aurai assisté à des phénomènes spirites intelligents, que ni ma raison ni la science ne m'en pourront expliquer l'origine, je n'aurai aucune difficulté de me ranger parmi les spirites; mais, la lutte avec moi-même sera énorme, je ne céderai que devant la force écrasante d'incontestables preuves. »

Ces paroles dignes d'un homme sérieux, m'encouragèrent à insister afin que le docteur nous accompagnât à Naples ; il accepta notre proposition ; à peine arrivée, je m'adressais naturellement, tout d'abord, à M. Chiaja que je considère comme le père du spiritisme à Naples.

Complaisant et aimable pour tout le monde, nous le trouvâmes tel à notre égard. Il nous procura des séances avec Eusapia Paladino, dans la chambre d'un jeune homme de sa connaissance, et, en nous y introduisant, il pria mon mari, et le docteur, d'examiner toute chose : portes, fenêtres, meubles, etc., etc., ce qui fut fait minutieusement.

Eusapia Paladino entra et, sans même jeter un regard autour d'elle, elle se plaça à la table qui devait servir à nos expériences, priant M. Visani-Scoggi et mon mari de contrôler ses pieds et de ne pas abandonner ses mains.

Je ne parlerai que des faits les plus intéressants, chez lesquels l'intelligence joue le premier rôle, laissant à la plume vaillante de M. le Dr Visani-Scoggi le soin de relater et commenter le reste dans une brochure qu'il fera imprimer sous peu, et qui, sans aucun doute, soulèvera un vif intérêt dans le public intelligent.

Notre première séance eut lieu le 28 avril passé, à portes closes. Mon mari tenait la main gauche, le docteur et moi, la main droite du médium dont les pieds étaient également contrôlés par ces messieurs ; M. Chiaja tenait la main gauche de mon mari, et ma droite, tandis que ma gauche reposait dans la main droite du docteur.

Aussitôt que la chaîne fut formée, à la forte clarté d'une lampe à suspension, un petit guéridon, à trois mètres de distance de notre table, se détacha de son coin et vint, tout sautillant, se placer entre le médium et le docteur ; il s'approcha de lui, bien près, grimpa sur son bras jusqu'à l'épaule, comme pour le caresser. Le docteur vivement émotionné, pria l'aimable guéridon de vouloir bien retourner à sa place, et aussitôt, glissant en arrière, le petit meuble alla se nicher dans le coin d'où il était sorti.

Notre table se souleva si haut, que nous eûmes de la peine à maintenir la chaîne, puis elle retomba lourdement.

Des coups furent frappés avec une force extraordinaire dans notre table, capables de la briser.

M. Visani-Scoggi exécuta avec ses doigts le rythme d'une marche, et aussitôt, sous la main même du docteur, nous l'entendîmes répéter, et ainsi de même dans tous les sens de la table.

Bientôt les esprits demandèrent l'obscurité ; la lampe fut éteinte et nous reprîmes nos places. (En honneur de la Paladino et par amour de la vérité, il faut que je le dise, elle est la première à recommander avec insistance, de ne pas abandonner ses mains et ses pieds un seul instant).

Aussitôt, mon voile me fut doucement levé et je reçus un baiser sur la joue gauche. Ma main fut dégagée de celle de mon voisin et portée en l'air, si haut que je dus me lever, me laissant guider par la main qui tenait la mienne ; malgré ma taille assez haute, je dus rester sur les pointes des pieds, et là, en haut, ma main fut baisée et je sentis le contact d'une barbe; la main fut prise encore et portée sur celle du docteur.

Mon mari fit une demande mentale ainsi conçue : « Esprit présent, conseille-moi dans l'affaire de famille que tu connais sans doute; dois-je écouter ma volonté ou celle de ma femme ? Au même instant, mon mari se sentit saisi par deux mains qui l'approchèrent de moi.

Une sonnette, un sifflet, un petit tambourin et une trompette qui étaient sur notre table furent enlevés, et à la prière du docteur de nous donner une serénade, tous ses instruments à la fois se firent entendre au dessus de nos têtes. La petite trompette fut portée à nos lèvres nous forçant de souffler dedans, ce que chacun de nous fit avec plaisir. Mon mari et moi nous aperçumes des nuages blanchâtres traverser la chambre, au dessus de nos têtes.

Le docteur accusa l'apparition d'un fantôme ayant teinte grise, se tenant tout près de lui et touchant son épaule. Dans le même temps, il vit une autre forme humaine se détacher de la fenêtre et s'approcher de moi ; en effet, je fus embrassée ; au même instant, je sentis un bras placé sur mon épaule, dont la main me caressait le visage. A ma demande, qui es-tu? l'esprit frappa avec ses doigts, sur le dossier de ma chaise, le nom *Tedia* (en Russe le diminutif de Théodore ;) c'est-à-dire mon neveu à moi, mort à Nice il y a deux ans.

Je sentis, distinctement, un corps chaud qui se penchait sur moi, et constatai qu'il s'était agenouillé à mon côté *gauche*.

Dans cette troisième et mémorable séance, M. Chiaja voulut nous laisser seuls, avec le médium, toujours à portes closes.

Les phénomènes furent d'une nature intelligente et tout à fait surprenants.

Mon mari avait exprimé au docteur, l'idée de prier mentalement l'esprit présent, de lui ôter sa bague pour la passer à mon doigt, et cela, le matin du jour de notre séance ; le soir venu, mentalement il renouvela sa demande aux esprits, et aussitôt, sa bague lui fut doucement enlevée, on l'entendit tomber sur la table: un instant après, mon quatrième doigt fut soulevé et avec trois douces pressions, une main invisible y passa la bague de mon mari.

Je priai l'esprit, agenouillé à mes côtés, qui se disait mon neveu, de tendre la main à mon mari, ce qui fut fait. Mon mari s'écria : « Docteur, je sens une main chaude et vivante qui presse la mienne » aussitôt cette même main devint froide et glacée comme pour dire : je ne suis pas un vivant.

Dans cette soirée d'impérissable mémoire pour nous, le médium fut soulevé avec sa chaise, et placé sans aucun bruit, entre nous trois, sur la table.

Le docteur constata immédiatement la parfaite insensibilité d'Eusapia. Mon mari accusa qu'on le tirait par ses moustaches ; forcé de se lever sur les pointes des pieds, on l'embrassa aussi : M. le docteur eut sa grande part de caresses. Voulant donner au médium, en souvenir de moi, une broche qu'il m'avait remarquée, je la plaçai sans rien dire sous la paume de ma main, tenue par mon mari, en adressant mentalement à John King l'esprit guide d'Eusapia Paladino, la prière de la passer à son médium. Deux doigts se glissèrent aussitôt sous les mains.

La broche était enlevée et ma main fut placée sur la cravate d'Eusapia où je reconnus, au toucher, ma broche.

La lumière faite, le docteur et mon mari, ainsi que moi, nous vîmes la broche placée au milieu du nœud de la cravate.

L'obscurité fut redemandée ; l'une de mes mains, portée en l'air, fut amicalement pressée et secouée trois fois, tandis que des coups dans la table disaient ces mots : « Merci pour ma fille ». Le docteur, en attendant, constatait encore la léthargie du médium dont il ne cessait jamais de contrôler les mains et les pieds.

Nous avons aussi obtenu, sur du plâtre, la silhouette de John King.

Quant aux phénomènes qui regardent principalement M. le Dr Visani-Scoggi, et qui sont d'une importance extraordinaire, je m'abstiens d'en faire la description, vu la prochaine publication de la brochure que le docteur a presque achevée. Je me ferai un devoir bien agréable de vous l'envoyer dès qu'elle sera imprimée.

Excusez, Monsieur, le décousu de la présente ; si vous le croyez digne et utile pour notre propagande, veuillez en disposer selon votre désir et votre opinion. Avec mes saluts tout fraternels,

Votre toute dévouée.

Comtesse Hélène Mainardi,
née comtesse Bouxhoevden.

N. D. L. R — Nous avons déjà, plusieurs fois, cité Mme la comtesse Hélène Mainardi ; nos lecteurs sont familiarisés avec ce nom d'une véritable investigatrice, d'un partisan éclairé de notre cause. M. le comte Mainardi est devenu, comme sa femme, un serviteur zélé du spiritisme qui se prouve rationnellement, à l'aide du fait brutal

Merci à notre correspondant, tellement plein de son libre-arbitre qu'il livre son nom à la publicité, sans crainte des gens à préjugés, auxquels il s'adresse au contraire, pour leur aplanir la route et leur indiquer le mode si simple de connaître des vérités simples et rationnelles, vieilles comme le monde. Puissent les esprits, avides de connaître, entrer dans le sillon que trace si nettement Mme la comtesse Mainardi.



LE MÉDIUM JANECK

ENFANT DU PEUPLE FORMÉ DANS UN GROUPE SPIRITE A VARSOVIE

La troisième séance fut remarquable par des phénomènes qui eussent fait honneur au spirite le plus exigeant. Les accessoires de la séance s'augmentèrent d'un tambourin et d'un tube long de plus de deux aunes, qu'on me conseilla d'apporter. Les nanifestations ne se fireut pas attendre ; quelques minutes après avoir éteint la lumière, nous entendîmes un remue-ménage sur le bureau, où, comme à l'ordinaire, se trouvait la boîte à musique, le chandelier avec la bougie, et d'autres objets. Une main invisible les touchait tour à tour, heurtant le tambourin puis le tube qui sautillait sur place, à terre et à quelques pas de nous; il périgrinait çà et là, nous prévenant de sa présence par des contacts et des frappements. Puis nous entendîmes les frappements connus du crayon sur le plateau.

Quelqu'un suppose que ces frappements étaient causés par le peigne que Janeck portait dans la poche de son habit, et comme pour affirmer cette supposition, on entendit un petit bruit pareil au grattement d'un ongle sur les dents d'un peigne. — « Sowinski » en battant des mains, demanda la dictée à l'alphabet ; nous épelâmes ces mots : « Bravo, frères, chantez une marche ! » naturellement elle fut accompagnée de la mesure frappée sur le plat de la table.

Le tambourin se mit aussi à résonner, timidement d'abord, puis il s'agita violemment, en faisant beaucoup de bruit ; il gardait strictement la mesure de la mélodie, et enfin tomba à terre.

Après que les chants eurent cessé, quelques-uns parmi nous prétendirent avoir entendu une voix étrangère s'unir aux nôtres, de temps en temps.

Nous engageâmes donc les invisibles à s'entretenir avec nous comme autrefois. Après une attente assez longue, un souffle, un bruit léger, se fit entendre dans le tube, nous renouvelâmes nos prières, et pour provoquer une réponse, quelqu'un s'écria: « Béni soit le nom de Jésus-Christ, » « dans tous les siècles des siècles » nous répondit une voix émanée du tube. Nous priâmes, mais vainement, qu'on le redise encore une fois ; rien qu'un silence

profond et un froid pénétrant passa sur nos mains. Le médium frissonnait comme dans une fièvre, évidemment un phénomène plus grave devait s'accomplir.

Au même instant, tous les assistants s'écrièrent qu'on leur avait mis des cigarettes aux lèvres ; une chose tomba sur la table sonnant comme un grand clou ; le même bruit retentit sur le plancher. Le tube voltigeait autour de nous follement, heurtant l'un au côté, l'autre au dos, d'autres sur l'épaule.

A la lumière, nous ne trouvâmes rien sur la table ; le petit marteau aux cymbales était à terre ; le tube accroché aux chaînes de la lampe retomba sur nos têtes.

Après une pause, nous reprîmes nos places, en décidant de mettre sur la table du papier et un crayon. A peine assis, et causant avec mon voisin, je jetai un regard furtif sur la table, quelque chose de blanc passa sous mes yeux. On demandait si l'esprit ne voudrait pas s'entretenir avec nous, que peut-être s'aviserait-il de nous écrire quelque chose. Nous eûmes des contacts généraux aux mains, au visage, aux cheveux ; on me toucha à la poitrine et du côté du portefeuille. Un léger fracas était incessant parmi les objets sur le bureau. Cette partie de la séance dura peu de temps. Quand on fit la lumière, je quittai ma place pour faire apprêter le thé, et remarquai en jetant un coup d'œil furtif sur la table, qu'il y avait déposé, quelque chose de blanc semblable à un morceau de papier.

Diverses notes que je porte ordinairement sur moi, dépassant un peu la poche, je les poussai plus profondément et vins à la cuisine. J'entendis qu'on m'appelait : « Monsieur, n'avez-vous pas pris le billet ? » — « Quel billet ? » demandai-je. — « Une carte de visite que nous avons pris dans la corbeille du salon, pour la mettre sur la table avec un crayon pour l'Esprit. Je me rappelai alors les papiers qui dépassaient ma poche ; j'y mis la main et, tout étonné, j'en tirai le billet en question. On y chercha l'inscription espérée. « Voilà, voilà », s'écria-t-on. « Oh si vous y tenez, dis-je, il y a dans la corbeille quantité de billets pareils. Ils portent les autographes de mon fils cadet qui est souvent réprimandé pour ses griffonnages sur les billets. On ne voulait pas me croire, on soutenait que le billet était tout à fait net. Autour de la table à thé, le billet passa de main en main, la correspondance de l'esprit était très illisible ; quand le billet arriva jusqu'à moi, quelqu'un décida que le mot suivant la lettre distincte J, n'était que Wolski, comme définition du lieu de l'activité héroïque de notre esprit ; le village Wola est auprès de Varsovie.

Il s'agissait seulement de savoir si la lettre J était l'initiale du nom de baptême de Sowinski. C'était à résoudre par l'encyclopédie. Je m'approchai de la fenêtre sur l'appui de laquelle je vis le livre ; j'y mettais la main

quand, par dessus ma tête, une orange fut jetée sur cette fenêtre. « Qui s'avisait donc de nous bombarder? » demandai-je à mes convives. Ils me regardèrent ébahis, déclarant avoir vu l'orange planer dans le haut de la chambre.

Tout le monde étant assis, moi seul m'étais levé, et l'orange apportée par quelqu'un se trouvait sur cette même fenêtre où elle tombait, justement; le prénom de Sowinski, selon l'encyclopédie, était « Joseph ».

Après le thé, nous priâmes l'esprit de nous écrire quelque chose, sur un feuillet tout blanc cette fois; c'était pour nous convaincre complètement. J'ôtai un feuillet d'un block-notes, nous mîmes au revers nos signatures, et laissâmes l'autre côtétout à fait net pour l'esprit; on mit à côté le crayon. Dès que les chants retentirent en chœur, le médium se mit à trembler; bientôt je sentis glisser sous mes doigts le feuillet qui était sur la table, tantôt il se retirait, tantôt il revenait; enfin il s'esquiva, s'envola, frôla mes épaules en passant, et s'arrêta sur la tête du troisième assistant. A la lumière, nous aperçûmes, au milieu de la table, le tube sous lequel le feuillet se fit voir avec de l'écriture: dans le haut, Sowinski, au milieu, le monogramme. J. S. et en bas, Varsovie. Nous n'avions plus de doutes. Il ne s'ensuit pas que la critique en fut satisfaite.

Les messieurs de la province quittèrent Varsovie quelques jours après. Il était question, si la force du médium n'était pas disparue avec leur départ, de tenter une épreuve; mais avant tout il fallait compléter notre cercle. Il s'augmenta d'un jeune docteur M. G... et d'une dame J..., veuve, qui avait eu des visions et subissait facilement l'hypnotisme.

Avec ces nouveaux venus nous nous assîmes autour de la table, au nombre de six. Pensant d'avance à l'écriture directe, j'apprêtai des tables d'ardoise. Après les avoir examinées soigneusement avec le docteur, nous les nouâmes avec un cordon, en passant les bouts dans les quatre trous percés en long et en large, aux bords des cadres ; nous mîmes, en dedans, un petit bout d'ardoise, en plaçant le tout sur le bureau.

La lumière éteinte, dix minutes après on frappa sur le plancher et sous ma chaise; j'eus un contact léger à mon épaule droite et du côté gauche, au dos. Les frappements se renouvelèrent et devinrent plus forts; on demanda l'alphabet, mais ce jour-là, il n'y avait pas moyen d'en venir à bout et de s'entendre. Nos interlocuteurs invisibles s'impatientèrent et nous comprîmes enfin qu'il s'agissait seulement d'un changement de place entre les assistants. Après une pause d'une demi-heure, nous nous assîmes dans l'ordre voulu. On chanta en chœur et pendant ces chants une voix étrangère se fit entendre deux fois ; nous défiant de nos oreilles, nous dîmes, avec les messieurs de la province : « Béni soit le nom de Jésus-Christ. *Dans les siècles*



des siècles » retentit à quelques pas au-dessus de nos têtes. Nous priâmes vainement qu'on veuille redire ces paroles.

En général, les phénomènes se développèrent avec lenteur. Mais pour la dernière fois après le thé, ils reparurent avec intensité. Ils commencèrent par un coup violent frappé dans la table, si fort que M. F. poussa un cri. J'ai oublié d'ajouter qu'en s'asseyant nous plaçâmes les tablettes sous la chaise du médium. Le médium tremblait, la table se balança quelque temps, se souleva subitement à deux aunes de hauteur, recommençant ainsi plusieurs fois. Durant la lévitation, le médium ayant les mains tendues, un peu élevées au-dessus de la table, ne cessait de trembler.

Pendant les chants, les phénomènes augmentèrent en force, et chaque assistant déclara qu'il était touché par des mains tantôt chaudes, tantôt froides.

Le docteur G... qui était placé à gauche du médium, sentit plusieurs fois un frôlement au visage et aux cheveux. Il craignit d'être touché au cou, car il était, là très irritable. A peine eut-il proféré cette crainte, qu'une main invisible lui courba la tête jusqu'au plateau de la table. Etant à sa droite, j'étais sans cesse touché aux épaules et aux mains. Enfin je reçus le coup léger d'un mouchoir, sur la poitrine, et fus sur le point de m'en emparer. Dans un coin de la chambre, des claquements se firent entendre.

Au-dessus de la table il y eut le bruissement d'un papier, qui tournant sur lui-même, s'envola en dehors de notre cercle. Les uns dirent qu'ils voyaient un point lumineux, d'autres, de petits nuages ; on remarqua aussi un bruit sourd sur le bureau, et peu à peu, tout devint silencieux ; seul le pied de la table frappa le mot Fin.

A la lumière, nous cherchâmes le papier qui avait bruit, mais en vain ; il n'y avait rien sur le plancher.

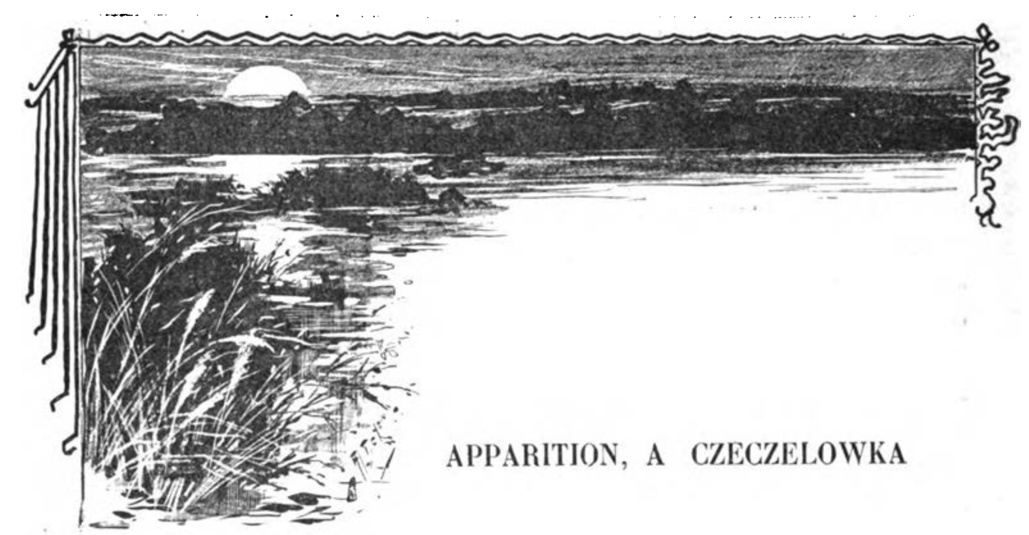
Le médium étendit la main sous la chaise, en retira les tablettes, et nous nous les rappelâmes alors, ne comptant nullement sur un succès favorable; pourtant je les ouvris. « Messieurs, dis-je, attention, je découpe les cordons ! » J'otai la tablette de dessus, et en examinant, sous la lumière, je ne pouvait rien apercevoir. « Il y a de l'écriture, s'écrièrent les assistants du côté opposé. En effet, au haut de la lettre, un G se laissait voir, et plus loin, très distinctement, le mot Joseph.

En bas, il y avait encore la lettre J, à peine visible, non écrite, mais comme empreinte dans la tablette; puis, quatre lignes, la quatrième la plus forte comme l'essai d'un crayon. Evidemment la main invisible n'avait pu réussir à écrire cette fois comme on en pouvait conclure par les épreuves.

Finalement l'écriture directe devint pour nous tous un fait incontestable.

Varsovie, 3 mai 1895. WITOLD CHLOPICKI.

(Fin.)



APPARITION, A CZECZELOWKA

Mon cher monsieur Leymarie,

10 juin 1895. — Je suis un de vos abonnés,et votre admirable doctrine fait ma vraie joie et ma consolation « in hac lacrymarum valle » ! Je vous adresse un article et j'y raconte une apparition qu'a eu mon mécanicien, M. Vincent Idanowicz, ici, à Creczelowka, District Gajsin, Podolie, Russie.

Le 10 novembre 1894, M. Idanowicz se rendit à Gajsin, pour commander une fourrure, chez le marchand tailleur Izloma Sierota. Pendant que M. Idanowicz choisissait l'étoffe, Sierota lui montra une fourrure presque neuve, et l'engagea de l'accepter pour le prix de 45 roubles, disant l'avoir acheté chez un certain M. Lassota. M. Idanowicz consentit de prendre la fourrure, paya 20 roubles, et convint de payer le reste dans un mois.

Arrivé à la maison, il se coucha, content de son achat, à si bon marché, et s'endormit profondément. (M. Idanowicz occupe une chambre dans ma dépendance, avec son frère Jean.)

Après minuit, il se sentit éveiller, par un monsieur habillé en noir. Nullement effrayé, mais grandement étonné de voir devant lui un homme qu'il ne connaissait pas, et qu'il n'avait jamais vu auparavant, et sachant bien que l'unique porte d'entrée était fermée à clef, il demanda : « Qui êtes-vous « Monsieur; que me voulez-vous? » L'apparition lui répondit : « Je m'appelle « Wiszniecoski, et je viens vous conseiller de rendre, aussi vite que pos- « sible, cette fourrure que vous venez d'acheter pour 45 roubles, chez « Izloma Sierota, attendu qu'elle n'appartenait pas à M. Lassota, mais à un « juge d'instruction, à Gajsin, qui vient de mourir de la phtisie. Cette four- « rure est infectée de bacilles phtisiques ! »

Là-dessus, l'apparition disparut et M. Idanowicz se leva pour voir par où avait pu sortir ce M. Wiseniecoski, l'unique porte d'entrée de la chambre était fermée comme à l'ordinaire à doubles tours.

Ne comprenant rien de tout ce qu'il avait vu, et croyant à une hallucina-

tion, d'autant plus que son frère Jean, s'étant réveillé après la disparition de l'apparition, et n'ayant rien vu et entendu, s'était moqué de lui, M. Idanowicz se recoucha, et le lendemain se remit à son travail ordinaire, sans rien dire à personne de ce qu'il avait vu et entendu.

La nuit suivante, les deux frères se couchèrent comme à l'ordinaire, mais ne pouvant pas s'endormir, ils causèrent de leurs affaires, et principalement de la fiancée de M. Vincent Idanowicz et de sa famille. Tout à coup ils entendirent des pas s'approcher de leur chambre et la porte fermée à clef, s'ouvrir brusquement ; les deux frères, à leur grand étonnement, virent entrer un monsieur habillé de noir, qui leur dit : « Vous ne dormez pas, tous les deux ; or, cette fois-ci, M. Vincent, vous ne direz pas que mon « apparition d'hier était une hallucination ; je viens donc vous répéter : Allez « prier M. Kronhelm, qu'il vous permette de partir demain, à Gajsin, et « rendre la fourrure à Izloma Sierota qui vous trompe, en disant qu'elle « appartenait à M. Lassota ; je vous répète qu'elle appartenait à un juge « d'instruction, mort de phtisie, à Gajsin, elle est infectée de bacilles phti-« siques. J'étais fonctionnaire du gouvernement, à Lipowice (gouverne-« ment de Kieff), et y mourut en 1892; mais, comme ma mission est de « veiller sur vous, je vous préviens de ce qui vous attend, si vous ne suivez pas mon couseil ! »

En disant cela, l'apparition s'évanouit.

A 5 heures du matin, je fus réveillé par mon valet de chambre, qui me dit que les deux frères Idanowicz voulaient absolument me voir ayant à me communiquer une affaire urgente ; je me levai donc et vis les deux frères, pâles et effrayés, ils me communiquèrent l'histoire de l'apparition. Etant spirite convaincu, par l'étude des œuvres de notre cher maître Allan Kardec, quoique n'ayant jamais vu aucune manifestation de nos chers défunts, je décidai de partir avec MM. Vincent Idanowicz à Gajsin, pour me persuader de la véracité du récit de cet « Ange gardien », comme l'appelle, avec justice, M. Vincent Idanowicz.

Le juif Sierota nia raide, et soutenait que ce qu'il avançait sur l'achat de la fourrure chez M. Lassota, était la pure vérité. Je me rendis donc chez le juge d'instruction, à Gajsin, qui me confirma que son prédécesseur était mort de phtisie, mais qu'il ne savait rien à propos de ses effets probablement pris par les successeurs.

Au bout de notre entretien il me conseilla de prendre des renseignements chez le marchand d'effets usés, Boruch Fonkonogi ; ce dernier me conta qu'il avait acheté tous les effets du feu juge d'instruction, excepté une fourrure qui fut achetée par Izloma Sierota. Nous lui montrâmes la fourrure, il

la reconnut aussitôt, il nous dit qu'il était prêt à prêter serment pour affirmer sa déposition.

Tel est le fait, cher monsieur Leymarie; personne n'est forcé de me croire, mais j'affirme que c'est la pure et exacte vérité.

Agréez, Monsieur tous mes sentiments les plus distingués.

Joseph de Kronhelm.

LE SPIRITISME DANS L'ANTIQUITÉ

J'ai dit, j'ai répété que les anciens connaissaient le spiritisme et le pratiquaient et cela est vrai. Il suffit de feuilleter les auteurs grecs et latins qui nous restent pour s'en convaincre.

Certains rites, certaines cérémonies avaient été institués pour se rendre propices les esprits bienveillants et écarter ceux qui pourraient nuire.

J'ai lu, dans les *Fastes* d'Ovide, la description d'une cérémonie pratiquée par les personnes pieuses qui aiment à honorer les dieux. Elle m'a paru tellement originale et tellement curieuse que je n'ai pu résister au désir de la rapporter, elle fournira une preuve de plus combien la croyance aux Esprits était fortement enracinée chez les Romains comme chez les autres peuples de l'antiquité.

A une certaine époque de l'année, on célébrait à Rome les *Lemurales*, fête dont on fait remonter l'institution jusqu'à Romulus. Pendant tout le temps de leur durée, l'homme élevé dans la crainte des dieux et resté fidèle aux rites antiques, se lève à minuit, alors que tout est plongé dans le silence et qu'on n'entend pas même aboyer les chiens.

Avec les doigts réunis au pouce, il fait un geste qui écarte les ombres légères et les empêche de se dresser devant lui. Il lave trois fois ses mains dans l'eau d'une fontaine, puis il se retourne, prend en sa bouche des fèves noires, les lance derrière lui en disant :

Hœc ego mitto. His, inquit,redimo meque meos que fabis. Je lance ces fèves et je les rachète, moi et les miens.

Il répète trois fois ces paroles sans regarder derrière lui, et les ombres (les Esprits) ramassent les fèves et suivent les pas de l'homme pieux sans être aperçus de lui.

De nouveau celui-ci plonge ses mains dans l'eau, et faisant retentir la trompette de Ténésis, il conjure l'Esprit pour le forcer à quitter la maison et après avoir répété plusieurs fois ces paroles :

Manes exite paterni : Manes éternelles, sortez.

Respicit et purè sacra peraola putat : il regarde derrière lui et de cette manière, il accomplit tous les rites de la cérémonie.

Le 6e livre de l'Enéide, où l'on voit Enée se présentant à Cumes, devant l'antre habité par la sybille :

Horrendæ que procul secreta Sibyllæ Antram immane petit.

Le 6e livre est tout imprégné de spiritisme.

Les anciens, comme j'en ai fourni la preuve, croyaient fermement en l'immortalité de l'âme, mais leur croyance n'était pas fondée sur des raisonnements d'école, plus ou moins logiques, mais sur des faits; ils savaient comment il fallait procéder pour entrer en relation avec le monde invisible, avec les Esprits.

Quand on voulait revoir un ami, un parent, une personne chère qui avait quitté son enveloppe terrestre, on s'adressait au Psychagogue, c'est-à-dire au prêtre qui avait pour fonction spéciale l'évocation des morts, et qui accomplissait les rites indispensables.

C'est ainsi, du moins, que l'on procédait en Egypte.

Les Grecs avaient une manière toute simple de communiquer avec les morts. On allait dormir près de la tombe des ancêtres, parce que l'on avait la conviction que l'âme des ancêtres venait en aide à ceux qui les consultaient.

Les croyances antiques n'ont pas complètement disparu, elles persistent encore, même en France, dans les campagnes où l'on a conservé beaucoup de coutumes et de cérémonies réputées diaboliques, par quelques âmes aussi timorées que pieuses, et qui viennent non seulement des Druides, mais des différents cultes établis dans les Gaules au temps des Romains.

Je dirai plus, il est certaines cérémonies considérées comme inoffensives, lors de l'établissement définitif du christianisme et qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours, sous l'invocation de tel ou tel saint, notamment en Bretagne.

Or, ces cérémonies acceptées et consacrées par l'Eglise, ont une origine purement païenne.

Dans la province de Galice, en Espagne, les paysans galiciens sont restés fidèles aux vieilles croyances et aux vieilles coutumes druidiques; ils croient que les Esprits veillent sur leur maison, qu'ils errent tout autour et pénètrent dans son intérieur; qu'ils causent par la pensée avec les habitants, les inspirent, leur rappellent leurs devoirs et les consolent dans les dures épreuves de la vie.

Les âmes de ceux qui, dans le cours de leur existence, ont commis des fautes graves, errent autour de leur ancienne demeure pendant toute la

nuit, et mêlés au bruit de la tempête et au sifflement des vents déchaînés, on croit entendre leurs lamentations et leurs cris de désespoir.

M. Otero Acevedo, dans son excellent livre, *Los espiritus*, entre sur ce sujet dans des détails très intéressants.

Il est de ceux qui pensent que les croyances antiques sont encore vivaces dans le peuple, chez les nations modernes, et que le spiritisme est contemporain des peuples de tous les âges.

Je partage complètement l'opinion de l'éminent M. Otero Acevedo.

Horace Pelletier
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

UNE SOIRÉE CHEZ LE PROFESSEUR X...

Ai-je rêvé? Les phénomènes que j'ai vus dans la soirée de dimanche dernier étaient-ils bien réels?

Mon ancien professeur, M. X..., m'avait invité à des expériences d'hypnotisme qu'il devait faire ce soir-là. Comme je lui demandais, quelques jours auparavant, ce qu'il fallait penser des expériences de M. de Rochas sur la sensibilité extériorisée. « Venez chez moi, dimanche soir, vers neuf heures, m'avait-il répondu, j'essaierai de les reproduire en votre présence, vous en jugerez par vous-même. »

A neuf heures donc, j'étais introduit chez M. X... par un jeune garçon de 15 à 16 ans, robuste, bien râblé, aux traits réguliers, au teint brun, au regard vif et droit; et ma première surprise fut d'apprendre que ce jeune homme, originaire des Pyrénées, était justement le sujet sur lequel devaient se faire les expériences.

« Vous vous rappelez, peut-être, me dit M. X..., les notes parues dans les journaux sur les phénomènes extraordinaires découverts par M. de Rochas. J'étais bien prêt, je l'avoue, de partager l'opinion des gens qui ne voyaient dans cette prétendue « extériorisation de la sensibilité » que des effets de la suggestion, peut-être même de la simulation, deux causes d'erreur bien fréquentes et bien puissantes dans cet ordre d'expériences. Notez que les gens qui parlaient ainsi étaient presque tous des médecins dont l'avis fait autorité dans la matière : ils déclaraient n'avoir jamais rien observé de pareil. Cependant, au mois de juin dernier, comme je venais d'endormir pour la seconde ou troisième fois un sujet, non pas celui que vous avez vu, mais un jeune ouvrier parisien, à peu près du même âge, j'eus tout à coup

l'idée de tenter l'expérience. Je fis apporter un verre à moitié plein d'eau, et sans faire part à personne de mon intention je le mis entre les mains du sujet préalablement endormi. Je n'espérais guère réussir car, d'après ce que j'avais lu, le phénomène avait pour condition nécessaire un état particulier du sommeil, une sorte de sommeil à la quatrième ou cinquième puissance. Or, mon sujet venait d'être endormi en quelques secondes, par la fixation du regard. Pourtant au bout de deux ou trois minutes, je retirai le verre, m'éloignai de trois ou quatre mètres environ et trempai brusquement mes doigts dans l'eau. Instantanément le sujet qui se tenait debout les yeux clos, tressaillit comme frappé par une décharge électrique. Interrogé, il me répondit que je venais de le frapper sur la main et il indiqua celle des mains qu'il avait posée au-dessus du verre. Je tordis l'eau entre mes doigts; aussitôt il se mit à crier que je lui faisais mal, que je lui tordais la main et il imitait sur sa main le geste que je venais de faire dans l'eau. Mêmes phénomènes quand je me plaçais à trois ou quatre mètres derrière lui. Depuis j'ai renouvelé et varié ces expériences avec ce même sujet, avec un second ouvrier parisien comme lui, enfin avec le montagnard que vous venez de voir; toujours pendant le sommeil hypnotique. Elles ont donné des résultats qui concordent sur tous les points essentiels et que je publierai peut être un jour; mais ce soir je voudrais essayer quelque chose de nouveau.

Il n'y a pas, vous le savez peut-être, de différence absolue entre l'état de veille et l'état d'hypnose. On passe de l'un à l'autre par une série indéfinie de degrés, et tous, ou presque tous les phénomènes, attraction, contracture, suggestion, etc., qu'on produit pendant le sommeil peuvent être obtenus chez la plupart des sujets à l'état de veille. Dès lors il sera permis de supposer qu'on peut extérioriser la sensibilité d'un sujet tout éveillé. Nous allons essayer de vérifier l'hypothèse.

A ces mots, le professeur fit venir Jean dans la salle où nous nous trouvions et, quand il se fut assis, lui mit entre les mains un verre à demi plein d'eau. J'examinais le sujet avec curiosité; il était évidemment bien éveillé et répondait sans embarras à toutes mes questions; il paraissait surtout intrigué par ce verre d'eau qu'il échauffait entre ses doigts. Après quelques instants, le professeur lui pinça légèrement le poignet en lui demandant s'il sentait. Il répondit : Pas beaucoup. Le pincement réitéré une ou deux minutes plus tard, amena cette réponse : Je ne sens plus du tout. Alors commença pour nous la plus étonnante série de phénomènes qu'il soit possible d'observer.

M. X..., ayant fait le simulacre de pincer l'air à quelques centimètres au dessus du poignet, le sujet eut un soubresaut en disant qu'on lui faisait mal. Le verre fut retiré, et nous étudiâmes cette étrange sensibilité ainsi

projetée hors de la peau à une distance d'environ douze centimètres. Je constatai par moi-même que tous les pincements faits sur la peau laissaient le sujet insensible mais qu'il suffisait de presser ou de tordre l'air au dessus pour le faire tressaillir et même crier.

Déjà le sujet ne nous regardait plus avec la même confiance, il se mettait sur la défensive. Aussi quand le professeur prit le verre, il demanda avec appréhension si on allait encore lui faire mal, et il fallut lui promettre qu'on procéderait très doucement. Mais à peine M. X... eut-il effleuré la surface de l'eau que Jean tressaillit disant qu'il venait d'être frappé, et il indiquait l'épigastre. C'est encore à l'épigastre qu'il ressentit une piqûre faite dans l'eau et qu'il perçut les vibrations d'une montre posée au-dessus du verre. Des mouvements giratoires imprimés au liquide lui faisaient, disait-il, tourner le cœur; accélérés, ils provoquèrent une sorte de danse du ventre qu'il nous pria d'arrêter sur le champ. Tout à coup, M. X... ayant légèrement soufflé dans le verre je vis le jeune homme fermer les yeux et tomber inerte sur sa chaise comme frappé de la foudre; ce souffle l'avait endormi. Quelques passes faites devant le front suffirent pour le réveiller, et il ne parut même pas soupçonner ce qui venait de se passer.

« Je vais maintenant, dit M. X... essayer l'expérience inverse, c'est-à-dire influencer à mon tour le verre et le mettre entre les mains du sujet qui trempera ses doigts dans l'eau. — Quel résultat, pensai-je, peut-il attendre d'une telle expérience? Il ne s'imagine pas sans doute ressentir aussi les attouchements faits dans l'eau par le sujet? Ma curiosité augmente quand je vois l'opérateur jeter un voile sur la tête de Jean qui tient le verre où plongeaient deux doigts de sa main droite. Nous nous éloignons tous deux à une distance d'environ huit mètres et il me présente silencieusement son poignet droit en me faisant signe de le pincer. J'obéis; le sujet reste impassible. » Allons, dit M. X..., l'expérience a échoué j'espérais la réussir comme les autres à l'état de veille; le sommeil en est sans doute la condition nécessaire. Endormons le sujet ». Quelques passes et c'est fait. Nous procédons comme nous venions de le faire; mais cette fois dès que je pince l'opérateur, le sujet frissonne et se plaint; il indique le poignet droit comme siège de la sensation qui parait très vive.

J'interpose un écran entre lui et nous; même sympathie instantanée. M. X... me fait signe de lui prendre la main et un troisième assistant qui vient d'entrer dans la pièce est invité par signe à me pincer le poignet. Comme si la sensation se transmettait par le corps de M. X..., le sujet l'éprouve en même temps que moi mais beaucoup plus fortement. Il semble se débattre contre une intolérable souffrance. M. X... doit le calmer. « Je vais dit-il, le réveiller. » Phénomène plus incompréhensible peut-être que

tous les autres, il le réveille en faisant des passes non autour de son front mais au-dessus du verre. A mesure qùe sa main passe et repasse, les paupières du sujet frémissent, les prunelles roulent, les yeux s'ouvrent. Voilà le sujet revenu à lui et, cela va sans dire, il n'a gardé aucun souvenir de ce qui vient de se passer.

Si je n'avais vu moi-même ces phénomènes, j'accuserais certainement d'imposture celui qui m'en ferait le récit. Décidément si cette nouvelle science aboutit dans ses recherches, nos neveux verront d'étranges choses.

E. Boirac,

Docteur ès-lettres, professeur de philosophie du Lycée Condorcet.

(Extrait de l'*Avenir Artistique* nº de mars 1895).

TERRE DE FRANCE

Tiré des *Annales politiques et littéraires*.

Oui, partout elle est bonne et partout elle est belle,
Notre terre de France aux mille aspects divers!
Belle sur les sommets où trônent les hivers,
Et dans la lande fauve à l'araire rebelle,
Belle au bord des flots bleus, belle au fond des bois verts.

Belle et bonne aux coteaux où la vigne s'accroche,
Et dans la plaine grasse où moutonnent les blés;
Bonne dans les pâtis où les bœufs rassemblés
Mugissent; bonne encore aux fentes de la roche
Où les oliviers gris aux figuiers sont mêlés!

Au front des pics neigeux où l'aigle prend son aire
Et dont le soleil fait des tours de diamant,
Dans le glacier d'où sort le Gave en écumant,
Et d'où parfois, avec un fracas de tonnerre,
L'avalanche bondit sur nos champs de froment.

Belle et bonne toujours, à la fois forte et douce,
Notre terre se dresse en granit menaçant,
Tourne vers l'étranger son plus âpre versant,
Et nous déroule l'autre en gradins, sans secousse,
Comme un tapis moelleux qui d'un palais descend.

Et là-bas, tout au bout du morne promontoire
D'où s'élèvent le soir, les cris et les sanglots
Des mères et des sœurs pleurant nos matelots,
Notre terre est superbe en sa double victoire
De ses feux sur la nuit, de ses rocs sur les flots!

Elle est belle surtout au pays d'où nous sommes,
Provençaux ou Lorrains, Rouergats ou Bretons,
Au pays qu'en nos cœurs partout nous emportons,
Dont nous gardons l'accent, dont nous vantons les hommes,
Et que, tous, tour à tour, à Paris nous chantons!

Elle est douce au vallon où joua notre enfance
Et dont l'esprit toujours reprend l'étroit chemin,
Douce où l'on nous connaît, où l'on nous tend la main,
Douce où dorment nos morts, douce où l'on a d'avance
Marqué la place où l'on ira dormir demain!...

Mais plus belle et plus douce à notre âme meurtrie
Est la terre d'Alsace arrachée à nos flancs,
La terre où sont tombés nos cuirassiers sanglants,
Et d'où leur ombre encore éperdument nous crie :
« Frères, comme à venir vers nous vous êtes lents! »

La terre qu'il faudra reprendre par l'épée,
Quitte à donner nos fils les plus forts, les plus beaux,
— Mères, vous le savez! — en pâture aux corbeaux,
Mais qui, plus belle encor de notre sang trempée
Verra se soulever les morts dans leurs tombeaux.

Pour regarder venir, au sommet des collines,
Nos drapeaux bien-aimés qui claqueront au vent,
Pour ouïr nos clairons sonner en les suivant
Tandis que, sous le ciel, en notes cristallines,
Les clochers chanteront dans le soleil levant!

Terre de France, terre entre toutes féconde,
Dont on a pu blesser, mais non tarir le sein,
Souche d'où part vibrant le glorieux essaim
Que, depuis trois mille ans, Dieu mène par le monde
A l'accomplissement de quelque grand dessein;

Terre où le soc demain peut se changer en glaive,
Et le canon bondir en écrasant des fleurs ;
Mère d'un peuple fier que trempent les douleurs,
Qui trop souvent faiblit, mais toujours se relève,
Plus grand au lendemain de ses plus grands malheurs ;

Terre de laboureurs, d'apôtres, de poètes
Qui font beau ton passé, triste et doux ton présent ;
Terre d'où l'idéal reprend son vol puissant
Et monte dans le ciel avec les alouettes
Dès que l'aigle a cessé de réclamer du sang ;

Pardonne à l'un de ceux que tes beautés enchantent,
Qui t'aime dans tes monts, tes plaines et tes bois,
Tes douleurs d'aujourd'hui, tes gloires d'autrefois,
De te chanter, un peu comme nos pâtres chantent,
Avec beaucoup de cœur, sans art, à pleine voix!

François Fabié



LES VOIX DU TOMBEAU

ERRATICITÉ

Poussés comme des flots sur la mer de l'espace,
Les morts désincarnés s'en vont, spectres souffrants;
Trop souvent imparfait, chaque être qui trépasse
Se mêle au tourbillon des fantomes errants.

Il s'engage, en tremblant, dans le courant des âmes
Comme un radeau pensif qui flotte au gré des vents.
Entraîné, soulevé, ballotté par les lames,
Promenant dans les airs ses rêves décevants.

Nul astre de salut ne luit dans sa tempête :
Il s'en va, sans boussole, il semble s'engloutir :
Mais l'ouragan hurleur qui gronde sur sa tête
Le fouette sans jamais pouvoir l'anéantir.

Il garde le regret de la chair délaissée,
Du jour où son esprit abandonna son corps.
Chancelant, titubant, ainsi qu'une blessée,
Son âme ne sait pas monter parmi les morts.

Trop faible pour gagner une plus haute sphère
Elle attend son destin en rodant ici-bas,
Hors de ses sens perdus ne sachant plus que faire,
Jusqu'au jour où l'esprit reviendra sur la terre
S'armer de nouveaux corps pour de nouveaux combats.

Paris, juin 1895. JULIEN LARROCHE.

L'ASSOCIATION MUTUELLE DE VISCKER

Voir la *Revue* de juin 1895.

1789. — En proclamant les droits de l'homme, nos pères invoquèrent les mêmes principes que nous et ils leur attribuèrent des conséquences semblables.

Longtemps avant cette époque, un travail considérable s'était accompli dans les esprits. Les penseurs et les philosophes des XVIIe et XVIIIe siècles, avaient largement préparé le terrain, et répandu leurs idées d'émancipation universelle, basées sur l'application de plus en plus large, de plus en plus éclairée, du droit à tous, et la suppression des privilèges.

A leur voix, les opprimés avaient repris courage et osaient regarder en face leurs oppresseurs. Ils avaient apprécié l'injustice de l'oppresion dont ils étaient victimes et compris la possibilité de la délivrance. Moralement, ils étaient déjà émancipés en 1789. Aussi, cette déclaration à jamais mémorable, fut-elle saluée comme marquant la fin d'une longue et dure captivité, et accueillie partout comme un résultat prévu, impatiemment attendu.

Le rôle du droit. — En s'appuyant sur le droit et en le considérant comme le régulateur suprême de toutes les forces et de tous les rapports humains, les hommes de la Révolution le mirent à la place qui lui appartient naturellement, et c'est à cette conception si haute et si vraie du droit, qu'est dû le triomphe et aussi l'expansion irrésistible, toujours plus active du plus grand mouvement politique, économique et social que l'histoire ait eu à enregistrer.

Pour eux, au point de vue des rapports humains, le droit, est la première et la plus grande de toutes les forces. C'est de lui qu'elles relèvent toutes, et c'est à lui que toutes doivent être soumises. Elles ne sont que pour le seconder, le défendre, le fortifier parmi les hommes, et le maintenir invulnérable et tout-puissant, afin que *l'ordre*, demeurant toujours assuré, la paix et la concorde règnent dans l'humanité !

La loi.— Cette préoccupation ne les abandonnejamais.Aussi les formules alors en usage : « Respect à la loi, force à la loi », furent-elles considérées comme sacrées, et chacun accepta-t-il comme un devoir étroit, l'obligation de toujours prêter main forte à la loi et d'assurer ainsi le respect constant dû au droit. dont elle est l'expression actuelle.

Les privilèges étant abolis, la loi devenait égale pour tous ; dès lors, il n'y avait plus devant la loi que des égaux.

Or, cette égalité de droits, imposant des devoirs corrélatifs, l'action commune, dans un même sens, devait amener la fraternité.

Universalité des droits de l'homme. — Mais cette donnée ne pouvait accepter aucune exception ni être restreinte à un groupe, à une nation, à un peuple sans méconnaître ses origines et ses destinées, et demeurer stérile. Son universalité s'imposait.

Elle ne pouvait être féconde qu'à ce prix.

Nos glorieux ancêtres ne s'y trompèrent pas. La hauteur de leurs vues, la générosité et la grandeur de leurs aspirations leur indiquèrent clairement la voie à suivre. Ils s'y engagèrent résolument, le cœur haut, sans hésitation, ni faiblesse, libres de tout particularisme, et soutenus seulement par leur ardent amour de la justice et de l'humanité.

C'est ainsi qu'ils provoquèrent une évolution sociale dont le mouvement irrésistible ne s'arrêtera plus, et contre lequel viendront se briser misérablement toutes les entreprises de la force brutale.

Les privilèges — Ce mouvement s'est continué jusqu'à nos jours avec des alternatives diverses. Mais la déclaration de caducité des privilèges, n'a pas suffi pour les faire disparaître ; en les abolissant, on ne les détruisit pas. Habitués au pouvoir, rompus à toutes les ruses d'une diplomatie savante, et sans scrupule, possédant encore la richesse, la masse étant encore divisée, ignorante et peu expérimentée, les privilégiés se sont défendus avec autant d'habileté que d'énergie. Ils n'ont reculé que pied à pied et ils n'ont cédé que les avantages qu'ils ne pouvaient plus défendre.

Se voyant impuissants à arrêter l'expansion démocratique ils ont cherché à la dévoyer, afin de la rendre stérile et même odieuse à ses partisans eux-mêmes ; mais, vains efforts ! aucune force humaine ne peut arrêter ni faire dévier ce mouvement dans sa marche majestueuse et sûre.

1848. — En venant détruire leurs illusions, la Révolution de 1848 vint leur démontrer l'inanité de leurs efforts et aussi, que les idées de 1789, avaient jeté de profondes racines dans le monde.

La devise — La magique formule de cette époque, « liberté », « égalité », « fraternité », secoua de nouveau le monde et nous donna comme sanction première de cette belle devise, *le suffrage universel direct.* Ce fut pour le droit et pour la démocratie, une nouvelle victoire.

Nous acceptons de grand cœur cette formule, nous en faisons une application constante, et nous en apprécions ainsi les termes.

Pour nous, la liberté d'action de chacun dans le juste est entière. Elle n'a d'autre limite que la liberté d'autrui. On ne peut, sans injustice, songer à soumettre l'égalité au supplice de Procuste.

Dans ces conditions, la pratique de l'égalité dans l'exercice de la liberté, doit rapprocher les hommes, les solidariser entre-eux et déterminer l'avènement de la fraternité.

Ces trois termes procèdent les uns des autres. Ils sont inséparables et constituent une trilogie complète, homogène et indissolubile, dont les facteurs ne sauraient être disjoints sans que l'ensemble soit anéanti.

Or, s'il était possible, cet anéantissement nous ramènerait violemment et arrière et nous retomberions brusquement bien au-dessous de l'état sauvage.

En se liant étroitement à ces principes, et en les faisant passer dans l'application usuelle, le mode d'association proposé ne fait que continuer l'œuvre entreprise, en la rendant de plus en plus pratique, et en en généralisant l'application à mesure que la lumière se fait dans les esprits et que le besoin s'en fait sentir.

Il condamne tout appel à la violence. Il flétrit l'arbitraire, l'injustioe, le vol, la fraude. Il organise l'ère de la réciprocité par la persuasiou, par la démonstration pratique des avantages matériels et moraux que chacun est appelé à en retirer.

Il assure tous les sociétaires contre toutes les éventualités fâcheuses de l'avenir, par rapport aux besoins matériels, et il les garantit de l'abandon, de l'isolement et de la misère.

Sa flexibilité est extrême et il se prête aisément à toutes les combinaisons possibles de l'association, mais il réprouve et repousse le privilège, quelle qu'en soit la nature, la forme et le nom, comme un élément nuisible et dissolvant, comme attentoire au droit de tous, et comme incompatible avec l'ordre et l'harmonie des rapports sociaux.

Ce mode d'association, ne peut prospérer et donner des fruits abondant que dans un milieu démocratique.

Il est, par conséquent, le contre-partie du socialisme d'Etat, son antithèse et sa négation.

Nous allons essayer de le démontrer.

Origines de la souveraineté. — Toute la difficulté réside dans la question de savoir quelles sont les origines de la souveraineté humaine, de déduire ensuite, les conséquences naturelles de son exercice, et d'en dégager les règles premières, invariables et constantes, comme l'est le principe dont elles sont issues.

Nous trouvons la première notion de la souveraineté dans la situation particulière faite par la nature à l'homme comme genre.

En effet, être conscient, capable de comparer, d'apprécier et de juger, de perfectionner ses moyens d'action, de raisonner ses actes et d'en prévoir les conséquences, l'homme est placé bien haut au-dessus des êtres qui l'entourent. Il les domine et les utilise pour sa conservation et son progrès, en raison même des moyens qu'il puise dans les facultés toutes spéciales que

la nature a mises en lui. C'est ainsi que s'affirme sa puissance relative et c'est par son libre exercice que se constitue sa souveraineté.

Ses conséquences. — Mais si la souveraineté est pour l'homme un droit incontestable, ce droit ne lui est pas donné à titre gratuit. Aussitôt qu'il l'exerce, il se trouve en présence d'un devoir corrélatif qui lui fait équilibre et qu'il ne saurait méconnaître, sans outrepasser son droit, sans avoir à répondre de cette transgression et sans s'exposer à en subir les conséquences, toujours fâcheuses pour lui.

Les responsabilités. — Ce sont ces conséquences mêmes, agissant sur lui d'une façon plus ou moins pénible pour lui, qui éveillent sa conscience, sollicitent ses réflexions, dégagent le sentiment de sa responsabilité, et le ramènent à l'exercice judicieux de la souveraineté, en lui faisant comprendre que s'il a le droit d'usage, l'abus lui est interdit et est toujours puni.

Récompense et châtiment. — C'est ainsi que se produit la sanction de la loi de justice et c'est dans cette sanction seulement, que réside la récompense ou le châtiment, gradués naturellement selon la nature et l'importance des actes réalisés.

Cette solution ne saurait nous surprendre, si nous voulons remarquer le grand nombre des rapports qui lient l'homme aux êtres inférieurs, les similitudes nombreuses qui les rapprochent sans cesse et les égards que ces conditions lui imposent. Elle nous démontre encore que rien n'est isolé dans la nature et que la loi de solidarité s'impose partout dans un but de progrès commun, en vertu de l'action commune, dont l'homme est appelé à devenir l'initiateur autorisé, le promoteur intelligent et éclairé, l'arbitre et le souverain.

Le droit indiscutable de l'homme à la souveraineté, par rapport aux êtres inférieurs soumis à son action par la nature même de leur état et de leurs fonctions, étant démontré, il nous reste à rechercher si, en dehors de ce champ d'action soumis à son influence, il en existe d'autres, vis-à-vis desquels il pourrait avoir les mêmes droits.

Nous n'en voyons aucun.

Les bornes de la souveraineté de l'homme. — L'homme ne peut, en effet, s'arrêter sans folie à l'idée de dominer ce qui lui est supérieur, d'agir sur ce que son action ne peut atteindre. Sur ce terrain, son autorité disparaît et de souverain qu'il était naguère, il devient sujet. Telle est par exemple, sa situation vis-à-vis de la loi de solidarité universelle, qui le dominant sans cesse, le soumet toujours et l'oblige même à progresser malgré lui.

Mais l'homme ne peut-il être son propre souverain? Qu'il conserve ce titre comme l'expression de son droit par rapport à ses inférieurs, rien de plus naturel, car ce titre affirme un fait réel, démontrant sa raison d'être

naturelle. Il est donc justifié. Mais, si ce droit de souveraineté est justifié par l'infériorité même des êtres, sur lesquels elle agit, et aussi par la supériorité naturelle de l'homme, ce droit n'a plus de raison d'être par rapport à lui-même, puisqu'il devient sans objet ; l'homme n'ayant par rapport à lui-même ni supériorité ni infériorité.

Or, la souveraineté de l'homme disparaissant vis-à-vis de lui-même, elle disparaît en même temps pour toutes les individualités composant cette unité collective.

Sur ce terrain, cette prérogative n'a plus de raison d'être et ce mot n'a plus de sens.

Nous abordons ici un ordre d'idées fort délicat et très controversé. Nous sommes exposés à heurter des préjugés plusieurs fois séculaires, rendus acceptables par l'habitude et le manque de réflexion, et tenus par un grand nombre d'hommes pour des vérités incontestables, devant lesquelles tous doivent s'incliner *sans examen*. C'est pourquoi nous croyons devoir déclarer que le but unique de nos investigations, est la recherche de la vérité vraie, de bonne foi et sans parti-pris, sans colère et sans haine, avec le seul désir d'amener une conciliation, rendue de plus en plus indispensable, dans des moments aussi troublés.

La première faute. — Si nous avons suffisamment démontré que le droit de souveraineté de l'homme, naturel lorsqu'il s'adresse à des êtres inférieurs, n'est plus justifié lorsqu'il prétend s'imposer à ses semblables, nous aurons démontré en même temps, que cette domination exercée par un homme sur ses semblables, sur ses égaux en humanité, ne repose sur aucun droit réel, qu'il heurte les prescriptions les plus claires de la loi naturelle et qu'il en constitue une violation flagrante.

Et cependant, nous voyons cette anomalie se produire parmi nous, et se perpétuer encore cette aberration injustifiable. Nous assistons aux tentatives chaque jour renouvelées, par des hommes dévoyés, assez peu soucieux de leur devoir, pour prétendre au droit de souveraineté sur les autres hommes.

Chose plus étrange encore, nous voyons ces hommes, égarés par la convoitise, aveuglés par l'orgueil et la soif de domination, se servir de leurs victimes abusées, pour imposer leur domination par la force brutale, à ceux qui, — comprenant qu'ils ne peuvent, sans méconnaître le respect qu'ils se doivent à eux-mêmes, sans manquer aux devoirs que ce respect leur impose, sans flétrir eux-mêmes leur propre dignité, sans tendre à déchoir et à rétrograder vers l'animalité, — se refusent à accepter cette sujetion dégradante.

N'est-ce pas de cette première méconnaissance du droit naturel que sont sorties toutes les injustices ? Cette prétention arbitraire à la domination sur

nos semblables, n'a-t-elle pas envahi de proche en proche l'humanité tout entière? Cette prétention n'est-elle pas une violation flagrante de la loi de solidarité universelle, dans ses indications les plus importantes pour nous, dans une de ses prescriptions les plus claires et les plus précises? N'est-ce pas de cette première faute que sont issus tous les abus et toutes les misères, toutes les violences et tous les crimes, tous nos maux et tous nos vices?

Et comment pouvons-nous attendre la fin de nos maux, si nous persévérons dans la transgression qui les a causés? Ces maux sont bien notre œuvre et nous n'en pouvons raisonnablement accuser que nous-mêmes; aussi dépend-il de nous de les supprimer en revenant à une conception saine et à une appréciation vraie du respect que nous devons au droit d'autrui, et des devoirs que nous impose la conservation de notre propre dignité!

On ne peut donc s'arrêter sérieusement à l'idée de confier à la discrétion d'un pouvoir personnel quelconque, sans s'exposer aux plus grands dangers, un pouvoir aussi considérable et aussi facilement maniable que le serait le socialisme d'Etat.

On courrait le risque de fortifier encore d'une façon de plus en plus dangereuse pour l'indépendance de tous, la puissance toujours trop grande du pouvoir personnel, et de ne plus pouvoir s'en débarrasser ensuite sans avoir à s'imposer des sacrifices énormes.

Appliqué par un gouvernement personnel, le socialisme d'Etat ne peut avoir pour lui d'autre valeur réelle que l'accroissement toujours plus grand de sa puissance. Il l'emploiera toujours comme un moyen efficace d'arriver à ce résultat.

Qui oserait affirmer, en effet, que le pouvoir personnel l'emploierait malgré qu'il dût diminuer la puissance? Personne assurément, car le contraire est évident.

Aussi le socialisme d'Etat n'a-t-il de généreux que l'apparence, juste ce qu'il en faut pour surprendre une crédulité trop confiante ; mais en réalité, il ne tend à rien moins qu'à *l'asservissement* des individus par *l'asservissement* préalable des *intérêts* et cela, au profit d'une caste.

Les formules. — Ses formules habituelles le dévisagent d'ailleurs surabondamment, et il suffira d'en citer deux pour mettre en évidence sa moralité réelle.

Quant aux personnes, *c'est le chacun pour soi et l'Etat pour tous.* Quant aux choses, *c'est tout pour quelques-uns.*

Le socialisme d'Etat serait tout aussi dangereux dans une oligarchie. Sa raison d'être serait la même et il tendrait à des résultats en tout semblables. Au lieu d'être exploité au profit d'un seul et de son entourage, il le serait



au profit d'une unité collective, classe, caste et coterie; mais pour l'ensemble, les résultats en seraient tout aussi désastreux.

Il ne serait pas moins dangereux dans une démocratie, car il ne tarderait guère à verser dans la même ornière.

Une série de conséquences probables dans un Etat démocratique. — Si, par exemple, le socialisme d'Etat prenait pied dans notre démocratie, nous ne tarderions pas à voir empirer encore une maladie sociale fort grave et qui menace d'envahir le corps social tout entier. Déjà, cette affection est pour beaucoup dans notre malaise actuel, et son développement ne pourrait que nous nuire encore davantage. C'est cette prétention de plus en plus âpre, de plus en plus indiscrète, de manger au râtelier de l'Etat. C'est le fonctionnarisme exagéré, c'est l'empléomanie.

Au point de vue matériel, cette observation est désastreuse, mais elle l'est encore bien davantage au point de vue moral, car elle atteint profondément l'initiative individuelle, cette valeur maîtresse de l'homme libre, et le prédispose à la servitude.

Dès que l'Etat se trouverait chargé directement, à l'instar d'une Providence, de la gestion des intérêts économiques, qui heureusement lui échappent encore, nous verrions surgir une armée nouvelle d'employés pénétrant partout, voyant tout, réglementant tout, compliquant toutes choses et venant grossir encore celle déjà si nombreuse et si lourde que nous avons tant de peine à entretenir. Ce serait la fin de l'initiative privée, et bientôt après, ce serait la fin de la liberté individuelle. L'homme deviendrait une unité cataloguée et il ne serait bientôt plus qu'un numéro d'ordre descendant à grands pas vers la passivité de plus en plus inconsciente.

Mais, il n'en serait pas de même, si, laissant à l'initiative privée, la part de plus en plus large dans l'étude et l'application des questions économiques, l'Etat se bornait à une intervention toujours bienveillante, toujours désintéressée, et excluant toute tendance de maîtrise ou de domination.

Il pourrait aider à l'étude de ces questions et même en faciliter l'application, mais la liberté de l'initiative privée devrait toujours demeurer entière dans les limites de son droit, l'immixtion de l'Etat ne pouvant être justifiée que lorsque le droit des tiers est méconnu ou violé, et qu'il est appelé à intervenir comme gardien naturel de la loi et du droit de tous.

Nous sommes donc fondés à repousser le socialisme d'Etat dans toutes ses formes, comme dangereux pour les libertés publiques et l'indépendance des intérêts privés.

Pour nous c'est à l'initiative de chacun de nous, solidarisée avec l'ensemble de toutes les initiatives, qu'il appartient de résoudre tous les problèmes économiques et sociaux, à mesure qu'ils se posent. Nous ne nous

arrêterons jamais à une solution particulariste, favorisant spécialement les intérêts de quelques-uns et négligeant ceux des autres.

Nous sommes amenés à en agir ainsi parce que non seulement nous ne nous croyons pas le droit de les négliger, mais encore, nous nous considérons comme tenus, en vertu d'un devoir précis, à les sauvegarder tous avec une égale sollicitude.

Nous appliquons en tout et pour tout ce que nous croyons être en harmonie avec la loi de solidarité universelle et nous y conformerons notre conduite.

Nos formules — Comme conséquences de ces principes, nous acceptons et pratiquons la formule indiquant le mieux les devoirs de la solidarité:

Chacun pour tous et tous pour chacun, et passant des personnes aux choses, nous disons : *Tout par tous et pour tous.* (*A suivre*).

CARRET,
Propriétaire à Wiscker, par Ossun, Hautes-Pyrénées.

FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCCULTES

(*Suite*). Voir la *Revue* de Mai 1895.

Ici encore, une autre explication à laquelle nous reviendrons plus tard est possible, mais peu probable.

L'expérience racontée, paragraphe 7, est très intéressante, mais difficile à expliquer, parce qu'il y a trop peu de détails.

Durant un espace de temps très court, d'ailleurs, après la mort corporelle, les principes qui ont été incorporés restent dans la sphère d'attraction de la terre, et il est *possible* que dans un cas *spécial* et avec des conditions favorables, l'esprit puisse apparaître.

Ordinairement, ces apparitions n'ont lieu que quelques instants avant ou après la mort. Nous parlons ici de la mort véritable ; la dernière chose qui meurt est le cerveau — qui souvent est encore vivant et plein d'images des heures et même des jours après que la vie a été déclarée éteinte.

Lorsqu'*une personne meurt de mort naturelle*, la période qui sépare la mort de l'entrée à l'état de gestation, varie de quelques heures à quelques années ; mais il est tout à fait anormal, que l'esprit apparaisse alors, excepté *très peu de temps* après la mort.

Laissant de côté les adeptes et ceux qu'ils dirigent, l'Ego, quelques instants après la mort, devient inconscient et ne se réveille que lorsque la lutte

entre les deux duades est terminée; l'écorce seule reste dans la sphère d'attraction de la terre (la Région du Désir), dans le cas fort rare de personnes destinées à l'annihilation, composée de deux principes et demi; ou bien dans le cas où les principes les plus élevés ont vaincu, ils ont passé outre, emportant avec eux les meilleurs parties du 5e principe, de sorte que l'écorce alors se compose d'un principe et demi, et se dissout promptement.

Il est donc très peu probable que la première apparition puisse être admise comme véritable, faite consciemment par l'esprit de la personne décédée. La chose est possible, car il arrive quelquefois que la vraie mort, c'est-à-dire la mort du cerveau, n'a lieu que très longtemps après la mort apparente; quoique la première apparition n'ait eu lieu qu'après un laps de quelques jours, il est possible qu'elle soit arrivée au moment de la vraie mort.

Malgré les faits cités, ceci est peu probable, et nous pensons que ce n'était en définitive qu'une apparence inconsciente. L'esprit plongé dans la trance *post mortem*, est toujours une entité objective et les courants magnétiques qui s'emparent de lui, le traitent comme fait le fleuve des feuilles mortes qu'il emporte. C'est alors qu'un voyant peut le voir, ou bien sa réflexion dans la lumière astrale peut être aperçue par un clairvoyant.

L'esprit même n'a aucune conscience d'avoir été vu. Il arrive même que la position et l'aspect que présente l'esprit indique clairement que l'esprit n'est pas conscient; néanmoins il n'en est pas toujours ainsi, car, l'activité mentale de l'esprit peut revivre dans une suite de rêves qui lui rendent une conscience objective; alors il est possible que l'esprit paraisse animé, ou transfiguré, mais tout cela dépend de la vivacité des rêves, de la pureté et du degré de spiritualité de la personne morte.

Il n'est pas nécessaire, ni même possible qu'une véritable communication ait été faite par l'esprit endormi à la voyante. Il suffit qu'elle soit entrée en rapport avec l'esprit, ou son image astrale, pour qu'elle soit forcée de penser comme il l'aurait fait de son vivant.

La deuxième apparition pourrait, peut-être, s'expliquer de la même manière, mais avant tout il s'agit de savoir, si alors la voyante était magnétisée? Dans ce cas, il n'y a probablement pas eu d'apparition. Le magnétiseur, tendrement attaché à la personne morte, en la magnétisant, a placé la voyante inconsciemment en rapport avec son esprit, avec lequel la voyante s'est plus ou moins bien identifiée; de là, est résulté qu'il a cru la voir et en recevoir des instructions qui provenaient de cette identification.

Les transfigurations peuvent s'expliquer de trois manières :

1° L'action mesmérique a mis les deux esprits en rapport; une fois l'identité établie, la nature communiquée à la sensitive étant plus spirituelle et

plus puissante que la sienne propre, a imposé à son corps, capable de subir une telle influence, un changement semblable au changement spirituel déjà effectué.

2° La transfiguration peut provenir de l'intensité avec laquelle cette figure était gravée dans la mémoire de M. Terry. L'activité générale, augmentant beaucoup pendant de pareilles séances, cette image a pour ainsi dire été solidifiée dans la lumière astrale qui l'entourait. Ainsi, et sans s'en rendre compte, M. Terry a pu changer l'image subjective en une image objective, qui guidée par le fluide magnétique s'est fixée sur la figure du médium.

Les images qui sont conservées dans l'Akasa, dans l'immensité de l'espace ne sont après tout que des images de nos pensées, de nos paroles et de nos actions. La réalité invisible se manifesta, en se matérialisant pour ainsi dire sur la sensitive, et le phénomène eut lieu.

3° La pensée, la mémoire et la volonté, comme toutes les forces de la nature, agissent de deux manières c'est-à-dire en puissance, ou chimiquement. Une pensée puissante et clairvoyante, discerne et choisit son sujet dans la lumière astrale; la volonté devient le moteur qui le met en mouvement, le dirige et le guide où il veut, et c'est ainsi que l'adepte produit des phénomènes, soit physiques, soit spirituels. De pareils phénomènes peuvent aussi se produire sans qu'une volonté intelligente intervienne.

L'état passif du médium le laisse en proie aux caprices des élémentaires, et même de ceux des élémentals qui se jouent sans cesse dans la lumière astrale; le phénomène peut avoir lieu simplement, parce que les conditions sont favorables (1).

L'image sidérale d'une personne à laquelle nous pensons, reste immobile dans l'éther, jusqu'à ce que ses atones, soient mus par la puissante attraction magnétique qui émane du tissu moléculaire du médium ; elle est saturée de la pensée du magnétiseur, pleine de cette image, et de là, la *Transfiguration.*

Ces transfigurations n'ont pas lieu souvent, mais nous en avons eu plusieurs, et quelques exemples très remarquables sont cités dans l'ouvrage du colonel Olcott, *People from the other World.*

Telle est probablement l'explication du cas dont il s'agit, car il ne nous

(1) N. D. L. R. : Est-il possible, se diront les spirites habitués à la simplicité rationnelle des rapports entre les morts et les vivants et les morts, qu'un théosophiste ergote à ce point, pour prouver que M. Terry a du se tromper, ou pu être trompé ? Notre ami et frère de Melbourne, n'a point pris tant de détours pour expliquer ce qu'il considère comme la vérité.

En conséquence, suivons attentivement l'exposition de ces *fragments occultes,* car ils offrent un intérêt de premier ordre aux observateurs sérieux.



est pas possible d'en donner une autre plus positive, tant que nous ne savons pas tous les détails avec la plus grande exactitude.

M. Terry, dans le premier paragraphe de sa lettre, nous dit que même si nous expliquons un ou deux cas, il a encore un grand nombre de faits inattaquables. Nous pouvons lui promettre que s'il peut nous donner les détails nécessaires, nous les lui expliquerons par la doctrine occulte, nous engageant, en cas d'impossibilité, à abandonner la lutte.

Nous sommes forcés, néanmoins, de poser deux conditions ; savoir : nous ne voulons accepter que des cas qui ont eu lieu à sa connaissance personnelle et non pas ce qu'il aura trouvé dans des livres ou des journaux.

Il est philosophe et observateur loyal et consciencieux, aussi ajoutons-nous toute confiance à ce qu'il nous a dit, dès lors la réponse nous est facile. Mais quant à des cas racontés un peu partout, beaucoup sont de pures inventions et les autres ont été mal observés et tellement défigurés, qu'il n'y a plus moyen d'en rendre compte.

Ensuite M. Terry ne doit pas s'étonner, si au cours de nos explications, nous faisons allusion à différents faits nouveaux. Le sujet est très vaste. Il existe des rouages dans des rouages, des lois dans les lois, et puis encore, des exceptions à celles-ci. De propos délibéré nous n'avons donné qu'un aperçu général des principaux caractères de la vérité. Pour que les détails soient aussi exacts, chacune de ces lois exige des définitions nouvelles. Si nous voulions mentionner tout ce que nous savons de ces phénomènes spirituels, il faudrait plusieurs numéros du *Théosophist* ; si notre explication devait contenir le système des élémentals (hommes futurs d'un cycle prochain), d'autres pouvoirs et des forces inconnues, dont nous ne pouvons pas même faire mention, plusieurs volumes y suffiront à peine.

Pour la première partie du huitième paragraphe nous sommes du même avis, mais il n'en est plus ainsi quand il dit : « si cette preuve ne peut être « obtenue qu'en renonçant au monde, et en brisant tous les liens, toutes « les affections et toutes les responsabilités humaines, à quoi sert-elle à « l'humanité ? Sur un million d'êtres peut-être un seul voudra acquérir « cette preuve, et combien y en aura-t-il qui le croiront ? ».

Ici les prémisses et les conclusions laissent également à désirer ; l'évidence de ce qui a lieu tous les jours contredit absolument cette opinion. Cela est probable, il y a tout au plus un astronome sur un million d'hommes cependant tous acceptent *les faits* relatifs à l'astronomie, comme véritables, et se contentent de savoir que ceux qui ont voulu faire les études nécessaires ont obtenu la preuve de la certitude de ces faits.

Toute personne qui a reçu de l'éducation sait ce que c'est que l'astronomie. L'occultisme, au contraire, est une science qui jusqu'ici a été ensevelie

dans le plus profond mystère. Si l'humanité adoptait cet ordre d'idées, et qu'on sache que ceux qui ont obtenu les preuves les regardent comme suffisantes, la grande majorité des hommes accepterait ces faits, quand même un seul par million voudrait les vérifier.

M. Terry se trompe sur les conditions nécessaires ; la renonciation au monde n'est nécessaire que dans le sens indiqué par l'apôtre, quand il exhorte les chrétiens à être dans le monde, et non pas du monde ; il n'est pas nécessaire de renoncer aux liens et aux affections humaines, car il n'est *jamais permis* de rejeter les responsabilités humaines. Elles peuvent changer de caractère, acquérir plus d'extension, car les affections doivent devenir plus comospolites ; l'abnégation de soi-même (non pas l'égoïsme), le dévouement pour le prochain, seuls concourent à former l'Adepte.

En réponse au neuvième paragraphe, nous le déclarons, non seulement notre atmosphère, mais tout l'univers est plein d'une substance intangible à nos sens physiques et spirituels, aussi d'une matière intangible à nos sens physiques, mais nos sens spirituels ne peuvent percevoir qu'autant qu'ils sont plus ou moins développés.

M. Terry se trompe dans ce qu'il dit, dans son dixième paragraphe sur l'infaillibilité de la science occulte. Il connaît la différence qui existe entre l'empirisme et la science, et la science est le partage des initiés. Depuis des milliers d'années, des centaines d'initiés ont exploré le monde invisible. Les résultats qu'ils ont obtenus ont été conservés et l'on a éliminé par de nouvelles vérifications toutes les différences qui existaient. Les faits certifiés ont été généralisés, on en a déduit les lois qui les régissent, et l'expérience a prouvé que ces déductions étaient exactes. Tout ceci prouve donc, clairement, que l'occultisme est une science exacte, tandis que, les communications d'un voyant non initié, agissent toutes seules, ne sont que de l'empirisme.

Quand, dans notre premier article nous avons dit : *nous savons* (expression que notre frère a peut être raison de relever), nous en avons usé, dans le sens que nous lui donnerions, si, parlant à des gens qui ne savent pas les mathématiques, nous disions ceci : nous savons que la courbe que la lune décrit dans l'espace, est un épicycloïde représenté par telle équation.

Il ne s'ensuit pas que nous prétendions avoir résolu nous mêmes ce problème quelque peut abstrait, mais, nous savons comment il a été résolu : tous les mathématiciens qui l'ont fait, ont obtenu le même résultat. Il est certain que ceux qui ne savent pas les mathématiques, n'ont aucune raison plausible pour dire qu'ils *savent* que la forme de la lune est tout autre. Ce n'est pas sur nos expériences personnelles que nous basons notre dire, car,

dans ce cas, nous ne nous serions jamais permis de contredire péremptoirement M. Terry.

Les expériences d'un grand nombre de savants en psychologie, dont le but principal a toujours été la conquête de la vérité et les moyens, de faire progresser l'humanité, telle est la base sur laquelle nous nous appuyons.

(*A suivre.*)

SUPERSTITION CHEZ LES PRIMITIFS

ET DANS LE MONDE CIVILISÉ

Tiré du Journal la *Géographie*.

M. Armand Leyritz, préparateur de sciences physiques et naturelles à l'école municipale J.-B. Say, à Paris, a réuni les éléments d'une étude fort originale sur les diverses manifestations de la superstition, aux divers âges de l'humanité.

Il a été chercher les amulettes et les sortilèges jusque dans leur origine la plus reculée.

De temps immémorial, dit-il, la croyance aux amulettes a existé.

Autrefois les figurines des tombeaux égyptiens, les βασκανία des Grecs, les phylactères, des Hébreux, etc., étaient des amulettes dont les propriétés aussi multiples que merveilleuses écartaient dangers, maladies, sortilèges, souffrances morales et physiques et jusqu'à la mort même. Partant de ce principe *similia similibus curantur* les Grecs et les Romains, voulant se préserver des accidents du voyage ne artaient pas sans feuille de laurier dans eur bouche ; les femmes juives portaient des bijoux en forme de serpent, pour chasser les animaux venimeux. Tous les produits de la nature étaient mis à contribution et les plus bizarres d'entre eux devaient réussir souvent tant il est vrai qu'il n'y a, comme on dit, que la foi qui sauve.

Les métaux, l'or surtout, avaient des propriétés miraculeuses ; les pierres devenaient presque toutes précieuses quand on voyait l'agate guérir la piqûre de scorpion, l'améthyste chasser les sauterelles et le jaspe recommandé aux orateurs pour faciliter l'élocution. Les amulettes tirées du règne végétal et du règne animal étaient déjà nombreuses, mais c'est surtout au moyen âge que les superstitions envahirent toutes les nations de l'Occident avec les astrologues.

Plus tard le savant physicien et chimiste anglais Robert Bayle (1626-1691) n'hésitait pas à porter sur lui de la poudre de crâne humain pour arrêter les saignements de nez fréquents dont il était affligé ; les guerriers qui

avaient le bonheur de posséder une dent d'hyène atteignaient le but à coup sûr ; à cette époque le corail détournait la foudre, et cependant Franklin n'a pas utilisé cette propriété daus son invention du paratonnerre.

Au siècle dernier les médecins prescrivaient des amulettes, et ce genre de médication, en général peu coûteux et n'exigeant pas l'intervention du pharmacien, a persisté de nos jours dans nombre de campagnes où la mortalité, peut-être n'a pas augmenté dans des proportions sensibles.

La liste serait longue des amulettes tirées du règne végétal ; bornons-nous à en citer quelques-unes.

La racine de benoîte cueillie avant le lever du soleil (précaution indispensable) et portée dans un nouet de linge, guérissait l'ophtalmie et réprimait les larmes et humeurs âcres des yeux.

Les graines de la buglosse ayant vaguement la forme de la tête de la vipère, étaient souveraines contre la morsure de cet animal.

La racine de l'aubépine avait la propriété de tirer hors de la chair toute épine ou corps étranger qui y était implanté.

Un peu de glaïeul pendu au cou guérissait de la dyssenterie ; le cynoglosse employé de la même façon, les fièvres intermittentes, et le méchoacan, espèce de liseron du Mexique, les crampes d'estomac.

Les feuilles de rue portées sur le pouls empêchaient l'ivresse, le pissenlit en amulette, effaçait taches, nuages et tous les vices des yeux, et un peu de joubarbe suspendu au cou neuf jours et neuf nuits de suite, chassait toute espèce de fièvre.

La renouée persicaire avait des propriétés merveilleuses : pendue au col, elle chassait les vers des ulcères ou des plaies et les guérissait si on l'appliquait directement sur le mal, car, en pourrissant, cette polygonacée attirait à elle toute leur malignité.

Il serait facile de multiplier les exemples ; ceux tirés du règne anima sont aussi nombreux :

Les pauvres goutteux étaient soulagés en s'entourant la jambe d'un collier fait de dents d'hippopotame ou d'un morceau de la peau du même animal porté en jarretière au-dessus du genou ; un crapaud desséché chassait la contagion des maladies par l'air ; l'ongle de l'élan choisi pesant, noir, uni et bien luisant, calmait l'épilepsie, et un morceau de peau pris sur la poitrine d'un petit loup et porté sur le sein, la faiblesse d'estomac.

Portée sur le cou, une tête de vipère guérissait l'esquinancie, l'huître, les tumeurs pestilentielles, et le hanneton vivant, la fièvre quarte.

Le mercure enfermé dans de petits chalumeaux de paille suspendus au cou des enfants et des adultes les préservait de la peste en résistant au mauvais air.

Enfin un moyen commode de guérir, « même à distance », les blessures des armes blanches, consistait à prendre le fer rougi de sang et à le plonger dans la graisse d'oie ou de porc mâle : l'épreuve en est facile et sans danger.

Les excréments humains étaient fort usités contre les sortilèges, appliqués avec de l'ail ou de l'assa fœtida sur la douleur ; tout ce que mangeait le sorcier sentait alors si mauvais qu'il était contraint de lever le sortilège.

Depuis les Chaldéens et les Persans qui dans l'antiquité portèrent des amulette avec une sainte ardeur cette confiance irraisonnable a persisté jusqu'à nos jours chez les sauvages de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie, chez les musulmans et même dans nombre de parties de l'Europe. Les images grossières ou fétiches des nègres qui s'ouvrent le ventre, dévident leurs entrailles les remettent en place et recousent leur plaie pour éprouver la vertu de leurs gris-gris ; les versets du Koran dont se couvrent encore les musulmans ; l'image de saint Nicolas portée par le soldat russe pour se préserver de la mort ; les papiers mystérieux et les sachets des Hindous et des Chinois sont autant de preuves de ce que peut l'exaltation religieuse sur des êtres peu cultivés.

D'autre part, nous trouvons dans un intéressant volume intitulé le *Congo* que M. Hubert Drougmans vient de faire paraître à Bruxelles, les notes qu'on va lire sur la superstition chez certaines tribus africaines :

« En ce qui concerne les croyances religieuses, on peut dire que les nègres du Congo ont une vague idée de l'existence d'une divinité suprême, mais ils ne font ni prières, ni invocation. Ils ne croient pas à la mort naturelle ; toutefois, ils ne doutent pas de la vie future. Beaucoup ont des idées de métempsycose.

Dans les régions du bas Congo les indigènes adorent des fétiches, dont les principaux sont le bon génie ou créateur ou le mauvais génie ou diable. C'est ce dernier qui cause la mort de l'être humain.

Quand le noir souhaite la réalisation d'un vœu, il enfonce un clou dans le fétiche pour que la sensation rappelle à celui-ci la demande.

Outre les fétiches publics, chacun en a une quantité de particuliers, qu'il porte à la ceinture et au cou et dans lesquels il a confiance pour la réussite de n'importe quelle entreprise.

Parfois le noir tient chez lui un récipient rempli d'eau, dans lequel il trempe certaines plantes et racines. Lorsqu'il se prépare à faire un voyage long et important, il se lave au moyen de cette eau fétiche et se croit, dès lors, préservé de tout malheur.

Le féticheur, espèce de médecin-sorcier, peut être considéré comme le ministre du culte.

C'est lui qui, à la naissance d'un enfant, se promène autour de la case du nouveau-né avec les fétiches pour empêcher le mauvais esprit de prendre l'âme de l'enfant ; c'est lui aussi qui, en cas de crime ou de mort d'une personne, consulte les fétiches pour connaître le coupable. Lorsque les idoles ont désigné le criminel, le féticheur oblige ce dernier à manger la casque, poison très violent. Si le patient parvient à expectorer la drogue, il est déclaré innocent ; dans le cas contraire, il meurt empoisonné. Il y a lieu de remarquer que le prévenu riche et en état de faire de beaux présents au féticheur échappe d'ordinaire à l'épreuve de la casque.

Le recrutement des féticheurs est entouré de pratiques mystérieuses très peu connues.

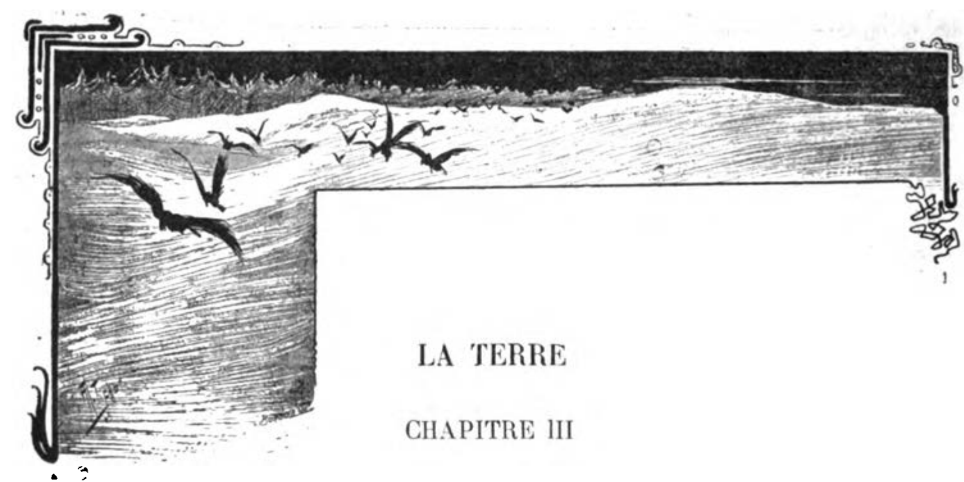
Dans le bas Congo il existe une véritable société secrète (N'Kimbas), où les jeunes gens sont initiés à la profession de féticheur. Pendant la durée de leur initiation, qui comprend la plupart du temps deux saisons de pluie, ils demeurent dans les forêts, éloignés de tout contact avec les femmes et les enfants, se revêtent d'un jupon en feuilles de palmier et se barbouillent le corps au moyen d'une terre argileuse blanche. Dans le haut Congo, les indigènes n'ont pas d'idoles proprement dites. Ils croient aux mauvais sorts et consultent les oracles.

Lescarbot, poète du Canada, a chanté, dans un poème épique, l'odyssée de la lutte presque homérique de ces quatre nations de la Gaspérie et de l'Acadie.

Les sauvages de l'Acadie donnaient à leurs enfants des noms particuliers, différents souvent de celui du chef de la famille, tels, l'aîné de Memberton, qui s'appelait *Membertoncouachis*, le second ayant pris le nom d'*Actaudin*, le puîné reçut le nom d'*Actaudinech*. Ils changeaient ainsi de nom pour éviter le souvenir des défunts, car ils détestaient la mémoire des morts de leur famille, en ne prononçant jamais leur nom.

Les enfants étaient l'objet de la plus tendre affection de leurs parents, mais les femmes étaient traitées comme des esclaves, et battues. Le divorce leur était inconnu. Bien que la polygamie fût permise, on rencontrait chez eux des pères qui n'eurent jamais qu'une femme.

Les Souriquois croyaient en une divinité qu'ils nommaient *Niscaminou* ou Soleil; ils croyaient à l'immortalité de l'âme, mais avec des notions vagues sur la vie future. Ils n'avaient ni idoles, ni autels. Leurs prêtres étaient des sorciers ou devins en même temps que médecins. Ces sauvages étaient d'un bon naturel, facilement impressionnables.



LA TERRE

CHAPITRE III

L'HUMANITÉ PAIENNE

Les a-t-on assez criblés de sarcasmes et de quolibets, ces dieux « de pierre et de bois » du paganisme ! Et pourtant, en quoi sont-ils inférieurs aux dieux de plâtre doré qu'on fabrique dans certaines officines? L'histoire de la Vierge-Mère fécondée par le Saint-Esprit pigeon est-elle, au fond, plus sérieuse que celle de la Vénus sortant de l'onde amère dans tout l'éclat de sa beauté triomphante? Le miracle de Cana est-il plus imposant que celui de Jupiter changeant en un repas royal le pauvre festin de Philémon et de Beaucis? Non, à coup sûr.

Il faut bien reconnaître, néanmoins, que la mythologie gréco-latine, à la prendre à la lettre, est un thème facile à la raillerie; mais toutes les religions en sont là. Aucune d'elles n'est à l'abri du ridicule. « Aussi faut-il regarder de plus haut, chercher le sens caché du mythe, la raison des symboles, la vérité morale enveloppée dans la légende », et je puis ajouter sous les fleurs dont la poésie l'a recouverte.

C'est ce qu'a fait Vauchez dans le chapitre intitulé : *L'Humanité païenne*. Il a soulevé le voile et nous a fait voir qu'il y avait autre chose que des sottises dans le paganisme vaincu, mais toujours souriant, j'allais dire toujours renaissant, qui n'avait certes pas plus de dieux que nous n'en avons aujourd'hui.

Ces Grecs et ces Romains, que nous traitons dédaigneusement de païens, n'étaient pas aussi imbéciles qu'on le prétend; ils étaient même profondément religieux, et si pendant des siècles ils ont eu foi dans leurs dieux, c'est qu'ils y voyaient alors autre chose que ce qu'y virent nos évêques et les philosophes, qui se firent un jeu de s'en moquer. Ne doivent-ils pas s'apercevoir aujourd'hui que toute religion qui s'en va est une cible facile pour les railleurs?

Ces dieux du paganisme, qui ont si souvent et si bien inspiré nos poètes, sont nés, en effet, « des premières sensations éprouvées par un peuple

jeune, d'esprit vif, d'imagination éveillée devant l'inconnu du ciel, l'immensité de la mer, le mystère des forêts, l'étrangeté de certains phénomènes, comme le feu, le feu sacré et divin ». Et à propos de ce culte du feu, qui fait encore partie intégrante du culte catholique, Vauchez cite une page des plus émouvantes du beau livre de M. Fustel de Coulanges : *La Cité antique*. Laissez-moi en extraire un tout petit passage :

« Ce feu était un objet divin : on l'adorait, on lui rendait un véritable culte. On lui donnait en offrande tout ce qu'on croyait pouvoir être agréable à un dieu : des fruits, de l'encens, du vin. On réclamait sa protection : on le croyait puissant. On lui adressait de ferventes prières pour obtenir de lui ces éternels objets des désirs humains : santé, richesse, bonheur. »

« Le feu du foyer était la providence de la famille. Si le feu s'éteignait, c'était un dieu qui cessait d'être. A certains moments de la journée, on posait sur le foyer des herbes sèches et du bois. Alors, le dieu se manifestait en flamme éclatante. On lui offrait des sacrifices.

« Or, l'essence de tout sacrifice était d'entretenir et de ranimer ce feu sacré, de nourrir et de développer le corps du dieu. C'est pour cela qu'on lui donnait avant toutes choses le bois ; c'est pour cela qu'on versait ensuite sur l'autel le vin brûlant de la Grèce, l'huile, l'encens. Le dieu recevait ces offrandes, les dévorait ; satisfait et radieux, il se dressait sur l'autel, il illuminait son adorateur de ses rayons. C'était le moment de l'invoquer : l'hymne de la prière sortait du cœur de l'homme. Vieilles croyances qui, à la longue, disparurent des esprits, mais qui laissèrent, longtemps après elles, des usages, des rites, etc. »

Nous en savons des nouvelles. Les petites lampes que nous offrons à nos divinités n'ont pas d'autre origine. De là aussi le culte du foyer domestique, celui de la famille et de la cité, de tous ces dieux lares, de ces dieux domestiques, dont on aimait à peupler la maison.

Au fond de ce culte naturaliste, il y avait cette idée que le monde est entouré d'influences nombreuses qui veillent sur nous, sur notre famille, sur notre cité, notre patrie, si nous savons nous les rendre favorables. Et pourtant, quoi qu'on en ait dit, il ne faut pas en conclure que tout ait été dieu pour le païen : tous ces dieux sont les vertus d'un même dieu, d'une sorte d'unité divine qui s'est résumée plus tard dans la recherche du dieu inconnu, de ce dieu qu'on cherche toujours et dont on ne s'approche que pas à pas par le progrès et par la science.

En un mot, les païens ont fait leur religion au lieu de la trouver toute tombée du ciel, et, naturellement, ils l'ont faite pour l'homme ; ils ont fait descendre leurs dieux du ciel pour venir converser avec eux sur la terre. Aussi, si théologiquement le paganisme n'a pas toute la cohésion, toute l'in-

variabilité dogmatique des religions révélées, socialement et humainement il prend sa revanche sur elles, et il les surpasse même en plus d'un point.

Pour en bien juger, il faut commencer, du reste, par tenir compte du changement considérable qui s'est fait depuis l'antiquité dans l'appréciation de ce que nous nommons les qualités et les vices : « La vie antique, dit avec raison Vauchez, plaçait son idéal dans le développement complet (harmonieux, puis-je ajouter) de la force physique, de l'adresse et de la capacité intellectuelle. L'homme devait être le résumé des dieux, de leurs vertus. »

Alors que, dans le christianisme, toute la morale se réduit à imiter le Christ dans sa patience, dans sa résignation, qui est presque de l'indolence, dans le paganisme, au contraire, cette morale veut qu'on possède la force musculaire d'un Hercule, la beauté d'un Apollon ou d'une Vénus pour la femme, l'adresse d'un Mercure, la vaillance d'un Mars, etc., et cela non seulement par intérêt individuel, mais par patriotisme, dans l'intérêt même de la société. C'est ce que Socrate a si bien enseigné à un jeune homme faible et chétif, auquel il conseille de fortifier son corps (1).

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL

La 46e et la 47e série viennent de paraître.

A signaler dans ces deux séries de nombreux articles très intéressants, sur les mots : *Coup*, *Coupe-racines*, *Cour*, espace découvert, et au point de vue législatif; *Cour de cassation*, *Cour d'assises*, *Cour d'appel*, *etc.*— *Couronne*, ornement de tête, historique des couronnes, cet article est illustré de nombreuses gravures. — *Cours*, article très étendu sur la législation des cours d'eau. — *Courses*, historique, législation et différentes sortes de courses. — *Crâne*, description (illustré de figures).— *Création*.

Terminons en indiquant une monographie très étendue sur le mot *Crédit* : différentes sortes de crédit privé et public, hypothécaire, agricole, commercial. — Nature et définition du crédit. — Moyens du crédit, diverses espèces de crédit. — A signaler aussi, dans ce même article, une importante étude sur les banques étrangères, les émissions et le monopole des banques. Viennent ensuite les mots : *Crémation*, *Crépusculaire*, *Cri*, *Cris de guerre* et *Criquet*.

Le DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL, illustré, formera environ 800 livraisons. Il paraît deux livraisons à 10 centimes par semaine et une série à 50 centimes (cinq livraisons sous couverture) chaque quinzaine.

On peut souscrire à l'ouvrage complet, reçu *franco*, à l'apparition de chaque série, en adressant de suite cinq francs et en continuant d'adresser la même somme chaque semestre.

(1) 2 vol. in-8°, avec figures, 15 fr.

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES ET SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Prière à nos abonnés de régler le plus tôt possible leur abonnement pour 1895, en un mandat sur la poste à l'ordre de M. P.G. Leymarie, 1, rue Chabanais.

Aux personnes qui désirent obtenir l'écriture directe, nous recommandons l'emploi de la **Planchette à médium** à l'aide de laquelle, avec un peu de persévérance, chacun peut obtenir des communications plus promptement que par la typtologie. Son usage est des plus simples et sur un groupe de cinq ou six personnes, il est bien rare que l'une d'elles ne devienne médium écrivain en peu de temps. — Prix de cette planchette en acajou : 5 fr. port payé.

Extrait de notre Catalogue

Dépôt des Œuvres de Mme la Duchesse de Pomar.

Duc de Pomar.	— Amour Immortel, roman psychologique	3 fr. 50
Duchesse de Pomar.	— Le Spiritualisme dans la Bible	1 fr.
» »	Interprétation Esotérique des livres sacrés	2 fr.
» »	Marie Stuart, Reine d'Ecosse et de France, par Agnès Strickland, auteur de « Vie des Reines d'Angleterre »	6 fr.
» »	Révélations d'En Haut sur la Science de la Vie	2 fr. 50
» »	La Théosophie universelle, théosophie Bouddhiste	2 fr. 50
» »	Fragments glanés dans la théosophie occulte d'Orient	1 fr. 50
» »	Théosophie universelle, la théosophie chrétienne.	2 fr.
» »	Théosophie sémitique. Les vrais Israélites, l'Identification des 10 tribus perdues avec la nation britannique, les Suffis et la théosophie mahométane	2 fr. 50
» »	Je me suis éveillé. Conditions de la vie de l'autre côté communiqué par écriture automatique	2 fr.
» » »	1881-1882. La Quadruple Constitution, mode de l'amour divin et de la sagesse divine	4 fr.
» »	Partie préliminaire de la Doctrine Céleste de Notre Seigneur Jésus-Christ, publiée en 1839, par le fils de Louis XVI, Charles Louis, duc de Normandie	2 fr.
» »	L'ouverture des sceaux	3 fr. 50
» »	Une visite nocturne à Holyrood	2 fr.
Abbé J. A. Petit.	— Le Guide Spirituel	1 fr.
Léo-Michel.	— La fleur de France. Interprétation Esotérique de la vie et de la mission de Jeanne d'Arc	1 fr.
Edouard Mailland.	— Les Ecritures dévoilées ou la Genèse, d'après un point de vue oublié	2 fr.

MÉDIUMS GUÉRISSEURS, MASSEURS ET MAGNÉTISEURS

M. SEGUNDO, 11, rue Ambroise-Paré, à Paris ; (Diagnostics ; Massages et gymnastiques médicaux ; reçoit les lundis, mardis et vendredis, de 3 heure à 5 heures.

Mme SAMIER, 16, rue Beautreillis, Paris, *médium-guérisseur*, soigne à domicile de 8 heures à midi et de 5 à 7 heures du soir; reçoit chez elle de heure à 5 heures.

M. JOURDAIN, 35, rue Doudeauville; tous les jours chez lui de 1 heure à 5 heures.

M. ROUXEL. rue du Battoir, 5; magnétise, lundi, mercredi, vendredi de 1 h. à 5 h.

Mme BURGLIN, 51, route d'Aubervilliers, Pantin (4 chemins), tous les jours.

M. OUISTE, 43, avenue du Pont-de-Fer, au MANS (Sarthe), de 1 h. à 4 h. du soir.

Mme BUREAU, 11, rue Quatrefages. Paris.

Massage magnétique, par Mme BONNIN, médium-guérisseur, reçoit de 1 h. à 5 h., 13, rue de Tocqueville (Paris).

M. E. BONNEFOI, 15, rue de la Jonquière, de 1 h. à 5 h.

Mme PINQUE, 9, avenue Philippe-Auguste.

L'Amour d'un poète, par EMILE SAINT-HILAIRE, 6 exemplaires à 2 fr. En vente pour obliger l'auteur, une de nos sœurs en croyance.

M. LUCIEN BETSCH, médium TYPTOLOGUE RECOMMANDÉ, se tient à la disposition de qui le prévient, n'importe à quelle heure de la journée. Reste chez lui tous les jours après 7 heures du soir et le dimanche toute la journée. (Une séance ne doit pas durer plus d'une heure.)

Séances hebdomadaires le mercredi soir à 8 h. 1/2. — Reçoit, sur la présentation d'une carte émanant du bureau de la *Revue spirite*, à son domicile, 60, rue des Moines (avenue de Clichy).

Dame de compagnie, 45 ans. bien recommandée, demande emploi. Mme M. 40, rue Truffaut. Paris.

MÉDIUM A DIAGNOSTIC

M. Segundo, professeur de gymnastique et massage médicaux, considère comme un devoir de faire connaître sa faculté médianimique qui est celle de désigner aux malades, *en toute précision*, les organes et *systèmes* qui sont affectés, et cela sans les molester par l'auscultation ou par tout autre moyen d'exploration en usage.

Personne n'ignore que le diagnostic est la base de la médecine et que c'est sur lui que sont fondées les indications des médicaments. Afin d'éviter les erreurs du diagnostic et leurs tristes conséquences pour les malades, M. Segundo s'est décidé à faire connaître la faculté qu'il possède. A cet effet il se met à la disposition des malades qui désireraient demander conseil à l'Esprit dont il est assisté.

Il croit bien faire en prévenant que, dans certains cas, la communication peut faire défaut, sans qu'il en connaisse lui-même la cause, attendu que dans ces faits, il n'est qu'un *simple intermédiaire des Esprits* qui ont leur intelligence, leur volonté, leur liberté, et agissent en toutes circonstances selon les dispositions du médium et de l'expérimentateur.

(Communications particulières, lundi, mercredi, vendredi de 3 à 4 heures, à d'autres heures en écrivant, 11, rue Ambroise-Paré, Paris.)

Un exemplaire seulement de chacun des ouvrages suivants :

La reine Victoria. — Méditation sur la mort et l'éternité.
» Méditation sur la vie et les devoirs.
Traduction de Bernard Derosne, les 2 ouvrages............... 12 fr.

Paul Auguez. — Les manifestations des Esprits........................... 3 fr.

Saint-Eloi. — Enseignements moraux. 17 volumes......................... 6 fr.
Chaque fascicule, pris séparément.. 0 fr. 50

De Fontenelles, de l'Académie française. — Entretien sur la pluralité des mondes, édition de 1707, illustrée et reliée.................................. 8 fr.

Barthélemy Saint-Hilaire, membre de l'Institut. — Mahomet et le Coran.. 5 fr.

Daniel Dunglas Home. — Révélations sur ma vie surnaturelle............ 5 fr.

Allan Kardec. — Voyage spirite en 1862.................................. 2 fr.

De Mirvelle. — Question des Esprits, ses progrès dans la science, examen de faits nouveaux sur les tables, les esprits et le surnaturel...... .... 6 fr. 50

Dictionnaire infernal illustré, répertoire universel des êtres, des personnes, des livres, des faits et des choses qui tiennent aux esprits, aux démons, aux sorciers, au commerce de l'enfer, aux divinateurs, aux maléfices, à la cabale et aux autres sciences occultes, aux prodiges, aux impostures, aux superstitions diverses et aux pronostics, aux faits actuels du spiritisme et généralement à toutes les fausses croyances, merveilleuses, surprenantes, mystérieuses et surnaturelles, par J. Collin de Plancy. Ouvrage épuisé. — Relié et en bon état.. 20 fr.

Nous recommandons tout spécialement à nos lectrices, bonnes ménagères, *Le Gourmet*, revue de cuisine pratique, dont l'abonnement est de 5 fr. par an, elles y trouveront d'excellents conseils. 12, rue Turbigo, Paris. Envoi de deux numéros spécimen gratis.

Le Gerant : H. JOLY.

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.





Rédacteur en chef depuis 1870 : P.-G. LEYMARIE

38e Année | N° 8. | 1er Aout 1895.

AVIS : Les séances du vendredi soir sont suspendues jusqu'à nouvel ordre.

LE DÉGAGEMENT ASTRAL
ET LA
LIMITE DE L'ATMOSPHÈRE TERRESTRE

Dans un article ayant pour titre les *Fantômes des vivants,* j'ai exposé il y a un an, le résultat de mes expériences relatives à l'extériorisation du corps astral sous l'influence, soit de passes magnétiques, soit d'une électrisation faite dans certaines conditions.

Je disais que, sous ces influences, le sujet dégageait des effuves rouges d'un côté, bleues de l'autre ; qu'au bout d'un certain temps ces effluves se condensaient sur les côtés du sujet, à un mètre environ de son corps, en formant à droite et à gauche comme les deux moitiés séparées du double fluidique du corps, puis que les deux moitiés finissaient par se réunir pour former ce double fluidique, moitié rouge et moitié bleu.

J'ajouterai qu'en continuant la magnétisation ou l'électrisation, le double devenait plus léger, qu'il commençait par se balancer comme un ballon qu'on gonfle d'hydrogène, puis qu'il s'élevait progressivement en l'air.

Quand on arrêtait l'opération, le corps astral s'arrêtait dans le plan qui correspondait à sa densité du moment, et le sujet, par sa volonté, pouvait

le faire mouvoir dans ce plan, mais en ne dépassant pas le cercle qui correspondait à l'extension du lien maximum fluidique retenant le double au corps matériel.

C'était le sujet lui-même qui suivait les mouvements de son corps astral et me les décrivait, jusqu'à ce qu'il l'eût perdu de vue par suite de son éloignement. J'arrêtais généralement l'expérience, pour des raisons qu'il est inutile d'expliquer aujourd'hui, et je ramenais le corps astral jusque dans le corps matériel par des opérations inverses qui donnaient des résultats d'une très remarquable régularité.

Depuis cette époque j'ai rencontré des sujets qui présentaient des phénomènes d'un caractère différent.

Ils s'extériorisent bien d'une façon à peu près analogue aux autres; mais, *au lieu de voir leur corps astral, ils voient leur corps matériel.*

Chez les premiers, le moi-conscient (ce que j'appellerai l'âme) reste dans le corps matériel qu'il ne voit pas, ou qu'il voit mal ; mais il assiste à la formation du corps astral qu'il perd de vue quand il est trop loin. Chez les seconds l'âme se dégage avec le corps astral, qu'elle ne voit pas, tandis qu'elle voit son corps matériel, comme une enveloppe qu'elle vient de quitter et dans laquelle il lui répugne généralement de rentrer, quand je provoque le réveil.

Je vais suivre maintenant chez l'un de ces sujets, les différentes phases du dégagement de l'âme, d'après son témoignage, corroboré, dans la plupart des cas, par celui d'un autre sujet amené simultanément dans un degré d'état magnétique convenable.

Je dirai d'abord que le sujet étudié spécialement ici et que j'appellerai désormais *Mireille*, est une dame d'environ quarante ans, d'une grande intelligence, d'un cœur très élevé, mais n'ayant jamais étudié les questions qui se rapportent à la survie de l'âme ; il y a donc lieu de supposer que les visions que je vais rapporter ne sont point dues à des réminiscences de lectures antérieures ; tout au plus pourrait-on se défier de l'objectivation de pensées inspirées par une vive imagination et une tendance naturelle à rechercher les causes des phénomènes dont elle est témoin.

Quand je la magnétise, elle s'extériorise latéralement, mais très peu, parce que, dès que les effluves sont sortis de son corps charnel, ils s'élèvent le long de ce corps, comme de l'air chaud le long d'un tuyau de poêle (1), par suite de leur légèreté spécifique.

(1) Cette circulation de matière astrale autour du corps de Mireille permet à des sensitifs, même éveillés, de voir son profil comme doublé d'un profil lumineux ; c'est là, probablement l'origine de la nuée lumineuse qu'on figure souvent autour du corps des saints.



Le double de Mireille se forme tout d'une pièce sur sa tête (1). Dans les premières expériences, cette espèce d'accouchement astral la faisait souffrir ; maintenant elle y est habituée (2).

M. de Rochas a montré, dans son livre sur *l'Extoriorisation de la sensibilité*, pages 50 51, comment les sujets qui pouvaient être poussés assez loin perdaient peu à peu la mémoire des personnes ou des choses avec lesquels ils étaient en contact dans la vie ordinaire, tout en conservant intactes les idées générales, la faculté du raisonnement et la mémoire de leur langue habituelle. Mireille n'échappe pas à cette loi et elle cherche à la faire comprendre par la comparaison suivante :

« Quand, dit-elle, je suis éveillée, mon âme, vêtue de mon corps astral, est dans mon corps charnel comme une prisonnière dans une tour où elle n'a de vue sur le monde extérieur que par cinq fenêtres garnies de vitres de couleurs différentes, qui sont les cinq sens. Quand votre fluide vient me prendre pour me conduire sur la plate-forme supérieure de la tour, je m'engage dans un escalier obscur où je ne perçois plus que vous et moi et où je n'ai plus conscience que des idées générales qui se sont pour ainsi dire fondues dans mon corps astral, dont j'emmène avec moi le noyau, pendant que la superficie de ce corps où sont emmagasinées les idées d'acquisition ré-

(1) Cette légèreté est proportionnelle au développement spirituel de l'individu. Chez la plupart des sujets, ceux dont l'âme reste dans le corps, les premiers effluves sont *très chargés de particules charnelles* ; c'est pour cela que les demi-fantômes se forment au niveau du corps matériel. Mais les effluves qui se dégagent ensuite, quand on pousse assez loin la magnétisation ou l'électrisation, sont beaucoup plus légers que l'air ambiant ; ils s'unissent aux premiers déjà sortis et les soulèvent de manière à faire monter l'ensemble jusqu'au *plan* qui correspond à ce qu'on pourrait appeler leur densité morale, plan qu'il ne peut dépasser, mais au-dessous duquel il peut évoluer dans les limites imposées par le lien fluidique qui le relie au corps charnel. Il faut remarquer aussi que l'ascension est limitée par ce fait que l'âme, restant dans le corps charnel de ces sujets, retient autour d'elle une grande partie des éléments les moins matériels du corps astral. Un des sujets, M. Laurent, dont le Moi reste dans le corps matériel, éprouve une sensation de vertige très nette quand il essaie, par la volonté, de faire redescendre son corps astral, et il compare cette sensation à celle qu'il éprouve quand d'un lieu élevé il abaisse son regard et *projette son attention* au-dessous de lui.

(2) D'après elle, voici exactement comment les choses se passent : son corps astral s'étend jusqu'à la surface de la peau, à l'état de veille ; quand je projette dans le corps matériel le fluide nécessaire pour y entretenir la vie, la plus grande partie du corps astral se condense à l'intérieur pour sortir par la tête, tandis que la partie superficielle s'extériorise légèrement pour remonter le long du corps physique, en suivant le mouvement du corps astral. En effet, sa sensibilité qui a quitté la peau se retrouve uniquement à une très petite distance au dehors.

Cet accouchement par la tête de la partie intelligente de l'être humain rappelle le mythe de Minerve sortant de la tête de Jupiter.

cente, se trouve extériorisée ou encore disséminée dans mes organes et par suite en communication très incomplète avec mon âme. C'est pour cela que quand vous me demandez si je connais mon mari, mon fils, je vous réponds que je sais bien ce que c'est qu'un mari, qu'un fils, mais je ne sais pas de qui vous voulez me parler. Quand je débouche de cet escalier obscur sur la plate-forme de la tour, ce n'est plus seulement par les cinq fenêtres de mes sens que je vois le monde extérieur ; je le vois dans toutes les directions, partout où ma volonté, où la vôtre, dirige mon attention ; je le perçois, alors, par un sens unique qui est comme la résultante de tous les autres. De plus, par suite de l'invasion complète de votre fluide dans mon organisme, j'ai retiré autour de mon âme toutes les parties de mon corps astral qui étaient restées disséminées à l'intérieur et autour de mon corps matériel ; et, étant entrée ainsi en possession de tout mon être spirituel, j'ai repris ma mémoire entière. Je vois alors beaucoup plus et beaucoup mieux, mais ma personnalité n'a pas changé ; je ne suis ni plus intelligente ni meilleure. Je puis donc me tromper, mal raisonner ; certainement, je ne perçois qu'une partie de ce qui se trouve autour de moi, parce que ma faculté de vision doit être proportionnée à mon avancement spirituel ; vous ne devez donc pas me croire aveuglément et vous imaginer qne ma sortie du corps physique m'a tout à coup mise en présence de la vérité absolue, d'autant plus que je suis encore inexpérimentée dans l'usage de mes facultés nouvelles, comme l'âme d'un enfant dans celui de son nouveau corps.

« Je vois bien mon corps physique au-dessous de moi, et je ne vois que confusément le corps astral qui m'enveloppe. C'est une sorte d'œuf nébuleux dont la pointe est en bas et sur le bout supérieur duquel se dresse, comme une flamme, une petite amande lumineuse où je sens que réside mon âme. »

Quand Mireille est ainsi dégagée de son corps elle continue à n'être en rapport qu'avec moi et avec les objets du monde extérieur que je touche ; mais elle perçoit tout autour d'elle des êtres plus ou moins lumineux qui vont et qui viennent à travers l'espace, comme des passants sur une place.

Si je veux que son corps astral s'élève, il faut que je fournisse assez de fluide, soit par mon fluide propre, soit par un autre générateur d'électricité: d'abord pour entretenir la vie anormale du corps physique privé de son propre corps astral qui remplissait auparavant cet office ; ensuite pour empêcher, malgré son allongement progressif, la rupture du lien fluidique qui relie ce corps astral au corps physique et permet à l'âme renfermée dans le premier de communiquer avec le magnétiseur par le moyen du second.

Un magnétiseur dont l'astral est très spiritualisé ne fera pas élever l'astral d'un sujet plus haut que ne le comporte la nature de ce dernier ; mais un

magnétiseur très matériel pourra l'alourdir et l'empêcher de s'élever. Le fluide électrique fourni par une machine paraît produire des effets intermédiaires entre ces deux extrêmes.

J'ai fait monter ainsi Mireille graduellement de plus en plus haut ; elle me décrivit alors des visions que je rapporterai une autre fois. Un jour, son visage exprima brusquement une violente douleur ; elle me pria en haletant de faire un effort énergique pour la pousser plus haut ; puis son visage se rasséréna peu à peu et elle me raconta qu'en montant elle s'était trouvée prise par un courant d'une épouvantable violence qui entraînait son corps astral perpendiculairement à son mouvement d'ascension ; mais que maintenant elle l'avait franchi, qu'elle se trouvait dans une lumière radieuse, ayant laissé au-dessous d'elle l'atmosphère terrestre et cette sorte de couche électrique qui la limitait.

Quand il fallut la ramener sur la Terre, elle éprouva une vive appréhension de s'exposer encore une fois aux chocs terribles qu'elle avait reçus pendant la traversée. Je dus la raisonner longuement pour lui faire prendre la résolution de revenir. Je concentrai alors toutes mes forces pour la faire descendre rapidement; elle manifesta de nouveau les angoisses dont elle venait quelques instants auparavant de me donner le spectacle (1), puis reprit son calme en me disant qu'elle était de nouveau sous la calotte électrique.

Je refis cette expérience une ou deux fois (2); elle paraissait s'y habituer, se précipitant, disait-elle, tête baissée dans la zone dangereuse, pour en sortir très rapidement; mais il lui semblait qu'à chaque fois elle laissait dans cette traversée quelque chose de sa vitalité et je renonçai à ces voyages dangereux que je repris ensuite par un autre procédé que je décrirai dans un prochain article.

Mireille, interrogée par moi sur ce que pouvait bien être cette couche électrique, me répondit que, suivant son sentiment, l'électricité qui se formait à la surface de la terre par suite des frottements, de la vie végétale et animale et d'autres causes encore, tendait à s'éloigner de la terre jusqu'à une certaine distance où, retenue par l'action d'autres forces, elle s'accumu-

(1) La couche lui paraissait plus dense à l'extérieur qu'à l'intérieur, de sorte qu'elle avait plus de peine au retour qu'à l'aller.

(2) Après avoir traversé la couche électrique, je lui dis d'aller dans la lune, ce qu'elle fit sans difficulté; elle me décrivit alors des paysages lunaires avec des cirques, comme elle avait pu en voir dans les photographies de notre satellite. Je voulus l'envoyer dans Mars; mais après s'en être approchée, elle déclara qu'elle n'osait affronter le courant électrique qui entourait cette planète, courant analogue à celui de la Terre, mais qui lui paraissait beaucoup plus intense.



lait et formait un vaste réservoir d'où sortaient probablement les orages, les aurores boréales, etc. Elle ajoutait que c'était cette couche électrique qui délimitait l'atmosphère terrestre, c'est-à-dire l'air que nous respirons, et l'empêchait de s'étendre à l'infini en diminuant indéfiniment de densité, en même temps qu'elle retenait toute une catégorie d'âmes dont le développement moral n'était pas assez avancé pour passer sur un autre astre (1).

Dans tous les temps et dans tous les pays, il y eut, et il y a encore, des voyants qui ont raconté des choses de l'autre monde : le plus célèbre est Swedenborg.

Si tous s'accordaient, on pourrait les croire ; malheureusement il n'en est point ainsi. — Nous nous trouvons dans la situation d'un monsieur qui, voulant écrire un livre sur une partie de la Terre non encore explorée, y enverrait des voyageurs et recevrait des relations tout à fait discordantes ; il se demanderait si ses missionnaires se sont moqués de lui en lui expédiant, de quelque tranquille cottage, d'ingénieux produits de leur imagination ; ou bien s'ils ont en réalité visité des régions différentes de cette partie de la Terre.

Il y a donc un très grand intérêt à rechercher les points communs à ces divers récits : c'est ce que je me suis proposé de faire sur un certain nombre de questions bien nettement déterminées.

L'une d'elles est l'existence de ce courant formidable situé à la limite de notre atmosphère : j'ai prié M. Arthur Arnould de vouloir bien interroger à ce sujet ses correspondants de l'Inde. Voici la réponse qui lui a été faite.

*
* *

« L'expérience de l'éminent expérimentateur est extrêmement intéressante pour les théosophes, parce qu'elle donne un exemple frappant de bien des phénomènes.

« La 1re phase est la sortie du « *Double* » ; la conscience se retire dans le *Linga Sarira* et y demeure jusqu'à ce que la volonté du magnétiseur la transfère dans le « *Corps psychique* », — l'*œuf nébuleux*. — A ce moment, le « *Double* » *devient insensible*, et l'Être passe sur le *Kama-Loca*. Un nouvel effort de l'opérateur le fait pénétrer sur un plan plus élevé : le plan du *mental inférieur*; mais cette phase n'est pas saisie par l'œil des clairvoyants ordinaires, car leur vision ne dépasse pas le *plan astral inférieur*, et le corps

(1) D'après elle, ce courant existe autour de la plupart des astres, mais la Lune n'en a plus, parce qu'elle est depuis longtemps refroidie, qu'il n'y a plus de végétation, plus d'actions électriques sur sa surface et, par suite, plus d'enveloppe électrique à l'extérieur ; cette enveloppe ayant disparu, l'atmosphère lunaire, qui n'était plus retenue, s'était elle-même dissipée dans l'espace.



« *psycho-manasique* » est composé d'une substance beaucoup plus subtile que les substances *Astrale* et *Kamique*.

« Dans le *Linga Sarira*, le sujet se trouve sur la couche la plus grossière de l'*Aura* terrestre, et il n'en a, d'ordinaire, aucune conscience, parce que ses *sens astraux* ne sont pas développés.

« Dès qu'il est dans son « *corps psychique* » il se met en contact avec le plan astral et plus haut avec une couche redoutable qu'il commence à sentir, lorsqu'un nouvel effort de volonté du magnétiseur le pousse à travers elle; il ressent alors l'action dévorante de ce « *Feu Astral* » qui forme l'atmosphère extrême du Kama Loca (*Purgatoire*), et qui *désintègre* les corps Kamiques des personnalités posthumes. Cette couche est *très désagréable* à supporter. Les sujets la comparent à un fluide électrique pénétrant qui les remplit de terreur. Elle est formée par des courants éthériques intenses qui parcourent la terre du pôle nord au pôle sud et qui jouent un grand rôle dans les phénomènes de lévitation (séances spirites).

« Lorsque la conscience abandonne le « Corps psychiqne », pour s'établir dans l'enveloppe « *psycho-manasique* », une détente se produit, le sujet éprouve un bien-être considérable. Il dit alors qu'il a *traversé* la couche électrique et qu'il *plane* dans l'*Espace interplanétaire*.

« La science Occulte enseigne que les couches du quaternaire inférieur, — cosmique ou humain, — sont, pour les âmes qui s'y trouvent, des *Lieux* et non pas des *Etats* de conscience seulement. Le *plan Astral* inférieur ou plan du *Linga Sarira*, est le plus matériel. Son royaume ne s'éloigne guère de la surface de la terre.

Le *Kama Loca* se trouve surtout entre la couche précédente et l'Espace interplanétaire. Le plan du *Mental inférieur* se trouve, dans son état de pureté, dans l'espace situé *au-delà* de l'atmosphère terrestre.

« Les Hindous expriment cela, en disant que la 1re sphère, — *Bhurloka*, — est la Terre; que la 2e — *Bhuvarloka*, — va de la terre au Soleil; que la 3e — *Swarloka*, — s'étend du Soleil à l'Etoile polaire, et la 4e — *Maharloka*, — va du Soleil aux limites les plus reculées de notre système planétaire.

« Ceci est *exotérique*, évidemment, et il ne faut pas oublier que les plans ne sont pas séparés, comme des liquides de densité différente placés dans un même vase; ils sont en *Co-adunité*, les uns *dans* les autres, et le centre de conscience humain peut passer des uns aux autres, *sans quitter le corps physique*, ou sans s'en écarter sensiblement.

« Il est plus facile de se mettre en rapport avec eux, en sortant du corps parce que, dans ce cas, les sens grossiers ne sont plus là pour tenir l'âme en éveil sur le plan physique; mais un *Occultiste entraîné* peut être en Nirvanâ, tout en restant dans son enveloppe grossière.

« Il faut dire pourtant qu'il existe comme une séparation entre ces plans divers, au point de vue pratique. La terre a des *Auras* concentriques, mais de rayonnement variable; la plus grossière, — celle qui répond au *Linga Sarira*, — ne s'écarte pas beaucoup du *sol*; la suivante s'irradie jusqu'à la *limite* de l'atmosphère; la troisième s'étend à des *distances incalculables*. Chaque couche a une action prépondérante dans sa *zone propre*, ce qui fait que, pour un Occultiste incomplètement entraîné, la conscience s'établira d'autant mieux sur l'une d'elles qu'il pourra se transporter plus facilement sur l'emplacement où son action domine.

« Il faut alors, comme dans les expériences du colonel de Rochas, sortir de son corps et se transporter dans l'Espace. Mais ici se présente le danger de mort par rupture du « fil », danger que l'intelligent expérimentateur a évité, en vitalisant par un fluide extérieur le corps abandonné. Le vrai processus consiste à dégager le « corps manasique », sans extérioriser le double vital (Linga Sarira) ; il n'y a aucun danger de mort, dans ces conditions, quoiqu'il y ait d'autres inconvénients graves tenant aux créatures de la couche astrale.

« L'enseignement védique dit que la Terre est entourée par *Vasuki*, le *serpent astral*, qui forme *trois* anneaux autour d'elle.

« Ce serpent représente, dans l'*un* de ses aspects, les *trois* couches subtiles qui enveloppent notre globe : la Couche *Astrale inférieure*, la Couche *Kama-locique*, et la Couche *mentale inférieure* ou *psycho-mentale*.

« Il est quelques points encore qui sont d'un intérêt majeur pour les disciples de l'Ecole Orientale, parce qu'ils leur donnent une preuve de plus de l'exactitude de l'enseignement théosophique.

« Le *Linga Sarira* porte les centres de sensation ; voilà pourquoi le corps devient insensible pendant l'extériorisation des couches astrales inférieures.

« Le *Linga Sarira*, le *corps psychique*, et tous les autres *corps astraux*, sont reliés au corps psychique par un cordon ombilical, appelé le « fil ».

« Le *Linga Sarira*, dont le dédoublement s'échappe par la rate ou par la tête, le plus souvent, quoique, pour un Occultiste, tous les *centres* soient des portes de sortie.

« Les *Corps astraux* sont en nombre considérable, car les sous-plans sont nombreux dans le plan physique et astral.

« Il existe un *noyau* qui forme comme la racine et la base de tous les corps astraux.

« Il existe un *Sens unique*, qui synthétise tous les autres ; les étudiants de la philosophie ésotérique n'auront pas de peine à le localiser.

« L'*amande lumineuse* dont le sujet fait le siège de l'âme est très sugges-

tive pour ceux à qui on a confié la clef des « Correspondances » occultes.

« L'âme qui a quitté son corps n'est pas plus instruite qu'avant d'en sortir, quoique son intelligence puisse s'exercer magnifiquement.

« Le Centre de conscience est indépendant de ses véhicules et peut se fixer dans l'un ou dans l'autre, selon les cas.

« La Lune est un astre mort, elle n'a plus de corps astral.

« Mars possède une atmosphère kamique beaucoup plus violente que celle de la Terre.

« Le plan astral est rempli d'habitants qui circulent comme les hommes sur la Terre.

« Tous ces points donnent, aux dernières expériences de M. de Rochas une portée considérable ; il est à craindre que la science officielle ne tarde encore à les reconnaître, mais la marée monte et les digues créées par l'ignorance conservatrice seront emportées.

« *Un membre de l'Ecole Orientale.* »

Est-ce à ce feu astral que fait allusion l'auteur de l'histoire de *Joseph le Charpentier* (1), évangile apocryphe ? dans le chapitre XXVI, Jésus promet toutes sortes de félicités à celui qui honorera son père Jésus. « Lorsque, dit-il, il sortira de son corps et qu'il lui faudra quitter ce monde, je brûlerai le livre de ses péchés, et je ne le tourmenterai d'aucun supplice jusqu'au jour du jugement ; mais il *traversera la mer de feu et la franchira sans douleur et sans obstacle* ; tel ne sera pas le sort de tout homme avide et dur qui n'accomplira pas ce que j'ai prescrit. »

D'après un autre évangile copte, on voit le Christ assister son père Joseph, à l'article de la mort. Il trouve d'abord, en lui mettant la main sur sa poitrine, que l'âme du moribond est montée à sa gorge ; il la palpe et sent l'endroit où elle est arrêtée. Puis, quand le moribond rend le dernier soupir, il rend d'abord son esprit, ensuite son âme.

Les traditions égyptiennes, bien qu'imparfaitement comprises encore, sont aussi fort explicites.

Elles distinguaient :

1° Le corps ;

2° Le double du corps, âme (2) ou ombre qu'elles appelaient Ka, et qui finissait par mourir et se désagréger comme le corps matériel, quand on ne

(1) Cet ouvrage a été publié pour la première fois, en 1722, à Leipzig, par un érudit danois, Georges Vallin, d'après un manuscrit arabe de la bibliothèque du roi, à Paris; Wallin ajouta une traduction latine. Une traduction française fut publiée en 1848, à Paris par Gustave Brunet.

(2) On confond souvent l'âme avec l'esprit et vice versa.



lui donnait pas une nourriture appropriée à sa nature (parfums, fumées, etc.);

3° L'esprit qu'elles désignaient par le mot de Khou, signifiant *le lumineux*.

Voici d'après M. Edouard Scheuré (1), quelles étaient les croyances des égyptiens, relativement à l'autre vie.

Après la mort, l'âme serait attirée en haut par *Hermès*, son Génie guide, et retenue en bas par son *ombre* encore rivée au corps matériel.

Si elle se décide à suivre Hermès, elle arrive à la limite du monde sublunaire (*Amenti*), limite qui est appelée muraille *de fer* ou *serpent Aker* et qui « entoure la terre comme une couche opaque ». Cette couche est gardée par des esprits élémentaires dont la fluidité peut revêtir toutes les formes animales et qui « assaillent aussi bien l'homme vivant qui cherche à pénétrer dans l'invisible par la magie, que l'âme du défunt qui veut sortir de l'Amenti pour entrer dans la région céleste ». Ces « gardiens du seuil » sont représentés dans la mythologie égyptienne par des cynocéphales : Anubis à tête de chacal est leur maître; les Grecs en ont fait Cerbère.

Quand l'âme est en dehors de l'Amenti, elle a complètement le souvenir de ses existences passées, souvenir qu'elle n'avait repris que partiellement à sa sortie du corps.

Nous retrouvons donc encore ici une nouvelle confirmation des révélations de nos extatiques qui prétendent aussi revoir une partie de leurs existences précédentes « sous forme de tableaux isolés », quand leur âme est séparée de leur corps astral.

Il est bien à désirer que les érudits se mettent à étudier les enseignements mythiques des Livres des morts, et autres documents de la religion égyptienne, d'une façon très précise (en ayant soin de toujours citer les textes), à l'aide des données nouvelles qui nous viennent, soit des enseignements de l'Inde, soit des acquisitions de la science moderne qui semblent commencer aujourd'hui à se mettre d'accord.

Je viens en effet de trouver, dans un ouvrage publié, il y a quelques jours à peine (2), l'hypothèse fort imprévue d'une couche électrique se formant tout autour de la terre à une distance déterminée par le refroidissement graduel que subit notre atmosphère en se rapprochant des régions glacées qui séparent les astres (3).

« Les expériences de Dolbear, dit M. Sabatier, sur l'influence des basses températures sur les propriétés physiques de la matière, lui ont démontré

(1) *Revue des Deux-Mondes*, numéro du 1er février 1895.

(2) Essai sur l'immortalité, par M. Sabatier, doyen de la Faculté des sciences de Montpellier. — Paris, 1895, p. 109.

(3) M. Sabatier renvoie à la *Revue scientifique* du 24 mars 1894.

que l'énergie chimique décroît avec la température, si bien que l'oxygène et le phosphore, dont l'affinité réciproque est si vive aux températures ordinaires, paraissent incapables de se combiner à 200° au-dessous de zéro. Par contre, *les propriétés magnétiques et électriques s'exagèrent à mesure que la température s'abaisse* (1). Aussi Dolbear considère-t-il comme très probable que les propriétés de la matière qui nous sont familières, dépendent absolument de la température, et que, au zéro absolu (c'est-à-dire théoriquement à 273°), il n'y a plus ni solide, ni liquide, ni gaz, et que les *propriétés magnétiques et électriques atteignent leur maximum*; c'est-à-dire, en d'autres mots, que la matière est ramenée à un groupement de tensions dynamiques considérables, et qu'elle n'est plus ce que nous appelons vulgairement matière. »

M. LECOMTE.

LE SPIRITISME DANS PLATON

(*Suite.*) (Voir la *Revue spirite* de juillet 1895).

La mort étant un bien pour le juste, que sera-t-elle pour le méchant, ou pour celui dont la vie aura été mêlée de bien et de mal? Platon n'est pas toujours complètement d'accord avec lui-même sur cette question. Malgré certaines contradictions, cependant, il n'est pas très difficile de démêler sa pensée intime.

Et d'abord la mort ne fixe pas irrévocablement le sort de l'âme. Elle ne quitte pas dès sa séparation d'avec son organisme physique, les lieux où elle a vécu, ni ne se désintéresse point de ceux qu'elle a aimés.

« Les âmes des morts, dit-il, conservent un certain usage de leurs facultés et prennent encore quelque part aux affaires humaines... Que les gardiens des lois craignent donc : 1° les dieux du ciel qui sont sensibles à l'état d'abandon des orphelins; qu'ils craignent ensuite les âmes de parents défunts, lesquelles, par un sentiment naturel, prennent un intérêt spécial à ce qui touche leurs enfants, veulent du bien à ceux qui ont des attentions pour eux, et du mal à ceux qui les négligent... 2° Tout tuteur et tout magistrat veillera exactement sur la nourriture et l'éducation des orphelins, et leur rendra tous les services qui dépendent de lui, comme si c'était un prêt dont lui-même et ses enfants, dussent un jour recueillir le fruit. »

Quant à ceux qui sont morts assassinés, ils garderaient du ressentiment

(1) MM. Huggins et Boss, astronomes anglais, ont également recours à l'hypothèse d'une couche électrique à la partie supérieure de l'atmosphère pour expliquer les aurores boréales. (*Bulletin astronomique de l'Observatoire de Paris* — août 1894, p. 365.)



contre leurs meurtriers. L'accident qu'ils ont éprouvé, les remplissant de crainte et de frayeur, ils épouvanteraient les meurtriers à leur tour, leur inspirant le trouble dont ils sont eux-mêmes agités, en appelant à leur secours, dans cette vue, la mémoire et la conscience des coupables.

Est-ce de cette façon que s'expliqueraient les visions terrifiantes dont sont hantés certains criminels à qui la vie devient impossible, et que la vue constante de leurs victimes sanglantes et livides, réduit au désespoir, au suicide, ou pousse à se livrer eux-mêmes à la police ?

Il arrive parfois que des tentatives criminelles échouent, que celui qui veut tuer blesse seulement. Comment traitera-t-on le coupable dans ce cas ?

On devra, dit Platon, par égard pour la destinée du coupable, qui n'est point parvenue au comble du malheur, et pour le génie qui, ayant pitié de lui et du blessé a détourné de celui-ci le coup mortel, et a épargné à celui-là le sort et l'accident le plus funeste; par reconnaissance, dis-je, pour ce génie, et afin de ne pas mettre d'opposition à son bienfait, nous ferons grâce au coupable de la mort, le condamnant seulement à aller vivre dans quelque autre cité voisine, en lui laissant la jouissance de son bien le reste de ses jours.

Ainsi, le génie qui, suivant Platon, est donné à chaque homme pour lui servir de guide, jouerait un rôle actif dans la vie, interviendrait directement dans les affaires humaines. Est-il besoin d'observer que le génie de Platon se confond avec l'ange gardien que suppose l'Eglise.

Si, de l'au-delà, les parents continuent à veiller sur leurs enfants devenus orphelins ; et si ceux qui ont péri de mort violente, s'acharnent après leurs meurtriers, il est d'autres âmes qui demeurent comme attachées à leur terrestre séjour et même à leurs corps pendant un temps d'une durée indéterminée.

« L'âme clouée à son corps par ses passions, y reste longtemps attachée ainsi qu'à ce monde visible, et ce n'est qu'après qu'elle a beaucoup résisté et souffert qu'elle est enfin entraînée par force et malgré elle par le génie qui lui a été assigné. Quand elle arrive à ce rendez-vous de toutes les âmes, si elle est impure, si elle s'est souillée de quelque meurtre ou de quelqu'un de ces autres crimes atroces, qui sont les actions semblables à elle, toutes les autres âmes la fuient et l'ont en horreur ; elle ne trouve ni compagnon ni guide, et elle erre dans un complet abandon jusqu'à ce qu'après un certain temps, la nécessité l'entraîne dans le séjour qu'elle mérite. Mais celle qui a passé sa vie dans la tempérance et dans la pureté, celle-là a les dieux eux-mêmes pour compagnons et pour guides ; elle habite le lieu qui lui est préparé, car il y a des lieux divers et merveilleux dans la terre. »

Tel est le langage de Platon. Ailleurs, il dit encore : « Mais si l'âme se retire

du corps souillée, impure, comme celle qui a été toujours mêlée avec lui, occupée à le servir, possédée de son amour, enivrée de lui au point de croire qu'il n'y avait rien de réel que ce qui est corporel, ce qu'on peut voir, toucher, boire et manger, ou ce qui sert aux plaisirs de l'amour, tandis qu'elle haïssait, craignait et fuyait habituellement tout ce qui est intelligible, et dont la philosophie seule a le sens : une telle âme sort embarrassée de souillures corporelles, que le commerce continuel et l'union trop étroite qu'elle a eus avec le corps, pour n'avoir jamais été qu'avec lui, et occupée de lui seul, lui ont rendues comme naturelles. Ces souillures sont une enveloppe lourde, pesante, terrestre et visible, et l'âme, chargée de ce poids, est entraînée encore vers ce monde visible, par la crainte qu'elle a du monde invisible, de l'enfer; et elle erre dans les lieux de sépulture, autour des tombeaux, où l'on a vu des fantômes ténébreux, comme sont les spectres de ces âmes qui n'ont pas quitté le corps toutes purifiées, mais retenant quelque chose de cette matière visible, qui les rend visibles encore.. Ce sont les âmes des méchants qui sont forcées d'errer dans ces lieux où elles portent la peine de leur première vie qui a été méchante; elles continuent d'errer jusqu'à ce que l'amour qu'elles ont pour cette masse corporelle qui les suit toujours, les engage de nouveau dans un corps et les plonge vraisemblablement dans les mêmes mœurs qui ont fait l'occupation de leur première vie.

Et nous voici placés en face de la réincarnation. Absurdité, dit-on. Pourquoi absurdité? Est-ce donc qu'il serait plus extraordinaire de naître deux fois qu'une? Mais, demande-t-on, à quoi bon ce retour ici-bas? Pour grandir, tout simplement, pour développer son être moral, et aussi pour expier et réparer le mal dont on s'est rendu coupable. La situation du débiteur, sans doute, est loin d'être enviable, mais à qui la faute, et de quoi se plaindrait-il, quand il subit la loi de justice, toujours tempérée par l'amour, qui le place dans les conditions voulues pour racheter un passé criminel? La révolte ne servirait de rien. Dans le domaine moral, il n'y a ni privilèges ni passe-droit. Il faut que chacun, par des efforts personnels, s'élève de degré en degré vers les régions pures et éthérées où l'on ignore les attractions comme les tentations de l'orgueil, de l'égoïsme et de la sensualité. Marche ascendante, pénible et longue, mais nécessaire; marche entremêlée de chutes nombreuses et de relèvements successifs qui nous conduisent, pas à pas, plus loin, et, de vie en vie, nous rapprochent de l'idéal qui nous est proposé.

Ainsi procède la nature dans toutes ses œuvres, s'élevant par gradations insensibles de la simple cellule aux organismes les plus complexes; du protoplasme informe à l'être merveilleux qu'est l'homme. Et ce qui est vrai du

physique, l'est du moral : on y observe la même progression lente. Indépendamment donc de toute autre raison, il suffirait, semble-t-il, de cette seule constatation pour conclure à la nécessité des vies successives des âmes qui, imparfaites, doivent se perfectionner et ne le peuvent que par un travail continu qui durera d'autant plus qu'il sera plus relâché ou moins acharné.

Oui, les âmes évoluent comme les corps. Le tort de nombre de savants est de croire que l'évolution physique se suffit à elle-même, de prendre le développement intellectuel et moral qui l'accompagne pour une conséquence au lieu d'y voir une cause, la cause, précisément, de la progression organique qu'ils prennent, seule, en considération. Ah! comme Platon, comme Humphry Davy, comme tant d'autres esprits supérieurs sont plus près de la vérité, lorsqu'ils affirment que ce sont les mêmes essences spirituelles qui reviennent, et qui, par leurs efforts réitérés et leurs expériences incessamment renouvelées et améliorées, amènent peu à peu le progrès dont nous sommes justement fiers, et que nous voulons plus complet chaque jour.

C'est par là aussi que l'homme, suivant Platon, se sauve et parvient enfin à la pleine lumière et au bonheur suprême auquel toute âme aspire, bonheur qui n'est pas la contemplation béate et immobile que d'aucuns imaginent et espère. Tout ce qui vit travaille, et le travail augmente à proportion de l'avancement des êtres. Et l'on voudrait qu'au moment où l'intelligence s'illumine de clartés nouvelles, où la conscience arrive à la vraie sanctification par l'épreuve triomphalement supportée, où le cœur se trouve ennobli et élargi par un sentiment plus intense et plus universel d'amour, — l'on voudrait qu'à ce moment où nous entrons dans la pleine possession de toutes nos facultés de compréhension et de toute notre puissance d'action, nous cessions soudain d'agir. Non, la vie active est bien préférable, elle qui nous fait dans l'éternité les collaborateurs de Dieu, pour le salut de tous par la connaissance de la vérité et la pratique de la charité.

Dans l'autre monde ainsi compris, la douleur a nécessairement sa place, ainsi que dans celui-ci, la plupart de ceux qui meurent à la vie du corps y emportant avec eux le mal moral ou les imperfections de leur âme. Mais sera-t-elle éternelle ? Platon semble l'admettre pour certains crimes abominables qui, dans son système, sont le péché irrémissible contre le Saint-Esprit. « Ceux, dit-il, qui se trouvent incurables, à cause de la grandeur de leurs fautes, et qui ont commis des sacrilèges grands et nombreux, des meurtres iniques et contre les lois, ou d'autres crimes semblables, la fatale destinée leur rendant justice, les précipite dans le Tartare d'où ils ne sortent jamais. »

Mais ce sont là des cas très exceptionnels. Pour tous les autres, la souffrance simplement temporaire, se termine tôt ou tard, lorsque les victimes de leurs crimes, suppliées, consentent enfin à pardonner, et lorsque les coupables eux-mêmes, le repentir et le remords au cœur, se convertissent, c'est-à-dire se tournent librement, délibérément vers le bien, soit de leur propre volonté, soit sous l'impulsion bénie de leurs esprits guides.

Les hiérophantes dans l'antiquité, enseignaient aux futurs initiés, qu'il y a aux enfers des supplices réservés aux parricides et autres crimes énormes; que si le coupable recommençait une nouvelle vie, il y subirait nécessairement la peine de droit naturel, soit celle du talion, éprouvant le même traitement infligé par lui aux autres, et périssant du même genre de mort. Ainsi, si quelqu'un avait tué son père, il devrait être tué, dans une vie ultérieure par ses propres enfants; s'il avait tué sa mère, il devrait renaître sous la figure et avec le corps d'une femme, et être privé du jour par ceux qui l'auraient reçu de lui. « Il n'y a point, dit Platon, d'autre expiation pour le sang des parents répandu, et la souillure n'en peut être effacée, jusqu'à ce que l'âme du coupable paie la peine du meurtre qu'elle a commis, par un meurtre semblable commis sur sa personne, et apaise ainsi le courroux de sa parenté. »

Je ne pense pas, d'ailleurs, qu'il faille prendre absolument à la lettre ce que dit ici Platon, et ce qu'après lui a répété presque textuellement Allan Kardec. Mais la justice veut assurément que chacun soit traité suivant ses mérites, et reçoive en peines ou en bonheur, en proportion du mal ou du bien qu'il a accomplis.

Si Platon précise jusqu'à la minutie le sort du coupable qui reprend une nouvelle vie, il n'est pas moins catégorique quand il parle du sort réservé aux criminels dans les enfers. Il existe une parité parfaite entre le supplice des méchants et la félicité des bons : « Les âmes sont punies dix fois pour chacune des injustices qu'elles ont commises dans la vie ; la durée de chaque punition est de cent ans, durée naturelle de la vie humaine, afin que le châtiment soit toujours décuple pour chaque crime. Ainsi ceux qui se sont souillés de plusieurs meurtres, qui ont trahi des Etats et des armées, les ont réduits en esclavage, ou qui se sont rendus coupables de quelque autre crime semblable, sont tourmentés au décuple pour chacun de ces crimes. Ceux, au contraire, qui ont fait du bien aux hommes, qui ont été saints et vertueux, reçoivent dans la même proportion la récompense de leurs bonnes actions. Il y a encore des récompenses plus grandes pour ceux qui ont honoré les dieux et respecté leurs parents, et des supplices extraordinaires pour les impies, les parricides et les homicides à main armée. »



La responsabilité de nos actes implique le libre arbitre. Aussi le libre arbitre, au dire de Platon, n'existe pas moins dans la vie terrestre que dans le choix que nous en faisons. L'homme n'est pas jeté au hasard sur le globe par un être capricieux. Il choisit lui-même la condition dans laquelle il naîtra. A quoi, dès lors devra-t-il avoir égard dans le choix du milieu pour lequel il se déterminera ? A la seule chose nécessaire : à ce qui est avantageux à rendre l'âme plus vertueuse. Pour Platon, la chose la plus désirable, la chose essentielle, c'est toujours le bien, et c'est toujours la vertu.

Nous ne parlerons pas de la métempsycose, transmigration de l'âme humaine dans un corps animal. Tout ce que Platon dit à ce sujet, doit, je pense, être pris au figuré. Ce sont de purs symboles destinés à faire mieux ressortir certaines vérités morales, et à inspirer une crainte salutaire aux coupables. L'homme ne redevient pas singe ou perroquet. On ne rétrograde pas les degrés de l'échelle des êtres qu'on a une fois montés.

Platon admet, d'autre part, le libre arbitre jusque chez les animaux, et parle d'âmes animales qui, au moment de renaître, se déterminent pour la vie humaine. Avec l'évolution progressive, d'ailleurs. et les idées scientifiques du jour, cette ascension n'a rien qui choque. N'a-t-on pas défini le chien : un candidat à l'humanité.

Quoi qu'il en soit de cette idée particulière, il demeure que l'homme arrive au bonheur par la perfection à travers une série d'existences indéfinies.

Cette théorie admise, n'est-il pas vrai que bien des obscurités s'éclaircissent ? De quoi nous plaindrions-nous, puisque nous avons choisi nous-mêmes notre état présent, plus ou moins nécessité, d'ailleurs, par nos vies anterieures ? Et si des âmes, anges de bonté et de sacrifice, égarés, semble-t-il, au milieu de nous, souffrent parfois des douleurs qui dépassent toute expression, c'est que ces âmes ont voulu souffrir ainsi pour servir d'exemple à ceux qui se récrient ou blasphèment à la moindre douleur, à moins qu'elles n'aient un passé mauvais, de nous ignoré, à racheter. Le passé prépare le présent qui lui-même est gros de l'avenir.

De là, la nécessité impérieuse de combattre dès l'enfance et de combattre toute la vie, les formes diverses du mal. Toute faute, égoïsme, avarice, dureté, violence, volupté est comme un boulon qui rive plus solidement l'âme au corps.

Et plus elle s'identifie ainsi avec son organisme physique, s'abaissant à son niveau, plus il lui en coûtera de s'arracher à son étreinte, de revenir elle, de reprendre l'essor ascendant qui est son but et sa loi.

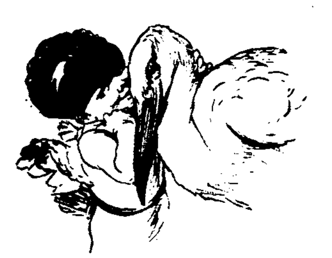
Toute autre est la situation de celui qui s'applique dès l'abord de toutes les forces qui sont en lui, à dompter son orgueil, à imposer silence aux

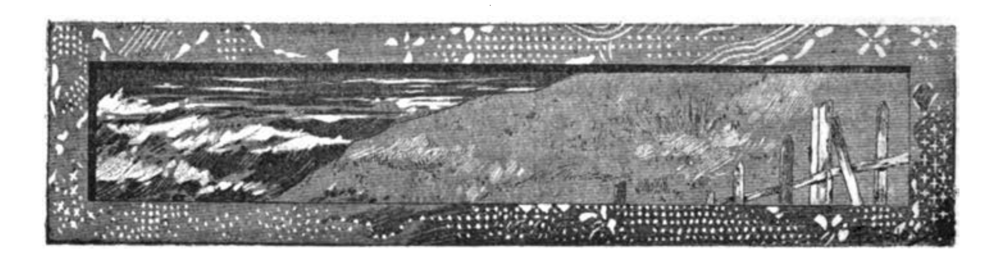
mouvements désordonnés de son cœur et de ses sens; qui, fuyant tout mensonge, toute fausseté, tout égoïsme, toute ambition malsaine, ne vit que pour la vérité et le bien, resserrant chaque jour les liens qui unissent son âme aux choses d'en haut. Grâce à la persévérance d'efforts incessamment renouvelés, il s'élève graduellement des gouffres impurs où l'être humain se trouve plongé à l'origine, vers des régions toujours plus éthérées, vers cet idéal divin dont une étincelle au moins brûle en chacun de nous. Nous aurons réalisé ainsi dès ici-bas l'harmonie sainte qui est l'équilibre entre la raison et le cœur, par la science et la vertu. Cette harmonie, synthèse de tous les biens, c'est la sagesse, fille de Dieu.

Vienne alors la mort. Bien loin d'être le roi des épouvantements, elle sera tout au contraire, une amie, une messagère de paix et de bonheur. Nous la saluerons avec la sérénité exempte d'alarmes d'un Socrate qui, à l'heure même où il buvait la ciguë, s'entretenait sans trouble ni ostentation avec ses disciples les plus aimés, des plus hautes questions qui puissent intéresser les hommes, examinant avec eux, en cet instant suprême, les raisons que nous avons de croire aux destinées futures meilleures de l'âme. Il en a une vision si claire, si nette, il est si assuré de ne pas mourir tout entier, qu'il console, lui, victime innocente des sophistes, et qu'il fortifie ceux qui l'écoutent dans la foi qui est la sienne. Puis ayant achevé sa tâche, il s'endort paisiblement, offrant par sa mort non moins que par sa vie, un exemple digne de l'imitation de tous, lui, « le meilleur, le plus juste et le plus sage des hommes ».

Et pourquoi eût-il redouté la mort ? N'était-il pas persuadé que si l'âme se retire pure, sans rien conserver du corps, comme celle qui pendant la vie n'a eu volontairement avec lui aucun commerce, mais au contraire, l'ayant toujours fui, et s'étant toujours recueillie en elle-même, en méditant toujours, c'est-à-dire en bien philosophant et en apprenant effectivement à mourir, si l'âme se retire en cet état, elle va vers un être semblable à elle divin, immortel, plein de sagesse, près duquel elle jouit de la félicité, délivrée de ses erreurs, de son ignorance, de ses craintes, de ses amours tyranniques, et de tous les autres maux attachés à la nature humaine; et, comme on le dit des initiés, elle passe véritablement avec les dieux toute l'éternité.

D. METZGER.





L'ASSOCIATION MUTUELLE DE WISCKER

(Voir la *Revue* de juillet 1895.)

Le Crédit agricole. — On peut le créer si on le veut bien, sans sacrifice aucun, sans coercitation aucune, sans violence d'aucune sorte, sans que l'Etat s'en mêle directement et *sans qu'il en coûte un centime ni à lui ni à personne.* Je vais tâcher de l'expliquer le plus brièvement possible, quitte à y revenir, si ma démonstration n'était pas suffisamment claire.

Le moment est des plus favorables. Les inquiétudes grandissent, les exagérations de quelques-uns deviennent de plus en plus aiguës, de plus en plus fâcheuses et menaçantes. Il importe d'aviser au plus tôt. Je ne vois, pour marcher vers la solution de ce redoutable problème, comme acheminement vers cette solution, que l'organisation *démocratique* du Crédit agricole, largement conçue et pratiquée franchement.

Si l'on veut que cette institution soit féconde, et qu'elle produise des fruits abondants, on devra surtout éviter le monopole de l'Etat. On se gardera surtout d'en faire une institution d'Etat, crée et gérée par lui. On évitera ainsi bien des déconvenues et on se garantira de *l'empléomanie* qui, déjà nous a fait et nous fait encore tant de mal. On en laissera la gestion et même l'organisation à l'initiative privée. L'Etat n'aura qu'à sanctionner les modes divers de groupement, tous tendant comme base à l'unité d'action de l'ensemble, et n'aura à intervenir que pour veiller à l'observation stricte des statuts et règlements.

La Banque de France est en instance pour obtenir le renouvellement de son privilège. Il ne serait que juste de voir notre premier établissement de crédit contribuer au relèvement de notre agriculture. Elle pourrait le faire sans compromettre aucun de ses intérêts. Cette aide lui serait au contraire profitable et lui donnerait des bénéfices sérieux.

Lorsque après avoir obtenu l'autorisation nécessaire, nous voulûmes commencer nos opérations, je croyais que nous pourrions garantir la sécurité de nos emprunts, je croyais, dis-je, pouvoir profiter de l'escompte. Je m'en informai auprès du directeur de notre succursale duquel, d'ailleurs, je n'ai eu qu'à me louer, et j'appris de lui que les statuts de la Banque n'ayant pas prévu le cas, il ne pouvait cómme il aurait bien voulu pouvoir

le faire, nous donner cette satisfaction ; que la banque ne pouvait modifier ses statuts, ni s'en écarter, sans y être autorisée par une loi ; qu'il comprenait bien l'intérêt qu'il y aurait pour nous à profiter de cet avantage ; mais que, présentement, il n'y avait pour nous qu'un moyen de profiter de cet avantage ; profiter de l'escompte courant, faire à la Banque un dépôt de titres de rente, cotés à la Bourse de Paris, capable de garantir la somme dont nous aurions besoin. Il approuva fort notre tentative et nos moyens d'action et me dit qu'il regrettait beaucoup de ne pouvoir être plus utile.

Nous fîmes un dépôt de titres de rente et nous profitâmes ainsi de l'escompte qui était alors de 2 0/0.

Aujourd'hui l'occasion serait excellente pour obtenir de la Banque, *qu'à titre exceptionnel* et pour contribuer directement à notre relèvement agricole, elle consentît à escompter le papier des banques communales à 2 0/0, par l'intermédiaire des banques départemenales, lesquelles joueraient dans ce cas, par rapport à la Banque de France, un rôle analogue à celui que jouent les banquiers par rapport au papier des particuliers.

Si cela était possible, vu la sécurité que trouveraient les prêts de la Banque de France, il serait très avantageux pour les associations de ne rembourser le capital emprunté, qu'après une année révolue. Ceci ne changerait rien à la sécurité des prêts, et ne compromettrait en rien les intérêts de la Banque de France. Ces conditions seraient-elles onéreuses pour la Banque de France ? Je ne le crois pas, et je vais essayer de démontrer qu'elles lui seraient profitables.

Nous ne parlerons que pour mémoire de la garantie réelle, dont peut disposer l'agriculture française. Les appréciations les plus modérées, portent la valeur de sa production annuelle à 14 milliards. — Il me semble évident que la somme à garantir — 3 francs capitalisés pour chaque sociétaire pendant un an, — serait bien faible ; comparée à la puissance de sa garantie réelle. Tout le monde sait que pour mettre à la disposition du crédit agricole, la somme que représenterait l'ensemble des cotisations annuelles capitalisées, la Banque n'aurait pas à mobiliser un centime des réserves déposées dans ses caves. Elle n'aurait qu'à émettre en plus de la monnaie fiduciaire, qui suffit aujourd'hui à ses opérations, ce qu'il faudrait de billets de banque pour satisfaire les besoins du Crédit agricole, constitué sur les bases établies dans ce mode d'association.

Il n'y aurait aucun inconvénient pour l'Etat à autoriser la Banque de France à faire cette opération, puisque l'ensemble des associations pourrait toujours garantir les sommes empruntées dans ces conditions.

Les bénéfices que retirerait la Banque de France de cette opération

deviendraient de plus en plus considérables et correspondraient à l'accroissement des capitaux utilisés par les associations.

Cette opération ne pourrait jamais devenir onéreuse pour elle, ni faire courir aucun risque à son crédit. Celui-ci en serait, au contraire, fortifié et considérablement accru. Y aurait-il pour la Banque de France un bénéfice dans cette opération? Assurément, et il serait considérable, même au taux de 2 0/0.

En effet, si je suis bien informé, le billet de 1.000 francs ne coûte à la Banque que 0 fr. 25. Ce ne serait donc pour elle qu'une avance de 25 centimes qui, au bout de l'année auraient produit 20 francs, soit 79 fois cette somme. Il y aurait donc même pour les coupures une marge fort large.

Ne serait-ce pas assez rémunérateur, lorsqu'il s'agit d'un placement de tout repos et à l'échéance d'une année? On ne peut donc nier que la Banque de France ferait un sacrifice quelconque. Il est évident que tout en venant en aide à l'agriculture et en contribuant à la relever, elle ferait elle-même une excellente affaire.

En somme, qui couvrirait tous ces frais?

Ce seraient les associations et leurs emprunteurs. La location du numéraire leur coûterait ainsi 3 0/0 savoir :

2 0/0 à la Banque de France et 1 0/0 à la Banque départementale qui couvrirait ainsi tous ses frais.

J'entends beaucoup parler des ressources à créer pour faire face à la dotation et à l'organisation du Crédit agricole. On a même parlé de lui attribuer une partie du produit de la conversion de 4 1/2. J'avoue ne pas comprendre.

Mais, ne voit-on pas que le Crédit agricole n'a besoin d'aucune autre ressource en dehors de celles qu'il possède? Ne voit-on pas que ces ressources sont plus que suffisantes pour garantir le numéraire qui lui est nécessaire et que c'est de lui, de ses propres entrailles, qu'émane la justification de son crédit?

Même pour les effets escomptables des particuliers, les deux signatures ne sont-elles pas la vraie garantie, la garantie réelle du remboursement, à l'échéanre du capital et de l'escompte? Le Crédit agricole existe par lui-même. Il n'a besoin d'aucune subvention, d'aucun secours gratuit d'aucun don, avec la bienveillance à laquelle il a droit, comme tout le monde.

Il résulte ainsi de ce qui précède :

1° Que l'Etat n'a aucun sacrifice à faire pour doter le Crédit agricole.

2° Qu'il est assez puissant par lui-même pour garantir surabondamment les capitaux dont il a besoin, de tout risque, sans l'aide de personne.

3° Que même en faisant pour lui une exception, la Banque de France ne

ferait que préparer et se ménager des bénéfices certains de plus en plus importants: car ils grandiraient proportionnellement au développement du Crédit agricole.

4° Que le Crédit agricole doit, comme la Banque de France, demeurer une œuvre d'initiative privée.

Les trois centres d'action de ce mode d'association. — Nous venons de voir, dans son ensemble, le rôle du Crédit agricole, les grandes lignes de son fonctionnement, ses moyens d'action et son but. Nous ne nous lasserons pas de répéter qu'il ne peut devenir pratique, prospère et fécond qu'à la condition de demeurer nettement démocratique. Il doit être, si l'on veut qu'il atteigne son but, la contre-partie du socialisme d'Etat.

Nous remarquerons pour mémoire, que tel que nous le concevons, le le Crédit agricole se compose de trois centres ou moyens d'action ou termes.

Le premier est l'association mutuelle dans la commune. Ce terme est la génération des deux autres. C'est de lui qu'ils procèdent et qu'ils émanent.

Le second est la banque agricole au chef-lieu du département. Ce terme est destiné à relier entre elles en les solidarisant, dans ce qu'elles ont de commun entre elles, les banques ou associations communales, à les instruire et à les éclairer.

Le troisième est la Banque ou Caisse centrale.

Ce terme est destiné à relier entre elles les banques départementales, comme celles-ci relient entre elles les banques ou associations communales.

La Banque ou Caisse centrale. — Ce qu'elle pourrait faire pour commencer.

Chacun comprendra facilement l'intérêt qu'il y aurait pour tous à créer un centre commun d'assurances où toutes viendraient aboutir *volontairement*; plus commode et surtout plus économique que ceux, si nombreux et si onéreux, auxquels nous sommes contraints de nous adresser aujourd'hui.

Il est assez évident, pour qu'il soit peu utile d'insister davantage en ce moment, que la seule forme rationnelle par rapport à l'intérêt des assurés (le seul ici qui mérite d'être pris en considération), est la *mutualité*, car pour produire tous les avantages qui comportent les assurances elles doivent toujours être des associations entre assurés et non l'exploitation des assurés par des *tiers*.

Il y a dans l'Allier une compagnie mutuelle d'assurance contre l'incendie, dont le siège est à Moulins. Elle a très bien réussi. La prudence et la sagesse de sa direction et de sa gestion en ont assuré le succès.

Elle a franchi, heureusement, les difficultés premières, inhérentes à tout commencement, et elle est depuis des années très prospère. Dès qu'elle a eu en caisse, une réserve assez forte pour faire face à toutes les éventualités

elle s'est empressée de faire profiter les assurés de cette situation, soit en diminuant le taux de la prime, soit en leur distribuant des dividendes.

C'est là une preuve par *le fait* et un exemple à suivre et à imiter.

Quant aux compagnies à prime fixe, elles ne sont et ne peuvent être qu'un *trompe l'œil.* Elles sont toujours onéreuses pour les assurés et elles ne peuvent être que cela, leur but étant, non l'intérêt des assurés, mais l'exploitation de cet intérêt à leur profit.

Personne n'ignore que le gros chiffre de millions mis en vedette sur leurs enseignes, n'est qu'un moyen de réclamer et un leurre destiné à capter les naïfs. Tout le monde sait que ces millions, s'ils existent, ne sont qu'un expédient, un appât que leurs propriétaires n'ont jamais songé à en offrir une part aux assurés, et que c'est tout à fait le contraire qu'ils recherchent.

S'ils existent, comme nous venons de le dire, dans les compagnies de haute volée, ces millions sont non l'apport des actionnaires mais bien l'accumulation des bénéfices résultant des primes fournies par les assurés.

Ces bénéfices sont considérables, plus considérables même que ne peuvent se l'imaginer ceux qui ne sont pas préoccupés de cette qnestion. On peut avoir une idée de leur importance, même ne serait-on que peu informé, si on remarque le prix actuel de l'action de certaines compagnies et si on le compare au taux d'émission.

Pour certaines Compagnies, l'action émise 500 francs, a trouvé preneur à 40.000 francs et plus. Cela n'implique-t-il pas un bénéfice exorbitant, surtout si l'on considère le luxe prodigieux de leurs installations, leurs dépenses en réclames, le nombre de leurs agents racoleurs et celui de leurs autres employés si nombreux et si grossement payés ? Tout cela serait facilement explicable, mais nous n'avons pas le temps de nous y arrêter.

Que ne pourrait-on pas faire dans ce sens avec la Banque centrale ? Avec elle, rien de semblable. La Caisse centrale n'aurait aucun bénéfice à faire sur les primes des assurés. Elle ne serait qu'un centre de groupement, un centre commun de réunion des assurés et à la faveur duquel ils se solidariseraient entr'eux. La Banque centrale ferait les affaires des assurés. Elle gérerait leurs intérêts et n'aurait qu'une seule condition à imposer : se couvrir de ses frais.

Ces frais seraient, d'ailleurs infiniment moindres que ne le sont ceux des compagnies. La coopération des banques départementales et des banques ou associations communales, simplifierait considérablement la tâche de la Banque ou caisse centrale.

En effet, la Banque centrale n'aurait guère à s'occuper que de la gérance des fonds des assurés qui parviendraient jusqu'à elle par l'intermédiaire des associa ions communales et des banques départementales.

Quels pourraient et devraient être les premiers assurés? Le but et les moyens dont se servent les compagnies d'assurances sont-ils nouveaux?

Nous n'avons pas à nous préoccuper de cette question ni à y répondre. Pour nous, la base première de notre combinaison, est la moralité de ceux qui sont appelés à la composer. Elle doit toujours se retrouver dans tous leurs actes, et par conséquent, toujours demeurer notoire. Pour les Compagnies d'assurances, tout assuré est un ennemi. Pour elles, tout sinistré peut être un coquin *à priori*. La bonne foi est bannie de ce milieu et la moralité est comptée pour rien ou à peu près.

J'ai souvent entendu dire, surtout aux experts des compagnies que très souvent le sinistré a mis le feu à son immeuble afin de toucher au plutôt le le montant de sa police d'assurance. Aussi ces experts s'ingénient-ils à découvrir, un peu de parti pris, le joint, et sont-ils portés à chicaner le plus possible, afin de diminuer autant qu'ils le peuvent, le montant de la somme à payer par leurs compagnies.

Nous convenons que ces accidents peuvent arriver aux compagnies ; mais nous estimons que ce serait bien rare pour les mutualistes groupés autour de la Banque Centrale agricole.

Dès que l'ensemble des assurés comprendrait, l'idée est assez simple pour être comprise par tous, qu'en raison même de leurs concours mutuel chacun d'eux contribue, proportionnellement à sa prime, à l'indemnité à payer aux sinistrés, et comprendrait aussi qu'il est de son intérêt, qu'il y ait le moins de sinistrés possibles, il veillerait à ce qu'aucune imprudence ou négligence menaçant son intérêt ne pût se produire.Chaque assuré deviendrait ainsi un surveillant attentif. Il ne manquerait pas de signaler les fraudes commises, parce qu'il serait de son intérêt de le faire, et qu'il garantirait ainsi, non seulement son avoir, mais encore celui des autres assurés.

Cette base étant acquise, la Banque agricole Centrale pourrait commencer ses opérations en établissant d'abord, les prix au même taux que les compagnies à primes fixes, quitte à modifier, une fois l'expérience faite, ce taux selon les circonstances. Ce serait le moment le plus difficile. Il demeurerait possible jusqu'à ce que le montant des primes couvrit la moyenne des sinistrés.

Arrivée là, la Banque travaillerait à constituer une réserve assez forte pour couvrir grandement la moyenne des sinistres, et faire face à toutes les éventualités.

Cela fait, l'excédent continuant à se produire et cet excédent ***appartenant aux assurés***, c'est eux que l'on devrait consulter pour avoir leur avis sur la question de savoir ce qu'il conviendrait d'en faire.

Cet excédent pourrait servir de base à des œuvres d'intérêt commun avantageuses à l'ensemble et à chacun des assurés. Ce serait une question à étudier lorsque le moment serait venu.

Nous sommes persuadés qu'il sortirait de là tout un monde de rapports nouveaux et d'œuvres nouvelles dont on ne peut avoir l'idée en ce moment et que tout le monde tiendrait aujourd'hui pour impossibles et chimériques avec les moyens dont nous disposons.

Rien n'empêcherait de joindre par la suite à cet objet d'assurance, tous les genres d'assurances pratiqués actuellement, en suivant la même marche et même toutes les institutions de prévoyance dues à l'initiative privée.

Peu à peu, la Banque centrale agricole deviendrait, sans coercition, ni réclame, un centre unique d'assurances et laisserait bientôt, bien loin en arrière toutes les compagnies qui en somme, ne font qu'exploiter les assurés sans leur donner aucun des avantages de l'association et de l'aide réciproque.

Les premiers assurés qui se grouperaient autour de la Banque agricole centrale, seraient assurément les membre des associations agricoles communales. Nous serions étonnés, si ces adhérents ne suffisaient pas à former un noyau pour constituer un ensemble assez puissant pour marcher seul, en attendant que les progrès de l'association communale vinssent à augmenter le nombre des adhérents.

QUATRE QUESTIONS

1° Quelle est la somme des forces humaines perdues pour la production par le fait de la fausse science, de l'ignorance et de l'inertie ?

2° Quelle est la somme de celles qui ne peuvent se produire avec toute leur valeur utilitaire, parce qu'elles sont dévoyées ou qu'elles manquent de culture, de moyen d'application ou de développement ?

3° Que représentent, pour la production et pour la consommation, le manque d'ordre et le défaut d'entente, l'émiettement des forces et le gaspillage inconsidérés des produits acquis ou près de l'être ?

3° Que représente à ce double point de vue, la consommation gratuite du parasitisme à tous les degrés ?

Si, répondant à ces questions, nous en analysions les termes, nous serions effrayés du résultat, car nous aurions de la peine à comprendre qu'il nous reste encore assez d'éléments pour subsister.

Et cependant nous vivons ! Que serait-ce donc si ces questions cessaient d'avoir leur raison d'être ?

Ces maux sont-ils irrémédiables ? Assurément non et il ne dépend que de nous de nous en dégager.

Nous n'avons qu'à pratiquer l'association, vivifiée par l'esprit de solidarité.

Si nous prenions ce parti, nous verrons ces maux disparaître comme par enchantement.

Respect du droit d'autrui ; justice active et égale pour tous et tout deviendra facile.

CARRET,
(ancien spirite pratique).

WILLIAM CROOKES

Tiré de *Lux*, journal dirigé à Rome par M. le professeur *Hoffmann*.

Quelques différences entre les phénomènes produits par la médiumnité de *Daniel D. Home*, et par celle d'*Eusapia Paladino*.

En premier lieu, presque tous, sinon tous les phénomènes obtenus avec Eusapia, semblent s'être produits pendant qu'elle était en somnambulisme et avoir été d'autant plus surprenants que l'état somnambulique était profond. — Ce n'était pas toujours le cas avec Home, et bien que les deux faits les plus étranges qu'on ait obtenus avec lui, l'épreuve du feu et les formes d'esprits, n'aient été observés que lorsqu'il était en France, il n'était pas toujours facile de dire quand il se trouvait dans cet état; les seules différences avec l'état de veille étaient une plus grande décision, et des expressions plus solennelles ; de plus, il parlait toujours de lui à la troisième personne.

Lorsqu'il n'était pas en France, on observait souvent des mouvements d'objets dans les diverses parties de la Chambre, des mains portant des fleurs devenaient visibles.

Un jour il m'invita à regarder l'accordéon, pendant que cet instrument jouait seul, sous la table, dans une demi-obscurité. Je vis une main d'aspect délicat, féminine, qui soulevait l'instrument, et à la partie inférieure, les touches s'élever et s'abaisser, comme s'il y avait eu des doigts pour les mouvoir. La main était si semblable à une main vivante, qu'en premier lieu, il me sembla que c'était la main d'une de mes parentes qui assistait à la séance; mais, je m'assurai, ensuite, que ses mains étaient bien *sur* la table.

Les meilleurs cas de lévitation de Home, eurent lieu chez moi. Une fois, entre autres, il se plaça dans la partie la plus visible de la salle, et après une minute, il dit qu'il se sentait enlever. Je le vis s'élever lentement, d'un mouvement continu et oblique, et rester pendant quelques secondes,

environ à 6 pouces du sol ; ensuite, il redescendit, lentement. Aucun des assistants n'avait bougé de sa place. Le pouvoir de s'enlever ne s'est presque jamais communiqué aux voisins du médium ; cependant, une fois, ma femme fut enlevée avec sa chaise, sur laquelle elle était assise.

Home avait une grande aversion pour l'obscurité ; en général, nous avions un fort éclairage. J'essayai quelques expériences avec des lumières spéciales, des tubes de Geissler réussirent mal. — La flamme de l'alcool, rendue jaune, avec de la soude, permit des phénomènes très intenses, mais la meilleure séance eut lieu avec la clarté de la lune.

Une des choses les plus surprenantes que j'ai jamais vues, en fait de mouvement d'objets légers, fut l'enlèvement d'une bouteille de verre pleine d'eau, et d'un verre. La chambre était éclairée très fortement, par deux grandes flammes d'alcool sodé, et les mains de Home étaient très loin. Ces objets restaient suspendus au-dessus de la table. Je demandai s'il était possible d'obtenir une réponse à une question, par leur battement l'un contre l'autre : immédiatement ils frappèrent trois fois, ce qui signifiait oui. Ils demeurèrent ainsi, suspendus, à environ 6 ou 8 pouces de hauteur, allant devant chaque personne et répondant aux questions.

Ce phénomène dura cinq minutes et nous eûmes tout le temps nécessaire pour nous assurer que Home était absolument passif, et que, ni fils métalliques, ni petites cordes, n'étaient employés. Du reste, Home n'avait pas pénétré dans la chambre avant la séance.

Je n'ai jamais remarqué, comme pour Eusapia l'a constaté le professeur Lodge, un mouvement correspondant de la main ou du corps de Home, au moment ou des objets étaient enlevés à distance.

Je suis certain que dans la plupart des cas, quand Home n'était pas en trance, il ne savait pas plus que les autres ce qui allait se produire.

Très souvent, lorsque les premiers mouvements d'objets commençaient, il était livré à une conversation animée, avec un voisin, et ne regardait pas dans la direction des objets. Il déclarait ne posséder aucun pouvoir sur les phénomènes.

Je suis complètement de l'avis du professeur Lodge, en ce qui concerne les étrangers. Plusieurs bonnes séances ont été perdues par les évidentes et futiles tentatives de tromperie, des personnes étrangères qui avaient sollicité une invitation. Un homme vraiment remarquable, assistait à une des séances qui promettait d'être bonne ; au bout d'une heure, rien ne s'était encore produit, excepté divers mouvements et bruits, causés évidemment par mon hôte. Enfin, il s'en alla et nous eûmes immédiatement une communication, disant qu'ils attendaient (les agents) *que M. X... eut fini de faire le sot.* La suite de la séance fut excellente.

Le peu de lumière qu'on a été obligé d'avoir avec Eusapia, semble avoir été la cause qui a rendu l'observation des phénomènes très difficile. En effet, des précautions spéciales ont dû être prises contre toute tromperie éventuelle. Si la lumière avait été meilleure, le contrôle minutieux des mains et des pieds du médium n'aurait pas été nécessaire, et l'inévitable soupçon qu'un des surveillants ait laissé les mains libres aurait été impossible. — Home, au contraire, refusait toujours de faire des séances obscures. Il disait qu'avec de la fermeté et de la persévérance, les phénomènes peuvent être obtenus aussi bien à la lumière, et que si quelques-uns ne réussissent pas avec autant d'intensité qu'avec peu de lumière, la possibilité de les observer dans de meilleures conditions, compensait bien cet inconvénient.

Dans presque toutes les séances que j'eus avec Home, il y avait une forte lumière, de telle sorte que je pouvais voir tout ce qui se produisait, et non seulement écrire des notes, mais encore lire ce que j'écrivais, sans aucune difficulté. Home tenait tellement que chacun des assistants pût se convaincre qu'il ne produisait pas artificiellement les phénomènes, qu'il insistait souvent, pour que l'un ou l'autre des incrédules lui tint les pieds ou les mains, ce qui souvent, nuisait au développement des faits.

Durant mes relations avec Home, qui durèrent plusieurs années, je ne vis jamais le moindre fait qui put me faire sonpçonner une tromperie ; il était consciencieux jusqu'au scrupule et ne s'offensait jamais des précautions prises. Dans les derniers jours, j'avais l'habitude de lui dire, par plaisanterie : Asseyons-nous près du feu, pour causer tranquillement et voir si *nos amis* sont là et veulent faire quelque chose pour nous. N'exigeons aucune preuve, ne prenons aucune précaution.

Dans ces occasions, si j'étais seul, avec lui et ma famille, les phénomènes les plus convaincants se produisaient.

Il est réellement pénible qu'un homme tel que D. D. Home, doué de facultés extraordinaires, et toujours désireux de se mettre à la disposition des hommes de science, ait vécu tant d'années à Londres, sans que, sauf une ou deux exceptions, une notabilité du monde scientifique ait pensé que vraiment cela valait bien la peine de démontrer la fausseté ou la vérité de ces faits dont on parlait partout. Pour ceux qui le connaissaient, Home était un homme d'une exquise politesse, et d'une loyauté au-dessus de tout soupçon. Mais pour ceux qui ne le connaissaient pas, c'était un charlatan. Quant à ceux qui croyaient en lui, ils étaient traités de fous ou peu s'en faut.

(*William Crookes*. Traduit par M. Descormiers,
25, rue de Cléry.)



UNE APPARITION SÉRIEUSE

Soli DEO gloria !

Czeczelowka, le 10 juin 1895. — Cher Monsieur Leymarie,

Très nombreuses sont les histoires d'apparitions, que la *Revue Spirite* met de temps en temps sous les yeux de ses lecteurs; je vous en adresse une assez intéressante pour être relatée dans un de vos prochains numéros.

Au mois d'août 1894 vint chez moi, à Czeczelowka (District Gajsin, Podolie, Russie) un de mes grands amis, M. François Budzko, très brave homme, mais positiviste, ne croyant en rien; il se moquait toujours du spiritisme. Tout de même je lui faisais des traductions de la *Revue Spirite*, en polonais, des morceaux traitant la réincarnation, la doctrine spirite, la typtologie, etc. M. Budzko écoutait attentivement, mais ayant des idées préconçues, des vues arrêtées, il avait constamment des moqueries toutes prêtes.

Un soir cependant, c'était au mois de novembre de l'an passé, après la lecture de l'article : *Apparition et conversation d'un jardinier trépassé* (*Revue Spirite*, mai, n° 5, volume XXXVI, page 294) il me dit : « Je ne crois pas à ces contes de vieilles femmes; cependant s'il est possible qu'il y ait des apparitions après la mort et si je meurs avant toi, je t'apparaîtrai; j'avouerai que j'avais tort de mettre en doute des histoires vraies, racontées par des personnes honnêtes et de bonne foi. »

Le hasard voulut que M. François Badzko, peu de temps après, se refroidît, attrapant l'inflammation des poumons, et mourut le 22 mars dernier. Je lui fis des funérailles au cimetière de Granoso, et pour le repos de son âme, je récitai avec ferveur, tous les jours, matin et soir, la prière de notre cher maître Allan Kardec : « Pour les personnes que l'on a affectionnées. »

Le 27 mai, au moment où je ne pensais nullement à mon ami François, ayant la tête préoccupée des malheurs de ma famille, que vous connaissez, et de la persécution que j'ai à subir de la part de mon frère Camille Lozinski, à 9 heures du soir, étant dans mon cabinet de travail, en train de feuilleter une revue polonaise qui venait d'arriver, la porte de mon cabinet s'ouvrit, et je vis, devant moi mon cher François Badzko, comme il était de son vivant, mais excessivement pâle et dans le même costume avec lequel on l'avait enterré ; il me dit en polonais : « Fy mnie poznajesz, moj drogi,

prawda? « Mon cher, tu me reconnais n'est-ce pas? J'avais tort de me moquer et de nier des faits authentiques. Je suis venu te supplier de me rendre un grand service. J'ai une dette chez le tailleur Bajderman, à Gajsin, je lui dois trois roubles; paye-les-lui mon cher, je t'en prie. Merci pour tes prières et que Dieu te bénisse. » Je lui promis le lendemain d'aller à Gajsin et de payer sa dette à Bajderman. Là-dessus il fit un signe de croix au-dessus de ma tête et il disparut à mes yeux, mais de manière à ce que je puisse suivre la disparition de sa tête tout d'abord, ensuite de ses mains et du tronc et enfin des jambes.

Je vous envoie, cher M. Leymarie, ces notes écrites sans beaucoup d'ordre et sans autre but que de dire ce que j'ai vu. Les détails que je n'ai pas cru devoir publier sont à votre disposition. Tous ces faits d'apparitions sont irrécusables aujourd'hui. Après une période de silence ils reviennent toujours et plus que jamais à la lumière, se produisant d'une manière qui frappe les gens les plus prévenus.

Les personnes positivistes, matérialistes ou bigotes, ayant des vues arrêtées, des idées préconçues, concernant le spiritisme, devront se rendre à l'évidence, et tout comme mon cher ami, François Budzko, avouer leurs torts !

Daignez agréer, cher Monsieur, les civilités empressées de l'un de vos abonnés.

Votre dévoué,

JOSEPH KRONHELM.

MAGNÉTISME ET TÉLÉPATHIE

Tiré du *Radical* de Marseille.

Comme je l'avais annoncé, M. Lauri-Ali magnétiseur continue ses expériences chaque soir, Brasserie du Chapitre. Il serait superflu de dire que la salle est comble et l'auditoire choisi.

M. Lauri-Ali en effet, ne fait pas de l'*hypnotisme*, mais du *magnétisme*, qui tient aujourd'hui en médecine une si large place. De plus il se met à la disposition des docteurs-médecins de la ville qui voudraient s'assurer de la véracité de ses expériences.

C'est ainsi qu'hier, M. le Dr S. E. Maurin, membre de l'Académie de médecine, fondateur de la Société protectrice de l'enfance; M. le Dr Queirel chirurgien en chef de la maternité, professeur à l'Ecole de médecine; M. Blanc, docteur spécialiste pour les maladies mentales et l'épilepsie; M. le Dr Magon

et plusieurs autres solomités médicales de notre ville ont voulu se rendre compte par eux-mêmes des expériences de M. Lauri-Ali.

La séance a eu lieu à 4 heures, chez M. le Dr Blanc, je n'en raconterai pas les péripéties ; je prends la liberté de soumettre à mes lecteurs l'attestation remise par les médecins au fameux magnétiseur :

« Mes collègues en médecine soussignés et moi, remercions vivement M. Lauri-Ali des intéressantes expériences qu'il a bien voulu faire devant nous et comprenant :

1° Magnétisme.

2° Somnambulisme.

3° Recherches d'objets.

4° Transmission de pensées.

5° Exécution d'ordres mentaux.

Nous sommes heureux de constater que tout a réussi à merveille et que les expériences de Lauri-Ali nous ont présenté un *rare intérêt scientifique.*

Dr Maurin, Dr Blanc. Dr Queirél, Dr Magon. »

Voilà une attestation qui montre bien certes, que Lauri-Ali n'opérant pas sur des tréteaux officiels n'en est pas moins intéressant.

Hier soir, à la Brasserie du Chapitre, bon nombre de docteurs et de pharmaciens, parmi lesquels un pharmacien de notre ville lui-même excellent magnétiseur, sont venus pousser des colles à Lauri-Ali qui a pleinement réussi ses expériences.

En ce qui concerne la transmission de pensée, M. Lauri a exécuté hier des ordres mentaux donnés en arabe, espagnol, anglais, grec moderne, russe à la plus grande stupéfaction des transmetteurs.

Au risque d'être indiscret, je crois pouvoir dire que M. Lauri-Ali prépare une séance spéciale qui fera époque dans les annales de Marseille et qui aura lieu.... mais, chut ! J'en reparlerai au bon moment.

Auguste Piard.





CHRONIQUE DE LA PAIX

Tiré de l'*Epoque* du 6 mai 1895.

M. Michel Revon, docteur en droit, lauréat des facultés de droit, de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques, actuellement professeur de droit international à l'université de Tôkyô (Japon), a, on s'en souvient (voir notre *Chronique* dans *l'époque* du 3 mars), publié un savant travail, un véritable monument littéraire qui fait une impression profonde dans le monde pacifique : « L'arbitrage international, son passé, son présent, son avenir », dont la *Société de la Paix* de Guise va faire paraître la superbe préface de 57 pages en une plaquette à un prix plus abordable que cet important ouvrage. Or, Michel Revon a adressé à nos amis de Guise une lettre-préface destinée à ce petit volume, lettre dont nous sommes heureux d'extraire les passages suivants à titre de primeur :

Tôkyô, le 15 mars 1895.

« Je vous envoie de grand cœur l'autorisation demandée.

« Le désir que vous m'exprimez honore mon livre.

« C'est à moi de vous remercier.

« D'ailleurs, j'estime que toute semence de l'esprit, une fois jetée, appar-« tient à l'humanité, et que l'abandon des droits d'auteur n'est qu'un devoir « élémentaire, s'il peut servir la morale du droit.[1]

« Cela dit, permettez-moi de vous exprimer mes plus vives félicitations « pour le merveilleux progrès de votre œuvre. Votre société de la paix est « l'une des lumières posées, çà et là, dans la barbarie du XIXe siècle, le long « de l'obscur chemin où nous marchons environnés de ténèbres, mais « confiants, tenaces, oublieux de la nuit, en route vers les aurores de demain. « Notre rêve aura son jour, dans l'histoire de la civilisation humaine. Ce « jour-là nos enfants se souviendront de leurs pères, les apôtres d'hier et « d'aujourd'hui, et quelque profonde que soit l'ingratitude des hommes, ils « auront une parole de gloire et de bénédiction pour la société de la paix « du Familistère de Guise !

« Je vous écris en pleine guerre, au bruit du formidable choc qui a fait « se rencontrer les deux grands empires d'Orient, et qui vient de bouleverser

« dans ses fondements l'antique équilibre de l'Asie. La capitale est en fête, « presque chaque jour, le télégraphe nous annonce une nouvelle victoire; « l'orgueilleuse Chine demande grâce... Vous recevrez ma lettre au sein de « la vieille Europe, divisée, ruinée, écrasée par une paix armée pire que la « guerre... L'Orient est en feu; l'Occident penche à l'abîme; le monde « entier souffre. Mais de tous ces maux monte un espoir. L'Europe commence « à comprendre sa folie et à chercher le salut. L'Asie, réveillée de sa torpeur, « entre dans une ère nouvelle; car le Japon moderne, depuis longtemps « humilié par les injustices d'une puissance encore barbare, cent fois « trompé, bafoué par une diplomatie sans scrupules, entraîné enfin dans « une guerre inévitable contre l'insolente rivale qui niait tout droit des « gens, proclame hautement, en plein triomple, son désir de clore la guerre, « maintenant qu'il peut vivre en paix et reprendre sans entraves son magni- « fique essor vers la civilisation de l'Occident. A Paris, comme à Tôkyô, « même pensée se fait jour au sein des misères présentes, celle qu'exprimait « si bien un vieux dicton japonais profondément vrai dans son optimisme : « Laissez dormir le malheur quelques années : il se changera en un « bienfait !... »

« Où est caché le germe de cette métamorphose ? Dans l'âme des peuples, « dans le bon vouloir des hommes, dans l'opinion publique. Et c'est pour- « quoi votre propagande est sainte. La guerre est le fait qui nous opprime; « la paix est le droit, l'idéal solide, la force qui nous relèvera. Pour l'obtenir, « que faut-il ? Beaucoup d'efforts individuels qui, s'unissant, feront de la « minorité d'aujourd'hui une majorité toute-puissante. L'humanité aura la « paix dès qu'elle l'aura comprise et adorée; il lui suffit de l'appeler de ses « vœux, de la désirer, de la vouloir. Pour finir, encore un beau proverbe du « Japon : « Invoquez un ange et bientôt vous entendrez le frémissement de « ses ailes !... » (1)

MICHEL REVON.

L'illustre Banio, le savant professeur et député italien, a fait à Milan une intéressante conférence. Il a démontré que le but de la guerre est la conquête. Il est faux, a-t-il dit avec juste raison, que la guerre favorise le progrès de la civilisation : aujourd'hui les gouvernements, les parlements, ont peur de la guerre, parce qu'ils savent qu'il y en a un qui ne la veut pas : le peuple. Le travailleur dit : la guerre est fraticide, elle ne profite pas au peuple; mais à qui la déclare. *Vox populi vox veritas.*

(1) Les personnes qui désireraient se procurer la plaquette dont nous parlons plus haut, peuvent s'adresser à E. Sarrazin secrétaire de la Société de la paix au Familistère de Guise (Aisne).

— Signalons parmi les plus remarquables articles favorabes à la paix publiés ces derniers temps, articles qu'hélas le manque de place ne nous permet pas d'analyser ici : *English and French Diplomacy constrasted.* (*Herald of Peace* de Londres.) *An appeal to English and French Peace-Makers*, par Hogson Pratt. (*Concord* de Londres.) *The grow hof Peace Principles*, par Belva A. Lockwood et *Woman and Patriotism*, par May Wright Sewall. (*Advocate of Peace* de Boston.) *Kriegund Christenthum*, par Ernest Bœhme et *Auch in Russland regt es sich*, par Léopold Katscher. (*Die Waffen nieder* de Dresde.) 1672-1678. (*Pax Humanitate* d'Amsterdam, nos 11 et 12). Et enfin, une conférence faite au casino de Berne per Fanny Praechter-Haaf, sous le titre de *Une heure au bureau international de la Paix.* (*Schweizer-Frauen Zeitung, journal des femmes suisses.*)

— Les Allemands poussent activement la propagande pacifique au-delà du Rhin. M. Cyprien Eberle, fondateur du groupe d'Ulm, continue sa série de conférences sur « le but et l'utilité des sociétés de la paix et il s'efforce de constituer de nouveaux groupes dans les localités par lesquelles il passe.

Un groupe important de la paix s'est formé à Hambourg, à la suite d'un brillant discours prononcé dans cette ville par le docteur Richard Grelling.

ÉDMOND POTONIÉ-PIERRE.

PREUVE D'IDENTITÉ INGÉNIEUSE

Le *Vessillo Spiritista,* de mars 1895, édité à Vercelli (Piémont), par le capitaine E. Volpi, dans un de ses derniers numéros, donne quelques passages d'une lettre qui lui a été communiquée et dont l'auteur assume l'entière responsabilité bien qu'il ait été contraint de supprimer les noms de lieux et de personnes.

. . . .

23 décembre 1894.

Nous avons repris nos séances avec un de mes amis, excellent médium écrivain. Nous en sommes à la troisième et nous avons déjà obtenu le soulèvement complet de la table à la hauteur de plus de 20 centimètres. Ayant placé sous la chaise du médium X... une cloche de verre qui contenait une petite sonnette, elle se mit en mouvement et nous obtînmes le fait plus de cent fois sur notre demande, en pleine lumière.

Dans la deuxième séance, nous fûmes avertis typtologiquement qu'un esprit voulait se communiquer par le médium écrivain; ce fut mon père qui se manifesta. Pour avoir une preuve de son identité je lui demandai

quel objet j'avais emporté avec moi de X..., la dernière fois que j'y étais allé. Je faisais allusion à quelques fleurs recueillies sur la tombe de mon père le 2 novembre. Il me fut répondu : « Le Juste, seul, revint avec toi. »

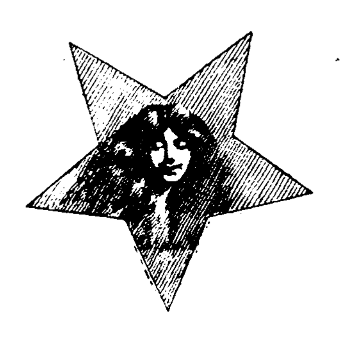
Je fus un moment bien désillusionné, ne pouvant comprendre cette réponse. Cependant, en y réfléchissant, une heure après, je me souvins très bien qu'en revenant de... j'emportai un christ, sans prendre autre chose pour le moment, des meubles hérités de mon père. On comprendra maintenant la justesse de la réponse et on se convaincra que dans ce cas, nulle suggestion ou transmission de pensée ne fut possible. Je ne parle pas d'autres preuves, je considère comme suffisamment décisive celle que je viens de raconter. »

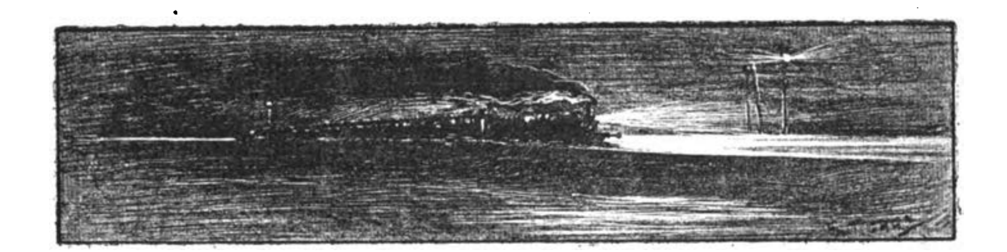
Peu de commentaires paraissent nécessaires à ce fait, si la réponse à la question avait été « des fleurs » il était logique de croire à une transmission de pensée. Si elle avait été « un christ », celui qui posait la question pensant fixement à des fleurs, on aurait pu mettre en avant « les inconscients », mais, par cette réponse si juste, à laquelle on ne pensait pas, l'Esprit voulut donner une preuve de sa présence, excluant toute autre hypothèse ou le soupçon d'une provenance directe.

L'inconscient du médium lisant dans l'inconscient de celui qui interrogeait y aurait vu simplement un christ et aurait écrit ce qu'il aurait vu, sans recourir à une tournure métaphysique qui ne fut comprise par personne et seulement, une heure après, par le consultant.

Naples, 28 février 1895.

V. Cavalli, *du Vessillo Spiritista.*





LES HABITANTS DE L'AIR

Méfiez-vous de l'air! Pourquoi demanderez-vous? Parce qu'il peut contenir en suspension, des miasmes délétères funestes pour la santé, vous répondra un docte pontife d'Esculape.

L'air ne contient pas que des miasmes, ajoutera un savant naturaliste, il y a également dans son sein des myriades de microbes invisibles à l'œil nu, mais que révèle un microscope d'un très fort grossissement; ces microbes ne sont pas moins dangereux pour la santé que les miasmes.

Un chimiste soucieux d'étaler son petit savoir, prend à son tour la parole : « l'air, dit-il, est un mélange de deux gaz, sur 100 parties, on y trouve 79 parties d'azote et 21 parties d'oxygène, avec quelques milligrammes d'acide carbonique. On y rencontre aussi de la vapeur d'eau que la chaleur solaire rend invisible en la raréfiant, mais qu'un courant d'air froid, qui se manifeste instantanément peut rendre visible en la condensant ».

L'air ne contient-il, réellement que des miasmes, des microbes, de l'azote, de l'oxygène, de l'acide carbonique, de la vapeur d'eau? Oui, proclame d'une voix aussi unanime que tranchante et autoritaire, la science, la science officielle!

Eh bien! j'en suis désolé pour la science officielle, comme toujours selon son habitude invétérée, elle se trompe lourdement en prétendant dire le dernier mot sur des choses hors de sa portée. Les grands mamamouchis de la coupole de l'Institut ont beau munir leur appendice nasal de bésicles, ou de binocles, ils ne voient goutte, ils ont sur les globes de leur appareil visuel, des taies incurables qui les plongent dans les ténèbres.

Il n'y a pas dans l'air que des miasmes, que des myriades de microbes, l'air n'est pas seulement un mélange d'azote, d'oxygène, d'acide carbonique et de vapeur d'eau, l'air est une vaste, une immense région extrêmement peuplée.

L'air est peuplé, peuplé d'esprits, de substances spirituelles; les philosophes spiritualistes de tous les temps n'ont cessé de l'affirmer, et ces philosophes ont raison.

Les Chaldéens, les Babyloniens, les Egyptiens, les Perses ont toujours soutenu qu'il y avait des esprits dans l'air; les uns n'ont jamais possédé un

corps charnel, d'autres ont eu une enveloppe matérielle et ont habité la Terre.

Après leur mort, leur âme s'est élevée dans les hautes régions de l'atmosphère où ils vivent d'une nouvelle vie, où ils peuvent être chargés de nouvelles missions.

Ils obtiennent quelquefois la permission de veiller sur leurs parents et amis, et de les assister de leurs conseils et au besoin de les secourir dans dans les moments difficiles de leur existence.

Le célèbre philosophe chinois Confucius, qui vivait cinq cents ans avant l'ère chrétienne, dit que les esprits ont, comme les humains, un corps, un corps astral très subtile, tout à fait aériforme. « Les esprits, affirme-t-il, à ses « disciples, sont partout; ils vous entourent et quoique l'on soit seul, que « personne ne semble vous voir ou vous entendre, les esprits sont témoins « de tous vos actes et entendent toutes vos paroles. »

Thalès de Milet, pensait exactement comme Confucius, et il ajoutait que les esprits lisaient toutes nos pensées.

Les Indous soutiennent aussi que les esprits planent dans l'espace où ils sont innombrables; les livres sacrés appelés Vedas, classent les esprits en trois catégories : les *devas* qui sont les bons esprits, les *dœtas* qui sont plus ou moins malfaisants, et les *pisatchas* qui sont d'un ordre inférieur et plus ou moins arriérés.

Epiménide, Zénon, Socrate, Plutarque, professent la même doctrine que Confucius et Thalès de Milet.

Chaque homme est confié à la garde d'un démon, ou génie tutélaire, qui dans certaines circonstances, inspire ses discours et dirige ses actions.

Selon Spulée, l'âme de l'homme, dégagée du corps devient une espèce de démon ou génie appelée *Lemure*. Les démons ou génies veillent sur leur famille, exercent sur elle une influence bienfaisante et entretiennent la paix dans leur ancienne habitation. On les appelle, alors, *Lares familiers*, ou dieux de la maison.

Ceux qui ont commis des crimes durant leur vie, sont condamnés à errer sans trouver de repos; ils sont un objet d'effroi pour les honnêtes gens, et poussent au mal ceux qui ont de mauvais instincts.

De tout temps, on croyait également que ceux qui n'avaient pas eu de sépulture erraient de tous les côtés.

On raconte que saint Germain, évêque d'Auxerre, pénétra un jour dans une masure en ruine, où la rumeur publique disait qu'il revenait un spectre; à peine le pieux prélat fut-il entré, que le fantôme se présenta devant lui : « au nom de Jésus-Christ, qui es-tu ? lui cria saint Germain — « je suis, répondit le revenant, l'âme d'un mort qui n'a pas reçu de

« sépulture. » Et sur la demande du prélat, qu'il lui en donnât la preuve, le spectre le conduisit près d'un amas de décombres, sous lesquels gisaient les ossements.

Saint Germain se hâta de les faire rendre à la terre, et le spectre ne reparut plus. (Bolland. *Acto sanctorum.*)

Les druides pensaient aussi que les âmes des morts allaient, après avoir quitté leur corps terrestre, habiter l'air, devenaient de pures intelligences et revenaient de temps en temps sur la terre, pour instruire et éclairer l'humanité quand il était jugé nécessaire.

Saint-Paul, dans son épitre aux Ephésiens, chapitre VI, verset 12, avance formellement, qu'il y a des esprits dans l'air : « car, nous avons à combattre « dit-il, non contre la chair et le sang, mais contre les principautés, contre « les puissances, contre les princes de ce monde de ténèbres, contre des « esprits de malice répandus dans l'air. »

Enfin, les personnes dites voyantes, c'est-à-dire dont la vie vue est plus subtile et plus perçante que celle de leurs semblables, voient l'air peuplé de substances et de formes spirituelles; ils les voient entrelacées formant des groupes, se pénétrant et se fondant les unes dans les autres.

Bref, il y a dans l'air ce que ne voient pas les chimistes, ni l'Institut; il y a des populations innombrables d'êtres intelligents, pourvus de corps aériens, subtiles, invisibles.

Doctes mamamouchis, de la sacrée coupole, mettez vos bésicles; hélas! elles ne voient pas plus clair que vous.

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Condé, par les Montils (Loir-et-Cher).

SPIRITISME ET INSPIRATION

Tiré de la *France moderne*, de décembre 1894.

Toutes les grandes vérités, qu'elles soient contenues dans les livres sacrés de l'Inde ou de la Chine, ou bien dans les Bibles à versions différentes en usage chez les Israélites ou les chrétiens, ont été inspirées.

La vérité est une, c'est seulement en apparence qu'il y a désaccord. Les pêches vertes de juillet ne contredisent pas les pêches rubicondes d'octobre. Elles ne font que montrer les différents états qui dépendent de la loi de la croissance

Les *médiums* de nos jours, comme les visionnaires d'Egypte, de Grèce et de Rome — comme les prophètes de l'histoire juive — comme les apôtres et

les martyrs de la chrétienté — sont, eux aussi, magnifiquement inspirés dans leurs heures de contemplation élevée.

Toutes les belles inspirations, toutes les pensées exaltées et originales, émanent évidemment d'un monde supérieur composé de principes subtils et de puissances invisibles. Les cieux vivifient la terre. De même que Dieu est infini, de même l'inspiration est forcément universelle et perpétuelle.

Sans créer en nous de nouvelles facultés, l'inspiration éveille et active toutes les forces cachées de notre être. Elle appartient plutôt aux âmes qu'aux livres ou aux traditions. Méconnue pendant les époques d'obscurantisme, étouffée aux heures de persécution, d'intolérance, elle est plus parfaite maintenant qu'à ces lointaines époques, couvertes par la poussière de l'oubli.

L'inspiration est générale et spéciale, toujours naturelle. Nos esprits-guides nous inspirent, tantôt par le courant magnétique qui vient de leur volonté et communique avec nos cerveaux par un fil invisible ; tantôt — les conditions étant préparées d'avance (c'est-à-dire la médiumnité étant déjà développée), — ils peuvent s'incarner et faire pénétrer dans nos âmes leurs sentiments divins. Tous les humains sont inspirés selon le niveau de leur existence consciente. Plus on recherche le vrai, plus le but est divin, plus l'aspiration est sainte, plus exaltante et plus extatique est aussi l'inspiration.

Platon recevait ses plus belles inspirations sur les hauteurs du mont Hymette, dont le sommet perce les nuages, Moïse, sur le mont Sinaï, Mahomet, sur les montagnes d'Arabie, Confucius, sur des monts asiatiques, et le Christ, en larmes et en prière, sur la montagne des Oliviers.

L'inspiration vient, obéissant aux lois d'attraction ; c'est aussi naturel pour le cerveau de la recevoir, que pour l'air d'entrer dans nos poumons. Elle est toujours appropriée à l'état moral de notre caractère. Nous obtenons ici-bas ce que nous cherchons. Il y a des degrés d'inspiration spirituelle, de même qu'il y a des degrés dans notre atmosphère matérielle pour chaque sentiment.

Nous pouvons donc être inspirés plus particulièrement sous le rapport de la pensée, de l'invention, de la musique, de la peinture, de la poésie, du patriotisme, de la philanthropie, de la justice morale, du sentiment divin, selon l'usage que nous faisons de ces facultés.

Plus notre niveau moral est bas, plus la qualité de l'inspiration est grossière, plus le niveau est élevé, plus pure sera l'inspiration. Si nous voulons approcher de la lumière sacrée, les intentions les plus pures doivent animer notre volonté. Nous devons ouvrir les fenêtres de notre âme toutes grandes pour recevoir les vérités d'en haut ; nous devons être charitables pour tou-

tes les pensées nouvelles, et recevoir, comme des bénédictions, les idées nouvellement conçues, qui arrivent des zones ensoleillées, peuplées d'anges et de saints.

Mais pour profiter utilement de ces inspirations la *foi* est indispensable. Pour communiquer avec les Esprits qui nous inspirent, il faut *d'abord* croire que la chose est possible.

Notre Esprit-guide devra employer notre sphère magnétique, pour établir un rapport sympathique ; si nous sommes habituellement incrédules ou sceptiques ou moroses ou injustes, notre état mental et moral empêche la réalisation parfaite. Car un Esprit pur et juste qui voudrait nous instruire, se trouve repoussé par le magnétisme contraire qui nous entoure. C'est ainsi que de belles inspirations ne seront jamais données aux êtres indignes de cette faveur.

Un doute *honnête* n'implique pas un manque de foi, et un investigateur impartial recevra toujours des éclaircissements.

Au XIIe siècle vivait le célèbre moine Roger Bacon, à qui on attribue l'invention du télescope. Il étudiait beaucoup. Sous l'inspiration du monde des Esprits, il avait découvert les grands mystères de la vie, jusque-là soigneusement cachés. Les sciences occultes et naturelles lui firent découvrir plusieurs choses importantes. Parmi ses prophéties faites il y a *six cents ans*, il en est de remarquables, concernant des inventions modernes. Voici ses propres paroles : « Des ponts sans arches pour les soutenir, seront jetés par dessus les courants impétueux. L'homme descendra dans les profondeurs de l'Océan respirant l'air nécessaire, ses pieds fouleront les sables dorés que la lumière du jour n'atteint jamais. Mettez en action les pouvoirs sacrés de Sol et de Luna, et voici un seul homme assis au gouvernail, guidant le navire qui fend les vagues avec une plus grande rapidité que si elle était dirigée par un équipage de marins ramant à tour de bras ; et le chariot si lourdement chargé, ne sera plus entravé par un attelage essoufflé, il s'élancera sur la route avec une force irrésistible et une grande rapidité.

« Laissez faire le travail aux simples éléments ; liez les forces éternelles et attelez-les à la même charrue. »

Ces choses prédites si longtemps auparavant, annoncent très clairement les grandes inventions modernes qu'il nous est permis de voir aujourd'hui, telles que les ponts suspendus, les scaphandres, les bateaux à vapeur, les chemins de fer et la charrue à vapeur.

La lecture des livres de Roger Bacon fut prohibée par le clergé, qui permit au couvent seul d'en profiter. Finalement un concile de moines Franciscains le condamna à être emprisonné ; il avait alors 64 ans ; les uns disent qu'il est mort en prison, les autres qu'il y passa une dizaine d'années.

Il fut enterré dans l'église des Franciscains, à Oxford. Les quelques manuscrits qu'il avait laissés furent mis sous clef et rongés par les vers. Son ouvrage le plus important est intitulé : *Opus Majus*.

L'évêque Grossetête, qui vivait à la même époque, était un de ses amis ; c'était un homme d'une intelligence rare et d'un esprit cultivé. On dit qu'il construisit une tête de bronze qui pouvait répondre aux questions qu'il posait et prédisait les choses de l'avenir. Bien entendu l'évêque était médium et ses Esprits-guides se servaient de son fluide pour actionner la tête qui répondait.

Christophe Colomb avait attendu pendant dix-sept ans le moment de s'embarquer pour la découverte du Nouveau-Monde ; pendant tout ce temps il avait conservé la même ardeur, la confiance dans la réussite, soutenu qu'il était par l'inspiration de l'Esprit qui avait pour mission de le guider dans cette entreprise hasardeuse, si féconde en résultats.

On le traitait de *visionnaire*, de *fanatique*, mais au milieu des plus grandes difficultés, il entendait une voix inconnue, murmurant à son oreille, les paroles suivantes : « Dieu veut que ton nom résonne merveilleusement à travers le monde, tu auras les clefs des portes de l'Océan qui sont fermées par des chaînes puissantes !

La découverte de l'Amérique fut prédite par Cicéron dans les termes suivants : « Au-delà de l'Océan, après plusieurs siècles, un pays riche et de grande étendue, sera découvert. Il y aura là-bas un héros qui, par ses conseils et par les armes, délivrera son pays de l'esclavage qui l'opprimait (Washington). »

Trithème, abbé de Spanheim qui vivait au quinzième siècle, était un érudit et avait écrit plusieurs œuvres de valeur. Il avait le don de seconde vue et vit un jour l'esprit de sa femme qui était morte. Il la reconnut parfaitement. Son biographe déclare que, ayant longuement médité sur des « secrets inconnus aux hommes », il pensait que c'était folie de sa part de vouloir découvrir des « impossibilités », mais il vit un soir un Esprit qui l'assura que toutes ses pensées profondes étaient inspirées. Le résultat fut qu'il arriva à comprendre les mystères et par inspiration il fit un instrument secret nommé *Stenographia*, qui sans doute, pouvait lui faciliter les communications avec les Esprits, par un moyen de télégraphie mentale.

Raphaël, le grand peintre, parlant de ses œuvres, dit que « tout le travail se faisait comme dans un rêve agréable ! »

Dannecker, sculpteur, disait qu'il avait obtenu son idée du Christ, en rêve — par inspiration, — après avoir vainement cherché pendant ses heures d'étude.

Schiller, poète inspiré, déclare que ses idées n'étaient pas siennes,

« qu'elles lui venaient si rapides, si fortes, que sa seule difficulté était de les saisir et de les écrire assez vite ».

Les exemples ne manquent pas ; nous en citerons beaucoup d'autres.

Les hommes, en général, ne veulent pas convenir qu'ils sont inspirés, et ils s'attribuent tout le mérite de leurs œuvres. Mais les grands génies ont toujours été dirigés par une force supérieure, invisible et impalpable qui est une des preuves les plus indiscutables de l'existence et de la puissance de Dieu (1) ! ISMALA.

FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCCULTES

(*Suite*). Voir la *Revue* de mai 1895.

Nous partageons absolument les idées énoncées par M. Terry, dans son dernier paragraphe et cela d'autant plus que la première règle donnée au néophyte, en Occultisme, est de ne jamais accepter comme vrai, que les choses dont la rationalité ou au moins la probabilité lui est démontrée.

Nous allons maintenant développer une doctrine dont nous avons fait mention dans notre premier fragment et nous expliquerons ensuite, en détail, pourquoi nous n'approuvons pas les recherches faites avec des médiums.

Les phénomènes *objectifs* des spirites sont dus à l'action, ou à l'intervention : 1° des *élémentals*, forces naturelles semi-intelligentes, qui, dans un cycle encore fort éloigné, et seulement après avoir traversé les règnes inférieurs, sont destinés à devenir des hommes ; 2° à l'intervention des *élémentaires* ou *écorces*.

Celles-ci se subdivisent en deux espèces : la première écorce, celle de personnes dont la sixième et le septième principe ont attiré le quintessence du cinquième et ont progressé, elles dérivent du quatrième et de la moitié du cinquième principe.

La moitié de la mémoire a disparu, et l'instinct matériel et animal seul survit.

Ces restes, ces scories restées dans le moule, après que l'on est décédé, voilà ce qu'est, en effet, *l'ange qui guide* le médium ordinaire.

Ces entités ne survivent que pendant un certain temps ; peu à peu, elles perdent tout sentiment d'actualité et elles se désagrègent. Il n'y a guère que quelques médiums, très sensitifs, qui attirent ces écorces. Plus la personne a été pure, plus la vitalité de l'écorce est faible, et moins elle a

(1) Lire à ce sujet le livre si intéressant de *Seers of the Ages* par Pæbles.

de chance d'être entraînée à participer à des expériences médiumistiques.

Lorsque la personnalité est défigurée par des fautes et par des désirs matériels, c'est précisément le contraire qui a eu lieu. Il est très possible, que dans son ensemble une personne ait été bonne, que le bien ait dominé dans sa nature, ce qui n'empêche pas que ses instincts matériels, quand ils ne sont plus dominés par les meilleures parties de lui-même, ne puissent être très mauvais.

Il est impossible que la communication avec ces écorces, puisse donner de bons résultats ; ces écorces ne sont pas *activement* mauvaises, elles sont trop imparfaites pour cela, mais à la longue leur influence tend à abaisser ceux qui s'y soumettent. On ne doit pas encourager l'activité de ces écorces, ou leur donner une nouvelle impulsion parce qu'uue vive sympathie subsiste entre la personnalité disparue et ses *reliquiæ*, de sorte qu'une excitation de ces dernières, ou une galvanisation qui lui rend une vie fictive, trouble perceptiblement la gestation de son nouvel *Ego*, et retarde son entrée dans l'état heureux (Devachan) dans lequel ce nouvel Ego jouit du fruit de ses bonnes actions, avant de procéder à sa réincarnation dans ce monde, s'il n'y a pas encore accompli le nombre voulu, ou autrement dans une planète supérieure.

L'autre espèce d'élémentaires est beaucoup plus dangereuse; c'est le cas où la personnalité doit disparaître; où le quatrième et le cinquième principe a attiré tout ce qu'il y avait de mémoires et de perceptions personnelles dans le sixième.

Cette seconde espèce d'écorces est beaucoup plus forte, plus active et positivement mauvaise.

Elles ne courent aucun risque en communiquant avec les hommes, elles ont sur eux une influence décidément fatale. Heureusement qu'il n'y en a que relativement fort peu; il est vrai qu'elles se comptent par millions, mais à l'honneur de la nature humaine, il faut dire que l'on a constaté que les personnalités vouées à l'annihilation ne font qu'une minime fraction de la totalité.

De plus, ces écorces ne restent pas longtemps dans l'atmosphère de la Terre; semblables à des fétus de paille dans un courant elles sont bientôt saisies par ce terrible tourbillon qui les entraîne vers l'annihilation, c'est-à-dire, vers la planète où règne la matière et la mort, et qui est le satellite, à la fois physique et moral de notre Terre.

Quant aux élémentals, hommes futurs il est vrai, mais moins avancés que l'esprit qui dort dans le minéral, ils peuvent déployer une force formidable sous la direction des élémentaires, des sorciers ou des adeptes; mais ils sont en eux-mêmes, absolument neutres et montrent le caractère et les

tendances de l'entité qui les emploie, et même ces entités peuvent devenir très dangereuses pour des médiums aux tendances mauvaises.

Les élémentals et les élémentaires, voilà dans la grande majorité des cas, les acteurs des phénomènes physiques des spirites. L'association avec ces trois classes de créatures, ne peut jamais être utile à l'humanité.

Il y a tant de possibilités dans la nature, que nous ne soutenons pas qu'il ne soit jamais arrivé qu'un être humain ait eu à se féliciter de ses relations avec l'un d'eux. Mais nous disons qu'*en général*, une telle association ne peut que porter malheur. Finalement, il ne faut pas oublier que dans le premier des cas cités, l'action médiumnistique fait un tort réel à des êtres innocents.

Mais, quoique les acteurs soient le plus souvent des élémentaires, ou des élémentals, il y a encore d'autres êtres qui y prennent part. Il ne nous est pas permis de traiter à fond cette question; il nous est seulement possible de parler d'une classe importante d'entités qui, elles aussi, peuvent prendre part à ces phénomènes objectifs.

Les esprits des suicidés, en possession de tous leurs sens, composent cette classe. Ce sont des esprits et non des écorces, parce que pour eux, la séparation absolue et permanente entre le quatrième et le cinquième principe, d'un côté, et le sixième et le septième principe de l'autre n'a pas encore eu lieu. Les deux dyades sont divisées, elles existent à part l'une de l'autre, mais elles ont néanmoins un lien commun; il est possible qu'elles s'unissent de nouveau et que la personnalité menacée échappe à la condamnation; le cinquième principe peut encore, par un héroïque effort, traverser le labyrinthe des péchés et des passions humaines et parvenir au temple sacré.

Mais, quoique véritablement un esprit de fait, il n'y a que fort peu de différence, entre lui et une écorce.

Ces esprits peuvent communiquer avec les humains, mais l'exercice de ce privilège leur coûte cher, car ils exercent fatalement une influence dégradante sur la nature morale de ceux avec qui ils communiquent. Ordinairement, il ne s'agit ici que de plus ou de moins et l'influence est toujours mauvaise, car les cas où il en est résulté un bien permanent, sont si rares, qu'il est inutile d'en faire mention.

Les choses se passent ordinairement de la manière suivante : le malheureux s'est révolté contre ses épreuves ; épreuves qui sont le résultat de ses actes antérieurs ; épreuves qui doivent amener la guérison de celui qui est mort mentalement et spirituellement, et qu'il a repoussées au lieu de les subir courageusement, et parce qu'il pense que tout est dit, avec la fin de la vie.



Il a détruit son corps, mais il s'aperçoit alors, que mentalement, il est tout aussi vivant après qu'auparavant.

Une suite de causes diverses, avaient déterminé mathématiquement la longueur de sa vie, et un acte de révolte de sa part, ne peut pas l'abréger. Le cas est le même que si l'on avait brisé la partie inférieure d'un sablier ; les courants d'air dispersent le sable à mesure qu'il tombe, mais sa course continuera tant que la partie supérieure ne sera pas vidée.

C'est ainsi que l'on peut détruire le corps, mais non la période d'existence consciente prédestinée à passer, avant que la dissolution de la personnalité soit possible.

Il en est de même pour ceux qui sont victimes d'un accident, ou d'un crime ; eux aussi, ils doivent terminer leur existence. Plus tard, nous y reviendrons, mais pour le moment, il suffit de remarquer que leur état dépend surtout des sentiments qui les animent au moment de la mort.

Eux aussi sont forcés d'attendre dans la « *Région des désirs* », jusqu'à ce que le terme prédestiné soit arrivé, mais ils attendent bercés par des rêves heureux ou malheureux, selon leur état moral et intellectuel au moment fatal. Ils sont exempts de tentations, et excepté au moment de la mort véritable, ils ne peuvent pas communiquer *proprio motus*, avec les humains, tout en n'étant pas absolument à l'abri des puissantes conjurations de la « Science maudite », la Nécromantie.

La question est profondément abstruse, et il ne nous est pas possible d'expliquer ici, la différence existant entre l'homme qui volontairement *sacrifie* (non pas *risque*) sa vie, mû par des motifs généreux et pour sauver son prochain, et celui qui sacrifie sa vie par pur égoïsme, pour échapper aux peines qui l'accablent.

La Nature ou la Providence, le Destin ou Dieu, n'étant qu'une machine à compensation, il paraîtrait que, dans les deux cas, le résultat devrait être identique. Seulement, si on veut y voir une machine, il ne faut pas oublier que c'est une machine *Sui generis*, agissantavec sûreté et précision, et rien ne lui est comparable.

N'oublions pas non plus, que les pensées et les motifs sont matériels, et même parfois très puissants, et nous comprendrons alors, pourquoi le héros qui sacrifie noblement sa vie, tombe en perdant la dernière goutte de son sang dans un rêve délicieux, entouré par tout ce qu'il a aimé, pour ne se réveiller dans la région du bonheur ; tandis que le pauvre égaré, qui veut échapper au destin et se tue par égoïsme, se retrouve éveillé et vivant, avec tous les mauvais instincts et les désirs qui abreuvaient sa vie d'amertume, sans un corps pour les satisfaire.

Tandis qu'une satisfaction partielle n'est possible, qu'en obsédant des

humains, et au prix de la séparation définitive de son sixième et septième principe de son annihilation finale, après de longues périodes de souffrances.

On aurait tort de croire, que même ces suicidés sont irrévocablement perdus. Si, portant avec courage sa croix, il souffre patiemment sa punition, lutter contre les appétits de la chair vivants en lui dans toute leur intensité, comme lorsqu'il était vivant, le salut est encore possible. S'il a toujours pu résister à tout mauvais désir, lorsqu'arrive l'heure prédestinée pour sa mort, les quatre principes les plus élevés se réunissent, et dans la séparation finale qui commence alors, il est possible que la compensation se fasse et qu'il passe à la période de gestation et à ses développements ultérieurs.

Tant que l'heure fatale n'a pas sonné, il peut effacer par le repentir et la pénitence, plus d'une page souillée de son « *Karma* » ; mais, malheureusement, et voilà ce que nous tenons surtout à dire aux spirites, il est aussi possible qu'il y ajoute des pages beaucoup plus noires.

Nous ne plaidons pas seulement pour les médiums et ceux qui les emploient, mais surtout pour ces malheureux qui sont à moitié perdus.

Arrêtés soudain dans leur carrière, et plus ou moins souillés, ce qui est toujours le cas pour les suicidés qui sont dans leur bon sens (les fous sont simplement des victimes), ils se réveillent de nouveau, en proie aux passions, à la haine, à la rage, à l'envie et aux désirs qui les ont conduits à la mort.

Près d'eux, se trouvent des médiums qui ne demandent pas mieux que de se mettre à la disposition de ceux qu'ils prennent pour des anges gardiens. Dès lors, ils n'ont qu'à obséder ces médiums, pour partager leurs jouissances, où ils composent avec les émanations des médiums et des matériaux qu'ils vont chercher jusque dans les tombes, un organisme physique, qui, quelque fragile qu'il soit, leur permet de se livrer avec leurs médiums à d'incroyables iniquités.

Ce sont eux, *les incubes* et *les succubes* du moyen âge, les époux et épouses spirituelles de nos jours, et quand ils ne prennent pas de forme objective, ce sont les démons obsesseurs qui poussent à l'ivrognerie, à la gloutonnerie, à la haine, à la méchanceté et dont les tristes exploits abondent dans le présent comme dans le passé.

Ces esprit mauvais de fait, et séparés, quoique ce ne soit pas encore irrévocablement de leur 6e et 7e principe, qui ne peuvent exercer aucune influence salutaire, ces esprits vont par trop souvent de mal en pis, deviennent de véritables vampires psychiques, poussent une victime après l'autre à sa perte, et se glorifiant des crimes les plus épouvantables, jusqu'à ce que, à la fin, à l'heure marquée d'avance, le courant de leurs énormités les en-

traîne loin des terres qu'habite l'humanité, et vers des régions où ils ne trouvent que l'annihilation, après des éternités de souffrances.

Et ces malheureux, devenus peu à peu de véritables démons, n'étaient pas *très méchants*, pendant leur vie terrestre ; insoumis et aigris par le malheur, ils ont cherché un refuge dans le suicide, mais ils étaient loin de ce qu'ils sont devenus plus tard, et ils doivent, surtout, ce développement infernal aux facilités que des médiums à matérialisations leur ont offert, pour se livrer et satisfaire leurs plus mauvais penchants.

Malheur à de pareils médiums ! Malheur à leurs trop nombreux associés et admirateurs ! Ils ne se doutent guère que les deux tiers des crimes les plus monstrueux sont dus à cette médiumnité physique. Des centaines de médiums périssent sur l'échafaud, sans avoir été reconnus pour tels, et déclarent en vain qu'ils ont été poussés à commettre un crime par un démon, par un esprit obsesseur de cette classe.

Dans des milliers de cas, les péchés mortels de l'ivrognerie, de la gloutonnerie, de la luxure et de la débauche la plus crapuleuse, qui brisent tant de cœurs dévoués, et ruinent tant de ménages heureux, sont dus à cette classe d'esprits qui reçoivent des médiums physiques la possibilité de nuire et de gratifier leurs mauvaises passions.

Semblables à des parasites nuisibles ces médiumnités augmentent de beaucoup lorsqu'on les recherche. Les spirites qui poursuivent avec tant d'empressement les manifestations, savaient-ils ce qu'ils faisaient en réalité ? Ce ne sont pas seulement eux-mêmes et les médiums qu'ils exposent à de terribles dangers.

Il leur est possible de les éviter par une grande pureté en pensées, en paroles et en actions ; de plus, les prédispositions du médium peuvent être telles, que l'esprit obsesseur ne puisse faire que peu de mal.

Mais, ce que ni le médium, ni ses amis ne peuvent empêcher, c'est la diffusion des germes médiumistiques dans l'Akasa (Ether); ces germes s'implanteront dans des créatures faibles et sensuelles, et produiront plus tard, quantité de médiums qui deviendront probablement les plus terribles criminels, grâce à l'influence de ces esprits dégradés.

Cette médiumnité est excessivement nuisible, et loin d'encourager la reproduction (car c'est là ce que font les spirites en général), il faudrait, au contraire, travailler à la faire disparaître, en n'en faisant pas usage, là où elle serait reconnue. Il est certain, malheureusement, qu'elle existera toujours, et qu'elle fera, par-ci par-là, une apparition sporadique, et quoi qu'on fasse pour la réduire, elle contribuera toujours largement, à la production des crimes et des péchés humains ; mais, il est vraiment monstrueux d'ai-

der à sa propagation, en aidant et en travaillant au développement de ses principales espèces.

Que personne de ceux qui en agissent ainsi n'aille se figurer qu'il puisse échapper aux conséquences fatales. Tous ceux qui prennent part à des actions dont le résultat est d'augmenter les chances de transgression et de misère pour les autres, en subiront les conséquences.

Il est possible qu'ils agissent ainsi, inconsciemment, et qu'ils échappent à la responsabilité morale, parce qu'ils sont de bonne foi ; mais. ils n'éviteront jamais les autres conséquences et ils auront à braver, dans d'autres vies, les rudes attaques d'une justice distributive, qui dort parfois pendant la vie actuelle, mais ne dort jamais dans la vie suivante.

(*A suivre.*)

N. D. L. R. — Nous n'avons inséré ces *Fragments de vérités occultes*, que pour l'instruction philosophique des spirites ; nous ne doutons pas que nos lecteurs ne soient au courant des recherches actuelles des hommes de bonne foi, studieux, sincères, devenus de spirites fervents, Théosophistes ou Occultistes ; il faut donc, sans préjugés, scruter ces fragments et les soumettre au critérium de la raison et de la méditation, pour en tirer la quintessence et en bien connaître.

Un spirite éclairé, doit être sans cesse au courant des découvertes, soit dans le domaine de la science, soit dans le domaine de la philosophie, c'est le seul moyen de progresser, selon la recommandation d'Allan Kardec.

Telle est la raison qui nous engage à continuer ces *Fragments de vérités occultes*.





LA TERRE

L'HUMANITÉ PAIENNE

(Voir la *Revue* de Juillet 1895).

« Si tes compatriotes font la guerre, lui dit-il, comptes-tu pour rien le combat que tu soutiendras pour défendre ta vie contre l'ennemi? Dans les combats, combien d'hommes périssent à cause de leur mauvaise constitution, ou gardent leur vie au prix du déshonneur? Combien sont faits prisonniers et passent misérablement le reste de leurs jours dans la plus dure captivité!.... Combien d'autres, parce qu'ils manquent de vigueur, paraissent lâches et timides!... L'homme bien constitué conserve sa santé, jouit de toute sa force, défend sa vie avec honneur dans les combats, se tire heureusement des périls, prête secours à ses amis, obtient la reconnaissance de la patrie... Dans les fonctions mêmes auxquelles tu crois qu'il a le moins de part, je veux dire dans celles de l'intelligence, qui ne sait que la pensée pèche souvent parce que le corps est mal disposé? Le défaut de mémoire, la lenteur de l'esprit, la paresse, la folie même, sont les suites d'une disposition vicieuse des organes, etc. »

Et croyez-vous qu'ils aient eu si tort que ça, ces païens, de vouloir des citoyens au corps robuste pour y loger une âme saine?

Aussi leur idéal religieux est-il tout différent de celui du catholicisme. Alors que le paresseux et pouilleux Labre devient chez nous un saint, le païen déifie Hercule, l'homme aux douze travaux. Nous honorons la vie contemplative, la mendicité religieuse, la maigreur et l'ascétisme; le païen honore le travail, il le regarde comme une joie et une sauvegarde; il accorde aux athlètes des honneurs presque divins. Il n'a pas honte des plaisirs sexuels et glorifie la maternité. Il encourage tout ce qui ajoute à la joie de vivre et pense que c'est être agréable aux dieux que d'user des biens qu'ils nous donnent.

« Il ne faudrait pas en conclure que tout se réduisait, dans l'antiquité, à la doctrine du plaisir. Le paganisme avait le sentiment du droit et du devoir. Il avait à un haut degré le pieux respect des ancêtres et le culte profond des morts. Au point de vue moral, on n'a rien écrit de plus solide

que le *De Officiis*, le livre des devoirs de Cicéron. Certains traités de Plutarque sont des chefs-d'œuvre de dignité et d'élévation. »

Faut-il parler d'Homère, resté jeune de gloire et d'immortalité depuis trois mille ans ; d'Eschyle, de Sophocle, de Platon, de Socrate, d'Aristote et de tant d'autres dans le domaine des lettres, de la poésie ou de la philosophie, d'Archimède dans le monde de la science, etc., etc. ? Au point de vue du sentiment patriotique, avons-nous dépassé les Spartiates ?

En réalité, « les écrivains du paganisme sont nos modèles, ses législateurs sont nos maîtres, ses artistes sont nos guides... Gœthe n'a pas craint de dire qu'il regardait l'avènement du christianisme et la mort du paganisme comme un double malheur pour la civilisation, comme une cause de décadence et de recul ».

Il n'y a là, dit Vauchez, qu'une part de vérité. Oui, sans doute, la chute du paganisme n'a pas été exempte d'influence funeste et rétrograde ; oui, sur bien des points, le christianisme a été une cause de malheur et de dépression ; mais en nous révélant la mélancolie des choses, en insistant sur la tristesse et la douleur, il a avivé notre délicatesse, exalté nos espérances, agrandi nos émotions.

Qu'en conclure ?

« C'est que les religions, comme les hommes, s'affaiblissent, s'épuisent, meurent, mais les principes de fécondité éternelle qu'elles contenaient survivent et contribuent à fonder des religions nouvelles ! »

Le paganisme devait donc succomber à son heure, vaincu non pas tant par le Galiléen que rongé par cette rouille qui dévore toutes les religions : le scepticisme !

Et ici mon excellent ami Vauchez me permettra de n'être pas tout à fait d'accord avec lui. Le paganisme n'est pas mort sans rémission. Déjà le catholicisme l'avait transformé à son usage et s'était approprié ce sentiment religieux naturaliste qui fait sa dernière force. La religion nouvelle le transformera à son tour : elle conservera de lui le sentiment religieux en le mettant d'accord avec la science et le progrès, et c'est sous la forme d'une religion naturelle, perfectible, joignant le ciel à la terre, qu'il reviendra dans un nouvel éclat et nous conduira vers le Maître des mondes (1).

CHAPITRE XIII

LA RELIGION NATURELLE — LA RELIGION SANS DIEU

Beaucoup de gens pensent qu'il n'est pas plus besoin de miracles que de dictée du Saint-Esprit ou d'un ange pour établir une religion répondant à

(1) 2 vol. in-8, avec figures, 15 fr. (*recommandé*).

tous nos besoins et à toutes nos espérances : le bon sens, la logique, la science doivent y suffire. On a donné le nom de religion naturelle à cette religion du cœur dépouillée de tout l'attirail surnaturel des religions révélées. Deux tentatives ont été faites en France sous la première Révolution pour en faire un culte d'Etat, une religion officielle, et c'est peut-être à cela qu'elles durent leur insuccès, toute religion d'Etat devenant, dès lors, sujette aux vicissitudes des choses d'Etat.

Robespierre, pénétré de cette idée qu'il faut une religion d'Etat, fit décréter, ainsi qu'on le sait, le culte de l'Être Suprême, auquel on adjoignit le dogme de l'immortalité de l'âme. De ces dogmes, on fit une loi ayant pour sanction la peine de mort. On sait ce qui advint. Robespierre pontifia à la fête de son Dieu, se faisant quelque peu dieu lui-même. On y brûla un mannequin représentant le monstre de l'athéisme (ne faut-il pas, dit si judicieusement Vauchez, que toutes les religions intolérantes brûlent quelque chose ?). Peu de jours après, Robespierre était guillotiné et, avec lui, disparut le culte qu'il avait voulu fonder.

Un autre essai de religion naturelle, tenté avec la protection du directeur La Réveillère-Lépeaux, eut plus de succès. Ce culte reçut le nom de théophilanthropie, qui indique son objet. Il avait pour base l'amour d'un Dieu bon père de famille, et celui du prochain auquel on devait se dévouer. C'était une religion douce à l'âme, amie des hommes et de Dieu, qui repoussait toute idée de miracles, et ennemie de tout cet appareil comminatoire d'enfer, de supplices et de menaces, cortège habituel des religions révélées. Son culte, tout humanitaire, était agrémenté de cérémonies joyeuses à l'œil et douces à l'oreille, où abondaient la musique et les fleurs. On y chantait des cantiques, dont quelques-uns sont supérieurs aux psaumes de David, et les femmes devaient se rendre en habits roses et blancs, agrémentés des fleurs de la saison, à la fête d'initiation qui remplaçait le baptême chrétien.

« Bientôt, ce culte compta dix-sept églises rien qu'à Paris, et il est probable que les sarcasmes dont cherchèrent à l'accabler les catholiques n'en auraient pas eu raison si Bonaparte, devenu premier consul et rêvant la restauration du catholicisme à son profit, n'en avait fait fermer brutalement par la police, les églises. »

Cette religion, éclose parmi les fleurs, devint martyre et ne fit pas de martyrs.

Ce n'est pas sur l'Empire qu'il fallait compter pour établir un culte libre.

Après lui, la Restauration ramenant les jésuites dans ses fourgons, la liberté de conscience menaça d'être étouffée. Elle trouva néanmoins de vigoureux défenseurs. Béranger fit revivre le Dieu des bonnes gens; Paul-Louis Courier cribla la sainte Congrégation de ses épigrammes; trois pen-

seurs éminents : Saint-Simon, Fourier et Auguste Comte firent de nouveaux essais de religion naturelle qui, sans avoir complètement réussi, n'en ont pas moins apporté des matériaux sérieux à la rénovation religieuse qui se prépare aujourd'hui.

La religion de Saint-Simon ou saint-simonienne fut surtout une réaction contre le spiritualisme. Elle réhabilita la chair et tenta l'émancipation de la femme. Elle trouva crédit près d'un grand nombre d'hommes qui s'en servirent, dit Vauchez, pour faire fortune et l'abandonnèrent ensuite.

On sait ce qui advint de celle de Fourier, qu'un essai malheureux de la vie phalanstérienne au Texas acheva de ruiner.

Auguste Comte a fondé la religion positiviste sur le culte de l'humanité. « Toutes les théories sur Dieu et les destinées de l'âme ne le préoccupent pas, L'humanité est là, avec ses grandeurs; honorons-les, rendons-leur hommage et culte. » Il ne tient pas compte de l'au-delà, de l'avenir que nous réserve la science, dont le livre n'est pas fermé. La pensée marche et tout n'est pas dit encore.

Mais avant d'arriver à l'idée nouvelle, achevons, avec Vauchez, la revue de l'histoire de l'esprit humain en jetant un rapide coup d'œil sur les religions sans Dieu.

Contrairement à cette idée, généralement admise chez nous, qu'on ne peut établir une religion qu'avec un dieu créateur, régulateur du monde, ayant un paradis pour les bons et un enfer pour les méchants, idée qu'on regarde comme la base nécessaire de toute morale et qui pourrait bien être moins morale qu'on ne le pense, il y a des religions qui n'admettent pour terme de l'existence qu'une sorte d'anéantissement, d'absorption de l'Être dans le grand Tout. On donne à cet état de bonheur suprême le nom de *Nirvanà*. Dans cet état, plus besoin d'un dieu, bien entendu.

L'Asie est la terre classique de ces religions sans dieu. On en donne pour raison qu'en Europe, dans les pays à climats tempérés, l'homme est pour ainsi dire au-dessus de la nature, qui lui paraît alors soumise à Dieu comme à lui-même. Dans les pays de production luxuriante où le chétif être humain semble comme écrasé par les montagnes, par l'immensité de la végétation, et n'est plus guère qu'un grain de poussière perdu dans les forêts, quelle place faire à un dieu? L'homme reste anéanti et la vie n'est plus pour lui qu'un effet du hasard, qu'une apparition aussi éphémère que celle de la fleur de nos jardins? A quoi bon alors s'attacher à une existence qui n'a guère de positif que d'inévitables souffrances?

De toutes ces religions, la plus curieuse est le bouddhisme. Vauchez lui consacre quelques magnifiques pages que nous ne pouvons parcourir que

d'un trait de plume, tant nous craignons de nous être déjà trop attardé en chemin.

Le bouddhisme, qui tire son nom de son fondateur, Bouddha, né dans l'Inde environ sept siècles avant Jésus-Christ, compte, comme on le sait, non seulement des millions de sectateurs chez les Hindous, mais il s'est infiltré jusque chez nous, jusque dans les rangs de nos plus fins lettrés, de notre jeunesse méditative et studieuse. Il y a même une sorte de culte et un véritable porte-drapeau, M. de Rosny.

Ne soyons pas trop surpris de voir la doctrine de Bouddha nous pénétrer ainsi : elle a plus d'un point de ressemblance avec celle du Christ, et on affirme même que Bouddha est la plus sainte figure qui ait jamais paru dans l'humanité. Ces jours derniers, un écrivain russe, M. Nicolas Notovitch ne vient-il pas de publier un livre intitulé : *la Vie inconnue de Jésus-Christ*, sorte de sixième évangile dans lequel il affirme avoir découvert, dans un manuscrit rencontré dans un monastère du Thibet, que Jésus aurait passé plusieurs années de sa vie dans l'Inde et y aurait été instruit des mystères de Brahma et de Bouddha.

Nous ne disons pas pour cela que le fait soit réel, mais ce qui est certain c'est que cette idée d'incarnation de Jésus dans une vierge immaculée est du Bouddha tout pur, seulement la légende hindoue dépasse en prodiges et en grandeurs la légende chrétienne de toute la hauteur dont l'Himalaya écrase nos collines du Morvan.

Il faut lire la liste des trente-deux vertus, sans compter les autres, de la mère sans tache de Bonddha, pour voir combien la vierge catholique est pâle à côté d'elle. Et Bouddha, l'image de la beauté par excellence, avec son corps d'éléphant armé de six défenses, qui marche à peine né, sous les pas duquel les fleurs naissent, les montagnes s'inclinent pour lui rendre hommage ; il prophétise sa victoire sur le démon. De combien de coudées dépasse-t-il notre Jésus ? Le principe qui domine sa doctrine c'est que tout est périssable et misérable et rien n'est émouvant comme son langage sur l'effondrement de l'humanité dans le mal et sur sa décrépitude.

« Il fait défiler devant lui les douleurs, les angoisses, les calamités du corps et de l'esprit. Où est le salut ? Comment se délivrer de la maladie, de la vieillesse ? » Par la mort ? Non, car d'après la doctrine hindoue, notre existence n'est qu'une transmigration Que faire pour échapper aux vicissitudes de cette transmigration, à ce renouveau de souffrances ? Comment y arriver ? En mortifiant son corps, en domptant ses sens. Nous voilà à la doctrine chrétienne, à la doctrine monacale tout au moins, sauf les joies de la vie future : « Anéantir en soi jusqu'au désir pour que l'âme reste perdue dans l'ensemble universel comme la goutte d'eau dans l'Océan et qu'elle ne puisse

se dégager en une personnalité distincte pour arriver à une vie particulière. Alors elle est vraiment dans le *Nirvanà.* »

Pour parvenir à cette perfection, il faut nombre de qualités qu'il serait trop long de décrire ; une vue droite, un jugement droit, la véracité parfaite, l'horreur du mensonge, la volonté constante du but à atteindre ; l'observation exacte de la loi de pauvreté ; faire choix d'une profession religieuse, ne se vêtir que de haillons vivre d'aumônes, etc., etc. Nos trappistes, nos Chartreux, comme on le voit, n'ont rien inventé. Ils ont leurs maîtres dans ces moines bouddhistes, qui ont poussé jusqu'à la perfection l'art de mendier. Aussi leur religion est-elle celle dans laquelle les ordres mendiants ont obtenu une prospérité toujours croissante. L'Inde est, en effet, peuplée de mendiants fort riches, ce qui ne les empêche pas de continuer à mendier pour le bon motif, et malheur à qui ne leur donne pas.

En résumé, le bouddhisme, avec son désir affolé de néant est une sorte de course à la mort, morale tout au moins. Nous n'avons qu'en faire, nous qui, épris de l'énergie vitale, ne cherchons qu'à faire durer la personnalité humaine et même à la faire revivre éternellement.

(*A suivre.*) LUCIEN GUENEAU.

ESSAI DE SPIRITISME SCIENTIFIQUE

par D. METZGER (1).

L'Aveyron républicain du 6 septembre 1895.

Depuis environ un siècle et demi la science se donnait pour tâche philosophique d'« extirper la superstition », ce qui signifie détruire l'antique croyance qui constitue le fonds commun des religions les plus diverses, c'est-à-dire la croyance que la mort n'est que la transition d'une phase d'existence à une autre avec conservation de l'identité personnelle, qu'il existe une « autre vie » et un « autre monde », que l'humanité de l'Au-delà et l'humanité de l'En-deçà sont unies l'une à l'autre par une mystérieuse mais étroite solidarité, et qu'enfin le sort de l'individu dans son existence ultérieure dépend rigoureusement de la façon dont il aura dirigé sa conduite et ses pensées dans le cours de la vie présente.

Voilà donc l'erreur, le chiendent parasite, dont la science s'appliquait sans relâche à débarrasser l'esprit humain, et elle avait enfin la joie de voir ses patients efforts couronnés du plus beau succès. Le matérialisme régnait maintenant à peu près sans partage sur toutes les intelligences éclairées, et

(1) 1 vol. in-12 de 455 pages, Paris, librairie des sciences psychologiques, 1, rue Chabanais. Prix, 2 fr. 50.



ses incomparables bienfaits s'attestaient par la rapide disparition de toute une autre sorte de mauvaises herbes qui infestaient et stérilisaient le sol humain sous les appellations de sens moral, d'idée du devoir, de dévouement au bien public, etc.

Déjà chacun ne pensait plus et n'agissait plus que pour soi, et pour la satisfaction exclusive de la seule chose qui ait de la réalité et de la valeur dans l'homme, la bête humaine. On avait même déjà forgé un nom d'apparat vraiment bien réussi pour cet état d'âme des temps nouveaux; cet idéal moral et social, on l'avait magnifiquement nommé le *Je m'enfichisme*...

Mais quel étrange retour des choses d'ici-bas! Ne voilà-t-il pas maintenant que la science se met tout à coup à faire machine arrière, et qu'elle parle de s'employer à replanter notre jardin avec toutes ces mêmes superstitions, après avoir tant peiné et sué à les en arracher une à une ?

Voici le fait: plusieurs personnalités parmi les plus hauts cotées du monde scientifique, notamment des professeurs de physique, des professeurs d'histoire naturelle, des professeurs de médecine de la situation la plus élevée, et qui, ce qui donne un surcroît de piquant à l'aventure, s'étaient signalés entre tous par leur zèle fougueux pour la cause matérialiste, font maintenant amende honorable, non pas toutefois entre les mains et au profit de l'Eglise ou de toute autre religion positive, je me hâte de le dire; c'est aux pied du Spiritisme — un *credo* purement laïque, ne se recommandant que de l'autorité de l'expérience et de la raison — que ces fiers Sicambres viennent se prosterner. Et il en existe comme cela dans les plus savantes écoles de France, d'Allemagne, d'Angleterre, de l'Italie et des Etats-Unis.

L'hypnotisme avait préparé ce commencement de débâcle avec l'illustre Dr Charcot, lequel, rendons-lui cette justice, était à cent lieues de se douter du genre de moisson qui sortirait un jour du grain jeté par lui dans le sillon. Cette moisson en effet n'est rien de moins que le triomphe du spiritisme par la science. Car, dans ce diable de merveilleux, tout se tient comme dans un carreau de pois; les simagrées hypnotiques ou magnétiques, ça n'avait l'air de rien tout d'abord, et voici maintenant que cela nous amène à la nécromancie! Cela nous amène à l'établissement d'un service de correspondances télégraphiques entre notre monde et celui des Morts. Et ce ne sont pas seulement des télégrammes que nous en sommes arrivés à échanger avec eux, il s'échange aussi de vrais baisers et de véritables poignées de mains bien vivantes, bien étreignantes, bien chaudes! C'est M. le Dr Charles Richet, professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Paris (pas moins que ça!); c'est le très célèbre Dr Lombroso, professeur à la Faculté de médecine Turin; c'est M. Olivier Lodge, professeur de physique à Liverpool, président de la section de physique de l'Association pour

l'avancement des sciences, et membre de la Société Royale d'Angleterre (l'équivalent de notre Académie des sciences) ; c'est un grand astronome allemand, feu le professeur Zollner ; c'est le premier des physiciens anglais de l'époque, l'illustre W. Crookes : c'est l'illustre naturaliste Russel Wallace, l'émule et collaborateur de Ch. Darwin, etc., qui nous attestent le fait, — en même temps que d'autres bien *plus fabuleux encore* — comme en ayant fait personnellement et fréquemment l'expérience.

Nous allons donc naviguer en plein spiritisme, et c'est la science qui, pour se réhabiliter de sa banqueroute, déclarée dernièrement par le directeur de la *Revue des Deux Mondes*, va saisir elle-même le gouvernail. Après cela, si M. Brunetière n'est pas satisfait, c'est que décidément il possède le mauvais caractère qu'on se plaît à lui accorder généralement.

Voilà un préambule bien assez long à la présentation du livre qui fait le sujet de cet article bibliographique. Parlons donc de l'ouvrage de M. Metzger.

Je puis rendre en un mot tout ce que j'ai à en dire ; c'est qu'il me paraît excellent. Certainement les connaisseurs ne me désavoueront pas si je dis que ce travail est frappé au coin d'un esprit très cultivé, très judicieux, très circonspect, qui n'avance rien qu'à bon escient, et qui se montre constamment guidé par ces deux préoccupations maîtresses : faire la lumière, et être utile.

Tout ce que je pourrais ajouter à la louange de l'ouvrage, et pour en exposer le but et l'économie, ne vaudrait pas la citation suivante d'une page de la préface ; le lecteur me saura gré de le laisser sous l'impression d'un tel morceau :

« Ce qui a le plus pesé sur la détermination de l'auteur, dit M. Metzger en parlant de lui-même, c'est qu'il est intimement convaincu que le spiritisme, expurgé de certaines puérilités qui le déconsidèrent et le dénaturent, est appelé à jouer un rôle moral de première importance dans nos sociétés désemparées. Outre les éléments de connaissance, d'une valeur estimable, qu'il fournit à la science pure, il apporte une lumière au milieu du désarroi actuel des idées et des opinions, un recours à l'impuissance du spiritualisme exclusivement philosophique et religieux, une consolation à ceux qui pleurent, une espérance à ceux qui désespèrent.

« Le spiritisme prouve donc l'âme, et la fait en quelque sorte toucher du doigt. La survivance de l'être psychique est par lui, mise hors de conteste, comme est comblé l'abîme qui séparait les vivants d'avec les soi-disant morts.

« Grandes nouveautés, assurément, mais combien heureuses ! Nos sociétés sont en pleine déroute. On se demande avec angoisse ce qu'il adviendra de

notre civilisation, tiraillée en tous sens, en proie à un matérialisme démoralisateur qui, tuant l'idéal, et effaçant l'avenir, pousse l'homme à l'assaut de toutes les jouissances, sans souci des moyens à employer pour les conquérir.

« Eh bien, démontrer scientifiquement l'erreur de ceux qui nient l'âme, faire voir l'inévitable responsabilité qui pèse sur nos actes, comme sur nos paroles et nos pensées, est-il un meilleur remède à tant de folies ? Or, c'est là, et ce sera de plus en plus, l'œuvre du spiritisme tel que nous le concevons. »

Dr J.-P. Durand (de Gros).

GREFFAGES NOUVEAUX

On lit dans le *Mémorial* des Basses-Pyrénées, 29 mars 1895 :

Monsieur le directeur,

Quelle que soit l'opinion des optimistes, le phylloxera étendant de plus en plus ses ravages menace la vigne d'une destruction complète, qui pour n'être pas immédiate n'en sera pas moins inévitable.

Ne pourrait-on pas essayer du greffage sur les porte-greffes ordinaires : cognassier, etc., etc., et même sur les arbres fruitiers ? De cette manière, les racines seraient à l'abri du phylloxera ; la constitution puis les feuilles et les fruits, se trouvant nécessairement modifiés, n'attireraient peut-être plus l'oïdium et le mildew.

Je sais que l'on considérera ce procédé comme une folle idée, mais on ne s'en étonnera plus lorsqu'on saura qu'elle a pris naissance dans le cerveau d'une femme. Le sexe fort dira : il faut que les femmes se mêlent de tout ! elles veulent être avocats, médecins, professeurs de sciences et de philosophie ; elles veulent maintenant transformer la viticulture, l'envahissement féminin ne s'arrêtera donc pas.

Ma situation ne me permettant pas d'expérimenter moi-même, j'engage les partisans du progrès utile, à faire des essais, car les vignes exotiques, sur lesquelles on fonde tant d'espérances, préparent peut-être de grandes déceptions à ceux qui les cultivent ; n'ayant plus la vigoureuse nourriture du sol américain, elles s'affaibliront et deviendront à leur tour victimes des trois fléaux dévastateurs des vignes européennes.

Espérant, M. le directeur, qu'en faveur de l'intention vous voudrez bien publier cette lettre quelque ridicule qu'elle puisse vous paraître, veuillez en recevoir d'avance tous mes remerciements et l'expression de mes sentiments distingués.

L. Laisné d'Hauberive.



LES VOIX DU TOMBEAU

A UN AMI SCEPTIQUE

Sous le doute agité qu'un triste voile couvre,
Tu marches dans ta nuit où tu vas sans flambeaux,
Ignorant le secret de l'au-delà qui s'ouvre
Au seuil de nos tombeaux.

Et pourtant ton cœur bat aux souvenirs funèbres,
Ton cœur, frêle galet par tant de flots battu,
Pour qui le grand mystère est rempli de ténèbres
Et l'espoir sans vertu,

Tu vas sans but, pleurant la foi de ta jeunesse,
Attachant ta mémoire aux douceurs du foyer,
Pour que l'espoir sacré dans ton âme renaisse,
Il faut croire et prier.

Il faut croire à nos morts, les vivants de l'espace,
Dérobés à nos yeux par les voiles des sens.
Dans nos rêves parfois leur âme vient et passe
Avec de doux accents.

Le monde d'ici-bas est un monde d'épreuves
Où le destin nous pousse et nous rive en naissant.
Sa loi qui vient de Dieu fait les gueux et les veuves,
Par lui, l'orgeuil descend.

Dans toute chair qui souffre une âme en peine expie
Les crimes qu'elle fit avec impunité.
Tout se paie : il paiera ses blasphèmes l'impie,
Narguant la vérité.

Ils paieront leur orgueil les fouilleurs de matière
Qui remuent en tous sens la substance des corps,
Aveugles qui ne voient dans la nature entière
Que poussière de morts.

L'effrayant au-delà les attend dans son antre :
Isis nous initie à son secret divin,
Et l'on peut pénétrer dans le gouffre où tout rentre
Pour renaître demain.

Et toi qui méconnais ton immortelle flamme,
Puisque ton cœur ainsi que le mien chancela,
Si tu veux croire, viens ! je guiderai ton âme
Au seuil de l'au-delà.

Paris. Juillet 1895. JULIEN LARROCHE.

EXAMEN SUR SOI-MÊME

Tiré du *Lux* de Mars 1895.

Le 18 septembre 1894, au soir, mon ami E. V., docteur en chimie et spirite convaincu, me pria d'essayer l'écriture médianimique, en présence de quelques personnes: il désirait consulter mon guide sur certaines choses, et exigeait qu'on répondît à ses questions mentales.

Je lui fis observer qu'il n'était pas possible d'obtenir ce résultat avec moi: j'avais souvent tenté l'expérience, mais sans jamais la réussir. Il ne voulut rien entendre et insista. Pour lui plaire, je cessai de m'y opposer, bien que très certain du non résultat; on ne raisonne pas avec la foi, il faut ou obéir, ou se fâcher.

Eh bien, à trois des demandes mentales successives de mon ami, trois réponses exactes furent données, à mon grand étonnement! je dirai plus, à mon indicible stupéfaction, chaque fois qu'il reconnaissait une réponse comme exacte, et en outre, pleine de bon sens et de justesse.

Après le moment d'étonnement qui suivit la première réponse, j'écrivis les deux autres mais, autant que possible j'examinais ce qui se passait en moi et en dehors de moi.

Comme d'habitude, il y avait automatisme du bras et de la main, c'est-à-dire un mouvement involontaire mais non inconscient.

Il y avait intuition de la pensée, mais mot par mot, et je ne savais pas, *je ne pouvais pas savoir*, si ce qui était écrit répondait à la pensée du docteur; j'ignorais toujours quelle était la demande, et après le premier et le deuxième résultat, je doutais encore de pouvoir obtenir le troisième.

J'avais entendu parler d'un grand nombre de ces faits, aujourd'hui communs, et les croyant arrivés, je les croyais naturellement possibles, mais ne les ayant jamais obtenus moi-même, et étant par nature très incrédule, j'étais toujours en garde contre une tromperie ou une plaisanterie quelconque. Mais ici ce n'était pas le cas, ce ne pouvait l'être, pour cent raisons, et j'étais forcé de croire.

Je continuai mon examen, mon auto-vivisection psychique. J'étais toujours présent à moi-même, j'avais entièrement la perception du monde extérieur. Je n'étais pas hypnotisé, et je riais même du rôle que me faisait jouer mon ami, non pour faire une expérience ou un essai scientifique, mais pour sa satisfaction morale, pour obtenir des conseils d'un *Esprit*.

Je me demandais : la transmission de sa pensée s'est-elle faite à mon moi? Et mon moi n'aurait-il pas dû alors, avoir quelque *conscience* de cette pensée? Même en restant inconscient de subir une suggestion, même en croyant que la pensée transmise par le docteur, était spontanée et venait de lui, mon moi aurait dû être conscient et connaître la demande pour pouvoir formuler une réponse exacte. Au contrnire, tout en ayant l'intuition de la réponse, mot par mot, je n'avais aucune idée de la demande, absolument aucune! Comment expliquer cela! Dans la lecture de pensée, le sujet ne sait pas si la pensée vient de lui, ou d'autres, même il croira plutôt qu'elle vient de lui, mais il en a conscience, il en a la perception intime. Il semble donc qu'on puisse et même qu'on doive décider que, dans mon cas, la lecture de pensée était faite par un autre que moi, j'avais seulement conscience de la réponse qni m'était suggérée.

On dira peut-être que cet autre était le docteur, qui par mon intermédiaire se répondait à lui-même; suggestion involontaire et inconsciente dans ce cas.

Je ne nie pas la suggestion involontaire, mais je nie la suggestion *inconsciente*, et je m'explique. On peut ne pas avoir la volonté de faire une suggestion, mais on ne peut pas ne pas avoir conscience de la pensée constituant la suggestion, puisque une fois qu'elle est accomplie, on doit pouvoir reconnaître la pensée involontairement transmise. Or le docteur reconnut que les réponses se rapportaient très bien à ses questions mentales, mais il soutint qu'elles n'avaient pas été pensées par lui avant d'être écrites par moi.

Admettons maintenant une autre hypothèse, celle que mon *moi* transcendental aurait répondu ; comment aurait-il été conscient de la réponse et pas de la question?

Je m'interroge en vain moi-même pour essayer de me rendre compte si je savais quelque chose des demandes avant d'avoir l'intuition des réponses, je ne trouve que vide absolu, table rase.

Ou l'examen de la sous-conscience, si je peux employer cette expression, ne peut se faire, ou cette sous-conscience est une entité ténébreuse, qui s'affirme plus aisément qu'elle ne se démontre.

Notre moi est actif et passif en même temps, c'est sa manière d'être. En cela consiste la conscience, à se sentir présent, agissant, ou souffrant; quand cette sensation intime dans l'action nous manque, une preuve absolue, mathématique, n'arriverait pas à nous en donner la persuasion.

Je comprends l'amnésie posthypnotique ; je ne comprends pas l'inconscience au moment même où le sujet pense et communique sa pensée.

V. CAVALLI,
de la revue italienne, *Lux*, à Rome.

NÉCROLOGIE

A Tulle, Corrèze, est décédé chez son père, *M. Antoine Leymarie*, inspecteur des postes et télégraphes au bureau central, à Paris ; il avait terminé ses études au lycée de Tulle, s'engagea comme volontaire au 1er zouave, en 1870, fit la campagne de la Loire, et après nos désastres dans l'Est, il trouva un refuge en Suisse; il revint près de son père, chef de division à la préfecture, les pieds gelés. Très intelligent, brave et honnête, il avait conquis une belle position ; il était secrétaire du haut Comité technique au bureau central des postes, puis inspecteur. Il n'avait que des amis, car il s'ingéniait à leur être utile. A cette intelligence, notre salut cordial ; puisse son esprit, avide de vérités, avoir conquis les souveraines certitudes de l'au-delà, celles dont il aimait à parler. Il laisse une veuve et trois grands garçons.

A son père, à ses frères, notre sympathie profonde ; M. Leymarie père est un grand homme de bien, et nous partageons sa douleur et celle de sa femme.

M. E. Maître, spiritualiste convaincu, est décédé à Loudun, Vienne ; sur la tombe de ce citoyen courageux se pressait une foule respectueuse, qui connaissait sa haute valeur morale, la droiture de son caractère, son respect pour la liberté de conscience ; il croyait à la pluralité des existences, et fut un franc-maçon honoré et respecté par tous les F... de sa loge. Un discours, sur sa tombe, a nettement indiqué ses croyances en l'immortalité.

Maria Deraisme, le grand penseur, l'orateur impeccable, a eu sa fête, post mortem; la *Société pour l'amélioration du sort de la femme* et *la revendication de ses droits*, nous avait invité à la fête de l'inauguration de la rue Maria Deraisme, qui longe le beau square des Epinettes, à Paris ; la municipalité avait fait grandement les choses, car, après la fête officielle où des discours ont été prononcés par des sénateurs et des députés, par M. le maire, des conseillers municipaux et des hommes et des femmes de lettres, la foule immense a assisté à une fête foraine, à un banquet, à une illumination générale du square et des maisons qui l'environnent.

Mme Feresse Deraisme, sœur de Maria, était charmée de cette fête de la reconnaissance, pour une femme de talent, l'écrivain distingué que chacun a présent à la mémoire. Allons, le peuple et les lettrés ne sont pas ingrats ; il y a encore du bonheur à se dévouer pour la chose publique et pour l'humanité.

A Lyon, *M. Chapet*, ancien spirite, s'est dégagé de la matière, après de très longues souffrances supportées avec stoïcisme ; ce fut un très honnête homme, charitable, ami des humbles.

A Guise, Aisne, est décédé *M. Doyen*, ancien chef de groupe au Mans. Nous reparlerons de cet homme de bien.

REVUE DES REVUES ET JOURNAUX

QUI ÉCHANGENT AVEC NOTRE PUBLICATION

Psychische studien (Leipzig). I. *Abtheilung* historisches und Experimentelles. — II. Theoretisches und kritisches. — III. Tages Neuigkeiten, Notizen u dergl.

Sphinx. De spiritualistische Meiconferentie. — Nieuwe photographische proeven van M. Le Comte. — Theosophische en andere beetnemerij. — En o pruimer van Krankzinnigen. — Gevoeligheid van het astraal lichaam. — En wonderbaar geval.

Revista Noua (Bucharest), sous la direction de M. B.-P. Hasdeu, publie toujours des articles et des illustrations des plus intéressantes : philosophie, science, littérature.

Rivista di studi psichici (Milan et Padoue). Percezioni telepatiche mediante scrittura automatica. — M. Bonatti. — Particolaritá delle visioni nel cristallo. — Sunto d'un discorso pronunziato da Miss X. nell'adunanza del 1. Aprile 1895 dell'Alleanza Spiritualista di Londra. — Rivista dei periodici e varietá : Percezioni supernormali presso i selvaggt. — Una lapide al Prof. Angelo Brofferio.

Lux (Rome), Esperienze sopra i fenomeni fisici anormali che avvengono in presenza d'Eusapia Paladino in sonnambulismo. — Gli occultisti francesi e le Fratellenza universale (Fulgenzio Bruni). — Dimostrazione dell'esistenza di Dio (V. Wahltuch). — Spiritismo sperimentale (Elena Mainardi). — Ipnotismo tragico (I. Reibrach).

Il vessillo spiritista (Vercelli Italie). Socialismo e Spiritismo. — Rettifica. — Obbiettivitá delle luci odiche. — Effluvio odico-vitale nei martiri. — Visione di esseri invisibili nelle bestie. — Il quinto satellite di Giove. — Spiriti incendiarii? — Una condanna a morte basata sull'ipnotismo. — Quale importanza abbia l'ipnotismo nella suggestione criminale. — La nascita di un mostro scimmia. — Un fanciullo prodigioso.

Philosophical journal (Chicago). Pictures of world growth. A Cram. — Thought rules the rules, Alice E. Brackett. — Must we Re-incarnate? Bertha J. French. — Mental Tracts of women. — Articles divers.

Light of Truth (Cincinnati). Evolution and Involution, arguments of prof. W. M. Lockwood Refuted offspring resemble their progenitors, W.-M. Emmette Coleman. — The Annual picnic at Cassadoga camp, its prespects for the season of 1895.

Light (Londres). Notes by the Way. — Reception to Mr. W. J. Colville. — In Vindication of Mrs. Mellon. — A Curious Incident. — Psychic Photography. — An Apparition. — Occult Japan. — Training College for Mediums. — Some Recent Materialisations. — Spiritualists' Conference. — Letters to the Editor. — Society Work.

Banner of light (Boston). The spiritual body realviews of Paul, Wesley and others. — Valuable testimonies of modern clairvoyants. — Wit-

nesses of the separation of the spiritual Body from the Dying physical Form, By Giles B. Stebbins.

Revista de Estudios psichologicos (Barcelone). Justicia de Dios. — Madre mia ! — Cinco preguntas y cinco respuestas. — Memoria sobre las investigaciones hechas en el grupo Marietta. — Después de la desencarnación. — Sesiones psíquicas. — Bondad del Espiritismo. — Grupo barcelonés de investigaciones psíquicas. — Clínica hidro-magnética. — Beletín num. 5 del Gabinette de lectura y albergue del Consultorio médico gratuito.— Centro « La decisión » — Apreciaciones. — La estrella Polar. — Crónica. — Sección de Magnetismo.

Revista universal de magnetismo experimental et terapeutico (Barcelone. — Sociedad Hipno-Magnética española (Plan de fundación), por *La Comisión*. — Explicación del fenómeno de la sugestión. El estado de hipnotización, por H. Simonin. — Aplicación del Magnetismo á la Terapéutica, Consejos prático s del prof. H. Durville. — Vitalidad y fuerzas orgánicas, por el Dr J. Roviralta. Folletin (continuación.) — Sección de Vegetarismo. No más carne, por Angel Muro. — Bibliografias, por Rovira. — Variedades.

La Revelacion, revue spirite d'Alicante (Espagne.) Partie doctrinale : La obra de Allan Kardec. — Vida Eterna, Quilogo. — Partie de critique philosophique : El esperitismo en la Historia de la Filosofia. — Partie de critique religieuse : El Judaïsmo á la luz del Esperitismo. — Partie médianimique : Espiritus vengativos y protectores. — Partie littéraire : Lo Infinito, et Desde el Cielo, poésies.

La Irradiacion, revue illustrée d'études psychologiques (Madrid). — José Fernández Colavide, por el Vizconde de Torres Solanot. — Del efecto probable del progreso de las ideas espiritistas en la dirección social del porvenir,por Anna Blackwell. — La práctica del hipnotismo, por A. Aymerich. — Fisica recreativa.

Constancia, organe de la Société « Constancia » à Buenos-Aires. — *Notas de la Redacción*. — La formación del partido liberal. — *Sección Sociologico-Espirita*. — La Caridad. — El mal y el castigo. — Los obstáculos del progreso social. — Algo mas sobre Onofroff. — *Bibliografia*. — Problemas sociales.

Reformador, organe de la Fédération spirite brésilienne. — A Nossa missão. Os neophytos. — A concentraçâo da vontade, traduction d'un article d'Horace Pelletier. — Estudo das forças psychicas os pensamentos sâo actos. — Lazaro.— O'Leproso, roman spirite, par Max.

Verdade e Luz. — Organe du spiritualisme scientifique à San Paulo (Brésil). — O Materialismo, par Luiz Ferreira. — A evoluçâo espirita, J. Barcellos da Rocha. — Defesa do spiritismo moderna, par Alfredo Russel Wallace, Membro du Sociedade real de Londres, O sobrenatural, Considerado sob o ponto de vista scientifico.

Revista Espiritista, organe de propagande de la Société « La Persévérance » à Mendoza (se distribue gratis). — La fé transporta las montanas, H.-M. de Villars. — A los desalentados. — La obra de Allan Kardec, de la Revelacion. — Visiones de grandes hombres. — El espiritismo en Roma.

Revista del Ateneo Obrero de Barcelone, organe de cette association. — Sección oficial. — Por buen camino. — Primavera. — El nino y la mujer en el trabajo. — Amaos los unos a los otros. — Miscelaneas. — Periódicos y publicaciones nuevas recibidas.

Revista del Ateneo Obrero Manresano á Manresa Individualismo y Socialismo par Francispo Pl. y Margall. — En el Año 2.500, Un Sueño, par Jaime Puigdoller. — Todo por el Vigio, J. Sures Escaler. — El reclamo del dia. — Marina, par R. Pineda del Cartillo.

A Verdade orgâo Spirita publié á Cuyabá. — Liçóes de Espiritismo para Menimos (A Bonnafont) traduit par

la Société Christo e Caridade. — O perispirito visto com o miscrocopio, Horace Pelletier. — Telegraphia psychien.

The Progressive Thinker (Chicago). The logic of Spirit phenomena. — An Address by Hon. A. B. Richmond, The Sage of Cassadaga, ;ot the June Picnic of thot Famous Resort. — What science has demonstrated; Marks of identification; independent Slate-Writing; remarkable results obtained; beyond the power of the macician; — A comprehensible study, of the mystery of the double life, by prof. Andrew Cross. of Portland, me. — An able editor, and a spirit artist. — Grand Ledge Spiritualists'; Camp-Meeting. — Agitation at Louisville, persécution of Mediums by the City Government.

Antahkarana (El Sendero) revista teosofica mensual à Barcelone : Socialismo practico, L. M. — Bhagavad Gita (El canto del Señor) dialogos entre Krishna y Arjuna. principe de la India verdodera naturaleza del Espiritu (Doctrina Sankhya-Yoga) suite. — Razon de ser de la Teosofia, par Jehanger Sorabji.

Annali dello spiritismo in Italia (Turin). Rassegna di psicologia sperimentale : *Saggi di Sociologia Spiritica* : XXXI. La Educazione nella Societá. — Il Paradiso sulla Terra. — La Forza Psichica. — Sensazioni del Medio da Effeti teleplastici nel corso dei Fenomeni (*Continuazione e Fine*). — I Proietti Mistici. — Una Visione di Alí Pasciá. — Una buona Media di New-York. — Una Profezia di Torquato Tasso. — *Cronaca* : Memoria Prodigiosa — Media Sanatrice belga condannata. — Ancora dell' Ecazoto, *alias* Argon. — La Sassaiuola di Hillersleben. — Manifestazioni fisiche spontanee a Berlino. — Somiglianza. se non Identitá, del Fluido nerveo e del Fluido elettrico. — Annunze Bibliografico : *Il Colonnello di San Bruno* (Romanzo Spiritico) di Filippo Abignente.

The Harbinger of Light (Melbourne). Rev. Mr. Haweis and Spiritualism. — Our Foreign Exchanges. — Occasional Notes. — From Here and There. — Spirit Teachings. — The Mission of Practical Occultism. — At the Hour of Death. — The Arcana of Nature. — Psychic Phenomena in Old Jerusalem. — Lecture by Rev. H. A. Haweis. — Spiritualism in Italy. — Spirit Communication. — Correspondence : Spiritualistic Problems. — Uncontrolled Temper. — Stewards of Truth. — Sydney Notes.

Nouveaux ouvrages, nouvelles revues reçus en juillet 1895 :

Histoire et philosophie du Magnétisme, avec figures dans le texte, cours professé à l'Ecole pratique de magnétisme et de massage, par Rouxel. Tome I, chez les anciens. Prix. 3 fr.

La Graphologie pour tous, ou exposé des principaux signes permettant très facilement à chacun de connaître les *qualités* ou les *défauts* des autres par l'examen de leur écriture, suivi d'un portrait spécimen par le rédacteur-graphologiste du « Musée du Foyer ». Prix. . . . . . 0 fr. 30

Manuel guide du collectionneur de timbres poste, par le rédacteur timbrologiste du « Musée du foyer ». Prix. . . . . 0 fr. 30

Traité d'astrologie judiciaire, influences planétaires. — Signes du zodiaque. — Mystères de la naissance. — Détermination de l'horoscope. — Domification du ciel. — Interprétation du thème généthliaque. — Clef générale des prophéties astrologiques, par Abel Haatan. 3 fr. 50

Les Arts divinatoires. — Graphologie. — Chiromancie. — Physiognomonie. — Influences astrales (petit résumé pratique) avec figures, par Papus. . . . . 1 fr.

Reçu de Porto, Apontamentos sobre espiritismo expérimental, par Ovidio Rebaudi; traduction de M. H. P. — dédié à l'éminent astronome Flammarion.

Reseña histórica de la fundacion del *Templo de Caridad Paz y Union*; Curaciones y Comunicaciones. — Cercle spirite Sta. Eulalia, à la Veracruz.

The Metaphysical Magazine, neuvelle publication, devoted to Occult, Philospphic, and Scientific Research, publiée à New-York, 503, filth Avenue.

La Estrella polar, revista espiritista y de estudios psicologicos, nouvelle publication à Mahon. Sommaire : Origen y porvenir. — Creer y no creer. — Noche Serena. — Crōnica. — Pensamíentos. — La materíalizacíon de los espiritus (suite).

El Hogar, semanario para las familias, 1er numéro, Pérou-Lima, Domingo. Journal littéraire.

Le Journal de tous, petite revue bimensuelle, 1er numéro 1er juillet 1895 ; 0,05 centimes le numéro : classement des matières : Sciences, Lettres, Beaux-Arts ; Arts agricoles, industriels et médicaux ; Economie sociale et politique, Législation ; Administration, Finances, Comptabilité ; Enseignement, Commerce ; Inventions, Etudes, Projets, Expériences, Voyages, Curiosités, Faits divers, Observations, etc. (*Publicité à la portée de tous.*)

BORDERLAND (Londres).

FRONTISPIECE : « Speak ! oh, speak ! » From the Picture by Sir J. E. Millais, in the Royal Academy. — CHRONIQUE OF THE QUARTER. — IS MAN IMMORTAL? A Discussion by Various Thinkers. Reasons for Belief in Immortality by W. T. Stead, Cardinal Gibbons, Professor Max Müller, Bishop Newman, Mr. Gladstone, etc. — OUR GALLERY OF BORDERLANDERS. Mrs. Annie Besant, whit Portrait and Horoscope. — THE CURES AT ST. WINIFRIDE'S WELL (With Illustrations). — SPIRITUALISM AS A STUDY AND AS A RELIGION : (1.) A Key to all Doors, by Rev. J. Page Hopps. — (2.) Some Analogies and Suggested Tests, by W. T. Stead. — (3.) Spiritualists in Conference, with Portrait of Mr. J. J. Morse.—(4.) Some Explanations of Phenomena.—(5.) A Retractation by Sir Walter Besant. — SPIRIT-PHOTOGRAPHY : (1.) Are Spirit-Photographs necessarily Photographs of Spirits? By Mr. J. Traill Taylor. — (2.) The Mystery of the Cyprian Priestess. (Illustrated.) By Mr. Riko, of *The Sphinx*. — THE ASTRAL PLANE AND ITS INHABITANTS : Handy Guide to the Invisibles, by Mr. C. Leadbeater. — WHAT I THINK OF THEOSOPHY NOW. By Franz Hartmann, M. D. — ASTROLOGY : (1.) An Interview with a Believer. — (2.) Horoscopes of Lord Rosebery and of the New Government. — PSYCHOLOGY AND FOLK-LORE. Notes upon Mr. Clodd's Address, by Miss X. — DREAMS AND DREAMERS. Various Stories from many lands. — WHAT IS ESOTERIC CHRISTIANITY? Or the New Gospel according to Mr. E. Maitland. — MISCELLANEOUS : A Story of Clair-Audience. — Some Curious Coincidences. — The Jewels of Mary Queen of Scots. — SOME ARTICLES OF THE QUARTER. — BOOKS ABOUT BORDERLAND : Stories of Highland Folklore. — A. French Writer on Psychical Research. — Satan-Worship in France.

JOURNAL OF THE SOCIETY FOR PSYCHICAL RESEARCH

New Members and Associates. — Meeting of the Council. — General Meeting. — Queen Mary's Diamonds. By Andrew Lang. — Cases Received by the Literary Committee. — Correspondence.

VIENT DE PARAITRE A NOTRE LIBRAIRIE

Feuilles de l'arbre de vie, courtes réflexions sur la vie présente et future d'après les écrits non recueillis de l'auteur d'*Outre-tombe*, traduit de l'anglais, par B. SANDOW. Prix : 1 franc.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.



Rédacteur en chef depuis 1870 : P.-G. LEYMARIE

38e Année N° 9. 1er Septembre 1895.

CHANGEMENT DE DOMICILE

Nous prévenons nos correspondants, nos abonnés et les partisans de la cause, que notre librairie des Sciences psychologiques, spirites et psychiques, sera établie RUE DU SOMMERARD, au N° 12, à partir du 15 septembre 1895 ; entrée par la grille en fer.

Notre librairie, placée près du musée de Cluny et du boulevard Saint-Germain, sera au centre du commerce des livres, près de la *Sorbonne* et du *Collège de France*.

A partir du 15 septembre prochain, toutes les correspondances et demandes de volumes devront être adressées et faites au 12, RUE DU SOMMERARD, près le musée de Cluny, au nom de P. G. Leymarie.

Le dimanche, 29 septembre 1895, à 2 h. 1/2 précises, anniversaire de *Léon-Laurent Visselle*, au cimetière de Pantin, 79e division, avenue des Marronniers à fleurs doubles. Les spirites se réuniront sur la tombe de ce regretté chef de groupe.

LETTRE DE M. T. STEAD

Journaliste anglais, au *Morning Advertiser* de New-York.

Vous me demandez de vous dire pourquoi je crois à l'immortalité.

Est-ce que je crois à l'immortalité ?

Voici, certainement, une question incidente (prior question) à laquelle je ne sais comment répondre, l'immortalité étant un sujet peu à la portée des mortels dont l'intelligence est bornée.

L'Eternel seul peut affirmer ou nier l'immortalité : si je vous comprends bien, ce n'est pas de l'immortalité de l'âme qu'il s'agit, mais bien de la

persistance de l'entité individuelle, après la dissolution du corps au moyen duquel cette entité s'est manifestée durant sa vie terrestre. C'est, là, une question beaucoup plus simple à laquelle je puis répondre sans hésiter et sans crainte.

Je ne serais pas véridique si je disais que je crois à la persistance de l'individu après la mort pour avoir observé des phénomènes dits spirites ; je croyais longtemps avant. J'avais soumis ma croyance à l'épreuve d'une démonstration expérimentale.

Si je disais jadis que je croyais, aujourd'hui je dis que je sais ; cela fait une grande différence.

Comment sais-je ? à peu près de la même manière, que nous savons avoir des parents ou des amis sur un autre continent dont nous sommes séparés par l'Océan et sans moyens de le traverser.

Nous recevons de leurs nouvelles par lettres ou par le télégraphe; des voyageurs qui ont traversé la mer, reviennent et parlent de leur bien-être, dans ce pays, et quelquefois nos parents ou nos amis reviennent eux-mêmes nous assurer de leur existence ; appliquez ce qui précède au témoignage qui est accessible à tout le monde, comme preuve de la réalité de la vie d'outre-tombe, et vous trouverez que l'analogie est exacte.

Mon amie, Miss Julia..., émigra au monde d'outre-tombe, il y a environ quatre ans ; elle me fit, avant son départ, la promesse solennelle de revenir si cela était possible, et de se montrer à l'une de ses intimes amies qu'elle chérissait comme une sœur et avec laquelle elle avait vécu pendant plusieurs années.

Il y avait à peine un mois qu'elle était enterrée, quand elle apparut, brillante et radieuse, près du lit de son amie qui ne dormait pas ; Julia... était bien telle qu'elle était de son vivant, à l'exception de la physionomie qui était plus réjouie. Son amie considérait l'apparition qui lui semblait être aussi tangible que de son vivant, lorsque cette dernière se dissipa en vapeur et disparut.

Six mois plus tard la même apparition fit plaisir et peur à son amie, qui n'osa, pas plus que la première fois, lui adresser la parole avant qu'elle disparût !

J'étais à ce moment dans la même maison ; ma main avait alors commencé à écrire automatiquement et comme j'avais connu miss Julia.... durant sa vie, je suggérai l'idée qu'elle serait peut-être disposée à se communiquer à son amie par l'écriture automatique et par ma main.

Le dimanche matin suivant, avant le déjeuner, alors que j'étais seul dans ma chambre à coucher, je laissai librement ma main se mouvoir sous l'influence occulte qui la dirigeait ; j'obtins une communication signée du nom

de mon amie décédée, accompagnée d'un *test* (preuve) trivial mais concluant, relatif à une commission donnée au moment de sa mort, chose que j'ignorais complètement, ainsi que le petit nom favori qui n'était connu que de l'amie de miss Julia à qui la communication était adressée.

Le *test* était simple ; il me semblait si ridicule que j'hésitais à remettre la communication, mais quand elle fut remise, j'appris que ce qui me semblait absurde était une preuve incontestable de l'identité de la personne invisible de qui j'avais obtenu la communication.

J'obtins une preuve encore plus concluante, par la relation d'un accident arrivé depuis sept ans à un endroit dont je n'avais jamais entendu parler ; l'amie de miss Julia ayant oublié ce fait, niait qu'un incident de ce genre fût arrivé ; miss Julia, écrivant avec ma main, donna tous les détails, l'heure, le lieu et la circonstance qui rappelèrent ces choses à la mémoire de notre amie.

Après ce fait, l'intelligence invisible se servit de ma main pendant plusieurs semaines pour écrire de longues et affectueuses lettres à son amie, commençant et finissant par des phrases familières qui m'étaient inconnues, qu'elles employaient dans leur correspondance; elle indiquait dans ces lettres, qu'elle avait une connaissance intime de la position et de l'anxiété de son amie, ce que je ne savais pas.

Dans plusieurs circonstances elle lui annonça des événements comme devant arriver, que l'on considérait comme impossibles et qui eurent lieu plus tard, comme elle l'avait prédit.

Elle écrivit avec ma main automatique le nom d'une garde malade de l'hospice où elle mourut, le nom des personnes qu'elle avait visité après la mort, et le nom de quatre autres esprits qui l'avaient reçu à son entrée dans le monde invisible ; aucun de ces noms ne m'était connu. Ils furent cependant trouvés exacts par ceux à qui la communication était adressée.

Malgré le fait de recevoir des communications automatiquement je ne suis pas un voyant, et pour cette raison je ne la vois pas ; mais ceux qui possèdent cette faculté la voient très bien ; ainsi des personnes inconnues d'elle et de moi me l'ont parfaitement décrite en donnant son nom.

Maintenant je le crois, je serais aussi absurde en doutant de l'existence de mon amie d'outre-tombe, simplement parce que je ne puis la voir, que je le serais si je doutais de l'existence de mes cousins qui habitent le Canada, parce que je n'ai pas d'autres preuves de leur existence que quelques lettres et le dire de quelques voyageurs qui ont visité Torento Je raconte mes propres expériences, non point parce qu'elles sont extraordinaires, mais bien parce que l'on me demande la raison de ma croyance et il me semble qu'il est plus simple de relater brièvement ce que je crois être la vérité.

On dira sans doute, que ma déposition ne vaut rien parce que je ne suis pas un homme de science, mais un journaliste crédule et peut-être fou ! Laissons de côté le témoignage de mes propres sens et de ma conviction raisonnée en opposition avec mes intérêts matériels et examinons le témoignage des hommes très haut placés dans la science. Il n'y a pas de naturaliste plus célèbre qu'Alfred Russel Wallace, lequel partage avec Darwin l'honneur de la découverte de la loi qui porte le nom de ce dernier ; il n'y a pas de chimiste dont la renommée surpasse celle du professeur W. Crookes F. R. S., l'auteur de la découverte du thallium ; Il n'y a pas d'astronome plus avantageusement connu que Camille Flammarion de l'Observatoire français ; parmi les physiciens anglais, il n'y en a pas qui soit supérieur au professeur Olivier Lodge, et il n'y a pas en psychologie un spécialiste dont l'autorité soit plus grande que celle du professeur Richet. Ces savants renommés de notre époque ont été obligés, souvent malgré eux, de reconnaître que les faits qu'on peut toujours vérifier par des expériences, prouvent incontestablement la survivance de l'individu après le changement qu'on appelle la mort. Le professeur Lodge a déclaré que ses nombreuses observations sur ce sujet, lui démontraient que la persistance de l'individualité après la mort peut se vérifier par une observation patiente, aussi bien que tout autre fait de la nature.

L'opinion du professeur W. Crookes est bien connue, ainsi que celle du professeur Morgan ; je préfère terminer cette déclaration brève des raisons qui me font croire à la survivance de la personnalité après la mort du corps, par une citation du Dr Russell Wallace.

« Si le Spiritisme est vrai, il donne une telle preuve de l'existence d'êtres éthérés et du pouvoir qu'ils ont d'agir sur la matière, que la philosophie en doit être révolutionnée ; il démontre l'existence de formes et de modes d'être de la matière inconcevables jusqu'à ce jour ; il démontre l'intelligence sans cerveau, une intelligence séparée de ce qu'on appelle le corps matériel, ce qui détruit toute prévention contre une existence continue après que le corps est désorganisé et dissous ; il démontre encore, autant qu'un fait peut être démontré, que les soi-disant morts vivent encore, que nos amis sont près de nous quoique invisibles pour nous guider et nous soutenir, quand, pour faute de conditions, ils ne peuvent nous prouver leur présence ; il donne ainsi *la preuve d'une vie future* que tout le monde désire, et dont l'absence a fait que tant de personnes meurent dans le doute et l'anxiété, une foule d'autres dans une incrédulité positive. »

William T. Stead.

Traduit par Elie Bloche.

N. D. L. R. — Ici M. William T. Steed, l'un des premiers publicistes de

l'Angleterre, esprit indépendant et chercheur, ami du juste et du vrai, défend la Cause dans le *Borderland*, revue intéressante à tous les points de vue; nous sommes heureux de reproduire in-extenso sa réponse ci-dessus au *Morning Advertiser*, l'un des journaux politiques les plus importants des Etats-Unis, ce qui permettra à nos lecteurs de bien juger de l'homme, de sa franchise et de sa liberté d'exposition en ce qui concerne la vérité par le fait brutal.

Après sir Russell Wallace et tant d'autres savants de premier ordre, nous constatons la bienvenue parmi nos défenseurs, d'une foule d'hommes illustres dans tous les rangs de la société, surtout parmi les princes de la science.

Ainsi se vérifiera cet axiome d'Allan Kardec :

Le spiritisme sera scientifique ou il ne sera pas :

La science sera spirite ou elle ne sera pas.

La science prétend n'étudier que le *psychisme*, mais, de même que l'*hypnotisme* et le *magnétisme* sont inséparables, signifiant la même chose sous deux noms différents, le *psychisme* et le *spiritisme* sont synonymes, et représentent le même ordre de recherches pour aboutir aux mêmes conclusions consolantes, réparatrices, rationnelles et progressives.

Bénissons les chercheurs consciencieux. P. G. Leymarie.

GROUPES D'ÉTUDES

Monsieur Leymarie : Nous sommes un petit groupe, inconnu de vous presque tous appartenant à la haute société officielle d'une ville paisible. A la suite de diverses circonstances, nous avons été amenés à former une société de 8 personnes, notre but avoué étant d'étudier les sciences dites occultes, à l'aide d'expériences suivies.

Parmi nous, un seul initié, personne reconnue médium dans les cercles de Paris.

Tous les autres, de simples chercheurs, amis de la vérité et résolus à explorer au moins les premières salles de ce magnifique édifice dont le colonel de Rochas a dit que le magnétisme n'était que le vestibule. Ce modeste petit groupe a obtenu des résultats si satisfaisants que nous croyons vous intéresser en vous envoyant un petit résumé des principaux phénomènes obtenus. Vous en ferez ce que vous voudrez. En tout cas nous déclarons solennellement que c'est la vérité.

Nous nous réunissons dans l'obscurité en faisant la chaîne magnétique

autour d'une table en chêne style Louis XIII. La chambre est dépourvue de ses ornements et ne sert qu'aux séances.

Pour abréger, nous divisons le travail par ordre des phénomènes obtenus :

PREMIÈREMENT

TABLES

Lévitations remarquables et continuelles (nos mains étant posées à plat sur la table), deux fois la table s'est si bien lévitée que les pieds étaient à 1 m. 40 du sol, le médium étant assisé dessus. Sans ses supplications, elle serait montée au plafond avec la table. Plusieurs fois la table a dansé, polké, battu des retraites, etc. Deux fois, en pleine lumière, nous l'avons vue danser et se déplacer assez loin de l'endroit où elle était.

DEUXIÈMEMENT

APPARITION D'UN VIVANT A LA TABLE

Un notable de la ville rayé du nombre des assistants, vu ses inexactitudes, est venu de lui-même à la table, un soir qu'il s'était absenté pour causes privées. On a demandé à cette âme, qui sans doute avait momentanément abandonné son corps, de donner des preuves de ce fait. Elle a répondu qu'il portait une cravate bleu uni, qu'il était gourmet, et qu'il avait trouvé les plats de son dîner mauvais.

Vérification faite, le lendemain, tout était exact ; à l'heure dite, il s'était endormi pendant dix minutes, dans son fauteuil, inconscient quant à ses organes matériels, mais conscient quant à son moi qui s'était transporté dans notre salle d'expériences.

DEUXIÈMEMENT (*bis*).

Au bout de quelques séances, les esprits ont annoncé les communications par des coups violents frappés sur la table. Ils se sont servis du même phénomène pour répondre à nos questions, au lieu d'employer le système alphabétique.

TROISIÈMEMENT

LUEURS

Nous avons vu fréquemment de belles lueurs et des étoiles montantes et descendantes, même des roses de feu.

Nous avons, sur notre demande, vu au dessus de la tête d'un nouveau décoré une sorte d'étoile lumineuse représentant l'insigne de la Légion d'honneur.

Mais le phénomène le plus brillant, a été un éclair, d'une telle intensité que la chambre tout entière en a été illuminée.

QUATRIÈMEMENT

ATTOUCHEMENTS

Tous les assistants ont perçu, plus ou moins, des attouchements de mains invisibles. Les dames ont eu plusieurs fois la main baisée, et même, une dame a senti une main qui semblait absolument naturelle jouer avec ses frisons et toucher souvent le chapelet qu'elle portait à son cou (chapelet possédant toutes les bénédictions et faveurs possibles). Mme X... a également saisi par deux fois une main d'homme, dont le contact lui paraissait identique à une main vivante; du reste, cette main s'est laissée prendre avec une bonne grâce parfaite.

Le nez de l'un des assistants, fut vivement pris et pincé. Le médium a senti que l'esprit d'un de ses amis désincarné, M...., s'approchait, s'asseyait sur sa chaise et lui mettait les bras autour de la taille, en s'efforçant de l'entraîner dans l'au-delà; malgré sa bravoure, elle ne put se défendre de crier vivement à son voisin : « Il m'emporte, empêchez-le ». Sans doute, pour la punir de son manque de confiance, sa chaise lui fut immédiatement enlevée, et elle serait tombée si ce voisin ne l'avait pas retenue.

CINQUIÈMEMENT

FAITS DIVERS

1° Nous possédons une de ces grosses cloches basquaises, que la vache conductrice du troupeau porte au cou; elle était placée sur un meuble d'où elle fut subitement lancée au vol. Mise en mouvement au-dessus de la table, elle faisait un bruit épouvantable. Saisie par nous, elle nous fut arrachée; et enfin elle sonna la retraite, tandis que la table dansait en mesure et que les assistants chantaient un air *ad hoc*.

Une autre fois une dame prit cette même cloche, affirmant qu'on ne pouvait la lui enlever; à la fin de la séance, elle tenait toujours la cloche, mais le battant en avait disparu ! ce n'est qu'à la séance suivante qu'il fut rattaché par des mains invisibles et rendu à la même dame.

2° Une guitare fut aussi un objet de distraction pour nos amis invisibles; elle était sur un meuble voisin. Il s'en emparèrent, nous en frappèrent la tête, l'offrirent ensuite aux assistants, pendant qu'ils en pinçaient les cordes eux-mêmes.

Enfin ils s'amusèrent à la démonter complètement.

3° Un soir étant assis comme d'habitude, autour de la table, nous entendions les forces psychiques se remuer. Bientôt la chaise de M. X... fut attirée jusques devant le cabinet futur des matérialisations. Après lui, ce fut à une autre à partir pour être remisé dans une fenêtre; puis, à son tour, une

dame fut entraînée dans la même direction. En même temps, le médium fut emmenée à l'autre extrémité de la chambre. Mais inquiets de tous ces déplacements de personnes, nous allumâmes une petite bougie, et tout s'arrêta.

4° Sur la demande d'une personne, l'épingle de cravate de M. X..., qui lui était particulièrement chère, lui fut enlevée avec beaucoup d'habileté. On la chercha en vain, on ne la retrouva qu'à la séance suivante où elle fut jetée sur la table, devant la présidente.

5° Le chapelet de madame X..., fut retrouvée plusieurs fois au cou d'un des messieurs présents. Une fois la croix en fut enlevée et placée en guise d'épingle à la cravate d'un des assistants. Le ruban d'un nouveau décoré, dont il a été déjà parlé, lui fut enlevé sans qu'il le sentît et placé à la boutonnière d'un de ses amis, sans que celui-ci s'en doutât.

7° Une assistante sentit des mains légères fouiller dans sa poche, et quand on alluma, on aperçut son mouchoir qui coiffait, à la Provençale, la tête d'une des dames présentes.

8° Dans le cours d'une séance, quelques assistants sentirent subitement qu'une poudre parfumée, à la violette, était répandue sur eux. Le phénomène pouvant dónner lieu à des désagréments, on alluma et l'on constata que la boîte de poudre déposée sur la table avait été répandue, et que quatre des personnes présentes en avaient les cheveux couverts; l'une d'elles en particulier, était poudrée à frimas.

9° Un soir de chaleur étouffante plusieurs éventails avaient été déposés sur divers meubles, ils se sont envolés de sur la table et ont été agités pour raffraîchir les assistants. Ceux-ci ont eu nettement la sensation du passage de ces objets au-dessus de leur tête.

10° Sachant que les esprits aiment la musique, on avait mis dans la chambre un tambour, un tambour de basque, la grosse cloche basquaise, et une sounette à timbre. Pour donner l'exemple, les assistants entonnaient l'air des deux aveugles « la Lune brille ». Bientôt tous les instruments s'envolèrent de sur la table et accompagnèrent, de toutes leurs forces, cette joyeuse chanson, s'arrêtant net au commandement, et recommençant sur une injonction.

Il est bon d'ajouter, que la plupart de ces phénomènes n'ont eû lieu que sur la demande plus ou moins vive d'un assistant qui, d'après la table, possédait un guide spécial.

APPORTS

Le premier apport obtenu a été celui d'une belle rose thé, enlevée d'un vase placé dans une chambre séparée de la chambre aux expériences, par

une large galerie, cette rose a été offerte à l'une de nous ; cet apport se renouvela plusieurs fois. Les dames reçurent de véritables bouquets, quelquefois elles eurent également des roses couvertes de rosée, placées dans leurs cheveux, avec un goût parfait.

On apporta à une dame son flacon de sels qu'elle avait laissé dans la chambre à côté et l'apport le plus extraordinaire, fut celui d'un œillet rouge immédiatement offert à cette dernière, sur la demande d'une dame présente Une fois la séance terminée, cet œillet que tout le monde avait vu en pleine lumière, dans la main de la présidente, disparut subitement et resta introuvable, malgré toutes les recherches. Quel ne fut pas l'étonnement de Mme X..., en trouvant dans sa chambre, deux heures après, placé bien en évidence sur sa table de toilette, cet œillet tant cherché.

ÉCRITURES INDIRECTES

Mlle O..., est un très bon médinm écrivain ; nous avons reçu, par son intermédiaire, de longues lettres de son ami décédé, qui nous a donné d'excellents conseils. Il a prédit, à l'un de nous, un succès officiel qui n'avait aucune chance de se réaliser à ce moment, et qui, cependant, a été obtenu presque immédiatement à notre grand plaisir à tous.

Une longue lettre, signée d'un maître, indiquait 3 médiums dans notre petit groupe.

INCARNATIONS

Mlle O..., a souvent des incarnations avec des gestes dramatiques ; malheureusement, elle parle à peine. Elle a eu une incarnation où elle représentait un être criminel, mais repentant ; elle s'est affaissée par terre, de tout son long, et quelques minutes après, elle revenait à elle fort étonnée de se trouver dans cette position.

ÉCRITURES DIRECTES

Le premier spécimen a été obtenu sur une ardoise couchée sur une autre, le crayon étant entre les deux et le tout sur une table autre que la nôtre.

Cette ardoise portait :

1° Vive la Corse, signé Colona (l'ami désincarné de Mlle O...), mais notre grand scandale, en haut, on trouva, en plus petites lettres le mot *flûte*. Le nom de la maitresse de la maison (nom peu connu et très difficile à orthographier), fut inscrit par une main invisible.

2° Les autres écritures ont été trouvées sur du papier, quelquefois posée sur notre table, ou quelquefois sur celle où l'on mettait les ardoises. Voici la communication la plus curieuse. Un officier invité par nous (et faisant partie d'un groupe d'une autre ville assez éloignée), se sentit subitement



mal à l'aise ; il demanda de la lumière. On alluma et l'on trouva sur une feuille de papier, une communication en langue mystique et comprise seulement par cet invité; elle était signée d'un nom de dame. Cet officier, nous assura, qu'il avait senti que cette communication lui était arrivée par l'intermédiaire de la présidente.

Nous en passons quelques-unes, afin d'abréger un peu.

VOIX DIRECTES

Les premiers sons entendus à travers des cornets de papier, furent comme des bruits vagues (ces cornets sont spécialement en usage en Angleterre pour faciliter les communications). Puis, s'ensuivit une pluie de baisers. Enfin, l'Esprit B..., désincarné il y a peu de temps, et ami dévoué de plusieurs membres du cercle, consentit à essayer de dire le nom de son fils, et celui du fils de la présidente.

En effet on l'entendit dire d'une voix distincte, mais sans timbre : « *René, Maurice. René, Maurice. Assez, au revoir* ». Enfin, deux fois, nous eûmes le bonheur d'entendre la voix naturelle et directe, dire tout haut : Oui ! oui !

Une autre fois, Mlle O..., entendit son ami lui dire (tout le monde l'entendit de même) je t'aime ! plusieurs fois, de la manière la plus distincte.

Tels sont nos premiers succès ; ils sont fort beaux, n'est-ce pas ? Nous sommes certainement près de soulever un coin du voile. Mais... tout ceci se passe au plaisant pays de France ! on s'exclame, on s'étonne, on rit, on y consacre trois ou quatre heures par semaine, mais c'est beaucoup, songez-y ! « Chacun à d'autres devoirs, d'autres occupations, d'autre soucis », *remarque textuelle de l'un des assistants.*

Puis on a peur, oui peur vraiment.

Quant à parler à d'autres de nos séances, même à nos plus proches parents ! arrêtez ! de grâce, voulez-vous nous faire passer pour fous ou ridicules ?

Est-ce tout ? nous direz-vous ?

Mais ce n'est rien au contraire... les domestiques ont certainement vu et entendu un peu de ce qui se passait. Ils ont bavardé ; cela a filtré en ville, et naturellement, cette bonne ville ..... a brodé sur toutes ces choses à la provinciale. Puis, les médiums n'ont pas toujours été en harmonie.

Enfin ! il n'est pas facile de trouver de vrais dévouements.

. . . .

On nous accuse de tricher, et j'avoue, à ma honte ! que cette idée m'est souvent passée par la tête, tellement les résultats étaient merveilleux, et tellement les assistants se sont tout d'abord peu rendu compte de l'impor-



tance de nos études, et parfois furent sans gêne pour les amis invisibles et même souvent lâchaient la chaîne.

Mais, si nous avons procédé fort peu scientifiquement, je puis dire que tout s'est passé sous la garantie de l'honneur. Tous, nous professons ce culte, notre position nous y oblige et il faut espérer que nos cœurs nous y invitent.

Pourquoi donc, irions-nous nous déshonorer pour le plaisir de nous faire des niches ! niches qui du reste nous feraient perdre à jamais et l'amitié et l'estime des uns des autres.

Aussi je vous envoie, avec confiance, cette trop longue lettre dont nous vous donnons permission de supprimer tout ce qui vous paraîtra de trop.

Veuillez accepter le salut amical du Groupe d'études.

N. D. L. R. — Bien certainement, il n'y a parmi les membres de ce groupe d'études que des gens d'honneur, des studieux habitués aux patientes recherches et aux investigations suivies.

Le résultat *s'il est réel*, doit les forcer à méditer.

En somme, les membres de cette réunion, ont obtenu de beaux phénomèmes qui doivent à priori bouleverser leurs idées préconçues et leurs préjugés scientifiques.

Si, le phénomène a tous les caractères de l'intelligence, nettement déterminée, pourquoi ce groupe ne chercherait-il pas à soulever le voile d'Isis, pour se mettre face à face avec ces intelligences et leur demander, puisqu'elles sont vivantes, ce que c'est que la vie dont elles manifestent la puissance et si cette vie est adéquate à la nôtre ?

Si ces intelligences sont des Esprits, ceux de nos parents ou de nos amis, ce problème à résoudre, d'une importance capitale, mérite bien de fixer leur attention et leurs méditations.

Qui nous renseignera sur ce monde invisible, si ce n'est ceux qui en font partie et peuvent en causer ex professo ?

Alors il faudra, Mesdames et Messieurs du Groupe d'études, ne plus tant s'exclamer, chanter et rire, mais convier quelques jours à l'avance, à un rendez-vous nettement fixé ces entités qui tout d'abord vous amusent, pour mieux vous attirer à l'aide du raisonnement.

Si ces entités sont un père, une mère, une sœur bien-aimée de l'un de vous, des êtres que vous respectiez et qui tiennent à votre cœur par des fibres bien vivantes, pourquoi n'aimeraient-ils pas comme jadis, ces morts tant pleurés, les prévenances usuelles et la politesse dont vous ne vous êtes jamais départi à leur égard pendant leur séjour sur la terre ?

Puisque vous êtes en puissance médianimique, adressez résolument une invitation à un cher disparu, connu de vous, que vous seul pouvez contrôler; que cette invitation soit faite le matin et le soir, à la même entité connue, par tous les membres du groupe (il y a des télégraphies dont nous avons simplement le soupçon, qui existent et attendent que nous les ayons scientifiquement fixées); votre invitation ira à son adresse, et vous vous réunirez au jour et à l'heure fixés, sans faire attendre sous l'orme l'intelligence convoquée.

Connaître l'au-delà, ce que nous sommes et ce que nous deviendrons, mérite sérieuse attention et recherche. La solution est entre vos mains, jeunes savants, sachez la résoudre au grand bénéfice de la pure et simple vérité.

Une entité sérieuse, telle que Colonna, ne vous répondra point *flûte*, désormais, parce que vous ne lui imposerez plus vos caprices et que vous la traiterez comme elle mérite de l'être.

Et surtout, à l'avenir, signez vos comptes rendus, en gens d'honneur comme l'on fait vos professeurs et vos maîtres, MM. Ch. Richet, de Rochas, Lombroso, Schiaparelli, Brofferio, Finzi, Oliver Lodge, Myers, W. Crookes, Russel Wallace, Carl du Prel, Aksakof, etc.

Sinon le lecteur considérera comme non avenues vos déclarations apocryphes.

Ni la maison honorable ou vos expériences ont eu lieu, ni l'autorité si grande des maîtres qui vous ont donné l'hospitalité, ne suffiront à vous faire prendre au sérieux dès que vos personnes se couvrent de l'anonymat.

P. G. Leymarie.





LA MORALE A L'ECOLE

On nous communique les morceaux ci-dessous d'un discours prononcé à la distribution des prix d'une école primaire parisienne.

Nous les recommandons à l'attention des instituteurs, des élèves et des familles.

Il serait grand temps de s'entendre sur l'enseignement moral à donner aux générations qui formeront la patrie de demain, en attendant celui que donne le spiritisme.

Puisque l'enseignement secondaire reste à cet égard dans une sorte d'équivoque anarchique, efforçons-nous du moins, de mettre l'enseignement primaire au bon point.

Là où les bambins du certificat d'études primaires auront trouvé leur voie nouvelle, les élèves de rhétorique et de philosophie finiront bien par passer!

Notre philosophe d'école primaire a dit ceci :

« ... Ce n'est point à vos esprits, c'est à vos cœurs qu'aujourd'hui je veux faire appel.

« Il est de mode, dans un certain monde, de reprocher à nos écoles communales leur insuffisance en matière d'enseignement moral. C'est presque comme si l'on vous accusait, mes chers enfants, de manquer de cœur : car la morale, c'est dans l'intime conscience du cœur, — et là seulememt, — qu'il faut la faire naître et la puiser.

« Qu'est-ce, après tout, pour l'homme, qu'une leçon de morale ?

« Est-ce une série de préceptes, plus ou moins arbitrairement rédigés, un assemblage de mots que l'enfant récitera machinalement sans les sentir, et qu'il se hâtera de ne pas appliquer dans sa conduite quotidienne, après les avoir étudiés de mémoire ou copiés avec ennui ?

« En aucune façon !

« La morale, pour chaque individu, c'est le moyen de faire servir les connaissances qu'il a acquises à le rendre meilleur, c'est-à-dire moins égoïste, plus dévoué à autrui, plus sévère pour lui-même, plus indulgent aux autres.

« Il n'y a donc pas un enseignement s'adressant à vos esprits qui ne doive par un effort de votre réflexion, parvenir jusqu'à vos cœurs.

« C'est cet effort que vous avez peut-être un peu négligé pendant les dix mois qui viennent de s'écouler, et que je vous engage, mes enfants, à faire pendant vos deux mois de liberté.

« L'esprit peut prendre des vacances : mais le cœur, lui, ne doit jamais chômer !

« C'est par lui que votre sentiment intérieur s'élèvera progressivement à la conception de vos véritables devoirs envers la patrie, envers vos parents, envers vos maîtres, envers vous-mêmes.

« C'est par lui que vous parviendrez à cette conviction que l'accomplissement de ces devoirs volontaires est la source la plus pure et la plus constante du bonheur !

« L'Européen ou le Chinois d'aujourd'hui ne ressemblent plus au sauvage d'il y a vingt mille ans, ni à la brute des temps préhistoriques : à quoi tient ce changement ? Au travail lent et continu que, dans des races si dissemblables d'ailleurs à tous égards, la conscience humaine a accompli sur elle-même pour perfectionner son idéal et ennoblir ses satisfactions et ses appétits.

« C'est en faisant passer l'intérêt d'autrui avant le sien propre que l'homme a insensiblement fait grandir l'humanité !

« C'est en faisant servir ce que vous apprenez quotidiennement à vous rendre meilleur pour tous ceux qui vous entourent, que vous ferez grandir votre patrie, la République française ! »

UN ESPRIT QUI SAUVE SON FRÈRE

Czeczelowka, le 16 juillet 1895.

Cher M. Leymarie, *Soli Deo Gloria*

J'ai eu l'honneur et le grand plaisir, de vous envoyer des récits sur les apparitions vues par différentes personnes croyantes à la doctrine spirite, et par d'autres, indifférentes mais de bonne foi; je le remarque, le spiritisme fait des progrès en Russie.

On rencontre, très souvent, des personnes qui se déclarent convaincues par cette croyance si simple et si consolante; chez elles le doute que notre existence puisse finir avec la mort, s'est dissipé dès à présent pour faire place à la certitude que la vie, sur cette terre, n'est qu'une petite station dans les vies successives de l'homme.

Bien des personnes indifférentes, jusqu'à présent, à notre cause, com-

mencent à s'y intéresser; celles qui autrefois parlaient d'une manière hostile de la doctrine spirite, causent, discutent, délibèrent et commencent à l'étudier.

Dans les maisons où on ne voyait autrefois que les œuvres d'Emile Zola, en français, ou traduites en russe, on rencontre maintenant des traités sur les sciences occultes.

Nota bene : les plus répandues sont les œuvres de notre maître Allan, Kardec : *Le livre des Esprits*, *Le Ciel et l'enfer*, *L'Evangile selon le Spiritisme*, etc.

En un mot, riches et pauvres, nobles et roturiers, commencent de plus en plus à réfléchir, à acquérir des connaissances concernant l'avenir de leur âme.

Cette fois-ci, je vais vous relater ce que je tiens d'une personne qui, il n'y a pas longtemps, était tout à fait indifférente à la cause et qui est à présent une fervente spirite.

Au mois de juin dernier, je suis allé pour affaires, à Kieff; en wagon, je rencontrai l'une de mes connaissances, M. Casimir W. Wierzchowski. vieux célibataire, fervent catholique, grand ennemi de tous ceux qui ne croient pas à l'infaillibilité du pape; c'est un très brave homme, doux et charitable, connu dans la contrée pour sa probité et sa loyauté.

Il s'occupait, avec son frère Jules, célibataire comme lui, d'agriculture au gouvernement de Charkow, et après la mort de celui-ci, M. Casimir mit ses biens en fermage, pour vivre de ses rentes, à Poltawa.

Comme je savais que son frère Jules était spirite, qu'il possédait une bibliothèque contenant toutes les œuvres du maître Allan Kardec, et qu'il recevait des communications d'Esprits, au moyen de l'écriture, j'entamai la conversation sur ce sujet.

M. Casimir répondit : « Vous savez mon cher Joseph, que la religion « catholique défend qu'on s'occupe de spiritisme. de croire aux pressenti- « ments et aux apparitions. Mon vieux curé, disait souvent que ces appari- « tions étaient des tours du diable et qu'un bon catholique devait toujours « avoir un chapelet, ou bien une médaille de la sainte vierge de Czenstochowa « sur lui, pour tenir en respect les diables qui pullulent constamment « autour de nous ; il m'arriva cependant une drôle de chose, qui cependant « prouve que ces apparitions ne sont pas spécialement des tours du diable, « et qu'elles proviennent des morts qui s'intéressent à nous et qui nous « aiment. Ainsi, mon cher frère Jules que vous connaissiez m'apparut une « fois, pour me prévenir d'un malheur qui devait m'arriver, que je pouvais « éviter, et cela au moment où je ne pensais nullement à lui.

« C'était en 1876, au printemps, je partais en voiture attelée de quatre

« bons chevaux, pour l'achat des semences de tournesols, à un endroit éloigné « de 70 verstes de ma demeure ; comme les chemins sont très mauvais chez « nous à cette éqoque, j'étais forcé de passer la nuit dans une auberge, « située en plein champ.

« Le propriétaire de l'auberge était un vilain juif, et les personnes qui se « trouvaient chez lui avaient de mauvaises mines. Etant très fatigué, je me « réchauffai avec du thé et me couchai. Vers minuit, je sentis quelqu'un me « tirer la main et je me réveillai ; je vis mon frère Jules, mort comme vous « le savez depuis trois ans, très distinctement comme de son vivant, dans « son habit marron, celui qu'il portait toujours. Il me dit : « Casimir, « lève-toi et sauve-toi, car, on veut t'assassiner ; » — il disparut et croyant « à une hallucination, je n'y fis pas attention ; je me retournai et me ren- « dormis. Je ne sais pas au juste, combien de temps je dormis, quand je « sentis à nouveau que quelqu'un me tirait la main, je m'éveillai, vis de « nouveau mon frère Jules, qui me dit, d'un ton irrité cette fois : « Debout « Casimir, au plus vite ; je te dis qu'on veut t'assassiner.. » — Il disparut et « me levai bien vite pour m'habiller, et j'eus seulement le temps d'ouvrir « et de sauter par une fenêtre, quand trois gaillards armés de haches et de « couteaux, se précipitèrent dans ma chambre en forçant l'unique porte « d'entrée.

« J'étais sauvé, et attendis dans un fossé, jusqu'au moment où je vis venir « des voyageurs auxquels je racontai ce qui venait de m'arriver.

« Les voleurs furent pris, et ils avouèrent, au juge d'instruction, qu'ils « voulaient m'assassiner, dans le cas où je ne voudrais pas leur remettre « l'argent que j'avais sur moi.

« Or, je ne crois pas que ce soit le diable, cher Joseph, qui soit venu pour « me prévenir de ce qui devait m'arriver, mais bien mon frère Jules lui- « même, qui m'aime et s'intéresse à moi. J'avoue, que ce que Jules disait « sur le spiritisme est vrai, et depuis cette apparition, je lis à présent toutes « les œuvres spirites éditées en langue polonaise ; je trouve cette doctrine « sublime et consolante. »

— Comme on le voit, les apparitions télépathiques ou spirites ne sont pas rares ; on peut même dire qu'elles abondent dans les cinq parties du monde. Les personnes sans parti pris devraient les noter partout, avec soin, les étudier particulièrement et avoir chaque jour de nouvelles preuves que la mort du corps ne met pas fin à notre existonce spirituelle.

Elles sauraient ainsi que notre *Moi*, c'est-à-dire notre *Esprit* survit à la décomposition de la matière ; que cet Esprit vit, qu'il pense et agit et qu'il peut, quand il le juge à propos, avec le conseil de guides élevés, apparaître aux personnes qu'il affectionne, tantôt pour leur prouver son existence

après la mort du corps, tantôt pour leur donner un bon conseil et les assister dans le malheur; tantôt pour nous initier aux mystères des vies renaissantes et aux splendeurs de cet avenir qui sera le nôtre ; tantôt pour nous demander notre concours ou bien notre aide dans l'accomplissement d'un devoir qu'ils n'ont pu accomplir de leur vivant.

Les néantistes, les positivistes et les incrédules seront forcés de reconnaître les bienfaits de la doctrine spirite, science véritable et rationnelle, qui non seulement nous révèle l'existence d'une vie au-delà du tombeau, celle du *monde des Esprits*, mais aussi nous facilite la possibilité de nous mettre en communication directe avec nos chers défunt.

Le synthétiste admirable du Spiritisme, Allan Kardec disait : *Tout effet a une cause; tout effet intelligent a une cause intelligente*; *la puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet*; partant de ce principe il trouva que l'origine du principe intelligent était rationnel, qu'il existait en nous et cette source vient de Dieu ou d'Atma, ou de l'Architecte des mondes, *raison — mouvement*, foyer d'amour et de justice, le moteur universel dont l'action s'étend aussi bien sur l'atome qu'à l'incommensurable nombre de planètes suspendues dans l'éther.

Nécessairement, la marche de notre destinée, selon nos bonnes ou mauvaises actions, est réglée par nos diverses réincarnations, c'est-à-dire par nos vies successives.

Nous avons vécu avant de naître; nous revivrons après la mort, étant partie intégrante de la substance infinie, éternelle et active qui meut, avec ordre et logiquement, tout ce qui est la substance, inintelligente, passive et neutre dont sont formés les corps plastiques, les soleils et leurs satellites. Ainsi, les corps transitoires servent aux esprits, parcelles de Dieu substance directive, pour se manifester sur toutes les sphères et connaître toujours mieux le monde extérieur.

JOSEPH DE KRONHELM.

UNE FÉE BRULÉE VIVE

Mon cher Monsieur Leymarie,

Toujours à la recherche de faits pouvant intéresser les lecteurs de votre très estimable *Revue Spirite*, je me fais un plaisir, et en même temps un devoir, de vous adresser, « avec prière d'insérer » une lettre qu'un correspondant occasionnel adresse au *Journal des Débats*, où il raconte, avec des détails précis, une scène de cruauté inouïe qui vient de se passer en

Irlande. Cette lettre, que nous ferons suivre de quelques judicieuses réflexions, a été reproduite par le journal *L'Eclair* de Montpellier (n° du 15 juillet 1895), sous la rubrique (ci-dessus) *Une fée brûlée vive.* Je vous en donne la copie, in-extenso, suivie de la conclusion dont je l'ai fait suivre.

Dr GASTON DE MESSIMY, Puéchabon (Hérault).

LES SORCIÈRES EN IRLANDE — COMMENT ON SE DÉBARRASSE DES MAUVAISES FÉES AU PAYS D'O'CONNEL. — UN DRAME A CDONMEL.

« J'arrive d'Irlande, où je viens d'assister à ce qui est probablement un des plus extraordinaires procès criminels qui se soient déroulés au cours de ce siècle. Le spectateur de ces débats se sentait transporté aux plus sombres périodes du moyen âge, avec la différence cependant qu'au lieu de statuer sur le sort de quelque misérable vieille femme, accusée de sorcellerie, le jury de cette fin de siècle avait à juger le mari, le père et les parents d'une malheureuse jeune femme de vingt-sept ans, accusés de l'avoir brûlée vive, sous prétexte qu'elle était une sorcière.

« La croyance aux fées est très répandue en Irlande, et il n'y a pas un paysan, même instruit, qui n'ait la terreur des « petites gens » comme on les appelle communément. Une superstition populaire très enracinée, c'est que, lorsqu'un enfant ou une femme dépérit ou tombe en maladie de langueur, il a été emporté par les fées et que la personne qui demeure et vit à sa place n'est pas la personne réelle, mais simplement une fée ou une sorcière qui a pris sa forme extérieure et qui s'est introduite dans la famille pour la ruine et le malheur de celle-ci.

« A cela, il n'y a qu'un remède : le feu. Lorsqu'il s'agit d'un enfant, on recommande de mettre une pelle sur le charbon de la laisser rougir et de l'approcher ensuite de l'enfant. Lorsqu'il s'agit d'une personne plus âgée, il faut faire venir « un docteur des fées », et, si ses prescriptions ne sont d'aucun effet, il faut approcher la victime du feu et même la rôtir toute vive, ce n'est qu'à ce prix que la personne réelle reviendra.

« Un tonnelier, nommé Michel Cleary, vivait avec sa femme dans un endroit assez désert, au dehors de la ville de Cdonmel, dans le comté de Cork. On le considérait partout comme un mari modèle, très doux, pas ivrogne, et fort travailleur. Depuis quelque temps, cependant, ses affaires n'allaient pas bien et, au commencement de mars, sa femme fut prise d'une maladie de langueur.

« D'où pouvait donc venir son malheur ? Il n'y avait qu'une explication : c'était l'œuvre des mauvaises fées. Peu à peu, Cleary vint à se persuader que sa femme avait été enlevée et que celle qui était à ses côtés n'était

qu'une fée qui avait pris sa forme. Il prit conseil du père de sa femme et de trois ou quatre de ses cousins. Tous furent d'avis qu'il avait raison, qu'il fallait faire venir « le docteur des fées » et que, si le docteur des fées ne réussissait pas à ramener la femme véritable, on devait avoir recours aux moyens extrêmes et brûler la « sorcière » qui avait usurpé la place de la femme disparue.

« Le 14 mars, le « docteur des fées », un nommé Dunne, fut donc appelé ; le mari et le père de la misérable victime, ainsi que quatre de ses parents et une vieille femme se tenaient au chevet de la malade. Le « docteur » fit une potion d'herbes amères et, après diverses incantations, il voulut forcer la pauvre femme à boire cette potion. Elle résistait de toutes ses forces : preuve de plus aux yeux de ses tourmenteurs qu'elle était bien une méchante sorcière. Son mari et son père la tenaient ; comme le « docteur » lui versait le breuvage dans la gorge, le mari et le père lui demandaient tour à tour : « Es-tu Marguerite Boland, la femme de Michel Cleary ? Parle, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit... Au nom de Dieu, réponds : Es-tu Marguerite Boland, la fille de Patrick Boland ! » Et la pauvre femme de répondre : « Je la suis. »

« Après quelques heures de cette torture, le « docteur » s'en alla déclarant qu'il ne pouvait rien faire, et que cette femme n'était pas une femme, mais une fée sous forme humaine. Le lendemain soir, la famille se rassemblait encore, sans le docteur, autour du lit.

Cette fois, il fut décidé qu'il n'y avait plus que le remède du feu. Cleary démontra à son beau-père et à ses cousins que sa femme avait été emportée par les fées sur le sommet de la montagne, dans les ruines du fort de Kilnagranah et qu'il n'existait plus pour lui qu'un moyen de la revoir : c'était de brûler la méchante fée qui s'était introduite dans sa maison. Il ajouta que, s'il s'en allait ensuite sur la montagne attendre, un couteau à la main, dans les ruines du fort, le coup de minuit, il verrait passer sa femme, sa vraie femme, sur un cheval blanc, à fleur de terre ; que s'il parvenait à couper avec son couteau les rênes de ce cheval féerique, sa femme lui tomberait dans les bras, et il serait ensuite à l'abri pour toujours des attaques des fées et heureux dans toutes ses entreprises. Le beau-père et les parents reconnurent qu'il avait raison.

« On tira donc la malheureuse de son lit et on l'approcha du feu qui flambait dans la cheminée. On lui posa les mêmes questions que la veille, avec toujours la même réponse. Son père, le premier, la plaça sur le gril, et elle s'évanouit. Ils l'enveloppèrent alors dans une couverture qu'ils saturèrent d'huile de pétrole, et la portèrent dehors, sur le sommet d'une petite colline voisine de la maison, où ils la brûlèrent avec de l'huile de pétrole.

Ils jetèrent ensuite le cadavre dans un fossé, et s'en allèrent au fort attendre le cheval blanc. Le cheval blanc ne vint pas, cette nuit. Ils retournèrent deux nuits du suite.

« Dans l'intervalle, deux gendarmes qui passèrent dans les environs trouvèrent le cadavre. Ils firent une enquête et découvrirent facilement les meurtriers. Ceux-ci, d'ailleurs, ne cachèrent rien et persistèrent à dire qu'ils n'avaient pas brûlé un être humain, mais seulement une fée, et que la femme allait revenir, pourvu qu'on les laissât aller attendre sur la montagne le cheval blanc qui devait l'amener. La police ne vit pas les choses du même œil et jeta en prison, à leur grand étonnement, les neufs acteurs de l'horrible scène que je viens de raconter. Le procès vient d'avoir lieu aux assises. Le parquet demandait un verdict d'assassinat, et les accusés plaidaient « non coupables ». L'avocat des accusés cependant, offrit de se soumettre à un verdict de simple meurtre, si le parquet se désistait de l'accusation capitale. Le parquet accepta avec l'assentiment du juge, et le jury rendit un verdict en conséquence. Le mari fut condamné à vingt ans de servitude pénale ; le père, à six mois, et les autres accusés à des peines variant de cinq ans à trois mois. Un jeune garçon et une vieille femme furent acquittés.

« Les journaux de la Grande-Bretagne n'ont fait, en général, que mentionner l'affaire sans donner de détails. En entendant prononcer sa sentence, le mari protesta qu'on l'empêchait de jamais revoir sa femme et que si, la police, au lieu de le tenir en prison, l'avait laissé aller attendre le cheval blanc sur la montagne, sa vraie femme serait aujourd'hui à ses côtés. »

En quel siècle vivons nous ? Au siècle de la lumière, ou au siècle des ténèbres, de l'ignorance et de la superstition ? Comment ? dans notre vieille Europe, si réputée pour sa civilisation, il y aurait une contrée où des gens, assez pusillanime, croiraient aux sorciers et au sabbat, aux fées et aux lutins, aux farfadets, à toute la noire légion des monstres infernaux ? ce sont là chimères enfantées au moyen âge par des esprits en délire, courbés sous le joug de l'asservissement de l'intelligence et du libre arbitre, dont la conscience effrayée par l'intolérance religieuse (1), épouvantée par les horribles tortures du *Saint-Office* et les bûchers de l'inquisition, se trouvait opprimée servilement et étouffée, n'osant se servir du noble apanage que le Créateur a daigné leur accorder : la liberté ?

« Aux grands maux, les grands remèdes », dit un sage précepte. En pré-

(1) A propos de l'intolérance religieuse, voyez dans la *Revue Spirite*, numéros de février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre et octobre 1892, la série des remarquables articles « Les martyrs de l'intolérance religieuse », par J. Marcus de Vèze.



sence d'un si horrible forfait, nous concluerons que le spiritisme sera le remède souverain pour prévenir et empêcher les effets monstrueux de telles aberrations.

Nous ajouterons que si les acteurs du drame sans nom, qui a eu l'Irlande pour théâtre, avaient eu les saines et consolantes notions que notre philosophie procure à ses adeptes, la vérité se serait fait jour en leurs esprits ; au lieu d'avoir l'idée saugrenue, biscornue, de la substitution ou de l'incarnation d'une fée au lieu et place de l'épouse légitime, ils n'auraient vu dans la maladie de langueur de cette pauvre femme, qu'une expiation ordonnée par la suprême justice immanente. Ils eussent agi pour adoucir, abréger la durée du mal.

Quant aux sorciers, aux fées et consorts, est-il besoin de prédire à nos lecteurs, que le spiritisme, cette expression de la vérité, les aura sous peu complètement démasqués et anéantis. De même que les rayons de notre astre radieux dissipent les sombres nuages qui nous le masquaient, ainsi le spiritisme dissipera à jamais les ténèbres des sots préjugés et des vieilles superstitions qui couvrent encore notre miniscule planète.

PROMESSE D'APPARITION RÉALISÉE

Lectori benevolo Salutem.

Cher Monsieur Leymarie,

7 juillet 1895. — Je viens de causer avec le père *Borza Kovoski*, curé grec-orthodoxe, du village de Michalowka (Podolie), vieillard de 70 ans et homme de grand mérite, doux et bon ; il n'y a pas à concevoir l'ombre d'un soupçon sur sa sincérité.

Nous causâmes avec lui, de magnétisme, de clairvoyance, de spiritisme et d'apparitions, il me fit le récit suivant, d'une apparition dont on ne lira pas les détails sans intérêt :

Il y avait à Granovo (District Gajsin, Podolie), un curé grec-orthodoxe, *Iakow Antonowitsch Chmielowskij*, père de trois fils, et de trois filles. L'un de ses fils, *Modeste*, fut placé au gymnase grec-orthodoxe de Tulczyn (Podolie) où il se lia intimement à Iwan Siemaszkiewicz. C'étaient de grands amis, comme on en voit rarement, ils s'aimaient et avaient les mêmes goûts pour les études et les plaisirs, ils tâchaient de passer les vacances toujours ensemble, tantôt chez les parents de Modeste Chmielowskij, tantôt chez les parents de Siemaszkiewicz.

Après avoir terminé les études au gymnase, Modeste entra dans l'armée;

après trois ans de service, il fut promu lieutenant des hussards. Ivan, de son côté, étudia la pédagogie, à Kamieniec-Podolski, fut nommé professeur et en 1876, il occupait la place de recteur du séminaire de Kamieniec.

La guerre turco-russe ayant éclaté en 1876, Modeste fut obligé de partir avec son régiment. Il ne pouvait se décider à aller en campagne, sans avoir vu et pris congé de son ami Ivan. Il vint à Kamieniec,et y resta trois jours ; le moment du départ étant venu, Ivan lui dit : « Je suis malheureux de te voir partir pour la guerre! pourvu que tu reviennes! dans le cas où tu mourrais, fais-le moi savoir, je t'en prie, de la manière qui te semblera la meilleure! » Modeste répondit : « Oui, je te le promets, je te donne ma parole d'honneur de t'apparaître, si Dieu le permet. »

Ils se séparèrent, en se promettant de s'écrire, aussi souvent que possible. Modeste tint sa parole, écrivit souvent à son ami, lui envoyant des détails minutieux sur l'occupation des Balkans, sur le passage de la Schipka, sur la bataille de Plewna, où il fut élevé en grade et décoré. Dans sa dernière lettre, écrite après la conclusion de la paix de San-Stephano, il promit à Ivan de venir le voir bientôt, à Kamieniec. Il ne put, cependant, tenir sa promesse, car, après la rentrée de l'armée en Russie, il fut envoyé à Kiew, et de là, il dut se rendre avec son régiment, en garnison à Luck (Volhynie).

Là, il lui arriva ce à quoi il s'attendait le moins : échappé sain et sauf de Schipka, de Plewna, et tant d'autres rencontres avec les Turcs, la mort le surprit à Luck ; son escadron faisait l'exercice, à 2 heures de l'après-midi ; Modeste Chmielowskij voulut être présent, monta à cheval et partit. A peine était-il à 500 pas de sa maison que son cheval fit un bond à gauche,se cabra, et le cavalier perdant l'étrier, tomba en se fendant le crâne! il expira une heure après.

Au moment où ce fait avait lieu à Luck, le recteur Siemaszkiewicz écrivait dans son cabinet de travail ; sa porte s'ouvrit brusquement et Modeste Chmielowskij entra, habillé comme toujours, dans son uniforme de hussard.

Le recteur, le voyant entrer, ce à quoi il ne s'attendait nullement, ayant reçu la veille une lettre de lui dans laquelle il regrettait de ne pouvoir le visiter avant Noël, c'est-à-dire dans deux mois, se leva et dit en riant : « Ah! quel plaisant! j'ai reçu ta lettre, avec ta promesse de venir pour Noël... » L'apparition répondit : « Mon cher, je tiens ma parole, je suis venu prendre congé de toi. Nous ne nous reverrons plus dans ce monde : Je suis heureux! Porte-toi bien, et que Dieu te bénisse! » Après ces mots l'apparition s'évanouit et Siemaszkiewicz ne comprenant rien à cela, appela ses secrétaires et ses domestiques, il fit des recherches dans la maison, sans résultat bien entendu.

Alors, il se décida à télégraphier à Luck, à un camarade de Chmielowskij, lui demandant des nouvelles sur la santé de son ami.

Il lui fut répondu, que Modeste Chmilowskij s'était tué en tombant de cheval, à 3 heures de l'après-midi. Il se rappela alors, la promesse de son ami, et comprit que c'était l'Esprit qui s'était présenté à lui, pour lui faire part de son décès.

Les faits de manifestations d'Esprits se présentent de toutes parts ; ce qui se produit semble avoir une direction spéciale qui porte aux études spirituelles. Que l'on observe bien, à chaque instant on constatera des choses dont on chercherait inutilement la cause ailleurs que dans la vie spirituelle.

Pour beaucoup de gens, ce sont là des faits curieux auxquels ils ne songent plus, la page retournée, mais d'autres pensant plus sérieusement, en cherchent l'explication, et à force de voir la vie spirituelle se dresser devant eux, ils sont bien obligés de reconnaître que là, seulement, se trouve l'explication et la solution de ce qui a semblé incompréhensible.

O vous qui étudiez la psychologie, examinez bien les détails du récit de mon vénérable curé orthodoxe et dites-moi si la vie spirituelle ne s'y prouve pas, avec l'évidence la plus rationnelle.

JOSEPH DE KRONHELM.

Y A-T-IL ENCORE DES DRUIDES

Y a-t-il encore des druides ? Leur règne a-t-il complètement cessé ? Y a-t-il encore de leurs traces ? Les cérémonies instituées par eux ont-elles tout à fait disparu ?

Certainement, on ne voit plus d'hommes de haute taille, à la longue chevelure dorée, aux yeux d'un bleu légèrement verdâtre, à la barbe blonde et bien fournie, une couronne de verveine sur la tête, vêtus d'une ample robe blanche, serrée autour de la taille par une ceinture d'airain et armés d'une faucille d'or pour détacher le gui du chêne sacré et le faire tomber sur une soie blanche, étendue sur le sol pour le recevoir.

Personne ne rencontre plus de ces augustes personnages qui prétendaient avoir reçu du grand dieu Teutatès une mission toute divine. Leur règne cependant, semble durer encore, bien que leur nom soit tombé dans un complet oubli et, si dans nos campagnes, on ignore jusqu'à leur nom, leurs croyances n'en sont pas moins très vivaces.

Les cérémonies instituées par eux, sont toujours pratiquées avec persistance.



Les âmes aussi chrétiennes que pieuses ont beau crier au scandale, et pousser des cris de paon quand on leur fait le récit de de ces pratiques qu'elles appellent diaboliques ; les vénérables pasteurs ont beau tonner en chaire, et lancer l'anathème, on continue toujours les rites défendus.

Demandez au père Mathurin, s'il connaît les Druides ? à ce nom, tout à fait nouveau pour lui, et qu'il n'a jamais entendu prononcer il ouvre de grands yeux, stupides ; il vous regarde d'un air hébété, ne sait ce que vous voulez dire.

Cependant, le père Mathurin accomplit avec un zèle aussi ardent, aussi persistant que fanatique, certains rites druidiques tels qu'ils sont décrits par les auteurs latins contemporains.

Il sait également qu'à cause de cela, il est fort mal noté de M. le curé, et montré au doigt par toutes les pieuses âmes de la commune ; cela le touche peu, et il persévère obstinément dans l'accomplissement des rites druidiques ; il reste ferme et inébranlable dans sa croyance profondément enracinée en lui.

Le père Mathurin a été instruit par ses parents, dans la mystérieuse vertu de la fougère mâle (le *Nephrodium filix mas*) des botanistes. Il sait que, pour que cette vertu ait toute son efficacité, il faut que la plante soit cueillie en pleine fleur, à minuit, heure de sa floraison, le 24 juin.

Il sait aussi que la façon dont elle est cueillie, augmente ou affaiblit sa vertu ; quand on observe les rites avec une exactitude religieuse, la vertu a toute sa puissance.

Aussi, quand arrive le 24 juin, le père Mathurin se savonne des pieds à la tête et se rend au bois voisin où se trouve la précieuse plante ; les pieds nus, sans la moindre chaussure, en marchant à reculons, de manière à arriver juste à l'heure de minuit.

Une fois sur les lieux, il se baisse, comme par hasard, il glisse sa main droite sous le bras gauche et détache une branche de la fougère, toute chargée de fleurs ; il l'enveloppe soigneusement d'un linge blanc, et neuf, dont il s'est muni et qui ne doit servir qu'une fois.

Le père Mathurin tient enfin son trésor ; malgré les foudres de M. le curé, il ne se possède pas de joie, il est ivre de bonheur.

Quelles sont donc les propriétés merveilleuses de la fougère mâle, qui font braver au père Mathurin les colères de toute la gent dévote de son village ?

De temps immémorial, la fougère mâle a passé dans l'esprit des croyants à la science druidique, pour posséder la singulière et précieuse propriété de révéler à ceux qui la cueillent, en se conformant strictement au cérémo-

nial, tout le mal, tout le fiel, tout le venin que déversent sur eux les mauvaises langues aussitôt qu'ils ont tourné les talons.

La fougère mâle vous révèle aussi les complots qu'on ourdit contre vous, et en vous les découvrant, elle vous fournit les moyens de les déjouer.

Le père Mathurin savait que l'on jasait fort, très fort sur son compte, et c'est grâce à la vertu de la fougère mâle (*Nephrodium filix mas* des botanistes), qu'il a pu réfuter les mauvais cancans, en détruire les effets et anéantir les trames ourdies contre lui.

C'est aussi, grâce à la fougère mâle cueillie à minuit, le 24 juin, qu'une humble vachère, la mère Laurent, a su que des commères malintentionnées et perfides, cherchaient à la détruire dans l'esprit du fermier, son maître, afin qu'une d'elles pût prendre sa place après qu'elle aurait reçu son congé.

Les révélations de la fougère mâle, lui ont permis de conjurer le danger et elle a pris définitivement racine dans l'esprit de son maître, fermement résolu à la garder à son service, tant qu'elle vivra.

Dans la petite localité que j'habite, on est pénétré, on est convaincu des services vraiment merveilleux, vraiment extraordinaires, rendus par la fougère mâle, en observant exactement les rites.

Dans mon petit endroit, on croit aussi aux stupéfiantes vertus attribuées au gui, au gui de chêne surtout ; aux yeux d'un bon nombre, c'est une véritable panacée.

C'est à cause de cette foi si vivace dans une science d'origine druidique, répandue çà et là dans les campagnes, que je me demande si les Druides sont véritablement morts ? Il me semble toujours vivants, aussi vivants que jamais, grâce aux croyances qui nous viennent d'eux, et qui sont vivaces et indestructibles. Ils ont beau être ensevelis dans un profond oubli, on a beau ignorer jusqu'à leur nom, on croit toujours à tout ce qu'ils ont enseigné, et à l'occasion, on s'empresse de pratiquer leurs rites.

HORACE PELLETIER.





FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCCULTES (1)

CHAPITRE IV

(Voir la *Revue* d'août 1895.)

ÉVOLUTION DE L'HOMME, PAR UN CHELA LAIQUE

Un tel sujet ne peut être traité que fort superficiellement mais quel qu'incomplète que soit l'esquisse que nous en donnons, elle servira toujours à guider la réflexion. Certes, le résultat sera très différent, lorsqu'on réfléchit à la destinée humaine sans autres données que celles que nous offre la nature, ou bien lorsque l'imagination n'a qu'à ajouter des détails à une esquisse de la vérité. Toutes les théories qui ont cours paraissent bien crues et bien inexactes, quand on les compare à la réalité telle que les initiés de la science occulte seuls connaissent.

La science physique est parvenue à force de travail à découvrir bien des choses concernant l'évolution du corps de l'homme, et ses conclusions, quoique incomplètes sont souvent justes. La science ne fait sérieusement erreur, que lorsqu'elle s'occupe des problèmes qui ne sont pas de son domaine et pense que l'évolution des formes animales et leur amélioration graduelle, contiennent toutes les causes qui conduisent au progrès humain ; ce mode revient à dire que tous les progrès déjà achevés ne sont que des phénomènes chimiques. Toutefois la science physique en expliquant les principes qui président à l'évolution, a préparé la voie pour les explications que la science occulte veut bien accorder maintenant au monde. C'est ainsi qu'a été fournie la méthode nécessaire pour analyser les résultats faussement attribués par la cosmogonie vulgaire à la création. Il est difficile de dire à première vue quel a été le résultat de la croyance littérale à tout ce qni est dit dans la Bible, ni de décider quelle valeur on attache à l'idée que, au commencement, Dieu, par un charme, a fait apparaître soudain la terre avec ses plantes, ses animaux, et prête en moins d'une semaine à devenir l'habitation de l'homme.

Quand même quelques théologiens orthodoxes admettent que les jours de la création sont de longues périodes, cela ne les empêche pas de mainte-

(1) Pour faire suite au 3e Fragment de Vérités Occultes. — Après l'intercalation de la doctrine Aryenne Arhat.

nir que la terre et tous ses habitants, sont le produit d'un acte de création réalisé d'une manière plus ou moins volontaire, dans les limites du monde actuel, soit par des lois spécialement instituées pour produire les résultats actuellement existants, ou par d'autres procédés plus matériels.

La science physique n'est pas d'accord avec la théologie ; elle a démontré que notre globe a été autrefois un globe de matière incandescente ; qu'à une époque encore plus éloignée c'était un disque de matière enflammée projeté par le soleil ; qu'à une époque encore plus reculée la terre faisait partie d'une immense nébuleuse, pareille à celle que nous pouvons observer dans la constellation d'Orion.

La science physique prétend donc que la théologie doit trouver moyen de s'accorder avec ces découvertes, sans faire elle-même un pas dans cette direction ; la théorie des mystères spirituels, telle qu'elle l'offre, est si peu satisfaisante que bien peu de personnes s'en veulent contenter.

La science occulte seule est à même de réconcilier la religion et la science. Sans nous étendre sur les méthodes dont elle fait usage, il suffit de référer le lecteur curieux à d'autres ouvrages récemment publiés, dans lesquels on explique que des personnes existent, qui en cultivant des facultés latentes dans chacun, ont obtenu les moyens d'explorer les régions de l'univers inaccessibles aux sens physiques. A la longue ces personnes ont acquis une quantité considérable de connaissances ayant rapport aux opérations de la nature pendant d'immenses périodes de temps et embrassant des espaces énormes, ce qui leur permet de parler avec certitude des phénomènes que nous allons décrire.

Le premier fait important que constate la science occulte, est que, l'évolution de l'homme n'est pas restreinte au globe que nous habitons maintenant.

Elle a eu lieu dans plusieurs mondes qui diffèrent en matérialité et en spiritualité, et tous ont contribué au résultat actuel. Dans le cas où il ne s'agirait que d'une hypothèse, elle paraîtrait raisonnable aux personnes qui ne peuvent admettre que l'existence humaine se compose d'un commencement matériel qui dure une soixantaine d'années, et d'une autre partie qui est infinie. L'hypothèse devient absurde lorsqu'on prétend que la parfaite justice de la providence permettrait que les actions accomplies pendant soixante ou soixante-dix ans, dans un état d'ignorance relative, déterminent les conditions dans lesquelles doit s'écouler l'éternité.

Il est aussi singulier de croire qu'en dehors de la question de justice, la vie en deçà du tombeau soit exempte de changement, tandis que toutes les analogies de la nature indiquent changements et progrès.

Cette idée, une fois admise, d'un progrès continu en deçà de la tombe, il

s'ensuit nécessairement que ce progrès doit se déployer dans des mondes différents. (Du reste il ne s'agit pas d'une hypothèse, mais bien d'un fait contrôlé et vérifié avec la plus absolue certitude par les occultistes.)

La vie et l'évolution de cette planète sont liées à la vie et à l'évolution de plusieurs autres planètes, mais on aurait tort si on supposait que cette chaîne de mondes dont nous faisons partie n'a pas de fin. Il arrive souvent que l'imagination aille trop loin lorsqu'on lui laisse toute liberté, et l'idée que la terre fait partie d'une chaîne de mondes conduit souvent à la supposition que les étoiles en totalité sont l'héritage de la famille humaine. Bien loin de là, car si un globe ne suffit pas aux procédés qui ont fait sortir l'humanité du chaos, un nombre défini et restreint de globes suffit pour cela. Ils sont séparés par rapport à la matière grossière dont ils sont constitués, mais intimement unis par des courants et des forces subtiles, dont on ne contestera certainement pas l'existence,puisque une certaine connection entre tous les corps célestes est prouvée par le fait même de leur visibilité. Ce sont ces éléments subtiles qui conduisent les éléments de vie d'un monde à l'autre.

Voici maintenant la manière dont ces procédés ont lieu. Le système de monde est un circuit que *toutes et chacune* des entités spirituelles doivent parcourir et c'est ce parcours qui est l'évolution de l'homme. Observons en passant que l'évolution de l'homme est actuellement en pleine activité, et loin d'être finie.

Les ouvrages de Darwin ont appris aux hommes modernes qu'ils descendaient du singe, mais la vérité des évolutionnistes ne leur a pas permis de reconnaître la probabilité que dans un lointain futur ils seront pour leurs descendants des ancêtres aussi peu agréables que les singes pour nous. Ces deux faits sont corrélatifs. L'évolution ascendante aura lieu par notre progrès au travers des mondes du système, et ce sera avec des formes plus élevées que nous reviendrons dans ce monde encore, encore et encore. Seulement il ne faut pas oublier que les espaces de temps dont il s'agit sont d'une longeur énorme.

On admettra facilement que les différents mondes dont notre chaîne se compose présentent de grandes différences par rapport aux modes d'existence de leurs habitants, et surtout, par rapport aux proportions dans lesquelles la matière et l'esprit y sont combinés. Dans notre monde actuel, l'esprit et la matière sont combinés dans des proportions égales, ce qui ne l'empêche pas d'occuper une place peu élevée dans la série. Les mondes plus élevés sont ceux où l'esprit domine largement. Outre cela, il y a encore un monde, attaché à la chaîne, plutôt qu'en faisant partie, où la matière joue un rôle bien plus important et dont nous parlerons plus tard.

On trouvera sans doute qu'il est raisonnable de supposer que dans les Mondes plus élevés, l'homme n'est pas soumis à nos nécessités matérielles ; mais on supposerait à tort, que dans les mondes inférieurs, ou mieux extérieurs, le rôle de la matière serait plus important que sur la terre. C'est juste le contraire qui a lieu. Il doit nécessairement en être ainsi dans une chaîne qui est sans fin et que l'évolution du progrès parcourt incessamment.

Si le progrès suivait une route rectiligne, il serait naturel d'admettre une progression allant de la matière absolue à l'esprit absolu, mais il n'en est pas ainsi car la nature se meut et travaille toujours d'après des lignes courbes qui se retournent sur elles-mêmes. La chaîne de monde a été édifiée successivement; et le premier, comme le dernier, sont les plus immatériels, les plus éthérés, ce qui est nécessaire parce que le plus avancé de ces mondes n'est pas une région de finalité ; il est conduit à celui qui est le moins avancé absolument, comme le mois de décembre nous ramène au mois de janvier. Nous verrons bientôt qu'à partir de ce qu'il faut considérer comme le monde le plus élevé sur l'arc ascendant du cercle,jusqu'à celui qu'il faut considérer comme le premier sur l'arc descendant, celui qui dans le sens du développement est le moins élevé ; il n'y a pas rétrocession, mais bien un progrès continu.

La monade spirituelle qui a traversétout le cycle de l'évolution, durant l'un des nombreux stages de développement dans lesquels les nombreuses existences autour de nous peuvent être scindées, commence son nous veau cycle au stage suivant ; elle accomplit, par conséquent, un progrès, en passant du monde Z au monde A. C'est ainsi qu'il traverse bien des fois tout le système sans que son passage puisse être assimilé à une révolution dans un orbite.

Si on compare le système de mondes à un système de tours bâties dans une plaine, et chaque tour ayant plusieurs étages, le progrès de la monade sera représenté par son parcours continu des sept tours, dans lesquelles elle occupera, à chaque visite, un étage supérieur. C'est faute de comprendre cette idée que l'analyse de l'évolution physique se heurte toujours à des impossibités. Elle cherche des rapports disparus en des points où jamais elle ne les trouvera, parce qu'ils n'avaient qu'une utilité temporelle, et parce qu'ils avaient disparu.

L'homme a été autrefois un singe, disent les darwinistes : cela est vrai, mais le singe que les darwinistes observent ne deviendra jamais un homme, c'est-à-dire, la forme ne changera pas de génération en génération, de telle sorte que la queue disparaissant, les mains deviennent des pieds. La science ordinaire admet ceci :quoique des changements progres-

sifs puissent être déterminés dans l'espèce, ceux d'une espèce à l'autre peuvent seulement être supposés ; elle les attribue à des durées extrêmement prolongées et à des formes intermédiaires éteintes depuis lors.

Il est vrai qu'il y a eu extinction des formes intermédiaires et premières de toutes les espèces, c'est-à-dire de chaque règne, minéral, végétal, animal, humain, etc. mais la science ignore et la cause et la raison qui s'opposent à la continuation des formes intermédiaires.

C'est au caractère spiral du progrès, accompli par l'impulsion vitale, que sont dus le développement des différents règnes de la Nature et des lacunes observées dans la succession des êtres. Les monades spirituelles au niveau animal qui parcourent le système, passent en d'autres mondes lorsqu'elles ont accompli leurs incarnations obligées dans ce monde-ci.

Lorsqu'elles reviennent, elles sont prêtes pour l'incarnation humaine, et il n'est pas nécessaire que des formes animales soient développées en formes humaines, car ces formes sont; elles existent déjà prêtes à être animées. Mais si nous retournons assez en arrière pour arriver à une période où des formes humaines n'existent pas encore dans notre monde, nous arrivons à un moment où les monades spirituelles commencèrent à surgir, ou, forcément, les formes animales développèrent ces moules de formes intermédiaire tant cherchés.

On pourrait dire que cette explication ne diffère pas de celle de Darvin, et que, les matérialistes ne sont pas tenus d'expliquer l'origine de la tendance des espèces à développer des formes plus élevées; ils disent absolument comme nous, que ces formes plus élevées sont élaborées par des formes intermédiaires et que celles-ci disparaissent. Néanmoins il y a une grande différence entre les deux idées car ce n'est pas au procédé naturel d'évolution, ni à l'influence des circonstances locales, ou à l'élection sexuelle qu'il faut attribuer la production des formes intermédiaires, et voilà pourquoi il est absolument indispensable que ces formes intermédiaires ne soient effacées, ou qu'évanescentes, et disparaissent. Autrement le monde entier serait plein de degrés intermédiaires unissant toutes les espèces et reliant dans une incroyable confusion la bête à l'homme.

L'impulsion est donnée aux formes supérieures, par des monades spirituelles se mouvant par vagues successives, autour du cycle et capable d'animer les nouvelles formes. Des impulsions vitales supérieures font éclater la chrysalide de l'ancienne forme, et d'elle, émane la venue, l'efflorescence d'un degré supérieur.

Les formes qui, pendant des milliers d'années, n'ont fait que se répéter, se remettent à croître ; avec une rapidité relative, elles s'élèvent des formes intermédiaires aux formes supérieures, et lorsque celles-ci se sont multi-

pliées avec la rapidité et la vigueur de toutes les nouvelles croissances, elles fournissent des corps pour les entités spirituelles survenues durant ce stage d'existence ; les formes intermédiaires n'étant plus voulues, elles disparaissent.

L'évolution, dans son impulsion essentielle, s'accomplit par un progrès en spirale autour des mondes.

En développant cette idée, nous avons anticipé en partie sur la déclaration d'un autre fait très important, à savoir que le fleuve de la vie, la vague d'existence, l'impulsion spirituelle, quel que soit le nom qu'on veuille lui donner, passe d'une planète à l'autre par vagues intermittentes et non pas par un courant continu.

Au besoin, on pourrait comparer ce qui a lieu à une suite d'excavations qui devraient être remplies par un ruisseau tellement faible, que l'excavation première l'accaparerait durant un certain temps, et qu'il ne passerait à la seconde excavation que lorsque la première aurait été remplie. Quelque peu relevé que soit cet exemple, il est néanmoins l'exacte représentation de ce qui se passe dans la chaine des mondes à laquelle nous sommes attachés.

Il n'existe pas une chaîne de globes tout formés, que la nature va meubler de vie ; l'évolution de chaque globe est le résultat d'évolutions précédentes, et la conséquence de certaines impulsions émanées du monde qui l'a précédé dans la surabondance de son développement.

Maintenant, dès qu'il s'agit de traiter de ce procédé et de le décrire, il nous faut reculer, en esprit, jusqu'à une époque bien antérieure à notre sujet spécial, l'évolution humaine.

Il est clair, qu'en parlant des origines de mondes, nous avons à traiter de phénomènes qui n'ont aucun rapport avec la vie ou les impulsions vitales. Retournons en arrière, par degrés.

L'impulsion humaine de vie a été précédée par celle des formes animales qui ont été précédées à leur tour par les formes végétales, car, même un minéral est un produit de la nature, et comme tout ce qui existe, l'évolution de quelque chose qui l'a précédé ; c'est ainsi que l'esprit est ramené jusqu'au commencement non manifesté des choses. Mais ceci est de la pure métaphysique dont nous ne voulons pas nous occuper pour le moment. Cela suffit pour démontrer que nous pourrions tout aussi raisonnablement concevoir une impulsion vitale créant des minéraux, que changeant une race de singes ou une race d'hommes primitifs.

La science occulte, dans son analyse de l'évolution, va bien plus loin que la période où commencèrent les minéraux. En développant des mondes de nuages incandescents, la Nature commence par les forces élémentales qui

précèdent les phénomènes de la nature visible et perceptible aux sens humains. Mais, laissant cela de côté, pour le moment, nous commencerons lorsque le globe A, le premier de la série, n'était qu'un assemblage de formes minérales. Maintenant il faut se souvenir que le globe A a été décrit comme bien plus éthéré, plus dominé par l'esprit, comme antithèse de la matière, que le globe que nous habitons ; c'est ce point, surtout, qu'il ne faut pas perdre de vue, quand nous parlons de formes minérales. Des formes minérales peuvent être minérales en ce sens qu'elles n'appartiennent pas aux formes plus élevées des [organismes végétaux et peuvent néanmoins être très immatériels si nous pensons à une matière très éthérée, dans laquelle l'autre pôle ou caractère de la nature, — l'esprit, — prédomine largement,

Les minéraux que nous essayons de décrire, sont pour ainsi dire les spectres de minéraux, et non pas les beaux cristaux élégamment élaborés tels qu'on les trouve dans les cabinets minéralogiques.

Il y a, dans ces spirales primitives de l'évolution, absolument comme dans celles qui sont plus élevées, progrès ascendant en spiritualité, couplé avec le fini de la matière, ou matérialité rendue possible en première instance. Nous verrons que, dans les degrés supérieurs, l'évolution de l'homme a lieu de la même manière. Toujours nous constaterons qu'un procédé de la Nature en typifie un autre, et que le grand n'est que la répétition sur une plus large échelle de ce qui a eu lieu en petit.

Il est clair que sur le globe A, le règne minéral ne développera pas le règne végétal, sans une impulsion étrangère, et il est bien certain qu'une telle impulsion a été nécessaire pour développer l'homme primitif sorti d'une race de singes. Nous dépasserions notre but si nous voulions nous occuper des impulsions qui ont agi sur le globe A, au commencement de la construction du système.

Nous avons déjà tant rétrogradé pour rendre nos explications futures plus compréhensibles, que si nous ne nous arrêtions pas, cette explication changerait tout à fait de caractère. Forcés de nous arrêter quelque part, il semble que nous ferons bien en admettant une impulsion de vie vers le globe A ; nous ne traiterons que très superficiellement la période énorme de temps qui a dû s'écouler entre l'époque minérale et l'époque humaine et nous reviendrons ainsi au problème primitif.

Le développement complet de la période minérale, sur le globe A est un acheminement vers le développement de la période végétale, et dès que celle-ci commence, l'impulsion minérale passe au globe B. Ensuite, lorsque le développement végétal a été complété, et que le développement animal commence, l'impulsion végétale passe au globe B, et l'impulsion minérale

au globe C. C'est alors qu'enfin l'impulsion de vie humaine commence sur le globe A.

Il est maintenant nécessaire de prémunir le lecteur contre une conception erronnée qu'il pourrait se former. L'esquisse sommaire que nous venons de donner pourrait faire penser que lorsque l'impulsion humaine commence sur le globe A, l'impulsion minérale commence sur le globe D, et qu'en deçà il existe les chaos. Il y a deux causes qui empêchent qu'il n'en soit pas ainsi. Pour commencer, il y a d'autres procédés d'évolution qui précèdent l'évolution minérale dans sa marche autour des sphères. De plus, nous devons encore mentionner un fait qui a eu une grande influence sur la marche des événements et qui nous apprend que l'impulsion de vie a déjà fait plusieurs fois le tour des mondes avant que l'impulsion humaine commence sur le globe A. Ce fait le voici :

Chaque règne d'évolution, quel qu'il soit, est divisé en plusieurs couches spirales. Les mondes spirituels — les atomes individuels de cette immense impulsion de vie dont on a tant parlé — n'accomplissent pas entièrement leur existence sur le globe A, puis sur le globe B, et ainsi de suite. Elles parcourent plusieurs fois le cercle entier à l'état de minéraux, plusieurs fois à l'état de végétaux et plusieurs fois à l'état d'animaux.

Nous commencerons notre description en termes généraux parce que de cette façon elle sera plus facile à comprendre ; mais comme les adeptes ont trouvé bon de fixer des chiffres, ce qu'ils n'avaient pas encore fait, nous les donnerons aussi plus tard tout en nous bornant maintenant à des données générales.

Nous voici arrivé à l'homme rudimentaire, commençant son existence sur le globe A où toutes les choses sont pour ainsi dire les spectres de celles qui existent ici.

Il commence sa longue descente dans la matière. Et l'impulsion de vie de chaque « parcours » passe outre, et les races humaines sont établies en différents degrés de perfection sur toutes les planètes, — sur chacune d'elles à son tour. Ces parcours sont beaucoup plus compliqués qu'on ne le supposerait si notre explication s'arrêtait ainsi. Le progrès, pour chaque monade spirituelle, n'est pas simplement un passage d'une planète à une autre. Dans chaque planète, chaque fois qu'elle y retourne, la monade doit passer par un procédé compliqué d'évolution. Elle est plusieurs fois incarnée dans différentes races d hommes, avant de passer outre, et elle a même plusieurs incarnations dans chaque grande race. Nous verrons plus tard que ce fait jette une vive clarté sur la position des races humaines, telle que nous la connaissons, et rend compte de la différence immense en intelligence, en

moralité et même en bien-être dans sa plus haute acception, différence qui souvent paraît si mystérieuse et si pénible.

Tout ce qui a un commencement, doit avoir aussi une fin.

Nous avons expliqué que certaines impulsions avaient commencé leurs opérations à un moment donné; donc, nous pouvons conclure qu'elles doivent tendre à une consumation finale, un but et une conclusion, mais cette fin est encore très éloignée. L'homme actuel n'a parcouru que la moitié de l'évolution à laquelle il doit son développement. Lorsque la destinée de notre système sera sur le point de s'accomplir, il surpassera autant son état actuel, que maintenant il surpasse le lien intermédiaire perdu.

Et ce progrès sera accompli sur notre terre, tandis que dans les autres mondes de la série ascendante, nous attendrons des degrés encore bien plus élevés. Il est de toute impossibilité qu'une imagination non familiarisée avec les mystères occultes, puisse se faire une idée de la vie que nous mènerons quand nous aurons atteint le zenith du grand cycle.

Du reste en voici bien assez pour que le lecteur puisse s'occuper à imaginer des détails qui manquent à notre description, et sans qu'il ait besoin de se figurer des existences dont nous séparent encore les abimes de l'avenir.

(*A suivre*).

LES VOIX DU TOMBEAU

Sonnet à l'Être suprême,

Des savants obstinés à sonder la matière,
Ont dit : elle seule est et hors d'elle il n est rien ;
D'elle émane le mal, en elle gît le bien :
C'est le germe fécond de la nature entière.

Mais ces chercheurs altiers n'ont jamais dit d'où vient,
Encore moins ce qu'est la substance première,
Suprême intelligence, éternelle lumière
Tu restes, malgré tout, sa force et son soutient.

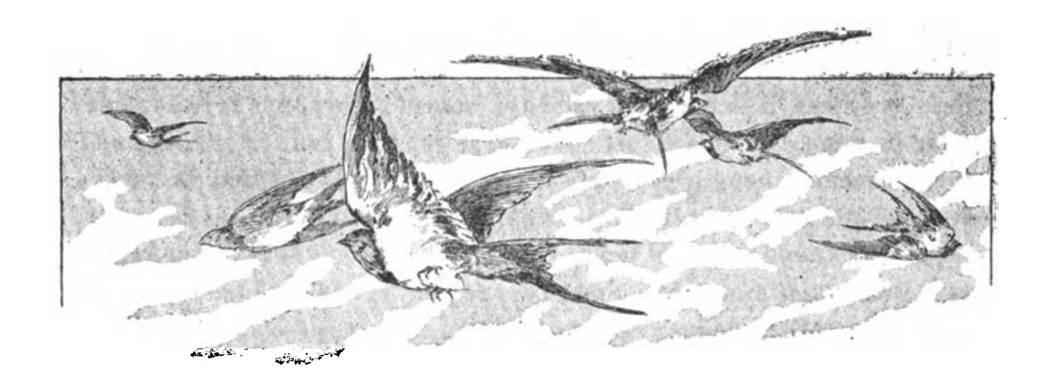
C'est toi le feu sacré d'où jaillit l'étincelle,
Qui dans l'homme vivant met l'immortalité
Et ta gloire à torrent sur l'univers ruisselle.

Nous levons, malgré nous les yeux vers ta beauté,
Principe de vertu, source de verité,
Dieu, soleil de l'amour, pensée universelle.

Paris, août 1895.

JULIEN LARROCHE.





TOUJOURS LES APPARITIONS

Terminons aujourd'hui par les exemples suivants la nomenclature des faits dont nous nous sommes déjà occupés plusieurs fois, ici.

« Au commencement de septembre 1738, mourut, dans le gouvernement de Belgrade, un vieillard âgé de 70 ans. Trois jours après son enterrement, il apparut la nuit à son fils, demanda de la nourriture, mangea de bon appétit, et disparut. Les nuits suivantes, il revint ; le fils servait toujours de quoi nourrir son père. A la fin, le fils disparut également.

L'officier impérial du bailli de Belgrade, dont on tient cette relation, se rendit à Gradisck, d'après la clameur publique soulevée, qui accusait le père de vampirisme. On ouvrit le tombeau du vieillard ; on le trouva, les yeux vifs, d'une couleur vermeille, ayant une respiration naturelle, toutefois immobile et mort. Le bourreau lui enfonça un pieu dans le cœur, et on brûla son cadavre.

***

Il y a des histoires plus incroyables. A Blow, village de Bohême, près de Kadam, un pâtre, qu'on disait vampire, fut déterré (ceci se passe toujours au XVIIIe siècle).

« On le cloua sur terre, avec un pieu, le vampire se moquait de ses bourreaux ; il les remerciait de lui mettre en poche un bâton pour se défendre contre les chiens, qui pendant la nuit, erraient autour de sa chambre. On le jeta dans une charrette, pour le transporter hors de la ville et le brûler au milieu de la campagne. Mais le vampire hurlait, comme un furieux, ce cadavre remuait les pieds et les mains. Le bûcher, seul, termina ces scènes d'horreur ».

***

« Le 19 août 1708, Champmêlé, mari de la comédienne, et d'ailleurs comédien lui-même, rêva qu'il voyait sa femme avec sa mère, qui, toutes deux, ne vivaient plus, et que la première l'invitait, par geste, à venir la rejoindre dans la mort. Quelques jours plus tard, étant entré dans l'église

des Cordeliers, il demanda le sacristin, auquel il paya trois messes : l'une pour sa mère, l'autre pour sa femme, et la troisième pour lui ; Champmêlé s'en fut même entendre cette messe, avec beaucoup de dévotion. De l'église il se rendit à la Comédie ; ses camarades étaient assis sur un banc, à la porte de l'*Alliance*, cabaret qui se trouvait à l'entrée du théâtre, en face du café Procope ; il avait prié à dîner, pour ce jour-là, quelques-uns des comédiens dans le but de raccommoder Sallé et Barron, qui étaient brouillés ; il leur dit, après leur avoir fait toucher dans la main : *Eh bien ! nous dînerons ensemble ?* A peine ces mots lui sortaient de la bouche, qu'il prit sa tête entre ses deux mains, fit un cri, et tomba sur le pavé, visage contre terre. Le chirurgien du théâtre, qui demeurait à deux pas, accourut avec une lancette, mais ce fut en vain, Champmêlé était déjà mort ; on ne put même lui ouvrir les yeux. »

***

Passons maintenant au récit d'un fait que je trouve dans un livre traitant *De la sorcellerie* :

« Un très habile chimiste parisien, qui vivait sur la fin du xvie siècle, reçut des mains d'un prêtre un peu de sang dans une fiole, avec mission de le décomposer. L'opérateur se mit à l'œuvre, un samedi, raconte Webster, et le vendredi suivant, au milieu de la nuit, le chimiste fut réveillé, au moment où il fermait les yeux, par un horrible bruit semblable au mugissement d'une vache, ou au rugissement d'un lion. Quand le bruit eut cessé, La Pierre, — c'était le nom du chimiste, — essaya de se rendormir. Dans cet instant, la lune était dans son plein, et ses rayons éclairaient parfaitement la chambre. Les yeux de l'opérateur aperçurent, distinctement, un nuage épais qui glissait comme une ombre, entre sa vue et la fenêtre. Il crut reconnaître la figure d'un homme, et poussa un grand cri de terreur : le nuage s'évanouit. Il y avait, dans les chambres prochaines, des personnes dignes de foi, et tout ce monde déclara positivement avoir entendu la sinistre plainte qui avait réveillé le chimiste en sursaut. Le lendemain, il fut accablé de questions et de visites ; mais, malgré son effroi dont il était pâle encore, cet opérateur ne paraissait pas fort surpris du prodige, et il l'expliquait ainsi :

« Saignez un homme, et conservez le sang, si l'homme meurt, lorsque viendra l'heure de la putréfaction pour son cadavre le sang, naguère extrait de ses veines, se décomposera de lui-même, et l'esprit anémique, se dégageant du fluide, tendra nécessairement à rejoindre l'âme qui s'est échappée du corps. »

Effectivement, continue Webster, le samedi matin, l'opérateur se leva, entra dans son laboratoire, brisa son alambic, et, dans le précipité du sang,

on trouva la représentation exacte d'une figure humaine, le visage, les yeux, le nez, la bouche, les cheveux et *déjà la couleur*.

« Enfin, ajoute encore Webster, le phénomène eut pour témoin oculaire Bourdaloue, secrétaire en chef du duc de Guise, et Ilad, auquel j'emprunte cette histoire, le tenait lui-même des habitants de la maison où le fait s'était passé. »

Nous terminerons enfin par le récit écourté d'une légende rapportée par Scott :

« Deux chefs danois s'étaient obligés, par un pacte solennel, à descendre, l'un après la mort de l'autre, dans le même cercueil ; le survivant devait se faire enterrer avec le mort. Il est difficile de pousser plus loin la fraternité. Ce fut Assueit, tué dans une bataille, qui mourut le premier, Asmund, son ami, dut le suivre au tombeau, malgré une santé parfaite. Cette horrible cérémonie eut lieu ; Asmund se coucha sans murmure, auprès du cadavre de son frère, et les soldats roulèrent à l'entrée du caveau, une énorme roche, entassant, par dessus, une masse de terre, suivant l'usage du pays.

« Un siècle plus tard, un chevalier errant, Suédois, arrivé dans la vallée qui avait pris son nom de la tombe des deux frères d'armes, résolut d'ouvrir le sépulcre. Mais, les guerriers sacrilèges, ayant déblayé la porte du caveau, reculèrent d'horreur, quand ils entendirent dans l'intérieur du monument, des cris épouvantables, un cliquetis d'épées et tout le bruit d'un combat à mort, entre deux ennemis furieux. Bientôt parut Asmund, le survivant des frères d'armes, le sabre nu à la main, son armure brisée, la joue gauche déchirée. Dès qu'il eut revu la lumière, il improvisa, sur-le-champ, un poème scandinave, et débita le récit de ses aventures funéraires.

« On apprit que le corps du défunt, ranimé par quelque goule affamée, s'était proposé de dévorer son frère d'armes, et qu'une lutte atroce avait commencé entre le mort et le bien portant, pour ne finir qu'à la descente des Suédois dans le caveau. Asmund remporta la victoire ; il enfonça un pieu au travers du corps du vampire, et tomba mort lui-même, après avoir raconté cet exploit. »

* * *

Nous avons tenu à mettre sous les yeux de nos lecteurs et amis, plusieurs des faits dont nous avons lu les divers récits en ces derniers temps, histoires bien propres, pour la plupart, du moins, à convaincre les gens de bonne foi, de cette grande vérité de l'immortalité de l'âme, de tout temps et partout reconnue, en dépit de quelques négateurs qui deviennent de plus en plus une infime minorité.

A ces derniers, nous citerons l'exemple des peuples sauvages, et nous leur dirons, avec André Delrieu :

« Ah ! qu'ils ont plus de bon sens ! Les nègres de la Martinique croient que certains individus de leur sang ont la faculté de *quitter leur peau* et de voler vers les lieux et les personnes qui leur plaisent ; et c'est là, sous une grotesque superstition, la foi naïve dans l'indépendance réciproque de l'âme et du corps. »

Et pour ce qui me regarde, j'ajoute moi-même avec cet auteur déjà cité plus haut :

« Vraiment, les écrivains des premiers siècles du christianisme et des époques grossières de notre histoire, sont bien excusables de traiter les revenants, comme de vieux amis puisque maintenant, alors que nous possédons beaucoup de civilisation, de lumière et d'académies, chaque instant amène des révélations, des systèmes, des hypothèses qu'on peut d'abord juger frivoles et mensongers, mais qu'il faut toujours finir par débattre. »

Et voilà ce qu'on écrivait, en effet, il y a déjà plus d'un demi-siècle. Aujourd'hui, nous comptons encore de valeureux champions parmi les partisans de la bonne cause, et chaque jour, le spiritisme fait un pas nouveau.

Fiat ! Fiat !

EDOUARD MICHEL.

APPARITION D'ESPRIT DÉSINCARNÉ

Cher Monsieur Leymarie,

Soli Deo Gloria.

Le fait suivant servira à notre cause, comme témoignage de ce que nos chers défunts pensent à nous et nous protègent et nous guident et nous aiment comme pendant leur pérégrination sur la terre d'épreuves.

Le curé grec-orthodoxe de Czeczelovka, le père Elie Gowodeckij, vieillard de 71 ans, instruit et s'occupant, con amore, d'études psychologiques, me signalait ces jours-ci, un fait d'apparition, vu par ses deux filles, Lina et Nadejda.

J'ajouterai tout d'abord que le père Elie est spirite sans le savoir ; il ne pourrait pas, l'étant même, l'avouer de peur de s'attirer la haine et la persécution de la part de ses supérieurs qui interdisent sévèrement au clergé de s'occuper du spiritisme.

Le père Elie et son fils Vasilij, jeune homme très instruit et avide de vérité, causent souvent avec moi d'apparitions et de manifestations, de

phénomènes pyschiques ; je leur parle de tables tournantes, de typtologie et peut-être, les déciderai-je d'arranger des séances avec moi, le mois prochain, après la moisson.

Ce qui en sera si je réussis, et quels en seront les résultats, vous le saurez quand le moment sera venu; je reviens à mon récit.

Il y avait à Czeczelowka (District Gajsin, Podolie), une veuve infirme, Mme Fuchs, âgée et plus en état de travailler ; elle vivait avec sa fille unique, Hélène, des offrandes fraternelles que les bonnes gens lui faisaient.

Hélène, âgée de 15 ans, d'une constitution organique très délicate, venait presque chaque jour chez le curé Elie, étant liée intimement avec ses deux filles Lina et Nadejda ; elle recevait d'elles des marques d'un grand attachement et de fidèle amitié; surtout Lina, l'aînée des filles du curé, âgée de 15 ans, fut la plus aimée d'Hélène.

En hiver de 1870, Hélène se refroidit en revenant par un tourbillon de neige de la foire de Gajsin ; elle avait probablement des prédispositions à la phtisie, car la maladie fit de grands progrès et elle se déclara.

Quoique la maison habitée par Hélène et sa mère fut éloignée de 3 verstes les deux filles du curé allaient régulièrement tous les matins, même par le plus mauvais temps, soigner la pauvre Hélène. Elles lui apportaient des médicaments, des compotes, des confitures, etc., et ne revenaient à la maison que fort tard ; surtout vers la fin de la maladie, elles restèrent des nuits entières auprès du lit de la malade, exténuées de fatigue, au risque de tomber malades elles-mêmes.

Enfin, Hélène succomba et les deux filles pleurèrent à chaudes larmes la perte de leur amie.

Deux mois après la désincarnation d'Hélène, Lina qui couchait avec Nadejda, dans la même chambre, se sentit réveiller la nuit par quelqu'un qui lui baisait le front; quel fut son étonnement, en voyant devant elle, Hélène souriante, habillée avec le même costume qu'on lui avait donné en la mettant dans le cercueil.

Lina la reconnut de suite et s'effraya tellement qu'elle ne put proférer une seule parole. L'apparition s'approcha, s'assit au bord du lit ; toujours souriante elle regardait Lina d'un air tendre, lorsque au même instant, Nadejda se réveilla ; elle aperçut en même temps Hélène, toujours assise au bord du lit de Lina, et s'écria : « C'est toi, Hélène? comment cela se « fait-il que tu sois là ? tu as été pourtant enterrée, il y a de cela deux mois ! « Ah ! si tu savais comme nous te regrettions et comme nous avons pleuré, « toutes les deux, après ta mort ! »

L'apparition ne répondit rien, mais se levant soudainement, elle fit un signe de croix avec la main droite, comme bénédiction et disparut.

Les deux demoiselles se levèrent alors, cherchèrent partout, avec la lampe allumée, et trouvèrent l'unique porte d'entrée de leur chambre fermée à clef; rien nulle part dans la chambre et elles se recouchèrent laissant la lampe allumée, ne dormant plus jusqu'au matin, en causant de ce qu'elles avaient vu.

Lés parents qui couchaient dans une chambre à côté, ayant entendu leurs filles causer de si grand matin, s'étonnèrent et en demandèrent la cause; elles entendirent le récit de l'apparition d'Hélène, celui que je viens de faire.

Le curé Elie, ayant fait minutieusement des recherches, décida que l'esprit d'Hélène était venu pour visiter les deux amies qu'elle aimait tendrement; par son apparition, elle voulait leur témoigner que son amitié et son attachement ne finissaient pas avec la mort.

Puissent ces faits aider à faire sortir de leur torpeur messieurs les savants, philosophes ou matérialistes, afin qu'ils ouvrent les yeux, reconnaissent les bienfaits de l'architecte des mondes, agent de science éternelle, dont ils nient l'existence; par leur doctrine néantiste ils ralentissent la marche du progrès!

M. le maréchal Edmond Podhorski a quitté son enveloppe de chair à Odessa. Spirite convaincu, homme de rare mérite, connu dans toute la Podolie, il fut doux et bon, brave et courageux pour rendre hommage à ce qui lui parut être rationnellement une vérité.

Ce fut un vaillant dans l'acception du mot, une belle âme qui se servait toujours de son corps pour mieux connaître le monde extérieur.

Il dépensa son savoir intellectuel au bénéfice de tous ses frères en humanité.

Il croyait à une vie future, à une existence dans le monde sidéral; la mort, pour lui, constituait un accident qu'il ne regrettait qu'à cause de la rupture des liens qui l'unissaient à sa femme bien-aimée, dévouée, et à ses enfants qui jouissent comme lui de l'estime et de la considération générale.

Il y est sans doute, dans ce monde immense, et de là il voit, dans la sérénité de sa conscience, que s'il y a pour le corps comme un repos éternel, il a emporté dans sa tombe la reconnaissance de ceux qui ont profité, sous toutes les formes, des libéralités de son âme généreuse.

Je ne parlerai point de sa valeur, de son travail et de la probité instinctive qu'il donnait à tous les membres proches et éloignés de sa famille, et à ses concitoyens.

Il avait, au point de vue de la reconstitution de l'édifice social, des aperçus

étonnants, dont la justesse frappait même ses adversaires. Dans les réunions d'amis intimes, il développait ses théories : de la mission de l'homme sur la terre, de la vie d'outre-tombe et de la réincarnation, avec cette modestie, et cette compétence lucide qui étaient les signes prédominants de son caractère.

En outre, il apportait, dans la démonstration de la philosophie spirite, cette éloquence familière et persuasive qui le distinguait. C'est lui qui m'a initié au spiritisme en me donnant à étudier les œuvres d'Allan Kardec, qu'il possédait toutes, aussi la *Revue spirite* à laquelle il était abonné depuis 1858.

Il nous relatait une foule de faits d'apparitions qu'il avait vus lui-même, de pressentiments et de rêves qui se sont réalisés; aussi sur les expériences de typtologie.

Un soir, avant mon mariage, je suis allé le visiter avec sa nièce, à Odessa, car il était très souffrant. En causant de visions, il me conta le fait suivant qui me semble digne d'être relaté dans la *Revue spirite.*

M. Edmond Podhorski habitait avec sa femme et ses 5 enfants, le village de Kurzec-Lozy (Podolie-District Balta), et sa mère habitait Berezna (Gouv. de Kieff-Distr. Skwira). Dans ce temps, il n'y avait pas encore de télégraphe en Russie; un envoyé spécial lui apporta la nouvelle, un jour, que sa mère était malade et qu'elle voulait le voir. M. Podorski se rendant immédiatement à l'invitation de sa mère, arriva deux jours après à Berezna, au mois de mai. Comme il est d'usage, dans toutes les maisons polonaises en Ukraine et en Podolie, de faire des dévotions chaque soir, durant le mois de mai, devant une image de la Sainte-Vierge, la famille de M. Edm. Podorski se réunissait régulièrement pour la prière.

Or, un soir, cinq jours après le départ du père, pendant que la mère priait avec les enfants, l'une de ses filles, Valérie s'écria toute pâle : « Maman, lorsque vous disiez la litanie, j'ai vu papa agenouillé auprès d'un cercueil noir, la cierge à la main! » La mère la tranquillisa en disant que c'était une hallucination et qu'il n'y fallait plus penser. Quatre jours plus tard, M. Edmond Podhorski revint vêtu de deuil, sa mère s'était désincarnée à Berezna, le même jour et à la même heure de la vision de Valérie.

Positivistes! matérialistes! incrédules! C'est à vous que je m'adressé! Votre raison émancipée par la philosophie (?) croit entrevoir les secrets du monde, anéantir le mystère et déchirer tous les voiles! en niant le principe de tout, l'âme et ses destinées. Vous vous flattez de tout savoir et en somme que savez-vous!

« There are more things in Heaven and Earth, than axe dreamt of in rour « Philosophy. »

Veuillez agréez, cher M. Leymarie, l'expression de mes sentiments bien dévoués. Votre F. E. S. JOSEPH KRONHELM.

ENCORE MISTRESS WILLIAMS

Notre intention avait été de laisser l'incident créé par Mrs Williams dans l'oubli, le silence auquel il peut justement prétendre. Mais M. Handrich, de Brooklyn, nous prie d'insérer une lettre ouverte qu'il a adressée au Dr Maier, de Tubingue, en réponse à un article que celui-ci avait publié dans la *Uebersinnliche Welt*, de Berlin, dirigée par M. Max Rahn; ne connaissant pas les origines de ce tournoi, nous donnons ces explications préliminaires.

Dans la Revue de M. Rahn, le Dr Maier publiait au mois d'avril dernier, un article intitulé : « Tentative manquée, d'obtenir une preuve d'identité », dans lequel il prenait vivement à parti M. Handrich, à cause de l'attitude de ce dernier dans l'affaire de Mme Williams; après quoi, il faisait le récit d'une expérience personnelle avec un autre *médium*. M. Handrich lui envoya la lettre que nous publions ci-après, nous conformant au désir express de son auteur. Cette lettre a été publiée dans la même *Uebersinnliche Welt*, avec une réplique du Dr Maier qui enterre définitivement la cause de Mrs Williams, avec l'assentiment de M. Rahn.

Malgré cette issue désastreuse, pour le défenseur du pseudo-médium, le savant confrère de Tubingue lui tend une main amicale à travers l'Océan. Tout est bien qui finit bien.

De notre côté, nous tenons à déclarer à M. Handrich, que nous n'avons pas eu un instant l'idée de mettre en doute sa bonne foi; en défendant Mrs Williams il agissait avec une sincérité absolue; nous respectons ses convictions selon notre habitude.

Le moment est venu d'enrayer l'entraînement excessif pour les théories et les hypothèses, et de s'attacher surtout à prouver la réalité des faits, d'une façon scientifique. Les théories, basées sur des faits insuffisamment établis, douteux ou faux, ne sauraient avoir aucune valeur, c'est ce que M. Handrich semble ignorer complètement.

Nous ne mettons pas en doute ses affirmations positives, mais nous doutons qu'elles réussissent à convaincre qui que ce soit. Ceci dit, nous cédons à son désir et publions sa lettre *in extenso*, pour la dernière fois quant à ce sujet ennuyeux. B. SANDOW.

« Monsieur et cher confrère! Si je vous adresse une lettre destinée à la publicité, c'est pour que notre cause soit rendue publique, et aussi parce que je ne puis demeurer sous le coup qui m'a été porté, d'une façon si bienveillante en apparence, dans le fascicule d'avril de *Uebersinnliche Welt.*

Si le dicton : « Non doctior, sed meliore imbutus doctrina », vous était applicable, au lieu de l'être à moi-même, vous auriez imputé à vous-même, tout d'abord. la non réussite de l'essai d'une preuve d'identité dont vous faites le récit; le vouloir positif de l'expérimentateur exerce une influence défavorable sur les phénomènes physiques basés sur la polarité, à moins qu'il ne les neutralise complètement. Par contre, on obtient les résultats les plus probants en adoptant une attitude passive.

D'autre part, la patience, la résistance et l'indulgence doivent être considérées comme des conditions indispensables dans ce domaine, si l'on veut avec quelque succès soulever le voile de l'image de Saïs. Si les occasions d'étudier les phénomènes occultes, n'étaient de beaucoup inférieures à votre zèle dont on peut juger d'après vos excellents comptes rendus, vous seriez mieux à même de vous faire une opinion au sujet des communications reçues par l'intermédiaire de Mlle Augusta O... et d'autres manifestations transcendantales; vous auriez saisi à quel point votre savoir personnel, vos facultés de penser et de sentir ainsi que celles des autres assistants, ont pu influencer le médium; vous eussiez discerné aussi quel rôle doit être attribué au *principe organisateur* du médium, lequel se manifeste dans l'état de somnambulisme, au moyen du plexus solaire.

Etant donné qu'à l'état anormal dont il a été question, cet organe transmet les impressions sensorielles transcendentales au moi inconscient individuel, respectivement impersonnel du médium, il y a lieu de se demander si ledit état a été assez accentué pour qu'aucune sensation n'ait pu réagir sur le cerveau; ou bien, s'il n'y a pas eu, simultanément, une manifestation quelconque dans « *l'estemporale* » permettant de conclure à une activité cérébrale. Il vous reste, enfin, à établir ce qui doit être considéré comme provenant d'Olga V. B... qui essayait d'entrer en rapport avec vous, indirectement avec l'aide d'un ou de plusieurs esprits guides?

Même le nombre restreint de communications attribuables à l'individualité de votre amie défunte, a subi l'influence plus ou moins caractérisée de ces êtres qui se rapprochent le plus de notre sphère matérielle, et sont pour ainsi dire, liés à la terre pour remplir en diverses occasions le rôle de missionnaires, et peuvent être considérés comme la cause des manifestations psycho-physiques-télécinétiques, qu'ils produisent avec le concours des éléments physiques et organiques des médiums.

Ce sont ces êtres-là, qui se trouvant toujours sur le seuil de l'au-delà [de

nos perceptions, établissent nos rapports avec les hôtes des sphères plus élevées et usurpent souvent le rôle de ces deniers, avec plus ou moins d'habileté; ils sont, dans un sens, les médiums de l'au-delà, faisant l'office des lansquenets de jadis, en se mettant à la disposition, tantôt d'un médium, tantôt d'un autre, et dont l'individualité peut être établie sur la base du timbre de la voix, de l'écriture et d'autres signes caractéristiques, suivant la spécialité du médium.

L'opinion que j'avais autrefois formulée à leur égard et qui est partagée par le Dr Franz Hartmann (voir *Le Sphinx* pour le mois d'avril), à savoir que ces êtres, ou ces esprits, ne représentent autre chose qu'une manifestation du corps astral des médiums, est devenu insoutenable, à mes yeux du moins.

Les sceptiques et les commençants, dans le domaine du spiritisme, porteront sur vos communications si intéressantes un jugement aussi dédaigneux que celui que vous avez émis au sujet des matérialisations produites par le médium Mrs Williams. De tels jugements ont la même valeur que ceux que l'on prononce ici sur la jeunesse des écoles, sur les militaires, sur les conseillers de commerce, etc. D'après les caricatures des *Fliegende Blätter* (journal satirique) qui ne sont justifiés, qu'en tant que le critique n'a pas été lui-même en Allemagne, ou du moins, qu'à la suite d'un long séjour en Amérique (et j'y réside depuis trente ans),il ne puisse presque plus distinguer la réalité de la parodie.

Je fus moi aussi indigné de la fuite de cette femme qui détruisait mon bon renom auprès de vous; après avoir réfléchi, je me suis dit, que du temps de Néron, maint chrétien, ayant une conscience pure, eût préféré la fuite à l'emprisonnement.

Je dois protester énergiquement, Monsieur le docteur, contre l'accusation de m'être fait le défenseur d'une fourbe. J'affirme, au contraire, que dans les maisons particulières, et surtout dans celle d'un savant sanscritiste, appartenant à l'aristocratie intellectuelle et financière, j'ai obtenu des preuves irrécusables de sa puissance médianimique, des preuves qui ne laissent subsister aucun doute sur l'authenticité des phénomènes.

Au cours de cette séance, nous eûmes amplement l'occasion d'observer des êtres matérialisés qui s'avançaient de derrière le rideau, deux ou trois à la fois (le rideau avait été improvisé dans ce but par notre hôte, dans un coin de son cabinet d'études, où aucune personne étrangère n'avait accès). Pendant que les êtres matérialisés s'entretenaient à voix basse, avec leurs proches qui se trouvaient dans la pièce, nous entendîmes, simultanément, derrière le rideau, une conversation à haute voix entre deux contrôles.

Malgré cela, je n'ai jamais désigné ces formes matérialisées comme des

esprits (dans le sens étymologique du mot) parce que ces phénomènes, ainsi que tous les phénomènes de n'importe quelle phase du spiritisme, doivent en grande partie être considérés comme étant « de ce monde »; mais en même temps, ils en sont tellement « en dehors », qu'il devient pour ainsi dire impossible d'établir une identification au point de vue personnel — par exemple, comme dans le cas de V. B .. — et ce pour les raisons exposées plus haut. En outre, il faut avoir en vue, que les conditions atmosphériques et physiques peuvent exercer une influence sur les manifestations.

Moi aussi, j'ai éprouvé comme vous, les sentiments de « transport aux cieux » et de « chagrin mortel », suivant les résultats favorables ou bien contradictoires et décourageants; j'ai acquis cette expérience en plus, qu'il ne faut pas écrire d'articles, dans l'un ou l'autre de ces états d'esprit, et qu'il ne faut pas jeter des pierres, si l'on demeure dans une maison de verre.

Quand la lumière est intense, les ombres n'en sont que d'autant plus accentuées, et si dans ce pays, il y a beaucoup de « *viles pierres* » et de « *diamants véritables* », ceux qui les cherchent y sont moins rare qu'ailleurs.

Je vous ferai observer encore, qu'il est plus facile de se prémunir contre la tromperie des hommes, que contre l'illusion, ou contre des manifestations douteuses émanant du monde transcendantal. Quant à vos expériences personnelles, je ne puis, tout en leur accordant un haut mérite, les considérer comme exemptes de toute « illusion subjective ».

Moi aussi, Monsieur le docteur, souvent j'ai été trompé, quoique ayant l'occasion de me garantir contre « la fraude objective ».

Avec le temps, vous prendrez en affection votre petite table, pour cette raison qu'elle frappe des coups, et non parce que vous croyez qu'il importe surtout de savoir *qui* a frappé. Vous vous appliquerez à étudier les phénomènes physiques, contrairement aux tendances suggérées par l'esthétique, et par des aspirations d'ordre plus élevé; vous vous réjouirez, quand elles se produiront avec la même profusion qu'il m'a été récemment donné de l'observer, alors que je me suis trouvé par hasard, avec les médiums Mott-Knight et Donnavan, de Washington, qui m'invitèrent à prendre part à une séance d'essai, dans une petite chambre qui n'avait pas encore été utilisée. A peine la lumière diminuée nous eûmes des phénomènes lumineux, sous forme d'étincelles et de petites flammes, qui planaient dans l'air, d'autres se précipitaient avec la rapidité de l'éclair dans toutes les directions, et disparaissaient sans trace. Pendant ce temps nous entendions de tous les côtés, des voix tantôt fortes, tantôt chuchotantes, qui se présentaient comme des hôtes invisibles, faisaient de courtes communications, donnant des

noms, répondant à des questions. Parfois on nous tirait les cheveux et on appliquait des coups sur nos têtes, le dos et les épaules ; des mains, tantôt démesurément grandes, tantôt très petites nous touchaient au visage.

Le calme revenu, nous entendîmes le grincement d'un crayon sur l'ardoise et à la fin de la séance, en les examinant, je les trouvai soigneusement couvertes d'inscriptions et de dessins exécutés avec le crayon d'ardoise ou des crayons de couleur. HERMANN HANDRICH.

CARILLONS SPIRITES

Tiré de la *Revue de la France moderne*, de juillet 1895.

Le grand mouvement spirite moderne date de 1848, ainsi que nous l'avons expliqué dans un précédent article. Avant cette date, cependant, un grand nombre de faits surnaturels eurent lieu dans différents pays.

Les Esprits ayant pour mission d'attirer sur eux l'attention des vivants, s'y prenaient de façons diverses. Tantôt ils hantaient des maisons, tantôt ils prophétisaient par la voix des médiums, tantôt ils se montraient en apparitions ; mais la bêtise humaine et l'intolérance rendaient ces essais infructueux.

L'on ne voulaient pas reconnaître l'existence des Esprits. Certains faits étaient prouvés et avérés, et cependant on rejetait tout en bloc, comme étant l'œuvre du diable.

Messire Satan aurait beau jeu, s'il avait seulement la millionnième partie du pouvoir qui lui a été de tout temps attribué. Mais le diable n'est qu'un mythe.

Il n'y a pas de pouvoir contre la Toute-Puissance de Dieu.

Parmi les récits étranges qui ont été recueillis antérieurement, nous trouvons celui du major Moor sur les clochettes de Bealing, datant de 1834, par conséquent, bien avant le mouvement spirite.

Le major, qui raconte ces événements, n'a jamais pu découvrir la cause invisible des bruits insolites qui troublaient sa maison.

Voici le récit des faits :

Le 2 février 1834 se trouvait être un dimanche. Le major était à l'église et sa maison était gardée par un domestique et une femme de chambre. Sans raison aucune, la sonnette communiquant avec la salle à manger se mit à sonner trois fois. Le temps était calme ; le baromètre marquait 29° ; il n'y avait aucun trouble atmosphérique.

Le lendemain la même sonnette remua de nouveau, sans cause apparente.

Le troisième jour, cinq des neuf clochettes alignées se firent entendre, sonnant toutes à la fois, pendant qu'on cherchait, inutilement, l'auteur de cette cacophonie sans rien découvrir.

Dans la suite toutes les sonnettes de la maison se mirent en mouvement sonnant cinq à la fois, généralement. Les fils de fer étaient partout visibles le long des murs.

Ces bruits continuèrent pendant février et mars. Le major dit que l'on ne pouvait pas imiter la violence des sons, de façon ordinaire, car en essayant de tirer les fils de fer avec un crochet quelconque, on n'obtenait qu'un son doux, tandis que les sonnettes étaient agitées violemment par la puissance surnaturelle.

Le major Moor était naturellement très surpris de ces incidents. Ses amis et ses serviteurs firent, avec lui, tous leurs efforts pour découvrir quelque explication naturelle, mais sans succès.

Ils publièrent dans le *Ipswoich Journal* un compte rendu minutieux, décrivant même la situation des sonnettes et des fils qui y correspondaient, dans l'espoir que quelqu'un pourrait envoyer une explication.

Mais, tout ce que l'on pouvait lui suggérer était que les troubles étaient causés par des rats ou des singes.

Le dernier jour où le phénomène eut lieu fut le 27 mars 1834. Pendant sept semaines et demie, le major Moor en chercha partout la cause, sans la trouver.

Voici ce qu'il déclare à ce sujet :

« Les sonnettes, dit-il, tintaient, lorsque nous étions tous réunis dans la cuisine et personne ne manquait à l'appel ; il était alors impossible que quelqu'un fût caché pour se moquer de nous.

« Ni moi, ni les domestiques, ni personne ne pourrait produire les effets merveilleux que nous avons vus, ainsi qu'une dizaine de voisins, qui en furent témoins. »

Le major conclut : « Je suis parfaitement convaincu que les clochettes résonnent, *sans aucune intervention humaine.* »

En réponse à son article, il reçut quatorze lettres lui déclarant que le même phénomène s'était produit sur divers points d'Angleterre à des dates différentes. On lui donnait de nombreux détails, avec la signature des témoins, et la permission de publier les noms.

Tous ces documents ont été réunis et publiés dans un livre intitulé *Bealings Bells* (1).

*
* *

(1) *Bealings Bells*, par Major, Edward Moor, F. R. S., Woodbridge, 1841.

Une des communications que le major reçut fut celle-ci :

En 1830, dans une maison de Chersterfield appartenant à M. James Ashwell, des clochettes avaient sonné de façon continue, pendant dix-huit mois.

Les détails étaient fournis par M. Ashwell lui-même et par M. Felkin, un de ses amis.

Selon le récit de M. Felkin « toutes les sonnettes de la maison tintaient alternativement, mais jamais avant cinq heures du matin, ni après onze heures du soir. On fixa une clochette au mur, sans aucun fil correspondant; une demi-heure après, elle sonnait aussi. Quelquefois quand les clochettes vibraient au plus fort, M. Ashwell en saisissait une entre ses mains, la forçant ainsi de cesser. Dès qu'il lâchait, la sonnerie recommençait. On fit venir des ouvriers qui examinèrent partout les fils de fer sans découvrir quoi que ce soit.

« Un d'eux étant occupé à rattacher des fils, après un long silence, vit tout à coup une sonnette s'agiter juste devant lui d'une façon si violente que la peur le prit ; il dégringola de son échelle et se sauva sans même ramasser ses outils s'écriant que Satan était dans les cloches et qu'il ne voulait plus y toucher.

« La maison où ces événements eurent lieu, était solidement bâtie sur des fondations très larges, et les murs en étaient fort épais, de sorte que les vents du dehors ne pouvaient être mis en cause. »

M. Felhin disait : « Toutes les parties de cette demeure furent examinées pas moi, avec le plus grand soin, sans qu'il me fût possible de deviner la force naturelle motrice qui produisait l'effet. »

Diverses expériences furent faites avec des électromètres et d'autres instruments, sans découvrir le mystère. On coupait les fils, et les sonnettes marchaient quand même.

Dans le voisinage on jasait beaucoup ; les domestiques étaient effrayés et plusieurs quittèrent leurs places. Les enfants aussi eurent peur, mais on les rassura, en leur disant que les sonnettes étaient malades.

Un chemin passait près de l'entrée de la maison, il arriva que nombre de gens faisaient un détour plutôt que d'y passer.

Puis, comme dernière observation, et celle-ci est la plus importante, on écrivit que les voisins avaient remarqué que les phénomènes semblaient coïncider avec le séjour d'une jeune fille dans la maison, et avaient cessé, lors de son départ. Mais on ajoutait : « Il ne semble pas qu'elle en ait été la cause *volontaire*. »

Ceci doit donner la clef de l'énigme.

Cette jeune fille était la vraie cause des troubles qui se produisaient. Elle

était douée d'une force médianimique peu ordinaire. Les Esprits prenaient son fluide et s'en servaient pour produire ces mouvements, sans même qu'elle s'en aperçût.

*
* *

Ce que personne ne pouvait comprendre en 1830 nous paraît aujourd'hui bien simple.

La doctrine spirite nous apprend, en effet, quelle est l'influence des Esprits. Ils gouvernent tout, sous la direction de la Puissance Divine.

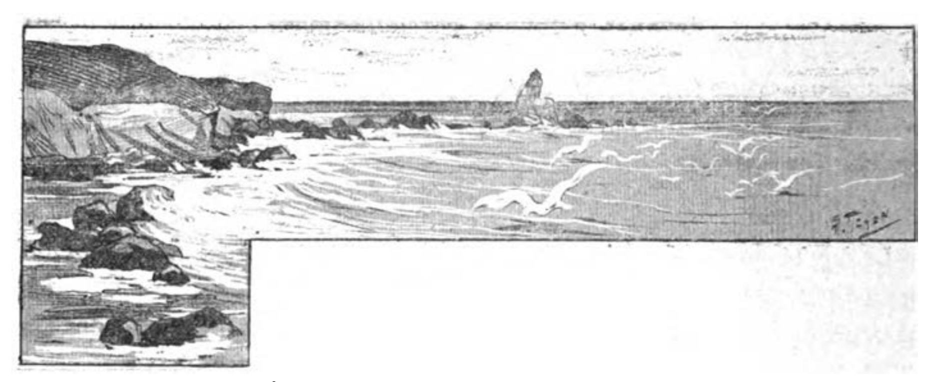
Tous les phénomènes inexplicables sont leur œuvre. Ils produisent les rêves, les hallucinations, les pressentiments, les craquements, les cris, les bruits étranges constatés dans les maisons hantées ; de même ils peuvent provoquer le déplacement d'objets de diverses natures, et ils ont, sur la volonté humaine, une influence mystérieuse mais certaine.

Remuer les sonnettes n'était donc, pour eux, qu'une manifestation de l'ordre le plus simple, destinée, en frappant l'imagination, à attirer l'attention publique.

C'était le premier coup de cloche du Spiritisme Moderne dont ces carillons annonçaient l'avènement.

ISMALA





DÉCÈS DE M. DOYEN, A GUISE

RÉSUMÉ DES DISCOURS

Une foule nombreuse et recueillie, composée de parents, d'amis, et de camarades, accompagnait au cimetière le cercueil de M. Doyen, gérant du journal *Le Devoir.*

Discours de M. Bernardot:

Mesdames, Citoyens,

Comme président de la Société de Paix et d'arbitre international du Familistère de Guise, je viens avec une profonde tristesse saluer la dépouille de celui qui travaillait avec nous, de l'excellent homme dont la famille est si cruellement éprouvée.

Doyen (Alphonse), faisait partie du bureau de la Société de Paix depuis le jour de sa fondation.

C'était un fervent, un sincère, croyant au progrès continu de l'humanité vers le mieux, vers le bien, et surtout vers cette idée si grande et si généreuse qui a pour but d'aboutir à la suppression de la guerre, ou de faire de tous les peuples une unité dans la solidarité, dans la liberté, en réglant les questions d'intérêts qui peuvent parfois les diviser, par l'arbitrage international.

La civilisation avait déjà accompli un grand progrès le jour où elle supprima le duel judiciaire, moyen primitif et barbare de juger les conflits entre particuliers.

Le progrès sera bien près d'être accompli, et la civilisation s'approchera de son apogée, lorsque la guerre qui n'est qu'un stupide duel judiciaire entre les nations, sera bannie à tout jamais.

Doyen travaillait avec nous à atteindre ce but ; il a accompli sa part de tâche ; il nous quitte après avoir rempli le devoir humanitaire qui incombe à tous les hommes, et que tous les hommes devraient remplir avec foi, avec courage, si malheureusement, ils n'étaient souvent dominés par l'égoïsme.

Celui que nous regrettons, celui que sa famille pleure, dont la pauvre enfant souffre encore en ce moment, d'une façon si cruelle, n'a donc cessé de coopérer à l'édifice du progrès.

D'autres, dans un instant vous diront quelle fut sa vie, quelles étaient ses idées, ses autres pensées ; qu'il me suffise d'exposer qu'elles furent toujours larges et généreuses, dégagées de la gangue du passé. Ce convoi simple, sans faste de conventions rétribuées, le prouve bien ; seules, les sympathies et les amitiés désintéressées se pressent ici.

Discours de M. Sarrazin :

« A titre d'ami intime, depuis de longues années, au nom de ses camarades, et pour répondre au désir exprimé par la famille en larmes, je vais essayer de surmonter l'émotion qui m'étreint et retracerai brièvement la carrière de l'homme de bien et de cœur, que nous pleurons tous.

Doyen (Pierre-Alphonse), est né à Surfond (Sarthe), le 2 décembre 1837.

Issu d'une famille d'artisans, il paraissait destiné à suivre cette humble carrière : poussé par un besoin impérieux d'apprendre, de savoir, il résolut de s'instruire seul. A l'aide de ses propres forces, sans abandonner son travail manuel, il obtint, au prix d'énergiques efforts, son brevet d'instituteur à l'âge de dix-huit ans, avec l'emploi de maître-adjoint au pensionnat de Beaumont-sur-Sarthe.

Engagé volontaire au 89e de ligne pendant la guerre d'Italie, il fut affecté au 5e corps d'armée et fut cité plusieurs fois à l'ordre du jour en raison de sa bravoure.

La campagne terminée, ayant été réformé à cause de sa faible constitution et des fatigues qu'il avait subies, il rentra dans ses foyers, se choisit une compagne et s'établit au Mans.

Dans cette ville, les larges idées de justice et de bonté que Doyen avait en germe se développèrent rapidement ; il s'y fit apprécier par une propagande démocratique, persévérante et gagnait l'affection de son entourage par son humeur serviable, une bonté obligeante, un dévouement incessant pour ceux qui l'approchaient. En 1870, ses concitoyens reconnaissants lui conférent, par 7.500 suffrages, le mandat de conseiller municipal ; dans le Conseil, Doyen remplit avec zèle et dévouement les fonctions de secrétaire pendant cinq ou six ans.

Au cours de la période néfaste de l'invasion, il avait été promu lieutenant de la garde nationale ; les Prussiens voulurent le fusiller, dans une perquisition, ils avaient trouvé une assez grande quantité d'armes chez lui.

Doyen avait une âme de sensitive ; des émotions successives ayant ébranlé sérieusement sa santé chancelante, il dut accepter un poste d'em-

ployé dans un bureau de la ville. Il perdit sa première épouse après une cruelle maladie; trois jeunes enfants restèrent à sa charge.

Remarié quelques années plus tard sa compagne servit de mère à ses enfants; un premier bébé issu de cette seconde union mourut en bas âge et il perdit une jolie petite fille de trois ans, qu'il adorait. En 1878, ayant entendu parler du Familistère, il quitta le Mans pour être attaché au journal *Le Devoir*, sous la direction de Godin. Ce fondateur éminent avait pour lui la plus haute estime à cause de ses idées philosophiques et humanitaires; il le nomma associé dès la constitution définitive de l'association, en 1880, et alors, il perdit un fils âgé de 18 ans. Après tant de chagrins et d'adversités successives, il était évident pour ceux qui l'observaient qu'une dernière douleur aurait facilement raison de cette âme; sa jeune fille Alphonsine, clouée sur un lit de souffrances depuis plusieurs mois, à deux doigts de la mort, inquiétait le père et la mère au plus haut point; un mieux sensible s'étant déclaré, la malade paraissait sauvée; l'énergie qui jusque-là avait soutenu Doyen fit place à une grande prostation et à la mort.

C'est bien à lui, assurément, que peut s'appliquer cette belle pensée du poëte latin : « Je suis un homme, et rien de ce qui touche à l'humanité ne doit m'être étranger. »

Doyen se trouvait entraîné vers les études sereines des régions supérieures de l'au-delà. Aussi, était-il de plus en plus détaché des infimes, des microscopiques détails qui composent et remplissent notre existence sur ce grain de sable. Ecœuré des étroitesses de sentiments, de l'égoïsme si vivace, si déconcertant des hommes de notre époque malgré l'instruction largement répandue, il s'échappait pour voguer dans l'idéal qu'il sondait d'un regard avide et anxieux, sentant se rompre de plus en plus les liens qui l'enchaînaient à la matière; il avait la vision prophétique et fortifiante des larges horizons, de l'immensité et de l'infini. Il se sentait attiré vers la mort, la délivrance à ses yeux; il en parlait souvent et ses jours étaient comptés.

Et cela est tellement vrai que nous retrouvons dans ses papiers, parmi un grand nombre d'autres poésies, toutes animées d'un souffle élevé, le sonnet suivant.

AUX MORTS

SONNET

O morts ! Où planez-vous ? Dans cet espace immense
Quel est votre séjour ? Etre mystérieux
Que faites-vous là-haut ? Le mal et la souffrance
Existent-ils encor, parmi vous dans les cieux ?

Sur vous nous implorons la suprême clémence
De Dieu, nos chers aimés, puissiez-vous être heureux
Et qu'en nos cœurs meurtris, la sublime espérance
Nous montre le bonheur sur vos fronts radieux.

Nous sommes cette voix qui parle au fond de l'âme,
Nous aimons le Grand-Tout, que l'univers proclame
Nous vivons près de vous et dans l'immensité

Dans les astres nombreux de la sphère infinie
Nous volons rajeunis dans des flots d'harmonie
En propageant partout la solidarité.

Oui, notre ami savait que rien n'est perdu dans l'Univers, que toutes les actions humaines ont leur sanction ultime, inéluctable dans l'Eternité. Ayant beaucoup souffert, beeucoup aimé, inaccessible à la basse rancune, à la haine tenace, il avait confiance en l'éternelle justice, dans la récompense ultérieure des misères noblement et vaillamment supportées.

Ai-je besoin de dire que cette religion universelle et future de l'humanité régénérée, excluait toute conception enfantine de la Divinité.

Une voix plus éloquente que la mienne vient de vous rappeler, il y a un instant, le rôle actif joué par Doyen dans la Société de Paix du Familistère dont il faisait partie dès sa fondation, en 1886 ; il remplissait dans le bureau les fonctions d'assesseur. En 1889, il fut un délégué de notre société au Congrès universel de la Paix à Paris.

Son activité était telle, que tout en remplissant religieusement les multiples devoirs qu'il s'était imposés en outre de son service d'employé, de bibliothécaire, il trouvait encore du temps pour se livrer à la poésie, à la peinture, pour rassembler des collections nombreuses d'insectes, de minéraux, de plantes, d'objets préhistoriques, pour collaborer de temps à autre à divers journaux et à des revues.

Que l'exemple de Doyen soit imité et développe les sentiments de solidarité qu'il avait tant à cœur de répandre, qui ont servi de règle à toute sa vie. Que son souvenir ne nous quitte plus jusqu'au jour où nous aurons justement mérité qu'un ami vienne en apporter le témoignage attendri sur notre propre tombe.

Au revoir, ami Doyen, dans un avenir meilleur. »

Un délégué de la *Libre-Pensée* socialiste a parlé ensuite :

« Le cœur profondément ému, je viens au nom de mes amis dire un dernier adieu à l'honnête vieillard qui gît dans ce cercueil.

Bien peu peuvent présenter comme lui un passe politique sans tache, aussi droit, aussi désintéressé.

Contrairement à bien d'autres qui renièrent leur passé et s'enrichirent, Doyen meurt relativement pauvre, car il était probe et convaincu.

Aucune iniquité ne passait sans l'émouvoir; toujours prêt à aider le faible contre le fort il a maintes fois coopéré, et de sa bourse et de ses conseils, à l'œuvre si belle de la solidarité sociale.

Bon, il nous disait : Mes enfants! prouvez que vous êtes grands par le cœur. Servez d'exemple aux jeunes générations qui regardent et cherchent leur voie. Rendez le bien pour le mal.

Là était toute sa morale.

Nous Libres-Penseurs socialistes, profondément matérialistes, nous venons saluer l'honnête homme que nous allons confier à la terre, quoique ses croyances ne fussent pas les nôtres.

Spirite déterminé, il croyait aux esprits, à l'éternité de l'âme. Fort de par les expériences étonnantes des médiums il s'appuyait sur des savants tels que William Crookes, Allan Kardec et tant d'autres; il concluait à l'existence des esprits.

Les phénomènes produits par les médiums, ont déjà été autrefois constatés et dans d'autres lieux. L'histoire des premiers chrétiens, des premiers adeptes de Mahomet, des camisards et des fakirs de l'Inde fourmille des mêmes faits ; ceux qui s'occupent de la science du magnétisme assurent que le spiritisme est une branche de cette science.

Je salue, au nom de la Libre-Pensée socialiste, le brave citoyen Doyen, qui retourne au sein de notre mère à tous « la Nature » il y terminera ses études sur le Progrès et l'Eternité, cet homme loyal et bon. »

N. D. L. R. N'oublions pas qu'au Mans, M. Doyen eut un groupe très nombreux qu'il présidait avec tact et dignité; il était en relations avec Allan Kardec. Ce groupe possédait plusieurs médiums guérisseurs, parmi lesquels M. Doyen et M. Cornilleau, ex-receveur de l'enregistrement et riche propriétaire; les malades abondaient et ils étaient gratuitement remis en bon état de santé.

Les médecins ne l'entendirent pas ainsi, et en première instance, le procureur foudroya ces charlatans qui guérissaient sans remèdes, et par des actes de volonté. Résultat, amende et prison.

En appel, à Angers, l'avocat intéressa le tribunal, le fit s'égayer aux dépens des juges et des médecins du Mans; ils furent acquittés comme gens de bien, avec conseil de ne point persister à mettre sur pied les gens condamnés par les docteurs.

Quelques années après ce jugement, l'école de Paris avec le docteur Charcot, l'école de Nancy avec les docteurs Liébault, Baunis, Liégeois, etc., enseignaient l'art de guérir, sous l'influence de la parole ou de la pensée,

exactement comme les regrettés Doyen et Cornilleau. Ce sont les officiels qui se servent, pour le commun des mortels, de l'argumentum, büciilum.

A notre recommandation. M. Godin qui nous honorait de son amitié prit notre ami Doyen au Familistère de Guise ; Doyen y était honoré et estimé.

P. G. Leymarie.

CÉRÉMONIE AU DÉCÈS DE PIERRE MÉNARD

Par erreur, la revue du mois d'août annonçait le décès de M. Maître, tandis que c'était *M. Maître* qui avait prononcé les paroles que nous citons plus bas, sur la tombe de *Pierre Ménard*, spiritualiste estimé et honoré de toute la contrée de Thouars; notre frère décédé y était propriétaire.

Le deuil était conduit par les amis intimes et personnels du défunt. La loge maçonnique de Parthenay, de laquelle il faisait partie celles de Chinon, de Tours, de Poitiers, de Saumur, de Niort et de notre ville, s'étaient par de nombreuses délégations fait représenter à cette cérémonie funèbre.

On a remarqué dans le cortège la bannière de la *Société philanthropique* de Thouars, dont le défunt était membre retraité.

Le Groupe d'Etudes sociales de Thouars, *Les Défenseurs de la Jeunesse*, assistait en corps aux obsèques.

Divers discours ont été prononcés.

La foule que l'on peut évaluer à cinq cents personnes s'est écoulée silencieusement et recueillie, emportant de cette cérémonie un souvenir ineffaçable, tant est puissant l'exemple d'une vie irréprochable donné par un homme qui sut mériter et conquérir l'estime de tous ceux qui le connurent.

M. P. Menard était sympathique à la cause.

DISCOURS PRONONCÉ PAR LE *F∴ E∴ Maître* :

Mesdames, Messieurs, mes Amis, mes Frères,

« Au moment où nous rendons à la terre les restes matériels de celui qui fut notre ami, qu'il nous soit permis de parler ici des qualités et des vertus qui furent l'ornement de toute son existence. Sa vie privée fut celle d'un bon époux, d'un excellent père de famille et d'un intègre citoyen. Malgré ces avantages, il eut à subir, dans sa vie politique comme républicain sincère, la haine implacable des hommes du soi-disant ordre moral, qui pour ruiner son honneur et sa modeste fortune n'hésitèrent pas à exercer leur vengeance contre lui. Mais bientôt, par la fermeté de ses principes et la droiture de son caractère, il triompha de ce honteux guet-apens qui tourna contre ceux qui l'avait créé. Sans défaillance et jusqu'à sa der-

nière heure il tint fermement le drapeau de liberté et de fraternité si cher à ceux qui travaillent sincèrement au bonheur de l'humanité.

« Il fut respectueux de la liberté de conscience, laquelle ne doit avoir d'autre sanction que son libre et secret examen. C'est pourquoi nous nous sommes inclinés devant ses volontés, en le laissant libre d'accepter ou de refuser tout intermédiaire entre sa conscience et son Créateur, lequel a seul le droit de réclamer le bilan de notre passé.

« Frère! adieu. Que ton souvenir reste gravé dans nos cœurs, que ton esprit demeure parmi nous. »

N. D. L. R. — Qu'il nous aide à veiller sur nous, cet esprit bien vivant.

M. LE DOCTEUR GAILHARD

Darwinisme et Spiritualisme.

Tiré de l'*Ere Nouvelle*, de Tarbes, 1er mai 1895.

La presse départementale a signalé tout récemment la mort de M. le docteur Gailhard, de Castelnau-Magnoac.

Nous ne le connaissions point personnellement. Il n'avait du reste pas nos idées politiques; certains articles de lui, parus dans quelques journaux du département, portent même, au point de vue religieux, l'empreinte d'une âme agressive et quelque peu sceptique. Sous les dehors qui le caractérisaient pour le grand nombre, un autre homme existait néanmoins que nous nous proposons de présenter ici.

A côté du politique remuant, de l'écrivain de mérite et du praticien zélé qu'il fut, M. le docteur Gailhard cachait pour ainsi dire, comme une supériorité gênante, une intelligence d'élite, une science profonde et des aspirations élevées que son voisinage ne soupçonnait pas.

A l'heure actuelle, après tant d'éloges donnés à sa mémoire par ses admirateurs et par ses amis, qui donc en effet connaît en lui le dialecticien sûr et le savant de bon aloi dont le nom se révéla, il y a quatre ans, au monde littéraire et scientifique par un véritable coup de maître? A l'heure actuelle, qui a dit ses véritables titres aux regrets et à l'estime de ses concitoyens? Qui donc a parlé enfin de son volume : *Darwinisme et spiritualisme*, où il réduit à néant les théories de l'école matérialiste?

Nous eûmes la bonne fortune de lire ce volume dès son apparition, sans pouvoir malheureusement deviner alors dans la signature de l'auteur le

nom de notre compatriote, et comme critique, nous en donnâmes le compte rendu à la *Revue bibliographique et littéraire de juin* 1891.

Ce que nous avons écrit à cette époque ne retrouve-t-il pas aujourd'hui toute son actualité? Les lecteurs sollicités par le nom de M. Gailhard, à quelque parti qu'ils appartiennent, ne tiendront-ils pas à connaître, au moins par une courte analyse, le remarquable travail du savant pyrénéen?

« On connaît le système de Darwin, naturaliste anglais, qui consiste à faire dériver les êtres vivants d'un petit nombre de formes primitives par « voie de sélection naturelle ». Son essai de *l'Origine des espèces*, contenant l'exposé de cette loi, parut en 1859, et rallia presque immédiatement de nombreux disciples. Seulement, quelques-uns d'entre eux allèrent plus loin que le maître, qui n'avait jamais entendu faire le jeu du matérialisme, et, contrairement à ses idées, essayèrent de trouver dans son système une arme contre les traditions bibliques et la révélation.

« Le philosophe allemand Strauss et les chefs de l'école matérialiste secondèrent leurs efforts; on vit la génération spontanée devenir le thème à la mode, le système de Darwin se développer et l'évolution prenant l'être issu d'une cellule quelconque existant *par hasard* dans la matière inerte et inanimée, s'élever graduellement des espèces les plus simples jusqu'aux plus élevées et jusqu'à l'homme lui-même. C'était le transformisme.

« Issu de la passion, ne relevant que des tendances purement systématiques et faisant bon marché de la science elle-même, nous voulons dire de la science indépendante consacrée par l'expérience et par le génie, une pareille doctrine était forcément condamnée dès son origine. Elle a fait néanmoins de nombreuses victimes, car il y a toujours des gens trop prompts à s'incliner devant ce qui flatte leur indifférence ou donne un regain de vie à leurs préjugés. En publiant son livre et en faisant toucher du doigt pour ainsi dire le vide absolu de la science matérialiste, M. le docteur Gailhard a donc fait une œuvre excessivement utile.

« Comme il fait bon le suivre pas à pas dans son attaque et lui voir réduire en poussière cette mise en scène de positivisme échafaudée à grand'peine, au moyen de classifications fantaisistes, de suppositions gratuites et d'incroyables hypothèses! Ce n'est pas bien difficile quelquefois. Il n'y a qu'à hausser les épaules quand M. Renan, par exemple, explique ainsi l'origine du mouvement universel : « Le commencement du mouvement dans l'univers fut une rupture d'équilibre née elle-même d'une non-homogénéité, car un monde homogène n'aurait jamais bougé ; il se serait reposé éternellement, sans développement, sans progrès. Pourquoi l'univers ne se tint-il pas tranquille? Pourquoi voulut-il courir les aventures au lieu de dormir au sein de l'éternité absolue? C'est qu'un *aiguillon* le pousse; une *inquiétude*

secrète lui donna le *tressaillement*; un *vague intérieur* amena des nuages sur la morne existence de son azur. » Qu'est-ce que cet aiguillon? Qu'est-ce que cette inquiétude secrète? Qu'est-ce que ce vague intérieur? Des mots, et des mots vides de sens, ne pouvant par conséquent rien expliquer.

Autre explication d'un savant de même force que M. Renan, sur l'origine de la vue : « La formation des yeux est due au *contact fortuit* d'un rayon lumineux et de deux cellules symétriques plus sensibles que leurs voisines à l'action de la lumière. » Expliquer ainsi la structure admirable de l'œil, structure qui a fait dire à Newton : « L'œil n'a pu être fait sans aucune connaissance de l'optique », c'est évidemment vouloir se moquer du genre humain.

« Mais il y a dans la théorie de l'évolution des espèces des points innombrables qui relèvent de la science et que le positivisme essaie, contrairement à la science, de ramener à sa doctrine; c'est là surtout que M. le docteur Gailhard serre de près les Vogt, les Hœchel, les Strauss, les Lubbock, les Littré, les Flammarion, philosophes demi-savants ou savants de mauvaise foi. C'est, du reste, à la lumière des grands savants qu'il marche, et c'est comme sous leur regard qu'il écrit ces lignes remarquables :

« L'intelligence infinie de l'être créateur se révèle dans l'admirable organisation cosmique et tout anssi bien dans la structure de l'animal le plus infime. Sa prévoyance infinie éclate dans l'ordre de création dévoilée par la paléontologie. Il a voulu que les végétaux apparaissent tout d'abord sur la terre parce que leur action était indispensable pour préparer l'installation des animaux ; il fallait, en effet, purifier l'atmosphère en absorbant le carbone et en dégageant l'oxygène nécessaire à la respiration animale. Si les animaux à sang froid ont été les premiers à se montrer sur notre globe, c'est que l'air primitif chargé d'acide carbonique était irrespirable pour les animaux à sang chaud. L'ordre admirable qui préside à l'organisation du monde n'est pas un travail né, dans une longue continuité de siècles, de la rencontre fortuite des éléments qui le constituent : il est bien l'œuvre d'une main expérimentée. Les divers êtres qui le peuplent ont été appelés à l'existence, lorsque le moment favorable à leur développement était arrivé. »

« Si la science est, du reste impuissante à trancher les graves questions de l'origine première et de notre fin, n'avons-nous pas, dit-il, les lumières de la raison et de la foi?

« En cosmogonistes sérieux, nous devons proscrire le dogme insensé de l'éternité du monde, la théorie insoutenable des générations spontanées et le système dégradant du transformisme. Cela fait, nous avons le devoir de nous adresser à la philosophie et d'apprendre d'elle quel est l'horloger qui a construit l'horloge, quel est l'ouvrier qui a élaboré et ajusté les diverses



pièces de ce grand édifice qu'on appelle le monde, quel est celui qui a mprimé à cette admirable machine son mouvement initial et qui en a assuré la pérennité ainsi que la régularité. La philosophie nous fera remonter jusqu'à Dieu, l'origine de la matière et de la vie n'étant pas du domaine de l'observation sensible et ne pouvant pas, dès lors, être expliquée par les sciences physiques. »

« Nous nous arrêtons sur ces lignes, mais en exprimant notre vif désir de voir le livre de M. le docteur Gailhard, qui ne peut manquer de conquérir de plain-pied dans le monde savant le rang qui lui revient, pénétrer quelque peu dans les régions de l'indifférence et de la libre-pensée où sa dialectique inattendue produira sans contredit une émotion légitime et salutaire. »

Ainsi que nous l'avions dit précédemment, nous ne savions pas quand nous avons écrit ces lignes, à quel travailleur infatigable et à quel savant de mérite elles s'appliquaient. Depuis, nous avons avons regretté que ce travailleur se dépensât en travaux stériles pour sa mémoire et pour son pays et que ce savant laissât comme enfouies au fond de lui-même les vastes et solides connaissances qu'il possédait. S'il avait su se dégager de la politique s'il s'était uniquement borné à ses devoirs professionnels et aux travaux de science et de philosophie qui lui avaient, dans un coup d'essai, valu presque la notoriété, quelles brillantes qualités il eût pu mettre dignement en lumière, et quel nom incontesté il eût pu nous laisser maintenant !

Darwinisme et Spiritualisme est un volume fait d'intelligence et de savoir, l'œuvre par excellence qui le recommande à l'estime et au souvenir de ses véritables amis. Nous en avons parlé parce que nul n'en a rien dit, et pour rendre à un de nos compatriotes, envers qui maintenant toutes les passions doivent se taire, l'hommage posthume et mérité qui lui est dû.

A. Claverie.

---

5. Librairie des *Sciences psychologiques*, 1, rue Chabanais. Paris, ou chez l'auteur, 7, rue Ami-Lullin, Genève. — Essai sur le spiritisme scientifique. Le spiritisme est-il une réalité ou simplement le produit d'une imagination maladive? Telle est la question qui s'impose à la science depuis un demi-siècle. Les faits sont si nombreux, si variés, si indiscutables — une part faite à la fraude et au charlatanisme — qu'il serait absurde, après tant d'expériences, de nier sans examen, toute manifestation spirite : le spiritisme est reconnu une réalité. Déjà M. de Gasparin, dans ses *Tables tournantes*, avait affirmé, avec preuves à l'appui, les effets du fluide magnétique sur la

matière : — *mens agitat molem*; — et nous croyons que s'il est permis de varier d'opinion sur la cause efficiente de ces phénomènes, on ne peut raisonnablement en contester l'existence. L'*Essai* de M. Metzger que nous présentons à nos amis, est le traité le plus sérieux, le plus rationnel, le plus impartial sur la matière. C'est une étude complète du spiritisme, un recueil de faits nombreux, spontanés ou provoqués, un exposé lucide de théories explicatives, de récits d'apparitions, d'écritures diverses, de photographies électriques et spirites. On ne peut nier l'efficacité du spiritisme, du magnétisme, de la suggestion mentale au point de vue thérapeutique; on en use largement en médecine. Nous aurons probablement l'occasion de revenir sur ce sujet délicat; en attendant, nous signalons ce remarquable travail avec confiance à tous ceux que les questions psychologiques peuvent intéresser. In-12, 2 fr. 50.

Les 48, 49, 50 fascicules du *Dictionnaire encyclopédique* sont imprimées et illustrées, de la page 201 à la page 320.

Les articles sur le Criquet, la cristallographie, le crocodile, la croix, les crustacés, la cryptographie, les curcubitacées, le cuir, le cuivre, le culte cynocéphale la danse, etc. offrent un grand intérêt. Ce dictionnaire résume l'ensemble des connaissances humaines. Camille Flammarion a voulu les faire connaître à qui doit consulter constamment une synthèse résumée de ces connaissances.

800 livraisons par semaines, 2 livraisons à 10 centimes, et une série à 50 centimes (5 livraisons) chaque quinzaine.

Errata : Revue d'Août, lire : page 468. *Il ne demande qu'à être traité avec les égards qu'il mérite*. Page 469, lire : *Ce terme est le Générateur des deux autres*. Page 470, au lieu de *reclamer*, lire *réclame*. Page 470, on a omis les lignes suivantes : *Dans les compagnies de haute volée, ces millions sont, non l'apport des actionnaires mais bien l'accumulation des bénéfices résultant des primes fournies par les assurés*. (après *par les assurés*.) Page 471, au lieu de *nouveaux*, lire *moraux*; puis la *moralité y est comptée*; au lieu de *le joint*, lire *ce joint*; au lieu de *les prix*, lire *les primes*; lire *Un noyau capable de constituer*, lire : *manquent d'encouragements, de moyens d'application*.



BULLETIN DES SOMMAIRES

Annales des sciences psychiques, recueil d'observations et d'expériences sous la direction du Dr DARIEX, n° 3 de mai et de juin. — *Documents originaux* : professeur A. GUEBHARD : Sur l'évocation psychique des objets réels. — Colonel DE ROCHAS : Les impressions d'un magnétisé racontées par lui-même. — Dr J. HÉRICOURT : Observation de pressentiment.

Quelques cas de guérisons dites miraculeuses : Dr BOUCHER : Lourdes et un cas de tuberculose aiguë généralisée. — Dr Mme DE MEZERAY : Un miracle improvisé. — Dr THOMAS OLIVIER : Jeune fille miraculeusement guérie d'une paralysie à la source de Sainte-Winifred. — Professeur BOIRAC : Expériences sur l'extériorisation de la sensibilité. — Dr H. GOUDARD : Notes et réflexions complémentaires sur Miss Abbott.

La Vie d'Outre-Tombe (Charleroi). — Enseignement par les faits. — La Religion et le spiritisme. — Compte rendu des réunions de la Fédération des groupes de la région de Charleroi. — Communications reçues.

Le Messager (Liège). — Lettres sur le nouveau spiritualisme (*suite*), par NOEL. — Maison hantée, diverses apparitions, par Horace PELLETIER. — Identité des esprits, traduit du *Light* par L. GARDY. — A propos de la loi scolaire, Jean GEVERS.

La Paix universelle (Lyon). — Etude sur le spiritisme, excellent article par A. BOUVIER. — Franc parler, pétition du Comité de défense des intérêts professionnels et des sciences spiritualistes, et des partisans du somnambulisme lucide, H. SYLVESTRE. — Savoir médical, MAGNY. — Gnose (*fin*) J. BEARSON. — Giovanna, nouvelle spirite (*suite*) par Léon DENIS. — Phénomènes spirites observés au groupe. Amitié de Lyon de 1884 à 1890 ; documents réunis par H. SAUSSE.

Le Phare de Normandie, revue d'études psychologiques. — Les fêtes de l'enfance : Albert LA BEAUCIE. — Le songe de Scipion : CICÉRON. — A l'auteur de l'Etoile de Kervenn : MARTIAL. — Dictées médianimiques, sagesse et savoir ; Conseils d'une mère. — Lettres de Franklin à sa belle-sœur sur la perte de son mari. — Guérison d'un panaris à l'aide de soins donnés par des docteurs désincarnés, rapport de M. C. FERRY DE CHAUNY (Aisne).

Le Progrès spirite. — Les doctrines et les actes, A Laurent DE FAGET. — Le spiritisme dans Platon, D. METZGER. — Quelques cas de hantise, Annales des sciences psychiques. — La réincarnation. — Un médium américain. — Principe de l'évolution de l'âme, Em. VAUCHEZ. — Doute (poésie), A. BALPE. — Mes souvenirs, A. Laurent DE FAGET. — La souffrance, par une amie. — Le psychisme expérimental, introduction de l'ouvrage de M. ERNY.

La Revue immortaliste (Paris). — Chronique immortaliste : A travers le *Fait*. — Vues complémentaires, Marius GEORGES. — Partie positive ; récentes expériences à Naples, Elena MAINARDI. — Cas relatif au problème de la réincarnation, I. G. FOSTER. — Partie philosophique : En route pour l'harmonie, J. Camille CHAIGNEAU. — Variété de Marseille à Carthage (*suite*), E. di RIENZI.

L'Aurore du jour nouveau, sous la direction de Lady Caithness, du-

chesse de Pomar.— La nouvelle révélation sur les évangiles, sommaire et conclusion, un envoyé de la Reine Marie. — Heure de loisir d'un désœuvré, ou zigzags fantaisistes à travers la vie et les choses (*suite*), Q. Joliffe, capitaine de vaisseau en retraite. — Le nuage sur le sanctuaire, par le conseiller d'Eckartshauser (*suite*). — La vie future d'après Swedenborg (arcanes célestes, 1er vol.) — Le père Jean Serguieff de Cronstadt, article signé A. de Z., tiré de la *Revue Chrétienne*. — Marie Stuart (*suite*).

L'Etoile, harmonie messianique, Socialisme chrétien, Spiritualisme expérimental ; Littérature et Art. Pensées à méditer.— Albert Jhouney- Fraternité de l'Etoile ; Question religieuse ; La tradition ; Religion messianique, l'âme du salut, etc. — René Caillié : Sciences occultes ; Spiritualisme chrétien, la Religion des temps nouveaux. — L'Abbé de l'Etoile, Conférences : Le concordat d'Esdras.

La Curiosité, journal de l'Occultisme scientifique (Tours). — La Société théosophique, par Dac. — Les pouvoirs magiques, par G. Morvan. Le fantôme posthume, par le Dr Pascal. — La nourriture des végétariens, par le Dr Bonnefoy (du Vexin). — L'alcool et ses dangers.

Initiation (Paris). — Représentation du corps astral avec planche ; adaptations du Pater Noster, par Papus. — Un Kabbaliste contemporain, par Sédir. — Stigmates et stigmatisés, d'après Karl du Prel, par R. Candiani. — Horoscope pour 1895-96-97, par Eistibus Nitibus. — L'Aérosome et le psycholone, par le Dr Fugairon. — Les chimistes unitaires, par Jollivet Castelot. — Traité d'astrologie judiciaire, par Marc Haven. — La vision d'Hermès, poème par Maur. Largeris. — Expérience d'envoûtement, par Girgois.

Le Voile d'Isis (Paris). — La Thérapeutique Psychique, par Sedir. — Une soirée chez le professeur X. (*suite*). - Etudes sur la Mathèse ou Anarchie et Hiérarchie de la Science, du Dr Jean Malfatti de Montereggio, traduites par Christien Ostrowski (*suite*). — Bibliographie générale des sciences occultes (*suite*).

Le Moniteur spirite et magnétique (Bruxelles). N° pas parvenu.

La Revue des Revues et revue d'Europe et d'Amérique (peu de mots, beaucoup d'idées). - L'Italie de nos jours, par le Dr Napoleone Colajanni, député au Parlement italien. — Les Mémoires inédits du prince Stanislas Poniatowski, par Joseph Korzeniowski. — Le mauvais œil, par Charles Simond. — Les Pygmées, par le Dr L. Caze. — Un espion russse au XVIIe siècle par N. Oglobine. — Les amusements des villes d'eaux au XVIIIe siècle, par N. Engerand. — Comment on calcule les astres (illustré) par Mlle le Dr Klumpke. -- La morale automatique, par le Dr A. de Neuville. — Jean Sébastien Bach (un portrait inconnu), sa dépouille mortelle et sa sépulture (illustré). par O. Berggruen. — John Falstaff, par Georg Brandes. — La race castillane et la Langue espagnole. — Feuilleton : L'amour de Il-Toreng et de la jolie Tchun-Hyang (roman traduit du coréen) (*suite et fin*). — Analyse des Revues françaises et étrangères. — Caricatures politiques.

Revue de la France Moderne. — L'escadre espagnole à Cherbourg (illustré), par Carle de Mazibourg. — Un Marin russe écrivain français (Casimir Huléwicz) par Charles Fuster. — Au mont St Michel. notes rapides, par Daniel Cogniet. — Les esprits des réformateurs, excellente étude sur le spiritisme et les faits spirites, par Ismala. — La légende du roi Arthur (*suite et fin*) par M. Fleury. -- Un département qui souffre. La Corse agricole et commerciale, par Maurice Jollivet. — Pour Suzanne (*suite*), Jean Barancy. — Le Soudan à Paris, Y. de M.

La Revue des Livres et du Théâtre sous la direction de H. Le Soudier (Paris), donne le compte rendu de tous les nouveaux ouvrages parus dans la quinzaine et même des extraits assez longs. Cette revue est donc d'une grande utilité, on n'achète pas ainsi une œuvre au hasard, on

sait à l'avance si elle vous intéressera.

L'Echo de la Semaine (Paris) publié par Paul OLLENDORFF (illustré), contient de nombreux articles très intéressants sur tous les faits importants de la semaine, tant en France qu'à l'étranger; le numéro du 18 août donne un excellent portrait de Gladstone, une chronique de Jules LERMINA : extraits de journaux ;Le travail intellectuel à la campagne, par B.-H GAUSSERON ; Etude sur André Chenier, par Emile FAGUET ; une des plus belles poésies d'André CHENIER; L'enfant malade; poésie de Jean RICHEPIN, mouettes, grès et goélands ; roman, contes et nouvelles; Pensées morales d'Alexandre DUMAS fils; La médecine des plantes, par le Dr FOVEAU DE COURMELLES; actualités scientifiques et notes mondaines.

Revue française du 5 août. — Mes Delenda Carthago de Théâtre, par CERFBERR. — Mouvement idéaliste, par Marius DECRESPE. — Impressions printanières, de Ch. BAUSIL. — Chronique de Marseille, de Marius d'ARCOURT.

Une partie spéciale et très intéressante a été réservée au Limousin, et contient de charmantes poésies dont plusieurs sont inédites :

Au Limousin, d'Edouard MICHAUD. — En quête d'un gendre, de Mme Elodie BOUTINEAU.

Au diable! les professionnels, de Charles MISSOL, de Lyon.—Monsieur Roquencœur, de Mme Emma EBERRG etc., etc. — Des illustrations de Charles MISSOL fils, J. CHAMSON, Raoul CHAPUIS, complètent ce remarquable fascicule.

L'Orient, organe national ottoman, directeur N. NICOLAIDES à Paris. — Fête anniversaire de l'avènement de S. M. J. le sultan Abd-ul-Hamid Khan II. — Relèvement de la Turquie, ses causes et conditions, par Louis MARTIN. — L'Exarcat bulgare, par N. NICOLAÏDES. — Le pèlerinage de la Mecque, par G. D'ORGET. — L'humanité anglaise (*La Patrie*) Lucien MILLEVOYE. — Articles divers et bulletin politique.

La Géographie. — Voyage dans la Mongolie et le Thibet, de M. W. WOODRILLE ROCKHILL. — Commerce et ressources de Tampico, par M. Léon SCHŒNFELD. — Le Chevalier de Lévis au Canada. — L'Homme singe, découverte biologique faite récemment à Java, par M. le Dr DUBOIS, médecin militaire hollandais à Batavia. — L'industrie des peaux de Persiane et d'Astrakan à Leipzig. — Le Continent austral, hypothèses et découvertes de M. Armand RAINAUD, agrégé d'histoire et de géographie, docteur ès lettres.

Le Devoir, revue des questions sociales, créé par J.-B. André GODIN, fondateur du familistère de Guise. — Documents pour une biographie complète de J.-B André Godin. — Un socialiste pratique : Robert Owen par Aug. FABRE (*suite et fin*). — La Coopération. — Faits politiques et sociaux. — Question de la Paix. — Mouvement féministe. — Bibliographie. — Ouvrages reçus. — Sans famille, par Hector MALOT. — Mouvement des Assurances mutuelles et Etat civil du Familistère de Guise.

Les traitements naturels sans remèdes ni opérations et le système Kneipp ; bulletin de renseignements sous la direction de A. Sandoz, ingénieur. — Le bain de lumière et d'air ou bain atmosphérique, par Arnold RIKLI (*suite*).

Le Journal de tous (bimensuel, 0 fr. 05 le numéro). — Les propos d'un bon tyran. — Les grandes vérités sociales, par Aristide LARSENEUR. — Communication du public et correspondances. — La protection de l'enfance.

Petits plaidoyers contre la guerre, petite feuille distribuée gratuitement, par POTONIÉ-PIERRE : adresser les demandes, 9, route de Montreuil, à Fontenay-sous-Bois (Seine).

Le Journal du bien public (Neufchâtel), organe officiel de l'Union internationale des amies de la jeune fille et de l'Association de femmes suisses pour l'œuvre du relèvement moral. — Excellent article sur les femmes tombées.

Le Bulletin continental, revue mensuelle des intérêts de la moralité pu-

blique, organe central de la fédération britannique côntinentale et générale (Genève). — Allocution de Mme E. DE MORTIER au Congrès pénitentiaire de Paris. — La proposition de loi Bérenger.

Le Génie, articles sur les mines, chemins de fer, canaux, agriculture, industrie, travaux publics, commerce, métallurgie, navigation, science, arts industriels, voyages et découvertes.

Revue des Industries du Livre, articles concernant l'imprimerie, la librairie, la papeterie et tout ce qui s'y rattache.

L'Algérie agricole, bulletin de la colonisation ; agriculture, viticulture, horticulture, économie rurale (à Alger et à Paris).

L'Institut international, dont le siège provisoire est à Paris, 210, boulevard St-Germain, se propose de faire connaître et de répandre, par ses *Annales* périodiques, les travaux scientifiques, littéraires et artistiques de nos compatriotes à l'étranger ; et ceux des auteurs, des savants, des artistes étrangers en France.

On ne peut qu'applaudir à la création de cette intéressante institution qui est certainement appelée à rendre les plus grands services aux intellectuels de tous les pays.

La Lumière (Paris-Auteuil). — Au sujet du déplacement de l'axe de la Terre et de l'avenir de l'humanité. — Entre le Soleil et la Lune (suite de « Les Croix dans le Ciel et tout ce que l'on peut y voir). — Faits psychiques de tous les temps : Lincoln averti de sa mort fatale par un songe. — La chasse magique dans la Forêt de Fontainebleau. — Le crime de Ravaillac auguré par les astrologues, récit de l'assassinat d'Henri IV. — Conversion de miss Diana Vaughan. — Pages mystiques. — Le règne de la Femme. — Le cœur triomphant visible. — Le réveil. — Marie-France ! — Recueil de communications spirites adressées à Monsieur de Bodisco. (Minnehaha). — Variétés : Le langage des fleurs par la signification des couleurs de l'arc-en-ciel. — Origine des fleurs de lis. — Le nombre 7. — Bibliographie.

Ouvrages nouveaux reçus en août 1895 :

Phénomènes spirites observés au Groupe Amitié de Lyon de 1884 à 1890 et discours prononcé le 31 mars 1895 en l'honneur d'Allan Kardec, brochure publiée par M. H. SAUSSE, de Lyon.

Les phénomènes obtenus pendant cette période furent :

De nombreux apports de fleurs ; dématérialisation d'un anneau en buis et rematérialisation de l'anneau : écriture directe d'Esprits, sur une feuille de papier, préalablement examinée par des témoins, et renfermée, devant eux, dans une enveloppe cachetée à la cire ; lettre, et cinq pièces d'or, dématérialisée, et transportée à une assez grande distance du lieu de la séance ; moulage d'une main fluidique d'Esprit dans la paraffine. La publication de ces faits, avec description exacte des expériences et le contrôle sévère des témoignages, font de cette brochure une œuvre utile pour la cause du Spiritisme.

Bibliothèque de la *Irradiacion* (Madrid). — Fakirismo y Ciencia, par M. Otero ACEVEDO. — La Verdad en el Vaticano, notabilismo discurso pronunciado en et ultimo concilio, por el obispo STROSSMAYER ; brochures de propagande.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.



CHANGEMENT DE DOMICILE

Nos correspondants et nos abonnés sont prévenus, que la *Librairie des Sciences psychologiques, spirites et psychiques*, est installée à Paris, 12, *rue du Sommerard*, depuis le 15 septembre 1895.

Désormais toutes les correspondances et les demandes de volumes, devront être adressées, 12, rue du Sommerard, au nom de M. P.-G. LEYMARIE.

Notre librairie est actuellement au centre du commerce et des éditeurs, près du *Musée de Cluny*, de la *Sorbonne* et du *Collège de France*, en plein quartier latin.

AVIS

Six abonnés de la *Revue* n'ayant pas encore réclamé leur souscription pour la venue du médium Eusapia Paladino, nous leur rappelons que la somme versée par eux est à leur disposition, selon l'avis déjà inséré dans la *Revue*.

ANIMISME ET SPIRITISME

par ALEXANDRE AKSAKOF.

(Librairie des Sciences psychiques, Paris), 700 pages in-8°, avec figures, beau papier, 10 francs (1).)

L'ouvrage que nous mettons aujourd'hui en vente, sous le titre « Animisme et Spiritisme », et que nos lecteurs connaissent déjà par l'Introduction et la Préface, reproduites ici-même, est incontestablement l'œuvre la plus importante et la plus complète qui ait jamais été écrite sur le spiritisme, au point de vue scientifique et philosophique.

(1) Le prochain cahier contiendra la table des matières.

La littérature spirite s'est enrichie récemment d'excellents livres en langue française; sur la matière, et nous rendons pleine justice à leur haute valeur; il n'en fallait pas moins constater l'absence regrettable d'un ouvrage accessible aux lecteurs français, qui englobât tous les genres de phénomènes dits « médiumniques », qui tînt compte de toutes les expériences instituées dans le but d'en démontrer l'authenticité, et qui établît une classification strictement logique des faits observés, de sorte que chacun d'eux trouvât immédiatement sa place sous une rubrique déterminée, suivant les particularités qui le distinguent. Ce n'est qu'à la condition de trouver une classification rigoureusement logique des faits, que l'on peut espérer créer une science. Or, le spiritisme, pour prendre place parmi les sciences expérimentales, présentait l'inconvénient de ne pouvoir classer les faits sur lesquels se basent ses théories, d'une façon systématique.

M. Aksakof a comblé cette lacune.

Je ne m'arrêterai pas ici à exposer en détail les principes que l'auteur de « Animisme et Spiritisme » a adopté pour sa classification — les lecteurs pourront aisément s'en faire une idée par le sommaire de l'ouvrage, publié à la fin de ce numéro de la *Revue Spirite*, — mais je crois utile d'en faire ressortir les traits principaux, afin que le lecteur puisse mieux s'orienter dans le dédale des faits. Ces derniers peuvent être divisés en deux groupes principaux : effets physiques, et phénomènes intellectuels.

La première de ces catégories se compose des matérialisations, du déplacement de corps inertes, etc. (ch. I et II).

Les phénomènes de la matérialisation sont répartis en deux groupes : 1° matérialisation d'objets échappant à la perception par les sens; 2° matérialisation et dématérialisation d'objets accessibles à nos sens. Ce deuxième groupe comprend la matérialisation d'objets inanimés et de formes humaines. M. Aksakof indique les divers moyens de prouver le caractère non hallucinatoire d'une matérialisation : le témoignage visuel simultané de plusieurs personnes, le témoignage visuel et tactile simultané de plusieurs personnes, la production d'effets physiques, passagers ou durables, expériences de pesée des formes matérialisées. La production d'effets physiques durables comprend les preuves importantes de l'écriture directe, des empreintes de membres matérialisés, des effets produits sur la forme matérialisée (coloration, etc.), la reproduction de formes matérialisées par des moulages en plâtre et la photographie des formes matérialisées.

La deuxième catégorie comprend les phénomènes dits intellectuels, qui nous conduisent à admettre que dans l'organisme humain il y a une *conscience intérieure*, qui est douée d'une volonté et d'une raison individuelles, agissant à l'insu de la *conscience extérieure*, que nous connaissons (ch. III). Ces

phénomènes sont subdivisés en douze catégories, suivant leur mode de manifestation.

Enfin, au point de vue de l'hypothèse des esprits, les phénomènes médiumniques peuvent être rapportés à deux sources : à l'animisme et au spiritisme proprement dit. L'*animisme*, qui n'implique pas nécessairement l'intervention des « esprits » comprend les phénomènes imputables à l'action extra-corporelle de l'homme vivant. Le *spiritisme* embrasse les manifestations attribuées à l'action médiumnique d'un homme décédé.

Pour bien comprendre la classification proposée, un chapitre supplémentaire serait peut-être utile, car l'œuvre de M. Aksakof présente, non une, mais trois classifications différentes : 1) au point de vue des conditions dans lesquelles les phénomènes se produisent; 2) au point de vue des preuves qui doivent établir leur authenticité; 3) au point de vue de leur valeur, en tant que preuves en faveur de l'*hypothèse des esprits*. Mais nous remettons à une date ultérieure l'analyse de la classification adoptée par M. Aksakof, car elle mérite un examen spécial, appelée qu'elle est à servir de base aux futures recherches et expériences. Nous la devons, pour ainsi dire, indirectement au Dr Ed. von Hartmann, car c'est pour pouvoir opposer à ce dernier une réponse systématique que M. Aksakof s'est vu obligé de procéder d'après un plan déterminé, strictement logique.

Les spirites ont toujours eu à soutenir une lutte des plus opiniâtres contre leurs adversaires. Mais les attaques étaient, comme elles le sont encore aujourd'hui, dans la règle, aussi puériles, aussi faibles que la défense. Dans cette lutte, il faut le reconnaître, les adversaires du spiritisme sont puissamment secondés par les circonstances. Ils disposent de la presque totalité des organes de la presse quotidienne et périodique, pouvant ainsi parler à leur aise aux lecteurs du monde entier, sans crainte que les arguments de la partie adverse arrivent jusqu'à eux. C'est ce qui explique la légèreté, la nullité des arguments employés contre la théorie spirite. Est-il besoin de faire tant d'efforts intellectuels pour combattre le spiritisme, lorsqu'on sait que le grand public n'entend qu'un son de cloche! En effet, quels sont les raisonnements par lesquels on prétend pouvoir détruire cette foi, si profondément enracinée dans le genre humain, de l'existence d'un monde spirituel? Toujours les mêmes : raillerie hautaine — plus ou moins spirituelle — négation pure et simple, appel au bon sens, ukases de la science officielle, et même flatterie! Car n'est-ce pas flatter les gens que de leur dire : « Vous vivez dans un siècle « éclairé », un siècle de *rationnalisme*. Comment pouvez-vous croire à ce que vous disent des rêveurs ignorants? Nous sommes la science, la seule chose infaillible (!) et nous vous décernerons un brevet d'intelligence si vous vous rangez de notre côté. Vous

avez trop de bon sens pour ne pas vous rendre à notre invitation ! » Les antispirites emploient encore un autre truc pour ridiculiser la théorie haïssable : ils essayent de la compromettre, aux yeux des lecteurs, par une fâcheuse promiscuité d'expressions ; ils citent le spiritisme, dans quelques phrases, comme jetées au hasard, en compagnie de la magie, de la sorcellerie, des superstitions, de la démonomanie, etc., croyant qu'alors tout est dit, que « l'infâme est écrasée ». Je veux citer, dans cet ordre d'idées, un article paru dans une des revues les plus sérieuses, les plus scientifiques du monde, l'*Edinburgh Review*, et reproduit dans la *Revue Britannique* du mois de mai 1895. Cet article, intitulé : « La magie moderne », a vu le jour à l'occasion de la publication des comptes rendus pour cette année de la Société de recherches psychiques de Londres, relatifs au recensement effectué par les soins de cette Société, et dont il a été parlé dans la *Revue spirite* (1).

J'ai lu cet article d'un bout à l'autre, croyant y trouver des arguments sérieux contre le spiritisme. Eh bien, sauf des citations de Walter Scott (!) hostiles à la croyance spirite, je n'y ai rencontré que ces deux arguments, d'une valeur quelconque, émanant de l'auteur même de cette polémique : 1° « Il nous est impossible de discuter ici comme il conviendrait les théories exposées et les faits recueillis sur ce sujet par MM. Myers, Gurney et Podmore. » 2° « Nous engageons nos lecteurs à lire les *Proceedings of the Pyschical Research Society*, puis à se demander si, sur des preuves si ridiculement faibles, il eût été possible d'établir des conclusions plus inutiles, plus antinaturelles, plus antiscientifiques que celles que la Société a adoptées. Après tout, le grand corps des hommes de science n'a pris aucune part à ces investigations, et ils rient de la prétention de ceux qui réclament pour leurs extravagantes théories et leurs étonnantes expériences l'appui de la science. »

M. O. S. (le signataire de l'article en question), ne veut évidemment tenir aucun compte des expériences scientifiques instituées par les professeurs Zöllner, O. Lodge, Okhorowitch, Richet, Lombroso, Carl du Prel... et j'en passe... Il ne les ignore cependant pas. Je passe également sur les expressions « inutiles » et « antinaturelles ». C'est une vraie perle de mauvaise foi.

Comment s'étonner, dans ces conditions, que les spirites ne se soient pas crus, jusqu'à présent, tenus à opposer à leurs antagonistes des arguments sérieux ? Je suis loin de prendre pour de la monnaie courante tout ce qui a été débité doctoralement par les diverses écoles du spiritualisme, mais, franchement, il faut reconnaître que les attaques n'étaient, jusqu'à ces

(1) *Revue spirite*, novembre 1894 : « Apparitions ».



derniers temps, pas à la hauteur de la cause en litige. A un assaut sans énergie, on riposte par une défense indolente.

Mais voilà que s'élève contre le spiritisme un homme d'une grande valeur le Dr Edouard von Hartmann. C'est un adversaire sérieux, et son attaque est formidable. Le plan qu'il a conçu indique, à lui seul, à qui l'on a affaire. Il ne s'arrête pas à discuter les faits, car les témoignages qui arrivent de tous côtés, écrasants, ne laisseront plus de doute, il le prévoit, sur leur authenticité. Ce serait tâche ingrate que de les nier. Il ne les accepte pas tous comme démontrés; il les admet « provisoirement » et, en les faisant rentrer dans son système philosophique, il veut démontrer que pour leur explication, point n'est besoin de recourir à l hypothèse spiritique. On ne peut rien s'imaginer de plus machiavélique, de plus profondément calculé.

M. Aksakof a relevé le gant. Il suit son adversaire pas à pas, et finit par démontrer d'une façon éclatante, que les hypothèses avancées par Hartmann ne suffisent pas pour expliquer tous les phénomènes que cet éminent philosophe veut admettre « provisoirement », sans compter ceux qu'il nie purement et simplement, c'est-à-dire les matérialisations.

Pour bien comprendre la portée de la dialectique d'Aksakof, n'oublions pas qu'il s'est rigoureusement conformé aux principes méthodologiques établis par Hartmann lui-même comme indispensables pour toute investigation scientifique. Ces principes sont les suivants : a) il ne faut pas sans nécessité multiplier les principes, c'est-à-dire en chercher un deuxième tant que l'on peut se contenter du premier ; b) il faut s'en tenir aussi longtemps que possible aux causes dont l'existence est justifiée par l'expérience ou basée sur des déductions certaines, et ne pas rechercher des causes dont l'existence est douteuse et sans preuves, et dont la valeur ne consiste qu'à servir d'hypothèse pour expliquer les phénomènes en question ; c) il faut se restreindre autant que possible, aux causes naturelles et ne se décider à dépasser ces limites qu'à la dernière extrémité. A ces trois principes fondamentaux, posés par Hartmann, Aksakof en ajoute avec raison un quatrième : « toute hypothèse ou théorie conçue dans le but d'expliquer des phénomènes d'un ordre déterminé *doit embrasser l'ensemble des faits s'y rapportant* ». Aksakof a certainement le droit de dire qu'il juge ce dernier principe tout aussi inattaquable que les autres.

Tout en suivant de près l'argumentation du Dr von Hartmann, Aksakof constate avec un légitime plaisir, que les prétentions de l'hypothèse spiritique ne sont pas, en fin de compte, en contradiction avec la philosophie de Hartmann, et ce, de l'aveu de lui-même. Voici un passage qui en témoigne catégoriquement :

« C'est à tort que l'on croit que mon système philosophique est incompa-

tible avec l'idée de l'immortalité. L'esprit individuel est, d'après ma conception, un groupe relativement constant de fonctions inconscientes de l'Esprit absolu, fonctions qui trouvent dans l'organisme qu'elles gouvernent le lien de leur unité simultanée et successive. Si l'on pouvait démontrer que la partie essentielle de cet organisme,— c'est-à-dire ceux des éléments constitutifs de sa forme, qui sont porteurs des particularités formant son caractère, de sa mémoire et de sa conscience, – peut persister sous une forme capable d'activité fonctionnelle même après la désagrégation du corps cellulaire matériel, j'en tirerais inévitablement cette conclusion que l'esprit individuel continue à vivre avec son substratum substantiel ; car l'Esprit absolu devrait continuer à maintenir l'organisme persistant sous le régime des fonctions psychiques inconscientes qui lui étaient attribuées. Réciproquement, si l'on pouvait démontrer que l'esprit individuel persiste après la mort, j'en conclurais que, malgré la désagrégation du corps, la substance de l'organisme persisterait sous une forme insaisissable, parce qu'à cette condition seulement, je puis m'imaginer la persistance de l'esprit individuel. La preuve de la persistance provisoire de l'esprit individuel après la mort n'entraînerait même pas une modification de mon système philosophique au point de vue des principes, mais en élargirait simplement le champ d'application dans une certaine direction : en d'autres termes, elle ne porterait aucune atteinte à la phénoménologie de l'Inconscient. »

D'après ces quelques extraits de la controverse engagée et, probablement close, on peut juger de son caractère sérieux. Il est clair, qu'au point de vue de la métaphysique, la théorie spirite peut, avec avantage, tenir tête aux systèmes philosophiques qui lui sont contraires.

Voyons maintenant les arguments des « hommes de science. »

La Gazette générale de Munich (*Münchener Allgemeine Zeitung*) publie dans son numéro du 8 janvier 1895, à l'occasion de la deuxième édition allemande de « Animisme et Spiritisme », un article du Dr von Schrenk-Notzing, dont nous donnons les extraits suivants, qui sont élogieux pour le travail d'Aksakof, quitte à relever, plus loin, ses observations critiques.

« L'œuvre tout entière d'Aksakof, — nous en convenons volontiers — est inspirée de la recherche sincère et sérieuse de la vérité. Il reconnaît sans hésitation, que certains faits présentent le caractère de la fraude et de la supercherie ; mais dans la masse des phénomènes attribuables à une erreur de compréhension ou à une fausse interprétation, nous trouvons des observations exactes qui, même soumises à la critique la plus méticuleuse, défient, suivant toutes les apparences, toute explication scientifique. Malgré toutes les objections possibles, il n'en reste pas moins un groupe de faits auxquels aucune théorie connue ne saurait être ap-

pliquée. Ce fait seul que, récemment, des savants bien connus, tels que Lodge, le physicien et Richet, le physiologiste, entre autres, se portent garants de l'authenticité d'expériences de ce genre avec certains médiums, devrait déjà engager les représentants des sciences naturelles à examiner la question ou, du moins, à ne pas l'éviter quand l'occasion s'en présente. Bien que les spirites, dans leur aveuglement fanatique, aient tout fait pour empêcher les savants de s'occuper d'un sujet si délicat, il n'en est pas moins juste que l'intérêt même de la vérité, que la réalité possible de certains phénomènes, relèguent au second plan toutes les autres considérations. Ces phénomènes trouveront sûrement leur explication sur un terrain purement physiologique et physique.

« Si un jour la table tournante trouve son Newton, comme le souhaite Aksakof, c'est-à-dire s'il est reconnu que les faits en question reposent, ne fût-ce qu'en partie, sur la vérité, alors la postérité saura reconnaître le mérite d'un homme qui fut le pionnier de cette tâche si passionnante et en même temps si ingrate, d'un homme qui a vieilli dans une activité désintéressée et infatigable, en dépit de toutes espèces de mécomptes, qui toujours et toujours expérimenta avec de nouveaux médiums, et qui a su intéresser à sa cause des savants éminents. »

Il est certain que la postérité, que tous les chercheurs sauront reconnaître le mérite de M. Aksakof. Il est beaucoup moins certain que les phénomènes en question « trouvent leur explication sur un terrain purement physiologique et physique ». Le Dr Edouard von Hartmann, du moins, ne semble pas partager cette assurance, puisqu'il s'est vu obligé de recourir, entre autres à une hypothèse métaphysique. D'ailleurs, un savant comme le Dr v. Shrenck-Notzing doit savoir à quoi s'en tenir sur le compte des hypothèses scientifiques. Il convient de ne pas en exagérer l'importance. Il ne faut pas non plus oublier que les grandes découvertes n'ont pas toujours été faites *par* la science officielle, mais souvent *malgré* elle. Ce n'est pas à dire que le corps des savants, en tant qu'institution, ne présente une utilité incontestable ; mais il joue le rôle, comme qui dirait, d'une espèce de Chambre des lords, sage modératrice des entraînements impétueux.

J'ai cité intentionnellement cet extrait de l'article du docteur v. S.-N. pour donner une idée de l'attitude que beaucoup de savants patentés croient devoir prendre vis-à-vis du spiritisme.

Pour eux, ce ne sont pas les « arguments » mais le « ton » qui fait la critique. Ce savant a essayé, il est vrai de retourner contre Aksakof quelques-unes des phrases de ce dernier, ce qui lui a valu une réplique de la part du Dr Walter Bormann, de Munich, réplique que la « Münchener Allemeigne Zeitung » *a refusé d'insérer*, sous prétexte « qu'en raison du caractère scien-

tifique de ce journal on n'avait pas l'habitude de revenir une deuxième fois sur un sujet qui y avait déjà été traité » !

Dans le prochain numéro de cette Revue nous reproduirons ce passage, en même temps que la réponse du Dr Bormann, et nous essayerons d'en tirer les conclusions nécessaires.

Le livre de M. Aksakof, outre son mérite comme œuvre monumentale, présente encore la précieuse qualité de fournir une lecture attrayante dans son élément récit. L'immense quantité de faits recueillis dans le monde entier et dont un nombre considérable est dû à l'observation de l'auteur lui-même, ne peut manquer de captiver l'attention du lecteur même le moins disposé à suivre une discussion philosophique ou scientifique.

Sous ce rapport « Animisme et Spiritisme » offre une phénoménologie complète du médiumnisme, illustrée d'exemples frappants dans tous les domaines de l'observation et de l'expérience se rattachant au spiritisme en général. Je ne crois pas que l'on puisse trouver un recueil de récits aussi variés et dont l'authenticité serait vérifiée avec plus de soin et de perspicacité.

Je ferai observer encore un autre côté important du livre de M. Aksakof : c'est qu'après en avoir fait la lecture, personne, pas même les adversaires les plus irréconciliables du Spiritisme, ne pourra plus avoir recours, pour le nier, aux arguments employés ordinairement, et qui consistent à faire toucher du doigt l'absurdité de la croyance aux manifestations des esprits. « Comment, objecte-on, les esprits peuvent-ils s'intéresser aux affaires de notre monde ? Que signifient les vêtements qu'ils empruntent pour se montrer à nous ? Pourquoi cette banalité de leurs communications ? »

Avec ces questions on croit avoir mis les spirites au pied du mur. Or, après la lecture de « Animisme et Spiritisme », ces questions tomberont d'elles-mêmes, pour tout penseur impartial. Désormais, pour attaquer le spiritisme, il faudra trouver de nouveaux arguments, plus solides. Mais il est fort probable qu'on ne les trouvera pas, car tout porte à croire que le spiritisme progressera rapidement, secondé par les hommes de science eux-mêmes. Il aura certainement à soutenir une lutte opiniâtre contre le matérialisme, et s'il triomphe, je ne crois pas que l'humanité soit fâchée de constater que dans ce duel suprême entre la Vie et la Mort, cette dernière aura succombé !

B. Sandow.





PHYSIQUE OU MATÉRIALISME

S'il est un sujet rebattu, c'est bien l'étude de la force et de la matière ; et, chose curieuse, malgré les flots d'encre épandus pour la discussion de ce problème entre philosophes et physiciens, on est encore bien loin de s'entendre sur les rapports réciproques de ces deux éléments fondamentaux de l'Univers. Il semble que la difficulté vienne surtout de ce que les philosophes confondent les *rapports* avec l'*essence* de la force et de la matière. Or, les physiciens qui, de toute nécessité, se cantonnent sur le terrain des faits précis, ne sont pas à même de suivre leurs adversaires en dehors de la question phénomène ; et l'étude de l'essence de la force et de la matière ne peut actuellement se faire que par la métaphysique.

Nous ne savons pas ce qu'est la matière, nous ne savons pas ce qu'est la force (pas plus que nous ne savons ce qu'est l'idée, terme supérieur du terrain *phénoménique*) en leur essence propre ; nous ne pouvons que construire à ce sujet des *hypothèses*, sans aucune base sensible, sans aucun fondement en la réalité relative du monde où nous vivons.

Mais nous savons, de science certaine, comment se comportent la force et la matière, l'une par rapport à l'autre ; et cette certitude nous est donnée par les mathématiques, ce merveilleux outil de progrès, forgé d'un morceau d'absolu et qui nous permet de calculer, jusqu'à l'infini.

Il serait puéril d'affirmer que les mathématiques sont la perfection même; mais elles sont, sans aucun doute possible, la suprême consécration du fait et, puisque nous sommes au plan des faits,il serait au moins téméraire d'aller chercher aux plans supérieurs l'explication d'un fait, quel qu'il soit.

Cette affirmation reproduite sous des formes peu différentes en deux miens récents opuscules,(1). m'a fait accuser de matérialisme par plusieurs de mes lecteurs, qui n'ont pas jugé bon de se découvrir à moi ; d'autres m'ont dit ouvertement ce qu'ils pensaient, et nous avons discuté en toute liberté, je les en remercie ; pour ceux qui n'ont pu aborder la discussion directe, quels

(1) *Magnétisme, Hypnotisme, Somnambulisme*, chez A.-L. Guyot, et *La Matière des Œuvres magiques*, chez Chamuel.

qu'aient été leurs motifs), je groupe à nouveau les arguments dont je me suis déjà servi.

Je ne crois point mériter le reproche qui m'est fait ; je me suis assigné la tâche qui m'est chère, de combattre pour l'idée, sous quelque forme qu'elle se manifeste, sans parti pris ni esprit de secte ; mais je croirais aller à l'encontre de mon programme, en confondant, quelquefois indécises, des conceptions purement théoriques, presque toujours imagées, avec cette chose indéniable, irréductible, à l'éclat brutal qu'est un fait.

Certes, nul plus que moi ne respecte les traditions concernant la science antique et qui nous sont venues, sois sous le voile des différents dogmes religieux, soit par les diverses écoles initiatiques qui se sont plus ou moins régulièrement perpétuées jusqu'à nous, soit encore grâce aux travaux reconstitutifs dus à quelques grands chercheurs modernes. Mais ces traditions sont généralement bien peu assimilables pour notre esprit occidental très positiviste (je ne dis pas matérialiste ; il y a une distance considérable) ; notre atavisme et notre éducation nous rendent rebelles au mysticisme, à l'*auto-illumination*, que pratiquent avec tant de succès les Orientaux ; et cela est si vrai qu'il est impossible de trouver en France deux personnes ayant exactement la même manière de concevoir une même chose, ce qui se rencontre très fréquemment dans l'Inde, par exemple. Nos sciences positives modernes, au contraire, ont, dans leur incomplète exactitude, ce double avantage d'être d'une extrême précision dans le peu qu'elles nous apprennent, et de pouvoir être facilement comprises de la même manière, par tous ceux qui les étudient. C'est là une nouvelle raison, et des plus puissantes, de s'attacher étroitement à la physique, lorsqu'on veut étudier un phénomène quelconque.

Or, l'effort récent des idéalistes occidentaux, nous a appris que tout phénomène (résultat de l'action de la force sur la matière, ou de la réaction de la matière sans l'influence de la force) reconnaît pour cause immédiate ce qu'on a appelé un *fluide*, lequel fluide se spécialise chez l'homme en un principe intermédiaire entre le corps et l'âme ou esprit. On définit généralement le fluide (quelque nom qu'on lui donne) une chose intermédiaire entre la force et la matière, tenant des deux, mais n'étant cependant ni l'un ni l'autre, et dont la nature mixte se plie admirablement aux rapports entre la force et la matière.

Une semblable définition est ABSOLUMENT FAUSSE au point de vue scientifique ; et les propriétés que, d'après cette définition, on attribue au fluide, sont purement imaginaires et même infirmées par l'expérience, aussi bien que par la théorie mathématique. On dit, par exemple, que le fluide contient en germe la matière tangible, qu'il est le *médiateur plastique* des corps

physiques, que certaines forces sont plus matérielles que certains fluides, que tel fluide est force par rapport à un plan inférieur et matière relativement à un plan supérieur, que la force peut donc devenir matière et réciproquement, par l'intermédiaire du fluide, etc., etc. Tout ceci, nous le répétons, est ABSOLUMENT FAUX, au moins dans la forme où l'affirmation est produite.

Louis Lucas, un très grand savant pour la mémoire duquel j'ai la plus profonde vénération commet cette erreur de prendre ces affirmations au pied de la lettre et fut, par là, conduit à sa fameuse analyse de l'ozone, qu'il croyait une combinaison d'oxygène et d'électricité, additionnant ainsi un corps matériel et une force intangible ! Personne n'ignore aujourd'hui que l'ozone est de l'oxygène pur contracté de trois volumes en deux, comme l'eau est une combinaison contractée de deux volumes d'hydrogène et d'un volume d'oxygène en deux volumes de vapeur ; la chaleur, comme l'électricité, et sans doute aussi la pression mécanique, peut provoquer cette contraction sans qu'on soit fondé à dire qu'elle entre dans la combinaison.

Partout où peuvent atteindre nos investigations, sur le plan phénoménique, nous trouvons de la force agissant sur de la matière pour produire du mouvement : partout force et matière sont simultanément présentes ; mais nulle part elles ne doivent ni ne peuvent être confondues ; elles sont irrévocablement distinctes, non miscibles et non interchangeables. Or, le monde fluidique fait partie du plan phénoménique, au même titre que le monde tangible ; un phénomène dit *psychique*, est du ressort de la physique autant qu'un phénomène mécanique, et la visibilité d'un fantôme ne peut s'expliquer d'une autre manière que la visibilité d'un corps tangible. Il est donc erroné de dire, par exemple, que le *double* de notre corps, ce qu'on appelle périsprit, corps astral, aérosome, etc., est lumineux par lui-même ; il paraît lumineux aux voyants parce que ses molécules *matérielles* subissent un mouvement vibratoire dont la longueur d'ondes est apte à nous donner la sensation de lumière, et ses molécules sont en vibration, parce qu'elles se trouvent sous l'action d'une force absolument comme les molécules matérielles des corps tangibles que nous voyons.

Dire que la matière ne se meut pas elle-même et que, *à fortiori*, elle ne peut agir sur la force ; proclamer au contraire la force meut la matière (étant elle-même lancée par l'idée, ce que nous pouvions étudier ici, puisque nous faisons de la physique) ; répéter, en cherchant à le démontrer, que *mens agitat molem*, l'esprit meut la matière, est-ce donc là du matérialisme ?

Mais confondre la matière et la force, la force et l'idée, c'est-à-dire presque la matière et l'idée, n'est-ce donc point du matérialisme, et du pire, parce qu'il se complique de mysticisme sans autre base que des hypothèses

fausses ou des traditions incomprises ? Et, n'est-ce pas établir cette confusion matérialiste qu'introduire les corps fluidiques en ce que les vieilles écoles d'occultisme ont appelé le plan astral ou le monde des lois ?

Le fluide n'est pas une hypothèse, ni même une théorie ; c'est un fait soumis à des lois, découlant de certains principes, tout comme la matière tangible ; mais comme tous les autres faits, ce n'est qu'un phénomène, c'est-à-dire une manifestation de la force par la matière ; et, me basant sur les travaux de Fresnel, de Poincaré, etc., d'une part, et de Becquerel, Crookes, Tesla, etc., d'autre part, j'ai pu définir le fluide : de la matière à l'état gazeux ou radiant et dont les molécules se meuvent sous l'action de la force Si cette définition est admise comme exacte, et je ne connais pas, jusqu'à présent, une seule expérience qui y contredise, je crois pouvoir de nouveau affirmer 1° : que l'étude des fluides est du ressort de la physique ; 2° que l'explication des différents phénomènes dus aux fluides doit être tentée, au moins, jusqu'à un certain point, d'après les bases positives que nous fournit la physique moderne.

Je dis : *jusqu'à un certain point* à cause de l'imperfection de nos connaissances actuelles qui nous laissent dans l'ignorance la plus complète (au point de vue expérimental) de ce qu'est l'idée ; or, comme il est incontestable que l'idée joue un grand rôle dans les phénomènes psychiques, nous devons donc encore nous contenter, pour étudier ce rôle, des hypothèses plus ou moins plausibles que nous fournit la philosophie ou l'interprétation des traditions.

Qu'on veuille bien le remarquer, je ne déprécie pas ces hypothèses, je prétends seulement qu'au point de vue de la valeur du *criterium*, elles sont inférieures à la certitude expérimentale ; je suis convaincu, en mon for intérieur, que la science traditionnelle contient la plénitude de la vérité dont nos sciences modernes ne possèdent encore que de tout petits fragments ; mais ces fragments sont du domaine commun, tandis que la science ésotérique n'appartient qu'à quelques rares initiés, dont pas un peut-être ne se pourrait actuellement rencontrer en France.

Je dois maintenant justifier certaines affirmations produites plus haut, concernant la fausseté de quelques-uns des *dogmes* des modernes écoles de physio-psychologie.

J'ai dit qu'il était faux que le fluide fût le médiateur plastique de la matière tangible ; en effet, si l'on considère que le fluide n'est que de la matière à l'état radiant ou gazeux, il est aussi impossible de dire que la matière radiante forme les corps solides que de prétendre que les solides forment les fluides ; en certains cas, les solides fondent, se vaporisent et passent à l'état radiant ; en d'autres cas, les fluides se condensent en gaz, se

liquéfient, puis se solidifient ; ce sont là des phénomènes dépendant uniquement des circonstances transitoires, et l'on n'est aucunement fondé à établir une loi générale. Mais si l'on entend par *fluide* la force qui meut la matière radiante (ce qui est, du reste, abusif), alors on peut dire, en effet, que le fluide est le formateur de la matière tangible, comme le vent qui entraîne la poussière des plages est formateur des dunes au bord de la mer. Ce qu'il y a de bien certain, ce que tout le monde admet aujourd'hui comme une vérité banale, c'est que la force fait la forme ; et ce fait n'a aucun rapport avec l'hypothèse que la matière intangible fait la matière tangible.

J'ai dit qu'il était faux que certaines forces fussent plus matérielles que certains fluides ; en effet, qui dit force dit *non-matière* ; qui dit fluide dit matière sublimée et mue par la force ; certaines personnes ont cru que l'électricité, la chaleur, la lumière, etc., étaient des *substances* ; c'est ABSOLUMENT FAUX ; la matière est la chose mue par la force et sa tangibilité est un caractère purement relatif qui n'intéresse que nos sens rudimentaires actuels ; la force, la cause immatérielle, inattingible du mouvement de la matière, c'est ce mouvement qui manifeste la force et la spécialise par les caractères qu'il revêt ; ainsi tel mouvement de la matière est caractéristique de l'électricité, tel autre de la lumière, etc. ; mais la force n'est pas plus une substance que le vent n'est l'air ou la poussière ; le vent est une force mécanique qui entraîne l'air, et l'air, c'est de la matière. L'erreur que je m'essaie à réfuter présentement me paraît due surtout à une étude imparfaite des sept principes de l'homme qu'enseigne la théosophie ; n'étant point de ces prodigieux initiés auxquels j'ai fait allusion, je ne me reconnais pas l'autorité nécessaire pour discuter cette division traditionnelle ; mais peut-être ne serait-il pas impossible de concilier la division septénaire que j'admets *a priori* comme vraie, avec les enseignements de la physique, dont tout le monde peut contrôler la certitude dans la zone restreinte qu'elle embrasse ; est-il hérétique de dire qu'il y a la matière tangible qui compose notre corps physique, la matière fluidique de notre corps astral, périsprit ou dérosôme, et la matière à un état encore plus sublimé (la matière éthérée, par exemple) par laquelle manifeste notre esprit ? Ne peut-on supposer qu'à chacun de ces états de la matière correspond une certaine modalité de la force ? Je proposerais à de plus philosophes que moi la suivante classification qui n'est pas contraire aux données précises de la physique et qui, de plus, pourrait concorder avec les enseignements de l'église catholique, je ne parle pas des idées personnelles des membres du clergé qui n'ont que l'autorité de leur science individuelle :

1. . . Moi SUPÉRIEUR (*Père qui est dans le secret*) inaccessible.
2. . . . . Force de l'esprit.
3. . . . . Matière de l'esprit.
4. . . . . Force de l'âme.
5. . . . . Matière de l'âme (périsprit).
6. . . . . Force du corps.
7. . . . . Matière du corps.

Mais, objecteront les occultistes, vous avez dit que la matière ne peut pas agir sur la force et vous supposez que les principes 3 et 5 sont de la matière; or, nos traditions nous affirment que les sept principes agissent et réagissent les uns sur les autres, le 1 sur le 2, le 2 sur le 3, le 3 sur le 4, celui-ci sur le 5, qui sur le 6, lequel sur le 7, et réciproquement.

Un fait banal va vous donner la clef de cette apparente contradiction. Regardez une balle qu'un enfant lance contre un mur ; poussée par sa petite main, la balle va d'abord de l'enfant au mur, tout le monde comprend que c'est bien l'enfant qui est cause de ce mouvement. Mais voici que la balle est renvoyée du mur à l'enfant ; qui la renvoie ? le mur ? Eh non ! puisque le mur est inerte. Ce n'est pas non plus la balle qui, subitement animée, est devenue la cause de son propre mouvement. Mais alors ?.. Alors, c'est que la force *active* de l'enfant (force qui s'est emmagasinée dans la balle) n'a pu avoir son développement complet ; arrêtée par un obstacle insurmontable, elle revient en mode *passif* vers sa source. Supposons maintenant que la balle ait été lancée non plus perpendiculairement mais obliquement au mur ; elle rebondira bien encore, le rayon de force qui l'entraîne se réfléchira toujours, mais l'angle de réflexion étant égal à l'angle d'incidence, la balle s'éloignera à la fois de l'enfant et du mur, et la force qui l'anime, quoique réfléchie du mur en mode passif, pourra se comporter activement par rapport à tout nouvel obstacle matériel.

Revenons aux sept principes de l'homme ; le premier principe est la source, nous ignorons pourquoi et comment, et il n'y a pas d'inconvénient à supposer qu'il agit par une sorte d'induction ; quoi qu'il en soit, il émet une force (2) laquelle vient agir sur une matière (3) ; cette matière réfléchit ce même rayon de force, en mode passif (4) sur un nouvel obstacle matériel (5), lequel renvoie une seconde fois toujours ce même rayon affaibli, mais maintenant (6) dans le même sens qu'à sa première réflexion, dans le dernier amas matériel, le corps tangible (7), qui l'épuise.

Bien entendu, ce n'est là qu'une comparaison assez grossière et qui ne peut expliquer qu'un seul des points intéressants que présente l'étude des sept principes.

Aussi bien, les considérations précédentes suffisent, semble-t-il, pour me

justifier du reproche de matérialisme qu'on m'a adressé ; il est vrai, quoi qu'on fasse, on trouvera toujours des gens qui confondront la science avec le téléphone ou la bicyclette, la physique avec le matérialisme, et les mathématiques avec l'addition ; je n'ai pas l'outrecuidance de faire croire aux ignorants qu'ils ne savent rien.

Je m'arrête et je prie en finissant ceux dont j'ai contredit certaines doctrines, de ne pas se croire visés par le présent article ; je me suis défendu par une thèse générale et sans nommer personne contre une attaque anonyme ; s'il ne s'était agi que de ma très insignifiante personnalité, j'eusse laissé faire avec la plus placide indifférence ; j'ai cru devoir ne pas me taire du moment qu'on attentait aux principes que je défends.

D'ailleurs, si j'ai su m'exprimer, on aura reconnu qu'il ne s'agit, en ce débat, que d'une très simple question de mots, comme en presque toutes les discussions et les luttes où les intérêts matériels ne sont pas en jeu. J'en serais assez disposé à croire que la vérité, qui est une, est comprise de la même façon par tout le monde, on en embrasse une portion plus ou moins considérable, chacun suivant ses forces actuelles ; mais tout le monde, au fond, est d'accord ; on ne diffère que sur des points de forme et d'interprétation. C'est le rôle de tous les spiritualistes, de tous les idéalistes, de tous les intellectuels de détruire ces barrières fictives qui, plus que toute autre chose, s'opposent aux progrès de l'Humanité.

MARIUS DEBRESPE.

MUTUALITÉ SOCIALE

ASSOCIATION DU CAPITAL DU TRAVAIL

Un vol. in-8, prix 5 francs.

Nous recommandâmes vivement la lecture de cet ouvrage d'un rare mérite ; en le méditant, nous nous rappelions, l'œuvre de M. et Mme Marie Godin qui prospère entre de dignes mains, sous la direction de très honnêtes gens.

Ce volume, attendu depuis longtemps, fut le complément du premier ouvrage théorique sur l'œuvre fondée par M. Godin, à Guise ; si *Solution sociale*, que nous avons toujours vivement recommandé à nos lecteurs, explique les motifs puissants et humanitaires qui ont engagé M. Godin à fonder le Familistère, *Mutualité sociale* couronne dignement cette entreprise, en exposant son but définitif qui est l'association des hommes de bonne



volonté, par la coopération efficace, bien réelle du capital et du travail. Dans les statuts longuement médités, en vue de prévenir tous les conflits, autant que la sagesse humaine le peut, il est instructif et consolant de remarquer que les droits essentiels des travailleurs associés sont réglés avec soin et dans la mesure la plus large et la plus libérale, avec l'esprit de justice sociale qui a toujours guidé M. Godin dans ses recherches et ses applications de la coopération et de l'association qui en est le complément naturel et nécessaire.

Ce que ce socialiste spiritualiste désirait avant tout, c'était de ne pas associer les hommes, qui par des efforts persistants ne veulent pas entrer dans la voie large qu'il avait ouverte, dans laquelle il faut sans hésiter travailler avec vaillance au bien général. Du reste, M. Godin connaissait les hommes par une longue pratique, et en attendant que les convictions se fassent peu à peu, et progressivement dans les esprits les plus rétifs, il a voulu, par prudence, qu'il y eût de simples auxiliaires, puis des sociétaires participants; ces derniers, à leur tour, prennent rang à côté des associés qui jouissent pleinement de leurs droits, lorsqu'ils ont acquis la volonté de bien faire, la juste compréhension du mécanisme qui doit les faire entrer largement dans la prospérité à l'aide de l'activité, du zèle et de l'économie qui rendent toutes choses durables et prospères.

Ceux qui sont pressés de jouir, qui forgent à la légère des idéals que la société actuelle ne peut réaliser, idéals qui satisfont des tendances personnelles et égoïstes; les collectivistes qui d'un seul bond voudraient atteindre leur rêve par la force et la haute lutte brutale, ceux-là répudieront les moyens pratiques longuement mûris que le Familistère de Guise ne tend pas à réaliser, mais qu'il réalise effectivement sans songes creux et sans promesses vaines. Des actes, toujours des actes, c'est ce que cette association préconise, pour donner des garanties matérielles et morales aux classes ouvrières, pour obtenir sûrement tout ce que peut donner l'association entre le capital et le travail. Lire attentivement *Mutualité sociale*, c'est se bien rendre compte (nous ne saurions trop le répéter), que les statuts de l'association du Familistère, mariés intimement avec les institutions mutuelles qui y fonctionnent depuis longtemps, et avec leurs règlements spéciaux, sont conçus, absolument, et par un ensemble de règles pratiques, bien concrètes, bien complètes, pour faire participer les ouvriers, dans la mesure la plus large, aux avantages que le travail et l'industrie peuvent donner.

Chose étrange, par ce temps de matérialisme où chacun veut gagner de l'argent, où le talent, l'art, l'éloquence, semblent n'exister que pour drainer de l'or au détriment d'autrui, les préoccupations personnelles de cet ordre



écartent les esprits, aussi bien de toutes pensées morales sérieuses que des études approfondies traitées en vue de l'avenir social de notre humanité. Le journal *le Devoir* a tendu à ramener les hommes aux réalités pressantes qui ne se peuvent fuir, à la solution efficace du problème que le *paupérisme* impose. et la voix de ses rédacteurs a retenti dans le désert, les dormeurs et les jouisseurs, les satisfaits ont continué leur œuvre monotone, nulle et absorbante comme une digestion lourde.

Parmi eux, combien en est-il qui, tenant compte de cet événement, la fondation d'un Familistère, d'une association du capital et du travail, à Guise (Aisne) se soient décidés à aller visiter l'établissement et le palais social de de M. Godin? Les socialistes de l'école de Fourier, sympathiques à l'œuvre dont nous parlons, tous gens éclairés et qui paraissent convaincus ont en très-petit nombre fait le pelèrinage de Paris à Guise! Hélas! on les compterait, et ce fait, seul, prouve combien notre éducation est incomplète, puisque les phalanstériens eux-mêmes restent froids et inactifs devant cet acte si important et de premier ordre : *La fondation du Familistère et l'évolution sociale qu'il réalise.* Nos journalistes et nos hommes politiques les ont imités!!!

Ces mêmes êtres, égoïstes et personnels, se réveillent en sursaut lorsque, à côté de la masse des travailleurs, qui confiante dans son bon droit, pleine d'espérance en l'avenir répudie les procédés audacieux de certains révolutionnaires qu'elle sait impuissants à rien fonder de sérieux et de certain, il y a des appels furibonds et violents, des provocations à la guerre civile avec accompagnement de dynamite et de fusillades insensées!!

Ces braves satisfaits se frottent les yeux et se rappellent que, en effet, il y a une foule de questions à résoudre et que leur indifférence seule les rend irritantes; s'ils ont peur des collectivistes, qu'ils se mettent résolument à l'œuvre, qu'ils lisent avec soin et une minutieuse attention *Mutualité sociale*; qu'ils aillent à Guise se bien prouver que le palais social, l'usine, l'association du capital et du travail existent, que toutes ces choses sont debout, solidement et énergiquement assises, qu'elles sont le point de départ de la société nouvelle et indiquent la voie dans laquelle les capitalistes doivent entrer avec résolution, s'ils veulent préserver la société de secousses turbulentes, éminemment révolutionnaires.

Le grand nombre, la masse veut selon l'importance de son concours et proportionnellement, une participation aux bénéfices produits; ce sont là de grandes et légitimes satisfactions qui doivent être données aux classes ouvrières si l'on veut supprimer les causes de revendications et fermer décidément la plaie hideuse de la misère en garantissant tous les intérêts.

Fuir la solution de ce problème n'est pas le résoudre, c'est marcher avec un bandeau sur les yeux.

Nos abonnés s'empresseront, nous aimons à l'espérer, de lire *Mutualité sociale*; ils posséderont ainsi le complément des statuts dont ils ont eu quelques prémisses dans la *Revue*, pendant bien des années!

Désirant leur donner une idée des notions préliminaires que M. Godin a mises dans son beau et bon volume, et dans les quatre-vingt-dix pages qui précèdent l'énoncé des statuts, nous avons détaché le chapitre V que voici, intitulé :

LES LOIS DE LA VIE DANS L'HUMANITÉ

« Voyons donc si le Créateur n'a pas inscrit dans l'homme lui-même la loi vivante qui doit guider ce dernier dans tous ses actes.

Un fait principal, qui n'est le résultat d'aucune volonté humaine, qui précède tout enseignement et toute législation, peut servir à mesurer la valeur des revendications modernes, comme celle de la pensée des réformateurs religieux et des philosopnes de l'antiquité.

Ce fait capital, c'est la vie.

La vie, c'est la cause première sous son aspect le plus immédiat, car nous participons à son action, nous sommes des membres de son activité, des sujets agissant pour elle comme elle agit pour nous. La vie, c'est l'être vivant en tout et par tout.

J'ai indiqué dans le chapitre précédent que la vie est le circulus universel de l'Etre dans lequel chaque activité a deux voies ouvertes devant elle : la voie ascendante et la voie descendante.

La voie descendante est celle du mal.

Dans la vie matérielle comme dans la vie intelligente, elle donne place à la corruption, aux impuretés matérielles et morales, composant l'humus et le ferment de la vie.

C'est la vie inférieure ou imparfaite qui doit se régénérer pour être digne ou capable d'une vie meilleure.

Chez l'homme, c'est l'égoïté avec tout son cortège d'artifices, d'hypocrisie, d'envie, de haine, de convoitise, de despotisme, etc. C'est le ferment qui se traduit sans cesse en actions nuisibles à sa liberté et à son progrès.

La voie ascendante est au contraire celle du bien.

C'est celle du progrès, de la perfection et de la fructification de la vie. Chez l'homme, cette fructification se traduit par les œuvres utiles à la vie humaine, et ces œuvres sont inspirées par la fraternité, l'amour du prochain, l'amour social, l'amour de l'humanité.

La vie progressive, c'est l'homme ouvrant à la matière, par le travail, les voies de l'activité;

C'est l'action du père et de la mère se dévouant au soin de leurs enfants, afin d'en faire des citoyens utiles, capables de bien accomplir tous leurs devoirs dans la vie;

C'est le jeune homme et la jeune fille, espérance de la société future, se développant sous l'influence et la protection d'institutions sociales et politiques qui élèvent sans cesse le niveau des sociétés et font de tous les enfants du peuple de nobles citoyens et des serviteurs dévoués à la patrie.

C'est l'ouvrier des champs, de l'atelier, de la fabrique; c'est l'artiste, le savant, le travailleur de la pensée; c'est enfin l'homme du labeur, assurant à l'existence humaine ses jouissances, ses avantages, ses moyens de grandir, de prospérer et d'être!

C'est l'humanité se perfectionnant par l'action de tous ses membres, pour la gloire de la vie;

C'est la terre elle-même et tous les mondes de l'espace.

C'est l'espace, c'est l'infini plus vivant à son tour que tout ce que nous pouvons comprendre.

La vie, c'est Dieu sensible, visible et agissant.

Voilà pourquoi nous sommes, dans la vie, les serviteurs de la vie elle-même, ce qui veut dire les serviteurs de Dieu.

Voilà pourquoi, dans l'œuvre de la vie, tous les hommes sont solidaires dans le bien comme dans le mal.

Envisagée ainsi, la vie est le côté sensible du principe universel par lequel nous pouvons toucher et comprendre la loi morale de l'univers, de l'humanité et de l'individu.

Tout homme est doué par la vie même des facultés propres à l'exercice de la vie sur la terre. Ce premier fait constitue pour l'individu des droits inaliénables dérivant de la vie elle-même.

La créature humaine reçoit la vie pour vivre, pour accomplir sa tâche dans la vie.

Vivre est son premier droit; vivre est son premier devoir; et vivre selon son droit et son devoir, c'est vivre selon la justice.

Les lois primordiales de la vie qui s'imposent à l'individu, à la société et à l'humanité, sont :

La loi de la conservation de la vie humaine;

La loi du développement et de progrès de la vie humaine.

La loi d'équilibre et d'ordre de la vie humaine.

La loi de conservation impose à l'être humain le soin de sa propre existence et à la société le soin de l'existence de tous.

Elle constitue pour chacun le droit à ce que la vie lui rend nécessaire, et le devoir d'en faire un juste usage.

Pour obéir à la loi de développement, l'individu doit exercer ses facultés physiques, cultiver ses facultés intellectuelles et morales, enfin travailler à la perfection de son être, afin de pouvoir aider par lui-même au progrès de tout ce qui l'entoure.

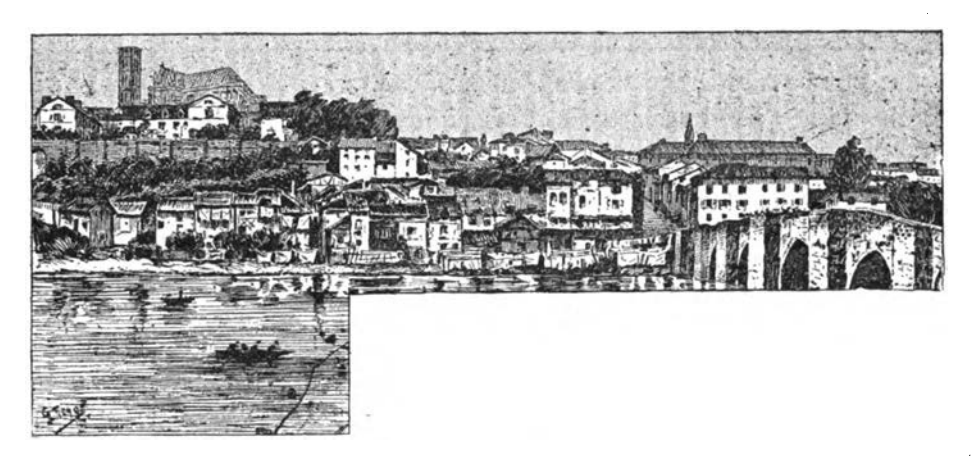
La société, de son côté, a pour devoir de permettre à toutes les personnes l'accomplissement de cette loi en mettant à leur usage ce qui est nécessaire au progrès de l'espèce.

La loi d'équilibre prescrit à l'être humain d'user avec mesure des présents de la vie, et à la société de répartir ces présents avec ordre et justice. Elle appelle les hommes à la pratique du bien et du vrai dans toutes leurs actions, au respect des droits de chacun, à la pratique du devoir envers tous, enfin à l'observation de la justice dans l'humanité. »

Nota. — Ce livre est écrit sur ce ton magistral et dans ce magnifique langage qui ne livre rien au hasard; chaque ligne offre une pensée, une méditation profonde sur les problèmes que doivent résoudre ensemble les hommes de bonne volonté, s'ils savent s'inspirer aux pensées pures de l'amour, s'ils s'identifient aux lois primordiales promulguées par le grand architecte des cieux, et sur lesquelles M. Godin veut modeler la société.

P.-G. Leymarie.





APPARITION DE LA COMTESSE CHOLONIEWSKA

Czeczelowka, le 6 août 1895.

Cher Monsieur Leymarie.

On ne saurait trop louer, le zèle et le courage avec lequel vous vous empressez d'insérer dans la *Revue Spirite* les faits singuliers et extraordinaires qui vous sont signalés des cinq parties du monde.

Il faut avoir du courage, pour tenir ferme contre les adversaires du Spiritisme qui s'acharnent à qui mieux mieux à combattre notre doctrine.

Cependant le Spiritisme progresse au grand désespoir de ceux-là qui le considèrent comme un produit d'une vive imagination, une sorte de folie. Les rapports entre le monde visible et le monde invisible sont un fait aussi indéniable que l'électricité, la lumière, la vapeur, le magnétisme, etc. Et comme nos adversaires ne manquent pas de nous adresser les épithètes de visionnaires, hallucinés, charlatans, estropiés du cerveau, nous leurs ferons observer que de tout temps les grandes découvertes telles que : l'électricité, la vapeur, etc. ont eu pour premier résultat de valoir à leurs partisans l'accusation de charlatanisme et de folie.

Des faits spirites sont cependant d'une évidence telle qu'il est impossible à toute personne de bonne foi, de les nier. La philosophie spirite n'est pas une croyance fermée, ouverte à tous les chercheurs par le fait brutal, cette science nouvelle contrarie les cléricaux et les personnes de parti pris.

Cinquante millions d'investigateurs, répandus sur notre globe n'ajoutent foi qu'à ce que leur indique leur sagesse, leurs études, l'intuition et le haut savoir; dans leurs rangs il n'y a non seulement des gens modestes, des simples d'esprits (*simplex homo, servus Dei*) il y a aussi des hommes qui raisonnent, qui expérimentent, qui discutent : des mathématiciens, des astronomes, des littérateurs, des médecins, des artistes, etc.

La tendance de leur doctrine est de faire croire à celui qui doute, de relever celui qui est abattu, de donner les plus grandes consolations et les

plus suprêmes espérances ; elle tend ensuite à transformer le désespoir en tranquillité, l'égoïsme en charité, l'orgueil en humilité, les vices en vertus, Elle tend ensuite à procurer à l'humanité la plus grande tolérance pour fusionner toutes les écoles et toutes les religions sous les grands principes de l'existence de Dieu, de la vie d'outre-tombe, du progrès infini et des vies successives par la réincarnation.

Quant à l'activité du Spiritisme, en faveur du salut des esprits tombés, il a pour but de développer moralement ces esprits, de telle sorte qu'ils puissent s'affranchir de leurs imperfections et de rétablir leurs rapports d'amour avec Dieu. Toutes les religions se basent sur deux *principes fondamentaux* : sur l'existence de Dieu, et sur l'immortalité de l'âme. Sur ces deux points elles ont établis leur théologie et leur dogmes. Cependant au XIX[e] siècle, on est plus sceptique que jamais et cela provient de ce que les religions ont toujours imposé et jamais démontré.

Cela suffisait au moyen âge, mais pas à notre siècle de grands progrès ; avec ce grand progrès ! la foi aveugle c'est perdue.

La doctrine spirite fondée par Allan Kardec arrive donc à son heure, non seulement pour imposer ces deux principes fondamentaux, mais pour en démontrer la vérité inéluctable au moyen de communications avec ceux qui ont vécu sur la terre.

Je vais terminer ces préliminaires,par le récit d'une manifestation d'outre-tombe qui selon moi ne manque pas d'intérêt ; bien que je ne l'aie point vu de mes propres yeux, je puis en garantir l'authenticité.

La personne dont je tiens ces détails est Mme la comtesse Elise Dzieduszycka, née comtesse Choloniewska, grande amie de ma femme, sérieuse, respectable, honorée ; elle se garderait bien vu la considération dont elle jouit d'inventer une pareille histoire.

Ce récit de la comtesse Dzieduszycka a été reproduit par M. le comte Henri Rzevuski, dans son œuvre intitulée : *Laska i pzzervaczenie.*

A la fin du mois de février 1791, l'un de ces jours où il y a chasse neiges et vents qui vous donnent une idée du chaos dans lequel le monde se trouvait avant que l'architecte Suprême ait dit son dernier mot, au château de Janov (gouvernement de Podolie), deux jeunes femmes se faisaient des adieux sincères dans un vestibule. La plus âgée était Mme la comtesse Choloniewska la plus jeune Mme Grocholska, nièce du mari de la première. Mme Grocholska, après plusieurs tendres baisers, avait pris place dans un traîneau ; entourée de fourrures, elle regardait avec étonnement sa tante qui versait des larmes amères en prenant congé d'elle et qui lui posait sur les genoux une cassette en bois d'ébène, avec des ornements d'ivoire.

« Ma chère Ursule, lui dit-elle, je te donne cette cassette en souvenir, tu

« y trouveras des galons d'or à filer, puisque c'est ton occupation favorite.
« Mais chaque fois que tu prendras en main cet ouvrage, n'oublies pas
« de dire une prière pour le repos de mon âme ! ».

Un tendre regard fut échangé entre la tante et la nièce, comme un reproche amical de cette dernière.

Le traineau disparut ; il faut le savoir, Mme la comtesse Cholonievska avait un caractère sérieux, sentimental et mélancolique ; son mari était absent, et sa nièce était venue la distraire pour quelques temps. Après le départ de Mme Grockolska, la comtesse passa sa journée avec ses enfants (dont l'un était le grand père de la comtesse Elise Dzieduszycka, de qui je tiens ce récit) ; mais ni les jeux nes enfants, ni aucune distraction ne fut en état de la distraire, tellement elle était obsédée par l'idée qu'elle ne verrait jamais son mari, de son vivant.

A l'heure où d'habitude les enfants se couchaient, elle les déshabilla elle-même, les embrassa et les voyant endormis, elle resta longtemps auprès d'eux, comme si elle craignait de s'en séparer. A 9 heures du soir, seule au château, de temps en temps un domestique traversait les salles et les corridors en silence ; la plupart d'entre eux avait quitté le château pour affaires personnelles. Une seule personne, le frère du comte Choloniewski était continuellement en mouvement.

Ce fut un moine érudit, mais il avait perdu la raison ; actuellement un pareil malheureux eût été placé dans une maison d'aliénés mais alors, on préférait les avoir chez soi, en famille, pour les entourer de soins qui pouvaient adoucir leur triste position.

Après avoir fait coucher ses enfants la comtesse entra dans sa chambre à coucher et vit dans le long corridor, le pauvre aliéné toujours causant en l'air. A 10 heures, se sentant inquiète et fatiguée, elle voulut se reposer, ôta sa robe, mit un long peignoir blanc. Dans la cheminée flambait un grand feu devant lequel elle s'assit et se mit à réciter ses prières du soir. Tout-à-coup elle eut soif et envoya sa femme de chambre chercher de l'eau.

La comtesse était seule, son beau-frère l'aliéné se trouvait dans la chambre voisine de la sienne ; à peine quelques minutes passées, l'aliéné entendit des cris, et vit sa belle-sœur tout en flammes ; elle s'approchait de lui.

Effrayé de ce terrible spectacle, l'aliéné poussa la malheureuse comtesse dans sa chambre, ferma la porte à clef, prit la clef dans sa poche et s'esquiva. Un instant après arriva la femme de chambre qui trouva la chambre fermée à clef ; elle entendit d'horribles plaintes et vit, par le trou de la serrure, la chambre en flammes. A ses cris tout le monde accourut ; on força

la porte et on trouva, parmi les décombres des meubles brûlés le cadavre carbonisé de la pauvre comtesse Choloniewska.

Madame Grocholska se trouvait déjà dans son château de Pietniczany (district Winnica, Podolie), et le lendemain de son arrivée elle se mit à effiler les galons que sa tante lui avait donné ; à peine les eût-elle pris en main qu'elle entendit un bruit singulier dans sa chambre ; et quel fut son étonnement lorsqu'elle vit sa tante, la comtesse Choloniewska, devant elle ; son premier mouvement fut de se lever, de se jeter au cou de cette dernière, et son étonnement fut au comble lorsqu'elle s'aperçut que c'était une apparition.

Elle voulut se persuader que c'était une hallucination, mais l'apparition se trouvait toujours immobile, devant elle, la regardant d'un air triste. Enfin, elle eut tellement peur, qu'elle poussa de grands cris et appela ses servantes ; l'apparition disparût.

Mme Grocholska toute tremblante raconta à ses servantes ce qu'elle venait de voir ; peu à peu elle se tranquillisa et les servantes la laissèrent seule, sur sa demande. A peine les servantes sorties, le spectre de la comtesse Choloniewska reparût à nouveau ; alors seulement, il lui vint à l'idée que la comtesse, en lui donnant les galons lui avait demandée une prière pour le repos de son âme.

Elle comprit, se mit à réciter les prières pour les morts, et l'apparition disparut en lui adressant des signes de remerciments. Ce fait avait lieu à 10 heures du matin, et le soir du même jour l'intendant du comte Choloniewski fit savoir à Mme Grocholska, avec tous les détails, le malheur qui avait frappé son maître absent.

Puisse-je, cher Monsieur Leymarie, en prenant ma petite part de travail dans le cercle étroit ou je puis me mouvoir, ne point vous avoir causé trop d'ennui par ce récit ; j'eus voulu l'abréger sans le tronquer.

Vous le savez, je suis avec vous, de cœur et d'âme ; j'aurais encore à vous raconter d'autres faits semblables, très intéressants. et suis obligé, à mon grand regret, de m'arrêter vu mes occupations agricoles. Je tâcherai de recommencer d'ici quelque temps, si cela vous est agréable et n'ennuie pas vos lecteurs.

JOSEPH DE KRONHELM.





DÉCOUVERTES D'UN EXPLORATEUR DANS LE YUCATAN

M. Auguste Le Plongeon, célèbre explorateur, archéologue éminent, a passé douze ans à étudier et observer l'Amérique centrale. Ce temps a été spécialement consacré à une étude minutieuse des ruines qui existent dans le Yucatan, à déchiffrer les inscriptions dont les murs de ses anciens monuments sont couverts, entreprise qui a été couronée de succès.

Le Yucatan est pratiquement une péninsule qui sépare le golfe du Mexique de la mer Caribe. Sa longueur, du nord au sud, est de 260 milles et sa largeur, de l'est à l'ouest, est de 180 milles.

La forme générale de ce pays est celle d'un rectangle, il est entièrement formé de pierre à chaux parsemée de fossiles. Cette pierre est recouverte d'une couche de terre végétale, d'une fertilité extraordinaire.

C'est un pays généralement plat et légèrement élevé au-dessus du niveau de la mer; sa superficie est couverte de forêts presque impénétrables. On rencontre, éparpillées dans ces forêts, les ruines de grandes villes et d'édifices de dimensions énormes, autrefois temples des dieux et palais des rois. Leurs murs sont couverts d'inscriptions, de bas-reliefs et de sculptures qui, pour l'harmonie du dessin et l'excellence d'exécution surpassent celles de l'Egypte et de Babylone.

Les proportions exquises de ces édifices colossaux témoignent de la haute civilisation de leurs constructeurs et remplissent le spectateur d'admiration et d'étonnement.

Sachant que les aborigènes du Yucatan sont en tout excessivement conservateurs, M. Le Plongeon inféra qu'il se pourrait que la langue que parlent aujourd'hui les aborigènes eût quelques affinités avec les mystérieuses inscriptions. La langue Maya est une des plus anciennes, aussi ancienne que le sanscrit si elle ne l'est plus; en donnant aux caractères des inscriptions. la même valeur planétique qu'ils ont dans la langue des Quiches, M. Le Plongeon trouva que cela formait des mots et des phrases intelligibles, et il reconnut de suite que le langage des inscriptions est identique à celui que parlent encore les aborigènes; il construisit un alphabet et, avec cette clef, il a pu déchiffrer tous ces hiéroglyphes jusqu'alors incompréhensibles.

La comparaison de l'alphabet hiératique des Maya avec celui des anciens

Egyptiens, révèle une similitude qui revient pratiquement à une identité. M. Le Plongeon fait en outre voir qu'il existe une ressemblance très rapprochée entre les formes grammaticales et la syntaxe des deux langues; beaucoup de mots et de caractères ont précisément la même signification.

Chose encore plus étrange, les lettres initiales des noms Maya, pour les divers objets qui constituent l'alphabet égyptien sont aussi exactement les mêmes; il s'en suivrait donc que ces deux peuples acquirent l'art d'écrire à une même source, ou que l'un enseigna cet art à l'autre.

De tous les manuscrits qui existent, le plus important est celui que l'on connaît sous le nom de « Troano » qui est au British Museum. C'est un écrit très ancien, traitant spécialement de géologie et d'histoire; il contient un grand nombre d'illustrations. M. Le Plongeon a pu le traduire, et il nous apprend que, dans l'ancien temps, la péninsule du Yucatan était appelée « Mayax », ce qui signifie : *première terre primitive*. Elle donna son nom à tout l'Empire des Mayas qui s'étendait de Tehuantepec, au nord, jusqu'à l'isthme de Darien, au Sud, comprenant ainsi tous les pays qui constituent aujourd'hui l'Amérique Centrale. Les deux principales villes étaient Uxmal, la ville du gouvernement, et Chinchin-Itza, la grande métropole et le centre de l'ancienne civilisation Maya, où venaient les savants de toutes les parties du monde.

Les illustrations du manuscrit Troano représentent quelques-uns de ces visiteurs, avec une barbe semblable à celle des anciens Assyriens. Les ruines de ces villes existent encore. M. Le Plongeon leur a consacré toute son attention. Le mot *Maya* se trouve dans beaucoup de pays de l'Asie, en Afrique, en Europe, et partout il signifie *pouvoir*, *sagesse*. Partout où se trouve ce nom, on découvre aussi des vestiges de la langue, des coutumes et des traditions religieuses et cosmogoniques des Mayas, comme le prouve M. Le Plongeon.

Ci-dessous, nous donnons une traduction par M. Le Plongeon, de la narration contenue dans le manuscrit Troano, du plus terrible cataclysme que l'histoire ait enregistré.

« En l'an 6 kan, le 11 Muluc, dans le mois Zac, il y eût de terribles tremblements de terre ; ils se continuèrent, sans interruption, jusqu'au 13 Chuen. Le pays de moûts de boue, la terre de Mu, fut sacrifiée; elle fut trois fois bouleversée et disparut subitement pendant la nuit ; le bassin était continuellement secoué par les forces volcaniques qui, se trouvant restreintes, firent abaisser et monter la terre, à différents endroits. A la fin, la surface s'effondra et dix pays furent violemment séparés et dispersés; incapables de résister à la force des convulsions, ils s'engloutirent avec leurs 64.000.000 d'habitants avant l'achèvement de cet écrit. »

Les faits semblent ainsi établir qu'il existait jadis une isle-continent, au milieu de l'Océan Atlantique, qui fut submergée il y a quelques 11,500 ans; la relation de Platon, sur la destruction d'Atlantide, est en grande partie correcte. La destruction de la terre de Mu, fut un événement si affreux, et si terrible, que les Mayas changèrent leur supputation du temps en commémoration de cette destruction.

M. Le Plongeon prétend que les noms des lettres de l'alphabet grec, sont des noms *Maya* primitifs, et que l'alphabet grec est aussi une narration de la destruction de la terre de Mu. De même que les sages Mayas perpétuèrent en pierre la destruction de la terre de Mu, de même ils inscrivirent leurs conceptions cosmogoniques en sculptant l'histoire de la création, selon leur croyance, sur la façade est du palais de Chinchin-Itza.

Il faut noter que la croyance des Mayas concernant la création, telle qu'elle est inscrite, est identique à l'idée sur l'origine des choses à laquelle étaient arrivés les peuples de l'Inde et de l'Egypte; elle est exprimée presque avec les mêmes mots, c'est-à-dire autant que l'esprit ou le génie national de ces différents pays l'a permis. Cette identité d'idées exprimées dans un langage identique ne peut être attribuée à une simple coïncidence; on ne peut pas non plus concevoir que des peuples de différentes contrées si éloignées, soient arrivés à une même conclusion sur un pareil sujet, à l'insu les uns des autres, sans communications réciproques.

Cette idée et son explication doit avoir eu son origine chez l'un de ces peuples qui ensuite le transmit aux autres peuples. Il n'est pas invraisemblable qu'un échange mutuel d'idées ait eu lieu entre l'Inde et l'Egypte; mais qui aurait introduit ces mêmes idées en Amérique? M. Le Plongeon croit que ces idées ont pris naissance chez les habitants du continent de l'Ouest, et que ce peuple les a transmises aux habitants du continent de l'Est. Il présente plusieurs raisons à l'appui de cette opinion et démontre que les légendes relatives aux images de diverses divinités égyptiennes, quand on les interprète avec la langue Maya, prouvent clairement que Mayax fut le lieu de leur naissance.

Il cite à l'appui de son dire, l'identité de l'alphabet égyptien avec l'alphabet Mayen, et rappelle que les Egyptiens eux-mêmes considéraient les terres de l'Ouest comme étant le lieu de naissance de leurs dieux et de leurs ancêtres, la source où ils avaient puisé leurs connaissances. De ces prémisses et autres, il conclut que les Egyptiens et autres nations de l'Est acquirent leurs conceptions cosmogoniques de Mayax.

Dès lors, ainsi que le démontre M. Le Plongeon, les traditions primitives des Egyptiens, des Chaldéens et des Indous, dérivent de l'histoire des pre-

miers chefs Mayas ; il n'est pas improbable que l'on y découvre aussi l'origine des mystères sacrés de ces pays.

Il est évident que l'étude de l'ancienne civilisation des Mayas jette un nouveau jour sur la source des traditions primitives de l'humanité ; elles nous viennent du passé à travers les livres sacrés des Indous, des Egyptiens et des Juifs.

(Traduit de la *Review of Review* de New-York du mois de juillet,
par Elie P. Bloche.)

LE MONDE DES RÊVES

Voir la *Revue des Revues*, du 15 novembre 1895.

Les idées et les images qui se présentent à l'esprit pendant notre sommeil, forment sans doute un monde à part. Le rêve appartient-il à un domaine vital séparé de notre vie terrestre comme le pense M. Carl du Prel ? Le rêve ne serait-il pas plutôt une simple réaction inconsciente des sensations de la journée ? N'importe. Indépendant de notre vie ou même n'étant que sa reproduction inconsciente, le rêve se signale comme un des phénomènes occultes les plus intéressants et les plus passionnants.

Rien qu'en vertu de sa généralité (qui de nous en est indemne) et de la facilité extrême qu'on a pour le provoquer, le rêve peut être considéré comme un des moyens les plus efficaces pour expliquer l'activité mystérieuse de notre sous-conscience.

Ce n'est cependant que dans ces derniers temps, lorsqu'on se mit à collectionner les rêves d'une façon scientifique, que nous sommes arrivés à la possession de documents des plus importants et des plus curieux, en commençant par ceux que nous apportent des ouvrages spéciaux comme celui de Greenwood et en finissant par des faits accumulés dans les périodiques occultes comme les *Annales psychiques*, les *Proceedings* de Myers, le *Philosophical Journal*, de Chicago, ou le remarquable *Borderland*, de Miss X. La psychologie peut donc enfin espérer pouvoir faire surgir quelques énigmes du monde des rêves.

Savants, romanciers, poètes, simples observateurs, tout le monde enfin y apporte sa petite obole. Combien sont éloignés ces temps où un homme *sérieux* aurait cru au-dessous de sa dignité d'enregistrer ou de publier ses rêves. C'est peut-être grâce au concours de toutes ces bonnes volontés, que la collection des rêves a de quoi émerveiller tous les esprits friands du curieux ou des étrangetés de l'imprévu.

Rappelons entre antres, ce rêve étonnant que conta tout récemment Paul Bourget dans *le Gaulois*, relatif à la mort de son ami, Léon Chapron.

En Italie, en 1880, loin de Paris, son pauvre ami lui est apparu en un rêve, gisant sur son lit de mort et autour de son cadavre les discussions s'élevaient sur celui qui devaient lui succéder dans la critique dramatique...

De retour à Paris, Bourget raconte son songe à Maupassant qui l'interrompt.

— Ne sais-tu donc pas que Chapron est gravement malade ?...

Huit jours après, Chapron était mort...

Que dire par exemple de la croyance aux songes de M. Chauncey Depeu, l'homme le plus pratique des Etats-Unis ? Cet ancieu ouvrier, qui en sa qualité de roi des chemins de fer américains, dispose de 100,000 employés et de plusieurs centaines de millions, avouait tout récemment qu'une partie de sa fortune lui venait des avis indiqués dans ses « rêves ».

Mais si riche que soient déjà les annales des rêves, il n'en est pas cependant beaucoup, dont l'intérêt dramatique puisse égaler celui que conte plus loin notre distingué collaborateur et ami, M. A. Bérard, député de l'Ain.

Ce qui augmente l'intérêt de son récit, c'est le fait que M. Bérard, loin de croire aux phénomènes occultes, se déclare leur adversaire absolu. La publication de son *Conte vrai* n'est du reste que le résultat d'une discussion chaleureuse engagée à la rédaction de la *Revue des Revues*, au sujet de la véracité de certaines expériences télépathiques que défendait devant nous un des professeurs de la Faculté de médecine de Paris. Tout en combattant les données de l'occultisme, M. Bérard nous conta son *rêve*, du temps où il était Procureur de la République à Lyon. Sceptiques ou croyants, nous fûmes tous tellement sous la terreur étrange de son *conte vrai*, que M. Bérard se décida à le publier dans la *Revue*. Nos lecteurs goûteront sans doute avec nous ses coïncidences bizarres, qui en font non seulement un des rêves les plus curieux, mais en même temps un morceau de littérature digne d'être placé à côté de certaines pages fantastiques de Hoffmann ou d'Edgar Poë...

UN CRIME

Conte vrai.

A cette époque, il y a de cela quelque dix ans, j'étais magistrat : je venais de terminer la longue et laborieuse instruction d'un crime épouvantable, qui avait porté la terreur dans toute la contrée : jour et nuit, depuis plusieurs semaines, je n'avais vu, en veille et en rêve, que cadavres, sang et assassinat.

J'étais venu, l'esprit encore sous la pression de ces souvenirs sanglants, me reposer en une petite ville d'eaux, qui dort tranquille, triste, morose, sans bruyant casino, sans mails-coachs tapageurs, au fond de nos montagnes vertement boisées.

Chaque jour, je quittais X..., m'égarant à travers les grandes forêts de chênes, mêlés aux hêtres et aux fayards, ou bien par les grands bois de sapins. Dans ces courses vagabondes, il arrivait parfois que je m'égarais complètement, ayant perdu de vue dans l'éclaircie des hautes futaies les cimes élevées qui me permettaient habituellement de retrouver la direction de mon hôtel.

A la nuit tombante, je débouchais de la forêt sur une route solitaire, qui franchissait un col étroit entre deux hautes montagnes : la pente était rapide et, dans la gorge, à côté de la route, il n'y avait place que pour un petit ruisseau retombant des rochers vers la plaine en une multitude de cascades. Des deux côtés, la forêt sombre, silencieuse, à l'infini.

Sur la route, un poteau indiquait que X... était à dix kilomètres : c'était ma route ; mais, harassé par six heures de marche, tenaillé par une faim violente, j'aspirais au gîte et au dîner immédiats.

A quelques pas de là, une pauvre auberge isolée, véritable halte de rouliers, montrait son enseigne vermoulue : *Au rendez-vous des amis*. J'entrai.

L'unique salle était fumeuse et obscure : l'hôtelier, taillé en hercule, le visage mauvais, le teint jaune ; sa femme, petite, noire, presque en haillons le regard louche et sournois, me reçurent à mon arrivée.

Je demandai à manger et, si possible, à coucher. Après un maigre souper — très maigre — pris sous l'œil soupçonneux et étrangement inquisiteur de l'hôtelier, à l'ombre d'un misérable quinquet, éclairant fort mal, mais répandant en revanche une fumée et une odeur nauséabondes, je suivis l'hôtesse qui me conduisit à travers un long couloir et un dur escalier dans une chambre délabrée située au-dessus de l'écurie. L'hôtelier, sa femme et moi, nous étions certainement seuls dans cette masure perdue dans la forêt, loin de tout village.

* * *

J'ai une prudence poussée jusqu'à la crainte : — cela tient à mon métier qui, sans cesse, me fait penser aux crimes passés et aux assassinats possibles. — Je visitai soigneusement ma chambre, après avoir fermé la porte à clef : un lit — plutôt un grabat, — deux chaises boiteuses et, au fond, presque dissimulée sous la tapisserie, une porte munie d'une serrure sans clef. J'ouvris cette porte : elle donnait sur une sorte d'échelle qui plongeait dans le vide. Je poussai devant, pour la retenir si on tentait de l'ouvrir du

dehors, une sorte de table en bois blanc, portant une cuvette ébréchée, qui servait de toilette : je plaçai à côté une des deux chaises. De cette façon, on ne pouvait ouvrir la porte sans faire de bruit. Et je me couchai.

Après une telle journée, comme bien on pense, je m'endormis profondément, Tout à coup, je me réveillai en sursaut : il me semblait que l'on ouvrait la porte et que, en l'ouvrant, on poussait la table : je crus même apercevoir la lueur d'une lampe, d'une lanterne ou d'une bougie, par le trou resté vide de la serrure. Comme affolé, je me dressai, dans le vague du réveil, et criai : « Qui est là ? » Rien : le silence, l'obscurité complète. J'avais dû rêver, être le jouet d'une étrange illusion.

Je restai de longues heures sans dormir, comme sous le coup d'une vague terreur. Puis la fatigue eut raison de la peur et je m'endormis d'un lourd et pénible sommeil, entrecoupé de cauchemars.

Je crus voir, je vis dans mon sommeil, cette chambre, où j'étais : dans le lit, moi ou un autre je ne sais : la porte dérobée s'ouvrait, l'hôtelier — mon hôtelier — entrait un long couteau à la main : derrière, sur le seuil de la porte, sa femme debout, sale, en guenilles, voilant de ses doigts noirs la lumière d'une lanterne ; l'hôtelier à pas de loup, s'approchait du lit et plongeait son couteau dens le cœur du dormeur. Puis le mari, portant le cadavre par les pieds, la femme le portant par la tête, tous deux descendaient l'étroite échelle : un curieux détail, le mari portait entre ses dents l'étroit anneau qui tenait la lanterne — et les deux assassins descendaient l'escalier borgne, à la lueur terne de la lanterne. — Je me réveillai en sursaut, le front inondé d'une sueur froide, terrifié. Par les volets disjoints, les rayons du soleil d'août inondaient la chambre : c'était sans doute la lueur de la lanterne. Je me levai et m'habillai en grande hâte. En partant, je vis l'hôtesse seule, silencieuse, sournoise et je m'échappai joyeux, comme d'un enfer, de cette auberge borgne, pour respirer sur le grand chemin poudreux l'air pur des sapins, sous le soleil resplendissant, dans les cris des oiseaux en fête.

*
* *

Je ne pensais plus à mon rêve. Trois ans après, je lus dans un journal une note à peu près conçue en ces termes : « Les baigneurs et la population « de X..., sont très émus de la disparition subite et incompréhensible de « M. Victor Arnaud, avocat, qui, depuis huit jours, après être parti pour « une course de quelques heures dans la montagne, n'est point revenu à « son hôtel. On se perd en conjectures sur cette incroyable disparition. »

Pourquoi un étrange enchaînement d'idées ramena-t-il mon esprit vers mon rêve, à mon hôtel ? Je ne sais ; mais cette association d'idées se souda plus fortement encore quand, trois jours après, le même journal m'apporta

ces lignes que voici : « On a retrouvé en partie les traces de M. Victor Ar-
« naud. Le 24 août au soir, il a été vu par un roulier dans une auberge iso-
« lée : *Au rendez-vous des amis.* Il se disposait à y passer la nuit. L'hôtelier
« dont la réputation est des plus suspectes, et qui, jusqu'à ce jour, avait
« gardé le silence sur son voyageur, a été interrogé. Il prétend que celui-ci
« l'a quitté le soir même et n'a point couché chez lui. Malgré cette affirma-
« tion, d'étranges versions commencent à circuler dans le pays. On parle
« d'un autre voyageur — d'origine anglaise — disparu il y a six ans. D'au-
« tre part, une petite bergère prétend avoir vu la femme de l'hôtelier, le
« 26 août, lancer dans une mare cachée sous bois des draps ensanglantés.
« Il y a là un mystère qu'il serait utile d'éclaircir. »

Je n'y tins plus et, tenaillé par une force invincible qui me disait malgré moi que mon rêve était devenu une réalité terrible, je me rendis à X...

A X..., les magistrats saisis de l'affaire par l'opinion publique, recherchaient sans donnée précise. Je tombai dans le cabinet de mon collègue, le juge d'instruction, le jour même où il entendait la déposition de mon ancienne hôtelière. Je lui demandai la permission de rester dans son cabinet pendant cette déposition,

En entrant, la femme ne me reconnut pas très certainement : elle ne prêta même nulle attention à ma présence.

Elle raconta que, en effet, un voyageur, dont le signalement ressemblait à celui de M. Victor Arnaud était venu, le 24 août au soir, dans son auberge, mais qu'il n'y avait point passé la nuit. Du reste, avait-elle ajouté, il n'y a que deux chambres à l'auberge et, cette nuit-là toutes deux ont été occupées par deux rouliers entendus dans l'instruction et reconnaissant le fait.

Intervenant subitement : « Et la troisième chambre, celle sur l'écurie ? » m'écriai-je.

L'hôtelière eut un brusque tressaillement et parut subitement, comme en un soudain réveil, me reconnaître. Et moi, comme inspiré, avec une audacieuse effronterie, je continuai : « Victor Arnaud a couché dans cette troi-
« sième chambre. Pendant la nuit, vous êtes venue avec votre mari, vous
« tenant une lanterne, lui un long couteau ; vous êtes montés par l'échelle
« de l'écurie, vous avez ouvert une porte dérobée qui donne dans cette
« chambre : vous, vous êtes restée sur le seuil de la porte, pendant que
« votre mari est allé égorger son voyageur, afin de lui voler sa montre et
« son portefeuille. »

C'était mon rêve de trois années que je racontais : mon collègue m'écoutait ébahi : quant à la femme, épouvantée, les yeux démesurément ouverts, les dents claquant de terreur, elle était comme pétrifiée.

« Puis, tous deux, ajoutai-je, vous avez pris le cadavre, votre mari le te-

« nant par les pieds, vous le tenant par la tête ; vous l'avez ainsi descendu « par l'échelle. Pour vous éclairer, votre mari portait l'anneau de la lanterne « entre ses dents. »

Et alors, cette femme terrifiée, pâle, les jambes se dérobant sous elle : « Vous avez donc tout vu ? »

Puis farouche, refusant de signer sa déposition, elle se renferma dans un mutisme absolu.

Quand mon collègue refit au mari mon récit, celui-ci, se croyant livré par sa femme, avec un affreux juron : « Ah ! la c..., elle me le paiera ! »

Mon rêve était donc bien devenu une sombre et terrifiante réalité.

Dans l'écurie de l'hôtel, sous un épais tas de fumier, on retrouva le cadavre de l'infortuné Victor Arnaud et, à côté de lui, des ossements humains, peut-être ceux de l'Anglais disparu six ans auparavant dans des conditions identiques et tout aussi mystérieuses.

*
* *

Et moi, avais-je été voué au même sort ? Durant la nuit où j'avais rêvé, avais-je réellement entendu ouvrir la porte masquée, avais-je réellement vu de la lumière par le trou vide de la serrure ? Ou bien, tout n'avait-il été que rêve, imagination et lugubre pressentiment? Je ne sais, mais je ne puis songer sans une certaine terreur à l'auberge louche perdue le long du grand chemin, au milieu des grands bois de sapins, et jurant si étrangement avec la belle nature, avec le ruisseau aux cascatelles murmurantes, dont les gouttelettes étincellent comme des diamants au soleil. ALEXANDRE BERARD.

MORIBONDS, VOYANTS ET PROPHÈTES

A quel monde appartiennent les moribonds ?

Appartiennent-ils au monde terrestre ou au monde d'outre-tombe?

Il semble qu'un grand nombre d'entre eux appartient déjà à ce dernier monde, c'est-à-dire au monde spirituel.

Leurs facultés, en dépit de la maladie qui les affaiblit, deviennent en quelque sorte plus subtiles, plus aiguisées.

Il y a tel moribond qui lorsqu'il était en bonne santé, était un homme des plus ordinaires, d'une intelligence des plus médiocres ; le voilà pris tout d'un coup d'une maladie d'une certaine gravité, il est obligé de s'aliter, il languit plusieurs semaines, puis une crise survient et le médecin le considère comme perdu.

Le malade lui-même sent que sa fin approche, il devient d'une loquacité singulière, il ne cesse de parler, parfois même on dirait qu'il s'entretient avec des personnes invisibles.

En effet, il est devenu un véritable voyant, il voit son lit de mort entouré d'une foule d'anciennes connaissances dont aucun des assistants n'aperçoit les figures parce qu'elles sont de purs esprits.

Le moribond cause familièrement avec ses amis d'autrefois, tandis que le médecin et les parents qui l'entourent ont la persuasion, la conviction qu'il est en état de délire.

Les moribonds dont les facultés s'aiguisent au moment où ils vont abandonner la terre, deviennent les uns des voyants, les autres des prophètes.

Les prophéties des moribonds prophètes ne sont pas prises au sérieux par ceux qui assistent à leurs derniers moments, on ne les regarde que comme le signe précurseur du triste événement qu'on redoute.

« C'est fini, disent-ils, le pauvre homme n'a plus sa tête, il est perdu. » Le moribond, effectivement, ne tarde pas à rendre le dernier soupir.

Mais quelques jours, quelques semaines, quelques mois même après sa mort, on est étonné de voir sa prédiction s'accomplir. Ce moribond que l'on disait n'avoir plus sa tête avait parlé en vrai prophète, en homme qui lisait clairement dans l'avenir.

J'ai lu dernièrement dans l'excellente revue anglaise *Light*, un fait qui confirme pleinement ce que je viens de dire des moribonds.

Une jeune fille était à son lit de mort ; au moment d'expirer elle prédit à sa mère, qui éclatait en sanglots, qu'elles se reverraient bientôt. Elle lui dit cela naïvement et simplement en manière de consolation.

Or sa mère était une forte femme qui jouissait d'une robuste santé.

La jeune fille mourut et moins d'un mois après, sa mère qui ne s'était jamais aussi bien portée, fut prise d'une maladie accidentelle et elle ne tarda pas à rejoindre l'aimable enfant qu'elle regrettait.

Les moribonds seuls ne sont pas des voyants et des prophètes ; il est plus d'une personne qui a bonne envie de vivre et qui cependant se trouve être voyante ou prophète.

Un de mes camarades de collège me contait que sa grand'mère était une voyante. Elle habitait dans une commune rurale, une jolie maison qui avait appartenu à sa famille pendant plus de deux siècles.

Derrière la maison se trouvait un vaste jardin, avec des massifs et de jolis parterres.

La grand'maman de mon camarade racontait à son petit fils, que dans des instants de crise qui lui survenaient tout d'un coup, sans que rien ne put

les faire prévoir, elle voyait ses grands parents à elle, se promener dans ce même jardin où ils s'étaient prélassés de leur vivant.

Hommes et femmes se sentaient heureux de circuler au milieu des fleurs ou de causer à l'ombre des massifs, assis sur des chaises, comme s'ils appartenaient encore à la vie terrestre. Cela durait tantôt un quart d'heure, tantôt une demi-heure, tantôt une heure ou un peu plus, selon la durée de la crise de la bonne grand'mère.

Cette excellente dame était convaincue que l'on ne meurt pas; on se dépouille de son corps comme d'un vêtement usé ou incommode, disait-elle, on continue à vivre, voilà tout.

Elle croyait qu'on est bien plus heureux, bien plus à son aise quand on est débarrassé de sa guenille charnelle, que quand on la traîne partout avec soi.

Telle était la conviction fortement enracinée de la grand'mère de mon camarade de collège ; il est de la prudence la plus élémentaire, quand on est doué du don de voyance, ou du don de prophétie, de ne pas trop s'en vanter ; il vaut mieux le dissimuler et le garder pour soi.

Dans notre siècle sceptique, être voyant ou prophète c'est s'attirer une mauvaise note ; on vous montre du doigt.

« Voyez-vous cet homme là, s'écrie un adorateur du dieu Voltaire, c'est « un parfait crétin ; il est toqué, architoqué, dit sentencieusement un autre « *ejus dem farinæ*. » Et l'on parle de vous claquemurer et de vous soumettre au régime des douches (1).

Soyez donc prudents, ô vous qui êtes des voyants ou des prophètes ; nous sommes en l'an de grâce 1895, à une époque de l'histoire de l'humanité, où ceux qui, il y a deux mille ans on comblait d'honneurs et que l'on confondait avec les dieux, ne servent plus qu'à encombrer les établissements d'aliénés.

Gardez-vous bien de laisser seulement soupçonner ou entrevoir le don merveilleux dont vous êtes pourvu, une terrible sentence des implacables pontifes d'Esculape, et une longue captivité, ne tarderaient pas à vous en faire repentir.

Il est dangereux de voir plus clair, d'avoir la vue plus perçante et de savoir mieux lire dans l'avenir, que quantité de doctes qui enseignent et pratiquent une science aussi bornée que leur intelligence.

HORACE PELLETIER.
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Candé par les Montils (Loir-et-Cher).

(1) Un abonné, qui par raison vénère Voltaire, va répondre à M. H. Pelletier.



VOYAGE AUX INDES NÉERLANDAISES

Journal la *Géographie*, du 25 septembre 1895.

L'amour des parents pour leurs enfants et *vice versa* n'est pas très profond ; les filles surtout sont plus estimées.

A la mort d'un Battak Karou, sa veuve devient la propriété de son frère aîné ou d'un autre membre de la famille, souvent même de son beau-fils.

Le Karou tient beaucoup plus à sa liberté et à son indépendance que le Toba ou Timor. Il a peu d'égards pour ses chefs et exécute rarement leurs ordres. Si un prince ne plaît pas aux Karous, ils le chassent tout simplement et le remplacent immédiatement. Cet esprit démocratique, qui n'admet pas les actes arbitraires de l'un d'eux, même pas du chef, a contribué beaucoup à l'institution de l'*adat*.

Quoiqu'il n'ose pas toujours avouer sa superstition, le Battak hésite à tuer le tigre, craignant que l'âme de l'un de ses ancêtres ne loge dans le corps de cet animal.

Il prétend qu'il est très difficile d'être heureux après cette vie si la famille du défunt ne fait point des sacrifices considérables pour son bonheur.

L'âme du défunt entreprend un long voyage et il se passe des années avant qu'elle n'arrive aux portes du ciel (*hosonangou*). Cette âme doit passer sur un pont jeté sur un profond ravin. Le voyage vers ce pont, qui peut durer fort longtemps, n'est pas dangereux, mais la difficulté commence en cet endroit.

C'est à la tête du pont qu'il est décidé si elle peut passer ou non, et ceci dépend des sacrifices faits au *begou* (divinité) par les parents survivants.

Le pont est très long et très étroit ; il est impossible de passer sans le secours du *begou*. C'est pour cette raison qu'il s'agit de le disposer favorablement et de gagner ses bonnes grâces pour l'âme du défunt, qui, autrement, risque fort à tomber dans le précipice qui s'appelle *loung* (endroit sauvage ou creux) semblable à ce que nous entendons par *enfer*.

En cet endroit, l'âme du défunt passe au bout d'un certain temps sous orme de mauvais esprit dans le corps d'un animal, le plus souvent d'un tigre, quelquefois aussi d'un ours, d'un serpent, etc., mais toujours un animal féroce.

Le Battak ne se décide donc à tuer un tigre, que lorsqu'il peut justifier son acte vis-à-vis de l'esprit qui habite cet animal, c'est-à-dire dans le cas où le tigre a dévoré un bœuf ou un homme dans son Kampong.

C'est dans ce cas seulement que le sang du tigre peut être versé, la loi battak disant :

« Celui qui doit de l'or doit payer avec de l'or ; celui qui doit du sang doit payer avec du sang. »

Déjà dans le choix des armes, on reconnaît la superstition. Le Battak se servira de préféreece d'un fusil ou d'une lance *antouwa*, c'est-à-dire ayant servi déjà souvent à tuer des animaux. S'il peut se procurer une balle ayant déjà tué un tigre, il n'en est que plus content. Ces sortes de balles *antouwa* se vendent jusqu'à 5 francs chacune.

Mais la plupart du temps le tigre est tué avec un *potny* (espèce de fusil automatique). Le Battak a soin que le tigre ne s'aperçoive point que le fusil ait été touché par la main d'un homme. A cette fin, il frotte le fusil et le support avec des feuilles fraîches et afin que le tigre ne sente pas la poudre; il recouvre la bouche du canon d'une feuille.

L'animal tué, on le transporte au kampong où les jeunes filles offrent une bouchée de siri aux porteurs. Des hommes battant du *gandang* (espèce de tambour) suivent le cortège, qui est bientôt entouré par les curieux, accourus même des villages voisins pour assister à la fête.

On s'arrête devant la maison du *houloubalang*. On place une planche sur quatre pieux et l'on y dépose le tigre de telle manière que les pattes droites de derrière et de devant pendent d'un côté de la planche et les pattes gauches de l'autre ; la tête est soutenue par un bâton, la gueule est tenue ouverte par un morceau de bois ; la queue est attachée à un autre bâton, afin qu'elle reste tendue horizontalement.

Le *houloubalang* prend ensuite une torche allumée et brûle les moustaches de l'animal, afin que les poils ne puissent servir de poison.

On dépose les offrandes sur des nattes étalées par terre devant le tigre. Elles consistent en encens, du poisson sec, du sel, du gingembre, du riz, du sagou et du siri. Le fusil y est placé avec le canon dirigé vers le tigre, afin que le pouvoir surnaturel de cette arme ne disparaisse point.

Le *sibaso* (prêtre païen) s'assied sur la natte près de l'encensoir en tenant ses mains dans la fumée et adressant les paroles suivantes au *begou* :

— O grand-père ! je me prosterne devant toi ! Je te vénère ! Toi, dominateur de la terre, ne t'effraie point ! Ne te mets pas en colère. Je t'invite à sortir de ta demeure et à t'approcher de cet encensoir que je soulève de mes dix doigts.

L'encensoir est déposé parce que l'on suppose que le begou est déjà là. Le prêtre lui explique pourquoi le tigre a été tué.

Enfin le prêtre prend un peu de toutes les offrandes déposées sur la natte

devant le tigre, en mange quelques miettes et jette le reste par terre sur le fusil et sur le tigre, en prononçant encore quelques paroles.:

Le gandang se fait de nouveau entendre et les assistants, munis de leurs lances et de leurs boucliers, exécutent une danse, pendant laquelle ils s'approchent de temps en temps de l'animal pour lui porter un coup de lance dans la tête.

Cette danse dure des heures et ne cesse que lorsque les danseurs tombent de fatigue.

FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCCULTES (1)

CHAPITRE IV

ÉVOLUTION DE L'HOMME (*suite*).

Nous allons maintenant traiter de l'évolution humaine sur cette planète que nous habitons, et nous en donnerons une explication plus détaillée que celle qui a rapport à toute la cosmogonie. Notre carrière sur les planètes précédentes, ou dans la série descendante est finie pour le présent, et les souvenirs qui nous en restent, sont trop peu de chose pour que les détails qui s'y rapportent puissent nous intéresser.

Les phénomènes du monde qui nous entoure et la période actuelle ont au contraire pour nous un intérêt pressant. Sans doute nous voudrions bien obtenir des explications des conditions qui les ont amenés et des résultats auxquels ils tendent, et cela avec les plus grands détails. Une pareille explication des phénomènes qui ont précédé et qui suivront notre vie actuelle demanderait, pour être intelligible, la connaissance de toutes les lois non comprises dans les phénomènes physiques qui sont familiers. Bref, il est tout aussi difficile de comprendre l'infiniment petit que l'infiniment grand dans la Nature.

Néanmoins, de même que nous avons expliqué, d'une façon générale, les principes de l'évolution agissant dans la série de mondes dont notre terre fait partie, nous pourrons aussi expliquer, d'une manière suffisamment claire, les procédés de l'évolution tels qu'ils se présentent sur cette planète. Les proportions sont moins énormes : d'où il résulte que les détails en deviennent plus facilement intelligibles.

Dès le commencement la doctrine occulte souligne pour ainsi dire l'uniformité des agissements de la Nature par rapport au développement de

(1) Voir la *Revue* de septembre 1895.

l'homme sur la terre. L'aspect général du dessin est le même que celui qui a rapport à toute la chaîne des mondes. Les détails intérieurs de ce monde sont les mêmes que les détails intérieurs de cet organisme plus vaste dont la terre est une unité. Cela veut dire que le développement de l'humanité sur terre, a lieu par vagues successives qui correspondent aux mondes successifs de la grande chaîne planétaire.

Le grand courant de vie humaine, comme nous l'avons expliqué, se meut par vagues successives. Quant aux développements primitifs de l'humanité, il est urgent de se rappeler que les unités individuelles qui forment la totalité de chaque parcours de la grande chaîne, sont identiquement les mêmes pour ce qui concerne leurs principes les plus élevés, c'est-à-dire que les individualités présentes sur la terre lors du premier parcours, après avoir traversé toute la série de mondes, y reviennent pour le second parcours et ainsi de suite.

Mais ce qui importe de remarquer, c'est que, dans un tel parcours, chaque unité ne se borne pas à traverser une planète, puis à passer à la suivante. Avant de quitter une planète la monade doit y vivre dans différentes races. La Nature travaille à l'exécution du dessein qu'elle se propose par une série de parcours des différents mondes ; dans chaque monde le développement de l'humanité est atteint par une série de races surgissant successivement dans chaque monde à son tour.

Pour plus de clarté, nous donnerons maintenant les nombres qui ont rapport à l'évolution de notre doctrine.

Nous aurions agi prématurément, si nous avions commencé par là ; mais maintenant que l'idée d'une chaîne de mondes, et d'une évolution vitale sur chacun d'eux par une série de renaissances est admise, l'examen des lois à l'œuvre sera grandement facilité par l'énoncé du nombre exact de mondes, de parcours et de races nécessaires pour atteindre le but auquel le système est destiné.

Tout le système est aussi certainement limité en durée que la vie d'un homme. Il est assez probable qu'il n'est pas limité à un nombre d'années irrévocablement fixé dès le commencement, mais tout ce qui a eu un commencement doit toujours avoir une fin. La vie d'un homme ordinaire est une période définie et la vie d'un système de mondes a une fin déterminée. Les immenses périodes de temps d'un système de mondes confondent l'imagination, mais elles sont néanmoins mesurables ; elles se subdivisent en différentes sous-périodes dont le nombre est exactement fixé.

Les évolutions des races humaines sont au nombre de sept, et le nombre de mondes qui composent la chaîne est aussi de sept. Les occultistes savent que cela est un fait et ils en ont tout autant de certitude que les savants

ordinaires quand ils disent que le spectrum se compose de sept couleurs et l'échelle musicale de sept tons. Il y a sept règnes dans la nature, et non pas trois, comme la science moderne les a imparfaitement classifiés.

L'homme appartient à un règne essentiellement distinct de celui des animaux et ce règne comprend des êtres d'une plus haute organisation que celle que nous connaissons. Inférieurs au règne minéral, il y a trois autres règnes que la science d'Occident ignore, mais nous ne nous y arrêterons pas maintenant.

Nous n'en faisons mention que pour montrer la régularité de la division descendante de la nature.

L'homme est évolué, il est produit dans une série de parcours autour de la série de mondes, et les destinées de notre système ne seront accomplies qu'après que sept de ces parcours auront eu lieu. Le parcours actuel est le quatrième. La connaissance précise de ceci est importante, parce que chaque parcours est spécialement affecté à la prédomination de l'un des sept principes de l'homme et dans l'ordre régulier de leur gradation ascendante. Mais voilà encore un point, qui pour le moment, ne peut que simplement être indiqué.

Une unité individuelle, arrivant dans un parcours pour la première fois sur une planète, doit traverser sept races avant de passer à la planète suivante ; et chacune de ces races occupe la terre pendant un espace de temps considérable. Nos anciennes idées du temps et de l'éternité, émanées des obscures religions de l'Occident, ont causé de singulières habitudes pour la réflexion concernant la durée de ces périodes.

Nous parlons couramment de l'Eternité, et puis, passant à un autre point de vue, il ne vous répugne pas de parler de quelques milliers d'années ; mais dès qu'il s'agit du nombre précis d'années comprises dans des groupes intermédiaires, les théologiens de l'Occident sont assez illogiques pour regarder de tels nombres comme absurdes.

La grande majorité de l'humanité actuellement sur la terre, appartient à la cinquième du quatrième parcours. Il y a des exceptions dont nous ne parlerons que plus tard.

L'évolution de la cinquième race a commencée il y a environ un million d'années. Le professeur James Geikie, dans un livre très intéressant d'ailleurs « le Grand age de la glace », sans tenir compte aucunement des six mille ans de la Bible, fait remonter l'âge de l'humanité à travers plusieurs périodes glaciales, jusqu'à plus de cent mille ans. Et pourtant, que signifie ce calcul, comparé aux faits que révèle la Science occulte. Il est nécessaire que le lecteur, en s'occupant de notre cosmogonie, qui ne fait

pas entrer l'Eternité en ligne de compte, se prépare à des périodes qui embrassent des millions d'années en nombre très considérables.

Chacune des sept races qui forment un parcours, c'est-à-dire qui apparaissent sur la terre successivement pendant qu'une des grandes vagues de l'humanité s'y trouve, se subdivise aussi. S'il en était autrement, les existences actives de chaque unité humaine ne seraient que peu nombreuses et séparées par de longs intervalles. Chaque race est partagée en sept sous-races et chaque sous-race a sept branches.

A chaque parcours de la chaîne des mondes, chaque unité individuelle humaine doit passer, durant son séjour sur la terre, par chacune des races précitées. En y réfléchissant bien, cette nécessité doit moins surprendre l'intelligence qu'une hypothèse qui admettrait un nombre moins grand d'existences.

Quel que soit en définitive, le nombre d'existences de chaque unité individuelle pendant son séjour sur la terre. durant un parcours, qu'il y en ait peu ou beaucoup, il ne saurait passer outre, à de rares exceptions près, que lorsque le moment est venu où la vague humaine doit se porter en avant. On peut se faire une idée du temps pendant lequel une vague humaine occupe la terre, lorsqu'on sait que notre race actuelle, qui est la cinquième et qui n'est pas près de finir, a commencé il y a environ un million d'années ; il est donc fort à désirer que la Nature trouve à nous occuper dans l'intervalle. Le temps occupé par la vie physique, pour chaque unité individuelle, ne peut donc représenter qu'une minime fraction du temps qui doit s'écouler entre son arrivée ici et son départ pour une autre planète. La majeure partie du temps, est donc passée, dans ces conditions subjectives d'existence, qui appartiennent au « monde des Effets », ou terre spirituelle attachée à la terre physique où se passe notre existence objective.

Le caractère de l'existence sur la terre spirituelle, doit être comparé à celui des existences qui s'écoulent sur la terre physique, les seules dont il ait été question dans l'énumération des incarnations de races. Il est essentiel de se rappeler, qu'après chaque existence physique, l'unité individuelle a une période d'existence dans le monde spirituel correspondant. L'usage fait des circonstances qui se sont présentées durant la vie physique, détermine les conditions dans lesquelles se passe la vie spirituelle, et c'est pour cela que souvent la terre spirituelle est nommée le Monde des Effets, et par conséquent notre monde actuel, le Monde des Causes.

Dans les *Fragments de Vérités occultes* précédents, nous avons expliqué les sept principes de l'homme et ce qui du monde des Causes passe dans celui des Effets.

L'unité individuelle, ou monade spirituelle, passe nécessairement dans

la condition spirituelle, mais la partie de la personnalité qui vient de se dissoudre et qui la suit, dépend de la manière dont la personne a vécu.

La période, passée dans le monde des effets et dont la durée est énorme comparée à la vie physique, correspond donc à la vie éternelle, ou, au Ciel de la théologie ordinaire. Comparant maintenant les enseignements de la théologie ordinaire avec ceux de la Science occulte, nous voyons que la première n'admet qu'une existence physique, suivie d'une existence spirituelle infinie, tandis que les commencements de la Science occulte nous montrent déjà que la vie physique de la théologie n'est qu'une minime part de l'expérience de l'entité durant sa connexion avec une branche de sous-race, au nombre de sept dans chaque sous-race ; il en existe sept dans chaque race inférieure.

Donc, sept races composent une race primitive, tandis que chaque vague humaine se subdivise en sept races primitives, et que, sept vagues humaines doivent occuper la Terre pour que la Nature atteigne le but qu'elle se propose — et c'est cette partie micricoscopique de l'existence, dont il a été question ci-dessus, que la théologie considère comme l'Eternité, c'est-à-dire plus que la partie dont la Science occulte rend compte.

Avant d'aller plus loin, il nous faut prévenir nos lecteurs, que nos explications, tout en étant parfaitement exactes, ne disent pas tout ; ils ne pourront parvenir à savoir le nombre des existences qu'une entité passe sur la terre, chaque fois qu'elle y retourne avec une vague humaine, qu'en prenant simplement le cube de 7.

Le fait est, qu'il s'agit d'un mystère que les maîtres de la science occulte ne croient point devoir divulguer maintenant.

S'il ne s'agissait que d'une existence dans chaque branche, le nombre total serait évidemment 343, mais le total véritable est plus élevé, quoique loin de la somme qu'on obtiendrait en multipliant ce chiffre par sept. Il s'agit ici, de quelques mystères dans les détails, leur explication serait maintenant prématurée.

La loi méthodique qui conduit chaque entité individuelle humaine au travers de l'évolution que nous avons décrit, n'empêche pas que dans un cas donné l'annihilation menace les entités personnelles de ceux qui s'adonnent à des affinités ignobles, La distribution des sept principes, lors de la mort, le prouve suffisamment ; mais, les preuves que nous en donnerons plus tard, rendront la chose encore bien plus claire.

L'entité permanente est celle dont l'existence se continue à travers toutes les séries de vies, non pas seulement à travers les races de la vague humaine actuelle, mais aussi à travers les autres vagues et les autres mondes.

En somme, un jour viendra — quoique seulement après un nombre d'an-

nées immense — où nous retrouverons le souvenir de toutes ces vies, qui alors nous feront l'effet d'autant de jours. Les restes astrals dont l'entité spirituelle se dépouille, à chaque passage dans le Monde des effets, a une existence propre plus ou moins consciente, tout à fait séparée de l'entité spirituelle à laquelle elle a été unie. L'intensité de cette conscience varie dans d'assez larges limites ; elle devient presque nulle pour la personne dont la vie a été vertueuse et spirituelle au suprême degré. Elle atteint le plus haut degré d'intensité, lorsque les principes astrals absorbent tous les souvenirs et toutes les affinités de la personne vivante.

Le sort des restes astrals a soulevé bien des discussions, dans ces derniers temps : mais il s'agit, maintenant surtout, d'appeler l'attention du lecteur sur la double conscience, car la compréhension de ce qui a lieu, dépend entièrement de la compréhension de ce mystère.

On démontre, aux élèves de la Science occulte, la possibilité de la double conscience en la développant pratiquement pendant la vie ordinaire, c'est-à-dire, en exerçant les facultés clairvoyantes intérieures sur des objets appropriés, et les sens physiques avec les facultés intellectuelles qui s'y rapportent, sur des sujets différents.

Il est rare que la double perception se développe naturellement, et même dans ce cas, elle a trop peu d'intensité pour pouvoir être analysée. Néanmoins, la possibilité de la double conscience peut facilement être admise par l'imagination, et si on y réfléchit davantage, il n'est pas difficile de comprendre comment, un individu tel que nous l'avons connu, peut lors de la mort se dédoubler en deux individus conscients, dont aucun n'est une nouvelle création, mais qui, chacun, sont distinctement conscients (pour autant que la conscience elle-même est distincte) de leur identité avec l'entité physique dont la vie vient de finir....

L'appréciation correcte de tout ceci explique les passages qui, dans les écrits occultes, semblent se contredire en attribuant des destinées si différentes à l'entité humaine.

Elle nous permet, de plus, de comprendre le plan général de l'évolution humaine et toute l'immense fantasmagorie de l'existence au travers de laquelle passent les principes résistants qui constituent notre individualité supérieure ; elles nous permettent d'examiner les sentiers de développement supramatériel, suivis par les intermédiaires de notre nature, après s'être séparés des principes transitoires dont l'action est de si peu de durée et qui se composent des éléments physiques de notre terre.

Le phénomène de la double conscience contient le mystère dont dépend la continuité de notre existence supérieure ; il y a sans doute, bien des gens qui trouvent qu'il est absurde de dire qu'une personne vivante dont

la mémoire s'arrête à son enfance, est la même que telle autre personne d'une nationalité différente qui a vécu il y a plusieurs milliers d'années, ou la même qui apparaîtra da nouveau après un laps de temps pareil et dans des circonstances tout à fait différentes.

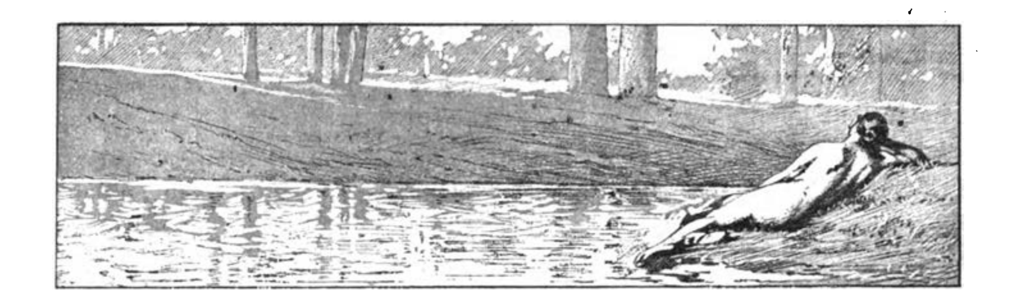
De ses deux éléments de double conscience, il n'en est qu'un qui reste immutable ; l'autre n'est que l'efflorescence temporelle du premier.

Le sentiment : *Je suis Moi*, est le même pendant ces trois vies et pendant les centaines d'autres existences qu'elle doit passer, car ce sentiment est bien plus profondément enraciné que celui qui dit : « *Je suis John Smith*, ayant telle taille, pesant tant de kilos, possédant tels biens et telles relations. Il est facile d'imaginer que John Smith, faisant tel héritage, changeant de nom de temps en temps, se remariant toutes les deux générations, gagnant et perdant des fortunes et changeant ses occupations du tout au tout, ait oublié dans quelques milliers d'années toutes les circonstances de la vie actuelle de John Smith, absolument comme si cette existence n'avait jamais eu lieu.

Et si l'imagination peut se représenter tout cela, qu'est-ce qui est incompréhensible dans la continuité individuelle d'une vie *intermittente* interrompue et renouvelée à des intervalles réguliers, variée par des passages dans une condition d'existence plus pure ?

(*A suivre.*)





VISION INATTENDUE D'UN FRÈRE

Creczelokwa, le 10 août 1389. Soli DEO Gloria !

Cher Monsieur Leymarie,

J'entends souvent dire à MM. les matérialistes, positivistes et incrédules : « Le spiritisme n'est que de l'hallucination, de la mystification, de la jon-« glerie ! il est bien étonnant que vous, M. Kronhelm, après avoir fait de « sérieuses études à l'Ecole polytechnique de Zurich, à l'Université de Dor-« pat, vous vous occupiez à décrire des phénomènes provenant de l'hallu-« cination et de trop vives imaginations !

« Cette série de phénomènes dits spirites, n'est-elle pas contraire à la « saine raison et au véritable progrès des nations civilisées ? La typtologie, « la psychographie ne peuvent-elles pas être regardées comme des super-« cheries ?

A cela je réponds : « Le spiritisme donne la démonstration expérimen-« tale de la vie future ; et son argumentation se base sur des faits indé-« niables. Les faits qu'il invoque sont à l'abri de tout soupçon et l'interpré-« tation qu'il en propose est conforme à l'esprit de la science.»

Les adeptes du spiritualisme moderne ne sont point une quantité négligeable ; de nos jours, dans leurs rangs, il y a des étoiles scientifiques de première grandeur telles que : Fechner, Zollner, William Crookes, Walter Jochnick, Russell Wallace, Eugène Nus, Aksakoff et tant d'autres. Ils ont étudié et écrit sur ces phénomènes et démontré clairement qu'ils étaient d'un ordre intelligent, et qu'on ne pouvait trouver leur explication que dans l'existence et dans l'intervention des esprits désincarnés, habitants de l'au-delà.

Toutes les religions, avides de superstitions et de croyances incompréhensibles, ont trouvé en elles le secret de leur force et les éléments de leur vitalité ; leur poésie vient de l'affirmation théorique et pratique de la survivance de l'âme.

Le spiritisme a pour devoir de donner des preuves matérielles de l'individualité de cette âme, après son affranchissement de l'enveloppe maté-

rielle ; en montrant sa constante force fluidique, ne prouve-t-elle pas son immortelle intelligence ?

Pourquoi les savants matérialistes refusent-ils d'étudier la doctrine spirite et les phénomènes. Pourquoi cet entêtement et cet orgueil à l'égard d'une nouvelle science ?

Des millions de problèmes sont-ils résolus, uniquement, parce qu'on se détourne d'une étude vaste et difficile ?

Comment expliquer sans la doctrine spirite, le fait suivant que je constatai pendant mes études à l'Ecole polythecnique de Zurich (Suisse), au moment où, sain de corps et d'âme, j'étais uniquement préoccupé de mes études de chimie organique ?

C'était en 1883, le 14 novembre ; j'étais au deuxième cour de chimie et j'habitais chés une vieille veuve, Mme Wild Luthi, Muhlebachstrasse n° 8.

La maison où je logeais se trouvait sur la rue, mais entourée de chaque côtés par des petits jardins ; et pour cette raison, elle se trouvait à l'écart des autres maisons ; le quartier Ricesbach est peu animé, et dans ma chambre, au premier, je pouvais travailler en paix et me préparer aux examens semestriels.

Ce jour-là, j'étudiai, je me le rappelle bien, la « Chimie des dérivés du benzol », selon le cours du célèbre professeur Victor Meyer. Ma pensée était donc absorbée par l'étude des corps : Azo-benzol C_6H_5 — N= N-C_6H_5 et Diazobenzol C_6H_5 — N = N-Ce, et la réduction de la Nitrobenzol $C_6H_5NO_2$ en amido benzol ou l'Aniline $C_6H_5NH_2$.

Comme il commençait à faire sombre, pour mieux voir et finir plus vite le groupe commencé, je m'assis près de la fenêtre.

Tout à coup j'entendis un bruit, comme si quelqu'un dans ma chambre, remuait des papiers froissés. Je levai la tête machinalement et je vis, sur l'armoire qui se trouvait devant moi, la reproduction d'un visage humain.

Très étonné, je tâchai de mieux regarder, et je vis très distinctement le visage de mon frère Antoine, qui se trouvait dans ce moment à l'Ecole agricole de Dublany (Autriche, Galicie).

Je me levai, m'avançant plus près de l'armoire, mais tout disparut brusquement. Saisi de peur, j'allumai la lampe et je courus chez Mme Wild-Luthi pour lui raconter le sujet de ma frayeur.

Cette dame me tranquillisa me disant que c'était une hallucination de mon esprit surmené par le travail continuel de la pensée.

Je n'y pensai plus, et le même jour et les jours suivants je me préparai à mes « répétoriums ».

Huit jours après, Miss Louise Bleule, mon ancienne institutrice d'anglais vint me voir à l'école cantonale de Zurich :

Plus tard, elle fut institutrice de ma sœur Hélène à Boguslav, (gouvernement de Kieff). Elle me demanda s'il y avait longtemps que j'avais reçu des nouvelles de mes parents ? je lui répondis que je leur avais envoyé deux lettres, que j'attendais depuis longtemps une réponse ; cela m'étonnait, car mes parents m'écrivaient très régulièrement.

Elle me dit alors : « Vos parents sont très à plaindre, car un malheur vient de leur arriver ! Votre frère Antoine vient de mourir subitement à Dublany !

Comment ? m'écriai-je bouleversé, il est mort ? et quand ? — « Le 14 novembre me dit-elle, et comme preuve, voici une lettre reçue de votre sœur Hélène. »

Cette lettre affirmait le fait ; j'eus alors la certitude que le visage de mon frère Antoine, que j'avais vu ce jour du 14, n'était pas une hallucination.

C'était un avertissement donné par mon frère au moment de sa désincarnation, pour me servir de preuve, en même temps, que tout ne finit pas avec notre vie terrestre.

Quelques jours plus tard, je rencontrai l'abbé Lochbrunner, curé, vieux catholique de la paroisse de Zurich, un très brave homme, humble, charitable, désintéressé, toujours prêt à porter secours aux malheureux ; dans ses sermons il faisait une guerre acharnée aux athées et aux matérialistes.

Comme il connaissait très bien mon frère Antoine, je lui fis part de son décès et lui relatai l'apparition que j'avais eue.

L'abbé resta pensif pendant quelques minutes, et me dit ensuite : « Mon cher Monsieur Kronhelm, nous croyons à l'existence d'un Être Suprême, à l'existence d'une âme et à la vie future. Qu'y a-t-il donc d'étonnant, que vous ayez vu le visage d'Antoine, et cela, juste au moment de son décès à Dublany ? — Mais entre notre vie terrestre et la vie d'outre-tombe, il y a plus de rapports que vous ne pensez,dont vous ne vous doutez même pas.

« Ce fait d'apparition,quoique très intéressant n'est cependant point isolé ; j'en ai vu et entendu raconter par des personnes très dignes de foi, une telle quantité que si je voulais les relater, cela prendrait trop de temps : Soyez persuadé, cher M. Kronhelm, que cette apparition de votre frère est de sa part un signe de grande affection et d'attachement pour vous. »

Telle fut la réponse de cet excellent homme, de ce vrai serviteur de Dieu.

Homme de sciences, physiciens, médecins, physiologistes, ne parlez pas d'hallucination et de mystification, car il s'agit bien d'après tant de recherches, d'une science que vous ne connaissez pas. Etudiez tout d'abord, la

doctrine du Maître Allan Kardec et les phénomènes sur lesquels elle est basée :

Avec l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

JOSEPH DE KRONHELM

LA FIN DU CONGRÈS SPIRITE A MILAN

Nous lisons dans *La Sera*, du 4 septembre 1895, de Milan : « Nous avons suivi le Congrès spirite, inauguré samedi, rue Valpetrosa, 5, sur l'initiative de l'Union Kardécienne de Milan.

Au bureau étaient présents les sociétaires les plus actifs, dont la résidence est à Milan ; étaient représentées les sociétés suivantes du moderne spiritualisme. *La Psyche*, de Turin. — *L'academia internazionale per glic studi psicologici*, de Rome. — *L'armonia spiritista*, di Teramo. — *Il circolo fede e Pensiero*, di Roma. — *Il circolo spiritista*, di San-Remo. — *Il gruppo spiritista B. Flammarion*, di Comunanza (Ascoli).

Le président a lu une formule approuvée par l'assemblée, visant une convention en vingt articles, sur la base du programme social de 1893 ; on y déclare que l'organe officiel de l'Union, sera, désormais, le périodique de Vercelli intitulé : *Vessilo spiritista*, lequel sera rédigé par le *capilaine E. Volpi* et le *Dr Cletto Arrighi*.

Les membres du bureau ont ensuite fait trois conférences ayant un caractère doctrinal et expérimental.

M. *Falcomer*, professeur de droit juridique, et membre de la société de recherches psychiques de Londres,a traité de la psychologie expérimentale, occulte, et il s'est servi dans son argumentation de l'état du *Moi* ; de la forme de la conscience ; des genres de sensualité ; les phénomènes des éléments qui constituent l'homme.

Le capitaine Albignente, de la Savoie, auteur de plusieurs volumes, a parlé de la mission du spiritisme dans la société humaine, il a développé ; à larges traits, la partie morale du spiritisme telle que l'entendait Allan Kardec.

Finalement, le capitaine Volpi, l'honorable et très estimé directeur du *Vessillo*, a traité en maître la question des photographies transcendentales, soit au point de vue ordinaire, soit selon le spiritisme, soit au point de vue de la pensée élevée du chercheur.

Après avoir développé sa thèse, le capitaine Volpi a présenté aux assistants une série de photographies spirites ; les plus récentes obtenues par

A. Aksakof, sont à certain point de vue plus importantes que celles de W. Crookes; dans un spécimen, le médium Eglinton est en catalepsie, soutenu en pleine lumière par l'esprit matérialisé de Abdull-hainos.

Félicitations à nos frères Italiens.

PEINTURES PAR DES MAINS INVISIBLES

(Lily Dale N.-Y.) Dépêche au *Buffalo Express*

L'ex-juge George W. Cothran, de Buffalo, est singulièrement fortuné, ou pathétiquement illusionné.

Il possède trois tableaux qu'il croit peints par l'Esprit de sa femme bien-aimée. Ces tableaux sont une preuve pour lui que sa femme vit encore et qu'elle prend plaisir à lui présenter ces souvenirs caractéristiques.

Il paraît que Mrs Cohtran était durant sa vie un peintre assez distingué.

« Voulez-vous me dire exactement dans quelles conditions ces peintures ont été obtenues demanda le correspondant de l'*Express* au juge Cothran?

« Avec plaisir. Ces tableaux furent peints à Buffalo, l'hiver dernier, en présence d'un groupe choisi, composé de Mrs J. V. Voorhees, de Chicago, Mrs M. A. Swain, Mrs Hariet Sherrell, Miss Elsie Cothran, Robert B. Hunter, Charles Hagan, Charles Schourds, Mr et Mrs E. F. Wasburnh et moi, tous de Buffalo, et le médium Allan Campbell, le célèbre médium peintre.

Nous nous réunîmes plusieurs soirées dans un salon, assis en demi-cercle autour d'une table. Une autre table (sur laquelle on avait posé un verre d'eau, des brosses, une boîte de couleurs, du papier et des cartons de diverses dimensions,) fut placé près de la partie inoccupée de la table, bien en vue de tous les assistants.

La lumière éteinte, on entendit immédiatement le bruit produit par la manipulation des objets qui étaient sur la table.

On vit plusieurs fois, distinctement, une forme lumineuse près de la table; je reconnus cette forme comme étant celle de Mrs Cothran. Une fois elle prit une des brosses et ne la trouvant pas convenable pour peindre, elle la lança sur mes genoux, comme en jouant. Nous restions généralement tranquilles pendant environ une heure. Quand on allumait, nous trouvions une belle peinture à l'eau, toute fraîche. Je suis certain que c'est l'œuvre de Mrs Cothran, parce que ces peintures ont beaucoup de ses particularités personnelles, et de sa manière de dessiner.

Chaque tableau nouveau est un perfectionnement de celui qui l'a précédé, car cet esprit acquiert de la pratique et de la confiance en lui-même. Le dernier est une merveille artistique.

L'Esprit nous dit que c'était la première peinture à l'eau faite par les Esprits, il défie la critique d'y trouver un défaut, soit dans le dessin, le mélange ou les couleurs, etc.

La plus remarquable de nos séances fut peut-être celle où nous obtînmes un portrait à l'huile de Red Jacket (Veste Rouge). Le groupe se réunit le 5 mai ; il était composé de E. S. French de Rochester, Mrs M. A. Swain, Mrs Harriet Scherrell, John Martin, Charles W. Bidgen, Charles Hagan. Charles Schourds, Mr et Mrs E. F. Woahburn et moi, tous de Buffalo et avec le même médium.

Les assistants étaient assis, comme dans les autres séances.

La toile, pour cette épreuve, était de 16 pouces sur 20 ; un morceau de la toile fut coupé irrégulièrement, du côté cloué sur le cadre, et déposé entre les mains de Mrs Martin et Bigden. pour servir à la reconnaître.

La toile blanche fut posée contre le manteau de la cheminée et la lumière éteinte. Après un laps de temps d'environ trente minutes, on fit un peu de lumière, et nous pûmes voir le croquis d'une figure humaine. On éteignit à nouveau, et après un certain temps, la lumière étant rallumée nous trouvâmes le portrait fini. La séance avait durée une heure et quart. On rapprocha le morceau qui avait été coupé, il s'ajoutait parfaitement ; cela prouve que c'était bien la même toile, laquelle était blanche au début de la séance.

Traduit du *Buffalo Express*.

A Edimbourg depuis vingt ans, le médium *Duguid*, a sans cesse donné la preuve de tableaux peints par des amis invisibles auxquels il servait d'intermédiaire ; c'est avec ce sujet remarquable que le célèbre Trail Taylor a obtenu des photographies spirites dont la presse a tant parlé.





LE FANTOME D'UN ARBRE

Pendant un séjour en Angleterre, je fus invité par Mr S..., à lui faire une visite dans une petite cité, près de Londres que je ne connaissais pas. Il habitait une villa qui avait un grand jardin et en arrivant il m'invita à le visiter; sa femme nous accompagnait.

A peine arrivé sur la pelouse il me sembla voir sur son bord supérieur, celui qui touchait à la maison, un grand et bel arbre fruitier, tout en fleurs ; en m'approchant, je vis à mon grand étonnement que l'arbre s'était dissous, il avait disparu.

Très étonné, je parlais à M. S... de ce fantôme d'arbre que je venais de voir et lui et sa femme s'écrièrent : C'est extraordinaire! en effet, un grand arbre fruitier a existé, juste à l'endroit où vous l'avez vu ; on l'a abattu il y a un mois, parce qu'il n'a jamais donné de fruits, et seulement des fleurs au printemps; ses branches ombrageaient la pelouse, nous l'avions enlevé.

N'ayant jamais vu cet endroit et ne sachant rien de cet arbre, je trouvai cet incident étrange ; je me demandai comment le fantôme d'un arbre pouvait tomber sous mes sens, semblable à une chose qui existe

J'ai appris, depuis, que le corps spirituel d'un arbre avait autant de droit à exister que celui d'un homme.

Plusieurs incidents de cette nature ont eu lieu depuis lors et j'en conclus que rien n'existe matériellement, sans avoir son double spirituel.

(*Traduit du New Aye par E. B. B. P.*)

A PROPOS DES PRESSENTIMENTS

A l'occasion d'une nouvelle fantastique publiée par lui dans l'un de nos grands journaux parisiens, Paul Bourget nous révèle le curieux cas de télépathie suivant :

« C'était en 1880, en Italie. J'eus un rêve absolument intolérable de

réalité, où je vis un de mes confrères de la presse, Léon Chapron, sur son lit de mort. Je me trouvais assister ensuite dans mon rêve à toutes les circonstances qui suivirent cette mort, notamment à la discussion de son remplacement comme chroniqueur dramatique dans un bureau de journal. La force de ce rêve fut telle que je ne pus m'empêcher, revenu à Paris, d'en parler à Maupassant qui me dit : Mais vous saviez qu'il était malade. « Or, c'était la première nouvelle que je recevais de cette maladie. Chapron est mort huit jours après cette conversation. Maupassant était à cette époque-là très rebelle à toute psychologie compliquée. Nous cherchâmes ensemble le point de départ de mon rêve, et nous trouvâmes que j'avais, au cours de mon voyage, reçu un billet de Chapron.

« Nous pensâmes alors que l'écriture devait trahir la maladie, mais, en examinant ce billet, nous ne pûmes pas démêler des signes de maladie dans cette écriture. J'en conclus que, dans l'état de sommeil une faculté de perception que je ne me connais pas à l'état de veille avait fonctionné en moi, qui m'avait permis de dégager cette physionomie morbide, puis une logique très naturelle avait déterminé mon rêve.

. . . .

« J'ai pensé que vous seriez intéressé par le rêve que je viens de vous raconter. Ce fut à son occasion que Maupassant me révèla que lui-même voyait souvent son double. En rentrant chez lui, il se voyait assis sur son fauteuil, et ce phénomène morbide marquait sans doute le commencement de sa maladie.

« On raconte que quelques semaines après le départ du prince impérial pour le Zoulouland, l'ex-souveraine, sa mère, disait en parlant du jour des adieux : « Il me semblait que si je l'avais embrassé pour la dernière fois, quelque chose eût tressailli en moi qui m'en eût averti. »

« Une après-midi, pourtant, continue le narrateur, alors que Mlle Lebreton lui faisait une lecture, l'impératrice ressentit soudain une impression étrange ; c'était comme le frôlement d'une grande aile sur sa joue, comme une caresse rapide à laquelle succéda une accablante et inexplicable tristesse. Depuis, disait-elle, j'ai souvent cherché en vain à préciser la date. Je suis convaincue que c'était l'heure où il agonisait.

« Du reste, par un phénomène inexplicable, tout Paris éprouva le 1er juin, des pressentiments analogues. Le matin de ce jour-là, le bruit courut avec persistance que le prince impérial était mort, si bien que la Bourse en fut impressionnée. Or, c'est bien le 1er juin que le petit prince, la poitrine traversée de dix-sept blessures, trouva la mort au Zoulouland, *mais seulement dans la journée,* et ce n'est que le 20 juin, par conséquent vingt jours après



les « pressentiments » que la nouvelle officielle parvint à la fois à Paris et à Londres. »

Cet article que je termine ne pourrait il pas, tout aussi bien, être intitulé : « Deux faits entre mille ? » Innombrables en effet, sont les exemples de ce genre, et ils se sont tellement imposés à l'attention générale en ces dernières années que nous les voyons relatés par les feuilles les plus rebelles aux études psychologiques. Puisse leur diffusion accroître encore le nombre sans cesse grandissant de ceux qui se consacrent à cette belle science traitant de l'âme, du moral et de l'intelligence.

EDOUARD MICHEL.

LES MAGICIENS MOQUIS

Les escamoteurs feraient bien d'aller prendre des leçons chez les Indiens Moquis, du Nouveau Mexique.

Aucun visage pâle ne peut assister à leurs séances, avant d'avoir renoncé à la civilisation, et être devenu ce que les gens de la frontière appellent un *homme squaw*, c'est-à-dire, un blanc marié avec une femme indienne.

Les séances ont lieu dans *l'extuffa*, et les assistants sont assis sur le sol. Quelques Indiens se placent au centre et chantent, accompagnés d'un tambour, c'est-à-dire d'un vase contenant un peu d'eau et couvert d'une peau tendue. La scène est très lugubre et on y est aussi silencieux que dans une séance spirite.

Tout à coup, on entend un bruissement d'ailes et le cri du hibou, qui chez les Indiens est un oiseau de mauvais augure. Il y a des assistants qui s'épouvantent, et les *squaws* (femmes indiennes) s'empressent de sortir de *l'estuffa*.

Le bruit devient de plus en plus faible comme si l'oiseau s'éloignait par le toit; on apporte des torches et presto, un changement. Aussitôt qu'on emporte les torches, le bruit se fait entendre de nouveau, l'oiseau semble voler par toute la pièce, et quand on rapporte les torches, on voit une illusion (l'auteur de l'article me dit pas ce que l'on voit mais il dit que c'est une illusion ; c'est plus facile que d'expliquer la chose, surtout quand on n'y comprend rien).

Enfin *l'homme médecine* (le sorcier) s'assoie à la turque, dans l'espace libre ; un Indien lui tient les genoux et un autre les bras ; le bruissement d'ailes recommence il semble qu'il y ait une lutte.

Quand on apporte les torches *l'homme médecine* a disparu et ceux qui le tenaient ne peuvent dire s'il est parti par la porte fermée ou par le toit.

La séance se termine par des roulements de tonnerre et des éclairs. Le bruit du tonnerre se répercute dans la salle, l'éclair l'illumine en zigzag et en lignes horizontales, au-dessus de la tête des assistants et les aveugle ; il fait parfois assez clair pour voir les assistants et *l'homme médecine* assis au centre, sans aucun appareil, sans larges manches et sans aucune espèce de bottes, car il est presque nu et ressemble à une statue vivante.

Ces merveilleux tours de magie se font dans une salle contenant une cinquantaine de personnes assises en rond autour du *shaman*, dit *l'homme médecine*, qui se tient au centre dans un espace de dix pieds carrés, sans table, sans chaise sans aucun appareil quelconque, pas même une moustache.

Le *shaman* prétend qu'il obtient ce pouvoir extraordinaire par le jeûne et la prière, il jeûne et prie pendant trois jours et trois nuits avant chaque séance ; elles n'ont lieu que deux ou trois fois chaque saison, et, il n'en fait pas payer l'admission, prétendant que ce serait un sacrilège, qu'il perdrait son pouvoir. Après la séance les superstitieux comblent le chaman de présents qu'il accepte comme une prima-dona accepte un diamant.

Traduit du *Philadelphia Time* par E. P. Blocher.

MON CREDO

(Prose rimée).

Tous ces astres jetés au milieu de l'Espace
Sont des mondes qu'un jour nous irons habiter.
Dans ce vaste univers notre globe a sa place,
Les astres comme lui semblent y graviter.
Trop longtemps on a cru qu'ils sont fait pour la Terre
Et que l'homme est le roi de la Création ;
Sans doute le soleil nous chauffe et nous éclaire,
Mais n'étend-il qu'à nous sa constante action ?
Les étoiles qu'on voit en nombre incalculable
Sont aussi des soleils d'une immense grandeur ;
La puissance divine est incommensurable,
Ses chefs-d'œuvres partout révèlent leur auteur.
On enseigne que Dieu fit l'homme à son image ;
Mais il est bien certain que c'est tout l'opposé.
L'être infiniment bon, l'être infiniment sage
Par les prêtres toujours se vit rapetissé ;
Ils en ont fait un dieu vengeur, jaloux, colère
Ecoutant rarement nos prières et nos vœux,
Punissant quelquefois une faute légère,
Par une éternité de supplices affreux.

Mais celui qui prescrit de pardonner l'offense,
Ne saurait inventer de pareils châtiments.
Pour le pêcheur contrit il est plein de clémence :
Un père ne veut pas la mort de ses enfants.
L'homme né pour le ciel, passe dans bien des sphères,
Pour mieux se purifier, pour se perfectionner,
Et, dût-il parcourir des millliers de carrières,
Au bienheureux séjour il est sûr d'arriver
Ne pas désespérer de voir Dieu dans sa gloire,
Quoi de plus consolant que ce dogme nouveau?
Nos épreuves ne sont qu'un autre purgatoire ;
L'enfer est supprimé : Dieu n'est plus un bourreau.
Celui qui dédaignant ses plus beaux privilèges
Suicide à la fois son corps et sa raison
Commet, à mon avis, les plus grands sacrilèges ;
Il ne lui reste plus de l'homme que le nom.
Dieu ne demande pas un pareil sacrifice :
Croissez, multipliez est un commandement ;
Et pour nous éclairer, la divine just.ce,
Veut qu'il nous soit permis de penser librement.
Le célibat du prêtre est contre la nature :
Les pères de l'Eglise étaient tous mariés.
A qui devous-nous donc cette atroce mesure ?
A des prélats fougueux en concile assemblés.
Et la confession devînt auriculaire ;
Et ce fut un moyen de connaître à la fois
La conduite du fils, dé l'époux, de la mère,
D'asservir les sujets, de dominer les rois.
Malgré tous leurs efforts, le progrès suit sa route
Par des sentiers divers sans s'arrêter jamais.
Partout la raison parle et le monde l'écoute :
Rien ne peut nous soustraire à la loi du progrès,
Quel siècle fut jamais plus fécond que le nôtre?
La vapeur et le gaz ont tout renouvelé,
Et l'électricité d'un bout du monde à l'autre
Transporte la pensée en un instant donné.
Dans le monde moral n'en est-il pas de même ?
La foi cherche un appui dans la saine raison ;
L'homme voit sans effroi la justice suprême ;
Il attend son salut d'un dieu clément et bon.
... Autrefois des héros on célébrait la gloire,
Le conquérant n'a plus de prestige à nos yeux :
On calcule le sang que coûte la victoire,
Et les maux que la guerre amoncelle en tous lieux.
Si nous voulons enfin voir régner la logique
Dans le gouvernement et le culte à la fois,
Que les peuples unis vivent en république,



Et que du Spiritisme ils pratiquent les lois
... Chacun veut être heureux, personne ne croît l'être ;
C'est qu'ici le bonheur est loin d'être réel.
Dans une autre planète il commence peut-être,
Mais il n'est absolu qu'auprès de l'Eternel.

X. Y. Z.

(Auguste Bonnain)

NÉCROLOGIE

M. Charles de Rappard est décédé à l'âge de 74 ans ; ce fut un galant, homme, loyal, hospitalier, qui fit le bien en se cachant, car il accomplissait tout simplement son devoir.

Né sur les bords du Rhin, il habitait Paris depuis 1855. Aimant la philosophie, il fréquentait les chercheurs de vérité, lut les œuvres d'Allan Kardec et devint l'un de ses plus fervents discip'es.

Lettré et voulant que les doctrines spirites fussent connues en Allemagne, il fonda à Paris, un journal avec cet épigraphe : Toujours plus de lumière : Licht Mehr Licht.

Puis il traduisit les œuvres d'Allan Kardec, avec le concours de savants saxons ; les traductions furent éditées à Leipzig, elles étaient parfaites, nous assurent-on.

Nos salutations bien fraternelles à ce dévoué serviteur de la cause, les amis de l'erraticité ont dû l'accueillir comme il le méritait.

A sa veuve dévouée, à ses enfants, nos vœux et toute notre sympathie.

M. de Rappard, ce laborieux. nous manifestait, il y a deux mois à peine, ce désir : Vivre assez pour permettre à son jeune et bien-aimé fils de lui succéder dans ses affaires.

Le souhait de cette âme honnête n'a pu s'accomplir ; que l'énergie de la mère supplée au savoir-faire du cher absent, qu'elle soit consolée par le bon esprit de Charles.

Absent pour cause de santé, nous n'avons pu assister à l'enterrement d'un vieil et fidèle ami, et parler de lui à ceux qui ont accompagné sa dépouille mortelle.

Nous le regrettons profondément.





MAGNÉTISME, HYPNOTISME, SOMNAMBULISME

PAR MARIUS DECRESPE.

Prix : 0 fr. 20; port payé : 0 fr. 30.

PRÉFACE

Voici un petit livre qui passera probablement inaperçu des savants, voire des gens qui font profession de s'intéresser à la science. Il n'en contient pas moins, sous sa forme familière et accessible à tous, non seulement l'exposé de bien des gros problèmes, mais encore des hypothèses, nouvelles destinées à les expliquer.

Ceux qui, jusqu'à présent, se sont occupés de nos sciences modernes à peine nées, ont méprisé les révélations apportées par les chercheurs qui travaillent à reconstituer les sciences de l'antiquité.

Ceux-là, à leur tour se sont vengés du dédain des savants en place en méconnaissant la valeur de leurs travaux, certainement incomplets, mais généralement précis et fort remarquables par la sécurité des découvertes accomplies.

Ainsi les occultistes (à quelque école particulière qu'ils appartiennent) conservent précieusement leur belle théorie synthétique ; les officiels continuent d'analyser les faits; et, de la sorte, les uns et les autres s'immobilisent, ceux-ci dans leur matérialisme intransigeant, ceux-là, dans leur nuageux mysticisme.

Il me semble qu'il y a là une erreur grave de part et d'autre, et j'ai voulu tenter de montrer que la synthèse du tout, qui est le but, ne peut exister que par l'analyse de chacune des parties; que, par contre, l'analyse ne devenait féconde que par l'influence de l'idée synthétique.

Pour bâtir une maison, il faut commencer par tailler chacune des pierres qui entreront dans la construction des murs; mais pour donner à chacune de ces pierres la forme qui cadrera avec l'ensemble, il faut avoir fait déjà le plan de toute la maison et savoir à l'avance la place que devront occuper toutes les pierres. Si les ouvriers taillent chacun à son idée les premiers blocs venus, ils feront une triste besogne; si l'architecte se contente de

tracer son plan et ne vent ni tailler ni faire tailler les pierres, la maison ne se construira pas toute seule.

J'ai donc cru que l'occultisme était aussi utile à la science moderne que celle-ci à l'occultisme; et guidé par l'idée synthétique occulte d'une part, me basant, d'autre part, sur les plus récents travaux analytiques, j'ai entrepris d'appliquer les théories scientifiques actuelles à l'explication des plus importants phénomènes occultes; c'est un premier pas vers cet accord dont je viens de signaler la nécessité.

D'autres avant moi, et des plus illustres, ont tenté cette œuvre. Malfatti de Montereggio paraît être parvenu au but; mais les travaux qu'il a laissés ne font soupçonner qu'à quelques rares lecteurs toute la portée de ses prodigieuses théories. Hœné Wronski, ce génie étrange qui fut le maître d'Eliphas Lévi, qui mourut de misère, et dont, après plus de cinquante ans d'oubli et de dédain, les livres sont aujourd'hui étudiés et compris à peine par les plus puissants de nos mathématiciens, semble, de même avoir résolu le problème, mais par la théorie mathématique, et non par la physique. Brück aussi, qui fut effrontément plagié par les savants officiels — notamment par le P. Secchi, qui lui doit ses plus belles... *découvertes* (!) — avait au moins tracé les plus grandes lignes de la synthèse. Louis Lucas, enfin, moins grand que les précédents, voulut expliquer la physique par l'occultisme. En ces derniers temps, les docteurs Fugairon et Délézinier entre plusieurs autres, ont comparé les données de nos sciences physiques et exactes avec celles de l'occultisme; et, dans un autre ordre d'idées, — les docteurs Adrien Péladan et Gérard Encausse ont essayé — non sans succès d'introduire en ce fatras d'observations incohérentes qui s'appelle la médecine, une méthode empruntée à la science occulte. Après ces maîtres et ces frères aînés, j'ose à mon tour entrer en lice, non pour faire mieux — Dieu me garde d'une aussi sotte présomption! — mais pour apporter mon modeste grain de sable au monument qu'ils ont laissé inachevé et qui ne sera, d'ailleurs, jamais parfait.

Laissant résolument de côté toute expression volontairement vague, toute phraséologie symbolique, parce que ces choses n'ont plus raison d'être à notre époque, je dis simplement ce que je sais, comme je le sais; ce que j'ignore, je le confesse sans nulle fausse honte; et j'ai l'espoir d'arriver ainsi à donner de l'occultisme une idée nette, accessible à tous, et en rapport avec les grandes découvertes du XIXe siècle; il me serait doux de penser que quelqu'un pût profiter de ces modestes essais, pour aller plus loin encore dans l'explication de ces troublants phénomènes dont les peureuses légendes des âges passés nous ont transmis la poétique relation, ou de ceux que reproduisent les expérimentateurs contemporains.

J'ai dit qu'en cet opuscule je présentais des hypothèses nouvelles. Leur nouveauté consiste principalement dans l'application que j'en fais ; je ne crois pas, en effet, que personne ait jamais songé à étudier les phénomènes psycho-physiologiques d'après les lois de la physique moléculaire, de la cinétique des gaz et de la stereóchimie. Que le lecteur ne s'effraie pas de ces grands mots ; je répète que j'écris pour être compris de tout le monde : je ne sais si j'y aurai réussi en ce présent travail ; mais ce que je sais, c'est que celui qui l'aura étudié sérieusement y trouvera une méthode (je ne dis pas *la seule*) qui lui permettra de saisir le mécanisme de la plupart des phénomènes occultes, ainsi que je me propose de l'expliquer dans les livres suivants de cette même collection.

MARIUS DECRESPE.

Le Dr Th. Pascal, notre vieil ami, nous adresse deux ouvrages remarquables édités par Chamuel, l'un est intitulé : *La réincarnation, ses preuves morales, scientifiques, philosophiques et directes*, prix 2 francs. Le deuxième a ce titre : *Les sept principes de l'homme ou sa constitution occulte, d'après la théosophie*, prix 2 francs.

Nous donnons l'avant-propos et l'introduction de ces œuvres, pour engager nos lecteurs à étudier ces deux volumes si instructifs ; un officier supérieur de la marine, que nous aimons, a collaboré aux *sept principes de l'homme*.

LA RÉINCARNATION

PREUVES MORALES, PHILOSOPHIQUES ET SCIENTIFIQUES.

AVANT-PROPOS

Voici bientôt mille cinq cent sans que la décision d'un concile à Constantinople,en 553, sous la présidence de Justinien, mit à l'index un dogme qu'il eût été du devoir du christianisme de conserver et de transmettre aux générations futures, comme un phare au milieu des récifs sociaux ; un dogme que d'incompétents interprètes eussent difficilement matérialisé et détourné de son sens vrai ; qui eût muselé cet affreux égoïsme qui a fait l'homme l'ennemi de l'homme ; le seul qui eût conservé la patience aux broyés de la roue sociale ou cosmique, en leur montrant la balance de Justice s'inclinant par le plateau qu'ils ont jadis chargé de leurs iniquités ; le seul qui eût été accepté facilement par les masses et qui n'eût pas exigé, pour sa compréhension, une haute culture intellectuelle et spirituelle.

C'est l'un des malheurs les plus grands qui pussent être réservés à la race européenne, que d'avoir été ainsi privée, durant des siècles, de la seule lumière accessible à ses yeux, et nous considérons comme le premier, le plus important et le plus strict des devoirs, d'essayer de la présenter à nos frères, les hommes, sous la forme si logique et si claire qu'on lui trouve



dans l'enseignement théosophique. La nécessité en est d'autant plus impérieuse qu'un scepticisme et un matérialisme effrayants ont envahi la partie la plus intellectualisée des nations, tandis que les masses, un peu moins ignorantes qu'autrefois, ne sont sorties de la foi aveugle que pour entrer dans l'indifférence religieuse.

Quant à ceux qui s'efforçaient de pénétrer les ombres du mystère pour y chercher la vérité, ils n'ont eu, jusqu'à ce dernier quart de siècle, aucune direction, aucun drapeau de ralliement, et leur séparation en de nombreuses sectes, souvent exclusives, a stérilisé leurs efforts ou les a confinés à des spéculations d'ordre secondaire.

Qu'importe la science avec toutes ses découvertes ; le développement du confort — qui d'ailleurs n'est à la portée que des classes aisées ; les prodiges de l'art ; les spéculations creuses d'une philosophie sans base et sans vie; les espérances merveilleuses mais illogiques et déraisonnables des diverses religions promettant un ciel éternel pour quelques rites accomplis *in extremis*, ou un enfer également éternel, parce que les hasards de la naissance auront fait de l'individu un sauvage cannibale, un schismatique exclus de la communion de l'Eglise, ou même un athée sincère! Vains efforts vers le bonheur et vers la divine Vérité! Pour toute âme *éveillée*, la grande question se pose : — Pourquoi le Mal? Pourquoi la vie?

Tant que l'énigme n'est pas résolue, le Mal reste un sphinx effrayant qui se dresse en face de la Bonté divine, la Vie demeure un incompréhensible quoique intelligent mécanisme, et la Vérité continue d'être sourde à tous les appels, obscure à tous les regards.

Le mystère de l'Etre est évidemment aussi profond que celui de son origine : la Cause incausée. Mais sans attendre que la vague de l'évolution l'ait porté sur les sommets de la Gnose spirituelle, l'homme peut aborder de front et sans hésitation, avec ses forces intellectuelles suffisamment développées déjà et ses énergies spirituelles encore embryonnaires, l'une des pierres fondamentales de l'édifice cosmique : — la Loi de la Réincarnation.

Admettre la Réincarnation, c'est reconnaître dans les êtres un Centre défini de conscience, distinct des enveloppes périssables qui lui servent d'instruments de connaissance, survivant à leur destruction périodique, et reprenant, à des périodes variables, des corps successifs destinés à développer lentement en lui la Soi-Conscience, but ultime de toute évolution.

Le terme de *Réincarnation* ne s'applique qu'aux apparences successives d'un même Ego humain, dans des formes humaines; on réserve le mot de *Métempsycose* pour les migrations des âmes animales, quoique ces migrations se fassent avec ordre et méthode, et que l'âme d'un tigre ne puisse passer dans le corps d'une colombe, comme l'exotérisme traditionnel,

défiguré par l'épaisseur des voiles, a semblé l'enseigner ; la *Résurrection* n'est que pour les « atomes *de vie* » ; la *Palingénésie* est le terme générique; il indique les cycles minéraux, végétaux, animaux ou humains, parcourus par les centres de conscience (*monades*), qui forme les âmes des différents êtres de l'Univers.

Comme toute Vérité fondamentale de la Nature, la Loi des Renaissances est facile à prouver moralement, philosophiquement et scientifiquement. Tout esprit non prévenu, désirant simplement et sincèrement la Vérité, ne peut manquer, après une étude attentive, impartiale, de reconnaître que si la Réincarnation n'existe pas l'évolution est incompréhensible. Parmi ceux qui en doutent ou qui la repoussent, combien ont accordé quelques heures seulement à son examen, combien ont voulu peser les faits et les arguments sur lesquels elle s'appuie?

Tout prévenu a droit à se défendre, et nul jugement ne doit être porté — dans une question aussi vitale surtout — sans une mûre réflexion et une méditation profonde.

Que ceux qui tiennent à savoir si la Réincarnation est le produit morbide d'une imagination dévoyée, ou si elle est une Loi dans la Nature, lisent les pages qui vont suivre.

Quant à ceux qui ne veulent pas regarder le Soleil, de peur de le trouver lumineux, qu'ils ferment le livre et qu'ils restent rivés aux chaînes de l'intransigeance sceptique, pseudo-religieuse ou matérialiste.

Nous tenons à dire ici, dès le début, une fois pour toutes et avec toute la sincérité dont nous sommes capable, que nous n'avons l'intention d'attaquer aucune religion. Nous défendons une cause sublime, et lorsque nous serons forcé de mettre le pied sur un sol religieux quelconque, ce ne sera que pour réfuter des objections ou pour mettre à nu la futilité de certaines théories érigées à l'état de dogme.

Nous savons d'avance (et nous l'admettons) que bien des esprits n'accepteront pas ce que nous allons essayer de prouver et qui pour nous est une vérité; nous ne nous étonnerons pas davantage des critiques que soulèvera notre étude dans des camps opposés. Chacun est libre de prendre ou de laisser; la liberté de la conscience est la plus urgente des libertés, et le devoir de tous, c'est de respecter les croyances sincères..........................

I

Preuves morales de la Réincarnation.

Si la Réincarnation est vraie, elle doit porter l'empreinte d'une rigoureuse nécessité : morale, philosophique et scientifique: et, de plus, pour être complète son étude doit comprendre la démonstration de l'existence

d'une âme distincte du corps ; l'exposé de sa naissance, de son développement et de son individualisation comme centre de conscience ; sa conservation après la dissolution des organismes matériels dans lesquels elle agit ; sa nature exacte chez l'homme ; le procédé de sa désincarnation ; ses états de conscience *post-mortem* et enfin sa méthode de réincarnation. . . . .

Préface des sept principes de l'homme.

Nous demandons au lecteur qui ne s'est jamais occupé de Théosophie de ne point s'effrayer à la vue des termes inconnus qui émaillent cette étude ; ils ne sont malheureusement que trop nombreux, mais, dans une exposition tant soit peu détaillée des doctrines qui nous occupent, il était impossible de les rejeter.

Si l'Occident a été laborieux sur le plan physique, sa pensée n'a guère dépasséles limites de la matière visible : il a créé des milliers de mots pour désigner les éléments divers qui constituent le corps, mais il n'a pu étudier ce qui n'est pas tangible aux papilles du toucher vulgaire, ce qui n'est pas sonore aux oreilles extérieures, ce qui n'est pas visible à l'œil de chair. De là une pénurie absolue dans le vocabulaire destiné à exprimer la connaissance orientale.

Au lieu de prendre de longues et fatigantes circonlocutions, destinées à revenir à chaque instant dans le texte, nous avons préféré nous servir de termes techniques et en donner une courte explication dans un *Glossaire* à ce travail.

Introduction

Le présent exposé n'est qu'un faible essai sur un sujet grandiose. L'Antiquité l'a dit depuis longtemps, l'homme n'est qu'un fragment de l Univers, et, comme logiquement, toute partie possède les qualités du tout, l'homme contient en lui, à l'état potentiel ou développé, l'Univers tout entier.

Tout être est un rayon du soleil central spirituel, individualisé dans une enveloppe de substance-force ; le rayon est immuable et immutable ; le véhicule revêt des aspects multiples et parcourt successivement tous les degrés de l'échelle cosmique, lesquels sont, pour le Manvantara actuel, au nombre de sept. Trois de ces degrés, trop près de l'essence pure pour être considérés comme séparés, sont spirituels ; les quatre autres, séparés quoique unis, forment les quatre plans inférieurs du Cosmos manifesté. Les trois principes spirituels sont dans l'homme : *Atma*, *Buddhi*, *Manas* ; les quatre principes manifestés sont : *Kama*, *Prana*, *Linga Sarira* et le *Corps* matériel.

De même que le rayon de lumière blanche prend la couleur du verre qu'il traverse, ainsi le rayon monadique (*Atma-Buddhi*), quand il illumine une

enveloppe ou « principe », détermine un état particulier de conscience qui donne à ce principe, pendant tout le temps que dure son illumination, l'apparence d'un être distinct; c'est pourquoi le corps physique, le « double », le Kama ont leur conscience propre, leur automatisme instinctif, — ce que la physiologie nomme les « réflexes », les habitudes, et ce qui n'est, en réalité, que les premiers degrés de la manifestation de l'intelligence universelle; c'est pourquoi les êtres, quand ils commencent à s'individualiser, deviennent victimes de l' « Illusion de la Séparativité », oubliant qu'ils ne sont que les divers rayons d'un même soleil, — Mahat; c'est pourquoi le principe manasique inférieur, quand il est incarné, perd de vue son origine, oublie son père, — Manas supérieur, — se croit une personnalité distincte et autonome, tandis qu'il ne vit que par Celui qui l'a émané.

Il n'y a qu'une substance, *Mulaprakriti*. — la Vierge Mère, — laquelle par la fécondation du Saint-Esprit, — Parabrahm, — enfante les sept plans de matière qui constituent le Cosmos. Dans ses corrélations les plus inférieures, — sur notre terre grossière, — elle ne manifeste que l'attraction et la répulsion magnétiques; à l'état astral, elle détermine l'aspect physique de la Vie, — *Prana*; au degré immédiatement supérieur, elle produit l'apparition de la sensation et du désir, — *Kama*; un peu plus haut, elle permet la manifestation cérébrale de l'intelligence, — *Manas inférieur*. Au-dessus du Quaternaire elle brille d'un éclat resplendissant et se révèle, à mesure qu'elle s'atténue davantage, comme Soi-Conscience, — *Manas supérieur*; Force divine, — *Buddhi*; écran de projection atmique, — *Akasa*, — et, lorsqu'elle est retournée à son état primordial, elle n'est plus que le Voile de Parabrahm.

Ces divers aspects de la substance-force imprégnée par l'Esprit ne sont point également développés chez tous les êtres; il existe une échelle infinie depuis l'atome à peine échappé du sein immaculée de la Vierge, jusqu'aux radieux esprits planétaires qui fermeront le Grand Cycle. Cette échelle a quatorze échelons : les trois premiers forment les règnes élémentals primordiaux; les trois suivants, — Elémentals supérieurs, — mènent au septième, ou stage Humain; les sept derniers font remonter la Monade à travers les plans divins, jusqu'au seuil de Nirvana, où elle est absorbée comme forme, mais non comme conscience individuelle.

Les êtres des six premiers degrés élémentals sont incomplets dans leur constitution; ils ne possèdent point la Soi-Conscience, qui seule individualise, donne la Connaissance et l'Immortalité. L'homme est complet parce qu'il est la floraison ultime du septième échelon, du dernier effort de l'Évolution. Il possède tous les principes; il est soi-conscient; mais il ignore son *Soi* réel, le « Père qui est en secret », — *Atma-Buddhi-Manas*. Il a franchi

les six premiers plans dans l'inconscience de lui-même ; il va les parcourir de nouveau en pleine conscience, emporté par le Reflux universel, — l'Invocation qui mène au Pralaya, où pendant « Sept Éternités », les Ames sommeillent dans le Sein de Dieu.

C'est de la Constitution occulte de l'homme que nous allons nous occuper ici, des sept aspects qui représentent en lui le Septénaire cosmique : ce que l'on nomme généralement *les Sept Principes.*

Connais-toi ! ont sans cesse répété les Maîtres de toutes les époques.

RÉOUVERTURE DES COURS DE L'ECOLE PRATIQUE DE MAGNÉTISME ET DE MASSAGE

L'Ecole pratique de Magnétisme et de Massage, qui vient d'être classée parmi les grands établissements de l'enseignement supérieur libre, réouvrira ses cours lundi 14 courant.

Ceux qui désirent obtenir le diplôme de *magnétiseur-masseur praticien* pour s'en servir au point de vue professionnel ou qui désirent seulement acquérir les connaissances nécessaires pour appliquer le magnétisme au foyer domestique, doivent se faire inscrire à la *Société magnétique de France*, 23, rue Saint-Merry, de 1 heure à 4 heures.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*





Rédacteur en chef depuis 1870 : P.-G. LEYMARIE

38e Année N° 11. 1er Novembre 1895.

CHANGEMENT DE DOMICILE

Nos correspondants et nos abonnés sont prévenus, que la *Librairie des Sciences psychologiques, spirites et psychiques*, est installée à Paris, 12, *rue du Sommerard*, depuis le 15 septembre 1895.

Désormais toutes les correspondances et les demandes de volumes, devront être adressées, 12, rue du Sommerard, au nom de M. P.-G. Leymarie.

Notre librairie est actuellement au centre du commerce et des éditeurs, près du *Musée de Cluny*, de la *Sorbonne* et du *Collège de France*.

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

Depuis un siècle la physique, la chimie et les travaux d'art ont fait de merveilleux progrès ; tandis que la philosophie, qui a joué un si grand rôle à diverses époques, est de plus en plus délaissée. Cette déchéance de la science des principes tient à plusieurs causes :

1° La physique et la chimie donnent satisfaction aux nombreux besoins de l'époque, elles sont la base de la plupart des industries modernes, source de richesses ; tandis que la philosophie enrichit bien l'esprit, mais ne profite guère aux intérêts matériels.

2° L'enseignement des deux premières est plus à la portée des intelligences moyennes, parce qu'à leur théorie est jointe une expérimentation intéressante et probante, ce que ne peut pas faire la philosophie dont les démonstrations abstraites et spéculatives échappent à nos sens ; c'est à l'in-

telligence seule à les comprendre et à se les assimiler, ce qui exige une disposition d'esprit particulière, peu fréquente à notre époque positive.

3° Diverses méthodes ont été suivies dans les études philosophiques:

La méthode hypothétique, conforme aux habitudes de l'esprit au début des sciences, alors que l'imagination domine, paraît avoir été la plus ancienne; ses bases abstraites sont de pures suppositions ou des systèmes fantaisistes; cette méthode toute spéculative peut édifier des théories ingénieuses, brillantes, mais éphémères, comme le démontre l'histoire de la philosophie; elle ne convient pas aux époques éclairées.

La méthode théologique établit sa base sur les dogmes révélés, elle a régné dans le moyen âge et a formé la scolastique; elle impose ses décisions avec autorité et enlève à la philosophie son véritable caractère qui est la libre recherche de la vérité par les seules lumières de la raison fondée sur l'évidence, ce qui est en complète opposition avec les dogmes fantaisistes du catholicisme.

La scolastique fut un habile exercice logique, mais elle n'a produit aucune découverte. Cette méthode appuyée sur de mauvaises bases, ne peut résister aux attaques du scepticisme qui remplace les croyances relilieuses par le doute universel, en faisant habilement ressortir leur côté faible.

La méthode sceptique est une arme destructive qui n'édifie rien, développe la critique maligne et ne produit que des ruines; elle laisse l'esprit humain dans le doute qui est la mort de l'intelligence et de l'activité.

Pour atteindre un but déterminé, il faut qu'il y ait foi chez le chercheur.

La méthode philosophique généralement adoptée se base sur le sens intime et la raison. On a cherché à appliquer à l'étude de l'ordre moral la méthode expérimentale si propice aux sciences naturelles, mais les principales conceptions de la philosophie ne peuvent pas être appréciées par nos sens, elles sont du domaine de l'entendement; c'est en se repliant en elle-même que l'âme apprend à les connaître.

La vraie philosophie est basée sur l'observation, la raison et la réflexion; le manque d'expérimentation en rend l'étude plus difficile et moins attrayante que celle des sciences naturelles.

Maintenant les professeurs et les écrivains qui l'enseignent, s'y prennent-ils toujours bien? C'est à examiner. Les explications philosophiques ne tombant pas sous les sens, exigent une forte tension d'esprit, difficile à soutenir de la part des élèves et de beaucoup de gens peu habitués au jargon pas toujours précis des hautes écoles. Les maîtres oubliant cela, font souvent à leurs élèves de longues tirades formées de raisonnements successifs

entremêlés de phrases incidentes, que ces derniers suivent mal, et qui, pour ainsi dire, leur font perdre pied.

Il ne faut pas oublier que tout enseignement doit être clair et concis ; il convient de faire ressortir les principales questions qui sont les jalons des sciences, et laisser le plus possible aux élèves le soin d'étudier par eux-mêmes les détails. L'important est de leur indiquer la bonne voie, surtout en philosophie, où toutes les vérités sont en germe dans l'esprit humain ; on doit tâcher de les leur faire découvrir par eux-mêmes, comme faisait Socrate, leur intelligence et leurs souvenirs y gagneront.

Trop souvent les philosophes développent outre mesure les raisonnements sur des choses évidentes par elles-mêmes ; la généralité des hommes comprend bien mieux par l'évidence que par les longs et fatigants raisonnements qui ne sont pas dans la nature humaine.

Les longs discours conviennent aux orateurs qui veulent fasciner et entraîner leurs auditeurs, ou à d'habiles avocats qui par ce moyen fatiguent et déroutent leurs adversaires, les captent et leur insinuent le faux pour le vrai.

La vérité a peu besoin de longues phrases pour être comprise par les intelligences droites. Le judicieux Socrate, compris de tout le monde, dialoguait mais ne discourait pas. Jésus-Christ et les prophètes n'ont jamais fait de longues phrases ; il en est de même des communications spirites.

La métaphysique, à cause de ses abstractions, demande plus de concision et de clarté que les autres sciences.

Enfin il y a la méthode mystique dans laquelle on classe les actes spontanés d'intuition, et les inspirations du génie, comme déterminées par une illumination soudaine. Le mysticisme fait appel aux forces secrètes de l'âme.

Bacon croyait que l'âme recueillie en elle-même pouvait prophétiser et deviner, et que dans le songe, l'extase, et au moment de la mort, elle pouvait voir l'avenir.

Depuis la connaissance du spiritisme, le mysticisme est appelé à jouer le principal rôle en philosophie, en l'éclairant sur une foule de questions restées jusque-là obscures ou douteuses. Notre intention n'étant point de faire un cours de philosophie, nous nous bornerons à montrer la supériorité de la philosophie spirite sur toutes les autres.

PSYCHOLOGIE

Deux sciences se partagent l'étude de l'homme : la physiologie étudie l'homme physique, la psychologie étudie l'homme moral. Cette dernière se divise en deux : l'une détermine les facultés de l'âme, l'autre sa nature. Les

phénomènes de la pensée, quoique d'une nature plus subtile et plus délicate que ceux du corps, peuvent être convenablement observés et connus, car, si nous fixons attentivement notre attention dans notre for intérieur, nous jugeons parfaitement ce qui s'y passe.

Certains apologistes du catholicisme cherchent à infirmer la valeur et l'utilité des études psychologiques qu'ils redoutent comme disposant à la libre pensée.

Dans ses recherches philosophiques M de Bonald dit : « Notre esprit est un instrument qui nous a été donné pour ne connaître que ce qui est hors de nous. D'après cela nous ne pourrions pas même faire notre examen de conscience, car, lorsque nous l'employons à s'observer lui-même, il est à la fois instrument et matière d'opération, travail improductif qui ressemble à l'ouvrage d'un artisan dépourvu de toute matière, qui passerait son temps à examiner ses outils et à les polir... Nous prenons ainsi en nous le point d'appui qui doit nous enlever, nous nous pensons nous-mêmes, nous voulons nous poser dans une balance sans contrepoids ; tandis que notre esprit ne peut opérer qu'en dehors de nous... autrement il s'épuise et se consume dans cette stérile contemplation de lui-même. »

Ainsi l'homme ne se connaîtrait pas mieux que les animaux ; on voit à quelles fausses idées peut conduire le fanatisme religieux.

Descartes et les principaux philosophes au contraire ont fait le plus grand cas de la pensée humaine qui est la meilleure preuve de notre existence et de notre valeur, en disant que l'homme est incapable de réfléchir, que sa pensée l'ignore comme celle de l'animal ; M. de Bonald arrive à raisonner comme les matérialistes qui nient la conscience.

DES FACULTÉS

Dans les sciences naturelles les phénomènes sont attribués à des causes premières peu connues.

Dans l'homme, l'âme ou le moi est la cause unique et connue des phénomènes psychiques appelés facultés.

L'idée de faculté comporte celle d'activité, avec une volonté qui les dirige à son gré. Le minéral et la plante, n'ayant ni facultés ni activité, n'ont que des propriétés.

L'animal agit instinctivement à l'aide de fonctions non raisonnées qui lui tiennent lieu de facultés ; dépourvu de conscience, il ne se connaît et ne se juge pas.

Ce qui embrouille beaucoup l'étude des questions philosophiques, c'est que leur solution est souvent présentée et discutée de plusieurs manières,

ce qui donne à cette science quelque chose d'indécis qui déroute les élèves.

Le spiritisme n'offre pas cet inconvénient ; il présente ses idées avec assurance et grande vraisemblance.

Ainsi la métaphysique, qui jusqu'à présent a été une science de disputes pleine d'obscurités, est appelée à une régénération complète dans l'étude des principes et des causes premières généralement traitées par des hypothèses.

Le spiritisme nous initie aux lois qui régissent l'univers ; il nous fait voir leur corrélation ; ainsi l'amour, la charité, la paternité, la solidarité, bases de la morale humaine, deviennent dans le monde matériel : l'agrégation, la cohésion, l'affinité, l'attraction, les combinaisons, l'égalité de pression dans les liquides, l'égalité de tension électrique et calorifique ; les esprits et les humains sont reliés par les communications et tous reliés à Dieu par la prière.

Ainsi, le spiritisme nous explique le plan du créateur qui veut que l'univers fasse un tout bien relié, vraie religion universelle.

Les philosophes ont beaucoup discuté sur les diverses facultés de l'âme ; de nos jours ils en admettent trois principales : la sensibilité, l'intelligence et la volonté. Comme toujours ils ont traité ces questions généralement évidentes avec une fatigante prolixité.

Il faut reconnaître que sur ces question ils ne sont pas en désaccord avec le spiritisme ; ainsi que lui ils reconnaissent parfaitement la valeur du jugement et de la raison dans toutes les pensées et les actes humains ; sous ce rapport ils sont en complète opposition avec certains apologistes exaltés du catholicisme.

Quelques théologiens ont été embarrassés pour faire concorder la liberté humaine avec la prescience divine ; nous traiterons cette question dans la théodicée.

Pour le moment nous dirons seulement que la préscience de Dieu n'empêche pas sa justice de fonctionner, et que l'homme est parfaitement libre dans la voie limitée que Dieu lui a imposée ; tous les actes qu'il pourra y accomplir étant prévus, porteront bien moins de préjudice à l'infinie puissance divine que ne pourraient en faire à un maître puissant d'innocents oiseaux enfermés dans une bonne cage.

DE L'AME

La philosophie dit qu'en rentrant en dedans de nous-mêmes, nous y trouvons une force qui sent, pense, agit et se détermine librement. Nous sentons parfaitement que cette force est une et identique pendant toute notre

vie, qu'elle a des fonctions immatérielles toutes différentes de celles du corps.

L'existence évidente de l'âme dispense de recourir à une logique abstraite pour la démontrer.

Nos organes matériels ne peuvent agir sur eux-mêmes.

Ainsi l'œil ne se voit pas, l'oreille ne s'entend pas, mais l'esprit par sa nature immatérielle a conscience de lui-même ; il se saisit à la fois comme sujet et objet et se juge ; dans cette dualité il ne perd pas son unité, faculté dite science que n'ont pas les animaux.

MATÉRIALISME OU POSITIVISME

Le principe du matérialisme est que nous ne pouvons rien connaître que par les sens ; en conséquence il nie l'existence de l'âme parce que ses phénomènes ne tombent pas sous les sens ; il n'admet que les faits sensibles reconnus par l'analyse.

Pour lui il n'y a que cela de positif, tout le reste est entité, abstraction ou fiction. Il prétend que le moral ne dirige pas le physique, mais qu'il lui est soumis ; ainsi les facultés morales de l'homme se développent, s'affaiblissent et disparaissent suivant l'état bon ou mauvais du corps ; l'intelligence dépend du développement du cerveau ; une lésion de cet organe entraîne une lésion dans les facultés intellectuelles. L'âge, la santé, le climat déterminent le moral de l'homme.

Le cerveau produit la pensée, comme l'estomac digère les aliments et comme le foie sécrète la bile.

Le bon sens et le sentiment intime combattent avantageusement cette doctrine matérialiste : si l'état du corps a une certaine influence sur l'âme, celle-ci a une influence bien plus grande sur le corps qu'elle a construit ; elle le fait mouvoir, dirige la volonté et les actes, les modifie parfois brusquement, suivant les circonstances.

L'énergie morale et l'enthousiasme de la foi opèrent des prodiges. Mais les philosophes, de même que les religions, ne peuvent soutenir leurs assertions en psychologie qu'à l'aide d'arguments métaphysiques, presque toujours discutables, parce que, ne tombant pas sous les sens, ils sont difficiles à saisir.

Plusieurs importantes questions embarrassent les métaphysiciens : quelle est la nature de l'âme, celle de la matière ? comment l'âme immatérielle peut-elle agir sur le corps matériel ? Ils ne peuvent guère y répondre que par des hypothèses plus ou moins discutables.

Ils se bornent à dire que l'âme est une, simple et invisible. Plusieurs admettent entre le corps et l'âme, un fluide intermédiaire, subtile, intelligent

appelé force vitale, végétative, fluide nerveux, etc., qu'ils ne peuvent pas définir, parce que leurs connaissances psychiques sont trop bornées.

Le spiritisme, mieux renseigné en métaphysique, va beaucoup plus loin dans l'étude des causes premières ; il nous dévoile la vie d'outre-tombe ; ses innombrables communications nous prouvent parfaitement l'existence de l'âme séparée du corps, sa survivance après la mort ; elles nous donnent d'intéressants détails sur la nature de l'âme, sur sa liaison avec le corps par le périsprit ; des aperçus sur l'origine de la matière qui proviendrait d'un état passif de la substance universelle, condensé par le fluide universel, intelligent, ou par la substance active ou directrice: *Dieu.*

La philosophie base généralement ses explications psychologiques sur des hypothèses ; le spiritisme appuie les siennes sur une connaissance plus approfondie des causes premières, ses assertions paraissent fondées.

Les interminables discussions causées par les bases hypothétiques de la psychologie classique, ont à diverses époques amené le doute, puis le scepticisme dans les idées spiritualistes, d'où est résulté le matérialisme et le néantisme constaté de nos jours.

Conséquences fâcheuses du matérialisme néantiste:

1° En morale, comme le matérialisme (ou le néantisme) fait dépendre toutes nos facultés psychiques des organes du corps, il est forcé de nier le libre arbitre, le mérite et le démérite, ce qui conduit au fatalisme. La vertu désintéressée étant considérée comme une chimère, l'égoïsme devient l'unique but des actions humaines.

2° En législation, le matérialisme déclare qu'en soi rien n'est juste ni injuste. Le droit c'est l'utile, la pénalité fait la force et la sanction des lois.

3° En politique, la force est le principe de la souveraineté ; érigée en droit, elle élève et renverse les gouvernements ; tout fait accompli est légitime. L'instabilité des institutions et l'anarchie n'ont de remède que dans le despotisme qui maintient la société en empêchant la guerre de tous contre tous. La moralité est dans le succès qui justifie tous les actes. Les deux grands ressorts de la politique sont la force et la ruse habilement combinées. Le bonheur des États consiste dans leur prospérité matérielle, principal but de la politique dénuée de morale.

4° En fait de religion, le vrai matérialisme n'admettant pas une vie future, considère les religions comme des superstitions, des moyens de gouvernement. Mais on voit souvent, parmi les catholiques principalement, un matérialisme mitigé, qui engendre une religion complaisante, intéressée, toute de calcul, dépourvue de conviction, dirigée non par le devoir et l'amour des semblables, mais par l'égoïsme, l'usage social et une



vague crainte de l'avenir ; cette religion facile s'allie souvent à une morale relâchée et se contente des pratiques extérieures du culte.

5° En histoire, le matérialisme introduit le fanatisme, les hommes n'étant que les instruments de forces aveugles. Il justifie les crimes comme imposés par les circonstances. Il fait de l'historien qui doit être l'interprète de la conscience des peuples, un narrateur indifférent. Les causes morales qui déterminent les institutions et les révolutions sont subordonnées aux causes physiques, aux influences de climat et de race.

6° Dans la littérature et les beaux arts, l'idéal est remplacé par le réel, la beauté morale par la beauté physique, les grâces sévères de la modestie par le gracieux et le joli. L'extraordinaire est recherché, les goûts se dépravent. La glorification de la matière, l'exaltation des bas instincts, la peinture des passions déréglées inspirent le poète, l'artiste et l'écrivain. L'art ne s'étudie qu'à plaire aux sens et à les exciter, il farde le vice et rend la vertu fade et ridicule. Le scepticisme se montre sous diverses formes : les uns oublient les soucis et la brièveté de la vie en s'abrutissant dans les jouissances matérielles, d'autres cherchent l'indifférence dans l'ataraxie, quelques-nns n'y trouvent que le désespoir, nulle part le calme et la satisfaction.

7° Dans la science règne l'empirisme qui n'admet que les faits matériels tombant sous les sens. Le savant méconnaît la valeur des faits moraux, il veut les soumettre aux procédés mathématiques et physiques, il conteste aux sciences morales leur certitude.

Dans les sciences pratiques le scepticisme arrête l'essor de la pensée ; ennemi des idées théoriques et hypothétiques, il paralyse le génie et fait obstacle aux découvertes.

Les sciences morales, les spéculations désintéressées sont remplacées par les applications lucratives. Le stimulant des travaux n'est plus le désir de connaître, l'amour du gain passe avant l'amour du vrai.

8° L'éducation, le perfectionnement moral de l'homme est sacrifié à son perfectionnement matériel et productif. L'éducation n'étant plus libérale est dirigée vers l'utile. L'instruction se réduit à l'acquisition des connaissances suffisantes pour conduire promptement et facilement à la fortune, au bien-être matériel unique but de la vie.

C'est l'abandon des méthodes sérieuses qui développent en tout sens et sans précipitation l'esprit pour lui-même, suivant la progression de ses facultés, en tâchant de le rendre actif et vigoureux et en l'habituant à tirer le plus possible de son fonds naturel par son énergie propre, sans le surcharger de formules et de mots qui développent plus la mémoire que l'intelligence, qui ne font aucun appel à sa spontanéité. Alors l'esprit incapable

de penser et de découvrir par lui-même, perd son activité, tombe dans l'engourdissement et s'atrophie.

Tels sont les funestes effets du matérialisme. Une pareille doctrine, subversive de l'ordre moral, contraire aux idées religieuses, funeste à la société a généralement été repoussée par la conscience du genre humain; mais elle a prévalu aux époques où le désordre est dans les mœurs, comme dans les derniers temps de Rome. Chacun devint néantiste.

A notre époque le matérialisme a été soutenu par des hommes capables; mais le spiritualisme chrétien, qui domine dans nos croyances et nos institutions, l'a contenu et l'a empêché de s'établir comme théorie philosophique; il est reconnu que le genre humain pris en masse est spiritualiste.

Mais si notre siècle est théoriquemeut spiritualiste, il a laissé envahir ses mœurs par un matérialisme pratique dont la société actuelle reconnaît en elle les fâcheux effets! ils proviennent surtout de son scepticisme en philosophie, en religion et en politique; c'est dire que ces trois moyens usés sont impuissants à relever notre société matérialisée dans ses mœurs.

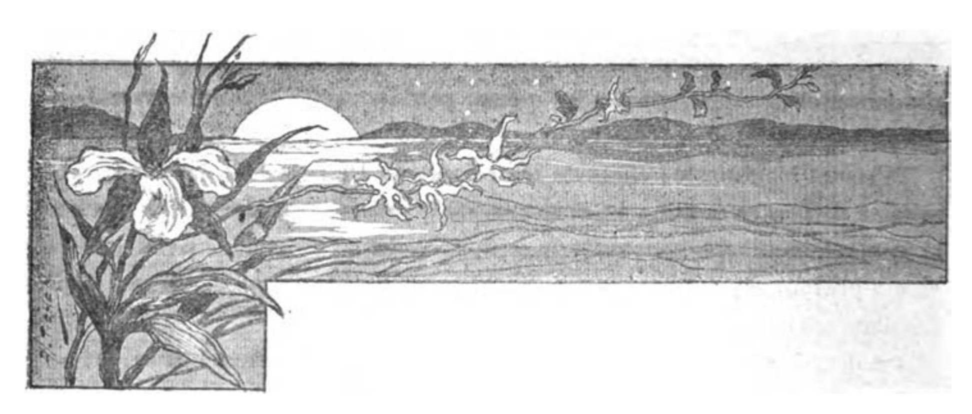
En conséquence, le spiritualisme plein de sève, précis dans sa doctrine, est appelé à donner une nouvelle vie à ces trois moyens devenus sans force et sans vertu. (*A suivre.*) P.-G LEYMARIE.

EN RÉPONSE AU *LOTUS BLEU*

M. Lecomte nous a apporté lui-même au mois de Juillet dernier, l'article intitulé : « *Le dégagement astral et la limite de l'atmosphère terrestre* », qui a paru dans la *Revue* d'Août, en nous disant que cet article avait déjà été publié, mais qu'il désirait nous le donner avec une page inédite.

Le *Lotus Bleu* nous a écrit pour en réclamer la priorité, nous la lui donnons. LA RÉDACTION.





CONDAMNÉ AU PILORI

APPEL DE LA SENTENCE

Je débrochais, ces jours derniers, une pile de livraisons de la *Revue* pour leur faire la toilette et les mettre en état de figurer sous le même uniforme que leurs aînées sur le rayon qui les attend. Cette opération est assez monotone ; volontiers, pour la varier un peu, je me laisse aller, en tel cas, à jeter de-ci et de-là un coup d'œil sur les pages que je décous, classe et empile en volumes à relier.

Et voilà comment la signature de M. Horace Pelletier, l'aimable, spirituel et fidèle correspondant de la *Revue*, me tombant sous les yeux, je me mis à parcourir un article où il nous conte, avec sa bonne grâce habituelle, deux historiettes extraites de son répertoire, inépuisable, semble-t-il, ce dont je me félicite pour ma part. (*Revue* d'octobre 1894, p. 606 et s.) Elles sont intéressantes comme documents destinés à grossir le fonds spirite ; mais, que M. Pelletier me pardonne ma franchise, à mon avis peut-être n'auraient-elles rien perdu s'il avait gardé en portefeuille la prosopopée dont il les fait suivre :

« Ombre de Voltaire, tu le vois, malgré tes sarcasmes, la superstition tient toujours le sceptre du monde; elle fait toujours sentir son influence et elle se moque de toute ta bande qu'elle brave résolument. »

Déjà l'an dernier, à première lecture, cette diable de prosopopée m'avait fait un singulier effet et donné bonne envie de chercher noise à son auteur, de spirite à spirite, amicalement, fraternellement, cela va de soi. Puis j'avais oublié. A seconde lecture, l'effet se reproduit de plus belle; je n'y résiste plus, tant pis il faut que je chicane pour me soulager. Je n'ai pas, paraît-il, un tempérament à supporter double dose, faiblesse nerveuse ou autre.

M. Pelletier, lui aussi, a la sienne, et Voltaire est sa bête noire. Pour peu qu'il le rencontre au bout de sa plume, il l'accroche et lui administre quelque verte apostrophe en manière de correction. Chacun prend son soulagement où il le trouve.

Dieu me garde de lui en faire un crime, pas même un reproche; mais

veut-il bien me permettre de lui poser une question? A quel Voltaire adresse-t-il ses excommunications? Car, depuis qu'il est mort, il y en a plusieurs qui circulent de par le monde. Il y a le vrai, puis bon nombre d'assez méchants pastiches courant les rues et rappelant tant bien que mal l'original et une foule de misérables caricatures odieusement peinturlurées.

Il y a lieu de présumer que M. Pelletier ne connaît qu'imparfaitement l'original; sans quoi, lui, le chercheur de vérités, l'ami de la justice, ne condamnerait pas ainsi sans miséricorde ce brillant et vaillant esprit qui, toujours sur la brèche ou à l'assaut, passa sa vie à batailler pour le triomphe de la justice et de la vérité sous tous ses aspects.

« Le scepticisme, dit M. Pelletier, a été pendant la fin du siècle dernier... la grande, la très grande mode... A l'époque où il dominait exclusivement ou n'entendait parler que de terrasser l'hydre de la superstition... En dépit des fanfaronnades de toute la séquelle de Voltaire, l'hydre de la superstition n'est nullement terrassée, comme on le croyait. » Hélas! non et malheureusement, ajouterais-je, en me réservant d'expliquer mon adverbe — mal sonnant à première audition, je le crains, aux oreilles de M. Pelletier.

Le scepticisme tel qu'on entend le mot généralement, c'est-à-dire se réduisant en fait de profession de foi à *un peut-être oui, peut-être non, peu importe le surplus*, sans doute cette insouciance du but de la vie, cet affaissement de la conscience fut de mode au XVIIIe siècle et non pas seulement à la fin. Mais, j'en demande bien pardon à M. Pelletier, cette mode fut beaucoup moins générale qu'il semble le croire. Dans le monde gorgé de richesses et de privilèges plus ou moins mal acquis, amolli, énervé par l'abus du luxe, du plaisir, des jouissances sensuelles, oui, sans doute, ce scepticisme était de bon ton et réputé comme un brevet d'élégance et de supériorité de caractère. Talons rouges et *esprit fort* allaient très bien de compagnie, rien n'était mieux porté. Oui, assurément, chez messieurs de la noblesse de cour, de la haute prélature, de la haute finance et leurs attenances les plus proches, on en était à trouver tout naturel de résumer son *credo* en un seul mot : jouir! et le déluge après, possible... mais, temps perdu d'y songer.

Pourtant ne nous abusons pas. En dehors de ce monde, réceptacle et condensation des vices du temps, qui n'était, au vrai, qu'une parcelle gâtée de la France, ne parlons pas de scepticisme au sens vulgaire du mot. Autrement comment expliquer *Quatre-vingt-neuf*, cette prodigieuse conclusion du XVIIIe siècle, cet acte de foi de tout un peuple affirmant, au nom de l'humanité, imprescriptibles parce que immortels les principes du droit, du devoir, de la justice, en un mot de la morale. Divine, humaine? laquelle? Il n'y en a pas deux.

Quatre-vingt-neuf donna la formule, embroynnaire, je le veux bien, d'un monde nouveau émergeant des décombres du passé. Mais les formules, destinées à régénérer la conscience des peuples, ne sont pas faites, que je sache, de doute et d'indifférence ; elles sont nécessairement et suprêmement affirmatives, sans quoi il faudrait admettre que les profondes et brusques révolutions sociales au cours desquelles l'humanité s'efforce de rejeter de son organisme les éléments viciés, en vue de raviver ses forces et d'en déployer de nouvelles, sont des effets sans causes, des miracles de génération spontanée.

Autre question non moins amicale : si Voltaire fut le père de ce scepticisme dissolvant qui, à coup sûr, mérite tous les qualificatifs que lui inflige et lui pourra infliger M. Pelletier, comment aussi expliquer que ses plus fervents admirateurs et ses détracteurs les plus acharnés s'accordent invariablement à le proclamer un des plus actifs, des plus infatigables, des plus puissants préparateurs de ce 89 d'où date une nouvelle étape du progrès humain. Il a fait sa semaille d'idées ; la récolte des faits a suivi et se continue. Qui donc à plus haut titre que lui a droit de revendiquer sa part dans la *Déclaration des droits de l'homme*, la plus solennelle affirmation de principes humanitaires qui ait été promulguée dans notre monde depuis dix-huit siècles. Soyons logiques et tâchons d'être justes.

Que M. Pelletier flagelle de son mieux l'épais scepticisme des représentants émasculés de notre aristocratie et de la majorité de notre bourgeoisie ploutocrate, je suis le premier à l'applaudir de ne pas ménager, à l'occasion, les lanières à son fouet. Le pyrrhonisme dont ces cervelles et ces cœurs délabrés tirent vanité n'est au vrai qu'un diplôme d'égoïsme bête, de viduité intellectuelle, d'avachissement moral. Incontestablement, c'est à cet avachissement que nous sommes redevables en notre fin de siècle de l'arrière fond de putréfaction dont les miasmes ne se révèlent et ne percent que trop souvent à travers le faux brillant de ce qu'on est convenu d'appeler les couches supérieures de notre société. A quoi bon des preuves ? elles surabondent. Ne remuons pas cette bourbe, elle sent trop mauvais ; passons.

Bravo donc à toutes les fouaillées administrées à ce secpticisme abâtardissant dont la diffusion heureusement semble, à en croire certains indices, toucher à son terme. Le constater, le flétrir, le combattre, rien de mieux. Mais est-il bien juste d'en rendre responsable l'auteur du *Principe d'action* et n'est-ce pas en définitive faire le jeu de la tourbe mêli-mêlo de fanatiques d'imbéciles et de sycophantes qui a pris à tâche de déshonorer lamémoire de l'homme qui s'était donné pour mission de faire la lumière dans le capharnaum des vendeurs du temple et d'en livrer les arcanes à la risée publique,

aussi bien que dans la caverne judiciaire et tortionnnaire de son temps et d'en révéler les horreurs ?

Hé ! sans doute il est de tradition, de règle, de bon ton dans le monde sacerdotal et ses annexes, dans la chaire, les sacristies, les salons *bien pensants*, dans la bouquinerie *pieuse*, de clamer que si la foi s'en va et les saintes pratiques, et les bonnes mœurs, si nous tournons à mal, si nos pasteurs et directeurs spirituels ne font pas de nous autant de petits saints à mettre en niche, *c'est la faute à cet infâme Voltaire ! !* Avant de passer condamnation et de joindre son anathème au déluge d'imprécations et de malédictions dont ce tas de pharisiens s'efforce d'accabler cette mémoire détestée, ne serait-il pas de simple équité de chercher, en raison de la provenance, le but final des malédictions et la vraie cause de l'acharnement ?

Que nous ne devions pas, certes, nous, libres-penseurs (au vrais sens du mot), nous spirites, que nous ne devions pas un culte de vénération à l'auteur de *Candide* et de *la Pucelle*, j'en conviens très volontiers. Que nous réprouvions certaines de ses productions, que nous les déplorions comme autant d'erreurs où de débauches de ce brillant esprit, d'accord. Oui, mais je m'abuse étrangement ou je suis fondé à croire que, d'autre part, nous lui devons bien quelque reconnaissance, ne serait-ce qu'en retour de cette liberté de penser, d'agir, de dire, d'écrire selon notre conscience, dont nous jouissons enfin et malgré tout, liberté pour la conquête de laquelle il a combattu jusqu'à son dernier jour, jusqu'à ce jour où il a résumé le souvenir de ce combat de soixante ans en deux mots : « Dieu et la liberté »(1).

Sans lui, où en serions-nous ? Qui le sait, qui peut le dire, si toujours en éveil, toujours prêt, toujours en armes, sans repos, sans trève et sans peur, en vrai fils de la Gaule, il n'avait mené son siècle à l'assaut de toutes les iniquités, de toutes les tyrannies, de toutes les bastilles ? (1).

Dans l'ardeur, dans l'emportement de la lutte, que plus d'un de ses coups ait porté au-delà ou à côté du but visé et soit profondément regrettable, je n'ai garde de le contester. Mais en fin de compte, pour juger l'homme et l'œuvre sans risquer un déni de justice, la première chose à faire est, me semble-t-il, de s'efforcer de pénétrer, de vivre par la pensée dans le milieu où il a vécu sa vie tourmentée, puis d'envisager l'œuvre sur l'ensemble, sur les résultats.

Quels temps, quelle société ! Ouvrons l'histoire à ce chapitre, édifions-nous. Dix-huit siècles après qu'il a été dit aux pasteurs de peuples : « Allez et enseignez l'amour de Dieu et la justice », eh bien, comme aux pires siècles

(1) Quelques semaines avant sa mort, visité par Franklin qui lui présenta son petit-fils en demandant pour lui sa bénédiction : *God and Liberty*, dit Voltaire, voilà la seule bénédiction qui convienne au fils de M. Franklin.



de ténèbres et de barbarie, la torture est prodiguée avec un luxe d'effroyables raffinements. Sous l'impulsion du prêtre et l'approbation royale, au nom du Dieu de miséricorde, on emprisonne, on pend, on roue, on écartèle, on brûle, les bandits, les assassins ? oui peut-être bien, mais surtout les maldisants, les malpensants, les malpratiquants, les fauteurs d'hérésies, les imprudents qui n'ont su retenir leur plume ou leur langue. On envoie pourrir dans quelques basses-fosses ou ramer sur les galères de Sa Majesté les misérables qui osent bien se plaindre que ce cette Majesté *très chrétienne* les affame ou les déshonore pour entretenir royalement son sérail et gaver ses sultanes et ses favoris ; pour moins encore, pour être mal en règle avec messieurs de l'Ordinaire ou messieurs de la Maltôte, ou les maîtresses de messieurs les Ducs et Pairs, bref, de la noble crapule dorée, chamarée ou mitrée.

En fait de religion, l'officialité des pompes, des observances méticuleusement réglées par l'épiscopat et surveillées par la police sacerdotale ; en fait d'apôtres, des casuistes nourris de la *Somme* d'Escobar ; en fait de politique, l'abandon des traditions nationales, le gaspillage et l'arbitraire. Les *lettres de cachet* sont menues faveurs distribuées journellement par le pouvoir à ses amis qui au besoin en spéculent ; la loi en réalité se réduit au bon plaisir d'un despote de droit divin et, de degré en degré, à celui de son entourage, de la valetaille de cour et de sacristie née, pense-t-elle, pour s'engraisser des sueurs du peuple et épuiser les voluptés terrestres.

La finance, plus ou moins savonnée de sa roture, rivalise avec l'aristocratie d'épée et d'église pour raffiner ses vices sous l'habile direction des fils de Loyola qui se chargent d'accommoder au mieux Dieu et le diable Vénus et la Vierge, Cythère et la Jérusalem céleste.

Comment s'étonner dès lors que dans ce monde en dissolution, religion, morale, devoir, honneur, vertu, ne soient plus autre chose que des mots sonores et vides, d'autant plus aisément prodigués dans le beau langage qu'ils ne répondent plus à aucune réalité vivante !

C'est au sein de cette société gangrenée dans ses moelles qu'est né, que s'est instruit s'est formé, qu'a dû vivre et lutter Voltaire.

(*A suivre.*) T. THONOEPH.



RÉCIT DU CHANCELIER HUGO KOLLATAJ

Cher Monsieur Leymarie,

A notre époque fin de siècle où les idées comme les hommes errent à l'aventure, sans que rien de positif n'arrive à donner satisfaction à cet état de choses, dont tout le monde souffre sans savoir pourquoi, le spiritisme apparaît comme un seul remède pour sortir de ce gâchis matérialiste. C'est lui seul qui nous administre la preuve expérimentale de l'existence de l'âme, de son indépendance de l'organisme, de sa domination sur cet organisme et de sa survivance après la désagrégation dudit organisme. Lui seul nous démontre la réalité de la vie future et par suite l'existence de Dieu, sa bonté, sa justice et sa sagesse. Grâce au spiritisme ces vérités cessent d'être des hypothèses aujourd'hui, quoique généreuses et consolantes, il est vrai, mais des hypothèses. Les expériences du Dr Robert Hare, de Philadelphie, qui à l'aide de ses appareils ingénieux a contrôlé scientifiquement les manifestations spirites, ont fourni la preuve qu'il était en présence d'une grande vérité et il la confirme dans son ouvrage : « L'examen expérimental des manifestations spirites. » Le juge Edmonds, après un examen minutieux et approfondi des phénomènes, a aussi donné la preuve de la réalité des esprits. MM. Robert Dale Owen, le Dr Robert Chambers, le Dr Géo Sexton, Cromwell Varley, le Dr Lockhard Robinson, William Crookes, R. Wallace, Paul Gibier, Camille Flammarion, Zöllner, ont pris toutes les précautions possibles pour n'être pas trompés et ont été convaincus et convertis par ces phénomènes qui jusqu'à présent étaient une énigme. Puisqu'ils affirment hautement, soutiennent avoir vu, et n'hésitent pas à donner leur témoignage, la raison ne nous commande-t-elle pas de nous incliner en présence de telles assurances? — Oui, ces faits de manifestations spirites, quoique très extraordinaires, doivent être vrais, puisqu'ils sont certifiés par des personnes éclairées, sérieuses, de haute intelligence et d'une valeur incontestable. Par ces expériences nous voyons et nous devons croire, que notre âme est indépendante de l'organisme qu'elle survit au corps et qu'il y a plusieurs autres vies après celle-ci. Le spiritisme nous apporte un surcroît de preuves expérimentales de ces vérités et met ces preuves à la portée de toutes les personnes de bonne foi, matérialistes, positivistes, incrédules et cléricaux. La base donc de toute religion et de tout spiritualisme, tant rationnel, que traditionnel, est le « Spiritualisme expérimental » Tout homme pensant, sans parti pris bien entendu, conviendra donc avec moi, que ces faits spirites méritent d'être examinés sérieusement et que tout homme de science consciencieux, ne doit pas reculer plus longtemps devant l'examen et, trou-

vant la vérité, il doit avoir le courage de la proclamer. Voilà mes idées sur le spiritisme.

Aujourd'hui je veux vous raconter un fait d'apparition qni a été décrit par M. le comte Henri Rzewuski dans son œuvre historique : « *Lzska i przeznaczenie* ».

Au mois de novembre 1798 plusieurs célébrités polonaises du xviiie siè-
« cle telles que : l'abbé Hugo Kollataj, grand chancelier de l'État et célèbre
« écrivain philosophe polonais ; Thadée Czacki ; comte Rzewuski, le père de
« l'auteur et beaucoup d'autres, se trouvaient réunis un certain soir au
« salon du comte Czacki. Plusieurs d'entre eux étaient partisans de la phi-
« losophie de Voltaire. La conversation était très animée ; enfin elle tomba
« sur l'existence certaine d'un monde invisible, qu'il était impossible de
« nier, attendu que les phénomènes d'apparitions de personnes décédées
« sont assez fréquents. Ces apparitions ont été vues par beaucoup de per-
« sonnes, dignes de foi et il est impossible de rencontrer quelqu'un qui
« n'ait vu ou entendu raconter quelques histoires surnaturelles. Mon père,
« sachant bien que l'abbé Kollataj était voltairien jusqu'à la moelle des os,
« lui dit : « Chancelier, quant à vous, n'est-ce pas, on peut être sûr que
« vous n'avez jamais rien vu de surnaturel de votre vie et que vous n'ajou-
« ter aucune foi à ces histoires à dormir debout. — Après quelques minutes
« de silence, le chancelier répondit ; » Cependant il m'est arrivé un fait extraordinaire, que je vais vous raconter. C'était en 1788, j'habitais, comme vous savez, tout près du palais de notre roi Stanislas Auguste Poniatovski et vu mon service à la Cour, je devais être présent les jours de réception. Tous les matins à 9 heures j'assistais en grande tenue à la messe, dans la chapelle du roi. Après la messe je devais être présent à la toilette du roi et ensuite je travaillais avec lui dans son cabinet jusqu'à midi. Mon service à la Cour et la vie du grand monde me prenaient beaucoup de temps ; et pour cette raison il ne me restait pour mes occupations personnelles et mes affaires, que les matinées et quelquefois une partie de la nuit.

Dans ce temps-là, comme vous savez, les grandes perruques poudrées étaient à la mode et chaque personne qui fréquentait le monde devait avoir un habile coiffeur, perruquier, comme on les appelait alors. J'eus donc, comme tant d'autres de mes semblables, un coiffeur à l'année, un certain Bravacki, le plus célebre artiste dans son métier de tout Varsovie, et son devoir était de venir tous les jours à 7 heures du matin pour me coiffer. Mon habitude était de m'éveiller très matin et de rester ainsi couché pendant quelque temps. Mon coiffeur m'attendait alors dans mon cabinet de toilette. Un jour que j'avais plus de travail que d'habitude pour le cabinet du roi, je m'étais couché seulement à 3 heures du matin, mais cela

n'empêcha pas qu'à 6 heures, selon mon habitude je fus éveillé. Tout à coup la porte s'ouvrit et je vis entrer un drôle de personnage, en un mot, la caricature d'un vieil allemand. C'était un homme de petite taille, gros, trapu, la face couperosée, le ventre énorme et portant une grosse perruque poudrée. Son habit était fait à l'ancienne mode, d'une couleur indécise, avec de gros boutons en métal, un pantalon en velours noir, un gilet rouge, des bas blancs et des souliers à énormes boucles. Il me salua plusieurs fois, très bas, presque à terre, et disparut. Je m'habillai à la hâte et courus, à l'antichambre demander mon coiffeur Bravacki, Mais personne ne l'avait vu entrer. — « Mais où est donc le vieil Allemand qui était chez moi et qui vient de sortir de ma chambre à l'instant? » demandai-je. Cependant les domestiques affirmèrent n'avoir vu personne. Ils n'avaient pas quitté l'antichambre dès le matin et c'était la seule entrée dans mes appartements. Comme *Bravacki* n'arrivait pas, et que je ne pouvais me passer de coiffeur j'en fis venir un autre. Étant continuellement occupé, j'oubliai ma drôle de vision. Le lendemain en m'éveillant, je vis venir mon coiffeur Bravacki comme d'habitude. Je lui demandai naturellement quelle était la cause de son absence d'hier matin. — « Excusez, Excellence, me dit-il, hier j'étais très occupé ; le chef de notre corporation est mort, subitement foudroyé par l'apoplexie ; comme j'ai été en apprentissage chez lui et qu'il m'aimait beaucoup, j'ai dû m'occuper de son enterrement. C'est moi qui l'ai habillé pour le cercueil. « — Comment était-il et quel habit lui avez-vous donné? » demandai-je. — « Excellence, c'était le type d'un viel Allemand, répondit Bravacki; petit, gros, trapu, avec un gros ventre, il avait un habit couleur indécise, gilet rouge et bas blancs ! — Mais je l'ai donc vu hier à 7 heures du matin ! — dis-je à Bravacki, étonné. Maintenant je comprends tout, il est venu me faire des excuses pour votre inexactitude !»

Succès et prospérité à la *Revue Spirite* et à son administration.

A vous cordialement, Joseph de Kronhelm.





THÉORIES DES SPECTRES

LES MÉDIUMS SONT-ILS DOUÉS DE LA 4e DIMENSION

PREUVES PSYCHO-PHYSIQUES

Comment se produisent les matérialisations. Explication scientifique des merveilles qui embarrassent les médiums et les spectateurs

> La mesure de l'impossible est actuellement perdue.
> CHARLES READE.

Dans un numéro récent de l' « Inter-Océan », on me demande, par « Vià Media », si, la dématérialisation d'une personne est un fait que l'on doit attribuer à la 4e dimension de l'espace dont le médium serait doué.

Voilà certainement une question facile à faire, mais à laquelle il est difficile de répondre brièvement et de manière à être compris de tout le monde, pour cette raison que les matérialisations et les dématérialisations sont le résultat de nombreuses combinaisons du magnétisme animal et de phénomènes électriques, joints à la possession innée de la 4e dimension de l'espace.

Je suis d'accord avec Hudson quand il dit que « nous ne devons pas recourir au surnaturel, aussi longtemps que l'explication d'un phénomène peut se trouver dans la loi naturelle » ; et comme tous les miracles peuvent s'expliquer sans qu'il soit nécessaire de pénétrer dans la sphère ésotérique de la superstition, si nous prenons la peine de regarder dans le livre de la nature, pourquoi chercher au delà ?

Relativement aux événements qui ne sont pas à la portée du pouvoir humain, Bobbage dit, dans le 9e traité de Bridge Water : « Les miracles ne sont pas des déviations aux lois assignées par le Tout-Puissant au gouvernement de la matière et de l'esprit, mais ils sont l'accomplissement exact de lois ignorées beaucoup plus étendues ». Le cas étant ainsi, j'ai donc pour objet, 1° de décrire les phénomènes de combinaisons de force et d'espace

d'une manière aussi concise que possible ; 2° de présenter la méthode au moyen de laquelle je suis arrivé aux théories ci-après élucidées, et illustrer les appareils employés dans mes investigations.

Avant de traiter de la dématérialisation nous commencerons par la phase psycho-physique qui la précède toujours.

Ces « formes » brillantes et lumineuses qui apparaissent avec tout l'éclat de brillantes phosphorescences, sont les plus puissants agents pour convertir les sceptiques au spiritisme, parce que, non seulement elles nous présentent des apparences remarquables, mais parce que c'est aussi la plus tangible phase des œuvres, que généralement on attribue à des esprits désincarnés.

De même que la machine pneumatique est supérieure à tout autre appareil pour illustrer les merveilles de l'électricité physique, la matérialisation est un phénomène qui illustre la variété des merveilles de la nature et surpasse toutes les autres preuves que nous donne la science psycho-physique.

Quand je déclare qu'il y a une ressemblance frappante dans la lumière projetée dans l'espace sous la forme de matérialisation, avec la phosphorescence irisée que nous présente la science sous le nom de tubes de Geissler, je sais très bien que mon opinion sera critiquée par plusieurs de nos autorités scientifiques ; mais, comme mes investigations m'ont conduit à faire cette comparaison, il est juste que je présente les faits qui prouvent que ma déclaration est correcte.

On sait, depuis des années, que le magnétisme existe dans le corps humain, quoique le nombre de ceux qui le possèdent soit limité, tout comme est limité le vrai talent de la peinture ; la plupart des personnes qui possèdent cette force ne s'en doutent pas. On nous fait souvent cette question : pourquoi les médiums prétendent-ils que les manifestations sont l'œuvre des esprits, si elles sont produites par des lois naturelles ?

Ils sont, généralement, aussi ignorants de la nature du phénomène des spectres qu'ils le sont de la construction de leur personnalité physique et psychique. Comme les apparitions qui émanent du cabinet ont la forme humaine, ils sont trompés par l'apparence et concluent que ces fantômes lumineux sont des esprits.

L'espace est entièrement pénétré par un fluide subtile, appelé Ether, lequel est en réalité de l'électricité à l'état statique ; nous allons voir comment le rayonnement des ondes éthériques, ou électriques, peut agir sur les molécules d'oxygène et d'azote qui composent l'air autour du médium.

L'énergie, la chaleur, la lumière et l'électricité sont identiques, mais



chacune a sa phase particulière; elles peuvent s'unir l'une l'autre, et former des combinaisons, qui par leur bizarrerie défient la persistance de la curiosité de l'homme.

Il est admissible que des sensitives, ou des sensitifs magnétiques, puissent obliger la force magnétique à agir, de manière à se transmettre en un courant électro-éthérique très fort, et c'est avec l'espoir qu'on ne me trouvera pas présomptueux, que j'affirme ce fait qu'avec une force semblable à sa disposition, il serait comparativement facile de la faire passer en un espace de plusieurs mètres de longueur, même si le courant était insuffisant pour faire dévier les « feuilles » d'un électroscope, il n'aurait pas la résistance de l'air à surmonter, puisque la 4e dimension de l'espace représente un milieu très raréfié.

Une électricité d'une tension très élevée, forme une image lumineuse quand elle se décharge sur la surface d'un corps mauvais conducteur.

Quand les ondes électriques émanent du médium, elles viennent éventuellement en contact avec une petite quantité d'atomes d'oxygène et d'azote et des molécules de poussière; selon que ces ondes s'approchent et s'attachent à ces atomes, molécules et masses, la puissance qui compose ces dernières est mise en vibration avec une vitesse de 3.000 billions d'oscillations par seconde et c'est alors qu'elles affectent notre rétine.

S'il nous était possible de produire sept ou huit mille oscillations par seconde, nous obtiendrions une lumière égale à celle du soleil, mais les matérialisations n'excèdent jamais le nombre susmentionné.

Les vibrations du tube de Geissler excèdent deux fois le nombre d'oscillations produites par la matière rayonnante projetée d'une « forme » matérialisée; delà son plus grand éclat.

La chose la plus extraordinaire du phénomène de matérialisation, c'est la raison pour laquelle les vibrations oscillatoires de lumière prennent souvent la forme humaine. Cette raison n'est pas encore connue et ne le sera probablement jamais si cela est dû, comme le prétendent quelques physiologistes, à la *jonction* seule de la pensée.

D'après le résultat de plusieurs expériences faites à San Francisco, en 1892, par mes collègues et moi, nous fûmes presque convaincus que les « formes » sont dues aux ondes du courant passant aux spectateurs, ensuite repoussées en vertu de la loi qui fait que des corps également électrisés se repoussent mutuellement; par cette répulsion électrique les ondes de lumière sont reflétées à angle.

Cette théorie fut plus ou moins commentée dans les sociétés psychiques; elle fut favorablement accueillie par les unes, réfutée par les autres; elle se ecommande par plusieurs points dont le premier est l'hypothèse que dans

la réflexion des ondes, les traits sont reconnus par la personne qui repousse le rayonnement des ondes électriques ; si cette personne a des parents décédés, elle est immédiatement attirée par la familiarité des traits.

On n'a pas encore imaginé un appareil capable de démontrer cette théorie. Le tube de Crookes, (fig. 1.) connu sous le nom de tube « patron », est celui qui s'en approche le plus. Il démontre que la matière radiante et rayonnante altère en quelque manière la surface du verre où elle le frappe. Le tube étant épuisé jusqu'à environ 97, 3 degrés ; les deux pôles A et B sont mis en connexion avec une bobine d'induction et une pile ; quand on fait passer le courant, l'ombre de la croix de Malte est projetée sur la partie postérieure du tube à G. (fig. 2.)

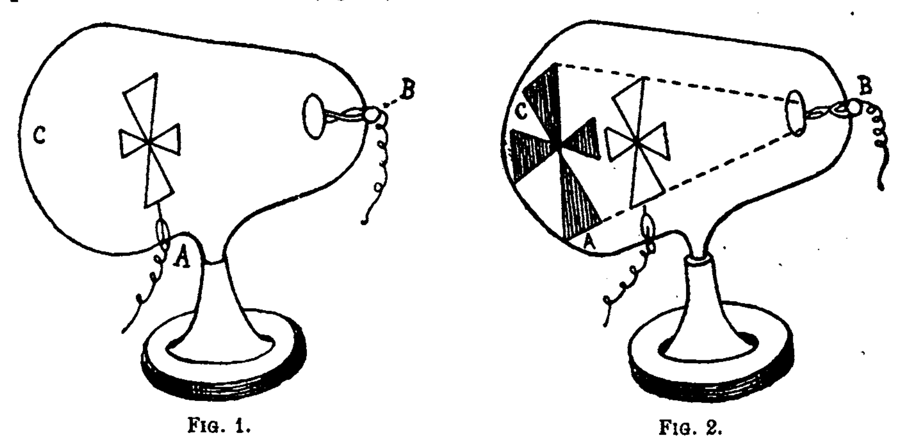


Fig. 1. Fig. 2.

C'est un phénomène aussi merveilleux que celui de la matérialisation.

Dans l'un nous avons un objet lumineux produit par un courant qui existe dans l'homme ; dans l'autre, l'ombre d'un objet projetée contre un écran de verre, sans lumière, par un courant répété agissant dans un milieu raréfié.

Les formes matérialisées n'apparaissent pas toujours sous la même forme, leur couleur n'est pas non plus toujours la même et varie du vert olive à un rouge cramoisi brillant.

Très souvent une main seule est matérialisée, parfois un pied, quelquefois un visage et souvent une sphère.

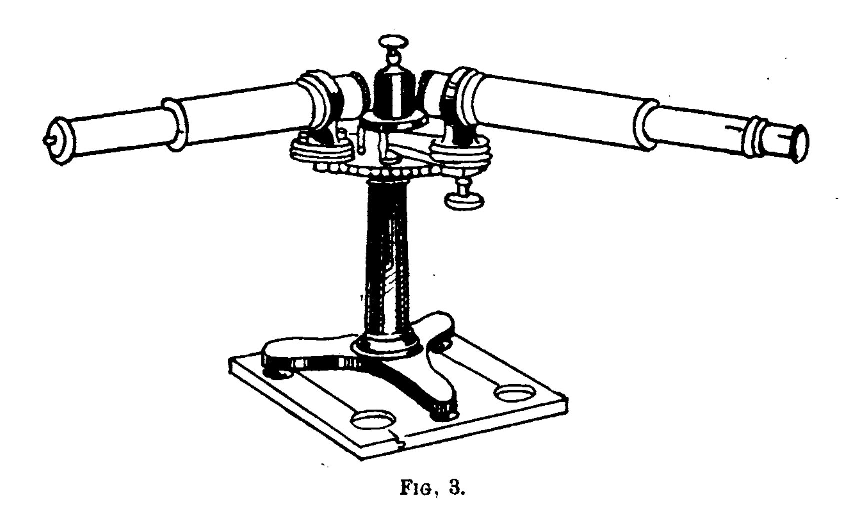
Quand une partie seulement de la forme humaine est matérialisée, on suppose que cela vient de ce que le magnétisme s'est concentré sur un point local. Le changement de couleur est causé par la rapidité variante des ondes électro-éthériques.

Les dématérialisations sont le résultat direct de la dissipation finale de la force électrique sensitive ; quand les atomes cessent de vibrer, la forme phosphorescente disparaît graduellement.

En éliminant l'obscurité qui couvre le mystère des matérialisations, j'ai employé l'instrument qui a été si utile aux chimistes pour découvrir les plus minimes traces de gaz et autres substances; aux astronomes pour déterminer les substances élémentaires qui existent dans les étoiles; aux minéralogistes pour découvrir de nouveaux métaux ; à l'opticien, à l'électricien et à tous les physiciens qui ont besoin d'un instrument d'une extrême précision pour découvrir quelque secret.

Dans sa plus simple forme, cet instrument est un morceau de cristal à cinq faces, de quelques centimètres de long, appelé prisme ; il fut employé la première fois par Newton pour décomposer les rayons solaires.

Combiné avec un tube, une lentille et une balance, on l'appelle spectroscope. C'est un instrument très utile pour sonder dans toutes les directions l'abîme illimité de l'univers.



Fig, 3.

L'analyse spectrale est comme une sentinelle prête à donner le signal quand la balance, le microscope et les autres moyens de recherches nous font défaut ; un coup d'œil dans le spectroscope est presque toujours suffisant pour révéler la présence et la nature d'une substance.

Pour décrire le travail de cet instrument, il me faudrait plus d'espace que n'en comporte cet article, mais il est nécessaire que je dise quelques mots pour faire comprendre de quelle manière cet instrument est utile dans l'investigation des formes matérialisées.

Quand on brûle une substance élémentaire et qu'on examine sa flamme au spectroscope, on voit certaines lignes et certaines couleurs qui sont différentes de celles de la flamme de toute autre substance. La dualité n'existe pas dans le spectre d'un élément.

Les corps phosphorescents sont examinés à l'aide de leur propre lumière.

La figure 4 montre un diagramme ou dessin qui illustre en monochrome les différents corps lumineux vus au spectroscope. Le n° 1 donne une idée du spectre solaire qui est pris pour type ; quand l'aluminium est phosphorescent, il émet une lumière rouge brillante. Le n° 2 présente quatre bandes entre les lignes C et H du spectre solaire.

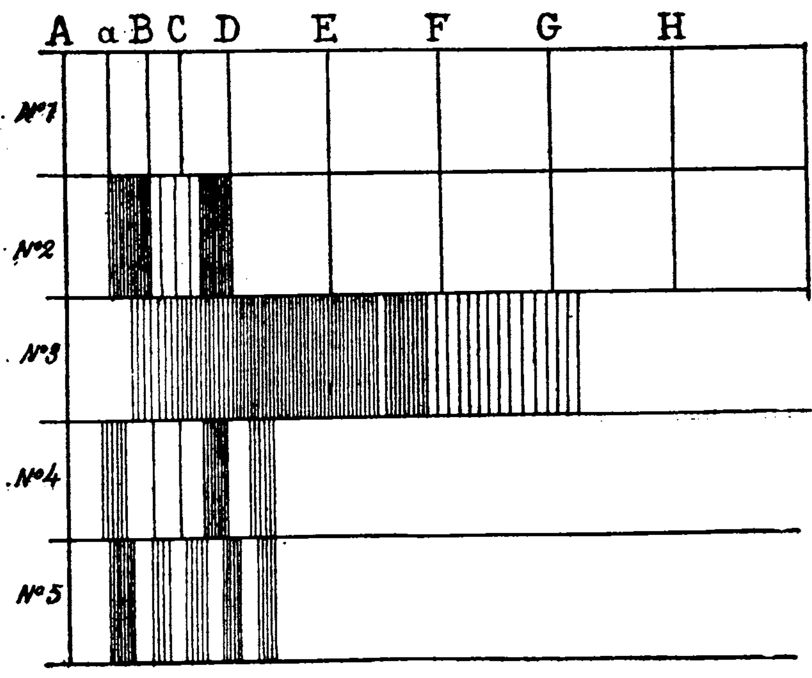


Fig. 4.

Les lignes ne sont pas aussi prononcées avec le diamant phosphorescent mais elles présentent un spectre presque continue qui s'étend de B dans le rouge jusqu'au-delà de C dans le bleu foncé n° 3.

La lumière phosphorescente montre distinctement, dans la machine pneumatique, les couleurs de A à E n° 4.

Le spectre d'un Esprit matérialisé montre une couleur en plus de celles que l'on voit dans la machine pneumatique, et cette comparaison me paraît si satisfaisante que je me suis aventuré à déclarer leur similitude.

En raison de la nature compliquée des calculs qu'il faudrait faire, je n'ai pas essayé de traiter les matérialisations « mathématiquement », mais tous ceux qui s'intéressent à cette science, trouveront les nombreuses références qui s'y rattachent, en consultant *Principia*, de Newton, et les traités de Laplace et de Bobbaye.

Archie F. Collins.

UN AVERTISSEMENT

On lit dans la première partie de l'histoire de Milan par Bernard Albumus, que deux riches marchands qui voyageaient, firent la rencontre d'un homme d'une taille extraordinaire; ce dernier leur dit : « Quand vous arriverez à Milan, allez saluer mon frère Louis Sforza ; remettez-lui cette lettre de ma part. »

Lui ayant demandé qui il était, il répondit qu'il s'appelait Galeacius Sforza, et disparut à leurs yeux.

En arrivant à Milan, les marchands se présentèrent au duc, lui remirent la lettre : Oh Louis ! disait la lettre, prends garde à toi; les Vénitiens et les Français vont s'allier pour te ruiner et priver ta postérité de son héritage, mais, si tu veux me donner 3.000 guilders, je tâcherai de réconcilier les esprits, et tu éviteras le sort qui t'attend. J'espère remplir cette promesse, si « tu ne me refuses pas ce que je te demande. Adieu ».

Signé : L'âme de Galeacius, ton frère.

Le duc ne fit que rire de cette lettre qu'il prit pour une plaisanterie ; peu de temps après, le duc fut dépouillé de ses biens et fait prisonnier par Louis XII, roi de France.

Extrait de *The American Magazine of Wonders.*
(Le *Magazine Américain* de faits merveilleux.)

ANIMISME ET SPIRITISME

A la fin de ce numéro les lecteurs trouveront la table des matières de « Animisme et Spiritisme », ils pourront ainsi juger de la classification adoptée par Alexandre Aksakof.

L'article de notre collaborateur M. Sandow, annoncé dans le numéro précédent et ayant trait aux articles des deux savants allemands, les professeurs von Schrenck-Notzing et le Dr Bormann sur « Animisme et Spiritisme » ne paraîtra que le mois prochain.

Pour aujourd'hui, nous donnons un extrait de l'ouvrage en question. C'est un fait recueilli par l'auteur lui-même et se rapportant, dans l'ordre de sa classification, au sous-titre : Spiritisme (ch. iv), rubrique v : *Identité de la personnalité d'un défunt constatée par la communication des faits qui n'ont pu être connus que du défunt lui-même, et que lui seul a pu communiquer.*

SCHOURA

(*Animisme et Spiritisme*, p. 573, par Alexandre Aksakof.)

Mais je reviens à mon sujet ; je veux terminer cette rubrique par le récit d'un fait que je tiens de première source. Il n'appartient pas à la catégorie des faits qui ne sont *connus que du défunt*, mais à la catégorie de ceux qui

n'ont pu être communiqués que par le défunt, car il s'agit d'un secret politique, concernant un vivant, révélé par l'amie défunte de ce vivant, dans le but de le sauver. J'exposerai ce cas avec tous les détails que je connais, car je le considère non seulement comme un des plus concluants en faveur de l'hypothèse spiritique, mais plutôt encore comme une preuve d'identité absolue, aussi absolue qu'une preuve de ce genre peut l'être.

Mes lecteurs connaissaient déjà ma parente, Mme A... de W..., qui prenait part à mes séances intimes, durant les années 1880-1883. Mme W... a une fille, Mlle Sophie, qui, à l'époque où se tenaient ces premières séances, était encore au collège ; elle n'avait jamais assisté ni à ces séances ni à d'autres et n'avait jamais rien lu concernant le spiritisme ; elle était aussi ignorante en cette matière que sa mère elle-même, qui, en dehors de nos séance, ne s'en était jamais occupée. Un soir d'octobre 1884, au cours de la visite d'un de leurs parents, la conversation vint à tomber sur le spiritisme et, pour obliger leur hôte, ces dames tentèrent une expérience avec la table.

Mais la tentative fut peu satisfaisante ; elle prouva uniquement que les dames W... pouvaient obtenir un résultat.

Le 1er janvier 1885, un mardi soir, Mme W..., restée seule avec sa fille, et voulant la distraire des préoccupations qui la rendaient un peu nerveuse, lui proposa de renouveler leur tentative. On improvisa un alphabet sur une feuille de papier ; une soucoupe avec une raie noire comme indicateur servit de planchette et, aussitôt l'expérience commencée, le nom « André » fut épelé. C'était assez naturel, André étant le prénom du mari défunt de Mme W..., le père de Mlle Sophie.

La communication n'offrit rien que de très banal, mais Mmes W... décidèrent cependant de reprendre les séances une fois par semaine, tous les mardis. Pendant trois semaines le caractère des communications ne se modifia pas ; c'étaient toujours au nom d'André qu'elles étaient reçues.

Le quatrième mardi, le 22 janvier, au lieu du nom d'André, c'est le nom de *Schoura* qui fut épelé à la grande surprise de Mme W. Puis, par des mouvements rapides et précis de l'indicateur, la communication se poursuivit ainsi :

— *Il t'est donné de sauver Nicolas !*

— Que signifie cela ? demandèrent les deux dames étonnées.

— *Il est compromis comme Michel et périra comme lui ! Une bande de vauriens l'entraîne !*

Et que faut-il faire ?

— *Tu te rendras à l'Institut technologique avant 3 heures, tu feras appeler Nicolas et tu lui donneras rendez-vous chez lui, dans son cabinet.*



Comme toutes ces instructions semblaient s'adresser directement à Mlle Sophie, elle répondit qu'il lui serait difficile d'agir selon ces indications, en raison des relations de pure politesse qui existaient entre sa mère et elle, et la famille de Nicolas. Mais, à cette observation Schoura répondit dédaigneusement :

— *Absurdes idées de convenances !*

— Mais de quelle façon pourrai-je agir sur lui, demanda Mlle Sophie.

— *Par la force de la parole ; tu lui parleras en mon nom.*

— Quels sont ceux auxquels s'applique cette épithète de « vauriens » ? interrogèrent Mmes W...

— *La bande à laquelle Nicolas est affilié.*

— Vous n'avez donc plus les mêmes convictions ?

— *Erreur révoltante !*

Avant de poursuivre, je dois expliquer le sens de cette mystérieuse communication. « Schoura » est le diminutif russe d'Alexandrine ; c'était le nom d'une jeune cousine de Nicolas et Michel. Ce dernier, étant tout jeune, eut le malheur de se laisser entraîner par nos anarchistes ou nihilistes dans le courant révolutionnaire : il fut arrêté, jugé et condamné à l'emprisonnement dans une ville éloignée ; ayant tenté de s'évader, il fut tué. Schoura, qui l'aimait beaucoup, partageait complètement ses convictions et ses tendances et le proclamait ouvertement. Après la mort de Michel, en septembre 1884, elle se sentit très déçue dans ses espérances révolutionnaires et s'empoisonna, à l'âge de 17 ans, le 15 janvier 1884, une semaine à peine avant la séance en question. Nicolas, le frère cadet de Michel, était à ce moment étudiant à l'Institut technologique.

Mme W... et sa fille connaissaient toutes les circonstances du drame que je viens de raconter brièvement, car elles étaient depuis longtemps en relations avec les parents de Schoura et avec ceux de ses cousins, qui appartiennent tous à la meilleure société de Saint-Pétersbourg. (On comprendra à quels scrupules j'obéis en ne donnant pas les noms de ces familles, et pourquoi j'ai également modifié les prénoms des jeunes gens.)

Les relations entre Mmes W... et les deux familles étaient loin d'être intimes ; ces personnes se rencontraient de temps à autre, rarement. Plus tard, je m'étendrai sur certains détails, mais pour le moment, je reprends mon récit.

Ni Mme W... ni sa fille ne savaient rien, naturellement, des opinions secrètes, ni de la conduite de Nicolas. La communication était donc pour elles aussi inattendue qu'importante ; elle leur imposait une grande responsabilité, et la position de Mlle Sophie était très difficile. Exécuter à la lettre les instructions de Schoura, dans sa situation de jeune fille, était tout simple-

ment impossible, tout d'abord au point de vue des bienséances mondaines ; et puis, de quel droit se serait-elle immiscée, n'étant pas intimement liée à cette famille, dans des affaires aussi délicates ? En outre, tout cela pouvait n'être pas vrai ou, même, cela serait tout simplement et très probablement nié par Nicolas. Dans quelle position se trouverait-elle alors ? Mme W... savait fort bien, par les séances auxquelles elle avait pris part chez moi, combien peu on pouvait se fier aux communications spiritiques. Aussi prit-elle le parti de conseiller à sa fille de s'assurer avant tout de l'identité de Schoura, ce qui fut accepté de suite, comme un moyen de résoudre la difficulté.

Le mardi suivant, Schoura se manifesta immédiatement et Mlle Sophie lui demanda une preuve de sa personnalité. Schoura répondit incontinent :

— *Invitez Nicolas, arrangez une séance et je viendrai.*

On voit, par cette réponse, que Schoura, qui de son vivant méprisait, ainsi que c'est l'usage chez les nihilistes, toutes les convenances de la société, exigeait de nouveau une chose inadmissible ; jamais Nicolas n'était venu chez Mme W... Aussi Mlle Sophie demanda-t-elle à son interlocutrice quelque autre preuve de sa personnalité, sans l'intervention de Nicolas, et que cette preuve fût concluante.

— *Je t'apparaîtrai*, répondit Schoura.

— Comment ?

— *Tu le verras !*

Quelques jours plus tard, Mlle Sophie, en se couchant, — c'était vers 4 heures du matin, au retour d'une soirée, — se trouvait à la porte qui menait de sa chambre à coucher dans la salle à manger, où il n'y avait plus de lumière, lorsqu'elle aperçut sur le mur de cette dernière chambre, en face de la porte sur le seuil de laquelle elle se trouvait, un globe lumineux qui semblait reposer sur des épaules et qui se maintint pendant deux ou trois secondes, puis disparut, en montant vers le plafond. Ce n'était certes pas là le reflet d'une lumière quelconque venant de la rue ; et Mlle Sophie s'en assura à l'instant.

A la séance suivante, on demanda l'explication de cette apparition et Schoura répondit :

— *C'étaient les contours d'une tête avec des épaules. Je ne puis apparaître plus distinctement, je suis faible encore.*

Quoique beaucoup d'autres détails que je dois passer ici tendissent à affermir la conviction de Mlle Sophie quant à l'identité de Schoura, elle ne pouvait cependant se décider à agir conformément aux injonctions de cette dernière, et elle lui proposa, — comme un expédient plus convenable — de faire part de tout ceci aux parents de Nicolas.

Cette proposition excita de la part de Schoura un très vif mécontentement qui se traduisit par des mouvements brusques de la soucoupe et enfin par cette déclaration :

— *Ça ne mènera à rien !...*

Cette phrase fut suivie d'épithètes dédaigneuses qu'il est impossible de traduire ici, toutes s'appliquant à des personnes d'un caractère faible et indécis, et que Schoura — d'un caractère énergique et tranchant — ne pouvait souffrir ; tous ces qualificatifs qui ne se trouvent pas dans les dictionnaires, étaient bien les expressions caractéristiques du langage de Schoura, vivante, ainsi qu'il le fut constaté dans la suite.

A une question relative à son père, Schoura répondit avec impatience :

— *N'en parle pas, n'en parle pas...*

Quoi qu'il en soit, Mlle Sophie hésitait toujours, et de son côté, à chacune des séances suivantes, Schoura insistait de plus en plus, exigeant que Mlle Sophie agît immédiatement. Cette insistance avait, comme on l'apprit plus tard, une signification particulière. L'indécision de Mlle Sophie était attribuée par Schoura à l'influence de Mme W..., à l'égard de laquelle l'interlocutrice se montrait depuis le début des communications, d'une évidente malveillance : elle avait déclaré dès la première séance qu'elle ne voulait s'entretenir qu'avec Mlle Sophie ; elle ne permettait à Mme W... aucune question, et, dès que cette dernière tentait d'intervenir, elle l'apostrophait durement, lui disant :

— *Taisez-vous ! Taisez-vous !*

Elle s'adressait à Mlle Sophie en des termes qui marquaient une vive tendresse, dont nous apprendrons plus loin la raison et l'origine, et ces expressions étaient encore celles que Schoura avait l'habitude d'employer.

Quels ne furent pas l'étonnement et la consternation de ces dames lorsque, à la séance du 26 février, la communication débuta ainsi :

— *Il est trop tard ; tu t'en repentiras amèrement et les remords de ta conscience te poursuivront. Attends-toi à son arrestation.*

Ce furent les dernières paroles de Schoura ; depuis, elle se tut complètement. On tenta encore une séance le mardi suivant mais sans résultat. Dès lors, les séances de Mme W... et de sa fille furent définitivement abandonnées.

Pendant toute la durée de ces séances, Mme W... m'avait tenu au courant de ce qui se passait, me consultant sur ce qu'il fallait faire en présence des étranges exigences de Schoura. Quelque temps après la cessation des communications et pour tranquilliser sa fille, Mme W... se décida à faire part de cet épisode aux parents de Nicolas.

Ceux-ci n'y prirent pas garde : la conduite du jeune homme étant irrépro-

chable, la famille était absolument rassurée sur son compte. Il est important de constater que ces révélations spiritiques furent portées à la connaissance des parents bien avant le dénouement fatal de cette histoire.)

Quant à Mlle Sophie, comme durant toute l'année tout se passa heureusement, elle fut convaincue que les communications de Schoura n'avaient été que mensonges, et elle se promit de ne plus jamais s'occuper de spiritisme.

Une année s'écoula encore sans incident ; mais, le 9 mars 1887, la police secrète fit subitement une perquisition chez Nicolas ; il fut arrêté à son domicile et conduit dans les vingt-quatre heures loin de Pétersbourg. Ainsi qu'on le sut plus tard, sa faute avait été d'avoir pris part à des réunions nihilistes qui s'étaient tenues *aux mois de janvier et de février* 1885, c'est-à-dire, précisément pendant les deux mois où Schoura insistait tant pour qu'on fît *immédiatement* les démarches qui devaient empêcher la participation de Nicolas à ces réunions.

C'est alors que les communications de Schoura furent appréciées à leur juste valeur ; les notes prises par Mme W... furent lues et relues par les parents de Schoura et de Nicolas ; l'identité de sa personnalité dans toute cette manifestation fut reconnue comme incontestable, tant par le fait capital concernant Nicolas et par d'autres détails de la vie intime, que par tout l'ensemble des traits particuliers qui la caractérisaient. Ce triste événement s'est abattu sur la famille de Nicolas comme un coup de foudre et elle n'eut qu'à remercier Dieu que les entraînements du jeune homme n'eussent pas eu de suites plns funestes encore.

Pour l'appréciation critique de ce cas, il est extrêmement important de préciser les rapports qui existaient entre Mlle Sophie et Schoura. J'ai prié Mme et Mlle W... de vouloir bien me fournir à ce sujet, par écrit (de même que pour tout ce qui a précédé), un mémoire aussi complet que possible, et voici ce que j'ai appris :

En 1880, au mois de décembre, vers Noël, Mme W... et sa fille étaient allées rendre visite au grand-père de Schoura ; c'est alors que Mlle Sophie la vit pour la première fois ; Schoura était plus jeune que Mlle W..., qui avait alors 13 ans. Mlle Sophie fut très étonnée de voir la table de Schoura encombrée de livres ; c'étaient, au dire de cette dernière, ses meilleurs amis ; elle aimait passionnément les livres d'histoire et émerveilla Mlle Sophie par sa mémoire, car elle lui citait sans difficulté des passages entiers de ses auteurs favoris. Mlle Sophie ne peut naturellement se souvenir de tous les détails de leur conversation au cours de cette entrevue, qui fut — j'y insiste — *la première et unique*, dans le sens véritable de ce mot. Mlle Sophie se souvint seulement de l'impression favorable que firent sur elle le

développement précoce et les goûts sérieux de sa jeune amie ; mais, malgré ce développement prématuré, Schoura ne manifestait alors pas la moindre tendance à s'occuper de la politique ou du mouvement nihiliste : elle avait, au contraire, un caractère gai et insouciant. Ce n'est que beaucoup plus tard, après l'épisode du 9 mars, que Mlle Sophie apprit que Schoura lui avait conservé la plus vive sympathie, — sentiment éveillé probablement par les dispositions affectueuses qu'elle-même lui avait témoignées. De là, ce terme de caresse employé dans les communications.

Les deux fillettes, fréquentant le même collège, se virent au cours de cet hiver quelquefois, de loin, dans la salle des récréations ; mais bientôt Schoura fut envoyée dans une autre institution, de sorte que même ces rencontres fugitives ne se reproduisirent plus. Deux ans après, durant l'été de 1882, elles se rencontrèrent une fois dans une maison amie, à la campagne, mais elles ne se parlèrent point. Et enfin, deux ans plus tard encore, en octobre 1884, elles se revirent de loin, au théâtre ; — ce fut trois mois avant la mort de Schoura.

Les rapports de ces deux jeunes filles se résument donc, à proprement parler, à une seule et unique entrevue, d'une durée de une ou deux heures peut-être, à l'âge respectif de 12 et de 13 ans, et ce, quatre ans avant la mort de Schoura. Quant à Mme W..., elle n'a même pas eu le bénéfice d'une pareille entrevue avec Schoura, car les deux fillettes s'étaient retirées dans la chambre de Schoura, tandis qu'elle était restée avec les parents et, hors cette circonstance, elle ne l'a pas vue plus souvent que sa fille. On voit par là que les relations de ces dames avec Schoura avaient été fort espacées et que, par conséquent, elles ne pouvaient rien savoir de ses *secrets* politiques ; ce n'est qu'après sa mort qu'elles apprirent ce que j'ai raconté au début de ce récit.

A mon sens, le cas que je viens d'exposer, réunit toutes les données nécessaires pour faire échouer toutes les hypothèses, hors l'hypothèse spiritique.

Examinons-le de plus près, au point de vue des hypothèses naturelles et de la méthode indiquées par M. Hartmann.

Ce cas, par sa simplicité, offre à la critique des facilités exceptionnelles. Nous avons à examiner le jeu des forces conscientes chez trois agents seulement, dont le principal, Nicolas — objet spécial de la communication, — est *absent*, n'a jamais assisté aux séances de Mme W..., n'est jamais entré dans leur maison, et ignore même, ainsi que toute sa famille, l'existence de ces séances.

La première source du savoir médiumnique, selon M. Hartmann, c'est *l'hyperesthésie de la mémoire*. Elle est ici absolument inadmissible, car les

secrets politiques sont bien gardés: le silence des agents révolutionnaires est proverbial. Non seulement Mmes W..,, dont les rapports avec la famille de Nicolas n'étaient que des rapports de civilité, mais les parents eux-mêmes de Nicolas ne soupçonnaient nullement les relations du jeune homme avec les meneurs nihilistes. Et cependant, on le surveillait attentivement, comme cela se conçoit, après la perte douloureuse du premier fils, Michel.

Passons donc à la deuxième source : *la transmission de pensées*. Des quatre cas possibles, mentionnés par M. Hartmann, il est clair qu'il faut mettre hors de question les trois premiers :

1° Perception voulue avec transmission également voulue ;

2° Perception voulue sans la volonté de la transmettre à d'autres ;

3° Perception spontanée avec transmission voulue.

D'une part, les dames W.. n'avaient aucun désir de percevoir ; de l'autre, Nicolas ne pouvait avoir la volonté d'opérer la transmission, Reste donc seule, logiquement possible, la quatrième supposition, la plus difficile à admettre :

4° Perception spontanée, sans l'existence d'une volonté qui en détermine la transmission (*Spiritismus*, p. 61).

Il faut observer avant tout que les quatre explications possibles proposées par M. Hartmann s'appliquent seulement à des communications médiumniques obtenues *en la présence des personnes* auxquelles ces communications s'adressent et que, par conséquent, ces quatre possibilités ne sont pas, en principe, applicables au cas qui nous occupe ; ici cette transmission de pensée n'aurait pu avoir lieu qu'*à distance ;* mais nous savons : 1° que « les pensées abstraites ne peuvent comme telles, être transmises à distance », et 2° que « toutes les transmissions à distance consistent en des images hallucinatoires », ce qui n'a rien de commun avec notre cas. Donc, même en faisant toutes les concessions sur la question de distance, le cas considéré ne peut être expliqué par aucune de ces quatre suppositions.

M. Hartmann n'a pu citer un seul exemple de transmission de *pensée abstraite* à grande distance, *même quand il y a désir de l'obtenir* ; pour que la chose soit en général possible, il faut, dit-il, avant tout, qu'il y ait un *rapport sympathique* entre l'agent et le percipient, comme entre un magnétiseur et un somnambule. Il dit catégoriquement : « Les personnes entre lesquelles il n'existe aucun rapport psychique, ne peuvent réussir à transmettre les perceptions à une grande distance. « Et de même pour les transmissions d'images et à grande distance, qui se produisent *en dehors de toute volonté consciente* (par exemple, lorsqu'un homme endormi transmet ses rêves à une personne éloignée, soit endormie, soit à l'état de veille), — c'est toujours le « rapport psychique» qui sert de base au phénomène. —

« Avec la disparition de sentiments déterminants (nostalgie, amour), il y a généralement disparition de l'inconsciente volonté de transmettre des perceptions. » Mais ici, nous le savons, il n'y a pas eu de rapport psychique: tout au contraire le motif déterminant ne pourrait agir que dans le sens opposé, l'inciter à cacher ses actions et convictions politiques à tout le monde. On ne peut ni comprendre ni admettre que les parties moyennes du cerveau où réside la conscience somnambulique, deviennent tout à coup les dénonciateurs inconscients des secrets de la conscience à l'état de veille.

Alors, en supposant même que les « idées abstraites », qui sont le fond des communications de Schoura, aient pu être implantées « même à distance », « voire sans le désir de les transmettre », *la base essentielle*, le rapport psychique et le motif déterminant *font totalement défaut* de part et d'autre.

Les hypothèses de transmission d'images sont donc insuffisantes.

Mais les faits de l'animisme vont plus loin que les hypothèses de M. Hartmann. Ils nous prouvent que la transmission de pensées peut s'effectuer à grande distance, sans revêtir le caractère hallucinatoire, mais en gardant toutes les formes du langage. Cependant, pour les manifestations de ce genre, le rapport et le motif déterminant sont nécessaires ; donc la difficulté subsiste. En outre, le caractère distinctif des transmissions à distance opérées par les vivants est qu'elles conservent pleinement leur caractère personnel : elles se font toujours au nom de celui qui parle, jamais elles ne se dissimulent sous un nom étranger, ni ne personnifient cet étranger. Donc le cas de Schoura ne peut ni par la forme, ni encore moins par le contenu, être classé parmi les manifestations animiques. S'arrêter plus longtemps à cette hypothèse, ce serait tomber dans l'absurde.

Reste, comme suprême ressource *la clairvoyance*. Le premier degré de clairvoyance « produit par une perception sensorielle quelconque » ou « par une perception sensitive d'un genre spécial » (*Sp.*, pp. 74-76), ne peut, évidemment, s'appliquer à notre cas. Il ne reste donc qu'à admettre la clairvoyance pure qui, suivant M. Hartmann, est la « faculté du savoir absolu, c'est-à dire du savoir indépendant de l'espace et du temps ». Et, ceci une fois admis, « le secours venant du dehors, de la part d'un intermédiaire quelconque. devient superflu, comme, à plus forte raison encore, celui des âmes des défunts ». Soit ; pourtant, cette faculté transcendantale de l'âme doit avoir, comme toute chose dans la nature, ses conditions et modes de manifestation. Et M. Hartmann nous les indique : c'est toujours « l'intérêt intense de la volonté » et « l'image hallucinatoire ». (*Sp.* pp. 78-79.) Voilà les deux

attributs essentiels de la clairvoyance, — il n'y a rien de pareil dans notre cas.

Effectivement le clairvoyant *voit* ; c'est là le trait spécial, caractéristique de cette faculté transcendantale, laquelle a, de plus, divers degrés de lucidité et est subordonnée à l'assoupissement plus ou moins complet des sens extérieurs. On ne peut donc, rationnellement, avoir recours à ce genre d'explication quand le médium ***ne voit rien du tout, aucune image hallucinatoire***, quand il se trouve parfois en son état normal parfait, occupé à écrire, à indiquer les lettres de l'alphabet, quand c'est lui-même qui dirige la conversation ; on ne saurait en vérité raisonnablement soutenir que c'est une conversation avec l'Absolu, autrement avec Dieu ! ! ! Lorsque « André » se manifestait, ce serait une opération inconsciente de la conscience somnambulique ; lorsque, le mardi suivant, c'était Schoura qui se manifestait et faisait ses révélations, ce serait un accès de clairvoyance, de « savoir absolu » un « rapport téléphonique dans l'Absolu » entre Mlle Sophie et Nicolas, établi dans le but de rendre possible « le rapport psychique inconscient entre eux, sans le secours direct des sens » (*Sp.* p. 79), bien que, de part et d'autre, il n'y eût pas le moindre désir d'une « communion psychique ».

Et cela chaque mardi, pendant plusieurs semaines ; puis cessation complète, malgré le désir de continuer les séances. Pourquoi cela ? Il faut ici une raison adéquate.

Enfin cette incroyable contradiction intérieure : un mensonge flagrant débité par le savoir absolu ! M. Hartmann nous a dit que la « clairvoyance se distingue de la lecture des pensées par ce fait que ce n'est plus le contenu d'une conscience étrangère qui est perçu, mais des phénomènes réels objectifs, comme tels, sans le secours normal des organes des sens ».

Voilà donc Mlle Sophie devenue soudain clairvoyante, percevant les secrets politiques de Nicolas et les dangers qui le menacent, mais n'ayant pas perçu que Schoura n'est plus rien, et que par conséquent, ses affirmations de personnalité ne sont qu'un mensonge, une usurpation, comédie tout à fait déplacée. Le savoir absolu n'avait nul besoin, pour atteindre son but, de recourir à la tromperie, de se travestir en une personnalité qui était pour lui une non-existence absolue. Ce travestissement était donc pour lui une impossibilité métaphysique. Comme M. Hartmann lui-même l'a bien dit, « le savoir absolu n'a pas besoin d'un secours venant de la part d'un intermédiaire quelconque et, à plus forte raison, de la part des âmes des défunts ».

Les évènements que nous examinons ne peuvent donc être attribués à un effet de clairvoyance.

Ainsi que je l'ai dit, les hypothèses « naturelles » sont impuissantes à expliquer les communications de Schoura. Au contraire, l'hypothèse spiri-

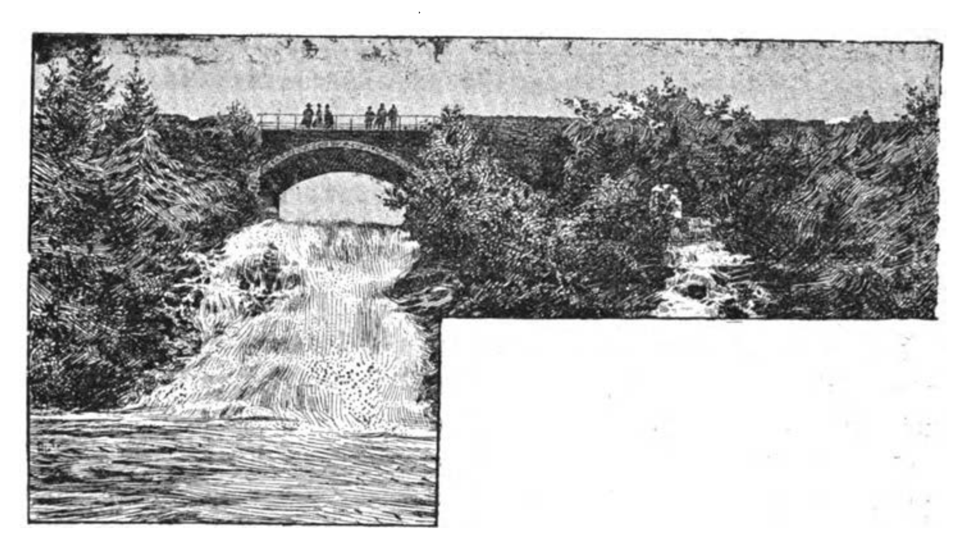
tique peut, ici, faire face à toutes les difficultés ; elle est aussi simple que rationnelle.

Quoi de plus naturel, en effet, que Schoura, — ayant reconnu, après sa mort, l'erreur dont elle avait été la victime, de même que Michel et bien d'autres, et sachant que Nicolas se laissait entraîner, sur ses propres instigations peut-être, dans la même voie (ce que personne dans sa famille, sauf elle qui était le dépositaire des plans et des secrets de Michel, ne pouvait savoir), — ait saisi la première occasion qui s'offrait de sauver son ami d'un entraînement qui devait lui être fatal. De cette dernière « l'intérêt intense de la volonté » et le « sentiment déterminant » sont évidents.

La sympathie qu'elle avait éprouvée pour Mlle Sophie, dès leur première et unique entrevue, voilà le « rapport psychique » qui l'avait attiré vers elle pour en faire un instrument de communication. Tout, dans ce cas, répond au critérium de personnalité que nous avons établi plus haut. (Communication de faits, que le défunt seul pouvait faire ; traits distinctifs du caractère, tels que mépris des conventions sociales ; sympathies individuelles ; expressions particulières du langage, etc.). C'est pourquoi, jusqu'à preuve du contraire, je considère ce fait comme un vrai cas *spiritique* établi sur la base du « contenu intellectuel des manifestations », ainsi que l'exige M. Hartmann.

Nous avons reçu les premiers numéros d'une nouvelle *REVUE SPIRITE* qui paraît à *Bahia*, organe de propagande du centre AMOUR ET CHARITÉ ! Rédacteur-gérant : S. MOURA. Nous lui souhaitons la bienvenue puisque son but est de répandre autour d'elle notre si consolante doctrine et de faire connaître les œuvres d'Allan Kardec.





WILLIBALD, PRINCE DE ZATOR

Cher Monsieur Leymarie,

Socrate disait à ses juges: « Athéniens, je vous estime et je vous honore; toutefois, j'obéirai plutôt à Dieu qu'à des hommes. Vous m'offririez en vain de me renvoyer absous à la condition que je cesserai de philosopher, car jusqu'à ma dernière heure, je dois tenir à chacun de ceux que je rencontrerai mon langage ordinaire : « Oh! mon ami, comment ne rougis-tu point « de ta manière de vivre? Amasser des richesses, acquérir du crédit et des « honneurs voilà ce qui t'occupe, tandis qu'oublieux de ton âme, tu ne « songes point à la perfectionner! »

« Ce conseil, donné à ses concitoyens par le plus sage des Grecs, dans le but de croire à l'existence de l'âme et de ne pas oublier ses facultés de progrès et son amélioration, comme il est mal suivi de nos jours; hélas! grâce au néantisme et à l'incrédulité, qui caractérisent cette époque fin de siècle!

La cause première du développement de l'incrédulité est due, comme nous le savons, à l'insuffisance des croyances religieuses en général; elles ne satisfont plus la raison et leur principe d'immobilité leur interdit toute concession sur leurs dogmes, même devant l'évidence.

Si, au lieu de rester en arrière, elles eussent suivi le mouvement progressif de l'esprit humain, en se tenant toujours au niveau de la science, la foi, au lieu de s'éteindre, aurait grandi avec raison, parce qu'elle est un besoin, une nécessité pour l'humanité, et les religions n'auraient pas ouvert la porte à l'incrédulité qui vient détruire ce qui en reste.

Or, ces religions récoltent ce qu'elles ont semé. Quant au matérialisme qui porte ouvertement le défi au spiritualisme, et qui publiquement

enseigne à la jeunesse de nos jours, c'est une conséquence de l'époque transitoire où nous sommes.

Plus les abus occasionnés par le matérialisme sont excessifs, plus le terme de sa fin est proche. Il disparaîtra, soit en prouvant son insuffisance pour le maintien de l'ordre social, soit pour n'avoir pu satisfaire les hommes sérieux, spiritualistes, qui cherchent le pourquoi de chaque chose.

Il fallait, pour cela, qu'on le vît à l'œuvre.

L'humanité qui a besoin de croire en l'avenir, ne se contentera jamais du vide que le néantisme laisse après lui, elle cherchera quelque chose de mieux pour le combler.

Le Spiritisme, cette reine des sciences, nous donne les forces nécessaires pour lutter contre le matérialisme et l'incrédulité, les difficultés et les tribulations de la vie.

Le Spiritisme nous donne d'ineffables consolations dans les souffrances physiques et morales inhérentes à notre pauvre humanité.

La terre est un lieu d'exil, d'expiation, de luttes, de travail et d'efforts continuels.

Notre vie est un combat permanent où la vaillance seule et le courage résistent aux épreuves incessantes qui affligent l'humanité terrestre.

Toutes les joies sont inconstantes dans ce bas monde et le bonheur réel y est un fruit défendu.

C'est donc en vain que les hommes avides de plaisirs et de richesses, font leur possible pour arriver à ce but tant désiré, qui ne peut devenir une réalité (*in hac lacrymarum valle*), mais il le deviendra dans les mondes supérieurs, sur lesquels tous les délices que peut prévoir l'imagination, et que l'âme peut goûter, s'épanouissent sous les regards étonnés des Esprits dignes de les posséder.

Aujourd'hui, je vais vous relater un fait historique, relevé par le comte Henri Rzewuski, dans son œuvre « *Opowiadanie Starca* ». Ce fait semble avoir une direction spéciale qui porte aux études spirituelles.

« Au XVIIe siècle, dans un temps où le royaume de Pologne florissait, existait, non loin de Cracovie, dans les Carpathes, sur la frontière de Hongrie, la petite principauté de Zator. Willibald, le dernier des princes de Zator, père d'une fille unique et voulant garder son indépendance, fiança sa fille au neveu de l'empereur d'Allemagne, car selon une ancienne loi, dans le cas où le prince de Zator n'aurait pas de descendants mâles, la principauté devait être annexée au royaume de Pologne.

Willibald était un homme de très mauvais caractère, cruel, méchant, faux, vindicatif et ne croyant ni en Dieu, ni en diable.

Sa fille, âgée de 17 ans, devint amoureuse d'un jeune chevalier polonais, qui l'enleva la veille de son mariage avec le prince allemand.

On peut se figurer la colère du prince Willibald pour l'affront fait au neveu de l'empereur. Il maudit sa fille, abandonna sa résidence de Zator, et se rendit à son château-fort de Samsonow, où il ne recevait personne, à part les moines auxquels il faisait de grandes aumônes.

La jeune princesse se rendit chez l'évêque de Cracovie, qui la fit marier par un prêtre de sa suite, avec le jeune chevalier polonais qui l'avait enlevée.

L'évêque promit aux jeunes mariés de faire toutes les démarches nécessaires pour obtenir le pardon du prince Willibald ; il se rendit à Samsonow, et fut très bien reçu par le prince. Willibald promit de tout pardonner à sa fille, à la seule condition qu'elle viendrait avec son mari et le prêtre qui les avait mariés, au château de Samsonow.

Les jeunes mariés partirent donc, avec l'évêque, et la reconciliation eut lieu.

L'évêque, content de sa bonne action et très attendri, se rendit à Cracovie. Chemin faisant, il fut attaqué dans une forêt, entre Zator et Cracovie, par des soldats du prince. Willibald, qui l'auraient assassiné par ordre du prince, si un comte polonais qui passait à cet endroit ne l'eût sauvé.

Le prince Willibald fut excommunié, et mourut peu de temps après, avec d'horribles blasphèmes à la bouche. Quant à sa fille, son gendre et le prêtre qui les avait mariés, personne ne sut ce qu'ils devinrent.

Après la mort du prince Willibald, la principauté de Zator fut annexée par le royaume de Pologne, et le château-fort de Samsonow fut donné par le roi de Pologne à l'évêché de Cracovie.

Un siècle passa, plusieurs évêques avaient été en possession du château de Samsonow, qu'on disait hanté, et que personne ne voulait habiter, ni reconstruire. Enfin, au XVIII[e] siècle un évêque de Cracovie, le prince Caëtan Soltyk, qui possédait de grands biens en Ukraine, fit venir de cette contrée M. Pogorzelski, une ancienne connaissance, homme d'un certain âge, brave et honnête.

L'évêque, étant possesseur du château de Samsonow, le visita, voulut le faire reconstruire et pour surveiller les travaux, il y plaça M. Pogorzelski. Au bout de quelque temps de séjour au château, M. Pogorzelski, qui d'habitude était gai et jovial, devint triste et mélancolique. A toutes les questions qu'on lui faisait à ce sujet, il se taisait, ou bien il donnait des réponses évasives.

Enfin, il se rendit à Cracovie, chez l'évêque Soltyk, et demanda son congé.

« Quelle est donc la raison, mon cher M. Pogorzelski, pour laquelle vous voulez me quitter? demanda l'évêque.

— Monseigneur, je suis bien fâché d'être forcé de vous quitter, mais je suis tellement persécuté, que nuit et jour je n'ai pas un moment de repos!

— Par qui donc, mon cher ami?

— Mais par le mauvais Esprit! » répondit Pogorzelski. »

— Que vous dit-il donc? ne seriez-vous pas malade par hasard?... demanda l'évêque.

— Je sais, Monseigneur, que je passerai pour un fou, mais depuis que j'habite ce maudit château de Samsonow, le diable ne me donne pas un moment de répit.

— Que vous fait-il donc?

— Lorsque je me lève, le matin, et que je fais ma prière, le diable me dit constamment : « *M. Pogorzelski, vous priez et moi je souffre!* » — Je vais aux champs, la voix de l'invisible me dit : « M. Pogorzelski, vous allez aux champs et moi je souffre! En un mot, partout et constamment, j'entends la même voix de l'invisible qui me répète : « M. Pogorzelski, je souffre! »

— Eh! bien cher, je crois que vous feriez mieux de quitter le château et d'aller habiter dans la dépendance! » dit l'évêque.

— J'ai déjà changé de logement, j'habite dans la dépendance, répondit Pogorzelski, mais en vain. Et ce qui est aussi très surprenant, c'est que, d'autres personnes, ont aussi entendu : « *M. Pogorzelski, je souffre!* » Un certain soir, ayant mal à la tête, je me suis couché assez tôt, et j'ordonnai à mon domestique de me préparer une tisane. Le domestique sortit et m'apporta, un quart d'heure après, la médecine demandée. Cependant, dès qu'il s'approcha de mon lit, et me tendit la soucoupe, la voix de l'invisible dit : « M. Pogorzelski, vous voulez prendre du thé, et moi je souffre! mon Féodor effrayé, jeta les théières sur mon lit et se sauva en poussant de grands cris.

— Tout cela est très étonnant, dit l'évêque, cependant je ne vois pas la raison pour laquelle vous voulez me quitter. Du moment que la voix du mauvais Esprit vous suit partout, elle vous suivra aussi bien en Ukraine!

— J'espère que Notre-Dame de Berdyezew me débarrassera de ce mauvais Esprit! répondit Pogorzelski.

— Mon cher M. Pogorzelski, lui dit l'évêque, Notre Dame se trouve tout aussi bien à Berdyerew qu'ici à Cracovie; cependant notre Sauveur Jésus-Christ nous a donné le pouvoir de chasser les démons. Retournez donc à

Samsonow, j'arriverai demain au château, et j'y dirai une messe solennelle, pour le repos des âmes souffrantes. »

Le lendemain, l'évêque se rendit avec son entourage à Samsonow, mais comme le château n'était pas encore reconstruit, l'évêque descendit à la dépendance; M. Pogorzelski s'y trouvait aussi, toujours persécuté par la voix de l'invisible : « M. Pogorzelski, je souffre! » On dressa un autel dans la grande salle du château, et là une foule de monde se rassembla.

Lorsque l'évêque entra avec son entourage dans la salle où la messe devait être dite, tous les assistants entendirent distinctement : « M. Pogorzelski, vous avez fait venir l'évêque Soltyk, et moi je souffre! » Pour un moment, l'évêque resta stupéfié, ensuite il fit une longue prière pour les défunts, et dit la messe funèbre.

La messe terminée, l'évêque se tourna du côté des fidèles, et dit à haute voix : « *Omnis Spiritus, laudat eum*! » les assistants répondirent : « *Et nous le louons*! »

Tout à coup, on ne sait d'où, la voix de l'invisible se fit entendre : « M. Podorzelski, vous le louez, et moi je souffre! »

— On peut se figurer l'étonnement et la consternation des personnes assemblées. Alors, l'évêque s'écria : « Esprit de Dieu! je te conjure, au nom de Dieu tout-puissant, et au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de me dire : Qui tu es et de quelle manière je puis te secourir? » La voix de l'invisible répondit aussitôt : « Ah! je suis dans le désespoir et je souffre horriblement! je suis le prince Willibald de Zator; c'est moi qui suis l'assassin de ma fille, de mon gendre et du prêtre qui les a mariés! Je n'aurai de repos, que quand les corps de mes victimes seront enterrés en terre bénie. »

« Mais, où sont ces corps? demanda l'évêque.

« Emmurés dans ce château même; faites venir votre architecte et il les trouvera! »

On fit venir M. Bojanowski, l'architecte de l'évêque Soltyk, qui à force de minutieuses recherches, trouva une chambre dont la porte et la fenêtre étaient murés. On y trouva les trois squelettes.

Le prince Willibald avait fait emmurer ses victimes vivantes et elles moururent de faim.

L'évêque Soltyk fit les funérailles dans le jardin du château, en 1765, et fit construire, au même endroit, une belle chapelle que l'on peut voir encore aujourd'hui, à Samsonow.

Depuis l'enterrement, M. Pogorzelski ne fut plus persécuté par l'Esprit du prince de Zator.

Tel est le fait historique, très curieux, relaté par le comte Henri Rzewuski,



et que je vous communique, cher Monsieur Leymarie, pour que vous le portiez à la connaissance de nos frères en croyance; il les intéressera j'aime à le croire.

Veuillez recevoir, Monsieur et cher frère en spiritisme, l'expression de mes sentiments fraternels et dévoués.

JOSEPH DE KRONHELM.

A PYTHAGORE

(*Ode ésotérique.*)

Pythagore divin, initié sublime,
Tu pénétras d'Isis les mystères sacrés,
Et tu plongeas dans l'homme et sa nature intime
Des regards inspirés.

Je te revois grand maître, enseignant à Crotone,
Infusant par ton verbe aux Grecs un nouveau sang,
Et jusqu'à nous l'éclat de ta parole tonne
Comme un écho puissant.

Quand tu parlais, ta voix, savamment cadencée,
Savait, même aux tyrans, montrer le droit chemin
Et l'on sentait surgir des éclairs de pensée
De ton front surhumain.

Dans ta haute raison tu regardais les nombres,
Comme des sphinx sacrés cachant un sens profond,
Et tu trouvais le jour dans leurs arcanes sombres,
Dont tu sondais le fond.

Tu disais : « Au sommet, j'aperçois la Monade,
« L'Etre d'où vient l'éther, le feu, la mer, le vent,
« Et la nature fait la sublime Dyade
« Avec ce Dieu vivant.

« La nature est Maïa : c'est Isis, c'est Cybèle,
« C'est la mère enfantant les mondes, Déméter,
« La Terre et les soleils : et la femme immortelle
« Est la nature en chair.

« En elle l'homme voit la moitié de son âme,
« Par elle il se dédouble et son être est parfait,
« C'est de l'homme éternel à l'éternelle femme
« L'irrésistible attrait.

« Ainsi le couple humain éternellement reste :
« La femme et l'homme en deux se rejoignent chacun.
« Deux, c'est le monde et Dieu, la Dyade céleste,
« L'être divin est un.

« L'esprit, l'âme, le corps sont la triade sainte,
En qui le microcosme humain vient se lier ;
Le ternaire divin frappe de son empreinte
Le macrocosme entier.

« Au-dessus resplendit la Tétrade sacrée,
« Qui renferme l'espace et ses mondes divers,
« Sphinx qui résume en lui la puissance qui crée,
« Schéma de l'univers.

« En sept je reconnais un nombre fatidique
« Par qui tout évolue en des modes latents,
« La gamme des couleurs, source de la musique,
« Et principe du temps.

« Sept et trois, dix : c'est la décade triomphale
« Des muses trois par trois ornant l'esprit humain,
« Avec leur grande sœur Hestia, la Vestale
« Gardant le feu divin.

« La même loi régit la nature éternelle,
« La matière est un corps en ébullition,
« Dans l'espace et le temps l'esprit poursuit comme elle
« Son évolution.

« Monades, émanant de la Grande Monade
« Les âmes des mortels s'incarnent ici-bas,
« Chaque incarnation leur fait un nouveau stade
« De terrestres combats.

« L'homme naît pour lutter contre la chair profane
« Pour dégager l'esprit du corps matériel,
« Jusqu'à ce qu'épuré son spectre diaphane
« S'élance au fond du Ciel.

« Voyageur de l'espace, il va de monde en monde
« Dans l'avenir sublime où son passé le suit,
« Et de ce passé fait de l'épreuve féconde
« Chaque vie est le fruit.

« Enfin, loin des courants infernaux de l'Erèbe,
« Où brûle pour le mal la géhenne de feu,
« L'esprit voit la lumière, et le céleste Ephèbe
« Devient l'aide de Dieu ».

Ainsi ta grande voix enseignait d'un coup d'aile,
Tu montais comme un aigle à la terre attaché,
Ainsi tu dévoilais au disciple fidèle
Le secret de Psyché.

Et moi qui t'entrevois dans la divine Grèce,
Ainsi qu'un météore apparu dans les cieux,
Je sonnerai pour toi le clairon d'allégresse
Pour te ressusciter parmi les demi-dieux.

Faible atome pensant, je reprendrai ton verbe,
Et dévoilant sans peur son sens longtemps caché,
De son glaive de feu j'abattrai la superbe
Des chercheurs ignorants, négateurs de Psyché.

Chantant l'âme immortelle à la nature entière,
Je secouerai ton verbe ainsi qu'un fouet géant,
Et j'en flagellerai l'hydre de la matière
Qui hurle à tous : néant !

Et poursuivant le monstre, inspirateur du crime,
Etranglant l'avatar de Satan éhonté,
J'étoufferai son râle avec le cri sublime
De l'immortalité.

JULIEN LARROCHE.

APPARITION A MADAME E. D'ESPÉRANCE

C'était au mois de septembre 1894; je me trouvais à Nybyholm, dans la belle résidence de campagne de ma chère amie, la baronne P... Jadis elle m'avait fait le récit de plusieurs faits étranges qui, autrefois, avaient eu lieu dans le château, lorsque ses enfants étaient encore jeunes et terrifiés par ces bruits étranges.

Il semblait que plusieurs personnes fussent occupées à tirer les meubles çà et là, dans les chambres, au-dessus de leurs têtes; on voyait les portes s'ouvrir subitement et personne n'était visible.

On entendait frapper contre les fenêtres pendant les nuits sombres. Parfois un cri perçant se répercutait le long des chambres vides, qu'on savait n'être point habitées.

Mais il y a longtemps de cela; alors ces histoires passaient pour des légendes presque oubliées de ceux qui, autrefois, en avaient eu si grand' peur.

Depuis lors, une moitié de la maison ayant été démolie et rebâtie, les bruits terrifiants et inexplicables cessèrent.

C'était la première fois que je venais au château; après un voyage de trois jours, j'étais bien aise de me coucher de bonne heure.

« J'espère bien », dit mon amie, « que les revenants te laisseront en repos. »

Là-dessus, elle me souhaita « Bonne nuit ».

Je n'ai pas peur, « répondis-je », j'ai besoin de sommeil et suis très fatiguée; je vais dormir, aussi profondément qu'une église.

A peine au lit je m'endormis, tellement j'étais lasse.

Un peu plus tard, je fus réveillée par des bruits; c'était comme si la porte

s'ouvrait doucement. Je cru que c'était Anna, mon amie, qui venait me demander si tout était en ordre dans la chambre, ou si j'avais besoin de quelque chose.

Quoique j'eusse dormi, j'avais le sentiment que ce n'était pas longtemps.

Je me sentais un peu irritée d'avoir été réveillée de cette manière, et me disais : « Tu vas faire comme si tu dormais, et tu ne diras pas un mot. »

J'entendis le frou-frou d'une robe, comme si ce bruit fumilier allait de la porte jusqu'à mon lit; là, elle s'arrêta.

« Maintenant », pensais-je, elle tend l'oreille pour s'assurer si je dors; et je tins bon, restant tranquille et pensant que mon amie partirait enfin.

J'avais tant besoin de sommeil que je désirais être seule.

Après quelques minutes, je sentis l'attouchement d'une petite main caressante sur ma tête, puis sur ma main. Après cela, ce fût en vain que je simulais le sommeil: je demandai, non sans une teinte de mauvaise humeur. « Est-ce vous, Ánna? » Que voulez-vous? Est-il arrivé quelque chose?

Point de réponse; la main continuait à me caresser.

« Mais Anna », dis-je », que voulez-vous? et cette fois, je saisis sa main, et sentis qu'elle portait une bague. C'était une bague avec un de ces grands bijoux faits pour la main d'un homme.

N'obtenant pas de réponse, je dis : « Laissez-moi seule ce soir, Anna; je « suis si fatiguée! demain je ferai tout ce que vous voudrez. »

La petite main avec sa bague, lâcha la mienne, lentement; j'entendis un soupir, puis de nouveau le frou-frou de la robe vers la porte qui s'ouvrit.

Ce soupir m'impressionna fortement, aussi m'écriai-je : « Attendez un moment, je vais allumer la bougie. » Et tout en étendant la main pour chercher les allumettes, j'eus la maladresse de faire tomber la boîte; son contenu s'éparpilla çà et là. Là-dessus, la porte se referma.

Je me tournai dans mon lit, bien aise d'être enfin seule, mais le souvenir de ce soupir me hantait! je me reprochais d'avoir été un peu cruelle envers mon amie.

Le lendemain je m'excusais d'avoir été si peu aimable.

« Je ne sais ce que tu veux dire », me répondit-elle. » Ce n'était pas moi; je me suis couchée à la même heure que toi, et tu étais seule là-haut; ce n'est qu'un rêve, sans doute.

Quant à moi, j'étais bien certaine que cela n'était point un rêve.

Je me rappelle encore la petite main; j'ai la sensation de la bague et de son bijou que j'ai réellement touchés.

A mon réveil j'avais eu le soin de rassembler toutes les allumettes, pour les remettre à leur place.

J'eus ensuite la preuve convainquante que ce n'était pas mon amie qui m'avait visitée, puisqu'elle ne portait jamais d'autre bague qu'un anneau de fiancée ; en comparant nos mains, je remarquai que les siennes étaient plus grandes que celles de l'apparition.

Que me voulait la visiteuse de minuit?

Pourquoi venait-elle me réveiller?

Qu'avait-elle à me dire, et pourquoi ce soupir.

Cela reste un mystère pour moi, je regrette de ne pas l'avoir éclairci.

E. D'ESPÉRANCE, à Itorrektyr.

N. D. L. R. — Nous avons reçu l'article ci-dessus, de l'honorable Mme E. D'Espérance, médium remarquable, très connue en Allemagne, qui s'est toujours dévouée pour la cause, se prodiguant sans tirer un profit matériel quel qu'il soit de ses œuvres, pour le progrès du spiritisme..

Merci, à cette sœur très estimée à laquelle nous ouvrons les pages de notre Revue, avec le plus grand plaisir.

ÉCOLES DES MAGES ET DES PROPHETES

On enseigne les mathématiques, la physique, la chimie, l'histoire naturelle, l'astronomie, la médecine, la pharmacie, soit dans les collèges universitaires, soit dans les écoles supérieures, soit dans les facultés, pourquoi ne créerait-on pas des écoles également où l'on enseignerait le magnétisme, l'hypnotisme et le spiritisme ? On s'assurerait par l'expérience et la pratique de la réalité de ces trois dernières sciences, qui se répandent de plus en plus et qui menacent plus que jamais de forcer les portes que la science, dite officielle, leur interdit de franchir et tient obstinément fermées sur elles. Les sanctuaires des temples antiques étaient de véritables écoles où l'on enseignait à des initiés, c'est-à-dire à ceux qui avaient de sérieuses aptitudes pour les sciences occultes. Ces initiés devenaient des mages, c'est-à-dire des hommes profondément versés dans la connaissance des mystères de la nature et produisaient à la volonté de ces phénomènes extraordinaires auxquels les profanes vivement impressionnés donnaient le nom de miracles. Les mages étaient de véritables thaumaturges ou faiseurs de prodiges et quelques-uns d'entre eux étaient en même temps opérateurs et sujets ce que nous appelons médiums dans notre langage moderne; d'autres n'étaient qu'expérimentateurs, mais expérimentateurs d'une rare habileté et d'une longue pratique qui savaient distinguer du premier coup d'œil, dans la foule, un médium inconscient, qui ignorait complètement la secrète faculté dont l'avait doué la nature et sur lequel ils savaient produire instantanément d'é-



tonnants effets qui stupéfiaient tous ceux qui en étaient témoins. Il n'y avait pas dans le temple que des prêtres, des mages et des initiés, il y avait aussi des affiliés, c'est-à-dire des gens attachés au service du sanctuaire auxquels on donnait la mission secrète de découvrir des sujets, des médiums. Les affiliés savaient à quels signes on peut les découvrir. Aussitôt qu'ils avaient mis la main sur ce qu'ils cherchaient, si c'était un adulte, ils tâchaient de l'attirer au service du temple, par espoir d'un important avantage, surtout si cet adulte était pauvre et avait de la peine à gagner de quoi ne pas mourir de faim. Si c'était un enfant, ils engageaient les parents à le consacrer au culte des dieux, et les parents qui se sentaient heureux d'un tel honneur donnaient volontiers leur consentement. Une fois entrés dans le sanctuaire, les médiums étaient soumis à un régime sévère, ascétique et à des exercices qui servaient à développer et à accroître dans une proportion considérable les facultés qu'ils tenaient de la nature. Ils étaient instruits par les prêtres ou par les mages et soumis de temps en temps à des épreuves difficiles et souvent terribles de l'ordre physique, moral et intellectuel. On leur apprenait à supporter, à souffrir toutes les tortures, à résister à toutes les séductions les plus entraînantes plutôt que de révéler les secrets de la science. Ces secrets ont toujours été bien gardés et on ne cite pas un initié qui se soit laissé entraîner à les révéler. Les initiés connaissaient à fond les sciences que nous nommons magnétisme hypnotisme, spiritisme. Chacun était dressé et instruit dans ces sciences d'une manière conforme à sa spécialité. Il y en avait qui guérissaient certaines maladies, par le contact, par le simple attouchement ou l'insufflation ; ils ressussitaient les morts, guérissaient les aveugles, les boiteux, les paralytiques. Ils prédisaient l'avenir et voyaient ce qui se passait à de grandes distances, sans doute parce qu'ils étaient, au moment où ils prédisaient et voyaient, à d'énormes distances, en cet état que nous appelons aujourd'hui somnambulisme. Tout cela relevait de la science à laquelle nous donnons l'appellation de magnétisme. Les initiés ou mages guérissaient aussi par la parole, c'est ce que nous appelons la suggestion, c'est-à-dire par l'hypnotisme. Il y avait égalemeut des mages ayant la qualité de psychagogues, expression qui signifie évocateurs d'âmes. Désiriez-vous revoir une personne qui vous était particulièrement chère, vous alliez trouver le psychagogue. A votre prière, il accomplissait les rites et cérémonies indispensables et vous voyiez apparaître devant vous l'aimable fantôme que vous aviez demandé. A peine s'était-il fait voir qu'il disparaissait presqu'aussitôt. Vous aviez eu tout juste le temps de le reconnaître. D'autres fois la personne évoquée se montrait moins pressée de rentrer dans le sein de l'invisible, elle restait un certain temps en votre présence. Ce n'était plus un fantôme, une

vaine apparition, c'était une personne vivante qui vous parlait et vous entretenait quelquefois de choses connues de vous seule et d'elle. Cette personne était devenue une réalité, elle se laissait prendre entre vos bras, vous la palpiez, vous la tâtiez, c'était bien de la chair dont elle avait la consistance et la température. Puis, peu à peu, la consistance diminuait, la chair devenait vapeur et cette vapeur se fondait dans l'air au sein duquel elle disparaissait. Les psychagogues de l'antiquité étaient des spirites qui possédaient au suprême degré la science des évocations. Ils opéraient des phénomènes de matérialisations, comme nous dirions aujourd'hui. Les plus célèbres parmi les Mages de l'antiquité, étaient ceux de l'Egypte, de la Chaldée et de la Perse. Ils gardaient sur leur science un secret inpénétrable et ils formaient des sociétés scientifiques secrètes tenant leurs séances dans les parties les plus retirées des temples. Les Juifs étaient, aussi bien que les prêtres de l'Egypte et les mages de la Chaldée et de la Perse, versés dans la connaissance des sciences occultes qu'ils pratiquaient d'une façon bien plus étonnante encore et bien plus grandiose. Il y avait chez eux ces fameuses écoles où on instruisait et on formait des prophètes. Les prophètes connaissaient non seulement le véritable sens de l'Ecriture sainte, mais ils étaient pareillement instruits dans la science sacrée, dans la science occulte qu'ils ne communiquaient à personne et gardaient pour eux seuls. Aussi voit-on dans l'Ecriture sainte quantité de miracles accomplis par les prophètes. Dans l'Indoustan les sanctuaires des pagodes renferment aussi des écoles où l'on enseigne la science sacrée, celle qu'on ne révèle pas à ceux qui ne sont pas initiés. Ceux qui aspirent aux différents degrés d'initiation sont comme lès initiés de l'Egypte, de la Chaldée et de la Perse, comme les prophètes de l'ancienne Judée, soumis à un régime ascétique, à des exercices qui en font d'excellents médiums, de ces fameux médiums qu'on appelle les Fakirs et les Yoghis. Ils gardent sur leur science un impénétrable secret et ont conservé intactes les anciennes traditions qui ont fait si grands les mages de l'antiquité. Je le répète et ne saurais trop le répéter : pourquoi ne créerions-nous pas des écoles de magnétisme, d'hypnoptisme et de spiritisme qui après une longue étude et une longue pratique nous permettraient d'égaler les anciens et les Orientaux qui ont sur nous une écrasante supériorité scientifique? Nous autres fiers Occidentaux, orgueilleux modernes, nous ne sommes que les derniers.

HORACE PELLETIER.





APPARITION D'UN FILS A SA MÈRE

Bien des gens croient que les spirites ont l'idée préconçue de l'intervention des esprits dans les manifestations ; s'il en est ainsi de quelques-uns, la vérité est que le plus grand nombre n'a cru qu'après avoir passé par le doute ou l'incrédulité.

C'est également une erreur de penser que sans la croyance aux Esprits *à priori*, jamais on ne serait en état de faire tourner les tables.

Le phénomène des tables tournantes et parlantes était connu du temps de Tertullien, et en Chine, de temps immémorial.

En Russie, j'ai souvent vu qu'on employait une soucoupe avec un alphabet.

Ceux qui interrogent croient-ils que ce sont des Esprits qui répondent ? Nullement; si on leur demande ce que c'est, ils répondent qu'ils n'en savent rien: c'est la table, le crayon, la soucoupe doués d'une puissance inconnue. Ils interrogent ces mouvements, sans aller au-delà du fait matériel.

Comme nous le savons, les phénomènes spirites modernes n'ont commencé ni par les tables, ni par les crayons, ni par les soucoupes, etc., mais par des coups spontanés frappés dans les murailles et les meubles. Ces bruits ont étonné et surpris ceux qui les entendaient.

Cette manifestation avait un caractère intentionnel, une persistance qui semblait appeler l'attention sur un point déterminé, comme lorsque quelqu'un frappe pour avertir.

Les mouvements de tables, de soucoupes, etc. ont également été spontanés et ils le sont encore aujourd'hui chez certains individus, qui n'ont aucune connaissance du spiritisme.

Il en est de même de la plupart des phénomènes naturels, qui se produisent tous les jours et passent néanmoins inaperçus, ou dont la cause reste ignorée, jusqu'au moment où des observateurs sérieux et plus éclairés y portent leur attention, les étudient et les explorent.

Tout ce qui se trouve dans ces communications médianimiques n'a rien qui dépasse la portée du cerveau humain, car les esprits ne sont pas des

êtres en dehors de l'humanité; le spiritisme détruit le préjugé qui en fait des êtres exceptionnels, anges ou démons, intermédiaires entre l'homme et la divinité, des espèces de demi-dieux.

Le spiritisme repose sur ce principe que les esprits ne sont autres que les hommes, dépouillés de leur enveloppe charnelle, et que le monde visible se déverse incessamment dans le monde invisible par la désincarnation ; le monde invisible se déverse, de son côté, dans le monde matériel par les naissances.

Puisque les esprits appartiennent à l'humanité, leur langage n'est pas surhumain ; nous savons que certains d'entre eux savent peu, souvent même moins que certains hommes.

Ceux, par exemple, qui étaient incapables de faire des chefs-d'œuvre en peinture ou en sculpture de leur vivant, n'en feront pas davantage comme esprits.

L'esprit d'un Zoulou ou d'un Samoïède, ne parlera pas comme un homme qui a terminé ses études à l'Université ; l'esprit d'un académicien, qui n'est qu'un être humain, ne parlera pas comme un Dieu.

Dans l'exentricité de leurs idées et de leurs pensées, on ne peut chercher la preuve de l'origine spirituelle des communications, mais dans les circonstances qui attestent, dans la plupart des cas, que la pensée ne peut venir d'un incarné, quand même elle serait de la dernière trivialité.

De ces faits, ressort la preuve de l'existence du monde invisible au milieu duquel nous vivons, et pour cela, les esprits inférieurs le prouvent tout aussi bien que les plus élevés.

Or, l'existence du monde invisible est un fait capital; c'est la clef du passé et de l'avenir de l'homme, cherchée en vain par toutes les philosophies, comme on a cherché en vain la clef des mystères astronomiques, avant de connaître la loi de gravitation.

Les conséquences du fait de l'existence du monde invisible autour de nous, transforment complètement les idées, elles détruisent les préjugés et les abus qui en découlent et modifient, par suite, les rapports sociaux.

Tel est le but auquel aboutit le spiritisme !

Le fait suivant dont je fais le récit se passa en 1880. Un jeune médecin, Sigismond G..., après avoir terminé ses études à la Faculté de médecine à Paris, et après s'être spécialisé sous le célèbre Dr Galenzowski, comme oculiste, vient, poussé par le mal du pays, s'établir dans sa contrée natale, à Sobolowka (Podolie, district Gajsin) ; son père étant mort depuis longtemps, ce jeune médecin eut la charge de l'entretien de sa vieille mère.

Son savoir, son expérience, firent que sa renommée de bon médecin ocu-

liste s'agrandit de jour en jour, il fut recherché par des malades appartenant à des localités éloignées.

Trois ans après son retour de Paris, comme beaucoup de personnes le prétendent, il devint amoureux d'une très jolie Polonaise, laquelle refusa sa demande. Cependant ce qui en advint au juste, personne ne le sut ; d'autres affirment qu'il avait depuis longtemps un penchant pour le suicide.

Le fait est que le jeune médecin Sigismond G..., après avoir écrit deux lettres, une d'adieu à sa mère, l'autre au juge d'instruction à Gajsin, dans laquelle il le priait de ne pas faire de vaines recherches, se brûla la cervelle dans son jardin.

La mère se trouvait alors chez sa fille, mariée à un fermier habitant un village éloigné de 20 versets. Cette pauvre vieille femme, de qui je tiens ce récit, ne se doutant pas même du malheur qui lui était arrivé, se trouvait le même après-midi du jour du suicide, dans la chambre à coucher de sa fille, en train de tricoter des bas : sa fille était occupée dans la chambre voisine, à quelque ouvrage. Tout-à-coup, la mère vit, devant elle, son fils Sigismond. Très étonnée, et contente de le voir au moment où elle n'attendait nullement son arrivée, le sachant très occupé à soigner ses malades, elle s'écria : « Ah ! comme je suis contente de ton arrivée ! D'où viens-tu ? », mais l'apparition ne répondit pas et disparut subitement.

La fille entendant causer sa mère avec quelqu'un, dans la chambre voisine, vint aussitôt et trouva sa mère, à son grand étonnement, seule et très émotionnée. Elle demanda alors : « Mais avec qui donc, mère avez-vous causé à l'instant ? » «Je viens de voir Sigismond, tout-à l'heure répondit la mère ; entré sans ouvrir la porte il a disparu, je ne sais comment. Mon Dieu ! mon Dieu! pourvu que quelque malheur ne lui soit pas arrivé ! ». Les deux dames firent de minutieuses recherches, demandant Sigismond aux serviteurs, aux journaliers occupés près de la maison et dans le jardin, mais personne ne l'avait vu entrer ni sortir.

La pauvre vieille dame n'attendit pas longtemps pour connaître son malheur ! le même soir, elle reçut, par un envoyé spécial, la nouvelle lugubre du suicide de son fils ; son apparition à sa mère, avait eu lieu juste au moment de sa désincarnation.

Je m'abstiendrai de tout commentaire sur le fait très authentique rapporté ci-dessus.

Je demanderai aux adversaires du spiritisme, s'il est possible de l'expliquer sans la croyance en l'immortalité de l'âme, et sans le secours de la doctrine spirite.

Laissons dire ces messieurs, et passons outre ; leurs critiques et leurs dénégations n'empêcheront pas la vérité d'être la vérité, purement et simplement.

Recevez, cher monsieur Leymarie, l'expression de mes meilleurs sentiments, votre F. E. S. JOSEPH DE KRONHELM.

LE GUÉRISSEUR DE NEUSTIFT

La liberté que je prends est causée par ma confiance en lisant le *Livre des Médiums* et celui *des Esprits* d'Allan Kardec, basés sur une profonde philosophie d'amour et de charité.

Ce qui précède m'engage à m'adresser à vous, avec toute confiance, pour vous prier de me faire connaître la cause du délaissement des bons Esprits et des médiums.

Surtout je suis délaissé par les Esprits de ma chère enfant et de son époux, M. Jenaz Etrick, à Oberalsstadt, près de Trautenau en Bohême, tous deux décédés le 27 décembre 1874.

Je porte à votre connaissance les faits qui justifient mes démarches ; je fus atteint de goutte et rhumatisme pendant une année sans avoir obtenu aucun soulagement des médecins et des bains minéraux.

A ma rentrée, je fis la connaissance d'un jeune homme qui exerçait la cure Baunscheidtismas ; en huit jours et une seule application, je fus délivré de mes grandes souffrances.

En remerciant la Providence, je fis la promesse d'employer cette cure gratis, pour tous les nécessiteux et les souffrants ; des faits surprenants eurent lieu, je devais suffire à 15 et 18 visites par vingt-quatre heures.

Entre autres choses, j'eus affaire à un médium ; mon gendre Etrick me parla de ses séances spirites.

Pour me remettre de mes fatigues, et par curiosité, je me rendis chez lui, en Bohême, sans annoncer mon arrivée ; il m'envoya une voiture à la station de Trautenau, les bons Esprits lui avaient inspiré le devoir de m'envoyer son équipage avec sa femme et un autre membre de la famille.

Oberaltsstadt est à une lieue de Trautenau.

Le 24 février 1882, ayant préparé mon retour pour Troppau en Silésie, il arriva chez mon gendre un petit char à bancs avec une jeune personne, liée avec de fortes cordes, un vieillard, son père, et un jeune homme, son cousin ; ils avaient conduit cette jeune personne à Oberaltsstadt pour y être traitée par les spirites, au lieu de la laisser saisir par la gendarmerie de Prague, et conduire aux asiles d'aliénations foudroyantes.

Le jeune homme, son cousin, ayant assisté quelquefois aux séances spirites, fit cette belle action de sauver sa cousine de cette maladie d'esprit, reconnue incurable.

Mon gendre fut surpris de voir cette jeune personne, liée fortement sur le char à bancs; il en demanda la raison, la jeune fille en pleurs se plaignit de ce mauvais traitement, car elle était, disait-elle, en bonne santé.

M. Etrick reconnut pour superflu, de la prendre en cure; heureuse de repartir, la jeune fille toujours en voiture repassa le pont de fer; mais là, elle recommença à nouveau, et d'une manière plus violente encore, à rompre les cordes qui la retenaient.

Aussitôt, les conducteurs retournèrent sur le pont et M. Etrick voyant alors de quoi il était question, fit descendre la malade, l'accompagna chez lui, avec le père et le cousin; il y fit les préparatifs de la cure; en se trouvant sur le terrain du magnétisme, il lui fut facile de reconnaître que les mauvais esprits devaient se retirer de cette malheureuse entièrement subjuguée par eux.

Après quelques formalités, mon gendre me dit : « Père, vous ne pouvez « me quitter avant que cette folle ne soit guérie, les Esprits désirent employer « votre force magnétique pour ce but. Dès aujourd'hui, vous êtes chargé « d'appliquer à une heure de relevée douze massages magnétiques, ce que « nous exécuterons après quelques instants de repos.

Depuis mon arrivée, les guérisons par les Esprits ne se comptent plus; il y aurait à écrire des volumes pour décrire ce qui se passe ici, dans ce cercle spirite; ces cures sont en majeure partie causées par ma chère enfant, qui m'a exprimé son bonheur de se communiquer en Esprit à l'aide de deux médiums qui servent aux pauvres aliénés.

Bon nombre d'autres Esprits étudient le suicide; ce sont Emile et Seppnis; deux médiums, Jadenitschek de Troppau et Dorkneisek, auxquels je demandais s'ils connaissaient la cure Baunscheidtismas, me répondirent: oui, mais nous n'osons l'employer, pour ne pas déplaire aux médecins; si les malades laissaient agir la nature, sans l'assistance du docteur et du poison des apothicaires, il en mourrait bien moins.

A la suite du triomphe des bons Esprits qui rendirent la santé à cette aliénée, il y eut l'arrivée de bons Esprits : Bartomeno, Eustasius et trois autres.

Une prière de remerciements à Dieu pour le triomphe, fut adressée par l'entremise d'un bon médium; je fus invité à y prendre part, je fis la promesse sous forme de serment, de rester fidèle au spiritisme.

Je ne puis reproduire les louanges qui me furent adressées comme récompense.

La bienheureuse, entièrement guérie, Mlle Mina Simler, de Rattendorf, près de Königfopo en Bohême, âgée de 19 ans, m'appelait son père, son sauveur; elle reconnaissait qu'elle devait la santé à ma puissance magnétique.

A peine rentré à Troppau, où j'étais attendu avec impatience, il me vint des souffrants reconnus inguérissables, par les hôpitaux de Vienne et les premiers médecins, les uns condamnés à l'amputation d'un bras ou des jambes, et des diphtériques.

On me demanda à l'école des sœurs auprès d'une jeune fille tombée comme atteinte d'apoplexie; après trois mois de traitement, quatre premiers médecins des hôpitaux l'avaient renvoyée comme atteinte de catalepsie incurable par la médecine; à peine étais-je depuis cinq minutes à son lit, qu'après l'application du mesmérisme et du magnétisme, le bien-être survenait; elle put se lever l'après-midi, le quatrième jour elle revenait à l'école; je l'ai dressée à devenir excellent médium, elle me servit des années, car elle était aimée de l'Esprit de ma chère fille.

Il m'est venu de la 1re académie d'Allemagne, de Neise, une aveugle reconnue telle, congédiée comme incurable. Après cinq semaines de cure, elle put m'écrire une lettre de remerciements, elle y décrivait sa maladie.

Ces faits intriguèrent les médecins, pour eux je faisais une offense à académie de Meise; ils placèrent la gendarmerie à la frontière de la Prusse pour m'emprisonner; je fus averti de leurs projets par les bons Esprits, et je cessai mes visites, qui du reste n'étaient plus nécessaires.

Il me vient également plusieurs cas d'épilepsie et de catalepsie que je guéris pour le plus grand bonheur des parents; elles m'occasionnèrent le désagrément d'être poursuivi par la justice, à cause de la jalousie des médecins; 30 à 40 témoins furent interrogés sur mes cures magnétiques et mesmériques et Biunscheitistes; une sourde-muette déposa qu'après huit jours de traitement elle entendait la musique militaire comme dans sa jeunesse avant l'accident; qu'elle espérait guérir de ses afflictions; que sa sœur avait eu ce bonheur, après tant de démarcches et de grandes dépenses pour des traitements plutôt nuisibles qu'utiles.

Je reçus pour récompense de tant de bienfaits, une remontrance pour m'être servi de la cure d'eau magnétique, contrairement à la loi de 1845, § 18; me trouvant offensé de cet accueil pour mes faits humanitaires, j'adressai mon recours au président de la province, le marquis de Bacquehem, aujourd'hui ministre de l'Intérieur à Vienne, me plaignant que, au lieu de me faire des remontrances pour l'humanité de mes actions, de tant de bienfaits et d'amour du prochain, le gouvernement devrait prendre pour exemple ce traitement et l'introduire en ses nombreux hôpitaux et établissements d'aliénés, il parviendrait ainsi à rendre le bonheur à une foule de

souffrants, à une quantité de familles, en libérant ces établissements au lieu d'en augmenter le nombre chaque jour; qu'il épargnerait ainsi bien des millions, nécessaires aux pauvres gens, ce qui les préserverait du malheur dans lequel ils se trouvent.

Ce recours ne fut pas reçu, bien au contraire, j'aurais dû être puni par une amende en argent ou un emprisonnement!

Les bons Esprits assistants, ma chère Anna Liesel, mon père et ma mère, l'empereur Joseph II, l'évêque Rudiger et d'autres, crurent devoir se retirer, ma chère enfant me l'annonça par ces mots : « Fermo qui vui. »

Ne pouvant lutter davantage contre les négations de ma famille quant au spiritisme, je la quittai, voulant rester libre de mes actions et aimer mon prochain !

Je suis resté fidèle au spiritisme, du consentement de ma chère enfant, autant pour continuer nos séances spirites que pour être libre d'assister les nécessiteux et moi-même en mes vieux jours, car j'ai 85 ans.

J'ai fait les cures surprenantes de difformités de membres, abandonnées par la médecine et déclarées comme incurables, et d'autres souffrances de vingt années; de sourds-muets, ayant cherché de l'assistance dans les premières villes d'Europe, sans en trouver ailleurs que chez moi, où ils en attendaient le moins.

Je n'ai pas été assisté de conseils en ces derniers temps par l'intermédiaire de bons Esprits, et c'est ce que je ne comprends pas; je désire en connaître la raison, et pourquoi.

Je ne suis pas privé de ce pouvoir de guérir toute maladie trouvée incurable par la médecine, sans le moindre emploi de cette pharmacie qui n'est efficace que pour vider la bourse des souffrants.

J'ajouterai à *ce récit* d'autres faits qui vous surprendraient quand même vous auriez fait des expériences propres à douter de cette vérité.

Quoique je ne prenne en traitement que des malades ou des souffrants rejetés par les médecins et reconnus incurables, ou les nécessiteux qui ne peuvent suffire à leurs besoins, je rends à chacun mes services gratuitement; depuis 1880 jusqu'à ce jour, je remplis cette belle mission.

Un conducteur en chef du chemin de fer du Nord souffrait depuis un an entre les mains des médecins, l'époque d'être pensionné à l'âge de quarante années était déjà fixée !

Il se plaignit à l'un de ses chefs qui lui dit de ne pas désespérer avant de m'avoir consulté; je le pris en cure après m'être assuré de l'assistance des hauts Esprits; après cinq semaines de cure, il put reprendre son service.

La lettre de remerciements qu'il m'adressa, comparée au traitement des

médecins, ferait époque dans la science médicale, s'il était permis de publier de tels documents,

Il me recommanda à une dame, marchande, qui venait à Olmutz, qu'il avait connue en chemin de fer; elle souffrait d'une atonie de l'estomac reconnue comme incurable; elle était prête à mourir.

A ma demande les hauts Esprits me prescrivirent ce que je devais faire, et d'éviter par les entrées et les sorties l'attention du public.

Le conducteur, A. Malina et sa nièce, prirent part aux séances spirites; j'engageai un médium en le payant, pour tenir société à la malade après la magnétisation; il me fut ordonné de lui donner un œuf assaisonné de trois gouttes d'oléone, ce que je fis, et à ma grande satisfaction elle le digéra; huit jours après elle était hors du lit, occupée à ses affaires, nous avions fixé la prochaine séance au lundi matin, pour rendre grâce à Dieu de sa convalescence.

Cette dame communia le dimanche et le lundi matin je me rendis chez elle pour voir si tout était en ordre pour tenir notre séance spirite; elle fit semblant d'être surprise de me voir, me dit qu'elle avait un autre médecin, qu'elle se repentait d'avoir suivi ma cure, que c'était la plus grande faute qu'elle eût pu commettre, elle me demanda combien elle avait à me payer.

Je répondis : « *Rien*, je ne serais pas venu si vous ne m'aviez pas prié de vous soulager, seulement vous me devez un remerciement. Je souhaite que vous ne vous repentiez pas de la mauvaise action que vous venez de faire. »

Je ne tardai pas à recevoir une consolation; les bons Esprits m'annoncèrent le repentir de cette femme, décédée huit jours après ma dernière visite. Il y avait eu récidive du mal et elle en était morte.

Ensuite je reçus l'invitation suivante : « Olmutz, le 24 juin 1893.

« Monsieur Régnier, j'ai l'honneur de vous transmettre le désir que nous a exprimé Mme Albach, femme de M. le commandant du génie, de recevoir votre visite, vous priant de formuler votre avis sur l'état de sa santé, cette dame vous prie de venir lundi prochain avant midi.

« P. Nirpot, docteur. »

Cette dame, depuis des années, était traitée par les médecins du régiment de son mari; par suite de l'emploi de iod., calomel, ses membres s'étaient déformés, elle en était toute courbée; ayant appris que je traitais une dame paralysée, ainsi que d'autres avec grand succès, elle s'adressait à moi.

Il vint un père de famille avec son fils, me chercher en cette visite, et me prier de venir au secours de sa femme, ce que je fis de suite, sans demander conseil aux hauts Esprits: après huit jours de traitement, elle put reprendre

les soins de son ménage. Après six mois de bien-être, cette dame négligeant les soins exigés par sa santé, fut atteinte d'hydropisie; elle mourut après avoir reçu les sacrements de l'Eglise sans que j'en fusse prévenu !

Ces faits divers, prouvent que l'on peut guérir toutes les espèces de maladies, sans être médecin ou pharmacien diplômés.

La catalepsie, l'épilepsie, les maladies d'esprit, fous, aliénés, la phtisie sans nécessité d'opérer le larynx, comme les médecins anglais l'ont fait au prince Fredrichs de Prusse, en causant sa mort !

Qu'a fait le docteur Koch à Berlin, si ce n'est d'induire en erreur ceux qui ont cru à ses découvertes; après qu'il eut amassé un demi-million, on reconnut la fausseté de ses annonces.

A quoi servent les études médicales pour trouver le remède de la diphtérie et l'annoncer par l'emploi du geilserum ? le remède et le traitement du larynx, se trouvent très bien décrits, page 102, n° 372 du traitement Baunscheilismas, et un grand nombre d'autres maladies, jusqu'au n° 777.

Ces détails de faits, devront être publiés en vue de servir les nécessiteux de tout genre, mais comme ils seront traités par les médecins de charlatanisme, on en doutera, on en méconnaîtra la valeur.

Le même cas régit les hôpitaux d'aliénés ; la guérison de ces malheureux rendrait ces palais superflus, ainsi que leur personnel ; que de millions l'Etat épargnerait en suivant nos procédés ! au lieu d'augmenter sans cesse ces établissements, il pourrait s'en servir pour d'autres actes de bienfaisance.

Cet aperçu du bien-être futur ne peut avoir lieu, si on n'en cherche pas avec conscience le remède; il faut subjuguer les mauvais Esprits, leur faire abandonner leurs victimes et l'emploi des bons médiums peut servir à des guérisons rationnelles, puisque j'ai eu le bonheur d'en obtenir chaque fois qu'on a voulu employer mon pouvoir de mesmériste et de magnétiste.

Je serais considéré comme fou, si, trop consciencieux, je faisais une proposition semblable à qui que ce soit du gouvernement en Allemagne; également en Belgique que régit le confessionnal.

En France, c'est bien différent; c'est de là que naît le bien-être de la civilisation, et c'est pour cette raison que je m'adresse à vous, honorés rédacteurs de la *Revue spirite*, en m'appuyant sur la haute philosophie d'Allan Kardec, sur son *Livre des Esprits* et celui des *Médiums*. Votre tout dévoué,

J.-F. RÉGNIER,
Privatier, à Neustift, près d'Olmutz, Moravie.





RÉPONSES DE L'ESPRIT JOHN PIERPONT

Médium Mme M. T. Longley, à New-York.

Question de E. S. Xenia, d'Ohio. — Veuillez être assez bon de dire d'où vient la diversité des aptitudes. Cela n'indique-t-il pas que la théorie de la réincarnation est correcte?

Réponse. — Un grand nombre d'esprits avancés acceptent la théorie de la pluralité des existences de l'âme, comme étant fondée sur l'accomplissement du progrès humain ; la prévoyance d'une loi judicieuse pourvoit à ce progrès.

D'autres esprits prétendent que cette théorie est incompatible avec l'idée de progrès, et que, ce qui est refusé sur la terre à une entité humaine, à l'égard de son développement spirituel, sera donné dans les autres mondes.

Les deux côtés de la question méritent d'être considérés et étudiés; le ridicule et les injures des partisans de l'une ou de l'autre théorie, ne résoudront pas la question et n'éclaireront pas les chercheurs sérieux.

Esprit observateur, nous croyons que des épreuves de ce monde sont nécessaires au progrès des entités incarnées sur la terre; si elles viennent à mourir jeunes, ou si la condition dans laquelle elles sont nées ne leur permet pas de développer leur intelligence, il est très naturel qu'il existe une loi bienfaisante, qui permette à l'Esprit de reprendre une autre existence dans une autre condition, et d'acquérir l'expérience terrestre nécessaire à son avancement.

Mais, si comme le croient certains adversaires de la réincarnation, l'esprit peut acquérir cette expérience dans le monde des esprits, en *obsédant* un médium (ce dont nous doutons) sans épuiser sa force vitale, pourquoi s'incarner, même pour une fois?

Il n'y a pas deux âmes qui subissent exactement les mêmes épreuves, de sorte que l'expérience qu'un esprit peut acquérir par l'intermédiaire d'un médium, ne peut satisfaire celui qui voudrait acquérir toutes les connaissances que donne la vie terrestre.

Nous, ni personne, n'avons jamais vu une entité parfaitement développée au point de vue intellectuel, sortir directement d'un sauvage de l'Australie, ou d'autres hommes primitifs; mais nous connaissons beaucoup d'esprits qui

affirment que leurs recherches et leurs observations les ont convaincus que ces sauvages, rudes spécimens de l'humanité, reprennent un corps plus perfectionné, qui leur permet de développer leurs perceptions spirituelles, ce qui les fait avancer dans la voie du progrès.

Qui ose dire que cela n'est pas vrai? Si « cela est vrai », dit le mortel tremblant, je ne retrouverai pas ceux que j'aime dans l'autre vie! et celle que nous avons connue comme Mary Rice, pourra être Hannah Jones, la reine Sophie, et plus tard quelqu'autre individualité.

Si la réincarnation existe, c'est dans un but bienfaisant; si Mary Rice a besoin de subir des épreuves qui exigent une nouvelle enveloppe matérielle, elle lui sera donnée, et l'entité n'en sera pas moins la même, quelle que soit sa couverture. Nous reconnaîtrons les nôtres au ciel, qu'ils aient ou non conservé leur noms terrestres.

Pour l'esprit qui depuis mille ans habite la sphère supérieure, son nom terrestre n'a plus pour lui, ni pour ceux qui l'entourent, aucune signification; la faible lumière de son existence terrestre n'est plus qu'un rayon affaibli dans la gloire du progrès accompli, et s'il devenait nécessaire qu'il se réincarnât pour recueillir de nouveaux matériaux et enrichir son esprit, peu importe le vêtement qu'il prendrait pour remplir son but.

Nous soumettons ces quelques pensées à l'attention des penseurs sérieux, en leur disant que l'éternité est tellement vaste, et sans bornes, que si une entité humaine subissait une incarnation sur chacune des planètes qu'il pourrait atteindre, il lui resterait encore assez de temps pour explorer l'espace interstellaire et y puiser des nouvelles connaissances.

Quant à la diversité des aptitudes, elle peut provenir des conditions et d'influences antérieures acquises, qui agissent sur l'enfant; parfois aussi sur ce corps qui est ou n'est pas adapté aux besoins de l'Esprit; elle peut aussi résulter des effets de la loi d'hérédité, lesquels se manifestent après plusieurs générations : enfin du manque d'opportunité, dans le milieu où l'on est né, ou bien parce que l'on a déjà vécu.

(*Light of Truth*, du 1er septembre 1894.)

NOTE : La réincarnation est débattue aux Etats-Unis, avec passion, exactement comme elle le fut en France, de 1858 à 1870. Ce sont les mêmes arguments pour et contre.

Nous aurons, dans une étude prochaine, à commenter toutes les raisons que présentent les adversaires et les partisans de la réincarnation. Aux coups dont on s'accable, on juge de l'importance capitale de la nécessité des existences successives sur la terre.



BIBLIOGRAPHIE

ANIMISME ET SPIRITISME

Essai d'un examen critique des phénomènes médiumniques, spécialement en rapport avec les hypothèses de la « force nerveuse », de l'« hallucination » et de l'« Inconscient » comme réponse à l'ouvrage du Dr Edouard von Hartmann, intitulé : « **Le Spiritisme** », par ALEXANDRE AKSAKOF, directeur des Psychische Studien (Recherches psychiques), à Leipzig, avec portrait de l'auteur, et dix planches, traduit de l'édition russe par **Berthold Sandow.**

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE II. — **Les phénomènes physiques.**

CHAPITRE III. — **De la nature de l'agent intelligent qui se manifeste dans les phénomènes du spiritisme.**

Etudes psychiques. — Essai *de spiritisme scientifique*, par *D. Metzger*. 1 vol. in-8°, 2 fr. 50. Paris, Librairie des sciences psychologiques, 12, rue du Sommerard.

(*Extrait de la REVUE SUISSE*).

Voici un livre dont le titre excitera la curiosité et peut-être l'intérêt de nombreux lecteurs. Le spiritisme n'est pas en faveur chez nous, dans le monde scientifique ; mais on serait étonné si l'on savait combien d'adeptes il recrute dans le public suisse. Il y aurait là le sujet d'une intéressante étude de psychologie, surtout si l'on rapprochait le spiritisme des croyances aux apparitions, qui en sont peut-être la contre-partie dans le monde catholique, et de certaines formes anciennes de la religion, dont l'un et l'autre sont peut-être la survivance.

M. Metzger ne se place pas à ce point de vue. Il est partisan convaincu des doctrines du spiritisme, et, comme notre époque ne jure guère que par la science, c'est du spiritisme scientifique qu'il prétend faire. Et non seulement scientifique, mais expérimental. Voilà le point.

Est-il vraiment scientifique; est-il expérimental?

Cet ouvrage se compose d'une série de conférences faites à Genève, à la Société d'études psychiques. Il faut qu'elles aient eu quelque succès, puisqu'on les publie ; nous y pourrons donc trouver quelques indices de l'esprit dans lequel cette société poursuit ses recherches.

Emu des objections qu'ont élevées tant de fois les savants, M. Metzger commence par exposer les difficultés de l'expérimentation sincère en matière de spiritisme, et par discuter l'explication ordinaire des phénomènes de cet ordre, l'hallucination, l'illusion, etc. Il traite ensuite de la télépathie, du somnambulisme, des tables tournantes, des médiums écrivains, auditifs, guérisseurs ; enfin il allègue l'impossibilité où nous sommes de comprendre certains phénomènes de la nature, pour établir qu'ils décèlent l'action de l'intelligence; il parle des matérialisations, dans lesquelles l'esprit se rend visible, et il termine par des considérations sur la philosophie spirite, en reprenant l'hypothèse d'après laquelle l'homme revient sur la terre, après sa mort, et recommence la vie une ou plusieurs fois, selon le degré de sa moralité dans chacune de ses existences.

Tout cela est fort intéressant, et l'on ne peut nier que l'auteur n'ait cité nombre de faits surprenants. Les prétendus esprits qui se communiquent ont une diversité de caractères et de manifestations, une précision de souvenirs et parfois une puissance qui déconcertent. Mais les observations qu'on nous relate paraissent faites sans méthode, et l'on se hâte trop d'y mêler des explications et des hypothèses. Il faudrait des faits documentés, avec la date du jour et même de l'heure, qui importe en pareille matière. Il faudrait une étude systématique des phénomènes, et des observations médicales sur ceux qui en sont les agents, notamment sur les médiums. Il nous semble que M. Metzger ne nous présente qu'un amas de faits, classés tant bien que mal sous quelques chefs, et qui ne nous sont pas donnés avec une précisionr suffisante. Il faudrait une étude comparative de ces phénomènes avec ceux du somnambulisme provoqué. On ne peut conclure à la manifestation d'êtres invisibles tant qu'on n'aura pas une connaissance plus sûre des conditions de ces faits et je ne crois même pas qu'on puisse rien affirmer dans l'état actuel des investigations.

Qu'il y ait dans ces manifestations la matière d'études nouvelles et peut-être fécondes, rien n'empêche de le croire. Mais nous ne sommes guère plus avancés sur ce sujet qu'on ne l'était au temps de Mesmer, en ce qui concerne le magnétisme animal.

Le livre de M. Metzger fait estimer le caractère de l'auteur, son amour de la vérité, son entière sincérité, sa préoccupation des questions morales, mais on peut douter qu'il contribue à faire avancer la science.

ESQUISSE POPULAIRE DE LA THÉORIE ET PRATIQUE DU SPIRITISME

Cher Monsieur Leymarie,

Pour la grande cause du Spiritisme, il faut une propagande sérieuse et suivie comme premier devoir de tout spirite convaincu ; veuillez donc insérer dans la *Revue spirite* les quelques réflexions suivantes :

« Je veux parler du livre de *M. Witold Chlopicki*, ***Esquisse populaire de la théorie et de la pratique du spiritisme*** en langue polonaise.

Je connais peu M. Witold Chlopicki, mais je le considère par ses articles parus de temps en temps dans la *Revue spirite*, aussi dans ses travaux d'esprit libre ; secondé par les collaborations intellectuelles, on apprend vite à se connaître, à s'apprécier. Je dois et je veux ici, au nom de notre doctrine, rendre justice à son dévouement et à son zèle. Le livre de M. Witold Chlopicki est un ouvrage précieux, destiné à faire avancer l'humanité, à la mettre sur la voie véritable qu'elle n'eût jamais dû abandonner.

C'est le premier livre de ce genre édité en langue polonaise ; jusqu'à présent nous n'avons eu que des traductions d'auteurs français, allemands et anglais.

M. Witold Chlopicki s'est appliqué à élucider les questions les plus importantes que renferme « le Livre des Médiums » du maître Allan Kardec ; je veux dire la partie philosophique et la partie expérimentale du spiritisme.

On peut à l'aide de ce petit volume, être entièrement au courant de cette doctrine.

Sa clarté, sa concision, le mettent à la portée de ceux qui, ayant peu de temps à consacrer à l'étude du spiritisme, désirent néanmoins connaître une science appelée à se répandre insensiblement, à pénétrer dans les masses.

Ce travail, sérieusement élaboré, s'étudie facilement et donne la solution rationnelle d'une foule de problèmes qu'en vain, jusqu'ici, ont cherché les philosophes et les penseurs.

Tout homme intelligent a le besoin de s'initier à une science qu'on a trop longtemps mise au rang des choses absurdes ; comme il veut s'assimiler les idées qui ont cours, il désire s'occuper de ce qui intéresse tous les amis du progrès.

Les travailleurs, tels que M. Witold Chlopicki, s'efforcent, sans relâche, d'arracher à leur somnolence et à leur inertie, les âmes que l'ignorance a tenues captives pendant des siècles ; les âmes, chez lesquelles l'erreur et l'imposture éteignaient les divines clartés.

Avec mes fraternelles salutations,

JOSEPH DE KRONHELM.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.



AVIS : Nous prions nos correspondants de se réabonner à la *Revue spirite*, avant fin décembre 1895, ou en janvier 1896, s'ils veulent recevoir le premier numéro de janvier.

Adresser les mandats à M. P.-G. LEYMARIE, 12, rue du Sommerard, Paris.

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

Voir la *Revue* d'octobre 1895.

Logique.

L'homme a un immense avantage sur les animaux, c'est de pouvoir augmenter considérablement la puissance et la rectitude de ses principaux organes à l'aide d'instruments spéciaux.

En s'incarnant l'homme perd une partie de ses facultés intellectuelles; en conséquence son esprit a besoin d'un instrument qui lui donne plus de force, de souplesse, de pénétration, de rigueur et surtout d'ordre.

La logique qui est la science des formes de la pensée remplit cette fonction ; son principal but est d'arriver à la connaissance exacte des choses en établissant leur certitude au moyen du raisonnement qu'elle est chargée de bien diriger.

L'exactitude du jugement est plus rare qu'on ne le pense ; on voit beaucoup plus d'esprits faux que d'esprits justes. Il est donc utile d'avoir des règles qui les dirigent dans la recherche de la vérité.

Ces règles ne sont pas impossibles à trouver, car si nous raisonnons tantôt

juste et tantôt faux, à l'aide de l'observation réfléchie nous devons discerner quelle méthode nous avons suivie en raisonnant juste et quelle a été la cause de notre erreur lorsque nous nous sommes trompés.

Il est reconnu qu'avec une intelligence ordinaire on peut arriver à se faire une méthode de raisonnement qui donne certains avantages sur le commun des gens.

On dit que la supériorité des hommes de génie provient de leur facilité à découvrir et appliquer de nouvelles méthodes.

L'intelligence humaine étant imparfaite a toujours besoin de guide, c'est pour cela que toutes les sciences ont emprunté à la logique ses formes et sa méthode; car les sciences, de même que les individus, ont besoin de se replier sur elles-mêmes, de réfléchir sur leurs principes et leurs déductions et de vérifier leurs résultats.

Alors les choses étant comprises, définies et mises en place, se classent et s'enchaînent. Ainsi il est avantageux pour les sciences qu'elles vérifient bien leurs principes et leurs procédés.

On a comparé la logique à la géométrie; il y a entre elles une grande différence. Les mathématiques sont les sciences les plus exactes, parce qu'elles sont les plus simples; elles ne sortent pas du domaine des quantités, elles ne demandent ni observation ni expérience, elles n'apprennent à juger ni les hommes ni les choses. leurs raisonnements se bornent à partir d'axiomes évidents et à en déduire successivement leurs divers problèmes.

Ne remontant jamais aux causes premières elles n'emploient pas l'induction; leurs formules invariables tendent à donner à l'esprit une régularité machinale.

Quant aux sciences physiques, elles emploient l'observation et l'expérience et remontent des effets aux causes, ou éléments primitifs, par induction analytique; mais en portant toute l'attention sur des faits matériels, elles n'habituent pas l'esprit à se connaître et à se juger: leur enseignement trop exclusif détourne les idées de la psychologie et tend à les matérialiser.

C'est ce que nous montre l'époque actuelle qui néglige trop les sciences morales et qui discrédite la logique comme une subtilité épineuse; c'est cependant une gymnastique utile, qui bien employée fortifie et assouplit l'esprit; unie à la psychologie, elle le force à se replier sur lui-même, à s'étudier et elle le dirige méthodiquement dans une voie régulière.

Certitude.

Le principal but de la philosophie est de déterminer la certitude qui est l'adhésion formelle et absolue de l'esprit à la vérité ; elle n'admet ni degrés ni différences, elle est entière ou elle n'est pas; l'esprit s'y repose comme ayant atteint son but.

La croyance certaine, est tout à fait distincte de la probabilité qui suppose plus ou moins la possibilité de l'erreur, aussi de la vraisemblance qui n'a que l'apparence parfois trompeuse de la vérité et d'où peut provenir l'illusion du doute, cet l'opposé de la certitude.

Dans les choses importantes le doute est accompagné de trouble et d'inquiétude ; on sent le besoin de sortir de cet état contraire à notre nature.

L'esprit humain ne peut connaître la vérité que par les sens et la raison; le bon sens indique que nous devons nous en rapporter à leur témoignage qui nous fait connaître la réalité des choses comme nos yeux voient la lumière. Pour la raison, le fondement de toute certitude est l'évidence.

Les faits simples se constatent sans démonstration ; mais les faits compliqués nécessitent des raisonnements formés de plusieurs propositions toutes rendues bien évidentes avec la première, sinon la chaîne serait rompue.

Ainsi l'évidence est toujours la base de la certitude; la raison est le juge suprême de l'évidence et de la vérité.

Mais comme l'accord est difficile entre les philosophes, il en est qui ont soutenu que l'évidence de la raison n'était pas le critérium de la vérité ; ils ont cherché un autre fondement à la certitude.

Les sensualistes l'ont placé dans l'évidence des sens ou de la sensation; d'autres l'ont placé dans divers principes, mais leur vérité ne peut être déterminée que par l'évidence de la raison.

Les théologiens exaltés redoutant la libre pensée, proclament l'impuissance de la raison ; ils établissent la certitude sur l'autorité de la révélation et de la tradition ; en cela ils se contredisent, car ils sont sans cesse forcés d'en appeler à l'évidence de la raison, en l'attaquant par des arguments longs et compliqués qui ne peuvent être compris que par une raison très développée.

Mais si, comme ils le soutiennent, la raison est incapable de discerner le vrai du faux, elle sera sourde à leurs discours ; la révélation n'est valable que si elle est à la portée de l'intelligence humaine, et la tradition n'a aucune valeur si elle est transmise par des hommes dépourvus de jugement.

Nier la capacité de la raison pour lui faire accepter des dogmes invraisemblables, c'est ouvrir la porte au scepticisme religieux.

Quel que soit l'ordre de vérités que l'on considère, l'évidence rationnelle est toujours la base de la certitude. Nos sens et nos facultés ont leur certitude spéciale, celles-ci ont été attaquées par le scepticisme.

Ainsi la philosophie qui a pour but de connaître et démontrer la vérité est loin d'y avoir réussi ; sa doctrine généralement métaphysique, parfois hypothétique se prête à diverses solutions qui déterminent une argumentation abstraite, compliquée, difficile à saisir, peu convenable aux aptitudes

positives de notre époque; cela explique le discrédit dans lequel est tombée la philosophie et les tendances actuelles au scepticisme.

Ainsi la philosophie, science essentiellement humaine, plaidant également le faux et le vrai, le pour et le contre, n'a pas pu établir généralement et définitivement la certitude dans sa doctrine !

Cela nous fait voir que si les hommes voient juste et marchent d'accord dans les sciences exactes et physiques, plus ou moins accessibles aux sens, il n'en est plus de même dans les doctrines religieuses, morales et métaphysiques, où l'intelligence humaine livrée à elle-même n'est pas un guide toujours bien sûr, pour beaucoup de gens; il en est résulté une foule de systèmes contradictoires, d'interminables discussions abstraites, subtiles et peu précises, qui ont dégoûté les gens des études philosophiques.

Le désaccord qui a toujours régné parmi les hommes dans les questions religieuses, morales et métaphysiques, prouvent que d'eux-mêmes ils sont incapables de les résoudre ; il faut qu'elles leur soient révélées.

C'est l'œuvre du spiritisme qui procède d'une manière toute différente ; les hommes n'y créent pas des systèmes, ne s'y livrent pas à d'interminables discussions où on use et abuse de l'argumentation, lesquelles laissent trop souvent le vide après elles ; ici l'homme devient passif ; il n'a qu'à écouter et pratiquer les enseignements des esprits, mieux renseignés que lui en métaphysique, car ils sont à même de connaître naturellement la vérité, sans avoir besoin de la chercher dans des conceptions souvent erronées ou contradictoires, engendrées par les divers systèmes philosophiques.

Dans les questions obscures de la métaphysique, l'homme est trop peu éclairé pour établir sûrement des systèmes ; son rôle est d'apprendre ; il a tout à gagner comme disciple et non comme maître.

Au lieu des études fastidieuses de la philosophie, il écoutera les communications des bons esprits ; le temps perdu dans les études peu fructueuses sera employé à chercher les moyens de faire le bien. Une pratique utile remplacera des théories spéculatives et peu précises, souvent stériles.

Ainsi perfectionnons autant que possible nos rapports avec les esprits et vulgarisons le spiritisme.

Scepticisme.

Le scepticisme nie la certitude ; il affirme que le doute est l'état naturel de la raison humaine. Il se manifeste ordinairement à la suite des discussions religieuses et philosophiques qui lassent plus les intelligences qu'elles ne les instruisent.

Nous ne suivrons pas le scepticisme dans ses attaques ; 1° contre l'esprit humain qui ne connaît pas les causes premières ; 2° contre la vérité des objets qu'il juge ; 3° contre la justesse de notre raison.

Le sens commun proteste contre les assertions captieuses et mal fondées du scepticisme ; la philosophie orthodoxe les réfute avantageusement, mais son argumentation scolastique si difficile à saisir, fait peu d'effet sur la généralité des gens et n'arrête pas la marche du scepticisme.

Un grand avantage du spiritisme sur le catholicisme et la philosophie, c'est qu'il n'engendre pas comme eux le scepticisme ; on est spirite, oui ou non. Généralement ceux qui en ont pris connaissance s'y intéressent, l'étudient et s'y rattachent de plus en plus, car il n'a ni les invraisemblances et le manque de preuves du catholicisme, ni les systèmes contradictoires et la fatigante argumentation de la philosophie.

Sa doctrine rationnelle, consolante, facile à comprendre, ne dégoûte pas ses adeptes ; ses nombreuses et intéressantes communications en affirment la vérité. Il est à croire que dans l'avenir, il est destiné à détruire le scepticisme.

Logique pure ou théorique.

Chez les incarnés le corps domine l'esprit ; aussi l'homme ne connaît-il bien que les objets qui tombent sous ses sens ; son esprit emprisonné dans la matière ne peut percevoir que ce qui se passe dans son for intérieur, et nullement ce qui se passe hors de lui.

Quand il veut étudier les choses immatérielles sur lesquelles il est très mal renseigné, il est obligé d'en chercher l'explication dans son propre fond ; dépourvu de guide dans l'étude de ces questions abstraites, il ne peut mettre sur leur compte que des idées incertaines, peu précises, hypothétiques, souvent inexactes ou décousues, lesquelles ne pouvant être contrôlées par l'expérimentation, ne peuvent se traiter qu'avec des raisonnements abstraits compliqués qui expliquent et relient mal ces idées.

Le rôle de la logique pure est de les élucider et de les éclairer ; c'est une importante puissance, mais qui a ses inconvénients : elle est variable, élastique, tantôt vraie, tantôt fausse, souvent subtile et captieuse ; elle peut également faire le bien ou le mal, suivant ceux qui l'emploient.

La philosophie abuse de la logique théorique dans ses longs et fatigants raisonnements ; souvent ils sont moins évidents que le simple énoncé de la proposition. Elle se complaît dans ce jargon scolastique, fatras d'arguties insaisissables pour la généralité des gens.

Ainsi la logique pure, qui a pour but d'apporter l'ordre et la clarté dans la philosophie, n'y a guère réussi ; dans la plupart des cas, elle ne vaut pas le bon sens ordinaire.

En somme, on peut se demander si la philosophie humaine, dont l'étude est si ingrate, a fait plus de bien que de mal dans le monde, en constatant

qu'à toutes les époques on s'en est dégoûté, et qu'elle a abouti au scepticisme.

Les progrès moraux des peuples chrétiens doivent être attribués à la bonne morale de leur religion, non à la philosophie.

Les découvertes étant nulles dans la philosophie, ainsi que dans le catholicisme, tous les deux sont destinés à ne pas progresser; or, dans l'humanité, ce qui ne progresse pas décline.

Nous voyons ainsi que les hommes sont trop peu éclairés pour créer la religion et la philosophie vraies; pour cela il faut l'autorité et la vérité des révélations.

Le spiritisme émanant d'esprits plus éclairés que nous, est destiné à nous guider dans cette double voie; sa doctrine, claire et facile, peut être comprise par toutes les intelligences. Elle remplacera bien avantageusement les invraisemblances et l'obscur absolutisme du catholicisme, ainsi que les ingrates difficultés et les désaccords des divers systèmes de philosophie.

Nous conclurons, en disant que : le grand avantage du spiritisme sur la philosophie est que les esprits nous donnent, toute faite et facile à saisir, une doctrine qui nous instruit sur les questions métaphysiques qui nous intéressent le plus; la sanction de la vérité de leur enseignement se trouve dans l'accord presque unanime de leurs innombrables communications évidemment émanées de la cause première, de l'intelligence rationnelle, organisatrice, directive, substantielle et infinie.

La philosophie, avec ses études difficiles et fastidieuses, insaisissables pour la plupart ds gens, avec toutes ses controverses prédispose aux discussions stériles, au doute et au scepticisme, et même parfois elle fausse le jugement.

Les philosophes emploient trop souvent de longues tirades pour exprimer leurs pensées, ce qui, loin d'élucider les questions, les trouble ; les propositions noyées dans un déluge de mots sont moins saisissables.

Si on ajoute à cela que les opinions des philosophes sont souvent contradictoires et attaquables, on comprendra le discrédit actuel de la philosophie.

Le spiritisme nous présente tout le contraire; les communications des esprits sont généralement concises, souvent trop, car, dans bien des cas, nous leur demanderions des explications plus complètes; les esprits plus éclairés que nous, voient et comprennent tout autrement les choses: ils nous les communiquent à leur manière, et semblent plus généraliser et moins préciser que nous.

Morale.

La morale est la science des mœurs et la règle des actions humaines; on

la divise en morale théorique, ou générale, qui traite des principes et de l'utilité de cette science, et en morale pratique ou particulière, qui règle nos devoirs envers Dieu, envers nos semblables et envers nous-mêmes.

La morale est la plus naturelle des sciences philosophiques ; sa loi est presque toute en germe dans notre conscience et cela n'a pas empêché les philosophes de beaucoup discuter sur son compte ; mais actuellement la morale classique s'accorde assez bien avec celle des esprits et celle du christianisme.

On compare d'abord la morale, au droit, ou aux devoirs de justice ; ceux-ci se bornent à poursuivre les actes nuisibles au public ; la morale prescrit non seulement les devoirs de justice, mais ceux qui sont particuliers à l'individu, comme les devoirs de tempérance et de bienfaisance ; elle défend tout ce qui porte atteinte à la vie de l'individu, elle attaque le mal au fond de l'âme.

Pour être un honnête homme devant la loi, il suffit de posséder la justice; pour être un honnête homme devant la conscience, il faut en plus être plein de cœur et d'honneur.

Il est nécessaire que l'état impose la justice, parce que les faits qui en ressortissent sont du domaine public. Il n'en est pas de même des vertus privées qui doivent être volontaires, sinon elles perdent de leur valeur ; l'État ne peut les imposer sans entrer dans une voie vexatoire d'arbitraire et d'inquisition.

Le droit est plus précis et plus pratique. La morale a quelque chose de plus élevé et de plus délicat.

Le premier représente l'esprit disciplinaire qui a inspiré les codes.

La morale modelée sur l'esprit chrétien veut que la conscience dirige nos actes plutôt que le code civil; elle élève les idées des jurisconsultes qui ont tant de peine à sortir des sentiers de l'habitude ; la justice visant à l'infaillibilité, craint de se dégager en modifiant sa doctrine.

De tout temps, l'ordre moral a devancé et éclairé l'ordre légal.

On peut le dire, le droit est l'élément conservateur des sociétés, tandis que la morale en est l'élément progressif ; tous les deux leur sont également nécessaires.

La science du droit doit s'inspirer de la morale qui est indépendante et basée sur l'évidence et la preuve.

Systèmes divers de morale.

Quoique la loi morale soit en germe dans la conscience humaine, divers systèmes ont été émis pour établir sa base, tels que l'Epicuréisme, la morale de l'intérêt, etc.



Epicuréisme.

Epicure formule ainsi sa doctrine : *Cherche le plaisir, évite la douleur ; c'est la loi des êtres animés.*

Cette loi suffisante, pour les animaux, ne l'est point pour l'homme qui a d'autres fins.

Le plaisir ou le bien proviennent du but ou du besoin satisfait ; le mal du but ou de la nature contrariée.

Epicure proclame cette loi, mais il est embarrassé pour l'appliquer comme règle de conduite, car les plaisirs étant très variables ne peuvent pas être une base fixe pour une doctrine.

La morale du plaisir laisse l'homme sans guide, entièrement livré à lui-même; l'égoïsme devient son maître et tyrannisé par ses capricieuses passions, il n'a plus de pouvoir sur lui-même, il n'a aucune idée d'une règle supérieure à laquelle il devrait obéir! toute idée d'obéissance lui est inconnue et s'il se soumet à la justice, c'est par la crainte des châtiments et non par devoir.

La liberté est utile à l'homme pour le bon fonctionnement de son libre arbitre ; mais comme il est dans sa nature d'être dirigé par quelque mobile, bon ou mauvais, on peut dire qu'il est toujours soumis à un maître.

L'homme régulier obéit aux lois de morale et aux obligations de son état qui sont de bons guides; mais si l'homme se soustrait aux devoirs imposés par l'humanité, lesquels sont la morale, le travail et l'ordre,il tombera sous la domination de ses mauvais penchants qui l'induiront au mal.

Le principe du plaisir est d'une application difficile ; la santé et la richesse sont nécessaires pour se procurer le plaisir et s'en assurer la jouissance, ce qui est impossible à la plupart des gens et les prédispose à des actes coupables.

Ce principe laisse libre le choix des moyens pour atteindre le but désiré, la force et la ruse sont les meilleurs ; le succès seul est la mesure de la valeur des actions.

Ainsi le plaisir ne peut pas servir de base à la morale; Epicure l'avait bien compris. Alors il chercha à faire rentrer les vertus dans la morale du plaisir, comme des instruments de bonheur.

Erreur et inconséquence ! les vertus désintéressées, basées sur la morale et la droiture, ne seront jamais les soutiens et l'ornement complaisant des voluptés.

Le plaisir des sens est le seul véritable but, dans un système qui rapporte tout aux sens. Telle a été la morale des disciples d'Epicure, plus conséquents que leur maître car elle les avilit en les rendant esclave de la sensualité.

Epicure, qui n'admettait pas que le bonheur de l'homme fût tout entier dans la satisfaction de ses besoins animaux, chercha encore à le placer dans l'ataraxie qui est l'insensibilité ou l'absence de toute peine.

Mais cette vie sensuelle, dépourvue d'activité physique et morale, était si contraire à la nature humaine, que des épicuriens désillusionnés de ce déplorable système, se suicidèrent en Grèce et à Alexandrie, après la mort d'Epicure; ce dernier n'avait pas compris que le vrai plaisir, non mélangé de peine, consiste à faire le bien.

Morale de l'intérêt.

L'homme aspire au bonheur, mais l'expérience lui apprend que souvent il lui convient de sacrifier un plaisir présent pour un bonheur plus grand dans l'avenir; ce fait le différencie du voluptueux, qui, généralement, sacrifie tout au plaisir immédiat.

La morale de l'intérêt présente des avantages matériels sur celle du plaisir, sous le rapport de l'économie, de l'ordre et du travail; malheureusement son unique but est l'intérêt personnel, le parfait égoïsme.

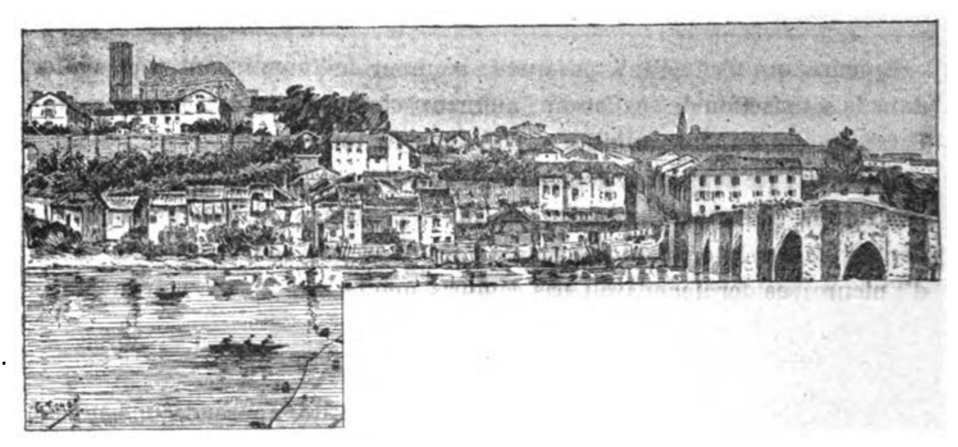
Les philosophes Bentham, Helvétius et Larochefoucauld, prétendent que l'intérêt est le motif universel et unique des actions humaines; que la vertu désintéressée est une fiction, que l'utile est la règle de nos actes et la source de toutes les vertus basées sur le mobile de l'intérêt. En somme, si l'univers physique est soumis aux lois du mouvement, l'univers moral est soumis à celles de l'intérêt.

En dehors de tout système préconçu, la conscience universelle proteste contre une pareille assertion, elle a toujours reconnu aux actions deux mobiles opposés : *l'intérêt et le désintéressement* ou *devoir*. Elle leur donne des épithètes contraires; elle appelle louable, généreux, beau, grand, quelquefois sublime, le bien fait sans motif d'intérêt.

Elle se borne à qualifier d'heureux ou d'habile, celui dont le calcul intéressé a réussi; elle le félicite, mais ne l'honore pas. (*A suivre*).

P.-G. Leymarie.





LES FANTOMES DES VIVANTS

Les *Annales des Sciences psychiques* viennent de publier sous ce titre un nouvel article du colonel de Rochas dans lequel l'éminent expérimentateur montre comment il a obtenu progressivement sous l'influence de l'électricité le dégagement du périsprit chez un jeune homme de ses amis qu'il appelle Laurent, et comment ce périsprit de plus en plus libre des liens de la matière, a fini par entrer en relations avec les êtres invisibles qui nous entourent.

La science arrive ainsi peu à peu à fournir des preuves positives pour les vérités révélées depuis longtemps aux spirites. Voici l'exposé d'une partie de ces expériences capitales auxquelles nous laissons leur forme de procès-verbal journalier.

LEYMARIE.

« 17 avril 1894 : J'accroche les chaînes aux deux branches de la machine de Wimshurst et je les fais tenir par Laurent de telle manière que la boule qui repousse la flamme soit en communication avec sa main gauche ; et la boule qui attire, avec sa main droite.

Le mouvement de la machine détermine le sommeil. Les zones sensibles disparaissent au 4ᵉ état (1). Au 5ᵉ état, le fantôme bleu apparaît à droite du sujet, très vaguement ; au 6ᵉ état, le fantôme rouge apparaît à gauche. Au 7ᵉ état, les deux fantômes se réunissent pour former le double complet en avant et à gauche.

Pouvant actionner la machine régulièrement et sans fatigue, je prolonge l'expérience. Dans les états suivants, le double se précise de plus en plus et s'éloigne ; il finit par disparaître aux yeux de Laurent qui a très froid, est inquiet de son double, ne sentant pas où il est. J'arrête la machine et je lui dis de le rappeler. Il fait de vains efforts, il souffre beaucoup et fait peine à voir. Je renverse le courant en changeant les chaînes de main et j'actionne

(1) Voir pour l'explication de ces états l'ouvrage de M. de Rochas sur l'*Extériorisation de la sensibilité*.

vivement les plateaux. Au bout d'un temps assez long, le double reparaît aux yeux du sujet, mais *Il a changé de forme*. Laurent ne se reconnaît plus ; il continue à être très inquiet ; il a l'impression d'un contact froid et gluant qui lui répugne.

J'active le mouvement de la machine et j'ordonne avec énergie au sujet de retirer à lui son double qui finit par rentrer dans son corps physique, à son grand soulagement.

Réveil en passant par les phases ordinaires.

Laurent réveillé se sent mal à l'aise. Il se presse le front pour réveiller la mémoire somnambulique et se rappelle vaguement les impressions très désagréables qu'il a eues.

Nota. — Le lendemain Laurent me raconte que depuis la séance, il est gêné, qu'il se retourne à chaque instant comme s'il sentait quelqu'un derrière lui ; qu'il lui semble qu'un élément étranger à sa personnalité s'est introduit dans son corps. Deux jours après tous ces troubles étaient passés.

23 mai 1894 : Laurent est assis sur une chaise dont les quatre pieds reposent sur des tabourets isolants. Je place dans ses mains les chaînes de la machine de la manière indiquée dans la séance du 17 avril (1) et je fais tourner les plateaux.

Le sujet passe par les phases superficielles ordinaires au 3e état, les couches sensibles se forment autour de lui. Au 6e état apparaissent des flammes rouges et bleues qui rayonnent du corps du sujet dans toutes les directions et sans ordre apparent, comme si le double fluidique était trop brutalement projeté hors du corps. Ces flammes sont sensibles sur toute leur longueur qui est d'environ six mètres. Au 7e état le double se forme toute d'une pièce, mi-partie bleu et rouge : mais irrégulièrement, des traînées bleues s'enfoncent dans la partie rouge et réciproquement. La sensibilité du sujet est bien localisée dans ce double. Au 8e état le double paraît tassé et couché sur le flanc, les lueurs rouges et bleues se disposent verticalement par couches alternées. Le sujet paraît fatigué ; je le réveille (2).

(1) Cette disposition reconnue bonne sera désormais exclusivement adoptée. On remarquera toutefois que mes expériences ne permettent point encore de formuler une loi bien nette sur l'action de l'électricité ; elles ne sont pas assez nombreuses et les *inversions* possibles de la machine, aussi bien que de la vision des couleurs chez le sujet, sont des causes d'erreur qu'on ne pourra faire disparaître que par une étude plus approfondie de la question.

(2) Laurent, à qui j'avais donné la suggestion de se rappeler au réveil ce qui s'était passé, a pu, après la séance, peindre à l'aquarelle ces différentes formes des fantômes. La suggestion paraît donc avoir pris, dans ce cas, jusqu'au 3e état.



5 juin 1894 : Laurent est endormi par la machine Wimshurst sans être isolé. Quand le fantôme bleu est formé à droite, je constate que ce fantôme est fortement repoussé par la chaîne accrochée au côté de la machine dont les effluves paraissent bleues au sujet ; il est, au contraire légèrement attiré, en tremblotant comme une flamme de gaz, par la chaîne correspondant aux effluves rouges de la machine. L'effet inverse se produit pour le fantôme rouge. Avec le double complet les effets sont complexes ; ce double est fortement attiré par le fer qui est la seule substance emmagasinant la sensibilité du sujet (1).

Le sujet voit des flammes rouges au pôle S. et des flammes bleues au pôle N. d'une barre d'acier aimanté ; mais l'aimant le fatigue.

3 juillet 1894 : Laurent étant endormi à la manière ordinaire par la machine et le double étant formé, trois des spectateurs, qui sont plus ou moins sensitifs eux-mêmes, aperçoivent, quand on fait l'obscurité dans la pièce, une vague lueur à la place du double et éprouvent la sensation très nette d'un vent frais quand ils plongent la main dans ce double.

Je continue l'électrisation, sans compter les états. J'arrive ainsi bientôt à une phase de léthargie, beaucoup plus longue que les autres. Au sortir de cette phase Laurent s'écrie : « Tiens ! mon double qui est collé au plafond. » Je lui demande s'il l'a vu monter ? il me répond que non et m'explique que toutes les transformations dans les fantômes et le double s'effectuent durant les léthargies.

Je continue l'électrisation : le double traverse le plafond. Nouvelle phase de léthargie encore plus longue que la précédente. Au sortir de cette phase (par approfondissement de l'hypnose), Laurent grelotte ; une sueur froide couvre ses mains ; il se plaint, dit qu'il est très affaibli, qu'il a froid. Il perd de vue son double qui s'éloigne de plus en plus, poursuivi par des formes lumineuses paraissant d'une consistance analogue à son propre double, mais d'une autre couleur. Ces sortes de flammes ont des formes bizarres, assez semblables à celles de têtards terminés par des queues de serpents ; elles viennent se coller à lui ou plutôt le lécher en passant : c'est ce qui l'affaiblit.

Je le réveille en hâte et lui donne la suggestion de se rappeler au réveil ce qu'il a vu.

Il traverse neuf phases de léthargie avant de revenir à l'état de veille ; je l'avait donc poussé jusqu'au 10e état.

Réveillé, il se souvient à peu près de ses impressions et me confirme les

(1) *Annales*, 1895, p. 144.

détails précédents ; pendant qu'il parle, il se retourne à chaque instant, éprouvant la sensation d'un corps qui le frôle.

Le lendemain il me raconte qu'il n'a pas dormi de la nuit et qu'il a revu, éveillé, les mêmes formes que pendant le sommeil magnétique, mais moins nettement. Les sensations de frôlement continuent pendant vingt-quatre heures, puis disparaissent.

10 juillet 1894 : Je suis seul aujourd'hui avec Laurent, et je me propose d'étudier avec plus de soin les phénomènes observés dans la séance du 3 juillet.

Je commence l'opération avec la machine à 10 h. 18 du matin, et j'obtiens successivement en partant de l'état de veille ou de crédulité qui ont la même apparence et que j'appelle 1er *état* :

1re léthargie. — 2e *état.* — IIe léthargie. — 3e *état.*—IIIe léthargie. — 4e *état.* IVe léthargie.— 5e *état.* —10 h. 28 Le fantôme bleu apparaît à droite.— Ve léthargie. — 6e *état.* — 10 h. 30. Le fantôme rouge apparaît à gauche ; le fantôme bleu subsiste à droite. — VIe léthargie. — 7e *état.* — 10 h. 32. Le double complet apparaît à 1m,50 environ en avant et à gauche du sujet, qui paraît étonné d'en voir deux. Je constate que le double s'est formé devant une grande psyché dans une position telle que Laurent doit voir en effet à la fois le double et son image. — VIIe léthargie. — 8e *état.* — 10 h. 34. Le double est encore à la même place, mais les deux moitiés, l'une rouge l'autre bleue, semblent se pénétrer par tranches horizontales irrégulières, comme dans la séance du 23 mai. — VIIIe léthargie. — Pendant cette léthargie, j'ordonne au sujet de bien observer ce qui se passe et de se le rappeler quand il sera dans l'état suivant. — 9e *état.* — Le double s'est simplement déplacé. Le sujet se souvient de la manière dont s'est effectué le déplacement. — IXe léthargie. — Je donne le même ordre que dans la précédente léthargie. — 10e *état.* — 10 h. 40. Le double est engagé à mi-corps dans le plafond. Laurent se souvient que ce double a commencé à osciller comme un ballon qu'on gonfle d'hydrogène, puis qu'il s'est détaché de terre et qu'il est monté verticalement sans que le plafond ait opposé un obstacle bien sensible. — Xe léthargie. — Même ordre que dans les léthargies précédentes. Le corps est plusieurs fois agité de mouvements convulsifs. — 11e *état.* — 10 h. 43. Laurent me dit qu'il a par la force de la volonté, empêché son double de monter plus haut ; qu'un petit nombre de lueurs analogues à celles qu'il a déjà vues et que nous convenons d'appeler *larves*, s'agitent autour de lui, mais qu'il se raidit contre leur contact et que, ne pouvant le pénétrer, elles ne font que l'effleurer ; ce sont ces contacts qui ont causé les soubresauts de la léthargie précédente. Au-dessus de lui, ces larves sont bien plus nombreuses. Je lui dis de laisser mon-

ter son double ; il le fait, mais alors il commence à être assailli par les larves qu'il n'a plus la force de repousser, et il me prie de le réveiller.

10 h. 45. — Je change de main les chaînes conductrices et je tourne rapidement la machine, sans compter les léthargies de manière à ramener, le plus tôt possible, le sujet à son état normal, ce que je n'obtiens qu'au bout d'un quart d'heure.

On remarquera qu'il a fallu traverser le même nombre de phases de léthargie qu'à la séance du 3 juillet, c'est-à-dire *neuf*, pour la lévitation du double.

14 juillet 1894 : Je me propose, dans cette séance, de voir si les phénomènes relatifs aux fantômes et au double se succèdent bien dans le même ordre à l'aller et au retour, c'est-à-dire pendant qu'on approfondit l'hypnose ou qu'on ramène le sujet à l'état de veille.

Le tableau suivant montre les résultats obtenus :

Aller.	*Retour.*
2 h. 14. — 1er *état* (veille).	3 h. 35. — 1er *état* (veille).
Ire léthargie.	Ire léthargie.
2e *état.*	2e *état.*
IIe léthargie.	IIe léthargie.
3e *état.*	3e *état.* — Le sujet ne voit plus de fantôme.
IIIe léthargie.	IIIe léthargie.
2 h. 18. — 4e *état.*	4e *état.* — Le sujet ne voit plus que le fantôme bleu.
IVe léthargie.	IVe léthargie.
5e *état.* — Le fantôme bleu apparaît à droite. Il répète comme une ombre les mouvements de la partie droite du sujet (3 minutes de conversation sans tourner la machine).	5e *état.* — Le sujet voit encore les deux fantômes.
2 h. 24. — Ve léthargie.	Ve léthargie.
6e *état.* — Fantôme bleu à droite ; fantôme rouge à gauche.	6e *état.* — Le double s'est décomposé en deux fantômes.
VIe léthargie.	VIe léthargie.
2 h. 30. — 7e *état.* — le double complet est formé à environ 1m,50 du sujet.	7e *état.* — Le double est toujours là, complet.
VIIe léthargie.	VIIe léthargie
2 h. 34. — 8e *état.* — Le double complet est plus net ; il est toujours à la hauteur du sujet et il se meut facilement sous l'influence de sa volonté. Il suit les mouvements de ses yeux. Il traverse avec assez de difficultés la cloison qui sépare la chambre où nous opérons de mon cabinet de travail. Il va se poser sur ma table et Laurent me dit qu'il y trouve un objet qui lui est désagréable. Je vais dans mon cabinet, je mets la main sur différents objets qui couvrent ma table et qu'il ne voit pas ; il m'arrête en me disant : « C'est celui-là », quand je touche une épreuve de mon portrait gravé à	8e *état.* Le double est toujours près du sujet.

(1) Pour le *Retour*, commencer la lecture de la colonne de droite par la fin, aussi bien dans ces tableaux que dans les suivants.

l'eau forte par Mme O... et donné la veille par elle (Mme O. . est un sujet très sensible). Je fais revenir le double dans la chambre et essaie, mais avec beaucoup de peine, de le faire monter. Il éprouve, à un certain moment un contact gluant sur le bras.	
VIIIe léthargie.	VIIIe léthargie.
2 h. 40. — 9e *état*. - Le double s'est éloigné du sujet et a franchi la fenêtre ; il est suspendu dans le vide à peu près à la hauteur de son corps ; quand Laurent veut le faire descendre, il éprouve une sensation de vertige.	9e *état*. — Le double est près du sujet et très net.
IXe léthargie.	IXe léthargie.
2 h. 46. — 10e *état*. — Le double est soulevé à 2 mètres du plancher ; quand Laurent veut le faire descendre, il éprouve une sensation de vertige. Il est très affaibli.	10e *état*. — Le double est revenu dans la chambre, mais il flotte encore à mi-hauteur du plafond.
Xe léthargie. — Soubresauts.	Xe léthargie.
11e *état*. — Le double est plus haut que le plafond. Etat agréable.	11e *état*. — Laurent voit son double au-dessus du toit et à sa gauche.
2 h. 50. — XIe léthargie. — Soubresauts.	XIe léthargie.
2 h. 52. — 12e *état*. — Laurent est très affaibli ; le double est à la même place. Contacts légers, mais désagréables et bien localisés.	12e *état*.
XIIe léthargie. - Soubresauts bien localisés ; tantôt dans les bras, tantôt tantôt dans les jambes, tantôt sur le torse.	2 h. 58. — XIIe léthargie.
2 h. 56. — 13e *état*. — Laurent a perdu de vue son double ; il le croit très éloigné.	2 h. 57. — 13e *état*. — Je procède au réveil par l'interversion des chaînes.

En résumé, on voit que :

1° Le sujet a suivi exactement et en sens inverse, au *retour* (quant on le réveillait), le chemin qu'il avait parcouru à l'*aller* (quand on l'endormait).

2° L'apparition du double et la présence simultanée des deux fantômes séparés se sont produites dans les mêmes états, le 7e et le 6e.

3° Il y a eu une légère discordance dans l'apparition et la disparition des fantômes isolés.

4° La lévitation du double s'est produite au même moment, pendant la 9e léthargie.

15 juillet.

Je répète l'expérience de la veille en présence de Mgr. B..., docteur en théologie, qui inscrit sans rien dire les diverses phases que je m'abstiens de compter moi-même pour éviter l'objection de la suggestion mentale. D'où le tableau suivant.

Aller.	*Retour*.
2 h. 45. — 1er *état* (veille).	3 h. 50. — 1er *état*. — Réveil. Aussitôt éveillé, Laurent se précipite sur les clefs qu'il prend de la main gauche ; le bras droit est complètement engourdi.
1re léthargie.	1re léthargie.
2e *état*.	2e *état*.
IIe léthargie.	IIe léthargie.

3e *état*. — Rapport

2 h. 49. — IIIe léthargie.

4e *état*. – Sympathie au contact de la chaîne ; fantôme bleu à droite.

IVe léthargie.

5e *état*. — Fantôme bleu à droite, fantôme rouge à gauche.

Ve léthargie. — M. de R... donne à Laurent la suggestion de se rappeler ce qui va se passer.

6e *état*. — Les deux fantômes se sont réunis en un double unique, bleu d'un côté rouge de l'autre. L... dit que les deux fantômes se sont réunis progressivement en se rapprochant suivant des lignes droites mais qu'à un moment donné l'un d'eux à fait un détour pour éviter la machine. Le mouvement s'accélère quand ils sont près l'un de l'autre ; ils se réunissent alors brusquement.

VIe léthargie.

7e *état*. — Le double est plus net. L.. le déplace à volonté tout autour de lui.

3 h. 5 . — VIIe léthargie.

8e *état*. — Le double est de plus en plus net ; il est encore à la hauteur du sujet,

VIIIe léthargie.

9e *état*. – Le double est à la même distance horizontale de L..., mais élevé de 1m,60 au-dessus du plancher. L... voit vaguement ce que son double illumine ; il distingue la couleur d'une fleur du papier de tenture contre lequel le double est appuyé, mais elle est modifiée par la partie du double à travers laquelle il la voit. En continuant l'électrisation, le double s'agite, il tremble comme pour s'enlever.

IXe léthargie.

3 h. 13. — 10e *état*. Le double est très haut. L... sent autour des contacts vagues. Son pouls est calme et marque 70 pulsations à la minute.

Xe léthargie. — Soubresauts violents; M. de R... prescrit à L... de se rappeler ce qui se passe.

11e *état*. — L... ne peut plus ouvrir les yeux. Il sent le contact visqueux des larves, mais il ne les voit plus ; il les voyait quand il était en léthargie. Elles sont petites ; la tête ne lui paraissait pas plus grosse que le poing ; elles avaient une queue.

Le fantôme est à une grande hauteur ; L... ne peut ni l'élever ni l'abaisser, mais il peut le faire mouvoir dans l'intérieur d'un cercle horizontal dont le centre serait au-dessus de sa tête.

3e *état*. — Plus de fantômes.

IIIe léthargie.

4e *état*. — Il n'y a plus que le fantôme bleu M. de R... place entre le fantôme et le bras droit de Laurent sa main qui tient un trousseau de clefs et l'y laisse quelques secondes, puis il met les clefs sur la table.

IVe léthargie.

5e *état*. — Le double s'est divisé en deux fantômes; le bleu est plus visible que que le rouge.

Ve léthargie.

6e *état*. — Double complet, bleu et rouge, comme dans le 7e état. Le double peut se mouvoir autour de L... par la volonté, mais il ne peut s'approcher de la machine. Mgr. B... met dans le double sa ceinture de soie violette qui se charge très faiblement de sensibilité. Il met dans le double son porte-monnaie sous lequel il a glissé, à l'insu de M. de R... et de L..., une clef en fer. M. de R... touche le porte monnaie, l'or, l'argent ; pas de sensation. Sensation très marquée quand M. de R... touche la clef.

VIe léthargie.

7e *état*. — Le double est à la même place.

VIIe léthargie.

8e *état*. — Le double est à la même place.

VIIIe, — léthargie.

9e *état*. -- Le double est revenu sur le parquet de la chambre. Il est mi-parti rouge et bleu.

IXe léthargie.

10e *état*. — Le double est en l'air, il a repris la forme d'une colonne ayant la hauteur du corps de L...

Xe léthargie.

11e *état*. — Les yeux s'ouvrent d'eux-mêmes. L.., voit le double en l'air et dans la chambre, il est plus aplati que dans les états moins profonds.

XIe léthargie.
12e *état*. — Soubresauts violents. L.. voit encore son double qu'il meut dans les mêmes conditions que précédemment.
XIIe léthargie. — Soubresauts violents, nombreux et localisés.
13e *état*. — L... ne voit plus où est son double ; mais il sent que ce double tend à prendre la forme d'une boule et il suppose qu'en continuant il finirait par ressembler à une larme : tête ronde avec queue comme une comète où un têtard.

XIe léthargie.
12e *état*. — L.. voit son double très haut ; il est très faible et éprouve une sensation de dégoût.
XIe léthargie. — 3 h. 35. — Soubresauts violents et localisés.
13e *état*.

M. de R... fait changer de main les chaînes de la machine et ramène une léthargie (la XIIe) avec de nombreux soubresauts.

En continuant de la même manière l'opération de réveil, M. de R... ramène un état (le 12e) où L... voit de nouveau son corps, mais très haut.

M. de R... fait une deuxième fois changer les chaînes de main de manière à approfondir le sommeil. Après une nouvelle léthargie (la XIIe), L... perd de nouveau son corps de vue.

M. de R .. fait changer une troisème fois les chaînes de main et procède définitivement au réveil, en passant par les phases indiquées dans la colonne de droite du tableau ci-dessus.

Je passe maintenant un certain nombre de séances où les phénomènes provoqués de la même façon se produisent avec régularité (1) et je reproduis le compte rendu d'une séance où j'ai endormi Laurent, non plus avec une machine d'électricité statique, mais avec un courant donné par une batterie médicale Ducretet.

---

(1) Voici cependant le compte rendu de la séance du 4 mars 1895 où j'ai noté exactement les heures des diverses phases et où il y a eu perception par Laurent d'une colonne lumineuse différente de son double. C'est toujours à l'aide de la machine que s'était fait le dégagement et on n'était éclairé que par une lanterne rouge.

Aller. — 2 h. 15 min., 1er état. — 2 h. 17 min., 2e état. — 2 h. 20 min., 3e état. ; L... n'entend pas une personne éloignée, mais l'entend dès qu'elle s'approche de la machine. — 2 h. 23 min., 4e état. — Apparition du fantôme bleu à droite. L... voit en outre, devant lui, une colonne lumineuse verte et rouge (couleurs mélangées) comme quelqu'un qui serait debout. — 2 h. 25 min., 5e état. Fantôme bleu à droite ; fantôme rouge à gauche. La colonne s'est sensiblement rapprochée. — 2 h. 30 min., 6e état. Double complet en face, presque à côté de la colonne qui n'a pas bougé. Légère gêne. — 2 h. 32 min., 7e état. Le double s'est éloigné avec la colonne beaucoup plus que d'ordinaire quand L... rappelle son double par la volonté, la colonne suit. — 2 h. 35 min., 8e état. Le double s'est élevé et s'est engagé à moitié dans le plafond ; la colonne est restée sur le sol. — 2 h. 39 min., 9e état. Le double est très haut ; la colonne est toujours là. Le double tend à se mettre en boule. Sensation très vive de froid. — 2 h. 41 min. 10e état. Pendant la léthargie qui précède, soubresauts. L... voit maintenant son double très petit ; il sent des contacts tout autour de lui. La colonne n'a pas bougé. J'allume du papier d'Arménie ; L... le sent immédiatement, les yeux se fixent avec une expression extatique. Électrisation arrêtée un instant ; dès qu'elle est reprise les yeux se ferment et

Séance du 23 octobre 1894.

Je constate d'abord que le sommeil se produit en plaçant le pôle négatif dans la main droite et le pôle positif dans la main gauche. Après quelques essais sur le nombre des éléments à employer, je reconnais que c'est en me servant de quatre que j'amène le plus facilement l'hypnose sans fatiguer le sujet.

Aller.

1er *état.* — (Veille).

Ire léthargie.

2e *état.*

IIe léthargie.

3e *état.* — La sensibilité de L... est extériorisée. L... continue à m'entendre, bien que je ne touche pas la pile.

IIIe léthargie.

4e *état.* — Apparition du fantôme bleu à droite. Ce fantôme est repoussé par le fil négatif (que L... voit bleu); le fil positif (que L... voit rouge) le laisse indifférent. Quand on place le fil négatif (bleu) au-dessus du fantôme, celui-ci s'affaisse en conservant son volume, c'est-à-dire qu'il s'élargit aux dépens de sa hauteur, et il conserve cette forme jusqu'à ce qu'on agisse de nouveau sur lui.

IVe léthargie.

5e *état.* — Fantôme bleu à droite et fantôme rouge à gauche. Le fil positif (rouge) repousse le fantôme rouge et laisse le

Retour.

1er *état.* — (Réveil).

Ire léthargie.

2e *état.*

IIe léthargie.

3e *état.* — L... ne voit plus aucun fantôme et il commence à voir ce qui se passe autour de lui.

IIIe léthargie.

4e *état.* — Fantôme bleu seul ; à droite et en arrière.

IVe léthargie.

5e *état.* — Le double s'est dédoublé : fantôme bleu à droite, fantôme rouge à gauche.

---

il se produit une léthargie. Sensation de vertige quand il fait effort pour descendre ; il peut se mouvoir dans un plan horizontal. Il éprouve comme des sensations de courant d'air. — 2 h. 50 min., 11e état. L... ne voit pas son double ; il sent encore l'odeur ; il se sent moins matériel. — 2 h. 52 min., 12e état. L... ne voit pas son double ; il se sent très bien, mais très faible ; il n'a plus la force de soutenir sa tête ; j'intervertis les chaînes.

Retour. — 2 h. 55 min., 11e état. L... se sent moins éthérés et plus fort ; il ne voit pas encore son double. Soubresauts dans la léthargie qui suit. — 2 h. 57 min., 10e état. A la sensation d'avoir fait une chute épouvantable, d'avoir traversé une zone habitée par des êtres que la force de la chute a écartés ; ne se voit pas encore mais se sent. — 3 h., 9e état. Se voit, sent qu'il y a autour de lui des êtres qui ne le gênent pas. La colonne est toujours là. — 3 h. 2 min., 8e état. Voit son double engagé dans le plafond ; voit encore la colonne qui reste tout à fait inerte même quand je la traverse et que je cherche à l'agiter — 3 h. 6 min., 7e état. Le double est revenu sur le tapis. Le papier d'Arménie brûlé donne à L... un sentiment de légèreté, mais ne le fait pas s'élever et ne produit aucun effet sur la colonne — 3 h. 10 min., 6e état. Le double s'est replacé près de la colonne — 3 h. 12 min., 5e état. Le double s'est divisé en deux fantômes (bleu à droite, rouge à gauche) — 3 h. 14 min., 4e état. Il n'y a plus que le fantome bleu visible. L... n'a jamais éprouvé plus de satisfaction à rentrer dans son corps — 3 h. 16 min., 3e état Le fantôme rouge a disparu aussi ; la colonne seule reste — 3 h. 17 min., 2e état L... voit encore la colonne — 3 h. 19 min. Réveil.

fantôme bleu indifférent.	
Ve léthargie.	Ve léthargie.
6e *état*. — Double complet en avant, près de la batterie. Il n'y a plus attraction ni répulsion entre les fils et le double.	6e *état*. — Le double est encore complet et à notre hauteur, mais plus faible.
Je supprime la communication de L. avec la battere, et en vertu de la vitesse acquise, L... arrive seule à la	
VIe léthargie, puis se réveille dans le	VIe léthargie.
7e *état* où le double est considérablement allongé, sans quitter le sol, de façon à avoir l'air d'une étroite colonnette.	7e *état*. — Le double est revenu à notre niveau.
Je rétablis la communication avec la pile, ce qui amène la	
VIIe léthargie, puis le	VIIe léthargie.
8e *état*. Le double s'est élevé, mais L... a encore la sensation d'avoir les pieds reposant sur quelque chose.	8e *état*. — Le double s'est abaissé.
VIIIe léthargie.	VIIIe léthargie.
9e *état*. — Le double est très haut. L... a la sensation de fraîcheur, de flottaison dans l'air. Je change les fils de main.	9e *état*. — Le double est très haut.

Plus de six mois se passèrent sans que je renouvelasse mes expériences avec Laurent ; mais le 21 mai 1895, je voulus les montrer à deux de mes amis. Je me servis de la machine de Wimshurst et voici les notes qui ont été prises, séance tenante, par l'un d'eux.

1er *état* (état de crédulité). Insensibilité et suggestibilité.

Léthargie.

2e *état*. Somnambulisme ordinaire, les yeux ouverts.

Léthargie.

3e *état* (rapport). Le sujet entend tous ceux qui touchent la machine et n'entend que ceux-là.

Léthargie.

4e *état*. Vue du fantôme bleu à droite, légère sensibilité du fantôme.

Léthargie.

5e *état*. Vue du fantôme rouge à gauche. Sensibilité plus grande des fantômes. Le sujet ne voit que les personne situées dans le champ de la machine. Amnésie.

Léthargie.

6e *état*. Double complet à sa gauche : rouge et bleu en deux colonnes juxtaposées. Sensibilité vague générale du double.

Léthargie.

7e *état*. Double très condensé et plus éloigné. L... le voit mieux dans l'obscurité Perte complète de la mémoire de la personnalité ; se souvient de quelques mots latins et de quelques événements passés dans son enfance jusqu'à la classe de sixième.

Le sujet n'étant plus entraîné, les états se succédaient lentement, et je supposais que j'aurais de la peine à aller plus loin, de sorte qu'arrivé au 7e état, je fis changer les chaînes de main ; le réveil se produisit alors de la manière suivante :

Léthargie.

6e *état*. Double complet à ses côtés.

Léthargie.

5ᵉ *état.* Double divisé, fantôme à droite et à gauche.

Léthargie.

4ᵉ *état.* Ne voit plus que le fantôme bleu à droite. Ne peut se rappeler le nom du doyen de la Faculté des lettres. A conservé le souvenir de son existence jusqu'à la classe de seconde.

Léthargie.

3ᵉ *état* (rapport). Ne voit plus aucun fantôme. Ne sait plus qu'il se prépare à l'examen de licence ès lettres.

Léthargie.

2ᵉ *état.* Conscience de sa préparation aux examens de licence. Mémoire complète.

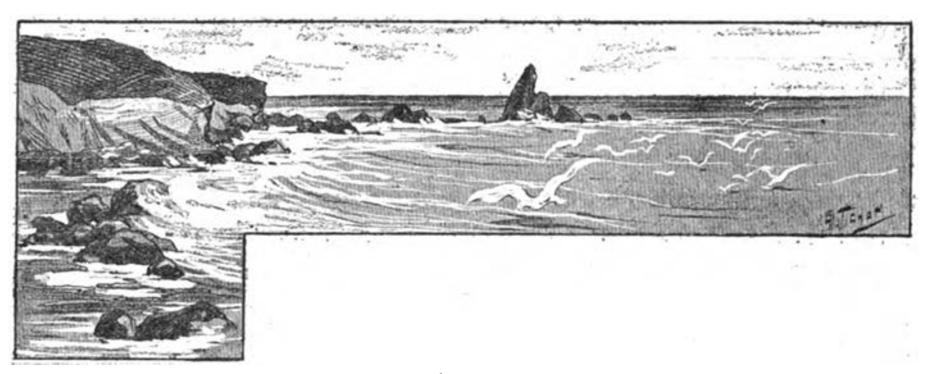
Léthargie.

Réveil.

« J'espère», dit en terminant M. de Rochas, « que le lecteur voudra bien excuser l'aridité et la monotonie des tableaux que j'ai reproduits dans cet article ; mais, quand on n'a pour garant de la réalité des phénomènes que le témoignage d'une seule personne, on ne peut donner de la valeur à ce témoignage qu'en montrant son invariabilité.

« J'aurais pu ajouter à cette preuve le témoignage d'autres sujets mis dans un état d'hyperexcitabilité visuelle qui leur a permis de voir les fantômes, mais j'aurais été entraîné à décrire des phénomènes qui rentrent dans le domaine dont je ne veux point m'occuper encore ici, tenant à rester dans la *physique physiologique* jusqu'au moment où nous en aurons acquis une connaissance suffisante pour oser porter plus loin nos investigations.





CONDAMNÉ AU PILORI

APPEL DE LA SENTENCE (*Suite*)

Voir la *Revue* de novembre 1895.

A tout risque que M. Pelletier trouve que j'abuse de la permission, je me permets de lui adresser une nouvelle question :

Il nous a parfois laissé entendre, si j'ai bonne mémoire, que ses expériences spiritiques, tout intéressantes et réussies qu'elles soient, lui valent de fort mauvaises notes sur le carnet de certaines gens. A cela près, c'est le dernier de ses soucis. Fort bien, mais s'il eût vécu en ce charmant XVIIIe siècle, comment s'en serait-il tiré ? je dis avec sa franchise d'allure, son indépendance d'esprit, la soif de vérité qui le tourmente, comment ? J'imagine qu'il aurait fort bien pu mal passer son temps et faire connaissance avec la roue ou la potence, tout au moins avec les galères ou la Bastille. Chercher la vérité en dehors des règles canoniques et faire part de ses trouvailles à son prochain, crime impardonnable ! Son évêque et le lieutenant criminel se seraient chargés de le lui prouver.

N'oublions pas que c'est en ce beau temps que le petit-fils d'un lieutenont général des armées du roi, le chevalier de Labarre, à peine âgé de 18 ans, accusé ainsi que son ami Détallonde de ne pas s'être découvert devant une procession et d'avoir chanté des chansons lestes dans un souper de jeunes fous, est condamné à avoir la langue arrachée, la main droite coupée avant d'être brûlé vif. — Détallonde parvint à s'enfuir !

Que l'infortuné Calas, après avoir subi la torture, expire de l'horrible supplice de la roue, victime de la rage d'une bande de pieux fanatiques, juges et accusateurs. — Son crime était d'être protestant !

Qu'une autre meute de non moins pieux croyants s'acharne pour le même motif à la poursuite du malheureux Sirven et de sa famille qui n'échappent au même sort que par la fuite et vont mourir à l'étranger, ruinés, désespérés !

Que Montbailli, aussi innocent que les précédents, est roué vif, puis jeté au bûcher où va le rejoindre sa jeune femme dont on a hâté l'accouchement pour ne pas trop retarder l'exécution !

Que le comte de Lalli, après dix-neuf mois de Bastille, meurt sous la hache, et le baillon aux dents, condamné par une assemblée de Judas parlementaires d'accord avec un tas de flibustiers de la cour et de la finance qui échappent par sa mort à la révélation de leurs déprédations et de leur infamie !

Et ces faits ne sont pas des exceptions. Je les prends entre mille et mille par cette raison même que l'indignation et la plume vengeresse de Voltaire en ont immortalisé l'horreur.

Enfin n'est-ce pas le temps où la bande d'Escobar et ses complices, grâce aux billets de confession, grâce à l'atroce déclaration de 1724, sous le couvert de l'Evangile et de la loi (!!) dispose à son gré des biens, de l'honneur, de la liberté, de l'existence des familles ? Où, entre autres, les protestants sont envoyés par fournées aux galères, au gibet, au bûcher, leurs femmes et leurs filles jetées en prison le plus souvent perpétuelle, leurs jeunes enfants jetés à l'hôpital ?

J'ai parlé de la loi ; mais qu'est-ce donc alors aux mains de ses interprètes qui trafiquent de leurs charges de judicature, les achetant, les vendant selon le profit à faire ? Qu'est-ce? sinon un dédale plein d'affreux traquenards où l'accusé, une fois engagé, ne fût-il coupable que d'une peccadille, fût-il dix fois innocent, a dix chances contre une d'y laisser son bien, sa liberté, sa vie. Tout dépend des dispositions, des passions du juge et de l'importance sociale de l'accusateur. Que dire de la justice au civil ? C'est la forêt de Bondy pour qui n'a pas titre, fortune ou puissance.

Et que M. Pelletier veuille bien croire que je ne lui donne ici qu'une assez pâle esquisse de cette société en train de s'enfoncer dans la fange où disparut le Bas-Empire. Au surplus, ne se résume-t-elle pas admirablement dans son souverain qui se glorifie de son titre de *fils aîné de l'Eglise* et,non content de spéculer sur la faim de son peuple pour emplir sa cassette, fait acheter ou arracher à leur famille des enfants destinées à réveiller sa lubricité. Il est vrai que pour l'édification publique il se ferait scrupule de manquer un jour à l'observance des pratiques religieuses. Bien mieux, ne pousse-t-il pas le scrupule jusqu'à faire réciter les prières du matin et du soir aux malheureuses petites créatures qu'il souille de ses immondes caresses ?

Dernier trait à l'esquisse : un Dubois, un de Tencin — sans parler des autres — à eux seuls, suffisent à nous donner une idée de l'état de la conscience religieuse à Versailles et à Rome. Le premier, après avoir été précepteur du duc de Chartres, avoir systématiquement démoralisé son élève devenu plus tard le Régent, après avoir accaparé le double titre de premier ministre et de *pourvoyeur* en chef de son Altesse, vendu l'honneur et

les intérêts du royaume à l'Angleterre moyennant pension, se fait, bien que marié, délivrer, en une matinée et d'une enfilée, les ordres de la prêtrise, puis sacrer en grande pompe archevêque de Cambrai (1720) — ce qui lui permet d'acheter le chapeau de cardinal (coût huit millions, 1721 — et d'espérer acheter la tiare. La marchandise sacrée est à l'encan.

Et *ce sacre, ce drôle pourri de vices*, au dire de son maître lui-même, occupe le siège de Fénelon ! Pourquoi pas ? Il n'en est que plus à l'aise pour professer ouvertement l'athéisme et prendre sa part aux saturnales de Philippe et de ses *roués*. Et ce successeur des apôtres meurt comme il a vécu, grinçant, sacrant, blasphémant, esquivant l'hostie dont il n'a plus que faire (1723).

L'autre, le Tencin, débute par débaucher, pour son propre compte, sa sœur, nonne défroquée, et se faire convaincre de parjure et de simonie à la barre du Parlement. Parti de là, grâce à des services de *tout genre* rendus au Régent et à Dubois qui se partagent les charmes de sa sœur, il s'élève aux plus hautes dignités de l'Eglise, se fait sacrer archevêque d'Embrun à Rome même par le pape Benoit XIII (1724) et finalement coiffer du chapeau rouge par Clément XII (1739).

Sa digne sœur, Alexandrine, un des spécimens les mieux réussis de la dépravation de l'époque, mère reniée par d'Alembert, un de ses bâtards qu'elle a abandonné sur les marches de St-Jean-le-Rond, n'en cultive qu'avec plus de succès toutes les délicatesses du sentiment dans une série de productions dont se délectent les cœurs... sensibles entre l'Opéra et les offices... à Paphos. (*Le comte de Comminges*, *Les malheurs de l'amour*, etc..)

Bref, en haut, luxe et luxure, hypocrisie et barbarie ; en bas, ignorance, sueurs et misère. Tel est le bilan.

Il est certain que si le spiritisme avait fait mine de percer en ce beau temps, si le *Livre des Esprits* ou tel autre du même ordre eût osé paraître, livre et auteur n'eussent pas manqué de passer par la main du bourreau — *ad majorem dei gloriam* — et en toute justice, certes, les saines croyances, les bonnes mœurs et la piété royale réclamant l'extermination de tous les fauteurs de doctrines attentatoires aux saints canons et aux ordonnances apostoliques.

Le *Livre des Esprits*, grands dieux ! mais ne serait-il pas venu contredire la dogmatique de notre mère l'Eglise, troubler le cours (forcé) du *credo* et des pieuses pratiques du royaume très chrétien, désorienter, bouleverser les consciences, compromettre le bel ordre établi par les ministres du Très-Haut pour le salut des âmes ?

Il se trouve aujourd'hui que ce bouleversement a eu lieu et, par suite, a permis à l'œuvre d'Allan Kardec d'être traduite dans toutes les langues de

la chrétienté, d'être considérée par tout esprit en état de réfléchir, rien moins que comme la préface d'une rénovation morale et religieuse — rénovation commencée et qui, bon gré mal gré, suivra son cours dans le monde civilisé.

Mais pour que cette résurrection de la conscience humaine pût seulement être espérée et tentée, que de voies obstruées à déblayer, que de barrières de tout genre à abattre! Toute une révolution secouant les esprits, dispersant aux quatre vents un amas d'antiques préjugés, transformant des habitudes séculaires, agitant le vieux monde dans ses profondeurs et en tous sens, était nécessaire. Or, les révolutions, je le répète, ne sont pas des effets sans causes, des explosions fortuites. Non seulement il leur faut des apôtres, mais il faut des laboureurs pour préparer, retourner la glèbe humaine, des semeurs pour répandre dans les esprits les germes de l'avenir, pour en activer l'éclosion.

Ces hommes sont rares et de telle stature qu'ils ne sauraient être mesurés sur la mesure commune, jugés sur les données ordinaires.

N'en déplaise à M. Pelletier, Voltaire fut un de ces précurseurs et au plus haut titre. Je n'en veux de meilleure preuve que l'implacable haine, la passion furieuse que met la gent cléricale et sa clientèle aveuglée ou gagée, à poursuivre son nom et son œuvre. Après tout, haine et passion amplement justifiées. Un sacerdoce pharisaïque a mis des siècles à enserrer maille à maille la société, grands et petits, riches et pauvres, dans son filet. Il tient les esprits et les intérêts, il règle la pensée, il dose la croyance, il manipule les âmes à son gré et profit. Des corps, des biens, tout ce qu'il ne possède pas dépend du souverain dont il dirige la conscience ou... l'inconscience, par quoi il est le souverain du souverain et de son peuple. Il fait la loi ou l'inspire en tout ce qui intéresse sa domination. Il possède la plus grasse part du sol et il écrème le reste. La France, comme l'esclave antique, es marquée à son estampille, n'ayant liberté d'agir, de vivre, de penser que dans la mesure qu'il autorise.

Et voilà que lorsqu'il se croit le maître désormais incontesté, absolu, tout à coup un homme surgit qui se met à saccager le filet, et la proie échappe. Suprême ironie, cet homme a été élevé dans le giron de ce pharisaïsme qui espère un moment en faire un disciple de prédilection, le distingue, le choie, le nourrit de belle littérature et de la moelle de ses Pères en Loyola. Excellente préparation, juste celle qu'il fallait à un esprit de cette trempe pour aller au fond de la sophistique sacerdotale et la débrouiller. L'élève des Jésuites n'est pas hors des mains de ses guides que, se retournant et les regardant en face, riant, mais de quel rire! il leur crie : A bas les masques, sycophantes, à bas! Il faut que justice soit faite de votre

morale falsifiée, de votre dogmatique menteuse, de votre casuistique corruptrice; que justice soit faite de l'Eglise qui vous a engendrés, de ses fraudes, de ses prévarications, de ses crimes; pour cela il suffit que la lumière pénètre dans les arrière-fonds où se brassent vos œuvres de ténèbres; je m'en charge.

Et dès lors il engage la lutte, multipliant ses attaques, criblant de traits acérés ses adversaires de toute robe, les arrachant de l'ombre, de leurs derniers refuges, les démasquant, les traînant au grand jour, odieux, hideux ou ridicules, marqués irrévocablement de ces stigmates : charlatans ! faussaires ! assassins !

Tout ce monde noir appelle à son aide, à son secours le bras séculier, le pouvoir politique, le pouvoir judiciaire, tous les pouvoirs, le ban et l'arrière-ban de ses clients, de ses alliés, de ses amis. Qu'importe à leur infatigable, insaisissable adversaire; faisant volte-face à droite, volte-face à gauche, se multipliant, attaquant, se dérobant une minute pour soudain reprendre l'attaque, il poursuit ce duel à outrance, d'un contre mille, contre tous les ennemis du droit, de la raison, de la liberté, de l'humanité.

Et ce duel prodigieux est mené avec un merveilleux entrain, sans interruption durant plus d'un demi-siècle, jusque-là que, avant de déposer ses armes et de s'endormir dans la mort, il fait au peuple, au troupeau humain courbé sous le joug, il fait relever la tête et entrevoir, dans les profondeurs de l'infini, rayonnantes messagères de l'avenir, deux étoiles nouvelles divinement conjuguées, la justice et la liberté.

Illusions de ma part peut-être? Je ne crois pas, et, pour preuves, il me suffit d'adresser M. Pelletier à Voltaire lui-même. Mais 70 volumes à lire, j'entends comme ils doivent être lus, c'est-à-dire en faisant le départ de ce qui est à écarter ou même à répudier, en tenant compte de la fiévreuse rapidité de conception et d'exécution, des idées dominantes de l'époque, de l'état des esprits et de la science, de la variété des sujets traités, de la multiplicité des problèmes abordés et des solutions entreprises, 70 volumes, cela demande des loisirs qu'on n'a pas toujours.

Pour économiser le temps de M. Pelletier, je me contente de lui signaler dans le nombre (édit. de 1784) : les 17e et 18e volumes (*Essai sur les mœurs*); le 26e (*Hist. du Parlement*); les 30e, 31e, 32e et 33e (*Philosophie*); bon nombre d'articles dans les 35e, 36e, 37e, 38e, 39e 40e et 41e (*Dictionnaire philosophique*); enfin sa *Correspondance*, où l'homme, l'auteur, oubliant le pupublic, se peint de main de maître avec ses défauts, ses lacunes, ses faiblesses, ses passions (cérébrales), mais aussi avec ses générosités, ses enthousiasmes, ses qualités supérieures de chercheur, de penseur, d'artiste (au sens élevé du mot), d'ardent défenseur du droit méconnu et de l'huma-

nité outragée, qui lui ont valu la place unique qu'il occupa dans son siècle et qu'il garde dans l'histoire.

Au reste, pour achever d'édifier M. Pelletier, je ne puis mieux faire que d'invoquer le témoignage d'un historien, d'un philosophe dont la stoïque probité s'imposa comme devoir strict, en telles matières, de n'émettre un jugement que sur pièces scrupuleusement étudiées, sur preuves ratifiées par sa conscience, le témoignage de Michelet.

« Montesquieu, dit-il, Voltaire, Rousseau, trois interprètes du juste...

« ... Le voyageur, le chercheur qui va la demandant (la justice) par toute la terre, c'est le calme et grand Montesquieu. Mais la justice fuit devant lui ; elle reste mobile et relative ; la loi pour lui, c'est un rapport, loi, abstraite et non vivante. Elle ne guérira pas la vie.

« Montesquieu peut s'y résigner, non Voltaire. Voltaire est celui qui souffre, celui qui a pris pour lui toutes les douleurs des hommes, qui ressent, poursuit, toute iniquité. Tout ce que le fanastisme et la tyrannie ont jamais fait de mal au monde, c'est à Voltaire qu'ils l'ont fait. Martyr, victime universelle, c'est lui qu'on égorgea à la Saint-Barthélemy, lui qu'on enterra aux mines du Nouveau-Monde, lui qu'on brûla à Séville, lui que le Parlement de Toulouse roua avec Calas.

« Il pleure, il rit dans les souffrances, rire terrible, auquel s'écroulent les bastilles des tyrans, les temples des pharisiens.

« ... Voltaire est le témoin du droit, son apôtre et son martyr. Il a tranché la question posée dès l'origine du monde : Y a t-il religion sans justice, sans humanité ? » (*Histoire de la Révolution française*, in-12. Vol. I, p. 99 et s.)

« Vieil athlète, à toi la couronne !... Un siècle durant, tu as poursuivi, sans te détourner jamais, un intérêt, une cause, l'humanité sainte... Et ils t'ont appelé sceptique ! et ils t'ont dit variable ! ils ont cru te surprendre aux contradictions apparentes d'une parole mobile qui servait la même pensée !

« Ta foi aura pour sa couronne l'œuvre même de la foi. Les uns ont dit la justice, toi tu la feras. Tes paroles sont des actes, des réalités. Tu défends Calas et Labarre, tu sauves Sirven, tu brises l'échafaud des protestants. Tu as vaincu pour la liberté religieuse, et tout à l'heure, pour la liberté civile, avocat des derniers serfs, pour la réforme de nos procédures barbares, de nos lois criminelles qui elles-mêmes étaient des crimes.

« Tout cela, c'est déjà la Révolution qui commence. Tu la fais et tu la vois... Maintenant tu peux mourir ; ta ferme foi t'a valu de ne point partir d'ici-bas avant d'avoir vu la terre sainte. » (Même vol. p., 106.)

(*A suivre*). T. TONOEPH.



ŒUVRE DE L'ENFANCE ABANDONNÉE

Nos lecteurs devront feuilleter la *Revue* du 1er juillet 1895, de la page 385 à 388, pour se remémorer les projets de M. Thouard propriétaire à Andillon, près Blois, quant à son *œuvre de l'enfance abandonnée* qui existe, et sa *maison de retraite pour la vieillesse* qui ne peut être un fait qu'avec le concours des hommes de bonne volonté.

Il y a là une œuvre excellente créée par un spirite convaincu et par sa femme qui est en conformité d'idées avec lui ; ce que l'âge leur a laissé comme énergie, comme esprit de suite et amour du bien est consacré entièrement à l'accomplissement de l'entreprise humanitaire dont nous parlons.

Ils peuvent vivre en paix et ils ont créé une distillerie modèle; M. et Mme Thouard doivent se lever à 4 et 5 heures du matin pour manipuler les produits les plus délicats ; ils vendent des liqueurs parfaites composées à l'aide d'alcools purs et de saine provenance, aromatisées par des plantes que M. Thouard sème dans ses champs, qu'il cueille en pleine forêt ; et il réussit. Qui a goûté de son Andillonaise, de son kirsch, de la châtelaine, du Régénérateur, etc., se plaît à recommander ces produits exquis.

Oui M. et Mme Thouard font œuvre de commerce, de manipulation et de comptabilité, de correspondance suivie, pour alimenter leur maison, élever leurs 12 enfants et préparer l'avenir ; ils connaissent ce que c'est que la basse envie, la mauvaise parole semée pour déconsidérer leur œuvre fraternelle et sociale au premier chef.

Les moutons de Panurge abondent ! quelle patiente philosophie chez les hommes de bonne volonté pour endurer, quand même, les propos inconsidérés et imprudents et vouloir du bien à qui les propage !

La *Revue* en rendant un hommage loyal à qui de droit, sincèrement, a obéi à un mobile intéressé, dit-on ; ses lignes sont couvertes d'or !!! Laissons dire et allons de l'avant, vers le mieux.

Le Comité de patronage de l'œuvre de l'enfance abandonnée va fonctionner; complètement constitué c'est à qui en voudra faire partie, ce semble, et néanmoins il n'y aura pas de place honorifique, ni un gain quelconque à recueillir ; il y faudra du dévouement et de la bonne volonté.

L'orphelinat est en exercice, il est en bonnes mains et prospérera mais l'autorité exigeant un Comité de patronage, il faut s'incliner devant la loi, comme tout bon Français le doit faire.

M. Thouard a fait commencer des travaux pour obtenir un dortoir et un grand réfectoire qui forment l'angle complet du château d'Andillon, pour y

placer 25 nouveaux lits en vue des bébés à adopter, en dehors des 12 qui habitent déjà la maison ; si le mauvais temps et la gelée ne contrarient la bâtisse nouvelle, tout sera terminé à la fin de l'année courante.

Ce fait chacun peut le constater en allant à Andillon ; les propriétaires très hospitaliers n'ont rien à céler, à faire mystère de quoi que ce soit, ne veulent se dérober à aucune responsabilité.

M. et Mme Thouard font par eux-mêmes tout ce qu'ils peuvent en attendant ce que décidera le Comité de patronage. Ils ont triomphé au point de vue commercial, et cela est bien, mais ils visent au triomphe de l'orphelinat en ayant 50 bébés moralement abandonnés, sauvés de la misère matérielle et de la dégénérescence morale.

Ils veulent donner un exemple pratique, au point de vue de notre cause, de notre philosophie consolante et régénératrice.

En attendant, ô vous qui nous lisez et qui voulez participer à une œuvre bien vivante, demandez à Andillon une caisse de 6 litres de liqueurs variées (1) ; vous aurez secondé une *œuvre commerciale* absolument nécessaire à l'orphelinat, lequel a besoin de ressources immédiates en attendant l'aide fraternel des amis du spiritisme pratique. P. G. Leymarie.

LE FLUIDE MAGNÉTIQUE

Revue de la *France moderne*, de septembre 1895.

Au début du christianisme, l'Esprit-Saint fit sentir sa présence auprès des nouveaux convertis par des miracles d'une réalité incontestable. Les apôtres étendaient leurs mains chargées du fluide divin sur les infirmes et les malades, et soudain ils se trouvaient guéris.

Ce qui se faisait alors, existe encore aujourd'hui un peu partout, dans tous les pays, dans les campagnes surtout. C'est un don qui ne se commande pas et ne peut s'acquérir.

Beaucoup de personnes magnétiques ignorent absolument leur puissance, n'ayant jamais eu l'attention attirée sur ce sujet. S'ils ne rencontrent pas sur leur route une personne initiée, pour les instruire, ils ne sauront jamais de quoi ils sont eux-mêmes capables. Connais-toi toi-même, c'est le cas de le dire. Le magnétisme étant occulte, il faut s'adresser à des habitants du monde invisible pour savoir ce qui en est.

Les Esprits nous expliquent qu'il y a trois catégories d'êtres humains. Les premiers peuvent magnétiser, les seconds ont un fluide passif, ceux-ci

(1) 6 litres de liqueur, arrivage franco, 25 fr., excepté Paris où les droits sont en plus.

servent de médiums aux Esprits et de sujets aux magnétiseurs. La troisième catégorie comprend tous ceux qui sont neutres et ne peuvent ni magnétiser ni être magnétisés ; ils forment le plus grand nombre.

Il suffit aux Esprits de voir les personnes pour dire quel fluide elles possèdent, et de quoi elles sont capables, tandis que l'homme seul est obligé de faire de nombreux essais, souvent infructueux et sans jamais être sûr. Un esprit peut dire ce qu'il faut faire pour développer un medium, ou pour apprendre à guérir, et à nous servir de nos mains pour chasser les mauvais fluides et émettre le fluide magnétique vivifiant. Les jeunes magnétiseurs qui font des expériences de salon, peuvent aussi bien employer leurs talents en apprenant à guérir leurs semblables. Qui peut une chose, peut une autre, avec des études, certainement, car ce fluide si subtil peut être mauvais pour le corps, de même qu'il peut le guérir.

Le magnétisme tout puissant triomphe là où finit l'art des médecins. On ne s'adresse souvent aux magnétiseurs que lorsqu'on a épuisé tous les traitements possibles. Les médecins font une guerre acharnée aux magnétiseurs-guérisseurs ; dans un sens, ils ont raison parce qu'il y en a qui prétendent guérir les maladies et en sont absolument incapables; ce sont des charlatans ou des rebouteux quelconques. Mais il faut séparer l'ivraie du bon grain et savoir discerner. On ne prend un médecin que sur recommandation, il faut en faire de même avec les magnétiseurs.

Lorsqu'un magnétiseur a guéri trois personnes notoirement infirmes et a fait ainsi ses preuves, aucun tribunal du monde ne devrait condamner cet homme.

D'autant plus qu'un magnétiseur sachant qu'il a un don ne doit pas le vendre ; après la réussite il peut accepter un cadeau, mais jamais fixer un salaire. Si le cas est inguérissable il n'a rien à attendre.

Les médecins, au contraire, soignent longuement et savamment leurs clients (surtout les riches). Ils s'ingénient à leur trouver des maladies nouvelles et sont toujours sûrs d'être payés, qu'ils guérissent ou qu'ils tuent.

Le magnétisme *peut* guérir toutes sortes de maladies, cependant, il ne les guérit pas toutes, car pour que les effets du fluide se fassent sentir d'une manière efficace, il faut un concours de circonstances spéciales qui ne se rencontrent pas toujours.

En Amérique les médecins magnétiseurs sont au même rang que les allopathes et les homœopathes. Ils ont chacun leur clientèle qui va librement à l'un ou à l'autre, selon les préférences ou les spécialités. Espérons qu'en 1.900, le Vieux Monde ne sera plus si arriéré et que l'on saura reconnaître la grande utilité du fluide humain. Il est réservé au siècle prochain la gloire

d'admettre le *Magnétisme* au nombre des sciences naturelles et bienfaisantes.

Un grand pas vient d'être fait en France. L'Ecole pratique de magnétisme et de massage, fondée par M. H. Durville a été classée, par décision ministérielle à la date du 26 mars 1895, parmi les grandes écoles supérieures libres.

Les cours sont gratuits et l'Ecole délivre des diplômes à ceux qui sont jugés aptes à pouvoir exercer.

M. Durville est un magnétiseur remarquable ; parmi les cures extraordinaires qu'il a faites, nous mentionnerons celle de la jeune fille qui est devenue Mme Durville, sa femme. Elle avait été sous la direction de nombreux médecins, sans aucune amélioration, lorsque M. Durville entreprit son traitement qui dura plusieurs mois. Aujourd'hui, Mme Durville a retrouvé la santé et à son tour, elle contribue à la guérison de ses semblables. Elle peut, lorsqu'elle est dans le sommeil magnétique, voir le siège des maladies et indiquer le traitement le plus approprié.

Les clairvoyantes véritables rendent de grands services aux médecins et magnétiseurs en indiquant la vraie cause des désordres physiques. Quelques médecins ont acquis une grande renommée par la sûreté de leurs diagnostics, dû au concours de somnambules qui étaient attachés à leur cabinet de consultation.

Ce mot de somnambule fait souvent sourire. Il y en a malheureusement beaucoup qui trompent impunément le public et qui font semblant de dormir pendant qu'elles racontent des balivernes. C'est au public de se méfier et de ne pas les encourager. On refuse la monnaie fausse, on évite les marchandises frelatées, mais toute chose est copiée.

Comme le phénomène de seconde vue existe, il y a aussi des imitations frauduleuses toujours dans un but de gain.

On ne devrait jamais payer les somnambules que lorsque leur lucidité est établie et que les choses qu'elles avancent se sont vérifiées. Il faudrait les soumettre à un examen sérieux par des magnétiseurs habiles et leur délivrer des diplômes de capacité sans lesquels elle ne pourraient pas accepter leur métier. C'est le seul remède qui puisse empêcher l'exploitation du public. La plus forte peine qui puisse être appliquée est de cinq jours de prison. C'est peu pour des gens sans scrupules.

Le magnétisme, quoique connu de tous les peuples anciens, ne fut introduit en France qu'à la fin du siècle dernier, par l'allemand Mesmer. Son système peut se formuler par cet axiome : « Il existe un fluide subtil, impondérable, universel, modifié par l'homme ; c'est au moyen de ce fluide

que nous agissons sur la nature et nos semblables ; *la volonté* lui imprime un mouvement et sert à le communiquer. »

Mesmer compromit malheureusement sa magnifique découverte par d'énormes prétentions pécuniaires. Le magnétisme fut d'abord repoussé à Paris, par les doubles atteintes des gens religieux et des philosophes matérialistes également alarmés.

H. de Balzac a écrit quelques pages intéressantes sur ce sujet dans son livre intitulé *Ursule Mirouet*:

« Mesmer reconnaissait en l'homme l'existence d'une influence pénétrante dominatrice d'homme à homme, mise en œuvre par la volonté, curative par l'abondance du fluide, et dont le jeu constitue un duel entre deux volontés, *entre un mal à guérir et le vouloir de guerir*. Les phénomènes du somnambulisme, à peine soupçonnés par Mesmer, furent dus à MM. de Puységur et Deleuze.

« Le corps respectable des médecins de Paris déploya contre les mesmériens les rigueurs des guerres religieuses, et fut aussi cruel dans sa haine contre eux qu'il était possible de l'être dans ce temps de tolérance voltairienne...

« Les miracles des convulsionnaires furent une première sommation de faire des expériences sur les fluides humains qui donnent le pouvoir d'opposer assez de forces intérieures pour *annuler les douleurs* causées par des agents extérieurs. Mais il aurait fallu reconnaître l'existence de fluides intangibles, invisibles, impondérables, trois négations dans lesquelles la science d'alors voulait voir une définition du vide...

« Enfin, les faits magnétiques, les miracles du somnambulisme, ceux de la divination et de l'extase, qui permettent de *pénétrer dans le monde spirituel*, s'accumulaient ; on remarqua aussi les faits de catalepsie et ceux de la mise en œuvre des propriétés du diaphragme par certaines affections morbides. Ces phénomènes si curieux, tous émanés de la même source, sapaient bien des doutes, emmenaient les plus indifférents sur le terrain des expériences. »

Balzac disait aussi que : « La volonté est la force motrice du fluide impondérable, et les membres en sont les agents conducteurs. »

Lorsqu'on comprend cette admirable formule, il est aisé de concovoir comment l'homme peut infiltrer sa vie, son essence, sa force, dans les membres d'un autre par les passes magnétiques et pour ainsi dire vivre en lui, et au gré de sa volonté, lui transmettre ses pensées, l'impression de ses impressions, et en faire un instrument docile de ses fantaisies.

Deleuze appliqua le fluide magnétique au traitement des malades. Le baron du Potet vint ensuite et il fit des cours de mesmérisme à l'Hôtel-Dieu



pendant que Ricard professait à l'Athénée et donnait des consultations avec la somnambule Virginie. Cahagnet, aussi, a laissé plusieurs livres traitant des forces magnétiques.

Quelques-uns des magnétiseurs ont entrevu la puissance des esprits. Car le magnétisme et le spiritisme sont étroitement liés. La première science amène généralement la connaissance des faits spirites. Derrière les forces fluidiques mises en mouvement, on découvre parfois une volonté dirigeante autre que celle des hommes.

Le magnétisme, non seulement donne les solutions des plus importantes questions qui puissent inquiéter la curiosité humaine, mais c'est encore la seule science qui ait le pouvoir de les donner.

Aussi la plus grande partie de ceux qui lisent les ouvrages écrits sur cette matière, sont des savants qui, après avoir pénétré les plus profonds mystères des sciences physiques, fatigués de n'y trouver rien qui corresponde aux aspirations de leur âme et qui leur fasse voir les invisibles ressorts qui donnent la vie à l'homme physique, moral et intellectuel, se jettent avec passion dans ces sciences surnaturelles et se désaltèrent, avec un plaisir sans cesse renaissant, dans cet océan de lumières.

Le magnétiseur Regazzoni était doué d'une puissance magnétique vraiment extraordinaire. Il a répandu dans tous les pays la croyance aux phénomènes mesmériques. Sa physionomie étrangement énergique fascinait les femmes comme le faucon fascine la colombe. Il plongeait ses somnambules dans un sommeil cataleptique ; en cet état, elles se laissaient transpercer les joues, les lèvres et le nez avec des aiguilles, sans qu'aucun muscle de leur visage trahisse le moindre sentiment de douleur. Elles présentaient leurs mains à la flamme ardente sans crainte et sans subir les effets du feu.

Il produisait l'extase à l'aide de la musique ; pendant que ses sujets étaient en cet état, ils avaient des expressions de tête merveilleuses, des splendeurs de traits surnaturelles, et se tenaient dans des positions impossibles.

En résumé, Regazzoni faisait craindre le magnétisme au moins autant qu'il y faisait croire ; c'était la foule métamorphosée en homme.

Le célèbre Père Lacordaire, de l'ordre de Saint-Domiuique, qui pendant plusieurs années, a fait une vaste apologie du christianisme, trouvant l'arme du magnétisme dans les mains de ses adversaires, la leur arracha et s'en servit pour les disperser, en donnant cette loyale explication du somnambulisme : « L'âme plongée dans le sommeil magnétique parvient à échappér aux liens terribles de la chair, et il est un axiome incontestable en mé-

taphysique, c'est que l'âme, étant immatérielle, ne peut être limitée par des obstacles matériels de temps et d'espace. »

Voici le sermon éloquent qu'il fit sur le magnétisme à la cathédrale de Notre-Dame, en décembre 1846 :

« Les forces occultes et magnétiques dont on accuse le Christ de s'être emparé pour produire des miracles, je les nommerai sans crainte et je pourrais m'en délivrer aisément, puisque la science ne les reconnaît pas encore et même les proscrit. Toutefois j'aime mieux obéir à ma conscience qu'à la science. Vous invoquez donc les forces magnétiques : eh bien ! j'y crois sincèrement, fermement ; je crois que leurs effets ont été constatés, quoique d'une manière qui est encore incomplète et qui le sera probablement toujours, par des hommes instruits, sincères et même chrétiens ; je crois que ces phénomènes, dans la grande généralité des cas, sont purement naturels ; je crois que le secret n'en a jamais été perdu sur la terre, qu'il s'est transmis d'âge en âge, qu'il a donné lieu à une foule d'actions mystérieuses, dont la trace est facile à reconnaître, et qu'aujourd'hui seulement il a quitté l'ombre des transmissions souterraines, parce que le siècle présent a été marqué au front du signe de la publicité. Je crois tout cela. Oui, messieurs, par une préparation divine contre l'orgueil du matérialisme, par une insulte à la science qui date du plus haut qu'on puisse remonter, Dieu a voulu qu'il y eut dans la nature des forces irrégulières, irréductibles à des formules précises, *presque incontestables* par les procédés scientifiques. Il l'a voulu afin de prouver aux hommes tranquilles dans les ténèbres des sens, qu'en dehors même de la religion, il restait en nous des lueurs d'un ordre supérieur, des demi-jours effrayants sur le monde invisible, une sorte de cratère par où notre âme, échappée un moment aux liens terribles du corps, s'envole dans des espaces qu'elle ne peut pas sonder, dont elle ne rapporte aucune mémoire, mais qui l'avertissent assez que l'ordre présent cache un *ordre futur* devant lequel le nôtre n'est que néant.

« Tout cela est vrai, je le crois ; mais il est vrai aussi que ces forces obscures sont renfermées dans des limites qui ne témoignent d'aucune souveraineté sur l'ordre naturel. Plongé dans un sommeil factice, l'homme voit à travers des corps opaques à de certaines distances ; *il indique des remèdes propres à soulager et même à guérir les maladies du corps* ; il paraît savoir des choses qu'il ne savait pas et qu'il oublie à l'instant du réveil ; il exerce par sa volonté un grand empire sur ceux avec lesquels il est en communication magnétique. »

Cet homme au front élevé, à l'œil vif et inspiré, à la physionomie mobile et passionnée, était un apôtre possédé de cet infini amour de la divinité qui sacre au front les prédestinés d'une auréole de céleste lumière.

Tous les grands génies ont cru à l'existence d'un second être doué d'une vue infinie, emprisonné en l'homme ; la théologie l'a nommé âme ; la cabale, être primitif. Jadis, il y avait en France, des systèmes nommés rationalisme, matérialisme, scepticisme et éclectisme, qui, par leurs enseignements perfides, formaient des générations sans croyance.

Le magnétisme et le spiritualisme par la suite, sont venus tirer les malheureux égarés de toutes ces ornières. Dieu, dans sa justice infaillible, n'aurait jamais permis que ces mauvais systèmes aient une durée indéfinie.

La lucidité somnambulique, en présentant aux yeux ravis de notre intelligence des phénomènes d'un ordre trop surnaturel pour être produits par les organes bornés de la chair et du sang, nous a forcés de rechercher le principe, en l'homme, qui donnait naissance à ces facultés extra-naturelles. Après une longue analyse, on a trouvé en l'homme un être intérieur, immatériel, nommé par le catéchisme catholique *âme* .

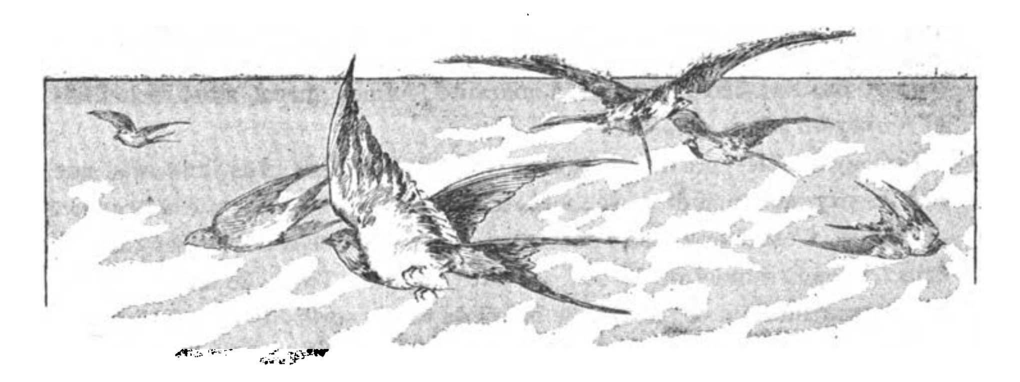
Les merveilleuses facultés d'une âme dégagée par le sommeil lucide de l'enveloppe périssable des sens endormis, nous ont offert une image des facultés d'une âme délivrée de son corps charnel par la mort, et pour ainsi dire, ont esquissé à nos yeux l'ébauche de la perfection future qui nous attend dans l'éternité.

Les facultés de l'âme qui se manifestent dans les crises de lucidité somnambulique provoquées par le magnétisme sont d'un ordre évidemment surnaturel. En effet, dans cet état, elle entre en rapport, sans le secours des sens, avec les idées intimes de l'homme, la nature, les objets externes ; elle voit au travers des corps opaques, franchit les distances de temps et d'espace, et pénètre jusque dans le monde de l'éternité, *où elle converse avec les Esprits et et les âmes ressuscitées.*

La théologie catholique reconnaît aux ressuscités les facultés observées dans l'état somnambulique, lorsqu'elle proclame que la lumière qui resplendit béatifiquement sur leurs traits éclaire pour eux les ténèbres des mystères, leur dévoile le présent, le passé et l'avenir, leur apprend tout ce qu'ils ignoraient sur la terre, en sorte que leur science, comme celle des anges, n'est que de la *lucidité*.

Ils possèdent une si grande subtilité qu'ils traversent les obstacles matériels de bois, de pierre et de fer, comme le rayon de lumière traverse le cristal.

Les âmes ou Esprits parcourent l'univers, d'un pôle à l'autre, en moins de temps qu'il n'en faut au regard pour se lever de la terre aux étoiles ; enfin ils conversent ensemble sans le secours grossier d'une parole matérielle et articulée. ISMALA.



LES ILLUMINÉS RUSSES

Tiré de la Revue des Revues.

A côté des sectes ayant leurs prophètes et une certaine organisation, presque chaque année voit éclore en Russie des schismes particuliers de courte durée. Là un petit village se sent pris d'une subite ardeur religieuse, quitte les travaux des champs et passe ses journées à prier ou à suivre les commentaires de l'évangile, que lui présente un paysan illuminé. Ailleurs, les femmes quittent leurs maris, s'en vont dans les forêts avoisinantes où dans le costume de la mère Ève, elles se livrent à des réflexions sur la bonté divine et sur les péchés humains.

Il y a à peine quelques mois qu'un garde forestier fut attiré vers une cabane située derrière le village de Schiriaïevka (gouvernement de Samara) par des cris et des gémissements qui remplissaient les alentours. Il s'approcha et un spectacle étrange s'offrit à ses yeux : trois femmes complètement nues pleuraient et priaient ! Leur maigreur les faisait semblables à des cadavres déjà entamés par les vers. On les amena par force dans le village, où une des femmes mourut.

Malgré les instances des paysans de la localité la moribonde refusa d'admettre auprès d'elle le pope orthodoxe et ne voulut pas qu'on plaçât une croix a côté d'elle.

La police fit des recherches dans la forêt et finit par retrouver encore plusieurs autres femmes agonisant dans les mêmes conditions. L'enquête à relevé que toutes ces femmes avaient quitté le gouvernemnt de Viatka (arrondissement de Velikorietzk), afin d'aller expier les péchés de leurs semblables dans les montagnes de Zigoulaëf. Elles ne se nourrissaient que d'herbes et de fraises et ne faisaient que prier. Leur intention inébranlable était de mourir pour la plus grande gloire de Jésus-Christ.

Toutes ces femmes ne faisaient partie d'aucune secte, n'admettant pas d'ikones (images des saints) ni de popes. Elles se mettaient en rapport avec le Christ d'une façon plus directe, en se débarassant de leurs vêtements, en vivant à l'état de nature, et en se nourrissant exclusivement d'objets qu'on

trouve sous ses pieds. De trente à quarante femmes furent ainsi recueillies et renvoyées à leur domicile.

Les paysans des provinces baltiques, qui paraissent plus instruits que que les paysans du Midi russe, sont également victimes de cette aberration religieuse. C'est ainsi qu'on a découvert, il n'y a pas de cela bien longtemps, dans l'arrondissement de Pernov, le culte du dieu Tonn Le dieu en question a pour mission de garantir le bétail de toutes sortes de maladies, et les paysans, afin de gagner ses faveurs, allaient lui porter, deux fois par an, leurs offrandes. Une petite statuette du dieu Tonn se trouvait dans une écurie, et là les paysans réunis, s'agenouillaient et priaient pour la santé de leurs vaches et de leurs chevaux. La police a fini par découvrir ce culte prohibé et a confisqué le bon dieu, au grand désespoir des habitants de la localité.

Dans l'arrondissement de Zourieff se promenait encore, il y a quelques semaines, un thaumaturge qui guérissait toutes les maladies à l'aide des *sixième* et *septième* livres de Moïse.

Le tribunal de Kaschine (gouvernement de Tver) a jugé tout récemment un paysan, nommé Tvorojnikof, qui est arrivé, grâce à ses propres réflexions à se créer une religion pour soi et ses intimes. Après avoir travaillé six mois à Saint-Pétersbourg en qualité d'ouvrier, et *étudié* la vanité des choses humaines, il est arrivé à la conclusion que la religion n'est qu'une invention des *popes*, et qu'il suffit de croire pour gagner le salut éternel.

On lui intente un procès criminel, sa mère et sa femme, appelées comme témoins, ont refusé de prêter serment, car « le serment n'est qu'une invention des hommes ». Tvorojnikof raconta d'une façon touchante le drame intérieur qui se passa dans son âme, ses doutes, ses souffrances, et enfin, comment étant arrivé à la conclusion que « la foi seule guérit », il se sentit apaisé et heureux,

— Qu'ais-je fait? a-t-il demandé aux juges, pour être puni. Que me voulez-vous? Au lieu de m'envoyer en prison, expliquez-moi en quoi consistent mes erreurs... Commentez avec moi l'Évangile.

Mais ses vœux ne furent point exaucés. « L'expert religieux », qui n'est autre qu'un délégué du pouvoir ecclésiastique, M. Skvortzol, n'a pas cru digne de lui de discuter avec le paysan Tvorojnikof les bases de sa foi et le Tribunal s'est vu forcé de condamner ce dernier à la prison.

Les annales criminelles russes sont pleines des méfaits d'une multitude de Tvorojnikofs : âmes simples et candides, ils rêvent le perfectionnement de l'homme sur terre malgré et peut-être à cause des punitions rigoureuses

dont la loi russe menace l'affranchissement de leurs consciences obscures....

De temps en temps la soif de l'idéal, le mécontentemeni du présent dégénèrent en une série de suicides collectifs. Rappelons-nous la fameuse propagande du moine nommé Falaley, qui prêchait que l'homme n'a pas d'autre moyen de salut que la mort. C'est dans une forêt qu'il accueillait tous les malheureux et leur dévoilait le vide de la vie et le moyen de s'en débarrasser. La propagande porta ses fruits, et les simples d'esprit qui entouraient le père Falaley décidèrent un jour d'en finir avec la « vie des péchés ».

Une nuit, quatre-vingt-quatre personnes se réunirent dans un souterrain situé près de la rivière Pérévozinka et se mirent à jeûner et à prier. Les paysans entourèrent leur camp improvisé de paille et de morceaux de bois, prêts à mourir au premier signal donné. Une femme prend cependant peur de cette mort atroce, et se sauve pour prévenir l'autorité. La police arrive, mais un des croyants l'ayant aperçue de loin, se met à crier que l'antéchrist en personne approche. Les pauvres illuminés mettent alors le feu autour de leur camp et meurent pour le Christ.

Une partie des fanatiques sauvés furent punis d'emprisonnement et de déportation. Un d'entre eux, Souchkof, parvint à s'échapper et continua à propager la « vérité de Dieu ». Sa doctrine portait de tels fruits que, à peine l'eut-il prêchée, une localité composée d'une soixantaine de familles se décida à mourir en masse. Cette fois-ci le meurtre simple, le meurtre des croyants par les croyants devait hâter la délivrance suprême. Le paysan Pétroff pénètre dans la maison de son voisin Nikitine, tue sa femme et ses enfants, et, à partir de ce moment, promène sa hache sanglante á travers le village. Dans la grange de Ivane Botok, une douzaine de paysans attendent avec leurs épouses. Tour à tour, les hommes et les femmes mettent leurs têtes sur le billot et Pétroff poursuit l'œuvre de la délivrance. De là il se rend dans une cabane paysanne où la mère et trois enfants attendent les coups de hache de l'exécuteur divin. Brisé de fatigue, Pétroff met sa tête sur le billot, et c'est Schouchkoff en personne qui lui rend le service de la lui enlever pour sa gloire éternelle.

La mort, telle que la rêvait Chadkine aux abords de l'année 1860, est sans doute encore plus stupéfiante. Il ne s'agit plus d'un coup de folie collective d'une durée passagère, mais des souffrances prolongées d'une mort atroce par toutes les privations et la faim volontaire.

Chadkine prêchait dans le gouvernement de Perm que l'antéchrist étant déjà arrivé, il ne restait plus qu'à s'enfuir dans les forêts et à mourir de faim. Arrivé dans un endroit perdu avec ses adhérents, il ordonna aux

femmes de préparer les vêtements mortuaires, et lorsque tout le monde fut convenablement habillé pour recevoir dignement la mort, Chadkine leur indiqua que, pour obtenir cette grâce du ciel, il fallait rester douze jours et douze nuits sans eau et sans nourriture.

Les souffranees les plus terribles commencèrent alors pour cette assemblée d'illuminés. Les enfants se tordant de douleur, remplissaient l'air de leurs cris déchirants. Il demandaient à manger, à boire. L'assistance et surtout Chadkine se montrèrent intraitables. Un des malheureux ne pouvant résister à toutes ces tortures s'enfuit, et Chadkine craignant l'arrivée de la police, décida de mourir sur-le-champ. On commença par tuer les enfants, puis on procéda au meurtre des femmes et des hommes. Lorsque la police accourut, elle ne put mettre la main que sur Chadkine et deux de ses apôtres, qui, en proie à leur paroxysme religieux, avaient oublié de mettre fin à leurs jours...

Il suffit qu'une âme simple soit touchée par une idée plus ou moins lumineuse pour que la contagion gagne son entourage. La réceptivité suggestive du peuple russe tient du prodige. Il trahit, sans doute, ainsi sa préférence pour la vie intérieure, pour la vie des rêves. Qu'importe le contenu des visions qu'on fait luire devant ses yeux, pourvu qu'elles lui permettent de s'envoler vers le meilleur monde; pourvu qu'il trouve quelque bien qui puisse le rattacher d'une façon plus tangible à la divinité! Voilà, sans doute, aussi la raison pour laquelle tous ceux qui prêchent quelque apparition divine sur notre terre de larmes sont presque sûrs d'être suivis.

Une femme illettrée, nommée Klipikoff, s'est mise à annoncer, comme nous l'apprend la *Petersbours-Kaïa Gazeta* (juin 1895), la bonne parole : la divinité du père Ivan de Cronstadt. Les sourires incrédules de l'assistance se sont changés sous peu en une foi enthousiaste. Mme Klipikoff a fait école. Une vingtaine de femmes prêchent ouvertement à Cronstadt la divinité du père Ivan, le thaumaturge qui a beau se défendre des honneurs divins que les femmes affolées lui offrent à chaque occasion. D'après les prêtresses de ce culte « non reconnu », le père Ivan n'est autre que le Sauveur lui-même, qui se cache devant les « antichristi » (antichrétiens), c'est-à-dire devant les popes et les autorités. « Les converties » à la nouvelle doctrine s'agenouillent et prient devant le portrait du père Ivan, qu'elles placent à côté de celui de la Mère divine. Les « fidèles » tombent à genoux devant les objets lui appartenant, et rendent des honneurs divins à ses fourrures, à ses chapeaux... Le vieux thaumaturge, tout en manifestant son désespoir devant l'idolâtrie dont il est l'objet, se laisse faire quand même... Un des journaux locaux raconte ainsi une pieuse cérémonie qui a eu lieu tout récemment dans une des maisons meublées où logent à Cronstadt les

pélerines, qui y affluent de tous les coins de la Russie. Le père Ivan, qui y est arrivé pour faire le service divin, a daigné donner sa bénédiction aux trois verres de thé que la patronne lui a présentés. Le thaumaturge parti, la patronne de l'établissement a eu soin de répartir, contre de modestes offrandes, le contenu du liquide entre toutes les fidèles.

Il y a cependant des cas où, au lieu de s'agenouiller devant les chapeaux des thaumaturges ou de se suicider, les illuminés travaillent pour leur salut éternel en apportant comme offrande le corps de leur prochain.

Le tribunal de Kasan a eu à juger, au commencement de l'année 1895, un cas terrible de meurtre religieux.

Les habitants du village Stara-Moultana ont suspendu par les pieds un nommé Matiounine qui, en qualité de mendiant, traversait souvent leur village, et après l'avoir saigné, ils ont bu et mangé son sang.

On acheva ensuite le mendiant et son corps fut donné en offrande aux anciens dieux de la localité. Comment l'idée de ce sacrifice est-elle venue aux habitants? Un des inculpés, Adrien Andreïeff, avait eu un songe vers la fin de l'année 1892. Le dieu est apparu devant son esprit et lui a enseigné qu'il n'y avait qu'un moyen pour faire cesser la famine qui exerçait ses ravages dans le village; c'était de couper la gorge à un « bipède ». Ajoutons que parmi les meurtriers de Matiounine figuraient également « l'ancien » du pays qui y exerça les fonctions de maire, et un vieillard âgé de quatre-vingt-dix ans : les inculpés furent presque tous envoyés aux travaux forcés à perpétuité.

Les tribunaux russes ont, du reste, enregistré une série de procès ayant pour objet les meurtres religieux. Rappelons les procès si tragiques d'Anna Kloukine, qui a offert à Dieu le corps de sa fille unique, jeté préalablement dans un four allumé, et celui de Kourtine, qui tua son fils âgé de sept ans, afin de se faire pardonner ses péchés mortels.

Le vague souvenir d'Abraham, qui a fait une offrande de son fils unique, enfin la conviction que l'antéchrist « né d'une fille dépravée, juive de naissance », traverse le monde à la recherche des âmes chrétiennes, voilà les motifs les plus palpables de ces meurtres, dont les causes réelles gisent dans le mécontentement de la vie et l'obscurité d'âme ds pauvres paysans russes.

JEAN FINOT.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION

On croit vraiment rêver en lisant de pareils faits, d'une nature si atroce et si révoltante, accomplis de nos jours, et par ce temps de lumière et de progrès(?) dans notre vieille Europe, pourtant si réputée pour sa civilisation, la douceur de ses mœurs, et la pratique sereine de ses cultes religieux.



Que voyons-nous, en effet, dans certaines parties de la Russie? Des hommes, des femmes, se jetant volontairement dans les flammes, en s'imaginant, par cet horrible sacrifice, gagner leur salut éternel; d'autres (aussi fanatiques, sinon plus,) s'entre-tuant à coups de haches, manière, à leur façon (!) de terminer « la vie des péchés » (*la vie de misères insupportables*).

Dans la profondeur des forêts, des femmes, toutes nues, priant, pleurant, et jeûnant pour expier leurs péchés, et ceux de leur prochain; dans un village, des hommes barbares, saignant un mendiant, comme on saigne un porc et, en vrais vampires, buvant son sang, puis, offrant le corps de leur victime aux dieux de la localité.

Enfin, ici, c'est une mère qui brûle sa fille, là, c'est un père qui égorge son fils, croyant satisfaire, par cet holocauste, la justice divine. Toutes ces horreurs sanguinaires sont le produit monstre d'un fanatisme pseudo-religieux, enfanté, lui-même, par une complète ignorance des vrais principes humano-religieux, dans laquelle se trouvent les esprits des paysans russes, étrangement dévoyés, du reste, par une trop grande crédulité aux superstitions des vieux âges, par une fausse interprétation des saintes Écritures.

En présence de tels forfaits, dignes des cannibales, ne semble-t-il pas qu'un vent de folie a passé, ou (pour parler d'une façon plus scientifique), qu'une sorte d'hystérie s'est emparée, subrepticement, de ces pauvres paysans, qui, après tout, sont plus à plaindre qu'à blâmer. Aussi, faisons-nous des vœux pour que le spiritisme, science religieuse qui donne les solutions des problèmes concernant l'âme, ses manifestations et ses destinées, répande les bienfaits de ses enseignements chez nos malheureux frères et sœurs de la nation amie « alliée » à la France.

Déjà, des savants illustres de tous pays se sont mis à la tête du mouvement spiritualiste, qui tend à envelopper, comme dans un immense réseau, la société tout entière.

En Russie, parmi les hardies champions de notre cause, nous citerons Alexandre Aksakof, dont l'ouvrage *Animisme et spiritisme* (1) est incontestablement l'œuvre la plus importante et la plus complète qui ait jamais été écrite sur le spiritisme, au point de vue scientifique et philosophique. Nous souhaitons donc, en terminant, que le spiritisme, resserrant les individus, puis les peuples, devienne un jour, la croyance scientifique universelle en prouvant *la solidarité* et *la responsabilité des actes*.

Puéchabon, 8 octobre 1895: D[r] GASTON DE MESSIMY.

(1) *Animisme et Spiritisme*, par Alexandre Aksakof (Librairie des Sciences phychiques), Paris, 12, rue du Sommerard, 700 pages in-8° avec figures, 10 francs.





AVERTISSEMENT ET MORT PRÉVUE

Les matérialistes ne sont pas les seuls adversaires de la doctrine spirite ; les cléricaux de toutes sectes sont acharnés contre la nouvelle croyance, celle de la primitive Eglise chrétienne, comme le prouvent les plus anciens documents.

Il est vrai qu'après les objections faites par ces ennemis divers, le spiritisme ne se porte pas plus mal ; bien plus il se fait un devoir d'établir l'union et l'harmonie dans les esprits, afin qu'elles pénètrent aussi les cœurs.

Il est important de connaître les points, sur lesquels, se fondent les cléricaux pour persécuter les adeptes de cette nouvelle croyance, si simple et si consolante.

Le point principal est l'évocation des esprits de personnes décédées. Il ne faut pas confondre les évocations, purement spirites, avec les évocations magiques qui ont été condamnées par les Pères de l'Eglise, car la différence entre elles est grande ; les personnes sans parti pris et de bonne foi ne peuvent condamner une science qui se base sur la psychologie et sur la loi divine du progrès infini.

Les évocations des âmes des morts remontent à la plus haute antiquité. Il en est question dans la Bible et principalement dans les *Leviticus*, *Deutéronomium* et dans les *Reges*. Nous savons que Moïse interdit les évocations, parce qu'elles étaient faites dans le seul but de connaître l'avenir et découvrir les choses cachées, etc. ; ce n'était pas du spiritisme, mais de la nécromantie qui induit en erreur.

A la rigueur il avait raison de l'interdire, dans le seul but de mettre en garde les évocateurs contre les erreurs et les dangers qui en peuvent résulter.

Cependant le but du spiritisme est d'un ordre tout à fait différent. L'étude des temps les plus reculés démontre que les esprits peuvent se communiquer aux vivants, spontanément, par des bruits divers, des apparitions, etc. ; les spirites ont appris des âmes des morts, que les communications entre elles et les vivants pouvaient être provoquées, que ces derniers converseraient avec les habitants de l'au-delà.

Les spirites apprirent que les esprits pouvaient, s'il le jugeaient à propos,

répondre aux évocations des personnes qu'ils affectionnent ou qui leur sont sympathiques.

Ces expériences faites des millions de fois, dans les cinq parties du monde, par des personnes des deux sexes, saines de corps, d'esprit et de cœur, ont confirmé ces inductions ; ces évocations ont servi aux uns de sujet d'édification, aux autres de consolation devant cette assurance que les défunts ne sont pas dans le néant, et à bien des chercheurs comme un mode de perfectionnement moral et spirituel ; pour tous il y a eu matière à études psychologiques et métaphysiques.

Cet ordre de phénomènes, prouve, avant tout la survivance de l'âme et son immortalité, dans cette fin de siècle que note un désarroi moral et social étrange.

Dans les faits soigneusement étudiés se trouve le seul remède contre le matérialisme, le scepticisme, le néantisme et l'apathie.

Les spiritualistes de tous les pays du monde appellent l'attention des chercheurs sur ce sujet ; les hommes éclairés et de bonne foi n'ont qu'à lire le *Qu'est-ce que le spiritisme ?* et *Le livre des médiums* d'Allan Kardec, pour y trouver le but que poursuit le spiritisme, la manière de procéder dans les évocations et la différence qui existe entre les évocations spirites et les évocations magiques.

Ces considérations s'adressent aux hommes sans préjugés, aux matérialistes, aux catholiques non cléricaux.

Il y a environ deux ans, par une magnifique après-midi du mois de novembre, si rares en Podolie, je revenais de l'église de Granov avec mon ami M. Boleslas O..., en landeau attelé de quatre magnifiques chevaux gris pommelé. Nous avions assisté à une messe pour les morts à l'église paroissiale et tout en cheminant, nous causâmes de nos chers défunts, de nos frères et de nos sœurs qui nous avaient devancés dans l'au delà.

La conversation roulait sur l'immortalité de l'âme, sur sa destinée après la mort. M. Boleslas O..., fervent catholique, mais plutôt par habitude que par conviction, me dit tout à coup : « Mon cher Joseph, depuis mon enfance élevé à l'étranger, mon éducation fut confiée à des personnes qui tiraient profit de ma personne, s'inquiétant peu de mon état moral ; j'avoue franchement que je ne croyais ni à Dieu ni au diable, et avec toi c'est tout différent : tu as reçu une éducation supérieure, tes parents t'ayant confié à des professeurs qui travaillaient assidument au développement de ton esprit et de ton cœur. Cependant après avoir terminé mes études à Bruxelles et de retour à Sickievzang, une aventure me prouva qu'il devait y avoir quelque chose après la vie ; je puis en parler, par expérience ! »

Intrigué, je lui demandai quelle était cette certitude et je provoquai l'explication suivante :

« Mes études terminées, je revins chez mes parents à Sickierzang (gouvernement de Kieff) où se trouvaient alors en vacances mes frères Ignace, Michel et Jean ; le temps passait vite ; nous aidions notre père dans ses occupations agricoles et nous chassions dans notre forêt et celles des environs. Mon père, grand amateur, invitait ses voisins, amis et cousins, habitants de l'Ukraine et de la Podolie, à venir traquer les loups qui décimaient le bétail de la contrée. Les invités arrivèrent le 15 octobre 1874, ils furent logés dans la dépendance de notre habitation, à Sickierzang.

« La chasse devait avoir lieu le lendemain, de très grand matin; je couchais avec Ignace, dans la même chambre. On dormait déjà, je n'entendais que les ronflements d'Ignace, et ne pouvais m'endormir ; j'éteignis la bougie et selon mon habitude je fumais avant de m'endormir, assis sur mon lit, je grillai une cigarette, les volets des deux fenêtres étant fermés, il faisait très sombre.

« Soudain je vis une clarté dans la chambre, la paroi qui se trouvait vis-à-vis de mon lit fut seule éclairée; le côté de la chambre où se trouvait mon lit et celui d'Ignace était dans les ténèbres. Cette clarté ne provenait pas de la lune, puisque les volets étaient fermés et que la nuit était sombre, comme je m'en assurai après ma vision.

« Très intrigué j'observais cette clarté, et tout à coup je vis très distinctement la petite ville de Ternowka (gouvernement de Podolie) avec notre église paroissiale; je distinguais très visiblement un convoi funèbre, lequel s'avançait lentement sur la route qui conduit au cimetière ; je voyais des bannières noires et la croix portée chez nous à chaque enterrement ; je vis trois prêtres habillés en chasubles noirs, le corbillard, et derrière lui, mes parents, Ignace, Michel, moi, les tantes, les oncles, les voisins et les amis de mes parents.

« Chose remarquable mon frère Jean ne s'y trouvait pas ; ce spectacle lugubre dura cinq minutes à peu près, et disparut.

Je me levai, allumai la bougie, ouvris une fenêtre et regardai dehors. Il faisait sombre et le silence était profond, interrompu seulement par les aboiements des chiens du village. Je ne pus me rendormir et veillai jusqu'au matin.

« A cinq heures, tout le monde se leva et se réunit dans notre salle à manger, pour prendre le thé ; tous partirent à la chasse et moi qui suis chasseur passionné, comme tu le sais, je n'eus pas envie d'accompagner nos invités.

« Toujours sous l'impression de ma vision, je restais triste et abattu, comme si je pressentais un malheur.

« Ma mère me questionna sur la raison de ma tristesse, et tout d'abord je ne voulais rien lui dévoiler ; mais pressé de questions, j'avouai tout ; elle me dit alors : « Mon cher Boleslas, il est probable que tout ce que tu as vu se réalisera bientôt ! de mon côté j'ai eu dans ma vie des pressentiments de malheur ou de perte de personnes chéries, tous sans exception se sont réalisés. Ainsi, j'ai pressenti la mort de mon père, la mort de ma sœur aînée, etc..! je te conseille de ne pas penser à cela, et surtout, de ne pas raconter ta vision au premier venu, on n'y croirait pas; tu risquerais d'être considéré comme un visionnaire ou un halluciné. Le monde est ainsi, mon chéri; suis le conseil de ta mère, ne dis rien à personne !

« Une heure après j'écrivais une lettre à ma sœur, lorsqu'un garde forestier, tout essoufflé, se précipita dans la chambre et me dit : « Ah ! monsieur, quel grand malheur ! On ne sait pourquoi, le canon du fusil de votre frère Jean a éclaté et l'a tué sur place. Votre père m'envoie, et vous engage à prévenir votre mère.

« Telle fut l'impression de cette nouvelle lugubre sur ma pauvre mère, que dans l'espace de vingt-quatre heures elle devint toute grise. Les funérailles eurent lieu trois jours après. On transporta le corps, de Sickierzang à l'église paroissiale de Ternowka, et ensuite, après la messe pour les morts, la famille, les voisins et les amis accompagnèrent le corps au cimetière, dans le même ordre de ma vision.

« Je ne connais pas le spiritisme, n'ai point étudié la doctrine d'Allan Kardec et cependant, puisque tu me dis que la divise de sa doctrine est : « Hors la charité point de salut ! » que le spiritisme est conforme à la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que cette philosophie est la plus rationnelle, car elle se base sur la psychologie et la métaphysique, j'ai grande envie de l'étudier ; indique-moi les meilleures œuvres, pour cette étude. »

Tel fut le récit de mon ami Boleslas O... Faites-le connaître il servira à notre cause : « ad majorem DEI gloriam ! » Dans notre siècle de progrès constants, la vérité ensevelie depuis si longtemps ressuscite pour illuminer les masses plongées dans l'ignorance et l'apathie.

Les temps promis ne sont pas si éloignés qu'on pourrait le croire, et les esprits provenant de la même source, ralliés sous l'égide de la justice et de la fraternité, jouiront des bienfaits d'une même doctrine, religion scientifique de l'avenir.

J'en suis persuadé le spiritisme conforme à la doctrine de Jésus, progressif et respectueux de la liberté de conscience et de la liberté de pensée,

conduira l'humanité à cette religion universelle qui consiste, à l'exclusion de tout culte extérieur, à adorer Dieu en esprit et en vérité, à observer strictement cette devise de la doctrine spirite : *Hors la charité, hors la justice point de salut* !

Le spiritisme, comme l'a dit judicieusemeut M. Russell Wallace, dans son œuvre *Les miracles et le moderne spiritualisme*, est une science expérimentale ; elle fournit la seule base rationnelle d'une vraie philosophie et d'une religion pure ; elle seule est en mesure de faire concorder les croyances opposées et doit finalement faire naître dans l'humanité l'accord en matière de religions, ces dernières étant depuis tant de siècles une source incessante de discorde et de maux incalculables.

JOSEPH DE KRONHELM.

FAMILISTÈRE DE GUISE

FÊTE DE L'ENFANCE DE SEPTEMBRE 1895

Tiré du journal *Le Devoir*.

Comme toujours, la distribution des livres et récompenses a eu lieu au théâtre devant un nombreux auditoire.

M. Dequenne, administrateur-gérant de la Société, a prononcé, à cette occasion, le discours que nous reproduisons plus loin.

Le trait nouveau de la fête de cette année a été la *Matinée théâtrale* donnée le lendemain lundi, par les enfants des écoles et dont le programme comprenait : chœurs, scénes, saynettes lyriques, monologue, duetto, rondes et jeux la plupart empruntés aux *Récréations instructives* de Jules Delbrück.

Tous les morceaux furent exécutés de façon à ravir l'auditoire, Les *bravos* ! et le *bis* ! *bis* ! exprimaient aux petits acteurs la satisfaction de l'assemblée.

La grâce, la variété, la vérité des costumes dans les différentes scènes, soulevèrent également l'admiration ; et plus d'une pensée de gratitude s'élança du fond du cœur des parents vers les organisateurs de cette petite fête.

Quelques renseignements sur l'ouvrage de M. Jules Delbrück auquel nous avons emprunté les principaux éléments de la *Matinée théâtrale*, seront sans doute, accueillis avec plaisir par ceux de nos lecteurs surtout qui peuvent avoir à organiser des fêtes enfantines.

L'œuvre de Delbrück n'est pas nouvelle, mais sa haute valeur instructive

et morale la classe toujours au rang des plus précieux ouvrages à mettre aux mains de la jeunesse.

Ecoutons comment fut composé l'ouvrage, c'est l'auteur lui-même qui parle :

« La vie moderne a des exigences que ne présentait pas, au même degré, la vie plus simple et plus facile d'autrefois. Les sciences, les arts, l'agriculture, ont pris une si grande importance et touchent par tant de points à l'existence de chacun de nous, que des notions élémentaires sur tous ces sujets doivent faire désormais partie de l'instruction première ».. « Les traités spéciaux sont, en général, d'une aridité à faire reculer quiconque n'est pas du métier ; sous peine de servir d'épouvantail à la jeunesse, on ne pouvait songer ni à les copier, ni même à les imiter. Au lieu de demander les concours des savants et des littérateurs de profession », nous recherchâmes « des collaborateurs d'un autre ordre : ceux qui aiment l'enfance et savent lui parler. Ici, c'était une mère ; là, un artiste, un manufacturier, une institutrice. On eut, il est vrai, beaucoup de peine à leur mettre la plume à la main. Il fallut de vives instances, et ce qui décida le plus souvent ces écrivains d'aventure, ce fut la condition absolue que chaque récit, chaque page, sur un sujet approfondi, serait jugé, quant à la forme, par un groupe d'enfants. Loin de contester un pareil jugement, on y puisait la confiance et la force. Le manuscrit était donc lu au jeune aréopage. Les juges bâillaient-ils ou se détournaient-ils avec distraction, le passage était biffé et abandonné sans regret. Les enfants, au contraire, applaudissaient-ils et redemandaient-ils la lecture, le manuscrit allait tout droit à l'imprimerie. Et c'est ainsi, disons-le en passant, que parfois des plumes jusqu'alors inconnues ont écrit pour les enfants bien des pages qu'on a pu justement qualifier de chefs-d'œuvre.

« C'est le groupe d'enfants dont nous parlons qui, ayant à se prononcer sur l'article de la fabrication du verre (servant d'explication à l'un de nos tableaux synoptiques), salua de ses acclamations le récit des *Curieuses aventures du naufragé Jean Baptiste Louet.* Louet, dans l'île des Sauvages, obligé de racheter sa vie en fabriquant un collier de verre pour le roi Tamani, intéressa vivement le jeune auditoire. Le sable et la soude (cendre de varech) furent bénis pour le secours qu'ils apportaient au pauvre Louet, et chaque enfant eût voulu l'aider à faire ses perles. A la seconde lecture, tous les détails de la fabrication du verre étaient connus. On verra partout dans ces volumes comment les sujets les plus abstraits en apparence ont pu donner naissance aux récits les plus attachants. »

Dès leur apparition, les *Récréations instructives* rencontrèrent le plus sympathique accueil dans les journaux français et étrangers. L'un d'eux disait :

« Une grande idée domine dans les *Récréations instructives* : la glorification « du travail.

« Faire régner l'attrait dans chaque branche de l'enseignement ; en appe- « ler toujours à la raison naturelle de l'enfant, sans le rendre raisonneur ; « exciter les meilleurs instincts de l'âme ; agrandir les facultés de l'esprit : « telle est la mission que M. J. Delbruck a remplie avec amour et talent. « Son ouvrage... ouvre la voie d'une éducation nouvelle loin des vieilles « ornières d'où il est bien temps de sortir. »

Un seul, un tout petit point, dépare à nos yeux ce bel ouvrage. Nous vou- lons parler de l'image centrale du tableau synoptique *Les enfants célèbres* dans le troisième volume. L'image de la jeune fille attaquée par une louve produisait généralement chez les enfants à qui nous montrions l'ouvrage, une impression fâcheuse : aussi avons-nous fini par coller sur cette image une feuille de papier qui la dérobe au regard. Peut-être a-t-on modifié ce dessin dans la deuxième édition des *Récréations instructives* ? Si non, nous souhaitons qu'on le fasse pour la troisième, espérant bien que l'ouvrage n'est pas au bout de son succès. Cette deuxième édition est en vente aujour- d'hui chez A. Jeandé, 74, rue de Rennes, Paris.

L'œuvre comprend 4 volumes in-4° contenant chacun 12 tableaux synop- tiques coloriés, 12 rondes avec jeux ou chansonnettes, etc. (Prix de chaque volume : broché, 10 francs, relié, 13 francs, avec dorures sur tranches, 14 francs.)

Parmi les ouvrages à consulter pour composer des fêtes enfantines, citons aussi : *Les jeux gymnastiques* de Mme Marie Pape Carpentier, nom bien cé- lèbre dans le monde de l'enseignement.

Le *Jeu du blé*, qui fait partie du recueil des jeux gymnastiques, est un vé- ritable petit chef-d'œuvre. Paroles et musique sont d'un charme ineyprima- ble. (Editeurs : Hachette et Cie, 79, boulevard St-Germain, Paris).

Revenons à notre Fête de l'Enfance au Familistère. A l'issue de la mati- née théâtrale, les élèves se rendirent, sous la surveillance de leurs maîtres et maîtresses, dans la cour du pavillon central où une collation et des rafraî- chissements leur furent servis. La joie la plus vive ne cessa d'animer cette jeune population.

Voici maintenant le discours prononcé, le dimanche 1er septembre, par l'Administrateur-gérant de la Société, à l'occasion de la distribution des livres et récompenses.

DISCOURS DE M. DEQUENNE

« Chers élèves et chers amis,

« Voici de nouveau arrivé le jour si impatiemment attendu et désiré de vous tous, le jour de votre fête, qui est aussi la nôtre.

« C'est pour la célébrer avec vous tous, chers enfants, que je suis ici avec le Conseil de gérance, pour la présider et acclamer les plus méritants d'entre vous.

« C'est dans une pensée de prévoyance et de sagesse que le fondateur du Familistère y a institué la fête de l'enfance et de la jeunesse, la fête du premier âge ; de même que la fête du travail est celle du deuxième âge, de l'adolescence et de l'âge mûr,il aurait pu en être institué encore une, celle du troisième âge, de la vieillesse, où tous les anciens travailleurs pensionnés seraient venus glorifier le nom de leur bienfaiteur ; mais si cette troisième fête n'est pas célébrée avec éclat et apparat en un jour déterminé, elle n'en est pas moins dans les cœurs reconnaissants des vieux travailleurs que la générosité du grand philanthrope Godin a mis à l'abri du besoin dans leurs vieux jours.

« Dans la division des âges de la vie humaine : la première enfance, l'aurore et la vie, est l'âge du bonheur inconscient pendant lequel les tribulations et les difficultés de l'existence ne sont pas compréhensibles et ne se font pas encore sentir ; âge heureux ! où les différences de situations et de fortune ne sont pas appréciés, où les caresses de la mère données dans la demeure du pauvre sont aussi douces et aussi agréables à l'enfant que celles données dans un palais ; où le jouet d'un sou fait autant de plaisir à l'enfant du pauvre que celui d'un louis à l'enfant du riche.

« Ah ! chers enfants, les plus âgés parmi vous hâtent de leurs désirs, le moment où ils pourront quitter l'école pour entrer dans la vie active et prendre part à la lutte pour l'existence ; c'est le propre de la nature humaine, surtout dans la jeunesse, de désirer ce que l'on n'a pas et de ne pas savoir apprécier ce que l'on possède ; lorsque vous serez arrivés à la maturité et à la vieillesse, quand vous serez au déclin de la vie, vous jetterez un regard en arrière, vous penserez au passé, et vous regretterez les jours heureux de votre jeunesse insouciante ; mais qu'on le désire ou non, la marche du temps ne peut être avancée ni reculée; c'est la loi inéluctable de la nature, *naître et disparaître, se renouveler sans cesse* : heureux ceux qui, arrivés à un âge avancé, peuvent se dire ou entendre dire, que leur vie a été bien remplie et qu'ils ont vécu honnêtement ; la pensée du devoir accompli, avec une conscience nette, peut adoucir les amertumes des vieux jours et en faire envisager la fin avec calme et sérénité.

« Pour qu'il en soit ainsi de vous, mes enfants, et que votre vie soit telle que je la souhaite, il faut que les commencements et les débuts en soient bons, que les bonnes semences versées à l'école donnent leurs fruits et leurs résultats, que les effets de la bonne éducation que vous pouvez y recevoir ne soient pas neutralisés par de mauvaises fréquentations et de mauvais

exemples au dehors ; il faut surtout que vos parents veillent sur vous et entretiennent dans la famille les bons principes de morale inculqués à l'école ; il n'en est pas malheureusement toujours ainsi, et alors les fruits de la bonne éducation se gâtent et sont perdus.

« Comme les années précédentes, je vais vous communiquer les résultats des examens et concours de l'année scolaire qui vient de s'écouler.

« Aux examens pour le certificat d'études primaires, nous avons présenté 34 élèves, 17 garçons et 17 filles, de la cinquième année primaire, professeur M. Dehorter ; 21 de ces élèves, dont 14 filles et 7 garçons, ont obtenu le certificat.

« Pour la mention de dessin, 11 élèves ont été présentés, 8 garçons et 3 filles du cours supérieur, professeur M. Gagner ; tous l'ont obtenue.

« Au concours ouvert par le Manuel général, entre les élèves des écoles primaires de France, âgés de moins de 12 ans, un seul élève par école de garçons ou de filles pouvait y prendre part : sur 426 concurrents, deux de nos élèves de la classe de M. Gagner, Macaigne (Léon) et Gosset (Louise), ont obtenu un prix ; Macaigne (Léon) a été classé quatriéme avec 35 points, le premier en ayant 36.

« L'élève Painvin Emile qui suit depuis quelques années le cours préparatoire enseigné par M. Démolon pour les examens d'admission aux éeoles de l'Etat, a réussi aux examens à l'écrit qui ont eu lieu dernièrement à Châlons ; nous pouvons espérer qu'il a réussi aussi à l'examen oral qu'il vient de subir à Reims, et dont nous ne connaissons pas encore le résultat.

« Votre ancien camarade Evens (Léopold) vient de terminer ses trois années d'études théoriques et pratiques à l'école de Châlons, il est entré dans les ateliers de notre usine où il saura se faire, nous l'espérons, une situation convenable.

« Nos quatre jeunes filles admises à l'école normale de Laon : Anciaux (Emilienne), l'année dernière, Maréchal Zoé, Vachée Marthe et Lefranc Aline l'année précédente, y continuent leurs études d'une façon satisfaisante.

« Les résultats des examens pour les certificats d'études, obtenus cette année dans la même proportion que ceux de l'an dernier, ne sont pas, surtout pour les garçons, ce qu'ils pourraient être et ce qu'ils ont été les années précédentes; nous espérons que l'année prochaine et les suivantes les résultats seront meilleurs et redeviendront ce qu'ils étaient auparavant.

« Pendant l'année qui vient de s'écouler nous avons eu quelques difficultés dans la marche et le fonctionnement de nos classes primaires, par suite de départs successifs de quelques-uns de nos professeurs, qui ont été remplacés, sans désavantage je l'espère, et notre corps enseignant, reconstitué, sera à hauteur de sa tâche et tiendra à honneur de le démontrer.

Mesdames les maîtresses et messieurs les professeurs continueront donc à faire tous leurs efforts, à unir tous leurs dévouements et leurs aptitudes pour donner aux enfants dont ils ont la garde, une solide instruction avec une bonne éducation ; un bon enseignement doit comprendre l'une et l'autre.

« Les écoles et principalement les classes maternelles, sont un jardin d'enfants que le personnel du corps enseignant doit soigner et cultiver ; de même que l'arbuste bien dressé et bien soigné produit de belles fleurs et de bons fruits, de même l'enfant bien éduqué et bien remontré donne aussi la récolte bienfaisante qui servira à son âge de maturité, qui sauvegardera sa vieillesse.

« Faites de nos enfants de braves garçons et d'honnêtes jeunes filles, afin qu'ils deviennent de bons et de braves travailleurs ; inculquez-leur de bons sentiments, apprenez-leur que l'honnêteté et l'honneur passent avant tout, que la satisfaction d'une bonne conscience et du devoir accompli aide à acquérir le bonhenr, non pas le semblant de bonheur que peuvent donner les jouissances matérielles, mais le vrai bonheur que procurent les jouissances morales.

« Dites-leur bien surtout, et répétez-leur souvent que l'ennemi de l'être humain, c'est l'alcoolisme ; que l'homme qui s'enivre s'abrutit et marche à la dégénérescence ; que celui qui va porter au cabaret une partie de ses salaires, indispensables au bien-être des siens, ne remplit pas son devoir d'honnête homme et de bon chef de famille.

« Dans une famille bien dirigée, où existe le sens moral, tout doit être en commun, le bien-être comme le mal-être, les plaisirs comme les peines.

« Que les pères et mères n'oublient pas et se pénètrent bien que c'est un devoir pour eux de veiller sur l'éducation et la conduite de leurs enfants ; ils doivent eux-mêmes être des modèles de bonne conduite, de moralité, les enfants, s'habitueront ainsi à suivre les bons exemples qu'ils auront sous les yeux ; les mauvais exemples neutralisent les effets des bonnes leçons.

« Les parents auraient mauvaise grâce et manqueraient de l'autorité morale nécessaire pour reprocher aux enfants, et vouloir réprimer, des défauts ou des vices que ceux-ci remarqueraient en eux.

« L'exemple du bien est le germe de bonnes actions ; l'exemple du mal, au contraire, est facilement contagieux. Rien n'importe plus, pour le jeune âge, que de le plier au bien dès ses premières années et de lui faire contracter de saines habitudes ; les premiers penchants s'effacent difficilement, tellement la force de l'habitude est considérable ; le pli une fois formé pour le bien comme pour le mal est bien difficile à faire disparaître.

« Une bonne mère de famille doit s'attacher à bien connaître le naturel et le caractère de ses enfants ; ayant cette connaissance, elle favorisera les bonnes inclinations des uns, réprimera les mauvais penchants des autres, fera éclore dans l'un les qualités heureuses et disparaître de l'autre les mauvais germes des vices et des travers.

« Et à vous, jeunes élèves, je répèterai encore ce que je vous dis chaque année : travaillez, soyez sages et obéissants, nous sommes en ce monde pour travailler et produire, intellectuellement et matériellement ; le travail élève et purifie, l'oisiveté abaisse et dégrade. Tous ne peuvent s'élever et parvenir ; il y aura toujours des différences de situation, l'égalité au point de vue matériel et pécuniaire ne pouvant exister, mais un ouvrier honnête, bon travailleur,aura toujours plus de mérite qu'un oisif paresseux et improductif.

« Quand vous aurez l'âge d'homme et que vous entrerez dans la vie publique, pénétrez-vous bien de ceci : dans une démocratie bien constituée,Etat ou société, la condition principale de succès et de prospérité est de savoir bien choisir les chefs parmi les plus dignes et les plus capables, et savoir ensuite les respecter et leur obéir.

« Il est aussi nécessaire de savoir bien obéir. avec dignité et sans bassesse, que de savoir bien commander, avec justice et discernement ; mais ces deux qualités sont rares et difficiles à acquérir.

« Dans un pays, ou dans un établissement, il faut que l'ordre avec une sage discipline règnent et dominent : il faut que l'autorité soit reconnue et respectée, car si tous voulaient commander et diriger, le désordre et la ruine s'ensuivraient.

« Le meilleur système de gouvernement et de direction est de mettre l'autorité et le pouvoir dans les mains du plus digne, de celui qui aura la sagesse de savoir consulter les intelligences groupées autour de lui.

« Et c'est en cela, chers amis, que l'œuvre de l'illustre Godin, condensée et réglementée dans sa mutualité sociale, est admirable de sagesse et de prévoyance, car en instituant le pouvoir dirigeant, transmis par les suffrages, il l'a réglementé par des statuts et mitigé par l'obligation de consulter les conseils.

« J'aurais encore bien des choses à vous dire, chers enfants, et des recommandations à vous faire, mais je comprends votre impatience et vais terminer en souhaitant que vous acquerriez les qualités de bons et de braves travailleurs ; que vos esprits s'imprègnent des meilleurs sentiments ; que vous deveniez bons et charitables. Vous aimer et vous entr'aider les uns les autres, c'est la loi de solidarité humaine, c'est le vrai socialisme chrétien et humanitaire. (*Applaudissements*).



N. D. L. R. : M. *Dequenne* est le digne successeur de M. et Mme *J. B. André Godin*, ces gens de bien, ces spiritualistes réincarnationnistes, qui ont laissé à Guise une œuvre sociale si remarquable.

M. Godin se connaissait en hommes; sa digne compagne, Mme Marie, a bien fait d'avoir eu confiance en l'administrateur-gérant actuel dont la probité, le bon sens et l'esprit de justice sont proverbials à Guise.

O vous qui lirez ce qui précède, allez visiter le Familistère de Guise, à une heure de Saint-Quentin, Aisne : M. Dequenne vous accueillera en galant homme, vous donnera un guide pour étudier cette association si intéressante du capital et du travail, et vous n'aurez pas perdu votre temps, pour avoir reçu une leçon de choses dont le souvenir se tracera dans votre esprit, d'une manière ineffaçable.

Vous serez mieux disposé au bien, en constatant ce qu'a pu créer á Guise, l'esprit de suite, la persévérance et l'esprit de justice de M. A. Godin et de Mme Marie sa femme.

LES VOIX DU TOMBEAU

Aux morts.

Je vous salue, ô morts, habitants de l'espace ;
Car j'en connais plus d'un dans votre vol qui passe,
Pour qui mon cœur se fond,
Pour qui j'ai sangloté sur mon lit solitaire,
Purs esprits qui venez, attirés vers la terre
De l'aude-là profond.

Que d'autres, caressant le néant de la tombe,
Jusqu'au jour où, dompté, leur vain orgueil succombe
Chantent le désespoir.
Je marierai ma lyre à vos échos sans nombre;
J'irai, montrant le jour aux aveugles de l'ombre,
Qui ne veulent point voir.

J'irai, disant aux sourds : voici les voix des âmes.
Elles chantent ainsi que les subtiles gammes,
D'un clavier idéal;
Et l'esprit tout-puissant est le grand virtuose
Qui guide leur concert triomphant ou morose
Dans l'éther sidéral.

O mort! vous êtes tous les vivants invisibles,
Nous sentons palpiter vos forces invincibles
Dans l'infini des airs.
Vous aimez notre appel et nous cherchons le vôtre,
Et vous allez à nous d'une planète à l'autre
Avec des bonds d'éclairs.

Vous demeurez ainsi que vous fit votre vie,
L'un rampant, l'autre l'âme bien haut aux cieux ravie
Dans des jours triomphants.
L'un c'est Néron qui fuit les fantômes du crime,
L'autre Vincent de Paul, ayant pour cour sublime
Des phalanges d'enfants,

Vous poursuivez aux cieux votre œuvre commencée,
Esprits, vainqueurs du corps, flambeaux de la pensée,
Gœthe, Vinci, Weber.

Dans un monde plus haut tu planes, Aristote!
Et dans les profondeurs des nébuleuses flotte
Ton vol d'aigle, ô Képler.

Ainsi vous concourez au progrès qui vous hèle,
L'un par un cri d'amour, l'autre avec un coup d'aile.
Tous, le cœur plein de feu.
Vous laissez votre chair à la nuit sépulcrale,
Et vous allez chacun dans la montée astrale
Vers la lumière et Dieu.

JULIEN LARROCHE.

BIBLIOGRAPHIE. — NÉCROLOGIE

Animisme et Spiritisme, beau volume, grand in-8, de 650 pages avec portrait de l'auteur A. Aksakof, et dix planches de figures : 10 fr. 12, rue du Sommerard, Paris.

La presse parisienne, en général, a inséré des articles sur cette œuvre scientifique, si intéressante et si instructive, pour tous ceux qui s'occupent de recherches dans le domaine du spiritualisme moderne.

Les journaux suivants en ont avantageusement parlé : *Les Débats*. — *La Nation* du 2 octobre. — *La Revue française*. — *Le Public* du 11 novembre. — *Le Voltaire* du 11 novembre. — *Le National*. — *Le Courrier de la presse*. — *L'impresario*. — *Le Mondain*. — *Le Matin*. — *La Revue médicale*. — *Le Figaro*. — *Le Temps*. — *Le Phare de Normandie*, — *Le Gil Blas*. — *Le Gaulois*. — *Les Echos*. — *Les Annales des Sciences psychiques*, etc.

La Revue immortaliste, de novembre, donne une critique très bien faite que voici, signée J. C. Chaigneau :

LES FAITS MÉDIUMNIQUES

ALEXANDRE AKSAKOF ET ÉDOUARD DE HARTMANN

Le livre de M. Alexandre Aksakof, *Animisme et Spiritisme*, déjà connu en Allemagne et en Russie, et dont la *Librairie des Sciences psychiques et spirites* vient de publier une édition française, est un ouvrage de la plus haute importance au point de vue de l'évolution du spiritisme vers l'état scientifique.

Ce qui le caractérise, ce n'est pas seulement d'être un recueil très riche de phénomènes classés avec méthode et relatés avec précision par un investigateur universellement estimé ; c'est, par-dessus tout, le but spécial que s'est proposé l'auteur, d'offrir un ensemble de faits suffisants pour réduire à leur juste valeur les théories anti-spirites, et pour guider les premiers pas de la philosophie dans le domaine de l'au-delà, sans sortir de considérations rigoureusement positives.

Pour plus de solidité, il a voulu prendre appui sur un adversaire, et il l'a choisi parmi les athlètes de la pensée. C'est en face des objections du célèbre philosophe allemand Edouard de Hartmann qu'il s'est posé, et, sans mettre d'autre force en jeu que la robuste musculature des faits, il manifeste une puissance magistrale qui aura tôt ou tard le dernier mot.

C'est la théorie de l'hallucination (tant de fois mise en avant contre la réalité objective des manifestations spirites) que M. Aksakof saisit corps à corps dans son champion le plus solide, d'autant plus solide que, loin de nier des faits qui commencent à devenir évidents, M. de Hartmann les admet jusqu'à un certain point et cherche à les englober dans son système.

Mais M. Aksakof est un tacticien non moins habile que son adversaire ; et, comme il n'a les mouvements gênés par aucun système préconçu, comme il cherche simplement la vérité, comme, de plus, ils dispose d'une information beaucoup plus complète, son succès final ne saurait faire de doute.

Sans parti pris, il ne s'embarrasse pas d'interprétations qui ne soient pas suffisamment justifiées, et il reconnaît de bonne grâce que certaines manifestations sont explicables sans l'intervention de personnalités étrangères au monde visible. Ce sont ces manifestations qu'il réunit sous le nom collectif d'*Animisme.*

Ayant ainsi fait la part de ce qui aurait pu affaiblir l'évidence de la vérité sans cette analyse préalable, il démontre peu à peu que les hypothèses de M. Hartmann ne suffisent pas à expliquer tous les faits que celui-ci veut bien prendre en considération. À plus forte raison, elles ne peuvent rendre compte des « matérialisations », que le philosophe allemand se contente de nier, sans en faire plus de cas. C'est pourquoi M. Aksakof a consacré une grande partie de son volume à établir la réalité et l'objectivité de ces puissants phénomènes.

Pour donner plus de forće à sa dialectique, l'auteur d'*Animisme et spiritisme* a pris soin de se conformer aux principes d'investigation formulés par M. de Hartmann lui-même, et qui sont les suivants (voir page 269 de l'édition française, traduction B. Sandow) :

1° Il ne faut pas sans nécessité multiplier les principes, c'est-à-dire en chercher un deuxième tant que l'on peut se contenter du premier ;

2° Il faut s'en tenir aussi longtemps que possible aux causes dont l'existence est justifiée par l'expérience ou basée sur des déductions certaines, et ne pas rechercher des causes dont l'existence est douteuse et sans preuves, et dont la valeur ne consiste qu'à servir d'hypothèse pour expliquer les phénomènes en question ;

3° Il faut se restreindre autant que possible aux causes naturelles et ne se décider à dépasser ces limites qu'à la dernière extrémité (1).

Nous ne nous attarderons pas à discuter sur le mot « naturel », comme si tout n'était pas naturel, au-delà comme en-deçà de n'importe quelles limites.

Aux trois principes fondamentaux posés par M. Edouard de Hartmann M. Aksakof en ajoute un quatrième, que voici :

« Toute hypothèse ou théorie conçue dans le but d'expliquer des phénomènes d'un ordre déterminé *doit embrasser l'ensemble des faits s'y rapportant.* »

Auguste Comte disait : « Former l'hypothèse la plus simple et la plus « sympathique que comporte l'ensemble des renseignements à représenter. »

Le principe additionnel de M. Aksakof est au moins aussi positiviste.

Cela dit pour montrer la valeur méthodique de l'ouvrage, nous ne pouvons malheureusement nous livrer à l'analyse détaillée qu'il mériterait. Il ne nous est possible que d'en indiquer les grandes lignes. Le volume se divise en 4 chapitres : — I. Des phénomènes de matérialisation. — II. Les phénomènes physiques. — III. De la nature de l'agent intelligent qui se manifeste dans les phénomènes du spiritisme. — IV. L'hypothèse des esprits.

Dans le 1er chapitre, nous ne tardons pas à rencontrer des phénomènes qualifiés « Photographies transcendantales de doubles ». Ils sont la confirmation sensible et permanente de la notion primordiale sur laquelle nous avons insisté antérieurement, comme étant la clé de la survivance. Ainsi il est fait mention d'une photographie « sur laquelle est représenté M. Herrod, un jeune « médium dormant sur une chaise, en état de transe. On voit derrière le médium « *l'image astrale de sa propre personne, ou de son* « *double*, se tenant debout, presque de profil, les yeux fermés, la tête un « peu inclinée vers le médium ». Après cela, viennent des « matérialisations d'objets inanimés », puis des « matérialisations et dématérialisations de formes humaines ». Ces phénomènes sont l'objet d'une démonstration du caractère non hallucinatoire d'une matérialisation, par : 1° Le témoignage visuel simultané de plusieurs personnes ; 2° le témoignage, visuel et tactile, simultané de plusieurs personnes ; 3° la production d'effets physiques ; 4° la production d'effets physiques durables, tels que l'écriture directe, les

(1) Les citations d'Édouard de Hartmann sont directement traduites du texte allemand.



empreintes de formes matérialisées, et leur reproduction par des moulages, les photographies de formes matérialisées, etc.

Dans la 3e chapitre, nous remarquerons particulièrement : Communications contraires à la volonté, ou aux convictions, ou au caractère du médium, ou bien dont la nature est au-dessus du niveau intellectuel de celui-ci ; — Médiumnité des nourrissons et des petits enfants ; — Médiums parlant des langues qui leur sont inconnues ; — Communications de faits que ne connaissent ni le médium ni les assistants ; — Communications venant de personnes complètement inconnues des médiums aussi bien que des assistants ; etc.

Le chapitre IV (L'hypothèse des esprits) se divise en deux parties, correspondant aux termes « animisme », « spiritisme », qui constituent le titre même du volume. La première partie se rapporte à « l'action extracorporelle de l'homme vivant, considérée comme formant la transition au spiritisme ». Transmission d'impressions à distance; apparitions de doubles, soit à proximité du corps (cas de Mlle Emilie Sagée), soit à distance ; apparitions de doubles matérialisés, à distance (cas relaté par Robert Bruce : un navire sauvé par l'apparition d'un de ses passagers sur un autre vaisseau) ; — tels sont les sujets principaux groupés sous la rubrique « Animisme ».

La deuxième partie du chapitre IV (Spiritisme) est particulièrement consacrée aux signes d'identité dans l'action médiumnique des êtres décédés. Les faits cités se rapportent à divers ordres : Identité de la personnalité d'un défunt constatée par des communications dans sa langue maternelle, inconnue du médium; — Constatation du style caractéristique d'un défunt, ou de ses expressions familières, dans des communications reçues en l'absence de personnes l'ayant connu ; — Identité de la personnalité d'un défunt, inconnu du médium, constatée par des communications délivrées dans une écriture identique à celle qu'on lui connaissait de son vivant ; — Identité constatée par une communication contenant un ensemble de détails relatifs à la vie du défunt, et reçue en l'absence de toute personne l'ayant connu, ou par la communication de faits qui n'ont pu être connns que du défunt lui-même et que lui seul a pu communiquer ; — Identité de la personnalité d'un défunt attestée par l'apparition de sa forme terrestre ; etc.

Tel est, sommairement indiqué, le riche arsenal de phénomènes, que met en œuvre M. Aksakof contre les opinions systématiques de M. Edouard de Hartmann. Nous ne saurions en quelques lignes tracer une réduction de sa clairvoyante et large stratégie ; mais nous croyons pouvoir dire qu'il a fortement avancé les positions du spiritisme, dans la marche vers le terrain scientifique, et, par conséquent, vers la légitime conquête de l'opinion.

M. Aksakof termine en exprimant l'espoir que M. de Hartmann rectifiera

ses conclusions *pour peu qu'il reste fidèle à ses principes*,, sur lesquels lui, Aksakof, n'a cessé de s'appuyer au cours de son argumentation, si abondamment documentée. D'ailleurs,ajoute-t-il,l'hypothèse spiritique n'est pas, en elle-même, contradictoire de la philosophie de M. Hartmann, comme on le pense assez souvent. Voici, en effet, comment s'exprime, quelque part, le célèbre disciple de Schopenhauer :

« C'est à tort que l'on croit que mon système philosophique est incompa-« tible avec l'idée de l'immortalité. L'esprit individuel est, d'après ma con-« ception, un groupe relativement constant de fonctions inconscientes de « l'Esprit absolu, fonctions qui trouvent dans l'organisme qu'elles gouver-« nent le lien de leur unité simultanée et successive. Si l'on pouvait démon-« trer que la partie essentielle de cet organisme, — c'est-à-dire ceux des « éléments constitutifs de sa forme, qui sont porteurs des particularités « formant son caractère, de sa mémoire et de sa conscience, — peut persis-« ter sous une forme capable d'activité fonctionnelle même après la désa-« grégation du corps cellulaire matériel, j'en tirerais inévitablement cette « conclusion que l'esprit individuel continue à vivre avec son substratum « substantiel : car l'Esprit absolu continuerait à maintenir l'organisme per-« sistant sous le régime des fonctions psychiques inconscientes qui lui « étaient attribuées. — Réciproquement, si l'on pouvait démontrer que « l'esprit individuel persiste après la mort, j'en conclurais, que, malgré la « désagrégation du corps, la substance de l'organisme persisterait sous une « forme insaisissable, parce qu'à cette condition seulement je puis m'ima-« giner la persistance de l'esprit individuel... »

A quoi M. Aksakof réplique : « Le spiritisme dès ses débuts a proclamé et « affirmé comme condition *sine qua non* « la persistance de l'esprit indivi-« duel » ; il est toujours parti de ce principe fondamental : « Ceux des élé-« ments de l'organisme qui sont porteurs des particularités formant son « caractère, de sa mémoire et de sa conscience, persistent même après la « désagrégation du corps cellulaire matériel, *sous une forme capable d'acti-« vité fonctionnelle.* » Si telle est la condition formelle *à priori* imposée par « la philosophie, le spiritisme a la prétention d'y avoir répondu *à posté-« riori*. Le grand mérite du spiritisme est justement d'avoir prouvé que les « questions les plus mystérieuses qui se rapportent au problème de notre « existence peuvent être étudiées par la voie expérimentale... Au point de « vue de la philosophie monistique, le spiritisme, comme phénomène et « théorie, est facilement admissible ; et, plus que cela, il se présente même « comme une nécessité, car il complète, il couronne cette conception phi-« losophique de l'Univers, dont les progrès sont incessants et à laquelle il « ne manque qu'une seule chose, la plus essentielle : la compréhension du

« but de l'existence des choses et de celle de l'homme en particulier. »

En étudiant le volume dont nous venons de parler trop brièvement, beaucoup de lecteurs, parmi ceux qui ont une longue pratique des phénomènes spirites, trouveront sans doute qne M. Hartmann cherche par trop « la petite bête », aux dépens même de ses propres principes méthodologiques, et que M. Aksakof, par la patience de sa discussion, fait preuve d'une condescendance extrême, justifiée seulement par la valeur acquise de son adversaire. Mais il n'importe. Il était bon qu'une telle œuvre fût entreprise, qui ne laissât derrière elle aucune objection, même simplement spécieuse. Il était bon surtout qu'elle s'accomplît par une argumentation victorieuse, aussi large que documentée, par la mise en ligne de faits puissants et serrés, ordonnés de telle sorte que le système d'un philosophe d'exceptionnelle envergure, tel que M. de Hartmann, ne pût échapper à leur étreinte. Ce sera le haut mérite de M. Aksakof d'avoir entrepris une tâche si vaste et de l'avoir accomplie avec une sûreté magistrale.

J.-C. Chaigneau.

La Nation du 2 octobre.

Le volume qui vient de paraître ne manquera pas de produire une sensation considérable dans le monde où l'on s'intéresse aux questions philosophiques. Tous les spirites, saus distinction de doctrine, salueront avec empressement la publication en langue française de ce livre qui a déjà eu deux éditions en Allemagne aussi bien qu'en Russie : jamais leur cause n'a eu un avocat plus convaincu, et en même temps plus éclairé. Les phénomènes spiritiques ont certainement été confirmés par les savants les plus éminents, pour ne citer que les professeurs Crookes, Zollner, Ch. Richet, Lombroso, mais c'est pour la première fois que la discussion s'engage sur un terrain philosophique, aussi croyons-nous savoir que beaucoup de savants français attendaient avec impatience cette publication.

A cette époque de conflit entre les théories les plus diverses, et notamment entre le matérialisme et le spiritualisme, on peut bien dire que l'apparition de cet ouvrage en langue française constitue une précieuse acquisition pour notre littérature, d'autant plus que la lecture en est accessible à tout lecteur, même le moins préparé aux controverses d'ordre abstrait.

Nous connaissons les arguments que l'on oppose aux croyances spiritiques et nous sommes bien aise de prendre enfin connaissance des raisonnements que les spirites opposent à leurs adversaires.

Le plus formidable de ces adversaires est incontestablement le philosophe allemand bien connu, Edouard von Hartmann. Sans pouvoir nous prononcer encore sur la question de savoir lequel des deux penseurs a définitivement raison, il nous semble toutefois qu'Aksakof a réussi à sauver sa cause,

car, pour le combattre, il a tenu à adopter, pour la discussion, les principes méthodologiques établis par Hartmann lui-même, et s'est attaqué à démontrer, selon les règles les plus strictes de la logique, que les hypothèses avancées par le savant allemand sont insuffisantes pour expliquer tous les phénomènes médiumniques.

Mais il ne faut pas croire, de ce qui précède, que le livre de M. Aksakof est un aride traité de philosophie; il présente, au contraire, une lecture des plus intéressantes, contenant des récits et des témoignages recueillis dans le monde entier et dans toutes les littératures. Nous ne pouvons que rendre hommage au traducteur, M. Sandow, qui est de nos confrères, et qui, pour mener à bien ce travail, a été obligé de se démêler dans divers textes : allemands, anglais et russes.

JULES OUVRARD.

A Bordeaux et dans les Charentes où nous conférencions, où nous causions pour mieux dire, dans les groupes divers qui nous attendaient, on nous signalait un livre nouveau que nous envoyait MME LA DUCHESSE DE POMAR, intitulé : *Le Secret du Nouveau Testament* ; nous nous promettions de le lire ; à notre arrivée à Paris, nous fûmes conviés à son enterrement ; à la cérémonie, nous trouvâmes réunis ceux qui aimaient la duchesse, qui appréciaient son caractère et son dévouement à notre cause. Tous exprimaient leurs regrets, déclarant que la désincarnation de cette haute individualité était une perte bien grande pour les spiritualistes. Nous reparlerons du *secret du Nouveau Testament.*

Mme de Pomar, comtesse Caithness, est l'auteur des ouvrages suivants : *Une visite nocturne à Holyrood.* — 1881-1882, *Commencement de la nouvelle Ere.* — *Fragments de théosophie occulte d'Orient.* — *La théosophie chrétienne.* — *La théosophie bouddhiste.* — *La théosophie sémitique.* — *Interprétation ésotérique des livres sacrés.* — *Révélation d'en haut sur la science de la vie.* — *La fleur de France.* — *Les écritures dévoilées* (traduction). — *L'ouverture des sceaux.* — Enfin, *Le Secret du Nouveau Testament.*

Depuis neuf ans, Mme de Pomar rédigeait une revue mensuelle : *L'Aurore du jour nouveau* qu'elle éditait chez elle, 124, avenue de Wagram, à Paris, avec talent et esprit de suite.

Son fils, M. le duc de Pomar, est connu par son roman psychologique : *Amour immortel.* Héritier d'une grande fortune, continuera-t-il, chaque année, la série de conférences inaugurées par sa mère, dans la magnifique salle de l'avenue de Wagram ? soit sur le spiritualisme moderne, soit sur l'existence véridique de Louis XVII ?

Avec son grand talent et son désir de servir la cause, Mme de Caithness, n'a rien créé qui notât (à moins que nous soyons mal informés), l'esprit de vraie charité et de haute responsabilité dont ses livres conservent la trace d'une manière immuable. Son fils nous réserve, espérons-le, des surprises intéressantes qui honoreront son caractère.

Le même jour, 5 novembre courant, nous avons conduit au cimetière le corps de *M. Fabre*, ancien *avocat* et *conseiller de préfecture, poète distingué*, directeur de la prison de Sainte-Pélagie où sont enfermés les journalistes et les gens de lettres ; à ces raffinés on avaient donné comme gardien supérieur, l'un de leurs pareils en savoir, un homme de bonne compagnie dont ils appréciaient l'aménité et les vues supérieures.

Ami de la duchesse de Pomar, comme elle, il est mort le 2 novembre, soudainement, d'un anévrisme au cœur. M. Fabre était un spirite militant, et dans les fonctions délicates qu'il remplissait avec tant de tact, il visitait les condamnés à mort pour causes politiques et autres ; à ces désespérés il parlait simplement et avec éloquence de ce que c'est que la vie ; par le raisonnement il leur prouvait que l'esprit est éternel, qu'il se réincarne et se fait ce qu'il est, par ses œuvres ; il leur donnait la certitude que nous sommes solidaires les uns des autres, et absolument responsables de nos actes. Dans ces âmes endolories il portait la consolation et des certitudes inéluctables ; tous étaient charmés et sont morts courageusement, en bénissant M. Fabre, l'homme du devoir, l'homme de bien.

Mme Fabre étant alitée et ne recevant pas, n'avait pu donner ses ordres ; le haut personnel des prisons de la Seine qui accompagnait le corps au Père Lachaise, n'a pas eu un délégué pour dire quelques paroles senties sur cette tombe ; les spirites présents eussent voulu que M. Leymarie renouvellât aux assistants la souvenance de ce que fut l'honnête et brave M. Fabre, mais il n'en avait pas la mission et la famille s'y fut peut-être opposé ; bien à regret, le directeur de la *Revue Spirite* a dû se taire, et nos frères, comme lui, en étaient navrés.

SOMMAIRES DES REVUES ET JOURNAUX FRANÇAIS

Les Annales des Sciences psychiques (Paris), septembre-octobre. — Documents originaux : Les fantômes des vivants, par A. de Rochas. — Quelques observations 'de télépathie, par Marcel Sérizolles. — Cas de charmes, par C. Thiéry. — Expériences de W. Stainton Moses.

Le Phare de Normandie (Rouen), numéro très intéressant (novembre.) — Requiem de François Coppée. — Du rôle de l'homme dans la vie, par J.-R. Godin. — Le congrès de l'Humanité et l'Alliance universelle, par Albert La Beaucie. — La fête des morts, poésie pleine de foi et d'espérance, par Maurice Bouchor. — Etude sur « Hamlet » par Albert La Beaucie.

La Vie d'outre-tombe (région de Charleroi). — La preuve scientifique de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. — Progrès de Charleroi, 16 août 1877, le Dr Slade et le spiritisme, par Charles Fritz. — Religion, par J. Flaam. — Le château hanté, extrait du journal *Le Soir*.

Le Messager (Liège). — Magnétisasation de « Varia », traduction du journal spirite de St-Pétersbourg, *Le Rébus*, signé M. Sabouroff. — Une conférence à Melbourne, traduit du *Light*. — Le mouvement féministe.

Le Moniteur spirite et magnétique (Bruxelles). — Le Congrès de l'humanité. — Projet d'un congrès universel des religions en 1900, par l'abbé Victor Charbonnel. — Peinture par des mains invisibles. — Le château hanté en Angleterre. — Harmonie universelle, E. L.

La Paix universelle (Lyon). — Appel à l'union, appel aux amis de l'humanité, par J. Bouvery. — Pluralité des mondes et des existences, par Déchaud. — Sur l'eau magnétisée, par le Dr Carl du Prel, article traduit du *Die Ubers-Welt*, par Mlle L, G. — Pour et contre, par A. Goupil.

L'Etoile. — Déclaration très curieuse d'Albert Jounet, qui rétracte ses livres et articles parus antérieurement et retourne à l'église catholique, apostolique et romaine, aux saints catholiques qui « *étaient des êtres* tandis que nous autres *modernes*, nous ne sommes, paraît-il, que *de grands bavards* ! (textuel). Albert Jounet *s'est confié à la Vierge et aux saints*, maintenant il est sauvé ! — Deuxième partie de l'*Etoile* : Esotérisme, sciences occultes; de la nature de l'homme; la Rédemption; l'Homme-Dieu ; la via Dolorosa ; Jésus type de l'homme régénéré ; Joseph représente l'intellect; Marie-Madeleine par René Caillié. — Question so-

ciale: Statuts du Familistère de Guise. — Spiritualisme expérimental, spiritisme scientifique, par Jules Bois. — Sursum corda, par René Caillié.

La Curiosité. — Chronique au sujet des publications malsaines préférées en France aux publications morales, par E. Bosc. — Lucifer, Adam et Sathan (cosmogonie transcendante) par E. Bosc. — Appréciation, par Louis Michel, du dictionnaire d'orientalisme, d'occultisme et de psychologie d'Ernest Bosc, volumes qui viennent de paraître.

La Lumière (Paris), septembre et octobre, paraît tous les deux mois. — Le grand coup. Lettre à M. l'abbé Combe, aumônier de l'Hospice de Vichy (Lucie Grange). — L'Élu, envoyé céleste. Appel à tous ceux qui l'attendent (Hab, Lucie Grange). — Faits psychiques de tous les temps : Le pasteur Oberlin ; prévision de mort ; la mort d'un enfant ; aventure surnaturelle arrivée au père Walters pour le salut d'un moribond ; justice vengeresse ; Le songe de Scipion. — Recueil de communications, par Hab, sous l'inspiration de M. J. Ant. Nic. Caritat. — Variétés : Rêverie ; Mauvaise influence de la lune démentie, par Pierre Joigneaux ; l'immortalité chez les Aryas ; les Judas de Jeanne d'Arc ; Littré ; paroles pour un mariage. — Banqueroute du matérialisme. — Idées de M. Hyacinthe Loison sur l'alliance de l'Evangile et du Coran (L. G).

La Revue immortaliste (Paris), numéro très intéressant dont nous avons donné le premier article dans la revue de ce mois.

L'Aurore du jour nouveau (Paris). — Article nécrologique et en partie biographique de la duchesse de Pomar, lady Caithness, morte subitement le 2 novembre. — Le secret du Nouveau Testament, dernières pages de la duchesse de Pomar, écrites quelques jours avant sa mort. — Cherchez le bonheur au delà de ce monde, communication remarquable de Marie Stuart, reçue dans le sanctuaire d'Holyrood et que la duchesse de Pomar avait choisie pour ce mois où l'*Aurore* doit annoncer son départ pour un monde meilleur. — La rénovation religieuse (*suite et fin*). — Le nuage sur le sanctuaire, par le conseiller d'Eckartshausen.

Le Progrès spirite. — Eternité et immortalité, par Laurent de Faget. — Le réveil du spiritualisme, par Gabriel Delanne. — Un mariage spirite à Sauvian. — Sur l'immortalité, par Armand Sabatier. — Un cimetière de campagne, traduction d'une poésie anglaise. — Plaintes et angoisses par Lecomte.

Le voile d'Isis (Paris). — La franc-maçonnerie trente ans après sa fondation, par St-Lannes. — Etudes sur la Mathèse ou Anarchie et Hiérarchie de la science, du Dr Jean *Malfatti de Montereggio.* — La Contemplation dans le catholicisme. — Prédiction de Eustache Deschamps.

Jonrnal du magnétisme, fondé par M. le Baron du Potet (Paris). — Compte rendu d'une séance de la Société magnétique de France, par le directeur du journal, H. Durville. — Ecole de magnétisme et de massage. — 52e Conseil pratique. — Revue des livres et de la Presse.

Revue de la France moderne (Paris). — Les quatre Muses de M. de la Rochefoucauld, par Louis de Vaultier. — Les journées de Vendémiaire, par M. Fleury. *Apports et projectiles*, excellent article, par Ismala, relatant des faits très curieux, obtenus par l'interven- tion des Esprits, faits mentionnés dans les journaux, tout dernièrement encore, et qu'ils n'ont jamais pu expliquer ; Ismala la termine en disant : « *L'humanité est appelée à s'instruire tous les jours un peu plus, et le spiritisme est le flambeau qui l'éclairera.* » — Le baiser de Nicole, par Edmond Coz. — Suite de Pour Suzanne, par Jean Barancy.

La Revue des Revues (Paris). — Actions ou phénomènes, une alternative sociologique, par Gumplowicz, professeur à l'Université de Graz. — Les journaux et les revues au Japon (illustré), par le Dr de Banzemont. — Comment on se guérit des fièvres, par A. Rieffel. — Sciences et psychologie: Juges et hommes de loi, par Herbert Spencer. — Pasteur, Souvenirs intimes, par Jules Simon. — La Fraternité des peuples par les mi-

crobes, par le Dr Cyrus Edson, savant publiciste américain. — Exploration et démographie. — Les régions polaires, expédition de M. et Mme Peary. — Les exploits des plongeurs (illustré), le Haïlak, traduit du Polonais, par R. Candiani. — Pédagogie : Les enfants menteurs, par James Sully. — Littérature et arts : De l'artiste dans la Société moderne, par Ch. Gounod. — Le théâtre de demain, pajr A. Filon. — Analyse des revues françaises et étrangères.

Bulletin mensuel de la Société d'études philosophiques et sociales : Condition de la femme devant la loi française, par M. A. Rousseau. — Deux sonnets, par Eschenauer. — Procès-verbal de la séance du 10 juillet dernier, par le secrétaire J. Auguste Sage.

Revue des livres et du théâtre : Littérature. — Beaux-Arts. — Théâtre. — Sciences. — Industrie. — Commerce, finance.

L'Echo de la semaine : Portrait de M. Godefroy Cavaignac, ministre de la Guerre. — Portrait d'hier, Lamartine, par E M. de Vogüé. — La femme française, par Mme Alphonse Daudet. — Que sais-je ? Examen de conscience, par Sully-Prudhomme. — Augustin Thierry, poète, par Georges Launay. — Les échos de partout, par E. Loyant. — Stances à Agard, par Eugène Manuel. — Semaine littéraire, par Edouard Petit. — Actualité scientifique, Ch. Marsillon.

Les traitements naturels, sans remèdes ni opérations et le système Kneipp, revue mensuelle et bulletin de renseignements dirigé par M. A. Sandoz, ingénieur.

L'Orient. — Organe national ottoman (Paris), sous la direction du directeur-propriétaire N. Nicolaïdes. — Articles politiques, échos et nouvelles.

La Revue française illustrée : M. Alfred Duquet et la guerre de 1870-1871, par S. E. Walter. — Poésies de Henry de Braisne ; Ch. Grandmougin ; Ed. Michaud ; Gustave Thévenet, Emile Escande et Ernest Lafont. — Mouvement idéaliste, par Marius Decrespe. — Profils. — L'homme qui rit, par André Guillemet. — Sacrifice d'amour, par Louise Rousseau. — Poésie d'Antonin Granier, Sur la frontière, dédiée à Mme Second Weber, de la Comédie-Française. — L'Adieu, d'Emile Macquart. — Le marchand d'quatr' saisons, paroles de Léonard Rivière, musique de Amédée David, et plusieurs autres poésies.

La Geographie, revue générale des sciences géographiques ; revue géographique et coloniale, par Paul Barré. — Exploration de l'île d'Anticosti, par Paul Combes. — L'Islandes, par M. Emile Massat. — Le Sahara algérien. — Distribution géographique des Oiseaux, par Jules Forest.

Le Génie. — Mines. — Chemins de fer. — Canaux. — Agriculture. — Industrie. — Travaux publics. — Commerce. — Métallurgie. — Navigation. — Science. — Arts industriels. — Voyages et découvertes.

Ouvrages reçus et nouvellement parus :

Daniel Metzger : Le monde sera-t-il catholique ? . . . . 2 fr. 50

Lady Caithness, Duchesse de Pomar : Le secret du Nouveau Testament . . . . 6 » «

Ernest Bosc (Marcus de Vèze) : Dictionnaire d'orientalisme, d'occultisme et de psychologie, ou dictionnaire de la science occulte, en deux volumes. . . . . 12 » »

J. P. Durand (de Gros) : Suggestions hypnotiques criminelles. . . . . 0 » 50

M. Auguste Lemaître : Le problème du mal, édité par la Société d'études psychiques de Genève. . . . . 0 » 25

De Campet de Saujon : L'idée, la vie, la survivance. . . . . 2 » »

Papus : Le Diable et l'Occultisme, Réponse aux publications « satanistes ». . 1 » »

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES DU XXXVIII[e] VOLUME

ANNÉE 1895

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.

